BnF Gallica

Géographie complète et universelle, ou Description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau... ; précédée de [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Malte-Brun, Conrad (1775-1826). Auteur du texte. Géographie complète et universelle, ou Description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau... ; précédée de l'histoire de la géographie chez les peuples anciens et modernes.... Tome 6 / Malte-Brun. 1851-1854.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Planches [illegible]

G
340
3.L.C.6

3271

GÉOGRAPHIE

COMPLÈTE ET UNIVERSELLE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. ET V. PENAUD FRÈRES
10, rue du Faubourg-Montmartre

MALTE-BRUN

GÉOGRAPHIE

COMPLÈTE ET UNIVERSELLE

OU

DESCRIPTION DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE
SUR UN PLAN NOUVEAU

précédée d'une Histoire générale de la Géographie chez les peuples anciens et modernes et d'une Théorie générale de la géographie, mathématique, physique et politique

NOUVELLE ÉDITION

CONTINUÉE JUSQU'A NOS JOURS D'APRÈS LES DOCUMENTS SCIENTIFIQUES LES PLUS RÉCENTS
LES DERNIERS VOYAGES ET LES DERNIÈRES DÉCOUVERTES

MISE A LA PORTÉE DES GENS DU MONDE

PAR V. A. MALTE-BRUN (FILS)
Professeur d'histoire et de géographie au collége Stanislas, membre de la Société de géographie de Paris

BIBLIOTHEQUE NATIONALE R.F. IMPR.

TOME SIXIÈME

DÉPÔT LÉGAL Seine N° 4063 1852

PARIS
EUGÈNE ET VICTOR PENAUD FRÈRES, ÉDITEURS
10, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE

PRÉCIS
DE
LA GÉOGRAPHIE
UNIVERSELLE

LIVRE CENT VINGT-SIXIÈME.

Suite de la Description de l'Océanie. — Malaisie. — Description des îles Phillippines et des îles Soulou.

Au nord de Bornéo, nous apercevons le grand archipel des *îles Philippines,* découvertes en 1521 par Magellan, qui leur donna le nom d'*Archipel de Saint-Lazare.* Cependant les Portugais paraissent, dès l'an 1511, avoir connu l'île de Luçon. Les Espagnols, qui s'y établirent définitivement en 1560, n'imposèrent proprement qu'à l'archipel septentrional le nom de leur monarque Philippe. La partie centrale est souvent désignée à part sous le nom d'*îles Bissayes.*

Les chaînes de montagnes qui traversent ces îles dans tous les sens semblent se perdre dans les nues : aucune n'a été mesurée. Elles sont remplies de volcans qui répandent souvent l'épouvante et la mort. En 1641, l'éruption simultanée de trois cratères à Luçon et à Mindanao s'annonça par un bruit qui fut entendu des côtes de la Cochinchine; en 1754, dans l'île de Luçon, celle du *Taal* fut précédée d'un tremblement de terre qui détruisit entièrement la ville du même nom. On remarque aussi celui d'*Arringuay* et celui de *Mayon,* dans l'île de Luçon, qui présente la figure d'un pain de sucre; il jette habituellement de la fumée, quelquefois des flammes et des sables volcaniques. En 1814, une de ses éruptions détruisit la ville d'Albay.

Près des volcans de l'île Mindoro et de l'île Sangui, le soufre se montre en masses inépuisables.

On trouve dans les îles Philippines des mines d'or, d'argent, de mercure, de fer, de cuivre et de plomb. On pense même que Luçon renferme des terrains d'alluvion platinifères. Il y a de beaux gisements de marbre, de talc et de salpêtre. Toutes ces substances sont généralement peu exploitées, parce que les habitants se contentent de recueillir, par le lavage des terres, les métaux les plus précieux, principalement l'or.

Le terrain des îles Philippines est non-seulement coupé par d'innombrables torrents, de grandes rivières et par beaucoup de détroits, comme tous les archipels montagneux, mais il offre encore le phénomène particulier d'un grand nombre de marais, de tourbières, de lacs et de sources d'eaux thermales. On y trouve peu de terres fermes. Dans les sécheresses, ce sol bourbeux et spongieux se gerce de toutes parts. Les tremblements de terre y causent les ravages les plus épouvantables. Les pluies les plus violentes inondent ces îles. Les ouragans y sont fréquents. Ceux que l'on ressent à Manille ne sont rien en comparaison de ceux que l'on éprouve près de la côte de Cagayan.

On éprouve ici à peu près la même variété de saisons que celle que l'on remarque sur les côtes de Coromandel et de Malabar, variété qui vient de la même cause, car la principale chaîne de montagnes court du nord au sud, comme les Ghattes.

A la partie de l'ouest, les pluies règnent pendant les mois de juin, juillet, août et une partie de septembre ; c'est le temps des vents d'ouest et d'aval. Ces vents soulèvent les mers en fureur ; les terres sont submergées et les campagnes changées en grands lacs. Dans la partie de l'est et du nord on a alors le beau temps. Mais pendant le mois d'octobre et les mois suivants les vents du nord soufflent le long de ces côtes avec la même furie, accompagnés de la même abondance de pluie ; les mêmes débordements s'ensuivent, de sorte que quand le temps est sec dans un canton, on a de la pluie dans l'autre.

C'est pourtant cette humidité qui rend les Philippines si fertiles. Les prairies, les campagnes, les montagnes même jouissent presque toute l'année d'une verdure et d'une fraîcheur perpétuelles. Les arbres n'y sont jamais privés de feuilles ; les campagnes sont presque toujours émaillées de fleurs, et souvent le même arbre porte dans le même temps des fleurs et des fruits. La principale nourriture de ces îles est le riz. Les Espagnols y ont introduit le froment. Le cacao, qui y réussit très-bien, n'y a été porté que

vers 1670; il est cultivé par les Indiens dans toutes les îles On y voit des patates, des asperges, des radis, des betteraves, et toutes les plantes qui sont en Europe d'un usage journalier, excepté cependant la pomme de terre (*solanum tuberosum*). Le tabac, le bétel, le safran, la noix d'arek, la noix muscade, le café, le coco et la canne à sucre y sont communs.

Mindanao possède le cannellier. Quant aux *arbres fruitiers,* tous ceux d'Europe n'y donnent que très-peu de fruits, et la plupart n'en donnent pas du tout; cependant la figue réussit et devient belle, mais il y en a bien peu. Les orangers et les citronniers y abondent, et les fruits en sont excellents. L'oranger en pleine terre s'élève jusqu'à la hauteur de 10 mètres environ.

Parmi les végétaux indigènes, on distingue le cotonnier, le bambou, l'ananas, le gingembre, le poivre, le cassier, plusieurs espèces de bananiers et le manguier, qui produit les mangues les plus estimées et les plus grosses du monde; le grevier et le tamarinier y parviennent à la taille de nos arbres les plus grands et les plus robustes; on y trouve beaucoup de bois d'ornement, de teinture et de construction, tels que l'ykaranda, l'ébénier, l'acajou, le caobo (*cassuvium*), le panianguit, le mangatchapony, le bois de fer (*metrosideros*), l'aloès, le rotang, le palétuvier, et plusieurs autres arbres à gomme, à résine et à vernis. La terre est couverte des fougères et des mousses de Java, ainsi que de toutes les plantes des tropiques. Les habitants tirent du gongo, plante rampante, mais gigantesque, un savon végétal qu'ils emploient à leur usage journalier. Il y a de nombreux troupeaux de bœufs, de chevaux et de moutons. La graisse du cochon supplée au beurre, dont on ne fait aucun usage, parce que le soin d'une vache et la peine de la traire sont un travail au-dessus du paresseux Manillois.

On y remarque le tayouan, espèce de chat qui a des membranes semblables à celles des chauves-souris, mais qui vole avec moins d'agilité. Le tigre, l'éléphant et le rhinocéros paraissent inconnues dans les Philippines, quoique des voyageurs aient cru qu'il y avait beaucoup d'individus de la dernière espèce. Les forêts recèlent une grande quantité de sangliers, de cerfs, de daims, de singes et de chats. Il y a aussi beaucoup de serpents; les plus remarquables sont : le python (*coluber javanicus*), appelé par les indigènes *ular-sawa,* c'est-à-dire ours des rizières, parce qu'il vit habituellement dans les champs de riz; le boa, le fouet-de-cocher (*coluber flagelliformis*), et l'olopong. Les crocodiles et les caïmans infestent les rivières. Le poisson n'y est pas rare; l'espèce la plus commune est celle qu'on nomme *dalaq;* on en voit peu pendant la sécheresse, mais pendant la saison des pluies il est en si grande abondance, qu'il semble que la mer. les

lacs, les rivières du globe entier se soient rendus tributaires de ces îles. Il n'y a pas d'eau où ils ne se trouvent ; au dire de plusieurs voyageurs, ils se multiplient même dans les tombeaux, les puits et les souterrains des églises. Les forêts sont peuplées d'abeilles qui donnent beaucoup de miel et de cire. Les vers à soie y viennent naturellement, et les habitants font dix récoltes de soie chaque année. On y voit des moustiques fort incommodes; les fourmis blanches dévorent souvent dans une nuit un magasin entier.

Les oiseaux des Philippines sont les mêmes que ceux de Java ; on les y trouve en très-grande quantité. On y remarque de plus l'oiseau que son chant a fait nommer colo-colo ; le calao, qui pond dans le sable des œufs très-recherchés, et une espèce de rossignol que les habitants appellent *birahikoumbang*, et auquel ils attribuent un langage et un chant semblables à ceux de l'homme, mais beaucoup plus variés.

Outre les Espagnols et les autres étrangers, on peut ranger les habitants des Philippines en trois classes bien distinctes : les nègres, les Malais, que les Espagnols nomment Indiens acclimatés, et les métis ou créoles.

La tradition dit que des peuples noirs étaient anciennement les possesseurs de toutes ces îles, et surtout de Luçon. Lorsque les nations voisines y passèrent pour s'en emparer, ces noirs s'enfuirent et se retirèrent dans les montagnes qu'ils habitent encore. La principale tribu, celle des *Ygolottes*, est improprement nommée *Ygorrottes ;* d'autres sont appelées *Finguianes, Calingas* et *Italones.*

Ces peuples étaient antérieurement divisés en deux classes distinctes qui ne sont point encore confondues ; l'une comprend les habitants primitifs de l'île, et l'autre les Ygolottes ou Papouas, qui vinrent de Bornéo s'établir dans les Philippines. Les traits caractéristiques de ces deux races consistent en ce que les premiers ont les cheveux crépus et laineux, comme comme ceux des Endamènes, tandis que ceux des seconds sont noirs et frisés ; du reste, ces deux races ont les mêmes mœurs et les mêmes usages. On les voit généralement nus et portant seulement une ceinture en écorce d'arbre attachée autour des reins. Ils vivent de la chasse, de la pêche, de racines et de fruits sauvages ; ils n'ont d'autres armes que l'arc et la flèche, qu'ils manient avec beaucoup d'adresse ; leurs cabanes, placées à l'ombre des palmiers, les garantissent à peine de la pluie ; quelques couteaux sont leurs seuls ustensiles ; leur langage tient beaucoup de celui des Malais. Le pays qu'ils habitent est extrêmement fertile et produit tout presque sans culture.

Les nègres ensemencent un peu de blé, de riz et de tabac, pour lequel

ils ont une passion prononcée. Ils ont pendant longtemps été en guerre contre les Malais qui, les ayant chassés des plaines, les poursuivaient jusque dans leur retraite, et prétendaient avoir le droit de couper du bois dans les forêts qui leur servaient d'asile. Leur valeur les fit longtemps résister, et les Malais ne prirent le bois qu'en leur laissant en échange du tabac; mais aujourd'hui, devenus moins nombreux ou plus timides, ils vivent dans les forêts en fuyant toujours devant la civilisation qui les environne et les serre de toutes parts.

Ils sont généralement paresseux, esclaves de leur parole, tant qu'ils ne peuvent y manquer sans inconvénient; mais lorsqu'ils croient n'avoir rien à craindre ils oublient entièrement leurs promesses. Depuis quelque temps le gouvernement de Manille entretient chez eux des missionnaires catholiques, mais toutes ces tentatives de civilisation sont encore sans résultats. Ceux qui ont trouvé quelque avantage temporel dans la religion qu'on leur prêchait l'ont embrassée, et se sont fait baptiser; mais ces intérêts n'ont pas plus tôt cessé, que les nouveaux convertis se sont retirés dans leurs montagnes pour suivre leurs superstitions.

Leur religion paraît avoir été imaginée par la crainte et la servilité. Ils offrent des sacrifices à une foule de génies malfaisants qui causent, disent-ils, tous les maux dont ils sont accablés. On y retrouve des indices du dogme de l'immortalité de l'âme. Quand quelqu'un d'entre eux meurt, on s'empresse de l'ensevelir en faisant un grand nombre de cérémonies, auxquelles ils l'invitent à prendre part, en laissant pour cela une place vide. Ils croient que les morts éprouvent des besoins, aussi ont-ils soin de mettre dans le tombeau des armes et des vivres pour plusieurs jours. D'après leur croyance, les morts ne tardent pas à visiter les maisons qu'ils habitaient; les proches parents mettent tout en ordre afin de recevoir cette visite, et pour reconnaître quand elle a eu lieu, ils couvrent le foyer de cendres; s'ils y remarquent quelque léger dérangement, ils se plongent dans l'affliction, parce que, disent-ils, la mort ne tardera pas à frapper un autre membre de la famille. Pour apaiser les mânes du défunt, ils gardent quelque temps le deuil, et immolent le premier voyageur qu'ils rencontrent. Ce n'est pas leur caractère qui les porte à cette action, car ils sont naturellement doux et remplis de générosité.

Les Malais des Philippines, ou Indiens, sont extrêmement sensibles aux bons traitements, et sentent vivement l'injustice et le mépris; orgueilleux de leurs ancêtres, que quelques-uns d'entre eux font remonter à des époques reculées; aimant la parure et la représentation, la chasse, l'équita-

tion et les autres exercices du corps, mais excessivement portés vers la dissipation, ils sont braves, actifs, industrieux et d'une adresse remarquable; ils ont l'oreille fine, beaucoup de goût pour la musique et la peinture, mais peu d'inclination pour les études sérieuses. Ils sont ordinairement petits, mais forts et robustes; leurs traits ne diffèrent pas de ceux des autres Malais, seulement leur peau est plus blanche et leur nez plus saillant.

Les métis ou créoles, issus des Européens et des indigènes ou des Indiens, participent des uns et des autres : ils ont l'esprit mercantile. Ce qui domine dans leur caractère, c'est l'orgueil et la frivolité. L'argent qu'ils gagnent, ils le dissipent en feux d'artifice et en autres réjouissances.

On n'a pendant longtemps rien su de positif sur la population de ces îles; le célèbre de La Pérouse l'a estimée à 3,000,000; d'après le dénombrement de 1850, elle serait de 3,815,878 habitants, dont 8,000 Européens, créoles et métis. Le gouvernement des Philippines est confié à un capitaine général qui est à la fois chef civil et militaire; il délègue son autorité à des lieutenants gouverneurs dans les grandes îles, et aux alcades chefs des provinces. Tous les habitants, excepté les Européens, sont assujettis à une capitation ou impôt personnel.

Le gouvernement ecclésiastique est composé d'un archevêque et de trois suffragants. Le peuple leur donne le nom de pères et a pour eux le respect le plus grand et la vénération la plus profonde.

L'industrie manufacturière des Philippines embrasse peu d'objets. Avec les filaments de la plante de l'ananas on fabrique l'étoffe de Pina, tissu admirable par sa finesse et sa durée. Cette étoffe est brodée avec beaucoup d'art par les indigènes, qui en font des mouchoirs et d'autres objets de parure d'un prix très-élevé, et qui sont recherchés en Europe. On y fabrique aussi des chapeaux de paille, renommés par leur finesse; des étoffes de coton de différentes espèces; des toiles à voiles, et des tapis de soie qui constituent une partie de l'habillement des femmes. On exporte aussi du sucre, du chanvre, des cigares, de l'indigo et des épices. Le chiffre total des exportations atteint annuellement 10 à 12 millions, et celui des importations 5 ou 6 millions. Ces dernières consistent principalement en cotons et en articles de fer et d'acier travaillés. L'Angleterre, les États-Unis et la France sont, avec la Chine et l'Inde, les pays qui commercent le plus avec les Philippines.

Les principales îles de cet archipel sont, en allant du nord au sud : Luçon ou Louçon, Mindoro, Palaouan qu'on écrit aussi Palawan, Mas-

bate, Panay, Samar, Négros, Zébu ou Zébou, Bohol, Leyte et Mindanao (Maïndano) ou Magindanao.

Ces îles sont divisées par les Espagnols en 30 provinces ou alcadies. Chacune de ces provinces est administrée par un lieutenant-gouverneur, qui a sous ses ordres des magistrats inférieurs qui font l'office de maires ; ces derniers sont pris parmi les naturels. Les Chinois, au nombre d'environ 70,000, ont leurs capitans, et ceux-ci ont sous leurs ordres des lieutenants. Les capitans répondent de leurs compatriotes devant le tribunal espagnol.

Une race féroce occupe les côtes : elle se livre à l'agriculture, au commerce et à la piraterie. Ses principales tribus sont les *Tagales* dans l'île de Luçon, et les *Bissayas* dans les îles centrales. Les divers dialectes que parlent ces nations ont des rapports avec le malaiou et peut-être aussi avec le chinois. Les Tagales se croient eux-mêmes une colonie des Malais de Bornéo.

Luçon, la plus grande des îles Philippines, est coupée par deux golfes ; celui de *Cavite* ou de Manille à l'ouest, et celui de *Lampon* à l'est. Une grande partie du terrain que ces deux golfes resserrent, est occupée par le grand lac nommé *Bay*, qui se décharge dans le golfe de Cavite. Les rivières les plus considérables sont : le *Tagayo* ou *Cagayan* qui coule droit au nord ; l'*Ana*, et le *Passig* qui va de l'ouest à l'est en traversant le lac *Bay*. L'île produit de l'or, du cuivre et du fer ; l'exploitation du dernier est abandonnée ; l'or est recueilli en paillettes. On exporte encore divers bois de construction et de mâture, des cordages faits avec les filaments d'un palmier ; du sucre, du coton, du tabac, des rotins ou rotangs, de la cire, des gommes et des résines.

Luçon comprend 18 provinces, dont nous donnerons les noms dans les tableaux statistiques. Nous allons seulement en examiner les villes principales.

Manille, dans la féconde province de Tondo, est sans contredit, après Batavia, la ville la plus importante de l'Océanie. Dans une plaine charmante que traverse la rivière du Passig, elle est ceinte d'un double rang de fossés pleins d'eau, seulement interrompus par six chemins qui aboutissent aux six portes de la ville ; elle est défendue par de sombres et vastes fortifications. Les rues en sont régulières, larges, presque toutes pavées en granit, bordées de magnifiques trottoirs et bien éclairées. L'agitation continuelle qu'on y remarque, la magnificence des édifices publics, le nombre et les richesses des magasins lui donnent beaucoup de ressemblance avec

les villes de l'Europe. La différence qui existe entre Manille et celles-ci se trouve surtout dans la hauteur et la forme des maisons qui n'ont ordinairement qu'un étage avec balcon. Les édifices publics les plus remarquables sont la cathédrale, le palais archiépiscopal, le palais du gouvernement, le fort Saint-Jacques, un grand nombre de couvents, et une manufacture royale de cigares qui occupe 500 hommes et 2,000 femmes. Cependant, l'architecture de ces édifices est en général lourde et de mauvais goût. Un monument moderne fait seul exception : c'est l'hôtel de la Douane. Outre l'Université, il y a plusieurs établissements d'instruction publique; tous sont confiés à des prêtres catholiques. Le commerce se fait avec les îles Soulou, la Cochinchine, Java, Bornéo, l'Ile-de-France, l'Hindoustan, les Etats-Unis d'Amérique, l'Espagne, le Portugal, la France et l'Angleterre. L'industrie y est active. Les principales manufactures sont celles de cordages et d'une toile composée des fibres de l'abaca. Cette toile surpasse en transparence et en finesse toutes celles qui sortent des manufactures de l'Europe. Les habitants, dont le nombre s'élève à plus de 140,000, toujours occupés des affaires, paraissent faire peu de cas des gens instruits; leur instruction laisse généralement beaucoup à désirer.

Le port de Manille n'est accessible aux bâtiments de 600 tonneaux que s'ils sont sur lest, mais sa rade offre un excellent mouillage pour les plus gros vaisseaux, excepté pendant la mousson de sud-ouest; alors ils trouvent un ancrage sûr à *Cavite.*

Cavite, à quelques lieues de Manille, est sur le golfe du même nom; on y construit des vaisseaux de guerre. La ville n'a rien de remarquable; ses rues sont étroites et sales; ses maisons, mal construites, renferment 6,000 habitants. Ses fortifications, quoique bien entretenues, sont loin d'égaler celles de Manille.

Près d'un lac magnifique appelé la *Laguna,* s'étend la jolie ville de *Santa-Cruz,* chef-lieu d'une petite province.

Nous nommerons encore *Bocolor* ou *Bicolor* dans la province de Pampanga; *Soubi,* excellent port, dans celle de Zambalès; *Ylagan,* chef-lieu du Cagayan; *Licon,* dont les habitants passent pour les plus forts et les plus beaux des Philippines; *Boulacan,* au nord de Manille, dont les champs sont renommés par le cacao qu'on y récolte et qui est, dit-on, le meilleur de l'Océanie. *Nueva-Caceres,* la *Cabecera-de-Vigan* et *Nueva-Segovia* sont des villes épiscopales. *Lingayen, Valangas, Nagua, Passanhas, Valert* et *Alvay* n'offrent rien de remarquable.

Luçon est presque entièrement soumise aux Espagnols.

Les Tagales, que l'on appelle faussement *Indiens,* vivent dans une abondance, une tranquillité et une innocence qui rappellent l'âge d'or. Leur charité mutuelle permet aux paresseux de s'abstenir de toute espèce de travail. Il est assez ordinaire qu'un homme un peu aisé ait chez lui toute sa famille, même de branches différentes. Tous vivent en bonne intelligence et mangent au même plat. Des familles aussi nombreuses, y compris même les étrangers, dorment dans une même chambre, sur des nattes étendues à terre. Enfin, le bon caractère des Indiens s'étend jusque sur les riches Espagnols. Il n'y a point de maisons opulentes où l'on n'élève deux ou trois *créansas*. On appelle ainsi de pauvres enfants qui sont nourris et vêtus, sans aucune distinction, comme les enfants de la maison.

Les relations que nous possédons sur les autres îles Philippines offrent peu de traits caractéristiques. La nature et les hommes y sont les mêmes que dans l'île de Luçon. La dénomination d'*îles Bissayes* s'étend à toutes les îles situées entre Luçon et Mindanao. Au sud de la première de ces îles se trouve *Mindoro,* dont on évalue la superficie à 297 lieues carrées. Elle forme une alcadie. Ses villes principales sont : *Calapan, Baco, Santa-Cruz* et quelques autres postes qui appartiennent aux Espagnols. On remarque sur ses côtes l'anse de Mangarini.

La longue île de *Paragoa* ou *Palaouan,* et le groupe des *îles Calamianes* ou îles aux Cannes, forment une chaîne qui se détache entre l'île Bornéo et celle de Mindoro ; elle paraît être très élevée et assez étroite. Il n'y a pas beaucoup de terres labourables au pied de ces hautes montagnes. Les productions sont du riz, du bois d'ébène, des cannes [1] ou rotangs, de la cire, plusieurs gommes, des perles, une infinité de poissons de mer et de tortues. Une partie des habitants vit constamment sur la mer. Toutes les cartes modernes donnent à l'île de *Paragoa* le nom de *Palaouan,* nom déjà connu de Marco-Polo, tandis que d'Anville place l'île de *Balaba* (Palaba, Palawa) au sud-est de Paragoa.

Les îles Calamianes forment, avec la partie nord-est de Palaouan, une alcadie dont le chef-lieu est *Coulioung.*

Masbate, entre Mindoro, Panay, Samar et Luçon, est une île de 180 lieues carrées de surface ; elle est indépendante.

Samar, au sud-est de Luçon, a 50 lieues de longueur sur 15 de largeur. Le sol y est très-fertile, et d'une culture aisée, rendant au moins quarante pour un. On en exporte une grande quantité de riz. Les forêts abondent en oiseaux sauvages. Les tourterelles y sont de trois espèces. Les louris y sont

[1] *Calami,* en espagnol. De là le nom d'un groupe de cet archipel.

fort multipliés, aussi bien que de jolies perruches de la grosseur du linot. Les mammifères n'y sont pas moins nombreux. Les bois sont remplis de singes très-gros, de buffles et de chevreuils. Les abeilles sauvages suspendent leurs innombrables ruches aux branches des arbres. L'île de Samar forme une alcadie.

Panay, que les Espagnols ont divisée en trois provinces, renferme les villes d'*Antique* (Antigua) au sud-ouest, d'*Iloilo* à l'est, et de *Capis* au nord. Ces villes sont les chefs-lieux des trois provinces, dont une, celle d'Antique, renferme 46 villages. On remarque encore dans l'île de Panay les deux petites villes de *Molo* et de *Xaro*, dont les habitants passent, selon M. de Rienzi, pour les plus civilisés des Philippines.

C'est dans cette île, longue de 16 lieues et large de 12, que quelques voyageurs modernes placent un peuple particulier et jusqu'à présent inconnu, dont nous avons déjà dit un mot dans nos généralités. Voici la description qu'en fait M. de Rienzi : « J'ai vu une variété de noirs d'une « taille au-dessous de 4 pieds, mais bien faits, auxquels j'ai imposé le nom « de *mélano-pygmées,* et qui n'avaient pas encore été décrits ; ces mélano- « pygmées vivent dans les bois et les montagnes. Leurs enfants portent « le nom d'un arbre ou d'un rocher ; l'un se nomme *Papaya*, l'autre « *Batou,* etc. Les cheveux ne sont pas crépus, comme ceux des Africains ; « leur peau n'est pas si noire, leurs nez ne sont pas épatés, ni leurs joues « saillantes. Ils sont absolument nus et si légers à la course qu'ils prennent « souvent des animaux sans le secours de leurs flèches ni de leur couteau, « et alors ils demeurent comme les corbeaux autour du cadavre jusqu'à ce « qu'ils l'aient dévoré. Ils échangent le miel et la cire de leurs forêts pour « des couteaux, de l'eau-de-vie et du tabac qu'ils aiment passionnément. « Au reste, ces hommes mènent une vie fort paisible avec leurs femmes et « leurs enfants, loin des Bissayas et des Espagnols. »

Panay est riche en gibier, surtout en cerfs, sangliers et cochons sauvages. Rien n'est si facile, dans cette île et dans celles du voisinage, que de s'habiller et de se nourrir, du moins quant aux Indiens. Il y a une espèce de figuier-bananier, dont l'écorce est composée de fibres : elles s'en séparent aisément lorsqu'on les fait pourrir. En les ajoutant les unes aux autres, on en fait une toile très-fine, qui d'abord est peu souple, mais qui le devient lorsqu'elle est apprêtée avec de la chaux. Ce fil se nomme *abaca.*

Les îles *Leyté, Zébu* ou *Zébou,* et *Négros,* appelée aussi *Buglas,* forment trois provinces espagnoles. Ces provinces sont fertiles, mais peu peuplées.

Zébu, la seconde ville des Philippines, est la résidence d'un évêque : elle n'a que 2 ou 3,000 habitants. Le faubourg de Pariran est habité par des Chinois, en général fort riches, parce que tout le commerce est entre leurs mains. *Guigan* est la première de cette alcadie après Zébu. Entre Zébu et Luçon se trouve la petite île de *Maétan,* que la mort du navigateur Magellan a rendue célèbre.

La seconde des îles Philippines, en grandeur et en importance, est celle de *Mindanao:* elle est la plus méridionale. Le nom de Mindanao ou de Magindanao signifie, en langue du pays, peuples unis de la lagune. C'est proprement le nom de l'État principal de sa capitale. Mindanao peut avoir environ 300 lieues de tour ; mais il y a peu de terrain propre à la culture. Partout ce ne sont que golfes et presqu'îles.

Ses caps les plus remarquables sont Cabycunya et Engano, au nord ; Bajéador et Bolinao, à l'ouest ; Saint-Ildefonse, à l'est, et la pointe méridionale de l'île. Les golfes ou baies les plus importants sont, au nord, Sindangan, Panguil, Ilican, Macahalar et Butuan ; au sud, la grande baie d'Illana, et au sud-ouest, le petit golfe de Tagloé.

A chaque pas on trouve un ruisseau ou une fontaine. On y connaît plus de vingt rivières navigables, parmi lesquelles on doit surtout remarquer le Pélandji, le Butuan et le Sibuguey. Ces rivières abondent en poissons. Les principales plantes nutritives sont le riz, les patates, le sagou. La cannelle est aussi fort commune ; mais quoique dans sa première fraîcheur elle paraisse avoir autant de piquant que celle de Ceylan, en peu de temps elle perd de sa force, et au bout de deux à trois ans elle n'a plus de goût. La vigne n'y vient qu'en treille, et ne souffre aucune autre espèce de culture. Il y a des mines d'or. Le talc est très-commun. Les Espagnols exportent des pierres meulières. On trouve surtout près de Mindanao quantité de grottes et de cavernes qui servent de retraites aux chauves-souris. L'espèce dont il est ici question est plus grosse qu'une poule. On les voit, vers le coucher du soleil, sortir par milliers de ces cavernes qui leur servent d'asile contre la chaleur et la lumière ; elles y déposent leurs excréments d'où l'on extrait une quantité de salpêtre.

Cette île est divisée en deux parties, la partie indépendante et la partie soumise aux Espagnols : la première se trouve au sud ; elle a ses propres rois et princes ou *sultans* et *radjahs.* Les barons s'appellent *dato* ou *datou.* Ces peuples possèdent, dans leurs marais et leurs forêts, une barrière insurmontable contre les entreprises des Espagnols. Elle contient environ 11,000 habitants ; sa capitale, située sur le Pelandji, se nomme *Sélangan.*

Une autre ville, *Sagoursougour* ou *Pollok*, est un des meilleurs ports des Philippines.

Les indigènes de l'île se distinguent, d'après les dialectes, en trois tribus : les *Luta*, les *Subani*, et les *Nègres* proprements dits. Les habitants des bords de la mer ont beaucoup de ressemblance avec les Bornéens, les Macassars et les habitants des Moluques. Quoiqu'ayant une langue qui leur est naturelle, ils parlent également le malai. Leur idiome natif paraît être le bissayen. Ils sont tous mahométans, et dans leurs écoles un *iman* apprend à lire et à écrire aux enfants ; leurs prières renferment beaucoup de termes arabes.

Le sultan de Mindanao est le prince le plus puissant de l'île ; mais il y a beaucoup de petits sultans indépendants. Lorsque les Mindanois ne sont pas en guerre entre eux, ils exercent volontiers la piraterie. Leurs bâtiments portent du petit canon et 70 à 80 hommes d'équipage.

La partie soumise aux Espagnols est divisée en deux alcadies dont les villes principales sont *Missamis* ou *Misamis*, sur la baie de Panguil ; *Dapitan*, sur la côte septentrionale ; *Caraga* ou *Caragua*, sur la côte nord est ; et *Sambouanguan* ou *Zamboanga*, ville au sud-ouest, défendue par un fort armé de canons, et résidence du gouverneur.

Au sud-ouest de Mindanao s'étend, sur une longueur de 100 lieues et une largeur de 20 à 25, l'archipel de *Soulou*, *Joulo* ou *Holo*. Il comprend 162 îles peuplées de 200,000 habitants. Il est divisé en quatre groupes qui portent le nom de l'île principale qu'ils renferment. Ces groupes sont celui de *Basilan*, qui se compose de 34 îles ; celui de Soulou composé de 57 ; celui de *Tawi-Tawi* qu'on écrit aussi *Taouï-Taouï*, composé de 55, et celui de *Cagayan*, qui en renferme 6 [1].

[1] Le groupe de Soulou comprend *Bankoungan*, *Bass-Bass*, *Bilinan*, *Balad*, *Boubouan*, *Boule-Koutin*, *Boulipong-Pong*, *Dammokan*, *Dong-Dong*, *Hegard*, *Holo* ou *Soulou*, *Kaangan*, les deux *Kabinguan*, *Kaoulangan*, *Kapoual*, *Karang-Tchina*, *Koulassian*, *Kounilan*, *Lahat-Lahat*, *Lamenoussa*, *Laoumbian*, *Lapak*, *Malepouthas*, *Manoubol*, *Maroungas*, *Minis*, *Nanka*, *Noso-Salé*, *Oubian*, *Oussadda*, *Parang-Parangan*, *Palli-Angan*, *Pandamma*, *Pandonkan*, *Panganak*, *Pongatouran*, *Patatakounan*, *Patian*, *Peta*, *Saang*, *Sibihing*, *Sihassi*, *Sirloun*, *Soulou* ou *Holo*, *Souhokam-Bolad*, *Souladde*, *Talouk*, *Tani-Tani*, *Tapoul*, *Tara*, *Tekoul*, *Teomabal*, *Teoumabal*, *Tomboulen*, *Tong-Tong*, *Toubatoubouk*, *Toubigan* et *Toulian*.

Le groupe de Basilan se compose des îles *Ariston*, *Ballouk-Bullouk*, *Basilan*, *Belavan*, *Coco* ou *Manalipa*, *Dassuan*, les deux *Félices*, la grande *Gouhann*, la petite *Gouhann*, les deux *Kaloubloub*, *Lakit*, *Langassmati*, *Malouavi*, les trois *Mataha*, *Oudell*, *Pilas*, *Rienzi*, les deux *Sangbeis*, les deux *Sibago*, *Taing-Olan*, *Tamouk*, *Tapiantana*, *Taykela*, *Taynga*, *Teynga*, *Tipounou* et l'île du *Tribun*.

Le groupe de Tawi-Tawi comprend *Babagsouka*, *Babawan*, *Ballioungan*, *Banar-*

Presque toutes ces îles sont montagneuses, couvertes de bois, et traversées par de nombreux ruisseaux. La chaleur est plus tempérée dans l'intérieur que sur les côtes; des brises continuelles de terre et de mer y entretiennent une agréable fraîcheur. Le sol est fertile et l'agriculture mieux connue que dans les Philippines. Les Chinois y ont porté le secret d'améliorer les fruits par la greffe. On y trouve beaucoup d'oranges et des mangues très-belles, ainsi que le *laurus-cinnomomum* qui est le seul arbre à épices. Les forêts sont peuplées de porcs, d'éléphants sauvages, de cerfs et de perroquets.

Les peuples qui habitent ces îles sont issus, en grande partie, de Tidouns et de Biadjous de Bornéo; on les dit belliqueux, perfides, sanguinaires et adonnés à la piraterie. Ils suivent la religion de Mahomet, mais avec la plus grande indifférence. Leur culte se borne à quelques vaines cérémonies qu'ils font dans des mosquées dénuées de toute sorte d'ornements.

Leur gouvernement est féodal, et la dignité de sultan est héréditaire de mâle en mâle; le pouvoir législatif réside dans une assemblée qui se compose de quinze nobles, du sultan et de l'héritier présomptif. Il y a encore deux assemblées composées des membres élus par le peuple; elles portent le nom de *manteries;* leur devoir est de soutenir la cause du peuple sur lequel les nobles exercent une grande tyrannie.

Le sultan de Soulou régnait autrefois sur une grande partie de l'île de Bornéo. Il a soutenu des guerres presque continuelles contre les Espagnols des Philippines, et cela avec avantage, jusqu'en 1746. A cette époque, trente vaisseaux ennemis s'emparèrent de sa capitale, qui depuis lui a été rendue.

Les naturels du groupe de Basilan sont des plus traitables de l'archipel; ils ont des relations commerciales avec les Espagnols et ne se livrent point à la piraterie; mais les Biadjahs-Tzengaris qui se trouvent parmi eux en font profession. C'est dans ce groupe qu'est située l'île découverte par M. de Rienzi, qui lui a donné son nom.

Le groupe de Soulou n'a guère de remarquable que l'île principale, qui a

ran, *Bassi-Bouli*, *Batolapak*, *Bilattan*, *Bintokolan*, *Bongao*, *Boukoutlapis*, *Bou-van*, *Dokan*, *Doulang-Doulang*, *Goulimaan*, *Kakataan*, *Kalaitan*, *Kalampapaan*, *Kang-tipyan*, *Karangan*, *Kinapoussan*, *Kou-ad-Bassang*, *La*, *Latoan*, *Loupa-Bouan*, *Lou-ran*, *Magloumba*, *Magpeos*, *Maniakolat*, *Manouk-Maouka*, *Moutabouan*, *Nankaan*, *Nousapapabag*, *Oubian*, *Panampangan*, *Parangaan*, *Poumahan*, *Samanpout*, *San-guissiapo*, *Sekouboum*, *Siboutou*, *Sigboyé*, *Simalouk*, *Simonor*, *Sipyout*, *Tabouaan*, *Tagao*, *Tambagan*, *Tandou-Batto*, *Tankolalouou*, *Tapaan*, *Tato*, *Tattaan*, *Tawi-Tawi*, *Tihek-Tihek* et *Toussan-Bongao*.

Nous empruntons ces noms à la *Description de l'Océanie*, par M. *D. de Rienzi*.

44 lieues carrées de superficie. Quoique petite, elle est une des plus importantes de la cinquième partie du monde ; ses fruits sont beaux et ses forêts peuplées d'éléphants et de petits cerfs.

La mer qui l'environne rejette beaucoup d'ambre gris. On dit qu'avant l'arrivée des Espagnols, les naturels en faisaient des torches pour s'éclairer dans les pêches de nuit. Les flots apportent cette substance sur les côtes de Soulou vers la fin des moussons ou vents périodiques d'ouest ; on en a quelquefois trouvé de liquide. Quelle que soit l'origine de l'ambre, il est étonnant qu'il ne se rencontre que sur les côtes de cet archipel, pendant que l'on n'en trouve point ou presque point à Mindanao.

L'île de Soulou s'enrichit encore par la pêche des perles qui se fait à la fin des moussons d'ouest. Il règne alors pendant quelque temps un calme parfait ; la mer est si tranquille que la vue y perce à une profondeur de 13 ou 16 mètres. Les naturels de Soulou sont d'excellents plongeurs, et rien ne leur échappe de ce qui peut être à la portée de leur vue. Mais ces perles de Soulou se ternissent en peu d'années.

Bawan ou *Bewan*, la capitale de Soulou, située au nord ouest de l'île, est le centre du commerce des îles voisines ; c'est une ville bien fortifiée ; ses maisons sont, comme presque toutes celles de Soulou, élevées sur des poteaux à 1 mètre 30 centimètres au-dessus du sol. Elle a 6,000 habitants ; c'est la dixième partie de la population totale de l'île. Le sultan de Soulou pourrait mettre en campagne 50,000 hommes.

Les groupes de Cagayan et de Tawi-Tawi n'ont rien qui les caractérise.

LIVRE CENT VINGT-SEPTIÈME.

Suite de la Description de l'Océanie. — Malaisie. — Description des Célèbes et des îles Moluques.

Les îles situées à l'est de Bornéo et de Java, et au sud des Philippines jusqu'aux rivages de la Nouvelle-Guinée, portent, dans les géographies françaises, les noms d'*îles Moluques* et d'*îles aux Epices*. L'un de ces noms est, par extension, tout-à-fait détourné de son acception primitive et spéciale ; l'autre est un peu vague. Des rapports physiques très-intimes et des rapports politiques très-anciens ont autorisé leur réunion en un archipel. Plus morcelées, plus déchirées que les îles de la Sonde, elles renferment

encore un plus grand nombre de volcans. Des arbres à épices plus ou moins exquis paraissent répandus sur tout l'archipel. Le roi de Ternate possédait autrefois tout le nord de Célèbes, et les gouvernements de Macassar et de Banda se partageaient la chaîne timorienne. Les Hollandais de Batavia comprenaient aussi toutes ces terres sous le nom général du *Grand-Est*.

Aujourd'hui, les mêmes rapports n'existant plus, nous suivrons les divisions que la nature paraît avoir tracées, et nous décrirons sous le nom de Moluques les îles situées à l'est de Célèbes et de Xulla.

Célèbes est séparée à l'ouest de Bornéo par le détroit de Macassar, et à l'est des îles Moluques par un passage qui prend le nom de ces îles. L'étendue de mer qui, au nord, sépare l'île de Célèbes de celle de Mindanao, porte indistinctement le nom de l'une et de l'autre. La figure de Célèbes est extrêmement irrégulière. Les baies de *Bony*, le *Tolo*, et surtout celle de *Tomini* ou de *Gounoung-Tellou*, la découpent en plusieurs presqu'îles unies par des isthmes étroits. Les caps les plus remarquables sont ceux de *River*, *Donda*, *Temoul*, *Vilhel*, *Kil*, *Onkona* et *Mandar* à l'ouest; *Coffin* et *Candy* au nord, et *Talabo* à l'est. Plus les cartes ont été perfectionnées[1], plus cette île y a pris une forme de squelette. Grâce à ses nombreux golfes, les chaleurs y sont tempérées par des pluies abondantes et par des vents frais. La mousson d'est dure de mai en novembre; la mousson opposée règne le reste de l'année. Les marées sont très-irrégulières. Célèbes renferme plusieurs volcans en éruption. La vue des côtes élevées, coupées et verdoyantes, offre des tableaux enchanteurs. Des rivières nombreuses, se précipitant aux pieds d'immenses rocs, viennent tomber avec fracas au milieu des groupes majestueux des arbres les plus pittoresques. Les plus considérables de ces cours d'eau sont : la *Chincana* qui sort du lac *Tapara-Karaja*, dans le pays d'Ouadjou, traverse l'Etat de Bony et se jette dans la baie du même nom; la rivière de *Boli* qui verse ses eaux dans la mer de Célèbes. Le *Zino*, le *Tzico* et le *Tondano* méritent aussi d'être mentionnés.

Cette belle île produit les plantes les plus vénéneuses que l'on connaisse. Le fameux *oupas*, dont l'existence à Java est environnée de fables, croît bien certainement dans cette île, puisque les Macassars trempent leurs poignards dans le terrible poison qui en découle. A côté de ces arbres de mort, la nature a placé les girofliers et les muscadiers, que les Hollandais font arracher; l'ébénier, le santal, le calambac, dont on exporte les bois précieux; le sagoyer, dont la moelle nourrit tant de nations; l'arbre à pain,

[1] Voyez la belle carte en plusieurs feuilles des Indes Néerlandaises dont la science géographique est redevable à M. le baron *de Derfelden de Hinderstein*.

le cocotier, le bananier, le manguier, le gingembrier, le varinga sacré chez les Javanais, le cafier et l'arekier, qui s'élève à 20 ou 30 mètres au-dessus du sol. On y voit aussi le bambou, un palmier lisse, droit, élevé de 10 ou 15 mètres, touffu et épineux seulement aux aisselles des feuilles; le cèdre, l'érable, le chêne, la canne à sucre, le manioc, le benjoin, le nénufar, le romarin. On y récolte du tabac, des melons, des patates, des ignames et des raves. Les choux, les chicorées, et toutes les plantes culinaires d'Europe y réussissent. Le riz et le coton y abondent.

On ne voit dans les forêts ni tigres ni éléphants, mais beaucoup de cerfs, de sangliers, même des *élans*, dit-on, et un nombre infini de singes qui sont ici très-forts et très-méchants; mais il y a une grande espèce de serpents qui en dévore une quantité. Les petits bœufs de Célèbes ont une bosse sur le dos. L'île nourrit encore des buffles, des chèvres, des moutons d'un tempérament vif, d'un pied sûr, accoutumés aux routes montueuses. On y trouve aussi le babiroussa ou cochon-cerf (*antilopa depressicornis*) dont le nom signifie *vache des bois*. Cet animal, de la grosseur d'une genisse, a deux cornes épaisses, légèrement recourbées en arrière; son poids est de deux à trois cents livres : il est sauvage, et quoique peu agile, il devient dangereux par les blessures qu'il fait avec ses cornes. On rencontre dans les forêts des caméléons, des couleuvres, des pythons, des dragons volants, des scorpions, et sur le bord des rivières, des crocodiles et un mammifère amphybie appelé *douyoung;* les rivières et les lacs sont remplis de poissons parmi lesquels on remarque l'espadon (*pristis antiquorum*) l'ican-laer (poisson-voile) parce qu'il se sert pour changer de lieu d'une énorme nageoire dont son corps est surmonté.

Les oiseaux sont très-nombreux à Célèbes; on y voit des aigles, des corbeaux, des vautours, des kakatoès blancs, noirs et gris; des faisans dorés, des oies, des canards, des poules ordinaires, des poules sultanes, des tourterelles et des pigeons. Les côtes fourmillent de tortues et de poissons.

Les minéraux de cette île paraissent mériter attention. La partie méridionale en est dépourvue, mais la péninsule septentrionale, depuis l'isthme jusqu'au delà du district de Boulan, est remplie de mines d'or; celles dans le district d'Ankahoulou, non loin de l'établissement hollandais de Gorontalo, donnent de l'or à 21 carats; celui des autres est à 18. Le minerai se trouve en nids à quelques brasses de profondeur; il est accompagné de cuivre. Quelques montagnes donnent du cristal, d'autres du fer. Les mines de Totok fournissent par an 200 réaux ou onces d'or à la Hollande; les

naturels en exploitent aussi près de Kema. Tous ces lieux sont excessivement malsains; et, comme cela doit être, le peuple y est misérable. On trouve encore dans cette île des diamants, des mines de cuivre, d'étain et de sel. Au nord est, dans le territoire de Mongondo et de Manado, des terrains remplis d'une immense quantité de soufre sont bouleversés par de fréquents tremblements de terre.

Les principales montagnes de Célèbes sont le mont *Lampo-Batan*, qui a 2,350 mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan. Près Manado sont le *mont Klobat* qui a la forme d'un cône fort régulier; deux pitons moins considérables que l'on appelle les *Deux-Sœurs*, et à quelques milles plus loin on remarque une montagne plus évasée au sommet, et sur laquelle on aperçoit du côté de l'est une immense cavité à bords aigus, déchirés et dénudés, qui annoncent le cratère d'un ancien volcan. Ce mont peut avoir environ 1,000 mètres d'élévation. Les plantes ne dépassent point les deux tiers de sa hauteur, tandis qu'elles s'avancent bien plus haut sur le Klobat, qui a une hauteur presque double. Près de là est le *Gounoung-Empong* (mont des Esprits), élevé de 1,150 mètres; il n'est qu'un contrefort du *Lokong*, qui renferme des cratères dont quelques-uns fument encore.

La constitution géologique de cette île montagneuse offre généralement un trachyte ou basalte en décomposition recouvert d'une couche végétale dont l'épaisseur s'élève quelquefois à 5 ou 6 mètres. On y trouve des fragments d'obsidienne noire un peu poreuse qui paraît fort ancienne.

L'île de Célèbes est divisée en deux grandes parties: celle qui dépend immédiatement de la Hollande, et celle qui est régie par des sultans indigènes soumis à cette puissance.

La première, qui prend le nom de *gouvernement de Mangkassar* ou *Macassar*, renferme les districts de Macassar, de Bonthain, de Maros, de Manado et de Gorontalo. Ses villes principales sont *Goa* ou *Goak* au midi, capitale de toutes ces résidences; elle était autrefois fortifiée, mais ses fortifications ont été détruites. Au nord de cette ville se trouvait Macassar, située sur une espèce de pointe de terre arrosée par deux rivières; elle est remplacée aujourd'hui par le fort *Rotterdam* et le village de *Vlaardingen*, habité par 1,200 Européens ou métis; autour se trouvent trois bourgs nommés *Compong-Barou*, *Bouguis* et *Malayou*.

Bonthain est également au sud sur la baie de son nom. Tout près est une forteresse hollandaise. La baie de Bonthain est grande, les vaisseaux peuvent y mouiller en toute sûreté pendant les deux moussons. La ville de *Boni*

n'est pas loin d'un lac qui porte le nom classique de *Tempé*, et d'où il sort une belle rivière.

Les *provinces septentrionales* de la Compagnie, dont *Maros* est le chef-lieu, fournissent toute l'île de riz. On y compte 370 gros villages. Elles occupent les plaines de la côte occidentale.

Dans la résidence de *Mandano* se trouve la ville du même nom, peuplée de 4,000 habitants, la plupart Malais. Ses rues larges et régulières sont bordées de palissades de sagoutiers; ses maisons, vastes et solides, sont construites en bois sur des poteaux de 4 à 5 mètres. Les fenêtres sont très-souvent ornées de sculptures. Les habitations des chefs sont de véritables édifices, très-vastes, dont l'entrée est décorée d'un péristyle ou appartement quadrilatère dans lequel on arrive par de grands escaliers. Les Hollandais se sont conformés à l'usage du pays en élevant ainsi leurs demeures. La rade de Manado est vaste, mais peu sûre, lorsque les vents battent à la côte. La ville est assise au bord de la mer, entre deux montagnes très-éloignées.

Dans ses environs se trouvent des forêts immenses, et de rapides torrents. Celui de Manado est remarquable par une cataracte de 25 mètres d'élévation. *Kéma*, où l'on fabrique d'excellents cordages, est peuplée de 10,000 habitants; *Gorontalo*, dans le golfe de Tomini, est la résidence d'un sultan qui administre sous la suzeraineté des Hollandais. Cette ville est dans un pays riche en buffles, en bois de fer, en rotang, où l'air des montagnes rend les nuits d'été très-froides.

Les États gouvernés par des sultans indigènes sont celui de *Bony*, qui peut armer 40,000 hommes, et dont la capitale est *Bagoa*, ville de 8,000 âmes; celui d'*Ouadjou* ou *Vaju*, vers le centre de l'île; celui de *Louhou*, qui passe pour être l'un des plus anciens et des plus puissants; celui de *Sidinring* ou *Sidéréeng*, vers le centre aussi des Célèbes; celui de *Mandhar*, partagé en sept petits princes alliés de la même famille; celui de *Tello*, gouverné par une princesse qui reconnaît la suprématie du roi de Bony; celui de *Macassar*, qui ne possède qu'une petite portion de son ancien territoire; enfin celui de *Soping* ou *Sopeng*, qu'on dit être important.

Au delà du golfe de *Cayeli* commençait autrefois le territoire du roi de Tanette, qui embrassait toute la lisière des côtes septentrionales et orientales jusqu'au golfe de Tomini, et même en dedans de ce golfe. Ce territoire peut fournir 17,000 hommes en état de porter les armes. *Tanette*, sa capitale, est une petite ville qui possède un port. Le canton *Palou* des

Hollandais, pays plat et fertile, est le *Parlow* du capitaine Woodard. *Tola-tola*, ville considérable, selon un voyageur anglais, est le *Tontoly* des Hollandais. *Magondo* et *Boulan* sont des États considérables.

Les *Tomitans* ou *Tomitains* occupent le centre de l'île où les trois golfes resserrent les terres. On y trouve aussi les *Touradjas*, ou *Alfouras*, qui s'étendent jusqu'au nord. *Tambouko* et une partie de la côte orientale sont possédées par les *Biadjous*, peuple sauvage qui vit plus dans ses bateaux de pêche que sur la terre.

Les habitants des Célèbes, que l'on distingue en *Bonys*, ou *Boughièses* et *Macassars*, sont les plus braves de toute l'île. Leur premier choc est furieux, mais une résistance de deux heures fait succéder un abattement total à une si étrange impétuosité. Sans doute qu'alors l'ivresse de l'opium se dissipe après avoir épuisé leurs forces par des transports frénétiques. Leur arme favorite est le *cric*. Il a la forme d'un poignard, dont la lame s'allonge en serpentant, ayant à peu près 30 ou 40 centimètres de long.

Une éducation austère rend les habitants de Célèbes agiles, industrieux et robustes. A toutes les heures du jour les mères frottent leurs enfants avec de l'huile ou de l'eau; ces onctions répétées aident la nature dans ses développements. A l'âge de cinq ou six ans, les enfants mâles de condition sont mis comme en dépôt chez un ami, de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses des parents et par l'habitude d'une tendresse réciproque. Ils ne retournent dans leur famille qu'à l'âge où la loi leur permet de se marier.

Les Bouguis sont grands, forts et robustes; ils ont le teint plus clair et le visage plus arrondi que les Malais. Ils sont doux, paisibles, amis du travail, et très-fidèles aux Hollandais : le vol est inconnu parmi eux. La polygamie est autorisée par les lois; mais il n'y a guère que les riches qui prennent plusieurs femmes. Sans égard à la faiblesse de leur sexe, celles-ci sont employées à la culture des terres et à tous les ouvrages pénibles. Ces peuples n'ont ni temples ni idoles; leur religion est le manichéisme; leurs prêtres sont principalement occupés de la divination par le vol ou le chant des oiseaux et l'aspect des entrailles des victimes; quelquefois ils plongent leur tête dans le ventre fumant de l'animal qu'ils ont égorgé, et rendent ensuite leurs prophéties le visage tout barbouillé de sang. Ils cultivent le riz et le café qu'ils fournissent aux Hollandais, au prix qu'ils ont fixé.

Les Alfourous ou Alfourèses (*Alfouras*), qui habitent l'intérieur de Célèbes, vivent dans les montagnes. Ils sont remarquables par la blancheur de leur

peau et par la coupe arrondie de leur visage. Leurs yeux sont ovales et bien faits; leurs cheveux noirs, lisses et très-longs, surtout chez les femmes. Les hommes ont fort peu ou point du tout de barbe. Ceux qui vivent dans la plaine ou sur le bord de la mer ont le teint un peu plus foncé. Leur taille est petite, mais bien prise et bien proportionnée. Les femmes sont vêtues, mais les hommes ne se couvrent que la partie moyenne du corps, ou portent une chemise. Ceci ne doit s'entendre que du peuple, car les chefs ont adopté, les uns le costume européen, et les autres le costume musulman, qui leur sied bien mieux. Tout ce que l'on sait de leur religion, c'est qu'ils n'ont point de culte extérieur, et que leur croyance est toute spirituelle.

Les autres peuples de Célèbes ne reconnaissaient autrefois de dieux que le soleil et la lune. On ne leur offrait de sacrifice que dans les places publiques, parce qu'on ne trouvait pas de matière assez précieuse pour leur élever des temples. Le mahométisme s'est répandu dans cette île il y a deux siècles. Les prêtres y exercent une très-grande influence.

Les Portugais s'établirent à Macassar en 1525. Ils s'y maintinrent même après avoir été chassés des Moluques. La raison qui les y retenait et qui y attirait aussi les Anglais, était la facilité de se procurer des épiceries.

Les Hollandais, que cette concurrence empêchait de s'approprier le commerce exclusif du girofle et de la muscade, entreprirent, en 1660, d'arrêter ce trafic. Ils employèrent contre leurs concurrents la force et la perfidie, et parvinrent à les chasser entièrement de l'île. Les princes qui en partageaient la souveraineté furent réunis en une espèce de confédération. Ils s'assemblent de temps en temps pour les affaires qui concernent l'intérêt général. Le gouverneur de la colonie hollandaise préside à cette diète.

Les Chinois, les seuls étrangers qui soient reçus aux Célèbes, y apportent du tabac, du fil d'or, des porcelaines et des soies écrues. Les Hollandais y vendent de l'opium, des liqueurs, de la gomme-laque, des toiles fines et grossières. On en tire un peu d'or, beaucoup de riz, de la cire, des esclaves et du *trepan*, espèce de mollusque.

Au nord-est, une chaîne d'îles part de Célèbes et s'étend presque vers la pointe sud est de Mindanao; la principale s'appelle *Sanghir* ou *Sanguir*; elle est fertile, peuplée et gardée par un poste hollandais. L'île *Siauw* ou *Siao*, et le groupe des îles *Talautse*, forment une chaîne avec Sanghir. Riches en sagou et en huile de coco, ces îles comptent, aujourd'hui, plus de 40,000 habitants. Elles renferment deux ou trois redoutables volcans.

Au sud, se trouvent les îles *Salayer* et l'île de *Boutan* ou *Bouton*. Cette

dernière forme un royaume ou sultanie à part. La ville de *Kalla-sousong*, siége d'un sultan vassal des Hollandais, est fortifiée. Les habitants font des étoffes de coton et de fil d'*agave*. Les perroquets et les kakatoès abondent dans les vastes forêts, où se trouve entre autres le muscadier uviforme. Les rotangs s'y élèvent sur un arbre, descendent à terre, remontent sur un autre arbre, et forment ainsi des tiges de plusieurs centaines de mètres de longueur. Les fruits du fromager (*bombax ceoba*) fournissent une abondante nourriture au singe pithèque. *Poulo-Babi*, les petites îles de *Balabalagan*, *Stafinaff* et *Tonine* n'offrent rien de remarquable.

Les trois îles *Xulla* ou *Xoula*, surnommées *Taliabo*, *Mangola* et *Bessi* forment un groupe intermédiaire entre les Moluques et Célèbes. Riches en sagou et en bois d'ébène, elles ont des habitants très-perfides et très-lâches. Près d'un des canaux qui les séparent, un rocher semblable à un homme est adoré par les navigateurs malais.

Les *Moluques*, originairement et proprement appelées, sont seulement cinq petites îles à l'ouest de Gilolo, nommément *Ternate*, *Tidor*, *Motir*, *Makian* et *Bakian* ou *Batchian ;* mais les souverains des Moluques ont eu des possessions dans Gilolo, Amboine, Céram et autres îles voisines, qu'on appelle les *Grandes Moluques*. Ce nom paraît venir de l'arabe, et signifie *îles royales*, parce que les souverains des îles voisines y avaient établi leur résidence. Presque toutes ces îles sont soumises aux Hollandais, qui les gouvernent immédiatement, ou par des gouverneurs indigènes qui leur sont soumis.

L'archipel des Moluques porte les caractères les plus évidents d'une terre bouleversée par quelque révolution violente ; partout on y voit des îles singulièrement coupées et rompues, des pics énormes qui s'élancent tout à coup d'une mer profonde, des rochers entassés à des hauteurs immenses, enfin un grand nombre de *volcans*, soit en activité, soit éteints. Les tremblements de terre, fréquents et terribles dans ces parages, en rendent la navigation périlleuse. Ils font disparaître tous les ans des bancs de sable dans ces mers, et tous les ans il s'y en forment de nouveaux.

La chaleur, l'humidité excessive, suivie de longues sécheresses, et la nature du terrain, qui est ou rocailleuse ou spongieuse, interdisent la culture de tous les grains. La moelle du sagou y sert de pain aux naturels du pays. L'arbre de fruit à pain, le cocotier et toutes sortes d'arbres fruitiers de l'Inde y réussissent. Cependant il est vrai de dire que les arbres à épices ont seuls pu attirer et fixer ici l'avidité des Européens.

Le giroflier y croît à la hauteur de 12 à 15 mètres, et étend au loin ses

branches garnies de longues feuilles pointues, qui ressemblent un peu à celles du laurier. Ce sont les boutons à fleurs qui constituent l'épice connue sous le nom de *clou de girofle*. La principale récolte se fait depuis novembre jusqu'en février. Le muscadier est de la grandeur du poivrier; ses feuilles ressemblent à celles du laurier; il donne des fruits depuis l'âge de dix ans jusqu'à cent ans. Quand la noix muscade est mûre, elle est aussi belle que curieuse à voir; elle est à peu près de la grosseur d'un abricot et d'une couleur peu différente; elle a de même une sorte de sillon creux à l'entour; elle ressemble un peu à une poire pour la forme; quand elle est parfaitement mûre, l'écorce s'ouvre d'elle-même, et laisse voir le macis, d'un rouge foncé, couvrant en partie la mince cosse de la noix, qui est noire. On trouve à Amboine un giroflier sauvage qui diffère de l'autre par son tronc plus élevé et ses feuilles beaucoup plus longues. Les îles Banda fournissent aussi cinq ou six espèces du muscadiers sauvages que les Hollandais ont négligé de détruire.

Les animaux les plus remarquables sont le babiroussa, l'opossum ou didelphe, le phalanger, le tarsier, le petit chevrotain; mais les animaux domestiques ne sont pas en grand nombre. On y admire une foule d'oiseaux magnifiques, tels que les oiseaux de paradis, les martins-pêcheurs, les perroquets, les kakatoès, l'émou ou casoar, le philedon-corbi-calao, le choucari vert, le langraïen dominicain, le petit drongos, le souï-manga souci, le souï-manga rouge et gris, le souï-manga de Clémence, le bengali, le galfat, le guêpier à longs brins et autres. On y trouve des mines d'or peu abondantes; il y tombe très fréquemment des aérolithes, et sur les côtes, on voit beaucoup de rochers de corail et de madrépores.

Les indigènes des Moluques ignoraient le prix de ces richesses végétales qui ont rendu leur pays si célèbre et si malheureux. Les Chinois ayant abordé par hasard aux Moluques, dans le moyen âge, y découvrirent le girofle et la muscade. Le goût en fut bientôt répandu aux Indes, d'où il passa en Perse et en Europe. Les Arabes, qui tenaient alors dans leurs mains tout le commerce de l'univers, n'en négligèrent pas une si riche portion. Ils se jetèrent en foule vers ces îles, et ils s'en étaient approprié les productions, lorsque les Portugais, qui les poursuivaient partout, vinrent leur arracher cette branche de leur industrie.

Les Hollandais, après en avoir chassé les Portugais, prirent le parti de détruire, autant qu'il serait possible, les arbres d'épiceries dans toutes ces îles, en ne les laissant subsister que sur quelques-unes, petites et faciles à garder.

Par ce règlement, tandis que la cannelle ne se récoltait que sur Ceylan, le girofle à Amboine et dans les îlots voisins, les îles Banda étaient les seules consacrées à la culture de la muscade, sans qu'il fût permis d'avoir du girofle à Banda, ni de la muscade à Amboine. Mais un tremblement de terre, en 1778, ayant beaucoup endommagé les plantations de Banda, la Compagnie permit de planter le muscadier à Amboine.

Les Anglais s'emparèrent, en 1796, des îles Moluques, au nom du *stathouder;* l'île de Ternate seule ne se rendit qu'en 1801. De 1796 à 1798, la Compagnie anglaise des Indes orientales importa 817,312 livres pesant de clous de girofle, 93,742 livres de noix muscade, 46,730 livres de macis, outre le commerce particulier montant à un tiers du précédent. Les Anglais, avant de restituer ces îles, avouaient eux-mêmes que cette extension de leurs possessions les embarrassait par la difficulté de les garder. Les Hollandais s'entendent mieux à maintenir leur autorité par une politique adroite résultat d'habitudes locales, et qui les dispense d'un grand établissement militaire.

Nous allons parcourir cet archipel. L'île de *Gilolo*, la plus grande des Moluques, présente, par sa forme irrégulière, un Célèbes en petit; et de même qu'à Célèbes, les invasions de l'Océan, ou les grands golfes, prennent origine à *l'est.* L'intérieur renferme des pics très-élevés. Cette île, que les indigènes nomment *Halamahera*, abonde en buffles, chèvres, daims, sangliers; mais les brebis y sont en petit nombre. Il y a quantité d'arbres à pain, ainsi que du sagou, et on y trouverait probablement des girofliers et des muscadiers, malgré les soins des Hollandais à les extirper.

Les villes principales sont *Satanag*, située sur un petit promontoire de la partie orientale, et qui n'est accessible qu'avec des échelles; *Biljolie*, dans la partie septentrionale, et *Galela*, dans la partie méridionale. Le sultan de *Ternate* règne sur le nord de l'île, tandis que le sud appartient à celui de *Tidor*.

Au sud-est de Gilolo s'élèvent plusieurs petites îles, que nous ne ferons qu'indiquer. La plus méridionale est *Gasse*, couverte d'une riche végétation; puis à l'ouest *Lyong*, qui est peu élevée. Au nord-est de Gasse, les îles *Kakek*, *Passage* et *Lawn* ont toutes un petit diamètre, mais leur hauteur est considérable. Plus loin, et dans la même direction, une autre petite île isolée, dit M. de Freycinet, se fait remarquer par sa hauteur; c'est celle de *Pisang*. En avançant à 7 lieues vers le nord-est, on trouve un groupe de petites îles basses, connues dans ces mers sous le nom d'*îles Bon.* A l'ouest de celle-ci se trouve le groupe des petites îles *Gorongo* dont

l'*île Angélique* est la plus remarquable. Enfin *Ron, Lilobo* et *Wida* sont peu éloignées de l'île Gilolo.

Un canal étroit sépare de la partie septentrionale de Gilolo la belle île de *Mortay*, qui est peu habitée, quoique couverte d'arbres de sagou, que les habitants de Gilolo viennent couper.

Les Moluques proprement dites forment une chaîne située à l'ouest de Gilolo et parallèle à cette île. La plus septentrionale et la plus importante est *Ternate,* quoiqu'elle ait à peine 10 lieues de tour. Son sultan règne sur Makian et Motir, sur la partie septentrionale de Gilolo, sur Mortay, et même sur quelques portions de Célèbes, et sur une partie de la terre des Papous, dont il reçoit un tribut en or, en ambre et en oiseaux de paradis. Il peut lever, dit-on, 80,000 hommes de milice. Le gouvernement est un mélange de trois formes : la noblesse et le peuple sont représentés par des magistrats investis d'un grand pouvoir; mais le clergé musulman s'étant glissé dans le sénat, les délibérations sont devenues tumultueuses et anarchiques.

Ternate consiste principalement en terres élevées et abondantes en sources; les sommets des montagnes vont se perdre dans les nuages. Il y a un volcan qui éprouva une éruption violente en 1693. Les oiseaux sont d'une rare beauté, principalement le martin-pêcheur, coloré de rouge et de bleu d'azur, appelé par les naturels *déesse.* Sa capitale, appelée aussi *Ternate,* est petite et ne contient guère que 5,000 habitants; elle est située au bord de la mer et bâtie en amphithéâtre. Il y a un résident hollandais et un conseil de justice civile et criminelle qui administrent au nom du gouvernement hollandais. Entre cette ville et le fort d'Orange s'élève le superbe palais du sultan.

L'île de *Tidor* ressemble à la précédente, mais elle est un peu plus grande. Le pic du même nom offre un cône régulier de 1,175 mètres d'élévation, dont le sommet est presque toujours environné de nuages. La capitale, appelée *Tidor,* contient 8,000 habitants; son sultan, moins riche que celui de Ternate, ne possède que le sud de Gilolo, Mixoal et quelques autres îles.

Motir, dit un ancien écrivain, était jadis l'asile de Vénus et de la volupté. On y fabrique des poteries rouges d'un assez bon usage. L'île de *Makian* renferme un volcan dont le cratère forme une longue crevasse qui s'étend jusqu'au pied de la montagne. *Batchian* est la plus grande des Moluques proprement dites. Elle est gouvernée par un sultan qui possède également Oby, Céram et *Goram;* mais il est plus dépendant des Hollandais que les

deux autres princes. Sur les côtes, comme dans la plupart des îles de cet archipel, il y a des rocs de madrépores d'une beauté et d'une variété infinies.

Entre Gilolo et Céram, nous distinguerons l'île d'*Oby*, qui abondait originairement en girofliers; les Hollandais y ont un petit fort sur la côte occidentale. Les habitants sont en grande partie des esclaves échappés de Ternate.

A *Misol*, île voisine de la terre des Papous, les villages sont bâtis dans l'eau sur des piliers; les bois recèlent de charmants oiseaux de paradis, qui semblent venir de la Nouvelle-Guinée. L'île est gouvernée par des chefs vassaux du sultan de Tidor.

L'île de *Bourou* s'élève tout-à coup d'une mer profonde et semble comme entourée d'une muraille. On l'aperçoit à une distance de 28 lieues. Dans l'intérieur, les Alforèses, sauvages doux et timides, habitent autour d'un lac de figure ronde, qui paraît croître et diminuer à la manière de celui de Zirknitz. Un îlot paraît et disparaît au milieu de ce lac. L'air de l'intérieur de Bourou est très-humide. La mousse y étouffe les arbres et forme comme de petits autels de verdure autour des fontaines. L'île nourrit des buffles, des cerfs, des babiroussas; on compte parmi ses arbres un ébène vert, une espèce de bois de fer et le tek; il est probable que le giroflier et peut-être le muscadier bravent, dans les lieux solitaires, l'avarice des hommes. Cette île est montagneuse et présente les sites les plus pittoresques; le pic le plus élevé n'a guère que 2,120 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle est gouvernée par plusieurs chefs presque tous indépendants. *Cayeli*, qu'on nomme aussi *Bourou*, est un joli bourg avec une bonne rade, et un petit fort où le gouverneur hollandais fait sa résidence.

A 2 lieues au sud-est de Bourou se trouve la petite île *Amblou*, qui n'a que 5 milles de largeur de l'est à l'ouest.

L'île de *Céram*, la plus grande des Moluques après Gilolo, a 67 lieues de long sur 13 à 14 de large. Cette île produit encore des clous de girofle; elle possède de grandes forêts de sagou, qui forment un objet considérable d'exportation. La côte nord-est est couverte de forêts de *casuarina*. Les arbres, penchés par-dessus des ravins semblables à des abîmes où mugissent des torrents impétueux, forment des ponts sans lesquels souvent un canton entier serait inaccessible; les villages sont situés sur des terrasses où l'on grimpe par de longs escaliers. On trouve parmi les rochers une pierre grise propre à supporter le feu de la fournaise la plus ardente; on distingue aussi de vastes collines de craie d'où descendent des rivières dont les eaux blanchâtres sont chargées de cette substance. Céram est traversée de l'est à l'ouest par plusieurs chaînes de montagnes parallèles,

dont une paraît s'élever au-dessus du niveau de la mer à plus de 2,598 mètres. Les oiseaux, entre autres le casoar, fourmillent dans les profondes forêts de l'île.

Parmi les habitants de Céram, les indigènes ou les *Alforèses* méritent le plus d'attention. Les hommes ne se couvrent que d'une ceinture roulée autour des reins; mais sur la tête, les épaules et les genoux, ils attachent des bouquets de feuilles de palmier et de fleurs; leur bouclier carré est orné avec beaucoup de goût. La faveur des jeunes filles coûte ici cinq ou six têtes d'ennemis que l'amant doit apporter aux pieds de sa belle. Pour surprendre les victimes, les jeunes gens se placent en embuscade dans les bois, se couvrent de mousse, et prennent dans les mains des branches d'arbres qu'ils agitent d'une manière si naturelle, qu'on croirait voir des arbres véritables; ils laissent passer l'ennemi, l'assassinent par-derrière et s'enfuient rapidement en emportant les têtes coupées. Leur village les reçoit avec tout l'éclat d'un triomphe barbare. Ils ont la vue singulièrement perçante, et prennent le cochon sauvage à la course. Les rats et les serpents font partie de leur nourriture; ils ne prennent qu'une femme, et ignorent les désordres du libertinage. Plusieurs princes gouvernent cette nation, qui occupe tout l'intérieur de l'île.

Les côtes sont habitées par des Malais. Le sultan qui gouverne une grande partie de l'île est vassal des Hollandais, qui, pour faire cesser la piraterie des habitants de la côte, ont, en 1825, accordé une pension au sultan de Céram, et ont placé une redoute près de sa nouvelle résidence, située sur la côte septentrionale. Plusieurs autres princes indigènes dépendent de la résidence d'Amboine ou de celle de Banda. *Sawai* et *Warou* paraissent être les ports principaux de l'île. Près du premier de ces ports, à *Atiling*, les Hollandais ont établi un poste.

Au sud de Céram, la petite mais importante île d'*Amboine*, appelée aussi *Amboun*, réclame toute notre attention. Elle a 20 lieues de long, et l'on évalue sa population, en 1849, à 277,508 habitants. Une très-grande baie la divise en deux péninsules et lui donne presque la figure d'un fer à cheval. Des montagnes de moyenne élévation couvrent l'île, principalement dans sa partie orientale; différents ruisseaux arrosent ses campagnes, animées par de nombreux hameaux et embellies par de précieuses cultures. Dans les champs, le sol est d'une argile rougeâtre, quelquefois noirâtre et sablonneuse, surtout dans les vallées. Plusieurs roches de l'île sont composées de schistes fort tendres, et tout près on trouve de l'asbeste très-dur. Un beau granit d'un grain très-fin forme la base de plusieurs collines. A 300 mètres

d'élévation on trouve des pierres calcaires de la plus grande blancheur.

Le célèbre *Rumphius* a donné une flore de cette île; *Labillardière* y a ajouté de nouvelles remarques. Le giroflier est toujours la principale plante qu'on y cultive; on recueille du café en petite quantité, et il n'est pas excellent. La plupart des endroits marécageux sont employés à la culture du sagoutier, dont on fait du sagou, du vin, du sucre et des cordes. Parmi les meilleurs fruits, on doit nommer plusieurs espèces de *litchi,* au nombre desquels on trouve le ramboutan des Malais (*nephelium lappaceum*), diverses espèces de bananier, des orangers, des goyaviers, des papayers, le beau laurier *culilaban*, ornement des rivages, et qui donne par la distillation une huile aromatique fort recherchée. L'arbre le plus élevé des forêts est le *canarium* commun; malgré l'ombrage des arbres voisins l'*eleocarpus monogynus* est couvert jusque dans ses branches inférieures de belles fleurs élégamment découpées. Dans ces forêts solitaires, dont le soleil perce difficilement l'épais feuillage, on remarque avec étonnement la vivacité des couleurs de plusieurs espèces de plantes parasites, de la famille des orchidées, fixées pour la plupart sur de gros troncs d'abres. On voit s'élever des endroits les moins fourrés l'arbre désigné sous le nom de *cassonia thyrsiflora,* qui orne ces lieux enchanteurs de ses larges feuilles palmées. Parmi les arbres ou arbrisseaux les plus communs, on remarque le henné, dont l'usage est le même qu'en Égypte, en Turquie, en Arabie et dans tout l'Orient, c'est-à-dire de servir à embellir le teint des doigts des femmes; le *chalcas paniculata,* le *champac.* plusieurs espèces d'uvaires et les jasmins d'Arabie, qui, s'élevant parmi ces arbres charmants, mêlent leur odeur suave à leurs parfums délicieux. Les bords des ruisseaux et les lieux marécageux produisent des *jussiæa tenella*, des mangliers, l'acanthe à feuilles entières. C'est du faux aloès que les naturels retirent le fil dont ils ont besoin. Plusieurs jardins sont ornés par le buis de la Chine, qui forme de très-belles a lées; la carmantine panachée et le tournesol bigarré y étalent la beauté de leurs fleurs et de leur feuillage. Sur la pente des rochers de grès escarpés, qui s'élèvent au-dessus des eaux de l'Océan, croît le *pandanus odoratissima;* il penche vers la mer ses gros fruits sphériques, qui tombent et en couvrent la surface lorsqu'ils sont parvenus à leur maturité. Pour ajouter encore à la beauté de ces lieux enchanteurs, on y voit briller les fleurs d'un rouge éclatant des *erythrina corallodendrum.* La mer est peuplée de coquillages brillants, de poissons bizarres; ses rivages sont couverts de crabes et d'écrevisses sans nombre.

La ville d'*Amboine,* capitale de l'île et résidence du gouverneur général

des Moluques, est située à l'extrémité sud-ouest. Les rues régulières, larges et propres, les canaux et les ponts donnent à cette ville le caractère national de la Hollande. La citadelle est forte. C'est, après Batavia, la plus importante place des Hollandais dans cette partie du monde. On y compte un millier de maisons et 15,000 habitants. Les bazars, l'hôtel de-ville, l'hôpital et deux églises sont ses principaux édifices. L'une de ces églises est réservée pour les Malais. L'office s'y fait dans leur langue.

Un mandarin, qui prend le titre de *capitaine,* préside à Amboine au commerce de la colonie chinoise.

Les indigènes, qui descendent d'une même souche avec les Malais et les Javanais, ont adopté l'usage de porter des gilets et des culottes. Ils aiment le bain et se frottent le corps d'huiles odorantes. Les femmes se chargent d'un très-grand nombre de bracelets d'or, ornés de cristaux, et taillés dans des formes singulièrement variées. A la couleur près, leurs charmes personnels, l'élégance de leurs manières, et l'éclat de leurs vêtements flottants, rappellent les anciennes Grecques. Leurs danses sont animées par des chants qui retracent quelquefois les événements historiques de leur pays. Souvent ces chants sont par demandes et réponses, comme l'*Ambœbéon* des anciens. Un Amboinois, nommé *Ridjali*, a écrit en malaïou l'histoire d'un canton de l'île. Mais beaucoup d'usages anciens ont été abolis par le rigorisme des calvinistes et la susceptibilité religieuse des ministres hollandais.

Trois îlots peu élevés, situés à l'extrémité occidentale d'Amboine, sont connus des navigateurs sous le nom des *Trois-Frères.*

Parmi les îles voisines de Céram et d'Amboine, nous devons encore distinguer les suivantes : *Noessa Laout,* dont les habitants, encore en 1708, étaient anthropophages, et recherchaient surtout les joues et les paumes des mains comme les morceaux les plus délicats; *Honimoa,* appelée aussi *Honima, Ouléastre* et *Saparoa*, avec un fort hollandais, île très-fertile, ainsi qu'*Oma* ou *Haurauca,* riche en sources chaudes; ces trois îles sont à l'est d'Amboine. On trouve à l'ouest de Céram celle de *Manipa,* montagneuse, fertile et populeuse; et celles de *Kélang* et de *Bonoa,* couvertes de cocotiers, d'ébéniers et de rizières. Bonoa est proprement un groupe de plusieurs îlots, autour d'un bon port. A Manipa, la fontaine des serments (*Ager Sampou*) est censée donner la gale aux parjures qui oseraient boire de son eau.

Au nord-est et près de Kélang, *Bubi* est un îlot peu élevé, où la végétation est néanmoins comme à Bonoa, Kélang et Manipa, extrêmement forte et abondante.

Dans les parages de ces îles, on voit souvent le véritable animal du nautile flambé qui, lorsqu'il est déployé, recouvre en partie sa coquille.

Au sud-est de l'île d'Amboine, s'élève isolément un petit groupe volcanique qui porte le nom de *Banda,* d'après l'île principale, laquelle s'appelle aussi *Lantoir* ou *Lonthoir*. On cultive principalement le muscadier dans *Neïra, Gounoung-Api, Ay* ou *Way*, et Lantoir. Le muscadier prospère non-seulement dans un terreau noir, mais encore au milieu des laves de Gounoung-Api, qui est l'île la plus élevée, son sommet étant de 650 mètres au-dessus de la mer. C'est une montagne ignivome d'une grande activité : le nom de Gounoung-Api signifie en effet *montagne de feu*. Aujourd'hui on récolte dans ces îles 250,000 kilogrammes de noix muscades, et 75,000 kilogrammes de macis. Il est peut-être bon de faire remarquer que l'on nomme macis l'enveloppe interne qui se trouve entre la noix et l'écorce verte extérieure. Cette colonie est la seule où les Européens aient exclusivement la propriété des terres. La Compagnie hollandaise, trouvant les habitants de Banda trop impatients du joug qu'elle imposait, prit le parti de les exterminer.

A Banda-Neira, la petite ville de *Nassau* est la résidence du gouverneur hollandais. Lonthoir est défendu par les trois forts *Belgica*, *Nassau* et *Hollandia*.

Sur l'île de *Poulo-Ay*, il tombe souvent de aérolithes.

Après avoir ainsi décrit les îles remarquables de cet intéressant archipel des Épices, jetons un regard sur la *mer des Moluques*. Comme toutes les parties de l'Océan voisines de l'équateur, elle est peuplée de zoophytes, semée de récifs de corail, soumise aux vents périodiques et constants ; elle ressemble encore aux autres mers voisines par le grand nombre de volcans qui en hérissent et en bouleversent le bassin. Mais un phénomène particulier à cette mer, c'est l'arrivée périodique d'un courant d'eau blanche comme du lait, et qui vient régulièrement, au mois de juin et aux mois d'août et de septembre, couvrir la surface du bassin où les îles de Banda sont situées. Cette eau se montre d'abord du côté des îles Key et Timor-Laout, se répand ensuite jusqu'aux rivages d'Amboine et de Céram au nord, et jusqu'à ceux de Timor et d'Ombo à l'ouest ; plus loin, elle se perd entre Florès et Célèbes. Cette eau répand la nuit une clarté qui la fait confondre avec l'horizon ; elle est dangereuse pour les vaisseaux, car la mer semble bouillonner et éprouver une agitation intérieure partout où elle passe ; les poissons disparaissent tant que dure ce phénomène[1]. Cette eau

[1] *Valentyn*, Banda. — Description d'Amboine et des îles de l'Archipel indien.

blanche semble venir des rivages de la Nouvelle-Guinée et du golfe de Carpentarie.

TABLEAUX statistiques de la Malaisie.

SUPERFICIE EN LIEUES CARRÉES	POPULATION ABSOLUE.	POPULATION PAR LIEUE CARRÉE.
96,700.	21,000,000.	291.

	NOMS DES ILES.	SUPERFICIE.	POPULATION.	ÉTAT POLITIQUE.	VILLES ET LIEUX REMARQUABLES.
Archipel de LA SONDE.	SUMATRA.	23,000	4,000,000?	Royaumes indépendants d'Achem et de Siak — Le surplus soumis à la Hollande. (Voir le tableau spécial).	*Achem*.-Pedir.—Siak Langkal.-Kampar.—Padang —Bencoulen. — Tapanouli. — Palembang.
	Banka, Billitoun, etc., etc.	812	50,000	A la Hollande. Id.	*Mintou* (Muntok).
	Bintang, Battam, etc., etc.	440	70 000	Id. Id.	*Riouv* (Rio, Rhiew).
	JAVA.	6,700	9,360.000	Id. Id.	BATAVIA. — Serang.— Buytenzorg.—Sourabaya.
		»	»	Id. Id.	Tagal. — Cheribon — Bantam.- Sourakanta
	Madura.	330	304.130	Id. Id.	*Bangkalan* — Samanak —Pamakassan.
	Bali et Lombok. .	560	1,205 000	Id. Id.	*Karang-Assi*.
	SUMBAVA.	800	140,000	Plus, Etats tributaires de la Hollande.	*Bima*.
	TIMOR.	1,700	600,000	Tribut de la Hollande et du Portugal.	*Dillé* (Portugal). — *Coupang* (Hollande).
	FLORÈS.	960	350,000	Etats indépendants.	*Larentouka*.
	SUMBA.	240	20,000	Tribut de la Hollande.	»
	Weller — Timor laout, etc., etc.	1,110	290,000	Indépendantes.	»
BORNÉO.	Anambas, Carimata.	37.000	4,000,000	Partie à la Hollande, partie indépendante.	*Pontaniack*. — Sambas.—Landak —Banjermassing.- Bornéo
Archipel CÉLÈBES.	Soulou et Holo. .	360	200,000	Etat indépendant (pirates).	*Bewan* (Soulong). — Bassilan.
	Sangir, Bouton. .	7,550	3,000,000	A la Hollande.	*Vlaardingen* — *Menado* —Bayoa.
Archipel des PHILIPPINES	LUÇON OU MANILA.	5,000	2,900,000	A l'Espagne, quelques parties indépendantes.	MANILLE. — Cavite. — Lauag — Bulacan. — Taal
	MINDANAO.	3,800	1,000,000	Id.	*Samboangan*. — Selangan.
	Mindoro.-Samar Zebu.-Panay.-Palawan.-Calamianes.	2,500	800,000	Id.	*Samboangan*.
				(Voir le tableau spécial ci-après).	
Archipel des MOLUQUES.	Gilolo.	2,200	1,000,000	Partie à la Hollande, partie indépendante	*Bitjoli*.—*Galeta*.
	AMBOINE.			A la Hollande.	*Amboine*. — Fort Vittoria
	Céram.			Id.	*Warou*. — *Saway*. — Lina Botta. — Cambello.
	Ternate.			Id.	*Ternate*.
	Tidor			Id.	*Tidor*.
	Bourou.			Id.	*Cayeli*.
	Banda, Motir, etc			Id.	*Nassau*.

TABLEAU statistique des Indes Néerlandaises, en 1850.

NOMS DES ILES.	RÉSIDENCES.	SUPERFICIE.	POPULATION
	I° JAVA et MADURA.		
Java et Madura, 22 résidences.	BATAVIA.–Bantam.–Buitenzorg * [1] —Krawang *. — Cheribon.— Preanger — Tagal.— Pekalongan. — Samarang. — Japara. — Rembang. — Sourabaya.— Banjoe Mas — Baglen-Kadoe.— Djokjokarta.—Sourakarta.—Madion —Padjitan *. — Kediri. — Pesoercæ-An.— Bezocki.— Banjoewanji *.	7,000 l. c.	9,584,130 h.
	II° POSSESSIONS EXTÉRIEURES.		
Sumâtra.	1° Gouvernem de la côte occidentale, 3 résidences. . . . . (Padang.–Terre haute de Padang.—Tapanoeli. . . . .) 2° Subdivision indépendante de Bencoulen. . . . 3° District des Lampons. . . . . 4° Résidence de Palembang.	18,000	3,430,000
5° Résidence de Banca, Billiton. Lepar		812	50,000
6° Résidence de Riouw, etc., etc.		440	70,000
7° Bornéo — Résidence méridionale et orientale. . . . . Résidence occidentale.		28.000	1.200,000
8° Gouvernement de Célèbes et dépendances.		6,000	3,000,000
9° Gouvernement des Moluques. — Résidences d'Amboine, Ternate, Banda, Menado.		9.400	718,500
10° Résidence de Timor et dépendances (Sumbava.— Florès. — Sumba. — Solor.		2,800	800,000
11° Bali et Lombok, dépendantes de Banjoewanji.		560	1,205,000

[1] Les résidences dont le nom est suivi d'un astérique, n'ont que le titre de *sous-résidences*. — Nous avons consulté, pour ce tableau, le mémoire analytique qui accompagne la belle carte de l'Inde néerlandaise de M. le baron *Von Derfelden de Hinderstein*. (1841.) V.A. M-B.

TABLEAU statistique des Indes Espagnoles, ou Capitainerie générale des Philippines.

NOMS DES ILES.	PROVINCES.	SUPERFICIE de la partie espagnole	POPULATION en 1850.
Luçon.	TONDO (MANILLE).— Cavite —Valangas.— Albay. —Batangas.—Balacan.— Cacayan (Nueva Segovie).— Camarines (Naya).— Laguna (Passanlias).— Nuevaecija (Valert). — Pampangal (Bocolor).— Pangasinan (Lingayen).—Tayabas (Vlocos, Vigan) —Zambales (Licon). . . .	7,0001 c	3,815,878 h
Mindanao.	Samboangan — Misaeis. — Caraga.		
Mindoro et Panay. . .	3 provinces.		
Négros, Zebu, Samar.	3 provinces.		
Calamianes	1 province.		
Mariannes.	(Micronésie) 1 province.		

LIVRE CENT VINGT-HUITIÈME.

Suite de la Description de l'Océanie. — Description de la Mélanésie.

De cet archipel où les Moluques élèvent leurs montagnes embaumées d'aromates, nous passons presque sans interruption dans la Grande Terre Océanique nommée *Nouvelle-Hollande* par les navigateurs hollandais, qui nous en procurèrent les premiers une connaissance positive, dès l'an 1605, quoique des Portugais ou des Espagnols y eussent abordé un siècle auparavant.

Cette île immense à laquelle on s'accorde à donner aujourd'hui le nom d'*Australie*, et qui mériterait celui de *Continent austral*, a, de l'est à l'ouest, environ 1,000 lieues de longueur, et du nord au sud 625 depuis le cap *York* jusqu'au promontoire *Wilson*. Sa superficie est à peu près égale aux quatre cinquièmes de celle de l'Europe. Nous ne nous hasarderons point dans son intérieur, encore peu connu ; mais depuis le golfe de Carpentarie, nous visiterons toutes ses côtes, et particulièrement les établissements si dignes d'intérêt que les Anglais y ont fondés.

Le golfe de Carpentarie a 110 lieues de largeur et 130 de profondeur; son côté occidental est bordé d'un grand nombre d'îles; son sol est sablonneux et aride, tandis que le côté oriental offre une terre plus fertile que les autres parties du golfe. Celles qui bordent ce côté sont désignées sous le nom de *terres de Carpentarie;* au côté opposé s'étend la *terre d'Arnheim;* entre le golfe de Carpentarie et celui de King s'avance vers le nord la *terre de Van-Diemen septentrionale,* près de laquelle s'élèvent les îles *Bathurst* et *Melville;* enfin, à l'ouest s'étend la *terre de Witt*, devant laquelle se développent les deux archipels de *Dampier* et de *Bonaparte*, composés d'îles sablonneuses et désertes.

La *côte occidentale*, depuis la *baie Guillaume* jusqu'au sud du cap *Leeuwin*, nous offre une longue suite de terres peu fertiles. La première est la *terre d'Endracht*, sur laquelle s'ouvre la vaste baie des *Chiens marins*, que Dampier visita en 1699, et qu'il nomma *Shark's-Bay* ou *baie du Requin*, et à laquelle, un siècle plus tard, les marins français qui y abordèrent donnèrent le nom de ce célèbre navigateur. La seconde est la *terre d'Edels;* la troisième est la *terre de Leeuwin.*

La *côte méridionale* se subdivise en quatre parties : la *terre de Nuyts*, la *terre de Flinders*, qui s'ouvre pour former les golfes de *Saint-Vincent* et de *Spencer*, à l'entrée desquels se trouvent le *port Lincoln*, et l'île des *Kanguroos*, couverte de collines peu élevées; la *terre de Baudin;* et enfin la *terre de Grent*, une des parties les moins désertes de ce continent. Le continent austral est une des possessions du gouvernement britannique.

C'est sur la *côte orientale* que s'étend la plus importante colonie anglaise de l'Australie. Les Anglais mêmes confondent presque toute la Nouvelle-Hollande sous le nom moderne qu'ils ont donné à cette côte, qui fut examinée en détail par le capitaine Cook, mais dont l'existence et la direction avaient été conclues par les navigateurs français, d'après la comparaison des routes tenues par Abel Tasman.

Une chaîne de montagnes court presque parallèlement à la côte orientale, mais dans un éloignement de 20 à 30 lieues dans l'intérieur. Les efforts pour franchir cette barrière naturelle ont été longtemps infructueux. Des voyageurs modernes ont pénétré dans ce pays peu connu, et ils n'ont été arrêtés que par des marais vastes et profonds. Cette partie de l'Australie est composée de grandes terres propres à la culture, et arrosées par de belles rivières. Elle est élevée, mais non pas montagneuse, et est en partie ombragée par de grands arbres.

Vers le sud-est, des taillis couvrent une grande étendue de côtes, où il y a aussi beaucoup de marécages. Aux environs de Botany-Bay le sol est noir, gras et très-fertile en plantes; c'est de là que vient le nom qui a été donné à cette contrée. La partie nord-est paraît plus basse. La côte, couverte de mangliers et de palétuviers, est bordée par une immense chaîne de récifs, de rochers et d'îlots; mais partout une chaîne de montagnes dirigées du sud au nord termine l'horizon, et, quoiqu'elle ne s'élève pas à la ligne des neiges perpétuelles, ses terrasses multipliées, et semblables aux Alléghanys et à l'Atlas, ont arrêté la curiosité des Européens. Aux environs de Port-Jackson, les premières terrasses commencent à 10 et 20 milles anglais. Plusieurs expéditions, entreprises dans le but de traverser la chaîne, avaient été sans succès, lorsque Wilson, après avoir parcouru 140 milles anglais dans la direction du sud-ouest, remarqua un plateau assez étendu et de larges vallées. Depuis, l'on s'est assuré qu'il existe des plaines immenses à l'occident des montagnes Bleues.

Ces montagnes, qu'on a nommées *Bleues* vers le nord et *Morumbidje* vers le sud, paraissent renfermer toutes sortes de roches granitiques et

schisteuses. Wilson vit du calcaire et un énorme bloc de sel gemme. Dans les promontoires, on voit souvent des colonnes de basalte. Dans l'île Howe, elles s'élèvent à une telle hauteur, qu'on les aperçoit à la distance de 12 lieues.

La base du sol est du granit à gros grain, avec de larges plaques de feldspath, ordinairement de couleur rose. En certains endroits, le grain de cette roche, beaucoup plus fin, contient une grande quantité de grenat brun, ce qui la rend semblable à celle qu'on voit en Amérique dans la province de Rio-Janeiro. Le granit se présente très-souvent en masses énormes placées les unes sur les autres, et traversées par de grandes veines de schistes verdâtres ou tirant sur le noir. Jusqu'ici aucun indice de métaux; on y trouve, surtout dans les collines de l'intérieur, des mines de cuivre assez abondantes, du plomb, et l'on y a découvert une couche de charbon de terre qui pourrait devenir beaucoup plus utile que des mines d'or.

Le mont Ouingen, élevé d'environ 300 mètres, passe peut-être à tort pour un volcan en activité. On remarque à côté de la partie qui brûle un espace couvert d'arbres qui paraissent s'y être élevés depuis que l'incendie a quitté le terrain. M. Wilson, qui a visité ces lieux, a observé dans une cavité de la base de la montagne, la présence d'un calcaire noir, et sur ses flancs des blocs épars de grès rouge, ainsi que des fragments de pierre ferrugineuse, de calcédoine et d'agate. Il apprit de témoins dignes de foi qu'un fracas terrible, comme celui d'une mine qui sauterait, fut entendu dans le voisinage et la direction de la montagne brûlante avant sa découverte. Aux environs il remarqua des arbres qui paraissaient être pétrifiés sur le sol qui les avait vus naître.

Les rivières que l'on connaît sur cette côte, et qui prennent presque toutes leur source dans les montagnes Bleues, ont offert peu d'indices d'un long cours. Près de la *Baie des Verreries,* Flinders a trouvé une large embouchure de fleuve. La rivière *Endeavour*, plus au nord, est insignifiante. Celle de *Hawkesbury* arrose et inonde quelquefois la colonie anglaise. Celle de *Paterson* se rend directement à l'Océan; celles de *Lachlan* et de *Macquarie* se dirigent dans l'intérieur des terres; enfin celles de *Caribbée, Shoal-Haven, Cooksbundoon, Wolandilly, Bargo, Hunter*, *Clarence, Richmond, Brisbane* et *Hastings* sont considé rables.

C'est en 1824 que M. Oxley, ingénieur anglais, a découvert la rivière qu'il a appelée Brisbane, en l'honneur du gouverneur de la Nouvelle-Galles. Elle a son embouchure au fond de la baie *Moreton.* Sa largeur

égale celle de la Tamise ; ses eaux sont douces, et sa profondeur est assez grande pour que des navires de 2 à 300 tonneaux la remontent jusqu'à une distance considérable. La nature du pays de plaines que traverse la Brisbane a fait présumer à M. Oxley qu'elle ne doit pas prendre sa source dans une région montagneuse, mais plutôt dans un lac qui pourrait bien être le bassin dans lequel se jettent plusieurs torrents, tels que le *Kany* et le *Browen*, et les rivières de *Field* et de *Peel*.

Au nord-ouest de la rivière de Lachlan se trouve le *Cowel*, qui était autrefois un lac très-étendu, et qui est aujourd'hui réduit en partie à l'état de marais. Le grand lac *Oualambinghie* a 72 milles de circonférence et une grande profondeur : il en sort une grande rivière qui semble couler parallèlement au Wellington. On y remarque beaucoup de poissons et des animaux semblables à de grands chiens, et redoutés des indigènes.

Par une conséquence de sa position au midi de l'équateur, l'Australie a des saisons qui répondent à celles de la partie méridionale de l'Afrique et de l'Amérique ; elles sont l'inverse de celles d'Europe. L'été correspond à notre hiver, et le printemps à notre automne.

Les vents, qui constituent en grande partie les saisons de la Polynésie, exercent aussi une grande influence sur celles de l'Australie. Ils varient suivant la latitude où se trouvent les diverses contrées de ce vaste pays ; la partie comprise entre le 30e et le 45e degré de latitude sud est presque toujours soumise à des vents d'ouest, tandis que la mousson de l'est règne principalement sur la côte septentrionale jusqu'au 25e parallèle. La température est beaucoup moins élevée dans l'intérieur que sur les côtes, et les hivers beaucoup plus rigoureux : le printemps est caractérisé par d'épais brouillards, des nuits froides, mais des jours tempérés ; l'été se fait remarquer par de fortes brises qui durent plusieurs jours ; les matinées et les soirées sont douces et agréables, mais la chaleur est accablante et presque insupportable vers le milieu du jour : l'automne est marqué par l'inconstance des pluies, qui sont toujours très-abondantes ; l'hiver, moins rigoureux que dans les pays septentrionaux, se montre cependant plus rude que ne paraît le comporter la latitude de ce pays ; les nuits sont très-froides ; les gelées blanches ordinaires, et les ouragans les plus terribles ne cessent de bouleverser les mers. On trouve, même quelques heures après le lever du soleil, de la glace de l'épaisseur d'une ligne. On a vu les chemins couverts pendant plusieurs jours de neige sur une épaisseur de 65 centimètres, et des étangs ou réservoirs pris par une glace si épaisse qu'on aurait pu les traverser avec un chariot chargé, sans crainte d'accident.

La température de l'air, très-chaude au mois de décembre, fait monter le thermomètre de Fahrenheit à 112 degrés (46° cent.); on a vu les forêts et les herbes prendre feu; le vent du nord-ouest, semblable au *khamsym* de l'Égypte, brûle la terre et la réduit en poudre; souvent une pluie violente, qui tombe sur les montagnes Bleues, enfle subitement les rivières, dont les eaux, aussi prodigieusement accrues que rapidement écoulées, déposent un limon fertile. Quelquefois des grêlons d'une dimension énorme, de 20 centimètres de long, par exemple, dévastent toutes les cultures.

Malgré ces inconvénients, le climat est très-salubre et très-favorable à la multiplication de l'espèce humaine, surtout vers la partie méridionale que les Anglais appellent Languedoc austral. Plusieurs de ceux qui arrivent dans la colonie anglaise avec une santé délabrée recouvrent bientôt leurs forces et parviennent à une extrême vieillesse. La coqueluche, la fièvre scarlatine et l'hydrophobie sont inconnues dans ce pays; les éruptions cutanées sont rares; toutefois, le corps des indigènes se couvre souvent d'une croûte, ce qu'ils attribuent à leur habitude de manger constamment du poisson. Les naturels qui vivent sur la côte, et surtout ceux dont le poisson est la principale nourriture, sont exposés aussi à une maladie très-voisine de la gale, qu'ils nomment *djîball-djîball;* quelquefois elle devient générale. En 1791 elle fit les plus grands ravages. La petite-vérole n'a pas encore paru parmi les colons; cependant, en 1789, elle éclata chez les indigènes et y fit beaucoup de victimes.

Comparée aux autres parties du monde, l'Australie est une terre de contrastes. Outre le casoar, dont nous avons déjà parlé, on y voit les méliphages, oiseaux qui ont une sorte de balai au lieu de langue, des cygnes noirs et des aigles blancs; les ornithorhynques, quadrupèdes à bec d'oiseau; des fleuves qui, au lieu de se jeter dans la mer, prennent une direction contraire, et vont se perdre dans les marais; des plaines immenses, où l'on remarque le même sol, la même eau, les mêmes espèces d'arbres, d'oiseaux, de poissons, d'animaux, dans un rayon de 4 lieues comme dans un rayon de 60; une terre où les saisons sont inverses, où le baromètre descend avec le beau temps et s'élève à l'approche des orages; un continent où le vent du nord est le vent chaud, et celui du sud le vent froid.

La végétation de la Nouvelle-Galles du sud nous présente ces deux arbres à gomme, l'*eucalyptus resinifera* et la *xanthorrhea*, qui caractérisent toute l'Australie. On exporte de l'acajou, et on a découvert de gros arbres semblables aux pins et aux chênes; mais on prétend que le bois de

charpente que fournissent les forêts est cassant et ne peut être d'aucune utilité. Il est vraisemblable que l'intérieur du pays offrirait une végétation bien différente de celle des côtes.

La nature a refusé à cette contrée les plantes alimentaires. Quelques joncs de mauvaise espèce, des racines d'arum ou de fougère, le palmier sagoyer, le chou-palmiste, une espèce de pisang sauvage, sont les seuls végétaux qui fournissent de la nourriture à l'homme. L'*eucalyptus piperita* donne une huile très-efficace contre la colique. Les pêchers, le maïs et l'orge ont réussi. Le maïs rend deux cents fois la semence. Les vignes ont prospéré, mais le vent brûlant de l'intérieur est venu les détruire.

Parmi les mammifères connus à la Nouvelle-Galles, le plus grand est le kanguroo, qui a quelquefois 1 mètre 62 centimètres, et qui tue un chien de chasse d'un coup de sa queue; mais ces animaux deviennent chaque jour plus rares. Le *wombat*, espèce d'opossum ou didelphe, a quelque chose de l'ours. Le phascatomys ou souris à bourse, et l'écureuil volant sont des exemples de la tendance de toutes les races animales de ce pays à se rapprocher du genre des didelphes, par cette espèce de bourse que forme la peau de leur bas-ventre. Le *tachyglossus* a la figure du hérisson d'Afrique et la manière de vivre de l'ours fourmilier d'Amérique. On n'est pas sûr qu'il s'y trouve des loups. Les chiens naturels sont de l'espèce du chacal; ils n'aboient jamais; quelques uns sont très-beaux.

Les oiseaux sont ici très-abondants en espèces et en individus. Parmi ceux qui ressemblent à des oiseaux asiatiques, on compte l'aigle brun, plusieurs faucons, un grand nombre de beaux perroquets, des corbeaux, des corneilles, et une grande espèce de martin-pêcheur; on voit aussi des outardes, des perdrix et des pigeons. Mais la Nouvelle-Galles méridionale possède des oiseaux qui lui sont propres. Le plus grand est une nouvelle espèce de casoar, que l'on assure avoir 7 pieds de long; sa chair a le goût de celle du bœuf. Cet oiseau tient le milieu entre le casoar des Moluques et le toucan d'Amérique. Autant le casoar se distingue par sa grandeur, autant la *mœnura superba* éclate par sa beauté. Cet oiseau, assez rapproché du faisan et du paon, porte une queue en forme de lyre, toute brillante de teintes d'orange et d'argent. Parmi les oiseaux aquatiques, on trouve le héron, une sorte d'ibis ou courlis, et des pélicans gigantesques. Il y a aussi des canards et des oies d'une espèce particulière. Le cygne noir est une production rare de ce continent : il est supérieur au blanc pour la grandeur; le bec est d'un riche écarlate, avec une petite tache jaune au bout; tout le plumage est d'un très-beau noir, hors les plumes primaires et secon-

daires, qui sont blanches; les yeux sont noirs, et les pieds d'un brun obscur : on le trouve dans la rivière de Hawkesbury et autres eaux fraîches, près Brokenbay; il a tous les mouvements gracieux de l'espèce blanche. C'est le navigateur hollandais *Vlaming* qui, le premier, découvrit cet oiseau sur les bords du fleuve des Cygnes, dans la Terre d'Endracht.

Les tortues appelées *tortues vertes* abondent dans l'île de Norfolk et de Howe : elles se montrent aussi sur les côtes de l'Australie. Il y a plusieurs lézards et serpents. Le *crabe bleu* est d'une rare beauté. Les papillons brillent des plus éclatantes couleurs.

Parmi les cétacés, on remarque des dauphins et des marsouins. On trouve aussi une espèce singulière de poissons qui, laissée par le reflux sur la grève, y saute comme les grenouilles, à l'aide de fortes nageoires. Ainsi, dans ces régions du monde, les caprices de la nature ont non-seulement confondu les oiseaux avec les quadrupèdes, mais elle a en quelque sorte permis aux poissons d'envahir la terre. Probablement l'instinct des animaux n'aura nulle part sur le globe eu un théâtre plus libre pour se développer; l'homme, dégradé au dernier rang de l'état de sauvage, n'a pu gêner l'industrie des animaux, fort supérieure ici à la sienne.

La Nouvelle-Galles paraît offrir au moins trois variétés indigènes d'habitants, quoique toutes appartenant à la race des *Nègres-Océaniens*. Aux environs de la baie des Verreries on a observé des sauvages dont la grosse tête se rapprochait par la forme, le peu d'ouverture de l'angle facial et les protubérances, de celle des orangs-outangs; l'intelligence bornée et presque nulle de ces êtres, d'ailleurs très-velus et très agiles à grimper sur les arbres, les plaçait à peu de distance des singes. Au sud-ouest de la colonie anglaise, on a trouvé des tribus qui parlaient une langue particulière et qui avaient une constitution plus forte que les sauvages voisins de l'établissement. Ceux-ci sont les seuls que nous connaissions bien. Il n'y a peut-être pas de peuple sur la terre qui ait fait moins de progrès vers la civilisation. Ils sont simplement divisés par familles ou par tribus, dont chacune est distinguée en ajoutant *gal* au nom de la place où elle réside; ainsi la côte méridionale de Botany-Bay est appelée *Gwea*, et la tribu qui y réside « *Gwea-Gal.* »

Ces tribus n'ont point de communication entre elles; d'où résulte, suivant M. Lesson, l'état de barbarie profond dans lequel elles croupissent, et dont rien ne semble devoir les tirer. Partout elles montrent une complète ignorance, une grande misère et une sorte d'abrutissement moral. Les deux sexes sont nus et ignorent la pudeur; ils ne paraissent avoir senti la

nécessité de vêtements de laine que pour se garantir la poitrine. En vain a-t-on essayé de les amener à des idées de civilisation en leur bâtissant des maisons et en leur fournissant des vivres plus abondants et plus sains que ceux qu'ils se procurent avec tant de difficulté ; ils se sont jusqu'à présent montrés rebelles à toute espèce d'amélioration : la vue des cités européennes qu'ils visitent souvent, n'a excité chez eux aucun désir d'imitation ; ils se livrent même au sein de ces cités aux actes qui révoltent le plus la morale publique ; ils n'ont adopté des Européens que des vices honteux et un goût désordonné pour les liqueurs fortes. La liberté paraît être le besoin qui les domine, ils préfèrent leur indépendance misérable aux douceurs d'une vie paisible.

Les traits des jeunes filles sont rarement gracieux, et ceux des femmes qui sont devenues mères sont presque repoussants. La taille de ces tribus est au-dessous de la moyenne, leur face élargie transversalement, leurs sourcils saillants, leurs yeux, dont la sclérotique est jaunâtre, sont très-enfoncés. Une barbe noire et épaisse qu'ils brûlent de temps en temps, et les os dont ils séparent le cartilage du nez, donnent aux hommes un aspect dégoûtant, auquel se joint la puanteur de leur peau frottée d'huile de poisson pour les défendre des injures de l'air et des moustiques. Ils sont dans l'usage de se frotter avec le poisson tout entier, et font cette opération avec tant de malpropreté, qu'on voit quelquefois les entrailles du poisson rôtir sur leur tête à l'ardeur du soleil, et l'huile découler sur leur visage et sur leur corps. Ils apprennent aux enfants à se frotter ainsi dès l'âge de deux ans. Ils se colorent la figure en blanc et en rouge : la première couleur est employée quand ils se préparent à la danse, et la seconde lorsqu'ils vont au combat. D'autres, tout barbouillés de noir, tracent un large cercle blanc autour de chaque œil, et des lignes de la même couleur sur les bras, les cuisses et les jambes, quelquefois même ils se font des plaies profondes avec des coquilles ; et plus tard ces plaies, en se cicatrisant, figurent sur leur corps des échelons, des coutures, qui sont considérés comme des ornements très-distingués. Au moyen d'une gomme qu'ils trouvent sur les arbres, ils se garnissent les cheveux de morceaux de bois, d'arêtes de poisson, d'os et de plumes d'oiseaux, de dents de kanguroo ou de queues de chien. Plusieurs se tressent les cheveux avec de la gomme, ce qui les rend semblables à des morceaux de corde.

Leur vue est extraordinairement perçante. Quelques-uns sont presque aussi noirs que les nègres d'Afrique, tandis que d'autres sont couleur de cuivre. Leurs cheveux, ordinairement noirs et quelquefois rougeâtres,

sont longs, sans être laineux comme ceux des Africains; ils ont le nez aplati, les narrines larges, les lèvres médiocrement épaisses, avec une bouche d'une largeur démesurée, mais les dents fort blanches, égales, serrées et très-saines. Leurs bras, leurs jambes, leurs cuisses, sont d'une maigreur extrême, sans doute à cause de leur mauvaise nourriture. Ce qui confirme cette opinion, c'est que plusieurs de ces sauvages qui ont vécu parmi les Européens, en participant à leur nourriture, sont devenus en peu de temps bien proportionnés. Leur torse paraît plus développé que celui des Européens; mais si on les examine attentivement, on ne tarde pas à s'apercevoir que ce n'est que l'extrême maigreur des jambes qui fait paraître cette partie très-développée. Leur ventre arrondi paraît avoir une grande propension à devenir gros, ce qui peut provenir de l'habitude qu'ils ont de manger avec excès toutes les fois qu'ils trouvent de la nourriture. Ceux qui habitent les côtes ne vivent que de poissons, tandis qu'un petit nombre subsistent, dans les bois, des animaux qu'ils peuvent attraper, ou grimpent sur les arbres pour manger le miel et prendre les écureuils volants et les opossums, qui deviennent de jour en jour plus rares par la chasse continuelle qu'ils leur font. Le règne végétal ne leur offre pour nourriture que la racine de diverses fougères et quelques bulbes d'orchidées : aussi éprouvent-ils souvent les effets de famines désastreuses. C'est alors, dit Collins, qu'on rencontre ces malheureux indigènes, réduits à un tel excès de maigreur, qu'on les prendrait pour des squelettes, et qu'ils paraissent sur le point de succomber d'inanition. Ceux qui habitent les contrées centrales de l'Australie, n'ayant pas la ressource des productions maritimes, sont réduits à dévorer des grenouilles, des lézards, des serpents, diverses espèces de larves, et particulièrement les grosses chenilles qui se réunissent autour de l'*eucalyptus* résineux. Les araignées elles-mêmes font partie de leurs repas dégoûtants. Dans d'autres circonstances, ces hordes misérables sont réduites à vivre de certaines herbes et à ronger l'écorce de quelques arbres; enfin, il n'est pas jusqu'aux fourmis nombreuses qui dévastent leur sol qu'elles n'aient été contraintes de faire servir à leur nourriture. Lorsque les vivres leur manquent totalement, ils tuent les nouveau-nés.

Leurs huttes ont la forme d'un four; le feu est placé à l'ouverture, tandis que la fumée et les ordures restent dans l'intérieur. Là, ils dorment pêle-mêle, autant du moins que le leur permettent leurs inimitiés fréquentes et leurs nombreux assassinats.

Leurs armes seules prouvent qu'ils participent au don de l'intelligence.

Les javelots lancés avec beaucoup d'adresse, dessus un support en bois, peuvent être redoutables même aux Européens. Ils tuent les poissons avec une espèce de fourche, qui n'est autre chose qu'une canne de 5 à 6 mètres de long, terminée par quatre pointes barbelées; ces pointes sont des morceaux d'os soudés au bois avec de la gomme. On les voit dans les pirogues, le visage près la surface de l'eau, dans une attitude commode pour frapper leur proie, qu'ils manquent rarement. Les femmes emploient des lignes d'écorce d'arbre et des hameçons faits avec la coquille de la pintadine perlière, frottée sur une pierre jusqu'à ce qu'elle ait pris la forme convenable. C'est pour leur rendre plus facile cette occupation que lorsqu'elles sont jeunes on leur coupe les deux phalanges du petit doigt de la main gauche. Pour cela on lie fortement la deuxième articulation, et le doigt tombe bientôt de lui-même: celles qui n'ont pas subi cette opération sont regardées avec mépris.

A l'âge de quinze ans, les garçons subissent l'opération qu'il appellent *gna-noung*, et qui consiste à faire un trou à la cloison du nez pour y passer un morceau d'os ou de roseau, ce qui, à leurs yeux, est un ornement très-distingué : cette opération ne se pratique guère que sur les garçons, quoiqu'on ait vu quelques femmes qui l'avaient subie. C'est aussi au même âge qu'ils sont admis au rang d'hommes, en se soumettant à la perte d'une des dents de devant. Lorsqu'ils ont subi cette opération, ils ont le droit de se servir de la lance et du casse-tête, et d'enlever les filles qui leur plaisent pour en faire leurs femmes.

Rien n'égale la conduite brutale de ces tribus envers le sexe le plus faible. Pour obtenir la main d'une femme, ils épient sa retraite, et, la jetant à terre par des coups multipliés de bâton ou d'une épée de bois, ils la conduisent, baignée de sang, à leur maison, où la cérémonie nuptiale s'achève d'une manière trop dégoûtante pour être rapportée.

La polygamie est générale, mais les femmes se vengent en prenant plusieurs maris, et souvent en donnant la mort au leur. Elles sont maintenues dans le plus grand asservissement; quand une tribu en voyage rencontre des étrangers, elles doivent s'arrêter à une grande distance, et ne peuvent s'approcher qu'avec la permission expresse des maris. Une contravention à cet usage serait aussitôt punie d'un coup de casse-tête qui ne manquerait pas de leur fracasser le crâne. Elles ne sont pas pour cela ennemies de leurs maris, et, si l'on peut parler ainsi, les coups qu'ils leur prodiguent ne font qu'augmenter leur attachement et leur tendresse. Plus elles ont de cicatrices, plus elles sont estimées : aussi sont-elles très-soigneuses

à les montrer comme des marques d'honneur. On n'a jamais observé qu'il existât dans une famille des enfants de plusieurs femmes. Comme on doit bien s'y attendre, celles-ci sont dans des querelles continuelles, fomentées par l'orgueil et la jalousie. La première réclame le droit exclusif aux faveurs conjugales, et celle du dernier choix est comme esclave de sa rivale. Ils ne gardent jamais les enfants mâles d'origine mélangée ; ce qui paraît devoir être attribué à la crainte qu'ils ont de la supériorité des êtres procréés par des individus de leur espèce et de la race blanche. Pour éviter l'ennui de porter leur enfant, les femmes ont recours à une opération nommée *mibra*, qui consiste à se faire avorter en se faisant fouler le ventre, ce qui cause toujours la mort de l'enfant et souvent celle de la mère. Elles ne regardent point la pudeur comme quelque chose de louable. Cependant, après s'être aperçues que les Européens attachaient à leur nudité une idée d'infamie, elles sont devenues extrêmement réservées envers les étrangers, et ne paraissent jamais devant eux sans faire apercevoir sur leur front les marques de leur honte : toutefois, elles conservent auprès de leurs maris leurs anciens usages.

Ils n'ont qu'une faible idée d'une existence future, et croient qu'à leur mort ils retournent aux nuages, d'où ils sont originairement descendus : idée singulière, qui se retrouve chez les Haraforas ou Alforèses de l'île de Céram. Ces pauvres sauvages sont aussi esclaves de la superstition : ils croient à la magie, aux sortilèges, aux spectres ; les derniers doivent leur origine aux insomnies et aux terreurs d'une vie misérable.

Quand une personne qui a passé le terme moyen de la vie humaine meurt, on s'empresse de construire un bûcher. On présente successivement le corps aux portes des maisons que le défunt avait coutume de fréquenter, après quoi on le place sur le bûcher. Le lendemain, le plus proche parent va ramasser les cendres et les mettre en terre ; puis il en forme un tertre auquel il donne autant de régularité qu'il est possible, et qu'il abandonne après avoir placé dessus le morceau d'écorce d'arbre qui lui a servi à construire ce modeste monument. A la mort des jeunes gens, les femmes, les enfants et plusieurs naturels poussent des cris aigus et des lamentations multipliées, et deux hommes se battent à coups de casse-tête. Cette scène est suivie d'un morne silence, qui n'est interrompu que par de nouvelles lamentations au moment où le corps est mis dans une pirogue avec ses instruments de pêche et ses armes. Pendant que le corps est élevé sur la tête de deux hommes, d'autres agitent des touffes d'herbe, tantôt en avant, tantôt en arrière, comme pour chasser les mauvais génies. On dépose

ensuite le corps dans la terre, les pieds tournés vers le nord et la face vers le soleil à midi. La tombe est recouverte et entourée du côté du sud d'une rangée d'arbustes en demi-cercle. Un horrible usage ordonne d'enterrer vivant dans la tombe de la mère l'enfant qui, étant à la mamelle, perd celle qui lui a donné le jour. Le père le place dans la tombe, jette sur lui une grosse pierre, et aussitôt les spectateurs le couvrent de terre. Ce malheur ne peut être évité que si quelqu'un offre une nourrice ou s'engage à tenir lieu de père à l'enfant, quoique le véritable père existe. Cependant ces barbares ont été vus pleurant sur le tombeau d'un fils, d'un ami; leurs regards, rendus humains par les larmes, se tournaient tantôt vers le ciel, tantôt vers la terre, et semblaient indiquer qu'il y a entre eux quelque rapport. Les cérémonies funèbres terminées, il est défendu aux spectateurs de prononcer, sous aucun prétexte, le nom du défunt, qui semble, par là, condamné à un éternel oubli.

Les naturels de l'Australie témoignent beaucoup de respect aux vieillards, et n'éprouvent pas ce désir irrésistible de voler qui domine les insulaires de la Polynésie. Leur langage est agréable à l'oreille, expressif et sonore; il n'a d'analogie avec aucune autre langue connue, mais les dialectes des diverses parties du pays sont tout à fait différents.

Les armes dont ils se servent dans leurs combats, toujours acharnés, sont le *baumerang*, fait avec un bois naturellement très-dur et très-pesant, que l'on expose au feu pour le durcir davantage; sa forme est celle d'une lunette, ou plutôt de deux bras légèrement courbés, formant au milieu un angle très-ouvert; il est cependant fait d'une seule pièce de bois aiguisée des deux côtés. Il se lance de bas en haut dans une direction oblique : il frappe en retombant avec beaucoup de force et de vitesse. On s'en sert aussi pour la chasse. Ils ont jusqu'à huit sortes de lances, distinguées par le nombre de barbes et la forme des dards. Ils sont fort adroits et frappent souvent le but de 60 ou 70 pas. Le bâton pour le lancer porte le nom de *womerra;* il est long d'un mètre environ, avec un croc à un bout et une coquille à l'autre. Ils ont les waddis ou casse-têtes de plusieurs genres, et un sabre de bois recourbé. Leurs haches en pierres furent au commencement funestes aux Anglais. Leurs armes défensives sont le bouclier, qui est de deux sortes, l'une en écorce, qui ne peut résister aux coups de la lance, l'autre en bois durci au feu, qui est très-propre à cet effet, mais peu usitée à cause de sa pesanteur.

Les indigènes des environs de la baie de Moreton, quoique éloignés de plus de 140 lieues de Port-Jackson, ont presque les mêmes mœurs et les

mêmes coutumes. Le poisson fait la base de leur subsistance, ce qui les oblige de changer de lieu à mesure que le poisson devient rare. Pour le prendre, ils se servent d'une espèce de filets faits d'écorce de *hourragong*, qui ressemblent beaucoup aux filets de chanvre. Leurs cabanes, bâties de branches entrelacées et couvertes d'écorce du *thea-free*, peuvent contenir dix ou douze personnes. On y remarque une grande propreté. Les deux sexes sont nus : de petites lanières de peau de kanguroo ou d'opossum enveloppent seulement leurs bras et leurs mains : les femmes paraissent en cet état sans la moindre honte devant les étrangers. Les diverses tribus se distinguent par la différence des couleurs dont elles se peignent le corps ; les unes se noircissent entièrement avec du charbon et de la cire; d'autres se peignent en rouge avec une espèce de terre qu'ils brûlent et réduisent en poudre ; d'autres enfin se noircissent et se barbouillent ensuite certaines parties du corps avec une préparation blanche.

Les tribus de *Paramatta*, de *Bathurst*, de *Mouc-Mouc* ou *King's-Valley*, de *Bille-Biarra*, de *Wellington-Valley*, de *Bingoum*, de *Moudjaï*, de *Non-douraï* et de *Pialang*, quoique généralement semblables à celles dont nous venons de parler, offrent quelques traits qui leur sont particuliers. Ces indigènes sont grands, robustes et très-bien proportionnés ; à les voir, on dirait qu'ils ont une nourriture abondante ; ils aiment beaucoup le pain, le lait, le sucre, le tabac, mais ils se soucient peu des liqueurs fortes. Ils n'ont point de lignes de pêche, quoique les rivières abondent en poissons ; ils en prennent quelques-uns avec leurs lances. Ils sont très-jaloux d'être rasés, et plusieurs ont la chevelure proprement peignée. Leur caractère est gai et porté à la douceur. Leurs habits sont de grands manteaux de peaux d'opossums cousues ensemble avec des aiguilles en os et les poils de la queue de cet aninal. L'hiver ils tournent le poil contre leur corps, et l'été en dehors. Ils ne peuvent comprendre les indigènes des côtes ni en être entendus, les mêmes objets portant chez ces deux peuples des noms très-différents.

On n'évalue pas au-delà de 60 à 80,000 la population indigène de l'Australie, qui paraît s'éteindre de jour en jour ; elle appartient, ainsi que nous l'avons dit, à la race des nègres Papouas, dont elle forme une variété particulière. Les Européens ont à diverses reprises tenté de s'établir sur les côtes de cet immense continent, et, dès l'année 1616, les Hollandais les avaient fréquentées, mais ce fut sans succès; les Anglais, seuls, sont parvenus, à force de patience et de cette intelligence colonisatrice qu'ils possèdent à un si haut degré, à y fonder des établissements durables. Aujourd'hui ces derniers forment quatre groupes principaux : la Nouvelle-Galles

du Sud, ou Australie Orientale, dont la fondation remonte à 1788; l'Australie-Heureuse ou Victoria, qui, sous le nom de district de Port-Philipp, dépendit longtemps de la Nouvelle-Galles du Sud ; l'Australie-Méridionale, colonisée en 1837, et l'Australie-Occidentale, colonisée en 1829.

Nous allons visiter successivement ces colonies, qui sont administrées chacune par un gouverneur particulier, qui relève du gouverneur général de Sydney, en suivant les côtes de la Nouvelle-Hollande. Nous commencerons par la côte orientale.

L'Angleterre avait depuis longtemps l'habitude de se défaire des mauvais citoyens d'une manière à la fois philanthropique et politique; on les envoyait cultiver et peupler quelques terres lointaines. C'est ainsi que se sont peuplés les bords du Potowmak et de la Delaware. Après la guerre d'Amérique, on ne savait dans quelle contrée envoyer les criminels condamnés à l'exil par les lois. On fit d'abord examiner par M. Home Popham la côte de Cafrerie, entre le cap Nègre et le cap de Bonne-Espérance ; mais sur les instances du savant Banks, la *Nouvelle-Galles-Méridionale* obtint enfin la préférence. Le premier vaisseau chargé de colons y arriva le 20 janvier 1788. Botany-Bay n'ayant pas répondu aux espérances qu'on s'en était formées, le gouverneur Philips résolut de transférer la colonie dans un autre port excellent, 12 milles plus haut vers le nord, appelé le *Port-Jackson*, du nom du matelot qui y pénétra le premier, et qui est un des plus beaux du monde; il s'étend environ 12 milles en longueur, avec de nombreuses criques ou baies. *Broken-Bay* est une autre baie plus vaste, où la rivière *Hawkesbury* et autres ont leurs embouchures, tandis que le Port-Jackson ne reçoit que deux ou trois petites rivières.

Le premier navire qui arriva à la Nouvelle-Galles y débarqua 760 condamnés. En 1821, on y comptait 38,000 habitants, dont la moitié étaient des *convicts* ou condamnés à la déportation ; bientôt des colons libres vinrent y déposer un germe plus fécond. L'occupation était assurée; l'Australie, siége d'une grande activité commerciale, réclamait une organisation morale, il fallut songer à délivrer ce pays du contact délétère d'un élément de population vicié et corrompu ; en 1840, le gouvernement de la métropole décida que l'Australie ne serait plus une colonie pénale, et que, dès l'année suivante, les condamnés cesseraient d'être employés dans les travaux particuliers; la colonie devint exclusivement politique et commerciale en 1843, on y institua une législature particulière, et depuis cette époque, elle a pris un si rapide accroissement, qu'en 1848 on y comptait 220,474 habitants, parmi lesquels il restait à peine 6,000 convicts.

Le territoire de la *Nouvelle-Galles du sud* ou de l'*Australie Orientale* (*New south Wales*), s'étend du cap York, sur le détroit de Torres, au promontoire Wilson, sur le détroit de Bass. La partie colonisée et cultivée est évaluée à 5,000 lieues carrées; elle est partagée en 20 comtés avoisinant Sydney, et en 8 districts plus éloignés, dont le plus important est celui de Port-Macquarie.

Nous allons parcourir les plus importants comtés en commençant par ceux du midi.

Le sol du *comté d'Argyle*, situé dans l'intérieur de la Nouvelle-Galles, est composé d'une marne rouge, profonde et très-fertile, surtout en indigo. Il est arrosé par les rivières de Wolandilly, de Cooksbundoon, de Caribbée et de Shoal-Haven. En franchissant ce dernier cours d'eau, on entre par la partie sud-ouest dans le *comté de Camden*, dont le sol nourrit un grand nombre de bestiaux et produit d'assez riches moissons. Sa longueur, du nord au sud, est de 24 lieues, et sa plus grande largeur de 13. Sa partie orientale est baignée par l'Océan, et l'intérieur est coupé par la Warragamba.

Le Népéan sépare le comté précédent du *comté de Cumberland*, qui est le plus intéressant, puisqu'il renferme la plus importante ville de l'Australie. Baigné par la mer à l'est, borné par des montagnes au sud, il comprend le vaste havre de Port-Jackson, qui a 5 lieues de longueur et 1 dans sa plus grande largeur. On y a élevé un magnifique phare que les navigateurs aperçoivent de fort loin, et dont la tour a pour base un édifice qui sert de caserne pour les soldats. Son élévation au-dessus du sol est de 22 mètres, et de 114 au-dessus du niveau de la mer. C'est sur le bord méridional de ce port, et sur le revers de deux coteaux qu'est située *Sydney*. Cette capitale, fondée en 1788, est déjà la plus peuplée de toute l'Océanie centrale. Elle est le siége du gouvernement général, d'un évêché anglican et d'un vicariat apostolique. Elle renferme un observatoire, un théâtre, plusieurs manufactures, des banques, une école de commerce, des écoles gratuites, quelques autres établissements d'instruction, une société philosophique, une d'agriculture et d'horticulture; on y publie six journaux et une revue scientifique sur le plan de celle d'Edimbourg. Parmi ses 1,500 maisons on en compte une centaine en pierre, 2 à 300 en briques, le reste est en bois. On y voit une grande place entourée de magasins, deux temples de méthodistes, deux églises anglicanes, une chapelle catholique et des hôpitaux. Le palais du gouverneur, la bourse, les casernes, les prisons et le grand hôpital de la colonie, sont les édifices les plus remar-

quables. Son port magnifique, ses magasins, ses quais, son phare, lui donnent l'apparence d'une cité maritime de l'Angleterre ; la beauté de son climat et la fécondité de son sol l'ont fait surnommer le Montpellier de l'Océanie ; ses rues sont larges, droites et bien éclairées ; partout on y remarque une active industrie. On y a établi une tannerie, une manufacture de draps, deux fabriques de chapeaux et une de poterie grossière en terre ou en étain. Plusieurs voitures publiques partent chaque matin de Sydney pour les autres villes de la colonie. Parmi les habitants, il s'en trouve, comme on le sait, qui ont été déportés pour de graves délits ; mais leur moralité s'améliore tellement pendant la traversée et durant le séjour, que les vols y sont extrêmement rares. On y compte environ 30 à 40,000 habitants. Ses environs sont généralement fertiles, ils réunissent les productions des tropiques et celles de l'Europe. La vigne donne de bon vin. Il y avait des terrains stériles ; mais on y a planté l'*asclepias syriacus* qui y prospère et donne un duvet soyeux dont on fabrique une étoffe qui tient de la soie et de la batiste.

Par un temps clair et serein, dit un voyageur, on découvre les montagnes Bleues du haut de la ville de Sydney, c'est-à-dire à la distance de 50 milles. Elles se présentent alors comme un rideau bleuâtre peu élevé au-dessus de l'horizon, et dont l'uniformité laisse à peine soupçonner quelques plans inférieurs. Observées à 25 milles d'éloignement, elles offrent moins de régularité dans leurs crêtes : on distingue çà et là quelques cimes plus hardies ; les plans se dessinent sur plusieurs lignes, qui paraissent s'élever davantage à mesure qu'elles s'enfoncent dans l'intérieur du pays, et leur couleur, devenue plus sombre, semble indiquer une constitution aride et sauvage.

A une lieue et demie de Sydney, dans un vallon qu'arrose la rivière de Paramatta, qui va joindre la mer à l'extrémité du Port-Jackson, et que traverse une belle route semblable à celles de l'Europe, on voit *Paramatta*, ou mieux *Rose-Hill*, petite ville de 6,000 âmes, remarquable par sa grande manufacture de draps où travaillent des femmes, ainsi que par sa foire de bestiaux, par l'école instituée pour répandre l'éducation et la civilisation chez les indigènes, et par son bel observatoire fondé en 1821. On y construit plusieurs hôpitaux. Chaque maison de cette ville est séparée comme une maison de campagne et entourée de jardins. Elle est située dans le *comté de Cumberland*, où d'autres villes attirent notre attention. Fondée avant les autres cités de la colonie, *Windsor* compte 5,000 habitants ; elle est agréablement située à 35 milles de Sydney, sur le sommet

d'une colline d'où l'on découvre les plaines riches et fertiles qu'arrose le Hawkesbury. Ces plaines peuvent à juste titre être appelées le grenier de Sydney. La rivière est navigable jusque là pour les bâtiments de 50 tonneaux. Cette ville, d'abord nommée *Green-Hill,* est destinée par sa situation et la fertilité de ses environs à devenir le point le plus intéressant de la colonie pour le commerce du froment, du maïs et du tabac. Le gouvernement y a fait construire des greniers de réserve : tout près se trouvent les petites villes de *Wilberforce* et de *Richmond*, dont la population s'accroît de jour en jour. A 6 lieues à l'ouest de Sydney, sur la rive gauche de *George's-River*, se trouve *Liverpool*, dans une vaste plaine entourée d'une immense forêt dont on a brûlé les arbres gigantesques pour y cultiver le froment et le maïs. On y voit quelques jolies maisons; l'édifice qui sert de prison est spacieux; cette ville renferme plus de 6,000 habitants. Les campagnes entre ces différentes cités sont couvertes de petits villages et de jolies fermes : on y cultive le blé, le riz, le maïs, le lin et la vigne, à côté du sucre et du café; les prairies sont remplies de nombreux troupeaux dont on exporte une partie des cuirs en Europe. *Richmond* est la troisième ville du Cumberland.

Dans le comté de *Northumberland*, nous devons signaler *Newcastle*, peuplée d'environ 2,500 habitants; elle est située sur le *Hunter*, appelé *Coal-River,* parce que l'on exploite non loin de ses rives de la houille, dont il se tient un grand marché dans cette ville, ainsi qu'un marché de bois de cèdre et de rose. *Maitland,* bâti aussi sur le Hunter, est le chef-lieu du comté; sa population est de 3,000 âmes.

Dans celui de Bathurst se trouve la ville de *Bathurst,* bâtie par les Anglais dans une plaine agréable et fertile, à 600 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, sur la rive gauche de la Macquarie, à l'ouest des montagnes Bleues. C'est la première ville qui ait été fondée dans l'intérieur; elle est à près de 40 lieues de la mer; sa population est de 6,000 âmes. Les médecins du pays en recommandent le séjour aux personnes atteintes de la phthisie. Elle possède déjà une société littéraire, et un collége où l'on enseigne, outre la littérature, plusieurs sciences, et surtout celles qui sont nécessaires pour le commerce.

A 30 milles à l'ouest de Bathurst, et sur le revers occidental des montagnes Bleues, se trouve un plateau élevé, celui des *Conobolas;* il est sillonné par plusieurs ruisseaux tels que le *Summerhill-Creek* et le *Lewis-Ponds-Creek.* Le sol des Conobolas, assemblage de collines généralement calcaires et schisteuses, est traversé par de nombreuses veines de quartz aurifère. C'est dans cette région que, en mars 1851, M. Hargreaves, qui

avait abandonné, comme tant d'autres, sa ferme de l'Australie pour les mines d'or de la Californie, revenant les mains vides, trouva presque aux portes de sa ferme cet or qu'il était allé chercher si loin. Aujourd'hui, les mines d'or des *Conobolas,* près Bathurst, sont exploitées par plus de 5,000 aventuriers, sous la surveillance du gouvernement anglais; c'est au point de jonction des deux ruisseaux dont nous avons parlé que le métal tant aimé se montre en plus grande abondance. Cette découverte en devait amener une autre; en effet, en juin 1851, on trouvait encore, à 30 milles au nord de Bathurst, sur les bords du *Turon,* affluent de la rivière Macquarie, un gisement plus riche encore [1].

A l'ouest du comté de Northumberland se trouve celui de *Westmoreland,* traversé dans sa partie occidentale par une chaîne de montagnes arides dirigée du nord au sud. Ces montagnes servent de point de partage aux eaux; d'un côté celles-ci se rendent à l'Océan, et de l'autre elles prennent la direction occidentale pour se rendre dans le continent.

Cette chaîne est, sur plusieurs points, élevée de près de 1,200 mètres au-dessus du niveau de la mer; le mont York, dans la partie septentrionale, a une élévation de 1,088 mètres. Le sol de ce comté est généralement montagneux, et entrecoupé de vallées très-fertiles et riches en pâturages.

En avançant vers l'orient, nous entrons dans le *comté de Durham*, dont la limite du côté du nord est déterminée par le 32^{e} parallèle austral. Sa partie orientale est baignée par le Grand-Océan; l'intérieur est arrosé par le Paterson's-River. Sa longueur de l'est à l'ouest est de 45 lieues, et sa plus grande largeur de 23.

Sur les côtes du *comté de Gloucester,* on voit des enfoncements remarquables, tels que *Port-Stephens,* où l'on a fondé un fort, et la *lagune de Wallis.* La côte est généralement basse et unie, en partie marécageuse et en partie sablonneuse. Dans l'intérieur, on voit de belles forêts, et au nord s'élèvent quelques montagnes, dont la principale est appelée le *mont Dangar.*

Les *comtés de Cambridge* et *de Londonderry* n'ont rien de remarquable. Les colonies isolées dont nous avons parlé plus haut sont au sud et au nord de Sydney; au sud, nous apercevons, à plus de 30 lieues de cette ville, les

[1] Un naturel, en faisant paître les troupeaux de son maître, a trouvé, à 50 milles au nord de Bathurst et à 30 milles à l'est de Wellington, en juillet 1851, non loin du confluent du *Maroo-Creck* et du *Mennida-Creck,* dans un seul bloc de quartz, une masse de 100 livres pesant d'or pur. Jamais masse d'or aussi considérable n'avait encore été rencontrée dans le monde.

deux petites colonies établies dans les baies de *Jervis* et de *Batman*, qui font partie du *comté de Saint-Vincent*, et à 25 lieues plus loin la baie de Batman.

Au nord de Sydney, dans la *baie Moreton*, ou *Glass-House*, on trouve la colonie de *Redcliffpoint*, à l'embouchure de la Brisbane; on y a établi une station pénale. Vis-à-vis les îles Albion, on voit le poste appelé *Port-Curtis*.

Le gouvernement de la Nouvelle-Galles comprend encore les *comtés* de *Hunter*, de *Cook*, de *Murray*, de *King*, de *Camden*, de *Georgiana*, de *Philips*, de *Brisbane*, de *Bligh* et de *Wellington*.

Le port de *Macquarie*, à l'embouchure du Hastings, au nord de Sydney, est le plus important établissement du *district du Nord* ou du *comté d'Ayr*. La colonie que l'on y a établie a fait, depuis quelques années, les progrès les plus rapides; près de 4,000 acres de terre y étaient, en 1850, en pleine culture, et l'on y comptait 20,000 têtes de gros bétail, 30,000 moutons et 800 chevaux. Les rues de la ville de Macquarie y sont macadamisées, et le nombre des habitants dépasse déjà 3,000.

La Nouvelle-Galles du sud est le siége principal de la puissance britannique dans l'Australie. La richesse du pays tient surtout à ses pâturages. Des brebis, transportées des bergeries de Windsor, y ont si merveilleusement réussi, que l'Espagne même a été dépassée dans la quantité de laine fournie à l'industrie anglaise. On estime le nombre des brebis à plus de 5 millions; la colonie possède en outre 62,000 chevaux et plus d'un million de bêtes à cornes. En 1843, la quantité de laine exportée montait à 17,125,000 francs. Ce commerce forme le lien entre l'Angleterre et ses établissements du sud-est de l'Australie. Les Anglais y portent des produits manufacturés en échange de la matière première qu'ils en tirent. La Nouvelle-Galles, si l'on en juge par de premiers et heureux essais, pourra devenir elle-même manufacturière. Des tissus de laine coloniale, teinte avec des couleurs du pays, y sont déjà fabriqués sur une assez grande échelle. Des ateliers pour le tissage des draps existent sur les bords de la rivière Hunter. D'autres industries naissent à côté des manufactures proprement dites. L'industrie manufacturière n'occupe toutefois qu'une part très-petite de l'activité coloniale. Conduire les troupeaux dans les bois, dans les montagnes, dans les solitudes de l'intérieur, voilà la grande et principale occupation. La population est, avons-nous dit, de 220,474 habitants; ce qu'elle présente de particulier, c'est que le nombre des hommes y est beaucoup plus considérable que celui des femmes : on n'y compte que

60 femmes sur 100 hommes. Cette population augmente annuellement de 20,000 immigrants. La colonie est administrée par un gouverneur nommé par le gouvernement britannique, et qui est assisté d'un conseil exécutif composé de quatre membres. La législation et les dépenses coloniales sont votées par une assemblée législative composée de quinze membres. La garnison se compose de deux régiments de l'armée des Indes. La valeur annuelle des importations est d'environ 60 à 70 millions de francs, et celle des exportations de 35 à 40 millions.

La topographie du reste de la côte orientale de l'Australie, du cap York au promontoire Wilson, n'offre qu'une stérile nomenclature. Le *cap York*, qui en est l'extrémité septentrionale, se projette sur le détroit de l'*Endeavour*, qui n'est qu'une partie du détroit de *Torres*. Ce passage, large, mais obstrué de récifs et d'îlots connus sous les noms généraux de *Labyrinthe* et de récifs de la Grande Rivière, sépare la Nouvelle Galles de la Nouvelle-Guinée, et fait communiquer le Grand-Océan avec la mer des Moluques. La côte, environnée d'un amas de récifs, court d'abord sud-est jusqu'au *cap Flattery;* ensuite, tournant au sud, elle nous présente la petite rivière d'*Endeavour*, où le capitaine Cook vit des caïmans et des huîtres d'une grandeur énorme. Les sauvages cuisaient leur pain dans des fourneaux creusés dans la terre, comme à Taïti. Leurs canots ressemblent à ceux des Phéniciens. Le *cap Tribulation* faillit être funeste à ce navigateur infatigable. L'*île Magnétique*, près de la *baie Halifax*, semble exercer une grande influence sur l'aiguille qui dirige la course des vaisseaux. Ici, la côte tourne de nouveau au sud-est, jusqu'à la grande *baie des Passages* (*bay of Inlets*), où de nombreuses coupures semblent indiquer, soit des détroits, soit des rivières. La direction orientale de la côte finit à la *baie d'Hervey*, que termine le long *cap de Sable*. Autour de cette baie, les cabanes des sauvages sont bâties avec quelque solidité et couvertes de l'écorce de l'arbre à thé. En allant presque droit au sud, on trouve la *rivière des Pierres-Ponces*, où le capitaine Flinders a cru trouver quelques indices de la proximité d'un volcan. Plusieurs larges rivières se déchargent dans la *baie des Verreries*, où l'on trouve aussi des pierres ponces. Aux environs du *port Stephens*, il y a de grandes veines de charbon de terre. Les habitants n'entendent pas l'idiome de ceux de Botany-Bay.

Au midi de la chaîne anglaise, la côte se dirige au sud jusqu'au *cap Howe;* là, elle prend la direction du sud-ouest, et, en présentant des plaines étendues, va se terminer au *promontoire de Wilson*, point méridional de tout le continent.

La côte méridionale du continent austral, depuis le promontoire Wilson jusqu'au cap des Adieux, à 129°—30′ de longitude orientale du méridien de Paris, reçut des capitaines Grent et Flinders, qui la visitèrent les premiers, les noms de *terre de Grent, terre de Flinders;* dans la suite, ces mêmes côtes reçurent aussi des Français des noms particuliers, *terre Baudin, terre Napoléon.* Chacune d'elles présente un grand golfe digne d'intérêt. La terre de Grent se creuse immédiatement après le cap Wilson, et forme la *baie du gouverneur King* ou *baie Talleyrand,* qui renferme deux vastes bassins, *Port-Western* (port occidental) et *Port-Philipp.* La côte de la terre de Flinders se creuse davantage encore, et forme successivement trois golfes particuliers : la *baie d'Encounter,* sur les bords de laquelle est la *terre Victoria,* et qui reçoit les eaux du Murray, le seul grand fleuve de l'Australie digne de ce nom ; le *golfe Saint-Vincent,* en face duquel est l'*île des Kangourous;* et le grand *golfe Spencer,* séparé du précédent par la presqu'île d'York que termine le *cap Spencer ;* il pénètre profondément dans les terres, et reçoit probablement le trop plein de ce vaste amas d'eau à étendue variable que l'on nomme le lac *Torrens.*

Nous allons rencontrer sur ces côtes deux établissements anglais.

Le district de Port-Philipp a longtemps été une province de la Nouvelle-Galles du sud ; aujourd'hui il en est séparé, et forme la *province de Victoria* ou d'*Australia-Felix,* elle s'étend du promontoire Wilson au cap Northumberland. C'est une région montagneuse traversée par les *monts Grampians,* les *monts Pyrénées* et les *Alpes australiennes;* ces dernières séparent la province Victoria de la Nouvelle-Galles du sud, sa métropole. La côte paraît renfermer plusieurs parties très-fertiles, on y trouve de vastes prairies, et les collines se couronnent de belles forêts en grande partie composées d'arbres gommifères ; mais le manque d'eau douce s'y fait quelquefois sentir. Le sol recèle des mines de plomb et d'étain fort riches qui sont aujourd'hui exploitées.

La capitale de la province est *Melbourne ;* cette ville, rivale de Sydney pour le commerce et l'industrie, s'élève sur les bords de la petite rivière de *Yarra-Yarra* et à quelque distance de son embouchure ; ses maisons sont en briques et en bois ; elle renferme plusieurs églises, et promet de devenir l'un des centres de population les plus importants de ces parages. Sa population, qui s'accroît chaque jour par une immigration incessante, pouvait être évaluée à 12,000 âmes en 1851. Le port de Melbourne est magnifique, ce n'est autre que le bassin de Port-Philipp ; il est en communication régulière avec Sydney par un service de bateaux à vapeur. La cité naissante de

Geelong est à l'ouest de Melbourne, entre la rive occidentale du bassin de Port-Philipp et la rivière de Barwon.

Seymour, dans la région des monts Pyrénées, est une jolie bourgade qui doit son origine à une ferme considérable.

Près de la côte, nous devons encore nommer *Campbell*, au sud des Alpes australiennes, dans le district de la Terre de Gipps, et *Portland,* au fond de la baie du même nom.

On a découvert, en juillet 1851, des gisements aurifères dans les roches quartzeuses des montagnes qui avoisinent Melbourne; les principaux *placers* déjà reconnus et exploités sont ceux de *Geelong*, de *Clunes*, de *Ballarat*, de *Deep-Creek,* de *Buningyong* et du *mont Alexander*. Ces derniers paraissent les plus riches. Pendant le premier trimestre, la production de ces mines a été évaluée à 17,500,000 francs.

Le résultat immédiat de ces découvertes a été d'attirer dans la province de Victoria une foule d'aventuriers de toutes les contrées voisines; les fermes, les troupeaux, les ateliers, les comptoirs ont été abandonnés, et les villes de Melbourne et de Geelong ont vu leur population mâle courir vers le nouvel Eldorado. Il y a lieu d'espérer que lorsque cette fièvre de l'or sera un peu calmée, la Nouvelle-Galles du sud et les provinces de Victoria recueilleront, par un redoublement d'activité industrielle et commerciale, les avantages que semblent leur assurer les nombreuses immigrations européennes que l'appât de l'or y attire.

A l'ouest de la province de Victoria, entre le lac Torrens et l'Océan, s'étend, sur une partie de la terre de Flinders (terre Napoléon), la colonie de l'Australie méridionale.

La colonie de l'*Australie méridionale* (*South-Australia*) ne date que de 1836; elle est située entre 26° et 36° de latitude S. et entre 130° et 139° de longitude à l'est du méridien de Paris; elle a déjà acquis une assez grande importance. Les animaux domestiques y sont tellement multipliés, qu'on y comptait, en 1840, 110,000 moutons, 8,000 bêtes à cornes, 800 chevaux, 1,500 porcs et 300 chèvres. Depuis sa fondation jusqu'en 1830, on a vendu des terres dans cette colonie pour la valeur de 2,800,000 francs.

Près du golfe Spencer et à l'est de celui de Saint-Vincent, bornés tous deux au sud par l'île des Kanguroos, s'élève la ville d'*Adélaïde,* qui, d'abord de 200 habitants, en a aujourd'hui près de 12,000; on y compte déjà huit églises. On y publie des journaux. *Glenelg,* sur la côte du golfe de Saint-Vincent, est dans une position mal choisie; elle est bâtie dans un marécage que l'on ne pourra dessécher qu'avec des dépenses énormes;

aussi cette prétendue ville ne compte-t-elle qu'un petit nombre de maisons, dont les habitants sont parfois surpris par la crue des eaux de la rivière du Torrens, sur les bords de laquelle elle s'élève. *Port-Lincoln,* sur la côte sud-ouest du golfe Spencer, possède un havre magnifique ; cette ville est destinée à être, avant peu, la première place commerçante de la colonie. *Gawler* est une petite ville naissante située dans une région montagneuse. *Victoria,* au fond de la baie d'*Encounter,* fait déjà un commerce de transit important avec Sydney.

Cette colonie, composée exclusivement d'émigrants libres, comptait, au mois de mars 1850, 54,175 habitants, tous d'origine européenne.

L'*île des Kanguroos,* qui, suivant la plupart des navigateurs qui l'ont visitée, abondait en kanguroos, en nourrit aujourd'hui fort peu. L'aspect de cette île est si peu attrayant, le sol paraît y être si peu fertile, qu'on ne comprend pas comment on a eu l'idée d'y établir une colonie. *Kingscote,* lieu destiné à devenir la capitale de l'île, est situé sur la côte orientale de celle-ci, au milieu d'une langue de terre baignée par la baie Népéan. L'eau potable y est fort rare.

Le golfe Spencer (golfe Bonaparte) est fermé à l'orient par le cap Spencer, qui termine la presqu'île York, et à l'occident par le *cap Catastrophe* (cap Brune de Peron), qui reçut ce nom de Flinders à la suite de la perte de l'un de ses canots. Ce cap est environné, au sud, de récifs et du petit archipel des *îles Laplace.*

La côte qui s'étend entre le cap de la Catastrophe et le port du roi Georges prend les noms de terre de Flinders et de terre de Nuyts, du nom des navigateurs qui les visitèrent les premiers ; elle est généralement unie, basse et sablonneuse ; les approches sont dangereux ; on rencontre de nombreux récifs et quelques archipels. Les plus importants sont : les *îles de l'Investigator,* l'*archipel de Nuyts* et l'*archipel de la Recherche.* Ce dernier est le plus considérable. Lorsque l'on s'avance de plusieurs milles dans les terres, on rencontre une végétation analogue à celle de la Nouvelle-Galles du Sud, on y remarque plusieurs espèces de plantes nouvelles qui paraissent appartenir aux familles des tymélées, des papilionacées et des iris.

La partie de l'Australie la plus avancée vers le sud-ouest porte le nom de *terre de Leeuwin* ou de la *Lionne,* d'après le nom du vaisseau hollandais qui y toucha le premier. Les baies, les golfes et les caps ont reçu du voyageur Peron des noms français (cap Mentelle, baie du Géographe, etc.) Aujourd'hui cette partie du continent de la Nouvelle-Hollande forme la colonie anglaise de l'*Australie Occidentale* (*West-Australia*) ; elle a d'abord

porté le nom de colonie de la *Rivière des Cygnes* (*Swan River*). Elle occupe une superficie de 10 à 12,000 lieues géographiques carrées, et sa population d'origine européenne dépasse 6,000 âmes; elle est divisée en 14 comtés; chaque comté comprend 6 cantons, chaque canton 4 juridictions et chaque juridiction 25 sections, contenant chacune un mille carré de 640 acres. Le territoire de la colonie paraît être entièrement composé d'un sol gras et fertile; la rivière des Cygnes coule pendant une douzaine de lieues au milieu des vallées formées par les monts Darling. Tout paraît devoir concourir à la prospérité de ce nouvel établissement. Le sol en est très-fertile et nourrit d'immenses troupeaux, principale richesse des colons. Les principales cités de l'Australie occidentale sont: *Perth*, capitale de la colonie et chef-lieu de comté, sur la rivière des Cygnes; c'est une ville qui, dans ces dernières années, a acquis beaucoup d'importance. *Albany* sur le port de roi Georges (*Kings-Georges-Sound*) est la seconde ville de la colonie; *Freemantle*, voisine de Perth; *Augusta*, au fond de la baie de Flinders; *Toodyay*, *York* et *Australind* sont des villes naissantes dont l'emplacement a été admirablement choisi au milieu des cantons les plus fertiles. Ainsi que les autres colonies anglaises du continent austral, celle-ci est administrée par un gouverneur particulier qui relève du gouverneur général de Sydney.

Les environs de la rivière des Cygnes portent dans quelques cartes hollandaises le nom de *Terre Dinning*.

Au nord de cette rivière, la côte qui prend le nom de *terre d'Edels*, est bordée d'îles sablonneuses, de brisants et de récifs de madrépores. L'île de *Rottnest* et les bancs ou *abrolhos* de *Houtman*, où Pelsart fit naufrage, sont des points bien connus. Pelsart trouva la côte de la terre ferme dépourvue d'herbes et d'arbres, couverte de grosses fourmilières qui ressemblaient à des cabanes; les mouches y remplissaient l'air; l'eau douce y est extrêmement rare.

La *terre d'Endracht* ou de Concorde; qui fait suite à la terre d'Edels, a les côtes très-basses; les montagnes de l'intérieur se voient de 8 à 9 lieues. Le territoire sablonneux autour de la grande baie des Chiens Marins produit du fenouil de mer, des broussailles et une herbe longue qui croît par touffes çà et là. Il y croît aussi des arbres à sang-dragon, des mangliers et autres arbres; mais, quoique gros en circonférence, ils ne s'élèvent guère au-dessus de 3 mètres en hauteur. Les lézards quanos y sont très-grands et d'un aspect presque redoutable. La plupart des arbres et des arbrisseaux portaient des fleurs bleues. Selon M. Péron, toute cette côte est couverte de coquillages pétrifiés, et les végétaux mêmes sont très-souvent enveloppés de matière calcaire.

La *presqu'île Péron* partage l'intérieur de la baie des Chiens Marins en deux golfes, nommés le *havre de Freycinet* et le *havre Hamelin*. L'un et l'autre présentent plusieurs bons mouillages. L'eau douce paraît manquer partout ; la végétation languit ; mais les phoques, les baleines, les poissons de toute espèce, les grands serpents de mer rendent les flots aussi animés que la terre est déserte. Les îles *Dorre* et *Dirk Hartog*, quoique très-sablonneuses, nourrissent des buissons de mimosas et un grand nombre de kanguroos.

La terre de Witt s'étend du cap Nord-Ouest, ou Vlaming, au cap de Van-Diemen, à la pointe de l'île Melville ; les points les plus importants sont le *golfe Exmouth*, ancienne baie Guillaume, les ports *Georges IV* et *Cuminghgham*, la baie de *Stokes*, et le grand golfe de *King*, au fond duquel tombe la petite rivière Victoria ; ce dernier golfe présente, vers l'ouest, une entrée profonde, que l'on désigne sous le nom de golfe de Cambridge ; près de là s'élève le *mont Cockburn*. La terre de Witt est accompagnée d'un grand nombre d'îles ; d'abord la grande île de *Barrow*, l'archipel *Dampier*, groupe d'îles basses et inhabitées, les *îles des flibustiers*, l'*archipel Bonaparte*, enfin près du cap Van-Diemen les deux îles *Bathurst* et *Melville*. Cette dernière est sans contredit la plus considérable de toutes ; elle a été l'objet d'une tentative de colonisation qui a avorté. Entre cette île et celle de *Crokers* s'étend la presqu'île de Cobourg ; elle présente deux baies importantes qui offrent des ports naturels, la *Baie de Raffles* et le *Port-Esington*. Les Anglais avaient établi, en 1838, sur ce dernier point, la ville de *Victoria-Town*. Cette cité, chef-lieu de l'*Australie septentrionale* (*North-Australia*) était destinée à devenir l'intermédiaire entre Sydney et les navires malais et chinois qui y viennent recueillir le *trépan* ou *tripang*, espèce d'holothurie ou de mollusque sans coquille, auquel les Chinois attachent des vertus aphrodisiaques et dont ils sont très-friands. Mais le manque absolu d'eau douce, le sol sablonneux et d'une trop grande stérilité, la visite trop fréquente des serpents-boas et de myriades de grosses fourmis, dévorant les semis et perçant même les plus gros arbres, enfin la fréquence des ouragans, ont dû faire abandonner cette colonie naissante.

La côte septentrionale de l'Australie semble, au premier coup d'œil, mieux explorée que la côte nord-ouest qui vient de nous occuper. Depuis le cap Van-Diemen jusqu'au golfe de Carpentarie, une carte hollandaise donne, il est vrai, la côte d'une manière très-positive [1].

La côte septentrionale de l'Australie, qui s'étend du cap Van-Diemen

[1] Voyez *Valentyn*, Description de Banda.

(île Melville) ou de la presqu'île d'York au cap York, pointe la plus septentrionale du continent austral, paraît avoir été mieux connue des navigateurs hollandais; leurs cartes sont plus complètes. Mais Flinders et les Anglais qui, après lui, ont visité ces côtes, ont souvent changé les noms, et cette multiplicité de noms est d'un grand embarras dans l'étude géographique de ces parages. Cette côte septentrionale prend, entre le cap Nord et le cap Wenel, le nom de *terre de Van-Diemen*, et sur le golfe de Carpentarie celui de *terre d'Arnheim* et de *terre de Carpentarie*. Ici comme en d'autres parties du continent, elle est accompagnée d'un grand nombre de petites îles inhabitées pour la plupart. Les plus importantes sont celles de *Groote Eyland*, dans la partie occidentale du golfe de Carpentarie, et celle de *Wellesly*.

Le golfe de Carpentarie reçoit un grand nombre de rivières d'un cours peu considérable, ce sont la *Flinders*, l'*Albert*, le *Marlow*, le *Robinson* et la *Poper*. D'après les récents voyages de Wickham, de Stokes, de Mitchel et de Ludwig Leichardt, dont le sort incertain inquiète les amis des sciences géographiques [1], il paraît certain que la ligne de partage des eaux du bassin du golfe de Carpentarie et de celui de la rivière Darling, le principal affluent du Murray, se trouve à peu près sous le 25e parallèle, à son point de jonction avec les Alpes-Australiennes, qui dominent la côte orientale de la Nouvelle-Galles du sud.

Nous avons achevé le tour de l'Australie, et nous n'en avons pas même pu suivre les côtes sans interruption. L'intérieur se dérobe entièrement à nos regards; aucun golfe, aucun fleuve n'a permis d'en franchir la mystérieuse enceinte. Un immense désert de sable y engloutit-il les eaux pluviales? Les vents brûlants qui, de tous côtés, s'exhalent de ce continent, semblent favoriser cette opinion. D'un autre côté, les inégalités d'un sol aussi étendu, l'élévation des montagnes, l'abondance des pluies dans la zone torride, rendent probable l'existence de quelques grandes rivières. Les fleuves sans nom apportent-ils obscurément le tribut de leurs eaux dans le sein de quelque mer intérieure? Ce continent apparent n'est-il que la bordure d'une immense lagune semblable à celles des petites îles Polynésiennes, mais dessinée sur une échelle colossale? ou les embouchures de

[1] Le docteur *Leichardt*, auquel la science géographique devait déjà plus d'un progrès, est parti en 1847 de Moreton-Bay, pour traverser le continent Australien dans toute sa largeur, de l'est à l'ouest (environ 1,000 lieues) et depuis cette époque on est sans nouvelles de ce hardi voyageur; il est à craindre que ce ne soit encore un nouveau nom à ajouter à la liste déjà trop nombreuse des victimes de la science.

V. A. M-B.

ces rivières ont-elles échappé aux recherches rapides des navigateurs? Se trouvent-elles au fond de ces golfes et canaux qui probablement partagent en plusieurs grandes îles et péninsules la terre de Witt? Sont-elles cachées, comme celles des rivières de Madagascar, derrière l'enceinte de marais qui bordent la terre d'Edels?

Ces questions n'ont pas encore été décidées, malgré les nombreuses expéditions tentées dans ces dernières années par Vickham et Stokes, de 1837 à 1843; par MM. Mitchel et Ludwig Leichardt; par M. Eyre, de la baie Denon ou de Towler au Port-du-Roi-Georges; par les frères Russell; enfin par les capitaines Sturt et Georges Grey. Cependant, il y a lieu d'espérer qu'attaqué à la fois à l'est, au sud et à l'ouest par les infatigables pionniers anglais, le continent austral ne gardera pas longtemps encore le secret de sa géographie intérieure [1].

Traversons le détroit large de 30 lieues que le chirurgien Bass découvrit en 1779, et qui porte son nom. Il est parsemé d'îles la plupart stériles qui en rendent la navigation dangereuse, et sépare l'Australie du *groupe de Diemen* ou de la Tasmanie. Ce dernier nom a été donné à l'*île de Diemen* et à celles qui l'environnent, en commémoration de celui d'un célèbre voyageur qui, en 1642, découvrit cette contrée australe; mais comme ce nom est quelquefois donné à la Nouvelle-Zélande, qui fut aussi découverte par Abel Tasman, nous proposerons, pour éviter toute confusion, de garder à l'île de Van-Diemen le nom de *Diémenie*, et de réserver le nom de Tasmanie pour la Nouvelle-Zélande.

L'île de Diemen ou de Van-Diemen a environ 120 lieues de longueur et 90 dans sa plus grande largeur. Sa forme est celle d'un triangle dont les côtés presque égaux sont joints entre eux par un arc de cercle. Découpée par un grand nombre de golfes, elle présente au navigateur des abris précieux dans ces mers orageuses; les plus remarquables sont ceux de Derwent, du Grand-Cygne, de Macquarie et de Dalrymple, découvert par Flinders en 1799, lorsqu'il visita le détroit de Bass, et fit le tour de l'île. Ce port est devenu le siége d'un établissement anglais. Les recherches de ce voyageur, de d'Entrecasteaux et de M. de Freycinet, nous ont fait connaître en détail la *baie des Tempêtes,* comprenant celle de l'*Aventure* et plusieurs autres; le *canal d'Entrecasteaux,* garni d'excellents ports; la *rivière du Nord* ou de *Derwent*, baie très-allongée; l'île Bruny, presque coupée en

[1] On doit au comte de *Strzelecki*, qui a séjourné cinq ans à la Nouvelle-Hollande, un ouvrage du plus haut mérite sur le continent Austral : *Physical description of New-south-Wales and Van-Diemen's Land. — London,* 1845, in-8°.

deux, et la péninsule de Tasman, d'abord prise pour une île. Sur la côte orientale on remarque l'île *Maria*, découverte par Tasman, et la *baie Fleurieu,* reconnue par M. de Freycinet. Les principaux caps sont le *cap Sud,* le *cap Sud-Ouest* et le *cap Grim.* La surface de cette île est coupée par plusieurs chaînes de montagnes séparées par de grandes et riches vallées. Quelques-unes de ces montagnes offrent des pics assez élevés. Le point culminant des monts Barren s'élève à environ 1,540 mètres au-dessus du niveau de la mer; le *pic de Tasman* à 1,470, et le mont Wellington à 1,290. Quelques-unes de ces élévations conservent la neige pendant près de huit mois. Dans la partie nord ouest on remarque une montagne élevée qui domine une chaîne de collines appelées *collines d'Asbeste,* à cause de la grande quantité de cette substance minérale que l'on y remarque Enfin, dans la partie sud-ouest règne une chaîne dont l'élévation est d'environ 1,000 mètres. Les productions minérales sont le fer, qui se trouve en grande quantité, le cuivre, l'alun, l'ardoise, le marbre, le jaspe, la houille, une grande variété de belles pétrifications et le sel qu'on tire des lacs salés. Les principales rivières qui arrosent cette terre sont le *Derwent* qui se jette au sud-ouest dans la baie des Tempêtes, et le *Tamar* qui a son embouchure dans le détroit de Bass où il forme le port Dalrymple. A peu près au centre de l'île, se trouve un lac qui peut avoir cinq lieues de longueur.

Les terres sont élevées, diversifiées par des montagnes, des bois, des vallées; les eaux et l'ombrage y entretiennent une verdure agréable. Il y a beaucoup de ruisseaux et plusieurs lacs sur le flanc des montagnes. Les granites sont les roches dominantes de Diemenie; après viennent les schistes, puis du basalte et un calcaire coquillier. Il y a beaucoup d'asbeste, de bonnes mines de cuivre, du fer, de l'alun, de la houille, de l'anthracite, de l'ardoise, du marbre, du jaspe et de belles pétrifications. Certains lacs fournissent une grande quantité de sel.

Au nord, la terre de Van-Diemen présente une côte aride et inhospitalière. Cependant les environs du port Dalrymple sont couverts de beaux arbres et de gazons délicieux. Au sud et à l'est, la végétation très-forte des arbres indique un sol très-fertile. Les forêts sont très-épaisses et d'un accès difficile ; on y trouve des arbres dont le bois est d'une dureté remarquable, comme celui du *dacrydium;* ou bien encore des arbres très-élevés. La famille des myrtes et celle des composés y dominent. Cette île a enrichi la botanique d'un grand nombre de nouvelles plantes, telles sont la *richea glauca,* une belle espèce de *glycine* et le *plantago tricuspidata,* bon à manger en salade.

Les principales productions de la Diemenie sont le froment, l'orge, l'avoine, presque tous les légumes, et beaucoup de fruits d'Europe. Le climat ne permet pas à la vigne d'y prospérer, quoiqu'il approche beaucoup de celui de Bordeaux; mais les pâturages y sont excellents. Parmi les fruits indigènes, il n'en est pas un qu'on puisse citer. Aucun, dit Dumont d'Urville, ne mérite d'être préféré aux mûres ou framboises sauvages qui croissent sur les ronces en Europe; mais on cultive dans les jardins, avec le plus grand succès, les pommes, les poires, les prunes, les mûres, les framboises, les groseilles, les fraises, les gadèles. Les oranges, les grenades, les citrons, les goyaves et diverses autres espèces y viennent plus difficilement qu'à Port-Jackson, ce qui tient à la différence de température.

Les animaux de cette terre sont trois ou quatre espèces de kanguroo, deux d'opossum, l'écureuil, le phalanger, le kanguroo-rat, le wombat, deux dasyures, le phascolome et l'échidné. Le chien sauvage ne s'y trouve pas, comme dans l'Australie; le grand dasyure (*thylacinus, cynocephalus*) parvient quelquefois à plus de deux mètres de longueur du bout du nez à l'extrémité de la queue. Cet animal fait de grands ravages parmi les troupeaux; mais il est timide et fuit constamment à l'approche de l'homme, à moins qu'il ne soit surpris.

Les oiseaux sont les mêmes que ceux de l'Australie. Les serpents se montrent fréquemment depuis le mois de septembre jusqu'au mois de mars. On les voit surtout dans les pays marécageux, et ils sont moins dangereux que dans l'Australie. On y remarque cependant le redoutable serpent noir (*blaksnake*); quelques lézards très-doux habitent aussi les forêts.

Les insectes ne sont ni nombreux ni variés, à l'exception des fourmis, des moustiques et d'une mouche verdâtre. On trouve, mais rarement, des mille-pieds et des scorpions.

Quant au climat, il est très-sain et tempéré, mais plutôt froid que chaud. C'est à peu près le climat de l'Angleterre, moins les brumes; car si la Diemenie n'éprouve pas des hivers moins rigoureux que ceux de l'Angleterre, d'un autre côté les étés n'y sont pas aussi chauds. Dans le mois de janvier, qui est celui où les chaleurs sont les plus fortes, il est rare de voir le mercure monter au-dessus de 16 degrés centigrades, et quelquefois même pendant la nuit il descend jusqu'à zéro.

Les Aborigènes ont disparu en quelques années, soit par suite des luttes qu'ils soutenaient contre les Européens, soit par la mesure d'émigration forcée à l'île des Flinders, que le gouvernement anglais prit à l'égard des débris de cette malheureuse nation. Les quatre derniers Diemeniens ont

abandonné l'île en 1834, la laissant entièrement au pouvoir des Anglais.

Ceux-ci ont fait de l'île de Van-Diemen le centre principal de leur déportation, depuis que la Nouvelle-Hollande ne reçoit plus de condamnés; la population totale de l'île était évaluée, en 1848, à 80,164 individus, sur lesquels on comptait environ 25,000 déportés. La partie colonisée de l'île est divisée en 15 districts ou comtés; nous allons en visiter les villes les plus importantes.

Nous rencontrons d'abord, dans la partie septentrionale de l'île, *George-Town*, ou *Port-Dalrymple*, qui était autrefois le chef-lieu du comté de Cornouailles. C'est une cité florissante, renfermant environ 6,000 habitants, et qui publie un journal. Elle est située à l'embouchure du Tamar, qui y forme un bon port. *Launceston*, avec un collége assez florissant, à 10 lieues au sud de la précédente; c'est aujourd'hui la seconde ville de l'île, elle réunit plus de 600 maisons et compte près de 8,000 habitants; on y publie un journal. Sa situation au confluent du North-Esk et du South-Esk, qui forment le Tamar, serait très-favorable à son commerce, si cette dernière rivière pouvait recevoir des navires de plus de 150 tonneaux. *Emu-Bay*, port situé sur la côte nord-ouest de l'île, est assez importante. On y voit de beaux chemins et des ponts en pierre, construits pour favoriser le commerce.

Hobarts-Town, la résidence du gouverneur et de toutes les autorités. Elle est au fond d'une petite baie nommée *Sullivan-Cove*, près de l'embouchure de la belle rivière du Derwent, et à peu de distance du mont Wellington, ou de la Table, qui s'élève à 1.310 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, et qui est couvert de neige pendant six mois de l'année. C'est une ville bâtie avec élégance et régularité; toutes ses rues, coupées à angle droit, ont 20 mètres de largeur; une source abondante d'eau douce la traverse en mettant en mouvement trois moulins à grains. L'hôtel du gouverneur, la maison de justice, les casernes et les magasins du gouvernement sont beaux; l'église de Saint-David contient environ 1,000 personnes; l'hôpital est vaste et commode. La fondation de cette ville ne date que de 1804, sa population s'est accrue si rapidement, que déjà elle compte plus de 14,000 habitants. On y trouve même un nombre de familles bien élevées, assez grand pour pouvoir y jouir des charmes qu'offre la société. Une belle salle y a été construite pour les concerts et les bals. Il s'y est formé une société d'agriculture; on y imprime deux journaux; des maisons d'éducation et plusieurs écoles d'enseignement mutuel y sont établies; le commerce et l'industrie y prennent chaque jour de l'accroissement. Depuis 1824, on y a ouvert une

banque d'escompte, des caisses d'épargnes et de secours; plusieurs manufactures de draps y ont été fondées; on y voit prospérer 16 brasseries et distilleries; enfin son port est l'un des plus beaux de l'Océanie. Un service régulier de postes est établi entre Hobarts-Town et les principales villes de l'île. Au sud de la ville, jusqu'à l'embouchure de la rivière, s'étend le *district de Queenborough,* qui contient quelques habitations éparses çà et là dans la campagne. Sur le mont Nelson, on a placé un poste de signaux et un télégraphe qui communique avec le fort Mulgrave, et donne au gouverneur connaissance des navires qui se présentent devant le cap sud-ouest.

New-Town se trouve aussi dans le même comté. C'est le chef-lieu d'un canton voisin d'Hobarts-Town, remarquable par ses fermes et ses maisons de campagne situées le long de la rivière du Derwent.

Sorrel-Town, près de Port-Macquarie, chef-lieu du district de Sussex, est une petite ville florissante qui possède une belle église en pierre de taille, une prison, une école et une caserne. Dans ses environs, on exploite une abondante mine de houille, richesse importante pour la navigation à vapeur dans ces parages.

Elisabeth-Town et *Port-Arthur* sont encore des villages que nous devons mentionner. Ce dernier endroit, situé sur une presqu'île dont l'isthme est gardé par un détachement de soldats et une meute de bouledogues, est un établissement où l'on relègue les déportés ou *convicts* indisciplinés, les scélérats incorrigibles de la colonie. Il y a un petit fort.

Nous avons déjà dit que l'on élevait la population de l'île, en 1845, à 80,164 habitants; mais depuis cette époque elle a dû considérablement augmenter à la suite de l'impulsion donnée à l'émigration européenne par la découverte des mines d'or de l'Australie. Cette population présente, comme dans la Nouvelle-Hollande, une disproportion notable entre les deux sexes : on y compte une femme pour huit hommes, parmi les déportés, et cinq pour sept parmi les colons libres. Les propriétaires émigrants et les *emancipists,* qui ont obtenu des *convicts* du gouvernement, sont chargés de les nourrir, de les vêtir et de leur mettre de côté quelque argent pour qu'ils ne se trouvent pas sans ressources lorsqu'ils seront libérés. Mais aussi, ils ont le droit exorbitant de leur infliger, selon leur bon plaisir, les peines coercitives les plus fortes.

La colonie est administrée par un gouverneur, qui réside à Hobarts-Town, assisté d'un conseil législatif et exécutif. La laine est le principal produit de la colonie, qui compte plus de 1,400,000 moutons et 80,000 têtes de gros bétail; elle exporte encore de l'huile et des fanons de baleine;

le chiffre des exportations atteint 22 millions de francs, et celui des importations 30 millions.

Il nous reste à citer les principales îles qui dépendent du groupe de Diemen. Celle de *Bruny*, non loin de l'embouchure du Derwent, n'a pas 11 lieues de longueur; elle est couverte de bois, et peuplée d'hommes qui ressemblent à ceux de la terre de Diemen, mais qui ne paraissent pas avoir de demeures fixes. Les îles *Furneaux* sont presque entièrement composées d'une roche de quartz opaque, comme le promontoire de Wilson dans la Nouvelle-Galles méridionale; les roches, dans cette dernière, sont d'une nature molle et tendre; ainsi, la mer a pu élargir un peu les canaux qui séparent la terre de Diemen de l'Australie. Le groupe des îles Furneaux se compose de trois grandes îles et de plusieurs petites habitées momentanément tous les ans par des pêcheurs, que la grande quantité de phoques y attire. Les petites îles de *Maria* et *Sarah* sont devenues depuis quelques temps des stations pénales : cette dernière est devant Port-Macquarie; *King*, longue de 14 lieues et large de 9, située dans la partie occidentale du détroit de Bass, est embellie par une végétation active et couverte de forêts impénétrables. Elle serait favorable à l'établissement d'une colonie, si elle possédait un port. Les îles *Schouten*, *Maatzuyker*, *Mewstone*, *Pedra-Branca*, *Friars*, *Maurouard* et *Saint-George*, n'offrent rien de remarquable.

A l'est de l'Australie s'élève une petite île habitée, que l'on nommme l'*île du lord Howe*. Elle produit peu d'arbres, à l'exception du palmiste à chou qui y est très-multiplié. On y trouve une grande quantité de tortues, de pigeons et des oies sauvages. Cette île, qui fut découverte en 1788 par le capitaine anglais Ball, a 2 lieues de longueur et la forme d'un croissant. Près de ses côtes méridionales s'élève un rocher fort escarpé, appelé *pyramide de Ball*. En se dirigeant vers le nord, le navigateur évite de toucher un banc de sable appelé *banc de Middleton*, puis il arrive à une île du même nom, couverte de montagnes et de forêts.

L'île de *Norfolk* est située à environ 135 lieues à l'est de la précédente. Les Anglais y fondèrent une colonie qui devint d'abord florissante, mais que le défaut de port fit abandonner en 1805. Depuis cette époque, le seul point qui offre une plage sablonneuse a été choisi par le gouvernement anglais pour l'établissement d'une colonie pénale. Cette colonie se compose d'un vaste bâtiment carré qui sert à renfermer les condamnés, des casernes et de la maison du commandant. Il n'est permis aujourd'hui à personne de s'établir dans l'île; elle ne renferme que les officiers du gouvernement, la

garnison et les détenus. Il est défendu à tous les bâtiments d'en approcher : ceux de l'État même ne doivent le faire qu'en cas d'absolue nécessité et après avoir fait certains signaux secrets. Cette ile peut avoir 5 à 6 lieues de circuit ; elle forme un petit groupe avec deux îlots nommés *Népéan* et *Philip*. Les récifs de corail s'étendent au sud jusqu'à 7 lieues. Norfolk passe pour un des points les plus pittoresques du globe. Elle est en partie d'origine volcanique, et toute sa circonférence est bornée, à l'exception d'un seul côté, par d'immenses colonnes de balsate qui s'élèvent à une grande hauteur comme une muraille. Un calcaire jaunâtre, commun à la Nouvelle-Zélande, forme une partie du sol de l'île ; un terreau noir le recouvre à une grande profondeur ; la végétation est forte et abondante ; le *formium tenax* y vient beaucoup plus beau que dans la Nouvelle-Zélande ; les pins, qui y atteignent une hauteur de plus de 50 mètres sur 5 ou 6 de circonférence, ont le bois moins léger qu'à la nouvelle-Calédonie, et moins dur qu'à la Nouvelle-Zélande. Le chou-palmiste, l'oseille sauvage, le fenouil marin, y abondent. Les Anglais y ont porté les blés et les animaux domestiques de l'Europe. Les récifs de corail qui entourent l'île n'en permettent l'abord qu'à de petites embarcations.

En naviguant au nord de l'île de Norfolk, nous trouverons la *Nouvelle-Calédonie*, île assez considérable, puisque sa longueur est de 80 à 90 lieues, sur 18 à 20 de large. Mais le navigateur doit éviter la côte du sud et de l'ouest, qui présente une chaîne effrayante de récifs prolongée au delà de cette île pendant un espace de 100 lieues, du sud-est au nord-ouest [1].

La Nouvelle-Calédonie paraît traversée entièrement par une chaîne de montagnes qui s'étendent dans toute sa longueur : elles s'élèvent graduellement, vers l'est-sud-est, à environ 1,600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Une cime atteint 2,400 mètres. Les principales roches sont le quartz, le mica, une stéatite plus ou moins dure, de l'amphibole vert, des grenats, de la mine de fer spéculaire. On a trouvé des colonnes de basalte et un volcan en activité. Il est probable que les montagnes de la Nouvelle-Calédonie contiennent de riches veines métalliques.

L'arbre à pain diffère peu ici de celui des îles Polynésiennes. Le bananier cultivé forme de belles allées. L'on cultive encore la canne à sucre et l'*arum*. Le cocotier couvre les flancs de quelques vallées. Parmi les autres végétaux, on remarque l'arbre nommé *commersonia echinata*, qui croît abondamment aux Moluques ; l'*hibiscus tiliaceus*, dont les habitants mâchent les jeunes pousses ; le *dolichos tuberosus*, dont ils mangent les racines

[1] *Labillardière :* Voyage à la recherche de La Pérouse, I, 199 et suiv.

les avoir fait griller sur des charbons ; le *diacophillum verticillatum* nouveau genre qui a beaucoup de rapport avec le *dragonnier*, et qui croît sur le sommet des montagnes. L'*hipoxis*, dont les Calédoniens mangent aussi les racines, vient spontanément dans les forêts. L'*antholoma* est un des plus beaux arbustes ; il croit sur les hauteurs ; il a environ 6 mètres 50 centimètres de haut; il forme un nouveau genre de la famille des plaqueminiers.

Les chiens et les cochons même étaient inconnus ici avant l'arrivée des Européens. Les oiseaux les plus communs sont une espèce nouvelle de pie, de très-gros pigeons, des corbeaux calédoniens. L'araignée *nouqui* forme des filets assez forts pour qu'en les déchirant on éprouve une sorte de résistance. Elle sert à la nourriture des indigènes.

Parmi les mouillages de l'île, nous remarquerons le *hâvre de Balade*, où Cook a séjourné ; le port *Saint-Vincent*, voisin du volcan dont nous avons parlé, et le *Hâvre Trompeur*, où d'Entrecasteaux dit n'avoir pu entrer, mais que le navigateur anglais Kent a fait connaître comme un vaste et excellent port, situé derrière l'affreuse chaîne de récifs qui bordent la côte occidentale.

Les habitants ont les cheveux presque laineux et la peau fort grasse. Quelques-uns ont les lèvres épaisses des nègres d'Afrique. Lestes et agiles, ils montent sur les arbres comme s'ils marchaient sur un plan horizontal. Cook vante la douceur de leur caractère et la chasteté des femmes. D'Entrecasteaux et Labillardière les peignent comme aussi cruels, aussi perfides, aussi enclins au vol que les autres insulaires du Grand-Océan. Les femmes se vendaient pour un clou, et la grandeur du clou variait selon la beauté de la personne. Ignorant l'usage de l'arc, ils s'arment de zagaies et de massues, qu'ils fabriquent avec beaucoup de soin ; ils se servent aussi de la fronde. Des observations exactes et récentes ont prouvé qu'ils étaient anthropophages par goût; ils tâtaient, avec un air de gourmandise, les parties les plus musculeuses du corps humain, et mangèrent un lambeau de chair d'enfant. Ils se nourrissent ordinairement de coquillages, de poissons, de racines, et mangent, outre une espèce d'araignée, de la stéatite verdâtre et friable. Les femmes n'ont d'autre vêtement qu'une ceinture de filament d'écorce; plusieurs, parmi les hommes, ont la tête entourée d'un filet à mailles ou d'une coiffure faite avec des feuilles et le poil de la chauve-souris *vampire*. Ils élèvent sur les montagnes de petits murs les uns au-dessus des autres, pour arrêter l'éboulement des terrains, qui sont en général stériles. Les maisons ont la forme d'une ruche, et des portes à battants

sculptés. Leur idiome, rauque et dur, semble différer entièrement de ceux de la Polynésie.

Forster évalua la population de cette terre à 50,000 habitants; mais d'Entrecasteaux, dans son voyage, crut remarquer que ce chiffre était trop élevé. Les petites îles qui entourent la Nouvelle-Calédonie sont celles de l'*Observatoire*, de *Beaupré*, de *Loyally*, *Botanique*, *Hohoua*, et celle des *Pins*, qui nourrit des cyprès colonnaires de plus de 35 mètres de hauteur.

Le grand récif qui borde la Nouvelle-Calédonie à l'ouest, et qui s'étend 90 à 100 lieues au nord, présente au navigateur l'image d'une mort inévitable, au cas que les vents et les courants y poussent son vaisseau. De cette île jusqu'à l'Australie, la mer est semée de bancs de corail, les uns plus étendus et plus dangereux que les autres.

A l'est de la Nouvelle-Calédonie, se trouve le petit rocher volcanique auquel Dumont d'Urville a laissé le nom de *volcan Mathew*. Voici la description qu'il en donne : « Nous approchions rapidement et nous exa-« minions d'un œil indécis et curieux un nuage fort épais, stationnaire sur « la cime de ce rocher isolé. Bientôt nous ne pûmes douter qu'il ne fût le « produit d'une fumée sans cesse renouvelée. Le centre offrait l'aspect « d'un cratère à demi éboulé, et des tourbillons de fumée s'en exhalaient « sans cesse, ainsi que des flancs de la partie occidentale qui se dessine « sous la forme d'un morne arrondi et peu élevé. Les tourbillons, transpa-« rents et bleuâtres à leur base, formaient une longue colonne d'une teinte « obscure. De grands espaces étaient entièrement couverts de soufre; leur « teinte dorée contrastait avec la couleur triste et sombre des pierres du « reste de l'île, qui ne paraît être qu'un amas de scories et de laves refroi-« dies. Ce roc enflammé n'a pas plus de 2 milles de circuit, sa hauteur « doit être de 115 à 140 mètres. C'est peut-être le plus petit des volcans « isolés que l'on connaisse sur la surface du globe [1]. »

Au nord et à l'est de la Nouvelle-Calédonie se présente un archipel important par l'étendue et la fertilité des îles qui le composent. Fernandès de Quiros, qui en découvrit, en 1606, la terre principale, lui donna le nom d'*Australia del Espiritu Santo*. Cent soixante-deux ans plus tard, Bougainville y ajouta quelques îles qu'il nomma *Grandes-Cyclades*, nom choisi avec goût. Le capitaine Cook vint six ans après, et acheva la découverte des principales îles; il n'eut qu'à faire l'application du principe sur les chaînes sous-marines. Il paraît avoir atteint l'extrémité méridionale de la chaîne; mais au nord, le capitaine Blighen a encore trouvé une continuation com-

[1] Voyage de la corvette l'*Astrolabe*, t. V, p. 104.

posée d'îles que probablement Quiros avait vues. Le capitaine Cook a voulu donner à l'ensemble de cet archipel le nom de *Nouvelles-Hébrides,* prétention que Fleurieu repousse avec force, en proposant de conserver le souvenir de la première découverte de la dénomination d'*archipel du Saint-Esprit.*

Le groupe le plus méridional de cet archipel est détaché du reste de la chaîne; il comprend cinq îles qui, à l'exception de celle d'*Immer,* sont élevées et sans récifs de corail. Celle de *Tanna* présente le phénomène intéressant d'un volcan très-actif. Forster et Sparmann essayèrent en vain de pénétrer jusqu'à cette montagne ignivome, qui pourtant n'est pas une des plus élevées. Le volcan était agité de convulsions, et les cendres qu'il vomissait avec le feu obscurcissaient l'air. La pluie qui tomba dans ce moment était un composé d'eau, de sable et de terre, de telle sorte qu'on pouvait l'appeler une ondée de vase. Mais ces feux souterrains semblent contribuer beaucoup à la richesse de végétation qui distingue cette île. Plusieurs plantes y prennent deux fois la hauteur qu'elles ont dans les autres contrées : leurs feuilles sont plus larges, et leurs parfums plus forts. Plusieurs terrains exhalent des vapeurs sulfureuses; des sources chaudes s'en élancent. Tanna présente aussi des couches d'argile mêlées de terre alumineuse, de blocs de craie et de tripoli. Le soufre y abonde, et l'on trouve quelques indices de cuivre.

Les sites de Tanna ont quelque chose de plus doux et de plus élégant que ceux de Taïti, parce que les montagnes ne s'élancent pas brusquement du milieu d'une plaine étroite, mais sont précédées de plusieurs rangées de collines entrecoupées de larges vallées. On y trouve des bananiers, des cannes à sucre, des patates et plusieurs sortes d'arbres fruitiers. Les voyageurs anglais y virent le pigeon qui, aux Moluques, dissémine les muscades véritables; dans le jabot d'un de ces oiseaux ils trouvèrent une noix de muscade oblongue; les naturels leur en firent voir plusieurs encore entourées de leur macis. Ainsi, point de doute qu'il ne croisse une variété de muscadier dans ces îles; on ne put cependant en trouver aucun dans le petit espace que les Anglais eurent la permission de parcourir.

Les naturels ressemblent plus à ceux de l'Australie qu'aux insulaires des îles des Amis.

Les hommes ont le teint d'un noir qui tire sur le brun; ils sont d'une taille moyenne, mais musculeux et vigoureux; leur barbe forte, noire et bouclée; leur chevelure noire, épaisse et arrangée à la *porc épic;* les traits du visage prononcés et ouverts; tout enfin leur donne un air mâle et guer-

rier. La singularité de leurs ornements, le petit bâton qui traverse le bout du nez, le *pagne* qui couvre à la vérité les parties honteuses, mais de manière à les faire remarquer davantage, enfin l'usage d'un fard grossier, tiré des terres ocreuses et calcaires, indiquent clairement la parenté de ces insulaires avec ceux de la Nouvelle-Calédonie, de la Nouvelle Guinée et de l'archipel Salomon. D'un autre côté, les arts de ces insulaires paraissent avoir eu une origine commune avec ceux répandus chez les Polynésiens. Leurs arcs faits du plus beau bois élastique, leurs frondes, leurs massues, leurs dards, avec lesquels ils percent une planche de bois de 9 centimètres d'épaisseur, rappellent souvent les armes usitées aux îles des Amis. La langue de Tanna et celle d'Erromango diffèrent entre elles; l'une et l'autre n'ont guère de ressemblance avec la langue générale de la Polynésie.

Les femmes des Nouvelles-Hébrides, réduites à l'état d'esclavage, perdent bientôt le peu d'attraits que la nature daigne leur accorder. Elles sont faibles et petites. Plusieurs jeunes filles, dit Forster, avaient des traits fort agréables, et un sourire qui devint plus touchant à mesure que leur frayeur se dissipa. Elles avaient les formes sveltes, les bras d'une délicatesse particulière, le sein rond et plein, et elles n'étaient couvertes que jusqu'aux genoux. Leurs cheveux bouclés flottaient sur leur tête ou étaient retenus par une tresse, et la feuille de banane verte qu'elles y portaient ordinairement, montrait avec un certain avantage leur couleur noire. Elles repoussaient avec pudeur les instances des matelots.

Les îles *Annatom*, *Saint-Barthélemy*, *Erronan*, *Hinchinbrook*, *Immer*, *Montaguë*, *Pain-de-Sucre*, *Pic-d'Etoile*, *Shepherd* et *Three-Hills* n'offrent rien de remarquable. *Erromango* est importante par son étendue : elle a environ 32 lieues de circonférence. Les habitants, noirs et bien faits, sont actifs et intelligents; ils se livrent, dit-on, avec succès à l'agriculture ; les plantations sont entourées de haies, et les maisons couvertes en chaume. Cependant les voyageurs les plus récents les représentent comme de féroces anthropophages, vivant dans un état de guerre continuel, non-seulement entre eux, mais avec les habitants des îles voisines. Erromango abonde en forêts de bois de santal : aussi les Anglais et les Anglo-Américains y ont-ils formé, dans ces derniers temps, des établissements temporaires pour la coupe de ce bois précieux.

Cook a encore découvert l'île *Sandwich*, qui a environ 10 lieues de tour, et qui lui présentait le même aspect de fertilité que les précédentes. De fraîches teintes de verdure paraient ses bosquets entremêlés de beaucoup

[1] *Forster*, Voyage, II, p. 225.

de cocotiers : les montagnes s'élevaient fort avant dans l'intérieur des terres, et il y avait à leurs pieds plusieurs cantons plus bas, couverts de bois et entremêlés de champs cultivés qui offrent précisément la couleur de nos guérets. L'île fut jugée très-propre à un établissement.

L'île *Api* ou *Apée,* et l'île *Paoum* ou *Paoom,* ne furent pas examinées en détail ; mais on sait aujourd'hui que la première a une vingtaine de lieues de tour, qu'elle est couverte de montagnes et de forêts ; que la seconde n'est qu'un rocher volcanique stérile d'une grande élévation, et que, vue dans une certaine direction, elle présente l'aspect de deux îles. *Ambrim* se fait remarquer par un volcan qui lance impétueusement des colonnes d'une fumée blanchâtre. Elle paraît fertile et cultivée. L'île *Banks* est importante par son étendue.

Dans l'île *Pentecôte* on vit beaucoup de plantations, beaucoup de feux. L'île *Aurore,* plus majestueuse, est ornée de forêts pittoresques où jaillissent des cascades. L'odieux nom d'*île des Lépreux,* donné par Bougainville à une petite île voisine, n'est fondé sur aucune circonstance particulière : une sorte de lèpre blanche est répandue dans toute l'Océanie.

Les deux grandes îles de *Mallicolo* et du *Saint-Esprit* constituent une chaîne particulière et plus occidentale que celle que nous venons de suivre.

Mallicolo fut indiquée à Quiros par les indigènes, qui la désignèrent comme une grande terre, quoiqu'elle n'ait que 18 lieues de long. Les Espagnols crurent entendre prononcer le nom *Manicola.* Bien arrosée et bien boisée, cette île paraît posséder un sol fertile. Les cochons et les volailles étaient les seuls animaux domestiques : Cook y avait ajouté des chiens.

On pourrait presque regarder les habitants de *Mallicolo* comme une espèce de singes ; ils sont très-hideux, et diffèrent beaucoup des autres nations de cette partie du monde. Ces hommes sont d'une couleur bronzée ; en général, leur hauteur n'excède pas 1 mètre 75 centimètres ; leurs membres manquaient souvent de proportion ; ils avaient les jambes et les bras longs et grêles, la tête longue, le visage aplati et la mine des singes ; ajoutez à ces traits un large nez plat, les os des joues proéminents, et l'os frontal très-étroit et comprimé en arrière, comme chez les animaux. Leurs cheveux sont crépus, sans être aussi laineux que ceux d'un nègre de l'Afrique.

Cette peuplade ressemble singulièrement aux sauvages demi-singes que Flinders observa dans la Nouvelle-Galles, aux environs de la baie des Verreries. Leur dialecte offre ces sifflements, ces battements de langue.

ces combinaisons bizarres de consonnes qui, dans les idiomes d'Afrique, bravent les organes européens. Ils prononcent facilement les mots russes et allemands. Dans leur costume, on remarque la ceinture qui, très-serrée, leur donne l'air de grosses fourmis. Ce *pagne*, indécemment pudique, les fait ressembler au dieu des jardins. Ils ont des flèches empoisonnées, dont la blessure donne une mort prompte. La faiblesse a toujours recours à la perfidie.

La *terre du Saint-Esprit*, la plus grande et la plus occidentale de tout l'archipel, a 22 lieues de long sur une largeur de 12 lieues, et plus de 60 de circuit. Les côtes, surtout celles à l'occident, sont d'une hauteur extraordinaire, et forment une chaîne suivie de montagnes qui, en quelques endroits, s'élèvent directement des bords de la mer. Mais, en général, l'île est bordée de belles collines bien boisées, de vallées ouvertes et de diverses plantations Les îles qui gisent le long des côtes méridionales et orientales doivent vraisemblablement former des baies et des ports aussi bien abrités que la grande baie de *Saint-Jacques et Saint-Philippe*, qui se trouve à l'est; c'est là qu'ont mouillé Quiros et Cook, dans le port de *Vera-Cruz*, non loin de la rivière *Jourdain*. Le pieux navigateur espagnol voulut y fonder la ville de la *Nouvelle-Jérusalem;* mais avant qu'il eût pu en élever la première cabane, une discussion sanglante avec les indigènes et le manque de vivres l'obligèrent à s'en retourner en Amérique.

Les habitants, plus forts et mieux faits que ceux de Mallicolo, étaient de couleur noire, et leurs cheveux paraissaient lainés, ou du moins très-bouclés. Ils prononçaient quelques mots de la langue des îles des Amis et de la Société. Quiros y vit des hommes de diverses couleurs; les uns avaient le teint de mulâtre, les autres étaient noirs; il y en avait de blancs avec des cheveux roux. Ces derniers étaient probablement des habitants de l'île d'Erromango. Forster déplore avec raison la précipitation avec laquelle on fit la reconnaissance de cette contrée. Un événement malheureux y contribua. On avait pris, en partant de Mallicolo, un poisson qui parut être un *sparus erythrinus;* tous ceux qui en mangèrent furent attaqués de tranchées, de douleurs aiguës, de vertiges; leurs corps se couvraient de boutons; ils éprouvaient une langueur mortelle. Cependant il n'y eut qu'un chien et un cochon qui en moururent. Il est à remarquer que l'espagnol Quiros essuya le même accident.

Observons toutefois que ce navigateur, dans sa relation écrite avec beaucoup de candeur, ne vante que la végétation riche et variée, les belles forêts débarrassées de plantes sarmenteuses, les eaux fraîches et salubres. Si, dans cinquante mémoires présentés à la cour d'Espagne, il faisait

figurer des *mines d'argent*, n'était-ce pas un innocent artifice pour intéresser à ses nobles profits les esprits avides des hommes puissants?

Il resterait encore à retrouver plusieurs îles que Quiros découvrit avant d'arriver à la terre du Saint-Esprit: telles sont entre autres *Tikopia*, *San-Marcos*, *Vergel* et autres qui répondraient assez bien aux îles *Barwel*, *Pandore* et *Cherry*, et au groupe des *îles de Banks*, trouvées par le capitaine Edwards au nord-est de la terre du Saint-Esprit.

Tikopia ou *Tucopia*, la même que *Barwel*, est une île élevée, montueuse, bien boisée, qui n'a guère que 3 lieues de circonférence et 4 ou 500 habitants. Sur la côte sud-est se trouve *Derolo*, étang d'eau saumâtre peuplé de canards sauvages. Les habitants obéissent à quatre chefs et leur payent un tribut pour leur pêche. Chacun de ces chefs habite un des villages *Mapsanga*, *Arniera*, *Lan-ha-Tealou* et *Rarou-Niou*. L'un de ces chefs supérieur aux autres, remplit les fonctions de magistrat suprême ou de roi. Les Tikopiens sont gais, doux et pleins de bonne foi. Ils n'ont jamais de guerre entre eux. Leur tatouage consiste en plusieurs lignes tracées sur la poitrine et quelquefois sur le dos. Ils portent des anneaux d'écaille de tortue aux oreilles et dans la cloison du nez. Le nombre des femmes dépasse celui des hommes: aussi la polygamie y est-elle permise. Quand on demande à ces peuples s'ils croient à une autre vie pendant laquelle les méchants seront tourmentés, ils répondent qu'ils vont tous au ciel après leur mort, parce que parmi eux il n'y a point de méchants. Leur nourriture consiste en fruits, racines, poissons et coquillages. Ils ont le respect le plus profond pour la murène, qui est regardée comme un des principaux dieux de l'île. Quiros découvrit Tikopia en 1606. Le capitaine anglais Dillon la visita en 1813, et y abandonna un matelot prussien; lorsqu'il y retourna en 1827, il vit une épée française au côté du Prussien, qui lui dit que plusieurs insulaires étaient en possession de sabres, de chaudières en fonte et de cuillers en argent, de fabrication française. L'existence de ces objets fut pour le capitaine Dillon un indice certain que le naufrage de l'infortuné La Pérouse avait eu lieu dans quelque archipel voisin [1].

L'île *Mitre* n'est qu'un rocher d'un mille d'étendue, de 130 à 150 mètres d'élévation, escarpé et médiocrement boisé. Il est composé de deux mondrains égaux, qui de loin paraissent séparés. On voit dans la partie septentrionale un rocher cylindrique, percé par le milieu, et élevé de 60 mètres. On n'y a point observé d'habitants. L'île *Cherry* n'a rien qui la caractérise.

[1] Voyez notre premier volume, livre xxv, page 410.

La description de l'*île de Pitt*, très-haute et boisée, que le capitaine Edward découvrit en 1701, convient à celle du *Portail de Belin*. En descendant au sud jusqu'au 14e degré et demi de latitude, Quiros découvrit une île élevée, qu'il nomma *Nuestra-Senora da Luz ;* et immédiatement après il vit au sud, à l'est et à l'ouest, plusieurs terres hautes et étendues; dans l'une d'elles, il découvrit la baie de Saint-Philippe et de Saint-Jacques. Il est impossible de ne pas reconnaître ici la position où se trouvera tout navigateur qui, après avoir passé le *Pic de l'Étoile*, entrera dans le canal qu'environnent d'un côté la terre du Saint-Esprit et Mallicolo, de l'autre les îles Aurore et Pentecôte. Une autre relation qui ne dit rien de l'île *Nuestra-Senora* ou *Pic de l'Étoile*, donne en revanche la preuve expresse que les Grandes Cyclades de Bougainville avaient été vues et nommées par ce navigateur; car il trouva, à 17 degrés de latitude et seulement à 7 lieues de la terre du Saint-Esprit, deux îles, savoir *Cordoba* et *Clementina*, qui paraissent identiques avec celles d'Aurore et de Pentecôte. Enfin l'île *Belen* et celle dite le *Pilier de Saragosse*, vers lesquelles le vent du nord-est poussa la flotte sortie de la baie de Saint-Philippe, doivent appartenir à une chaîne qui lierait l'archipel du Saint Esprit aux îles Salomon.

A l'est des Nouvelles-Hebrides se trouve un groupe considérable, qui porte le nom de *Fidji* chez tous les géographes, ou celui d'*îles du Prince-Guillaume,* que lui donna Abel Tasman. On l'a aussi appelé *archipel de Viti.*

Les indigènes appartiennent à la race papoue. Ils ont le haut du front et le nez élargi, les lèvres grosses, les cheveux frisés; leur peau est d'une couleur tirant sur le chocolat. Leur taille est de 1 mètre 80 centimètres, et leur constitution robuste. Ils vont presque nus; tout leur vêtement consiste en une ceinture qui passe entre les cuisses. Ils portent aux bras et aux jambes des bracelets, et suspendent à leur cou des colliers de dents humaines. Plusieurs entourent leur tête d'étoffes blanches en forme de turban, et ont les cheveux teints en noir ou en rouge. Cette couleur prend une nouvelle intensité du charbon dont ils se frottent. Quelques-uns ont la chevelure divisée en deux touffes par un sillon qui va d'une oreille à l'autre. Leur tatouage est en relief; pour cela, ils se font sur les bras et à la poitrine des trous qu'ils renouvellent jusqu'à ce que les chairs fassent une cicatrice égale à une petite cerise. Ils pratiquent la circoncision comme dans plusieurs autres îles de l'Océanie.

Les femmes vont à la pêche à l'exclusion des maris, dont l'office est de faire la guerre, de construire les maisons, les pirogues, et de travailler à la terre. On les marie de très-bonne heure, mais elles n'habitent avec leur

époux que lorsqu'il a atteint l'âge de 20 ans. La polygamie est autorisée par la coutume ; cependant elle n'est permise qu'aux chefs, qui peuvent, selon leurs richessses, avoir de dix à soixante femmes. Les femmes ont de deux à six enfants, dont elles prennent le plus grand soin.

Ces peuples suivent, pour leur lever et leur coucher, les lois que la nature paraît avoir tracées : ils se couchent au commencement de la nuit et se lèvent au point du jour. Ils allument le feu par le frottement de deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Ils ont des esclaves des deux sexes ; le roi a près de cent esclaves mâles, et il peut réduire à l'esclavage toutes les femmes qui dépendent de ses possessions. Quand un chef meurt, on tue plusieurs de ses femmes ; et si c'est le roi ou la reine, les victimes se coupent un doigt de la main et du pied.

Les prêtres que l'on voit parmi ces insulaires portent le nom d'*ambetti*. Ils ont un dieu du premier ordre qui, disent-ils, a créé la terre, la mer, le soleil, les étoiles et tout ce qui existe. Leurs dieux du second ordre, ainsi que les déesses, sont en grand nombre. Ils leur offrent des bananes, des étoffes, des cochons, etc., mais non des sacrifices humains. Ils croient à l'immortalité de l'âme, et prétendent que tous vont après leur mort rejoindre leur principale divinité. Les ennemis tués dans les combats sont mangés par les vainqueurs.

Dans ces îles, le roi reçoit des tributs de dents de baleine, qui sont la monnaie du pays ; les impôts se payent aussi en nattes, en étoffes, en pirogues, en coquilles, en bananes, en ignames, en cocos, en poules, en cochons et en autres productions utiles. A la mort du roi, son frère lui succède, et à défaut de frère, c'est son fils qui est maître du pouvoir. Il peut régner en souverain sur tous ses États ; mais il doit se soumettre aux lois établies par les prêtres. Quand une île refuse de payer le tribut, on lui déclare la guerre ; si c'est un seul individu, il est puni de mort.

Les voyageurs naufragés sont tués par ces insulaires ou chargés des armes à feu dans les combats, comme étant des plus habiles à s'en servir. Le suicide est connu dans ces îles, mais il n'y a que ceux qui ont reçu quelque mauvais traitement des chefs qui se livrent à une mort volontaire ; alors ils se pendent. On étrangle ceux qui tombent dans un état d'aliénation mentale. Le vol, fréquent parmi ces peuples, est ordinairement impuni ; si les chefs se trouvent lésés, on met à mort celui qui s'est rendu coupable. Un chef qui tue un homme doit prendre son nom et l'ajouter au sien.

Les armes des Vitiens sont faites dans le genre de celles de Tonga·

Tabou, mais elles sont moins artistement travaillées[1]. Il faut cependant excepter le casse-tête, formé d'un bouton sphérique de 11 centimètres et d'un manche de 33 centimètres de longueur : cette arme est enrichie de ciselures et incrustée de dents humaines.

Nous ne pouvons indiquer le chiffre de la population de cet archipel ; il paraît être compris entre 70,000 et 100,000 individus. Cette population est moindre en temps de guerre, et plus considérable pendant la paix

Paou ou *Viti-Levou*, et *Navihei-Levou*, sont les deux plus grandes îles de cet archipel. La première a 50 lieues de circonférence ; elle est célèbre par le bois de santal qu'elle produit en abondance, et que les Européens et les Américains viennent y chercher : sa population est très-nombreuse. La seconde porte aussi les noms de *Bawo* et *Ambow*. Les autres sont *Middleton*, *Myvoulla*, *Farewell*, dont le vrai nom paraît être *Zigombia*, *Akatembo*, l'île *Table*, celle de la *Tortue*, et plusieurs autres dont le nombre semble devoir être porté à plus de 200. On pourrait regarder comme une dépendance de l'archipel de Viti le groupe d'*Ono*, dont les habitants, doux et pacifiques et vivant de poissons, passent pour assez bons navigateurs.

Au nord des îles Viti ou Fidji on rencontre plusieurs îles détachées. La plus remarquable aujourd'hui est celle de *Rotouma*, que l'on a regardée à tort comme l'île de *Taumago* ou *Taumako* de Quiros, et que des navigateurs anglais ont appelée *Grenville*. Le capitaine Wilson, de retour du voyage des missionnaires, y aborda. «La fertilité et la population de cette île isolée « paraissent extrêmes. Dans un espace de moins d'un mille anglais de long, « nous comptâmes, dit ce voyageur, 200 maisons sans celles qui devaient « être cachées derrière les arbres. Les cochons, les volailles et les fruits « abondent ici, et c'est une des meilleures places de rafraîchissement. » Rotouma est montagneuse et d'une médiocre hauteur. L'extrémité méridionale se termine en pointe basse, et semble former une petite île conique ; mais il n'y a point d'interruption entre l'île et cet îlot apparent. La même chose se fait remarquer à la partie septentrionale : deux îlots, dont l'un est très-plat, sont à 2 ou 3 milles de cette extrémité. L'aspect de cette terre est très-agréable ; on ne voit çà et là que des tapis de verdure ; les montagnes paraissent volcaniques. Il n'y a point de cours d'eau dans l'île ; les naturels ne se servent que d'eau de puits.

Les habitants sont bien faits et d'une taille presque toujours au-dessus de la moyenne. Ils ont des traits réguliers et une physionomie douce et pleine de gaieté. Leurs cheveux longs sont relevés en touffe derrière la tête ; leur

[1] Voyage de *Dumont d'Urville*, IV, p. 452.

nez un peu épaté, leurs yeux de feu, leurs dents d'ivoire et leur barbe rasée leur donnent une apparence de bonté qu'on trouve rarement dans la Polynésie. Les lobes des oreilles sont percés de trous propres à recevoir des fleurs ou des herbes odorantes. Leur corps a un embonpoint raisonnable; leur peau est douce, lisse, couleur de cuivre clair, plus foncée chez quelques uns. Ils vont presque nus; leur vêtement consiste en un étroit *maro* et une natte qui leur ceint le corps et tombe jusqu'aux genoux. Ils s'enduisent le corps avec une poussière rouge, jaune ou couleur d'orange mêlée à de l'huile de coco, et paraissent pratiquer la circoncision.

Ils ont pour le vol un penchant prononcé, comme presque tous les peuples sauvages. Ils ne paraissent avoir d'autre arme que le casse-tête, dont ils se servent avec la plus grande habileté, et une lance de 4 à 5 mètres de longueur. Leur ornement le plus ordinaire est le tatouage, dont ils se couvrent le corps d'une manière très-régulière depuis le bas de la poitrine jusqu'au genou : on n'en voit sur le reste du corps que des traces légères, qui imitent des fleurs, des oiseaux ou des poissons volants. Le nombre des habitants, que Wilson porta à 6 ou 7,000, n'a paru à M. Lesson que de 3 à 4,000. Le marin John l'a estimé de 18,000; mais son chiffre paraît être beaucoup trop fort.

Quelques cérémonies peu importantes ne peuvent donner qu'une idée imparfaite de leur croyance religieuse : ils paraissent croire à l'existence des esprits. Leur langue diffère peu de la langue océanienne générale; elle offre dans ses mots la plus grande analogie avec celle de Taïti, des îles Sandwich, des îles Viti, des îles des Amis et de la Nouvelle-Zélande.

L'île est partagée entre 24 chefs appelés *hinhangatcha*, dont chacun, selon son âge, parvient à l'autorité suprême, et l'exerce pendant vingt lunes sous le nom de *chaou*. Les chefs marient leurs jeunes filles à qui il leur plaît, et celles-ci ne peuvent refuser leurs époux sous quelque prétexte que ce soit; souvent même elles sont mariées avant de voir leurs maris.

La douceur que ces insulaires font paraître en ne permettant pas de tuer les mouches, les rats et les serpents, cède cependant à la superstition. Quand un chef meurt, toutes les familles se rassemblent, et le sort décide quels sont les deux garçons de 10 à 12 ans qui doivent être immolés et enterrés aux deux côtés du défunt. On immole deux jeunes filles à la mort de la femme du chef.

Nous voilà parvenus à une région dont la découverte a beaucoup exercé la patience des marins et la sagacité des critiques; nous voulons parler de l'*archipel de Santa-Cruz* et des *îles de Salomon*.

Le navigateur espagnol Mendana, envoyé à la découverte de la Terre australe, découvrit en 1568 une suite d'îles qu'il nomma *Islas da Salomon;* il les plaça entre 5 et 9 degrés de latitude sud; mais ses observations de longitude furent si vagues et si inexactes, que lui-même ni aucun autre navigateur ne purent de longtemps retrouver ces terres. Il paraît avoir cru, selon son estimation, se trouver à 1,450 lieues marines de Lima; mais les Espagnols voulurent cacher cette découverte, crainte d'exciter les autres nations à s'établir dans ces terres, et les auteurs, par ordre ou par ignorance, placèrent ces îles tantôt à 800, tantôt à 1,500 lieues à l'ouest du Pérou.

Dans un second voyage, Mendana ayant en vain cherché les îles Salomon, découvrit l'île de *Santa Cruz* et quelques autres. C'est l'île *Egmont* et les autres îles de la Reine-Charlotte, retrouvées par le capitaine Carteret.

D'Entrecastaux, Labillardière et plusieurs autres voyageurs récents nous ont donné une très-bonne description de l'île *Andany* ou *Nitendy*, que les Espagnols appellent *Santa-Cruz*, et les Anglais *Egmont's Island.* La *baie Trevanion* est le port le plus remarquable de cette île. Les montagnes, peu élevées, paraissent calcaires. Les habitants sont d'une couleur olivâtre, et leur physionomie a beaucoup de rapport avec celle des Moluquois: seulement on en remarque quelques-uns qui ont la peau noire, et qui paraissent être d'une race bien différente: ceux-là ont aussi les lèvres grosses, le nez large et aplati, mais tous ont les cheveux crépus et le front très-large. Ils s'épilent par tout le corps, et ils aiment à porter des cheveux blonds qu'ils parviennent, à ce qu'il paraît, à rendre tels par le moyen de la chaux, comme aux iles des Amis. Cette couleur contraste singulièrement avec le noir de leur peau, rendu plus foncé par le tatouage. Les Espagnols tentèrent en 1595 de former une colonie dans ces terres. L'établissement espagnol n'eut pas de succès; la veuve de Mendana ramena aux Philippines les débris de la colonie, échappés aux maladies et aux attaques des indigènes.

Carteret descendit sur l'île de la *Santa-Cruz*, où il eut à soutenir un combat sanglant contre les habitants. Les Anglais avaient été reçus et régalés dans une maison d'assemblée semblable, pour la forme et l'ameublement, à celles de Taïti. Les naturels étaient d'un teint noir peu foncé; l'un d'eux, qui fut fait prisonnier, avait les cheveux laineux, mais les traits réguliers. Vigoureux et brave, ce peuple défend t avec opiniâtreté son ile, qui est fertile, bien boisée, et bordée de gros villages. Carteret reconnait

la priorité de la découverte des Espagnols, et cependant il prétend donner à ce groupe le nom d'*Ile de la Reine Charlotte;* même l'île *Swalow,* qui n'a pas été retrouvée dans la position indiquée par le navigateur anglais, pourrait bien être celle de *San-Francisco,* vue par Mendana ; du moins la latitude et les traits physiques correspondent.

Nous devons citer ici quelques îles peu connues. *Tinnacoraw* ou *Volcan,* dépouvue d'arbres, mais agréablement tapissée de verdure, est remarquable par une montagne ignivome semblable à un cône régulier, échancré au sommet, haut de 800 mètres, sur une base de 1,200 mètres de diamètre. *Toboua* ou *Toupoua,* qu'on avait crue divisée par la mer, et qu'on désignait sous les noms d'*Ourry* ou *Oury,* et d'*Edgecombe* ou *Edgècumbe,* est peu étendue, mais couverte de montagnes; *Taumako* ou *Taumago* a environ 9 lieues de circonférence; Quiros, qui la découvrit en 1606, y obtint des habitants toutes sortes de rafraîchissements. Elle abonde en bananiers, en cocotiers et en palmiers. Sa population passe pour être considérable. On a cru qu'elle devait être la même que *Kennedy* ou *Mattoucty,* découverte par les Anglais en 1801, mais nous pensons que c'est à tort : d'après leur latitude, elles doivent être à 40 ou 50 lieues l'une de l'autre. On dit que les habitants de cette dernière sont cruels et féroces. *Warouka, Natiou, Mantji* et *Tchikaina,* sont peu considérables. Le groupe de *Filoli* est composé de huit îlots, dont les habitants appartiennent à la race malaisienne ; celui de *Duff* en comprend douze, peuplés d'habitants cruels et féroces.

Ce qui répand un grand intérêt sur l'archipel de Santa-Cruz, c'est qu'il comprend le groupe d'îlots sur les récifs duquel périrent, en 1788, les deux vaisseaux de La Pérouse. La certitude en a été acquise par le capitaine anglais Dillon et par Dumont d'Urville. En mémoire du célèbre navigateur français, le savant marin M. Jules de Blosseville a proposé de désigner à l'avenir des îles de Santa-Cruz sous le nom d'*archipel de La Pérouse* que nous lui conserverons.

Le groupe dont il s'agit est celui de *Vanikoro* ou *Vanikolo,* nom indigène de quatre îlots devenus célèbres; ils sont voisins de l'île Tikopia, l'une des Nouvelles-Hébrides dont nous avons parlé. Le capitaine Dumont d'Urville, qui jeta l'ancre le 21 février 1828 entre les récifs qui les entourent, prit tous les renseignements possibles près des vieillards de la principale de ces îles. Les divers renseignements s'accordèrent sur ce point que pendant une nuit fort obscure les deux bâtiments de la Pérouse furent jetés par un coup de vent au milieu des récifs de la côte méridionale de Vanikoro ; que le premier navire ne tarda pas à être abîmé dans les flots, mais

que le second resta long-temps sur la plage; que tous ceux qui montaient ces deux navires mirent pied à terre, et qu'ils construisirent avec les débris de celui qui n'avait pas coulé un petit bâtiment qu'ils terminèrent après un travail dont la durée fut de six ou sept lunes, et que montés sur ce bâtiment ils abandonnèrent l'île. Le vieillard qui fournit ces renseignements indiqua la place où le premier navire s'était abîmé : on aperçut en effet, au fond de l'eau, à quelques brasses de profondeur, des ancres, des canons, des boulets, des saumons et une immense quantité de plaques de plomb. L'équipage de l'*Astrolabe* parvint même à retirer une ancre, un canon en fonte, deux pierriers en cuivre et divers autres objets. Dès que Dumont d'Urville eut acquis la certitude que c'était bien là le lieu du naufrage de La Pérouse, il s'empressa d'élever au milieu d'un récif, à la mémoire de son illustre compatriote, un modeste monument auquel tous les hommes de son équipage se firent un devoir de travailler [1]. D'après la position que lui assigne d'Urville, Vanikoro, la plus grande du groupe, n'est autre chose que l'île de *la Recherche* de d'Entrecasteaux. Ainsi, lorsque ce capitaine, envoyé à la recherche de nos vaisseaux, découvrit cette île en 1793, c'était environ quatre ans après le naufrage de La Pérouse, il était loin de se douter, qu'en mettant pied à terre sur ce rivage insalubre, il devait atteindre le but de sa mission.

Cette île hérissée de pitons, dont les plus élevés peuvent avoir 950 mètres, ne paraît avoir que de très-petites plaines. Il n'y a point de rivière considérable. Les cours d'eau qui l'arrosent paraissent dus aux pluies qui tombent fréquemment. Les productions les plus importantes sont le tarro (*arum esculentum*), encore est-il de mauvaise qualité, le cocotier, l'*inocarpus*, dont le fruit a le goût du marron, l'arbre à pain et diverses variétés de bananiers. La population de Vanikoro peut s'élever à 1,500 individus répandus dans quelques villages qu'on remarque sur les bords de la mer. Les cases sont carrées ou ovales, et faites de feuilles de *vacoua*. Le foyer se trouve au milieu, et la fumée sort par la porte, qui est l'unique ouverture de ces modestes habitations.

[1] Il consiste en une sorte d'obélisque en bois, au milieu duquel fut placée une plaque de plomb portant l'inscription suivante :

A LA MÉMOIRE
DE LA PÉROUSE
ET DE SES COMPAGNONS,
L'ASTROLABE
14 MARS 1828.

Voyez d'ailleurs notre tome Ier chapitre XXV, page 410.

Lorsque les habitants de Vanikoro sont en toilette, ils retroussent leurs cheveux et les enveloppent d'un morceau de toile qui tombe par derrière en forme de sac arrondi et pointu. A cette espèce de bonnet ils attachent des fleurs et des feuilles vertes. Les fragments de coquilles ou les morceaux de bois qu'ils passent dans la cloison du nez et les anneaux dont ils chargent leurs oreilles et quelquefois leurs narines, leur donnent un aspect extraordinaire. Ils font un grand usage du bétel ainsi que de l'arek. Le kava paraît leur être inconnu. Leur nourriture ordinaire consiste en poissons, coquillages, tortues, cocos, tarros, bananes, et en une espèce de patate douce. Tout annonce qu'ils ont des dieux et une religion; leurs paroles ne laissent aucun doute à cet égard. Leur langage paraît différer essentiellement de celui des Polynésiens; il offre des sons plus composés qui ne sont cependant pas très-durs à l'oreille et ne présentent point de difficultés remarquables aux Européens pour la prononciation. De leur côté ces habitants répètent avec assez de facilité les mots de la langue française. Ils vont ordinairement nus et n'ont d'autre vêtement qu'une ceinture à laquelle est attaché un morceau de toile qui leur tombe sur les cuisses. Les femmes portent un semblable costume, mais le morceau de toile descend jusqu'aux genoux.

Dumont d'Urville a donné le nom de *Tevaï,* d'un des villages qu'elle renferme, à la seconde île Vanikoro; les deux autres, plus petites, sont *Manevaï* et *Nanounha.*

L'*archipel de Salomon,* que Mendana ne put retrouver après l'avoir découvert, correspond en partie aux *Terres Arsacides* du navigateur français Surville, et à la *Nouvelle-Géorgie* de l'anglais Shortland. Ces îles sont en général assez bien peuplées. Les habitants, au nombre de 100,000, paraissent être de deux races; les uns ont les cheveux laineux, mais le nez moins épaté, et les lèvres moins épaisses que les nègres; les autres, de couleur cuivrée, ont les cheveux longs, qu'ils coupent en rond autour de la tête.

Lors de la découverte de leurs îles, les habitants montrèrent un caractère perfide et sanguinaire, ce qui les fit comparer aux fameux assassins, faussement appelés Arsacides, de la Perse ou de la Syrie. Ils se poudraient avec de la chaux; il portaient des bracelets de coquillages et des ceintures de dents d'hommes; de leur nez percé pendaient des bouquets de fleurs; leurs pirogues légères étaient enduites de mastic. Surville observa plusieurs tribus qui ne parlaient pas la même langue. Le gouvernement paraît despotique à l'extrême; les pêcheurs et les cultivateurs sont obligés d'offrir

au roi tous les produits de leur travail; il retient ce que bon lui semble. Si un sujet marche dans l'ombre du roi, il est puni de mort. Les sculptures qui ornent leurs bateaux de guerre sont des chefs d'œuvre d'élégance. Ils en ont de 15 à 20 mètres de long. On ne doit pas mépriser leurs armes, surtout leurs arcs très-élastiques.

Bougainville, poursuivi par la famine, observa parmi les habitants de la baie de Choiseul des traces manifestes d'anthropophagie.

Mendana nomma *Isabella* la plus grande île, qui s'étendait du sud-est au nord-ouest. *Guadalcanar* est une île longue, située au sud de la première, et derrière quelques petites îles, parmi lesquelles *Sesarga* renferme un volcan. La terre la plus méridionale qu'on trouva fut nommée *île Christoval*. Tout cet archipel était peuplé par des nègres armés de flèches et de lances; ils se teignaient les cheveux en roux, et mangeaient avec délices la chair humaine. Rien ne prouve que Mendana ait trouvé des indices de métaux précieux. Le nom de *Salomon* ne fut mis en avant que pour tenter l'avarice du gouvernement espagnol.

En résumant les notions isolées recueillies par ces navigateurs, l'archipel de Salomon se compose des îles suivantes, en allant du sud au nord : *San-Christoval,* qui a près d'elle *Santa-Anna* et *Santa-Catalina*, de Mendana, et *Sesarga*, remarquable par son volcan; c'est l'*île des Contrariétés*, de Surville; *Guadalcanar*, remarquable par son pic, dont l'élévation a été comparée à celle du pic de Ténériffe; elle est séparée par un détroit de *Santa-Isabella*, la plus grande de tout l'archipel. Un capitaine Bouguis a assuré à M. de Rienzi que ses montagnes sont très élevées, surtout le pic de *Sawirk;* qu'il y a des fossiles de grands quadrupèdes, et que quelques peuplades sont anthropophages. C'est là que se trouve le *port Praslin*. Devant ces deux îles, celles de *Carteret* et de *Simpson* doivent correspondre à celles de *Buenavista* et de *Florida,* de Mendana; au sud d'elles se trouvent, selon le navigateur espagnol, *San-Dimas, San German, Guadelupe* et *Sesarga*. La grande île d'Isabella est séparée par un long détroit, sans nom, des îles vues par Shortland, et qui forment une chaîne plus occidentale. Celle du *cap Marsh* a peu d'étendue; mais celle que Shortland crut entendre appeler *Simbou* par les indigènes, paraît considérable : c'est probablement la *Malayta* de Mendana. Elle a au nord l'île *Choiseul*, dont les habitants paraissent en partie anthropophages. C'est là qu'est la baie du même nom. Après le détroit de Bougainville viennent les *îles de la Trésorerie,* celle de *Bougainville* et celle de *Bouka*.

D'après *Labillardière*, le savant naturaliste de l'expédition de d'Entre-

casteaux, les îles Salomon sont entourées de récifs et de bancs de corail formés par des polypes, comme ceux de la Calédonie, ce qui en rend la navigation très-dangereuse : elles présentent un aspect fertile et un coup d'œil enchanteur. Tout le sol y est ombragé par des arbres jusqu'aux sommités les plus élevées.

L'île de *Bouka* est très-peuplée. Les habitants sont d'une taille moyenne et d'un noir peu foncé ; ils vont entièrement nus ; leurs muscles très-prononcés annoncent une grande force ; leur figure est laide, mais expressive ; ils ont la tête fort grosse, le front large, de même que toute la face, qui est très-aplatie, particulièrement au-dessous du nez, le menton épais, les joues un peu saillantes, le nez épaté, la bouche fort large et les lèvres assez minces. Ils épilent toutes les parties de leur corps. Ils mettent beaucoup d'industrie dans la fabrication de leurs arcs ; la flèche est armée d'un dard de la raie-pastenague. Ils se servent de ces armes avec beaucoup d'adresse. Leurs pirogues sont sculptées et d'une forme élégante. Dans l'île des Contrariétés on prononça quelques mots de la langue malaie ou polynésienne.

Les îles de Salomon paraissent très-fertiles. Parmi leurs productions végétales, les anciens voyageurs nomment le *giroflier* et le *cafier*, le *gingembre*, une espèce de *citronnier* et beaucoup d'arbres résineux ou qui donnaient une gomme odorante et aromatique ; l'arbre à pain et le palmier-éventail y abondent. On a vu beaucoup de volailles ; le chien et le cochon y paraissent connus ; les forêts, peuplées de magnifiques perroquets, nourrissent des serpents, des crapauds munis d'une crête sur le dos, des araignées très-longues et de grosses fourmis. Un peu d'or et quelques perles que trouva Mendana paraissent avoir donné lieu aux idées extravagantes que plusieurs écrivains espagnols se sont formées des trésors de ce nouvel Ophir.

Les îles *Hunter*, ou mieux le *groupe de Mortlock*, les îles *Pitt* et *Bellona*, situées au sud-ouest de San-Christoval, composent un petit archipel particulier.

Au nord est, les îles Salomon paraissent précédées d'une chaîne d'îlots bas et entourés de récifs, chaîne qui probablement n'est pas reconnue en totalité. Le capitaine Hunter a déterminé les îles *Stewart*, les *bas-fonds de Bradley* et le *groupe de lord Howe*. Le *groupe des neuf îles de Carteret*, le *groupe de Langlan* et l'île *Rennel*, sont bien peuplés. On pense que les bas-fonds de Bradley sont les mêmes que ceux auxquels Mendana imposa le nom de *Baxos de la Candelaria ;* peut-être n'en sont-ils qu'une continua-

tion. Cette chaîne d'îles basses se lie probablement au groupe qu'Abel Tasman nomma *Ontong-Java*, et que le navigateur espagnol Maurelle croit avoir retrouvé. Ces terres se montrent comme autant de bosquets de palmiers réunis par des bas-fonds. Le Grand-Océan est parsemé de semblables groupes dont il sera longtemps difficile de déterminer la position et le nombre exact. Occupons-nous d'objets plus importants.

Entre les îles Salomon et la Nouvelle-Guinée on rencontre deux archipels importants. Celui de la *Louisiade,* au sud-ouest de la Nouvelle-Guinée, a été découvert par Bougainville, qui visita particulièrement la baie appelée *Cul-de-Sac de l'Orangerie.* Pourquoi cette baie, environnée d'un amphithéâtre de collines charmantes, doit-elle porter un nom burlesque et grossier, justement proscrit de la langue française par Voltaire? D'Entrecasteaux, qui visita ces terres du côté du nord, nomma les îles *Rossel, Saint-Aignan, d'Entrecasteaux* et *Trobriand.* Toute la Louisiade est une chaîne d'îles entourée d'écueils et de récifs, sur une longueur d'environ 150 lieues et sur une largeur de 50. Dumont d'Urville a enrichi la géographie de cette partie de la Mélanésie par des découvertes importantes. « Dans la journée du 28 mai 1840, nous constatâmes, dit-il, qu'il n'existait « pas de détroit entre la Nouvelle-Guinée et la Louisiade. C'est un fait impor- « tant que nous serons les premiers à signaler. Nous traçâmes environ « 30 lieues d'étendue de la Nouvelle-Guinée au delà du cap Rodney, et près « de ce cap les terres nous offrirent l'aspect d'un des plus beaux pays du « monde ».

Il résulte de cette observation que la Nouvelle-Guinée s'étend de 30 lieues de plus à l'est qu'elle n'a été figurée jusqu'à présent sur les cartes, et que le détroit de 25 lieues de largeur que l'on plaçait entre la Nouvelle-Guinée et la première île de l'archipel de la Louisiade, est occupé par la prolongation de la Nouvelle-Guinée. Elle paraît très-peuplée; les habitants vont nus, et sont d'une couleur noire peu foncée; leurs cheveux laineux sont entourés de touffes de plumes : il y en a cependant d'aussi noirs que les nègres de Mozambique; ils ont, comme eux, la lèvre supérieure qui surpasse de beaucoup l'inférieure; ce sont deux races distinctes.

Les habitants de la Louisiade n'entendent point le malai; leurs cabanes sont construites comme celles des Papous. Ils portent un bouclier au bras gauche, arme défensive qui n'est pas commune parmi les sauvages de cette partie du monde. Leurs haches sont de *serpentine.* On admira leur habileté à *serrer le vent.* Ils construisent des filets pour pêcher; ils aiment beaucoup les odeurs, et parfument la plupart des objets dont ils se servent avec les

produits d'arbres aromatiques, entre autres du laurier-culilaban. On y voit le cocotier, le bananier et le bétel.

L'*archipel de la Nouvelle-Bretagne*, longtemps confondue avec la Nouvelle-Guinée, en est séparé par le *détroit de Dampier*. Avant que cette séparation ne fût connue, Lemaire et Abel Tasman avaient côtoyé une partie de l'archipel, et notamment la Nouvelle-Irlande : même avant ces navigateurs, les Espagnols, dans leurs premiers voyages à la Nouvelle-Guinée, avaient reconnu une grande île nommée *Dagoa*, et dont la figure, dans la carte de Debry publiée à Francfort en 1596, rappelle celle qu'avant Carteret on donnait à la Nouvelle-Bretagne; mais ces anciennes découvertes restent enveloppées d'une obscurité profonde. Dampier nous apprit le premier que cette masse de terre était séparée de la Nouvelle-Guinée; bientôt Carteret, en découvrant le canal de *Saint-George*, détacha de la Nouvelle-Bretagne l'île qu'il nomma *Nouvelle-Irlande*, il reconnut aussi l'île de la *Nouvelle-Hanovre* et les *îles de l'Amirauté*. D'Entrecasteaux rétrécit les contours trop arrondis de ces terres, en examinant surtout les côtes septentrionales de la Nouvelle-Bretagne, où il découvrit les *îles Françaises* et les *îles Willaumez*. L'extrémité orientale de la Nouvelle-Bretagne fut reconnue former une île à part, et l'on eut de fortes raisons pour douter même de la contiguïté de la partie restante.

La nature du sol et le caractère des habitants rappellent les contrées voisines que nous venons de décrire. Dampier, qui séjourna principalement dans une baie de la Nouvelle-Bretagne, appelée *Port-Montaigu*, trouva le pays montagneux et couvert de bois, mais entrecoupé de vallées fertiles et de superbes rivières; il lui parut très-peuplé; les naturels ressemblaient aux Papous, et conduisaient leurs canots avec une adresse infinie. La principale production paraissait être le cocotier, mais on y trouvait aussi beaucoup de racines, particulièrement du gingembre, plusieurs espèces d'aloès, de rotangs, de bambous. Il y avait une foule d'oiseaux et d'insectes. On crut voir des chiens ou quelque animal qui y ressemblait. La mer et les fleuves fourmillaient de poissons. Dans la principale terre et dans les îles voisines il y a plusieurs volcans. La Nouvelle-Bretagne offrit à d'Entrecasteaux des indices d'une très-grande population; les cabanes des habitants y sont élevées sur des pieux, comme celles des Papous.

Le capitaine Carteret trouva les naturels de la *Nouvelle-Irlande* très-guerriers; ils portaient des lances armées de cailloux pointus; leur taille ne s'élève guère au dessus de 1 mètre 65 centimètres; leur visage est barbouillé de blanc, et leurs cheveux couverts d'une poudre de la même cou-

leur : c'est un trait caractéristique de toutes ces nations. Ils sont noirs, leurs cheveux sont longs, laineux et crépus ; mais ils n'ont ni les lèvres épaisses, ni le nez plat des nègres. Ils sont nus, et paraissent généreux, hospitaliers et tempérants. Leurs armes consistent en une lance, une fronde et un casse-tête. Ils portent des bracelets de coquillages, des plumets et des colliers ; ils confectionnent avec beaucoup d'adresse des hameçons pour la pêche, et quelques instruments de musique. Quelques-uns de leurs canots ont 28 mètres de long, et sont faits d'un seul arbre. *Bougainville* y observa le poivrier ; mais c'est à *Labillardière* que nous devons des notions plus étendues sur la flore de cette île.

Près du *havre de Carteret,* la Nouvelle-Irlande offre des montagnes escarpées qui présentent sur leurs flancs des débris de corps marins dont elles sont en partie composées. Il y en a dans l'intérieur qui paraissent s'élever à plus de 2,600 mètres au-dessus du niveau de la mer, et elles sont couvertes de grands arbres jusqu'à leur sommet. Le cocotier s'y trouve, et le muscadier sauvage y est très-commun. Il y a beaucoup de scorpions, de scolopendres, et une multitude d'oiseaux de diverses espèces, parmi lesquels on distingue un corbeau dont le cri ressemble à l'aboiement d'un chien. On y a vu des serpents. Les cavités des rochers recèlent cette énorme chauve-souris connue sous le nom de *vespertilio vampirus.* On y trouve l'arbre à pain ; le *poivrier-cubèbe* croît à l'ombre des forêts.

La population de cet archipel s'élève à 65,000 habitants. Ils se font remarquer par leur civilisation, leur religion, et la propreté de leurs villages. A l'est du *Port-Praslin* on voit la magnifique *cascade de Bougainville,* formée de cinq gradins élevés les uns au-dessus des autres d'environ 15 mètres. On remarque encore dans la Nouvelle-Irlande les ports de *Liki-Liki* et la *baie des Frondeurs.*

La petite *île des Cocos,* qui se trouve auprès, est entièrement calcaire. Il y croît beaucoup plus de figuiers que de cocos. La *barringtonia speciosa*, le *pandanus,* l'*heritiera,* attirés par l'humidité, étendent leurs superbes branches sur la mer. On y trouve aussi une nouvelle espèce de *palmier-aréca,* qui s'élève à plus de 45 mètres : la tige est extrêmement mince, mais le bois très-dur. Il y croît un très-grand arbre du genre des *solanum,* les arbres de *teck* et les gommiers sont communs. On voit dans les bas-fonds l'utile sagoyer, ressource précieuse pour une colonie future. Dans la partie occidentale croît l'espèce de muscadier décrite par Rumphius sous le nom de *myristica mas.* Dumont d'Urville a observé un grand nombre d'arbres appartenant aux différents genres, et des fougères très-variées.

La cime de cette île offre un plateau considérable où il est facile de circuler à l'abri de très-grands végétaux qui s'élèvent dans les airs, et forment un vaste dôme soutenu par des milliers de colonnes déliées. Les indigènes sont pauvres, paraissent stupides et remplis d'indolence ; ils se nourrissent de racines grossières, de coquillages et de fruits de cycas. Ils sont défiants à l'excès et très-portés au vol. Les caïmans infestent les côtes de l'île.

La petite *île du duc d'York,* dans le canal de Saint-George, parut au capitaine Hunter un grand jardin, tant les plantations étaient soignées et rapprochées. Les habitants la nomment *Acamata.* Ils apportaient des fruits qu'ils entassaient en pyramide, au sommet ils plaçaient de jeunes chiens qui avaient les pattes liées ; ils chantaient des hymnes de paix au son d'une grande conque ; mais la défiance et la férocité de leur caractère percèrent à travers ces démonstrations que leur arrachait la crainte.

Au nord-ouest de l'île de la Nouvelle-Irlande est une autre île assez grande, mais peu connue, nommée la *Nouvelle-Hanovre.* On dit que ses habitants sont remarquables par leur civilisation. Elle est montagneuse et séparée de la première par un canal fermé par des récifs dont l'entrée est encore obstruée par des îlots.

Parmi les petites îles qui forment une chaîne à l'est de la Nouvelle-Irlande, nous remarquerons celle de *Gerrit Denis,* ou plutôt de *Gérard de Nys,* qui est très peuplée, et entourée d'un grand nombre de baies. Les habitants ressemblent à ceux de la Grande-Terre ; ils portent un petit bâton fixé à travers le nez. L'île de *Saint-Matthieu* avait été choisie pour un établissement portugais qui est aujourd'hui abandonné.

En se dirigeant à l'ouest vers la Nouvelle-Guinée, on rencontre une suite de petits groupes, entre autres les îles *Portland,* les îles de l'*Amirauté,* les îles *Françaises,* les îles des *Ermites* et de l'*Échiquier.* Ils présentent tous une île principale qui occupe le centre d'un groupe dont les contours sont formés par un grand nombre d'îlots aplatis, liés par des récifs. Dans le groupe des *îles de l'Amirauté,* les insulaires ont la peau d'un noir peu foncé ; leur physionomie est agréable, et par son ovale régulier elle diffère peu de celle des Européens ; ils ont les formes du corps très-belles, si l'on peut se fier aux dessins publiés par les voyageurs. Ils connaissent l'usage du fer. Les chefs paraissent avoir une grande autorité ; quelques individus étaient armés de sagaies faites d'un verre volcanique. Ils attachent à l'extrémité de leurs parties naturelles la coquille appelée par Lamarck *ovula oviformis :* le reste du corps est entièrement nu. Les femmes seules ont un vêtement à l'entour de la ceinture. Leurs cheveux

sont crépus et de couleur noire; ils les rougissent quelquefois avec de l'ocre mêlée d'huile. Dans quelques-unes des ces îles, le bout des lances était armé d'un morceau de verre volcanique. Le sol est couvert d'arbres, principalement de cocotiers.

Le groupe des *Ermites* produit des pommes de cythère et plusieurs fruits de différentes espèces d'*eugenia*, tous bons à manger. Les naturels paraissent plus doux et plus pacifiques que ceux de l'Amirauté, quoiqu'ils semblent plus robustes.

Une terre plus importante réclame notre attention. La *Nouvelle-Guinée*, et mieux *Papouasie* ou *terre des Papouas*, appelés communément *Papous*, se présente comme l'anneau qui lie les îles Moluques à l'Australie d'un côté, et aux archipels polynésiens de l'autre. Ce pays a pu servir de communication aux habitants, et même aux animaux et végétaux de diverses parties de l'Océanie : il doit participer à la nature de l'Australie et à celle des îles malaisiennes. Malheureusement nous ne connaissons que peu de chose au delà de l'enceinte de ces rivages.

La partie occidentale est la mieux examinée, et l'on pense qu'il n'y a plus lieu à y supposer un détroit qui couperait cette terre en deux. Mais toute la côte méridionale, surtout depuis le *cap Walsh* jusqu'au *cap Rodney*, n'est connue que partiellement ou d'après des cartes anciennes et peu sûres. Le golfe *Mac-Cluer,* pénétrant à l'ouest, forme une péninsule circulaire où sont situés le *cap de Bonne-Espérance* et le *havre Dory*. La grande baie *Geelwink*, en pénétrant du nord au sud sur une profondeur de 70 lieues, produit un nouvel isthme et une nouvelle péninsule. Devant ce golfe sont situées les îles *Schouten, Djobie* ou *Jobie,* et autres; on les avait longtemps prises pour des côtes de la Grande-Terre. Le reste de la partie septentrionale, découvert par les espagnols Menezes et Saavedra, visité par Lemaire, Schouten et Tasman, par Dampier, Carteret, Bougainville et Dumont d'Urville, semble offrir une côte non interrompue, précédée par une longue chaîne d'îles. Cependant il y a dans la reconnaissance des lacunes considérables [1]. Depuis le *cap du roi Guillaume* jusqu'au *cap Sud-Est,* la côte orientale a été vue par d'Entrecasteaux, mais vue de loin. Le *cap Rodney,* découvert par Edwards, est dans la partie méridionale de l'île. Enfin, le grand golfe entre le *cap Walsh* et les îles Arrow ou Arrou est tracé de plusieurs manières contradictoires. C'est au fond de ce golfe que les cartes hollandaises placent la rivière des *Assassins* et celle qu'elles nomment *Keerveer,* c'est-à-dire *Retourne*.

[1] Carte comparée des Découvertes espagnoles et autres, dans *Dalrymple*.

La Nouvelle-Guinée s'étend sans interruption depuis le *cap Blanc,* autrement nommé *cap de Bonne Espérance* ou *cap Rodney;* sa longueur paraît être entre 400 et 500 lieues, sa largeur varie de 5 à 130 lieues, et sa superficie doit être d'environ 40,000 lieues géographiques carrées. Le détroit de Torres, au sud, sépare la Nouvelle-Guinée de l'Australie; le détroit de Dampier en détache la Nouvelle-Bretagne. Vers le détroit de Torres règne une bande d'innombrables récifs de polypiers.

Les côtes de la Nouvelle-Guinée sont généralement élevées : dans l'intérieur, des montagnes semblent entassées sur des montagnes. Il y a des cataractes dont on aperçoit à plusieurs lieues de distance les flots écumeux. Déjà, dans la péninsule occidentale, le mont *Arfak* paraissait dépasser les nuages. Le *mont Benoist,* les *monts Cyclopes,* s'élèvent à une grande hauteur; la cime imposante du *mont Bougainville* dépasse de beaucoup les montagnes environnantes. Les cartes hollandaises placent au nord-est des îles Arrou une montagne couverte de neige, par conséquent élevée de près de 7,000 mètres. Les montagnes de la côte sont richement garnies de bois. Les rivages sont couverts de cocotiers; tous les navigateurs ont été frappés d'étonnement à la vue d'un si beau pays, digne de posséder des peuples plus industrieux et plus civilisés. Il n'y a cependant pas de rivières, mais seulement des ruisseaux.

Le capitaine Forrest, qui ne visita que le *havre Dory,* trouva beaucoup de muscadiers dans quelques petites îles, et nous avons lieu de croire que la Grande-Terre n'est pas dépourvue des mêmes productions. On exporte en grande quantité une écorce aromatique nommée *massoy;* l'arbre qui la donne paraît être un laurier. Les Hollandais y ont trouvé le bois de fer, l'ébène, le canari, le *lingoa* et le muscadier uviforme; la mer rejette de gros morceaux d'ambre gris. On trouve de belles perles non loin des côtes.

Il n'est pas rare de trouver dans les forêts de la Nouvelle-Guinée des arbres de 80 mètres d'élévation. M. Quoy vit un arbre déraciné dont la tige avait quarante-sept bons pas depuis les racines jusqu'aux premières branches; sa grosseur était en proportion. Du sommet de ces arbres énormes pendent quelquefois des rameaux déliés qui ont la forme de cordes.

Le cochon fourmille sur les côtes, et le sanglier dans les forêts; peut-être entend-on par le sanglier le babiroussa des Moluques. On y trouve le kanguroo, et des mammifères carnassiers du genre péramèle.

L'ornithologie paraît curieuse, et même romantique. La Nouvelle-Guinée est la résidence favorite des superbes et singuliers oiseaux de paradis, dont on compte dix ou douze espèces. Celui qu'on appelle le *roi* ou *grand*

émeraude, a deux plumes détachées de la queue, et qui se terminent dans une volute élégante, avec un bouquet. Le *magnifique* porte aussi deux plumes détachées, d'une longueur égale à celle de son corps, très-minces, et qui se terminent en aigrette. Trois plumes longues et droites sortent de chaque côté de la tête de *la gorge dorée* ou du *sifilet.* Tous les oiseaux de paradis sont revêtus de couleurs brillantes. On les prend surtout dans les îles voisines d'Arrou. On les tire avec des flèches émoussées, ou bien on les prend avec de la glu ou des lacets. Après les avoir fait sécher au moyen de la fumée et du soufre, ils sont échangés contre des clous ou des morceaux de fer, et portés à Banda. Ce pays nourrit aussi de beaux perroquets et des loris. Le *goura* porte une espèce de couronne, ou plutôt une crête de longues plumes rangées au-dessus de sa tête. Les pigeons blancs et les ramiers cuivrés vivent de noix muscades

La Nouvelle-Guinée est peuplée de plusieurs races d'hommes. Les Biadjous de Bornéo et les Malais des Moluques étendent leurs courses sur toute la côte occidentale; il est naturel que plusieurs d'entre eux s'y fixent. Il y a dans l'intérieur une race d'hommes appelés *Haraforas,* et, selon quelques voyageurs, *Harfours*, qui vivent dans les creux des arbres sur lesquels ils montent au moyen d'un morceau de bois entaillé, qu'ils tirent après eux de crainte de surprise.

« Les habitants de Doreï, dit Dumont d'Urville, semblent provenir « d'origines très-mélangées, et le caractère de leur physionomie varie à « l'infini. Toutefois j'ai cru découvrir que toutes ces variétés devaient se « rapporter à trois nuances principales, l'une que je nommerai *Papou,* du « nom qu'elle porte habituellement dans le pays; la seconde variété se « compose de métis tenant plus ou moins à la race malaie ou polynésienne; « enfin je désignerai la troisième par le nom de *Harfour,* qu'elle a reçu « depuis longtemps dans les diverses îles Moluques.

« Les Papous proprement dits, du moins d'après l'opinion des voyageurs, « sont des hommes au corps grêle, à la taille moyenne, svelte et dégagée, « et aux membres peu fournis. Leur physionomie est agréable; le tour du « visage ovale; les pommettes sont légèrement saillantes, les lèvres assez « minces; la bouche est petite, le nez arrondi et bien dessiné; leur peau « douce, lisse et d'un brun très-foncé sans être noire. Elle offre peu de « barbe et de poil sur les diverses parties du corps; les cheveux sont naturellement crépus, mais c'est l'habitude de les friser continuellement qui « leur donne cet air ébouriffé, et charge leur tête de ces énormes crinières « qui frappèrent vivement les premiers Européens. Cette race paraît être

« d'un caractère timide et peu entreprenant. Elle a fixé sa résidence sur les « bords de la mer, où elle habite de longues cabanes en bois élevées sur des « pieux enfoncés dans les eaux mêmes de l'Océan.

« Mélangés avec les Papous en nombre un peu inférieur, vivent des « hommes plus petits, trapus et d'une constitution beaucoup plus vigou- « reuse. Leur physionomie est toute différente; leur figure est presque « carrée, aplatie et anguleuse; leurs traits heurtés, leurs pommettes très- « saillantes, la bouche grande et les lèvres épaisses, le nez plus épaté et « souvent pointu. Leur peau, plus rude, offre toutes les nuances depuis « le brun foncé et luisant des Papous, et la teinte sale et enfumée des « Harfours, jusqu'au simple basané des Malais. Ces hommes ne portent « presque jamais leurs cheveux en boucle arrondie et frisée comme les « Papous, mais ils se contentent de les relever et de les soutenir en chignon « au moyen d'un peigne, ou de les couvrir avec un mouchoir ou un mor- « ceau d'étoffe roulé en forme de turban.

« Enfin, quoique beaucoup moins nombreuse, se distingue une troisième « variété d'hommes petits, agiles et vigoureux comme les précédents. Mais « leurs traits sauvages, leurs yeux hagards, leur teint fuligineux et leur « maigreur habituelle rappellent à l'instant le type ordinaire des Austra- « liens, des Nouveaux Calédoniens, et en général des Océaniens de la « race noire. Ces hommes, fidèles aux usages de leur race, pratiquent le « tatouage par cicatrices, marchent habituellement nus et couverts seule- « ment d'une ceinture, et laissent flotter leurs cheveux à l'aventure, ou « se contentent de les tortiller en mèches, comme dans les autres îles de « l'océan Pacifique[1]. »

La grande masse d'habitants paraît composée de vrais nègres océaniens. Robustes, d'une grande taille, d'un noir luisant, ils ont la peau âpre au toucher, les yeux grands, la bouche extrêmement fendue, le nez ecrasé et les cheveux crépus, mais rudes, d'un noir brillant. Les femmes ont les mamelles énormes et pendantes. Les habitations sont construites dans l'eau, sur un échafaudage; elles ressemblent, sous ce rapport, à celles des Bornéens et autres nations des îles voisines de l'Asie. Les femmes paraissent industrieuses; elles font des nattes et des pots de terre qu'elles cuisent avec de l'herbe sèche ou des broussailles; elles manient même la hache, tandis que leurs indolents époux les regardent ou se préparent à la chasse du sanglier.

L'aspect de ces peuples est effrayant et hideux; leur peau est souvent

[1] Voyage de l'Astrolabe, t. IV, p. 605.

défigurée par des marques semblables à celles de la lèpre. Ils ramassent les cheveux sur leur tête en touffes énormes, qui quelquefois ont un mètre de tour; les moindres ont 80 centimètres; quelquefois ils l'ornent de plumes d'oiseaux de paradis, tandis qu'un grand nombre de défenses de sanglier pendent à leur cou comme un objet de luxe. Leur nourriture ordinaire est le sagou; ils ne le préparent point en brique, mais ils l'entassent en masses de 6 ou 8 kilogrammes. Il faut ajouter à cela quelque peu de poisson, des racines tubéreuses et des cocos. Ils portent quelquefois jusqu'à trois ou quatre bracelets à chacun de leurs bras. Ces bracelets sont faits des diverses monnaies qu'ils obtiennent des navigateurs. Ne connaissant point l'art de fondre ou de couler l'argent, ils le ramollissent au feu de forge et le battent ensuite.

Les dogmes religieux des Papous sont très-peu connus; cependant les idoles que l'on trouve sur leurs tombeaux, et les effigies qu'ils portent au cou, prouvent évidemment qu'ils ont un culte. Divers morceaux de leurs grossières sculptures rappellent le style égyptien dans son enfance. Les coussinets en bois ornés de têtes de sphinx présentent une analogie parfaite avec ceux que l'on trouve dans les nécropoles de l'Égypte. Ils font des tombeaux de roche dure de corail, qu'ils ornent quelquefois de sculptures, Leur principal commerce se fait avec les Chinois, à qui ils achètent leurs instruments et leurs ustensiles, et de grossières toiles de l'Inde qui servent de vêtement aux femmes. Ils donnent en retour du *massoy*, de l'ambre gris, des limaces de mer, des écailles de tortues, de petites perles, des oiseaux de paradis, des loris et autres oiseaux, qu'ils dessèchent avec la plus grande adresse. Armés de bassagaies, d'arcs ou de flèches, et même d'épées de cuivre, les habitants des côtes occidentales ont repoussé les détachements hollandais envoyés dans leur pays. Le capitaine Cook vit près le cap Walsh des sauvages armés d'un tube d'où il sortait de la fumée et du feu; mais cette explosion ne causait aucun bruit. On ignore quelle peut être cette espèce d'arme. Le savant navigateur Dampier admire la légèreté des pirogues ou *proas*, dont ces peuples se servent avec beaucoup d'habileté, et qu'ils savent orner de sculptures élégantes.

Les points les plus remarquables de la Nouvelle-Guinée sont les *ports Dory* et de l'*Aiguade*, le golfe de *Mac-Cluer*, le *golfe* ou la *rivière Dourga*, la *baie de Geelwink*, celle de *Humboldt* et celle du *Triton*. C'est dans cette dernière, située sous le 3e parallèle sud, que se trouve le *fort du Bus*, bâti en 1828 par les Hollandais pour défendre la colonie qu'ils y ont établie. On doit remarquer sur le territoire de leur possession la montagne de *Lancen-*

Isijie, au pied de laquelle est situé le terrain nommé *Merkus*, appartenant aussi à la colonie.

Quelques petites îles voisines sont mieux connues que la Nouvelle-Guinée. Parmi les *îles Schouten*, quatre avaient des volcans enflammés lorsque les Hollandais y passèrent; elles ne laissent pas d'être fertiles. Leur élévation contraste singulièrement avec les terres basses de la Nouvelle-Guinée qui leur correspondent. Les îles d'*Urville*, *Roissy* et *Vulcain* sont les plus importantes de ce groupe. Les îles *Moa*, *Arimoa* et autres ont l'aspect d'un jardin de palmiers et de cocotiers. Toutes celles de la côte septentrionale paraissent très-peuplées.

Au nord-ouest, on voit *Waigiou* ou *Wadjou*, île d'une grandeur considérable, que l'on dit contenir 100,000 habitants. Les terres sont élevées, et il s'y trouve des montagnes très-hautes. Au nord sont les ports excellents de *Piapis*, d'*Offak* et de *Chabrol*. Cette île nommée par les naturels *Ouarido*, est couverte de très-grands arbres. Les habitants ont tout le corps nu, à l'exception des parties honteuses qu'ils couvrent d'une étoffe grossière. Leurs chefs sont habillés avec des étoffes qu'ils achètent aux Chinois; ils portent aussi, comme ces derniers, un chapeau conique de feuilles de palmier, et la plupart d'entre eux parlent chinois. Ils ont les cheveux crépus, très-épais et assez longs; leur peau n'est pas très-noire; quelques-uns laissent croître leurs moustaches. Ils se servent de l'arc avec adresse. Ils se nourrissent de cochons, de tortues, de poules, d'oranges-pampelmouses, de cocos, de papayes, de courges, de pourpier quadrifide, de canne à sucre, d'ignames, de patates, de citrons, de piment, d'épis de maïs encore verts, qu'ils font griller. Labillardière a trouvé dans cette île le beau *promerops*, oiseau de la Nouvelle-Guinée, le gros kakatoès noir, et une nouvelle espèce de cacao qu'il a décrite sous le nom de cacao de Waigiou. Les coqs sauvages et le faisan couronné des Indes sont très-communs dans les bois qui environnent l'excellente rade de *Boni Saini*.

Au nord-ouest de l'île de Waigiou s'élève celle de *Rouib*, dont la partie septentrionale est coupée par l'équateur; sa forme est irrégulièrement arrondie, et son plus grand diamètre est de 5 milles du sud au nord. Ses montagnes, dit M. de Freycinet, forment un massif immense, dont les flancs, tantôt couverts de végétation jusqu'aux sommets, tantôt nus et stériles, dominent toutes les petites îles qui l'entourent. Parmi celles-ci nous citerons, à l'ouest, *Balabalak*, au nord les îles *Gaimard* et *Gabert*, et, à l'ouest, l'île *Gaudichaud*.

Au nord de Rouib, on voit l'*archipel Vayag*, composé d'îles et d'îlots.

Ces derniers, très-petits et au nombre d'une cinquantaine, sont arrondis et terminés en pointe conique; ils entourent des îles contenant des pitons de forme semblable. Quelques-unes des îles ont reçu de M. de Freycinet les noms de ses compagnons de voyage, MM. *Laborde, Labiche, Quoy* et *Pellion*. Un caractère particulier à ces îles, c'est que presque toutes sont minées inférieurement, de manière que chacune d'elles est moins large à sa base qu'à 2 mètres environ au-dessus du niveau de l'Océan, de telle sorte qu'elles sont presque inabordables [1].

Salwatty, ou Salvatty, est aussi une île populeuse, gouvernée par un radjah. Les peuples de ces îles ressemblent à ceux de la Nouvelle-Guinée; leur aspect est affreux, et ils sont d'une grande férocité. Ils vivent de poissons, de tortues, de sagou.

L'île *Couronne* est très-élevée; elle n'a guère que 4 ou 5 milles de circuit. L'île *Rich*, plus considérable que la précédente, est moins haute; l'île *Longue* paraît plus stérile que les autres terres voisines; sa dénomination est impropre, car elle a une forme arrondie. Son circuit est de 40 milles. L'île *Dampier*, qui, selon Dumont d'Urville, a 1,600 mètres de hauteur, présente un cône aigu au sommet; sa circonférence est de 40 milles. L'île *Vulcain* est un cône immense entouré d'une riante végétation; elle a 12 milles de circuit. Auprès se trouvent les petites îles de *Legoarant* et l'île *Laing*. Les montagnes de l'île *Jobie* ou *Djobie* s'abaissent vers la pointe occidentale près de laquelle se trouvent deux îles nommées les *Deux Frères;* vers la pointe orientale on voit les trois petites îles appelées les *Trois Sœurs*. *Bultis* a 12 milles de long sur 4 de large; l'île *Roissy* est montueuse et couverte d'une belle végétation. Elle est ombragée de cocotiers et de palmiers. L'île *Tastu* a un piton très-aigu appelé *mont Amable*. L'île *Guibert*, longue de 4 milles, n'est séparée de l'île *Bertrand* que par un canal d'un demi-mille. L'île *Jacquinot* est plus considérable que l'île *Garnot*, mais moins élevée. Cette dernière est un cône de 7 ou 8 milles de circuit. L'île *Deblois* est petite et beaucoup plus basse que les autres. L'île *d'Urville* présente une anse entourée d'une belle plage; au premier coup-d'œil, l'île *Gressien* paraît en faire partie. Plus à l'ouest se trouvent les petites îles *Paris*, peu importantes. Les îles *Lesson* et *Blosseville* sont couvertes d'une riche verdure. Les îles *Sainson, Faraguet, Dudemaine* et les îles des *Traîtres*, méritent aussi d'être mentionnées. Enfin le groupe d'*Arrou*, dont nous avons parlé, est formé de plusieurs îles dont les plus importantes sont

[1] Voyage autour du monde par M. L. de Freycinet, commandant l'expédition de l'*Uranie* et de la *Physicienne*.

Waham, Traman, Maykor et *Kabosoat* ou *Kobesoat*. Les Hollandais y possédèrent quelques établissements.

Nous ne pouvons pas faire une transition plus convenable de la Nouvelle-Guinée à la Polynésie ou à l'Océanie orientale, qu'en décrivant les *îles Saint-David* que M. Duperrey a prouvé être les mêmes que les *îles Fréewill*, situées au nord de l'île Schouten et peuplées d'une race exactement semblable aux habitants des îles Mariannes, à ceux de Sandwich, d'Otaïti et de la Nouvelle Zélande. « Ici, dit Carteret, nous vîmes pour la première fois « des Indiens cuivrés et ayant les cheveux longs [1]. » Ils bâtissent leurs villages dans des bosquets de cocotiers, de bananiers et d'arbres à pain. Leurs cottes d'armes, faites de nattes, résistent à une balle de pistolet. Ils parlent un idiome semblable à celui qui règne aux îles Sandwich. Voilà une circonstance très-remarquable dans l'histoire des nations océaniennes.

TABLEAU Statistique de la Mélanésie.

SUPERFICIE EN LIEUES CARRÉES	POPULATION ABSOLUE.	POPULATION PAR LIEUE CARRÉE.
385,000.	2,300,000?	7.

NOM DES ILES OU DES ARCHIPELS.	SUPERFICIE en lieues car.	POPULATION.		VILLES OU LIEUX REMARQUABLES.
Australie ou Nouvelle-Hollande.	336,000	Indig. 80,000 Colon. 280,000 Total. 360,000	Colonies anglaises en 1848 et 1853.	*Nouvelle-Galles Méridionale* ou *Australie orientale*. — Superficie 4,750 lieues carr. — Population, 220,474 habitants. SYDNEY — Paramatta. — Newcaste. — Bathurst. — Port-Macquarie. — Eden. — Goulburn. — Liverpool. *Melbourne*. — Geelong. — Portland. — Mont-Alexander. *Australie méridionale*. — Superficie. 20,000 lieues carr. — Population, 54,175 habitants. *Adélaide*. — Port-Lincoln. — Victoria. — Gawler. *Australie occidentale*. — Superficie, 13 000 lieues carr. — Population, 4,460 habitants *Perth* — Albany. — Freenmantle. — York. — Toodyay.
Diéménie ou île Van-Diémen (aux Anglais.	3,600	80,164		*Hobarts-Town* — George Town. — — Launceston.
Nouvelle-Calédonie.	750	40,000		
Grandes-Cyclades ou Nouvelles-Hébrides	700	150,000		Mapsanga. — Arniera. — Lan-ha-Zeatou.
Archipel de Viti ou Fidji.	1,100	160,000		
Archipels Santa-Cruz et La Pérouse	150	30,000		
Iles Salomon.	1,500	300,000		
Archipel de la Louisiade.	500	80,000		
Archipel de la Nouvelle-Bretagne.	2,000	200,000		
Nouvelle-Guinée ou Papouasie . .	38,000	800,000		Port Dory. — Port de l'Aiguade — Fort du Bus aux Hollandais.

[1] Toutes les évaluations que nous donnons ici sont purement approximatives et ne reposent sur aucunes données certaines, à l'exception de ce qui regarde les colonies Anglaises de la Nouvelle-Hollande, et de l'île de Van-Diémen.

LIVRE CENT VINGT-NEUVIÈME.

Suite de la Description de l'Océanie. — Description de l'Océanie orientale ou de la Polynésie.

Nous allons entrer maintenant dans cette partie de l'Océanie que l'on doit appeler Polynésie. Nous y comprendrons la Nouvelle Zélande avec le groupe qui en dépend, regardé autrefois comme une dépendance de l'Australie, mais qu'on doit en détacher, avec d'autant plus de raison, que ses habitants diffèrent des races australiennes et présentent les plus grands rapports avec les peuples polynésiens.

Le nom de *Nouvelle-Zélande* a été substituée par les Hollandais à celui de *Terre des États* (*Staten-land*), que lui avait d'abord donné Abel-Tasman, lorsqu'en 1642 il découvrit la côte occidentale d'une des îles de ce groupe. On a proposé de leur donner le nom de *Tasmanie* qui consacre le souvenir du plus grand navigateur du dix-septième siècle. C'est ce dernier nom que nous adopterons.

La découverte de Tasman resta longtemps sans suite. Un navigateur français, Surville, doubla, en 1769, le cap Nord, et découvrit sur la côte orientale la baie de Lauriston ; il eût pu enlever à Cook la gloire d'en achever la découverte. En 1779, l'infortuné Marion détermina le pic Mascarin plus exactement que le grand navigateur anglais. Le célèbre Cook visita ces régions dans la même année, et découvrit un détroit qui divise le pays en deux îles. La méridionale était appelée par les naturels *Tavi-Poënammou*, ou *Tavaï-Pounammou*, et la septentrionale *Eahéianomawe*, ou *Ika-Na-Mawi*, noms dont l'authenticité a été révoquée en doute par Cook lui-même. Il paraît que Tavi est le nom d'un lac, et que Poënammou désigne le jade vert. Cependant cette île semble être appelée Poënammou dans la carte tracée par un naturel, et publiée par Collins. D'Entrecasteaux fixa la position du cap Marie de Diemen ; Cook, n'ayant pu atteindre le fond d'un des bras de la *baie Dusky*, l'avait nommé *Personne-ne-le-connaît* (*Nobody knows waht*); son élève y pénétra et lui donna le nom : *Quelqu'un-le-connaît* (*Somebody knows what*). Ces plaisanteries de marins fournissent une assez mauvaise nomenclature géographique. Les voyageurs modernes, tels que les anglais Liddiard-Nicholas, Richard-Cruise et

Dillon, ainsi que les français Duperrey, Freycinet et Dumont d'Urville, nous ont heureusement fait parfaitement connaître ces îles par la description détaillée qu'ils nous en ont donnée.

Ces deux grandes îles qui composent la Tasmanie égalent à peu près les deux tiers de l'Angleterre et l'Ecosse en superficie. La septentrionale a 180 lieues de long, et l'autre en a 200 ; leur largeur varie de 10 à 60 lieues.

L'île septentrionale, plus éloignée du pôle, paraît plus favorisée de la nature que l'autre; mais toutes deux elles jouissent d'un climat tempéré, semblable dans le milieu à celui de Paris, mais plus humide. L'extrémité méridionale est probablement plus froide que l'Ecosse. Les ouragans y sont aussi fréquents que violents, et changent continuellement de direction à cause de la hauteur des montagnes, qui, la plupart de l'année, restent chargées de vapeurs. La température moyenne est de 14°,7 cent. En avril et en décembre, elle s'élève à 19°, et descend pendant les mois de juin et de juillet jusqu'à 12°, ce qui prouve que cette terre, quoique moins éloignée de l'équateur que la France, jouit d'une température plus basse et moins sujette aux variations. Cette température, il est vrai, a été observée sur les côtes; ainsi elle peut être différente de celle qui règne dans l'intérieur. Aucun des voyageurs qui l'ont visitée en hiver, même dans les parties australes, n'a cependant vu la neige séjourner dans les plaines, ni la glace prendre la moindre consistance.

Les vents ne règnent nulle part aussi complètement que sur les côtes de ces îles. Quoique leur violence se fasse principalement sentir en hiver, ils ne laissent pas de se faire redouter dans les autres saisons. Les jours dont le matin est caractérisé par le calme le plus profond ne sauraient promettre une soirée tranquille. Les vents du nord-ouest sont les plus communs dans le détroit de Cook. En général, pendant neuf mois, chaque année, les vents d'ouest soufflent dans ces latitudes.

Le sol de ces deux îles est entièrement montagneux; on y trouve peu de de vallées d'une grande étendue. Dans Ika-Na-Mawi (Tasmanie du nord), on voit cependant des districts où le terrain est moins irrégulier, les ondulations du sol moins brusques, et dont les pentes plus douces sont favorables à la culture. Dans un très-grand nombre de localités, les hautes montagnes s'abaissent graduellement et présentent des sites pittoresques. Tavaï-Pounammou (Tasmanie du sud), d'après tous les voyageurs, possède une grande chaîne de montagnes entassées les unes sur les autres; leurs cimes, parfois couvertes de neiges éternelles et bleuâtres, et leurs flancs escarpés, stériles et solitaires, contrastent vivement avec leurs bases, couvertes d'une

riante végétation. Parmi les montagnes de la Tasmanie du nord, on cite le mont *Edgecumbe* au fond de la baie de l'Abondance et le pic Egmont près du cap du même nom; ce dernier, toujours couvert de neige, paraît atteindre 2,600 mètres.

Près du détroit de Cook, d'après les observations du chirurgien Anderson, le pied des montagnes est composé de pierres sablonneuses ou d'un grès jaunâtre, disposé par couches horizontales, et traversé par des veines de quartz dans la même situation. Le sol ressemble à une marne jaunâtre. La Tasmanie du sud présente une couche peu profonde de terreau noir, sous lequel il paraît y avoir un roc de jade néphrétique jaune pâle, coupé par des veines de quartz.

Crozet y remarqua de la lave mêlée de scories, de ponces, des blocs de ces verres volcaniques appelés obsidiens ; des terres cuites à texture friable, comme le tripoli; des silex, des agates, des calcédoines, des cailloux transparents et d'autres cristallisés dans l'intérieur. Rutherford a observé sur les flancs des montagnes de la Tasmanie du nord plusieurs veines de charbon de terre. Il a aussi fait mention de plusieurs bancs d'écailles d'huîtres à la profondeur de 1 mètre sous terre et à plus de 18 milles de distance de la côte.

On y trouve aussi le schiste argileux, le marbre, le jaspe, le granit à mica noir et quartz blanc. Les seuls minéraux observés sont le fer à l'état d'ocre et le jade vert, qui sert aux naturels pour faire des haches et d'autres outils.

On a reconnu six volcans dans la Tasmanie du nord, savoir, dans le canton de *Tae-Ame*, sur les bords du lac *Mokoia*, sur les îles *Bangui-Tolo* et *Korea*, et sur les bords du canal de la reine Charlotte. La petite île de *Pouhia-I-Wakadi* n'est qu'un volcan souvent couvert d'une fumée blanchâtre.

Les caps les plus remarquables sont les *caps Jackson* et *Koamaro*, formant l'entrée du *canal de la reine Charlotte*, qui s'enfonce à 25 milles dans les terres; le *cap Campbell*, qui forme l'extrémité nord-est de Tavaï-Pounammou; le *cap Saunders*, près duquel la côte forme de bons mouillages contre les vents du sud-est et du nord-ouest; le *cap Farewell*, le *cap Borrel*, le *cap Poli-Wero*, le *cap Kawa-Kawa*, la *pointe des Sables*, le *cap Toura-Kira*, qui forme la pointe nord-est de la *baie Inutile;* le *cap Reinga*, appelé *cap Maria Van-Diemen* par Tasman; le *cap Otou* et le *cap Rakau-Manga-Manga*, près duquel s'élèvent trois petits îlots en forme de coin, dont le principal porte le nom de *Kokako*. Le *cap Tewara*, remarquable par sa hauteur et ses pitons déchirés en forme de stalactites cylindriques,

forme avec la pointe nord de l'île Otea l'entrée de la baie Shouraki, qui a plus de 70 milles de profondeur sur 20 à 25 de largeur. Les indigènes appellent *Waï Apou* le cap que Cook nomma *cap Est*. Le *cap Gable*, vu de loin, présente l'aspect d'une maison, et le *cap Mata-Mawi* est une pointe très-élevée, dépouillée et taillée à pic en forme de coin posé sur le côté. Nous pourrions encore nommer le *cap Topolo-Polo* et la *pointe Teouka-Kore*.

Les montagnes nourrissent des sources abondantes; chaque rocher a, pour ainsi dire, sa provision d'eau douce. Les rivières, quoique d'un cours peu étendu, roulent de forts volumes d'eau, et se précipitent souvent en magnifiques cascades. Celle qui a fait donner à une partie de la baie Dusky le nom de *cascade Core* a 10 mètres de diamètre et tombe de 300 mètres de hauteur.

Waï-Kava offre un superbe bassin de plus de 1 mille de largeur, sur 3 ou 4 de longueur. Le fleuve *S'houki-Anga*, qui se jette sur la côte occidentale, est considérable; son cours se dirige du nord-est au sud-ouest. Le *Pounake-Tere* est une rivière belle et navigable pour de petits navires; le *Waï-Tangui* mérite d'être mentionné.

Cette abondance d'eau, si opposée à l'aridité de la Nouvelle-Hollande, favorise la végétation. Les montagnes d'où descend la *rivière de la Tamise*, dans la Tasmanie du nord, produisent des bois de construction pour les flottes qui un jour domineront dans le Grand-Océan. Les collines mêmes sont couvertes de grands arbres touffus qui conservent leur feuillage jusqu'à ce que les boutons du printemps le fassent tomber en s'ouvrant; car, en juin, qui répond à notre décembre, la verdure est encore très-belle. Le myrte à thé, qui croît sur les collines voisines de la mer, peut remplacer complétement le thé de la Chine. Les feuilles d'un arbre semblable au pin d'Écosse servent contre le scorbut.

Les Anglais ont introduit la culture des céréales, des racines et des légumes d'Europe, qui réussissent très-bien. Les naturels de l'île septentrionale cultivent les patates, les ignames, la citrouille, et surtout une espèce de fougère dont les racines très-fibreuses donnent un suc nourrissant. Des espèces de céleri sauvage, le cresson et autres plantes antiscorbutiques y croissent en abondance. Mais la température bannit l'arbre à pain et les palmiers.

Les Européens y ont transporté beaucoup d'animaux domestiques; aujourd'hui les cochons sont répandus sur presque toute la Tasmanie du nord, et ils vivent en plusieurs endroits à l'état sauvage. Les missionnaires y ont introduit les chats, les chèvres, les brebis et les vaches; mais les

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

scrupules des insulaires s'opposent à la propagation de ces espèces. On n'a pas remarqué d'autres mammifères particuliers à cette contrée que les rats, et une espèce de chien-renard, qui est un animal domestique parmi les naturels; mais d'énormes sauriens, décrits par ceux ci, ont plus de 2 mètres de long, et dévorent ou du moins attaquent les hommes.

Les poissons abondent sur les côtes et dans les baies. Les maquereaux et les homards y sont excellents. Il y a des chiens de mer dont la chair, selon Cook, a le goût de la raie. On y pêche encore une foule d'autres espèces très-différentes de celles d'Europe, mais qui, presque toutes, fournissent une nourriture saine et abondante. Les essaims de poissons se meuvent comme des îles flottantes, et produisent, selon Labillardière, une sorte de courant dans la mer.

Le *cap Nord* ou *Otou*, dans l'île septentrionale, est suivi de la *baie des Iles*, bordée de rivages très-pittoresques, et de la *baie de l'Abondance*, environnée de terres fertiles. Après le *cap Est* ou *Waï Apou*, vient la *baie de la Pauvreté* et celle de *Hawkes*. Dans la baie *Tejadon* l'on admire un rocher de grès haut de 25 mètres et percé comme un portail. La baie de *Zeehaan*, découverte par Tasman, n'est autre chose que le *détroit de Cook*, dont le navigateur hollandais n'avait pas aperçu l'ouverture. Là, dans l'*Entrée de Charlotte*, on voit encore un rocher percé. Le *port Molineaux* offre un asile aux vaisseaux venant de l'est. Le *cap Sud* est situé dans une presqu'île.

Les Anglais occupent, par suite d'un traité conclu en 1840 avec les chefs indigènes, la Tasmanie du nord, et ils y ont fondé plusieurs établissements en pleine voie de prospérité. La douceur du climat, la fertilité du sol, la bonté des ports qui y sont plus nombreux que dans l'Australie, les points de relâche et de radoubement que la Tasmanie offre aux baleiniers dans la région maritime la plus abondante en baleines, concourent à faire de ce point une colonie florissante qui se recommandera par la triple importance politique, stratégique et commerciale.

Les Anglais donnent dans leurs cartes les plus récentes le nom de *New-Ulster* à la Tasmanie du nord (Ika-na-Mauwi), celui de *New-Munster* à la Tasmanie du sud (Tavaï-Pounamou), enfin le nom de *New-Leinster* à l'île Stewart, située au sud de la précédente. Leurs établissements les plus importants dans la Tasmanie du nord sont : *Auckland*, au fond du golfe de *Shuraki*, capitale de la Tasmanie anglaise, résidence d'un évêque anglican et d'un gouverneur entièrement indépendant de celui de Sydney; *Kororareka*, place de commerce importante, résidence des missionnaires

catholiques et d'un vicaire apostolique; *Victoria*, sur la base des îles, et *Russel*, tout récemment fondés; *New Plymouth* et *Port-Albatros*, sur la côte occidentale; enfin, sur le détroit de Cook, *Port-Wellington*. La Compagnie anglaise de colonisation de la Nouvelle-Zélande en a fait la capitale de ses établissements; sa population est de 6,000 habitants; c'est une ville fort remarquable, à laquelle le plus brillant avenir est réservé. Dans la Tasmanie du sud, les Anglais ne possèdent que *Nelson*, ville de 3,000 âmes, et *Portofago*.

Donnons quelques détails sur les Néo-Zélandais ou Tasmaniens. Le voyageur anglais Liddiard fut étonné de la ressemblance de l'idiome de la Tasmanie et de celui d'Otaïti, malgré la grande distance qui sépare ces deux îles. Les naturels sont de la même race que les Taïtiens, les habitants des îles des Amis et les autres Polynésiens. Les navigateurs qui les ont visités ont remarqué parmi eux deux variétés assez distinctes : les individus qui appartiennent à la première sont d'une couleur basanée, un peu plus foncée que celle des Espagnols; quelques-uns même sont blonds. Ils égalent les plus grands Européens pour la taille; leurs traits sont d'ordinaire réguliers et agréables. L'influence d'un climat plus froid rapproche leur physionomie de celle des Européens; le nez aquilin, le regard pensif, le front ridé, annoncent un caractère plus mâle, des passions plus durables, une activité plus persévérante. Leurs cheveux sont longs, plats, lisses et quelquefois châtains; leurs yeux sont grands et bien fendus; enfin, ils ont peu de poils sur le corps.

Les hommes de l'autre variété sont moins grands, plus trapus, et généralement plus larges; leur couleur est plus foncée que celle des mulâtres : ils ont des cheveux crépus, une barbe frisée, des yeux plus petits et plus perçants, et toutes les parties de leur corps beaucoup plus velues. Tous ont des membres vigoureux et bien proportionnés, des dents superbes, la voix haute, et le ventre peu proéminent. M. Cruise a vu deux hommes avec des cheveux rouges.

Les femmes sont généralement petites, ont les jambes et les cuisses fort grasses, et les traits du visage fort expressifs.

Le *moko* ou tatouage est encore très-usité chez ces peuples, bien qu'il paraisse devenir chaque jour moins fréquent. Ils sont de tous les Océaniens ceux qui se distinguent le plus par les dessins bizarres qu'ils impriment sur leur visage et les diverses parties de leur corps. C'est à l'âge de vingt ans que les jeunes gens subissent ces douloureuses opérations. Il est rare de trouver quelqu'un qui s'y refuse; dans ce cas, il pas-

serait pour un lâche et ne pourrait prétendre aux honneurs militaires. Cet ornement est interdit à ceux qui n'osent se présenter au combat : leur seule noblesse peut alors les y faire participer. Les gens du peuple acquièrent ce droit par des faits militaires. Ce moko tient chez eux lieu de signature, et, de plus, il offre l'avantage d'annoncer sur-le-champ le rang de chaque individu et la condition à laquelle il appartient.

Ces peuples sont actifs, industrieux et susceptibles d'application. On ne remarque point chez eux la légèreté qui semble caractériser les habitants des îles australes. Occupés pendant des années entières de leurs projets, ils prennent tous les moyens de réussir, et les exécutent le plus tôt possible. Ils sont intelligents, surtout pour ce qui regarde le commerce. Comme ils ont été souvent trompés par les Européens, ils sont devenus très-défiants. Les missionnaires ont observé que les enfants, pour apprendre à lire et à écrire, déploient une facilité au moins égale à celle des Anglais. Ils sont très-courageux dans les combats, très-sensibles aux injures, et s'emportent violemment contre ceux qui blessent leur vanité. Un instant après, ils montrent une douceur étonnante. Ces transitions sont si subites, qu'on les croirait exécutées à dessein.

On peut juger de leur degré de férocité par le trait suivant. Dans le courant de 1820, le chef Chounghi ayant appris que, durant une absence qu'il avait faite, un de ses parents avait été tué dans la baie de Mercure, déclara aussitôt la guerre aux habitants. Leur chef demanda inutilement à se réconcilier. Chounghi, après avoir rassemblé 3,000 combattants, attaqua ses ennemis. La lutte fut sanglante, mais la victoire se déclara pour lui : mille soldats de ses adversaires furent tués. Les siens en rôtirent et en mangèrent trois cents avant de quitter le champ de bataille. Chounghi tua le chef de sa propre main, lui coupa la tête et but le sang qu'il en laissa découler dans sa main.

Les Néo-Zélandais, quoique exposés à l'intempérie des saisons et sujets à des privations de tout genre, parviennent ordinairement à une extrême vieillesse. Leurs cheveux ne tombent point et blanchissent très peu ; leurs dents s'usent plutôt qu'elles ne se gâtent, et leurs facultés intellectuelles et physiques se conservent d'une manière étonnante. La salubrité du climat contribue sans doute à ces grands avantages. Le sol demande ici du travail pour être fécond; la nature, plus grande et plus sévère, remplit l'esprit d'images plus graves et plus sombres.

Le Néo-Zélandais montre beaucoup d'intelligence dans l'agriculture, la pêche et la fabrication des étoffes. Il s'acquitte aussi fort bien de la cons-

truction des maisons, des canots, et des divers instruments de guerre et de pêche; la plupart de ces travaux sont exécutés par les femmes. Les hommes, et surtout les guerriers, tiennent à déshonneur de vaquer aux fonctions domestiques. Quand ils ont intention de planter un champ de patates, ils commencent par mettre le feu aux broussailles et aux arbres qui s'y trouvent, ensuite ils remuent la terre avec des bêches. Ils obtiennent dans l'année deux récoltes de patates. Ces époques sont pour eux des réjouissances qu'ils célèbrent par des festins et des danses multipliées. Toutes les plantes culinaires d'Europe croissent abondamment dans la Tasmanie ou Nouvelle-Zélande.

Leurs instruments de musique se bornent à deux ou trois espèces de flûtes, dont ils tirent des sons avec le souffle des narines. Les uns sont des tubes de 17 ou 20 centimètres de long, pourvus de trois trous d'un côté et d'un seul de l'autre; d'autres consistent en deux pièces de bois adaptées l'une contre l'autre par des liures très-serrées, de manière à former un tube renflé vers le milieu, où se trouve un seul trou assez large. On souffle par un des bouts, tandis qu'en fermant plus ou moins l'autre on obtient diverses modulations. D'autres enfin ont des trous des deux côtés, outre ceux des deux bouts. Ces instruments sont presque toujours en bois; on en voit cependant qui sont en os humains, ornés de gravures bizarres et d'incrustations de nacre. Leurs chants sont très-variés et presque toujours accompagnés de danses.

Leur langue n'est point désagréable; elle n'a ni déclinaisons ni conjugaisons, et, sous ce point de vue, elle ressemble beaucoup à l'anglais et au malai; les mots n'ont guère que deux syllabes, et se terminent presque toujours par une voyelle, ce qui la rend douce et mélodieuse.

Les Néo-Zélandais sont divisés en tribus, c'est-à-dire en grandes familles, dont chacune reconnaît un chef qu'elle respecte. Ces tribus sont composées d'hommes libres, d'esclaves, d'enfants d'esclaves, et de ceux qui, sans être esclaves, sont obligés pour subsister de se mettre au service des autres. La société se partage en quatre classes : les *ragantira-nouï* ou principaux chefs; les *ragantira* ou nobles; les *na-tagata* ou hommes libres; les *na-taaré-kareka* ou esclaves. Les chefs principaux (*ragantira-nouï* ou *ragantira-rahi*) paraissent être indépendants dans leur tribu qu'ils gouvernent à leur gré, sans reconnaître de puissance supérieure à la leur. Le pouvoir qu'ils ont sur leurs sujets n'est pas déterminé : il dépend de l'affection, de l'estime et de la confiance qu'ils leur inspirent, et de l'influence qu'ils peuvent obtenir. Ce dernier résultat provient ordinairement ou de leurs grandes

possessions en terres et en esclaves, ou de leurs exploits militaires, ou bien de leur prudence et de leur sagesse comme prophètes. Pendant la guerre ils ont une autorité presque absolue, et les guerriers leur accordent une obéissance parfaite.

Le pouvoir passe ordinairement du frère aîné aux cadets, pour revenir ensuite aux enfants de l'aîné. Les femmes ne peuvent en être investies, et ceux mêmes qui sont inhabiles à la guerre, soit par crainte ou pour cause de blessures, le cèdent à un de leurs proches parents qui peut s'y distinguer. Les différents chefs sont très-jaloux ; ils vivent dans une haine continuelle, et ne cessent de se calomnier.

Les gens coupables de quelque délit sont cités devant un conseil de chefs, et jugés ou punis dans la même séance. La peine du talion est la plus usitée. Lorsque c'est un chef qui a agi contre les coutumes du pays, ses voisins l'attaquent, le maltraitent ou le dépouillent de ses biens. Souvent aussi leurs querelles se terminent par un simple appel aux armes.

L'île Tavaï-Pounammou, ou Tasmanie du sud, n'est guère connue; on a vu sur la côte orientale des villages et des habitants. La côte occidentale paraît déserte : cela tient sans doute aux vents d'ouest qui la désolent en tout temps.

Avant l'occupation anglaise et suivant le rapport des naturels, l'île septentrionale était divisée en huit districts gouvernés par leurs chefs respectifs, et d'autres qui leur étaient subordonnés.

Les noms des principaux villages sont généralement inconnus; on en voit beaucoup dans la partie septentrionale, mais nous ne pouvons nommer que *Pakohou*. Sur la côte nord-est on voit successivement *Wai-Tangui, Shiomi, Kawa Kawa, Wai-Kadi, Rangui Hou, Dona-Tara,* premier établissement des missionnaires; *Tepouna, Kidi-Kidi,* chef-lieu d'une mission et situé au fond du canal de même nom ; *Tekoke, Mata-Ouvi, Korora-Reka, Kahou-Wera,* presque abandonné. *Koro-Kava,* où périt l'infortuné navigateur Marion, ne présente que des ruines. Entre le cap Rakau et le cap Vangani, on remarque *Vanga Maumau, Vanga-Oudou* et *Ika-Nake.* En remontant le Shouki-Anga, on voit d'abord *Widia,* village situé dans une vallée riche et fertile, et à neuf milles plus loin, *Widi-Nake* et *Witi-Waï Iti,* qui paraissent bien peuplés. A ce dernier village la rivière Pounake-Tere, venant du sud, se jette dans le fleuve après avoir baigné plusieurs villages, tels que ceux d'*Otaïti* et de *Rangui-Waka-Taka.* Plus loin le fleuve se divise en deux, et au point de division l'on remarque une île dont la surface ne paraît être que d'une acre : elle est occupée par un village

très-peuplé. La branche du nord conduit au village de *Tepapa*, et celle du nord-est à ceux de *Karaka* et de *Houta-Koura*. Le premier est situé au pied des montagnes boisées qui séparent les districts de Shouki-Anga et de Waï-Mate, et le second se trouve dans une vallée riche et agréable. Il y a beaucoup d'habitants.

Dans le territoire de Waï Mate on voit les villages d'*Okoura*, de *Waï-Tangui* situé sur la rivière de même nom, et à quelques milles de la côte *Shouraki-Poua-Rahi*, village d'un aspect romantique. C'est dans ce territoire que plusieurs voyageurs placent le lac *Rato Doua* qui, d'après M. de Blosseville, a 70 milles de circonférence et 20 à 26 brasses de profondeur; ses eaux sont douces, alimentées par une dizaine de rivières et une source d'eau chaude. Au milieu de ce bassin s'élève la petite *île Mokoïa*, qui n'a guère que trois milles dans sa plus grande dimension.

Il existe dans la partie septentrionale de l'île un autre lac de 3 lieues de longueur, appelé *Morberri*, très-poissonneux, et dont les environs présentent le plus beau paysage. Aucune localité ne convient mieux que les environs de ce lac pour y fonder un établissement européen.

La population actuelle de la Nouvelle-Zélande ne peut être exactement appréciée. Forster pensait que le nombre des habitants devait être de 100,000; mais il paraît certain que ce nombre est de beaucoup inférieur à la réalité. M. Williams le portait à 500,000; Dumont d'Urville pense que le nombre des habitants d'Ika-Na-Mawi est à peu de chose près de 200,000, et celui de l'île méridionale de 50,000, ce qui donne pour la population totale 250,000 individus. Toutefois M. Polack ne l'évalue qu'à 130,000. Au surplus, elle a toujours été en diminuant depuis le premier voyage de Cook : ce qui s'explique par l'anthropophagie et l'infanticide en usage chez les Néo-Zélandais.

Disons maintenant un mot de leurs *pâs* ou villages fortifiés. Ils sont presque toujours situés sur des pointes élevées et avancées dans la mer. Quand le terrain est plat, ils le rendent escarpé, et cela de telle sorte qu'on a de la peine à le gravir. Une palissade formée de pieux solidement enfoncés dans la terre, et hauts de plus de 2 mètres, entoure le sommet de l'élévation. Au delà de cette palissade se trouvent des fossés de 2 mètres de largeur sur autant de profondeur. Après avoir franchi les fossés, on trouve une seconde palissade semblable à la première qui entoure immédiatement les habitations. Les portes ne sont pas vis-à-vis les unes des autres, de sorte que pour franchir le triple rempart, il faut en faire une ou deux fois le tour. Ces portes sont gardées par des sentinelles.

L'intérieur du village se compose de deux rangées de maisons placées le long des palissades : chaque maison est accompagnée d'un appentis qui sert de cuisine ; c'est là que les indigènes prennent leur nourriture. L'espace plus ou moins considérable qui sépare les deux rangées d'habitations est une espèce de place d'armes, plus élevée que le terrain où sont les maisons. Il est très propre, et coupé seulement de trois édifices publics : ce sont le magasin d'armes, celui des vivres et celui des cordes ou des lignes.

Dans le premier de ces magasins, dit l'abbé Rochon, nous trouvâmes une quantité surprenante de javelots de bois, les uns affilés en pointe, les autres taillés en langues de serpent, d'autres garnis de pointes très-aiguës faites avec des os de baleine ; des instruments très-lourds propres à percer d'un côté et à assommer de l'autre, des lances d'un bois très dur et bien sculptées, des casse-têtes de pierre ou d'os de baleine très-polis, affilés et bien travaillés, des fouets propres à lancer de petits javelots comme on lance une pierre avec une fronde ; des haches en bois dur et d'une forme propre à tuer des hommes. On y trouva aussi des amas d'outils communs, tels que haches, herminettes, ciseaux, tous de différentes pierres très-dures, de jade, de granit et de basalte.

Dans le second magasin étaient des sacs de patates, des fagots de racine de fougère suspendus, différents poissons cuits enfilés par des tresses de jonc et suspendus à l'air ; une grande quantité de tronçons de gros poissons cuits enveloppés dans des feuilles de fougère, liés par paquets et suspendus ; une grande abondance de calebasses très-grosses toujours remplies d'eau pour la provision de tout le village.

Le troisième magasin contenait des provisions de cordes, de lignes pour la pêche, de filasse pour fabriquer les cordes, de fils et de joncs pour faire des filets ; une quantité immense d'hameçons de toutes les grandeurs, des pierres taillées pour tenir lieu de plomb aux lignes à pêcher, et des morceaux de bois travaillés pour remplacer le liége.

Ces magasins ont ordinairement 6 à 8 mètres de long sur 4 de large. Ils sont construits de pièces de bois bien équarries et bien assemblées. Leurs toits, ainsi que ceux des maisons, sont faits d'une espèce d'herbe qui croît dans les marais. Les maisons n'ont qu'une porte large de 65 centimètres et haute d'un mètre. Ces maisons sont très-basses ; la quantité des sculptures marque toujours le rang de la personne. Les habitants passent rarement la nuit dans la maison, et seulement lorsqu'ils y sont forcés par le mauvais temps. Pour l'ordinaire ils dorment en plein air, enveloppés d'un tissu grossier de nattes, dans la posture d'une personne assise, ayant les pieds ramas-

sés sous elle : ce qui a fait dire à quelques voyageurs qu'ils ressemblaient à des ruches rangées par groupes dans un village.

Les seuls meubles que l'on remarque dans ces huttes sont des hameçons, des lignes, des filets, des outils de pierre, des calebasses pleines d'eau et des vêtements grossiers. Un petit carré creux, environné quelquefois de pierres, indique la place du foyer; la fumée n'a d'autre issue que la porte ou la fenêtre. Un simple monceau de feuilles de fougère ou de *typha* leur sert de lit.

Les Néo-Zélandais, dans leurs villages, bravaient autrefois les assauts multipliés de leurs ennemis; leur courage était à toute épreuve, et la prise des villages fortifiés presque inouïe; aujourd'hui l'adoption des armes à feu, loin d'augmenter leurs ressources, les a presque détruites, comme cela est arrivé dans les pays les plus civilisés.

La base de leur nourriture est la racine de fougère; elle est pour eux ce que le pain est pour les Européens. Ils paraissent n'avoir que ce trait de commun avec les indigènes de l'Australie; ils font griller légèrement cette racine, après quoi ils la battent avec un petit maillet, et s'en nourrissent. Ordinairement ils se contentent de la mâcher pour en extraire le suc; mais dans les temps de disette, ils avalent même la partie fibreuse. Des Européens en ont mangé avec plaisir, et les Anglais s'y accoutument promptement. Les indigènes en font de grandes récoltes et l'unique nourriture de leurs esclaves. Cette fougère est nommée *pteris esculenta*. Il y en a d'une autre espèce qui s'élève en arbre et qui fournit une nourriture plus substantielle que la précédente. C'est la partie de la tige voisine de la racine qu'on fait cuire et qu'on réduit en poudre. Les botanistes nomment cette seconde espèce *cyathea medullaris*.

La patate douce, *convolutus babatas*, qu'ils appellent *koumara*, est le mets le plus délicat qu'ils connaissent. Elle figure dans les festins, et les hommes du peuple n'en mangent que très-rarement. Dans cette île elle est d'une excellente qualité. Les Néo-Zélandais se nourrissent aussi de poissons, de coquillages, de crustacés, de cailles, de canards, et d'autres oiseaux dont leur pays abonde, de chiens, de rats, etc. Ils font deux repas par jour, l'un le matin et l'autre au coucher du soleil. Ils ne mangent jamais dans leurs maisons, de crainte d'offenser l'*atoua*, qui ne manquerait pas de les punir sévèrement.

L'anthropophagie semblait être chez eux plutôt l'effet d'un désir effréné de vengeance que d'un goût pour la chair humaine. Ils se livrent à cet affreux excès principalement après la victoire; mais les dernières relations des

missionnaires ne permettent plus de l'attribuer à leurs idées superstitieuses sur la guerre, puisque quelquefois ils égorgent de sang-froid des esclaves pour les dévorer. Ils se contentent ordinairement de manger la cervelle, et rejettent le reste de la tête. La chair d'une femme ou d'un enfant est pour eux le mets le plus délicieux qu'ils connaissent, et celle d'un Néo-Zélandais est préférable, disent-ils, à celle d'un Européen.

Dans leurs aliments ils ne se servent jamais de sel ni d'autres assaisonnements. Ils n'aiment ni les viandes ni les poissons salés; ils ne connaissent aucune boisson spiritueuse, et détestent les liqueurs fortes. Il leur faut beaucoup de temps pour s'accoutumer à l'usage du rhum et du vin, et encore il est très-rare de trouver des individus qui le préfèrent à leur sobriété habituelle. Ils aiment beaucoup les boissons sucrées, telles que le café, le chocolat, le thé, etc. La plante appelée *piper excelsum*, qui donne une boisson chérie de toutes les autres tribus polynésiennes, se trouve aussi à la Nouvelle-Zélande; les indigènes la connaissent, mais ils n'en font aucun usage.

Leur religion est purement métaphysique; ils ne reconnaissent qu'un seul Dieu tout-puissant, immatériel, éternel et conservateur du monde. Suivant Nicholas, il porte le nom de *Mawi-Ranga Rangui*, qui signifie Mawi, habitant du ciel. Viennent ensuite *Tipoko*, le dieu de la mort, et *Towki*, le maître des éléments. Des génies sont chargés de présider aux diverses localités. Une statue grossière est ordinairement placée au milieu de leurs villages comme une divinité protectrice. Leurs dieux qu'ils désignent sous le nom générique d'*atoua*, sont tous malfaisants et cruels; lorsqu'on leur en prêche un qui ne cherche qu'à faire du bien, ils disent qu'ils n'en ont point de semblable; ils s'efforcent de prévenir ou d'apaiser la colère de leur dieu par toute sorte de privations et de sacrifices. Il ne paraît point qu'ils adorent le bois ou la pierre; les effigies qu'ils portent au cou ou qu'ils placent aux portes de leurs cabanes ne sont que des emblèmes qui représentent l'objet de leur culte. Le capitaine Marion remarqua qu'ils se levaient au milieu de la nuit pour se recueillir et répéter quelques mots en forme de prière. Ils ont des idées arrêtées touchant l'immortalité et la spiritualité de l'âme; ils en parlent comme d'un souffle intérieur, parfaitement distinct du corps. Au moment de la mort, ces deux substances se séparent par un déchirement violent; le *waidoua* (âme) reste trois jours autour du corps, puis il se rend par une route fictive qui traverse l'île au Nord, d'où il s'embarque pour l'autre monde. On a remarqué qu'ils croient que le premier homme fut créé par le concours de trois divinités, mais que

l'Être tout-puissant y avait eu la plus grande part ; que la femme avait été formée d'une des côtes de l'homme. Le nom d'*iwi*, qu'ils donnent aux os, offre un singulier rapprochement entre ce fait et le nom que les écrits de Moïse donnent à la mère du genre humain.

Ils ont l'habitude d'enterrer leurs morts, mais les funérailles de leurs chefs sont accompagnées de nombreuses cérémonies. « On immole une « partie des femmes et des esclaves du défunt, dont l'âme doit aller le « rejoindre dans l'autre monde, et dont la chair sert à célébrer le festin « funèbre. Toutes les personnes qui ont touché le cadavre sont *tabouées ;* « pendant un certain temps il leur est interdit de toucher des aliments, et « et l'on est obligé de les faire manger comme des enfants. On prononce « sur la tombe du chef plusieurs discours, dans lesquels on raconte ses « exploits et ceux de ses aïeux, exploits qui font aussi le sujet de chants « que l'on compose à cette occasion. Au bout d'un an, on déterre les osse- « ments du chef, on les gratte soigneusement avec un coquillage, on les « enveloppe dans une natte, et on les transporte dans la sépulture de ses « ancêtres, après avoir renouvelé les sacrifices et toutes les cérémonies « qui avaient eu lieu lors de son enterrement ; cette nouvelle cérémonie « se nomme *Haihunga*.

« Les cimetières de la Nouvelle-Zélande sont regardés comme des lieux « saints ; violer une tombe est le plus grand crime qu'un homme puisse « commettre[1]. »

Les roulements du tonnerre inspirent aux Néo-Zélandais une frayeur religieuse, parce qu'ils présagent les batailles. Les prêtres, qu'ils nomment *arikis* ou *tohungas*, sont consultés dans toutes les affaires importantes ; ils prédisent l'avenir, calment les orages, apaisent les vents, arrêtent les maladies et font mille autres prodiges du même genre. Ils joignent souvent à ces fonctions, qui sont héréditaires, celles de l'autorité civile. Le peuple a un profond respect pour tous ceux qui se disent ministres d'un dieu. Quelque irrité qu'il soit, il ne leur fait jamais de mal ; c'est pour cela qu'il n'a jamais exercé de violence contre les missionnaires qui lui prêchent une doctrine nouvelle.

Ce sont encore les prêtres qui remplissent les fonctions de médecins. Leurs moyens curatifs se bornent ordinairement à des prières et à des cérémonies. D'autres fois, ils prescrivent une diète absolue, et en cela leur doctrine est conforme à celle de nos docteurs. Ils sont responsables de ce qui

[1] M. Ternaux-Compans : Extrait de l'ouvrage anglais de M. Polack, sur les mœurs et usages des Néo-Zélandais.

peut arriver au malade, surtout lorsqu'il appartient aux premières familles. Après la mort, un conseil est chargé d'examiner la conduite de celui qui l'a assisté, et si l'on y découvrait quelque faute, il serait sacrifié aux mânes du défunt, ce qui n'est pas sans exemples; mais on remarque que là, comme ailleurs, le charlatanisme se tire presque toujours d'affaire. Leur chirurgie paraît se borner à faire des incisions avec des coquilles pour retirer les pointes qui ont pénétré dans les chairs.

Le *tabou*, ou *tapou*, est ici, comme nous l'avons vu ailleurs, une superstition bizarre, qui consiste à s'imposer une privation volontaire pour calmer la divinité offensée. La personne ainsi tabouée se trouve en la puissance de la divinité, et elle ne peut se servir de ses mains pour manger. Ceux qui sont riches se font servir, les autres se baissent jusqu'à terre pour satisfaire à ce besoin de la nature. Les objets frappés d'un tabou ne sauraient servir à l'usage ordinaire; il est même défendu d'y toucher; la divinité se mettrait en colère et exterminerait le coupable, et c'est pour éviter ces maux qu'ils le punissent de mort. Toute personne peut imposer le tapou, mais les pauvres ne peuvent se l'imposer que pour eux-mêmes. Les gouverneurs l'imposent généralement aux objets, et alors aucun individu ne peut les toucher. Les malades atteints d'une maladie jugée mortelle, les femmes près d'accoucher, sont mis sous l'empire du tapou. Ces personnes sont alors déposées sous des hangars en plein air, et privées de toute communication. M. Nicholas s'exprime ainsi en parlant de cette institution :

« Pour suivre la valeur du mot *tapou*, il faudrait détailler minutieuse-
« ment toutes les circonstances de l'économie politique. Ce peuple règle
« ainsi ses travaux journaliers et tous les actes de la vie. Bien qu'il assu-
« jettisse à une foule de restrictions absurdes et pénibles, il est fort utile
« dans une nation si irrégulièrement constituée. En l'absence des lois, il
« offre la garantie de conserver les personnes et les propriétés, en leur
« donnant un caractère authentique que personne n'ose violer; sa puis-
« sante influence peut arrêter les hommes les plus cruels et les plus
« avides[1]. »

Ces insulaires croient aussi aux enchantements, qu'ils nomment *makoutou;* c'est, disent-ils, de là que viennent les maladies et la mort. Les songes, surtout ceux des prêtres, sont d'une très-haute importance pour les décisions de ces peuples; résister à l'inspiration d'un songe est une injure directe à l'atoua qui l'a envoyé.

[1] Voyage de *Liddiard Nicholas* à la Nouvelle-Zélande.

Les jeunes gens se marient ordinairement entre vingt et vingt-quatre ans. Les filles se marient de fort bonne heure, souvent même avant l'âge de onze ans. Le mariage a lieu sans cérémonie et par le fait même de l'introduction de la jeune fille dans la maison de son futur. Dès que le mariage est consommé, les parents des deux conjoints se précipitent dans la maison et la pillent entièrement. Les époux vivent ordinairement ensemble en bonne amitié, et les querelles sont rares entre eux.

Le mari a le droit d'épouser plusieurs femmes ; mais comme elles peuvent habiter rarement ensemble, il est obligé de fournir à chacune un logement ; quelques chefs en ont eu jusqu'à sept et même dix. Parmi ces femmes, il y en a une qui occupe le premier rang, qui participe seule aux honneurs et aux dignités de son mari, et dont les enfants sont destinés à succéder au père dans ses possessions et dans son pouvoir. L'adultère entraîne presque toujours la peine de mort pour la femme qui s'en rend coupable; cependant quelquefois le mari se contente de la répudier et de la renvoyer à ses parents; cela arrive quand il craint leur ressentiment.

Les enfants reçoivent, cinq ou six jours après leur naissance, leur nom avec une espèce de baptême. La mère ainsi que les amies arrosent le front de l'enfant avec une branche trempée dans de l'eau. On plante alors un arbre qui devient l'emblème de l'existence du nouveau baptisé; la croissance et la taille de cet arbre ont un rapport prophétique avec le développement des facultés de l'enfant, qui croît paisiblement sans être assujetti à aucune espèce de contrainte de leçons ou d'exercices particuliers. Passé le premier âge, les filles se forment sous la direction des mères, et les garçons accompagnent leur père dans les assemblées et même dans les combats. On les voit quelquefois jouer à la toupie, au cerf volant, etc., comme les Européens. Les adoptions sont fréquentes, et confèrent tous les droits d'un enfant naturel à celui qui en est l'objet.

Le suicide paraît commun parmi les habitants de la Nouvelle-Zélande; ils se pendent pour la plus frivole circonstance ; ainsi, une femme qui aura été battue par son époux ira se pendre immédiatement après. Cependant les habitants de la *baie des Iles* semblent étrangers à cette manie.

Ces peuples mesurent le temps par nuits, *pô;* par lunes, *marama*, et par années composées de cent lunes, *tau;* c'est ainsi qu'ils comptent leur âge et calculent tous les autres événements.

Enfermés dans leurs *pâs* ou parcourant les déserts, ces malheureux sauvages vivent dans un état de guerre presque continuel ; chaque tribu suppliait ardemment le capitaine Cook d'exterminer ses antagonistes. Un

Néo-Zélandais, conduit à Londres, y achète une hallebarde; aussitôt il la brandit dans l'air, et s'écrie : Voilà de quoi hacher en pièces le chef de nos ennemis. Cette habitude de guerre explique leur férocité. Leur vengeance ne s'éteint que dans le sang de leurs adversaires; ils ne pardonnent jamais, et ce qu'il y a de plus extravagant, c'est qu'ils croient que l'âme d'un homme dévoré par son ennemi est condamnée à un feu éternel.

Après les combats, ils mangent les chefs des vaincus; même en temps de paix, quand une personne de distinction meurt, on dévore des esclaves. Ces peuples sont ils, au fond, plus féroces que les Européens? On peut en douter. Mais, faibles et dépourvus d'armes, ils ont exercé contre nos navigateurs des actes de cruauté qu'accompagnait une horrible perfidie. L'infortuné Marion avait vécu plus d'un mois dans l'intimité du chef *Tacoury*, lorsque celui-ci, sous prétexte de lui donner une fête, l'attira dans une embuscade et le fit massacrer avec tous les siens; les Français, accourus pour venger leurs camarades, virent les preuves les plus dégoûtantes de la fureur avec laquelle ces barbares avaient dévoré ou rongé les membres palpitants de ceux que, peu d'heures auparavant, ils embrassaient en amis. Cette perfidie, dont les Anglais ont aussi éprouvé les funestes effets, n'exclut pourtant pas les discours nobles, les sentiments élevés. Un chef, qui adopta comme ses fils deux sauvages ramenés par le gouverneur King, dit à celui ci, qui parut douter de sa sincérité : « Un prince ne trompe jamais! » Belles paroles qu'il ne démentit point. *Kahoura*, autre chef qui avait massacré et dévoré plusieurs Anglais, vint sans crainte avouer ses actions et se livrer entre les mains d'une nation qu'il avait si cruellement offensée. Comment expliquer une semblable conduite? Est-ce qu'une loi d'honneur prescrit à ces hommes extraordinaires quelques principes inconnus, quelques règles comparables à ces maximes généreusement barbares qui président à nos duels? Peut être aussi des circonstances mal racontées causèrent-elles ces accès de rage ; quelque arbre sacré mal à propos touché d'un coup de hache, quelque expression mal comprise a pu exciter le courroux de ces âmes bouillantes.

Ces redoutables anthropophages chérissent tendrement leurs familles; la mère risque sa vie pour son enfant. Leur musique a plus de mélodie et de douceur que celle des Taïtiens.

L'habillement général est fait de nattes grossières, mais assez serrées pour les mettre à l'abri des injures de l'air. Il est composé de deux pièces, dont l'une couvre les épaules et s'attache sur le devant de la poitrine; l'autre leur couvre les reins et descend jusqu'à mi-jambes. Dans les occa-

sions solennelles, ils portent des nattes d'un tissu fin et soyeux, tantôt d'une blancheur éclatante avec des bordures élégantes et variées, tantôt couvertes de dessins sur toute la surface, tantôt enfin garnies de poils de chien ou des belles plumes de l'oiseau *kiwi*. Ils ne portent ni coiffure ni chaussure, et les enfants restent nus jusqu'à l'âge de huit ans.

Ces insulaires sont aujourd'hui passionnés pour les vêtements européens; hommes et femmes portent aux oreilles des petits morceaux de jade ou des chapelets. Leur visage est barbouillé de rouge, apparemment de l'ocre de fer mêlée de graisse. Leurs habitations, ainsi qu'on a pu le voir par ce que nous en avons dit, sont bien supérieures à celles de la Nouvelle-Hollande. Les barques sont construites de planches bien jointes et attachées avec de forts osiers; quelques-unes ont 16 mètres de long. Les grands canots portent trente hommes et plus; ils sont très-fréquemment ornés d'une tête habilement ciselée, dont la physionomie exprime la rage. Ils manient très-adroitement leurs grossiers outils, qui sont pour la plupart faits de jade. Leurs armes sont des lances, des javelines, et le *patou*, espèce de hache informe. Ils conservent le souvenir des hauts faits de leurs ancêtres par des chansons qu'ils accompagnent de leur flûte grossière. Ainsi, la race polynésienne, jusque dans son état le plus sauvage, porte un germe de civilisation qu'il serait facile de développer.

Les Néo-Zélandais ont un procédé très expéditif et en même temps fort remarquable par sa perfection, pour conserver les restes de l'homme après sa mort. Ces précieuses reliques, dit Dumont d'Urville, sont religieusement renfermées et gardées par les tribus et les familles auxquelles elles appartiennent; la moindre offense faite à ces dépouilles sacrées attirerait infailliblement la vengeance de la tribu tout entière. Mais l'espèce d'embaumement dont il est question s'applique bien plus fréquemment aux têtes de chefs qui succombent dans les combats, et dont le corps tombe entre les mains de leurs ennemis. Jadis le possesseur d'un de ces trophées le conservait avec d'autant plus de soin, qu'il savait que, lorsqu'il serait en guerre avec la tribu à laquelle appartenait le guerrier dont il possédait la tête, cette tribu serait prête à tous les sacrifices ou à tous les accommodements possibles pour recouvrer cet objet sacré, et que s'il lui arrivait de tomber entre les mains de cette tribu, il sauverait sa propre tête en restituant celle du guerrier qu'il avait vaincu. On conçoit donc quel intérêt avaient les Néo Zélandais à les préparer et à les conserver. Mais la belle conservation de ces têtes a excité un tel étonnement en Europe, que leur valeur s'y est élevée à 3 ou 400 francs. Il en est résulté de là que les Néo-

Zélandais ont fait de la vente de ces têtes aux Européens un commerce très-lucratif qui a excité leur cupidité au point qu'ils ne font nulle difficulté de tuer leurs esclaves afin de préparer et d'embaumer leurs têtes, et de multiplier par là les moyens d'entretenir un trafic dont les Européens devraient être honteux par les crimes qu'il provoque.

Près des côtes de la Nouvelle-Zélande se trouvent plusieurs petites îles. Nous allons les nommer, en commençant par la partie méridionale. Ces îles sont l'île *Longue, Kackahow, Ernest, Fenoua Ho, Chase, Bench* et *Stewart,* qui est la plus grande : on y trouve les ports *Facile, Mason, Williams* et *Pegasus*, elle est séparée de Tavaï-Pounamou par le *détroit de Foveaux.* Près de la côte occidentale on remarque l'île élevée et stérile que Cook nomma *Solander;* on a reconnu qu'elle se composait de deux îlots distincts. Les îles *Pepin* et *Lookers-On* sont encore dignes d'être mentionnées.

Autour de l'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande nous remarquerons *Entry*, les *îles du Pain-de-Sucre, Gannet, Manawa-Tawi, Moudi-Motou, Didi-Houa, Motou-Kawa, Panake, Tiki-Tiki, Motou-Roa, Motou-Arohia, Motou-Doua, Motou-Kiakia, Moko-Inou*, le *Fanal*, le *Navire*, *Moro-Tiri, Tarangua, Toutourou* et *Shoutourou*, couverte de bois et remarquable par une cime très-élevée. Entre les presqu'îles Malte-Brun et Buache se trouvent plusieurs îlots, et plus loin on voit successivement *Ranguitoto, Motou-Tabou, Koura-Kia, Otata, Waï-Heka*, île maintenant déserte, où existait, en 1820, un pâ très-peuplé, *Pouhia-I-Wakadi*, couverte de fumée, et *Houana-Hokeno*, stérile et inaccessible.

A 225 lieues et au sud-est de la Nouvelle-Zélande, se trouve l'île *Campbell*, que découvrit le capitaine danois Hardinbourg, qui lui donna le nom de la femme de M. Macquarie, gouverneur de la Nouvelle-Hollande. Ses côtes occidentales et méridionales ne présentent qu'un rocher gris presque à pic, d'une grande hauteur et dépourvu de végétation; les autres parties de l'île sont couvertes de verdure, mais sans un seul arbre. Partout le sol paraît déchiré; plusieurs pitons aigus et très escarpés dominent l'intérieur de l'île. Ses habitants, au nombre de 2,500, paraissent, par leur extérieur et leurs costumes, de même origine que les Néo-Zélandais. La polygamie est autorisée par leurs lois : les chefs ont d'ordinaire quatre ou cinq femmes, et les gens du peuple une ou deux. Ces chefs obéissent à un roi qui dépend de l'établissement de la Nouvelle-Galles méridionale.

Au sud-ouest de cette île se trouve celle de *Macquarie*, qui a 10 lieues de long du nord au sud, sur une lieue et demie de large. Les côtes n'offrent aucune baie où l'on puisse aborder. Le sol en est montueux et stérile. Le

sommet le plus élevé qui ait été mesuré atteint une hauteur de 520 mètres. On ne voit sur cette terre aucun mammifère, mais seulement quelques oiseaux qui, faute d'arbres, sont réduits à faire leurs nids dans la terre. On y remarque un grand nombre de lacs qui nourrissent beaucoup de truites.

Autour de Macquarie, découverte en 1811 par quelques pêcheurs, se trouvent les groupes de *The Judge and his Clerk* et de *The Bishop and his Clerk* (le Juge et son Clerc, et l'Évêque et son Clerc).

Les îles *Snares* et le *Groupe de lord Auckland*, au sud de la Nouvelle-Zélande, indiquent une continuation sous-marine de la chaîne de montagnes qui parcourt cette terre. La commodité de son ancrage, la végétation et la douceur de son climat, rendent importante l'île d'Aukland, et la font rechercher comme point de relâche par les baleiniers.

Une autre chaîne est marquée à l'est et presque parallèlement à la Nouvelle-Zélande par les îles *Bristol*, *Antipode* (voisine de l'antipode de Paris) et *Bounty*. Plus au nord se trouvent *Cornwallis*, *Pitt* et *Chatham* : celle-ci, la plus considérable, a été découverte par Broughton : sa longueur peut aller à 12 lieues. Le terrain s'élève graduellement, et forme dans l'intérieur des collines d'un aspect agréable. Il paraît que l'île renferme une de ces lagunes si fréquentes dans les îles basses de cet Océan. On donne à ces îles, entourées d'îlots, le nom de *Groupe de Broughton*.

La végétation, dit ce navigateur, a beaucoup de force; les arbres cependant ne sont que d'une élévation moyenne. Ils sont dégagés de branches jusqu'à une certaine hauteur, et l'on ne voit point de broussailles; un arbre ressemble au laurier, et un autre a des joints comme la vigne. On voit dans les mains des habitants plusieurs filets et lignes d'un beau chanvre, qui sans doute est du crû de l'île.

Les habitants sont des hommes de moyenne taille, vigoureux, bien proportionnés; ils ont le teint d'un brun obscur, et les traits bien prononcés. Leurs cheveux et leur barbe sont noirs; leur corps n'offre aucun indice de *tatouage*. Une peau de phoque et une natte tressée avec art forment leur vêtement. Les oiseaux, qui tous jouissent d'une paix profonde, semblent des mêmes espèces que ceux des environs de la baie Dusky.

En naviguant à l'est, nous verrons s'élever du sein des flots les collines et les plaines qui composent l'archipel des *îles des Amis*. On ne peut étendre cette division aux îles Viti, à l'ouest, à celles des Cocos et des Traîtres, au nord, à celle dite de *Savage*, à l'est, qui doivent être réunies aux îles Horn et Wallis, pour former une chaîne qui sépare l'archipel des

Navigateurs de ceux de Fidji et de Tonga-Tabou. Circonscrit dans ces limites, l'archipel des Amis sera encore assez grand, puisqu'il contient au delà de cent îles et îlots. Cet archipel tient à peu près le premier rang parmi ceux de la Polynésie par l'industrie de ses habitants et l'espèce d'ordre politique qui y règne.

La principale de ces îles est celle nommée *Tonga-Tabou*, c'est-à dire île consacrée. Elle est une des plus méridionales. Les voyageurs l'ont décrite avec le détail le plus minutieux. Néanmoins, sans les relations de Labillardière, des missionnaires anglais et de Dumont d'Urville, nous la connaîtrions mal. Le pays en général n'offre pas ce magnifique paysage qui résulte d'une multitude de montagnes, de vallées, de plaines, de ruisseaux et de cascades, mais il étale aux yeux des spectateurs la fertilité la plus abondante.

Les vents y soufflent le plus souvent entre le sud et l'est, et lorsqu'ils sont modérés, on a ordinairement un ciel pur. Quand ils deviennent plus frais, l'atmosphère est chargée de nuages, mais elle n'est point brumeuse, et il pleut fréquemment. D'après la relation des missionnaires, les tremblements de terre y sont très-fréquents. Le feuillage n'éprouve point d'altération sensible aux diverses époques de l'année ; chaque feuille qui tombe est remplacée par une autre, et on jouit d'un printemps universel et continu. Les missionnaires ont trouvé l'air très-sain, mais plus froid qu'ils ne s'y attendaient.

Un rocher de corail, le seul qui se présente sur la côte, sert de base à l'île. On n'y voit guère d'autre pierre, excepté une roche feldspathique, dont les naturels font leurs haches. Quoique le corail s'élance en beaucoup d'endroits au dessus de la surface du terreau, le sol est en général d'une profondeur considérable. L'humus végétal recouvre une couche d'argile. Labillardière a jeté un coup d'œil sur la botanique de cette île. A l'ombre des bois croît le *tacca pinnatifida*, le *mussœnda frondosa*, l'*abrus precatorius* et le poivrier, qui sert aux habitants à faire le kava ; ils font des nattes avec le *pandanus odoratissimus;* l'*hibiscus tiliaceus* croît spontanément sur les bords des diverses cultures et tout près de la mer ; son écorce fournit aux insulaires de quoi faire des étoffes beaucoup moins belles que celles du mûrier à papier ; des cotonniers de l'espèce appelée *gossypium religiosum* croissent dans les lieux humides, mais ne sont pas employés par les habitants. On y trouve aussi du bois de *santal* et une forte noix muscade qui n'est point aromatique. Dumont d'Urville vit un *mea*, arbre du genre des *ficus*, dont le tronc avait 65 mètres de circonférence. Cet arbre est dédié

au touï-tonga ou souverain, qui vient après son couronnement se placer sous son ombrage.

Les seuls mammifères que l'on trouve dans cette île sont le cochon, le chien et le rat. Les oiseaux sont en petit nombre; les principales espèces sont une très-jolie tourterelle, une colombe, une petite perruche fort élégante, un philémon, un râle, un martin-pêcheur, et quelques oiseaux de mer. Il y a deux ou trois espèces de serpents, un *hydrophis*, un petit lézard et beaucoup de poissons. Les récifs offrent les coquilles les plus rares.

L'île de Tonga-Tabou a la forme d'un croissant irrégulier dont la concavité, dirigée vers le nord, serait coupée par une échancrure de 5 milles de largeur sur 3 de profondeur. Sa base, entièrement composée de madrépores, est recouverte d'une épaisse couche d'humus dans laquelle tous les végétaux se développent avec vigueur. L'eau douce est rare sur toute la surface de l'île, et le célèbre voyageur à qui nous empruntons ces détails (Dumont d'Urville) pense qu'il ne s'y trouve pas un seul ruisseau proprement dit. Ce n'est qu'en creusant à une profondeur peu considérable qu'on peut obtenir de l'eau potable.

Les missionnaires ont donné à une partie de cette terre une population qui serait pour toute l'île de 20,000 individus. On ne peut, sans exagération, la porter à plus de 15,000, dont 4 ou 5,000 sont en état de combattre.

Parmi les villages de Tonga-Tabou, les deux plus importants sont *Béa* qui, entouré de fossés, passe pour une place forte, et *Mafanga*, lieu sacré qui contient les maisons des esprits et les tombeaux de quelques familles de chefs. Dans les plus grandes guerres, ce lieu est toujours respecté, et jamais on n'y combat.

L'île de Tonga-Tabou était divisée en trois souverainetés, *Hifo* au nord, *Moua* au centre, *Ahodschi* au sud-est. Ces districts avaient chacun leur souverain; la famille régnante de Moua portait le nom de *Fattafaï*, qui est également celui d'un des dieux nationaux; les *Fattafaï*, souverains absolus de l'île, n'ont guère aujourd'hui que les honneurs de la royauté et la faculté de présider aux sacrifices. Le *Touï-Kana-Kabolo*, ou le prince du canton septentrional, s'est emparé de la supériorité politique, et sa charge répond à celle d'administrateur général de l'État. Le *Lavaka* est chargé de tout ce qui a rapport au culte. Sans sa participation, les actes qui se passent ne sauraient être légaux. Tous les chefs des îles voisines règnent chez eux en despotes. Les insulaires de Viti même, si redoutables du temps de Cook, ont subi le joug de Tonga-Tabou; la puissance de cet État s'étend de

l'autre côté jusque vers les confins de l'archipel des Navigateurs. Leur flotte, de 100 à 150 pirogues, est plus respectable que celle des Taïtiens, et leur navigation s'étend jusqu'à l'archipel du Saint-Esprit. Ils donnèrent à Cook une longue liste des îles qui leur sont connues.

On sacrifie à Tonga-Tabou un grand nombre de victimes humaines ; et, malgré leurs idées sur la propriété, les habitants ne se font aucun scrupule de voler les étrangers.

Les habitants de Tonga-Tabou sont généralement grands, bien faits et bien proportionnés. Leur physionomie est agréable et présente une variété de traits semblables à ceux des Européens. Leur expression, moins sévère que chez les Nouveaux-Zélandais, est cependant plus sérieuse et plus grave que chez les indigènes de Taïti. Ils ont le nez aquilin, les lèvres assez minces, les cheveux lisses et la couleur peu foncée. Ils diffèrent essentiellement des Nouveaux-Zélandais, qui paraissent barbares au dernier point, et qui font cependant preuve de qualités solides quand on les étudie de près ; tandis que ceux de Tonga, hospitaliers, caressants, aimables et polis dans leurs premières entrevues, savent cacher sous le manteau de l'hospitalité leur audace et leur dissimulation profonde. Au reste, ils sont braves jusqu'à la témérité la plus audacieuse, et portés au dévouement le plus extraordinaire. Ils vivent entre eux en bonne intelligence, et savent, sans s'émouvoir, souffrir les affronts et les refus, mais ils ne laissent jamais passer l'occasion favorable à la vengeance.

Ils sont très-attachés à leurs parents, à leurs chefs et à leurs amis. Ils traitent leurs femmes avec la plus grande affabilité, et prennent le plus grand soin d'élever et de nourrir leur famille. Les vieillards sont toujours respectés.

Tous les hommes en état de porter les armes sont guerriers au besoin, et doivent suivre leur chef partout où il veut les conduire. Depuis que le pouvoir, à Tonga-Tabou, a été divisé, on ne voit point de guerre en bataille rangée. Ce sont toujours des embuscades, après lesquelles le vaincu se rend sur quelques îles amies pour y vivre dans un exil volontaire. Ces peuples étant convaincus que c'est agir contre les dieux que de se révolter contre les chefs, se trouvent rarement dans le cas d'être punis : alors c'est le chef qui les châtie à coups de bâton lui-même, ou par un de ses ministres ; lorsque deux chefs croient avoir de justes motifs de reproches l'un contre l'autre, ils terminent leur querelle par un combat singulier. Ils se battent avec le plus grand acharnement ; mais une réconciliation sincère termine presque toujours leurs débats.

Parmi les jeunes filles, les unes sont libres, les autres sont promises longtemps à l'avance par leurs parents. Les femmes mariées sont soumises à leurs époux, qui peuvent les garder autant de temps qu'ils le désirent; si le mari consent à ce que la femme se retire, elle devient indépendante et peut se marier à qui il lui plaît, ou rester libre en vivant avec celui qui lui convient. Les chefs prennent autant de femmes qu'ils veulent. La cérémonie du mariage consiste, de la part de l'époux, à aller demander l'épouse chez ses parents, et à donner un repas à ses amis et à ceux de la famille à qui il s'allie. Les enfants jouissent, dans la société, du rang de leur mère et non de celui de leur père; ainsi, le fils d'une femme du peuple et d'un noble sera homme du peuple, tandis que le fils d'une noble et d'un homme du peuple est regardé comme noble. A un certain âge, les enfants sont circoncis. Le tatouage est très-usité parmi ces insulaires; ils l'exécutent sur le ventre et les cuisses. Les femmes ne se tatouent que la paume des mains.

La coutume de se couper une phalange de l'une des deux mains pour l'offrir en sacrifice, lorsqu'un père ou un proche parent est malade, se fait remarquer chez ces insulaires. Cette coutume est principalement pratiquée par les femmes : aussi est-il rare d'en trouver qui n'aient perdu le petit doigt de chaque main.

Ces peuples ont deux grands *natchi* ou fêtes religieuses : l'une pour implorer la protection de *Fattafaï* en faveur des fruits nouveau-plantés; l'autre, après la moisson, pour témoigner à ce dieu leur gratitude. Chacun tue et apporte lui-même l'animal qu'il offre en sacrifice. *Kala Fontanga* ou *Kala Fila-Tonga* est la souveraine des flots et des vents : le dieu *Mauwi* porte l'île sur son dos; les tremblements de terre ont lieu lorsque ce dieu, ennuyé de ce fardeau, veut s'en débarrasser. Le dieu du plaisir, *Higouleo*, rassemble toutes les âmes dans un paradis très-semblable à celui de Mahomet.

Tali-Ai-Toubo est le dieu de la guerre, et celui du roi en particulier. *Toubo Totaï* est celui des voyageurs; il préside aux embarcations. *Alo Alo* préside aux éléments. *Hala Api-Api*, *Alai Valou*, *Touï-Bolotou*, *Toubo-Bougou*, *Toguï-Oukou-Mea*, *Kartou* et *Tangaloa*, sont les autres dieux du premier ordre.

Viennent ensuite les esprits des morts, qui ont aussi le pouvoir d'inspirer des prêtres et de punir ou de récompenser les hommes. Leur situation dans l'autre monde ne dépend point de leurs actions, parce que, disent ces insulaires, les dieux punissent en cette vie les crimes des coupables. Il y a

encore un grand nombre d'*Hotoua-pou* ou dieux méchants, qui causent toutes les insomnies et les tribulations qui ne peuvent pas être l'effet de la colère des dieux du premier ordre. Les dieux manifestent souvent leur présence par des sifflements; c'est pourquoi il est défendu aux hommes de siffler.

Ces dieux visitent quelquefois les femmes; alors elles sont pensives et mélancoliques; elles versent quelquefois des larmes et perdent toute connaissance. Les indigènes pensent alors que la divinité est venue reprocher à la personne ainsi affectée quelque négligence secrète. Les inspirations sont beaucoup plus fréquentes chez les prêtres : on ne manque jamais de les consulter à l'égard des personnes malades. Le prêtre reste inspiré pendant tout le temps qu'il est auprès du malade; mais si celui-ci n'est point soulagé, on a recours à un autre.

Le *tabou* ou *tapou* est ici en usage comme à la Nouvelle-Zélande. Il s'applique aux personnes, aux choses et aux lieux. Quand on veut conserver quelque chose, empêcher certaines productions de devenir rares, on les impose au tabou : personne n'ose alors y toucher jusqu'à une nouvelle cérémonie qui porte le nom de *faka-lahi*. Celui qui a volé est supposé avoir manqué au tabou. Pour s'assurer de la vérité, on le fait baigner dans des lieux fréquentés par les requins; s'il est mordu, il passe pour coupable; dans le cas contraire, son innocence est établie.

Nous devons encore parler d'une cérémonie qui blesse l'humanité : elle prend le nom de *naudgia*, et consiste à étrangler un enfant pour le sacrifier aux dieux, afin d'obtenir la guérison d'un parent malade. La même cérémonie a lieu quand un chef a commis un sacrilége. On choisit alors l'enfant d'un autre chef, comme devant être plus agréable à la divinité. Il n'est pas rare de voir des juges qui offrent d'eux-mêmes leurs enfants pour être immolés.

Les cérémonies usitées dans les funérailles des chefs ont aussi quelque chose de cruel, mais qui marque quels sont l'obéissance et l'attachement que ces peuples portent à ceux qui les dirigent. Les femmes poussent des cris et des hurlements, et les hommes se frappent très-rudement à coups de casse-tête, se plongent des épées dans le corps, et cela pendant plusieurs jours de suite. Il y en a qui se percent les joues de trois flèches, dont les dards sortent par la bouche; ces flèches restent ainsi pendant quelques instants suspendues à la figure déchirée de ces malheureux. Dans d'autres cérémonies, ils se brûlent la peau des joues ou se font de grandes plaies circulaires sur le visage. Nous ne parlerons point de la coutume qu'ils ont

de déposer pendant quinze ou vingt jours de suite, vers le soir, des ordures sur la tombe, afin de les ôter le lendemain avec leurs femmes. Ces peuples ont une grande foi dans les charmes et les présages. Les éclairs et le tonnerre sont toujours des indices de quelque grande catastrophe, et l'action d'éternuer porte aussi avec elle quelque chose de sinistre.

La langue de Tonga-Tabou est la même que celle de la Nouvelle-Zélande, à de très-petites différences près. Elle est mélodieuse, douce et plus variée que celle de Taïti. Les habitants de Tonga ont un grand nombre de jeux, parmi lesquels les plus remarquables sont ceux de la chasse du *fana-kalaï*, c'est-à-dire de la poule d'eau, et du *fana gouma* ou chasse au rat. Ils se rassemblent par troupes, en lançant des flèches dans un certain ordre; celui des deux partis qui a le premier dix rats remporte la victoire. Ces rats leur servent aussi de nourriture.

Les maisons, ordinaires et publiques, sont bien inférieures à celles de Taïti, soit pour la commodité, soit pour l'élégance. Elles sont cependant bien solides : leur forme est en général celle d'un ovale de 10 mètres de long sur 6 de large, et 4 ou 5 de haut pour les personnes d'un certain rang. Les habitations des gens du peuple sont bien moins considérables. Ce n'est qu'un toit soutenu sur des poteaux; ce toit est quelquefois de feuilles de canne à sucre, mais le plus souvent il est fait avec des nattes de feuilles de cocotier. La maison n'a qu'un étage que l'on divise en plusieurs au moyen de nattes verticalement placées. Les insulaires dorment sur une natte et se couvrent des habits qu'ils ont portés pendant le jour. Ces maisons sont généralement assemblées en petits villages fermés de palissades artistement travaillées, et traversés par des sentiers bien battus.

Tous les meubles que l'on remarque dans ces habitations se réduisent à un ou deux bols en bois, quelques gourdes pour contenir de l'eau, des côtes de cocos pour renfermer l'huile dont ils se servent pour frotter les coussinets en bois et les escabeaux qui doivent servir de siéges aux maîtres de la maison.

La principale nourriture des habitants de Tonga-Tabou consiste en bananes, noix de coco, ignames, taro, fruit à pain, poissons et coquillages : les tortues, les cochons et les volailles sont réservés aux chefs. L'habillement des deux sexes est une natte ou une pièce d'étoffe de 2 mètres de large sur une longueur égale ou un peu plus grande. Ils s'en enveloppent le corps de manière à faire un tour et demi sur les reins, où elle est arrêtée par une ceinture. Souvent leur costume se réduit à une pagne en simple feuillage ou bien au *maro* des habitants de Taïti. Les enfants vont

à peu près nus pendant longtemps; du moins ils ne portent qu'un *maro* jusqu'à l'âge de sept ans.

Leurs ornements ordinaires sont des colliers en fruits de *pandanus* ou en fleurs. Ils suspendent à leur cou des coquilles, des ossements d'oiseaux, des os de baleine, des dents de requin et des morceaux de nacre; ils ont des bagues des mêmes matières, et d'autres en écailles de tortue. Les lobes de leurs oreilles sont percés de grands trous pour recevoir de petits cylindres en bois et de petits roseaux.

Leurs instruments de musique se réduisent à la flûte et au *tam-tam;* leur flûte n'est autre chose qu'un cylindre de bois fermé aux deux bouts et percé de plusieurs trous. Ils en tirent des sons en y soufflant de la narine droite. Les insulaires de Tonga ont un grand nombre de danses qu'ils exécutent tantôt le jour, tantôt la nuit.

Leurs pirogues sont beaucoup mieux construites que celles des Taïtiens; leurs nattes sont tellement supérieures à celles de Taïti, que les navigateurs en peuvent apporter comme objets de commerce dans cette dernière île; ils fabriquent aussi des étoffes lustrées, rayées, à carreaux et ornées de divers autres dessins. Les paniers, les peignes et la plupart des petits ouvrages qui sortent de la main des femmes, sont faits avec goût et élégance. Les cordages des lignes de pêche, les hameçons de ces insulaires, sont d'une aussi bonne qualité que les mêmes objets en Europe. Tonga-Tabou a un excellent et vaste havre susceptible d'être fortifié.

L'île d'*Eoua* est nommée *Middelbourg* par Tasman; c'est une terre élevée, d'un aspect charmant, boisée, fertile et pourvue d'eau douce. Quoique le sol en général soit argileux, on voit percer le rocher de corail jusqu'à la hauteur de 100 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Anamouka, l'île *Rotterdam* de Tasman, est la plus considérable d'un groupe situé au nord de Tonga-Tabou. Elle est composée, comme celle-ci, d'un rocher de corail couvert d'un bon terreau; on y trouve un seul roc calcaire. Il y a plus de fruit à pain et de pampelmouses, et tous les végétaux y viennent mieux qu'à Tonga-Tabou. Les terrains ne sont pas enfermés de haies aussi nombreuses, aussi régulières et aussi soigneusement faites, mais les berceaux touffus couvrent les chemins et étalent de belles fleurs qui embaument l'air de parfums. Les sites multipliés que forment les petites élévations et les différents groupes d'arbres contribuent encore à orner et à varier l'aspect de cette terre.

Tafoua, peu peuplée, renferme un volcan que les indigènes regardent comme le séjour d'une divinité. Il a, dit-on, 1,000 mètres de hauteur.

Vavao ou *Ouavao* est la *Mayorga* de Maurelle, navigateur espagnol; c'est, pour la grandeur, la seconde île de l'archipel; c'est elle aussi qui offre les meilleurs mouillages. Les missionnaires de Taïti ont vainement tenté d'y introduire la religion chrétienne. Quant à *Latté,* Maurelle lui a laissé son nom indigène; enfin celle qu'il nomme l'*Amargura* est, d'après toutes les probabilités, *Hamoa*. *Latté* est remarquable par son pic élevé, *Kotou* est petite, mais bien peuplée. C'est à *Lefouga* qu'en 1806 le capitaine Maurelle fut fait prisonnier par les naturels, après le massacre de la plus grande partie de son équipage. Lefouga est environnée de récifs de madrépores, et peuplée d'une race perfide. Ces îles sont très fertiles, peuplées, et au moins aussi avancées en civilisation que Tonga-Tabou même.

Pylstaert, appelée aussi *Pylstaart* ou *Sola,* n'a pour habitants qu'une foule d'oiseaux marins.

Au sud de l'archipel des Amis, l'île *Vasquez* et le groupe des *Kermadec* composé des trois îles *Raoul, Macaulay* et *Curtis,* marquent la continuation de la chaîne sous-marine vers la partie orientale de la Nouvelle-Zélande.

Au nord des îles des Amis on distingue, parmi plusieurs petites terres isolées, la pittoresque île de *Horn,* dont Lemaire et Schouten vantent la fertilité. Le chef portait une couronne de plumes. Probablement c'est l'*Enfant perdu* de Bougainville.

En continuant notre voyage à l'est, le premier archipel un peu considérable qui appelle notre attention, est celui des *Navigateurs,* découvert par Bougainville, et examiné par La Pérouse. Les naturels lui donnent le nom d'*Hamoa*. Les îles qu'on a visitées sont au nombre de sept, savoir : *Pola*, *Oyolava*, *Maouna*, *Fanfoué*, *Leone*, *Opoun* et *Rose*, situées de l'ouest à l'est. Les habitants connaissent encore trois îles situées au sud-ouest. Dans la carte du Grand-Océan, par Arrowsmith, Pola est nommée *Otawhi;* Oyolava, *Outonah ;* Maouna, *Toutouilla ;* Fanfoué, *Omanouan,* et Opoun, *Toumahlouah*. De ces noms on doit conserver les premiers, comme plus conformes à la prononciation des habitants. Celui de *Toutouilla* se retrouve dans la liste des îles que les habitants de Tonga-Tabou fournirent au capitaine Cook; circonstance qui donne du poids à la nomenclature anglaise.

Les îles des Navigateurs ont le sol élevé. Leurs montagnes centrales, les belles plaines qui bordent les rivages, et les récifs de corail qui environnent les îles, les rapprochent des îles de la Société. *Maouna* ou *Ma-Ouna* est très-fertile. Les frégates de La Pérouse furent environnées de 200 pirogues remplies de différentes espèces de provisions consistant en oiseaux, en

cochons, en pigeons ou en fruits. L'abondance des provisions y est telle, qu'en vingt heures Maouna lui fournit 500 cochons et une quantité immense de fruits. L'île est couverte de cocotiers, d'arbres à pain, d'orangers. Les bosquets, où murmurent de nombreuses cascades, sont peuplés de ramiers et de tourterelles. Parmi les rocs de corail qui bordent le rivage, on trouve des cailloux de basalte.

Les femmes étaient très-jolies et non moins libres; elles avaient les formes les plus régulières et les plus voluptueuses; une écharpe de feuilles leur servait de ceinture; un ruban vert s'enlaçait dans leur chevelure ornée de fleurs; à la couleur près, on croyait voir des nymphes ou des dryades. Les hommes avaient une stature et une force peu communes, et beaucoup de férocité; ils méprisaient la petite taille des Français; ils traitaient les femmes en esclaves. Les vieillards, retenant par force les jeunes filles, servaient de prêtres et d'autel au culte de Vénus, pendant que des matrones célébraient par des chants ces noces brutales. Rien n'est délicieux comme la situation de leurs villages; on les entrevoit comme perdus au sein de riches vergers qui croissent sans culture; ces huttes, soutenues par de grossières colonnades, sont couvertes de feuilles de cocotier. Ils se nourrissent de la chair des cochons, des chiens et des oiseaux, ainsi que des fruits de l'arbre à pain, du cocotier, du bananier, du guava et de l'oranger. Les insulaires faisaient peu de cas du fer et des étoffes, et n'estimaient que les grains de verre.

C'est à Maouna que le capitaine de Langle, le naturaliste Lamanon et neuf marins furent massacrés par les habitants, probablement parce que le capitaine, ayant donné des verroteries à quelques chefs, avait oublié de faire aux autres la même politesse.

La Pérouse vit à *Oyolava* le plus grand village de toute la Polynésie; à la fumée qui s'en élevait, on l'eût pris pour une ville; la mer était couverte de pirogues montées par des hommes d'une aussi haute stature que ceux de Maouna.

Quoique les insulaires de ce groupe se distinguent par une férocité de caractère qu'on ne remarque guère dans aucune autre partie de la Polynésie, ils ont cependant beaucoup d'industrie, d'adresse et d'invention; avec de simples outils de basalte, ils réussissent à polir parfaitement leurs ouvrages de bois. Non-seulement ils font des étoffes d'écorces, mais ils en fabriquent une de vrai fil, qu'ils tirent sans doute d'une plante semblable au *phormium tenax* de la Nouvelle-Zélande. Un naturel des Philippines, à bord du vaisseau français, entendait leur dialecte, qui, par conséquent, doit être dérivé

du malai. Selon le même voyageur, Oyolava est au moins égale à Taïti en beauté, en étendue, en fertilité et en population ; il suppose même que l'archipel entier renferme 400,000 habitants; estimation que nous réduisons à un dixième.

A l'ouest des îles des Navigateurs, et sur le même parallèle que l'île de Pola, se trouve le petit archipel des îles *Wallis*. Ces îles sont au nombre de 12; la principale, *Ouréa*, peut avoir 14 milles de long sur 8 de large. Rien de plus frais, de plus gracieux, de plus attrayant que ce petit archipel couvert d'une végétation puissante, chaque îlot peut être considéré, à la lettre, comme un bouquet d'arbres. L'épaisseur du feuillage est telle, qu'on peut se promener dans les bois sans craindre ni les rayons du soleil, ni la pluie. Les habitants, convertis à la foi catholique par des missionnaires français, sont beaucoup moins portés à l'ivrognerie et à l'amour des sens, que les naturels des îles Marquises, de Taïti et de plusieurs autres îles de l'Océanie. Les femmes se conduisent décemment, et même avant l'introduction du catholicisme l'adultère était sévèrement puni. Les îles Wallis ont été en 1843, du consentement de leur roi, placées sous le protectorat de la France.

Quoique le nom d'*îles de la Société*, n'ait été donné originairement par le capitaine Cook qu'au groupe d'*Ulïétéa* et de *Huahine*, il a reçu depuis, et sur l'autorité de Cook lui-même, une acception plus étendue. On y comprend encore Taïti avec ses dépendances, aussi les désigne-t-on quelquefois sous le nom d'*archipel Taïti*, et l'on y attribue, quoique improprement, plusieurs îles dispersées au loin, jusqu'à *Toubouai-Manou* dans le sud, et *Palmerston* dans l'ouest. Cet archipel est le plus connu et le plus fréquenté des Européens dans ces parages. Ses habitants ont été les premiers à renoncer à l'idolâtrie ; depuis 1815 ils ont embrassé le christianisme qui leur a été prêché par des missionnaires anglais de la secte des méthodistes. Ils sont très-avancés en civilisation, nous signalerons notamment les insulaires de Taïti, de Huahine et de Raiatea. On trouve chez eux une imprimerie, des presses de laquelle sont déjà sortis une Bible et plusieurs ouvrages élémentaires. Soumises entièrement, il y a quarante ans, par un puissant roi indigène Pomaré II, ces îles sont aujourd'hui divisées entre plusieurs chefs qui reconnaissent de nom l'autorité de la reine Aimata, qui a succédé à son frère Pomaré III, mort en 1827.

Otaïti ou *Taïti*, la *Sagittaria* de Quiros et la *Nouvelle-Cythère* de Bougainville, a mérité le titre de reine de l'océan Pacifique. Cette île se compose de deux montagnes coniques réunies par un isthme marécageux. La

grande presqu'île est de forme circulaire; le diamètre en est de 8 lieues trois quarts; la petite presqu'île, située au sud-ouest, est un ovale de 6 lieues de long sur 3 à 4 lieues de large. L'isthme a 1 lieue de largeur. La circonférence totale de l'île est de 30 à 39 lieues, le tout mesuré sur la carte des missionnaires anglais.

Entre les montagnes et la mer est une bordure basse dont la largeur varie; en quelques endroits, et surtout au nord-est, les rochers sont suspendus sur la mer. Dans la plaine et dans les vallons qui entrecoupent la montagne, le sol, couvert d'un gros limon noirâtre, est extrêmement fertile. En montant les collines, la terre grasse des vallons se change en veines d'argile et de marne de différentes couleurs qui courent sur des lits d'un grès tendre et grisâtre. Le basalte paraît dominer dans les montagnes supérieures. Un lac d'eau douce et très-profond occupe le flanc de la grande montagne. Le havre de *Malavaï,* au nord de l'île, est regardé comme le principal; cependant au sud-est il en est un autre appelé port *Langara,* également bon et sûr. De tous les flancs de l'île on voit descendre des rivières qui forment de jolies cascades. Entre des montagnes, au-dessus de la vallée *Vycorède,* se trouve, à 480 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, un lac d'eau douce de 17 brasses de profondeur.

La situation de cette île au milieu d'un immense océan, loin de toutes les grandes terres, y rend la chaleur très-supportable. La température ne s'abaisse pas au-dessous de 20 degrés centigrades, et elle s'élève rarement au-dessus de 35 degrés. Les missionnaires nous apprennent que les saisons sèches et pluvieuses varient dans les différents cantons de cette terre de si peu d'étendue. Du côté du nord, la récolte du fruit de l'arbre à pain commence en novembre, et finit avec le mois de janvier, tandis que, dans la partie méridionale, elle commence souvent en janvier et se continue jusqu'en novembre.

Tous les végétaux propres à l'Océanie viennent à Taïti en abondance et dans la meilleure qualité. On compte jusqu'à huit variétés de l'arbre à pain, et quinze du bananier. L'extrême perfection du fruit prouve que ces arbres sont ici cultivés depuis bien des siècles. Le *spondias dulcis,* nommé *évi* en taïtien, ne porte nulle part des pommes plus dorées et plus savoureuses. La canne à sucre, appelée *to,* est d'une espèce supérieure à celle des Indes orientales, et aujourd'hui préférée dans toutes les colonies. L'écorce du *morus papyrifera* fournit la matière première d'une étoffe fine et douce. Les habitants ont d'abord dédaigné toutes les cultures d'Europe qu'on a voulu leur enseigner; le tabac seul a trouvé grâce à cause de ses fleurs;

mais aujourd'hui l'agriculture a fait avec la civilisation de rapides progrès. Il y a plusieurs espèces d'excellent bois de charpente et de menuiserie; les missionnaires donnent les noms taïtiens de plusieurs, qui égalent l'acajou en beauté et l'ébène en dureté. Nous remarquerons le précieux bois de *santal,* qui ne se trouve que sur les montagnes, tant le blanc que le noir; mais il est peu abondant. Des oiseaux et des poissons sans nombre animent les airs et les eaux. Le cochon de l'espèce connue au Siam, et le chien délicatement nourri, fournissent de bonnes viandes.

Les Taïtiens sont de couleur olivâtre tirant sur celle du cuivre. Les hommes, sans cesse exposés au soleil, ont le visage très-basané; mais les femmes n'offrent qu'une teinte de plus que les brunes andalouses ou siciliennes; elles ont de beaux yeux noirs, des dents unies et blanches, la peau douce, les membres proportionnés avec grâce. Elles parfument et ornent de fleurs leurs cheveux d'un noir de jais. Les chefs sont d'une taille plus haute que le peuple; il en est peu qui aient moins de 1 mètre 95 centimètres.

Les mœurs et les usages sont totalement changés avec la religion. L'intérieur des habitations est meublé à l'européenne : les tables, les chaises, les sofas, sont fabriqués dans l'île; ils font leur linge avec le fil qu'ils tirent de l'écorce d'un arbre. Les Taïtiens sont vêtus de draps venus de France et d'Angleterre; la cuisine même est faite à la manière européenne; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que, comparant leur condition passée avec leur situation présente, ils rendent grâces à Dieu de cet heureux changement. La population totale de Taïti ne monte guère qu'à 8,000 âmes : c'est environ 107 par lieue carrée, en considérant l'étendue totale de l'île; mais il faut observer que seulement la plaine et les vallées inférieures sont habitées.

Leur langue est douce et mélodieuse; leur alphabet n'a que seize lettres, et les mots sont presque entièrement composés de voyelles. L'agriculture et le commerce y ont fait de grands progrès. Les Taïtiens construisent et équipent des navires de commerce; ils se livrent à la pêche des perles sur les côtes des îles Pomoutou, et ont des relations suivies avec les îles Sandwich, le Chili, la côte nord-ouest de l'Amérique et la Chine. Les Anglais et les Américains y ont des consuls pour protéger leur marine, et beaucoup d'Européens y résident. Reconnaissant l'importance de Taïti, la France y a établi son protectorat, mais il ne s'exerce que dans l'île de Taïti [1] du consentement de la reine Pomaré (c'est ainsi que l'on désigne Aimata), les chefs indigènes qui

[1] Les îles de Huahine, Raiatéa et Borabora ont été exceptées du protectorat par la convention du 19 juin 1847.

ont refusé de reconnaître cette puissance après une tentative infructueuse de résistance, ont dû se retirer sur les îles voisines; *Papeïti* est la capitale de l'île et la résidence du chef de la station française. Les autres lieux remarquables sont *Pari* ou *Paré, Matavai* ou *Matavae, Papahava* ou *Papaoa, Aiti-Peha* et *Papara*. Ils tirent tous leur importance de leurs mouillages.

Pour résumer en peu de mots les progrès que les Taïtiens ont faits vers la civilisation depuis l'introduction du christianisme dans leur île, il ne suffit pas de dire qu'elle ne rappelle plus celle que Bougainville nomma, en 1768, la *Nouvelle-Cythère,* à cause des jeux et des plaisirs qui charmèrent les loisirs de son équipage. Les Taïtiens sont aujourd'hui des hommes graves qui jouissent des bienfaits d'un gouvernement représentatif; les destinées du peuple n'y dépendent plus du caprice d'un roi, dont le pouvoir n'avait d'autre règle que sa volonté : les députés au parlement sont élus par tous les habitants, et chaque année l'ouverture de la session s'y fait avec le cérémonial usité dans les cours européennes.

Parmi les autres îles de la Société, on nomme *Huaheine* ou *Huahine,* où les fruits mûrissent quelques semaines plus tôt qu'à Taïti; cette île a deux excellents ports, et se fait remarquer par ses montagnes volcaniques, beaucoup moins hautes cependant que le pic de Taïti. *Uliétéa* ou *Raiatéa* est plus considérable; les habitants y sont, d'un teint plus noir et, dit on, très-civilisés. Forster et les Espagnols l'appellent *Orayétéa,* et accusent Cook d'estropier les noms. Un seul et même récif entoure cette île, qui est bien peuplée et possède de très-bons ports, et celle d'*Otaha* ou *Tahaa*. Les habitants de *Borabora* étaient jadis redoutés dans toutes les îles voisines; ils avaient conquis Uliétéa et Huahine. Quoique petite, cette île est une des plus belles de l'archipel. On y remarque le port *Vaitapé* et un pic de 730 mètres de hauteur. *Maïtea*, la plus orientale, la même que Bougainville appela le *Boudoir,* et Wallis *Osnabruck,* sert d'entrepôt au tribut de perles que les Taïtiens lèvent dans l'archipel des Iles-Basses. *Eiméo* ou *Mooréa* possède deux des meilleurs havres de tout l'Océan; elle est extrêmement fertile, et présente aux voyageurs les sites les plus variés et les plus enchanteurs; elle possède des fabriques de cotonnades, des ateliers, et un collége qui porte le nom d'*Académie de la mer du Sud*. *Tubaï* ou *Motou-Iti* est composée d'îlots bas et couverts de bois. *Maupiti* ou *Maurua* n'a de remarquable que son pic. L'inaccessible *Tethuroa* servait de citadelle au roi de Taïti pour y conserver son trésor. Elle est composée de cinq îlots bas, nommés *Rimatou, Motouroua, Hoatère, Onéhoa* et *Réiona*. Elle est très-salubre et renommée par ses bains. *Mapija* ou l'île de *lord Howe,*

Genuavra ou l'île *Scilly* et *Bellinghausen*, ne sont habitées que par des pingouins. Toutes les îles de la Société forment au moins deux ou trois petits royaumes.

Au sud-ouest et au sud-est de l'archipel de la Société s'étend une longue chaîne d'îles qui commence par celle de *Palmerston*, et se termine par celle de *Pâques*. Le groupe le plus occidental comprend l'île de Palmerston, qui est inhabitée; celle de *Watiou, Watéo* ou *Atiou*, dont les habitants, après avoir embrassé le christianisme, sont, dit-on, revenus à l'idolâtrie; celle de *Mangia* ou *Manaia*, île assez considérable, qui compte un grand nombre d'habitants; celle d'*Aïtoutaté*, dont les habitants étaient autrefois anthropophages, et celle de *Barotoa* ou *Barotonga*, dont les habitants sont presque aussi civilisés que les Taïtiens. Ce groupe comprend encore l'attollon de *Manouay*, dont les habitants ne se tatouent point; les petites îles *Maouti* et *Mittiero*, et quelques îlots. On a désigné toutes ces îles sous le nom d'*archipel Cook*, ou *Mangia*.

Dans le second groupe, on voit *Toubouai*, avec un port, et des habitants robustes et sauvages; *Rimatara*, *Routoui* et *Raivavae*, qui n'offrent rien de remarquable; *Rouroutou* ou *Ohiteroa*, riche en arbres *casuarina*, et où règne une grande industrie; enfin l'île *High* ou *Haute* du capitaine Broughton.

Au nord-est, à l'est sont les îles *Gloucester*, *Conversion-de-Saint-Paul*, *Michael* et plusieurs autres peu connues. On distingue au sud *Oparo* ou *Rapa*, dont les habitants parlent la langue polynésienne, mais ne sont point tatoués. *Pitcairn* fut pendant quelque temps peuplée d'une colonie formée par ceux d'entre les marins révoltés contre Bligh qui avaient échappé aux recherches des Anglais. Ils vivaient dans une simplicité patriarcale. Suivant le capitaine Sandiland, l'île Pitcairn est trop petite pour nourrir plus d'une centaine d'habitants; d'ailleurs elle est mal pourvue d'eau; elle manque de port et même d'un bon mouillage.

A l'est de l'île Pitcairn, sont l'île *Ducie* et la célèbre *île de Pâques*, appelée aussi *Ouaihou* ou *terre de Davis*.

L'île de Pâques est une île aride et volcanique; elle a la forme d'un triangle isocèle, dont le plus grand côté a 4 lieues de longueur, et les deux autres 3 lieues. A l'extrémité sud-ouest on remarque le cratère d'un volcan dont la profondeur est de 260 mètres, et la circonférence de 3,300. Les habitants, qui ont le caractère physique, le langage et les mœurs des Polynésiens, boivent de l'eau de mer, faute d'eau douce. Le sol est fertile et bien cultivé en quelques endroits seulement. Il produit abondamment des

patates, des yams, des cannes à sucre et d'excellentes bananes. Les arbres s'y trouvent en petit nombre ; ceux qu'on y remarque sont des bananiers, des mûriers et des mimoses. Il n'y existe point d'autres mammifères que le rat. La population de cette île est évaluée à 2,000 individus.

Si, de l'île de Pâques, nous voulons nous transporter aux îles Marquesas ou *Marquises*, il faut passer devant une région singulière, semée de petites îles basses, sablonneuses et entourées de récifs de corail. Les îles de cet *archipel* vraiment *dangereux* présentent des formes bizarres, et les noms d'île de la *Harpe*, de l'*Arc*, de la *Chaîne*, expriment avec exactitude la figure des terres auxquelles ils ont été donnés. *Tioukéa* est une île basse assez considérable. Dans toutes ces îles, les cocotiers abondent ; on y voit du cochléaria, du pourpier et diverses autres plantes ; les chiens, qui sont ichthyophages, et les cochons, se trouvent ici comme sur les îles hautes. La race d'hommes est la même ; seulement leur teint est plus foncé. L'île de *Perle* offre un fait très-remarquable pour la géographie naturelle : on y voit plusieurs jetées de rochers de corail, placés l'un derrière l'autre, entre la lagune et la mer ; ces jetées courent régulièrement du sud au nord ; elles sont quelquefois élevées de 15 à 20 mètres au-dessus du niveau de la mer ; cependant il paraît que des tempêtes violentes ont poussé des blocs de corail par-dessus les premières jetées, jusque sur les flancs des jetées intérieures. Les sillons qui séparent ces jetées sont ordinairement de 20 mètres de largeur et de 3 à 4 mètres de profondeur.

Tous ces attollons ou groupes d'îlots réunis par des récifs de corail offrent peu d'intérêt. Celui de *Lazareff*, dépourvu d'habitants, est le plus occidental ; celui du *Désappointement*, le plus septentrional ; celui des *Mouches*, un des plus grands avec celui de *Palliser*. L'île *Gambier* ou *Manga-Keva* forme avec quelques îlots voisins d'un accès très-dangereux un petit archipel qui a été placé en 1844 sous le protectorat français. Les habitants qui ont beaucoup de rapports avec ceux des îles de la Société ont été convertis au christianisme par des missionnaires catholiques. L'attollon de *Mattio*, ainsi nommé en 1803 par le capitaine Turnbull, paraît être identique avec l'île que Roggewein appela *Aurora* en 1722 ; enfin celui de la *Minerva* correspond aux îles *Clermont-Tonnerre* de M. Duperrey. Voilà ce que nous nous bornerons à dire de cet *archipel Dangereux*, auquel on a encore donné les noms d'*archipel de la Mer-Mauvaise*, *de la Mer-Captive*, d'*archipel Pomoutou*, et d'archipel des *Iles-Basses*.

Au nord de cet archipel s'élève la chaîne sourcilleuse des îles *Marquises*, dont les principales sont : *Fatouhiva* ou Sainte-Madeleine, la plus méridio-

nale du groupe; *Onateyo* ou San-Pedro; *Tahouhata* ou Sainte-Christine, très-fréquentée par les navigateurs à cause de la commodité de la baie de *Vaitahu; Hiva-Oa,* nommée aussi *Oevahoa* ou Sainte-Dominique, la plus grande et la plus fertile de tout l'archipel, et la plus peuplée après Nouka-hiva; et l'*île de Beaux* ou *Noukahiva,* la plus peuplée de ce groupe. Elle a de bons ports et de hautes montagnes; on y remarque une cascade de 650 mètres d'élévation. *Ouapoa* et *Oua-Ouga* méritent aussi d'être mentionnées.

Les Français ont, depuis 1842, arboré leur pavillon sur les îles Marquises; ils y ont deux établissements: le premier dans l'île de Tahouhata, au fond de la baie de *Vaitahu;* le second, qui est plus important, dans l'île de Noukahiva, au *fort Collet,* au fond de la magnifique baie de Taio-Hae. Le commandement supérieur est attribué à un gouverneur qui dépend du gouverneur des établissements français de l'Océanie, dont la résidence est à Papéti, dans l'île de Taïti. Les insulaires des îles Marquises, dont le nombre est d'environ 20,000 individus, sont soumis à des chefs indépendants les uns des autres, et qui reconnaissent la suzeraineté de la France.

Les principales îles de cet archipel furent découvertes par Mendana, qui leur donna le nom de Garcias de Mendoça, marquis de Canete, vice-roi du Pérou; de là vient qu'on les nomme quelquefois les *îles Mendoces.* S'il faut ajouter foi à la relation de la découverte de Mendana, ce petit archipel était habité par une très-belle race; les femmes se faisaient remarquer par la beauté de leurs traits, et leur teint, quoiqu'un peu brun, était assez agréable; enfin, par tous les agréments de leur personne, elles pouvaient rivaliser avec les plus belles femmes de Lima. Ces insulaires se couvraient d'une superbe pièce d'étoffe faite d'écorce d'arbre, qui prenait depuis la poitrine jusqu'au milieu de la jambe. Ils avaient des idoles de bois et des pirogues qui portaient jusqu'à 40 hommes. La température de l'air était si sèche, qu'un linge laissé sur la terre pendant toute une nuit ne se trouvait pas seulement moite le matin. Le blanc-manger de Mendana est apparemment le fruit de l'arbre à pain.

Les îles Marquises ne diffèrent des îles de la Société qu'en ce qu'elles n'ont pas les jolies et fertiles plaines qui forment une bordure autour de ces dernières; ici les collines s'étendent jusqu'au rivage de la mer. Les récifs de corail sont moins étendus et ne forment pas des ports aussi sûrs. Le sol, autour de la baie de *la Madre de Dios* ou de *Résolution,* offre une argile ferrugineuse, du strass et de la pouzzolane. Le centre de ces îles est occupé par des rochers entassés qui ressemblent à des tours écrou-

lées. Le climat paraît être un peu plus chaud qu'à Taïti. Les fruits et les plantes sont à peu près les mêmes ; les porcs et la volaille sont assez abondants.

Les forêts sont remplies d'oiseaux du plumage le plus brillant et semblables à ceux de Taïti.

Les *Marquesans* l'emportent sur tous les autres peuples par les belles proportions de leurs formes et la régularité de leurs traits ; et s'ils n'avaient la manie de se tatouer, c'est-à-dire de se noircir la peau par de nombreuses piqûres, leur teint ne serait que basané. Le tatouement des Marquesans présente un dessin d'une régularité étonnante et d'un très-bon goût. Ils ont les cheveux de plusieurs couleurs, mais aucun ne les a roux. On y voit des femmes presque aussi blanches et aussi belles que nos brunes Européennes, et elles se tatouent moins généralement que les hommes. Avant que les habitudes européennes se fussent introduites dans ces îles, la taille des femmes était serrée dans une longue pièce d'étoffe étroite dont les bouts passant entre les cuisses, se repliaient jusqu'au milieu de la jambe ; mais comme leurs étoffes ne supportent pas d'être mouillées, elles vinrent à la rencontre du vaisseau qui portait les missionnaires dans un état qui rappelait à ces saints personnages le souvenir de notre mère Eve. L'appétit des chèvres qui étaient à bord fut excité par les feuilles vertes qu'elles portaient ; en se retournant pour sauver les feuilles de devant, elles furent assaillies d'un autre côté, et réduites à la plus parfaite nudité [1].

Le capitaine Cook nous entraîne sur une autre route. En se dirigeant au nord, il nous mène aux *îles Sandwich*. C'est le groupe le plus isolé et le plus septentrional de la Polynésie, il est composé de onze îles, dont sept sont habitées ; on évalue leur superficie à 800 lieues carrées et leur population à environ 200,000 âmes. L'île *Owaïhi* ou *Owhyhi*, qu'on appelle aussi *Haouaï* et *Oahi*, est la plus plus considérable : elle a 35 lieues de longueur, 30 de largeur, et environ 500 de superficie. La mort de l'illustre navigateur Cook, qui y fut tué par les naturels le 14 février 1779, lui a valu une funeste célébrité. Mais un autre genre de renommée l'attend : elle paraît destinée, ainsi que l'archipel dont elle fait partie, à devenir le foyer de la civilisation en Polynésie. Les habitants, aidés par des Anglais et des Américains, ont construit une vingtaine de bâtiments marchands avec lesquels ils font déjà des voyages lointains.

Ces peuples sont, d'après la relation de M. Botta qui les a visités, généralement grands et bien faits ; leur couleur varie beaucoup ; quelquefois

[1] Voyage des Missionnaires, p. 239, comp. p. 247 ; en allemand.

elle est d'un brun clair et presque jaune, d'autres fois elle est presque noire. Leur front est haut et carré, leurs yeux sont grands, noirs et très-vifs ; leur bouche est plus que moyenne. Leur nez est ordinairement plat et large. Ils ont les cheveux noirs, assez longs, très-rarement frisés et jamais plats : quelques-uns leur donnent avec de la chaux une couleur rougeâtre. On voit quelques vieillards avec des barbes longues et bien fournies. Sans être jolies, les femmes ne sont point désagréables ; elles se font surtout remarquer par la perfection de leurs formes ; mais elles ont l'habitude de se livrer dès l'enfance à la prostitution.

Ces hommes qu'on a dépeints sous les couleurs les plus défavorables, sont pleins de bonté et d'affabilité. Un Européen peut parcourir seul et sans armes toutes les parties de cet archipel avec plus de sécurité qu'il ne parcourrait les villes de plusieurs parties de l'Europe. Le tatouage, qu'ils pratiquaient autrefois jusqu'au bout de la langue, devient de plus en plus rare, et ce n'est que parmi les vieillards qu'on remarque quelques individus bien tatoués. Le plus grand nombre se contente aujourd'hui de tracer quelques dessins sur les bras : les femmes dessinent sur leurs jambes la figure d'une chaîne dont les anneaux sont plus ou moins compliqués.

Les chefs sont maintenant vêtus à l'européenne, ainsi que leurs femmes, dont quelques-unes ont une mise fort recherchée. Les hommes du peuple ont pour vêtement une grande ceinture appelée *maro*, dont une partie leur passe entre les cuisses et se rattache autour des reins. Les femmes portent pour l'ordinaire une chemise de toile et une pièce d'étoffe qui leur entoure le corps. Les deux sexes se parent de colliers et d'ornements faits de fleurs ou de plumes d'oiseaux.

Leur nourriture est en grande partie végétale ; elle consiste principalement en *tarro*, espèce de racine qui crue est très-âcre et même vénéneuse, et qui lorsqu'elle est cuite a un goût excellent et supérieur à celui de la pomme de terre. Cette dernière, ajoutée aux carottes et au poisson, est, après le tarro, leur mets le plus ordinaire. L'eau est leur boisson habituelle : aussi ne les voit-on presque jamais dans un état d'ivresse. Ils tirent par la fermentation une eau-de-vie très-forte d'une plante très-commune dans l'archipel ; ils la nomment *lasse*. L'arbre à pain est très répandu dans presque toutes ces îles ; les bananes y abondent, on y remarque aussi les cannes à sucre. Les grands se régalent avec de la chair de sanglier, de cochon, de chien, de poule ou de bœuf.

Les habitations aux Sandwich sont petites et formées d'un échafaudage recouvert d'herbes sèches. Elles ont la forme de tentes, parce que les côtés

s'élèvent obliquement en partant de terre. Elles sont percées de deux portes qui répondent aux vents les plus ordinaires et qui servent à y entretenir une délicieuse fraîcheur ; le plancher, formé d'une couche de joncs, sert généralement de table. Ces habitations, entourées de treillages et de jardins, sont quelquefois en assez grand nombre pour prendre le nom de ville. Pour éviter les incendies, on les bâtit toujours à une distance considérable des demeures les plus voisines.

Les occupations les plus ordinaires des Sandwichiens sont la culture du tarro et la pêche. Le tarro ne vient que dans les endroits marécageux très-nombreux dans l'île : aussi voit-on les vallées et le pied des montagnes couverts d'eau. Les habitants l'y amènent par des milliers de canaux qui donnent une très-haute idée de ce peuple, sous le rapport de l'industrie et de la constance au travail. Pour la pêche, les Sandwichiens se servent d'hameçons européens. Ils ont des filets très-grands et très-bien travaillés qui sont la propriété commune de plusieurs villages. Ils prennent aussi le poisson en l'endormant avec une plante qu'ils nomment *aonohon :* ils en font une pâte qu'ils vont placer au fond de la mer dans les fentes des rochers. Ils ont aussi l'habitude de prendre dans des calebasses des poissons de mer, afin de les accoutumer peu à peu à l'eau douce et de les jeter ensuite dans leurs marais, couverts de tarro, où ils grossissent et deviennent meilleurs que s'ils étaient restés dans la mer.

Leurs pirogues ont le fond formé d'un arbre creusé et pointu vers les deux bouts. Elles sont remarquables par la perfection du travail et en ce qu'on peut à volonté y adapter un mât et des voiles.

Les lois du tabou et de la superstition ont disparu pour faire place à une religion plus digne de l'homme, à la religion chrétienne ; elle domine dans l'archipel, et bientôt elle sera pratiquée par tous les Sandwichiens. Ce peuple a fait des progrès si rapides en fait de civilisation, que nous lui devons la première place parmi les plus civilisés de l'Océanie. Les Européens leur ont enseigné les arts et les sciences ; les missionnaires ont établi chez eux des écoles, répandu des livres et l'instruction. Plusieurs imprimeries multiplient dans ces îles les livres de morale et les livres élémentaires ; on imprime dans la capitale plusieurs journaux, entre autres un moniteur officiel ; plus de 5,000 individus assistent aux cours publics. Partout où l'enseignement des missionnaires s'est répandu on a vu cesser le vol, l'ivrognerie, l'impudicité et les crimes auxquels s'adonnait cette population livrée sans frein à tous ses penchants.

Ce qui peut donner une idée de l'importance commerciale que ces îles

atteindront sans doute un jour, c'est celle dont elles jouissent depuis peu d'années. En 1843, d'après les comptes de la douane, la valeur des importations était de 782,825 fr., et celle des exportations était de 1,116,915 fr. Les principaux articles d'exportation sont : le bois de sandal, le sel, le sucre, le blanc de baleine et l'arow-root; l'on estime à plus de deux millions de francs la valeur du numéraire en circulation dans ces îles. Elles possèdent une douzaine de bâtiments bien armés, et une marine marchande parfaitement équipée. Leurs expéditions commerciales s'étendent jusqu'à la côte nord-ouest de l'Amérique, dont elles sont éloignées de plus de 1,000 lieues, au Kamtchatka et à la Chine.

La langue de ces peuples est douce et pleine d'harmonie : il n'y a point de mot qui ne soit terminé par une voyelle. Les consonnes sont au nombre de dix : f, h, k, l, m, n, p, r, t, v, et encore f et p, k et t, l et r, s'emploient l'une pour l'autre presque indifféremment.

Le gouvernement des îles Sandwich est monarchique et héréditaire en ligne directe.

Dans les questions importantes, le roi consulte le conseil d'Etat, composé de tous les gouverneurs et présidé par lui même.

Ses sujets sont divisés en trois classes : la première est celle des *ériés* ou chefs de districts, dont un, supérieur à tous les autres, a le titre d'*érié-moi;* la seconde est formée des propriétaires, sans autorité; enfin la troisième est celle des *taoutaous,* qui n'ont ni rang ni propriété. Cette division est au surplus fort ancienne.

Le roi ne sort jamais sans une suite nombreuse et sans une escorte de dix à douze hommes armés de fusils. Les plaisirs de la cour sont des courses de chevaux, les représentations théâtrales, et les jeux de cartes, de dés et de boules introduits par les Européens. Le costume anglais est généralement adopté, principalement à la cour.

Le climat de ces îles paraît plus tempéré que celui des îles d'Amérique situées sous la même latitude. Les montagnes d'Owhyhi arrêtent les nuages, et la pluie arrose l'intérieur de l'île, tandis que le soleil luit sur les rivages. En général, les vents y soufflent d'orient, et l'on y est rafraîchi par une brise régulière de terre et de mer. Ces îles produisent des cannes à sucre d'une grosseur extraordinaire, des patates, des arbres à fruit de pain, des bananiers, des cocotiers, du bois de sandal, des orangers, des citronniers, des tamariniers et des grenadiers. Toutes ces productions y sont moins abondantes que dans les îles méridionales de la Polynésie. Les plantations sont tenues avec un soin admirable; des rigoles et des aque-

duces ménagent les eaux qui servent à l'irrigation des champs. Le sol de toutes les Sandwich est volcanique. L'île d'*Owhyhi* (*Owhyhee, Owihi* ou *Hawaii*) est, pour la plus grande partie, couverte de laves plus ou moins anciennes. On peut même dire que toute l'île est un massif fendillé de laves renfermant de nombreux cratères. Dans cette île, le mont *Mowna-Kaa* s'élève à une hauteur prodigieuse; Anderson l'évalue à 4,154 mètres, mais son calcul paraît vague et exagéré. Quand on approche cette île du côté de l'est, dit M. de Freycinet, on est d'abord frappé de l'extrême élévation de Mowna-Kaa, montagne dont la cime va se perdre dans les nues. Les terres descendent de là en pente douce jusqu'au bord de la mer, où elles se terminent en pointes basses passablement prolongées au large. L'île entière paraît être une masse de lave dont les coulées ont formé les pointes qui saillent en mer. Le *Mowna-Roa* est presque aussi élevé que le Mowna-Kaa. Ces deux montagnes forment avec le *Mowna-Houa-Raraï* un grand triangle désert et inculte.

Dans la partie septentrionale de l'île Owhyhi se trouve une cascade de 100 mètres de hauteur. C'est dans la même île que se fait remarquer le volcan de *Kiro Ea* ou *Kaï Roua*. Ce n'est point une montagne en ignition, mais une plaine de 7 à 8 milles de circonférence dans laquelle on peut compter une soixantaine de cratères dont quelques-uns sont toujours en activité. Le *Pouna-Hohoa* présente aussi plusieurs cratères; mais le *Kiro-Ea-Iti* est depuis longtemps en repos, quoique le terrain soit si chaud qu'on y fait cuire des viandes en les enveloppant de feuilles.

Les lieux les plus importants de cette île sont: *Karakakoua*, où l'on voit une maison royale; elle compte 3,000 habitants. *Tiah-Tatoua* est un gros village où l'on voit une habitation royale et un fort. *Whytea* possède un bon port. *Koai-Hai*, ancienne résidence royale dans les environs de laquelle on trouve des salines importantes; c'était autrefois la capitale du royaume. *Kai-Rua*, résidence habituelle du gouverneur de l'île, bien peuplée et possédant un bon port que protége un fort. Dans cette île, il existe encore plusieurs édifices en pierre relatifs à l'ancien culte: le plus important a 76 mètres de longueur, 30 mètres de largeur, avec des murailles de 6 mètres de hauteur et de 2 mètres d'épaisseur. On y trouve aussi deux *pohouna's* ou lieux de refuge, dont les dimensions sont encore plus grandes que celles des temples.

Le premier aspect de l'île *Mowi* ou *Maoui*, la plus grande après la précédente, parut ravissant à La Pérouse. Il reconnut que son sol est composé de détritus de laves et d'autres matières volcaniques. L'eau se précipitait

en cascades de la cime des montagnes, et mille ruisseaux arrosaient une côte tellement couverte d'habitations, qu'un espace de 3 à 4 lieues semblait n'être qu'un seul village. Mais le terrain habitable n'a qu'une demi-lieue de profondeur, et le sud ainsi que l'ouest offrent des rochers escarpés et stériles.

Bien que Mowi soit beaucoup moins élevée qu'Owhyhi, dit M. de Freycinet, ses montagnes ont cependant encore des dimensions remarquables. Comme elles sont plus rapprochées du rivage, elles sont plus escarpées, et tellement même qu'il serait impossible d'y gravir. « Leurs pics aigus, les « profondes déchirures de leurs flancs, tantôt couverts d'une végétation « active, tantôt entièrement nus, donnent à l'ensemble de la contrée un « aspect pittoresque bien digne d'exercer le pinceau d'un peintre habile. »

La ville de *Raheina* est bâtie à une lieue de ces hautes montagnes. Elle se compose d'un grand nombre de maisons disséminées sur toute la plage.

Ainsi que dans toute cette partie du monde, les mammifères sont en très-petit nombre à Mowi; on n'y trouvait que des cochons, des chiens et des rats avant l'arrivée des Européens, qui y ont ajouté les brebis, les chèvres, les bœufs, les lapins et les chats. Les chiens sont de la même espèce que ceux de *Taïti;* ils ont les jambes courtes et tortues, le dos long et les oreilles droites. Les oiseaux y paraissent très-multipliés, mais les espèces n'en sont pas variées : on y voit de gros pigeons blancs, des chouettes, la poule-d'eau commune, une espèce de pluvier sifflant, des pinsons, la grive, des bécasses, des canards, des oies, des corbeaux et des *nectarinia,* dont les plumes éclatantes servaient autrefois à la fabrication du manteau des grands.

Molokai ou *Morotaï,* à l'ouest-nord-ouest de Mowi, est dénuée de bois, et produit surtout des ignames. On n'y trouve ni eau douce ni mouillage. *Lanaï* renferme quelques cantons fertiles.

Oahou ou *Woahou,* que M. de Freycinet nomme *Wahou,* est une des plus fertiles et des plus belles îles de cet archipel. Elle est devenue, en 1819, le siége du gouvernement, qui jusqu'alors avait résidé dans l'île d'Owhyhi, de laquelle elle est éloignée de 37 lieues. C'est dans cette île que se trouve la ville *Hono-Rourou* ou *Honolulu,* que l'on écrit aussi *Onorourou,* dont le port est le plus fréquenté par les Européens. Le palais du roi, le théâtre, l'église, la demeure des missionnaires, et les hôtels des consuls de France, d'Angleterre et des États-Unis sont les principaux édifices que l'on y remarque. On y imprime plusieurs journaux et une revue appelée l'*Observateur Hawaïlien.* Deux forts protégent cette capitale des îles Sandwich.

Le nombre des habitants est évalué à plus de 8,000 par les dernières relations. A une lieue de la ville, le village de *Waïti'i* est remarquable par la prodigieuse quantité de cocotiers qui croissent dans ses environs.

Les habitants de l'île *Atoai* ou *Atouï* soignent leurs plantations avec beaucoup plus d'adresse que les habitants des terres voisines. Dans les cantons bas, des fossés profonds et réguliers coupent ces plantations. Les haies sont d'une propreté voisine de l'élégance, et les chemins qui les traversent ont une perfection qui ferait honneur à des ingénieurs européens. L'Océan apporte ici de beaux pins, dont les habitants font des canots.

Les autres îles de cet archipel sont : *Tahoülua* ou *Tahouroua*, appelée aussi *Tahourows*, qui ne renferme qu'un très-petit nombre d'habitants ; *Renaï*, petite île basaltique qui n'offre qu'une végétation rabougrie ; *Molokini* ou *Morokine*, petit îlot qui a la forme d'un soulier ; *Morotaï*, couronnée par de hautes montagnes ; *Tahula* ou *Tahoura* et *Onekula*, qui n'ont rien de remarquable. Nous pourrions encore considérer comme des dépendances géographiques des Sandwich l'île *Necker*, découverte par La Pérouse, qui n'y trouva point d'arbres ; l'île *aux Oiseaux*, l'île *Gardner*, le *Banc-des-frégates-françaises*, et quelques autres qui se trouvent au nord-ouest.

La civilisation a fait de tels progrès aux îles Sandwich, que nous devons en donner une idée. A Onorourou, on publie, avons-nous dit, une gazette approuvée par le roi. On trouve dans ce journal, écrit en deux langues, celle des insulaires et celle des Anglais, les nouvelles du pays, des descriptions des îles voisines, et des extraits des journaux que l'on publie à Siam, à Canton, à Calcutta, en Europe et en Amérique ; on y insère même des articles scientifiques. L'éducation occupe fortement l'attention de toutes les classes de la société à Onorourou, on a construit dans cette capitale plusieurs grandes écoles pour y loger et instruire les enfants pauvres. On y a fondé une société de secours pour les matelots malades, infirmes et pauvres. On vend dans l'île de Wahou, de même que dans la capitale, tous les vins, toutes les confitures, tous les fromages de l'Europe, ainsi que les produits des manufactures des différentes parties du monde, tels que les soieries de Lyon, les rubans de Saint-Étienne, les glaces de Saint-Gobain, les pianos et les souliers de dames de Paris, les cotonnades et les faïences anglaises, les soieries de la Chine et les châles de Cachemyr. On trouve enfin dans cette capitale un théâtre, une salle de concert, une bibliothèque, des hôtels et même des restaurateurs et des pâtissiers, où toutes les friandises de l'Europe et de l'Asie paraissent s'être donné rendez-vous.

Tableau Statistique de la Polynésie.

SUPERFICIE EN LIEUES CARRÉES.	POPULATION ABSOLUE.	POPULATION PAR LIEUE CARRÉE.
18,600	1,150,000	61

NOM DES ILES OU ARCHIPELS.	SUPERFICIE.	POPULATION.	VILLES OU LIEUX REMARQUABLES.
Tasmanie ou Nouvelle Zélande.	11,000	260,000	Aux Anglais. — Auckland — Wellington. — Russel — Victoria — Nelson — Otago.
Archipel Tonga ou des Amis.	250	50,000	Bea et Mafanga dans Tonga-Tabou.
Archipel Oua-Horn.	50	1.00	
Archipel Hamoa ou des Navigateurs. .	150	150,000	
Archipel de la Société ou de Taïti. . .	90	15,000	Aux Français. — Papéiti dans Taïti.
Iles de Cook et leurs dependances. . . .	60	14.000	
Iles Pomoutou ou archipel Dangereux et dependances.	410	20,000	
Iles Marquises.	70	30,000	Aux Français. — *Fort Collet* dans Noukahiva.
Archipel Havaï ou Sandwich.	850	200,000	Honolulu (Woahou). — Kara Kakoua. — Koai-Hai — Kai-Rua. — Tiah tatoua. *Principales îles, leur superficie, leur population.* Hawaii. . — 10,000 kilom. c. — 39,364 hab. Maouï . . — 1.600 — 24199 Wahou. . . — 1,377 — 27.809 Kauaii. . . — 1,300 — 89,341 Kaoulaoui. — 150 — 80 Lanai. . . . — 300 — 1,200

LIVRE CENT TRENTIÈME.

Suite et fin de la Description de l'Océanie. — Description de l'Océanie septentrionale, de la Micronésie.

Nous avons déjà parlé généralement de ces nombreux groupes de petites îles semées sur la surface du Grand-Océan, et qui, sous le nom de Micronésie, constituent la division la plus septentrionale de l'Océanie. Nous avons fait observer l'identité d'origine de celles parmi ces îles qui ont été exhaussées par des dépôts volcaniques, ou qui sont nées de l'accumulation des sables sur un récif de corail. Nous avons aussi discuté les questions relatives à l'identité encore plus étonnante qui se montre entre les caractères physiques, les idiomes et les mœurs des tribus disséminées dans ces terres. Il ne nous reste donc qu'à décrire les principales d'entre elles; car qui pourrait se résoudre à les énumérer toutes, et à répéter pour chacune des détails

qui nécessairement se ressemblent? Nous nous bornerons donc à la considération des groupes.

En partant du groupe de la Nouvelle-Guinée, nous aborderons en premier lieu aux *îles Pelew*, que l'on prononce *Peliou.*

Ces îles avaient été visitées par les Espagnols, qui les appellent *Palaos*, mais elles portent aussi les noms de *Peli*, *Panlog* ou *Pannong*. Elles étaient peu connues avant la relation agréable et intéressante, composée par M. Keate sur les mémoires du capitaine Wilson, qui y fit naufrage en 1783. Cet écrivain ingénieux a peut-être embelli la vérité. D'après lui, les habitants des îles Pelew sont un peuple aimable, gai et innocent. Ils ont un teint plus foncé que celui qu'on appelle cuivré, mais ils ne sont pas noirs, et leurs cheveux sont longs et flottants. Les hommes vont nus; les femmes portent deux petits tabliers ou plutôt des franges faites avec la fibre de l'enveloppe de la noix de coco. Les deux sexes sont tatoués et se teignent les dents en noir. Il ne paraît pas qu'ils aient aucune idée de religion, quoiqu'ils pensent que l'âme survit au corps. Leur langage paraît être dérivé du malai, répandu dans les nombreuses îles de ces mers.

Voici ce que dit M. de Rienzi en parlant de cet archipel et de ses habitants: « Cette chaîne d'îles est réunie par des récifs, et on n'y trouve qu'un seul « port assez difficile. Ces insulaires habitent un pays pauvre et passable- « ment cultivé; ils sont d'un jaune bronzé, robustes, d'une assez belle « taille et assez bien faits, moins méchants que la plupart des autres Poly- « nésiens, mais inférieurs aux Carolins de Yap et probablement aux autres « îles de l'immense archipel des Carolines. Ils sont avides, soupçonneux, « cruels dans les guerres que les chefs entreprennent pour le plus léger « motif. Ils vont généralement nus avec un cynisme éhonté...; s'ils ont eu « de la candeur et de la générosité à l'époque de Wilson, certes ils sont « bien déchus. Il est vrai qu'ils ont eu à se plaindre quelquefois des balei- « niers, ce qui a pu les rendre plus entreprenants et plus méchants [1]. »

Le gouvernement est entre les mains d'un roi, lequel a sous lui des *rupacks* ou chefs qui forment une sorte de noblesse. Tout le territoire appartient en propre au souverain. Ses sujets n'ont que des propriétés mobilières, comme un canot, des armes, des meubles grossiers.

Ces îles ont en général une élévation moyenne; des bois épais les couvrent; un long récif de corail, qui s'étend à 2 lieues du rivage, en quelques endroits jusqu'à 6, les environne à l'ouest. L'ébénier croît dans les forêts; l'arbre à pain et le cocotier paraissent y abonder.

[1] M. *D. de Rienzi* : Description de l'Océanie.

Nos volailles existent chez ces peuples dans les bois et à l'état sauvage. Les naturels les négligeaient avant que les Anglais leur eussent appris le parti qu'on pouvait en tirer pour la subsistance. Le poisson est leur principale nourriture. Ils font une sorte de confiture avec la canne à sucre, qui parait indigène dans ces îles. Ils se lèvent avec le jour et prennent aussitôt un bain à l'eau froide. Leurs maisons sont établies sur de larges pierres élevées d'environ 1 mètre de haut. Elles sont construites de planches et de bambous. Ils ont de vastes salles pour leurs assemblées publiques. Leurs meilleurs couteaux sont faits de nacre de perle : ils en ont aussi d'écailles de moule et de bambou fendu. Ils fabriquent des vases ovales en poterie grossière. Leurs meubles et leurs instruments ressemblent à ceux de Taïti. Leurs armes sont des piques, des dards et la fronde. Leurs canots sont faits de troncs d'arbres ornés de sculptures assez jolies.

Les principales îles de cet archipel sont *Babelthouap* ou *Baubelthouap*, qui a 9 lieues du nord au sud. On y remarque une montagne élevée d'où l'œil aperçoit toutes les îles environnantes. *Corror*, composée d'ilots très-rapprochés, n'a que 6 milles dans sa plus grande dimension. *Eriklithou* est le siége d'un des principaux chefs. *Ouroukthapel*, *Errokong* ou *Erakong*, *Angour* et *Pillilou*, ne sont que des îlots; *Ouroulong* est célèbre par le naufrage de *l'Antilope*. *Kiangle* est peu considérable.

Au nord-ouest des îles Palaos se trouvent les îles appelées *Matelotas*, l'île des *Martyrs*, *Sagavedra*, et quelques autres. Des navigateurs espagnols ont, en 1813, retrouvé ces îles, qui paraissaient douteuses.

Le groupe de *Saint-André* ou *Sonsorol*, *Pedro*, *Warwick*, *Evening*, et quelques autres au sud, ne sont qu'imparfaitement connues.

Les îles *Lord-North* et *Mortz* sont couvertes d'arbres jusque sur le bord de la mer. Les habitants sont très-robustes et assez bien faits. Ils vont nus; leur seul vêtement consiste en un morceau de natte qui leur tombe sur les cuisses. Pour se garantir de la pluie, ils portent un tissu de fil de patates sur les épaules, et quelques nattes sur la tête. Ils font grand cas du fer; leurs bateaux sont assez bien exécutés. Nous devons encore citer les îles *Mariera* ou *Marières*, et *Poulo-Anna*, découvertes en 1761 par le vaisseau *le Carnavon*.

En voguant au nord-est des îles Pelew, nous rencontrons les îles *Mariannes*, chaîne de dix-sept ou dix-huit îles, dont sept seulement sont considérables; savoir : *Guam*, *Zarpana* ou *Santa-Anna*, *Tinian*, *Seypan* ou *Saint-Joseph*, *Anatajan*, *Pagon* ou *Pagan*, et *Agrigan*.

Ces îles furent découvertes en 1521 par le célèbre navigateur Magellan,

qui les appela *îles des Larrons*, à cause du penchant des habitants pour le vol, et de leur adresse à l'exécuter. Mais sous Philippe IV on leur donna le nom des *Mariannes*, en l'honneur de Marie-Anne d'Autriche, mère de Charles II, qui y envoya des missionnaires. Depuis cette époque, elles ont toujours dépendu de l'Espagne, et forment un annexe de la capitainerie générale des Philippines; leur population est, dit-on, de 6,000 habitants, parmi lesquels on ne compte que 2,000 indigènes, et leur superficie ne dépasse pas 150 lieues carrées.

Les indigènes ont été presque exterminés par les Espagnols. Il paraît que, par la couleur, le langage, les mœurs et le gouvernement, ils ressemblaient beaucoup aux Tagales des îles Philippines. Quoique soumis à une noblesse héréditaire, ils vivaient heureux et tranquilles.

Se croyant les seuls peuples de la terre, et ignorant leur origine, ils prétendirent que le premier homme avait été formé d'une partie d'un rocher de la petite île *Fauna*. Ils n'avaient ni dieu ni prêtres; seulement ils disaient que *Pountan*, homme extraordinaire qui vivait dans l'espace, chargea ses sœurs de faire, avec ses épaules, le ciel et la terre, de ses yeux le soleil et la lune, de ses sourcils l'arc-en-ciel.

La plus grande licence régnait entre les personnes des deux sexes qui n'étaient pas mariées. Les parents engageaient leurs enfants à aller dans des maisons infâmes connues sous le nom de *gouma oulitaos*.

Tout cela a changé depuis l'introduction du catholicisme dans ces îles; on aurait bien de la peine à reconnaître aujourd'hui les fils des anciens Mariannais, caractérisés par la légèreté, dans un peuple qui s'adonne avec la plus grande constance aux travaux de l'agriculture, et qui a adopté une partie des mœurs et des habitudes européennes.

Leurs petits vaisseaux appelés *pros* ou *proas*, ont été regardés comme des modèles d'architecture navale; Pigafetta et Anson en remarquèrent l'excellente construction à des époques très-distantes. Ce sont des canots qui ont un flanc convexe et l'autre plan: un balancier les tient en équilibre; ils font 20 milles par heure en ayant vent de côté. En réunissant par un plancher deux bateaux semblables, plusieurs insulaires du Grand-Océan ont formé des navires que l'habile marin Sydney Smith jugea dignes d'être imités et introduits dans la marine européenne. L'industrie des habitants de ces îles rend improbable l'assertion d'un bon missionnaire, selon lequel ils auraient ignoré l'usage du feu, et auraient, à l'arrivée des Espagnols, pris cet élément pour un être animé. Cet absurde conte pourra faire croire qu'ils adoraient le feu des volcans dont leurs îles sont remplies. On connaît

peu la géographie naturelle de ces îles : il paraît, d'après La Pérouse, que quelques-unes sont volcaniques. L'île de l'*Assomption* offrait de toutes parts d'horribles torrents de lave.

Il n'y a aucun mammifère ; les Espagnols y ont porté des chevaux, des bœufs et des cochons, et même, selon quelques rapports, des *guanacos* ou *lamas*. Les seuls végétaux connus étaient le jaquier ou l'arbre à pain, le cocotier, l'oranger et les melons d'eau ; les Espagnols y ont planté du riz.

A l'exception de Guam, toutes ces îles ont un aspect triste et stérile. Elles sont couvertes de montagnes nues pour la plupart. La nouvelle et la pleine lune sont, entre les mois de juin et d'octobre, accompagnées d'ouragans épouvantables, et la chaleur, accablante pendant une grande partie de l'année, n'est tempérée par les brises de mer que durant les mois de juillet et d'août. On trouve maintenant dans ces îles tous les animaux domestiques dont plusieurs vivent dans les bois.

L'île *Guam*, presque dépeuplée par suite de la tyrannie des gouverneurs, commença à respirer en 1772, sous la sage administration de don Tobias. Il accoutuma les Indiens à divers genres de culture ; depuis cette époque, l'île produit du maïs, du coton, de l'indigo, du cacao, des cannes à sucre.

Cette île, appelée aussi *Guajam*, *Guahan*, *Gouahan*, *Gouaham* et *San-Juan*, a environ 30 lieues de tour, et renferme les monts *Langayao*, *Ilikio* et *Tinkio*, dont la hauteur est de près de 660 mètres. Elle possède les ports *Oumata*, *San-Luis*, celui d'*Agagna*, capitale de l'archipel, et la vaste *baie d'Apra*, où viennent mouiller les grands vaisseaux.

Oumata, qui donne son nom à une baie de 600 mètres de profondeur, dont l'entrée est défendue d'un côté par le fort Saint-Angel, et de l'autre par celui de Nuestra-Senora-de-la-Soledad, se compose d'un petit nombre de maisons, du palais du gouverneur et d'une église bâtie au pied des montagnes.

Agagna contient, d'après Dumont d'Urville et M. de Rienzi, 1,000 habitants ; on la nomme aussi *San-Ygnacia-de Agana* ; c'est la résidence du gouverneur espagnol des îles Mariannes, qui relève du capitaine général des Philippines. Oumata et *Merizo* en comptent 300. La population de l'île entière est de 4,000 à 4,500 individus. Ce nombre n'est pas la dixième partie de ce qu'il pourrait être si le sol était convenablement cultivé.

L'île *Tinian* ou *Buenevista* est devenue célèbre par la description brillante qui en a été faite dans la relation du voyage d'Anson. Des navigateurs qui ont longtemps erré sur les mers, au gré des tempêtes, au milieu des

privations et des maladies, voient avec enchantement une terre revêtue d'un peu de gazon; ils rêvent des beautés supérieures là où il n'y a rien que d'ordinaire. Aussi tous les navigateurs qui, sur la foi de cette relation, se sont rendus à Tinian, ont été bien déçus de leur espérance, et quelques-uns, entre autres Byron, ont cherché à décrier l'île de Tinian autant qu'elle avait été exaltée. Anson y trouva une quantité prodigieuse de bétail sauvage de couleur blanche, excepté les oreilles généralement brunes et noires; il est probable que les Espagnols l'y avaient jeté pour alimenter la garnison de Guam. Il y trouva encore des orangers, des cocotiers et des arbres à pain. Il paraît qu'en effet toutes ces provisions s'y trouvent. Des voyageurs plus récents y ajoutèrent le limon, le mango, l'ananas, la goyave; mais il ne faut que de très-simples causes politiques ou physiques pour en dégarnir tout à coup une si petite île. Un ouragan, un tremblement de terre, une épizootie, un mauvais gouverneur, le passage d'un certain nombre de vaisseaux, voilà assez de causes pour expliquer comment Tinian peut être tantôt un paradis, tantôt un désert.

L'aspect général de Tinian, dit M. de Freycinet, n'a rien d'agréable: dès qu'on approche la côte, on distingue çà et là et sur les montagnes un peu de verdure; mais le reste du sol, couvert de broussailles et d'arbres desséchés, donne à cette île l'apparence de la plus hideuse stérilité. La population ne se compose que d'une vingtaine d'individus.

En divers endroits de cette île on trouve des ruines qui démontrent que cette terre doit avoir été fort peuplée. Ces ruines présentent des colonnes nombreuses et des restes d'édifices antiques qui ont été renversés par la nature ou par les hommes.

Seypan n'est éloignée de Tinian que d'une lieue au nord-est. Elle en a quatre de longeur. On voit s'élever dans sa partie centrale un piton d'environ 300 mètres de hauteur, qui paraît être volcanique. Sa côte orientale n'est qu'un rocher calcaire taillé à pic et formé de couches horizontales.

Aguigan est une petite île d'une lieue de longueur; *Rota* est quatre fois plus longue. Ses points les plus élevés n'ont pas plus de 200 mètres de hauteur. Elle est presque entièrement entourée de récifs. La première ne paraît pas être habitée, mais la seconde l'est, et ses habitants semblent avoir, avec plus de pureté qu'ailleurs, les mœurs et surtout le langage des des anciens habitants des Mariannes. Aguigan et Rota offrent la végétation la plus vigoureuse. On voit partout des forêts épaisses dominées par l'arbre tamarinde, le cocotier, l'arequier et une espèce de palmier qui donne une excellente fécule semblable à celle du sagou.

Les autres îles du même archipel sont *Farallon de Médinilla*, dont les côtes offrent des cavernes d'une grande profondeur; *Farallon de Torrès*, dont le rivage à pic est inabordable de tous côtés; *Anataxan*, dominée par deux pitons d'origine volcanique; *Sariguan*, presque entièrement privée de végétation; *Guguan*, dont l'un des deux pitons a 500 mètres de hauteur; *Alamaguan* couverte de montagnes aux cimes anguleuses; *Grigan*, dont les deux pitons paraissent être d'anciens foyers volcaniques; les îlots de *Mangs*, que les cartes espagnoles placent au milieu de nombreux récifs; *Uracas* et *Farallon de Pajoros*, qui paraissent être aussi d'origine volcanique.

Au nord des Mariannes s'élèvent divers groupes de petites îles presque toutes volcaniques. Elles sont au nombre de 89, dont 79 ne sont que des écueils. Les *îles Bonin*, mieux déterminées par les noms d'*île du Nord* et d'*île du Sud*, sont les deux plus considérables de tout l'*archipel de Magellan* ou de *Bonin Sima*. Le *groupe des Volcans*, ainsi nommé à cause des feux souterrains qui y règnent, embrasse les îles de *Scufre*, *Saint Augustin*, *Saint-Alexandre* et plusieurs autres. Le *groupe Oriental* est composé de petites îles éloignées les unes des autres, et dont *Guadalupa*, *Malagrida* et *Grampus* sont les principales. Nous remarquerons, dans le *groupe Occidental*, *Kendrick*, *Dolores* et *Borodino*. Les beaux noms de *Jardins* désignent deux assemblages dangereux de récifs autour de deux petites îles. Les îles *d'Or* et les îles *d'Argent* doivent apparemment leurs noms aux fables japonaises.

C'est dans ces mers, à une distance d'environ 287 lieues vers l'est de Guadalupa, que s'élève en forme de pyramide l'énorme rocher appelé *la femme de Loth*. Les vagues courent se briser contre son front sauvage avec une fureur proportionnée à l'espace immense qu'elles ont parcouru avant de l'atteindre. Cette masse s'élève presque perpendiculairement à la hauteur de 113 mètres. Les eaux se précipitent avec un bruit épouvantable dans une caverne creusée à travers le côté qui regarde le sud-est.

Il paraît que la première notion des *îles Carolines* fut apportée aux îles Philippines, en 1686, par une famille de sauvages qui, voulant se rendre d'une île dans l'autre, avait vu son bateau entraîné par les vents et les courants. Les Espagnols les nommèrent d'abord *Nouvelles-Philippines* et ensuite *Carolines*, du nom de leur roi Charles II.

Longtemps négligées par les géographes, ces îles ont été le sujet des travaux de MM. de Kotzebue, de Chamisso, de Freycinet, Duperrey, et surtout des recherches importantes du capitaine Lutke. Elles sont, d'après

M. de Rienzi, au nombre de plus de 500. Le sol en est généralement fertile. Les principales productions sont le cocotier, l'arbre à pain, plusieurs espèces de palmier, le figuier et le bananier. On y voit le *calophyllum* aux belles feuilles, le *sonneratia*, souvent baigné par les eaux de l'Océan, plusieurs espèces de *pandanus* et le *barringtonia* qui étale ses fleurs magnifiques. Les serpents venimeux et les bêtes féroces sont inconnus dans ces îles, sur le bord desquelles se trouvent de beaux coquillages.

Ces îles, généralement petites, sont disséminées sur une vaste étendue de mer formant une chaîne qui se divise en plusieurs groupes. Le climat dont elles jouissent est agréable, quoiqu'elles soient exposées à de terribles ouragans. Les ressources qu'elles offrent aux indigènes sont principalement les noix de cocos et quelques autres qui donnent une nourriture peu abondante. Ces insulaires ne vivent que du produit incertain de leur pêche; ils divisent la rose des vents précisément comme le faisaient, d'après Thimosthènes, les Grecs et les Romains depuis le règne d'Alexandre jusqu'à celui de Claude.

Le Carolin n'a en général qu'une femme; cependant quelques-uns en ont plusieurs. Les mariages se font sans aucune cérémonie. Celui qui désire épouser une fille lui en fait la déclaration en lui offrant des présents, qui sont acceptés sur-le-champ si sa proposition plait à la jeune fille. Celle-ci les porte à ses parents pour revenir immédiatement se livrer à son époux. Ceux qui se marient pour la seconde fois doivent payer en nattes ou en fruits un tribut aux insulaires. Le mari est toujours plein de soins pour son épouse; c'est surtout pendant qu'elle est enceinte qu'elle est l'objet de ses attentions. Elle ne doit faire aucun ouvrage, et c'est au mari à la servir à table. Elle reste toujours dans la maison, enveloppée de nattes; elle ne peut en sortir pour reprendre ses travaux que six mois après l'enfantement. Les mères ont la coutume de nourrir de leur lait les enfants jusqu'à l'âge de dix ans.

Lorsqu'un mari insulte sa femme, les amis de celle-ci l'emmènent à l'instant même, et le mariage est dissous avec la même facilité qu'il avait été conclu. Le mari reste maître des enfants, et la mère n'a plus de droit sur eux. Les femmes doivent pendant leur grossesse se baigner dans de l'eau douce, ce qui leur est défendu dans les autres temps. Les hommes se baignent toujours dans la mer. Les femmes ne peuvent choisir pour cela l'endroit où les hommes ont coutume d'y aller, ni l'heure qui leur est ordinaire; elles ne doivent jamais se trouver sur le rivage lorsque les hommes viennent de la pêche, parce qu'alors ils ont quitté leurs vêtements ordinaires.

Les traditions religieuses des Carolins attestent qu'une divinité descendue du ciel, ayant trouvé la terre infertile et déserte, ordonna qu'elle se couvrît d'arbres et de verdure, et qu'elle fût peuplée d'êtres raisonnables. Dans le principe les hommes ne mouraient point; mais un esprit malfaisant, chassé du ciel, leur procura un genre de mort contre lequel on n'a point découvert de remède. Ils admettent aussi des esprits bienveillants et amis de l'humanité. Selon eux, le soleil, la lune et les étoiles ont une âme semblable à la nôtre, et sont habités par les nations célestes. Leur religion est toute de théorie; pour la pratique ils n'ont ni temples ni sacrifices ni culte extérieur. Ils prétendent que l'âme survit au corps, que celle des gens de bien se rend au ciel, d'où elle revient le quatrième jour sur la terre vivre au milieu de ses parents. Le ciel est le lieu des récompenses. Quant aux âmes des méchants, elles se rendent dans un lieu particulier, pour y subir la peine de leurs désordres et de leurs mauvaises œuvres. Il y a des prêtresses qui disent si l'âme de tel ou tel est dans le ciel ou dans le lieu des méchants; et alors celles qui sont dans le ciel deviennent des génies protecteurs. Chaque famille en a plusieurs qu'ils invoquent pour obtenir une grâce, telle qu'une récolte ou une pêche abondante; ils leur font des présents pour les remercier des faveurs qu'ils ont reçues. La religion de quelques îles présente certains caractères que nous indiquerons en parlant de ces îles en particulier.

Les habitants, très-nombreux, ressemblent à ceux des Philippines; ils sont couleur de cuivre foncé. Chaque île a son chef particulier; mais toutes reconnaissent un roi, qui fait sa résidence à *Lamurec*. La noblesse règne avec orgueil sur un peuple esclave. Ces insulaires croient à des esprits célestes, et pensent qu'ils viennent se baigner dans un lac sacré de l'île *Fallalou*. Les criminels y sont bannis d'une île à l'autre.

Ils aiment la danse; mais, n'ayant point d'instruments de musique, ils l'accompagnent de chants; ils n'ont d'armes qu'une fronde, une hache en coquilles, et un bâton dont la pointe est en os. Leurs *proas* ressemblent à ceux des îles Mariannes; selon les missionnaires, ils connaissent la boussole, ce qui supposerait d'anciennes communications avec les Chinois ou avec les Arabes. La langue varie d'un groupe d'îles à l'autre; les missionnaires y ont trouvé beaucoup de ressemblance avec la langue tagale, et par conséquent avec le malai; mais ils citent quelques mots qui nous paraissent arabes, tels que *eli*, esprit.

Le langage le plus doux de cet archipel est celui d'*Oualan* ou de *Strong*. La réunion de deux consonnes s'y trouve très-rarement, et ce n'est qu'avec

peine qu'ils prononcent les mots des langues où elle se fait remarquer. Cet idiome paraît assez riche, du moins on peut assurer que chaque objet a son nom particulier.

Jusque dans ce coin reculé de la terre, on connaît les esclaves nègres. On dit que vingt-neuf nègres espagnols, laissés dans une de ces îles, y ont produit une race métisse qui s'est ensuite répandue dans une autre.

Eap ou *Yap*, la plus grande et la plus occidentale de l'archipel, a un petit port au milieu des récifs qui l'environnent. Les naturels, d'après Dumont d'Urville, sont assez bien faits et à peine tatoués; leur teint est clair, et plusieurs d'entre eux portent des chapeaux semblables à ceux des Chinois. Leur île offe l'aspect le plus riant, surtout dans sa partie méridionale, qui est basse et presque entièrement couverte de cocotiers. La partie septentrionale est plus élevée; cependant les plus hautes montagnes ne paraissent pas avoir plus de 120 à 160 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer. On remarque sur le rivage méridional de très-grandes maisons avec d'immenses toits. Dans cette île, on rend une espèce de culte à un crocodile.

L'île *Oualan* ou *Strong*, découverte par l'américain Crozer, est quelquefois nommée *Hope* et *Teyva*. C'est une des plus intéressantes de l'archipel des Carolines. Elle a été, en 1824, visitée par le capitaine français Duperrey; elle est entourée par un récif de corail qui s'ouvre sur quelques points pour donner accès à de très-bons mouillages compris entre le rivage et celui-ci. Les montagnes d'Oualan, quoique revêtues jusqu'à leur sommet d'une végétation active et variée qui les rend inaccessibles, décèlent par leur forme conique et déchirée une origine volcanique que l'examen des roches a en effet confirmée. La hauteur du piton *Crozer*, qui domine au centre, est de 657 mètres. Les insulaires n'avaient point encore vu d'hommes de la race européenne lorsque les Français abordèrent à Oualan. Tous se précipitèrent en foule sur leurs pas; leur étonnement se portait particulièrement sur la couleur de leur peau, qu'ils touchaient soit avec les mains, soit avec le visage, en laissant échapper à chaque instant de nouveaux cris d'admiration. C'est ainsi qu'ils les escortèrent jusque chez le chef principal, qu'ils appellent *Hurosse-Tone*, devant lequel ils s'accroupirent en conservant un silence bien capable de fixer nos idées sur le respect qu'ils ont pour sa personne. Cette charmante peuplade porte sur a physionomie la douceur des mœurs qui la distingue. Les hommes sont d'une taille moyenne, d'une couleur peu foncée, et d'un abord aisé et agréable. Les femmes sont gracieuses et bien faites; elles brillent d'ailleurs par la

blancheur de leurs dents, la vivacité de leurs yeux, et plus encore par leur pudeur non affectée. Ce peuple n'est point guerrier ; il a des lances de 3 à 4 mètres, mais il ne s'en sert que pour prendre le poisson qui doit lui servir de nourriture. Les murs qui entourent les propriétés sont plus propres à soutenir la terre et à encaisser les torrents qu'à repousser une agression. Les Oualanais ne doivent pas être rangés parmi les peuples navigateurs; les pirogues qu'ils construisent sont belles, il est vrai, mais elles n'ont point de voiles et ne passent presque jamais en dehors des récifs. Il est facile de se convaincre quelle peut un jour être l'importance de cette terre qui occupe le centre des îles Carolines, et sur la route directe des vaisseaux qui vont de la Chine à la Nouvelle-Hollande; elle leur présente des ports sûrs et des rafraîchissements de toute espèce. M. Duperrey y a laissé deux truies pleines dont les habitants paraissent prendre le plus grand soin.

Cette île est couverte d'une belle végétation, et arrosée par beaucoup de rivières. On y trouve en abondance des ignames, des patates, des fruits à pain, des cannes à sucre et des bananes de différentes espèces; mais les oiseaux, les poissons et les coquillages y sont rares; on n'y connaît en fait de quadrupèdes que des rats et des lézards. L'instrument le plus remarquable que l'on voit chez ces peuples est un petit métier construit pour la fabrication de leurs vêtements.

Le *groupe d'Hogoleu* est, par son élévation, sa grandeur, sa position et sa population, un des plus importants de l'archipel des Carolines. Une ceinture d'une quarantaine de petites îles en environne plusieurs grandes, dont 3 ou 4 peuvent avoir 30 milles de circonférence. Les îles de l'intérieur sont les seules qui soient habitées; elles contiennent environ 35,000 individus, divisés en deux races distinctes. Les deux îles orientales avec leurs dépendances contiennent une race plus voisine de celles des nègres que les deux îles de l'ouest, qui, avec quelques-unes des petites, sont peuplées par la race indienne de couleur cuivrée; ces peuplades se font très-souvent une guerre acharnée; les noirs sont au nombre de 20,000 environ, tandis que la population des Indiens n'excède pas 15,000.

Les hommes qui appartiennent à la race noire sont d'une taille qui va ordinairement à 1 mètre 89 centimètres; ils sont gros en proportion, musculeux et actifs. Leur poitrine est large et saillante, leurs membres sont bien faits et pleins de vigueur; leurs mains et leurs pieds sont petits et leurs cheveux frisés, sans cependant ressembler à ceux des Africains. Ils ont les pommettes saillantes, les lèvres minces, le front haut et droit, le nez bien dessiné, les dents belles et blanches, les cils longs et relevés, les yeux

noirs et perçants, les oreilles petites, mais plus ouvertes que celles des Européens. Ils portent sur leur visage l'empreinte du courage et de la fierté. Les femmes sont petites, mais douées de traits réguliers; elles ont les yeux noirs, la gorge arrondie, la taille élancée et les jambes droites. Elles aiment à se parer de plumes et de coquilles, et portent des colliers faits d'écailles de poissons. Leur bouche est légèrement tatouée et leurs bras chargés d'ornements; elles portent un petit tablier très-ingénieusement orné sur les bords et enrichi au milieu des plus belles coquilles. Elles se revêtent d'une grande tunique de 2 mètres 65 centimètres environ de longueur sur 2 de large, avec un trou dans le milieu pour laisser passer la tête. Cet habillement, fabriqué avec une belle herbe soyeuse tressée avec art, ressemble beaucoup au *poncho* des Américaines du sud. Les hommes portent à la ceinture et sur les reins une natte faite d'écorce d'arbre embellie de diverses couleurs et tissée avec beaucoup de goût et d'habileté. Ils ornent leur tête de plumes d'oiseaux rares. Ils portent au cou des colliers de nacre et des touffes de divers plumages. Les chefs ont le lobe inférieur des oreilles percé d'un trou propre à recevoir des morceaux d'un bois léger, souvent aussi gros que le poignet. Leur corps est tatoué de dessins bizarres. Pour se donner un air belliqueux ils se teignent, en allant à la guerre, la figure en jaune, en blanc et en rouge. Ils traitent avec beaucoup d'égards leurs femmes, au soin desquelles ils laissent les enfants, la fabrication des étoffes, des lignes et des filets de pêche.

Les Indiens de couleur cuivrée sont pour la taille un peu inférieurs à ceux que nous venons de décrire; mais en revanche ils sont plus forts, plus vigoureux et mieux constitués pour supporter les travaux et les fatigues de la guerre. On en a vu plusieurs qui ne pesaient guère plus de 78 kilogrammes chacun, et qui soulevaient avec la plus grande facilité une ancre de plus de 300 kilogrammes. Ils ont le corps droit et arrondi, la poitrine saillante, les membres nerveux, le front élevé et proéminent, le visage arrondi, la bouche bien proportionnée, une double rangée de dents aussi blanches que le plus pur ivoire, des joues à fossettes, le menton double, le nez médiocrement relevé et les pommettes moins saillantes que chez les nations sauvages. Leur teint est, comme nous l'avons déjà dit, d'une couleur de cuivre très-pâle; leurs cheveux sont longs, noirs et proprement réunis au sommet de la tête. Les hommes portent une barbe noire qu'ils laissent croître sur le devant du cou seulement, à partir du menton. Quelques chefs se font aussi remarquer par d'énormes moustaches, qui relèvent fort bien leur air guerrier. Ils ont de très-grandes oreilles percées dans leur

partie inférieure d'un trou capable de recevoir un ornement de la grosseur d'un œuf d'oie. A cet ornement sont attachés des dents de poissons, des becs d'oiseaux, des plumes, des coquilles et des fleurs. Ils ne se tatouent guère que depuis le bas du cou jusqu'au creux de l'estomac. Ils se nourrissent de fruits et de poissons, portent des habits tels que nous les avons remarqués chez leurs voisins de l'est, et sont excessivement propres. Ils ont aux bras des bracelets d'écaille de tortue ; ils en ont aussi en nacre aux jambes et à la cheville du pied. Le fond de leur caractère est la gaieté, la douceur, la déférence et le respect pour la vieillesse. Les femmes sont très-belles et très modestes ; la chasteté et la fidélité semblent être chez elles des idées innées. Ce peuple est industrieux, actif et persévérant; les hommes, les femmes et les enfants travaillent depuis le lever du soleil à la fabrication des armes, des filets et des pirogues, et malgré l'imperfection de leurs outils, leurs ouvrages sont exécutés avec beaucoup de goût. Ils regardent le mariage comme une obligation sacrée; il doit être célébré en présence du roi et d'un officier.

La religion de ces peuples, quoique imparfaitement connue, est digne d'attention. Ils croient à un être tout-puissant qui réside au-dessus des étoiles et tient dans ses mains les rênes de l'univers ; il veille en père sur tous ses enfants; il pourvoit à leur subsistance, ainsi qu'à celle des poissons, des oiseaux et des insectes. Ils pensent que cet être arrose les îles, quand il lui plaît, en laissant tomber la pluie de ses mains; qu'il fait croître les arbres et les plantes; que les bonnes actions lui sont agréables et que les mauvaises l'offensent ; que selon leur conduite en cette vie, ils seront heureux ou malheureux après leur mort; que les justes seront dans un groupe d'îles plus belles et plus riches que les leurs, tandis que les méchants habiteront des rochers arides, où il n'y aura ni eau, ni arbres, ni aucune trace de végétation. Ils disent enfin qu'ils aiment l'Être suprême à cause des bienfaits qu'il leur prodigue.

Mais une coutume barbare vient ternir les qualités de ces populations. La mort d'un chef ou d'un roi est toujours accompagnée de sacrifices humains. On voit des victimes de la superstition se disputer l'honneur d'escorter dans l'autre monde celui auquel ils ont été soumis en cette vie. Plusieurs hommes, femmes et enfants sont enterrés à ses côtés. Les cérémonies ordinaires des funérailles ont toutefois quelque chose de touchant. A la mort d'un proche parent, on se prive durant quarante huit heures de toute espèce de nourriture ; et pendant un mois on ne mange que des fruits. Pour la perte d'un père ou d'un époux, on ajoute à ces privations

celle de pleurer avec ses amis, et l'on reste trois mois dans une solitude complète. Pendant les deux mois qui suivent la mort d'un chef, toutes les barques demeurent attachées au rivage : personne ne peut aller à la pêche.

La manière de faire la guerre mérite aussi d'être mentionnée. Les insulaires qui croient avoir reçu quelque offense de leurs voisins leur indiquent un jour où un certain nombre de pirogues débarqueront chez eux pour traiter de la paix ; si la paix est conclue, cette négociation se termine par un grand festin ; dans le cas contraire, le combat s'engage avec fureur, et il dure une heure après laquelle ils se reposent d'un commun accord et s'occupent à panser leurs blessés et à enterrer leurs morts. Le jour suivant lorsque les deux partis ont déclaré qu'ils sont prêts, le combat recommence et dure deux fois plus longtemps que la veille, à moins qu'un des partis ne renonce au combat. Dans le cas contraire, ils s'aident à soigner les malades, à enterrer les morts, et se retirent. Le troisième jour le combat se prolonge jusqu'à ce que l'un des partis cède la victoire ; alors si les assaillants sont défaits, ils abandonnent leurs armes et leurs pirogues au vainqueur, qui est obligé de leur donner un festin et de les ramener chez eux en sûreté ; la paix est conclue par un nouveau festin. Les hommes pris pendant l'action sont prisonniers de celui qui s'en est rendu maître, si le parti de ce dernier remporte la victoire ; dans le cas contraire, on les ramène chez eux. Ceux qui rendent les armes ne sont point traités en prisonniers, on les reconduit dans leur île.

Les armes dont ces insulaires se servent dans leurs combats sont des lances d'un bois très-léger, armées de pointes en os de poissons ou en silex. Ils ont aussi des lances d'un bois très-lourd, longues d'environ 5 mètres, terminées en pointes aiguës et durcies au feu. Ils les envoient à la distance de plus de 30 mètres, et manquent rarement leur but. Ils ont encore des casse-têtes de 2 ou 3 mètres de long, de la grosseur du poignet à chaque extrémité, mais minces au milieu. Ils commencent d'ordinaire leurs combats par la fronde, avec laquelle ils peuvent lancer avec précision des pierres de la grosseur d'un œuf à une distance de 120 mètres.

Les Carolines paraissent d'une grande fertilité. L'abondance et l'épaisseur des forêts en fournissent une preuve incontestable. Les terrains élevés produisent du santal ; les cocotiers et les arbres à pain y atteignent une taille énorme, et produisent des fruits très-gros et très savoureux. Ces îles sont, en général, d'une faible élévation ; le terrain s'abaisse par degrés et se termine en vallées et en plaines tapissées de la plus riante verdure. On peut

observer sur tous les arbres des fruits mûrs et d'autres avec toutes les phases de leur développement. Le printemps, l'été et l'automne se disputent l'empire de cette terre de bonheur, où la feuille qui tombe est immédiatement remplacée par une nouvelle feuille.

Le *groupe de Siniavine,* découvert par les Russes en 1828, se compose d'une quinzaine d'îles dont *Pounipet* ou *Pouynipet* est la plus considérable: elle a près de 50 milles de tour; on y remarqua une montagne d'environ 920 mètres de hauteur, à laquelle les Russes donnèrent le nom de *Montagne-Sainte.* Vers la pointe nord-ouest on admire un rocher taillé à pic, qui paraît avoir environ 325 mètres de hauteur. Cette île est couverte de verdure et entourée de mangliers et d'autres arbustes qui croissent sur le bord de la mer.

Elle paraît avoir un grand nombre d'habitants : les Russes y virent environ cinq cents hommes faits. Voici le portrait qu'en fait le capitaine Lutke. Les Pouynipètes ont le visage plat et large, le nez écrasé, les lèvres épaisses et les cheveux crépus. Leur caractère paraît extravagant et féroce, défiant et emporté. La couleur de leur peau est d'une nuance entre la couleur de la châtaigne et celle de l'olive; leur taille est moyenne, et leurs membres sont bien faits et vigoureux. Leur vêtement consiste en un court tablier bigarré, fait d'herbes ou d'écorce de bananier : il s'attache à la ceinture et descend jusqu'à la moitié de la cuisse; ils jettent sur leurs épaules un tissu d'écorce de *morus papyrifera* ou de l'arbre à pain. On trouve dans cet archipel des chiens sauvages; les autres animaux, ainsi que les plantes, nous sont encore inconnus.

Le *groupe Duperrey,* découvert en 1824 par le savant navigateur dont il porte le nom, est composé de trois îles basses, petites et couvertes de bois. Ce sont *Mongol* ou *Mongoul, Ougai* et *Aoura* ou *Aouera.*

Les îles *Farrouelap* ou *Forroilep,* et *Feis* sont gouvernées chacune par un chef. Dans la dernière M. Martens, naturaliste allemand qui fit partie de l'expédition russe confiée au capitaine Lutke, remarqua que les jeunes filles portaient une espèce de frange qui tombait depuis la ceinture jusqu'aux genoux, et qui était faite des fibres de l'*hibiscus.*

Le groupe de *Lougounor* ou *Mortlok,* ou bien les *Lougoullos* de *don Luis de Torres,* est composé de près de quatre-vingt-dix îlots. Il a été découvert en 1795 par le capitaine anglais Mortlok. L'île de *Lougounor* a la forme d'un fer à cheval, et est remarquable par un très-bon port appelé *Chamisso.* La partie méridionale est sablonneuse ; mais vers le nord on remarque de belles plantations d'*arum.* C'est dans cette partie que se trouvent

les habitations des insulaires. Cette île n'a d'autre eau douce que celle des pluies.

Les habitants sont doux, hospitaliers; ils ont l'esprit mercantile, mais jamais ils n'emploient le mensonge, et en cela quelle leçon ne donnent ils pas aux peuples les plus civilisés! Ils ne sont ni voleurs ni avides de possessions : chacun se contente de ses propriétés; ils sont très-attachés à leurs femmes et à leurs parents. Leur taille parut à M. Lutke généralement au-dessus de la moyenne; leur structure est forte, et la couleur de leur peau est celle de la châtaigne. Leur visage est plat, leurs lèvres sont épaisses, et leurs dents saines et unies. Ils ont le nez aplati par le haut et relevé par le bout, les yeux noirs, grands, saillants, quelquefois animés, mais le plus souvent sans expression. Leurs cheveux sont noirs et épais. Ils portent un peigne à trois dents sur le haut duquel ils attachent deux ou trois plumes de la queue du phaéton; leur barbe est rare et passablement longue chez quelques-uns. Leur ceinture, appelée *tol,* est un tissu de 16 centimètres de large passant entre les cuisses. Ils ont un manteau semblable à celui que nous avons remarqué dans le groupe d'Hogoleu. Ils se coiffent, comme à Ouleaï, de chapeaux coniques qui les mettent à l'abri du soleil et de la pluie. Ils se tatouent en traçant sur leur corps des figures qui portent le nom de diverses îles de cet archipel. Ils ont au cou des colliers, des anneaux, des coquillages ou des morceaux d'écaille; ils mettent des fleurs dans les trous qu'ils font aux lobes de leurs oreilles. Ils se frottent le visage d'une poudre couleur d'orange qu'ils tirent d'une plante indigène; aussi leur tête est-elle remplie de vermine. Dans cette île croît l'arbre à pain, dont les fruits servent à la nourriture des habitants. On n'a trouvé chez ces insulaires d'autre arme que la fronde. Leur langue, plus difficile à prononcer que celle d'Oualan, est moins douce et moins mélodieuse.

A l'ouest de l'ile Lougounor on remarque *Poulousouk,* petite île qui n'a que 2 milles de longueur. Elle est basse et bien boisée. Dans les anses sablonneuses de la partie occidentale, on découvre au milieu de bouquets de cocotiers un grand nombre de maisons.

L'*attole de Monteverde* ou de *Nougonor* est un groupe de petites îles basses et habitées, découvertes en 1806 par le capitaine Monteverde, qui leur donna son nom. Les indigènes sont actifs, grands et bien faits; leur taille est généralement de 1 mètre 86 centimètres. La couleur de leur peau est olivâtre; ils ont le nez plat, les cheveux longs, noirs et frisés, les yeux petits, noirs et perçants, les dents blanches et régulières, le front élevé et les pommettes saillantes. Avant le mariage, les deux sexes vont entière-

ment nus; mais, après le mariage, ils se revêtent d'un tablier qui descend jusqu'à la moitié des cuisses.

Les îles *Lamoursek* ou *Namourrek,* que Wilson vit en 1797, ont été reconnues en 1828 par M. Lutke. On y voit aussi les îles *Normoliaour, Elat* ou *Elato, Ifelouk, Oulimirek* et *Satahoual,* qui forment un royaume dont le chef réside à Oulimirek. Les habitants sont les plus policés de l'archipel des Carolines. Ils excellent dans la construction des pirogues et dans l'art de naviguer. Les pirogues qu'on nomme *volantes* sont les plus parfaites que l'on connaisse. Ils divisent la rose des vents de la même manière que le faisaient, d'après Timosthènes, les Grecs et les Romains depuis Alexandre jusqu'à Claude.

Le capitaine Wilson, en revenant de la mer du Sud, où il avait porté les missionnaires anglais, retourna par le sud de l'archipel des Carolines, par 7 degrés de latitude nord. Il y visita quelques îles, et entre autres le groupe considérable qu'il nomma *Treize îles,* dont la plus méridionale est par 7° 16′ latitude nord, et 144° 30′ longitude est. Les habitants ont le teint cuivré; les femmes sont d'une couleur pâle olivâtre; leurs lèvres sont un peu grosses, leur visage assez large et leurs cheveux noirs et longs. Leur idiome diffère de celui des îles Palaos, qui en sont voisines. Ils vendent des cordages de joncs d'une extrême force; ils portent une espèce de ceinture qui ressemble à une *écharpe espagnole,* et des chapeaux coniques comme ceux des Chinois, qui sont également connus dans les Philippines. On vit cent cinquante canots, chacun monté par sept hommes, l'un portant l'autre. Ce groupe, connu sous le nom d'*Ouleaï,* est composé de vingt-deux îles, dont les plus considérables sont *Angaligarail, Faraalle, Mologozeu, Raoul* et *Fetalis.* C'est sur la côte méridionale de Raoul, la plus méridionale du groupe, que l'on trouve quatre ou cinq ports artificiels; ce qui est remarquable dans ces mers éloignées.

Nous passerons rapidement devant la longue chaîne des îles *Mulgrave,* découverte par Marshall et Gilbert en 1788, désignées dans quelques cartes sous les noms d'iles *Marshall* et *Gilbert,* et que M. A Balbi a proposé d'appeler *Archipel-Central.* On n'en connaît que les positions et les noms anglais. La plupart sont basses; elles produisent des cocos, des oranges, des choux palmistes. La race cuivrée qui les habite parut hospitalière et habile dans la navigation. Cette chaîne se joint aux îles Carolines par les *îles Pescadores* (des Pêcheurs), qui paraissent identiques avec le groupe *Bigini.*

On connaît exactement la position des îles *Saint-Augustin, Gran-Cocal,*

Néderlandisch, *Ellice*, *Peyster*, de l'*Indépendance*, de *Kwaldeleu*, de *Lileb*, de *Tébot*, d'*Odia* ou *Elmore*, de *Namou*, d'*Ebou* ou *Bonham*, de *Nantuket*, de *Kili*; on a visité le groupe de *Répith-Urur*, celui de *Miadi*, ceux du *Scarborough*, de *Bishop*, de *Simpson*, et la *chaîne de Radak*, qui comprend les groupes de *Tagai* et d'*Oudirik*, d'*Odia* ou *Romanzof*, de *Ligiep*, d'*Ailou*, d'*Eregouf*, d'*Araktsfchejef* ou de *Kawen*, qui est un des plus peuplés, d'*Aour*, le plus important de la chaîne, et la résidence du roi ou *tumon*; ceux de *Médiuro*, de *Mille*, d'*Arno*, gouvernés par un chef indépendant, et celui de *Bigar*, qui n'est point habité. Peut-être retrouvera-t-on un jour l'île de la *Belle-Nation*, placée par Quiros à 1,600 lieues espagnoles de Lima, et à 10° 20' de latitude. Les habitants, remarquables par leur blancheur, naviguaient dans des canots doubles, et construisaient leurs cabanes élégantes de troncs de palmier.

TABLEAU Statistique de la Micronésie.

SUPERFICIE EN LIEUES CARRÉES	POPULATION ABSOLUE.	POPULATION PAR LIEUE CARRÉE.
1,500?	120,000?	80?

NOM DES ILES OU DES ARCHIPELS.	SUPERFICIE en lieues car.	POPULATION.	VILLES OU LIEUX REMARQUABLES.
Archipel des Palaos ou Pelew. . .	50	20,000	
Archipel des Mariannes.	150	6,000	Aux Espagnols. — *San-Jgnacio* de Aguna.
Iles Carolines.	280	65,000?	
Archipel Magellan ou Bonin-Sima et dépendances.	250	?	
Iles Marshall, Mulgrave et dépendances.	240	20,000?	
Iles Gilbert.	100	6,000	

LIVRE CENT TRENTE-UNIÈME.

Terres Antarctiques ou Australes.

Ce fut longtemps une opinion admise avant les voyages de Cook, qu'un grand continent austral faisait contre-poids, au sud, à la masse des terres de l'hémisphère boréal. Le grand navigateur anglais fit de vains efforts

pour y parvenir; et dans son second voyage, en 1775, il atteignit le 71° 15' sans le découvrir. Il avait vu seulement, vers le 59e parallèle, une terre qu'il appela la *Terre-Sandwich*.

On se hâta de conclure que le continent austral était une chimère; cependant des découvertes postérieures, et dont la première date de 1819, devaient établir le contraire, et nous avons vu, dans notre *Histoire de la Géographie*[1], comment des intrépides navigateurs, tels que Bellingshausen, Smith, Biscoë, Weddel, James Ross et Dumont d'Urville, avaient étendu vers le pôle austral le domaine de la science qui nous occupe.

Les limites des terres qui composent ce que nous appellerons les *Terres antarctiques australes,* n'ont jamais été déterminées d'une manière précise, peut-être conviendrait-il de les fixer au 54e parallèle; prenant la Géorgie-Australe pour extrémité du rayon du cercle à décrire autour du pôle, et embrassant ainsi un espace d'environ 5 millions de lieues carrées. Visitons successivement chacune des terres comprises dans ces limites, en nous dirigeant à l'orient du méridien de Paris.

La *Terre d'Enderby,* entrevue par le capitaine Biscoë, se présentera la première; elle est située au sud de Madagascar, vers le 66e parallèle et le 45e degré de longitude orientale: elle paraît montagneuse, couverte de neige et d'une étendue considérable, et, peut-être, se lierait-elle avec la *Terre de Kemp.*

A peu près à la même latitude, et vers le 116e degré, se trouverait la *Terre Sabrina,* dont l'existence n'est que conjecturale, car le capitaine Balleny, qui lui donna ce nom en 1839, fut arrêté par les glaces complètement fixes, qu'il présuma appuyées sur une terre placée derrière. Peut-être la Terre Sabrina serait-elle la même que celte qui fut entrevue par le capitaine américain Wilkes, et dont l'existence est aujourd'hui contestée.

La *côte Clarie* et la *Terre Adélie* se présentent ensuite; elles furent découvertes en janvier 1840 par Dumont d'Urville. La première, située sous le 130e degré de longitude orientale, ne parut au célèbre voyageur qu'enveloppée d'une croûte épaisse de glace. La seconde, située sous le 138e degré, quoique présentant généralement le même caractère, offrait cependant quelques pointes où le roc se montrait à nu. Il fut possible d'y aborder ; le règne animal n'y était représenté que par des pingoins; on n'y trouvait aucune coquille. La roche, entièrement nue et de nature granitique, n'offrait pas même la moindre trace de lichens. La côte, très-élevée et d'un accès difficile, présente plusieurs caps qui ont reçu les noms de:

[1] Tome Ier, liv. XXIV, page 405. — Liv. XXV, page 420.

Cap de la Découverte,, c'est le premier point de la Terre Adélie qui fut aperçu ; *Pointe Géologie,* c'est le nom qui fut donné au cap près de l'ilot sur lequel on aborda ; enfin, le *cap Pepin* et le *cap Robert.*

La Terre Adélie se prolonge sans doute à l'est jusque vers le 180e degré, et ce serait à cette côte qu'il faudrait rattacher les terres entrevues par le navigateur américain Wilkes. A la hauteur du 162e degré de longitude orientale, se trouvent les *îles Balleny,* découvertes en 1839 par le capitaine anglais de ce nom. Ces îles, au nombre de trois, présentent de très-hautes falaises ; elles sont d'origine volcanique, et les explorateurs virent même distinctement de la fumée s'élever du sommet des montagnes de la plus petite. Ainsi que sur la Terre Adélie, les seuls habitants de ces glaciales contrées étaient les pingoins.

En prolongeant seulement de quelques degrés vers le sud, on atteint la *Terre Victoria ;* c'est la terre, aujourd'hui connue, qui s'approche le plus du pôle austral. Découverte par le capitaine James Ross, en 1841, elle s'étend de 70 à 79 degrés de latitude sud, entre 163 et 170 degrés de longitude orientale. Elle est presque inabordable, couverte d'énormes montagnes de 3 à 4,000 mètres, enveloppées de glace. Sur ses côtes, il y a des îles volcaniques, et dans l'une d'elles, à la hauteur du 77° 32′ parallèle, s'élève le majestueux *Érébus,* auquel on accorde 4,130 mètres d'altitude, et qui, lorsque le capitaine anglais le découvrit, jetait une masse considérable de feu et de fumée.

A l'est de la Terre Victoria, se trouve un vaste espace de plus de 100 degrés (du 170e degré de longitude orientale au 94e degré de longitude occidentale) dans l'étendue duquel les marins n'ont jusqu'à présent découvert aucun indice de terre, et qui reste vide sur nos cartes. Les premières terres australes que l'on rencontre, sont les deux îles *Pierre* et *Alexandre Ier*, découvertes en 1821 par le capitaine russe Bellingshausen ; elles ont été longtemps les terres les plus méridionales connues ; elles sont situées à 15 degrés de longitude l'une de l'autre et presque sur le même parallèle (69° 30′). Entre ces deux îles, l'eau se montre décolorée, et le navigateur russe aperçut plusieurs indices de terre ; en sorte qu'on peut croire, sur l'autorité du savant amiral Krusenstern, que ces îles se rattachent à une grande terre continue qui peut-être se prolonge assez loin pour rejoindre au nord-ouest celle que l'américain Palmer avait entrevue.

La *Terre Palmer* ou *Terre de la Trinité* et la *Terre de Graham* sont situées sous le méridien du cap Horn ; elles forment une côte élevée et presque inabordable ; cependant le capitaine Biscoë y attérit en 1832, et détermina

la position d'une haute montagne, qu'il appela le mont William, par 64° 45' de latitude sud, et 66° 11' de longitude à l'ouest de Paris. Dans les parages de ces terres, on trouve plusieurs îles; elles ont reçu le nom d'*îles Biscoë* et *Adélaïde*; les albatros, les pingoins, les baleines sont les seuls êtres animés qui se montrèrent aux marins dans leur voisinage.

Au nord-ouest de la Terre de Graham, le *Shetland-Austral* offre une rangée d'îles qui se prolongent du nord-ouest au sud-ouest sur une longueur de plus de 100 lieues; elles forment avec la Terre de Palmer le détroit de *Bansfield*. On les divise en deux groupes principaux: le groupe boréal, qui comprend l'île de l'*Éléphant* et l'île *Clarence;* et le groupe austral, composé d'îles, dont les grandes s'appellent *Barrow*, îles du *Roi George* et de *Livinsgton*. Elles présentent de nombreuses baies dont les bancs et les rochers rendent l'accès dangereux ou impossible. La baie de la petite *île Déception*, est un des plus beaux ports du monde, selon Powel. Un petit îlot appelé *Bridgeman*, renferme un volcan dont l'élévation ne dépasse pas 15 mètres au-dessus du niveau de la mer; si Powell, auquel nous devons cette information ne s'est pas trompé, ce volcan constituerait le mont ignivome le plus petit du globe.

Au sud-est du Shetland, à l'est de la Terre Palmer, entre 56 et 61 degrés de latitude méridionale, s'étendent les côtes de la *Terre-Louis-Philippe*, découverte en 1838 par Dumont d'Urville, qui ne sont peut-être que la continuation de celles de la Terre de Graham et de Palmer et appartiendraient alors à un vaste continent polaire. Ce même navigateur reconnut encore l'*île Joinville*, l'*île de l'Astrobale* et plusieurs îlots formant un petit archipel voisin des côtes toujours glacées de la Terre Louis-Philippe, et qui ont reçu les noms des marins qui accompagnaient Dumont d'Urville ou des savants qui s'intéressèrent à son expédition (*île Daussy*, *île Rosamel*, *îles Dumoulin*) tandis que l'intrépide navigateur se contentait d'appliquer le sien à un triste mont.

Au nord-ouest de la Terre de Louis-Philippe par le 47e de longitude occidentale et le 62° de latitude méridionale, se trouve le groupe des *Orcades australes*, ou *îles Powell*, découvertes par Weddel en 1819; elles furent entièrement reconnues en 1821 par Powell. On y remarque deux îles principales, *Pomona* ou *Coronation*, remarquable par ses hautes montagnes, et *Laurie*, à laquelle on donne quelquefois le nom d'*île Melville*. Elles sont entourées de nombreux îlots dont on ne peut approcher.

La *Terre Sandwich*, découverte par Cook est la dernière qui attirera nos regards dans ces parages toujours glacés. Ce sont 8 îles qui s'étendent du

nord au sud vers le 30e de longitude occidentale et le 57e de latitude, en présentant une ligne d'environ 48 lieues. La plus remarquable est celle de *Bristol* qui n'a pas plus de 10 lieues de circonférence; l'*île de la Chandeleur* vient ensuite; le groupe du *Marquis de Traversan*, dont l'île principale renferme un volcan en activité, en fait partie.

Toutes les terres que nous venons de décrire présentent l'image de la désolation. La végétation y est nulle, la température horrible et bien autrement insupportable que dans les régions boréales situées à la même latitude. Dans celles-ci le 48e parallèle est la limite extrême qu'atteignent les glaces entraînées par le courant; dans les premières, le 48° est souvent dépassé; ou si les glaces y stationnent, elles sont plusieurs semaines à se fondre. Du reste il y a des différences suivant les années. L'été, pour ces régions exceptionnelles, commence à la mi-décembre et finit à la fin de février. Ce n'est pas assez pour opérer la fusion d'une énorme banquise, condensée par neuf mois d'un froid très-intense. Un épais brouillard ne cesse de voiler la mer, répandant une humidité intolérable et paralysant l'action des rayons du soleil. C'est ce que les marins appellent les *fumées de la mer*. C'est alors qu'accourent vers ces tristes parages des oiseaux, l'albatros et le pingoin, et les monstres de la mer, le phoque, le morse et la baleine, les seuls êtres de la création qui puissent résister à l'âpreté du climat. L'homme pourra bien visiter temporairement de pareilles solitudes; il pourra, sans doute, encore ajouter de nouvelles conquêtes à celles qu'il a déjà faites dans cet empire de la mort; mais ce sera là le seul résultat qu'il obtiendra, et c'est bien dans ces stériles et inhospitalières contrées, que nous devons placer les *colonnes d'Hercule* de la science.

TABLEAU des positions géographiques de l'Océanie et des Terres Antarctiques.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE.				LONGITUDE.				AUTORITÉS.
	deg.	min.	sec.		deg.	min.	sec.		
Amboine (fort Vittoria)	3	41	41	S.	125	49	27	E.	D'Entrec. Dup. D'Urville.
Anambas (île du pic)	3	4	20	N	103	35	5	E	Laplace. 1847.
Aor (poulo)	2	29	30	N	102	14	6	E.	Horsburgh. II 287.
Arnheim (cap)	12	19	0	S	134	40	35	E.	Flinders. II 220
Arrou (îles), I. Wama, mouillage.	5	44	40	S	131	44	45	E	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Abgarris (îles). pointe S.	3	27	20	S	152	26	0	E.	*Idem*.
Adelie (terre), pointe Géologie	66	34	35	S.	137	50	0	E.	*Idem*
Aila (pointe N.)	10	27	15	N.	167	39	40	E	Kotzebue. Dup.
Aïou-Baba (centre)	0	21	46	N.	128	41	10	E	Freycinet, 1843.
Akaroa, anse des Baleiniers.	43	51	9	S.	170	39	15	E.	1847.
Alamaguan (piton S.-O.)	18	2	59	N	143	29	6	E.	Freycinet, cor. 1836.
Alijos (rochers), le plus grand.	24	57	25	N	118	5	44	O	*Venus*. 1847
Ambroise (île Saint-)	26	17	50	S.	82	19	50	O	*Venus*, *Astrolabe*. 1847.
Amirauté (îles de l'), I. de Negros.	2	0	0	S.	144	59	30	E.	D'Entrecasteaux.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE. deg.	min.	sec.	LONGITUDE. deg.	min.	sec.	AUTORITÉS.
Anachorètes (îles des)	0	54	0 S	143	10	0 E.	D'Entrecasteaux K. I. 7.
Analaxan (pointe S.-E.)	16	19	14 N	143	22	8 E.	Freycinet, cor. 1836
Andoua (île) (*Viti*)	16	49	40 S.	175	55	30 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Angour (milieu)	6	54	40 N.	131	54	0 E.	*Idem.*
Anna (Santa-) (*Salomon*)	10	49	0 S	160	11	0 E	*Idem.*
Anouda	11	37	12 S.	167	27	10 E.	D'Urville.
Antipodes	49	40	0 S.	177	19	36 E.	K. I 24
Aoura (pointe S.)	6	38	10 N	157	29	0 E.	Duperrey.
Araktscheff	15	51	0 S.	143	12	20 O.	Bellingshausen. Dup.
Arroub (île) (*détroit de Torrès*)	9	33	35 S	141	35	0 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Arzobispo (îles), port Lloyd	27	5	35 N.	139	51	16 E.	Beechey. 1835. 102.
Asia (milieu)	0	57	45 N.	128	47	15 E	D'Urville.
Astrolabe (anse de l'), *baie Tasman*	40	58	22 S.	170	45	30 E.	*Idem.*
Atlantique	1	7	0 N.	162	40	0 E.	Gardner. Dup.
Auckland (ville) (*Nouv.-Zélande*)	36	51	24 S	172	26	38 E	Berard. 1847.
Auckland (baie Sarah's-bosom)	50	31	45 S.	163	54	27 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Augustin (Saint-)	7	24	0 N.	153	35	0 E.	Duperrey. carte.
Augustin (îles S.-), celle du N.-O.	5	39	8 S	173	45	50 E.	*Idem.*
Aur	8	18	40 N.	168	51	40 E.	Kotzebue. Dup.
Aurore (île) (*Nouvelles-Hébrides*)	14	56	0 S.	165	45	0 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Aurupig	6	40	0 N.	140	50	0 E.	Duperrey. carte 1847.
Balambangan (pointe N.)	7	21	30 N.	114	43	35 E	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Banda (îles), Gounong-Ap.	1	30	30 S	127	30	0 E.	*Idem.*
Banka (pointe S.), *I. Célèbes.*	1	44	8 N	122	52	35 E.	D'Urville.
Batavia (ville)	6	8	55 S.	104	32	57 E	Duperrey.
Idem (rade), île Edam	5	57	15 S	104	34	42 E.	*Idem.*
Benjoar (pointe S.-O.)	10	37	0 S.	119	3	40 E.	*Idem.*
Borda (cap)	35	45	25 S.	134	15	52 E.	Baudin. 544.
Borneo (pointe Ragged)	2	7	18 S.	114	19	20 E	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Bourou (Cajeli)	3	22	33 S.	124	44	56 E.	D'Entrecast. D'Urville
Bourou (mont Tomahon)	3	12	0 S.	123	54	10 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Bouton (la ville)	5	28	22 S.	120	9	35 E.	D'Entrecasteaux.
Bowen (port), île de l'entr.	22	29	0 S.	148	25	6 E.	King. II. 261.
Bruny (cap), feu tourn.	43	29	30 S.	144	48	22 E.	1842.
Byron (cap)	28	28	10 S.	151	16	56 E.	King. II. 256
Balabag (pointe O.)	0	1	42 S.	127	40	5 E.	Duperrey et D'Urville.
Banks (îles), le Pain-de-Sucre	13	52	45 S	165	24	50 E	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Barclay-de-Tolly (pointe S.-O.)	16	13	0 S	144	49	20 O.	Bellengshausen. Dup.
Baring	5	35	0 N.	166	1	0 E.	Bond cor. Dup.
Barrow (extrémité N.)	20	45	7 S.	141	23	33 O.	Beechey. 1835. 97.
Beaupré (île)	20	26	15 S.	163	40	10 E	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Bellingshausen	15	48	7 S.	156	50	24 O.	Kotzebue I. 142.
Bigali	8	11	53 N.	145	20	10 E.	Duperrey.
Bigar	11	50	0 N.	167	48	0 E.	Kotzebue. Dup.
Bird (îles Sandwich)	23	3	50 N.	164	23	9 O.	Broughton, cor. 1845.
Bird (îles Pomotou)	17	48	0 S.	145	25	16 O.	Beechey.
Bonham (îles), I. de la Coquille (partie N.-O.)	6	16	15 N	167	10	40 E.	Duperrey.
Borabora (village de Beula)	16	30	4 S.	154	5	57 O.	*Idem.*
Bordelaise	7	39	0 N	152	45	0 E.	Saliz. Dup.
Boston	4	45	0 N.	165	50	0 E.	Donnet. cor. Dup.
Bouka (pointe N.)	5	0	7 S	152	17	7 E	Duperrey et *Astr.* 1847.
Boulangha (île), pointe S.-E. (*Viti*)	19	9	25 S.	179	9	0 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Bounty	47	44	0 S.	176	46	36 E	Bligh. K. I. 12.
Bow ou la Harpe (pointe N.-E.)	18	6	18 S.	143	11	39 O	Beechey.
Bretagne (Nouvelle), cap S.	6	30	0 S.	147	27	55 E.	D'Urville.
Idem, cap O.	5	38	0 S.	145	56	40 E	*Idem.*
Britannia. (Cap Coster.)	21	25	30 S.	165	39	32 E.	*Idem.*
Brown (îles), I. Parry	11	19	0 N.	160	31	40 E.	Kotzebue. Dup.
Bunkey	8	46	0 N	148	6	0 E.	Duperrey. carte.
Byam-Martin (extrémité N.-O.)	19	40	22 S	142	42	52 O	Beechey.
Caledon (baie), port Alexandre.	12	47	16 S.	134	15	23 E.	Flinders. II. 216.
Carimon-Java (partie S.-O.)	5	50	0 S	107	59	8 E.	Duperrey.
Célèbes (baie Manado)	1	29	28 N.	122	31	8 E.	D'Urville.
Idem. (pointe Lassoa)	5	34	50 S.	118	7	0 E.	Duperrey.
Céram Laut (sommet)	3	54	40 S.	128	28	12 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Cleveland (cap)	19	10	10 S	144	37	32 E	King. II. 271.
Condor (poulo)	8	40	0 N.	104	21	36 E.	Horsburgh. II. 299.
Coupang (fort Concordia)	10	9	55 S.	121	15	21 E	Baudin et Flinders.
Cracatoa (île)	6	8	30 S.	103	5	6 E	Horsburgh. II. 125.
Carn (île), sommet	3	27	30 S	150	54	0 E	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Calédonie (Nouv.), havre Balade.	20	17	11 S.	162	4	31 E	D'Entrecasteaux.
Campbell (cap)	41	38	0 S.	172	1	40 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE.			LONGITUDE.			AUTORITÉS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Campbell (ile), r. du N.–O.	52	36	0 S.	166	53	20 E.	Freycinet.
Cap Thrum (ile du) ou des Lanciers, extrémité N.-O.	18	30	8 S.	141	28	24 O.	Beechey.
Carteret (havre)	4	42	25 S	150	20	30 E.	D'Urville.
Carysfort (ile, extrémité E.	20	44	53 S.	140	39	52 O.	Beechey.
Catherine (Sainte-)	9	14	0 N.	163	42	0 E.	L'Ocean. Dup.
Chabrol (ile), pointe Est.	21	5	0 S.	164	59	0 E	*Astrolabe* et *Zélée* 1847.
Charlotte.	1	55	30 N.	170	30	38 E.	Duperrey.
Charlotte (ile de la reine), extrémité E.	19	17	40 S.	141	2	52 O	Beechey.
Chatam (ile), anse Fournier	43	57	0 S.	179	5	0 O.	Cecille. cor. 1847.
Choiseuil (ile), cap Alexander	6	37	20 S.	154	12	10 E.	*Astrolabe* et *Zélée* 1847.
Christina (Santa-), baie Madre de Dios	9	56	20 S.	141	29	56 O	*Vénus*. 1847.
Clermont-Tonnerre (ile), p. S.-E.	18	38	25 S	138	31	0 O.	*Astrolabe* et *Zéele*. 1847.
Cocal (ile)	6	5	33 S.	173	53	0 E.	Duperrey
Cockburn (extrémité N.–E.)	22	12	25 S.	141	0	17 O.	Beechey.
Condé (presqu'ile) (*Louisiade*)	11	39	0 S	151	18	0 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847,
Courans (Bassin des), *baie Tasman*.	40	56	20 S.	171	32	17 E	D'Urville.
Crescent (ile), extrémité S	23	20	29 S.	136	55	32 O.	Beechey
Croix (ile Sainte), cap Biron	10	41	0 S.	163	44	30 E.	D'Entrecasteaux.
Croker (extrémité N.)	17	26	30 S	145	44	6 O.	Beechey.
Cumberland	19	10	19 S.	143	31	7 O.	*Idem*
Curtis (ile), pointe N.–O.	30	32	40 S.	179	2	18 E	D'Urville.
Dalrymple (port), pointe N.-E.	41	3	30 S.	144	27	6 E.	Flinders I. intr. 161.
Dickhartogs (cap Inscript.)	25	31	45 S	110	28	6 E.	Freycinet. 362.
Dromadaire (mont)	36	21	25 S.	147	43	32 E.	D'Urville. cor. 1836.
Dampier (ile), sommet	4	40	0 S.	143	38	0 E.	*Idem*.
Dauphin (ile du)	11	19	12 N	165	14	40 E.	Kotzebue. Dup.
Davahaidy (groupe), extrémité S.	18	18	10 S	144	27	7 O	Beechey.
Delivrance (cap de la), *Louisiade*.	11	21	50 S.	152	6	0 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847,
Dorei (port), *Nouvelle Guinée*.	0	51	43 S.	131	39	30 E.	D'Urville.
Doubtfull (ile), extrémité E.	17	19	46 S.	144	41	35 O.	Beechey
Drummond (ile), pointe O.	1	8	45 S.	172	22	0 E.	Duperrey.
Ducie (ile), extrémité N.-E.	24	40	20 S.	127	8	2 O.	Beechey 1842.
Durour (ile)	1	33	40 S.	140	52	0 E.	D'Entrecasteaux.
D'Urville (ile), pointe N.	7	0	0 N.	150	13	30 E	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
D'Urville (p.), *Nouvelle-Guinée*	1	25	40 S.	135	28	12 E.	D'Urville.
Endeavour (riv.), entrée	15	27	4 S.	142	50	25 E	King. II. 279.
Espérance (port de l')	33	55	17 S.	119	27	30 E	1848.
Essington (port), Nouv.-Hollande.	11	19	0 S.	129	54	51 E	*Astrolabe* et *Zélée* 1847.
Egmont (ile), extrémité N.	19	22	59 S	141	32	27 O.	Beechey.
Elat.	7	30	0 F.	143	55	0 E	Semavine. 1847.
Elivi (groupe), ile du S.	9	48	0 N	137	15	22 E.	D'Urville.
Idem ile du N.	10	2	48 N.	137	10	27 E.	*Idem*.
Emeo (pointe N.–O.)	17	28	0 S	152	14	40 O	Duperrey.
Entrée (ile de l')	40	52	0 S.	172	32	15 E.	D'Urville.
Eooa (sommet)	21	26	20 S	177	14	30 G.	Duperrey.
Eronnan (sommet)	19	31	20 S.	167	45	47 E.	D'Urville.
Eschscholz (ile), pointe O.	11	40	0 N.	163	4	25 E.	Kotzebue. Dup.
Finch (ile)	13	43	31 S	134	16	19 E.	Flinders. II. 181.
Flattery (cap)	14	52	30 S.	142	55	46 E.	King. II. 291.
Flinders (ile)	33	43	20 S.	132	8	27 E.	Baudin et Flinders. mov.
Farallon de Medinilla	16	0	19 N	143	42	14 E	Freycinet. cor. 1836.
Farallon de Torres	17	16	12 N.	143	31	12 E.	*Idem*.
Farewell (ile) (*détroit de Torrès*).	10	1	30 S.	139	47	25 E.	*Astrolabe* et *Zélée* 1847.
Farewell (cap), *Nouvelle-Zélande*.	40	30	55 S	170	26	30 E	D'Urville.
Fataka.	11	55	25 S.	167	48	25 E.	*Idem*.
Feiss (ile), milieu	9	48	0 N.	138	10	30 E	*Idem*.
Feti–Houta ou Fanfoné (*Samoa*).	14	9	30 S.	171	57	40 O.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Foulwind (cap), *Nouv.–Zélande*.	41	46	5 S.	169	8	40 E.	D'Urville.
Fouti–Hiva (milieu) (*Marquises*).	10	36	20 S	140	57	0 O	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Francis (ile), pointe N.-O.	1	30	0 S.	173	12	0 E.	Le Francis. Dup.
Futuna (ile), le pic	14	14	20 S.	179	33	0 E.	Dubouzet 1847.
Gaspard (ile), sommet	2	25	30 S.	104	45	0 E	Bougainville.
Géographe (baie du), cap du Naturaliste	33	27	30 S.	112	37	29 E.	King. II. 377.
Gilolo (sommet du N.)	1	28	35 N.	125	15	0 E	D'Urville.
Gloucester (cap)	20	1	50 S.	146	5	51 E	King II. 269.
Goose (ile)	34	5	23 S	120	49	6 E.	Flinders. I. 89.
Goulabatou.	9	14	18 S.	121	31	54 E.	Duperrey.
Grafton (cap)	16	54	20 S.	143	34	51 E.	King. II. 275.
Guebe (ile), pointe N.	0	1	54 N.	126	57	5 E.	Duperrey et D'Urville.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE.			LONGITUDE.			AUTORITÉS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Gambier (val. de l'Aiguade. . . *).	23	8	23 S.	137	15	45 O.	Beechey.
Gardner ou Farroilap.	8	35	0 N.	142	15	0 E.	Seniavine. 1847.
Gaspar-Rico (île Petrel).	14	31	0 N.	166	43	10 E.	Kotzebue Dup.
George (cap Saint-)	4	51	20 S.	150	28	20 E.	D'Entrec., Dup. et D'Urville.
George (île Saint-) (*Salomon*) . . .	8	31	0 S.	157	20	36 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Gilbert (pointe S.).	1	12	0 N.	170	48	30 E.	Duperrey.
Gloucester (extrémité N.-E.). . . .	19	7	38 S.	142	58	13 O.	Beechey.
Goodhope (milieu).	16	48	0 S.	143	58	37 O.	Duperrey.
Gouap (pointe S.-).	9	25	30 N.	135	40	31 E.	D'Urville.
Goulon (îles), celle du N.-E.	8	32	0 N.	135	11	0 E.	*Idem.*
Idem. celle du S.-O.	8	15	38 N.	135	7	25 E.	*Idem.*
Greig (île), (pointe S.).	16	12	0 N.	148	35	0 O.	*Astrolabe* et *Zélée* 1847.
Grigan (île), piton S.	18	47	10 N.	143	22	27 E.	Freycinet. cor. 1836.
Guadaloupe (île), sommet	29	7	25 N.	120	42	26 O.	*Vénus*. 1847.
Guam (Agagna, ville).	13	28	19 N.	142	26	7 E.	Freycinet. cor. 1836.
Guam (Umata), l'église.	13	17	15 N.	142	20	37 E.	*Idem.*
Gugan (pointe E.).	17	35	0 N.	143	33	7 E.	*Idem.*
Hamelin (cap).	34	14	0 S.	112	40	0 E.	Baudin. 546.
Hobart-Town (fort Mulgrave). . .	42	53	12 S.	145	0	22 E.	1840.
Howe (pointe).	37	34	50 S.	147	36	57 E.	D'Urville, cor. 1836.
Halgan (île), cap le plus N.	20	23	30 S.	164	5	50 E.	*Idem.*
Hall (île), pointe S.	0	49	20 N.	170	41	40 E.	Duperrey.
Hall (île John), partie E	8	28	0 N.	149	57	0 E.	Seniavine. 1847.
Hapaï (île), vill. Lefouga.	19	48	45 S.	176	40	0 O.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Henderson (île), ou Elisabeth, extrémité N.-E.	24	21	18 S.	130	38	51 O.	Beechey.
Henderville (pointe O.).	0	10	45 N.	171	16	30 E.	Duperrey.
Holt (partie N.-O.).	16	21	45 S.	145	29	40 O.	Bellingshausen. Dup.
Honden.	14	50	0 S.	141	7	20 O.	Kotzebue. Dup.
Honorourou (port). *île Woahou* .	21	18	12 N.	160	15	0 O.	1845.
Hood (extrémité O.).	21	30	50 S.	137	53	40 O.	Beechey.
Hopper (îles), I. Hartbottle.	0	14	0 N.	171	38	20 E.	Bishopp. cor. Dup.
Houa-Houa (baie), Nouv.-Zélande.	38	22	34 S.	176	5	35 E.	D'Urville.
Huaheine.	16	47	30 S.	153	20	20 O.	Duperrey.
Humphrey	16	53	0 S.	142	50	37 O.	Humphrey. Dup.
Hunter	5	43	0 N.	166	50	0 E.	Bond. Dup.
Huon.	18	1	45 N.	160	25	46 E.	D'Urville.
Indianhead	25	1	0 S.	151	2	36 E.	King II. 257.
Ifelouk	7	14	0 N.	142	10	0 E.	Seniavine. 1847.
Iles (baie des), îlot Paihia.	35	16	28 S.	171	48	55 E.	1840—1847.
Jackson (port), fort Macquarie. . .	33	51	40 S.	148	53	34 E.	Duperrey. Wurm. S. VIII. 98.
Idem (le phare).	33	51	11 S.	148	57	53 E.	Déduit du fort Macquar.
Jervis (baie)	35	8	27 S.	148	26	4 E.	D'Urville, cor. 1836.
Kagayan-Solo (île).	6	53	45 N.	116	13	33 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Kanary (grande). pointe N.-O. . . .	1	47	30 S.	127	11	30 E.	D'Entrecasteaux.
Kangelang (pointe E.)	7	1	42 S.	113	15	11 E.	Bougainville.
King (île), rocher des Eléphants. . .	39	49	30 S.	142	7	2 E.	Baudin.
Kawa-Kawa (cap).	41	37	40 S.	173	1	5 E.	D'Urville.
Knoy (pointe S.)	1	18	10 N.	170	40	0 E.	Duperrey.
Kotzebue (milieu).	15	26	30 S.	147	51	32 O.	Kotzebue. Dup.
Krusenstern	15	0	0 S.	150	34	0 O.	Bellingshausen. Dup.
Lannes (cap).	37	37	5 S.	137	51	15 E.	Flinders et Baudin, moy.
Launceston.	41	26	0 S.	144	47	36 E.	Krusenstern. I. 120.
Laut (pouio), pointe N.	3	11	40 S.	113	59	30 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Leuwin (cap).	34	19	0 S.	112	45	36 E.	Flinders. I. 49.
Lincoln (port).	34	48	25 S.	133	24	27 E.	*Idem*. 1848.
Lombock (pointe N.-E.).	8	17	0 S.	114	17	6 E.	Bougainville.
Idem (le pic)	8	21	30 S.	114	11	0 E.	*Idem.*
Londonderry (cap).	13	44	0 S.	124	33	26 E.	Flinders. II. 331.
Lucepara.	3	13	0 S.	103	49	36 E.	Horsburgh. II. 145.
Lagon (île Teay ou du), extrém. O.	18	43	19 S.	141	7	37 O.	Beechey.
Lagon-de-Bligh (extrémité N.). . .	21	37	41 S.	142	58	22 O.	*Idem.*
Laguemba (pointe S.) (*Viti*). . . .	18	16	15 S.	178	51	20 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Lambert.	7	20	0 N.	166	16	25 E.	Dennet cor. Dup.
Lamorsek.	7	30	0 N.	144	11	0 E.	Seniavine, 1847.
Laughlan (sommet)	9	19	15 S.	151	17	4 E.	D'Urville.
Lazareff (milieu)	14	56	0 S.	151	5	35 O.	Bellingshausen. Dup.
Legiep (pointe S.).	9	51	30 N.	166	52	40 E.	Kotzebue. Dup.
Lougue (pointe N.)	5	12	15 S.	144	47	15 E.	D'Urville.
Lostange (pointe N.-E.)	18	42	54 S.	143	59	49 O.	Beechey.
Lydia.	9	4	0 N.	163	38	0 E.	L'Océan. Dup.
Macquarie (port), entrée.	31	25	32 S.	150	37	1 E.	King. II. 255.
Madura (pointe N.-E.).	6	51	30 S.	111	30	45 E.	Duperrey.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE			LONGITUDE.			AUTORITÉS.
	deg.	min.	sec.	deg	min.	sec.	
Makassar (le fort).	5	8	25 S.	117	6	25 E	*Astrobale* et *Zélée*. 1847.
Manille (Cavite).	14	29	20 N	118	34	59 E.	Malesp. Daussy. 1830 1841.
Idem (cathédrale.	14	35	26 N.	118	38	39 E.	*Idem*
Marasing (île).	5	6	12 S.	115	51	0 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Maria (cap).	14	50	0 S.	133	33	6 E.	Flinders. II. 179.
Monopin (pic), *Banca*.	2	0	0 S.	102	53	36 E.	Horsburgh. II. 155.
Macauley (pointe O).	30	17	50 S.	179	6	50 E	D'Urville.
Macquarie (milieu).	54	39	0 S.	156	20	36 E.	Bellingshausen. K. I. 9,
Maïtia (le pic).	17	53	5 S	150	25	24 O.	Duperrey.
Malayta (île), cap Zélée	9	45	0 S.	159	19	0 E.	*Astrolabe* et *Zélée*, 1847.
Manawa-Tawi (îles), celle du N.-E	34	13	35 S.	169	49	50 E	D'Urville.
Mangia, le sommet	21	54	20 S.	160	20	16 O.	*Vénus* 1847.
Maouna (pointe O).	14	25	15 S	173	13	0 O.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Maouti (pointe O).	20	8	0 S.	159	40	20 O.	Byron. Dup.
Maracau (groupe), extrémité N.	17	58	24 S	144	28	19 O.	Beechey.
Marguerite.	8	55	48 N.	163	55	0 E.	L'Ocean. Dup.
Martin (îles Saint-), la plus O. (*Salomon*)	6	13	0 S.	153	20	0 E	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Mathew (volcan), pointe N.-E.	22	22	33 S.	168	52	56 E.	D'Urville.
Mathew (île, pointe N	2	4	30 N.	170	56	0 E.	Duperrey.
Mathias ou Saint-Mathieu.	1	32	0 S.	147	9	36 E.	Ball. K. I. 139.
Matia.	15	52	30 S.	150	38	50 O	Bellingshausen. Dup.
Matty.	1	46	0 S.	140	36	0 E.	D'Entrecasteaux. K. I. 7.
Maupiti (sommet).	16	26	30 S.	154	32	0 O	Duperrey.
Melville (extrémité N.-O.).	17	34	59 S.	144	59	36 O.	Beechey.
Miadi.	10	8	30 N.	168	34	40 E.	Kotzebue. Dup.
Miloradowitch (part. N.).	16	42	0 S.	147	39	20 O.	Bellingshausen. Dup.
Misory (île), cap du N.-O.	0	36	55 S.	132	55	25 E.	D'Urville.
Mispalu (îles), celle de l'O.	0	20	15 S.	129	45	48 E.	*Idem*
Moller (partie N.-E.).	17	44	18 S	142	55	28 O.	Beechey.
Mortlock (partie S).	5	18	0 N.	151	28	0 E.	Semiavine. 1847.
Motou-Iri (pointe S.).	16	18	50 S.	154	8	0 O.	Duperrey.
Mulgrave (îles, celle du S.	6	7	0 N.	169	36	0 E.	*Idem*
Natunas, île du pic.	3	53	0 N.	105	33	45 E	Laplace. 1847.
Nelson (port), Careningbay	15	6	18 S.	122	40	20 E.	Flinders. II 340.
Nicobar (grande), pointe S	6	45	38 N.	91	31	2 E	Bougainville
Nord-Ouest cap, *Nouv.-Holl.*	21	47	40 S.	111	43	16 E.	Flinders. II. 366.
Narcisse (pointe E.).	17	19	0 S	140	42	50 O	Duperrey.
Nhao, sommet N. (*Viti*).	17	59	0 S.	176	59	0 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Nicholson (port), maison du direct.	41	16	55 S.	172	26	52 E.	Berard. 1847.
Nigeri (milieu).	16	42	0 S.	145	8	0 O	Bellingshausen. Dup
Nougouor, pointe O.	3	51	0 N	152	40	30 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Nouka-Hiva, port Anna-Maria.	8	57	30 S.	142	30	15 O.	*Venus*. 1847.
Oby minor (pointe O.).	1	22	0 S	124	50	50 E	D'Urville.
Oby major (pointe O.).	1	30	0 S.	124	58	0 E.	*Idem*.
Ombay (pointe S.-E.).	8	22	5 S	122	46	53 E.	Duperrey.
Otway (cap).	38	51	0 S.	141	8	36 E.	Flinders I. 210.
Océan du Sud (île).	0	48	0 S	168	29	0 E.	L'Océan. Dup.
Oeno (extrémite N.-E.).	24	1	21 S	133	1	23 O.	Beechey.
Ollap.	7	36	8 N.	147	6	17 E.	Duperrey et d'Urville.
Olo-Singa (île), pointe N.-O.	14	11	50 S.	171	48	0 O	*Astrobale* et *Zélée*. 1847.
Opoulou (île), Apia.	13	52	5 S.	174	4	35 O.	*Idem*.
Orehoua.	22	2	0 N.	162	27	9 O.	Broughton, cor. 1845.
Osnabruck (extrém. E.).	21	50	32 S.	141	4	52 O	Beechey.
Otago (port).	45	48	45 S.	168	28	45 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Otdia (partie E.)	9	28	10 N.	167	56	30 E.	Kotzebue. Dup.
Otea (île), pointe des Aiguill.	36	1	10 S	173	2	50 E.	D'Urville.
Otou (cap) (*Nouv.-Zél.*).	34	23	45 S	170	41	5 E.	*Idem*.
Oualan (hav. de la Coquil.).	5	21	25 N.	160	40	42 E.	Duperrey.
Owhyhi (baie Karakakoa).	19	28	9 N.	158	19	24 O.	1845.
Paramatta.	33	48	45 N.	148	40	45 E.	Wurm. S. IX. 138.
Pedra-Branca.	1	21	0 N.	102	6	45 E.	Bougainville.
Pellew (groupe sir Edward), île de l'Observ.	15	36	46 S	134	42	51 E.	Flinders. II. 174.
Penter (pointe S.-O.).	8	31	30 S.	121	36	30 E.	Duperrey.
Philipp (Port), pointe Nepean.	38	18	0 S	142	17	36 E.	Flinders. I. 220.
Pisang (poulo), milieu.	1	28	0 N.	100	56	16 E	Bougainville.
Popo (sommet).	1	12	55 S.	127	30	0 E	D'Urville.
Portland (cap).	40	43	30 S.	145	35	36 E.	Flinders.
Prince (île du), pic du S.-E.	6	35	0 S	102	54	36 E	Horsburgh II. 127.
Pagon (piton S.-O).	18	13	33 N.	143	27	7 E	Freycinet, cor. 1836.
Palliser (cap), *Nouv.-Bretagne*.	4	35	0 S.	149	59	35 E.	Duperrey.
Palmyras.	5	50	0 N.	164	50	24 O.	Krusenstern. II 50.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE.			LONGITUDE.			AUTORITÉS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Pâques (extrém. N.-E.)	27	6	28 S	111	37	42 O.	Beechey, cor. 1842.
Passion (île de la), ou Ngarik. . .	5	43	0 N.	155	13	0 E.	Seniavine. 1847.
Paterson (partie S.).	8	52	0 N.	163	57	30 E	L'Océan. Dup.
Philipps (partie O.).	16	27	0 S	146	21	20 O.	Bellingshausen. Dup.
Piscadores (partie N.).	11	31	0 N.	164	37	40 E	Kotzebue. Dup.
Pitcairn (le village).	25	3	37 S	132	28	47 O.	Beechey.
Pleasant.	0	23	30 S.	165	0	0 E.	Fearn. Dup.
Portland (îles), la plus E.	2	36	0 S.	147	18	45 E.	D'Entrecasteaux.
Poulouot.	7	19	18 N.	146	52	6 E	Freycinet, cor. 1836.
Poulousouk.	6	39	57 N	146	57	10 E.	*Idem* cor. Duperrey.
Praslin (port), *Nouvelle-Irlande*. .	4	49	48 S.	150	28	29 E.	Duperrey.
Predpriatée.	15	58	15 S	142	31	50 O.	Kotzebue.
Princesse.	8	21	0 N	165	15	0 E.	Dennet, cor. Dup.
Providence (île de la).	9	36	0 N.	158	48	0 E	La Providence. Dup.
Pylstaert (piton du S.-O.).	22	24	45 S.	178	23	55 O.	Freycinet.
Quelen (île), cap Laborde.	0	11	0 N.	127	36	30 E.	Duperrey.
Roi George (port du) (Établissem.).	35	2	11 S	115	32	37 E.	Fitzroy, cor. 1840.
Roma (pointe N.-O.).	7	29	20 S.	124	54	0 E.	Freycinet. 365.
Rottnest (pointe N.-E.).	31	59	30 S.	113	10	48 E	King. II. 376.
Raïatea (havre Hamaneno).	16	44	45 S.	153	52	30 O	Duperrey.
Rarotonga (île), milieu.	21	12	0 S.	162	8	46 O	*Vénus*. 1847.
Résolution (extrémité S.-E.). . . .	17	22	20 S.	143	44	14 O.	Beechey.
Rodney (cap), *Nouvelle-Guinée*. .	10	14	30 S.	146	10	15 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Roissy (partie N.).	3	11	50 S	141	42	10 E.	D'Urville.
Romanzoff.	14	57	0 S	146	54	20 O	Kotzebue.
Rose (île), milieu.	14	31	45 S.	170	29	0 O.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Rota (le village).	14	6	15 N	142	48	37 E.	Freycinet, cor. 1836.
Rotouma (pointe S.).	12	32	18 S	174	51	18 E.	Duperrey.
Rouk (île), sommet O.	7	22	0 N	149	29	10 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Rurick (partie S.).	15	30	0 S.	148	56	30 O	Kotzebue. cor. Dup.
Salaver (pointe N.).	5	46	45 S	118	8	0 E.	Duperrey.
Samarang.	6	59	0 S.	108	8	56 E	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Sambes (riv.), l'entrée.	1	11	40 N.	106	43	0 E	*Idem*.
Sambilangs (les), partie S.	4	1	40 N	98	12	7 E	Bougainville.
Samboangan.	6	53	29 N.	119	48	32 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Sandwich (cap).	18	13	20 S.	143	56	16 E.	King. II. 273.
Sanguir (île), pointe N.	3	43	20 N.	123	6	20 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Savu (pointe O.).	10	32	10 S.	119	14	34 E.	Duperrey.
Idem (pointe N.-E.).	10	27	5 S.	119	33	45 E.	*Idem*.
Serangani (pointe), *Mindanao*. .	5	35	10 N.	122	57	23 E	*Astrolabe* et *Zélée*. 1842.
Siao (pointe N.-O.).	2	43	30 N.	123	3	0 E	1847.
Sidney (fort Macquarie).	33	51	40 S	148	53	34 E.	Duper. Wurm. S. VIII, 98.
Sincapoor (le mât de pav.).	1	17	24 N.	101	30	51 E.	1841.
Sooloo, baie du mouillage. . . .	6	2	30 N.	118	34	0 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Sourabaya (mil. de la ville). . . .	7	14	23 S	110	23	12 E.	D'Entrecasteaux.
Stephens (port).	32	46	30 S.	149	49	21 E.	King. II. 254.
Sweer (îles), inspect. Hill.	17	8	15 S	137	24	28 E.	Flinders. II. 148.
Sacken (partie E.).	16	31	0 S.	146	32	20 O.	Bellingshausen. Dup.
Salez y Gomez	26	27	46 S	107	46	32 O.	Beechey, cor. 1842.
Sandwich (partie S.-E.).	3	3	0 S	148	28	20 E.	Duperrey.
Sarigan (milieu).	16	39	55 N.	143	25	2 E.	Freycinet. cor. 1836.
Satahoual	7	21	52 N.	144	46	36 E.	Duperrey.
Sauvage (pointe S.).	19	10	0 S.	172	10	38 O.	*Idem*.
Scilly (île), pointe S.-O.	16	34	0 S	156	57	0 O.	*Astrolabe* et *Zélée* 1847.
Serles (partie S.-E.).	18	21	50 S	139	15	42 O.	Duperrey, Beech., d'Urv. 1847.
Sevaï ou Pola, pointe S.-E.	13	49	40 S.	174	34	30 O.	*Astrolabe* et *Zélée* 1847.
Seypan (pointe S.-E.)	15	11	52 N.	143	26	22 E.	Freycinet, cor. 1836.
Shoukianga (riv.), pointe S.	35	31	45 S	171	5	10 E.	D'Urville.
Snares (île longue).	48	3	0 S	164	24	0 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Stephens (pointe N.)	40	37	42 S.	171	44	30 E.	D'Urville.
Stewart (cap S.).	47	22	0 S	165	10	45 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Sud-Est (cap), *Nouvelle-Guinée*.	10	43	35 S.	148	48	0 E.	*Idem*.
Sydenham (partie S.-E.).	0	48	20 S	172	12	55 E.	Duperrey.
Ternate (débarcadère).	0	52	40 N.	124	59	0 E	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Timor (le fao).	9	11	12 S.	121	58	48 E	Duperrey.
Tabouai-Manou	17	29	30 S	152	57	10 O.	*Idem*., cor. 1847.
Taha (partie N.-O.).	16	32	30 S.	153	53	30 O	*Idem*.
Taïti (pointe Vénus).	17	27	21 S.	151	49	19 O.	Ferrer 1836.
Tamatam.	7	31	8 N.	147	5	42 E.	Duperrey et D'Urville.
Teahoura (pointe S.).	39	23	10 S	175	36	0 E.	D'Urville.
Thethuroa	17	6	0 S.	151	52	0 E	Duperrey.
Tikopia (pointe N.-E.).	12	18	0 S	166	27	30 E.	D'Urville.
Tinian (village Sunharom).	14	59	22 N.	143	17	32 E.	Freycinet, cor. 1836.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE.	LONGIDUTE.	AUTORITÉS.
	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
Tiokea, pointe O.	14 27 45 S.	147 18 0 O.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Tongatabou (île Pangaï-Modou). . .	21 7 35 S.	177 33 14 O.	D'Entrecasteaux.
Tougoulou (partie N.).	6 14 25 N.	158 27 45 E.	Duperrey.
Tschitschagoff (partie O.)	16 52 0 S.	147 18 20 O.	Bellingshausen. Dup.
Van-Diemen (cap), *golfe de Carpentarie*	16 32 0 S.	137 29 6 E.	Flinders. II. 156.
Van-Diemen (cap), *île Melville* . .	11 8 15 S.	128 0 6 E.	*Idem*. 320.
Vanderlin (cap).	15 34 30 S.	134 48 6 E.	Flinders. II. 164.
Vessel (cap).	10 59 15 S.	134 26 6 E.	King. II. 310.
Volcan (île du), sommet.	6 43 0 S.	124 22 50 E.	Duperrey.
Vanikoro (havre d'Ocili)	11 40 24 S.	164 31 47 E.	D'Urville.
Vavao, pointe N.	18 36 44 S.	176 20 47 O.	*Astr* et Dubouzet. 1847.
Vavitao, le pic S.	23 55 19 S.	150 6 13 G.	Dubouzet. 1847.
Vertes (îles), pointe E.	4 30 0 S.	151 55 0 E.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Vliegen (pointe S.-E.)	15 21 0 S.	149 25 0 O.	Kotzebue, cor. Dup.
Volcanos (îles), la plus E.	24 14 10 N.	138 59 36 E.	Krusenstern. II. 15.
Volchonski (partie S.-O.).	15 52 0 S.	144 34 20 O.	Bellingshausen. Dup.
Vulcain (sommet).	4 5 20 S.	142 41 15 E.	D'Urville.
Wangi-Wangi (partie N.).	5 14 30 S.	121 12 52 E.	Duperrey.
Western (Port) (cap Schank). . . .	38 31 3 S.	142 32 0 E.	D'Urville, cor. 1836.
Wetter (île), pointe S.-E.	7 57 0 S.	123 59 16 E.	Freycinet. 364.
Willoughby (cap).	35 50 35 S.	135 51 40 E.	Flinders et Baudin. moy.
Wilson (promontoire).	39 12 0 S.	144 8 22 E.	D'Urville, cor. 1836.
Waïa-Pou (cap), *Nouv.-Zélande*.	37 41 40 S.	176 19 20 E.	*Idem*.
Waigiou (île), cap Forest.	0 4 55 S.	127 51 15 E.	Duperrey.
Idem (havre Offak).	0 1 47 S.	128 22 40 E.	*Idem*.
Wallis (île), l'îl. de la passe	13 23 35 S.	178 31 56 O.	Dubouzet. 1847.
Whitsunday (extrémité N.-O.) . . .	19 23 38 S.	140 57 12 O.	Beechey.
William (cap King-)	6 16 0 S.	145 20 30 E.	D'Urville.
Wittgenstein (partie N.).	16 2 40 S.	147 53 0 O.	*Astrolabe* et *Zélée*. 1847.
Woodle (partie S.).	0 11 10 N.	171 8 54 E.	Duperrey.
Xulla-Bessy (partie S.).	2 27 0 S.	123 46 30 E.	D'Urville.
Xulla-Mangola (pointe E.).	1 47 0 S.	124 2 25 E.	*Idem*.
York (cap).	10 42 40 S.	140 8 26 E.	King. II. 305.
York (île du duc d').	4 15 5 S.	150 0 32 E.	Duperrey.

EUROPE.

LIVRE CENT TRENTE-DEUXIÈME.

Description de l'Europe. — Introduction générale. — Considérations sur la géographie physique de cette partie du monde. — Mers, lacs, rivières et montagnes.

La nature n'a donné à l'Europe ni les dimensions imposantes de l'Asie et de l'Amérique, ni la masse compacte de l'Afrique. Simple appendice du vaste continent asiatique, notre péninsule tout entière n'offrirait pas un bassin assez large au Nil, au Kiang, à l'Amazone; nos montagnes les plus imposantes n'égalent ni en élévation ni en étendue les Cordillères ou l'Himalaya; toutes nos landes, nos dunes réunies, n'augmenteraient pas sensiblement les immenses mers de sable de l'Afrique, et nos archipels ne seraient remarquables ni par la beauté ni par la grandeur parmi les labyrinthes maritimes de l'Océanie. Les productions des trois règnes offrent en Europe peu d'originalité, et en général peu d'éclat, peu de majesté. Nos mines n'abondent pas en or, et le diamant ne se mêle point parmi nos cailloux. Sur 1,100 à 1,200 espèces de mammifères connues, il en est tout au plus 80 qui nous appartiennent exclusivement; encore ce sont pour la plupart de petits animaux de peu d'apparence. Notre industrie a singulièrement perfectionné quelques races animales, telles que le cheval, le bœuf, le mouton et le chien; mais nos meilleures productions naturelles semblent généralement avoir été importées des autres parties du monde. Le ver à soie nous est arrivé de l'Inde; la laine fine, de la Mauritanie; le pêcher, de la Perse; l'oranger, de la Chine; la patate, de l'Amérique : nous ne sommes riches que d'emprunt et de conquêtes.

Mais telle est la puissance de l'esprit humain : cette région indigente, âpre et sauvage, que la nature n'avait ornée que de forêts, n'avait enrichie que de fer, s'est complètement métamorphosée par une civilisation d'envi-

ron 4,000 ans, civilisation interrompue plus d'une fois, mais toujours renaissante sous la main de peuples non moins industrieux que belliqueux. La science cherche en vain à y distinguer les bienfaits de l'art, des produits indigènes ; la culture en a changé jusqu'au climat ; la navigation y a apporté les végétaux de toutes les zones; cette Europe, où le castor bâtissait en paix ses digues et ses cabanes au bord des fleuves solitaires, s'est peuplée d'empires puissants, s'est couverte de moissons et de palais ; cette médiocre péninsule est devenue la métropole du genre humain et la législatrice de l'univers. L'Europe est présente dans toutes les parties du monde; un continent entier n'est peuplé que de nos colonies; la barbarie, les déserts, les feux du soleil ne soustrairont pas longtemps l'Afrique à nos actives entreprises ; l'Océanie semble appeler nos arts et nos lois ; l'énorme masse de l'Asie est presque traversée par nos conquêtes; bientôt l'Inde britannique et la Russie asiatique se toucheront, et l'immense, mais faible empire de la Chine, ne saurait résister à notre influence s'il échappe à nos armes. L'Océan tout entier est le domaine exclusif des Européens ou des colons de l'Europe; tandis que même les nations les plus policées des autres parties du monde n'osent s'éloigner de leurs rivages, nos hardis navigateurs suivent d'un pôle à l'autre les routes que leur traça du fond de son cabinet un de nos géographes. Seuls nous soumettons à nos volontés les forces même les plus redoutables de la nature; la foudre de la terre est entre les mains de nos guerriers, et celle du ciel tombe enchaînée aux pieds de nos savants. Nous essayons même la conquête de l'atmosphère, et si nous ne foulons pas encore sous nos pieds les nuages comme les ondes, si nous ne pouvons dégager nos corps des liens qui les attachent à cette planète, du moins notre pensée libre et immortelle embrasse l'immensité de l'espace et l'immensité des siècles. L'arbre de la science est notre patrimoine, et seuls nous possédons et les moyens de le conserver à jamais, et le secret d'en perfectionner les fruits.

L'Europe demande une méthode de description plus complexe que les parties du monde moins changées par la main de l'homme; les souvenirs historiques nous y poursuivent, les idées morales et politiques nous assiégent : mais c'est néanmoins par un aperçu général de la géographie naturelle que nous devons commencer.

L'Europe n'est point circonscrite dans des limites tracées par la nature : à l'ouest et au sud, l'Atlantique et la Méditerranée la séparent, il est vrai, de l'Amérique et de l'Afrique; au sud-est, elle est limitée par l'Hellespont, le Bosphore, la mer Noire et la mer d'Azof; mais sur quelques points de ces

frontières naturelles, il faut encore tracer une ligne imaginaire; ainsi, quelques géographes ont voulu que Malte et les petites îles de Gozzo, Comino, Lampedouze et Linoza appartinssent à l'Afrique ; et ce qui prouve combien les notions géologiques qui se rattachent à la géographie physique sont utiles dans la solution des différentes questions de cette nature, c'est que par elles seules on peut décider que ces différentes îles font partie de l'Europe. En effet, comme elles ne sont, à vrai dire, que des plateaux de montagnes, elles doivent être considérées comme la continuation de celles de la Sicile, puisque le sol bas du nord de l'Afrique ne permet point de les rattacher à cette partie du monde. Il faut suivre aussi à travers l'Archipel grec l'espace où les îles sont moins nombreuses; celles de Naxos, Stampalie et Scarpanto, doivent être regardées comme européennes, tandis que Ténédos, Mytylène, Scio, Samos, Nicaria, Cos et Rhodes, font nécessairement partie de l'Asie. La Crimée appartient aussi à l'Europe; mais dans la direction de l'ouest à l'est, la ligne de démarcation entre ces deux parties du monde paraît être arbitraire. Le désir de coordonner sur cette question les opinions des anciens et des modernes, avait fait choisir pour limite le plus bas niveau de l'isthme du Caucase; niveau indiqué par le cours de deux rivières, le Manytch et la Kouma; et comme la première se jette dans le Don, à 20 lieues au-dessus de l'embouchure de ce fleuve, une partie du Don ou du Tanaïs conservait l'antique prérogative de séparer l'Europe de l'Asie. Mais plusieurs géographes ont choisi une frontière naturelle plus importante, plus facile à déterminer : c'est la ligne de faîte de la chaîne du Caucase. Ainsi, d'après cette opinion, qui a prévalu, le versant septentrional de cette chaîne est entièrement européen; en conséquence, les trois provinces russes, le Daghestan, la Circassie et le Caucase, qui, suivant la ligne de démarcation précédente, seraient asiatiques, appartiennent à l'Europe, et celle-ci tient à l'Asie, au sud, sur une ligne de 950 kilomètres, et, à l'est, sur une de 3,330 kilomètres de longueur, c'est-à-dire qu'en côtoyant la mer Caspienne, depuis le Caucase, on suit les limites de l'Europe jusqu'au fleuve Oural, qui, avec la chaîne dont il porte le nom, et la petite rivière de la Kara, en Russie, forme jusqu'à l'Océan glacial le reste du contour oriental de cette partie du monde.

Lorsque l'Islande, dépendance naturelle du Groenland, fut découverte, le nouveau continent n'était pas encore connu; on crut alors devoir placer ces terres parmi les îles voisines de l'Europe. Les liaisons historiques et politiques ont longtemps conservé cette classification; mais aujourd'hui un coup d'œil sur le globe ne suffit-il pas pour montrer que l'Europe se termine

au nord-ouest avec les îles Færö? Séparées de nous par l'Océan, les terres arctiques, qu'elles se composent d'îles ou de presqu'îles, doivent être considérées comme un appendice de l'Amérique septentrionale.

Renfermée dans les limites que nous venons de tracer, l'Europe doit avoir au moins une superficie de 485,000 lieues carrées (de 25 au degré équatorial), et une population actuelle de 230 à 240 millions d'habitants. Dans les incertitudes que nos descriptions spéciales feront connaître à l'égard des mesures et des dénombrements, il serait inutile de vouloir fixer autrement qu'en chiffres ronds les sommes totales. L'accroissement annuel de la population est, d'après les estimations les moins favorables, d'un million.

De tous les caps de notre continent, il en est cinq qui méritent spécialement d'être relatés ici : tels sont le cap Nord à l'extrémité septentrionale de la Norvége, le cap Matapan qui termine la Morée au sud; c'est le *Tenarium promontorium* des anciens, le point le plus méridional de l'Europe; le cap Saint-Vincent, qui forme le point sud-ouest du Portugal; le cap Finistère, l'ancien *Artabrum promontorium,* le point de l'Espagne le plus avancé au nord-ouest dans l'Océan atlantique; enfin le cap de Leuca, *Iapygium promontorium,* à l'extrémité sud-est de l'Italie, formant la séparation entre la mer Ionienne et le canal d'Otrante.

Voici les dimensions de l'Europe les plus remarquables :

	Lieues.	Kilom.
En longueur. Du cap St-Vincent aux monts Ourals près d'Iékaterinbourg.	1,215	5,400
— De Brest à Astrakhan.	860	3,820
En largeur. Du cap Gata au cap Ortegal (péninsule hispanique). . .	210	930
— Du Port Vendres à Bayonne (isthme des Pyrénées, premier resserrement de l'Europe).	95	420
— De la mer Adriatique à la mer du Nord (deuxième resserrement.	210	930
— Du cap Matapan au cap Nord (plus grande largeur de l'Europe).	870	3,870
— De la mer Noire à la mer Baltique (troisième resserrement).. .	268	1,190
— De la mer Caspienne à la mer Blanche (quatrième et dernier resserrement.	485	2,160

Les mers et les golfes nombreux qui baignent la péninsule européenne sont un des traits caractéristiques de notre partie du monde; ces grandes masses d'eau, interposées parmi les terres, manquent à l'Asie, à l'Afrique, à la Nouvelle-Hollande, et même à la majeure partie de l'Amérique; elles influent sur la température, qu'elles rendent humide et variable : sur le commerce, dont elles multiplient les communications, et sur la liberté des nations, auxquelles, conjointement avec les chaînes de montagnes, elles offrent des remparts naturels trop souvent négligés.

L'*Océan occidental* ou *atlantique* baigne notre partie du monde du côté de l'ouest, et même, dans le langage rigoureusement géographique, du côté du nord ; car la mer au nord des îles Britanniques, entre le Groenland et la Norvége, ne mérite pas d'être distinguée sous le nom d'*Océan septentrional,* dont quelques navigateurs l'ont décorée. Quant à la dénomination de *mer Glaciale,* quoique reçue, elle ne convient peut-être à aucune partie des mers européennes, puisqu'il y en a aucune, pas même celle entre le cap Nord et le détroit de Vaïgatch, qui habituellement se couvre de champs de glace étendus. L'agitation constante de ces mers ouvertes leur assure cet avantage sur celles qui baignent la Sibérie et l'Amérique. Les eaux qui entourent le nord de l'Europe jusqu'à la Nouvelle-Zemble ou *Nouvelle Terre* (Novaïa Zemlia), appartiennent évidemment à l'*Océan glacial arctique.*

La *mer Blanche,* golfe qui reçoit les eaux douces de trois rivières considérables, a le plus de disposition à se geler, surtout dans la partie occidentale, semée d'ilots et d'écueils. Ses rivages, généralement peu élevés, présentent presque partout de rochers inhospitaliers ou des marais tourbeux. La mer Blanche est, comme la mer de la Nouvelle Zemble, exposée à des tempêtes épouvantables qui, venant du nord-est, poussent contre les extrémités septentrionales de l'Europe la masse entière des mers inconnues au nord de la Sibérie.

Après avoir doublé le cap Stat, pointe occidentale de la Norvége, nous voyons un golfe, nommé la *mer du Nord* ou *d'Allemagne,* s'étendre depuis les îles Shetland jusqu'au détroit de Calais, et des côtes d'Angleterre jusqu'à l'entrée du canal de Jutland. Ses rivages, formés d'abord par les rochers norvégiens et écossais, deviennent ensuite des plages très-basses, sablonneuses, et quelquefois limoneuses, exposées à des inondations et à des affaissements. La côte de la basse Écosse et de l'Yorkshire présente encore aux flots la barrière de leurs collines; dans le petit golfe nommé le *Wash,* la mer roule souvent ses eaux agitées par-dessus les terres pendant un espace de plus d'un mille, où elle laisse des traces de ses ravages. Le *Nore,* ou l'embouchure de la Tamise, a éprouvé ces dévastations dans un moindre degré; mais toutes les côtes des Pays-Bas en portent les traces, et ne se maintiennent que par les digues que l'industrie a élevées partout où les flots eux-mêmes n'ont pas entassé des dunes. Dans le treizième siècle, une effroyable irruption changea le lac Flévo, uni à la mer par des fleuves, en ce golfe ouvert qui s'appelle le *Zuyder-zée.* Le petit golfe le *Dollart,* près l'embouchure de l'Ems, ne s'est pas non plus formé sans la coopération de la mer. Les côtes du Holstein et du Sleswig ont été plus d'une fois déchi-

rées par les flots; les débris de l'île de Nordstrand, engloutie en 1634, attestent ces révolutions qui ont également réduit la terre sainte d'Héligoland à un seul rocher. Mais dans cette partie de la mer nommée par les marins le *golfe d'Hambourg,* le limon fécond, déposé sur les rivages, accroît de nouveau la terre. Plus au nord, un double rempart de bancs et de collines sablonneuses défend aujourd'hui le Jutland, qui jadis peut-être avait des côtes plus dentelées. Nous avons souvent vu des brouillards épais s'élever du sein de cette mer, s'amonceler en formes bizarres, s'étendre sur les rivages, et tomber, comme une rosée saline, sur les arbres, dont elle arrête la croissance, tandis que les herbes semblent en tirer une verdure plus éclatante.

La portion de la mer comprise entre la Norvége et le Jutland porte chez les navigateurs anglais et hollandais le nom *the Sleeve.* C'est à tort qu'on lui applique la dénomination de *Skager-rack,* qui dénote seulement le passage de Skagen : on pourrait mieux la désigner sous le nom de *canal de Norvége* ou *de Jutland.* Très-profond près de ses rivages septentrionaux, ce canal est resserré au midi par le grand promontoire sablonneux du Jutland, qu'environnent des bancs de gravier et des rochers très-dangereux, même pour les navigateurs indigènes.

Au sud de la pointe extrême du Jutland, le *cap Skagen,* un second canal plus resserré, rempli d'îlots et de rochers, sépare le Jutland de la Suède. C'est le *Kattegat,* qui se termine par les trois détroits, le *Sund,* le *Grand* et le *Petit Bell,* dont les nombreux embranchements baignent l'archipel danois.

Tous ces détroits conduisent dans la petite méditerranée du nord, nommée généralement *mer Baltique,* mais qui, chez les nations scandinaves et germaniques, porte le nom de *mer Orientale,* et que l'on pourrait appeler *Méditerranée scandinave.* Le bassin de la mer Baltique est dans sa partie méridionale environné de plaines sablonneuses ou de falaises de craie peu élevées; la côte orientale de la Suède et la côte méridionale de la Finlande présentent une ceinture de rochers et d'écueils; mais nulle montagne tant soit peu considérable n'est baignée par ces eaux peu profondes, peu salées, et souvent couvertes de glaces. Cette mer reçoit le superflu de tous les lacs dont la Finlande, l'Ingrie et la Livonie sont remplies; c'est dans son sein que s'écoulent la moitié des rivières de la Pologne et de l'Allemagne orientale; enfin, les nombreux fleuves du nord de la Suède y portent les eaux fournies par les neiges des monts Dofrines. Aucune mer ne reçoit, proportion gardée, un si grand nombre d'affluents d'eau douce; aussi la Baltique participe-t-elle de la nature d'un lac : la fonte des neiges y détermine dans

l'été un courant qui se verse dans la mer du Nord par le Sund et les Belts, tandis qu'aux autres époques de l'année les courants ordinaires entrent et sortent selon les vents dominants. Le *golfe de Bothnie,* qui forme comme un lac à part, et le *golfe de Finlande,* qui ressemble un peu à un fleuve, et qui de jour en jour s'encombre des sables de la Néva, envoient presque toute l'année des courants dans le grand bassin de la Baltique. Entraînées par cette direction générale des eaux, les glaces de l'intérieur de la Baltique viennent souvent se joindre et s'arrêter dans les détroits du Danemark comme dans le débouché d'un lac.

En retournant dans la mer du Nord, nous voyons le *détroit de Douvres* ou *Pas-de-Calais* nous ouvrir le bras de mer connu sous le nom de *canal Britannique* ou de *la Manche*. Peu profond, étroit, mais ouvert à tous les grands mouvements de l'Océan atlantique, il éprouve des marées montantes très-considérables, qui produisent à l'embouchure de la Seine ces *barres* si redoutables, à l'approche des équinoxes.

Le *golfe de Gascogne* ou de *Biscaye* ne se distingue guère du reste de l'Atlantique dont il fait partie. On peut seulement remarquer le contraste entre ce golfe et les parages de Terre-Neuve, situés exactement sous le même parallèle : là, les glaces polaires, en s'arrêtant par suite de la direction des courants, répandent, même dans l'été, des brumes éternelles ; ici, la configuration des côtes exclut même les glaçons flottants, tandis que le mouvement continuel de l'atmosphère modère même l'humidité naturelle à un climat maritime.

Le *détroit de Gibraltar,* moins large de moitié que celui de Calais, mais conservant les caractères d'une rupture qui, en séparant l'Europe de l'Afrique, détruisit l'une des plus grandes Caspiennes qui aient existé sur notre globe, nous conduit dans la *Méditerranée,* grande série de mers intérieures, que leur situation, leur caractère physique et leur célébrité historique rendent également intéressantes. Le premier bassin de la Méditerranée se termine au cap Bon et au détroit de Messine ; il est lui-même partagé en deux parties inégales par les îles de Corse et de Sardaigne ; mais on ne désigne guère aujourd'hui sous des dénominations particulières que le *golfe de Gênes,* et quelquefois celui *du Lion* (*sinus Leonis*). La profondeur de ce bassin va jusqu'à 1,000 et même jusqu'à 1,500 brasses, dans les parages où les eaux baignent les pieds des Pyrénées, des Alpes et des Apennins. La partie orientale, qu'on peut nommer la *mer d'Italie*, est semée d'îles volcaniques, telles que celles de Lipari, l'île Ponce et autres, sans doute liées au même foyer qui nourrit les feux du Vésuve et de l'Etna.

Le deuxième bassin de la Méditerranée, d'une étendue presque double, et généralement dépourvu d'îles, de rochers, d'écueils, se prolonge sans interruption des côtes de Sicile et de Tunis jusqu'à celles de Syrie et d'Égypte. Il forme au nord deux bassins particuliers, aussi célèbres dans l'histoire que remarquables en géographie; celui de la *mer Adriatique*, dont le fond, examiné soin, a paru n'offrir qu'un lit calcaire et de coquillages, et celui de l'*Archipel* ou de la *mer Blanche* des Turcs, où des îles nombreuses, pittoresquement groupées, couvrent un vaste foyer volcanique. Le premier de ces bassins n'étant pas d'un tiers plus considérable que le golfe de Bothnie, mérite-t-il bien le nom de mer? Au midi, le golfe de la *Grande Syrte* pénètre en Afrique; c'est presque la seule côte sablonneuse et plate qui baigne la Méditerranée; il paraît même que de vastes lagunes, en changeant souvent d'étendue au milieu des sables mobiles, confondent ici en quelque sorte les limites de la terre et de la mer. Mais le plus remarquable des bassins dépendants de la Méditerranée, c'est sans contredit celui de la *mer Noire*, dont le *détroit des Dardanelles*, la petite *mer de Marmara* ou la *Propontide*, et l'étroit *canal de Constantinople* ou le *Bosphore*, forment le magnifique vestibule. Cette mer, nourrie par les plus grands fleuves de l'Europe centrale, reçoit encore, par le *détroit de Caffa* ou *Kefa*, jadis le Bosphore Cimmérien, les eaux limoneuses de ce *Palus-Méotides*, si ridiculement qualifié de *mer d'Azof* par les modernes. Tel est à présent le terme de cette série de mers intérieures qui, en séparant l'Europe de l'Asie et de l'Afrique, servent de route de communication à une grande partie de ces trois sections de l'ancien continent. Peut-être un antique détroit, successivement encombré de gravier par les torrents du Caucase, liait-il, même longtemps après les dernières grandes catastrophes du globe, la mer d'Azof, et par conséquent la mer Noire, à la mer Caspienne.

Les eaux très-salées et très-profondes de la Méditerranée proviennent du Nil, du Danube, du Dnieper et d'autres fleuves de la mer Noire, du Pô, du Rhône et de l'Ebre; de sorte que les neiges de l'Abyssinie, de la Suisse et du Caucase y contribuent également. Malgré cette abondance d'eaux affluentes, on a cru généralement que la Méditerranée recevait plus d'eau de l'Océan atlantique qu'elle n'y en envoyait; on a donné comme preuve l'existence d'un grand courant perpétuel qui entre par le milieu du détroit de Gibraltar, tandis qu'il n'en sort, du moins à la surface, que deux faibles courants latéraux. Mais cet influx apparent de l'Océan dans la Méditerranée n'est que l'effet de la pression d'une masse fluide plus grande sur une masse plus petite, pression qui déplace nécessairement les couches

supérieures de la petite masse, comme ayant la moindre force d'impulsion collective. Un courant inférieur qui se fait sentir aux vaisseaux dès qu'ils laissent tomber une ancre, emporte vers l'Océan le superflu des eaux de la mer intérieure.

Le mouvement général de la Méditerranée se dirige de l'est à l'ouest, mais la réaction des eaux contre les côtes fait naître plusieurs *remous* ou courants latéraux contraires. Les détroits donnent aussi naissance à des courants locaux très-variables ; le *Phare* de Messine ou la *Charybdis* des anciens, et l'*Euripe* entre le continent et l'île de Négrepont, méritent d'être distingués. Les marées ne se font sentir que très-légèrement ; on a cru les remarquer dans la mer Adriatique et le golfe des Syrtes.

La *mer Caspienne* baigne l'Europe depuis l'extrémité du Caucase près de Derbent, jusqu'à l'embouchure de l'Oural ; mais les trois autres quarts de la circonférence de cette mer appartiennent à l'Asie. C'est du côté européen que la mer Caspienne reçoit la plus grande quantité de ses eaux. Son niveau est inférieur de 31 mètres à celui de l'Océan.

Les mers que nous venons de parcourir bordent le continent de l'Europe sur une ligne de 5,635 lieues, tandis qu'il ne tient au continent de l'Asie que sur une ligne de 800 lieues. Ces mers sont d'une haute importance pour les Européens ; au nord, elles nous séparent des terres glaciales du pôle arctique ; au midi, elles nous garantissent des chaleurs de l'Afrique : partout elles ouvrent un accès au commerce, à la navigation ; elles nous rendent voisins de toutes les parties du monde, en même temps qu'elles nous fournissent une variété de poissons suffisante pour nourrir la cinquième partie de la population européenne. La superficie totale des mers entourées par des terres est d'environ 243,750 lieues carrées. On a estimé de la manière suivante la masse de chacune d'elles :

		Lieues carrées de 25 au degré	Myriam. carrés.
La *Méditerranée* dans son entier.		131,980	26,070
1° Partie d'ouest jusqu'au cap Bon et au détroit de Messine.	42,680		8,431
2° L'*Adriatique*.	8,180		1,616
3° L'*Archipel* avec la Propontide.	10,120		1,999
4° Partie d'est ou grand bassin.	71,000		14,024
La *mer Noire* avec la mer d'Azof.		23,750	4,691
La *mer Caspienne*.		18,600	3,674
La *mer Baltique*.		20,300	4,010
La *mer Blanche* ou d'Arkhangel et de Laponie.		2,340	462
La *mer d'Allemagne* ou du nord.		32,000	6,321
Le canal d'Irlande.		3,400	672
La *Manche* ou le canal Britannique.		3,700	731

L'Europe renferme quelques régions remarquables par l'abondance

d'eaux douces réunies en grands et petits lacs, trait que la géographie physique doit remarquer avec soin ; toutefois ces amas d'eau n'égalent pas ceux de l'Amérique septentrionale.

La première de ces régions est celle qui a les sources du Volga au sud. la mer Baltique à l'ouest, et la mer Blanche au nord-est ; elle présente en totalité une masse d'eau de 3,580 lieues géographiques carrées, c'est-à-dire qu'elle égale presque la Manche ; les principaux lacs sont : le *Ladoga*, 830 lieues géographiques carrées ; l'*Onéga* (Olonetz), 480 ; l'*Ilmen*, 60 ; le *Peïpous*, 150 ; la *Saima* (Finlande, 210 ; le *Kuopio*, 80 ; le *Pajjœne*, 120 ; le *Topozero*, (Arkhangel) 100 ; l'*Imandra*, 100 ; le *Pianovero*, 90 ; et le *Xordozero*, 90.

La Scandinavie est remplie de lacs, moins cependant que la région précédente. Celui de *Véner* a 280 lieues carrées ; celui de *Vetter*, 110 ; celui de *Mœlar*, 100 ; et tous les lacs de la presqu'île de Scandinavie, 700 à 800 lieues carrées. Ils sont, à un ou deux près, tous placés sur le penchant méridional et oriental de la chaîne de montagnes qui parcourt cette contrée. Tous ceux de la Russie septentrionale sont, au contraire, sur les penchants occidentaux de ce pays. Ces lacs s'écoulent donc, les uns et les autres, dans la Baltique ; ils peuvent être regardés comme les sources de cette mer intérieure.

Les plaines au sud de la mer Baltique offrent deux ou trois contrées qui sont comme semées de petits lacs. Dans le Mecklenbourg, dans l'ancienne Marche de Brandebourg, dans l'intérieur de la Poméranie et de la Prusse orientale, on compte au delà de quatre cents lacs, dont une partie n'ont point d'écoulement vers la mer. Ce sont plutôt des étangs que des lacs. Ils occupent pour la plupart des creux formés par l'éboulement des terres argileuses ou sablonneuses.

La chaîne des Alpes est accompagnée de moins de lacs que celle des Monts Scandinaves ; ceux qu'on trouve sur le versant méridional sont les suivants :

Le lac *Majeur*, 20 lieues carrées ; le *Lugano*, 10 ; le *Côme*, 13 ; le *Garda*, 20 ; l'*Iéso*, 13 ; avec quelques petits lacs ils présentent une superficie générale de 80 lieues géographiques carrées. Le versant septentrional des Alpes offre beaucoup plus de lacs que le versant opposé ; le lac de *Constance*, 30 lieues carrées ; de *Zurich*, 13 ; de *Wallenstadt*, 4 ; de *Lucerne* ou des *Quatre-Cantons*, 13 ; de *Zug*, 4 ; de *Bienne*, 3 ; de Thun, 5 ; de Neuchâtel, 15 ; d'*Ammer*, en Bavière, 4 ; de *Chiem*, 6 ; d'*Atter*, en Autriche, 4. Si nous y ajoutons quelques autres lacs plus petits en Suisse, en Bavière et en

Autriche, la surface de tous les lacs appartenant au versant septentrional des Alpes pourra être évaluée à 120 lieues carrées.

Le versant oriental des Alpes ne présente que deux lacs considérables, le lac *Neusiedl*, 18 lieues carrées, et le lac *Balaton*, 26; si nous ajoutons différents lacs des Alpes styriennes, carniques et juliennes, dont on peut évaluer la surface à 16 lieues carrées, nous aurons pour le total du versant oriental des Alpes 60 lieues carrées.

Les pentes du versant occidental sont les moins fournies d'eau rassemblée en lacs, nous ne citerons que le lac de *Genève*, 44 lieues carrées; celui d'*Annecy*, et celui du *Bourget*.

La presqu'île italique ne renferme que quatre ou cinq lacs un peu considérables; ils se trouvent tous ensemble vers le milieu de la chaîne des Apennins. Ils sont tous d'une forme circulaire, et entourés de falaises considérables. Des géologues italiens les ont regardés comme des monuments d'une révolution volcanique, qui aurait surtout affecté le centre de la presqu'île.

Dans toute l'Europe occidentale, nommément dans le Portugal, l'Espagne, la France et l'Angleterre, on trouve extrêmement peu de lacs. En passant en Irlande on voit le contraste le plus frappant : quatre ou cinq lacs, dont un égale celui de Zurich, une dizaine de plus petits, peut-être un centième du terrain occupé par des amas d'eau douce, sans même y comprendre les *bogs* ou terrains spongieux dont nous parlerons dans la description particulière.

Les fleuves de l'Europe, dont le cours est évalué et comparé dans un *tableau* joint à ce livre, présentent quelques résultats généraux dignes d'attention.

L'ensemble de toutes les eaux courantes de l'Europe, pris pour unité. . . .	1,000
Celles qui s'écoulent dans la mer Noire sont.	0,273
Dans la Méditerranée, y compris l'Archipel et l'Adriatique.	0,114
Dans l'Océan atlantique.	0,131
Dans la mer du Nord.	0,110
Dans la Baltique.	0,129
Dans l'Océan septentrional.	0,048
Dans la mer Caspienne.	0,165

Si l'on veut comparer à part chaque système hydrographique, on trouve les résultats suivants pour les six grands fleuves de l'Europe :

Les eaux entraînées par le *Volga*. . . .	0,144
par le *Danube*. . . .	0,124
par le *Dnieper*. . .	0,061
par le *Don*.	0,052
par le *Rhin*. . . .	0,030
par la *Dvina*. . . .	0,021

Ces évaluations ne sont fondées que sur la longueur du cours de chaque fleuve avec ses affluents; mais il serait nécessaire d'y joindre l'estimation des lacs qui s'y déchargent. Malgré cette imperfection, nos calculs indiquent assez bien les six grands fleuves de l'Europe, les seuls auquels on ferait attention dans une autre partie du monde. Ceux qui les suivent de plus près, savoir: le *Pô*, le *Rhône*, l'*Ebre*, le *Guadalquivir*, le *Tage*, la *Loire*, l'*Elbe* et la *Vistule*, n'équivalent guère tous ensemble au seul Volga. La barbare et obscure Kama, simple affluent du Volga, surpasse de plus de 20 lieues le Rhin, si cher à l'histoire et à la poésie. La Seine, avec toutes ses rivières secondaires, ne forme que 0,009 de toute la masse d'eau courante de l'Europe.

Ce sont à présent les chaînes et massifs de montagnes qui demandent notre attention. Un système, celui des *monts Ourals*, nous est commun avec l'Asie; nous l'avons décrit avec cette partie du monde[1]. Considéré du côté de l'Europe, c'est moins une chaîne qu'un plateau s'élevant insensiblement du milieu de la Russie, dans la direction est et nord-est, mais qui, étant couronné d'une crête peu marquée, placée sur une base déjà élevée, paraît égaler dans son niveau absolu les montagnes de Silésie et de Saxe. Il n'arrive qu'à 2,300 mètres tout au plus. Aucune des suites de collines ou de rochers qui traversent la Russie ne lie distinctement le système des monts Ouraliens aux autres systèmes européens. Nous avons également décrit le système *caucasique* qui appartient également plutôt à l'Asie qu'à l'Europe[2].

Les montagnes européennes forment sept systèmes distincts dont nous allons déterminer les limites.

Le *plateau de Valdaï*, d'où descendent le Volga vers la Caspienne, la Dvina vers la Baltique, et le Dnieper vers la mer Noire, n'est qu'une plaine élevée, couronnée de collines de 400 à 450 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Ce plateau, qui forme un système particulier, appelé *Sarmatique*, s'abaisse même tellement du côté de la Pologne, que les sources de la Bérésina, du Niémen, du Pripecz, se trouvent dans une plaine sans pente sensible, et à peine élevée de 65 mètres au-dessus des mers où s'écoulent les eaux de ces rivières. L'escarpement granitique, dépendant des monts Karpathes, et qui coupe le cours du Dnieper, est également d'une élévation à peine sensible, et se perd tout à fait vers les bords de la mer d'Azof.

Les *Dofrines*, qu'on appelle aussi les *Alpes de Scandinavie*, présentent

[1] Voyez notre vol. II, page 284.
[2] Tome II, page 287.

un système mieux caractérisé que l'Oural, mais aussi parfaitement isolé du reste des montagnes européennes. Il a été désigné sous le nom de *Système scandinavique*. L'ensemble s'étend depuis le cap Lindesnœs, pointe méridionale de la Norvége, jusqu'au cap Nord dans l'île Margeroe. C'est la partie du milieu, ou les Dofrines propres, qui seule offre le véritable caractère d'une chaîne; la Laponie et le sud-ouest de la Norvége sont deux plateaux couronnés de chaînons isolés. Des rochers sourcilleux, des abîmes taillés à pic, d'immenses chutes d'eau, des glaciers, tout rappelle ici l'aspect des grandes chaînes du globe; c'en est même une des plus riches en beautés pittoresques; mais ses sommets les plus élevés n'atteignent que 2,000 à 2,300 mètres. Une branche inférieure, les *monts Sèves* ou *Sevons,* après avoir servi de limite entre la Norvége et la Suède, entre dans ce dernier royaume et se termine en collines. Des hauteurs à peine sensibles traversent la Laponie et se lient aux collines rocheuses de la Finlande, qui se perdent en serpentant entre les nombreux lacs de ce pays.

Les *monts Grampians* ou *Calédoniens* forment, comme ceux du pays de Galles, un groupe isolé de plusieurs petites chaînes parallèles, dont l'élévation ne surpasse guère 1,300 mètres. Ces chaînes se lient sans doute au-dessous de la mer aux rochers des îles Orcades, des îles Shetland, dirigés généralement du sud-ouest au nord-est, et peut-être aux îles Fœro.

Les *montagnes Cambriques,* dans la principauté de Galles, et celles du nord-ouest de l'Angleterre, forment un autre groupe. Les petites chaînes dont l'Irlande est hérissée en constituent un qui, avec les précédents, compose le *Système britannique*.

Le nord et l'est de l'Europe, depuis l'Irlande jusqu'à la mer Caspienne, présentent donc une plaine au-dessus de laquelle la Calédonie et la Scandinavie s'élèvent comme des groupes de montagnes isolées. Le midi et le centre offrent un caractère tout différent. Depuis les colonnes d'Hercule jusqu'au Bosphore, depuis l'Etna jusqu'au Blocksberg, toutes les montagnes ne composent au fond qu'un seul et unique système de terres élevées. Plusieurs raisons physiques, d'accord avec l'usage et la commodité, exigent pourtant qu'on y distingue quatre massifs de montagnes.

Le plus célèbre et le plus central de tous est le *Système des Alpes,* dont la chaîne principale renferme le Mont-Blanc, le sommet de l'Europe. La longueur de la chaîne, prise depuis le mont Ventoux, en Dauphiné, jusqu'au mont Kahlenberg, en Autriche, est d'environ 100 myriamètres. L'élévation des sommets est de 3,000 à 5,000 mètres, et celle même des passages à travers les chaînes principales, est généralement de 1,500 à 2,000 mètres.

Mais les plaines au nord des Alpes, en Bavière, en Suisse, sont élevées de 300 et même 600 mètres, tandis que celles de Lombardie et de Hongrie, qui bordent ce système au sud et à l'est, s'élèvent peu au-dessus du niveau des mers. Les glaces perpétuelles qui commencent entre 2,200 et 2,600 mètres d'élévation, forment dans la partie centrale du système des Alpes, des mers glacées comme celles des pôles. Passé 3,500 mètres, la glace même ne peut plus se former; les vapeurs de l'atmosphère, retombant déjà gelées, couvrent tout de neiges éternelles. L'énorme profondeur des lacs situés dans les hautes Alpes est encore un trait caractéristique de cette chaîne; le lac d'Achen, entre autres, a 585 mètres de profondeur.

Le système alpique peut se diviser en cinq groupes : le *central* ou *helvétique*, dont le point culminant est le Mont-Blanc, comprend la chaîne du Jura, dont la cime la plus élevée, le Reculet, ne dépasse guère 1,680 mètres.

L'*occidental* ou *franco-celtique*, comprenant la chaîne des *Cévennes* avec ses dépendances, les monts Dor, les Vosges, les Ardennes et l'Eifel, est séparé des groupes précédents par l'étroite vallée du Rhône. Au sud il offre des sommets de 1,700 à 1,900 mètres, et au nord plusieurs cimes de 1,200 à 1,400 mètres.

Au sud, l'*Apennin,* avec ses diverses dépendances que nous appellerons les *Sub-Apennins,* forme la branche méridionale du système des Alpes, ou système *italique,* système qui s'élève de 1,300 à 2,900 mètres, tandis que les montagnes des îles voisines vont au delà de 3,250. Celles de la Sicile sont visiblement une appendice de la chaîne des Apennins.

Une branche orientale des Alpes passe entre les affluents du Danube et la mer Adriatique, en réunissant ainsi sans interruption les Alpes aux monts Hémus. Cette branche, en Carniole et en Dalmatie, est souvent très-étroite; mais elle a des sommets de 2 à 3,000 mètres d'élévation. Les autres branches ou chaînes qui s'y rattachent, et qui, dans la même direction que le Danube, vont se terminer à la mer Noire et à celle de Marmara, ou qui, se dirigeant vers le sud sous les noms poétiques de l'*Olympe,* le *Pinde,* l'*Œta,* le *Parnasse,* l'*Hélicon* et le *Lycée,* traversent la Grèce, le Péloponèse, et se propagent dans les îles de l'Archipel, forment avec les précédentes le groupe que nous appelons *Oriental* ou *Slavo-hellénique.* Quelques-unes des cimes des monts Helléniques rivalisent en hauteur avec les sommets les plus élevés des Apennins.

Le groupe des *monts Karpathes* et *Hercyniens* n'est séparé des Alpes et des monts Hémus que par le bassin du Danube; et, dans deux endroits,

savoir en Autriche, ainsi qu'entre la Servie et la Valachie, les branches respectives resserrent le lit du fleuve au point de former de véritables défilés. Ces montagnes ne sont donc que l'avant-terrasse des Alpes : c'est pourquoi nous les considérons, avec leurs ramifications, comme appartenant au système alpique dont elles forment un groupe que nous appelons *Septentrional* ou *Slavo-germanique*. Aucun de ses sommets ne dépasse 3,000 mètres, tandis que l'élévation générale est de 1,300 à 1,600 mètres, c'est-à-dire égale aux passages des chaînes alpines; mais ce groupe présente une grande largeur, il renferme de grands plateaux ou bassins élevés et fermés, tels que la Bohème et la Transylvanie. C'est la chaîne européenne la plus riche en or, en argent, en cuivre et en sel gemme. Peu élevées, ces montagnes n'ont pas de glaciers; peu escarpées, elles ne présentent pas ces creux profonds où se forment les lacs des Alpes et des Dofrines. Les principales parties de ce groupe sont les monts de Transylvanie, aujourd'hui sans nom général, mais connus des anciens sous le nom d'Alpes bastarniques; les *monts Krapacks* ou *Karpathes,* entre la Hongrie et la Pologne; les *monts Sudètes* ou *des Géants*, entre la Silésie et la Bohème: les *monts Métalliques* ou l'*Erz-gebirye,* entre ce dernier pays et la Saxe; enfin les diverses petites chaînes de l'Allemagne centrale, jadis comprises dans la *forêt Hercynienne.*

Arrivons à la péninsule hispanique, qu'on peut considérer comme formée d'un plateau central, ayant de 300 à 500 mètres d'élévation, et sur lequel sont placées diverses chaînes distinctement marquées, et d'autres qui constituent le système *hispanique.* Les *Pyrénées* se présentent au nord, et les *Alpujarras* ou la *Sierra Nevada* au sud, comme deux boulevards extérieurs de ce plateau; les premières ayant 2,900 à 3,250 mètres, les secondes de 3,250 à 3,280 mètres d'élévation dans leur partie centrale. Mais cette élévation ne se soutient pas dans une grande ligne comme dans les Alpes, et la largeur de ces chaînes est aussi beaucoup moins considérable, ce qui diminue ici tous les phénomènes des glaces et des neiges perpétuelles. Les chaînes intermédiaires, telles que la *Guadarrama,* entre les deux Castilles, la *Sierra Morena,* au nord de l'Andalousie, et l'*Estrella,* dans le Portugal, n'ont guère que la moitié de cette élévation.

La faible distance qui sépare la Sardaigne de la Corse, l'analogie qu'offrent leurs montagnes sous le point de vue géographique, leur direction dans le même sens, portent à regarder celles-ci comme inséparables; l'impossibilité de les rattacher à aucun système oblige à les considérer comme en formant un séparé, que l'on appelle *Sardo-Corse.* Les principaux sommets

de la Sardaigne ne dépassent guère 1,800 mètres, tandis que ceux de la Corse en atteignent 2,700.

L'examen des vallées de l'Europe présente peu de généralités qui soient particulières à cette partie du monde. Elles sont naturellement moins étendues que celles d'Asie, d'Afrique et d'Amérique. La vallée du bas Danube, comprenant les plaines de la Valachie et de Bulgarie, et la vallée du Danube moyen, formant la Hongrie, sont les plus considérables ; la dernière est peut-être, de toutes celles qu'on connaît sur le globe, la plus fortement caractérisée, comme ayant été le bassin d'un lac saumâtre desséché. La vallée du Pô vient en troisième ligne pour la grandeur ; mais rien n'égale ses riches cultures. On peut comparer le bassin circulaire de la Bohème à la fameuse vallée de Cachemire. Toutefois le premier paraît avoir dû former une mer fermée de toutes parts, une Caspienne, avant la dernière retraite des mers. Entre Bâle et Mayence, la vallée du Rhin présente un bassin formé en ovale, d'un aspect assez magnifique. Le Valais ou la vallée du haut Rhône est la plus grande de la chaîne alpine proprement dite ; mais la Carinthie, moins vantée, le surpasse peut-être en beautés variées. Ce serait anticiper sur les descriptions spéciales, que de vouloir énumérer d'autres vallées moins considérables ; mais nous devons remarquer le caractère de celles de Norvége et d'Écosse, dont le bassin long et étroit est d'ordinaire occupé au milieu par un lac de la même forme.

En résumant ces principaux faits de l'*orographie* européenne, on est conduit à considérer notre partie du monde comme divisée naturellement en deux moités, la *haute* et la *basse Europe*. Division non moins importante pour l'histoire de l'homme que pour la géographie physique ! Depuis Paris et Londres, jusqu'à Moscou et Astrakhan, une grande plaine s'ouvre aux invasions des peuples asiatiques, et aux influences alternatives de l'atmosphère océanique ; le peu d'élévation de ces terres les rend moins froides et plus habitables que le plateau de la Tartarie, situé sous la même latitude. De Lisbonne à Constantinople, une suite de terres hautes présente au contraire une grande variété de coupes et de pentes, les unes exposées aux vents froids du nord, les autres aux tièdes haleines du sud ; partout des obstacles naturels séparent les nations, ce sont des défilés à passer, ce sont des golfes à franchir, ; c'est là surtout que le caractère particulier de cette partie du monde se prononce. Sans des chaussées dispendieuses, les pays au nord et au sud de la chaîne des Alpes n'auraient, dans toutes les saisons, que des communications difficiles. Dans les grandes plaines de la basse Europe, rien n'arrête en hiver la lourde charrette ni le traîneau

rapide. Aussi les peuples du nord sont-ils voyageurs, et ceux du midi sédentaires. L'une et l'autre parties sont favorisées par la nature; mais la haute Europe réunit naturellement à peu près toutes les productions de ce continent, parce que la pente septentrionale et les points élevés des chaînes centrales reproduisent le climat froid des latitudes plus hautes de la basse Europe, tandis que cette dernière partie, renfermant plus de plaines, présente une culture plus égale, mais plus bornée quant aux espèces.

N'anticipons pas sur ces objets, réservés pour le livre suivant; n'ajoutons qu'une seule remarque. L'Europe septentrionale serait sous les eaux, si l'Océan s'élevait de 500 à 530 mètres; le Pont-Euxin et la mer Caspienne joindraient la Baltique et la mer du Nord; mais l'Europe méridionale, dépassant le niveau de ce nouveau déluge, formerait une ou deux grandes îles montagneuses. Il faut toutefois ne pas trop généraliser ce contraste; car les deux grandes vallées de la Hongrie et de la Lombardie, et les deux pays élevés de la Norvége et de l'Écosse, interrompent l'uniformité de l'une et de l'autre de ces deux moitiés de l'Europe.

Les tableaux suivants exposent avec plus de précision les faits que nous venons de rapprocher.

TABLEAU des fleuves et des principales rivières de l'Europe divisés par bassins [1].

I. BASSIN DE L'OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE.
Partie européenne.

Versants.	Cours d'eau.	Longueurs en lieues géogr.	Longueurs en kilomètres
1. Versant N. O. des monts Ourals.	PETCHORA.	330	1470
2. Versant septentrional du plateau de Valdaï, dans la mer Blanche. . . .	DVINA. . .	150	670
	MEZEN. . .	160	710
	ONEGA. . .	90	400
3. Versant N. E de la Laponie. . .	*Voronia*. .	45	200
	Tana. . . .	55	240

II. BASSIN DE LA MER BALTIQUE.

Versants.	Cours d'eau.	Longueurs en lieues géogr.	Longueurs en kilomètres
1. Versant E. de la Scandinavie, et O. de la Finlande. Bassin du golfe Bothnique. . .	TORNÉA. .	140	620
	Muonio. .	60	260
	Liusna. . .	90	400
	Dal.	110	490
	Kemi. . . .	100	440
	Dix à douze autres de 50 à. .	60	260
2. Versant S. de Finlande, O. de l'Ingrie. Bassin du golfe de Finlande. .	NEVA, le Bosphore de la Ladoga.		
	Kimène, écoulement des lacs de la Finlande.		
3. Versant O. du plateau central de la Russie. .	DVINA ou Duna. . .	180	800
	NIEMEN. .	160	710
4. Versant N. des Karpathes et des Sudètes. .	VISTULE. .	260	1150
	Bug ou Bog	130	580
	Narew. . .	70	310
	ODER. . . .	220	980
	Wartha. .	150	670
	Netze. . . .	50	220
5. Côtes méridionales de la Suède, etc. .	Ecoulement de quelques lacs.		

[1] Les MAJUSCULES indiquent les fleuves, et les *italiques* leurs affluents et les rivières qui, se jetant dans la mer, ne méritent pas le nom de fleuve.

Versants.	Cours d'eau.	Longueurs en lieues géogr.	Longueurs en kilomètres
III. BASSIN DE LA MER DU NORD.			
1. Bassin du Codan : Versant S. de la Norvège, O. de la Suède, N. E. du Danemark, etc.	GLOMMEN. .	120	530
	Gœtha-elf, y compris le *Clar* et le lac Wener. . .	120	530
2. Versant N. des Sudètes et des monts Hercyniens, c'est-à-dire de l'Allemagne septentrionale. . . .	ELBE. . . .	270	1200
	Saale. . . .	70	310
	Sprée avec Havel. . .	90	400
	WESER. .	120	530
	Aller. . . .	50	220
	EMS. . . .	80	350
3. Versant O. de l'Allemagne, N. de la Suisse, E. et N. de la France et de la Hollande .	RHIN. . . .	330	1470
	Reuss. . .	50	220
	Aar. . . .	60	260
	Neckar. .	70	310
	Mein. . . .	70	310
	Moselle. . .	120	530
	Lippe. . .	40	180
	MEUSE. . .	160	710
	ESCAUT. . .	86	380
4. Versant E. de la Grande-Bretagne.	TAMISE. . .	89	390
	Trent ou *Humber*. .	80	350
	Tay. . . .	50	220
5. Versant O. de la Norvége. . . .	Des Torrents.		
IV. BASSIN DE L'OCÉAN ATLANTIQUE. *Partie européenne.*			
1. Versant O. de la Grande-Bretagne.	SAVERNE. .	30	410
2. Versant O. d'Irlande.	*Shannon* .	83	370
3. Bassin de la Manche, versant N. O. de la France. . .	*Somme*. . .	40	180
	SEINE. . .	170	750
	Marne. . .	79	430
4. Versant O. de la France. . .	ORNE. . . .	30	130
	VILAINE. .	45	200
	LOIRE. . .	220	980
	Allier. . .	90	400
	Cher. . . .	78	350
	Vienne. . .	75	330
	Creuse. . .	60	260
	CHARENTE.	85	380
	GARONNE. .	130	580
	Dordogne.	106	470
	Lot.	60	260
	Tarn. . . .	75	330
	Adour. . .	70	310
5. Versant N. de l'Espagne. . .	*Minho*. . .	65	290
	DUERO ou *Douro*. .	165	730
	Esla. . . .	50	220
6. Versant O. de l'Espagne. . .	TAGE. . . .	225	1000
	GUADIANA.	200	880
	GUADALQUIVIR. .	120	530
	Genil. . . .	50	220
V. PREMIER BASSIN DE LA MÉDITERRANÉE. *Partie européenne.*			
1. Versant E. de l'Espagne. . .	SEGURA. . .	70	310
	JUCAR. . .	90	400
	EBRE. . . .	150	670
	Segra. . .	60	260
2. Versant S. de la France.	RHÔNE. . .	190	840
	Saône. . .	110	490
	Doubs. . .	90	400
	Isère. . . .	68	300
	Durance. .	80	350
3. Versant O. des Apennins, avec leurs branches.	*Arno*. . . .	60	260
	TIBRE. . .	60	260
	Volturno. .	30	130
VI. BASSIN DE LA MER ADRIATIQUE.			
1. Versant E. des monts Apennins.	*Ofanto*. . .	30	130
2. Versant S. E. des Alpes. . .	PÔ.	170	750
	Tanaro. .	30	130
	Tessin avec le lac.	40	180
	Adda. . . .	50	220
	Oglio. . .	40	180
	ADIGE. . .	90	400
3. Versant S. de la Dalmatie. . .	*Narenta*. .	60	260
	Moraca. .	25	110
4. Versant O. du mont Hémus.	*Drin* septentrional . . .	70	310
	Voioussa. .	40	180
VII. DEUXIÈME BASSIN DE LA MÉDITERRANÉE. *Partie européenne.*			
1. Bassin immédiat de la Méditerranée; versant S. de la Sicile, de la Calabre, de la Morée, etc. .	*Aspropotamo*. . . .	50	220
	Alphée, environ. . .	30	130
	Eurotas ou Vasili-Potamo, *id.*	30	130
2. Bassin de l'Archipel, côté européen; versant E. et S. de la Grèce, de la Macédoine, etc	VARDAR ou *Axius*. .	110	490
	MARITZA ou *Hebrus*. . .	90	400
	Strymon. .	40	180
	Pénée ou *Salembria*	30	130

VIII. BASSIN DE LA MER NOIRE.

Partie européenne.

Versants.	Cours d'eau.	Longueurs en lieues géogr.	Longueurs en kilomètres
1. Versant E. des Alpes, et S. des Sudètes et des Karpathes. . .	DANUBE. .	680	3020
	Lech. . . .	50	220
	Isar ou Iser. . . .	70	310
	Inn. . . .	100	440
	March ou *Morava* (de Moravie). . .	60	260
	Wog . . .	60	260
	DRAVE. . .	160	710
	Muhr. . .	80	350
	Save. . . .	110	490
	Morava (de Servie). .	70	310
	Theiss. . .	165	730
	Maros. . .	150	670
	Aluta. . .	90	400
	Sereth. . .	100	440
	Pruth ou Prout. . .	200	880
2. Versant méridional de la Russie et de la Pologne centrale.	DNIESTER.	200	880
	DNIEPER. .	450	2000
	Bog ou Boug. . .	140	620
	Desna. . .	200	880
	Pripet ou Pripecz. .	140	620
3. Bassin particulier de la mer d'Azof; versant S. de la Russie.	DON. . . .	420	1870
	Khoper. .	160	710
	Medvieditza.	120	530
	Manytch. .	190	840
	Donetz. . .	140	620
	Ilovla. . .	70	310

IX. BASSIN DE LA MER CASPIENNE.

Partie européenne.

Versants.	Cours d'eau.	Longueurs en lieues géogr.	Longueurs en kilomètres
1. Versant S. de la Russie centrale, et S. E. des monts Ouraliens.	VOLGA. . .	840	3730
	Mologa. . .	100	440
	Oka. . . .	280	1240
	Kliamza. .	130	580
	Wetluga. .	130	580
	Soura. . .	110	490
	Kama. . .	350	1550
	WIATKA. .	150	670
	Samara. .	100	440
	OURAL ou Jaik, frontière de l'Europe à l'est. . .	700	3110

TABLEAU de la surface de quelques bassins, en milles carrés allemands, et en lieues géographiques.

	Milles carrés.	Lieues carrées.	Myriam. carrés.
Bassin du *Volga*. . .	30,154	83,828	16,558
— du *Danube*. .	14,423	40,075	7,916
— du *Don*. . . .	6,088	16,924	3,343
— de la *Dvina*.	5,890	16,374	3,234
— du *Rhin*. . .	3,598	10,002	1,976
— de la *Vistule*.	3,578	9,946	1,984
— de l'*Elbe*. . .	2,800	7,784	1,537
— de la *Loire*. .	2,378	6,640	1,311
Bassin de l'*Oder*. . .	2,072	5,760	1,138
— du *Douro*. . .	1,638	4,553	899
— de la *Garonne*. . . .	1,443	4,011	792
— du *Pô*.	1,410	3,919	774
— du *Tage*. . .	1,357	3,772	745
— de la *Seine*. .	1,236	3,436	679

TABLEAU de l'élévation absolue des principales montagnes de l'Europe (en mètres).

SYSTÈME SCANDINAVE.

Chaîne *Thulienne* (Norvége occidentale).

	Mètres.
Hardanger-field. . . .	1,755
Glacier de *Hallingdal*.	1,954
Gousta.	1,885
Folgefond.	1,717
Suletind.	1,794
Sogne-field.	2,189
Lanh-field.	2,011
Snée-Brœen (dôme de neige).	1,949
Le plateau, base de cette chaîne. . . .	974
Passage d'*Aarhuus* (dans le Wattendalsfield).	1,296
Passage de *Sœlhœfond*.	1,442
Mugnafield.	2,199
Roldetind.	2,208
Sondre Skagestöltind.	2,469
Nordre Skagestöltind.	2,306

	Mètres.
Lomseg	2,027
Skastol Tind	2,191
Blaavand (*idem*)	1,099
Miösvand (près Christiansand)	867

Monts *Dorfine*, *Kœlen*, Norvége centrale et nord-ouest de la Suède.

Kœl-field, au N. du lac Oresund	1,905
Tron-field	1,789
Sylt-field ou *Syltfjallet*	1,976
Tulpayegna (passage)	1,234
Almajalos (*idem*)	1,690

Monts *Sevons* entre la Norvége et la Suède.

Swucku (vallée du Dal oriental)	1,431
Hemfyellet mont près de Transtrand	922
Gamla Soterfyellet	975

Chaîne maritime de la Laponie.

Ost *Vaagen*, le glacier	1,188
— *Hindœn* (*idem*), Guttesfiord	1,188
Fisberg (*idem*)	974
Ile de *Rogla*	891
— *Senjen* (sommet)	974
Joke-field (péninsule)	1,210
Seiland (île de) le glacier Cap Nord (île *Mageroe*)	1,570
Mont *Lommijaur* (*id.*)	690

SYSTÈME BRITANNIQUE.

Ben-Nevis (Ecosse)	1,335
Cain-Gorm	1,244
Ben-Wyvis	1,134
Ben-Lawers	1,202
Ben-Lomond	973
Cheviot-Hill	818
Cross-Fell (Cumberland)	1,031
Helwylln	1,010
Snowden (pays de Galles)	1,084
Carnedd-Llewellyn	1,058
Holme-Moss (Angleterre)	566
Garran-Tual, point culminant de *Macgillycuddy* (Irlande)	1,040
Chroag-Patrick	809
Knock-Mele-down	822
Ile de *Lewis* (Suaneval)	823
Snea-Fell (île de Mann)	530
Quetfell (île d'Arran dans les Hébrides)	874
Sommet de l'île *Hoy* (Orcades)	366
Ile *Mainland* (mont Rona) dans les îles Shetland	1,095
Mont *Skalıng* (île Stroemo dans les îles Fœro	662

LES ALPES.

I. *Alpes maritimes, Cottiennes et Grées.*

Caoume (près Toulon)	795
Saint-Pilon (sommet de la Sainte-Beaume)	1,002
Mont de *Lure*	1,754
Mont *Ventoux*	1.959
Mont *Cristol*	821
Le *Charence* (près Gap)	1,493
Le Col de Tende	1,795
Le *Parpaillou* (près Barcelonette)	2,722
Le Col de Longet (au S. du mont Viso)	3,153
Sainte-Victoire (près d'Aix)	953
Montagne du *Cheval-Blanc*, à l'E. de Digne	1,091
L'*Infernay*, au-dessus de Briançon	2,930
Chaberton-sur-Briançon	3,126
Mont *Pelvoux*, au S.-O. de Briançon	3,941
Monte Pelvo, au S. du mont Viso	3,035
Le Col entre Maurin et Fouillouse	2,401
Mines de charbon de *Saint-Ours*	2,160
Le *Chaliot-le-Vieux*	2,397
Mont *Viso de Ristolas*	3,836
Mont *Viso* (un autre sommet)	2,524
Pic de Serviére	2,333
Mont *Genèvre*	3,592
Le Col de ce mont	1,974
Mont *Chaberton*	3,127
L'*Aiguille-Noire*	3,200
Glacier d'Ambin	3,372
Mont *Cenis* (roche St-Michel)	3,493
Passage du mont Cenis	2,065
La roche d'Asse sur le mont Cenis	2,896

Chaînon dauphinois qui aboutit au Rhône.

Pic de Belladone	3,140
Le *Chevalier* (mont de Chalande)	2,651
Les *Richardières*	2,352
Le *Chamechaude*	2,091
Le *Gardgros*	1,462
Mont des *Trois-Ellions*	3,882
Mont des *Grandes-Rousses*	3,041

II. *Chaîne du Mont-Blanc* ou *des grands Pics* (Alpes pennines).

Mont *Iseran*	4,045
Mont *Valaisan*	3,332
Passage du *Petit St-Bernard*	2,192
Le sommet	2,923
Col de la Seigne	2,462
Col de Bonhomme	2,446
Le *Cramont*	2,734
Col de Géant	3,405
Le *Géant*	4,206
Le *Mont-Blanc*	4,795
L'*Aiguille du Gouté*	3,717
Le *Montanvert*	1,869
Prieuré de Chamouny	1,020
Le *Buet*	3,109
Aiguille de l'Argentière	3,707
Le *Grand Saint-Bernard*	3,371
La *Dent du Midi*	3,185
Passage du Grand St-Bernard	2,426
Le *Mont Rosa*	4,618
Le *Mont Cervin* ou *Matter-Horn*	4,522
Passage du Mont-Cervin	3,383
Breithorn	3,902
Route du *Simplon* (près de l'hospice)	2,005
Simplon ou *Monte Leone*	3,518

III. *Groupe du St-Gothard.*

Pesciora, un des sommets	3,229
Fiendo (*idem*)	3,075
Passage du St-Gothard	2,075
Furca (passage entre le Valais et le canton d'Uri)	2,656
Stella	3,254
Piz Valrhein	3,313
Gallenstock	3,804
Gletscherberg	3,410

IV. *Première chaîne helvétique* (entre Berne et le Valais).

Siedelhorn, point culmant du Grimsel	2,809
Passage du Grimsel	2,561
Finster-aar-horn (pic sombre d'Aar)	4,294

	Mètres.
Schreckhorn (pic terrible)	4,080
Wetterhorn	3,914
Lamerhorn	3,346
Alte-els-horn	3,713
Eigher	3,986
Monch (le Moine)	4,114
Iungfrau (la Vierge)	4,181
Doldenhorn	3,664
Blumlis, Alpes	3,700
Breithorn	3,800
Passage du Gemni	2,257
Oldenhorn	3,128
Diablerets	3,106
Dent de Morcle	2,974
Mont *Gries* (sommet)	3,074
Hangendhorn	3,410
Rizhorn	3,280

V. *Deuxième chaîne helvétique* (entre Berne et Uri).

Mutthorn	3,323
Gallenstock	3,804
Sustenhorn	3,518
Spizliberg (petite aiguille)	3,444
Titlis	3,479
Steinberg	3,015
Bizistock	1,920
Jouchli	2,187
Scheinberg	1,986
Hohgant	2,220
Mont *Pilate*, près Lucerne	2,150
Schlossberg	3.172
Wallenstokke	2,625
Wendistock	3,071
Blackenstock	3,098
Spannœrter	3,239
Balmhorn	3,711

VI. *Troisième chaîne helvétique* (entre les quatre cantons et les Grisons).

Trithorn	2,962
Ober-Alpe	3,331
Dodi	3,586
Kistenberg	3,378
Hausstock	2,699
Hohekasten	1,799
Scheibe	3,096
Kamor	1,766
Hochsentis	2,491
Leiskamm	2,095
Schnee-Alpe	1,657
Scheerhorn	3,313
Klariden-Alpe	3,573
Ross-Stock	2,501
Ruffi ou *Roszberg*	1,583
Righi	1,875
Sauren	3,036

VII. *Grande chaîne Rhétienne* (Grisons et Tyrol).

Passage d'Airolo à Medel	2,181
Piz Valrhein ou *Vogelberg*	3,313
Badous ou *Sixmadun*	2,950
Galanda	2,857
Kallerberg	2,548
Le *Moschelhorn*, l'une des pointes du *Vogelberg*	3,294
Le *Ramit*	284
Apporthorn (mont Adule)	3,304
Bernadino (passage)	2,138
Tombo-Horn	3,181
Passage du Splugen	2,077
Passage du *Julier*	2,479
Ortler	3,917
Tchernowand	3,783
Zebru ou *Kœnigs-Spitz*	3,740
Platey-Kogel	3,467
Greiner	3,500
Schneeberg, près Sterzing	2,522
Le *Brenner*	2,066

VIII. *Petites chaînes Rhétiennes du nord.*

Schweinfer-loch	3,742
Scesa-Plana	2,990
Hochvogel	2,582
Solstein, au N. d'Inspruck	2,958
Watzmann	2,942
Breithorn	2,367

IX. *Petites chaînes Rhétiennes du sud.*

Sasso del Fero, près Lavenno	1,084
Mont *Gordona*	1,431
Scala di Fraele, près Bormio	1,985
Legnoncello	1,731
Mont *Tresero*	3,617
Mont *Gavio*	3,582
Mont *delle Disgrazie*	3,676
Mont *Confinale*	3,376
Mont *Legnone*	2,600
La *Finestra*, cime du mont *Baldo*	2,150
Mont *Maggiore*	2,228
Mont *Altissimo di Nago*	2,078

X. *Alpes Noriques* (Autriche).

Le *Grand Glockner*	3,894
Le *Greiner*	3,500
Le *Hohenwartshœhœ*	3,367
Fuschberg	3,666
Ferner-Waizfeld	3,308
Duc-Ernst	3,066
Hohe echorn	2,561
Rauchek (à l'E. de Salzbourg)	2,390
Stang-Alpe	2,319
Thorstein	2,934
Kappenkarstein	2,457
Kalmberg	1,803
Geissemberg	2,722
Pic de *Windfeld*	2,234
Hoch Gailing	3,183
Schneeberg	1,834
Eisenhut (conf. de la Styrie)	2,424
Passage du *Semmering*	1,014

XI. *Chaînes Carniques, Juliennes et Dinariques.*

Marmolata	3,508
Cina di Lagorei	2,612
Monte Cormula	2,212
Keppas ou *Miungs-Kogel*	2,099
Terglov	3,311
Monte Corno	2,671
Snisnik ou *Schnéeberg*	2,273
Kleck, rocher	2,111
Plissivitza	1,750
Mont *Badany*	1,355
Mont *Dinara*	2,273
Mont *Scardus*	3,118
Mont *Athos*	2,066
Mont *Mezzovo*	2,728
Mont *Kissovo* ou *Ossa*	1,754
Mont *Pélion*	1,559
Mont *Chelmos* ou *Cyllène* (Morée)	1,754
Mont *Taygète* (*idem*)	1,559

Iles de l'Archipel.

Mont *Jupiter* (île de Naxos)	1,006
Mont *Psilorit* (Ida, île de Candie)	2,339
Mont *Ligrestosowo* (*id*)	2,308

XII. *Chaînes Subalpines de nord-ouest.*

Jorat.

Mont *Pèlerin*	1,246
Tour de Gourze	895
Le Cole	926

Jura.

Le *Reculet*	1,717
Le *Dôle*	1,681
Le *Chasserale*	1,610
Mont Dor	1,462
Hasemate (Soleure)	1,456
Rothifluh	1,405
Moron (Delemont)	1,346
Le *Larba*	1,332
La *Sale* (Bellelei)	1,313
Gros Taureau (Pontarlier)	1,326
Le mont d'*Ain*, près Nantua	1,048

Mètres.

Le *Chalame (idem)*. . 1,404
Apremont (idem). . . 1,121
La côte d'*Evillers*. . . 920
La montagne des *Miroirs*. 971
Le mont *Charvey*. . . 772
Montagne de *Tronchats*, près Bourrignon. 990
Mont *Poupet*. 850

Vosges.

Montagne d'*Hircey*. . 700
Montagne de *Sapeau*. 885
Ballon de Servance. . 1,210
Ballon de Lure. 1,134
Les *Chaumes*. 1,281
Bressoir. 1,234
Le *Champ de Feu*. . . 1,078
Le *Grand Donon*. . . 1,010
Ballon d'Alsace 1,257
Haut d'Honec. 1,341

Monts Faucilles.

Côte des *Fourches*. . 491
Montagne de *Saint-Balmont*. 417
Montagne de *Harol*. . 421

Chaînon qui unit les monts Faucilles aux Vosges.

Mont *Permont*, près et Remiremont. . . 600
Montagne entre Érival Remiremont. 768
Montagne de *Voldojat*, près Plombières. . . 622

Plateau de Langres.

Sommité de *Montaigu*. 497
Partage des eaux près de *Langres*. 452
Montagne de *Montlandon*. 390

Côte-d'Or.

Mont *Moresol*. 520
Mont de *Montoillé*, au N.-O. de Pouilly. . . 532
Mont *Tasselot*. 602
Mont *Afrique*. 571

SYSTÈME ALPIQUE.

Les Cévennes, etc., etc.

Extrémité méridionale de la chaîne.

Le roc qui domine *Sorèze*. 537
Sommet du *Pic de Montant*. 1,040
Pic d'Arfan. 830
Pic du faux Moulinier. 622

Branches centrale et septentrionale

Mont *Mezin* (source de la Loire). 1,774

Mètres.

Mont *Tartas*. 1,345
Lozère. 1,490
Puy de Montocelle. . . 1,652
Pilat, près Lyon. . . . 1,072
La *Croix Toultée*. . . 1,012
Montagne de *Tarare*, au sud. 1,450
Mont *Salvy*, près Rhodez. 824

Branche occidentale.

Le *Cantal* (le Plomb). 1,858
Puy Mary. 1,660

Monts-Dômes.

Puy du Dôme. 1,476
Petit Puy ou *Dôme*. . 1,276
Puy Chopine. 1,192
Grand Sarcouï. . . . 1,048
Grand Suchet. 1,249
Puy de Pariou. 1,223
Puy de Côme. 1,273

Monts-Dor.

Pic de Sancy, sommet du Mont-Dor. . . . 1,897
Puy Gros. 1,806
Puy de Montchar. . . 1,199
Cacadogne. 1,807
Puy Ferrand. 1,864
Puy de l'Angle. . . . 1,752
Puy de la Haute-Chaux. 1,715
Roche Vendeix. . . . : 1,181
Roche Sanadoire. . . . 1,299

ALPES GERMANIQUES

Fichtel-gebirge.

Le *Schneeberg* (entre la source du Mein et celle de l'Eger). 1,055
L'*Ochsenkopf* (entre la source du Mein et celle de la Naab) 1,039
Le *Kossein*. 994

ALPES DE SOUABE.

Le *Hohenberg*. 1,027
Le *Deilingerberg*. . . 1,015
Schafberg. 1,013
Platternberg. 1,008

Schwarzwald ou Forêt Noire.

Feldberg (la plus haute sommité de l'Allemagne occidentale). 1,425
Leintzkircher - Hutte (sur le Feldberg). . 1,307
Le *Blauemberg*. 1,165
Le *Belchenberg*. . . . 1,415
Kohrkopf. 1,179
Le *Kohlgarten* (entre le Belchen et le Blauen). 1,231

Mètres.

Le *Stockberg* (*idem*). . 1,084
La *Sirnitz*. 1,076
Le *Katzenkopf*. 1,169

Thuringerwald et hare-gebirge.

Le *Blessberg*. 838
Le *Schnéekopf* ou *Béerberg*. 868
Le *Gebrannte-Stein*. . 871
Le *Brocken* (point culminant du Harz et de l'Allemagne septentrionale). 1,145
Heinrichshohe. 1,039
Grand Kœnigsberg. . 1,008
Le *Bruchberg*. 986

Vogels-gebirge.

Oberwald ou *Sieben-Ahorne*. 741
Le *Geisselstein*. 709
Le *Hœrdlerberg*. . . . 748
Le *Kahle-Astenberg*, près Winterberg. . 825
La *Hunau*. 808

Westerwald.

Le Galgenberg ou *Salzburgerkopf*. . . 846
Le *Neukirch*. 633
Le *Galfinstein*. 519

Sieben-gebirge.

Le *Lœvenberg*. 647
Le *Ganschats*. 503

Chaîne du Taunus.

Le *Grand-Feldberg* (au N.-O. de Fiunefus). 846
L'*Altkœnig*. 780
Le *Petit-Feldberg*. . . 799

MONTS HERCYNIO-KARPATHIENS.

Alpes Bastarniques ou *Karpathes orientales.*

Ruska-Poyana. 3,021
Gailuripi. 2,923
Buthest (de Transylvanie). 2,651
Buthest (de Valachie). 2,077
Lentschitz. 2,578
Uénokoe. 2,401
Retirzath (vallée Hatzur). 2,592
Kukuratza. 1,520
Sural (Szurul). 2,308
Budislaw. 2,237

Karpathes proprement dites.

Le *Kriwan* de Thurecz. 1,721
Lomnitz. 2,580
Gerlsdorf. 2,372
Kriwan. 2,484
Viszoka. 2,534

	Mètres.
Le Gesenke-gebirge (monts abaissés).	
Alt-Vater	1,462
Klapperstein	1,122
Schnéeberg	1,458
Le *Kammkoppel*	1,300
Le *Mittelberg*	1,191
La *Hohe-mense*	1,051
Hackscha	1,325
Le *Petit Schnéeberg*	1,259
Les bruyères de Brunel	1,332
Lissa Hora, près Teschen	1,385
Sudètes ou Riesen-gebirge, etc	
Le *Riesen-Koppe* ou *Schnée-Koppe*	1,644
Le *Borenberg*	1,530
Le *Grand-Rad*	1,530
Le *Lahnberg*	1,465
Le *Grand-Sturmhaube* (grand Casque)	1,489
Le *Keine-Koppe*	1,407
Tafelfichte	1,152
Monts Métalliques ou Ertz-gebirge.	
Le *Sonnenwirbel*	1,257
Auersberg	1,035
Petit-Fichtelberg, près Joachim-sthal	1,132
Intérieur de la Bohème.	
Monts Hercyniens. — *Boehmer-Wald.*	
L'*Arber*	1,403
Le *Haydelberg*	1,407
Le *Kubaniberg*	1,370
Rachelberg	1,390
Drey-Sesselberg	1,234
Le *Steinberg*, près de Buchners	1,070
Schusterberg	1,066
Stœgerberg	1,099
Rocher de Hohenstein	1,306
APENNINS OU ALPES ITALIQUES.	
Partie septentrionale.	
Colmo di Lecco	1,064
Monte di San Pelegrino	1,573
Col *di Pietra-Mala*	1,004
Le *Monte Ferrato*, près de Prato	715
Monte Capanne (de l'île d'Elbe	800
Monte Tesio	932
Monte Amiata	1,766
Monte Soriano (à l'E. de Viterbe)	1,071
Monte Romano (au S. de Toscanella)	826
Monte Soracte (San-Oreste)	692

	Mètres.
Monte Occa	695
Monte Cimone	2,126
Monte Barigazzo	1,206
Monte Cavigliano	1,099
Partie centrale.	
Monte Pennino	1,575
La *Sibilla*	2,198
Monte Vetora	2,479
Monte Velino	2,494
Monte Corno (*Gran Sasso d'Italia*)	2,902
Monte Fionchi	1,351
Passage d'*Avezzano*	1,047
Monte Gennaro	1,275
Monte di Palombara	989
Rocca di Mezzo	1,298
Monte Cavo	963
Monte Artemisio	920
Mont Cacume	1,069
Monte di Carpegna	1,400
Monte Catria	1,692
Partie méridionale.	
Monte Cuenzzo	1,592
La *Sila*	1,504
Le mont *Vésuve*	1,052
Monte Bolgario	1,199
Monte Amaro	2,783
Monte Calvo (*Monte Gargano*)	1,614
SYSTÈME HISPANIQUE.	
Chaîne Pyrénaïque.	
Pyrénées Gallibériques.	
Pic *Peyrie* ou pic de Prigue	2,780
Pic *Lanoux* (Ariége)	2,856
Pic *Pédrous* (Ariége)	2,899
Col de *Puymoreins*	1,920
Pic de *Fontargente*	2,856
Pic de la *Serrère* (Ariége)	2,940
Pic du port Siguier	2,930
Port de Rat (vallée de Vicdessos)	2,278
Mont Calm (vallée de Videssos)	3,250
Pic d'*Estats*	3,234
Pic de Montvallier, au fond de la vallée du Salat	2,219
Pic de *Montouléou* (vallée de Castillon)	2,893
Pic de *Rious* (vallée d'Arran)	2,932
Port de *Viella*	2,506
Port de la Picade (vallée de Luchon)	2,423
Port de Venasque	2,413
Port de la Glère	2,323
Crabioules (valon de lon de Lys)	3,214
Tuque ou Maoupas	3,147

	Mètres
Pic *Fourcanade*	3,057
Port d'Oo (vallée de Larboust)	3,000
Port de Clarabide (vallée de Louron)	3,002
Port de Lapez	2,465
Port de Plan (vallée d'Aure)	2,243
Pic de *Baroudes* (vallée d'Aure)	2,983
Montagne de *Troumouse*	3,199
Port Viel	2,561
Port de Pinede	2,516
Pic de la *Cascade*	3,275
Tour du Marboré	3,037
Breche de Roland	3,004
Le *Taillon*	3,113
Port de Gavarnie	2,333
Viguemale, (vallée de Cauteretz)	3,353
Pic de *Badescure*, au fond de la vallée de Bun	3,147
Pic d'*Arrieu-Grand*, au fond du val d'Azun	2,984
Le som. de *Soube*	3,132
Port de Canfranc	2,046
Pic d'*Anie*, *Ahuga*, ou *Ania-Larra*	2,584
Montagne d'*Arlas*	1,910
Montagne d'*Hory* (vallée de Soule)	2,009
Port de Roncevaux	1,759
Le *Canigou*, pic méridional	2,786
Le *Trezevent*	2,313
Le *Pastor de Canigou*	1,814
Montagne du *Roc Blanc*, au fond de la vallée de l'Aude	2,536
Montagne de *Mousset*	2,408
Pic de *St-Barthélemy*	2,333
Pic d'*Endron*	2,052
Moetagne de *Crabère*	2,638
Pic *Quairat* (vallée de Larboust)	3,037
Pic de *Montarouge*	2,803
Pic des *Hermittans* vallée de Louron)	3,027
Pic d'*Arré*	2,909
Brèche de *Tuque rouge*	2,904
Col de *Pimené* ou brèche d'*Allanz*	2,532
Sommet du *Pimené*	2,861
Pic d'*Aiguillon*	2,952
Pic *Long*	3,226
Pic de *Neouvieille*	3,092
Pic *Cambielle* (vallée de Gèdre)	3,234
Pic d'*Eyre*, au-dessus de la vallé de Bastan	2,469

	Mètres.
Port de *Cambielle*. . .	2,598
Pic d'*Arbizon* (vallée d'Aure)	2,845
Pic de *Montaigu*. . .	2,333
Pic de *Bergons*, près de Luz	2,112
Col de *Tourmalet*. . .	2,194
Penna de *Léris* (vallée de Campan)	1,598
Péguère (Cauteretz. .	2,264
Pic de *Gabisos*. . . .	2,577
Le pic d'*Aule*.	2,930
Pic du *Midi*.	2,967
Maladetta (pic de *Nétou*).	3,482
Pic *Posetz*, en face du port d'Oo.	3,437
Pic de *Biedous* ou de *Batoa*	3,052
Col de *Fanlo*.	2,516
Mont *Perdu*.	3,404
Cylindre du *Marboré*.	3,368
Plateau de *Millaris*. .	2,339
Pyrénées Cantabriques et Asturiques	
Sierra d'Aralar. . . .	2,144
Sierra de Altube. . . .	1,949
Sierras Albas.	2,144
Penas de Europa. . .	2,924
Pena de Penaranda. .	3,362
Sierra d'Elstredo . .	2,202
Sierra de Penamarella	2,885
Pena Trevinca . . .	2,924
Sierra de S. Mamed. .	2,351
Groupe méridional.	
Nostra Senora de las Nieves.	1,832
Sierra Tejada.	2,339
Pic de *Veleta*.	3,470
Cerro de Mulhacen. .	3,554
Le *Gador*.	2,004
La *Foya*, point culminant de la sierra Monchique.	1,243
Cumbre de *Aracena*.	1,676
Sierra Sagra.	1,793
Sierra de Guadalupe. .	1,559
Groupe central.	
Sommet de *l'Estrella*.	2,294
Sierra de Gredos. . . .	3,216
Pena Lara.	2,506
La *sierra de Oca*. . .	1,657
Sierra de Molina. . .	1,368
Cerro de Poyales. . .	1,390
SYSTÈME SARDO-CORSE.	
Monte Paglia-Orba. .	2,650
Monte Rotondo. . . .	2,764
Monte d'Oro.	2,652
Monte Cardo ou *Cervello*.	2,500
Monte Artica.	2,440
Monte Padro.	2,458
Monte Punta Schiuschiù.	1,830
Gigantinu.	1,217

Tableau des lacs les plus élevés de l'Europe.

Lac de Caldera sur le Mulhacen.	3,082
Etang blanc, à la naissance du vallon de Gourbit (Pyrénées).	1,795
Etang de Lers (*id.*) .	1,253
Etang du Toro de Viella (*id.*).	2,015
Etang du port de Venasque (*id.*).	2,216
Lac glacé du port d'Oo (*id.*).	2,684
Petit lac du pic du Midi (*id.*).	2,688
Lac d'Oncet (*id.*). . .	2,313
Lac du mont Perdu (*id.*).	2,560
Lac de Loubassou (*id.*)	2,204
Lac de St-Front (Cévennes).	1,228
Lac du Puy de la Goutte (Monts-Dômes).	1,073
Lac Pavin (Monts-Dor).	1,208
Lac Chambom (*id.*). .	882
Lac d'Aidat (*id.*). . .	850
Lac de Guery (*id.*). .	1,247
Lac sur le ballon de Sultz (Vosges). . .	1,047
Lac de Brienne (Jura)	439
Lac de Joux (*id.*). . .	994
Lac Dentre (*id.*). . .	772
Lac du mont Cenis (Alpes Grecques). .	1,914
Lac de plaine Joux (Alpes Pennines).	1,350
Lac de Chède ou de Joux (*id.*).	728
Lac de Flaine (*id.*). .	1,430
Lac de Genève (Alpes Helvétiques). . . .	375
Lac de Brienz (*id.*). .	580
Lac de Thun (*id.*). .	579
Lac de Berne (*id.*). . .	507
Lac de Soleure (*id.*). .	429
Lac d'Arrau (*id.*). . .	370
Lac de Pilate. . . .	1,826
Lac de Sentis (*id.*). .	1,232
Lac de Trubsée (Alp. Helvétiques).	2,183
Lac de Ober-Alpe (*id.*)	2,021
Lac de Sever (*id.*). . .	1,701
Lac de Sempach (*id.*).	515
Lac de Lucerne (*id.*).	437
Lac de Zug (*id.*). . .	419
Lac de Zurich (*id.*). .	409
Lac de Boden ou de de Constance (*id.*).	398
Lac de Sylva-Plana (Alpes Rhétiennes)	1,754
Lac de Brenner (*id.*).	1,341
Lac de Lugano (*id.*).	286
Lac de Como (*id.*). ·	209
Lac Majeur (*id.*). . .	207
Lago Bianco sur le mont Bernina (*id.*).	2,208
Lac de Garda (*id.*). . .	71
Lac Balaton (Alpes Noriques).	145
Lac Albano (Apennin central).	300
Lac de Celano ou de Fucino	665
Lac Copaïs (Topolias)	584
Lac Hinska (Karpathes)	1,896
Le Langesée (*id.*). . .	1,889
Le Trichtensée (*id.*).	1,711
Le Grunsée (*id.*). . .	1,580
Le Rothesée (*id.*). . .	1,777
Le Weissesée (Karpathes orient.). . . .	1,596
Lac de Teschnitz (Bœhner wald). . .	1,251
Lac Avon (Ecosse). .	534
Lac Spey (*id.*)	366
Lac Scron (*id.*). . . .	823
Lac d'Oresund (Monts-Dofrines).	735
Lac Mioes (*id.*). . . .	132
Lac d'Ojeren (*id.*). .	102
Lac de Byurum (*id.*).	65
Lac de Fœren, près Drontheim.	692
Lac de Fœmund, près Hedemark.	698
Lac de Leseoëvœrk, près Christiania. .	628
Lac de Lessôe (*id.*). .	523
Lac de Langensoë (*id.*)	
Sac de Stygge (*id.*). .	1,109
Lac de Tyen (*id.*). .	1,088
Lac de Skastoltind (*id.*).	1,587
Lac d'Idre (Dalécarlie. . . , ...	496

Hauteur des principales chutes d'eau de l'Europe.

	Pieds.	Mètr.
Chute de Gavarnie ou du Gave (Pyrénées)	1,266	411
Cascade de Fugloe (île de Fugloe. Norvége)	1,000	325
Chute de Staubbach (Alpes de Suisse)	900	292
Cascade de Doby-Myllin (pays de Galles. — Grande-Bretagne)	900	292
Cascade de Ginfael (comté de Merioneth — Angleterre)	900	292
Cataracte de Riukan-Fossen (Norvége)	800	260
Cascade de Holme (Ecosse)	800	260
Cascade de Nant-d'Arpenaz (vallée de l'Arve-Savoie)	800	260
Saut du Lièvre ou chute du Lulea (Laponie)	600	195
Chute du Serio (bassin du Pô)	500	162
Cascade de la Tosa (mont Griès)	400	130
Cascade de Grey-Mars-Tail (Ecosse)	350	114
Cascade de Pisse-Vache (Alpes de Suisse)	300	97
Cascade de l'Amiande (Alpes du Dauphiné)	300?	97
Cascade de la Marmora (Etats romains)	270	88
Cascade de Tendon (Vosges)	120	39
Chute de l'Ardèche, appelée Ray-Pic (France)	120	39
Cascade du pont du Diable, ou Chute de la Reuss (mont St-Gothard)	100	32
Chute du Rhin ou Laufen (Suisse)	75	24
Grande cascade (mont Dor)	60	19
Cascade de Tivoli, ou Cascatelle (Etats romains)	50	16

LIVRE CENT TRENTE-TROISIÈME.

Description de l'Europe. — Introduction générale. — Climats généraux. — Distribution des végétaux et des animaux.

Les divers peuples de l'Europe mettent de la vanité à s'attribuer une supériorité matérielle en fait de climats et de productions, à laquelle ils rattachent des prétentions de supériorité intellectuelle. Assis à l'ombre de ses oliviers, l'Espagnol déguenillé regarde comme des peuples bien misérables ceux qui mangent du lard et du beurre. Le Français, à son tour, parle avec une pitié railleuse des malheureux buveurs de bière en Allemagne et ne manque jamais, dans une discussion littéraire, d'insister très-sérieusement sur l'effet moral *des brouillards d'Angleterre*. Plus dédaigneux encore, un savant grec, en vantant l'air pur et les douces figues de l'Attique, laisse échapper l'insinuation que les peuples du nord des Alpes ont l'esprit tant soit peu engourdi, « par un air épais et une nourriture grossière. » Les voyageurs ont répandu quelques idées plus justes parmi les classes élevées, mais combien de fois n'ont-ils pas échoué contre des croyances enracinées! On conçoit difficilement les avantages d'un ordre de choses différent de celui qu'on est accoutumé à voir. L'Italien, grelottant à la seule idée d'un froid qui congèle les fleuves et les bras de mer, ne veut pas croire aux

peintures que le Danois lui fait de la verdure incomparable des forêts qui bordent le Sund. D'un autre côté, n'avons-nous pas vu deux voyageurs français, choqués de l'aspect inculte de plusieurs cantons de l'Italie, dénigrer tout ce qui est au sud des Alpes, sans en excepter ni le climat, ni les édifices, ni même les femmes!

Le climat péninsulaire de l'Europe offre l'ensemble le plus compliqué des exceptions les plus frappantes qui existent sur le globe. La distribution de la chaleur solaire est sans doute la première cause de la différence des divers climats européens; mais si elle agissait seule, l'Angleterre serait aussi froide que la Pologne, et la France que l'Allemagne. A quarante-cinq degrés commencerait une rapide progression de chaleur, et Constantinople en éprouverait les effets aussi bien que Rome. Trois grandes causes physiques modifient tous les résultats du climat astronomique.

A l'est, l'Europe tient dans presque toute sa largeur à l'Asie septentrionale, qui, grâce à l'élévation de son plateau central, et à d'autres causes que nous indiquerons à leur place, éprouve un climat presque aussi rigoureux que l'Amérique septentrionale. Cette température glaciale serait commune au nord de l'Europe, si nous tenions à des terres polaires comme l'Amérique, ou si nous avions au midi des montagnes immenses, formant de larges plateaux, comme le Tibet. Cependant, il suffit d'un vent d'est et de nord-est prolongé, pour nous apporter, à travers les vastes plaines de la Russie et de la Pologne, l'air glacial de la Sibérie. Être à couvert de cette invasion aérienne, voilà le privilége que la belle Italie doit aux Alpes et à l'Apennin. Partout où existe cet abri, le climat est moins âpre; la Bohême et la haute Hongrie lui doivent leurs vignobles. Même dans l'extrême nord, cette seule circonstance produit des résultats singuliers: Christiania, en Norvége, lui doit un climat plus agréable que celui de Berlin ou de Varsovie, et infiniment plus doux que celui de Pétersbourg. La libre domination que le vent d'est exerce sur toutes les plaines de l'Europe orientale est la véritable cause qui rend toute cette moitié de notre partie du monde plus froide que les régions occidentales sous des latitudes correspondantes. La Grèce elle-même, quoique protégée par le mont Hémus, éprouve quelques incursions de ces vents de la Scythie, alternant souvent avec ceux du mont Taurus; de là les grandes inégalités de ses hivers et de ses étés, comparés à ceux de l'Italie.

Si l'Asie est pour nous un foyer de froid, nous avons à y opposer le foyer africain de chaleur; les déserts éternellement brûlants de l'immense Sahara, avec les rochers arides de la Nubie et de l'Égypte, nous envoient

ces vents du sud et de sud-est, qui réchauffent tous les rivages de l'Europe méridionale, et qui y seraient souvent même un fléau redoutable, si la mer Méditerranée, par ses exhalaisons, ne tendait, au moment de leur passage, à les tempérer. La peste d'Athènes, selon Hippocrate, fut produite par un vent de sud; et le *sirocco*, qui ne s'arrête quelquefois qu'au pied des Alpes, répand aussi une chaleur malfaisante. La grande saillie que forme l'Afrique septentrionale, et où s'élèvent les nombreuses chaînes du mont Atlas, amortit en partie l'influence des vents du Sahara; ces vents rafraîchis et affaiblis deviennent des zéphirs pour les côtes occidentales de l'Italie. Mais plus voisine du continent africain, et particulièrement du désert très-considérable qui sépare les États d'Alger de ceux de Maroc, l'Espagne en reçoit souvent le vent brûlant et malsain nommé *solano* ou *de Médine*. Le rideau peu prolongé de la Sierra-Nevada n'en protège que quelques vallées. Au total, tous les vents africains, quoique brisés et modifiés par l'interposition des mers et des montagnes, réchauffent et dessèchent successivement toute la masse de l'atmosphère européenne, dans la partie méridionale de notre péninsule.

La troisième grande cause déterminante de notre climat, c'est le voisinage de l'Océan atlantique ou septentrional, c'est le mouvement continuel de cette grande masse d'eau le long des côtes occidentales de l'Europe, qui empêche les glaces de la mer polaire de s'y fixer et même d'en approcher. Deux faits suffiront pour apprécier cet avantage; nous voyons, à 50 degrés de latitude, l'île de Terre-Neuve, environnée de glaces et de brumes froides, tandis que l'Irlande, le Cornouailles et la Bretagne jouissent d'un climat humide, mais tempéré; à 10 à 15 degrés plus haut, nous trouvons les golfes de la Norvége occidentale presque toujours ouverts, tandis que la côte de Groenland, située vis-à-vis, est presque toujours rendue inaccessible par une barrière de glaces, soit mobiles, soit fixes. Passé le cap Nord, ce mouvement des eaux marines cesse ou devient sujet à des localités encore peu connues; aussi les mers européennes de ce côté se couvrent-elles de glaces. L'atmosphère répandue au-dessus de la surface de l'Océan atlantique éprouve aussi des mouvements généraux qui influent sur le climat de l'Europe de deux manières. Lorsqu'elle conserve encore sa température d'hiver, elle est souvent attirée sur notre continent, pour y prendre la place de notre atmosphère raréfiée par l'échauffement, surtout dans nos printemps prématurés, et cette espèce de marée atmosphérique, désagréable à l'homme, désavantageuse aux végétaux, est la cause ordinaire de ces retours de l'hiver qu'on remarque dans toute l'Europe occidentale, prin-

cipalement dans le nord-ouest de la France, en Hollande et en Danemark. Lorsqu'après un semblable *flux* de l'atmosphère océanique humide et froide, un vent durable d'est nous amène le froid sec de l'Asie septentrionale et de la Russie, nous éprouvons la rude température qui, chez nos ancêtres les Celtes et les Germains, devait sa plus grande fréquence à l'état inculte de ces contrées. Aujourd'hui que la Russie et la Pologne, moins incultes, reflètent plus de chaleur, les vents d'est sont probablement moins froids, mais en même temps les forêts de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre, éclaircies et en partie détruites, opposent aussi, depuis quatre ou cinq siècles surtout, moins d'obstacles, tant au vent d'est qu'au vent d'ouest. De là ce résultat très-remarquable, que le climat des contrées situées entre les Pyrénées et les Dofrines, est devenu moins froid, mais plus variable. On conçoit par là que la vigne, ennemie des invasions subites du froid, ait trouvé dans le douzième et même dans le quinzième siècle, jusqu'en Lusace et jusqu'en Angleterre, des situations abritées et des températures d'une douceur constante, où, sous la main patiente et soigneuse des moines, elle a pu prospérer un peu, à la satisfaction de ces pères, tandis qu'à présent, sur les mêmes lieux, les raisins ne mûrissent plus.

Au contraire, la culture la plus utile des céréales, ne redoutant pas l'atmosphère océanique ni les changements de température printanière, s'est propagée de nos temps jusque vers l'extrémité septentrionale de l'Europe; le seigle succulent commence à nourrir aujourd'hui les peuples qui jadis ne récoltaient que la légère avoine.

L'influence de l'atmosphère océanique varie au surplus d'intensité et de caractère selon les latitudes. Le même vent qui procure au Portugal un moment de fraîcheur salutaire, peut accumuler dans quelques golfes étroits de la Norvége un air épais et malsain. Les îles Britanniques, totalement immergées dans le climat de l'Océan, éprouvent, dans un moindre degré, ces effets soudains du grand conflit entre les vents maritimes et continentaux que nous venons de décrire; leur température toujours changeante n'admet ni les chaleurs ni les froids extrêmes.

L'atmosphère de l'Océan atlantique, après avoir perdu sa température d'hiver, est encore poussée par-dessus les côtes occidentales de l'Europe, par des vents de sud-ouest, qui peut-être ne sont que des modifications d'un mouvement général de l'air depuis le tropique jusque vers les pôles; alors des vapeurs bienfaisantes viennent se résoudre en pluies tièdes qui fécondent nos champs; et qui, en développant l'arome des plantes, remplissent l'air d'une suave odeur.

Le printemps voyage du sud au nord, dans l'Europe occidentale ou océanique, tandis qu'il ne quitte jamais tout à fait les rivages de la Méditerranée, et qu'il se montre dans le nord-est de l'Europe seulement comme une apparition instantanée. De là résultent plusieurs différences entre ces trois grandes divisions de l'Europe; dans le midi, les forêts et les jardins conservent toujours un reste de vie; mais en revanche, on n'y jouit pas du spectacle ravissant de la résurrection générale et rapide de la nature, spectacle réservé aux régions du nord. Les pays maritimes de l'ouest ont un peu de l'un et de l'autre de ces avantages opposés; les pays intérieurs, rapprochés de l'Asie, présentent dans la perfection les belles horreurs de l'hiver, l'éclat des lacs glacés, la verdure perpétuelle des pins, et le repos majestueux de la nature endormie.

Les trois climats généraux de l'Europe peuvent être figurés par un triangle dont les trois pointes seraient vers le cap Saint-Vincent, le cap Nord, et nord de la mer Caspienne. En suivant dans l'hiver le premier côté du triangle, le froid augmente en allant du sud au nord; si on suit le deuxième côté du triangle, le froid s'accroît avec des variations irrégulières à mesure qu'on marche vers l'orient; le long du troisième côté, le froid reste presque le même en allant du sud au nord. La chaleur de l'été suit d'autres lois générales; dans tout le nord elle acquiert beaucoup d'intensité par la longueur des jours, mais sur le côté océanique du triangle, la température constante de la mer modère cette chaleur; sur le côté asiatique elle devient quelquefois incommode, surtout par le contraste avec le froid plus grand des hivers; enfin sur le côté du triangle tourné vers la Méditerranée, elle varie singulièrement, selon les vents et d'autres causes locales, mais elle diminue généralement vers l'est.

Tels sont les phénomènes généraux de nos climats, dépendants des mouvements de l'atmosphère. Mais il est encore une autre cause générale qui doit y influer: c'est l'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer, et la hauteur des neiges [1] et des glaces persistantes.

Une grande partie de l'Europe centrale, au nord et à l'ouest des Alpes, descend par une pente continuelle vers la mer Baltique, la mer du Nord et l'Océan atlantique. Le plus bas niveau du bord septentrional de ce plan incliné compense sous les rapports de la chaleur les effets naturels de la plus grande proximité du pôle. La Normandie n'est guère plus froide que la Bourgogne, et les hivers du Danemark ne sont pas plus longs que ceux

[1] Voir le tableau des hauteurs de la limite des neiges que nous avons donné tome II, page 272.

de la Bohême. Les végétaux robustes, tels que les chênes, les ormes, les tilleuls, les céréales communes, les plantes de fourrage, prospèrent également sur ce plan incliné à 6 ou 7 degrés de différence. Au contraire, en franchissant les Cévennes et les Alpes, on descend par des pentes extrêmement rapides vers le bassin occidental de la Méditerranée et vers la mer Adriatique; le niveau s'abaisse ici dans l'espace d'un seul degré de latitude autant que dans 6 ou 7 degrés de l'autre côté; le voyageur, qui le matin foulait la neige éternelle, peut se reposer le soir parmi les oliviers et les myrtes; mais, dans cette rapide transition du climat de la Laponie à celui de l'Italie, il ne faut pas espérer de retrouver une zone tempérée bien constante, ni par conséquent la végétation de cette zone dans toute sa beauté; les arbres du nord, exilés sur les flancs méridionaux des Alpes, ne forment pas des forêts aussi imposantes que dans les plaines boréales. Ces remarques ne regardent que l'Allemagne et la France, avec la Lombardie, la Hollande et le Danemark; les autres coupes transversales de l'Europe présentent un tout autre profil. L'ancienne Pologne, sur l'alignement de Memel, Pinsk et Kherson, n'offre presque aucune différence de niveau : le climat des bords du Pont-Euxin et celui des bords de la Baltique devraient donc différer exactement en raison de leur latitude; mais comme le premier est plus rapproché des terres hautes de l'Asie, il ne jouit pas de tous les avantages de sa latitude. Une autre coupe de l'Europe, prise entre la mer Blanche et la mer Noire, par Arkhangel, Moscou et Kherson, nous présente une plaine immense qui s'élève insensiblement dans le milieu, en présentant seulement quelques chaînes de collines, de sorte que le froid, augmenté par l'élévation du niveau dans les parties centrales, se propage librement dans toutes les directions. Si l'on conduit ce profil depuis Pétersbourg jusqu'à Astrakhan, il présente la singularité que le niveau de la mer Caspienne est inférieur de plus de 30 mètres à la mer Baltique et à l'Océan, différence trop peu considérable pour influer sur le climat physique; cependant la température très-élevée qu'éprouve Astrakhan en été n'existerait pas si cette ville était au niveau de Moscou ou de Lemberg; les froids excessifs qui succèdent à ces chaleurs ne se feraient pas non plus sentir dans une plaine si basse et à une latitude de 46 degrés, si une chaîne de montagnes abritait ces régions du nord. Ce sont là les principaux profils de l'Europe, qui contribuent à en modifier le climat général; les particularités remarquables que présentent les péninsules grecque, hispanique et scandinave, appartiennent aux descriptions spéciales.

Les causes générales et constantes des climats européens que nous

venons d'apprécier expliquent d'une manière suffisante les principaux phénomènes que les physiciens ont observés. M. de Humboldt a essayé de les réduire à des formes générales géométriques, par sa méthode des *lignes isothermes* ou marquant la même température moyenne, *isothères* ou marquant la même température d'été, et *isochimènes* ou marquant la même température d'hiver. Cette méthode, excellente pour le but de la physique terreste, donnera sans doute, lorsqu'elle aura été convenablement étudiée et appliquée[1], des résultats utiles pour la géographie.

Nous avons encore à considérer l'humidité de l'atmosphère, circonstance non moins importante que la température. Un savant estimable, M. Schow, croit pouvoir fixer à 68 centimètres la masse ordinaire des eaux pluviales qui tombent annuellement sur l'Europe au nord des Alpes, tandis que la quantité de pluies annuelles au sud des Alpes est de 98 centimètres; mais nous pensons que la pluie cristallisée, c'est-à-dire la neige, rétablit parfaitement l'équilibre, et que toute l'atmosphère européenne, considérée dans la période de trois ou tout au plus de dix ans, offre le même degré d'humidité. Il est plus vrai de dire que le climat océanique de l'Europe est quelquefois, comme en 1817, exposé à une extrême humidité à la suite de la fonte des glaces flottantes, avancées jusqu'à 45 degrés, et que de même le climat méditerranéen, par des vents de sud trop constants, peut éprouver des sécheresses extraordinaires; enfin, qu'une partie des plaines comprises dans le climat asiatique peut également recevoir les vents secs des déserts à l'orient de la Caspienne; mais ces différences s'atténuent dans le résultat d'une période tant soit peu étendue. Le même savant observe avec plus de justesse que les pluies du nord des Alpes tombent plus lentement, plus uniformément, tandis que, dans les pays au sud des Alpes, les torrents qui sortent tout à coup du sein des nuages rappellent les phénomènes de la saison pluvieuse de la zone torride. On peut fixer le nombre de jours de pluie, pour le nord (dans le sens indiqué), à 150 ou 160, tandis que, pour le sud, il ne va qu'à 90 ou 100. Ajoutez-y le nombre de jours de neige, et vous serez frappé de la différence énorme entre ces deux climats. C'est par cette raison que, dans le nord, les petites graminées, amies d'une pluie douce et fréquente, forment ces admirables pelouses que l'Italien impartial est obligé de regretter. C'est à cette température printanière prolongée, combinée avec d'autres causes locales, que le hêtre,

[1] Voir le tableau des températures moyennes que nous avons donné au tome II de cet ouvrage, page 270.

vulgairement appelé fayard (*fagus sylvatica*) en Danemark, doit sa teinte d'émeraude pâle, beauté pittoresque inconnue au midi.

Le sol généralement escarpé de l'Europe méridionale fait encore que les pluies, versées à torrents, tantôt s'y écoulent trop rapidement et tantôt y restent stagnantes; de là un mélange de terres très-fertiles, de rochers dépouillés de terre végétale et de marécages incultivables du pied des Apennins, de l'Olympe et du Parnasse. Les terres peu fécondes même dans e nord ont l'avantage de conserver la couche d'humus végétal et d'être partout également arrosées.

Sous le rapport de la pureté de l'atmosphère, l'Europe jouit encore d'un sort assez heureux; elle ne renferme aucune étendue remarquable de contrées malsaines; les fièvres de marais, aux rivages du Don, dans le bannat de Temeswar, aux environs de Rome et dans l'île de Walcheren; les vapeurs pestilentielles de quelques vallées de la Sardaigne, et les brouillards dangereux de quelques golfes de Norvége, sont des calamités locales; certaines autres maladies épidémiques, telles que la peste en Turquie, la fièvre jaune en Espagne, la *plica* de Pologne, ne tiennent pas même à des causes naturelles, mais aux vices des gouvernements ou aux défauts des peuples. Nous manquons de connaissances médicales pour classer les maladies dominantes en Europe d'après les trois grandes divisions climatologiques de l'est, de l'ouest et du sud que nous avons signalées; ce serait un sujet digne des méditations d'un grand médecin. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que, dans toutes les parties de l'Europe, les hommes vivant avec simplicité et à la campagne arrivent également à un âge avancé; les centenaires sont aussi nombreux dans les montagnes de la Sicile que dans celles de la Norvége, et même la force physique chez les peuples du nord et du midi de l'Europe ne nous paraît pas varier en raison du climat, mais en raison de l'origine des races.

Les végétaux de l'Europe subissent l'influence de trois climats dominants. Sur les côtes occidentales, la moindre intensité du froid laisse prospérer à de hautes latitudes les végétaux qui, ne résistant pas au froid extrême, périssent sous la même latitude dans toute autre partie correspondante du globe. C'est ainsi que plusieurs céréales notamment l'orge et l'avoine, s'élèvent jusqu'au 70ᵉ parallèle en Norvége, tandis que sur les côtes américaines, vis-à-vis, toute culture des céréales cesse à 52 degrés de latitude. Les autres graminées qui couvrent les prés de l'Europe s'étendent bien aussi loin au nord en Amérique, mais elles y croissent moins rapprochées.

Partout ailleurs, les arbres disparaissent vers le 60e degré; ici les pins et les sapins élancent leur tête dans les nues, et même le tendre feuillage du fayard, qui, dans la Pologne russe, n'anime les forêts que vers le 51e et le 52e parallèle, brille avec assez d'éclat en Norvége, au delà du 61e. Le laurier d'Italie ne craint pas l'air libre sur les côtes occidentales de la France, et récemment on a reconnu des végétaux qu'on croyait particuliers au Portugal sur les collines qui environnent Plymouth. Mais il est des plantes auxquelles cette température radoucie ne suffit pas, il leur faut une chaleur plus vive et plus sèche; de ce nombre est la vigne, qui, à partir de la latitude de la Gironde, et plus encore de la Charente, se retire dans l'intérieur du continent, où sa région fait une saillie vers le 50e parallèle.

L'influence du climat asiatique sur la végétation européenne se divise en deux phénomènes distincts: d'abord le froid plus constant exile du nord et du centre de la Russie plusieurs arbres et plantes qui prospèrent sous les mêmes latitudes dans la Germanie et dans la Scandinavie. Pour retrouver l'ensemble de la Flore du Danemark, du Mecklembourg, du Holstein, il faut descendre jusque vers Kief, vers Orel et dans l'Ukraine; c'est là aussi que la culture du poirier et du froment devient assurée et que les chênes prennent tout leur développement. Au contraire, les plantes de la péninsule scandinave et même celles de Laponie paraissent s'être propagées en Lithuanie et dans la Russie centrale à des latitudes peu élevées; le *lichen des rennes,* par exemple, croît encore fréquemment à 54 degrés dans les plaines.

Telle est l'influence du climat sibérien; mais les plaines sablonneuses et salines qui terminent l'Europe vers la mer Caspienne reçoivent une autre influence, celle des vents secs et quelquefois brûlants, venant des déserts qui bordent au nord la Boukharie et qui environnent le lac Aral. Cette cause, jointe au changement de la nature du sol, fait, pour ainsi dire, expirer les forêts européennes vers le Don, le Bas-Volga et l'Oufa. Une nouvelle végétation de plantes salines, mêlée de quelques arbustes, couvre ces tristes plaines. Cependant, à côté du câprier commun, du jasmin et du lilas, s'élèvent sur les bords de la mer d'Azof des pins maritimes qui atteignent 25 mètres de hauteur.

Le troisième côté du triangle européen présente généralement aux influences du climat africain une suite de pentes plus ou moins rapides, terminées au nord par des chaînes de montagnes très-élevées. La végétation *méditerranéenne,* si on peut risquer cette expression, reste donc bornée à une lisière de côtes, à quelques péninsules avancées au midi et aux

îles. C'est là que les yeux du voyageur sont d'abord charmés au delà de toute expression par un spectacle inconnu aux plus belles contrées du nord des Alpes. Les vignes suspendues en festons au haut des ormeaux, les forêts d'oliviers, d'amandiers et de figuiers, la majestueuse symétrie des cyprès et des pins piniers, annoncent une nature nouvelle; bientôt l'écarlate des fleurs du grenadier, l'élégance du myrte, l'arome du jasmin et les suaves exhalaisons des oranges et des citrons, dont l'or brille à travers le feuillage vert foncé, persuadent à tous les sens que vous parcourez le jardin de l'Europe. Mais la réflexion et la science vous font encore remarquer à chaque pas des particularités nouvelles. Dans les campagnes le beau glaïeul, le *convolvulus tricolor,* les narcisses les plus magnifiques, le long de chaque ruisseau une haie sans fin de lauriers-roses; sur l'aride flanc des collines calcaires la pompe variée des cistes; autour des ruines le pittoresque acanthe, tout vous rappelle un changement de la végétation entière : le botaniste reconnaît des espèces étrangères au nord, la *psoralée bitumineuse* (*psoralea bituminosa*) aux fleurs d'un beau violet; le *gaînier commun* (*Cersis siliquastrum*) que l'on cultive dans nos jardins sous le nom plus connu d'arbre de Judée; le *biserrula pelecinus,* plante herbacée à laquelle la forme de son fruit a fait donner le nom vulgaire de *râteau;* il voit plusieurs familles de plantes, telles que les aristoloches, les malvacées, les aroïdes, multiplier extrêmement leurs espèces, et d'autres qui dans le nord sont de simples herbes, prendre la taille d'arbustes, comme la *luzerne en arbre* (*medicago arborea*). Même parmi les humbles graminées et les rustiques roseaux un caractère nouveau se manifeste; les fleurs de la canne à sucre cylindrique (*saccharum cylindricum*), celles du *lygeum spartum,* du *lagurus ovatus,* aux feuilles velues, ont déjà l'éclat de la zone tropicale; l'élévation de l'*arundo donax* nous fait souvenir des bambous; enfin le *chamærops* représente en diminutif la superbe famille des palmiers.

Il est vrai qu'en reportant le regard vers les montagnes qui bornent l'horizon au nord, l'observateur retrouve une partie de la végétation de l'Europe centrale qui, à cause de l'élévation du sol, ressemble à celle des régions septentrionales. Le souffle du nord, le *tramontain,* dépouille de leur feuillage quelques arbres d'Italie; mais, aux bords mêmes de la mer, les lauriers, les myrtes, le romarin, le laurier-thym, le chêne à liége, l'yeuse et le lenstique, composent une zone toujours verdoyante.

A mesure qu'on avance au midi dans les champs de la Sicile ou de l'Andalousie, les formes de la végétation africaine se prononcent davantage. Le roide feuillage de l'agave se marie aux troncs massifs du figuier de l'Inde,

on voit çà et là un dattier se balancer dans les airs. Dans la Grèce, rafraîchie par les vents qui descendent à la fois de l'Hémus et du Taurus, c'est plutôt la végétation asiatique, et peut-être particulièrement celle du Caucase, qui modifie le caractère européen; le platane oriental, le sycomore, le cèdre. assimilent les rivages européens et asiatiques de l'Archipel, tandis que presque à côté d'eux le tilleul, le chêne, le fayard, le sapin, semblent lier les forêts germaniques et karpathiques à celles du Caucase, séparées de la région boisée de Russie par la plaine nue du Don et du Bas-Dnieper. Le plateau intérieur de la Thrace diffère probablement peu de la Moravie; et d'après des botanistes modernes, la flore grecque a trois fois plus de plantes communes avec la Scandinavie que celle de l'Italie. Un abri local, sous les rochers de la Tauride, fait toutefois prospérer les oliviers et les orangers au nord de la mer Noire et à une latitude plus élevée que celle de la Lombardie.

Après les lois distributives générales qui caractérisent la végétation des trois côtés de l'Europe, viennent les lois spéciales qui dépendent de la nature du terrain et de l'élévation du sol. L'influence que la nature chimique et géognostique du terrain peut exercer sur la végétation est encore trop mal déterminée; trop de causes mécaniques, trop d'influences extérieures la modifient, pour que la géographie puisse en tirer aucun résultat général tant soit peu positif. Les rapports avec l'élévation du sol sont mieux connus.

Les forêts de bouleaux montent en Norvége sous le cercle polaire à 482 mètres; mais le saule lainé touche presque aux neiges éternelles, et le bouleau nain n'en reste éloigné que de 300 mètres. Dans la Norvége méridionale, quelques pins prospèrent encore à 975 mètres, et plusieurs sortes de pommes mûrissent à 325 mètres; l'agriculture ne cesse dans les vallées ouvertes au soleil qu'à 585 mètres.

Dans les monts Sudètes l'agriculture cesse à 1,072 mètres. Les forêts se terminent dans les monts Karpathes à 1,364; seulement le *pinus pumilio* s'élève à 1,624 mètres. Il y existe probablement une différence très-grande entre le versant septentrional regardant la Russie, le versant oriental contre le Pont-Euxin, et le versant méridional au-dessus de la plaine de Hongrie; mais ces différences ne sont pas suffisamment observées. Dans les Alpes, les forêts parviennent généralement jusqu'à 1,624 mètres; le sapin à 1,786, l'aune vert à 1,988. Saussure trouva le daphné odorant à 3,470 mètres. Ramond observa cet arbuste sur les sommets les plus élevés des Pyrénées; mais du côté d'Italie les mêmes végétaux et les mêmes arbres

montent de 200 à 250 mètres plus haut. La culture des céréales cesse à 1,072 mètres, et celle de la vigne à 552. Dans les Pyrénées, les grands arbres parviennent jusqu'au niveau de 2,241 à 2,338 mètres; le pin d'Ecosse arrive encore 65 mètres plus haut. Nous ne nous étendrons pas sur la végétation de l'Espagne méridionale et de la Grèce; elle trouvera sa place dans la description de ces contrées. L'élévation de la Sierra Nevada et sa proximité de l'Afrique produisent des contrastes singuliers. Quant à la Grèce péninsulaire, on sait que les sommets des montagnes se couvrent de beaux arbres.

La végétation européenne doit encore être considérée sous le rapport de l'extension des arbres, des arbustes et des plantes les plus importantes pour la subsistance de l'homme ou pour l'exercice de son industrie; ces végétaux occupent généralement les plaines ou les régions de moyenne élévation. Les céréales, si intimement liées à notre civilisation, mûrissent dans toute l'Europe; seulement dans la Laponie, il faut à l'orge des expositions favorables. Le seigle réussit même parfaitement à 64 degrés de latitude en Finlande; mais la récolte est plus assurée quelques degrés plus bas. Le froment est cultivé jusqu'au 62e parallèle, mais c'est entre 50 et 36 degrés de latitude qu'il prospère; les épis sont dix ou douze fois plus gros dans la Calabre qu'en Allemagne. Le maïs, qui paraît avoir été emprunté de l'Amérique, vient jusqu'au 50e degré; et le riz, présent que nous a fait l'Asie, prospère jusqu'au 47e parallèle. La pomme de terre, introduite en l'an 1623, est répandue sur toute notre péninsule. Nous avons déjà parlé de la vigne et de la cause qui paraît en avoir fait rétrograder la culture; elle prospère jusqu'au 45e parallèle dans toutes les expositions; mais de là jusqu'au 50e degré elle fuit le voisinage de la mer du Nord et cherche dans l'intérieur des climats plus stables. Grâce à cette stabilité, elle dépasse en Bohême et en Saxe le 50e parallèle; mais son fruit, trop faiblement échauffé par les rayons solaires, donne un jus trop aigre. Au nord de la région de la vigne, les plantations de houblon, devenues nécessaires à la confection de la bière, occupent de grands terrains; cette plante s'étend depuis le 50 degré de latitude jusqu'au 60e.

La distribution des plantes alimentaires que nous venons de nommer influe beaucoup sur le genre de nourriture des peuples de l'Europe. Une ligne à plusieurs courbures tirée du midi de l'Angleterre par la Flandre française, la Hesse, la Bohême, les monts Karpathes, Odessa et la Crimée, marque à peu près la limite entre les peuples qui boivent habituellement du vin et ceux qui font un usage général de la bière. L'emploi du froment

pour faire du pain est plus général au sud de cette ligne, mais il la dépasse sur quelques points; par exemple, dans l'Angleterre méridionale, le pain de seigle, plus général au nord de la même ligne, reparaît aussi dans plusieurs contrées montagneuses plus méridionales.

C'est une ligne bien plus méridionale, longeant les Pyrénées, les Cévennes, les Alpes et l'Hémus, qui sépare les pays à lait et à beurre des pays à huile. Dans les premiers, grâce aux beaux pâturages, les bestiaux abondent, et la viande, plus succulente, est aussi consommée en bien plus grande quantité. L'homme qui se nourrit habituellement de viande, de bière, de lait et de beurre, doit sans doute avoir un tempérament opposé à celui qui vit de pain, de vin et de mets apprêtés à l'huile; mais ce contraste ne se prononce véritablement qu'entre les anneaux extrêmes de la chaîne, comme, par exemple, entre l'Espagnol et l'Italien d'un côté, et le Suédois et le Russe de l'autre. Les peuples intermédiaires présentent, sous les rapports de la cuisine et de la cave, des rapports singulièrement mélangés. Le Normand français, par exemple, mange autant de viande que l'Anglais, mais il a du vin à sa porte; le Hongrois est dans le même cas: le Bavarois (proprement dit) consomme plus de bière que le Souabe, son voisin. Partout l'introduction de la pomme de terre accroît les aliments farineux, et dans l'Angleterre l'usage immodéré du thé a diminué celui de la bière, même chez le peuple. Enfin, les classes bien élevées, polies et lettrées vivent presque partout de la même manière; elles éludent les effets du climat, elles mêlent les dons d'un pays à ceux d'un autre; elles se déplacent fréquemment; ce qui démontre combien sont confuses et téméraires les distinctions qu'on a voulu établir entre les nations européennes, en se fondant sur la différence de leurs aliments.

Parmi les fruits d'arbres, la cerise et la prune bravent le plus la rigueur des climats septentrionaux. La cerise mûrit près Drontheim, en Norvége, et près Jacobstadt, en Finlande, à 63 degrés; mais en Russie, elle n'atteint qu'à peine le 60e parallèle. Par contre-coup, elle devient rare en Italie, et ne se montre en Sicile que sur les montagnes. La pomme mûrit et se développe dans sa perfection jusque sous le 55e degré; plus au nord, elle durcit tout à coup et cesse de mûrir; de même aux extrémités méridionales de l'Europe, elle perd sa saveur et sa finesse. Peut-être cette circonstance ne résulte-t-elle que de la culture. Mais le groseillier et plusieurs autres arbrisseaux à baies ne prospèrent guère dans le climat méridional de l'Europe. La culture a transporté l'abricotier, et surtout le pêcher, avec un grand succès jusqu'au 50e parallèle; mais ce sont aussi des arbres indigènes

de la montagneuse Arménie et de la région froide de la Perse. La figue mûrit jusqu'au delà du 50e parallèle, mais son véritable climat est celui des extrémités méridionales de l'Europe. L'olivier lutte avec les vents froids des Alpes et les gelées de l'hiver, mais la fréquente destruction des plantations au delà du 44e degré, prouve que sa patrie naturelle est sur les bords mêmes de la Méditerranée, jusqu'à l'élévation de 400 à 665 mètres. De même le vrai climat des orangers et des citronniers ne commence qu'à 43 degrés et demi, aux îles d'Hyères et en Toscane. Sur le territoire de Nice, les oliviers de San-Remo et d'autres points plus septentrionaux, sont, de même que les palmiers-dattiers de Bordighera, des exceptions locales dues à l'abri que fournit la chaîne des Apennins. Le palmier, le cactus, l'aloès et quelques autres végétaux des deux Indes, ne réussissent régulièrement qu'aux environs de Lisbonne, dans l'Andalousie, en Sicile, au-dessous du 40e parallèle. C'est aussi la limite la plus septentrionale où s'est élevée la culture de la canne à sucre, jadis assez active en Grenade, près Tortose, en Majorque et en Sicile.

Deux plantes d'une haute importance pour la vie civilisée, le lin et le chanvre, appartiennent à la presque totalité de l'Europe. Mais le premier prospère davantage dans les températures froides ; sa culture s'étend jusqu'en Finlande, mais non pas en Ostrobothnie, et en Russie jusqu'au delà de Kostroma et de Iaroslaw. Le second réussit parfaitement dans la Pologne, dans l'Oukraine russe, dans l'Alsace, dans le royaume de Valence, en Calabre. Le midi de l'Europe produit du coton et de la soie, mais les récoltes n'égalent pas en abondance celles de l'Amérique et de l'Inde.

En décrivant les trois climats généraux de l'Europe, nous avons considéré la distribution générale des arbres et des arbustes qui viennent sans culture. Le sapin habite toute l'Europe jusqu'au 67e parallèle ; c'est surtout dans le nord qu'il forme de grandes forêts. Le midi, au contraire, voit, depuis le 43e parallèle, les rivages sablonneux de la mer se couvrir du pin maritime, et le pin pinier, qui imite le port du palmier, former de belles forêts dans les Alpes, dans les Pyrénées, au bord du Tage. Les pins *cembra* et *pumilio* appartiennent aux sommets des Karpathes, des Alpes et des Pyrénées. Le pin sauvage et le sapin-mélèze peuvent être considérés comme généralement répandus jusqu'au 68e parallèle. Le pin pesse ne commence qu'au-dessous du 60e parallèle. Le chêne commun, qui ne croît plus en Dalécarlie, se montre encore, mais faible, au 62e parallèle en Finlande ; il n'atteint pas les extrémités les plus méridionales de l'Europe. Le chêne à glands doux orne tout le midi de ses groupes pittoresques. Le chêne-

liége s'étend particulièrement à travers le Portugal, l'Espagne et l'Italie. Le hêtre, qui cesse vers le 60e parallèle, et le tilleul qui s'élève vers le 63e, vont, au sud de la Baltique et dans les îles de cette mer, d'une beauté particulière. Le frêne, l'aune, l'orme, le peuplier noir et le peuplier blanc cessent également vers les 60e et 61e parallèles.

Le peuplier-tremble et le bouleau ne s'arrêtent pas même au cercle polaire; leur feuillage animé semble vouloir égayer les paysages solitaires de la Laponie. Les divers saules et le joli sorbier aiment aussi les régions les plus septentrionales. Les semences légères du saule et du bouleau, emportées par le vent, prennent racine presque aux bords des neiges perpétuelles. Il est singulier que le grossier sureau ne dépasse pas le 57e parallèle, tandis que le délicat lilas étale ses fleurs odorantes jusque sur les bords de la Néva, et jusque parmi les sombres rochers de Falun, en Dalécralie: cet arbuste, charme de nos printemps, existe sauvage en Suisse, selon Haller, et pourrait bien être indigène d'Europe.

Divers arbres du midi ont fait de lents progrès vers le nord, à l'aide de la culture. Le peuplier d'Italie ne dépasse guère la latitude du Danemark. Le platane oriental et l'érable pseudo-platane, ornement commun des forêts de la Grèce, perdent leur éclat au nord des Alpes. Le frêne à manne, si cher à la Calabre, ne réussit guère au delà du 44e parallèle. C'est aussi la limite naturelle générale du laurier, du myrte, du lentisque à mastic, du térébinthier, du buis et du cyprès; ces arbres ne viennent dans touts leur beauté qu'autour de la Méditerranée. C'est aux anciennes colonies grecques que la Crimée a dû l'introduction du laurier, ainsi que celle de l'olivier et de la vigne.

Les lieux incultes du midi, surtout au-dessous du 40e parallèle, se couvrent de cistes, de thym, de romarin, de jasmin et d'autres arbrisseaux odoriférants, mais ils n'ont guère d'autres arbrisseaux à baies que celui qui donne les câpres. Les rochers et les marais du nord, surtout au delà du 60e parallèle, se garnissent au contraire d'arbrisseaux riches en baies salutaires et quelquefois délicieuses, telles que les groseilliers, les *vitis idœa*, le *myrtillus* et le *rubus chamœmorus*.

Le règne animal de l'Europe est encore moins varié que le règne végétal. Les régions du nord et du nord-est, jusqu'à la Baltique et jusqu'au centre de la Russie, offrent à peu près les mêmes particularités. L'ours blanc et le renard bleu y apparaissent de temps à autre sur les rivages de l'Océan glacial. Le renne descend en Scandinavie jusqu'au 61e parallèle, et en Russie, six à sept degrés plus bas. Le *mus lemmus* ou *lemming* fait

ses migrations en ligne droite de l'est à l'ouest, entre le 55e et le 56e parallèle. Le glouton parcourt toute cette région. L'élan se tient généralement plus bas que le cercle polaire; il se montre en Lithuanie et même jusqu'en Prusse. Cette région nourrit encore le mouton de la variété ouralienne ou scandinave, distingué par une laine dure et par les cornes communes aux femelles.

Les plaines nues ou steppes qui bordent la mer d'Azof et la mer Caspienne ont quelques animaux communs avec l'Asie. Le chameau de Bactriane y a retrouvé ses pâturages remplis d'herbes salines. Le mouton circassien ou à longue queue s'est répandu jusque vers l'Oka et le Dnieper. Le léger cheval des Tatars y est resté avec ses maîtres; enfin, le féroce chacal y a suivi la trace des animaux. Mais ce sont là des invasions peu remarquables.

Les grandes plaines fertiles et verdoyantes qui s'étendent depuis l'Oukraine et la Moldavie jusqu'en Danemark et en Flandre, sont le séjour favori des races les plus fortes de bœufs et de chevaux ; ces deux animaux y ont probablement existé longtemps à l'état sauvage; on voit encore de temps à autre en Pologne quelques *urus* ou *aur-ochs*, mot qui dit littéralement bœuf primitif ou ancien : c'est la souche sauvage du bœuf. On trouve dans cette zone, de même que dans toute l'Europe moyenne, une race de moutons identiqne avec celle d'Espagne et d'Angleterre; mais celle-ci a été améliorée par des causes tant naturelles qu'artificielles. La zone moyenne de l'Europe ne comptait pas l'âne au nombre de ses animaux indigènes ; il y a été introduit, mais il y dégénère. Il est rare en Suède et en Russie.

Le cochon se rencontre un peu plus au nord que l'âne : il ne s'y est propagé que depuis peu, ainsi que le chat.

La grande chaîne de montagnes que nous avons suivie sous les noms de Pyrénées, de Cévennes, d'Alpes, de Karpathes et d'Hémus, est habitée par trois espèces particulières, le bouquetin, le chamois et la marmotte: on trouve celle ci jusqu'au delà du 55e parallèle.

Les régions méridionales de l'Europe ont généralement les mêmes animaux que la zone moyenne; car le bœuf et le cheval d'Italie, pour peu qu'ils soient bien soignés, ont des formes aussi robustes et plus vigoureuses que ces mêmes animaux dans l'Oukraine ou dans le Holstein ; mais les invasions des Maures et des Turcs y ont amené le cheval arabe ou *barbe*, dont la descendance a produit l'andalous et d'autres variétés. Nous sommes pourtant tenté de croire, d'après des observations personnelles, que le cheval andalous est à peu près le même que le petit cheval de Norvége (dit

norbagge), et que par conséquent l'un et l'autre descendent d'une souche commune et probablement indigène d'Europe. Il est plus certain que le midi de l'Europe a reçu de l'Asie le buffle, qui ne se trouve pas plus au nord que la Hongrie. Le midi possède aussi, et probablement d'origine indigène, le mouton *mouflon* dans l'île de Sardaigne, et une autre race particulière du même animal, le *strepsiceros* (mouton à *cornes torses*) dans l'île de Candie. L'âne de l'Europe méridionale, s'il n'est pas indigène, vient de l'Asie mineure et de la Syrie.

Tels sont les principaux traits physiques de notre partie du monde.

Tableau des Régions physiques de l'Europe.

RÉGIONS PHYSIQUES.	CONTRÉES Y COMPRISES.	CARACTÈRES PHYSIQUES.
I. *Région Ouralienne centrale.* Latit. 51 — 61 Longit. 67 — 76	L'est de la Russie d'Europe, comprenant les montagnes ouraliennes avec leurs branches entre les 51e et 61e degrés, les bassins de la Kama, de la Viatka, de l'Oufa, de la Bielaia; la partie montueuse du bassin du fleuve Ouralsk (partie occidentale), jusqu'au commencement des steppes Caspiennes; enfin la rive orientale du Volga, depuis l'Ounscha jusque vers Saratof. *Voyez* Régions II, VI, VII.	Élévation des montagnes, 2 à 3 000 mètres. Niveau du Volga près Kazan, 190 mètres. Vent d'est glacial. Vent du sud brumeux sur les montagnes, sec et brûlant dans les plaines. Température moyenne. . . . A Solikamski. — 1,85. Le mercure devient souvent malléable à Iékatherinbourg, à 2 lieues au delà de l'Oural A Perm, 6 mois de neige restante, 2 mois sans gelée. Chaleur et sécheresse extrême à Orenbourg Près Orenbourg, les grains et les légumes gèlent souvent. Rennes. Céréales dans les basses vallées. Noisetiers sur la Kama.
II. *Région Ouralienne maritime.* Latit. 59 — 70 Longit. 55 — 80	Le nord-est de la Russie d'Europe à l'est de l'Onega (rivière), du Scheksna et du Volga, comprenant les bassins de la Dvina, de la Suchona, de la Vitscheda, de la Mezen, de la Petchora, de l'Ousa, ainsi que les revers occidentaux des monts Ourals depuis le 61e degré de latitude. *Voyez* Régions I, III et VI.	Les monts Ouraliens s'abaissent. Glaces le long des rivages jusque vers le 1er juin. Tonnerre très-rare. Variations de vent et de température. Température moyenne. Le mercure devient souvent malléable à Oustioug-Veliki. La Dvina est gelée du 1er novembre au 1er mai. L'agriculture cesse généralement vers le 60e degré. Rennes. Arbustes fruitiers en grande quantité Les pins disparaissent à 61 et 62 degrés.
III. *Région des grands lacs.* Latit. 56 — 66 Longit. 40 — 55	La Finlande, les gouvernements de Petersbourg, d'Olonetz, de Novgorod, de Pleskof, de la Livonie et de l'Estonie. Limite au sud-est, le plateau de Valdaï et d'autres collines; au nord-est, la rivière Onéga. *Voyez* Régions II, IV VI.	Plaine coupée de petites chaînes de rochers. Température moyenne + 4. Petersbourg + 3,8. Uméa + 0.7. Abo + 4,8 (Reaumur). Maximum du froid à Petersbourg — 24. 5 Jours de gelée, temps moyen constant, 112 par an. *ibid.* Jours exempts de neige, 60 par an. Seigle, orge, etc., partout, sur la côte baltique; ils mûrissent difficilement à 61 dégres dans l'intérieur, vers Olonetz Froment, peut mûrir jusqu'au 60e degré en Finlande.

RÉGIONS PHYSIQUES.	CONTRÉES Y COMPRISES.	CARACTÈRES PHYSIQUES.
IV. *Région de la Laponie.* Latit. 64 — 72 Longit. 30 — 58	Les montagnes ou plateaux de la Laponie, avec la Westrobotnie jusqu'au fleuve Uméa, le Nordland de Norvége, les Laponies norvégienne et russe, jusqu'à la plus courte ligne entre le golfe Bothnique et la mer Blanche. *Voyez* Régions III et VI.	Les montagnes de la Norvége s'abaissent à 67 degrés de latitude. Chaîne littorale de Laponie, 1 à 1,300 mètres Plateau du versant des eaux, 600 à 750 mètres. Beaucoup de lacs gelés jusqu'au mois de juin. Les golfes de la mer du Nord dégèlent vers le 10 mai Température moyenne, au cap du Nord 0, 0; à Wadsëe (au nord-est) — 0, 77; à Enontakis + 2, 8. Température moyenne de l'été au cap Nord. + 6, 3; à Enontakis, + 12, 7. Culture d'orge et avoine, par-ci, par-là. Pins et sapins jusqu'à 67 degrés. Rennes. Arbustes fruitiers.
V. *Région de la Scandinavie.* Latit. 55 — 66 Longit. 23 — 37	La Péninsule scandinave, au sud d'une ligne tirée de l'île de Donnaöe, 66e latitude nord à Uméa, 64 latitude nord de long du fleuve Uméa. Subdivisions : 1. *Haut-Pays* ou *Norvége.* 2 *Suède au nord des lacs* Vener, *etc.* 3. *Gothie* ou *Suède au sud des lacs.* *Voyez* Régions IV et X.	Montagnes de 2.500 mètres, placées sur un plateau de 1,000 mètres. Pente générale au sud et à l'est. Température moyenne à Stockholm, + 5,7; à Christiania, + 6; à Trondheim, + 4, 4. Climat brumeux et pluvieux sur l'Océan; maximum de froid à Bergen, ÷ 12. *Idem* venteux et serein sur la Baltique; maximum de froid à Upsal, ÷ 22. Céréales cultivées partout. Arbres fruitiers rares au delà de 60 degrés. Forêts de pins, sapins, mélèzes, vers 66 deg. Chênes, vers 60 degrés.
VI. *Région de la Russie centrale.* Latit. 51 — 60 Longit. 50 — 67	Parties élevées du bassin de la Dvina, du Dnieper et du Don; tout le bassin de l'Oka et de ses rivières tributaires; tout le bassin occidental du Volga, avec ceux du Mologa, et de Sura, jusqu'à Saratof. Limites à l'ouest, la Bérésina et le Dnieper; au sud, l'escarpement des terres depuis les chutes du Dnieper jusqu'à Tzaritzin. *Voyez* Régions I, II, III, VII, VIII et IX.	Plateau élevé à Valdaï, de 350 à 400 mètres. Pays ouvert à tous les vents. Température moyenne + 4 à 5. En 1791, thermomètre sous zéro pendant 177 jours à Moscou. Froids extrêmes momentanés. A Moscou 30 degrés. A Saratof, le 3 février 1803, le mercure devint malléable. Le Volga, près Nijégorod, gèle le 25 novembre, dégèle le 5 avril. *Idem* près Kazan, gèle le 1er novembre, dégèle le 25 avril. L'Oka, près Orel, gèle le 25 novembre, dégèle le 25 mars. Seigle, orge, etc. Pommiers et pruniers jusqu'au 55 degré. Le renne disparaît.
VII. *Région des plantes scythiques.* Latit. 51 — 43 Longit. 40 — 70	La plaine qui s'étend entre les pieds des montagnes d'Oural et le Caucase, arrosée par le bas Oural, le bas Volga, le Kouma, le Manytch, et qui ensuite forme la partie basse des bassins du Don, du Donetz, du Dnieper jusqu'au Dniester. Subdivisions : 1 *Plaine Caspienne.* 2. *Plaine Pontique.* 3. *Tauride*, appendice très-distinct, formant une région exceptionnelle.	Plaines sablonneuses, argileuses, imprégnées de sel, plus élevées dans la deuxième subdivision. Montagnes de la Tauride, isolées dans cette région. Le Volga gèle pendant deux mois. Mer d'Azof gèle en entier. Maximum du froid à Astrakhan ÷ 23, 7 (V. *Upsal*) *Idem* de chaleur + 36 Maximum de froid à Odessa ÷ 31 en 1803. Température moyenne, probablement + 7.5. Débordements du Volga sans fertiliser le sol. Disette d'arbres et de céréales, augmentant vers l'est. Sol limoneux et fertile au bord des fleuves. Bœufs, chevaux. Au midi le chameau.

RÉGIONS PHYSIQUES.	CONTRÉES Y COMPRISES.	CARACTÈRES PHYSIQUES.
VIII. *Région des plaines sarmatiques.* Latit. 50 — 58 Longit. 19 — 82	La Silésie, les pays entre l'Oder et la Dvina, toute la Pologne propre, la Prusse propre et la Lithuanie, jusqu'au partage des eaux entre la Vistule et le Niemen, d'un côté, le Dnieper et le Dniester de l'autre côté, et encore au delà de cette ligne les marais de Polésie et les plaines de Volhynie, de Podolie, de Kiovie jusqu'à l'escarpement qui coupe le lit du Dnieper à ses cataractes. *Voyez* Régions VI, VII, XIII.	Plaine argilo-sablonneuse, humide et fertile. Niveau des bords de la Vistule, Varsovie, 195 mètres. Plateau de la Prusse orientale, élevé de 200 mètres, Partage des eaux entre la mer Noire et la Baltique dans une plaine très-basse. La Volhynie s'élevant en sens contraire de la direction du Dnieper. Rivières très-encaissées en coulant vers la mer Noire. Température moyenne : à Varsovie + 9, 2; à Vilna + 8, 7. Maximum du froid à Varsovie ÷ 15, 9. Forêts de chênes, de pins, jusqu'au bord de la mer Baltique, et jusqu'à l'escarpement de la plaine volhynique vers les steppes pontiques. Des milliers de petits lacs, vers la Baltique, à 20 lieues de ses rivages. Point de vignes. Toutes les céréales. Bœufs, chevaux.
IX. *Région des plaines cimbro-germaniques.* Latit. 50 ½ — 57 ½ Longit. 19 — 32	Le bassin du Rhin, depuis Coblentz, la basse Belgique, la Hollande, toute l'Allemagne septentrionale, au nord des montagnes du Harz; les contrées entre l'Elbe et l'Oder, le Jutland avec les îles danoises de la Baltique.	Plaines argileuses bordées de tourbières. Hauteurs de 400 mètres dans le Jutland. Dans le Mecklenbourg, de 200 mètres. Toutes les céréales. Forêts jusqu'à 5 ou 10 lieues de la mer d'Allemagne Vents de nord-ouest dominants et nuisibles aux grands végétaux. Bruyères dans les plaines hautes. Fertilité extrême dans les *marsches* ou terres d'alluvion. Température moyenne : à Bruxelles + 10, 5; à La Haye, 9, 8; à Berlin, 8, 2; à Copenhague, 7, 6. Grands froids ordinaires : à Bruxelles, — 10, 1 : à Franecker, 14; à Berlin, 12, 6 à Copenhague, 11, 9.
X. *Région des îles Britanniques.* Latit. 50 — 61 Longit. 7 — 19 ½	Subdivisions : 1. *Plaine d'Angleterre.* 2. *Montagnes Cambriques.* 3. *Région centrale des collines de Derby à Edimbourg.* 4. *Montagnes Calédoniennes.* 5. *Irlande.* On doit encore y comprendre les *îles Færö*, à 62 degrés lat.	Montagnes de 1,250 mètres au nord-ouest. Plaines calcaires au sud. Lacs en Écosse. Marais mouvants en Irlande. Température moyenne : à Londres, + 10, 2 (Réaumur); à Dublin, + 9, 5; à Edimbourg, + 8, 8. Moyenne des grands froids à Londres, ÷ 5, 6. Climat variable partout, très humide et doux en Irlande. Hivers incertains. Céréales, forêts, comme la région IX au nord, et au midi comme la région XIV.
XI. *Région Hercynio-Karpathienne.* Latit. 46 — 52 Longit. 25 — 44	Les monts et plateaux du Westerwald, vis-à-vis Coblentz, ceux de la Hesse, du Harz, de la Thuringe, de la Franconie, la Saxe électorale, les Sudètes, la haute Silésie, la Moravie, les Karpathes avec une partie de la Galicie, de la haute Hongrie et de la Transylvanie. Subdivisions : 1. *Région Hercynienne propre :* les pays montueux de Franconie, du Harz, etc. 2. *Région des monts Sudètes :* la Bohême, la Moravie. 3. *Région des monts Karpathes*: la haute Hongrie. 4. *Région des monts Daciens* ou la Transylvanie.	Élévation des Sudètes 1,600 mètres, les Karpathes 2,600 mètres, les Alpes daciennes 3 000 mètres. Plateaux de Saxe 200 mètres, de Bohême 400 mètres, de la haute Hongrie et de la Transylvanie 600 mètres. Forêts humides. Rivières nombreuses. Peu de lacs. Grands froids à Lemberg ÷ 22 à 28; à Prague ÷ 17, 2 (Réaumur). Température à Prague, + 9, 7. Elle va en refroidissant à l'est Vigne végète dans les expositions abritées jusqu'au 51ᵉ degré. Avoine, seule céréale dans les Karpathes. *Pinus cembra* et *pumilio*, derniers arbustes.

RÉGIONS PHYSIQUES.	CONTRÉES Y COMPRISES.	CARACTÈRES PHYSIQUES.
XII. *Région des vallées danubiennes.* Latit. 48 ½ — 43 Longit. 34 — 47	L'Autriche inférieure, presque toute la Hongrie, la Bosnie et la Servie en partie, la Bulgarie, la Valachie, la Moldavie, Bessarabie. Subdivisions : 1. Plaines du Danube moyen. 2. Plaines du bas Danube. 3. Collines du penchant méridional des Karpathes. 4. *Id* du penchant septentrional de l'Hemus, etc. 5. *Id* du penchant oriental des monts Daciens *Voyez* Régions VII, XI, XIII.	Chaînes avancées des Alpes et des Karpathes dans la 1re subdivision. Deux *détroits* terrestres ou étranglements de vallée: 1° au nord de Bude; 2° près d'Orsova. Élévation de Vienne 157 mètres; de Semlin 29 mètres. Plaines à perte de vue, salines et bitumineuses, dans la 1re subdivision. Marais immenses le long du bas Danube. Température moyenne: de Vienne + 10,3; de Bude 10,6; à Galatz (en Moldavie) 8, 9. Chaleurs extrêmes dans les plaines de la Hongrie. Froids vifs en Bosnie sur la pente nord. Vents froids de Russie en Moldavie. Le bas Danube gèle long-temps. Vignes, froment sur les collines, riz, et buffles dans les bas de la 2e et 3e section.
XIII. *Région des Alpes.* Latit. 43 — 49 Longit. 20 — 34	1. L'*Alpine propre :* les Alpes, avec les plus hautes vallées, telles que la Savoie, le Valais, l'Uri, les Grisons, le Tyrol, etc., etc. 2. La *Subalpine germanique* ou du *nord :* Berne, Zurich, haute Souabe, Bavière, haute Autriche Styrie. 3. La *Subalpine italienne* ou du *sud-est* toute la vallée du Pô, de l'Adige, de la Piave, etc. 4. La *Subalpine française* ou du *sud-ouest :* tous les bassins de Saône, Rhône, Durance, Gard, Hérault, etc. (France *rhodanique.*)	Élévation générale des montagnes de 3 à 5.000 mètres. Plateaux de Bavière, de Souabe, 4 à 500 mèt., de Piémont 300 mèt. de Viennois, *idem.* Plaine de la Lombardie, 60 mètres. Lacs nombreux au nord-ouest et au sud-est des Alpes. Température moyenne de la région Alpine : à Berne + 9,4; à Zurich 8, 8; à Genève 9, 6. *Idem* de la Subalpine du nord : à Ratisbonne + 8 9; de la Subalpine de l'ouest : à Dijon + 11, 2; à Vienne + 12,3; à Marseille, 15; de la Subalpine du sud-est à Milan + 13,2. Les lagunes de Venise gèlent quelquefois. Productions de tous les climats européens, sur la pente méridionale, selon les niveaux. Flore de Laponie sur les sommets; palmiers aux bords de la mer. La Subalpine germanique, moins abaissée et exposée au nord, atteint à peine le véritable climat de la vigne.
XIV. *Région de la France océanique.* Lat. 42 ½ — 13 — 23 Longit. 13 — 23.	Les bassins de la *Seine*, de la *Loire* et de la *Garonne* avec toutes leurs rivières secondaires et intermédiaires Subdivisions : 1. *La Cévennique.* 2. *La Garumnique.* 3. *La Ligerienne centrale.* 4. *L'Armoricaine.* 5. *La Séquanique.* 6. *La Jura-Vogésique.*	Le sommet de la région offre un plateau élevé de 4 à 600 mètres, couronné de montagnes volcaniques de 1,500 à 2,000 mètres. Le reste de la région est en plaines, avec des hauteurs et des collines peu considérables. Peu de lacs. Rivières peu profondes. Température moyenne, région séquanique : à Paris + 10, 6; à Laon + 8, 5; région armoricaine : à Saint-Malo 12, 3; Nantes 12, 6; région garumnique : Bordeaux, 13, 6; mais dans la région centrale, à 46 degrés; Clermont + 10 à 415 mètres d'élévation absolue. La température moyenne du mois le plus froid est à Bordeaux + 5, 0; à Nantes + 3, 9; à Clermont ÷ 2, 2. La vigne passe 49 dég., mais fuit la proximité de la mer. Laurier en pleine terre à Brest. Froment jusqu'à 1,000 mètres d'élévation.
XV. *Région du mont Hémus et de l'Archipel.* Latit. 35 — 43 Longit. 35 — 46	Les montagnes de la Dalmatie, de la Macédoine, de la Romanie, avec toutes les presqu'îles et les îles de la Grèce, y compris la Crète. Subdivisions : 1. La *Hémique,* jusqu'à l'Acius	Élévation des montagnes, généralement inconnue. La neige tombe quelquefois au milieu de l'été sur l'Hémus, et même dans l'île d'Andros. Vent d'est frais et salubre. Vent du sud et du sud-est malsain dans beaucoup de localités. Oliviers, orangers, myrtes, au sud du mont

RÉGIONS PHYSIQUES.	CONTRÉES Y COMPRISES.	CARACTÈRES PHYSIQUES.
	2. L'*Albanique, y* compris la Dalmatie. 3. La *Pindo-Héliconienne.* 4. Le *Péloponese.* 5. Les *Cyclades.* 6. *Crète.*	Hémus. Vignes sur le rivage de la mer. Climat variant de canton à canton. Constantinople, placée entre le Taurus et l'Hémus, a l'hiver plus rude que Venise.
XVI. *Région des monts Apennins.* Latit. 36 — 44 ½ Longit. 25 — 36	L'État de Gênes, la Toscane, l'Etat de l'Eglise, Naples, la Sicile, avec Malte, la Sardaigne et la Corse. 1. La Péninsule (*Apennin*). 2. La Sicile *Etna*). 3. Sardaigne et Corse (*Anti-Apennin.*	Dans la Péninsule. les penchants nord et est des Apennins sont sensiblement plus froids que les penchants ouest et sud. Rome température moyenne + 15. . . . . . Mois le plus froid + 5, 7, à peu près comme Montpellier. Chaleurs extraordinaires causées par le sirocco Vapeurs malsaines en Sardaigne, aux marais Pontins, etc., etc. Vignes comme à la région XV. Canne à sucre, en Calabre, en Sicile. . . . .
XVII. *Région de la Péninsule hispanique.* Latit. 36 — 43 ½ Longit. 8 — 21	L'Espagne et le Portugal 1. Région d'Ebro ou de l'Ebre (*Iberia*). 2. Région des montagnes Actériennes, etc. (*Cantabria*). 3. Région du Duero (*Duriana*). 4. Région du plateau central (*Celtiberia*) 5. Région du bas Tage (*Lusitania*). 6. Région du Guadalquivir (*Bœtica*).	Montagnes peu inférieures aux Alpes. Neige éternelle sur les Pyrénées, la Sierra Nevada et Pentata, sur les monts d'Europe, en Galice. Humidité extrême sur les côtes nord. Aridité du plateau central. Salubrité particulière de Valence et Murcie, grâce aux expositions orientales. Les froids les plus vifs, au pied des Pyrénées — 6; à Madrid — 3; à Cadix + 7. Les chaleurs : dans les Asturies + 24; à Madrid + 27; à Cadiz + 31. Lisbonne, température moyenne + 16, 5. La fièvre jaune ne monte pas au-delà du niveau de 150 mètres.

Remarque générale. Nous avons cherché à déterminer les 17 régions, d'après une combinaison de tous les caractères physiques, à l'instar des *familles botaniques.*

LIVRE CENT TRENTE QUATRIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Considérations générales sur la géographie politique de l'Europe. — Nations classées par langues et par religions. — Divisions politiques, gouvernements, populations, etc.

Les origines des peuples européens exigeraient un ouvrage particulier, tant ce sujet intéressant a fait naître de systèmes savants ou ingénieux, et tant ces diverses opinions laissent encore subsister de difficultés, dont quel-

ques-unes sont peut être insolubles, parce que l'incurie a laissé périr les monuments. Nous nous contenterons donc de traiter généralement cette question, en ne nous arrêtant qu'aux faits qui nous paraissent les moins susceptibles de controverse.

Rappelons d'abord quelques principes déjà indiqués dans l'*Histoire de la Géographie.* Les noms généraux donnés aux peuples européens par les Grecs et les Romains, sont aussi vagues et aussi insignifiants que les termes d'*Indiens* chez nos voyageurs, ou de *Tatars* chez nos orientalistes. Il faut interpréter les témoignages des anciens par les langues, seuls monuments authentiques. Les noms de fleuves et de montagnes sont des témoignages authentiques lorsqu'on peut en fixer l'époque. Il faut bien se garder de la prétention de faire remonter à un centre unique tous les éléments de la civilisation et tous les mouvements des peuples. Il ne faut croire à des migrations des peuples que sur des preuves très-positives, et dans les limites rigoureuses qui résultent de ces preuves. Les migrations des hordes asiatiques n'ont que peu changé la population, et moins encore les langues; quant aux migrations des nations européennes, ce sont plutôt des expéditions d'armées conquérantes; elles ont formé des castes et modifié des langues; mais le fond des populations reste le même. Il ne faut chercher ni en Asie ni en Éthiopie des origines obscures qui font négliger les faits certains et à notre portée. Il y a eu dans toute l'Europe, notamment parmi les *Turdetani*, parmi les Celtes, parmi les Scandinaves, parmi les Étrusques, des foyers de civilisation contemporains de la civilisation primitive des Hellènes. La plupart des nations anciennes, et notamment les Étrusques, les Thraces, et les Scythes, étaient composées de *castes,* ou d'une tribu dominante ayant sous elle des tribus vassales, souvent de race très-différente. Des langues sacerdotales, sorties des temples, ont régularisé les idiomes sauvages de l'Europe primitive. Les castes sacerdotales communiquaient entre elles à de grandes distances. Avant ces faits historiques reconnaissables, il existait un chaos indéfinissable de petites tribus, et même de simples familles, qui s'avançaient, s'arrêtaient, se chassaient, se mélangeaient au gré de leurs besoins et de leurs caprices. Il nous reste de cette époque quelques faits inexplicables, tels que des rapports isolés de racines, de formes grammaticales, de noms même. On ne doit ni *systématiser* ces faits obscurs, ni les dédaigner.

Les langues européennes se divisent en deux grandes classes: 1° celles qui se ressemblent entre elles, et qui toutes ont des rapports avec le sanskrit et le persan; 2° celles qui ne présentent guère ces traits de ressem-

blance. Dans la première classe, on distingue le grec et en partie le latin, l'esclavon avec ses branches, les langues germanique et scandinave; dans la seconde, se trouvent le finnois, le celte et le basque. Cette différence radicale indique-t-elle *deux* invasions différentes de peuples asiatiques? N'indique-t-elle que deux époques de civilisation? C'est ce que nous n'entreprendrons pas de discuter.

Dix familles distinctes de peuples existent encore en Europe; mais ce sont en partie les plus anciennes qui ont conservé le moins de force numérique, comme dans une forêt les vieux chênes dépérissent, tandis que leurs rejetons plus jeunes étalent au loin de nombreux rameaux. On pourrait même un jour réduire ces dix familles à cinq ou six.

Les *Grecs*, dont les Pélasges (*Pelasgi*) étaient une très-ancienne branche après avoir peuplé de leurs colonies la plupart des rivages de la Méditerranée, ne vivent plus que dans quelques provinces de la Turquie, principalement dans les îles de l'Archipel et dans le Péloponèse. La langue *grecque moderne* est une fille de l'ancienne, dont les traits, quoique altérés par le malheur et l'esclavage, charment encore jusqu'à ses barbares oppresseurs.

Les *Albanais* sont les restes des anciens *Illyriens* qui se mêlèrent d'abord avec les Grecs-Pélasges, et plus tard, avec les Grecs modernes, mélange qui a pourtant laissé subsister assez d'éléments de leur ancienne langue, pour y reconnaître quelque parenté avec le germanique, avec l'esclavon, et au total un caractère européen. Il ne reste aucune trace distincte de la race particulière qui est censée avoir habité la Thrace et les pays voisins du Danube; peut-être n'était-ce qu'une réunion de peuples de diverses familles surtout phrygiennes, slavonnes, celtiques et pélasgiques; peut-être aussi la *langue thracique* proprement dite était-elle la souche commune du phrygien, du grec, de l'illyrien, peut-être du dace ou *dake*. C'est vers la Thrace, le mont Hémus, le bas Danube, que remontent les plus anciennes origines reconnaissables des peuples européens; mais les indices se confondent dès qu'on veut traverser l'Asie-Mineure, ou faire par le nord le tour du Pont-Euxin.

Les *Turcs*, envahisseurs modernes de la Grèce, appartiennent à la même race que les *Tatars*, disséminés en Russie depuis la Crimée jusqu'à Kazan, et dont une colonie s'est établie en Lithuanie. Étrangère à l'Europe, ou du moins n'y ayant occupé anciennement que les régions ouraliennes extrêmes, au nord de la mer Caspienne, cette race y est aujourd'hui domiciliée, et probablement établie pour des siècles. Mais les Turcs se sont incorporé un

grand nombre de familles grecques, et une partie des anciennes nations, tant de l'Asie-Mineure que de la Thrace. Les Turcomans, dont une branche est établie en Macédoine, ont conservé leur rang asiatique sans mélange.

En nous portant vers le nord-est de l'Europe, nous distinguons deux grandes familles de nations et de langues, probablement indigènes depuis des milliers d'années, quoique les noms de *Slaves* et de *Finnois* n'aient pas frappé les oreilles dédaigneuses des Grecs et des Romains. Ces deux races populeuses ont occupé, dès les premières lueurs de l'histoire, tous les pays compris sous les noms vagues et en partie chimériques de *Scythia* et de *Sarmatia*, car tous les noms topographiques de ce pays viennent du slavon ou du finnois, excepté quelques-uns, en petit nombre, qui sont dus à l'empire momentané des Scythes, des Sarmates, des Ostrogoths, des Huns, successivement conquérants et dominateurs de ces vastes plaines. Il est probable que les Scythes-royaux, tribu mède, dominaient sur des tribus finnoises et slavonnes qui formaient les castes d'agriculteurs et de pasteurs. Les Sarmates paraissent une horde mongole ou tatare, mêlée avec les Scythes et leurs vassaux; les Huns étaient une autre tribu mongole ou tatare; l'une et l'autre venant des bords du Volga et de la mer Caspienne. A la *même* époque où ils se montrent dans ces lieux, les bords du Dnieper et de la Vistule étaient déjà peuplés de nations slavonnes et finnoises. C'est un point incontestable auquel nos lecteurs doivent tenir.

Les nations slavones se divisent, d'après leurs idiomes, en trois branches: 1° les *Slavons orientaux,* comprenant les *Russes,* mélange de Roxelans, de Slaves et de Scandinaves; les *Rousniaques* en Galicie, les *Slavons danubiens* ou Serviens, Esclavons, Croates et autres; les soi-disant *Wendes* d'Autriche; 2° les *Slavons occidentaux,* composés des *Polonais*, des *Bohèmes* ou *Tchèkhes,* des *Slovaques* de Hongrie, des *Sorabes* ou *Serbes* dans la Lusace; 3° les *Slavons septentrionaux* ou les *Venedi* des Romains, les *Wendes* des anciens Scandinaves, grande race plus anciennement civilisée, mais aussi plus anciennement mélangée que les deux autres: elle comprend les restes des Wendes germaniques, tels que Polabes, Obotrites et Rugiens, fondus avec les Allemands leurs vainqueurs; les Poméraniens, entre autres les Kassubes, subjugués par les Polonais; les anciens Prussiens, *Prutzi* ou *Pruczi*, exterminés ou réduits en esclavage par les chevaliers teutons; enfin les *Lithuaniens* ou *Lettons*, seule branche qui ait conservé un reste de son ancienne langue, quoique mêlée de scandinave et de finnois.

Les *Valaques* et les *Moldaves*, dans l'ancienne Dacie et les pays voisins, sont un mélange d'anciens Gètes, de Slavons et de Romains ; mais ces derniers y ont si longtemps dominé que leur idiome s'y est conservé. Aussi doit-on compter la langue valaque ou la langue moldo-valaque parmi les filles du latin.

Les *Bulgares* sont une tribu tatare venue des environs de Kazan, ou peut-être elle dominait sur des vassaux finnois ; arrivée au pied du mont Hémus, elle s'est mêlée avec les Slavons danubiens, dont elle a en partie adopté la langue.

Les *Finnois*, que Tacite a désignés sous le nom de *Fenni*, et Strabon sous celui de *Zoumi*, errent probablement depuis un temps immémorial dans toute la plaine orientale de l'Europe, et quelques-unes de leurs tribus, peut-être mélangées, ont été comprises par les Grecs parmi les Scythes d'Europe. Leurs restes ont été repoussés par l'accroissement immense de la famille slavonne vers le nord et l'est. Les *Lapons*, probablement mêlés de Huns; les *Finnois* propres en Finlande; les *Esthes*, les *Lives* ou Livoniens anciens, les *Permiens* ou *Biarmiens*, mêlés de Scandinaves, particulièrement de Norvégiens qui, au dixième siècle fondèrent parmi eux un État puissant ; enfin les *Hongrois* ou *Magyars*, mélange de tribus finnoises et turques, dominé par des Persans et des Boukhares : telles nous paraissent être les branches avérées de la race finnoise que les Russes nomment tchoude. Sans doute on peut avec quelque raison en détacher les Hongrois, en les classant à part comme un peuple mixte, quoique très-ancien.

Les *Samoïèdes,* les *Siriaines,* les *Tchérémisses,* les *Mordoins,* paraissent être des tribus nomades venues d'Asie, et qui, subjuguées tour à tour par les Bulgares, les Hongrois et les Permiens, ont adopté des mots de plusieurs langues, de sorte que leur origine est devenue incertaine.

A l'ouest des Slavons et des Finnois, dans le centre et le nord de l'Europe, demeurent les nations de la famille *teutonique.* Les *Allemands,* les *Scandinaves* et les *Anglais* sont les trois principales divisions politiques; mais il est nécessaire, sous le rapport de la langue, de subdiviser les Allemands en deux branches, celle des montagnes ou du midi, et celle des plaines ou du nord. Les durs et rauques dialectes du *haut allemand* embrassent la *Suisse,* la *Souabe* avec l'*Alsace,* la *Bavière,* les *États autrichiens,* la *Silésie* et la *Transylvanie ;* les idiomes plus doux et plus flexibles du *bas allemand* se subdivisent de nouveau et très-distinctement en *hollandais* et *flamand,* restes de l'ancien belge, en *frison,* répandu du Zuyderzée jusque dans le Sleswick, et en *bas* ou *vieux saxon,* parlé depuis la West-

phalie et le Holstein jusque dans la Prusse orientale. Enfin, entre ces deux variétés de l'allemand, presque aussi différentes entre elles que l'italien et le français, on trouve les idiomes de la *Saxe* proprement dite, de la *Franconie,* et de la classe supérieure en *Livonie* et *Esthonie,* idiomes qui tiennent au haut allemand par la forme des mots, et au bas allemand par la douceur de la prononciation.

Les nations scandinaves, divisées en *Suédois, Goths, Norvégiens, Danois* et *Jutlandais,* forment une famille très-anciennement séparée et parfaitement distincte des nations allemandes, parmi lesquelles cependant les Hollandais, les Frisons et les bas Saxons s'en rapprochent. Les restes de l'ancien scandinave, tel qu'il était au neuvième siècle, subsistent dans le *dalécarlien,* dans le *vieux norvégien* des vallées des Dofrines, dans l'*islandais,* avec le dialecte des Fœrö et l'idiome appelé *norse* des îles Shetland. Les deux langues, ou pour mieux dire dialectes modernes, le *suédois* qui règne en Suède sur les côtes de Finlande, et le *danois* qu'on parle aussi dans la Norvége, sont également deux branches de l'ancien scandinave, mais appauvries, adoucies et affaiblies par la civilisation. Un troisième dialecte, le *jutlandais,* conserve encore les traces de l'ancien anglo-saxon, qui s'y est mêlé à l'ancien scandinave.

Les *Anglais* et les *bas Écossais* ne sont que des colonies successives de Belges, de Saxons, d'Anglo-Saxons, de Jutlandais et de Scandinaves, dont les dialectes, naturellement fondus ensemble, produisirent le *vieux anglais* ou l'*anglo-dano-saxon,* langue qui fut corrompue par l'introduction violente d'une foule de locutions latines francisées, apportées par les Normands ; s'étant depuis de nouveau réformée et rapprochée de son origine, elle est devenue l'*anglais moderne;* mais il existe dans le Suffolk, l'York-shire et la basse Écosse, d'anciens dialectes plus rapprochés des langues teutoniques.

L'occident et le midi de l'Europe sont aujourd'hui le domaine des *langues romaniques* ou dérivées du *latin;* mais il faut d'abord y remarquer les restes des anciennes nations et langues opprimées et subjuguées. Il ne reste aucune trace distincte des *Étrusques,* des *Ausoniens,* des *Osques,* et d'autres peuples, soit indigènes, soit anciennement établis en Italie. Les noms des *Celtes* et des *Ibériens* ont également disparu dans la France, l'Espagne et les îles Britanniques; mais il y reste, sous d'autres dénominations, des monuments vivants de ces antiques et grandes nations.

Les *Basques,* resserrés aux pieds des Pyrénées occidentales, conservent une langue des plus originales et des plus mémorables de notre partie du

monde; il paraît maintenant prouvé que cette langue est un reste authentique de la langue générale de l'*Ibérie,* c'est-à-dire de l'Espagne orientale et méridionale; elle régnait aussi sur la Gaule aquitanique.

Les *Celtes* sont une des races primitives européennes les plus répandues. L'histoire la plus ancienne de l'Europe nous les montre établis le long des Alpes et à travers toute la Gaule, d'où ils ont émigré, à une époque très-reculée, dans les parties centrales et occidentales de l'Espagne, ainsi que dans les îles Britanniques. Des migrations postérieures en firent refluer les essaims sur l'Italie, la Thrace, et même l'Asie mineure. Il en reste une branche très-ancienne, les *Hiberniens* ou *Irlandais* indigènes, dont, selon quelques-uns, les *hauts Écossais* sont une colonie. La langue *erse* ou *gaélique* est le seul monument authentique de l'ancienne langue celtique; mais on sent qu'une nation aussi répandue, aussi vagabonde, a pu s'incorporer plusieurs peuples, parlant peut-être des idiomes aujourd'hui éteints.

Les anciens *Belges* étaient, à une époque quelconque de leur histoire, un peuple mixte de Celtes et de Germains; on pourrait même soutenir avec avantage que dans leur origine ils n'étaient que Germains. Ayant conquis une partie de l'Angleterre et de l'Irlande, ils s'y mêlèrent avec les Celtes purs; les uns et les autres furent repoussés par les Anglo-Saxons dans le pays de Galles, dans le Cumberland et le Cornouailles, d'où une partie retourna sur le continent et peupla la Basse-Bretagne. La langue galloise, encore vivante, est un débris de la langue des Belges, débris très-différent de ce qui reste des Celtes véritables. Plus moderne, l'idiome bas-breton est encore d'une nature plus mixte. Les Gallois appellent leur langue le *kumraigh* ou *kymri,* d'où les auteurs latins du moyen âge ont tiré le nom de *Cambriens;* mais c'est sans raisons suffisantes que quelques systèmes ethnographiques en font des *Cimbres.*

Telles sont les trois anciennes races indigènes de l'occident de l'Europe. Les Romains y ont porté leur langue, surtout le dialecte populaire, la *romana rustica,* qui, en se mêlant avec les langues indigènes, dut de très-bonne heure produire des idiomes provinciaux, quoique le latin classique régnât dans les villes et dans l'église. L'irruption des peuples du Nord, tous ou presque tous de la race teutonique, introduisit un nouveau mélange, et surtout une nouvelle grammaire, dans les dialectes latino-gaulois et latino-ibériens. La langue *romane,* préparée depuis des siècles, parut presque au même instant dans tout l'occident romain. De là sortirent l'*italien,* avec ses dialectes *lombard, vénitien, sicilien* et autres; le *provençal,* la *langue d'oc* ou *occitanique,* le *limousin* et le *catalan,* qui sont des

branches directes de l'ancien *roman ;* le *français*, dont quelques branches, telles que le *wallon*, le *picard*, ont dû exister bien des siècles avant le nom français ; l'*espagnol*, proprement dit, ou le *castillan* et le *gallicien*, souche du *portugais*.

Cet aperçu des langues et des nations européennes ne nous montre au fond que trois grandes masses ethnographiques de notre partie du monde : la *romano-celtique* au sud et à l'ouest, la *teutonique* au centre, au nord et au nord-ouest, la *slavonne* à l'est.

Les langues *grecque, albanaise*, *turque* et *finnoise*, dans l'Orient, les langues *basque*, *celte* ou *erse* et *kymrique* ou *galloise*, ne sont que secondaires aux yeux de l'arithmétique politique, quelque intéressantes qu'elles soient pour l'historien. Car ces sept langues ne sont parlées en Europe que par 25 à 30 millions d'individus, tandis que les trois grandes familles se partagent une population européenne de plus de 200 millions.

L'Europe renferme encore des restes d'*Arabes*, distingués dans l'île de Candie sous le nom d'*Abadiotes*, confondus dans le midi de l'Espagne avec la masse ; elle compte aussi au nombre de ses habitants, mais seulement comme nomades, deux tribus de Kalmouks établis entre le Volga et le Don. Nous pouvons encore regarder comme des restes de nations les *Juifs*, tant errants que fixes, les *Tsiganes* ou *Bohémiens*, ancienne caste indienne, et quelques autres races locales, plus ou moins traitées en proscrites.

La religion chrétienne, dans ses diverses formes, est répandue sur la presque totalité des Européens ; l'*église grecque* ou *orientale*, qui descend directement de l'ancienne église de l'empire d'Orient, règne sur les Grecs, sur une partie des Albanais et des Bulgares, sur les Serviens, les Esclavons, les Raatzes (en Hongrie), les Croates, les Dalmates, les Valaques, les Moldaves, et sur la puissante nation des Russes. L'église grecque compte en Europe environ 70 millions de membres. La religion *grecque-unie*, qui s'est séparée de l'église grecque orientale, forme un faible appendice de l'église catholique. C'est dans le midi, l'ouest et une partie du centre, que règne l'*église latine*, qui se nomme elle-même *catholique romaine ;* l'Espagne, le Portugal, l'Italie, plus des neuf dixièmes de la France, les trois quarts de l'Irlande, la Belgique, la moitié de l'Allemagne et de la Suisse, les trois quarts de la Hongrie et de l'ancienne Pologne, obéissent unanimement aux dogmes de l'église de Rome, et varient peu dans leur soumission à l'autorité du pape ou souverain pontife ; cette grande église compte même quelques membres en Angleterre, en Hollande, en Turquie, et peut se glorifier de régner sur plus de 120 millions d'Européens. L'*église évangélique*

ou *protestante,* répandue dans le nord, est, conformément à son principe de liberté, divisée par quelques nuances de doctrines, parmi lesquelles se distinguent le *luthéranisme,* dominant dans les deux Saxes, le Wurtemberg, le Hanovre, la Hesse et autres parties d'Allemagne, dans toute la Scandinavie, dans les provinces baltiques de la Russie, dans la Prusse et dans une portion de l'empire d'Autriche; la *religion réformée* ou le *calvinisme,* répandue en Suisse, dans l'Allemagne occidentale, en Hollande et en Écosse; le *système anglican,* qui règne dans Angleterre, et qui opprime l'Irlande. On trouve aussi des chrétiens évangéliques en France, en Hongrie, en Transylvanie et dans les vallées du Piémont. Outre ces trois grandes divisions ecclésiastiques de l'Europe chrétienne, il est quelques petites associations religieuses séparées de la masse, telles que les *Sociniens* en Transylvanie, les *Quakers* en Angleterre, les *Anabaptistes* en Hollande, les *Arméniens* en Turquie, et d'autres, parmi lesquelles on ne peut qu'improprement placer les *Frères-Moraves* ou *Herrenhutiens,* distingués des Luthériens uniquement par leur discipline. En Écosse, principalement, se trouvent en grand nombre les *Congréganistes* ou *Indépendants* et les *Presbytériens.*

L'Europe non chrétienne comprend les *Mahométans,* parmi lesquels les Turcs, les Tatars, les Bosniaques sont les principaux peuples; les *Idolâtres,* qu'on ne trouve que vers les extrémités voisines de l'Asie, et qui comprennent quelques Lapons, les Samoïèdes, les Tchérémisses, les Vogouls, les Kalmouks, et trois ou quatre autres tribus nomades, diminuent de jour en jour; enfin, les *Juifs,* répandus partout, excepté en Norvége et en Espagne, mais nombreux uniquement en Pologne, en Turquie, en Allemagne, en Hollande, en Alsace.

Les gouvernements de l'Europe présentaient, à l'époque de la révolution française, une bien plus grande variété qu'aujourd'hui. Des républiques florissantes, telles que la Hollande, Venise, Gênes, Raguse; un empire germanique, composé de plus de trois cents petites souverainetés féodales, ecclésiastiques et municipales; un ordre souverain, militaire et religieux, celui de Malte ou de Saint-Jean-de-Jérusalem; une grande monarchie élective, la Pologne : voilà ce que le niveau des révolutions a fait disparaître. La classification des États européens se réduit aujourd'hui à deux principes dominants : le premier, c'est l'autorité d'un monarque absolu, mais gouvernant d'après des lois fixes, avec un système d'impôts peu variable; le second, c'est l'autorité d'un monarque limitée par des assemblées représentatives, principalement quant à la levée des impôts et à la

législation. Le premier principe domine dans l'est et le sud de l'Europe; le second dans l'ouest et le nord.

Les exceptions à cette tendance générale de l'Europe vers la monarchie tempérée sont en bien petit nombre. L'*empire ottoman,* que l'on désignait naguère comme le seul État despotique de l'Europe, est, depuis l'avènement de son jeune sultan Abdul-Medjid, entré dans une voie nouvelle de civilisation et de progrès, qui profiteront sans aucun doute aux peuples du Bosphore. La fédération de la *Suisse* est de l'autre côté le seul État républicain indépendant; car les quatre villes libres de *Brême,* de *Lubeck,* de *Hambourg,* de *Francfort,* avec la municipalité de *San-Marino* et la vallée libre d'*Andorre,* reconnaissent, d'après les traités, une protection plus ou moins immédiate.

Le rang des puissances est une question compliquée; nous dirons qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de six grandes puissances, la *France,* l'*Angleterre,* la *Russie,* l'*Autriche,* la *Prusse* et l'*Espagne;* mais la Prusse reste en arrière des autres sous le rapport de la population, des revenus et des ressources, et l'Espagne est bien déchue de ce qu'elle était autrefois. Ces six puissances, comptent ensemble plus de 170 millions de sujets en Europe seulement.

Un des éléments principaux de la force des États, c'est leur population; mais la valeur politique réelle du même nombre d'hommes varie singulièrement selon leur concentration, leur courage et leur intelligence. Nous devons établir ici quelques-unes des bases de cette branche de la géographie politique européenne.

La population actuelle de l'Europe doit approcher de 250 à 260 millions. Cette population, qui forme à peu près le quart du genre humain, est très-inégalement distribuée sur la surface de notre partie du monde, et cette inégalité ne suit pas une progression constante depuis l'extrémité nord jusqu'à l'extrémité méridionale.

Le nombre des Européens comparé à la superficie de l'Europe, que l'on évalue à 481,421 lieues, donne une moyenne de 519 individus par lieue carrée. Divisons cette partie du monde en deux grandes régions, l'*occidentale* et l'*orientale,* que nous partagerons elles-mêmes en parties *septentrionale, centrale* et *méridionale,* et voyons si la population y est distribuée d'après l'influence de la température.

EUROPE OCCIDENTALE.

		Superficie en lieues géogr.	Population par lieue carrée.	
Partie septentrionale.				
Monarchie suédo-norvégienne		38,460	590	925
— danoise		2,865		
— anglaise		15,371		
Partie centrale.				
Monarchie prussienne		13,936	1,166	
— hollandaisse		1,421		
Belgique		1,470		
France		26,739		
Confédération germanique.	Royaume de Hanovre	1,937		
	— de Wurtemberg	981		
	— de Saxe	938		
	— de Bavière	3,995		
	Les vingt-huit principautés allemandes	4,399		
	Les quatre républiques de Francfort, Brême, Hambourg et Lubeck	58		
Confédération suisse		1,985		
Empire d'Autriche		34,867		
Partie méridionale.				
République d'Andorre		25	847	
Monarchie espagnole		23,850		
— portugaise		5,170		
Italie	Royaume sarde	3,690		
	— des Deux-Siciles	5,460		
	États de l'Église	2,250		
	Grand-duché de Toscane	1,223		
	Les autres principautés	495		
	République de Saint-Marin	3		

EUROPE ORIENTALE.

	Superficie en lieues géogr.	Population par lieue carrée.	
Partie septentrionale et partie centrale.			
Russie européenne	260,340	244	526
Vice-Royauté de Pologne	6,372		
Partie australe.			
Turquie d'Europe	20,520		
République des îles Ioniennes	131		
Royaume de Grèce	2,470		

Un premier coup d'œil jeté sur le tableau précédent fait voir d'abord que la région boréale est la moins peuplée des trois de l'Europe occidentale, et que c'est la région centrale qui sous ce rapport l'emporte sur les deux

autres. Nous obtiendrions les mêmes résultats si nous partagions l'Europe orientale en trois régions.

On y voit aussi que dans l'Europe occidentale la population est plus nombreuse, relativement à la superficie qu'elle occupe, que dans l'Europe orientale.

Cependant il est des exceptions qui tiennent à des raisons physiques ou historiques. Les États étendus qui renferment de grandes provinces d'une fertilité médiocre, ont nécessairement le désavantage contre les petits États fertiles. Ainsi l'Espagne doit toujours être moins peuplée que le Portugal, toutes choses égales d'ailleurs. Un grand nombre de montagnes resserre en Suisse et en Norvége l'étendue du terrain cultivable; ayant égard aux seuls espaces habités, la population paraîtra très-forte. Parmi les causes historiques de la dissémination des habitants, il faut remarquer les guerres; la Hongrie, par exemple n'a que 750 habitants par mille carré, la Galicie ou la partie montueuse de la Pologne en a 2,600; c'est que les environs de Lemberg et de Cracovie ont été moins souvent atteints des invasions des Huns, des Turcs et des Tatars. La peste lutte constamment dans la Turquie contre les progrès de la population qui, sans ce fléau, serait peut-être très-considérable.

Il est un phénomène plus singulier, c'est de voir des peuples malheureux et opprimés se multiplier avec une grande rapidité; les Irlandais s'accroissent en nombre bien plus que les Écossais. L'homme éclairé craint l'indigence, compagne d'une nombreuse famille; l'homme abruti par la misère ne prévoit rien. Les cantons suisses s'opposent par des lois à l'accroissement des naissances illégitimes.

Les côtes et les îles offrent généralement plus de moyens d'existence que les terres continentales, parce qu'elles contribuent à faciliter les communications et à développer l'industrie et le commerce. De là vient que les îles Britanniques et la Hollande, que les canaux partagent en un grand nombre d'îles, sont très-peuplées; que la France l'est plus que l'Autriche; que le royaume de Naples l'est plus que celui de Sardaigne, et que les îles Ioniennes le sont plus que la Turquie. Ainsi, parmi les provinces danoises, les îles d'Æroe, de Séeland, la péninsule d'Eyderstedt, le Dithmarschen, égalent la population de l'Angleterre et de la Hollande, tandis que le Jutland, formant une masse plus compacte, n'est pas beaucoup plus peuplé que la Suède méridionale; ainsi, en France et en Espagne, les provinces centrales, le Berry et la Castille, par exemple, sont les moins peuplées. En réunissant, d'un côté, toutes les provinces maritimes de l'Espagne, et

de l'autre, toutes celles de l'intérieur, on trouve dans les premières 904 habitants par *legua* carrée, et dans les secondes seulement 507. Mais ce rapport général offre également de nombreuses exceptions. Le Wurtemberg pays central, qui n'est pas très fertile, et qui n'est bien gouverné que depuis peu, a vu sa population s'accroître à un tel degré, que les émigrations annuelles sont devenues indispensables. La Corse, la Sardaigne, même la Sicile, sont, au contraire, moins peuplées que le continent de l'Italie.

La Russie se fait surtout remarquer par une opposition diamétrale à cette règle; car la population est concentrée dans les provinces intérieures, où elle s'élève de 400 à 900 par lieue carrée, tandis que dans les provinces sur la mer Baltique, elle n'est que de 80 à 300, et que dans celles sur la mer Blanche et sur la mer Noire, elle descend jusqu'à 40 et même jusqu'à 2. Est-ce dans des circonstances historiques, dans les ravages des guerres anciennes, qu'il faut chercher la cause de ce phénomène? Ou faut-il admettre que la race slavonne est naturellement plus prolifique que la race finnoise et tatare? La dernière hypothèse nous paraît plausible. Les races naturellement gaies, insouciantes, amies du plaisir, peu attachées aux jouissances intellectuelles, doivent nécessairement se propager avec plus d'activité. Les Slavons, surtout les Russes, les nations celtiques, tels que les Irlandais, se ressemblent par ces traits de caractère. Quoi qu'il en soit, la population de l'Europe s'accroît en masse au moins d'un million par année moyenne, de sorte qu'avant l'an 1900 elle pourra être d'environ 370 millions. Cette augmentation est plus rapide dans le nord que dans le centre, le midi et l'ouest. La Russie, avec 65 millions d'habitants, gagne annuellement 5 à 600,000 individus, tandis que la France, avec ses 35 millions, ne paraît en acquérir qu'un peu plus de 200,000. La monarchie autrichienne, avec ses 38 millions, gagne beaucoup plus que la France, puisque son accroissement est de plus de 320,000. L'Italie, l'Espagne et la Turquie sont presque stationnaires.

Des considérations en grand nombre se présentent à quiconque voudrait classer la population européenne d'après les rangs, les occupations, les fortunes; mais nous ne pouvons pas envahir le domaine de l'économie politique, dont la partie descriptive est nommée *statistique*. Le génie historique qui doit présider à la géographie n'aperçoit que les grands faits et les résultats généraux. Les 255 millions d'individus qui, en moyenne, peuplent l'Europe reconnaissent pour maîtres 50 familles régnantes, renfermant, avec leurs nombreuses branches, environ 1,200 personnes, énumérées dans les almanachs de cour, et dont les apanages (sans leurs revenus privés) absorbent au

delà de 280 millions de francs : mais cette somme, appliquée en général à des dépenses de luxe, entretient non seulement des fonctionnaires de cour, mais encore beaucoup d'artistes ; et par l'éclat des fêtes et des spectacles, elle attire dans les diverses capitales une foule d'étrangers. L'égalité qui existe de droit entre les souverains, est aujourd'hui détruite dans le fait par l'immense prépondérance de quatre ou cinq grands souverains. Les princes de Schwartzbourg ou de Hohenzollern, quoique souverains et du sang le plus illustre, n'ont ni le poids politique ni l'éclat social d'un premier ministre d'Autriche ou d'Angleterre.

Il aurait été toutefois curieux de connaître exactement le nombre des familles nobles, et celui des individus qui les composent ; mais la noblesse européenne a cessé d'être un corps uni par l'esprit chevaleresque et par l'illustration de naissance, depuis qu'il existe dans plusieurs grands États une noblesse purement politique, à laquelle le mérite individuel peut s'élever, ou que la faveur des rois peut prodiguer. Il s'est d'ailleurs formé une barrière entre les nobles de naissance eux-mêmes ; un grand d'Espagne se croit fort au-dessus d'un simple *hidalgo,* et les *odnodworzi* de Russie, quoique de plus ancienne origine que bien des *kniaïs,* sont à peine reconnus hommes libres. Ainsi, le nombre total des nobles de race ou par titre ne saurait nous intéresser, si même il pouvait être déterminé. C'est à la description particulière des États qu'il faut renvoyer les détails.

L'accroissement constant et uniforme de la haute bourgeoisie, c'est-à-dire de la classe industrielle, dont la fortune et l'éducation égalent ou surpassent celles de la noblesse, serait également un fait général très-intéressant ; mais il est encore impossible d'en réunir les éléments authentiques. Cette classe influente et active forme au moins trois millions d'individus, contre un demi-million de nobles de race, reconnus comme tels ; mais cette classe est très-inégalement répandue en Europe : elle est faible mais favorisée en Russie, puissante et tranquille en Angleterre, nombreuse mais agitée et divisée en France. Au milieu de cette élite des nations actuelles, s'élève une autre tribu, celle des hommes à talents intellectuels : les avocats, les médecins et les écrivains de profession formeraient au besoin la population d'un petit État. L'Allemagne, la France et l'Angleterre possèdent entre elles au moins 12,000 écrivains vivants, qui gouverneraient le monde s'ils n'étaient pas divisés ; mais trois grands intérêts paralysent cette république : parmi les Allemands l'esprit de secte ; parmi les Anglais l'esprit de parti ; et chez les Français, l'amour-propre. La population manufacturière de l'Europe est un autre phénomène et un des plus remarquables :

30 à 40 millions d'Européens vivent aujourd'hui de leur seule industrie, sans aucune propriété immeuble. Si les débouchés s'encombrent, si une prohibition ferme les routes, des milliers d'individus peuplent les hôpitaux ou joignent les émigrations qui font passer tous les ans 200,000 Européens dans le continent occidental et en Amérique. Cette population de prolétaires industriels surabonde dans l'Angleterre propre, dans quelques parties de la France, des Pays-Bas, de l'Allemagne et de la Suisse.

La classe des simples cultivateurs comprend, généralement parlant, les deux tiers de la population européenne. Il y en a moins en Angleterre, il y en a plus en Russie. Cet énorme ensemble de 160 millions d'individus acquiert tous les jours plus d'idées nouvelles.

Les guerriers de l'Europe, soldés par les gouvernements, forment une masse de 2,500,000 hommes, ou d'un centième de la masse totale. Leur entretien absorbe les deux cinquièmes du revenu public dans la plupart des États européens.

La valeur politique de l'individu comme contribuable et comme soldat ou marin, varie singulièrement de contrée en contrée. Cette diversité est de la plus haute importance pour bien apprécier la force des États, les événements contemporains, et ceux que peut voir éclore un avenir trop prochain peut-être!!!

Chaque individu contribue aux revenus publics dans les proportions suivantes :

Angleterre propre	108 fr.	» c.	Grand-duché de Toscane	13 fr.	33 c.
Iles Britanniques	65	20	États de l'Église	11	58
France	33	31	Monarchie sicilienne	11	32
Hollande et Belgique	26	30	Empire d'Autriche	10	70
Danemark	25	64	Monarchie suédoise	10	68
Les principautés allemandes	20	57	Duché de Parme	10	45
Saxe	20	»	République de Saint-Marin	10	»
Bavière	19	96	Duché de Modène	10	»
Prusse	17	20	Turquie	10	»
Hanovre	16	77	Espagne	7	76
Wurtemberg	15	63	Russie et Pologne	6	20
Portugal	15	32	Suisse	5	9
Monarchie sarde	15	10			

On voit que, généralement parlant, moins un État a d'importance, de richesse, d'énergie et d'esprit public, moins aussi les habitants paient d'impôts. Les gouvernements constitutionnels coûtent fort cher ; les gouvernements despotiques sont à bon marché ; c'est que chacun d'eux coûte à peu près ce qu'il vaut. Il existe pourtant des pays bien administrés qui ont

de faibles revenus; tel est le cas de la Toscane : la raison en est que ces États n'entretiennent qu'extrêmement peu de troupes; ils s'abandonnent à la merci des grands empires. *Bene qui latuit, bene vixit.*

Il faut encore observer que plusieurs États, chargés d'une dette publique énorme, sont obligés d'imposer leurs sujets au delà de la proportion naturelle de leurs facultés et de leurs ressources.

Plusieurs puissances de l'Europe orientale, surtout la Russie, suppléent à la modicité de leurs revenus en argent, par des prestations *in natura*, prestations qui ne sauraient être calculées; ce qui modifie les rapports résultant de ce tableau.

Dans le service militaire, la différence de valeur entre les nations européennes s'énonce d'une manière encore plus frappante, mais qu'il est difficile d'exprimer en chiffres, 1° parce que l'état effectif des forces militaires varie; 2° parce qu'il faut compter les marins, qui d'ordinaire sont licenciés en temps de paix; 3° enfin, parce que le même nombre de combattants ne représente pas la force réelle sur le champ de bataille.

Il paraît que la proportion d'*un* soldat pour 92 habitants est celle que tout État européen peut adopter sans épuiser ses ressources, et même sans retirer à la culture aucun bras véritablement utile : néanmoins les monarchies militaires, grandes et petites, vont bien au delà. D'autres États restent considérablement en arrière.

Nous croyons que l'on peut adopter les estimations suivantes, pour le pied de paix actuel.

	soldat sur	habitants.		soldat sur	habitants
En Danemark.	1	51	En France.	1	130
En Russie.	1	57	En Portugal.	1	139
En Suisse.	1	60	Dans les princ. allemandes.	1	148
En Prusse.	1	76	Dans le royaume de Sardaigne.	1	165
En Suède et en Norvége. .	1	85	Dans les îles Britanniques.	1	229
En Turquie.	1	92	Dans les princ. italiennes.	1	242
En Bavière.	1	113	Dans le royaume de Naples.	1	247
En Saxe.	1	116	En Espagne.	1	278
Dans le Wurtemberg. . .	1	117	En Toscane.	1	318
Dans l'empire d'Autriche.	1	118	Dans les États de l'Église.	1	431
Dans les Pays-Bas. . . .	1	119			

On voit par ce tableau que le Nord fournit généralement beaucoup plus de soldats que le Midi.

Il n'est guère possible de tirer aucune conclusion sûre et positive de ces données, car on ne peut y séparer ce qui appartient au caractère plus ou moins belliqueux des nations, et ce qui n'appartient qu'aux efforts exagérés

des gouvernements. Un seul fait reste évident, c'est que, généralement parlant, les États du nord de l'Europe, à une population égale, ont une valeur politique, militaire et financière, double, triple, ou même quadruple.

Nous ferons encore remarquer ici un fait curieux. En divisant l'Europe par le Rhin et les Alpes, ou par une ligne tirée d'Amsterdam à Venise, il se trouverait :

Dans le nord et l'est de l'Europe.	16 à 1,900,000	soldats sur pied.
Dans le midi et l'ouest.	6 à 700,000	

Mais les revenus seraient partagés dans la proportion inverse; car on trouverait :

Pour le nord et l'est. .	1,560	millions de francs.
Pour le midi et l'ouest.	3,100	

Voilà l'empire de l'or et celui du fer.

LIVRE CENT TRENTE-CINQUIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description physique générale de la Péninsule orientale ou Hellénique, comprenant la Turquie d'Europe et la Grèce.

Nous allons d'abord contempler cette contrée d'où l'immortelle clarté des sciences, des lettres et des beaux-arts s'est jadis répandue sur notre Europe, *la Péninsule orientale* ou *Hellénique,* qui forme aujourd'hui la Turquie d'Europe et le royaume de Grèce. Elle est arrosée au nord par le Danube; baignée : à l'est par la mer Noire et la mer de l'Archipel, au sud par la Méditerranée et à l'ouest par la mer Ionienne et par l'Adriatique. Le mont Hæmus, aujourd'hui le Balkan, se couronne encore de forêts verdoyantes; le Danube arrose encore son riche bassin; les plaines de la Thrace, de la Macédoine et de la Thessalie offrent encore au cultivateur de faciles moissons, tandis que les côtes, les péninsules et les îles présentent mille ports et mille golfes où les flots plus calmes baignent le pied des collines chargées de vignes et d'oliviers. Mais l'anarchie et l'ignorance ont jusqu'au commencement de ce demi-siècle rempli de déserts ces contrées où jadis une ville pressait l'autre. Pour attester l'existence de l'ancienne Grèce, il ne reste guère que les ruines et les montagnes.

Des régions de la haute Macédoine, comme d'un point central, partent quatre ou cinq chaînes de montagnes; l'une court au nord et atteint les rivages du Danube aux environs d'Orsova, où, par des rochers qui resserrent le lit du fleuve, elle se joint à une branche des montagnes de Transylvanie; elle lie ainsi le système des Carpathes à celui des monts Hæmus; la seconde et la plus considérable se dirige droit vers l'est, sépare la Bulgarie de la Romanie ou Thrace, borde la mer Noire de ses rochers escarpés, et envoie une branche de collines vers Constantinople et vers les Dardanelles; cette chaîne est l'*Hœmus* proprement dit, l'*Eminehdagh,* n'est que l'extrémité orientale du *Balkan* des Turcs; une troisième chaîne se détache du plateau de la haute Macédoine en même temps que l'Hæmus, mais se dirige au sud-est; c'est le *Rhodope* des anciens, le *Despoto-Dagh* des Turcs : une plaine élevée en lie les bases avec celles de l'Hæmus, et c'est sur ce plateau que coule la Maritza (Hébrus); une quatrième chaîne, peu connue, se dirige vers l'ouest; ce sont les monts de la Bosnie et de la Dalmatie, l'*Albius* ou *Albanus* des anciens; enfin, une cinquième branche s'étendant au sud-ouest et au midi, donne naissance à toutes les montagnes de la Thessalie, de l'Épire, de la Grèce propre, et de l'Archipel. Nous employons le terme de *chaînes* pour aider l'intelligence des lecteurs qui s'y sont accoutumés, mais nous pensons que toute la péninsule au sud du Danube est un massif couronné de quelques chaînons, mais plus encore sillonné par des vallons et descendant par terrasses.

Il est impossible de décrire avec certitude la plupart de ces montagnes. Les indications des anciens ont beaucoup de vague; ils semblent comparer le mont Hæmus aux Alpes, mais ils comprenaient sous ce nom toutes les montagnes qui séparent les affluents du Danube et de l'Adriatique des eaux qui coulent dans l'Archipel. Dans ce sens, Ptolémée trace l'Hæmus du sud-ouest au nord-est. D'après les voyageurs modernes, l'Hæmus propre ou le Balkan présente des rocs escarpés, des défilés compliqués, mais pas plus d'élévation que les Apennins. Comme la neige fond, même sur les sommets, l'élévation ne saurait surpasser 13 à 1400 mètres. Au célèbre défilé de la porte de Trajan, entre Sophia et Philippopoli, on monte doucement du côté du nord-ouest, mais la descente au sud-est offre des escarpements rapides.

Le Rhodope présente au voyageur des montées longues et difficiles, mais les forêts couvrent sa cime, et parmi elles le pèlerin fatigué peut se reposer sur des prairies fleuries.

C'est au nord de la Macédoine, dans l'ancienne Dardanie, qu'on pour-

rait espérer de trouver des montagnes semblables aux Alpes; tels sont le *Scomius,* aujourd'hui le *Vitosch,* le *Scardus,* que les modernes nomment *Schar* ou *Schara planina,* et dont le plus haut sommet dépasse, dit-on, 2,250 mètres d'élévation.

Nous inclinons à croire que la haute Macédoine est un plateau élevé de 600 à 1,000 mètres, comme la Transylvanie, couronné d'un côté par les montagnes qu'on vient de nommer, et qui se termine au sud-ouest par le *mont Bora.* Le fertile bassin de Salonique est ceint de terrasses qui dépendent plus ou moins du plateau de la haute Macédoine. Le *mont Athos,* masse isolée et imposante, s'élève à 2,062 mètres.

Le *Pindus* est comme le noyau des montagnes de la péninsule grecque proprement dite. Ses rochers, ses forêts, ses fontaines poétiques, ont été de nos jours l'objet d'observations intéressantes; on sait que sa plus grande élévation est de 2,250 mètres. La neige, généralement parlant, tombe au mois d'octobre sur toutes les cimes; celles de *Djgumerka* et de *Peristera* la conservent presque toute l'année. On pourrait leur croire 2,600 mètres d'élévation. De toutes parts, des vallées arrondies en bassin et des croupes de montagnes couvertes d'arbres, s'appuient au Pinde. L'Epire est montagneuse jusqu'aux rivages de la mer. La Thessalie est un seul bassin entouré en cercle par des montagnes, sur les terrasses desquelles jadis soixante-quinze villes étaient assises comme sur les bancs d'un amphithéâtre.

L'Olympe, aujourd'hui *Schele*, n'a que 18 à 1900 mètres d'élévation. Les escarpements très-rapides donnent pourtant à ces montagnes l'aspect le plus imposant et le plus pittoresque. Le défilé de Platamina, à l'est du mont Olympe, est couronné de rochers taillés à pic à la hauteur de 1,000 mètres. Le célèbre défilé des Thermopyles est moins effrayant; mais celui qu'on passe dans l'ancienne Mégaride, entre les rochers Scyroniens et le golfe Salonique, offre de sublimes horreurs. Des rochers escarpés se penchent au-dessus de la mer; les flots mugissants ont pénétré sous leurs bases; c'est sur un terrain aussi dangereux que le voyageur trouve un sentier étroit où il est obligé de marcher comme suspendu entre le ciel et la mer. Le mont *Parnasse*, aujourd'hui nommé *Liakoura,* élance à 2,240 mètres ses sommets arides et escarpés.

Le centre du Péloponèse est un plateau élevé couronné de plusieurs petites chaines de montagnes, dont le *Chelmos*, jadis Cyllène, est le point culminant central, et dont la plus méridionale forme le *cap Matapan*, l'ancien *Ténare,* qui est la pointe méridionale du continent de l'Europe.

Les côtes de l'Albanie, qui vers le golfe du Drin sont d'une pente assez douce, se relèvent soudain près l'entrée de la mer Adriatique. Des rochers sont jetés en désordre sur d'autres rochers; leurs cimes portent des nuages sombres, leurs flancs sont sillonnés par de fréquents éclairs, une mer toujours courroucée baigne leurs pieds de ses flots tumultueux, et couvre leurs rivages de débris de vaisseaux. Ce sont les monts *Acro-Cérauniens,* si mal famés dans l'antiquité, et qui s'appellent aujourd'hui *Monte de-Chimera.*

Les îles Ioniennes présentent également aux flots de la Méditerranée des bords très-escarpés. Le rocher calcaire de Leucade, qui s'élance du sein d'une mer profonde et toujours agitée, menace encore les navigateurs, comme au siècle d'Énée et d'Ulysse.

On peut avec raison regarder l'île de Crète, ou de Candie, comme une prolongation des hautes terres qui forment le dos de la Grèce et du Péloponèse. De même les Cyclades présentent les fragments épars des deux petites chaînes, dont l'une vient de l'Attique et l'autre de l'Eubée. C'est ainsi qu'à mesure qu'on s'éloigne du mont Hæmus, les traits de grandeur et de régularité disparaissent; les hachures et les déchirements se multiplient. Le midi de la Grèce montre des traces évidentes de ces affaissements et de ces bouleversements qui ont façonné la surface du globe.

Il semble pourtant que l'Archipel renferme quelques sommets très-élevés; on prétend que les montagnes de l'île d'Andros conservent de la neige toute l'année. Si cette assertion se confirmait sans modification, nous devrions y chercher un des points les plus élevés de la Grèce entière.

Avant d'entrer dans d'autres détails sur le sol de la péninsule orientale, il faut jeter un coup d'œil sur les eaux qui l'environnent, l'entrecoupent ou l'arrosent.

La mer Noire, le Pont-Euxin, des anciens, se trouve probablement aujourd'hui dans le même état où il se trouvait lors de l'aurore de la tradition historique. Peu profonde dans sa partie occidentale, elle renferme dans son bras oriental des abîmes où l'on n'a pas trouvé de fond. Les eaux de cette mer sont, en quelques endroits, presques aussi douces que celles des fleuves qui s'y déchargent. Une plus forte évaporation, naturelle aux eaux des rivières, fait naître des glaces dont la mer Noire est si souvent couverte. La douceur des eaux donne aussi au froid plus de prise, de sorte que cette grande mer est souvent couverte de glaces à une très-grande distance du rivage. Au printemps, les poissons arrivent par troupes des extrémités de la Méditerranée, pour déposer leur frai dans les eaux douces et limoneuses de cette mer, où les tyrans du peuple aquatique, les poissons voraces

ne pénètrent point ; à l'approche de l'hiver, ces troupes de poissons retournent à la Méditerranée.

La mer Noire n'est donc qu'un vaste lac ; elle en porte tous les caractères. Ce lac s'écoule, comme ceux de l'Amérique septentrionale par une sorte de rivière, qui forme d'abord l'étroit *canal de Constantinople* (le Bosphore de Thrace) ; il se présente ensuite un petit lac appelé *la Mer de Marmara* (Propontide). Ce lac, en se dirigeant au sud-ouest, prend de nouveau la forme d'une large rivière, sous le nom de *détroit des Dardanelles* (Hellespont). Ces canaux ressemblent à mille autres débouchés de lacs. La grande masse d'eau qui ne s'écoule que par une ouverture si étroite est une circonstance très-indifférente. Elle a cependant fait naître bien des hypothèses.

La mer Egée, nommée aujourd'hui par corruption l'*Archipel*, se présente comme la continuation de la grande vallée aquatique dont le Bosphore est une gorge. Les rivages calcaires qui en bordent la majeure partie sont presque partout coupés à pic, et leurs couches placées, comme par un renversement, dans une position verticale, semblent indiquer, ici comme en mille autres endroits, des enfoncements et des affaissements. Les golfes de Salonique, d'Athènes, et d'autres, entrecoupent les continents voisins. Ces apparences d'un déchirement général du sol avaient déjà exalté l'imagination des géologues grecs ; mais d'après l'histoire, les rivages de ces mers, connus depuis 3,000 ans, n'ont subi que de très-petits changements.

Tantôt ce sont des décombres des édifices, des ponts et des quais, qui ; en comblant le détroit sur lequel Cyzique était bâtie, ont fait de l'île Cyziquène une presqu'île ; tantôt ce sont des dépôts littoraux dans de petites anses étroites et peu profondes, qu'aucun courant ne déblaie, comme au défilé des Thermopyles.

La Méditerranée, cette mer si puissante en comparaison de l'Archipel, n'a rien changé sur les côtes méridionales. Les rochers des Strophades restent debout, et le port de Pylos ne s'est ni comblé ni rétréci. L'isthme de Leucade, tout étroit qu'il était, n'a été coupé qu'à force de travail d'hommes. Si quelques îlots, parmi les Echinades, ont été joints à la terre ferme, c'est par des alluvions de la rivière Aspro-Potamo.

Le bassin du Danube renferme plus d'un tiers de la Turquie d'Europe. La *Drina* de Bosnie et la *Morava* de Servie s'écoulent dans le Danube avant que celui-ci ait franchi les cataractes près de Tachtali et Demir-Kapou. Le mont Hæmus donne encore au Danube inférieur une dizaine d'autrse

rivières; mais les seules qui soient considérables descendent des montagnes carpathiennes, telles que l'*Aluta* de la Valachie et le *Pruth,* avec le *Sereth,* en Moldavie.

Le bassin de l'Adriatique reçoit le double *Drino* d'Albanie, dont le bras méridional, ou le Drin noir, reçoit les eaux du lac d'Ochrida. La rivière de *Boïana* n'est remarquable que pour servir de débouché au grand et pittoresque lac de Scutari. Le Pinde envoie aussi à l'Adriatique l'Aous, aujourd'hui le *Voïoussa.*

Le *Maritza,* l'ancien Hebrus, règne dans le bassin qui occupe la majeure partie de la Roumélie; cette plaine élevée n'a qu'une seule ouverture par laquelle l'Hebrus s'échappe pour aller s'écouler dans l'Archipel à travers un lac marécageux qui paraît lui avoir valu son nom moderne. A l'exception du *Strouma,* l'ancien Strymon, les rivières de la Macédoine semblent de toutes parts s'être donné rendez-vous au golfe de Salonique; parmi elles, on remarque l'Axius, le *Vardar* des modernes. Ce concours de rivières forme une espèce de delta qui s'accroît au-dessus du golfe.

La péninsule méridionale, ou la Grèce propre, ne donne naissance qu'à de petites rivières; mais leur réputation classique les rend intéressantes.

Le Pénée, aujourd'hui *Indjé-Carasou,* et la vallée de Tempé appellent nos regards. Le bassin de la Thessalie est ceint de hautes montagnes excepté au sud-est. Pourquoi le Pénée ne débouche-t-il pas du côté où les montagnes s'abaissent? Sans doute quelque obstacle local le force de se diriger vers les hautes montagnes de l'Olympe, et il trouve ici son débouché à travers une profonde et étroite vallée célèbre sous le nom de *Tempé.* Cette vallée s'étend du sud-ouest au nord-est; sa longueur est de 40 stades, ou une lieue et demie; sa largeur, quoiqu'en général de 2 stades et demi, diminue cependant dans un détroit jusqu'à 34 mètres. C'est ici que sous l'ombre de peupliers et de platanes, entre des rochers tapissés de lierre, entre des collines revêtues d'un épais gazon, le Pénée présente partout un canal tranquille, et que dans certains endroits il embrasse de petites îles dont il éternise la verdure. Tout à coup les rivages se rétrécissent; des rochers, tumultueusement jetés l'un sur l'autre, semblent de toutes parts menacer ruine. Le fleuve précipite à grand bruit ses flots pressés à travers le défilé; dès qu'il l'a passé, ses eaux reprennent leur cours tranquille et se mêlent bientôt aux flots de la mer.

C'était une tradition très-répandue dans l'antiquité, que le Pénée autrefois, n'ayant pas d'issue, formait un grand lac qui couvrait une partie de la Thessalie, surtout la plaine Pélasgique au midi de Larisse. Un tremblement de terre ouvrit la vallée de Tempé; le lac s'écoula dans la mer, et

laissa paraître le sol actuel de la Thessalie. Les habitants de cette contrée avaient institué une fête en mémoire de cet événement, qui avait changé la face de leur patrie. D'un autre côté, Théophraste, en observant que le climat de la Thessalie s'était refroidi, en attribue la cause à l'écoulement artificiel qu'on avait ménagé aux eaux stagnantes qui couvraient les plaines de cette contrée. Cette opinion pourrait être appuyée par la tradition de quelques poëtes qui revendiquent en faveur d'Hercule la gloire d'avoir ouvert une issue au Pénée. Enfin le fameux déluge de Deucalion, qui, selon quelques auteurs, embrassa tout l'univers, n'était, selon d'autres témoignages, qu'une inondation particulière de Thessalie, qui dura pendant trois mois et qui fut causée par un engorgement des eaux du Pénée; soit qu'un tremblement de terre, en renversant quelques montagnes, leur eût barré l'issue, soit que des pluies excessives eussent produit une crue subite et extraordinaire.

Le mérite de ces diverses traditions, intéressantes pour la géographie physique, ne saurait être décidé que par des recherches faites sur les lieux mêmes.

Le petit bassin qui occupe la majeure partie de la Béotie offre matière à d'autres questions. Les rivières, ou pour mieux dire, les ruisseaux se réunissent dans le lac marécageux de *Topolias* nommé anciennement Copaïs. Ceint de montagnes, ce lac n'a aucune issue apparente. Il couvrirait peut-être toute la Béotie, si la nature, secondée par l'industrie des hommes, n'avait pratiqué des routes secrètes pour l'écoulement des eaux. Du côté le plus voisin de la mer, le lac se termine en trois baies qui s'avancent jusqu'au pied du mont Ptoüs, placé entre la mer et le lac. Du fond de chacune de ces baies partent quantité de canaux qui traversent la montagne dans toute sa longueur; les uns ont trente stades (plus d'une lieue) en longueur; les autres encore plus. Pour les creuser ou les nettoyer, on avait ouvert de distance en distance, sur la montagne, des puits profonds. Ces travaux immenses sur l'origine desquels l'histoire et la tradition gardent le silence, doivent remonter à la plus haute antiquité. C'était, selon Strabon, une opinion reçue, que l'étendue du lac avait autrefois formé un terrain fertile, et dont la culture avait fait l'ancienne richesse de la ville d'Orchomène.

Strabon nous donne même une peinture générale de tout ce terrain :

« Toute cette partie de la Béotie, située au milieu des terres et enclavée « de montagnes, est exposée à divers inconvénients; comme ce terrain « dans le fond est rempli de crevasses et de cavernes, il y arrive souvent « d'affreux tremblements de terre qui bouchent ici les issues souterraines,

« tandis que là ils en ouvrent de nouvelles..... Tantôt des canaux cachés « entraînent les eaux courantes sous la terre, tantôt des éboulements « superficiels les forcent à se répandre en marais et en lacs..... Voilà « pourquoi l'on trouve quelquefois ici des villes placées près d'un lac, qui « autrefois n'en avaient point dans leur voisinage; quelquefois aussi « des villes menacées d'être englouties par la crue des eaux, ont été « abandonnées, et les habitants en ont bâti de nouvelles sous les mêmes » noms. »

Ces petites révolutions locales ont pu fournir matière à la tradition d'un déluge arrivé sous Ogygès, roi de Béotie.

Le plateau central du Péloponèse nous présente plusieurs phénomènes semblables. Les hautes vallées sont souvent sans issues. Les rivières, telles que l'Alphée, l'Érasinus, le Stymphale et autres, ne trouvant point de débouchés, se précipitent dans des gouffres, coulent par des routes souterraines, et après de longs efforts, reparaissent au grand jour.

L'action plus violente des feux souterrains n'a également, depuis 3,000 ans, produit que des catastrophes locales et nullement comparables aux immenses ravages que la géologie hypothétique leur attribue. Toute la Laconie était sujette à des tremblements de terre; et une fois, entre autres, l'orgueilleuse Lacédémone fut réduite à implorer le secours odieux de sa rivale Athènes pour relever ses murailles renversées. Hélicé était une ville florissante, située à 12 stades ou 2,260 mètres des bords du golfe de Corinthe. Une seule nuit la vit périr avec tous ses habitants; des secousses réitérées en renversèrent les maisons; la mer s'élança hors de son lit et en couvrit les ruines. Le terrain s'affaissa tellement, que les sommets seuls des édifices se font voir au-dessus de l'eau.

L'île de Mélos, aujourd'hui Milo, est tout entière composée d'un terrain caverneux et spongieux; l'alun de plumes aux filets argentés est suspendu aux voûtes des cavernes; des morceaux de soufre pur remplissent les fentes des rochers; des sources minérales et chaudes jaillissent partout; une odeur sulfureuse s'exhale de tous les marais. Telle Pline a peint cette île, telle les voyageurs modernes l'ont retrouvée. L'île de l'Argentière n'est qu'un amas de matières volcaniques. Tout concourt à faire regarder ce petit groupe d'îles comme le sommet d'un volcan.

Le groupe d'îles dont Santorin, autrefois nommée Théra, est la principale, jouit encore d'une plus grande célébrité dans l'histoire des volcans. Le volcan sous-marin qui semble avoir pour cratère tout le port ou le bassin qui se trouve entre Santorin et les petites îles, a donné des preuves

éclatantes de sa puissance. Soit en bouleversant les parois et les bords de son cratère, soit en rejetant des matières légères qui se sont accumulées autour de sa bouche, il a produit plusieurs îlots, il a souvent ébranlé la grande île; il y a rejeté des amas de scories, de cendres et de pierre ponce; il en a englouti quelques portions. Néanmoins une grande partie de l'île, consistant en une énorme couche de beau marbre, n'a jamais subi la moindre action du feu souterrain.

Ces catastrophes, qui n'ont abouti qu'à relever ou renverser quelques rochers, sur les noms mêmes desquels on n'est point d'accord, ont cependant présenté un spectacle aussi imposant qu'aucune de nos éruptions modernes. Sénèque nous a conservé sur un de ces volcans des détails qu'il avait puisés dans les ouvrages du savant géographe Posidonius. « La mer écumait; il en sortait de la fumée; enfin les flammes s'ou-« vrirent une issue... Elles ne jaillissaient que de temps en temps, « à l'instar des éclairs... Des pierres retombèrent à l'entour; les unes « étaient des roches à l'état entier, que le feu souterrain chassait devant « lui avant de les avoir altérées; les autres étaient consumées et rendues « légères comme la pierre ponce. A la fin, on vit paraître le sommet « d'une montagne; elle reçut de nouveaux surcroîts en hauteur, et, en « s'agrandissant, forma une île. La mer dans cet endroit est profonde « de 200 pas. »

Les éruptions de 1707 et de 1712 ont été observées depuis avec une exactitude froide et minutieuse. La nouvelle île de 1707 baissait et diminuait souvent par un endroit, tandis qu'elle se haussait et s'étendait par un autre. Plusieurs rochers, après s'être montrés et rentrés dans l'eau à plusieurs reprises, reparurent à la fin et demeurèrent stables. On voit évidemment que ces petites îles ne sont que les sommets des bords d'un cratère sous-marin.

L'action des volcans, réduite à sa juste valeur, n'égale pas les effets des affaissements qui ont dû produire les célèbres cavernes de la Grèce. Le labyrinthe de Gortyne, en Crète, est, selon Tournefort, un antre vaste, qui, par mille détours semblables à des rues souterraines, s'étend sous une colline située au pied du mont Ida, du côté du midi. Parmi une infinité de routes qui ne mènent qu'à des recoins ou des allées sans issue, il se trouve une allée principale, longue d'environ 1,200 pas, qui conduit à une grande et belle salle qui est au fond du labyrinthe. Elle est haute de 2 mètres, lambrissée d'une couche de rochers horizontale et toute plate, comme le sont la plupart des lits de pierre de ces montagnes. Le pavé est uni. Les murailles

sont taillées à plomb ou construites de pierres qui embarrassaient le chemin, et qu'on a entassées les unes sur les autres. Il y a de côté et d'autre beaucoup de conduits latéraux. Environ au milieu de cette allée, on arrive à un endroit où il faut marcher à quatre pattes pendant l'espace de plus de 100 pas. Cette caverne, aujourd'hui habitée par des chauves-souris, est très-sèche, et l'on n'y trouve ni égout ni eau filtrante.

Ce labyrinthe n'est pas une carrière, comme Belon l'a cru. La pierre n'en est ni dure ni belle. Cette vaste caverne doit sans doute sa formation à la nature; les hommes ont pu l'agrandir afin d'y trouver un asile en temps de guerre. Diodore dit expressément que les Crétois habitaient originairement des antres et des cavernes.

Une des plus grandes et des plus singulières cavernes que l'on connaisse est celle d'Antiparos, dont Tournefort nous a donné une ample description. Une caverne rustique invite vos pas; mais bientôt des précipices horribles se présentent, on s'y glisse au moyen d'un câble, on s'y coule sur le dos le long des rochers, on franchit sur des échelles les sombres crevasses; enfin on arrive dans la grotte. On compte 300 brasses de profondeur depuis la surface de la terre; la grotte paraît avoir 40 brasses de hauteur sur 50 de largeur; elle est remplie des plus belles stalagmites du monde. Tournefort, qui ne rêvait que botanique, crut y voir un jardin de cristal, et prétendit y avoir acquis la preuve complète de la végétation de pierres.

La petite île de Polycandro renferme une grotte très-remarquable. Toutes les concrétions qu'on y voit sont d'une nature ferrugineuse, de couleur rougeâtre, sous la forme de longues barbes et brosses, fort cassantes, roides et pointues. Les côtés, le toit, le fond, sont tapissés de ces aiguilles, les unes noires, les autres de couleur d'or.

L'antre de Trophonius, longtemps théâtre des supercheries religieuses, existe encore dans la Béotie. Au nord de Delphes, on trouve l'antre de Corycius : quoique très-profond, la lumière du jour l'éclaire presque en entier. Il est si vaste, que tous les habitants de Delphes s'y réfugièrent lors de l'invasion de Xerxès. Tous les environs du mont Parnasse étaient remplis de cavernes que le peuple tenait en grande vénération. On a cru que le célèbre antre de l'oracle au-dessus duquel la pythonisse s'asseyait sur le trépied sacré, était un soupirail d'où il sortait des mofettes, dont l'effet naturel était de provoquer ces convulsions et ces extases qui en tout temps ont accompagné l'exercice du don de prophétie.

Les grandes chaînes de l'Hæmus, du Scardus, du Pinde, renferment peut-être de plus imposantes curiosités naturelles; mais la barbarie des

habitants empêche les voyageurs modernes de les rechercher. Dans la Macédoine, les torrents mettent à découvert des ossements qui, dit-on, ressemblent à ceux du corps humain, mais qui sont beaucoup plus grands. Ce sont des os fossiles de quelques grands animaux, restes d'un monde antédiluvien.

Nous avons vu que le sol de la Grèce est d'une élévation extrêmement inégale; il en résulte, comme Hippocrate l'a dit, « que souvent l'espace « d'un seul stade y sépare l'empire de l'hiver de celui de l'été. » On étouffe de chaleur au pied du mont Olympe, du côté du midi; on gèle de froid sur le sommet. Les hauteurs moyennes de Pélion et d'Ossa jouissent d'une constitution printannière. Le terrain de la Grèce se relève en général vers le mont Hæmus. Ainsi, la haute Macédoine et l'intérieur de la Thrace sont encore des contrées froides, comme du temps où les anciens y plaçaient la demeure de Borée. Ces centres montagneux de la Grèce étaient jadis les demeures chéries du courage et de l'indépendance; ils sont encore aujourd'hui les endroits les moins accessibles au despotisme; ils présentent sous ce rapport un fait important pour l'histoire et la population. En Thrace, les *Sarres,* habitants des montagnes, conservèrent plus longtemps leur indépendance : dans ces mêmes montagnes, ainsi qu'en Macédoine, on trouve aujourd'hui des hordes de Turcomans qui vivent presqu'à leur fantaisie. Les Illyriens résistèrent aux rois de Macédoine et aux légions romaines. Les Arnaouths (Arnautes) ou Albanais, errants sur ces mêmes montagnes, n'obéissent aux Turcs qu'autant que ceux-ci les payent. La peuplade albanaise chrétienne de Souli, pendant une guerre de dix ans, a étonné le monde par ses actions héroïques. Les Grecs mêmes, si amollis à Constantinople, à Salonique, conservent dans les montagnes quelque chose de plus mâle dans leur air et dans leur caractère. Sans parler de l'équivoque bande des Maïnotes, tant de fois cités, voyez la bourgade grecque d'Ambelakia, placée sur le penchant du mont Ossa, au-dessus de Tempé; ses habitants, aussi braves qu'industrieux, avaient souvent repoussé les troupes ottomanes, et aucun Turc n'osait se montrer dans leurs heureuses montagnes. Les Sphachiotes, qui habitent les monts Blancs dans l'île de Crète, avaient été subjugués par leurs discordes plutôt que par les armes des Turcs. C'était de ses montagnes que la Grèce pouvait espérer de voir descendre des peuples libérateurs, si sa noble impatience eût pu attendre encore pendant une génération pour lever la bannière de l'indépendance. A présent ces mêmes montagnes nourrissent encore la férocité mercenaire des Albanais, le fanatique musulman de la Bosnie, et le Servien brave chez lui,

mais indifférent pour les autres. Quoi qu'il en soit, un pays coupé de montagnes, hérissé de défilés, troué par des golfes et bordé d'îles, renferme dans son sol même les éléments de la liberté.

La Péninsule Orientale, située entre deux grandes mers, n'éprouve jamais de sécheresses générales; mais comme elle tient par deux côtés à la grande masse du continent, toujours plus froide que le centre, et comme elle est voisine de deux chaînes de montagnes, l'Hæmus et le Taurus, elle éprouve des froids plus vifs que l'Italie et l'Espagne.

Les anciens nous font parfaitement connaître la nature des vents dominants en Grèce, et leur influence sur les saisons. Le vent du nord était, selon Aristote, de tous les vents connus en Grèce, le plus fort, le plus fréquent, le plus sec et le plus serein; il amenait naturellement de la grêle et quelquefois des orages. Dans l'Hellespont, comme sur les côtes de la Cyrénaïque, il est pluvieux : il n'arrivait dans ces deux endroits qu'en traversant les mers à deux pas de l'Hellespont. Le vent du nord, en passant par le mont Ida, reprend son caractère froid et violent; il était censé chasser les épidémies que les vents du midi et de nord ouest faisaient naître à Mitylène. Le nord-est souffle ordinairement vers l'équinoxe du printemps. Il est humide, pousse lentement devant lui les nuages, et amène la pluie dans les îles de l'Archipel et dans l'Attique. Ce vent est chargé des brouillards du Pont-Euxin. Le vent d'est se montre dans des brises matinales salubres et tempérées. Le vent du sud-est souffle vers le solstice d'hiver; chaud et sec dans le commencement, il devient ensuite humide, et finit par amener des pluies. Lucrèce attribue à un vent de sud-est la peste qui, sous Cécrops, ravagea l'Attique; c'est le sirocco des modernes. Le vent du sud souffle en Grèce vers la fin de l'automne, après le solstice d'hiver et au commencement du printemps. Tantôt on lui attribue une influence salutaire sur la végétation, et tantôt on l'accuse de faire naître des épidémies; il est certain qu'il amène des pluies longues et fortes. Empedocle avait observé que les flammes vomies par l'Etna étaient plus claires lorsque le vent soufflait du nord, et qu'elles tombaient lorsque de sombres nuages annonçaient l'arrivée du vent du sud. Cette humidité excessive, qui est le caractère général des vents méridionaux pour la Grèce et l'Italie, ne leur vient que de leur passage par-dessus la mer Méditerranée, dont ils enlèvent les fortes évaporations : ces mêmes vents sont froids et secs dans les parties d'Afrique où ils viennent du mont Atlas et autres chaînes de montagnes intérieures. Le vent du sud-ouest est humide, nuageux; mais à peine a-t-il formé les nuages, qu'il les dissipe.

Le nom de zéphir rappelle encore à notre imagination toutes ces images riantes qu'il éveillait dans celle des Grecs. Aristote l'appelle le plus doux des vents, et Homère lui donne l'empire sur les îles bienheureuses, où Rhadamante règne sur les élus du ciel, et où l'on n'éprouve pas les rigueurs de l'hiver. Comment ce même poëte a-t il pu mettre le Zéphyre en compagnie avec Borée, et le traiter de malsain et de violent? Les témoignages des anciens et des modernes prouvent que le zéphyr, près l'entrée de l'Hellespont (où était la scène de l'Iliade), déploie souvent une violence funeste aux navigateurs. Le père de la médecine nous dépeint le zéphyr comme un vent très-malsain pour l'île de Thasos. En général, ce vent est très-pluvieux pour les côtes de la Grèce. Vitruve nous apprend que le vent du nord-ouest, collatéral du zéphir, et compris sous la même dénomination (dans la rose des quatre vents), était malsain sur les côtes de Lesbos, opposées à la Troade; il y amasse les brouillards de l'Archipel.

Ce vent de nord ouest change souvent de caractère en Grèce : froid et sec à Chalcis, ville de l'Eubée, où il souffle peu avant ou après le solstice d'hiver, il brûle les arbres beaucoup plus que ne pourraient le faire la sécheresse et la chaleur le plus longtemps continuelles. Ce vent vient, pour l'Eubée, du mont Olympe et en portait le nom. Le même vent, en passant la mer Égée, change de nature; car, selon Théophraste, dans l'île de Rhodes et à Cnide, il couvre le ciel de nuages.

Parmi les vents périodiques de la Grèce, on remarque avant tout les *vents étésiens*. Selon Aristote et Lucrèce, c'étaient des vents frais et agréables qui soufflaient après le solstice d'été et le lever de la canicule; ils venaient du nord vers l'ouest pour les habitants des climats occidentaux, et du nord vers l'est pour ceux qui habitaient dans des expositions orientales. Aristote dit qu'ils soufflaient pendant la nuit et cessaient pendant le jour, ce qui les ferait classer parmi les brises de terre. C'est dans ce sens que Posidonius affirme que les étésiens soufflent dans l'espace de la Méditerranée compris entre l'Espagne et la Sardaigne. Pline leur donne également cette marche, tant pour l'Espagne que pour l'Asie; et Aulu-Gelle met tout le monde d'accord, en assurant que les vents étésiens soufflent tantôt d'une aire tantôt de l'autre.

Les *ornithies*, ou vents d'oiseaux, ainsi appelés parce qu'ils amenaient les oiseaux, sont précisément le contraire des vents étésiens. Ce sont des brises de mer qui se lèvent au printemps, environ 70 jours après le solstice d'hiver; elles sont faibles, inconstantes et de moindre durée que les vents étésiens. La manière dont Pline a parlé des vents ornithies prouve que l'on

comprenait sous ce nom toutes les brises venant de la Méditerranée. La direction variant d'après celle des côtes, pouvait s'étendre de l'aire de l'ouest jusques et compris celle du sud-est.

Les relations des voyageurs modernes s'acordent très-bien avec tout ce que nous venons de dire sur les vents anniversaires de la Grèce.

La Péninsule Orientale nous présente ainsi l'échelle de tous les pays habitables de l'Europe. Le Danube et la Maritza voient l'hiver arrêter leurs ondes glacées; les Russes, en passant le mont Hæmus (le Balkan), furent obligés de recourir à leurs fourrures pour se garantir du froid. Au contraire, le printemps règne presque sans interruption sur les côtes de l'Attique. « Le rossignol, dit Sophocle, y fait retentir ses doux accents dans « des vallées verdoyantes, où l'on n'éprouve jamais les rigueurs de l'hiver. « Les vents n'y font point sentir leur haleine bruyante, et les rayons « ardents du soleil y sont interceptés par des arbres chargés de fruits, dont « l'épais feuillage est entrelacé de pampres et de lierre. Bacchus et ses « joyeuses prêtresses y fixent à jamais leur séjour. Le narcisse y étale en « tout temps, à côté du safran doré, son calice odorant. Ces fleurs ont « servi de couronnes aux Immortelles. Le chœur des Muses vient souvent « se mêler au brillant cortége de Vénus, sur les bords enchantés du Céphise « qui, divisé en mille canaux, serpente à travers les gras paturages et les « campagnes qu'il féconde. »

A l'exception de l'île de Milo, infestée de vapeurs sulfureuses, l'archipel grec offre le plus heureux climat de toute l'Europe. La température y est plus égale que dans le continent. Les blés mûrissent de meilleure heure dans l'île de Salamine que dans l'Attique. L'île de Crète, quoique sous le 35e parallèle, n'éprouve de grandes chaleurs que par les vents du sud : lorsque ces vents ne sont pas assez forts pour franchir les montagnes qui garantissent l'île, la température y est délicieuse ; depuis le mois de mars jusqu'à celui de novembre, Savary n'y vit le thermomètre varier que de 20 à 27 degrés au-dessus de zéro ; on ne voit jamais de la neige et des gelées dans la plaine ; au mois de février, la terre se pare de fleurs et de moissons précoces. Si cependant on voulait tracer un tableau général de la végétation, il faudrait avant tout distinguer les provinces septentrionales comprises dans le bassin du Danube, de celles qui se trouvent au sud du mont Hæmus. Dans les provinces méridionales, on voit les terrasses des montagnes se couronner de forêts variées, où se succèdent tour à tour le sapin commun, le sapin à feuille d'if, le pin larissio, le cèdre, l'yeuse, le chêne à cochenille, le chêne commun, le superbe platane d'Orient, l'érable, le carou-

bier, le sycomore, le noyer, le châtaignier et le hêtre. Mais nous n'avons aucune observation exacte sur les divers niveaux auxquels chaque espèce d'arbre commence à croître : il est probable que les zones de végétation ont quelques rapports avec celles de l'Italie et de la Sicile ; les arbres du nord y descendent plus au midi que dans les Apennins. Les forêts du mont Hæmus présentent moins de mélange. Au nord, ce sont les chênes, les ormeaux, les tilleuls qui dominent; ni le platane, ni le caroubier, ni le sycomore n'ont passé la barrière du mont Hæmus, à moins que l'art et les soins des hommes ne les y aient forcés. Sur le Danube, les pommiers, les poiriers, les cerisiers, les abricotiers, les pruniers, couvrent les collines. Ces mêmes arbres fruitiers dépassent la chaîne de l'Hæmus et couvrent en beaucoup d'endroits les hautes collines de la Thrace, de la Macédoine et de l'Épire. Jusqu'au 40e parallèle, les oliviers et les orangers restent sur les bords de la mer, ayant encore à craindre la proximité des montagnes et des neiges ; mais au sud du 40e parallèle, le climat change tout à fait. Les pommiers et les poiriers disparaissent. Le principal arbre fruitier est l'olivier, dont les bois entiers, entremêlés de lauriers et de myrtes à larges feuilles, ornent les côtes de la Crète et de l'Attique. Là s'élèvent aussi l'oranger, le figuier, le pistachier-lentisque, l'arbre à mastic (*pistachia terebinthus*), le mûrier noir et le grenadier. Plusieurs de ces fruits paraissent indigènes dans la Grèce, et entre autres l'olivier, que Tournefort trouva spontané sur le mont Ida.

Les buissons et les arbustes y prennent un autre caractère, les labiées frutescentes y dominent. Mais ce que l'œil distingue avec le plus de plaisir, c'est le laurier-rose et le câprier en buisson; l'un dessinant les cours des ruisseaux, l'autre se groupant avec les rochers. On voit aussi partout le laurier-cerise, deux espèces d'*arbutus,* savoir, l'*unedo* et l'*andrachne.* Le sol de la Grèce étant en grande partie calcaire, les végétaux propres à cette sorte de terrain y abondent. C'est ainsi que les montagnes de la Crète se couvrent de *stachys cretica,* herbe aux blessures ; d'acanthe à feuilles de chardon, de chicorée épineuse; d'*origanum dictamnus,* dictame de Crète ; d'*astragale tragacanthe,* d'où se tire la gomme adragant, de sauges à pommes, etc. Le *cistus creticus,* qui croît spontané et cultivé dans les îles de l'Archipel, fournit le véritable laudanum oriental. Les résines aromatiques ou autres abondent aussi dans l'Archipel. Nulle part les lentisques et les térébinthes ne sont aussi beaux et aussi communs que dans l'ancienne Délos. On désigne comme indigènes de l'Archipel et des environs de Constantinople le coton herbacé, l'œillet arbrisseau, le *lichen parellus,* avec

lequel on prépare le beau rouge végétal appelé *archil*, et une foule d'autres plantes qui ne peuvent pas figurer dans un aperçu géographique. Mais observons que la vigne donne des produits différents sur les bords du Danube et sur les rivages de l'Archipel. Les raisins de la Grèce contiennent plus de principes sucrés et fournissent des vins de liqueur, tandis que les vignobles de la Servie et de l'Hertzegovine, abrités contre les excès de chaleur et de froid, donnent des grappes remplies d'un jus généreux et propre à faire des vins également forts et agréables. Avec un peu plus de culture, la Turquie d'Europe réunirait tout ce que les vignobles du monde entier produisent de plus vanté.

Les végétaux du midi et du nord se mêlent sur les rivages du Bosphore. Le chêne à grappe (*quercus racemosa* de Lamarck) et le châtaignier y abondent, ainsi que les cyprès, les tilleuls, les marronniers, les arbousiers, les myrthes, les genêts. Les terrains bas sablonneux sont couverts de *convolvulus persica*. Le *dyospiros lotus* entre dans la nourriture des Turcs. Les côtes de Gallipoli, en Europe, sont ornées de *clematis cirrhosa* et de la jolie *daphne cretica*, et du *spartium parviflorum*, arbrisseau qui s'élève à 1 mètre 70 centimètres. Mais les transitions entre les végétations au nord et au sud de la Turquie d'Europe doivent être observées dans l'intérieur de la Thrace et de la Macédoine, où les botanistes n'ont presque pas pénétré. Il est aussi très-difficile de déterminer quels végétaux la culture a ajoutés à ceux qu'avait donnés la nature ; les noms qu'on trouve chez les anciens sont d'une signification si douteuse !

Il serait difficile de caractériser d'une manière générale le règne animal dans la Turquie d'Europe et dans la Grèce. Les chevaux thessaliens étaient estimés à cause de leur beauté et de leur force. Les Turcs ont amené dans le pays la race tatare, et, par le croisement de ces deux, l'une et l'autre ont gagné. Les ânes et les mulets sont aussi beaux ici qu'en Italie.

Les moutons abondent en Macédoine, en Thessalie et en Livadie. Les chèvres sont de la plus grande utilité pour les habitants des montagnes. Les gros aigles qui abondent dans les environs de Babadagh donnaient autrefois aux Turcs les meilleures plumes pour leurs flèches ; elles se vendent fort cher. Les forêts et les montagnes sont remplies de chevreuils, de daims, de sangliers ; et les bêtes carnassières que l'on y trouve sont les renards, les ours, les loups-cerviers ; il y a encore une espèce particulière de loups de plaine, de moindre grandeur que ceux que l'on rencontre dans les montagnes. Ces loups habitent surtout le rivage du Danube, et se retirent dans les roseaux des lacs et des marais qui y communiquent. Les

perdrix, les outardes, sont d'un goût délicieux et en grand nombre, surtout dans les plaines qui avoisinent le Danube. La Grèce et les îles sont moins abondamment fournies de gibier, mais les poissons les en dédommagent amplement.

Les lions ont jadis vécu en Grèce. Ils se tenaient, du temps d'Aristote, entre les fleuves Achéloüs, en Acarnanie, et celui de Nestus, en Thrace; ils occupaient ainsi une partie de la Grèce, qui certainement n'est pas la plus chaude. Les hommes les auront d'abord resserrés et à la fin exterminés. Peut-être était-ce une variété particulière à la Grèce et à l'Asie-Mineure.

Les modernes n'ont presque rien pu apprendre sur les productions minérales de la Turquie. Les Ottomans se soucient peu de ce genre de richesse. On sait seulement que la Turquie d'Europe possède des mines de fer et de cuivre qui mériteraient d'être exploitées. Parlons du système des montagnes dardaniennes ou grecques. Le mont Hæmus, le mont Scardus, et toute la chaîne des montagnes albanaises et bosniaques, abondent en mines de fer; c'est tout à fait la répétition des montagnes de la Styrie ou de l'ancien *Noricum*. Probablement la composition géognostique est aussi la même; quelques roches micacées, talqueuses et granitiques sont vaguement indiquées par les voyageurs. On a exploité jadis des métaux précieux dans diverses parties de cette chaîne; mais il semble qu'on ne les tirait que d'un minerai de cuivre aurifère et argentifère. Les relations modernes en offrent peu d'indices.

Dans le mont Pangée, en Macédoine, il y avait partout des mines d'or et d'argent qui s'étendaient jusqu'en Péonie, c'est-à-dire au delà du fleuve Axius. Même en Péonie, les cultivateurs, en labourant la terre, découvraient des paillettes d'or. Les mines d'argent de Laurium, qui, selon Xénophon, ne devaient jamais s'appauvrir, et qui cependant étaient déjà épuisées du temps de Strabon, se trouvaient à l'extrémité de la péninsule attique, près les bords de la mer. Un semblable emplacement d'une mine très-riche est assez singulier.

C'est des carrières du mont Marpèse, dans l'île de Paros, que l'antiquité tirait ces fameux marbres dont les blocs énormes brillaient dans les monuments de leurs villes, dont l'Égypte même orna la façade de son labyrinthe. Ce marbre était très-recherché par les anciens sculpteurs, qui l'employaient de préférence à tout autre. Cependant sa qualité ne répond pas toujours à sa renommée, s'il faut en croire les voyageurs modernes; les lames cristallines dont est formé son tissu égarent l'œil par des reflets trom-

peurs, et volent en éclat sous le ciseau : ce défaut est racheté par d'autres qualités excellentes, surtout par son éclat et son extrême blancheur. Le marbre coralitique, d'un grain semblable à de l'ivoire, n'est connu que par des bustes antiques; le marbre pentélique tire son nom d'une montagne près d'Athènes. On reconnaît ce beau marbre statuaire à certaines veines verdâtres qui en séparent les masses. Le mont Hymète, à peu de distance du mont Pentélique, donnait un marbre statuaire d'un blanc cendré.

La terre sigillée de Lemnos était autrefois en usage dans la médecine. C'est une argile ocreuse, ou un bol coloré par un peu de fer. La cimolite, ou terre cimolée, est aussi une argile d'un blanc grisâtre, qui passe au rougeâtre par l'exposition à l'air. Hawkins l'a retrouvée dans l'île Argentière, autrefois Cimolo, d'où les anciens la tiraient pour l'employer à blanchir les étoffes, propriété qu'elle possède à un degré éminent. Nous ne parlerons pas de la célèbre argile à potier de l'île de Samos et d'autres terres communes.

Il y avait des mines de cuivre mêlé de fer dans l'île d'Eubée. Celles d'or et d'argent à Siphnos, aujourd'hui Siphanto, furent couvertes ou englouties par la mer. Cette île est riche en plomb; la mine est grisâtre et lisse, elle donne un plomb qui approche de l'étain. L'île de Thasos renfermait, outre ses belles carrières de marbre, une fameuse mine d'or. On sait qu'un promontoire de Naxos s'appelle cap Smeriglio, parce qu'on y trouve le meilleur émeri. Les carrières du mont Ocha fournissaient de l'asbeste assez long et assez flexible pour qu'on pût en fabriquer des toiles incombustibles.

Les sources de bitume doivent être en assez grand nombre. Une des plus célèbres se trouve dans l'île de Zante, l'ancienne Zacynthe. Cette île offre un sol qui abonde en plâtre. Le terrain semble être creux et résonne sous les pieds du voyageur effrayé. Deux bassins de 5 à 6 mètres de diamètre retiennent des eaux limpides et froides, du sein desquelles il s'élève un bitume liquide qui, en bouillonnant, nage sur la surface. Spallanzani y plongea un thermomètre de Réaumur qui était à 24 degrés, et qui descendit aussitôt à 17. Hérodote a vu cette source il y a 2,300 ans.

LIVRE CENT TRENTE-SIXIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description du royaume de Grèce et de la république des îles Ioniennes.

Après plusieurs siècles d'ignorance et d'esclavage, la patrie du génie, la terre de la liberté, impatiente du joug humiliant sous lequel elle gémissait, et qu'elle avait déjà tenté de secouer, souleva de nouveau ses chaînes en 1820, et secourue par les trois grandes puissances européennes, la France, l'Angleterre et la Russie, sortit, en 1827, à la suite de la victoire de Navarin, victorieuse et indépendante de sa lutte avec les musulmans. Aujourd'hui elle forme un royaume particulier, qui est circonscrit du sud-ouest au nord-est par une ligne qui suit le cours de l'Aspro-Potamo, depuis son embouchure jusqu'aux lacs d'Angelo Castro et de Vrachori, qu'elle traverse près de leurs rives septentrionales, jusqu'au mont Artolina, à 8 lieues de Lépante, d'où elle suit la crête du mont Axos, la vallée de Calouri et la cime du mont Oeta jusqu'au golfe de Zeitouni, près de l'embouchure de de l'Hellada ou du *Sperchius*. La Grèce, ainsi limitée, occupe du nord au sud, depuis les bords de l'Hellada jusqu'au cap Matapan, une longueur d'environ 60 lieues, et de l'est à l'ouest, depuis le cap de Marathon jusqu'à celui de Tanese, en traversant l'isthme de Corinthe, une largeur de 56 lieues. La superficie de la Grèce est de 48,935 kilomètres carrés, ou de 3,220 lieues géographiques carrées.

Les îles accordées à la Grèce, dans l'Archipel, sont Négrepont, et celles qui s'élèvent à l'est, telles que Skiatos Scopelo, Chelidromia, Sarakino, Pelagnissi, Joura-Nisi et Skyro, ainsi que toutes les Cyclades.

Le nouvel État de la Grèce se compose de trois parties distinctes : au nord, l'antique *Hellade*, aujourd'hui *Livadie;* au sud, le *Péloponèse* des anciens, la *Morée* des modernes ; enfin, à l'est de celle-ci, les îles de l'*Archipel.*

Lorsqu'après avoir laissé derrière soi les belles plaines de la Macédoine et de la Thessalie, on franchit les Thermopyles, pour entrer dans la Grèce proprement dite, le ciel devient plus ardent, les eaux abondent moins, mais le sol serait encore riche s'il était cultivé. L'huile est la production la plus importante des provinces méridionales. Celle de l'Attique passe pour la plus fine.

Les Athéniens connaissent la taille des oliviers, mais ils ne la pratiquent pas. L'olivier de l'Attique est alterne, comme la taille qu'on lui fait subir; mais il n'alterne pas de même dans tous les cantons de la Morée. Une brume épaisse, qui s'élève de l'Archipel, nuit quelquefois aux oliviers; en retombant sous la forme de rosée, elle pénètre partout et infecte jusqu'aux racines et jusqu'à la sève; les feuilles jaunissent, les fleurs tombent, et celles qui nouent donnent une olive avortée.

Corinthe peut toujours vanter ses petits raisins, et l'Arcadie ses fromages. Les plantes aromatiques, dont le sol de l'Attique est couvert, donnent au miel de ses abeilles les bonnes qualités qui l'ont rendu célèbre. Plus doux et doué d'un parfum plus exquis que tous les autres miels connus, il est en même temps de la plus belle transparence, quoique d'une couleur rousse.

La Grèce peut devenir l'émule de l'Espagne pour la beauté de ses laines; ses pâturages sont très-favorables pour les brebis. Les terrains les plus incultes produisent en abondance le thym, le serpolet, la marjolaine, et toutes les plantes aromatiques. Ici, comme en Espagne, on fait voyager les troupeaux. Les bergers albanais mènent leurs bestiaux paître en Grèce pendant l'été. Sous le règne des empereurs byzantins, le mélange des brebis africaines et asiatiques avait embelli les races grecques; elles ont dégénéré depuis qu'on ne suit plus la méthode des croisements. Le mouton de Livadie et d'Arcadie est le plus beau; celui de l'Attique a le plus perdu.

Le sol de la Grèce continentale est en général très-montagneux; mais aucune de ses montagnes n'atteignent la région des neiges éternelles : le Taygète est la plus élevée [1]. La plupart de ces montagnes sont couvertes de forêts ou de pâturages; mais les forêts diminuent chaque jour par l'habitude qu'ont les bergers d'y mettre le feu pour faire place aux herbages, et offrir une pâture à leurs troupeaux : il est à espérer que le gouvernement grec, plus éclairé que le gouvernement turc, mettra des entraves à une coutume qui, depuis qu'elle s'est introduite, a déjà répandu la stérilité sur plusieurs cantons autrefois ombragés et fertiles. A milieu de ces mon-

[1] Voici, d'après les travaux de MM. les officiers d'état-major Puillon de Boblaye, Peytrier et Servier, les hauteurs des principales montagnes de la Grèce :

	mètres
Le Saint-Elias du Taygète.	2,408
Le mont Ziria, l'ancien Cyllène.	2,374
Le Khelmos, à l'extrémité septentrionale du Magne.	2,355
Le Lakoura, l'ancien Parnasse.	2,240
L'Olonos, au sud de la Kaminitza.	2,223
Le Saint-Elias de Levidi, au nord-ouest de Tripolitza.	1,980

tagnes, s'étendent de vertes et fraîches vallées arrosées par des rivières ou des ruisseaux.

Les nombreuses montagnes de la Grèce se divisent en plusieurs chaînes: celle qui borde au nord le golfe de Lépante, dominée par le Lakoura ou le *Parnasse,* et le Zagora ou l'*Hélicon,* chantés par les poëtes, dépend de la chaîne du Pinde. Les monts Helléniques disparaissent dans l'ishme de Corinthe, et ceux de la Morée, dont le principal sommet est le Pentadaktylon ou le *Taygète,* forment des groupes différents. Celui du Taygète, qui court à l'occident et se termine au cap Matapan, autrefois le célèbre *Ténare,* est indépendant des monts Malevo ou Dzakona, l'ancien *Olympe* du Péloponèse, chaîne parallèle et orientale qui finit au cap Maléa ou Saint-Ange.

Malgré la grande élévation qu'atteignent quelques-uns de leurs sommets, les montagnes de la Grèce ne donnent naissance à aucun cours d'eau considérable. L'Aspro-Potamo, qui forme une de ses limites, est le plus important : il n'a pas plus de 45 lieues d'étendue. Dans la Morée, les deux principaux sont le Rouphia ou l'*Alphée,* et l'Iri ou l'*Eurotas,* qui ne parcourent pas un espace de plus de 20 à 25 lieues. Ce dernier a été confondu sur toutes les cartes avec le Vasili-Potamo, que le colonel Bory de Saint-Vincent a reconnu pour une rivière plus considérable que l'Eurotas, quant au volume de ses eaux, mais qui n'a qu'une lieue et demie de cours, et qui, courant parallèlement à ce dernier, n'en est éloignée que d'une lieue.

Des roches granitiques et schisteuses constituent les principales chaînes de la Grèce. Au Taygète, elles supportent un beau porphyre vert antique. Au mont Trélovouno, l'ancien *Hymète,* on pourrait encore exploiter le marbre blanc grisâtre, célèbre du temps de Xénophon. La plupart des îles, telles que Milo, Cimolo, Santorin, Égine, etc., sont en grande partie formées de la roche ignée appelée trachyte. L'île de Paros possède ces marbres auxquels le ciseau des Phidias et des Praxitèle donnait le mouvement et la vie.

Le sol du royaume de Grèce recèle des mines de fer, de plomb, de zinc, de cuivre, de mercure et de cobalt; mais, à l'exception des deux premiers métaux, ces substances paraissent être peu abondantes. On y trouve aussi de l'alun, du salpêtre, de la magnésie, et des argiles dont plusieurs sont estimées.

Nous commencerons notre course près de l'embouchure de l'Hellada, par les Thermopyles, cet étroit défilé, ce célèbre rempart de l'indépendance des Grecs anciens et modernes. Sur le versant méridional de la chaîne du mont Oeta, le ciel devient plus ardent; les chaleurs de l'été, qui dessèchent

les rivières, sont souvent insupportables; l'hiver est la saison des pluies et des orages; mais l'automne et le printemps rivalisent par les dons qu'ils répandent jusqu'aux extrémités de la Morée. Près des rives du Topolias, ou *Copaïs,* grand lac alimenté par le Mavro-Potamo, ou le *Céphise,* et d'autres rivières, et remarquable par le gouffre appelé *Katavotron,* qui sert d'écoulement à ses eaux, la garance est une des plantes qui réussissent le mieux. Les terrains qui s'inclinent vers le golfe de Lépante et celui d'Égine sont favorables à la culture de l'orge, et produisent des oliviers qui fournissent la meilleure huile de la Grèce; mais quelquefois ces arbres souffrent des brumes épaisses qui s'élèvent de l'Archipel. La Corinthie et l'Arcadie se couvrent de pâturages et de champs d'orge. La première de ces deux petites contrées peut toujours vanter ses raisins sans pepins; la seconde, ses troupeaux; Athènes, son huile et ses olives; Argos, ses cotons estimés. Le mont Hymète est toujours habité par ces précieux essaims qui distillent un miel d'un parfum exquis et d'une transparence admirable.

Le climat de la Grèce, de tout temps si vanté, offre, comme dans le midi de l'Europe, la variété de nos saisons, mais avec des nuances différentes. L'approche du printemps s'annonce dès le mois de janvier par la floraison des amandiers; en février il tombe beaucoup de pluie, quelquefois de la neige, mais le soleil a beaucoup de force, et la chaleur commence à se faire sentir; c'est en mars que le printemps est dans tout son éclat, et que les prairies se parent de mille fleurs qui durent ou se succèdent jusqu'à la fin d'avril. Le mois de mai voit paraître l'été; c'est alors que les vergers sont dans toute leur beauté; en juin, on s'occupe de la récolte de céréales; en juillet les épis sont mis sous les pieds des chevaux et des buffles pour en faire sortir le grain. Vers cette époque commence une longue sécheresse qui tarit les sources et les ruisseaux, et qui dessèche toutes les plantes; ce mois est le plus chaud de toute l'année. Vers la moitié de septembre commencent les vendanges. C'est en octobre que tombent les premières pluies, mais avec quelques interruptions; les derniers beaux jours de l'année sont en novembre; en décembre les pluies deviennent presque continuelles, les rivières et les ruisseaux débordent, et les travaux des champs cessent complètement. Cet état dure quatre à six semaines, pendant lesquelles les orages se succèdent continuellement; c'est le fort de l'hiver. La neige tombe aussi quelquefois en abondance, mais elle ne persiste que sur le sommet des monts; le froid est rarement rigoureux.

Les chaleurs de l'été sont quelquefois assez fortes pour faire monter le thermomètre centigrade à 34 et même à 40 degrés.

Malgré la douceur et la beauté du climat, la Grèce n'est pas une contrée généralement saine. Il faut en excepter l'Attique, dont la salubrité est attestée par la longévité des habitants, et dont les marais situés dans les champs de Marathon ont été défrichés par les soins du gouvernement; plusieurs cantons attendent le même bienfait. C'est à l'influence des terrains humides que certaines provinces doivent leur insalubrité; la Béotie, les environs de Corinthe et les plaines voisines de la mer en fournissent la preuve.

Du haut du Parnasse, antique séjour d'Apollon et des Muses, nous pouvons contempler la fertile Livadie et les côtes septentrionales de la Morée. Au fond d'une baie, à l'entrée du golfe de Lépante, qui prend d'abord le nom de Patras, jetons un regard sur les tristes remparts de *Missolonghi,* que le courage de ses habitants rendit si funestes à l'armée turco-égyptienne qui s'en empara en 1826, après un siége de près d'une année, qui lui coûta une perte de 13,000 hommes. Plus près, *Lépante,* l'antique *Naupactus,* occupe sur le bord du golfe le penchant d'une colline; c'est le siége d'un archevêché; elle est petite, mais fortifiée. A la base septentrionale de l'Hélicon, près de l'antre de Trophonius, célèbre par l'oracle qui s'y rendait, l'industrieuse ville de *Livadie* donne son nom à la contrée; ses environs se ressentent des exhalaisons malsaines du lac Copaïs. Cette cité, naguère importante par son commerce, n'a point encore réparé les ravages causés par la dernière guerre.

Quittons ce pays si riche en souvenirs antiques, où des voyageurs modernes ont cru retrouver les eaux de *Léthé* et celles de *Mnémosyne,* et traversons la Béotie et l'Attique.

Thèbes, ou *Thiva,* ne se compose que de quelques centaines de maisons et de chaumières avec 2,800 habitants; les ruines de la ville antique, qui ne consistent plus qu'en rares inscriptions, garnissent les flancs d'une petite colline.

Athènes, cette illustre cité, berceau des lettres et des arts dans l'antiquité, est, depuis la guerre de l'indépendance hellénique, sortie de ses ruines. C'est aujourd'hui la capitale du royaume de la Grèce et le chef-lieu de la monarchie d'Attique et Béotie. L'Acropolis frappe toujours les regards; mais sur le rocher qui domine l'ancienne et la nouvelle ville, il ne reste que les débris de ce célèbre Parthénon, noble temple consacré à Minerve, belle conception de Périclès, et chef-d'œuvre de Phidias. Sur le roc que dominent les restes de l'Acropolis, Cécrops et Thésée réunirent les premiers habitants de l'Attique; ces vieilles murailles furent relevées par Thémistocle, après la victoire qu'il remporta à Salamine.

Aujourd'hui, non loin de l'Acropolis et du Parthénon, s'est élevée une ville toute moderne, dont les principales rues larges, droites et bien aérées, sont décorées d'édifices qui portent l'empreinte de la civilisation européenne. L'une de ces rues conduit au Pyrée.

Outre les deux édifices que nous venons de nommer, on voit encore les Propylées, le temple de Thésée, dont on admire l'étonnante solidité, le monument de Lysicrate, plus connu sous le nom de Lanterne de Démosthènes; les restes du temple de Jupiter Olympien, de celui de la Victoire, de l'Odéon, du théâtre de Bacchus, du Prytanée, de l'Aréopage, et de plusieurs autres constructions qu'il serait trop long de nommer. Athènes est aujourd'hui une ville de 30,000 âmes, où l'on trouve plusieurs sociétés savantes, des bibliothèques, des collections scientifiques, et un beau palais moderne qui sert de résidence au roi. Les Français y ont établi depuis peu une école supérieure de perfectionnement, dont les résultats obtenus, sont déjà importants [1].

Le *Pyrée,* ou *Porto-Leone,* où l'on ne voyait en 1828 qu'une baraque turque servant de douane, est une jolie ville de 5,000 âmes ; elle renferme un lazaret commode, une école militaire et de vastes magasins, qui s'élèvent autour de l'ancien port, où l'on aperçoit encore sous les eaux les restes des berges construites par Thémistocle pour abriter les galères de la république. Le port du Pyrée est aujourd'hui une des principales stations de la navigation à vapeur dans les mers de l'Archipel, et la troisième place commerçante du royaume.

A l'extrémité de l'isthme qui forme le fond des deux golfes de Lépante et d'Égine, *Corinthe,* ruinée pendant la guerre de l'indépendance, renferme environ 3,000 habitants. Peu de villes offrent une position aussi belle et aussi favorable au commerce; sa vaste et forte citadelle s'élève majestueusement et commande toujours l'entrée du Péloponèse ou de la *Morée,* c'est-à dire le *pays maritime,* nom qui fut donné à la péninsule grecque par les peuples slaves. Plusieurs portions de murailles de la vieille forteresse de Corinthe sont de construction cyclopéenne.

Le village de *Colonna* est tout ce qui reste de l'ancienne ville de *Némée.* Sur la côte orientale de l'isthme de Corinthe, *Mégare,* qui avait 12,000 âmes, n'en compte pas plus de 2,000 aujourd'hui.

Si nous suivons la côte de l'Achaïe vers l'ouest, nous verrons d'abord

[1] Un des élèves de l'école française, M. Beulé, après un travail de fouilles de deux mois a retrouvé l'entrée de l'Acropole. Voir le savant rapport lu à la séance générale de l'Institut, du 12 novembre 1852, par M. Guigniaut. V.A. M-B.

la petite ville de *Vostitza,* l'antique Ægium, avec un port assez commerçant; puis *Patras,* entièrement détruite dans la guerre de l'indépendance, et qui, rebâtie sur un nouveau plan, est aujourd'hui une jolie ville de 6,000 habitants. Sa position avantageuse pour le commerce en fait une place importante en relation avec Trieste et Corfou par une ligne de bateaux à vapeur.

Sur le bord d'un golfe auquel elle donne son nom, l'ancienne *Nauplia,* aujourd'hui *Nauplie,* ou *Napoli de Romanie,* peuplée de 6,500 âmes, a un port assez important, quoiqu'il n'offre aux gros vaisseaux qu'un mouillage éloigné de plus d'une lieue de ses remparts. Le fort d'*Ischkaléh* et celui de *Palamède,* dont la construction date de la plus haute antiquité, forment sa principale défense. Ce dernier, qui fut reconstruit par les Vénitiens, a reçu le surnom de *Gibraltar de la Grèce.* Il couronne le rocher de Palamède, et l'on y monte par 500 marches sous un chemin couvert taillé dans le roc. A huit lieues à l'est, *Damala,* près d'une baie qui dépend du golfe d'Égine ou d'Athènes, est un village voisin des ruines de l'antique Trézène.

Au fond du golfe de Nauplie, on voit *Argo* ou *Argos,* qui n'a conservé de son antique splendeur qu'un théâtre et une forteresse construite sur un pic tellement escarpé que, dans le système actuel de défense, il ne peut être utilisé. Elle renferme 3 à 4,000 habitants; ses jardins sont remarquables par leur fertilité. A quelques lieues au nord-est d'Argos, le petit village de *Karvathy* est intéressant par les ruisseaux de l'antique Mycènes, que l'on voit dans son voisinage, et qui offrent encore des constructions antérieures au siége de Troie. A 22 lieues au sud d'Argos, *Monembasie,* ou *Napoli de Malvoisie,* qui fait le commerce des vins, est défendue par une forteresse qui domine sa grande rade : cette ville est bâtie sur une petite île appelée par les anciens *Minoa,* qui est unie au continent par un pont de douze arches.

Armyros, le seul mouillage un peu tenable sur la côte du *Magne* ou *Maïna,* pays qui occupe l'étroite presqu'île comprise entre le golfe de Coron (*Sinus Messenicus*), et celui de Kolokythnia (*Sinus Laconicus*), est célèbre par la courageuse résistance des Maïnotes, qui arrêtèrent en 1827 toutes les forces d'Ibrahim-Pacha. Au fond du golfe de Laconie, *Marathonisi* est l'antique Gythium, le port des flottes spartiates. Ce bourg est devenu florissant; il possède un port commode. Son sol montueux, mais entrecoupé de belles plaines, produit tout ce qui est nécessaire à la vie.

Après avoir doublé le cap Matapan, qui forme l'extrémité du Magne, on aperçoit *Coron,* qui donne son nom à un golfe vaste et profond, et dont le

port n'offre aux navires qu'un incommode abri contre les vents du sud. Sur la côte occidentale de la Morée, *Modon* a vu les Grecs incendier en 1825 une flotte turque retirée dans sa rade, comme *Navarin* (*Coryphasium* ou *Pylos*), le seul port militaire de la Morée, vit brûler, le 19 octobre 1827, par les puissances alliées, les vaisseaux turco-égyptiens. *Calamata*, au fond du golfe de Messénie ou de Coron, dominée par les ruines d'un vieux château venitien, est située au pied des coteaux fleuris, et entourée de champs couverts d'oliviers. C'est une cité commerçante de 6,000 âmes. *Nysi*, à deux lieues à l'ouest sur le Pamisus, au centre d'une plaine magnifique, mais malsaine, avait été anéantie : la fertilité de son sol en a fait le séjour de plus de 800 familles. *Arcadia*, l'antique *Cyparissa*, située sur le bord du golfe du même nom, est le chef-lieu de la Triphylie.

Dans l'intérieur du Péloponèse, une nouvelle ville de *Sparte* s'estélevée depuis peu d'années sur les bords de l'Eurotas, sur l'emplacement de l'antique et valeureuse cité de Léonidas et d'Agésilas; elle est le chef-lieu de l'éparchie de Lacédémone, et compte déjà plus de 1,200 habitants. *Mistra* ou *Misitra*, à deux lieues de l'Eurotas, ou *Vasili-Potamo*, au pied du mont Taygète (*Pentadactylon*), était l'ancienne capitale de la province; elle renferme 3,700 habitants. *Caritène*, presque au centre de la Péninsule, mérite d'être citée comme le lieu où commença la révolution de Morée. Colocotroni en avait fait une forteresse redoutable; mais, brûlée trois fois par Ibrahim-Pacha, elle n'a plus que 7 à 800 habitants. *Tripolitza*, ville de 8,800 âmes, occupe un des plateaux les plus élevés de la Morée : elle était au temps de la domination turque la capitale du pachalik de Morée. On voit dans ses environs les ruines de *Tégée*. Le village de *Miraca* est situé près des restes de l'antique Olympie. Celui de *Pælæopoli*. non loin de Tripolitza, possède quelques restes de Mantinée, célèbre par la victoire d'Épaminondas. *Mavromathi* occupe la place de Messène, que fonda ce héros. Enfin, le *Méga-Spiléon*, couvent taillé en partie dans un rocher, le sombre lac de *Stymphale*, et bien d'autres lieux mémorables, que le plan de ce *Précis* ne nous permet pas de citer, remplissent l'intérieur de cette superbe Péninsule, dont les produits en blé, en orge, en raisins de Corinthe, en figues, en vin, en huile, en coton, en soie, et vingt autres articles, étaient évalués 15 millions de piastres avant la guerre de l'indépendance.

Ne quittons point la Grèce continentale sans dire un mot de ses habitants, dont les vertus ont été trop vantées par d'aveugles enthousiastes, et les vices exagéres par d'injustes détracteurs. Un peuple abruti par l'ignorance et l'esclavage ne se régénère pas en quelques années.

Pouvargue frères del et sc.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

GRECS DALMATE

Les Grecs ont malheureusement conservé de leurs pères la vanité, l'inconstance, et peut-être aussi la mauvaise foi : mais la nature ne leur refuse pas les dons de l'esprit; ils naissent encore orateurs et poëtes; le défaut seul d'instruction étouffe leurs talents. Le sarcasme et la raillerie sont encore, comme chez les anciens Grecs, les principaux ornements du discours. Au milieu des objets les plus sérieux, un geste, une parole, une frivolité, suffisent pour leur faire oublier les affaires les plus importantes. Les *Moraïtes* paraissent moins frivoles que les citadins de la Romélie, et plus faits pour devenir un peuple libre sous une bonne discipline. Les Athéniens ont conservé quelques traces de leur ancienne politesse. L'idiome y est plus doux que partout ailleurs : il y a quelque chose de plus animé dans les sons, de plus précis dans l'expression. Les Athéniennes d'aujourd'hui ne le cèdent en rien à celles d'autrefois : la forme ovale de leur figure, la ligne droite et régulière qui en dessine le profil, la pureté du contour, les yeux à fleur de tête, grands, noirs et vifs, le front petit, les lèvres vermeilles et l'inférieure un peu renflée, les sourcis fins et bien arqués, la gorge ronde, la taille légère, les mains petites ainsi que les pieds; enfin un ensemble qui plaît, intéresse et enchante, soit qu'elles se meuvent languissamment dans la mélancolique *danse d'Ariadne*, soit que la volupté les entraîne dans les tourbillons de la *Romeïka*. Leur costume a conservé quelques traces de l'antique. La tunique blanche et transparente qui caresse leur taille, à partir de leur gorge jusqu'en bas, le manteau de drap d'or ou de soie qui couvre leurs bras et tombe avec grâce sur leurs épaules, un mouchoir fin dont elles entourent leur tête négligemment, et sur lequel s'entrelacent en petites tresses leurs beaux cheveux noirs, tout cela fait un effet charmant et admirable. Mais une ceinture grossière et mal placée, mais des culottes d'étoffes rouges, mais un lourd manteau turc, désenchantent notre imagination, et nous rappellent l'empire de la barbarie.

Les Grecs conservent, avec leur foi, leur Église et leur clergé. C'est parmi les moines que s'élisent les évêques, les métropolitains, les archevêques et les patriarches. Les prêtres et autres desservants peuvent se marier, mais seulement avant leur ordination, une seule fois, et à une vierge.

Les Grecs font cinq carêmes tous les ans, pendant lesquels ils ne peuvent prendre d'autre nourriture que des poissons secs ou salés, assaisonnés seulement avec de l'huile d'olive.

Au milieu des montagnes de la Laconie vit la tribu des *Maïnotes*, descendants des anciens Spartiates; ils avaient su conserver, même sous le

joug des Turcs, une ombre de cette liberté si chère à leurs ancêtres. Leur nombre ne dépasse pas 60,000 individus.

Les productions de ce petit pays et les principaux objets de son commerce, sont l'huile, la vallonée, le seigle, le miel, la cire, la noix de galle, le coton, le kermès, les cuirs bruts et les laines. L'agriculture a fait depuis quelque temps de très-grands progrès.

Sobres, courageux et amis de la liberté, les Maïnotes ont puissamment contribué à la conquête de l'indépendance de la Grèce. Les Turcs n'ont jamais pénétré dans leurs montagnes.

Les *Cacovouniotes*, pirates sanguinaires, qui demeurent vers le cap Matapan, ne doivent pas être confondus avec les *Maïnotes*. Ennemis du genre humain, ils ne respirent que le pillage et le meurtre. On en dit autant des *Baniotes* qui demeurent dans l'intérieur.

Nous allons nous lancer sur cette mer semée d'îles, où mille canaux resplendissants réfléchissent l'image des rochers blanchâtres, des coteaux verdoyants, des noirs écueils, et des vignobles qui s'élèvent en terrasses. C'est encore le riant coup d'œil chanté par Virgile; mais Horace aujourd'hui avertirait son vaisseau de craindre plutôt les pirates que les vents ou les écueils.

Ces îles étaient divisées par les anciens en Cyclades et en Sporades. La plus septentrionale des premières est Andros, la plus méridionale Santorin, la plus occidentale Milo, et la plus orientale Naxia. Quant aux Sporades, les principales sont Egine, Paros, Psara, Skyro et Skopelo.

Les Cyclades, comme l'indique leur nom, se groupent en cercle autour de Paros. La plus considérable est *Naxia*, l'antique *Naxos*, parsemée de montagnes dont la base, granitique et schisteuse, supporte de beaux marbres blancs, et qui donnent naissance à des sources nombreuses rafraîchissant un sol fertile. Un bon port faciliterait l'exportation de ses produits. Elle renferme environ 10,000 habitants, et *Naxia*, sa seule ville, en compte 2,000. Elle est la résidence d'un archevêque catholique et d'un évêque grec. Les produits de l'île sont les vins, le blé, l'orge, l'huile, les oranges, citrons, pêches et figues, le fromage, qu'elle exporte à Constantinople, le coton, le miel et la cire.

En voguant au sud-est de Naxos, *Amorgo*, dépourvue de bois, nous montre ses vignobles et son monastère, auquel on ne parvient qu'au moyen d'échelles; *Stampalia* déploie ses riches vergers. Le cèdre, le genévrier et le pistachier lentisque couvrent les rochers de ces deux îles, qui

manquent de ports. *Namphi* ou *Anaphi* abonde en ognons et en perdrix. On y voit encore les restes d'un temple d'Apollon.

Plus à l'ouest, nous retrouvons *Santorin,* dont le volcan nous a déjà occupé. Loin d'être un amas de pierres ponces, l'ancienne *Théra* est une île fertile en orge, en vin fort spiritueux, qui a la couleur de celui du Rhin; en coton que l'on ne replante pas tous les ans comme dans les autres îles; il y croît aussi quelque peu de froment. Les habitants, au nombre de 10,000, sont tous Grecs.

Une excursion au nord nous mène à *Paros,* célèbre par ses marbres; elle a 2,000 habitants, un sol aride que la rosée fertilise, mais le meilleur port de l'Archipel. Le marbre sert maintenant à faire des mortiers et des salières. C'est parmi les antiques ruines que renferme cette île qu'ont été découvertes les célèbres inscriptions dites *marbres d'Arundel* que l'on conserve aujourd'hui à Oxford, en Angleterre. *Nio,* l'antique *Ios,* possède des ports commodes et des pilotes habiles. On croit que c'est sur son sol qu'Homère expira. *Skino* donne le meilleur froment de l'Archipel. Son ancien nom de *Sicinos* lui vient de ses excellentes figues qu'on y cultive encore.

Nous avons parlé des grottes trop vantées d'*Antiparos,* de *Polycandro,* dont les rochers ont un aspect effrayant, ainsi que des volcans de *Milo,* dont un est encore en activité, et qui entourent la base calcaire du mont Saint-Elie. Cette île malsaine abonde en froment, coton, melons et coloquintes; elle a un excellent port, qui offre à son entrée des rochers basaltiques. Les galeries souterraines de Milo paraissent être, suivant Dumont d'Urville, les restes d'un ancien labyrinthe. Cependant d'autres les regardent comme des catacombes. Cette île est d'ailleurs remplie d'antiquités : on y voit des murailles cyclopéennes, un amphithéâtre qui ne fut jamais achevé, et les restes d'un temple. C'est sur son sol que l'on découvrit la Vénus dite de Milo que l'on voit à Paris dans les galeries du Louvre. Milo, dont les bains chauds étaient autrefois fréquentés, renferme 7 à 8,000 habitants; la ville du même nom, située dans sa partie orientale, en a près de 3,000. *Kimoli,* ou l'antique *Cymolos,* qui doit le nom de l'*Argentière* à ses mines d'argent, ne produit qu'une argile particulière appelée *cimolithe.*

En tournant vers l'Attique, nous laisserons à la droite la salubre *Siphno* ou *Siphanto,* qui, riche de ses fruits, néglige ses mines, mais qui fabrique des chapeaux de paille; *Seripho,* où la tête de Méduse, disait-on, avait pétrifié tout, jusqu'aux habitants, et qui ne dément pas la mythologie, puis-

qu'elle est hérissée de rochers, et que les minerais de fer s'y montrent à la surface du sol. Elle est célèbre aussi dans la fable pour avoir été la prison de Danaé. *Thermia,* l'ancienne *Cythnos,* ne manque ni de sources chaudes, ni de figues, ni d'orge ; elle renferme 6,000 habitants, trois villages et un bourg où réside un évêque grec. Enfin, *Zéa*, que les anciens nommaient *Cea* ou *Ceos,* diminuée par des tremblements de terre, a encore un port excellent. Elle a 34 églises, 5 couvents et 5,000 habitants. Son chef-lieu, du même nom, est bâti sur d'énormes murailles, et compte 3,000 âmes. Cette île, qui déjà avait fourni à l'histoire la *chronique de Paros*, a encore offert au voyageur danois Brondsted une ample récolte de monuments intéressants.

C'est sur les côtes mêmes de la Grèce que nous trouvons *Colouri,* que l'histoire appellera éternellement *Salamine.* Cette *Enghia* ou Egines aujourd'hui peuplée de pigeons, et qui jadis faisait ombrage aux Athéniens, est garnie de rochers inaccessibles, dépourvue de bois et de ruisseaux ; mais elle a 2 ou 3,000 habitants, une petite ville du même nom, avec un bon port ; on y voit un grand nombre d'antiquités.

Hydra, l'*Aristera* des anciens, et le *Tchamlidjah* des Turcs, est la demeure d'une peuplade industrieuse et commerçante. Elle compte environ 18,000 habitants, la plupart réunis dans la ville du même nom, l'une des plus jolies de la Grèce. *Spetzia*, l'antique *Tiparenus,* est voisine d'Hydra, dont elle n'est qu'un diminutif. La ville qu'elle renferme est petite et compte environ 7,600 âmes ; mais elle est très-importante à cause de sa nombreuse marine marchande et de la bonté de son mouillage qui en fait une des stations les plus sûres de ces parages.

Si nous partons de Naxos pour aller au nord, nous découvrons *Myconi,* jadis *Myconos,* peuplée de 4,000 navigateurs ou pirates. L'humide et froide *Syra* ne laisse pas d'être fertile en blé, en orge, en figues et en coton. Pendant l'insurrection des Grecs, la stricte neutralité qu'elle observa, porta sa population de 5,000 âmes à 40,000. *Hermopolis* ou la *Nouvelle-Syra,* sa principale ville, renferme encore 25,000 habitants. Bâtie en amphithéâtre, sa partie centrale s'élève en pyramide sur un mamelon couronné par sa cathédrale. Entre ces îles, *Délos* élance son stérile sommet, couronné du mont Cynthus, qui n'est qu'un bloc de granit. Cette île rassemblait jadis la Grèce aux fêtes brillantes d'Apollon ; elle n'est aujourd'hui habitée que par des lapins et quelques bergers. On y voit encore quelques débris de son temple de Diane et d'Apollon, et du portique de Philippe le Macédonien. *Tine*, l'antique *Tenos,* une des îles les plus agréables, produit de la soie, des figues, des oranges, du vin, mais pas

assez de blé pour ses habitants, dont on a prétendu estimer le nombre à 29,000, tandis qu'on n'en donne que 12,000 à l'île d'*Andros,* singulièrement fertile en soie et en fruits, et dont les montagnes riches en sources sont couvertes d'arbousiers.

Le détroit nommé *Bocca Silota,* où périt la flotte des Grecs au retour de Troie, sépare les Cyclades de la grande île de *Negroponte,* ou d'*Egripo.* C'est l'ancienne Eubée. Elle abonde encore en bétail, blé, vin et fruits; l'olivier y réussit, et ses forêts, riches en bois de construction, embrassent encore de charmantes et solitaires vallées, comme du temps de Dion Chrysostome. Nous avons parlé des mouvements irréguliers de l'*Euripe,* détroit qui sépare l'île du continent voisin; un pont les a rejoints. C'est à ce même endroit qu'est située la ville de *Chalcis* ou *Negroponte, Egripo,* place forte, une des clefs de la Grèce, et peuplée de 6,000 habitants.

Dans la partie septentrionale de l'Archipel, les îles sont plus éparses. C'est *Scyros,* ou *Skyra,* riche en marbre; *Scopélo,* qui donne des vins estimés; *Skiatho,* avec une vaste et bonne rade, et une petite ville du même nom, située sur un rocher où l'on ne peut arriver que par un pont de bois, position que les habitants ont choisie pour se mettre à l'abri des pirates. *Sarakina,* l'ancienne Peparethos, où les moines d'Athos font encore exploiter cet excellent vin que vantait l'antiquité.

Depuis qu'elle s'est affranchie du joug ottoman, la Grèce a déjà subi plusieurs formes de gouvernement; après avoir vécu sous le régime républicain, de 1820 à 1832, puis sous celui de la monarchie absolue, de 1832 à 1843, elle a obtenu, en 1844, une constitution, et forme aujourd'hui, sous le sceptre d'Othon I, de la maison de Bavière, une monarchie constitutionnelle.

La superficie du royaume est de 3,220 lieues carrées, ou de 7,618,469 hectares, dans lesquels les montagnes et les rochers comptent pour plus de 2,800,000 hectares; les forêts pour 1,120,000 environ. Les terres arables sont évaluées à 3 millions d'hectares; la moitié à peine est cultivée, et la Grèce ne produit pas encore assez pour sa subsistance.

La population de la Grèce est de 857,000 habitants, d'après le dernier recensement, et nous observerons que ce royaume est loin de contenir toutes les populations de la race hellénique. Le majeure partie (2 millions) appartient à l'empire ottoman; et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les Grecs soumis encore à la domination ottomane ne cherchent pas à venir se fixer dans l'Hellade.

Le royaume de Grèce est divisé en 10 *nômes* ou *diocèses,* subdivisés en

105 *éparchies* ou *hypo-diocèses*, et ceux-ci en *demens* ou communes. Le roi gouverne par ses ministres ; il est assisté par deux chambres, un conseil d'État et une chambre des comptes. Le code français forme la base de la législation et de l'organisation judiciaire de la Grèce ; elle a une cour de cassation à Athènes, deux cours d'appel à Athènes et à Nauplie, dix tribunaux de première instance, à Athènes, Kalkis (Chalcis), Syra, Nauplie, Sparte, Kalama, Tripoli, Patras, Missolonghi et Lamio ; trois tribunaux de commerce, à Syra, Nauplie et Patras. La Grèce possède des cours d'assises et l'institution du jury. Les affaires religieuses sont sous la direction d'un synode. L'instruction publique est sagement organisée. A la tête de l'enseignement se trouve l'université d'Athènes. Athènes, Syra, Patras et Nauplie ont des gymnases. On compte 25 écoles secondaires et près de 550 écoles primaires, l'école normale, l'école polytechnique et l'école militaire d'Athènes ; les écoles de marine de Syra et de Nauplie complètent le système d'enseignement. Ce qui nuit à la Grèce, c'est qu'elle est enchaînée par sa situation financière à la politique des trois puissances protectrices de France, Russie et Angleterre ; son budget, pour 1851, s'élevait à 16,834,811 drachmes pour les recettes, et pour les dépenses à 19,357,717 drachmes ; de plus, elle a une dette de 1,529,333 florins envers le roi de Bavière, et une autre de 66,600,000 drachmes, garantie par les puissances protectrices. La principale ressource de la Grèce est dans son commerce maritime ; elle possédait, en 1840, 2,254 petits bâtiments au-dessous de 30 tonneaux, et 1,792 navires au-dessus de 30 tonneaux, jaugeant ensemble 266,221 tonneaux, et montés par 30,000 marins ou matelots. La marine militaire se compose de 14 bâtiments montés par 410 officiers. L'effectif de l'armée de terre a été fixé, en 1851, à 8,570 hommes. Les travaux publics, l'agriculture et le commerce à l'intérieur laissent beaucoup à désirer.

Nous avons parcouru l'Archipel. Quelques autres îles baignées par la mer Ionienne se rattachent encore au continent de la Grèce ; ce sont celles qu'on a réunies dans un État particulier, protégé par l'Angleterre, sous le nom de *République des îles Ioniennes.*

Placées à l'ouest de la Grèce, sous l'influence des zéphyrs doux et pluvieux, ces îles jouissent d'un long printemps et d'étés modérés. Les vents y amènent des changements subits. Le sol est généralement rocailleux et aride ; mais où il se trouve un peu de terre, les oliviers, les citronniers, les orangers, les figuiers y étalent sans interruption leurs fruits, leurs fleurs et leur feuillage. On fait dans plusieurs endroits la vendange quatre fois

l'année, et on cueille des roses et des giroflées en abondance au cœur de l'hiver.

Corfou l'antique Corcyre aux pirates redoutés, est la principale et la plus importante de ces îles; elle est traversée par une chaîne de montagnes qui s'étend du nord au midi, et dont le sommet, nommé *San-Salvador* ou Pantokrator, s'élève à 993 mètres; elle a environ 70 milles de long sur 30 milles de large, et renferme près de 70,000 habitants. Nulle part l'olivier ne devient plus beau, mais l'huile est âcre. Cette île fut longtemps comme le boulevard de l'Italie contre les musulmans. Sa capitale, *Corfou*, présente encore un système formidable de fortifications, dû presque en totalité aux Français; c'est le seul point important de ces îles. Cette ville a 22,000 habitants; elle se compose de trois parties distinctes: la ville, la citadelle et les faubourgs. Ses principaux édifices sont le palais du gouvernement et les églises de Saint-Spiridion et de Marie Spiliotissa. Cette ville, qui est la capitale de la république, possède plusieurs établissements utiles, tels qu'une université, un collége, une bibliothèque publique et une société d'agriculture; elle est la résidence d'un métropolitain grec et d'un archevêque catholique. L'île de Corfou n'est séparée de l'Épire que par un canal de 2 milles, dont une partie forme un port sûr et commode. Toute la campagne de Corfou est habitée par des Grecs; il y a des familles italiennes dans la ville.

La petite île de *Paxo,* dépourvue d'eau de source, n'ayant ni blé ni pâturages, mais fertile en huile et en vin, contient 5 à 6,000 habitants grecs.

L'île de *Sainte-Maure,* appelée aussi du nom ancien de *Leucade,* a 30 milles de long, 16 milles de large, et près de 19,000 habitants grecs. Cette île produit du sel en abondance. On prétend qu'elle a été liée au continent par un isthme que les Corinthiens coupèrent. Elle n'y communique plus aujourd'hui que par un banc de sable et des ponts de bois. Sa capitale, *Amaxichi,* contient, dit on, environ 6,000 âmes; elle est la résidence d'un archevêque grec. On a découvert dans cette île les débris de son célèbre temple d'Apollon, et l'on y remarque encore le rocher de Leucade, aujourd'hui Ducato, d'où les amants malheureux s'élançaient dans la mer.

Céphalonie, quoique, politiquement parlant, moins importante que Corfou, est d'une étendue plus considérable. Sa circonférence est d'environ 170 milles. Le nombre de ses habitants est évalué à 70,000. C'est une peuplade bien courageuse, bien intelligente, mais vindicative et peu scrupuleuse sur les moyens de gagner; elle a produit plus d'un Ulysse.

Il y a un port excellent qui s'étend entre les deux petites villes *Argostoli*

et *Lixouri*, qui contient quelquefois jusqu'à 150 voiles marchandes Céphalonie a un sol très-montueux, mais fertile en raisins, huile et vins. Le sommet du mont *Aïnos* s'élève à 1,333 mètres, Argostoli, la capitale de l'île, est la résidence d'un évêque grec; elle a 5,000 habitants et un collége.

Près de là est l'île de *Theaki*, qu'on présume être l'ancienne Ithaque; elle est nommée aussi petite Céphalonie : elle a 50 milles de tour, une petite ville appelée *Vathi*, dont le port se nomme *Squinosa*, quelques villages, et 10,821 habitants.

Zante, la plus grande de ces îles, après Corfou et Céphalonie, et qui n'est éloignée que de 12 milles de cette dernière, a environ 24 milles de long sur 19 de large, et renferme presque 40,000 Grecs, qui, plus que dans les autres, ont conservé les mœurs et coutumes antiques de leurs célèbres ancêtres. *Zante*, la capitale, siége d'un archevêché grec et d'un évêché catholique, est la plus grande ville de toutes les îles Ioniennes; elle a 24,000 habitants, dont un douzième de juifs. Une cathédrale, l'évêché, la douane, la bourse et un théâtre, sont ses principaux édifices. L'île, sujette aux tremblements de terre, produit beaucoup de raisins de Corinthe, de l'huile, du coton et du vin ; c'est la *fior di Livante*, disaient les Vénitiens.

Cérigo, l'ancienne Cythère, au sud de la Morée, séparée de toutes les îles précédentes, appartenait aussi aux Vénitiens, et fait partie de la République. On y recueille du raisin de Corinthe, du vin et de l'huile. C'est une île pierreuse, d'un aspect romantique, et, derrière son enceinte de rochers, elle renferme des vallées bien arrosées, des champs fertiles en blé, de gras pâturages, et une population rustique, heureuse, toute grecque, de 11,694 individus. La flore de l'île offre des plantes rares et se rattache à celle de Candie.

Le chef-lieu de Cerigo est *Capsali*, petite ville épiscopale près de laquelle on voit d'anciens tombeaux et les ruines du temple de Vénus, qui donna tant de célébrité à l'antique cité de Cythère.

En vertu du traité de Paris de 1815, les îles Ioniennes forment un État placé sous la protection de l'Angleterre, mais qui, par le fait, n'est plus qu'une des nombreuses possessions de cet empire. Le gouvernement est une république aristocratique. Les hauts fonctionnaires de l'État protecteur sont un lord-haut-commissaire chargé de l'administration, et un commandant militaire, chef de l'armée et des forteresses occupées par une garnison anglaise de 3,000 hommes, entretenus aux frais de la République. Les pouvoirs exécutifs et législatifs appartiennent à un président, à un sénat et à une chambre des députés, dont la durée des pouvoirs est de cinq

années ; le président est nommé par le lord-haut-commissaire. Dans chaque île l'administration locale se compose d'un régent et d'un conseil municipal. Le pouvoir judiciaire réside dans une Cour suprême établie à Corfou, vingt-et-un tribunaux de première instance et des juges de paix. Le revenu de l'état est d'environ 3,125,000 francs, et la dépense annuelle de plus de 4,500,000 francs. La marine se compose d'un paquebot de guerre et d'une frégate, tous deux anglais, en station à Corfou, et de deux bateaux à vapeur portant pavillon ionien et faisant le service entre les sept îles. Le principal commerce de ces îles est celui des vins, des huiles et des raisins.

TABLEAU statistique du royaume de Grèce.

SUPERFICIE en lieues géog.	POPULATION en 1851.	POPULATION par lieue carr.	FINANCES (1851).	FORCES MILITAIRES (1851).
3,220	250.000 dans les villes. 607.000 dans les campag. 857.000 total.	266	Revenus . . 15.300.000 f. Dépenses . . 17 000,000 Dette p. emp. 64,000,000	Armée de terre 8,570 Marine, 14 bâtim. inf

DIVISIONS ADMINISTRATIVES.

	NOMES OU DIOCÈSES ET LEUR CAPITALE	ÉPARCHIES OU HYPODIOCÈSES.	VILLES PRINCIPALES.
LA LIVADIE.	Attique et Beotie.	Ep. d'Attique	ATHÈNES — Le Pirée — Heratea. — Oropos-Marathon.
	ATHENES.	— de Megaride.	*Megare.* — Salamis. — Viria.
		— de Thivæ.	*Thivæ* (Thèbes. — Dombiëna. — Vagia. — Vathy.
		— de Leivadie.	*Livadie* — Rhakkova — Scripou. - Davlia.
	Phocide et Phthiotide.	— de Phthiotide.	*Lamia.* — Arnaliapolis. — Pteleon. — Stilis. — Aga.
	Lamia.	— de Locride.	*Atalanti* — Drakhmani. — Mendenitza. — Livaratæs.
		— de Parnasside.	*Amphissa* — Topolia. — Agóriani. — Khryssou.
		— de Doride.	*Lidorikion* — Pende-Hagii. — Vitrini'tsa.
	Acarnanie et Etolie.	— de Missolonghi.	*Missolonghi.* — Oktolik. — Stamna
	Missolonghi.	— de Naupactie.	*Naupaktos* (Lepante). Pleitanos. — Ano aœoxari.
		— d'Eurytanie.	*Karpenision.* — Granitzà. — Keràsovon. — Prousós.
		— de Valtos.	*Amphilokhikon-Argos.* — Valmada. — Xirakàs.
		— de Vônitza et Xiròméros.	*Vônitza.* — Katoùna. — Katokhi.
		— de Trikhonie.	*Agrinion* — Ambrakia. — Zelikovon.
LA MORÉE.	Achaie et Elide.	— de Patras	*Patras.* — Ano Akhaia. — Khalandritsa.
		— de Ægialée.	*OEgion.* — Diakopto.
	Patras.	— de Kalàvryta.	*Kalàvryta.* — Sopoto. — Livartzi. — Manesi.
		— d'Elis.	*Pyrgos* — Gastoùni. — Lékhæna. Psàri.
	Messénie.	— de Kalàmœ.	*Kalàmœ.* (Kalamatta). — Poliani. — Froutsàla
	Kalàmœ.	— de Pylie.	*Pylos.* (Navarin). — Coron. — Modon. — Khantzi.

[1] Ce tableau a été dressé d'après la grande carte, en vingt feuiles, publiée en 1852 par le département de la guerre.

	NOMES OU DIOCÈSES ET LEUR CAPITALE.	ÉPARCHIES OU HYPODIOCÈSES.	VILLES PRINCIPALES.
SUITE DE LA MORÉE.		Ep. Triphylie.	*Kyparissia* (Arkadia). — Philiatrà — Khòrœs. — Soulim .
		— d'Olympie.	*Andritséna*. — Agoulinitza. — Kréstena.
		— de Messène.	*Nisi*. — Naziri. — Méligalà. — Mavromati
	Laconie.	— de Lacédémone.	*Sparte*. — Lévétsova. — Skàla. — Geraki. — Krysapha.
	Sparte.	— d'Itylos.	*Areoupolis*. — Kyta. — Kardamyli. — Platsa.
		— de Gythion.	*Gythion* (Marathonisi). — Lagia. — Pànitsa. — Karioupolis.
		— d'Epidavros Limira. . . .	*Monemvasia*. — Molaï. — Apidia. — Khikhià.
	Arcadie.	— de Mantinée.	*Tripolis* (Tripolitza). — Kandreva. — Kattézia. — Piali.
	Tripolis.	— de Gortys.	*Karytæna*. — Langadia. — Vervitsa. — Dimitsana.
		— de Mégalopolis. . . . . ,	*Sinanou*. Isari. — Léondari.
		— de Cynurie.	*Léonidion*. — Hagios Vasilios. — H. Andréas. — Kastri.
	Argolide et Corinthie.	— de Nauplie.	*Nauplion* (Nauplie). — Tolon. — Nea Epidauros.
	Nauplion.	— d'Argolide.	*Argos* — Koutzopòdi. — Khonikàs. — Kato Belesi.
		— de Corinthie.	*Corinthe*. — Kiaton. — Trikala. — Dousia. — Sophikon
		— de Trézénie.	*Poros*. — Katò Phanari. — Megalò Khòrio.
		— de Spetzia et Hermionide.	*Kranidi*. — Hermione. — Spetzia.
		— d'Hydra.	Hydra.
LES ILES.	Cyclades.	— de Syros.	*Hermopolis* (Syra). Iles de Delos, Mykonos, Ghioura
	Hermopolis.	— de Zéa.	*Zea* (Zea). — Iles de Seriphos, Thermia, Seriphopoulo.
		— de Milos.	*Pláka* (Milos). — Iles Pholégandros, Sikinos, Siphnos, Polino.
		— de Thira.	*Thira*. (Santorin). — Iles de Thirassia, Anaphi, Ios, Amorgos.
		— de Naxos.	*Naxos*. — Iles de Paros, Antiparos, Stenosa, Karos, Héraklia.
		— de Tinos	*Tinos*. — Sténi. — Kòmi.
		— d'Andros.	*Andros* — Kortion. — Gaurion.
	Eubée.	— de Chalcis.	*Chalcis*. (Kalkis, Egripos ou Négrepont). — Limni. — Mantoudion.
	Chalcis.	— de Xirokhori.	*Xirokhori*. — Œdipsòs,
		— de Carystie.	*Koumi* — Koumstrœs. — Aulonari. — Stoura. — Karysto
		— de Scopelos.	*Skopelos*. — Iles de Skiatos, Khélidromi. Ioura, Peristera Skantzoura, Skyros, Piperi.

Tableaux Statistiques des îles Ioniennes.

SUPERFICIE en lieues géog.	POPULATION (1844).	POPULATION par lieue carr.	FINANCES.	FORCES MILITAIRES.
150	219.797	1,465	Revenus. . . 3,125 000 fr. Dépenses. . 4,500 000	3,000 hom., (troup. Ang.) 1 frégate, 2 vapeurs.

NOMS DES ILES.	SUPERFICIE EN LIEUES CARRÉES.	POPULATION.	VILLES.
Corfou.	30	64,676	CORFOU.
Paxo.	3	5,017	
Sainte-Maure.	25	18 676	Amaxichi.
Ithaque.	6	10,821	Vathi.
Céphalonie.	48	69,984	Argostoli.
Zante.	22	38,929	Zante.
Cérigo.	16	11,694	Capsali.

LIVRE CENT TRENTE SEPTIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description spéciale de la Turquie d'Europe. — Coup d'œil historique. — Divisions générales de l'empire Ottoman. — Partie Européenne, première division. — Description des provinces immédiates de l'Empire.

Les ténèbres qui enveloppent l'histoire des nations turques nous dérobent aussi l'origine de la tribu qui s'est rendue célèbre sous le nom d'*Othmans*, qu'on prononce en arabe *Oschman*. Nous avons déjà vu que des Turcs, gouvernés par des princes de la race des *Seldjoukides*, possédaient dans les dixième, onzième et douzième siècles, un État puissant qui, sous le nom de *sultanat de Konieh* ou de *Roum*, embrassait l'Asie-Mineure, avec l'Arménie et la Géorgie. Les Mongols détruisirent ce sultanat vers l'an 1308, et aussitôt on vit paraître à sa place la puissance ottomane. Le savant de Guignes a cru prouver que ces Ottomans étaient une tribu koumanienne, chassée du Khorassan par ces mêmes Mongols, et qui était venue s'établir dans les monts Taurus sous la protection des sultans de Roum, vers l'an 1231. Quoi qu'il en soit, un des chefs de cette tribu, nommé Othman, se rendit indépendant vers l'an 1300; et ses successeurs, échangeant le titre d'*émir* contre celui de *sultan*, surent, dans le cours d'un siècle, étendre leur puissance des bords de l'Euphrate aux rives du Danube. Déjà la Thrace, la Servie, la Macédoine, la Thessalie, leur obéissaient; déjà Constantinople était enveloppée par leurs conquêtes, lorsque Tamerlan, en 1402, ayant défait le sultan Bajazeth Ier, l'empire ottoman sembla s'écrouler. Constantinople respire; mais Mahomet Ier, aidé du visir Ibrahim Khan, rétablit les affaires des Turcs. Le grand Amurat II lutte contre Jean Hunyade et Scanderbeg, ennemis dignes de lui; il punit la perfidie des chrétiens par la défaite de leur grande armée à Varna. Mahomet II se rend

maître de Constantinople en 1453; de Trébizonde jusqu'en Bosnie, rien ne résiste à ses armes; il soumet la Crimée; ses flottes attaquent même l'Italie. Sélim Ier, en 1517, renverse le sultanat des Mamelouks, et subjugue la Syrie avec l'Égypte. Rhodes est enlevée à ses valeureux chevaliers. La Hongrie, déchirée par des guerres civiles, ouvre, en 1529, à Soliman II le chemin de Vienne : mais cette cité impériale devient la borne fatale des progrès du croissant. Cependant Sélim II enleva aux Vénitiens l'île de Chypre; et la défaite navale des flottes turques près Lépante, en 1571, n'eut aucune conséquence importante. Mais une suite de sultans faibles et des révolutions de sérail semèrent dès lors dans l'empire le germe de l'anarchie. Sous Mahomet IV, l'énergie de la nation semble se réveiller ; l'île de Candie est conquise; Vienne est assiégée une seconde fois en 1683 ; la conquête de Bagdad semble marquer la supériorité des Turcs sur les Persans; cependant il n'y avait plus à Constantinople ni des Soliman ni des Amurat. Un siècle se passe en guerres fréquentes et peu décisives : Azof, du côté du nord, acquise en 1642, est successivement perdue et reconquise. La Morée, perdue en 1699, rentre peu après sous la domination turque. L'Autriche qui, en 1699 et 1718, avait obtenu de grandes cessions en Servie et en Valachie, perd ces avantages dans le honteux traité de 1739, qui força les Russes mêmes à rendre les conquêtes qu'ils avaient faites sous la conduite de Munnich. Néanmoins cette guerre même apprit aux Russes et à l'Europe le secret de la faiblesse ottomane. Bientôt la Russie ose seule lutter contre les Turcs; elle les écrase par terre et par mer. Romanzoff franchit le Danube, la flotte d'Orloff fait le tour de l'Europe; dans la baie de Tchesmé, les flammes dévorent la marine turque. Le traité de 1774 rend la Crimée et le Kouban indépendants, y livre aux Russes les places militaires les plus importantes, et ouvre à leur pavillon la mer Noire et le canal des Dardanelles. La Porte Ottomane essaya d'éluder ces dures conditions : il n'en résulta que l'occupation de la Crimée par les Russes, en 1783, et cinq ans après une guerre ouverte avec la Russie et l'Autriche. Grâce à l'inexpérience de Joseph II et du prince Potemkim, grâce aux audacieux efforts de Gustave III, à l'intervention de la Prusse et de l'Angleterre, cette guerre qui semblait annoncer l'expulsion des Turcs de l'Europe, se termina par la perte d'Otchakoff. Mais la Russie depuis sut profiter habilement des circonstances de la révolution française pour entraîner les Turcs dans une alliance plus funeste qu'aucune guerre.

Jusqu'au règne de Mahmoud, la Turquie garda sa barbare ignorance et ses sauvages institutions; les sultans étaient ineptes et efféminés; les pachas

se révoltaient de tous côtés; il n'y avait plus d'armée, de marine, de finances. Mahmoud, en montant sur le trône en 1808, entreprit de donner une vie nouvelle à son empire par une réforme européenne; mais il fut arrêté dans ses généreux projets par les graves événements qui se succédèrent sous son règne, l'émancipation de la Grèce, en 1820, une guerre avec la Russie que termina la paix d'Andrinople en 1829, et l'ambition de Mehémet-Ali, pacha d'Égypte. A sa mort, en 1839, son jeune fils, Abdul-Medjid, habilement secondé par Reschid-Pacha, exécuta les projets que son père n'avait pu que former et préparer par l'extermination de la turbulente milice des Janissaires (1826). L'œuvre de réforme fut entamée par le *hatti-schérif* de Gul-Hané (3 novembre 1839); l'administration, la législation, l'impôt, l'armée, reçurent une nouvelle organisation. Il y eut bien en Bosnie et en Syrie quelques tentatives de résistance au *tanzimat (tanzimati khaïriè,* l'heureuse organisation), c'est ainsi qu'on appelle en Turquie la réforme, mais il fallut l'adopter. Abbas-Pacha, successeur de Mehemet-Ali, en Égypte, a même dû, à la suite de quelques négociations, s'y soumettre en juin 1852. Le gouvernement turc vient donc d'inaugurer l'ère d'une nouvelle existence politique pour lui, et l'Europe ne peut qu'applaudir à ce mouvement qui permet à la Turquie de se régénérer par elle-même.

La superficie de l'*Empire Ottoman,* qui s'étend en Europe, en Asie et en Afrique, est de 121,000 lieues géographiques carrées, et la population de 35 millions d'habitants, en y comprenant les provinces tributaires (l'Égypte, Tunis et Tripoli en Afrique; la Moldavie, la Servie et la Valachie en Europe), et de 26,550,000 habitants seulement, en en retranchant les provinces tributaires. Le territoire est divisé en 35 eyalets ou gouvernements généraux subdivisés en 142 livas ou provinces.

La *Turquie d'Europe,* qui doit seule nous occuper ici [1], en y comprenant les trois principautés vassales de Servie, de Valachie et de Moldavie, est bornée au nord par l'empire d'Autriche et la Russie; à l'est par la mer Noire; au sud par l'Archipel et la Grèce; à l'ouest par la mer Adriatique et l'empire d'Autriche. Sa superficie, en y comprenant les îles de Samotraki, Imbro, Lemnos, Skyro et Candie, qui en dépendent, est de 20,520 lieues carrées et sa population de 15,500,000 âmes. Elle se divise en 15 *eyalets,* comprenant 42 *livas,* subdivisés en 376 *cazas* ou districts. Ces cazas se décomposent eux-mêmes en *nahiyès,* villages ou communes.

[1] Voir la description de la Turquie d'Asie : tome II, livre L, page 333, et livres LI, LII, LIII. Voir la description de l'Égypte, tome IV, livres LXXXIII et suivants, Tunis et Tripoli, livre LXXXIX.

En parcourant les provinces de l'Empire Ottoman, en Europe, nous ne suivrons pas les nouvelles divisions administratives des Turcs, trop peu connues encore et trop peu naturelles pour se prêter à notre manière de décrire; nous adopterons les deux grandes divisions de *provinces immédiates* et de *provinces médiates.* Dans la première se trouvent les anciennes provinces de *Thrace* ou *Roumélie,* de *Bulgarie,* de *Macédoine,* d'*Albanie* et de *Bosnie.* Dans la seconde, les trois principautés de *Servie,* de *Valachie* et de *Moldavie,* qui formeront le sujet du Livre suivant. Nous observerons toutefois que les dénominations de Moldavie, Valachie, Servie, Bosnie, désignent des nations et en même temps des divisions politiques et naturelles ou à peu près. Le nom d'Albanie réunit un cas physique à un sens ethnographique. La Bulgarie n'a pas de sens politique, mais c'est un nom ethnographique et marquant une division naturelle. L'ancienne Thrace propre répond à la Roumélie propre des cartes, mais l'une et l'autre n'ont aujourd'hui aucun sens politique ni ethnographique; nous l'emploierons pourtant comme désignant une sous-région physique. Même motif à l'égard de la Macédoine.

La capitale de l'empire, la célèbre ville de Constantin, devient nécessairement notre point de départ. L'histoire de la géographie nous l'a déjà montrée comme bourgade de Thrace sous le nom de *Lygos,* comme colonie grecque sous celui de *Byzance,* et comme nouvelle capitale de l'Empire romain, sous la superbe dénomination de *Nea Roma,* Nouvelle Rome, à laquelle l'usage ou la flatterie substitua celle de *Konstantinou-Polis,* qui lui est restée dans les temps modernes; seulement, comme les paysans des environs, en s'y rendant, disaient en grec dorien vulgaire: Nous allons dans la ville, *es tan bolin,* la soldatesque turque en fit le nom d'*Estamboul,* qu'elle continue à donner à la capitale, tandis que les Turcs lettrés la nomment souvent *Konstantinié.* Dans les annales russes elle s'appelle *Tzarigorod* ou la ville royale, les Slaves la désignent sous le nom de *Tzarigrad,* et les Bulgares ainsi que les Valaques la nomment encore *Zarigrad.* Les Islandais et les peuples scandinaves la connaissaient, dès le dixième siècle, sous le nom de *Myklagard,* la grande cité. Elle porte encore le titre honorifique, moitié turc, moitié grec, d'Islam-bol ou ville de la foi. *Constantinople* occupe un promontoire triangulaire, partagé en sept collines, que baignent au sud les flots de la mer de Marmara, et que limite au nord un petit golfe nommé anciennement *la Corne-d'Or,* formant le port où douze cents vaisseaux trouvent un mouillage sûr. Les murs d'enceinte de Constantinople occupent encore l'emplacement de ceux que le consul Cyrus-

Constantin fit bâtir par ordre de Théodose II, et la circonférence est aussi à peu près la même, car Chalcondylas la donne de 111 stades, Gillius de 13 milles italiens, et les meilleurs plans modernes de 19,500 mètres. L'ancienne Byzance avait une circonférence de 40 stades, et s'étendait du côté de la terre jusqu'au *Besestan* ou grand marché; l'enceinte de Constantin le Grand n'atteignit pas, sur tous les points du moins, la circonférence actuelle. La ville a maintenant vingt-huit portes, dont quatorze du côté du port, sept du côté de terre, et autant sur la Propontide.

Il est difficile d'exprimer les diverses sensations qu'éprouve le voyageur à la première vue de cette grande cité : sa position élevée, le mélange d'arbres, de maisons, de minarets qu'elle présente, l'entrée majestueuse du Bosphore, couverte de *caïques,* le magnifique port, environné des faubourgs de Galata, de Péra, de Saint-Dimitri; la grande ville de Scutari, qui s'élève vis-à-vis; les collines verdoyantes qui se succèdent en arrière; la Propontide avec ses îles riantes; plus loin, le mont Olympe couvert de neige; partout les champs variés et fertiles de l'Asie et de l'Europe; tout cet ensemble présente dans le même instant une foule de tableaux ravissants. On ne peut se lasser d'admirer la beauté naturelle de ses environs, et de réfléchir en même temps sur l'heureuse position de cette grande ville, dont l'approvisionnement est si prompt, dont la défense est si facile, dont le port est si sûr, si commode et si vaste, ville destinée par la nature à régner sur deux mers et sur deux parties du monde. Mais aussitôt qu'on est dans son enceinte, on passe rapidement de la première impression d'étonnement et d'admiration à une seconde, de surprise et de mécontentement. Cette grande ville est mal bâtie : ce n'est qu'un amas de baraques turques; les rues étroites, mal pavées, sont bordées de maisons irrégulières, mesquines, construites en terre et en bois. Les incendies sont fréquents, et la peste y éclate presque tous les ans.

Le *sérail,* ou le palais du grand-seigneur, qui occupe l'emplacement même de l'antique Byzance, a été trop vanté; cependant l'aspect en est romantique du côté des jardins qui donnent sur le Bosphore. C'est un mélange désordonné de palais, de jardins et de kiosques; il a été construit par Mahomet II; on y trouve un hôtel des monnaies, le trésor impérial, la bibliothèque, qui peut-être recèle encore quelques-unes des richesses littéraires de l'antiquité. L'entrée principale du côté de la terre, est célèbre sous le nom de *Sublime-Porte,* qui par suite a été appliqué à la cour impériale elle-même.

Un respectable monument d'antiquité, l'église dédiée dans le sixième

siècle à la sagesse divine par l'empereur Justinien, nommée vulgairement *Sainte-Sophie,* a été heureusement épargné; mais il n'a dû sa conservation qu'à sa transformation en mosquée. Quoique l'architecture soit d'un style bien inférieur à celui qui caractérise la grande période classique, cependant l'effet en est imposant.

L'*Hippodrome* ancien est aujourd'hui une place publique appelée *Et-Meïdani,* et qui est devenue célèbre par le massacre des janissaires. On y voit encore un obélisque égyptien de 20 mètres de hauteur, placé sur un piédestal en marbre blanc, dont les sculptures, du temps de Justinien, sont à moitié cachées par le sol dans lequel il est enfoncé de plusieurs pieds. Un autre obélisque à moitié détruit s'élève plus loin; enfin on remarque sur cette place une sorte de colonne torse en bronze. C'est, dit on, le support du trépied sur lequel se plaçait la Pythonisse dans le temple de Delphes.

C'est une faible citadelle que ce fameux château des *Sept-Tours,* l'ancien *Cyclobion,* où l'on renferme les prisonniers d'état, et qui défend l'entrée des Dardanelles. Les mosquées parmi lesquelles on distingue celle du sultan Achmet, celle qu'on nomme la *Solimani,* ou de *sultan Soleyman,* et celle de la sultane *Validé,* figurent admirablement dans un paysage ou dans une illumination ; mais dès que l'œil du goût les examine, ces édifices, sans majesté et sans grâce, manifestent encore un certain caractère de nudité et de fragilité qui rappelle la vie pastorale.

Constantinople possède encore quelques monuments antiques : outre ceux qui ornent l'Hippodrome, dont nous avons parlé, on peut citer les aqueducs tels que celui de Valens et celui de Justinien, qui fournissent de l'eau aux habitants de cette grande cité. Nous ne devons pas oublier, parmi ses grandes constructions, l'arsenal militaire et les casernes principales; quelques-unes sont comparables aux plus belles qui existent dans les autres capitales de l'Europe. Constantinople est la résidence du *mufti* ou chef du clergé musulman, des trois patriarches des Grecs, des Arméniens schismatiques et des Arméniens catholiques, et du *Khakam-baschi* ou chef du clergé des juifs. Outre la mosquée principale de Sainte Sophie, on en compte un grand nombre d'autres, auxquelles sont annexés des colléges ou *médressé.* Nous mentionnerons encore son Université, son Académie des sciences et des lettres, fondée en 1851 ; ses dix écoles spéciales, parmi lesquelles sont l'École spéciale militaire, l'École de médecine, et le Collége de la Sultane-mère, inauguré en 1850. La ville possède plusieurs typographies et une imprimerie impériale, des presses desquelles sortent de nombreuses traductions de nos meilleurs ouvrages; on y publie

un *Moniteur ottoman* en français, en turc et en arménien; quatre journaux français, dont le plus important est le *Journal de Constantinople;* quatre journaux italiens et plusieurs en diverses langues. Les bibliothèques publiques, dont le nombre dépasse trente-cinq, renferment un grand nombre de livres et de manuscrits, on n'en connaît pas encore les richesses. Constantinople est non-seulement la première ville de l'Orient, mais encore l'une des plus importantes du monde entier par sa population, que l'on n'évalue pas à moins de 797,000 âmes avec ses faubourgs, par la beauté de sa situation, par le grand nombre de ses manufactures et par son commerce qui, depuis quelques années, a pris une grande extension.

En traversant le superbe port de Constantinople, long de 1,000 mètres sur 100 ou 150 de large, on arrive aux vastes faubourgs de *Péra* et de *Galata.* Dans le premier de ces faubourgs, situé sur une hauteur, sont les palais des ambassadeurs étrangers et les maisons des Francs, qui n'ont pas la permission de demeurer à Constantinople. Les magasins de marchands sont à Galata, qui est plus près du port et de la douane. Ce faubourg est environné de murailles flanquées de tours et de fossés. La diversité des nations qui demeurent à Péra et à Galata est telle, qu'on serait tenté de regarder ces faubourgs comme la tour de Babel On y parle turc, grec, hébreu, arménien, arabe, persan, russe, valaque, allemand, français, italien et hongrois. De l'autre côté du Bosphore s'élève *Scutari,* ville asiatique de 40,000 âmes, qui est aussi regardée comme un des faubourgs de Constantinople [1].

Les rives du Bosphore sont comme semées de bourgs et de villages à moitié cachés sous de magnifiques platanes. Le palais d'été du sultan, nommé *Bechick Tach,* occupe une partie du rivage. Plus en arrière s'élève *Belgarde,* endroit habité par les plus riches familles chrétiennes de Péra et de Galata; un bois d'arbres fruitiers, plusieurs fontaines limpides, des gazons toujours verts, un air pur et frais; tel est ce charmant asile d'où les chaleurs, les incendies et la peste sont bannis. En sortant de Constantinople par le quartier des Grecs et par celui des Juifs, on arrive au faubourg d'*Ayoub,* où déjà le port, en se resserrant, commence à prendre l'aspect d'une belle rivière; bientôt la promenade des *Eaux Douces* étale tous ses charmes champêtres; c'est le coin de l'idylle de ce vaste ensemble.

Sur le bord du canal *Roumily-Hissar,* est le plus fort de tous les châteaux qui défendent le Bosphore; le bourg de *Thérapia* ou *Tarapia,* à 3 lieues de la capitale, est remarquable par sa position : situé au fond d'une baie circulaire, ses maisons s'élèvent les unes au-dessus des autres, comme

[1] Voyez notre tome II, livre L, page 346.

les bancs d'un amphithéâtre. Des jardins qui s'étendent de la manière la plus pittoresque sur des collines naturelles, couronnés chacun par un peuplier ou un pin, et formant un rempart vert autour de l'habitation, complètent ce village champêtre, où il n'y a ni rues, ni places, ni promenades publiques. Les maisons sont basses et en bois, et leur rouge sombre indique de suite à l'étranger qui vient de passer devant le blanc sérail du sultan et le palais éblouissant de *Fondoukly*, les demeures des castes arménienne et grecque. Un peu plus haut, vers la mer Noire, est *Bouïoukdéréh*, ou la grande plaine : c'est un petit village, ou plutôt une longue rangée de maisons, où la diplomatie européenne vient déposer son étiquette ; chaque habitation est réservée à un ambassadeur et représente une nation.

Nous sommes obligés d'être beaucoup moins prodigues de détails sur les autres villes de la Thrace ou de la Roumélie. Au milieu de bosquets de cyprès et de jardins de roses, *Adrianople* ou *Andrinople*, que les Turcs nomment *Edirneh*, la seconde résidence du sultan, élève ses nombreux minarets; cette ville de 100,000 habitants occupe une position centrale sur la *Maritza* (l'*Hebrus*), à l'endroit où ce fleuve, ayant déjà réuni plusieurs de ses rivières tributaires, se tourne brusquement au sud et descend du plateau central.

Andrinople est environnée de murailles percées de 11 portes. Elle a une citadelle composée de 4 grosses tours rondes, et de 12 autres moins fortes. L'arsenal est au milieu de cette citadelle. Les différents quartiers de la ville communiquent entre eux par 13 ponts jetés sur le Tundja et l'Arda, affluents de la Maritza. Les Russes en prirent possession au mois d'août 1829. Ses édifices les plus remarquables sont la mosquée de Sélim, regardée comme le plus magnifique temple de l'islamisme; celle de Bajazet II, et celle de Mourad II ; le bazar d'Ali-Pacha, l'*Eski-Seraï*, l'ancien palais des sultans. Andrinople est la plus industrieuse cité de la Turquie d'Europe ; elle est la résidence d'un *grand mollah* et d'un archevêque grec.

En suivant la route qui conduit au nord-ouest, vers Sophia, on arrive à *Filibé* ou *Philippopolis*, ville de 30,000 âmes, siége d'un archevêché grec, florissante par ses fabriques de laine ; et *Tatar-Bazardgik*, ville de 10,000 âmes, toutes les deux situées dans une large vallée, où les nombreuses branches de la Maritza arrosent des vergers d'une étonnante fécondité. A l'endroit où le mont Rhodope et le mont *Hæmus* se joignent, le défilé nommé *Succi* par Ammien Marcellin, et *Soulou-Derbend* par les Turcs, sépare la Thrace de la Bulgarie ; la descente vers les plaines de Filibé est rapide ; le niveau change moins du côté de Sophia ; on y voit des restes

d'une porte attribuée à Trajan. Un autre défilé, le *Kis-Derbend,* conduit au sud-ouest par *Samahow,* où sont de riches mines de fer dans la haute Macédoine. C'est ici la grande position militaire centrale qui domine la Turquie d'Europe. Tout le long des pieds des montagnes, on indique des bains thermaux d'une température très-élevée.

En allant d'Andrinople au nord, plusieurs routes traversent le mont *Hœmus* ou le Balkan, qui présente ici autant de coteaux verdoyants que de rochers, et ne semble pas très-élevé. Les voyageurs modernes, en se rendant de Constantinople à Choumla, n'ont pas vu des neiges, mais bien des défilés bordés de rochers semblables à des murs. Mais les importants défilés de *Demir-Kapou,* la porte de fer, et celui qui va de *Kezanlik* à Lofdcha, en Bulgarie, passent entre des montagnes plus élevées. C'est ici que s'étend entre les branches du Balkan une contrée peu connue des voyageurs modernes, la *Zagora,* peuplée de Bulgares depuis le neuvième siècle, contrée que traversait une route romaine parallèle à l'*Hœmus.* Quel intéressant objet pour un voyageur! Ce doit être dans ces vallées qu'habitent probablement encore les restes des *Paulianistes,* peuplade bulgare catholique. Entre les villes au nord d'Andrinople, *Tchirmen,* avec un château et une belle mosquée, et *Eski-Sagra,* avec 20,000 habitants, méritent d'être distinguées. *Islivné,* non moins importante, cachée sous les superbes arbres de ses jardins, voit ses champs se couvrir de ciguë. Il s'y tient une des foires les plus considérables de l'Empire; on y fabrique des armes à feu estimées des Turcs, et de l'essence de rose.

En nous dirigeant au nord-ouest, le Balkan en s'abaissant nous présente une chaîne de hauteurs schisteuses, qui sépare le plateau intérieur de la Thrace des rivages de la mer Noire. Sur le penchant des montagnes, tourné vers l'intérieur, on voit *Kirkkilissa,* ville considérable, où demeure entre autres une nombreuse colonie de juifs, qui parlent un jargon allemand, et fournissent Constantinople de beurre et de fromage.

Dans la petite branche que le Strandja envoie vers Constantinople, on voit de la petite ville d'*Indjighiz* de nombreuses habitations taillées dans le roc vif, formant des étages et de longues suites, en un mot une ville des Troglodytes.

Les flancs orientaux du Strandja dominent la côte inhospitalière du Pont-Euxin, où *Midiah,* l'ancienne *Salmydessus,* conserve des monuments souterrains très-curieux, mais où le navigateur ne trouve aucun asyle avant d'atteindre le superbe golfe de *Bourgas,* bordé de petits ports, et qui répond à une belle vallée remontant fort loin entre le Balkan et le Strandja.

Cette dernière chaîne jette encore quelques faibles branches vers la Chersonèse de Thrace, et s'unit à un groupe élevé nommé *Tekir-Dogh*, et anciennement *Ganos*. C'est ce pays élevé qui, forçant la Maritza à changer sa direction primitive vers la Propontide, ou la mer de Marmara, lui envoie plusieurs rivières, entre autres l'*Erginé*, qui, de même que le *Teara*, admiré par Darius, conserve son antique nom thracien.

Les rivages de cette mer, qui doit son nom à sa principale île, nous présentent *Selivri* ou *Selimbria*, peuplée de 6,000 âmes, et *Rodosto*, qui en a, dit on, 40,000, villes grecques agréables et florissantes sur la Propontide; *Gallipoli*, station ordinaire d'une partie de la flotte militaire ottomane, avec 15,000 habitants, sur le détroit faiblement gardé par les châteaux-forts des *Dardanelles*, après le golfe de *Saros* qui, moyennant un canal à travers l'isthme, donnerait une entrée plus commode dans la Propontide; la petite ville d'*Enos*, près l'embouchure de la Maritza; et plus haut, dans la riante vallée de ce fleuve, *Dimotika*, séjour de l'héroïque fugitif de Poltava, et siége d'un archevêché grec; à l'ouest de la Maritza, les âpres défilés formés par l'ancien mont *Ismarus*, branche avancée du mont Rhodope, et nommée *Gurtchine* par les modernes; *Jenidjé*, dans les marais qui bordent l'embouchure du *Nestus*, aujourd'hui *Karasou;* les ruines d'Abdère et le fameux défilé de *Kavala*, anciennement nommé *Stena Sapæorum*, fermé d'une muraille par Brutus et Cassius, lors de la bataille de Philippes, où périt la liberté romaine.

Nous terminerons notre voyage de Thrace avec ces lieux mémorables où les riches mines d'or du mont *Pangœus* occupaient l'avidité des Thasiens et des Macédoniens. Tout le vaste carré entre Kavala, Philippopoli, Andrinople et Enos, tout le cours du Nestus, du Suémus et de l'Harpessus, toutes les vallées poétiques du mont Rhodope, forment une *terra incognita*, séjour des tribus bulgares, albanaises, et peut-être thraciennes.

Les terres qui bordent le Danube, vers son embouchure dans la mer Noire, les belles plaines fleuries et les collines boisées de la Moldavie, de la Valachie et de la Bulgarie, sont depuis un temps immémorial le grand chemin et le champ de bataille de tous les barbares qui, des steppes de l'Asie, sont venus déborder sur l'Europe. Là, les Sarmates au visage aplati, au corps trapu, voltigeaient sur leurs chevaux légers devant les pesantes légions romaines; les Huns, plus difformes que les Sarmates, y poursuivaient le reste des Goths; vingt autres peuples, les Abares, les Koumans, les Patzinakites, y établirent une domination éphémère; les seuls Bulgares purent s'y fixer, mais en devenant esclaves; enfin les Turcs-Osmanlis y déploient

aujourd'hui leurs drapeaux victorieux ; ils en ont chassé l'aigle blanche de Pologne ; mais l'aigle noire de la Russie les y menace à leur tour depuis un siècle.

Les Bulgares, ou Voulgares, étaient une ancienne nation turque qui vivait dans le quatrième siècle sur le Volga, aux environs de Kazan, où l'on voit encore les ruines de leur ancienne capitale. Ils vinrent s'établir dans les pays entre le Don et le Bog, auxquels ils donnèrent le nom de seconde Bulgarie. En 539, ils passèrent le Danube et s'emparèrent des rivages de la mer Noire jusqu'à l'Hæmus. En 678, ils subjuguèrent sept tribus slavones, et formèrent le royaume de la *Bulgarie-Noire,* dont *Presthlaba* ou *Pereïaslavl* fut la capitale. Les Slaves soumis à eux étaient de la *Severie* sur les rivières Sem et Desna. Plus nombreux que leurs maîtres, ils rendirent dominante leur langue, qui probablement tenait à celle des Antes ou des Russes, comme le nom de la capitale le démontre [1]. Les Bulgares pénétrèrent en Thrace, en Macédoine, en Thessalie ; un de leurs essaims s'établit dans le duché de Bénévent, et une bande fugitive de Bulgares périt en partie dans la Carinthie sous le fer des Bavarois. Leurs guerres avec l'empire grec eurent le caractère le plus atroce ; ils réduisaient des provinces entières à n'être que des déserts, qu'on appelait *forêts de Bulgares ;* et de leur côté les Grecs firent dans un seul jour brûler les yeux à 15,000 prisonniers bulgares.

Vers l'an 1010, le royaume ou empire des Bulgares s'étendait sur la Macédoine, l'Albanie, la Servie, lorsque l'empereur Basile II détruisit enfin cette agrégation de peuplades dont les restes sont disséminés à travers la Turquie. En 1185, les Valaques, ou proprement les Cutzo-Valaques, au sud du Danube, et les Bulgares, restés dans la Bulgarie Noire, en se soulevant de concert, fondèrent le *royaume valaquo-bulgare,* tantôt vassal, tantôt allié des Byzantins, et qui fut conquis par les Ottomans dans la dernière moitié du quatorzième siècle.

Adoucis par la vie agricole, les Bulgares d'aujourd'hui montrent un caractère laborieux, pacifique et hospitalier. La plupart suivent le rite grec sous un patriarche particulier. Leur dialecte slavon ne diffère que peu du servien. Ceux qui ont adopté le mahométisme y mêlent plusieurs mots tatars.

La Bulgarie est un des pays les plus favorisés par la nature ; ayant sa principale pente au nord, elle éprouve les mêmes froids que la Servie, mais

[1] C'est Pereïaslavl dans le gouvernement de Poltava, qui probablement a donné son nom à la ville bulgare.

la température générale est assez douce pour admettre la culture du blé, du vin, des fruits, du tabac, de la soie. Les bords du Danube du côté bulgare sont moins marécageux qu'en Valachie. Les bestiaux à cornes et à laine trouvent de gras pâturages sur les flancs des montagnes; les chevaux abondent, et les hordes tatares répandues en Bulgarie en mangent la chair. Les pins, les chênes et les hêtres varient l'aspect des forêts immenses de l'intérieur. Les montagnes renferment un grand nombre de sources chaudes; celles du mont Suha sont sulfureuses et colorées en rouge.

Sophia, en bulgare *Triaditza*, est la ville principale de la Bulgarie; située sur la route de Belgarde à Constantinople, et communiquant avec Serrès et Salonique, elle fait un commerce actif. La rivière Isker serpente dans la plaine, et un de ses bras arrose les nombreux jardins et vergers au milieu desquels les maisons cachent leurs troits de bardeaux. On lui donne 50,000 habitants; c'est le siége d'un archevêché grec; dans ses environs se trouve un camp permanent d'observation. *Tirnava*, ou *Ternova*, appelée aussi *Terranova* et *Tournovo*, résidence des derniers rois bulgares, et à présent d'un métropolitain qui s'intitule primat et patriarche de Bulgarie, se présente agréablement sur une colline au milieu des jardins sur les bords de la Iantra. On porte sa population à 12,000 âmes. Au sud-est de cette ville s'élève la *Svetigora*, c'est-à-dire la montagne sainte, dont les forêts, rendues inviolables par des traditions antiques, prètent aux troupeaux et aux fontaines la fraîcheur d'un ombrage perpétuel.

On remarque encore dans le pays montagneux *Schoulma*, ou *Choulma*, qui, par sa position stratégique et ses fortifications, est le boulevard militaire de Constantinople du côté de la Russie. On y voit le superbe tombeau du célèbre Hassan-Pacha, dont la bravoure dans les guerres avec Catherine II, sauva l'empire chancelant. Cette ville, qui est aussi très-industrieuse et commerçante, passe pour avoir 30,000 habitants. Nous trouvons, sur la rive droite du Danube, en commençant à l'ouest, *Vidin*, ville commerçante de 20 à 25,000 âmes, une des forteresses les plus importantes de la Turquie; *Nicopoli*, ville fortifiée et commerçante, siége d'un archevêché grec et d'un évêché catholique; *Routschouk*, autre ville fortifiée, qui possède des manufactures de laine, coton, mousseline, maroquin, avec un grand commerce, quelque navigation et 30,000 habitants; *Silistria*, ou *Silistrie*, avec des forts et quelques fabriques, on lui assigne 25,000 âmes.

La contrée qui depuis Silistria et Choulma s'étend entre le Danube et la mer Noire, s'appelle la *Dobrudscha*. C'est un pays de collines, coupé par

le lac Ramsin et quelques autres, peu boisé, mais couvert de gazons frais, où paissent de petits chevaux très recherchés à cause de leur trot sûr et uniforme. *Babadagh,* ancien rendez-vous des armées ottomanes contre la Russie; *Bazardjik,* importante par sa position sur la mer Noire et par son commerce; *Varna,* ville très-commerçante de 16,000 âmes, avec un bon port sur la même mer; *Isatchi,* avec un passage sur le Danube, sont les lieux les plus dignes de remarque. C'est à la bataille de Varna, en 1444, que le grand Amurat décida la supériorité des armées ottomanes et la conquête de la Turquie d'Europe. Les Tatars-Dobroudje, divisés en deux hordes (les *Orak* et les *Orumbet*), exercent fidèlement les devoirs d'hospitalité prescrits par le Koran. Quand un voyageur entre dans un de leurs villages, les pères de famille se disputent l'honneur de le recevoir; on l'entretient gratuitement pendant trois jours. Ces Tatars ont abondamment des œufs, du lait et du miel.

La *Macédoine,* ceinte de montagnes au nord-est, au nord, à l'ouest et au sud-ouest, projette au sud-est, entre les golfes de *Salonique* et de *Contessa,* ou d'*Orphano,* une péninsule terminée par trois promontoires, dont l'*Athos* est le principal. Ce bassin naturel est encore rempli de montagnes qui le divisent en plusieurs terrasses séparées par de nombreux défilés, où, d'après les indigènes, plus d'une belle cascade, plus d'un temple inconnu, attendent le voyageur heureux qui les découvrira.

La chaîne à l'est du Strymon, ou Kara-Sou, n'a point de nom général moderne. La haute chaîne au nord prend quelquefois le nom d'*Argentaro;* c'est peut-être le *Dysoros,* qui avait des mines d'argent et faisait partie de l'*Orbelus.* Au nord-ouest, le Scardus paraît conserver son nom ancien sous la forme albano-turque de *Schar.* C'est probablement moins une chaîne qu'un haut pays couronné de petits chaînons. Le *Scodrus*, le *Bernus* des anciens, les monts *Candaviens,* en seraient des groupes distincts. En continuant vers le sud, tous ces pays montagneux se joignent à l'ancien Pindus, entre l'Épire et la Macédoine. L'Olympe, branche détachée vers l'est, reçoit de quelques modernes le nom de *Schela,* et de quelques autres celui d'*Olimbos.* De ces montagnes descendent les fleuves qui vont arroser les belles plaines de la patrie de Philippe et d'Alexandre. Le *Strymon*, après avoir formé le lac *Kadaka,* anciennement *Prasias,* se jette dans le golfe de Contessa. L'*Axius,* peut-être, en ancien macédonien « le fleuve des coupeurs de bois, » avait déjà sous le Bas-Empire reçu le nom de *Bardarius,* ou *Vardar,* qui pourrait bien être générique et indigène dans un autre idiome, par exemple dans celui des anciens Dardaniens; il vient

du Scardus, et reçoit entre autres l'Érigon, ou le *Vistritza*. L'ancien *Haliacmon*, à présent Indjé-Karasou, qui n'a pas plus de 50 lieues de cours, confond presque aujourd'hui son petit delta avec celui de l'Axius.

Parmi les mines de cette province, celles de *Karatova* paraissent encore exploitées ; elles donnent du plomb argentifère. Dans les montagnes du *Vitosch*, où la neige reste presque toute l'année, il y a des mines de fer ; mais celles de *Vrana* ou *Egri-Palanka* sont encore plus riches et de meilleure qualité. Le lac *Iaidjiler* produit une grande quantité de sel ; mais c'est l'agriculture qui fournit les productions les plus importantes. Le sol de la Macédoine surpasse en bonté les plus riches plaines de la Sicile. La côte d'Athos, ou l'ancienne Chalcidique, est surtout d'une fertilité étonnante. Les terres à peine effleurées par le soc de la charrue donnent, dans les plaines de Panomi et de Cassandrie, un produit plus riche que les meilleures terres de la Beauce en France ; le froment même y a trop de sève, et il mourrait par une surabondance de vie, si l'on ne prenait la précaution de le *tondre* ou de le faire brouter par des moutons.

La culture du tabac et du coton, plus profitable que celle du blé, envahit tous les jours de nouveaux terrains. C'est le canton de Sérès qui produit la plus grande quantité de coton. Cette seule culture vaut à la Macédoine environ 7 *millions* de piastres. La Macédoine produit plusieurs vins excellents, semblables à ceux de la Bourgogne. Dans l'intérieur, où le climat n'est pas changé par des déboisements aussi considérables que ceux de la contrée maritime, le blé et diverses espèces de légumes sont cultivés avec succès. Il paraît toutefois qu'il y a des vallons renfermés où la chaleur est insupportable et où les rivières se dessèchent.

Le centre de la Macédoine nous présente la grande ville de *Salonique*, siége d'un grand Mollah et d'un archevêché grec, peuplée de 70,000 âmes, assise au fond de son golfe comme sur un amphithéâtre, et animée par un commerce très-florissant. Elle conserve encore de précieux monuments de son ancienne splendeur, entre autres un hippodrome et différents arcs de triomphe, dont l'un fut élevé à l'empereur Antonin, et qui est encore presque entier ; de très-belles églises, changées en mosquées, surtout celle de Saint-Démétrius. La rade n'est pas à couvert de tous les vents, mais le port, créé par Constantin le Grand, offre asile à 300 vaisseaux. Des aqueducs conduisent les eaux du mont Kortiach dans la ville. « Le grand « nombre de juifs, dit naïvement le géographe turc, Hadgi-Khalfa, est une « *tache* pour cette ville, mais *le profit commercial* fait fermer les yeux aux « vrais-croyants. » Les juifs, ajoute-t-il, entretiennent de grandes fabriques

de tapis, et ils ont une école où il y a 200 instituteurs. Il part de Salonique des caravanes qui portent à Semlin, à Vienne et même à Leipsick, les cotons, les tabacs, les tapis et les maroquins.

Les petits endroits de la *péninsule chalcidique* nous intéressent moins que le célèbre *mont Athos*, nommé en grec *Hagion Oros*, la montagne sainte, et par corruption *Ayonouri*. Cette montagne, qui s'élève en forme d'une pyramide isolée, porte sur ses flancs plusieurs bourgades, 22 couvents, outre 500 chapelles, cellules et grottes qui servent d'habitation au moins à 4,000 moines de toutes les nations. Ces moines, entre leurs offices religieux, cultivent des oliviers et des vignes, ou exercent l'état de charpentiers, maçons, tailleurs de pierres, fabricants de draps. C'est la philosophie qui a préparé à la piété cette demeure solitaire et romantique. Philostrate nous apprend, dans la Vie d'Apollonius, qu'un grand nombre de philosophes grecs avaient coutume de se retirer sur cette montagne pour y mieux contempler les cieux et la nature. Les couvents du mont Athos font un commerce lucratif au bourg de *Karia*, chef-lieu de la montagne, et au port fortifié d'*Alavara* situé sur le côté oriental de celle-ci.

Dans le bassin du Strymon et du Pontus, nous apercevons la ville de *Sérès*, qui fleurit par ses fabriques en coton et son commerce, mais où l'air malsain pendant l'été oblige une partie de ses 30,000 habitants de passer cette saison sur les montagnes voisines; *Drama*, qui fabrique des toiles pour les tentes et dont les environs offrent les ruines de *Thassus*, qui fut depuis Philippi ; *Ostroumdja* ou *Stroumnitza*, avec des sources chaudes ; et *Koustendil* ou *Gioustendil*, également avec des bains chauds et sulfureux. Que de monuments à découvrir dans ces endroits solitaires! Au couvent de Saint-Jean-de-Prodrome, au nord de Sérès, les moines, qui conservent les restes du patriarche Gennadius, jetèrent, il y a environ trente années, 500 manuscrits grecs, peut-être anciens, dans les flots de la rivière.

Le bassin du haut Vardar contient la jolie ville d'*Ouskoup*, l'ancienne *Scopia*, c'est à dire « le lieu où l'on voit au loin ; » c'était, du temps du Bas-Empire, une des clefs de la Macédoine. En descendant l'Axius, on laisse à gauche la vallée latérale venant du nord, où se trouve *Istib*, qu'on regarde comme l'ancienne *Stobi*, et bientôt on voit descendre à droite, venant de l'ouest, la rivière de *Koukia-Kara-sou*, ou l'Erigon, dans le bassin de laquelle *Bitolia*, ou *Monastir*, est la ville dominante. Cette place, à laquelle on doit accorder de 50 à 60,000 âmes, est industrieuse et commerçante. Toute cette contrée, boisée et verdoyante, nourrit des bestiaux à cornes, et abonde en blés.

C'est en descendant la vallée de la Vistritza, l'Eordæus, remplie de lacs, qu'on arrive à l'admirable site de l'ancienne *Edesse,* première capitale des Macédoniens et asile funèbre des restes de leurs monarques, aujourd'hui ville épiscopale connue sous le nom slavon de *Vodina.* La rivière, divisée en quatre branches, forme, parmi les édifices mêmes et à l'ombre de beaux platanes, plusieurs cascades pittoresques dont les nappes argentines sont aperçues à de grandes distances. Au dessus de ce site, semblable à une décoration de théâtre, une autre grande cascade orne la vallée de *Pelovo.* En descendant toujours, on atteint à *Jenidje-Kara-sou,* non loin des ruines peu reconnaissables de *Pella,* la résidence des rois de Macédoine.

Le cours demi-circulaire de l'Haliacmon nous présente dans la partie montagneuse *Kastoria,* peuplée de 7,000 âmes; sur son beau lac, dont les eaux deviennent marécageuses en été, vers le coude méridional, *Servia,* avec 2,000 habitants, sur une route commerciale qui traverse l'Olympe; et dans la partie basse *Kara-Veria,* l'ancienne *Berœa,* ville industrieuse dans la proximité de laquelle on trouve un superbe marbre rouge.

Parmi les peuplades de la Macédoine, nous devons distinguer les *Yeurouks* ou les *Koniarides,* descendants des Turcomans de Koniéh, transplantés ici pour contenir la population tributaire, et disséminés en *mahalets* ou villages, où ils jouissent de grands priviléges. Ces habitants des montagnes de la Macédoine fabriquent des draps grossiers, qui servent à l'habillement des pauvres ou à l'emballage. Beaucoup de tribus bulgares et albanaises mènent une vie pastorale dans les cantons montueux.

Entrons maintenant dans la grande vallée du Pénée qui, ceinte des montagnes célèbres de l'Olympe, du Pinde, de l'Œta et du Pélion, forme l'amphithéâtre pittoresque de la *Thessalie.* Le vin, l'huile, le coton, la soie, la laine, abondent dans cette contrée; mais la race des chevaux n'a plus rien de particulièrement distingué. *Larisse* ou *Ienidjé-vardar,* l'antique *Pella,* s'élève sur les bords du Pénée, dans une contrée riante qui produit des oranges, des citrons, des limons, des grenades, des raisins extrêmement doux, d'excellentes figues, des melons admirables, de amandes, des olives et du coton. Une population de 25,000 à 30,000 âmes, de florissantes fabriques de maroquins et de tabac, de fameuses teintureries en rouge, et un commerce étendu, font de Larisse une place importante. Cette ville est le siége d'un archevêché grec; ses rues sont sales, étroites et irrégulières; son pont de dix arches est la seule construction remarquable que l'on doive y mentionner. Les Grecs industrieux du bourg *Ambelakia,* dans la vallée de Tempé, ont longtemps échappé à l'oppression, de même que le bourg

de *Zagora,* avec son canton dans l'ancienne Magnésie. Ce canton produit les meilleures soies qui sont employées à la fabrication de chemises d'une grande élégance. Les cotons sont l'objet de l'industrie des habitants de *Tournevo,* petite ville à 3 lieues au nord-ouest de Larisse. On y fabrique ces étoffes légères, tissus de coton et de soie, connues dans le commerce européen sous le nom de *bourres de Grèce.* Les fabriques de Thessalie ont une supériorité décidée pour cette belle couleur appelée le *rouge du Levant;* elle est due en partie aux qualités supérieures de l'alisari, espèce de garance qu'on recueille surtout en Anatolie et en Béotie.

Près de *Tricala* ou *Tirhala,* ville considérable, les défilés du canton d'Agrafa, susceptibles d'une longue défense, conduisent dans l'Epire. Les *Meteora,* ou les hauts lieux, sont une série de monastères situés sur des pics escarpés et isolés, où l'on ne monte que dans des corbeilles suspendues à des cordes; la hauteur dont ces pics forment les sommités joint une chaîne de montagnes nommée *Maina,* comme l'ancien Taygète. *Pharsala,* appelée par les Turcs *Sataldjé,* ville grecque, garde le souvenir de cette grande journée qui vengea le monde opprimé en tournant l'une contre l'autre les aigles romaines.

Volo, sur l'important golfe de ce nom, n'a rien de l'importance de l'ancienne *Démétriade,* station navale qui, avec Chalcis et Corinthe, était censée dominer la Grèce; la rade est moins sûre que vaste. Mais *Trikeri,* à l'entrée même du golfe, a un port excellent et fréquenté.

L'ancien Sperchius a conquis le beau nom de *Hellada,* qui était dans la haute antiquité celui de la vallée qu'il arrose, et où l'on remarque *Patratchick* et *Zeitoun.*

L'ensemble des montagnes occidentales de la Turquie est très-mal connu. Ces montagnes envoient de nombreuses branches à l'ouest, et quelques-unes, telles que le *Tomoros,* ou *Tomourki,* baigné par la Voïoussa, et les monts *Khimara,* ou *Acrocérauniens,* qui projettent leurs rochers menaçants sur la mer. Toute l'Epire, ou la basse Albanie, est un massif de montagnes la plupart calcaires, sillonné par des vallées profondes et ne renfermant que très-peu de plaines.

Toute la pente occidentale de la grande chaîne de partage des eaux, depuis les sources de la Save jusqu'à la péninsule de Morée, est en grande partie granitique; mais les contre-forts sont calcaires. Les monts Acrocérauniens renferment du plomb argentifère. On exploite près du bourg de Krechévo, en Bosnie, des mines de fer et de mercure.

Cette ligne de partage des eaux détermine ici en général le partage des

climats; les pays du bassin de l'Adriatique, c'est-à-dire l'Albanie et la Dalmatie, participent aux chaleurs de l'Italie, mais avec des sécheresses et avec des invasions soudaines du vent du nord; les pays du bassin du Danube, la Bosnie et la Servie, participent au climat de l'Autriche et de la Transylvanie, non-seulement comme étant exposés aux vents septentrionaux, mais encore parce qu'ils conservent, en s'abaissant lentement vers la Save et le Danube, une élévation considérable. La végétation se divise sans doute aussi en deux régions, et la flore albano-dalmate doit avoir des rapports avec celle de l'Italie, tandis que la flore bosno-servienne en a certainement avec celle de l'Autriche, de la Hongrie et de la Transylvanie; mais les détails ne sont encore connus qu'à l'égard de quelques cantons. La vigne qui prospère sur les rives du Danube et de la Save, l'olivier qui, des rivages de l'Adriatique, s'élève sur les premières collines de la Dalmatie et de l'Albanie; voilà les deux traits qui marquent les deux régions basses; entre ces deux lisières, le haut pays réunit des champs fertiles, d'excellents pâturages, de superbes forêts, et de riches mines d'or et de fer.

La *basse Albanie* ou l'ancienne Epire doit être considérée comme une contrée à part, qui se prolonge au sud du 40e parallèle; elle est néanmoins considérablement plus froide que la Grèce. Le printemps n'est tout-à-fait établi que vers le milieu de mars; les chaleurs de l'été deviennent excessives en juillet et août; les rivières desséchées et les herbes brûlées attristent la vue du voyageur haletant; la vendange commence au milieu de septembre, et le déluge de pluies qui règne en décembre est remplacé en janvier par quelques jours de neige et de gelée. Le chêne de presque toutes les espèces est encore d'une qualité, d'un aspect supérieur; le platane, le cyprès, le frêne mannifère, se mêlent aux lauriers et aux lentisques dans les régions maritimes; mais les forêts du Pinde se composent de cèdres, de pins, de mélèses, de sapins, de châtaigniers. Beaucoup de montagnes y repoussent l'œil par leur aridité; mais partout où l'eau ne manque pas, les toits de verdure créés par la vigne sauvage, les masses épaisses du sureau, et dans le printemps les tapis fleuris que forment la violette, le narcisse et l'hyacinthe, assimilent l'aspect de l'Épire à celui des parties les plus tempérées et les plus boisées de l'Italie. Le coton et la soie enrichissent l'Épire; mais faute de soins intelligents, les olives ne donnent qu'un produit médiocre. Parmi les arbres à fruits, les pêchers de l'Amphilochie, les noisetiers de l'Arta et les cognassiers du Musaché, se distinguent malgré l'absence de culture.

Les bœufs si vantés, dont le roi Pyrrhus avait perfectionné la race, ont dégénéré ; leur taille rabougrie et leur chair coriace rendent témoignage de ce que peut la barbarie. Mais les chevaux vifs, intelligents, pleins d'ardeur, peuvent bien, malgré leur petite taille, mériter l'éloge de Virgile comme excellents à la course. Le chien-berger de la Molossie conserve sa force, sa bravoure intelligente, sa fidélité vigilante. L'ours brun vit en ermite assez innocent dans les forêts du Pinde ; mais le loup et le chacal hurlent après leur proie dans tous les déserts et parmi toutes les ruines. Les lacs et les marais attirent de nombreuses troupes d'oiseaux aquatiques. Le golfe Ambracique ou d'Arta abonde en coquillages et en mollusques.

Ianina ou *Janina,* capitale de l'Épire, ville industrieuse, commerçante, peuplée de 30,000 habitants, anime le bassin de l'ancienne *Hellopie* et les bords du lac, jadis nommé *Acherusia,* et dont les eaux s'écoulent par des gouffres souterrains. Lord Byron a chanté l'aspect pittoresque de cette vallée du haut du monastère de Zitza, et M. de Pouqueville en a dépeint la fertilité. La ville est dominée par deux citadelles imposantes, où résidait souvent le fameux Ali-Pacha. L'*Achéron,* aujourd'hui le *Glikis,* usurpe depuis l'antiquité l'honneur d'être le débouché souterrain du lac Acherusia ; c'est le *Velchi,* affluent du *Kalamas,* l'ancien *Thyamis,* qui, sortant subitement de dessous une montagne, entraîne les eaux du lac Labchistas qui communique avec le lac de Janina.

Dans les montagnes au nord-est de Janina, les neiges du *Pindus,* qui tombent dès le mois de septembre, nourrissent les sources de trois fleuves, l'*Aspro-Potamo,* l'ancien Achéloüs, l'*Arta,* l'ancien Arachtos ou Arethon, et la *Voïoussa,* l'ancien Aoüs ; ces contrées, habitées jadis par les *Athamanes,* le sont aujourd'hui par des Valaques, peut-être moins nouveaux dans ces montagnes qu'on ne le pense communément, quoique le nom de *mégalo vlachie* ne soit appliqué au pays que par les Byzantins. *Metzovo* et *Calarites* sont leurs principales bourgades. Industrieux et marchands au dehors, ils observent chez eux des lois somptuaires, et trouvent le vrai bonheur dans une vie frugale et laborieuse.

En descendant l'*Arta,* nous trouvons, à l'endroit où il devient navigable pour des barques, la ville du même nom, que les Turcs appellent *Narda*; et qui fleurit par son commerce en blé, en coton, et en étoffes de laine ; c'est l'ancienne *Ambracia,* elle domine une plaine fertile. Son port, *Salagora,* est sur le grand golfe d'Arta, qui, avec tous ses contours dentelés, peut bien avoir une circonférence de 30 à 40 lieues. Des pêcheries abondantes, des promontoires parés de forêts, des ports favorables au naviga-

teur, placent ce beau bassin à côté de celui de Corinthe. *Prevesa*, située vis-à-vis de l'ancien *Actium,* en domine l'entrée étroite, où passent des vaisseaux tirant 4 mètres d'eau. On lui donne 12 à 15,000 âmes.

Si nous suivons le cours de l'Achéron, nous traverserons l'âpre et rocailleux canton de *Souli,* qui résista si longtemps aux armes d'Ali-Pacha. Après la mort de ce tyran, les Souliotes ont repeuplé leurs villages détruits, et repris leur liberté un peu barbare. A l'occident de Souli, la ville de *Paramithia* donne son nom à une autre tribu de pasteurs, dont une partie se fait redouter par ses brigandages. On l'estime à 15,000 individus, moitié musulmans, moitié du rite grec. *Parga,* sur un rocher avec un port, a été en 1819 abandonnée par ses inflexibles habitants, qui ont emporté les os de leurs ancêtres plutôt que de devenir sujets des musulmans.

Dans la vallée de Kalamas, des bourgades florissantes renferment la peuplade grecque des *Philates,* qui cultivent leurs jardins, leurs oliviers, leurs blés, en payant un tribut pour rester isolés des Arnautes ou Albanais. *Butrinto,* ancienne forteresse vénitienne, et *Delvino* ou *Arghiri,* siége d'un livah, sont dans un pays aride, calcaire, qui se termine par les monts Acrocérauniens, où *Chimara* (qu'on prononce *Kimara*) est le chef-lieu des sauvages *Chimariotes,* vivant de piraterie sur mer, de brigandage sur terre, et la plupart du temps du pain de la misère. Le vaste port d'*Aulona,* ville célèbre par sa fabrique de goudron et de poix, s'étend derrière ces montagnes.

Remontons de nouveau au Pindus, et suivons la grande vallée de la *Voïoussa*. Le nom actuel de ce fleuve est albanais, et signifie *eau permanente;* mais, d'après le géographe turc Hadgi-Khalfa, il s'appelle aussi *Vedis,* nom extrêmement remarquable, car c'est celui sous lequel les poëmes épiques désignent l'*eau*, et il ressemble beaucoup aux noms du même élément en albanais, en slavon, et en quelques idiomes gothiques. C'est aux Illyriens, ancêtres ou parents des Albanais, qu'appartiennent ces deux noms, tandis qu'*Aoüs, Avas, Aias,* sont des dénominations de l'ancien idiome grec, où *au* signifiait *eau.* Dans le bassin supérieur de cette belle rivière, nous remarquerons la ville de *Konitza,* dans sa vallée verdoyante, mais fiévreuse, au milieu des hautes montagnes; *Premithi*, l'ancienne *Brebata,* et enfin *Klissoura*, dans un défilé important, mais distinct de celui qui était près des sources mêmes de l'Aoüs. Sorti des gorges de Klissoura, le fleuve reçoit les tributs de la rivière à laquelle *Argyrokastron* (l'ancienne *Argyas*) donne son nom; un peu plus bas, dans une vallée sombre, la ville de *Tepelen,* peuplée de 2,000 âmes, a gagné une sinistre

célébrité comme patrie d'Ali-Pacha, qui fut si longtemps le maître redouté, l'administrateur sévère, et l'inflexible bourreau de la turbulente Albanie.

C'est au confluent de la rivière Suchista avec l'Aoüs, que M. de Pouqueville a retrouvé le *Nymphœum*, ou la grande carrière de poix minérale où les anciens nous peignent des flammes sortant de la terre, au milieu de sources et de prairies verdoyantes, phénomènes qui paraissent avoir perdu de leur intensité.

Le *Musaché* paraît être le nom indigène de la *moyenne Albanie*, arrosée par l'*Ergent* ou le *Bération*, l'ancien *Apsus* et l'*Artanes*, et où domine, parmi ses oliviers et ses vignes, la ville importante de *Berat*, connue dans le moyen âge sous les noms bulgaro-slavons de *Beligrad* et *Beligorod*, ou Ville Blanche. C'est le siége d'un archevêché grec. De nombreux troupeaux couvrent une terre fertile, mais négligée; les Zigueunes ou Bohémiens se groupent autour de leurs feux au milieu des forêts abandonnées. *Elbassan*, ou *Ilbassan*, sur le Scombi, ou l'ancien *Genusus*, et *Durazzo*, jadis *Dyrrachium*, sont réputées pour des villes inhospitalières.

Le petit fleuve du *Mati*, anciennement *Mathis*, parcourt une contrée montagneuse habitée par les *Myrdites*, peuplade albanaise catholique qui conserve une sorte d'indépendance, et qui se distingue avantageusement des autres Albanais par une plus grande loyauté et par quelques idées de morale; tant un clergé vertueux a de pouvoir même au sein de la barbarie! Les Myrdites ont le droit de s'administrer et de s'imposer eux-mêmes. Le culte catholique est publiquement exercé dans leur pays, dont la population chrétienne doit monter à près de 250,000 habitants. Ils ont deux *prink*, ou chefs, un spirituel, qui est l'abbé mitré d'*Orocher*, l'autre temporel, qui est un seigneur de la famille des *Lechi*. Les Myrdites, plus exactement *Mird'es*, sont placés par Dion Cassius, sous le nom de *Merdi*, dans le mont Scardus. C'est de leur sein que sortit le fameux Castriota, si longtemps la terreur des Ottomans, sous le nom de *Scander-Beg*; la ville de *Croya* ou *Crouïa* (c'est-à-dire la source, la métropole), que les Turcs nomment *Ak-Seraï*, vit naître ce héros de sa nation, et les murs d'*Alessio* gardent ses cendres. Les Albanais chrétiens chantent encore ses hauts faits d'armes, et lui donnent le singulier surnom de *Dragon d'Albanie*.

Derrière ces diverses contrées s'étend la grande vallée du Drin-Noir, l'ancien *Drinus*, dont le bassin le plus élevé, formant le centre commun de l'Albanie et de la Macédoine, est occupé par le magnifique *lac d'Ochrida*, long de 6 lieues et large de 3. C'est au bord de ce lac, appelé *Lychnides lacus* par les anciens, que s'élève une ville assez importante, appelée

Ochrida, dans un pays riche en fruits, en pâturages, en abeilles, avec des mines d'argent et de soufre. Le Drin-Noir descend d'Ochrida par les cantons du *haut* et *bas Dibre,* pays sauvage, mais riche en bestiaux et en fruits, pays nourricier de soldats féroces qui se distinguaient dans la milice algérienne, et qu'on a vus monter sur le trône des deys. En courant toujours au nord, le Drin-Noir rencontre près Stana le Drin-Blanc, qui vient, dans la direction diamétralement opposée, des régions presque inconnues où la ville de *Perseren,* ou *Prisren,* patrie de Justinien, et la véritable *Justiniana Prima,* selon les indigènes, reste cachée encore et inaccessible parmi des tribus slaves et albanaises, aussi sauvages, ou du moins aussi inhospitalières que les ours et les aigles de leurs montagnes. Les deux rivières unies descendent ensuite une belle et riche vallée où l'on cherche la ville de *Doukagine,* habitée par une tribu de Myrdites, et située, selon un auteur du pays, parmi des montagnes très-âpres. Vers l'embouchure, les 32 villages du canton de *Za-Drina,* péuplés d'Albanais féroces, conservent encore leur indépendance.

La vallée du Drin appartient à la *haute Albanie,* pays où nos voyageurs ne pénètrent guère. *Scutari* ou *Scodra,* que les Turcs, par un caprice, ont nommé *Iskenderiah* ou *Alexandrie,* tient un rang éminent parmi les villes de l'Empire, dont elle est le boulevard à l'occident. Située entre la Boyana et le Drinassa, à l'endroit où le premier, en sortant du lac du même nom, reçoit le second, elle est défendue par deux ou trois châteaux forts et par des remparts étendus. Les fabriques d'armes et d'étoffes de laine, la construction des navires, la pêche dans le lac, enrichissent ses 20,000 habitants, parmi lesquels il y a beaucoup de Grecs, les uns catholiques, les autres du rite oriental. Les vaisseaux ne remontent le Boyana que jusqu'à Polna ; mais *Dulcigno,* en turc *Olgun,* et *Antivari,* en turc *Bar,* ont de bons ports sur l'Adriatique : le premier était autrefois l'asile de pirates redoutés. Cette partie du littoral est appelée *Kraïna,* ou « la terre » par ses habitants, la plupart slavons, cependant Antivari paraît être une colonie italienne du moyen âge.

Les *Guègues,* ou les Albanais rouges, occupent tout l'intérieur, soit en montant aux sources des deux Drin, soit en s'élevant vers celles de la Moratscha, nom du Boyana avant d'entrer au lac de Scutari ou de Zenta. Mais que de ténèbres environnent ici l'ethnographie ! On y remarque les *Brdiani,* habitants des montagnes, les *Monténégrins* et les *Koutchi,* et les *Drivastes,* qui sont un amas de brigands de Rascie. A l'orient et au nord de Zadrina, entre le *Boyana* et le *Zem,* qui tombe dans la Moratscha,

sont situés les *Hotis*, divisés en peuplades *Mogouls*, de *Castrati* et de *Bogous*.

Dans l'intervalle entre la Moratscha et la *Târa*, rivières qui, réunies à la *Limi*, forment, dit-on, le cours du Zem, habitent les *Scodrans?* les *Pannani*, qui confinent avec les *Colasciniens*, montagnards féroces, dont les bandes désolent souvent l'Hertzegovine et la Bosnie. Enfin, la chaîne de séparation entre les rivières qui coulent dans le lac de Zenta et les affluents occidentaux du Drin, est peuplée par les *Clementi*, tribu catholique dont l'évêque réside à *Saba* ou *Sarda*. La position de ces lieux est à peu près inconnue, et combien d'autres dont le nom est ignoré! Une carte publiée par la Propagande, en 1692, montre la haute Albanie bien plus remplie de villages qu'aucune carte moderne. Le cours même de la Moratscha et du Zem est si peu connu, qu'on ne saurait dire lequel est le fleuve principal. On ignore l'étendue du pays d'*Arnaoutlouk*, qui confine avec la Rascie, la Macédoine et la Bosnie, et où errent des tribus serviennes et albanaises presque sauvages.

Arrêtons un instant nos regards fatigués de ces détails topographiques sur le caractère général de la nation albanaise, cette nation dont l'épée mercenaire est encore l'appui de l'Empire ottoman, mais qui pourrait en devenir la terreur. Les Albanais doivent incontestablement une grande partie de leur caractère belliqueux et féroce à la nature âpre de leur pays. Tout homme né en Albanie a un caractère, un tempérament, une physionomie qui le distinguent et des Grecs et des Turcs. Leur constitution physique annonce beaucoup de vigueur. La taille commune, chez eux, est de 2 mètres 52 centimètres. Ils ont les muscles très-forts, avec des joues colorées et l'œil vif. C'étaient les soldats de Pyrrhus et de Scander-Beg; c'était des Albanais que le fameux Ali Pacha, de Janina, avait composé son armée. Mais le *palikari* (Albanais montagnard) ne se bat ni pour la gloire ni pour la patrie; l'aspect seul de l'or le fait sortir de ses âpres montagnes. Les chefs des tribus, vénérés comme les *lairds* écossais l'étaient de leurs clans, sont autant de capitaines mercenaires qui se font suivre par leurs paysans. Ils se donnent le nom de *skipitars* ou schypétars, qui signifie *hommes qui se servent de l'épée*.

Les femmes qui donnent le jour à ces hommes extraordinaires, partagent en grande partie la vigueur de leur organisation. Le tissu serré de leur peau recouvre des muscles fermes et élastiques; leur frugalité les affranchit de presque toutes les maladies. Devenues nubiles plus tard que les femmes de la Grèce méridionale, elles conservent plus longtemps leur fraîcheur, et

continuent à être mères jusqu'à un âge aussi avancé que dans les contrées septentrionales de l'Europe.

Quoique les Albanais professent pour la plupart extérieurement le mahométisme, ils n'en observent pas très-rigoureusement les préceptes. Rarement chaque homme a plus d'une femme, et la coutume contraire n'est pour les grands qu'un devoir d'étiquette. Ils ne cultivent point les sciences, cependant ils sont très-habiles à conduire les eaux, et, quoique dépourvus d'instruments de mathématiques, ils savent mesurer la hauteur des montagnes et la distance des lieux avec autant de précision que les géomètres.

Les Albanais sont probablement une tribu des anciens Illyriens, qui, sortie des contrées intérieures et montueuses, s'est fait connaître à mesure que les calamités de l'Empire romain forçaient les peuples montagnards et pasteurs à se fier à eux-mêmes pour la défense de leurs chaumières.

Il est prouvé, par la langue des Albanais, qu'ils habitent en Europe depuis aussi longtemps que les Grecs et les Celtes, auxquels ils paraissent tenir par plusieurs liens. Il est probable que des tribus illyriennes, parlant une langue affiliée à celle des tribus primitives des *Pelasghi,* des *Dardani,* des *Graiki,* des *Makedones* (Pélages, Dardaniens, Grecs, Macédoniens), habitaient avant les temps historiques les montagnes de l'Albanie, sous des chefs héréditaires; qu'elles étaient encore voisines de quelques tribus de la famille qui depuis a été nommée slave.

Les Albanais possèdent dans leur langue des chants nationaux qu'il serait extrêmement intéressant de connaître, même quand il serait vrai qu'ils ne remontent qu'au temps de *Scander-beg;* mais ce qui aurait une importance inappréciable pour l'histoire des peuples et des langues, ce serait l'examen des inscriptions, qui paraissent exister dans la haute Albanie.

C'est en pénétrant parmi les Myrdites, parmi les Lac-Oulacs, ou en faisant un long séjour à Scutari, qu'on pourrait recueillir quelques traits sur les restes des mœurs et coutumes barbares, légués par les Illyriens à leurs descendants. La division par *cetta's* ou par *phara's* n'est pas encore suffisamment éclaircie; elle a pris chez les Albanais chrétiens qui émigrent dans le royaume de Naples un caractère féodal, mais dans le pays même elle paraît offrir plutôt les formes d'une démocratie rurale. Dans toutes les montagnes de la haute et moyenne Albanie, les *cetta's* se font la guerre, pour venger un assassinat, un rapt, un adultère; le sang seul peut laver ces offenses, mais le vol des bestiaux se paie au prix d'argent. Les con-

seils rustiques des *cetla's* délibèrent les armes d'une main et la coupe de l'autre. Pour mieux se faire reconnaître, quelques tribus schypetares se font des marques ou même des inscriptions sur la peau avec de la poudre à canon, reste du tatouage des anciens Illyriens. Parmi d'autres horribles superstitions, les chants nationaux mentionnent le sacrifice d'une jeune femme, épouse et mère, que les trois frères fondateurs de la moderne Scutari firent enterrer toute vivante dans les fondements du château ; c'était à cette condition que les fées assuraient à la cité une abondance éternelle. La victime demanda pour dernière grâce à son époux, l'un des frères, la permission d'allaiter encore son enfant à travers un trou des murailles; son lait coula miraculeusement jusqu'à ce qu'on pût sevrer l'enfant, et alors il jaillit au pied du mur une source salutaire qui ne tarit jamais. Le Schypetar voit encore les *Mires*, ou les bonnes déesses errer au clair de la lune dans l'épaisseur des forêts ; et l'habitant de l'intérieur de la haute Albanie croit, comme le Servien, à des fées ou prophétesses nommées *Vyles*[1]. Les sorcières sont très-connues et très-redoutées sous leur ancien nom latin (et peut être thessalien), de *striga*. Chrétiens ou musulmans, les Albanais conservent encore l'usage de faire accompagner le cortége funèbre des morts par des femmes dont les hurlements font retentir les airs. Les chasseurs et les pasteurs ont de nombreuses traditions sur les bêtes féroces ; ce sont des âmes bannies de l'éternel repos, mais on peut par des enchantements ou par des anathèmes leur faire abandonner les corps qu'elles habitent.

Les pêcheurs du lac Scodra prennent un poisson nommé *scoranza* de la manière suivante. Il y arrive à certaines époques des essaims d'une espèce particulière de corneilles, regardées comme sacrées. Les habitants posent alors de grandes nasses dans les rivières et les lacs; le prêtre grec, ou l'iman, arrive pour donner sa bénédiction, et pendant cette cérémonie, les corneilles restent tranquilles sur les bords de l'eau et sur les arbres. On jette dans les flots les grains bénits qui, flottant dans l'eau, attirent une innombrable quantité de poissons à la surface; à l'instant les corneilles s'élancent sur eux avec des cris perçants, et les poissons effrayés se réfugient par milliers dans les nasses. On abandonne régulièrement aux prêtres et aux corneilles une partie de la pêche; aussi reviennent-ils les uns et les autres exactement au rendez-vous. Nous terminerons ici ces

[1] Ce mot est important. *Si-bylla, si-vylla;* une sibylle est donc une *vyle* divine. Dans le pays de Galles, *wyll* ou *gwyll* signifie un spectre, une sorcière. *Vala*, génitif *vœlu*, en islandais, est une ombre qui prophétise.

détails sur les Albanais ou Schypetars : reprenons notre marche ordinaire.

Le canton de *Montenegro*, en slavon *Czerna-Gora*, en turc *Kara-dagh* et en albanais *Mal-Isis*, nourrit, sur une superficie évaluée à une centaine de lieues carrées 40,000 habitants divisés en cinq *Nahia's* ou *Nahies* appelées *Kataunska, Liepansha, Piewika, Kieka, Karnika*, sous le gouvernement composé d'un conseil de capitaines ou *sardars*, chefs de chaque nahie, de *Knèz* ou chefs de chaque village, et des vieillards les plus considérés. Le conseil élit un *Vladika*, chef suprême ecclésiastique : il est évêque, et il réside habituellement à *Cettigne*, que l'on regarde comme la capitale du Montenegro. Cette petite bourgade de 80 à 100 maisons est située à 60 kilomètres au nord-ouest de Scutari et à 30 au nord-est de Cattaro. Cette organisation comprend le Montenegro proprement dit ; mais il y a en outre les montagnes indépendantes ou *Berda*, dans lesquelles chaque tribu est gouvernée par un chef absolu. Ces tribus, au nombre de sept, portent les noms suivants : *Bielo parlitchi*, *Piperi*, *Rovtsa*, *Moratcha*, *Walsewitch*, *Bratonojitchi* et *Koutchi*.

Tout homme est guerrier dans le Montenegro, depuis l'évêque jusqu'au berger. Le fusil accompagne partout le Monténégrin. Les 10 à 15,000 guerriers de ce canton ont souvent battu le satrape musulman de Scutari, et l'ambitieux Mahamoud-Pacha tomba sous leurs coups. Les Monténégrins, vindicatifs, sanguinaires, jaloux de leurs femmes, ignorent les agréments de la civilisation ; mais ils connaissent le patriotisme, la fraternité d'armes et les droits de l'hospitalité. Ils croient à des communications avec un monde d'esprits, et s'entretiennent avec les ombres de leurs aïeux, censées planer parmi les nuages. Slavons d'origine et parlant un dialecte servien, les Monténégrins se sont unis à l'Église servienne et russe. Leurs montagnes escarpées, mais riches en pâturages aromatiques, nourrissent d'excellents moutons et d'autres bestiaux, objets d'exportation ; les vallées produisent du vin, mais peu de blé. Les petits territoires alliés, au nord du lac de Scutari, possèdent un sol plus gras, avec des montagnes boisées, des rivières poissonneuses. Ils vivent plus réunis que les Monténégrins propres, qui aiment à demeurer isolés chacun dans son domaine.

La *Dalmatie* est partagée entre l'Empire ottoman qui possède l'intérieur, et l'Autriche qui occupe le littoral. La partie ottomane a porté successivement les noms de *royaume de Kama* et de *duché de Saint-Saba*, d'où sont venues, dans les traductions bosniaque et turque, les dénominations de *hertzegovina* (le duché), et *hersek* (le duc) ; nous y reviendrons. Cette

partie est inaccessible aux voyageurs dans ses extrémités nord-est, où la rivière de Moratscha arrose sa vallée solitaire.

On connait mieux le bassin calcaire et fertile de *Trebigne*, ou de *Tribunia,* ville fortifiée de 9,000 âmes, la plupart anciens Serbes, passés au mahométisme, et si fanatiques, qu'ils obligent l'évêque catholique de la ville à demeurer à Raguse. Le canton de *Popovo,* fertile en vin, en blé et en huile, est, comme celui de *Trébigne,* sans issue pour les eaux : la rivière de Trebinitza, après avoir reçu celle de Klioutch, se jette dans la rivière de Popovo, ou plutôt elle prend ce nom et semble se diriger vers la Narenta ; mais, arrêtée par les montagnes, elle se perd dans un petit lac ou gouffre souterrain. En remontant les bords de la Narenta, où les marais répandent un air pestilentiel, nous trouvons la ville florissante, mais peu fortifiée, de *Mostar,* qui compte 10,000 habitants, et qui fabrique des lames à la façon de Damas; elle tire son nom du pont de pierre d'une seule voûte de 60 mètres d'ouverture, sur lequel on passe la Narenta, et qui fut construit par un menuisier de la ville, après que les architectes en avaient désespéré. Les environs s'ornent d'oliviers, de vergers et surtout de bons vignobles. Dans le haut pays, et sur un plateau sans écoulement, *Livno* ou *Iliuno*, ville entourée de remparts et de fossés, appuyée de trois châteaux forts, garde la principale entrée de la Bosnie. Rien n'égale la défiance et la brutalité des garnisons turco-bosniaques sur cette frontière. Tous les chemins, outre leurs difficultés naturelles, sont hérissés de tours retranchées, qu'on nomme *kulla's.* Partout des abatis d'arbres, des restes de routes dépavées, des coups de carabine en guise de salut; c'est ainsi qu'on arrive en Bosnie.

La *Bosnie* est arrosée par un grand nombre de rivières, qui, en coulant vers la Save, la divisent en autant de vallées étroites; lorsque ces vallées s'élargissent, des collines peu élevées en occupent une partie. Ces terres, malgré l'apathie des habitants et leur peu de soin de profiter des engrais, sont d'une grande fertilité, principalement le long de la Drina, de la Verbagna et de la Korovitza. Le sol de la Bosnie propre, de la Croatie et de la Rachie, est presque partout d'une qualité supérieure. C'est toujours dans les vallées, comme sur les revers des montagnes, une épaisse couche de terre végétale. Sur les sommets des montagnes, on trouve une terre aussi fertile, quoique plus légère. Mais la majeure partie du sol de la Bosnie serait, peut-être, mieux employée à l'éducation des bestiaux qu'à la culture des blés. Les sommets rocailleux des montagnes sont parfumés de thym, de romarin, et d'autres herbes aromatiques et vigoureuses. Les bords

de la Save sont couverts de marais très-étendus. Dans la partie septentrionale, les cerisiers, les pruniers, les poiriers, les pommiers, les noyers, les cognassiers, les noisetiers, ornent les vergers plantés sans symétrie : les contrées méridionales possèdent encore des pêchers, des abricotiers, des figuiers, des amandiers. Quoique les arbres ne soient jamais taillés ni greffés, ils donnent cependant des fruits de bonne qualité. Les pommes et les poires en particulier, y sont d'une grosseur et d'une délicatesse remarquables. On ne fait du vin que le long de la Drina; dans la partie montagneuse, le défaut de chaleur empêche quelquefois le raisin de mûrir. Les chrétiens et les Turs du pays suppléent au manque de vin par le *slivovitza,* ou l'eau-de-vie de prune : aussi tout le terrain, aux environs des villages, est-il garni de pruniers. On tire des poires un jus doux et épais comme du miel, nommées *pekmes.*

Dans les jardins potagers, on cultive, entre autres, les melons, les concombres, les citrouilles, nourriture commune du peuple, les betteraves rouges et blanches, les fèves, les haricots, les pois, l'aubergine. On y voit d'énormes navets et quantité d'ognons. Les Bosniaques font aussi une grande consommation de choux : ils s'en nourrissent presque uniquement pendant l'hiver, et ils s'en préparent une sorte de *choucroute* en les faisant fermenter dans des tonneaux. Les principales productions en grains sont le blé, le maïs et l'orge. On en récolte beaucoup au delà de la consommation du pays, et le surplus, estimé à une valeur de 4 millions de francs, se vend en Dalmatie et dans les États autrichiens. La Bosnie produit peu d'avoine; mais les habitants cultivent beaucoup de millet, qui entre dans la composition de leur pain, et dont ils font un cas particulier. Ils prétendent que ce grain se conserve plus longtemps qu'aucun autre, et ils en font le principal approvisionnement de leurs forteresses.

Quoique la Bosnie soit proportionnellement plus peuplée que les autres provinces de la Turquie d'Europe, le nombre de ses habitants pourrait être trois ou quatre fois plus considérable. Aussi n'y a-t-il de cultivé que le fond des meilleures vallées et le pied des côteaux; le reste du terrain est occupé par de magnifiques forêts. Le chêne, l'orme, le frêne, le hêtre, le peuplier, le charme, l'érable, le bouleau, le tremble, garnissent les parties les moins élevées des montagnes : le sapin, l'if, le mélèse, en couronnent les cimes. Une grande marine y trouverait de quoi se fournir de mâts et de planches.

Les superbes prairies et pâturages de la Bosnie nourrissent une bonne race de bœufs et de chevaux. Les moutons ont en partie les cornes tour-

nées en spirale; ils sont mieux soignés que les chevaux, et les Bosniaques cherchent même à en améliorer la race, qui paraît être celle de la Hongrie. La laine est un grand article d'exportation. Les poulets, et dans quelques districts les cochons, abondent. Les brochets, les carpes, les lottes, les truites, peuplent les lacs et les rivières; ils sont tous excellents, ainsi que les canards sauvages et les sarcelles, qui fréquentent leurs bords.

On trouve quelquefois des castors dans les îles de la Save et de la Bosna. De belles écrevisses se pêchent dans toutes les rivières. Il y a peu de reptiles dans ce gouvernement, on n'y voit guère que la couleuvre. Parmi les insectes, l'abeille seule mérite d'être citée : les habitants en ont de nombreuses ruches.

Les mines dont ce pays abonde deviendraient, sous une autre domination, une source intarissable de richesses. C'était probablement à *Slatitza,* à un mille et demi allemand de Traunick, sur le chemin de Scopie, que les Romains exploitaient ces fameuses mines d'or attribuées à la Dalmatie. On voit les excavations dont les habitants, par superstition, n'osent approcher. La tradition, confirmée par une foule d'indices, désigne comme renfermant des mines d'or plusieurs montagnes situées à peu de distance de Zvornick et de Varech. La Bosna, le Verbas, la Drina, la Laschva, roulent en abondance des particules d'or natif, que les Turcs n'aiment pas à voir recueillir, de crainte, disent-ils, d'exciter l'avidité des chrétiens. Quant aux mines d'argent, on en connaît un grand nombre qui étaient exploitées sous les rois catholiques, avant l'arrivée des Turcs, et que ces derniers ont abandonnées depuis. Les principales se trouvaient dans le voisinage de *Rama* (autrement *Prézos*), de *Foïnitza,* et de plusieurs villes et villages nommés pour cette raison *Sreberno, Srebernik,* et *Srebernitza.* On trouve près du couvent de Kressevo du minerai contenant du mercure. Mais ce qui a toujours contribué à la richesse de la Bosnie, ce qui dans ce moment même est devenu sa principale branche d'industrie, ce sont de nombreuses mines de fer. Les plus considérables sont près de Foïnitza et de Kressevo. Elles occupent plus de 2,000 ouvriers, dont le tiers est composé de catholiques, le reste de Bohémiens. Les mines de fer fournissent encore beaucoup d'arsenic et d'orpiment. Il existe une mine de plomb entre *Kladaïn* et *Varech.*

Quoique le sel soit un des objets d'importation en Bosnie, cependant la nature n'en a pas entièrement privé ce pays. Les puits de Touzla en sont la preuve. Non loin de Tartchïn, il y a aussi des mines de sel gemme, mais elles ne sont pas exploitées. Ce trait de ressemblance avec les monts Carpathes est très-remarquable.

Le climat de la Bosnie est très-varié, à raison de la différence de niveau : tandis que les fertiles plaines situées le long de la Drina jouissent d'un hiver assez doux, la Croatie et la partie montagneuse de la Bosnie éprouvent des froids rigoureux ; la terre y est pendant six mois couverte de plusieurs pieds de neige, et le thermomètre s'y maintient souvent entre 15 et 23 degrés au-dessous de zéro. Les chaleurs, jamais excessives, sont plus fortes dans le nord de la province. Les forêts qui couvrent les montagnes y font amonceler les nuages, et depuis la mi-juin jusqu'au 15 août il y a presque toujours de forts orages, suivis de pluies abondantes qui fertilisent le terrain. Dans les parties montagneuses, le printemps paraît vers la fin d'avril, et se prolonge jusqu'au milieu de juin ; les fortes chaleurs se déclarent ensuite et ne finissent qu'au 15 d'août ; mais depuis les derniers jours de juillet, les nuits deviennent fraîches et abondantes en rosée ; enfin un froid assez vif se fait sentir vers le 10 septembre : la neige commence à la fin de ce mois, et n'est entièrement fondue que vers le milieu de mai. La Bosnie est en général un pays très-sain ; l'air y est pur ; excepté les bords de la Save, on y trouve peu d'endroits marécageux, et les eaux qui l'arrosent, ayant un cours plus libre que celles de la Dalmatie, sont d'une bonté remarquable.

Les montagnes donnent naissance à des sources sans nombre, et de quelque côté qu'on y voyage, on ne fait pas une demi-lieue sans voir couler un ruisseau ou jaillir une source : dans les montagnes on en voit à chaque cent pas. Ce bienfait de la nature y devient même gênant, car les routes en sont gâtées, même au milieu de l'été, les Turcs ne s'occupant point de donner à ces eaux une direction convenable. La *Drina*, limite orientale du pays ; la *Bosna*, qui, en le traversant par le milieu, lui donne son nom ; le *Verbas*, qui arrose les parties orientales, ont le lit assez profond dans une grande partie de leur cours pour porter des bateaux de 1,000 quintaux de charge. L'*Ounna*, qui fait en partie la limite entre la Croatie autrichienne et la Croatie turco-bosniaque, présente des obstacles à la navigation ; son lit, quoique profond de 2 mètres à 2 mètres 33 centimètres, est semé de bas-fonds. Ces rivières se jettent toutes les quatre dans la Save.

La Bosnie est comme hérissée de villes fortifiées, et on y compte en outre 24 forteresses proprement dites, et 19 châteaux forts, tous restes du moyen âge. *Bosna-Seraï* est la ville principale du pays. Un amas de jardins, de minarets, de bastions, de tours, le tout dominé par des montagnes boisées et baignées par la *Miliaska* ou *Migliazza* qui s'unit à la Bosna : tel est l'aspect de cette grande ville, peuplée de 60 à 70,000 habitants, dont un

tiers suivent le rite grec Les forts de la ville haute, ou le *grad*, sont flanqués chacun de quatre tours, mais de petites dimensions. Les fabriques d'armes et d'orfévrerie, ainsi que les caravanes du commerce pour Constantinople, placent Bosna-Seraï très-haut parmi les villes industrielles de la Turquie ; c'est sans contredit la cité la plus grande, la plus industrieuse et la plus commerciale de la partie occidentale de l'Empire.

En allant à l'ouest, nous trouvons sur la *Laschva*, affluent de la Bosna, la ville de *Trawnick* ou *Traunik*, avec une belle citadelle. C'est une cité commerçante dont on évalue la population à environ 10,000 âmes ; elle possède des fabriques estimées de coutellerie et d'armes blanches. Les villes de *Vrandouk* et de *Maglaï*, sur la Bosna, ont des citadelles très-fortes.

Descendons maintenant le bassin du Verbas. *Jaicza* (cité de l'œuf, ou ovale), ancienne résidence des rois catholiques de Bosnie, a perdu son importance, quoiqu'elle ait encore une bonne citadelle et une fabrique de nitre. Sa population n'est que de 2 à 3,000 âmes. Plus bas, au confluent de la Bania, nous voyons *Banialouka*, grande ville de commerce, défendue par une citadelle ; la garnison est de 6,000 hommes; la place est entourée de trois fortes redoutes. Il se trouve dans cette ville 1,800 familles chrétiennes, et une population de 15,000 âmes ; il y a dans les environs des eaux thermales et beaucoup de mines, de forges et d'usines.

Sur l'Ounna, les petites forteresses de *Bihacz*, de *Novi*, de *Dubicza*, arrêtèrent encore, en 1789, les Autrichiens. Cette dernière ville renferme 6,000 habitants. Sur la Save nous remarquerons *Gradiska la turque*, aussi nommée *Berbir*, place fortifiée en 1774 par des ingénieurs français.

Examinons maintenant le bassin de la Drina : en le remontant, *Zwornick*, ou *Isvornik*, dont la population est de 6,000 âmes. Elle est composée d'une ville basse, ancien faubourg, et d'une ville haute ou *grad*, dont il ne reste que l'enceinte déserte avec ses vieilles tours ; pourtant les Serviens n'ont pu la prendre. Plus haut *Vichegrad*, avec son pont retranché, leur a également résisté.

La Bosnie est un pays très-difficile à conquérir ; les routes sont généralement mauvaises, et il y en a peu sur lesquelles on puisse transporter du canon et des voitures. La nature du terrain, rempli de défilés, de cavernes, de bois épais, semé de *koulla's* ou tours fortifiées et de vieux châteaux ; la bravoure personnelle des Bosniaques, dès qu'ils combattent chez eux ; la nécessité pour la puissance attaquante de protéger une immense frontière contre les invasions des troupes légères bosniaques ; tout fait de la conquête de ce boulevard de l'Empire ottoman une entreprise des plus difficiles.

C'est un tout autre danger qui menace ici le croissant. La nation bosniaque, quoique en majorité attachée au culte musulman, diffère entièrement des Turcs-Osmanlis sous le rapport des mœurs, des idées, des intérêts; c'est une nation restée féodale dans son intérieur. La Bosnie est plus indépendante de Constantinople que la Hongrie ne l'est de Vienne; ses plaintes ont souvent été des arrêts de destitution pour les pachas.

La langue bosniaque, dialecte du servien, domine et place les Turcs dans la situation d'étrangers. L'usage de n'épouser qu'une seule femme, le droit qu'exercent les jeunes gens des deux sexes de choisir le compagnon de leur vie, la liberté qu'ont les demoiselles de se montrer sans voile, le respect pour la mère et l'épouse, voilà ce qui conserve ici une sorte d'esprit de famille ignoré des Orientaux. Les Turcs regardent les Bosniaques comme des demi-infidèles, qu'il faut surveiller et ménager. Les vices efféminés, la corruption, la vénalité, ont fait peu de progrès parmi les musulmans de la Bosnie, descendants de guerriers et de chevaliers d'une race septentrionale. Cruels envers le sujet, impitoyables envers l'ennemi, du moins ils ne s'avilissent jamais; ce qui les retient dans la barbarie, c'est leur isolement intellectuel de l'Europe. Les Bosniaques du rite grec, demeurant le long de la Drina et de la Save, ceux du rite catholique, disséminés le long du Verbas, de Jaicza à Banialouka, et sur la frontière de l'Hertzegovine, conservent les superstitions, l'ignorance, le despotisme ecclésiastique du moyen âge. Esclaves de leur clergé, ils n'excitent que la pitié de leurs compatriotes musulmans, descendant en partie des Bosniaques qui avaient adopté l'opinion hérétique des *Paterniens*, ou *Paterins*.

Nous avons décrit les parties connues de la Bosnie; celles au delà de la Drina ne le sont pas encore, quoique les itinéraires de quelques Français y aient tracé des sillons lumineux. C'est là que doit avoir été la province de *Podrinna*, et le sandjak d'*Obrach*, districts ignorés des cartographes postérieurs à Coronelli; c'est là que les sources de la Drina, du Drin-Blanc, et celles mêmes du Zem doivent se trouver rapprochées dans les monts *Chemerno;* c'est là qu'on a vu une ville de *Fotschia*, de 10,000 âmes appartenant à l'Hertzegovine, et située sur la Drina; c'est là enfin que l'église du couvent de *Miloschevo*, aujourd'hui détruite, renfermait la tombe vénérée de saint Saba, premier évêque de Servie, qui a donné à toute l'Hertzegovine le nom de *duché* de Saint-Saba. C'est au milieu de ces contrées mal connues que se trouve *Novi-Bazar* (ou en turc *Ieni-Bazar*) ville populeuse, dont le territoire forme la *Rascie*, dépendance administra-

tive de la Bosnie, dont elle diffère beaucoup par le climat et les productions; car quoiqu'elle semble devoir avoir le sol très-élevé au dessus de celui de la mer, elle donne des vins pleins de feu, et le buffle y remplace le bœuf. Les habitants sont serviens d'origine et en grande partie grecs de culte. Près de Novi-Bazar, sont des eaux thermales très-vantées.

Quittons cette région trop peu connue, et rendons-nous dans l'île de Candie, cette belle sentinelle avancée des îles de l'Archipel.

L'île de *Candie*, l'ancienne Crète, pourrait fixer, ce nous semble, les limites douteuses entre l'Archipel et la Méditerranée. Dans la partie occidentale de l'île s'élèvent d'abord les *Montagnes-Blanches*, qui selon Strabon, s'étendent dans la longueur de 300 stades ou environ 11 lieues, et qui ne le cèdent point en élévation aux sommets du Péloponèse. On a prétendu que le nom de ces montagnes venait de leurs neiges éternelles; mais ce n'est que dans les vallées exposées au nord que la neige ne fond jamais. Le mont *Ida*, aujourd'hui *Psiloriti*, occupe le centre de l'île dans une circonférence de près de 25 lieues. C'est un groupe de montagnes entassées l'une sur l'autre presque en forme pyramidale. Ainsi les premières assises vous offrent un climat tempéré, des forêts superbes, des pâturages et des coteaux émaillés de fleurs, tandis que les vents mugissent autour des cimes arides, où en plusieurs endroits la neige se conserve toute l'année. La distribution des végétaux y est remarquable : la partie qui regarde Candie possède des forêts où l'érable et le chêne vert dominent; les flancs qui se prolongent vers le midi sont plantés d'arbousiers, d'andracné, de cistes et d'alaternes. Les cèdres, les pins et les cyprès en ornent le front à l'orient. Du côté de l'occident, la montagne taillée à pic ne présente que des rochers entassés, qu'il est impossible d'escalader. A l'est de l'île est une troisième chaîne de montagnes moins intéressante ou moins connue. La plupart de ces montagnes sont calcaires et même crétacées Cependant la montagne de *Malava*, près du golfe de Suda, est schisteuse et granitique dès sa base.

La chaleur du climat de Crète est tempérée durant l'été, comme dans toutes les îles de l'Archipel, par le vent nommé *enbat*, qui souffle du nord au sud de huit à neuf heures au matin jusqu'au soir. Les rivières de cette île ne sont que des torrents grossis. La côte du nord est plus sinueuse que celle du sud, qui n'offre presque aucun port ou rade où l'on puisse mouiller en sûreté. Les vallées et les plaines sont extrêmement fertiles, et, quoiqu'une partie de l'île ne soit pas cultivée, elle produit des vins fort estimés, des fruits exquis, et des cannes à sucre ; il s'y fait de très-

beau sel, et on en tire des grains, des huiles, de la soie, de la laine et du miel délicieux : il s'y trouve aussi toutes sortes d'animaux privés et point de féroces; de la volaille, du gibier, entre autres le mouflon. Cette grande île dont la superficie est de 9,000 kilomètres carrés, est peuplée de plus de 160,000 habitants, dont 55,000 Turcs, 100,000 Grecs, et le reste Albanais, Arabes, juifs et étrangers.

La ville et le port de *Candie*, *Kirid* en turc, contiennent environ 10 ou 12,000 Turcs et 2 ou 3,000 Grecs. C'est la résidence de l'archevêque de *Gortyne*. Les fortifications construites par les Vénitiens y ont été bien entretenues, mais les maisons qu'ils avaient construites sont tombées en ruines. *Rhetymo*, bâtie sur les ruines de l'ancienne *Rithymne*, ne contient guère que 5 à 6,000 habitants, moitié Grecs, moitié Turcs, *Canée* ou *la Canea*, la Cydonia des anciens Grecs, est entourée d'une forte muraille et d'un fossé large, et habitée par environ 4,000 Turcs, 2 ou 3,000 Grecs et quelques juifs. Ces trois villes sont les plus importantes de l'île. Les Turcs, dans cette île, sont très-beaux et mènent une vie patriarcale. Les *Abdiotes*, qui sont un reste des anciens Sarrazins, occupent environ une vingtaine de villages au sud du mont Ida, et forment une population d'environ 4,000 personnes qui vivent dans une sorte d'indépendance. Il en est de même des *Sphakhiotes*, qu'on dit être les descendants des Crétois. Ils choisissent eux-mêmes leurs chefs, et occupent les hautes montagnes qui s'étendent de l'est à l'ouest, depuis la province Félino jusqu'à la province Amari. Ils sont censés compris dans le pachalik de Candie. Du petit port de *Sphakhia*, qui est leur chef-lieu, ils font un petit commerce, et exercent souvent la piraterie; pasteurs, agriculteurs, artisans, ce sont les plus industrieux et les plus valeureux habitants de l'île.

Plusieurs îles de l'Archipel font encore partie de la Turquie. Sur les côtes de la Thrace, c'est *Thasso* ou *Thasos* qui exploite ses belles carrières et ses fameux vignobles; c'est surtout *Lemno* ou Stalimène, l'antique *Lemnos*, peuplée de 8,000 âmes, et pourvue d'un très-bon port. Elle renferme un volcan éteint, qui, selon quelques savants, a détruit un promontoire de l'île, ou même un îlot voisin. *Samodraki* ou *Semendrek* est le nom moderne de Samothrace, si célèbre par ses mystères, aujourd'hui couverte, comme *Imbro*, de bois, de chèvres, d'abeilles et de modestes villages.

LIVRE CENT TRENTE-HUITIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Turquie d'Europe. — Deuxième division. — Provinces médiates, Servie, Valachie et la Moldavie. — Réformes, gouvernement, administration, tableaux statistiques de l'Empire ottoman.

Ce que nous savons de la *Servie* ou *Serbie*, doit la faire comparer à la Bosnie sous la plupart des rapports physiques ; seulement les montagnes vers le midi laissent place à quelques plaines et vallées plus ouvertes et plus tempérées. Celles du milieu de la province, le *Czemerno*, le *Jelin* et le *Kopaonik*, forment un groupe considérable et en apparence très-élevé. Au nord de ce groupe, qui termine le plateau de la haute Servie ou de l'ancienne Dardanie, deux grandes vallées se rencontrent près de *Krouchovatz*, venant l'une droit de l'est depuis *Nissa*, l'autre droit de l'ouest depuis *Oujitza ;* cette remarquable contrée peut être considérée comme la moyenne Servie. Dans l'une des vallées coule la *Morava orientale*, dont la partie supérieure, venant des pieds du mont Scomius, circule sur le haut plateau du sud, pays peu connu ; dans l'autre, on voit rouler la *Morava occidentale*, qui, moins importante par elle-même, reçoit sa principale masse d'eau de l'*Ibar*, rivière venant également du haut plateau, et notamment de la plaine de Cossova. Les deux Morava unies, en tournant droit au nord, traversent la chaîne de Kaplan, au pied de laquelle s'étend la basse Servie, anciennement nommée le *banat de Mazovie.*

Un chaînon de montagnes qui hérisse tout le pays au nord-ouest du Timok tire son nom des *Haïduks*, ou brigands, qui en occupent peut-être encore les arides sommets et les cavernes multipliées ; ce chaînon resserre le lit du Danube. Des mines d'argent et de fer y sont connues ; mais les Romains ont dû y exploiter des mines d'or. On y indique aussi des salines.

Les vastes forêts abondent surtout en pins et en chênes ; elles fourmillent d'ours, de lynx, de loups ; les lièvres qui, pendant l'hiver, se couvrent comme en Bosnie d'un poil long et doux, fournissent une excellente fourrure. On chasse des chamois, sur les hautes montagnes. Les vignobles, qui descendent des plantations établies et soignées par ordre de l'empereur Probus, donnent un vin très-supérieur en feu et en générosité à celui de

la Valachie. Le froment, le maïs, le millet, viennent en abondance, malgré la culture négligée. On exploite du tabac, du lin et du chanvre. Les fruits du midi manquent, mais les bois de pommiers et de cerisiers couvrent des districts entiers.

Les habitants, race vigoureuse et même belle, parlent un des dialectes slaves les plus doux et les plus purs; leurs chants nationaux, remplis de grâce, de naïveté, et souvent de la plus belle poésie, célèbrent leurs anciennes guerres contre les musulmans, les miracles de saint Saba, de saint André, les aventures du prince Marc, mais renferment aussi beaucoup de traditions bosniaques, dalmates et albanaises. Fille de l'Église orientale et grecque, celle de Servie s'est pourtant donné un chef particulier, c'est l'archevêque primat de Semendria.

Plus civilisés, plus industrieux que leurs frères de Bosnie, les Serviens, ou Serbes [1], n'ont guère moins de bravoure. Depuis 1806, ils ont conquis de grandes libertés stipulées par des traités garantis par la Russie.

Les Serviens, simples plutôt que barbares, recherchent déjà l'instruction; ils écrivent dans leur belle langue, et, comme elle est presque identique avec le russe, ils envoient leurs enfants étudier aux universités de la Russie. Les femmes, douées de beaucoup de charmes, de sensibilité et d'exaltation, apprennent les arts agréables de l'Europe. Le sénat servien administre la justice, la police et le culte d'après les lois nationales renouvelées par une charte en 1830. Le pays paie à la Porte un tribut fixé.

Belgarde [1] fut longtemps le rempart de la chrétienté, elle rappelle la valeureuse défense de Jean Huniade Corvin. La forteresse, proprement dite, domine du haut d'un rocher la *ville d'eau,* entourée de murailles et qui s'étent le long du Danube; la *ville des Raitzes,* ou *Rasciens*, qui est le quartier des Serviens, est située à l'ouest sur la Save, ainsi que quelques faubourgs. Tout cet ensemble embrasse 30,000 habitants, parmi lesquels il y a aussi des Arméniens et des juifs, attirés par un commerce très-actif; c'est l'entrepôt principal entre l'Allemagne et la Hongrie d'un côté, Constantinople et Salonique de l'autre. Elle est aussi la résidence d'un métropolitain, ou archevêque grec.

Semendria, que les indigènes nomment vulgairement *Smederevo,* est située au confluent de la Jeseva et du Danube et défendue par des fortifications; elle compte maintenant 10 à 12,000 habitants. C'est la résidence de l'archevêque primat de Servie.

[1] Ils écrivent leur nom par les trois consonnes *srp;* adjectif, *srpske.*

[2] *Biyogrod,* en servien; *Nandos-feyer-var,* en hongrois.

Schabacz et *Hassan-Palanka,* avec des eaux acidules, sont des forteresses moins importantes que celle d'*Orsova,* dans une île du Danube, vers l'extrémité nord-est de la Servie. Au-dessus d'Orsova, le Danube, resserré entre des rochers, roule ses eaux en tourbillons écumeux à travers le défilé de *Demir-Kapou;* au-dessous, les restes de piliers debout dans la rivière marquent, près de *Gladova,* l'emplacement du fameux *pont de Trajan.* Sur le mont *Avala,* à trois lieues au sud de Belgarde, on trouve les ruines d'une ville gothique. En montant sur la terrasse de la moyenne Servie, *Kroucho-vatz,* que les Turcs nomment *Aladja-Hissar,* avec un château où plusieurs souverains de la Servie ont résidé, marque la position la plus centrale du pays, et, sur le même alignement, nous voyons à l'ouest *Oujitza,* ou *Ousidje,* ville commerçante de 6,000 habitants, dont les vergers immenses produisent les meilleurs cerisiers, et dont le site, au dire du géographe turc Hadji-Khalfa, ressemble infiniment à celui de la Mekke; à l'est, la forteresse de *Nissa,* patrie de Constantin le Grand, qui l'avait embellie et enrichie, mais qui, dans ses cabanes d'argile extrêmement basses et couvertes de bardeaux, ne présente aucune trace de grandeur. C'est la construction générale en Servie. Les villes situées sur le cours supérieur de la Morava orientale et de ses affluents sont presque inconnues. *Orkoup,* ou *Précop,* l'ancienne *Precopia,* fait quelque commerce. *Krattovo,* où plusieurs princes serviens ont leurs tombeaux, n'est qu'un bourg situé sur la rive droite de la Toplitza. *Nova-Breda,* non loin de mines importantes, est dans une contrée où les voyageurs ne pénètrent guère. *Pristina* possède quelques titres pour se dire patrie de l'empereur Justinien. Elle renferme environ 10,000 habitants. On voit, à quelque distance de cette ville, la fameuse *plaine des Merles,* nommée *Cossovo-Polie* en slavon, *Rigomèzo* en hongrois, et où, en 1389, le sultan Amurat Ier, après une bataille sanglante contre l'armée unie des Serviens, des Bosniaques et des Bulgares, fut tué par Milosch-Obilitch. Ses troupes victorieuses y élevèrent un monument funéraire sur la cendre de ce grand guerrier, où brûlaient jadis des lampes perpétuellement entretenues sous une garde de derviches. Un demi-siècle après, en 1448, Amurat II y défit totalement une armée de Hongrois, et ce n'est peut-être pas la dernière fois que ces plaines ensanglantées verront décider le sort des empires.

La population actuelle des Slaves-Illyriens, ou, si l'on aime mieux un terme géographique, des Slaves-Sud-Danubiens; population qui, sur le territoire autrichien, hongrois et ottoman, forme une masse imposante de près de 4 millions d'hommes robustes, prolifiques, braves, intelligents,

propres à tous les arts de la paix et de la guerre, a été formée par deux invasions distinctes, l'une des Slaves occidentaux (Gallicie, *Servie blanche*, en 250?), l'autre des Slaves orientaux (la *Grande-Chrobatie* de Pologne, en 500?) toutes deux facilitées par l'existence préalable d'une population proto-slave, primitivement répandue en Servie et au sud du Danube.

Nous allons passer le Danube pour examiner la *Valachie*, qu'on devrait nommer *Valaquie*. Les Valaques sont les descendants des anciens *Gètes* ou *Daces*, peuple d'origine slavonne, mêlés avec les nombreuses colonies romaines que l'empereur Trajan établit dans cette nouvelle province. Les autres peuples qui ont régné sur la Valachie et la Moldavie n'y ont pu laisser que peu de traces de leurs idiomes. La langue valaque actuelle s'est formée à la manière du français, de l'italien, de l'espagnol, par le mélange de la langue latine et du slavon; par son harmonie, sa grâce et sa richesse, elle ne déshonore pas ses autres sœurs, filles, comme elle, du latin.

Le peuple né d'un mélange aussi mémorable s'appelle lui-même *Roumani* ou Romain, et son pays *Roumania* (Romanie), ou *Trara Roumaneska*, terre romaine, et il a en le droit légal, puisque l'édit de Caracalla, de l'an 212, donna à tous les sujets de l'Empire le titre de citoyens romains; cependant il n'est connu de ses voisins, Turcs, Bulgares et Albanais, que sous le nom de *Vlach*, que l'on prononce *velach*. Le mot polonais *vloch*, qu'on prononce à peu près *volaugh*, signifie tout simplement un Italien, un Romain. Dans le lithuanien, que nous avons reconnu pour être un des plus anciens dialectes wendo-slavons, ce même nom s'écrit *walakas*, au masculin, et l'Italie se nomme *Walaku-ziame*. Rappelons-nous ici que *val*, en albanais, est le pays inférieur, et que les Allemands appellent les Italiens *Walsches*, et nous resterons convaincus que le nom de Valaque est synonyme avec celui de *Roumani*.

Ajoutons encore que ses armoiries nationales sont l'aigle romaine et la croix ; enfin que, lorsque l'on parcourt la Valachie, on est frappé de l'analogie que présente la physionomie mâle et robuste de la population des Transteverins de nos jours, qui sont regardés à Rome comme les restes des anciens Romains.

Répandue en Bulgarie, en Grèce, en Hongrie et en Transylvanie, cette nation peut former un total de 3 à 4 millions. Sujets du royaume de Bulgarie et de celui de Hongrie, ils formèrent, peu après la mort de Ladislas, en 1290, un État indépendant, dont le premier prince s'appela *Rodolphe-le-Noir*. Vers 1350, une de leurs colonies occupa la Moldavie, sous la conduite d'un prince nommé *Dragosch*. Mais malgré l'appui que prêtaient la

Hongrie et la Pologne à ces petits États, leur existence n'acquit jamais de solidité, et la malheureuse bataille de *Mohacz*, en 1526, les obligea à se soumettre définitivement à la puissance ottomane. Les Turcs leur laissèrent leur organisation intérieure; mais ils obligèrent les *despotes* ou *hospodars*, et mieux *ghospodars* (c'étaient les titres grecs et slavons des princes) à se reconnaître vassaux de la Porte, à payer un tribut annuel, ainsi qu'un droit d'investiture, à fournir des troupes auxiliaires, et à recevoir garnison turque dans plusieurs places fortes. Mais la position géographique de la Dacie, entre l'Empire ottoman d'un côté, la Hongrie, la Pologne et la Russie de l'autre, attira sur ses infortunés enfants un fléau particulier, auquel bien d'autres provinces de la Turquie échappèrent. A chaque commencement de campagne du côté du nord, la Valachie et la Moldavie sont le rendez-vous des armées ottomanes : sont-elles battues, les légions chrétiennes envahissent ces provinces; il faut fournir des vivres à ce double essaim de sauterelles. Ce n'est pas tout encore : les *boyards*, ou seigneurs valaques ou moldaves, prennent parti, les uns pour les maîtres qu'ils redoutent, les autres pour les ennemis qu'ils aiment. La paix est-elle conclue, les résultats ordinaires de ces mouvements intérieurs sont l'exil, les confiscations, les massacres. Telle a été, en peu de mots, la lugubre histoire de ces contrées pendant plusieurs siècles. Sous le gouvernement ottoman, les trônes de la Valachie et de la Moldavie se vendaient publiquement à Constantinople, comme tout autre *pachalik;* et, au fond, les ghospodars avec leur *couca*, ou bonnet ducal, avec leur cour modelée en petit sur celle des empereurs byzantins, et surtout avec leur étendard à trois queues, n'étaient qu'une espèce de pachas grecs, auxquels il manquait la puissance militaire d'un pacha turc.

Cette situation vraiment déplorable, non-seulement pour la Valachie, mais pour la Moldavie, a changé dans les deux principautés, en vertu des traités conclus entre la Porte-Ottomane et la Russie. La durée du gouvernement des hospodars est bornée à sept ans [1]. Ces princes sont élus par l'assemblée extraordinaire des boyards, sous l'investiture de la Porte et avec l'approbation de la Russie. Ils règlent librement toutes les affaires intérieures de leurs provinces, en consultant leurs assemblées respectives, et ne doivent être troublés dans leur administration par aucun ordre émané des deux puissances protectrices.

[1] D'après le traité d'Andrinople, en 1829, ils devaient être nommés à vie, mais ce traité a été modifié le 1er mai 1849, et les hospodars n'ont été nommés d'un commun accord que pour sept années. V.A. M-B.

Dans les deux principautés, le pouvoir exécutif est confié aux ghospodars, et le pouvoir législatif à l'assemblée des boyards, que préside le métropolitain.

La chambre des boyards de la Valachie est composée de 42 membres élus au scrutin secret par un collége de boyards; elle est présidée par le métropolitain de Boukarest. Les ministres ne peuvent point être élus députés. La première dignité de l'État, après celle de ghospodar, est celle de *banno*, titre qui appartenait jadis aux souverains de la partie de la Valachie appelée Bannat, dont Kraïova était le chef-lieu, et qui est conféré au gouverneur de ce district. Cette dignité donne à son titulaire l'entrée au conseil, c'est-à-dire au divan, tandis que son lieutenant, qui porte le titre de *caimacan*, le représente dans son gouvernement.

Quatre *vorniks*, pris dans la noblesse, sont de droit membres du divan; réunis au banno et au métropolitain, ils y remplissent les fonctions judiciaires.

Deux *logothètes* sont encore membres du conseil; ils notifient les sentences rendues par la cour et revêtues de la ratification du prince.

Le *divan-effendi* est le titre par lequel on désigne le secrétaire du conseil.

Quelques-uns des titres que nous venons de nommer, ainsi que les suivants, ont été conservés du *Saint-Empire byzantin*.

Le *grand spathar* commande toute la force-armée : il est membre du divan.

Le *vestiar* est le grand-trésorier : il a aussi son entrée dans le conseil.

Le *portelnik* remplit auprès du prince les fonctions de secrétaire des commandements.

Telles sont les principales charges de l'État; celles de second ordre sont les suivantes : le *cloziar*, qui ne remplit qu'un emploi honorifique; l'*aga*, qui est chargé de la police générale et municipale de Boukarest; le *comniyo* ou écuyer du prince; le *paharnik* ou échanson; le *stolnik* ou maître-d'hôtel; enfin l'*harmache*, qui fait exécuter les sentences criminelles et surveille les Tsiganes orpailleurs. Quatre ministres, chargés de l'intérieur, de la justice, des cultes et des finances, dirigent les affaires de la principauté; un secrétaire d'État, un contrôleur-général, un comité des quarantaines, et une commission des prisons complètent l'administration.

Un code de lois tirées de celui de Justinien, et fondues avec des lois esclavones empruntées aux Bulgares qui s'établirent en Moldavie au moyen âge, régit la Valachie et la Moldavie. Bien que ce recueil de lois ait subi

des modifications vers l'année 1818, il ne forme qu'un code monstrueux, surtout dans la législation pénale; ainsi l'inégalité des peines est basée sur l'inégalité de fortune: un homme ivre a-t-il commis un meurtre, s'il est pauvre, il sera frappé de verges et condamné à trois années d'exil; s'il est riche, il indemnisera les parents, et ne sera condamné qu'à l'exil.

La justice est administrée par des tribunaux de district qui jugent en première instance toutes les affaires civiles, criminelles et commerciales; par un tribunal rustique ou de paix dans chaque commune; par des divans d'appel dans la capitale de chacune des principautés.

Les paysans valaques et moldaves doivent être une race remplie de patience; sans cela, comment existerait-elle encore au milieu de tant de maux? On les peint comme des hommes doux et religieux; ils ne se livrent pas à l'ivrognerie ni aux crimes; mais étant bien certains que les fruits de leur travail ne leur restent pas, ils travaillent le moins qu'ils peuvent : le lait de leurs vaches, la chair de leurs porcs, un peu de maïs, un peu de mauvaise bière, une casaque de laine appelée kaban, voilà tous leurs besoins; s'ils les ont satisfaits, peu leur importe qu'un voyageur européen se moque de leurs cabanes en branches d'arbres, ou de ces espèces de grands paniers où ils gardent leur blé pour ne pas se donner la peine de bâtir des granges: l'*ispravnik* y mettrait un impôt. Les paysans valaques pensent qu'il vaut mieux danser au son de la cornemuse sur les bords d'un lac paisible couronné d'ormes, de frênes et de tilleuls. Leur pays est un si beau désert, qu'ils croiraient le gâter par la culture.

Les paysans ne sont plus pourtant légalement les serfs des *boyards;* le prince Constantin Mavrocordato abolit la servitude en 1735; et, pour indemniser les *boyards*, il assigna à chacun d'eux un nombre de paysans tributaires, nommés *sokotelniki*, et qui doivent payer à leur maître 20 piastres par an, ou faire des corvées pour cette somme. En 1831, le régime communal a été introduit dans tous les villages; les corvées ont été abolies, et l'on n'a conservé que celles qui s'appliquent à l'entretien et à la confection des routes.

Les terres des *boyards* et celles du clergé ne payent aucune contribution légale. Le clergé possède le tiers du pays, et le métropolitain a 400,000 piastres de revenu. Les siéges épiscopaux et les abbayes sont un objet de vente presque publique pour le compte de l'hospodar, qui même rançonne de temps à autre les monastères les plus riches. Le clergé de la Valachie et de la Moldavie conserve des pratiques superstitieuses qui donnent une mauvaise idée de ses lumières : il est certain, par exemple, qu'on exhume

encore les restes des morts au bout de sept ans, et que si le cadavre n'est pas alors dans un état complet de dissolution, le clergé voit dans le mort un damné, peut-être même un vampire. La famille fait alors faire des prières expiatoires qui rapportent beaucoup d'argent au *popas*. Il n'existe pas de véritable bourgeoisie dans ce pays. Les arts mécaniques sont à peu près inconnus, ou exercés par les troupes vagabondes de Bohémiens, appelés ici Tsiganes. Le haut commerce de Boukarest est dans les mains des Arméniens. Les enfants d'Israël, quoique habituellement roués de coups de bâton par les paysans, persévèrent avec le louable zèle qu'on leur connaît à faire fleurir le commerce de détail.

Dans la Valachie et la Moldavie la nature semble attendre à bras ouverts l'industrie humaine; elle a prodigué à peu de régions autant de bienfaits. Le plus beau fleuve de l'Europe baigne la frontière méridionale de ces provinces; il ouvre un débouché à la fertile Hongrie, à toute la monarchie autrichienne; il présente une communication entre l'Europe et l'Asie par la mer Noire; depuis plusieurs années, des bateaux à vapeur, partis de Vienne et de Pesth, sillonnent le Danube pendant toute la saison où ce fleuve est navigable. D'autres belles rivières descendent du sommet des monts Carpathes pour se jeter dans le Danube; elles ne servent qu'à fournir du poisson dans le carême : abandonnées à elles-mêmes, elles menacent les bords que, mieux réglées, elles pourraient fertiliser. L'Aluta[1], la Ialovitza, l'Ardschis, ne sont naviguées que par des bateaux plats. D'immenses marais empestent la partie basse de la Valachie, où leurs exhalaisons font régner presque continuellement des fièvres bilieuses. Les forêts les plus superbes, où fourmillent les plus beaux chênes à côté de hêtres, de pins, de sapins, couvrent non-seulement les montagnes, mais encore plusieurs grandes îles du Danube. Au lieu de servir à la construction des flottes, elles ne fournissent que du bois pour paver les rues et mêmes les chemins; car la paresse et l'ignorance ne savent pas remuer les blocs de granit et de marbre que présente la chaîne des Carpathes. Le sommet du mont *Boutchez* s'élève à plus de 2,000 mètres d'élévation, et toutes les richesses minérales de la Transylvanie paraissent commencer à la haute Valachie. Il y a eu des mines de cuivre exploitées à Baya di Rama, ainsi que des mines de fer dans le district de Gorsy, entre autres près *Zigarescht*, où une couche de roches présente le phénomène d'une fermentation ignée presque continuelle.

[1] *Olt* ou *Alt*, en allemand; *Oltul*, en valaque.

L'Aluta, et d'autres rivières, roulent des paillettes d'or, recueillies par les Bohémiens ou *Tsiganes,* et qui indiquent l'existence de mines aussi riches que celles de la Transylvanie; mais personne ne pense à les rechercher. On n'exploite que les carrières de sel, parmi lesquelles celle d'*Okna Teleaga* donne 150,000 quintaux par an. Le climat, malgré deux mois d'hiver et deux mois de chaleurs excessives, offre à la santé et à l'agriculture une température plus douce qu'aucun pays limitrophe. Les pâturages, remplis de plantes aromatiques, nourrissent jusqu'aux troupeaux des provinces voisines. On compte dans le pays 2,500,000 bêtes à laine. Ces dernières appartiennent à trois races : la *tsigane* à la laine courte et fine, la *zarkam* à la laine longue et dure, et la *tatare* qui tient le milieu entre les deux autres.

On exporte des chevaux et des bœufs. Les champs de maïs, de froment et d'orge; les forêts de pommiers, de pruniers, de cerisiers; les melons et les choux, excellents quoique énormes, attestent la qualité productive du sol. Les vins pétillent souvent d'un feu généreux, et pourraient, moyennant quelques soins, égaler ceux des fameux vignobles de la Hongrie. Mille autres avantages sont offerts par la nature bienfaisante, mais ils sont de peu de ressource pour un peuple dont l'instruction est arriérée. Cependant, depuis quelques années de nombreuses fabriques se sont élevées de toutes parts, et l'industrie, favorisée par la paix, promet de grandes améliorations dans un avenir prochain.

La population de la Valachie s'élève à 2,600,000 âmes; mais tout porte à croire que, sous une bonne administration, le nombre d'habitants peut doubler en vingt ans, car ils se marient de bonne heure et ont beaucoup d'enfants; mais la misère fait périr la population au berceau. L'armée se compose de trois régiments, formant un effectif d'environ 5,000 hommes.

Ils pourraient produire deux fois plus de froment, et élever deux fois plus de bestiaux, sans faire aucun effort qui soit au-dessus de leur degré d'intelligence et d'activité, pourvu seulement que l'état du pays eût de la fixité. Un sixième du sol est en culture dans la Valachie; il produit 10 millions de boisseaux de froment.

Voici quelles sont les sources du revenu public en Valachie. Les habitants payent une capitation proportionnelle à leur rang et à leur fortune. Les négociants et marchands payent suivant la classe à laquelle ils appartiennent, une patente. Enfin les fabricants, les maîtres ouvriers et les apprentis sont soumis également à une taxe. Les autres branches de revenus sont la ferme des salines, celle des douanes, les droits d'octroi, etc. Le

total du revenu public est d'environ à 20,000,000 de piastres, ou 8 millions de francs.

Nous renvoyons le détail des subdivisions administratives aux tableaux; mais on doit remarquer la division du pays en *Valachie propre*, à l'est de l'Aluta, et *petite Valachie*, ou *banat de Krayova*, à l'occident de cette rivière. Cette dernière portion a été soumise quelque temps à l'Autriche.

La Valachie est divisée en 18 districts: 5 au delà de l'Aluta et 13 en deçà. Chacun de ces districts est administré par un *ispravnik*, ou préfet, pris parmi les boyards; un *sameni*, ou receveur, y perçoit les impôts; un tribunal civil, composé d'un président et de deux juges, rend la justice.

Les districts sont subdivisés en arrondissements, qu'on nomme *plaça* (*plaiou*); chaque plaça est la résidence d'un collecteur d'impôts.

Le chef-lieu de district est administré par un conseil municipal, un président, ou maire, et trois adjoints. Les registres de l'État civil sont tenus par le clergé, mais en double expédition; l'un des registres reste à l'église principale; l'autre est envoyé au greffe du tribunal des districts.

La Valachie renferme 22 villes, 15 bourgs et 3,560 villages.

Les villes sont bientôt décrites, car au fond il n'y en a qu'une seule, celle où le ghospodar tient sa cour, et où les boyards s'assemblent autour de son trône. Changez la résidence, la ville tombe en ruines. C'est ce qui est arrivé à *Ardsisch*, ou *Ardjich*, bourg auquel il reste le vain nom de *Kurte*, la cour, et une superbe église avec des colonnes de marbre; à *Busco*, que son évêché et ses foires soutiennent au rang d'une petite ville; enfin à *Tergowischti*, ou *Tergovist*, dont les grandes maisons, les palais et les remparts tombent en ruines, et qui de 30,000 habitants est réduite à 5,000, malgré sa position salubre et délicieuse.

Aujourd'hui c'est *Bukharest*, *Boukharest*, plus exactement *Boukorsti* sur la Dumbowitza, qui brille. C'est en quelque sorte un immense village de 80,000 habitants, où quelques hôtels, plusieurs beaux et grands couvents, les tours nombreuses de 95 églises grecques, se perdent parmi des jardins fleuris, des bosquets odorants.

Les rues de Boukarest sont en général fort mal pavées, et la plupart même ne le sont pas du tout; il en résulte que pendant la chaleur de l'été on est exposé à une poussière insupportable, qui oblige les hommes à conserver leurs manteaux pour s'en garantir. Pendant les jours pluvieux, la poussière se change en une boue liquide, qui oblige encore à garder le manteau; en sorte qu'il est indispensable pendant toute l'année. La nécessité de porter en tout temps un manteau est peut-être un des motifs qui

engagent les personnes de quelque valeur à ne jamais se montrer à pied dans les rues. Cette ville, qui de loin paraît presque aussi grande que Paris, a des rues populeuses garnies de nombreuses boutiques, qui, comme dans tout l'Orient, se groupent par nature de marchandise ou d'industrie; un quartier tout entier est rempli par les magasins de pelleteries et les ateliers des tailleurs. La plupart des maisons ne sont que des baraques en bois vermoulu, parmi lesquelles s'élèvent çà et là des édifices de l'architecture la plus prétentieuse. Ainsi vous êtes frappé d'étonnement en apercevant de loin un palais dont les colonnes soutiennent d'élégants frontons couverts de bas-reliefs; vous approchez, et vous reconnaissez que ces colonnes ne sont que des troncs d'arbres couverts d'un enduit de terre franche blanchi à la chaux, et que ces sculptures ne sont que des moulages faits en plâtre. La nature fragile de ces matériaux ne résiste pas longtemps au climat, et les plus belles maisons sont plus ou moins délabrées à l'extérieur. Cependant Boukarest possède quelques beaux édifices bâtis en pierre; ce sont principalement les églises. Elles sont généralement remarquables par leur style byzantin, qui les ferait prendre pour des constructions fort anciennes, tandis que les plus vieilles ont à peine deux cents ans d'existence.

Boukarest renferme quelques établissements qui indiquent le progrès que les lumières font en Valachie depuis une dizaine d'années. Dans le collége national, qui est fort bien tenu et où la littérature française tient une place honorable, on remarque une bibliothèque de 7 à 8,000 volumes d'un bon choix; un musée d'antiquités, dans lequel on réunit les divers objets antiques que fournit chaque jour le sol de la Valachie; enfin un musée d'histoire naturelle qui offre déjà plusieurs morceaux intéressants. Quelques établissements de bienfaisance, qui se ressentent encore de leur nouveauté, placent Boukarest au rang des villes qui aspirent à profiter du progrès social. L'hôpital militaire est assez bien tenu; mais le grand hôpital civil de Panteleimon, qui a été fondé par des souscriptions philanthropiques, est, sous plusieurs rapports, un établissement remarquable. Les seigneurs Valaques se promènent en carrosses magnifiques, font la cour à l'hospodar, et vont au théâtre où l'on joue des drames allemands, des opéras italiens et des vaudevilles français. Quelques-uns forment de belles bibliothèques, d'autres cultivent les arts. Enfin, ils imitent les Parisiens, les Anglais et les Russes, dans leur riche oisiveté.

Quelques endroits méritent encore d'être nommés. En partant de Boukarest pour la Moldavie, nous arrivons par Bousco à *Fokschani*, ville de

6,000 habitants, avec beaucoup d'églises et de beaux vignobles. Le Milkove, petit ruisseau qui traverse cette ville, forme la limite de la Valachie et de la Moldavie. Directement au nord, nous trouvons dans un pays montagneux, mais très-peuplé, *Ployesti*, gros bourg, avec sa grande foire de laine; *Philipechti*, avec quelques châteaux de boyards, et *Kimpina*, dépôt des marchandises qui viennent de Cronstadt en Transylvanie. Non loin de ce bourg, le bitume sourd en abondance de la terre. Au nord-ouest, *Kimpolung*, bourgade de 4,000 âmes, très-étendue en longueur, conserve ses immunités, même après avoir perdu ses fabriques et son commerce. Un voyage à l'ouest nous conduit à *Slatina* sur l'Aluta. C'est une petite ville renfermant six églises et un couvent. Les plaines sur le Danube, ravagées par tant de guerres, n'offrent guère d'autre ville valaque remarquable que *Slobodzic* sur la Jalomnitza; car *Oraschul de Flots*, si florissante jadis, n'a pu se relever.

Sur le bord du fleuve, à peu de distance des restes du pont de Trajan, *Skela* est un petit village où stationnent les bateaux à vapeur autrichiens. Une campagne désolée et nue, quelques huttes de broussailles et de boue : telle est la perspective qui environne cette bourgade dont l'église est en bois. A une lieue dans l'intérieur des terres, *Tchernecz* est une ville qui fut autrefois importante, car on y voit deux églises ruinées assez belles et une qui est entretenue. Cette cité ne s'étend guère au delà d'une longue rue tortueuse, bordée de boutiques et d'auvents qui rétrécissent encore le passage.

Giovijevo était une forteresse turque d'où sortaient autrefois des troupes de janissaires qui allaient piller au loin les champs et enlever les troupeaux. En vertu du traité de 1829, les fortifications ont été rasées; il n'en reste plus de traces : seulement on voit s'élever encore quelques portes dont les sculptures en arabesques indiquent qu'elles ont été élevées par les Turcs. Cette ville offre encore un mélange de ruines et de constructions nouvelles ; on y voit quelques habitations dont les dehors trompeurs présentent de loin l'aspect de palais, mais qui ne sont que des constructions de bois et d'argile, décorées d'un éclatant badigeon à la chaux. Quelques rues sont cependant alignées avec soin; près du Danube, de jolies maisons et une église toute neuve dédiée à saint Pierre donnent à Giovijevo un aspect européen. Plus loin une place circulaire, au centre de laquelle s'élève une haute tour sur laquelle des cicognes ont construit leurs nids, est entourée de boutiques et de cafés dans le goût oriental.

Dans cette partie de la Valachie occidentale, qui est placée sous le

canon turc de Widdin, nous devons remarquer encore ***Krayova*** ou *Crajova*, régulièrement bâtie et peuplée de 8,000 habitants, en partie négociants et artisans; elle est considérée comme la capitale de la petite Valachie; *Izlas*, qui, par sa situation près du confluent de l'Aluta et du Danube, semble destinée à devenir très-commerçante; *Balta Wierda*, village où les Tatars autrefois s'assemblaient pour partager le butin après une campagne contre l'Autriche; *Kimpul Severinulici*, village avec une vieille tour qu'on regarde comme un reste du pont jeté sur le Danube par l'empereur Sévère; *Braila* ou *Brailow*, sur la rive gauche du Danube, cité d'environ 25,000 habitants, capitale d'un des districts et *port franc*. Depuis qu'on a détruit les formidables fortifications de cette ville, elle est devenue la principale place de commerce de la Valachie.

Les défilés entre la Valachie et la Transylvanie ont une grande importance politique et militaire; chemins commerciaux pour la monarchie autrichienne; ils en sont aussi des points de défense militaire. Les principaux sont celui de Botza, celui de la Tour-Rouge, d'où commence le *chemin carolinien*, ouvrage immense, mais aujourd'hui négligé, celui de Torzburg et celui de *Vulcan*.

La *Moldavie*, aujourd'hui bornée par le *Pruth*, grande rivière tributaire du Danube, est la province la plus septentrionale de l'Empire ottoman, et s'avance entre les possessions russes et autrichiennes, c'est-à-dire entre la Bessarabie, la Galicie et la Transylvanie, comme un promontoire entre deux mers prêtes à l'engloutir. C'est le versant oriental des Carpathes; mais l'intérieur ne forme en général qu'une grande plaine sillonnée par le Pruth et le Sereth, dont les berges présentent l'aspect de collines, de sorte qu'en partant de Iassy, on y fait 28 lieues avant d'apercevoir les montagnes Carpathiennes.

Les hivers sont souvent très-rudes en Moldavie. Les étés y sont très-chauds; le raisin est mûr à la fin de juillet, et la vendange se fait à la fin de septembre. La Moldavie est sujette à des tremblements fréquents, mais jamais violents. Elle possède des mines de toute espèce, mais elles sont négligées. Le sel abonde; les salines d'Okna en produisent un million et demi de quintaux. On admire non loin de là, près Grosechti, un rocher considérable formé d'une masse de sel cristallin. On trouve des sources sulfureuses auprès de Grossescht, et sur le chemin de Baken et Roman, auprès du Sereth. La rivière de Bristitza roule du sable d'or, et le canton de Nyamtz contient une source minérale ferrugineuse. On cultive en Moldavie plus de froment et d'orge que de seigle; on ne donne que de l'orge aux

chevaux. On sème aussi beaucoup de millet. Autrefois on ne cultivait presque en Moldavie que le blé sarrasin ; mais en 1710, le prince Nicolas Mavrocordato y introduisit la culture du maïs (*popschoi*, en langue moldave). De l'un et de l'autre de ces grains, on fait, comme en Valachie et en Servie, une espèce de bouillie appelée *mamaliga*, qui forme la principale nourriture des gens de campagne. Abondant, mais mauvais, et consommé par le bas peuple, le meilleur croît dans les environs de Husch et du village de Paschkan, sur le Sereth.

La culture des légumes et des arbres fruitiers n'y est pas très-avancée ; c'est le *solanum melongena*, (*Pot luschaelye*, en moldave) et l'*hibiscus esculentus* (*Balmie*, en moldave) dont on fait le plus de cas. Les melons d'eau y abondent. Le vin peut être regardé comme une des principales productions naturelles de ce pays ; on en exporte une grande quantité en Pologne et en Russie. Le meilleur vin est celui d'Odokescht, après lequel vient celui de Kotnar, qui ressemble beaucoup au vin de Champagne. Les environs de Husch, Nikorescht, Iassy, etc., produisent aussi de bons vins ; on fait du vermouth avec un raisin rouge-noir et des eaux-de-vie ; mais les habitants ne savent ni cultiver les vignes avec soin ni bien traiter les vins.

La Moldavie ne manque point de bonnes prairies ni de vastes forêts, surtout de chênes et de frênes, dont les fruits servent de nourriture à une grande quantité de porcs. Les Moldaves mettent beaucoup de soin à l'éducation des chevaux. On recherche les chevaux moldaves en Autriche et en Prusse pour le service de la cavalerie légère ; mais c'était au delà du Pruth, dans la partie cédée aux Russes, qu'on trouvait la race de chevaux la plus vigoureuse. La Moldavie nourrit encore des bêtes à cornes supérieures à celles de la Valachie, et tous les ans elle en exporte une quantité considérable en Silésie et en Bohême.

Les forêts recèlent non seulement une quantité énorme de cerfs, de sangliers, de chamois et de lièvres, mais aussi d'ours, de loups, de renards et de martres, dont les peaux forment une branche de commerce. Dans les maisons aisées, en nourrit des pintades et des paons, ainsi que des faucons. Les Moldaves ont aussi une grande quantite d'abeilles qui leur coûtent peu de soin. La Moldavie est souvent infestée de sauterelles qui, pendant une année entière, s'arrêtent sur les campagnes et ravagent surtout les champs de maïs.

La partie à l'orient du Pruth, cédée aux Russes, ne renfermait presqu, pas de villes moldaves ; c'étaient les trois forteresses turques de Choczime

de Bender et d'Ismaïl, que la Russie désirait. Dans les limites actuelles de la Moldavie, nous remarquerons, dans le haut pays, *Botochani*, ville très-commerçante de 4,000 habitants; *Piatra*, qui a aussi des foires marchandes; et *Nyamtz* ou *Nemza*, avec un monastère de 500 *kalogeri's*, qui ont toujours sauvé une image miraculeuse de la Vierge en argent massif. Près de *Roman*, sur le Sereth, on voit les ruines d'une ville slavonne, nommée *Sem-Endrova* ou Saint-André, comme l'ancienne capitale de la Servie.

Cette ville de Roman est, ainsi que l'indique son nom, une ancienne cité des Romains : on y remarque encore des restes de murailles romaines. C'est le siége d'un évêché grec. A peu de distance du Pruth, *Housch*, autre petite ville épiscopale, renommée pour son tabac, réputé le meilleur de la Moldavie, mérite aussi d'être mentionnée.

Des baraques faites de bois recouvert de boue, des jardins mal cultivés, des rues couvertes de fange, quelques boutiques malpropres, des fours dans lesquels on ne cuit le pain qu'à moitié, enfin une vaste hôtellerie où les insectes fourmillent, et où l'on n'a pour toute nourriture que du mauvais vin et de cette bouillie appelée *mamaliga :* tels sont les objets qui frappent le voyageur à l'entrée d'une bourgade moldave. Les habitations mêmes des *ispravniks,* ou receveurs, annoncent la plus grande misère, par leurs toits ouverts à tous les vents, leurs fenêtres de papier, de mauvaises portes qui ne ferment pas, et étant entourées de mares et de tas de fumier. Qu'on juge, d'après cela, de l'état des maisons habitées par les contribuables!

La capitale a cependant le droit de nous arrêter un instant. C'est une ville de 30,000 âmes. Située dans une plaine riante et fertile, au pied d'une colline qui s'élève en pente douce, la ville d'*Iassy* ou *Jassy,* en turc *Jasch,* offre dans son intérieur un séjour malsain, à cause des miasmes qu'exhalent les égouts qui traversent les rues, et de la rivière de *Bakloui,* qui est plutôt une longue série d'étangs marécageux. Malgré la beauté des environs, on cite très-peu d'habitants qui aient des maisons de plaisance. Les 5 à 6,000 maisons d'Iassy sont bâties sans beaucoup de régularité. L'ancienne Cour des Princes, que l'on dit avoir été construite par les Romains sous Trajan, était autrefois l'édifice le plus vaste et le plus remarquable de la ville; mais consumé par le feu en 1783, il n'a point été rétabli depuis; il en est de même du Palais des Princes : détruit en 1827 par un horrible incendie qui consuma les deux tiers de la ville, il couvre de ses ruines une longue colline qui domine une partie d'Iassy.

Depuis l'incendie de 1827, Iassy s'est considérablement embellie. Elle

renferme plus de jardins encore que Boukarest ; ses édifices sont en général dans un goût plus européen ; quelques rues sont spacieuses et longues : déjà dans certains quartiers on a remplacé par un pavé le plancher incommode et dispendieux dont la voie publique était autrefois recouverte. La rue principale est cependant encore pavée d'un grossier parquet de madriers, qui, sous le poids des voitures, se couvre d'une boue noire liquide et infecte. Cette rue est habitée par un peuple de marchands, de changeurs, de courtiers, tous israélites ; une galerie, soutenue par des piliers de bois, sert d'auvents aux magasins. Des étoffes de tous les pays, des nouveautés de tous genres, des objets de quincaillerie allemands ou anglais, garnissent les rayons de ces boutiques : les marchandises de France s'y font remarquer en petit nombre ; mais, par compensation, on y voit avec quelque surprise une librairie française et un cabinet de lecture : ainsi, sous le rapport intellectuel, la France semble dominer ici.

En Moldavie comme en Valachie, la rareté des pierres oblige à employer le bois et la terre dans la construction des habitations les plus riches. Au milieu de certains quartiers, surtout dans la partie haute de la ville, il n'est pas rare de rencontrer des terrains vagues où vivent des animaux domestiques, tels que des moutons, des chèvres et des porcs. Iassy n'est point aussi riche en églises que Boukarest ; mais parmi les principales il faut remarquer celle des Trois-Saints (*Tres phetitili*), ainsi appelée parce qu'elle est dédiée aux saints Basile, Jean Chrysostôme et Grégoire le Théosophe. Le style de son architecture est byzantin ; elle est construite en belles pierres ; des tours élancées la surmontent ; la surface entière de l'édifice est recouverte d'arabesques sculptées en relief et d'une admirable variété.

Iassy possède un collége qui acquiert chaque jour de l'importance, et qui renferme une bibliothèque et un musée d'histoire naturelle. Elle possède en outre plusieurs imprimeries, et une société des sciences naturelles et médicales qui répand le goût des connaissances utiles.

Dorohoé ou *Dorogoïé,* petite et sale ville, est regardée comme la capitale de la haute Moldavie ou *pays haut* (Zara de Suss). Il s'y tient une foire chaque année.

Galacz, sur la rive gauche du Danube, ville de 11,000 habitants fixés, est le principal centre du commerce de la Moldavie et de la Valachie, et la cité la mieux bâtie de la principauté. Le port, déclaré *port franc,* qui peut recevoir des bâtiments de 300 tonneaux, est toujours rempli de pavillons russes, autrichiens et ottomans. C'est l'Alexandrie du Danube. Les

Valaques exportent à la vérité une grande partie de leurs productions, soit en Transylvanie à travers les montagnes, soit au port de Varna ; mais les importations pour l'une et l'autre principautés se font par Galacz. Les juifs circoncis et ces autres juifs qui s'appellent Grecs, y apportent des draps de laine, des soieries, des pelleteries ; mais le véritable enfant d'Israël se réserve les bijouteries. Le Russe, très juif aussi sous une apparence un peu sauvage, y vend ses cuirs et ses tabacs. Le grave musulman y apporte du beau maroquin, des épiceries et des aromates.

Nous avons vu précédemment que le gouvernement de la Moldavie est semblable à celui de la Valachie, quant au pouvoir de l'hospodar, à son élection et à la durée de son règne. Si nous entrons dans quelques détails, nous dirons qu'en Moldavie le pouvoir administratif est confié à un conseil composé du logothète, chef du département de l'intérieur, du vestiar, chef du département des finances, et du postelnik ou secrétaire d'Etat chargé des relations extérieures. La direction des affaires judiciaires est dévolue au logothète du département de la justice. Le hetman est le chef de la milice. Le conseil se réunit à des jours fixes pour vaquer aux affaires de l'administration.

Les principales villes, telles que Iassy, Galacz, Fokschani, Birlatou, Botochani, Bakeou et Tirgou-Formosse, jouissent du régime municipal. Des conseils municipaux sont élus chaque année par les principaux habitants de chaque ville.

La Moldavie contient 1,254,447 habitants. Les revenus de la principauté s'élèvent à environ 10,000,000 de piastres. La force armée consiste en un régiment de cavalerie et un régiment d'infanterie, dont l'effectif total est de 2,280 hommes.

La police de l'intérieur est exercée par un corps de gendarmes nommés *slougitors*, et qui sont au nombre de 1,200.

Du reste, la Moldavie et la Valachie sont habitées par deux peuples qui présentent les mêmes caractères physiques, et qui parlent la même langue d'origine latine. Et si quelque jour les principes de la politique s'appuient sur la nationalité des peuples, la Moldavie et la Valachie seront appelées à ne former qu'un seul État indépendant. On a beaucoup décrié l'orgueil, l'avarice, l'ignorance des Moldaves. Quoique exempts de vices grossiers, et malgré leur politesse hospitalière envers les étrangers, les gens de la classe supérieure se montrent hautains et durs envers leurs sujets, fins et rusés partout où il s'agit de leur avantage, très-méfiants et vindicatifs, et plus jaloux que les Turcs eux-mêmes. Le peuple moldave a cependant de

grandes qualités naturelles; les hommes sont robustes et bien faits, pleins d'intelligence, aptes à tous les métiers, suppléant par leur adresse à l'absence de manufactures. On les dit abrutis par l'ivrognerie et par un penchant tout-à-fait déréglé pour l'autre sexe; par-dessus tous ces vices, une paresse, une insouciance, un esprit de routine incroyable; des femmes belles et fortes, très gaies et très-aimables dans l'adolescence, portant dans l'état de mariage les marques prématurées d'une vie laborieuse, sans joie et sans espoir, des mères de famille toujours courbées vers la terre comme esclaves.

Outre les *Moldoveny* propres, le pays renferme un assez grand nombre de familles valaques venues de la Transylvanie et de la Hongrie. Le Moldave, qui se croit au-dessus d'eux, les appelle *Oungaraines* (*Oungarény*); mais les différences de mœurs et de dialectes sont peu sensibles.

Nous allons descendre au dernier degré de l'échelle de la civilisation et décrire un peuple nomade, les *Zigueunes* ou *Tsiganes*, dont la mystérieuse origine est encore l'objet des recherches les plus approfondies des savants. Quel est ce misérable à figure humaine qui étale au milieu des ordures sales son corps plus sale encore? Il semble fier et heureux; un tas de fumier lui sert de trône, et un vieux chêne lui sert de dais. Quelle odeur infecte annonce de loin le festin dont il se régale? C'est un bœuf tombé de la maladie, et dont il vient d'arracher aux vautours les restes dégoûtants. Autour de lui des femmes, des enfants, couchés dans la boue, rassasient leur faim dévorante, et font circuler l'outre remplie d'eau-de-vie. Le feu de l'ivresse et le feu de la lubricité pétillent dans tous ces yeux noirs, roulants dans un visage ovale, régulier, de couleur tannée, à l'ombre de longs cheveux d'ébène. L'éclatante blancheur de leurs dents et le vif incarnat de leurs lèvres semblent comme un emprunt fait à d'autres visages. Dans tout ce bizarre mélange perce un caractère sombre et féroce, un abrutissement extrême. Cependant, au milieu des haillons affreux qui couvrent à moitié leur nudité, une vieille jaquette galonnée, un fragment de bonnet en dentelle, un mouchoir déchiré, signalent du goût pour la parure. Tout-à-coup les jeunes filles s'élancent avec agilité, tournent sur un pied, exécutent les sauts et les pirouettes les plus difficiles, et se placent dans mille attitudes lubriques et obscènes, en mêlant les œillades de la volupté aux grimaces de la mendicité la plus abjecte. Le voyageur, en détournant les yeux, leur jette l'aumône.

Mais d'autres fois la famille nomade des *Zigueunes* ou *Tsiganes* s'occupe à forger des ustensiles grossiers en fer, à réparer de vieux chaudrons, à

faire des assiettes et des cuillers d'étain ou de bois. Dans la Valachie et la Moldavie, une classe des Tsiganes (c'est ainsi qu'on les nomme ici) est employée au métier d'orpailleurs, et mène une vie régulière. Ceux du Banat et de la Hongrie, sont habiles marchands de chevaux. Mais en général les travaux réguliers leur sont en horreur. Les femmes trompent la crédulité des paysans allemands et polonais en guérissant les bestiaux par de prétendues opérations de sorcellerie, et en disant la bonne aventure d'après l'inspection des linéaments du creux de la main. En Turquie, les femmes des *Tchinganes* ont le privilége de la prostitution générale impunie. Beaucoup d'individus de l'un et de l'autre sexe, surtout en Hongrie, poussent très-loin la musique instrumentale, principalement sur le violon : ménétriers favoris du peuple de campagne, ils ont quelquefois figuré dans les chapelles des grands seigneurs. En Espagne, où la guitare retentit au milieu de leurs troupes mendiantes, la paresse des habitants leur abandonne l'entretien des petits cabarets. Ils s'emparent volontiers de toute occupation méprisée. En Hongrie, en Valachie, beaucoup d'entre eux font le métier d'écorcheurs et même de bourreaux. Le fond de cette nation est un ramas de voleurs et de mendiants.

Le nombre de ces sauvages d'Europe ne saurait être évalué à moins de 500,000, dont 180,000 en Turquie, 260,000 en Valachie et en Moldavie, 40,000 en Hongrie et en Transylvanie, le reste en Russie, en Prusse, en Pologne, en Allemagne, en Jutland, en Espagne et autres pays. La Perse, l'Égypte en sont infestées; ils ont passé dans l'Amérique espagnole.

Au milieu de tant d'abjection, cette race ne laisse pas que d'être un objet intéressant pour ceux qui parmi les savants recherchent l'origine et la classification des peuples. Leurs diverses dénominations semblent indiquer les origines les plus opposées; ils s'appellent eux-mêmes *Romi*, *Manusch* et *Gradzo*, c'est-à-dire hommes; mais ces noms déjà paraissent appartenir à des langues tout-à-fait différentes, le premier étant copte, le deuxième sanskrit et le troisième celte; mais, d'après un observateur récent et soigneux, le nom seul de *sinte*, au pluriel, est la dénomination nationale reconnue par ceux de la Lithuanie prussienne. La seconde dénomination en importance est celle de *Zigani* en polonais, *Zigonas* en lithuanien, *Tsingani* en valaque, *Zingani* en italien et hongrois, *Zingueunes* en allemand, *Tchinganes* chez les Turcs, et *Atchingans* chez quelques auteurs du moyen âge. Nous pensons que c'est, en attendant mieux, le nom qui les désigne le plus convenablement. On doit remarquer en troisième ligne

le nom de *Pharaouni,* ou peuple de Pharaon, que dans le moyen âge une horde de ces vagabonds se donna, et d'où viennent ceux de *Gypsy's,* ou Égyptiens, chez les Anglais, et de *Gitanos* chez les Espagnols. C'est leur invasion en Allemagne et en France à travers la Bohême qui leur a valu le nom de *Bohémiens.* Les Persans les nomment *Sisech Hindou,* Indiens noirs.

Les traditions historiques de cette peuplade se réduisent au vague souvenir d'un ancien état plus heureux, sous des rois de leur propre race, dans un pays que, selon l'assertion très-peu authentique d'un auteur du quinzième siècle, les premiers Tsiganes appelaient la Petite-Égypte. On prétend aussi qu'à leur première apparition ils étaient conduits dans leurs migrations par des princes, des ducs, et même par un roi. Mais tout ce qu'il y a d'historique dans leurs traditions, c'est qu'ils ont erré pendant plusieurs siècles. Aucune trace de culte ni de croyance religieuse n'a jusqu'ici été constatée chez ces nomades, qui se soumettent indifféremment au rite dominant du pays où ils séjournent.

Il ne reste donc qu'un seul monument à consulter, c'est la langue; mais la langue d'une horde de vagabonds et de mendiants ne serait-elle pas un jargon tout-à-fait corrompu? ne pourrait-elle pas être un *argot de voleurs?* comme le *rothwelsch* des brigands allemands, ou comme l'idiome factice des *Kataphiani,* ou médecins ambulants en Turquie? Non, admirons l'intelligence humaine au sein de l'abrutissement même. Cette peuplade sans patrie, sans asile, sans lois et sans culte, conserve toujours une langue régulière, pourvue de formes grammaticales, et dont les principales racines, au nombre de 2 à 300, sont reconnues pour être identiques avec autant de mots sanskrits, moultani's, bengali's et hindoustani's. La langue tzigane est une branche de cette famille des langues hindoues dont le sanskrit est, non pas la mère, comme s'exprime le vulgaire des savants, mais le type, le modèle le plus régulier et le plus connu.

On doit considérer les Zigueunes, ou Tsiganes, comme une des basses castes indiennes chassée, à une époque encore inconnue des savants, par quelque grande révolution, de sa patrie, et devenue nomade. Le caractère incontestablement hindou de leur langue, leurs qualités physiques et le nom de *Sinte* qu'ils se donnent, sont les trois arguments solides sur lesquels on fonde cette hypothèse généralement admise [1].

Présentons maintenant à nos lecteurs une esquisse morale, politique et

[1] Voyez notre tome III, livre LXXIV, page 511; description de l'Inde, ce que nous avons dit sur le berceau probable de la race des Tsiganes ou Bohémiens.

religieuse des Turcs-Osmanlis, nous la ferons suivre de l'exposition du gouvernement et de l'administration de l'Empire ottoman, tels qu'ils résultent de l'application du *Tanzimat* [1], ou organisation nouvelle de la Turquie.

On s'accorde à nous représenter les Turcs comme des hommes grands, bien faits, robustes, d'une physionomie rude, mais souvent noble, ayant le teint légèrement basané, et les cheveux souvent plus bruns que noirs. Leur maintien est grave. Vêtus aujourd'hui pour la plupart à l'européenne, ils ont conservé de longues moustaches; ce dernier ornement leur est sacré, comme à toutes les nations asiatiques. Rien dans leur extérieur ne rappelle cette origine mongole que leurs auteurs nationaux leur attribuent; ils semblent ne différer des autres peuples de l'intérieur de l'Asie que par des changements avantageux qu'on peut attribuer au mélange du sang européen. La langue des Turcs, d'après l'opinion unanime des savants, offre, dans ses éléments fondamentaux, la plus grande ressemblance avec le tatare. Mais les écrivains turcs ont introduit dans le beau style une foule de mots et de tours tirés de la riche langue arabe, ou de l'idiome élégant des Persans modernes; ce qui a fait donner à leur langue le surnom de *Mulemma*, ou Cavale-Pie. De plus, il résulte de leur contact perpétuel avec les Grecs et les Italiens, que cette même langue s'est beaucoup adoucie.

Une nourriture frugale, et surtout composée de végétaux; l'abstinence, du moins assez générale, du vin, l'habitude des exercices mâles, tels que l'équitation et le maniement des armes, mais non pas la danse; une hospitalité grave et cérémonieuse, beaucoup de silence, beaucoup de dévotion extérieure, des habitations simples et tranquilles, des jardins romanesques et solitaires : tels sont les principaux traits qui donnent à la vie des Turcs, et l'on peut ajouter des Orientaux en général, un caractère original et singulier.

Le Turc indolent ne connaît point l'agitation de nos sociétés; il se repose mollement sur les coussins de son sofa, fume son tabac de Syrie, s'échauffe avec du café de Moka, regarde les danses exécutées par ses esclaves; quelques grains d'opium le transportent dans le troisième ciel, au milieu des beautés immortelles. Mais, dans cette vie terrestre, la polygamie est loin d'offrir à tous les musulmans cette moisson de voluptés

[1] Nous emprunterons ces derniers détails au remarquable travail de M. A. Ubicini voyez *Lettres sur la Turquie*, 1 vol. in-12, 1851 et le *Moniteur*, mars et avril 1851.
V.A. M-B.

licencieuses dont ce seul mot excite l'idée chez nos jeunes gens. Les femmes turques étant en possession du droit de dépenser beaucoup et de ne rien faire, les hommes peu favorisés de la fortune se gardent bien de se charger de l'entretien de plus d'une épouse. Quelquefois les personnes aisées du sexe, ou leurs parents, exigent dans le contrat de mariage une renonciation formelle au droit qu'ont les sectateurs de Mahomet d'épouser quatre femmes. La polygamie n'est donc qu'une sorte de luxe chez les riches et les grands. Des esclaves géorgiennes, circassiennes, mais surtout lesghiennes, peuplent leurs *harems*, ou ces appartements isolés et sacrés à l'enceinte desquels la jalousie orientale a restreint l'empire de la beauté. Hors ces harems, que nous nommons improprement *sérails* [1], les musulmanes, soit épouses, soit concubines, ne paraissent que couvertes de triples voiles et d'habits qui dérobent, même aux yeux les plus pénétrants, et les traits et la taille de ces momies ambulantes. Ce n'est que dans des bains soigneusement fermés, ou au fond de leurs harems, que les femmes se réunissent entre elles et se donnent des fêtes; c'est là qu'elles se régalent de sorbets, de confitures, de café, et même, dit-on, de tabac; c'est là qu'elles étalent leurs robes, leurs dentelles, leurs bijoux, et qu'elles goûtent le plaisir de critiquer leurs maris ou leurs voisines. Elles y font venir des danseuses, qui leur procurent les spectacles les plus lascifs; mais aucune femme honnête ne danse elle-même en Turquie. Les mosquées n'offrent point d'occasions de liberté aux dames turques; Mahomet les a dispensées d'aller aux prières publiques.

Plusieurs traits semblent indiquer chez les Turcs un fond de douceur naturelle. Cet esprit de charité, qui empêche les Indiens d'ôter la vie aux animaux, semble également guider les maîtres de Bosphore. Dans les villes turques, les chiens et les chats vivent dans une abondance qu'envieraient nos mendiants; des troupes de pigeons se croisent dans l'air, et viennent demander aux barques chargées de grains un tribut qu'on ne leur refuse guère; des oiseaux aquatiques peuplent les bords du canal de Constantinople; leurs nids sont respectés par les enfants mêmes, qui, dans d'autres contrées, les poursuivent avec une ardeur si cruelle. Les Turcs étendent cette bienveillance sur les arbres; un préjugé utile et aimable défend à un propriétaire cupide de priver la ville ou les campagnes d'un ombrage salutaire et agréable. Les riches se font gloire d'embellir les promenades publiques, soit par des fontaines, soit par des lieux de repos : deux objets rendus indispensables par la fréquence des ablutions et des prières que la

[1] Sérail ou séraï, est un mot persan qui signifie *palais*.

religion mahométane ordonne. Les *khans* ou *karvanseraïs* sont des auberges publiques où l'on loge gratis les voyageurs et les artisans. Enfin, chez des propriétaires turcs, dans les campagnes des environs de la capitale et à Candie, plus d'un voyageur a observé des mœurs pures, du bonheur domestique et une hospitalité vraiment patriarcale.

Un des plus grands maux de l'Empire ottoman est la diversité des religions. Les Turcs, avec tous ceux qui suivent la loi de Mahomet, ne forment pas un quart de la population en Europe. Les quatre cinquièmes, peut-être les deux tiers, se composent de nations chrétiennes. Outre les Grecs proprement dits, les peuples d'origine esclavone, tels que les Serviens et les Monténégrins, suivent le rite *grec oriental*. Cette Eglise grecque, traitée de schismatique par les catholiques romains, persécute elle-même avec acharnement le parti peu considérable des *Grecs unis*, c'est-à-dire de ceux qui reconnaissent l'autorité du pape. Les Arméniens forment une Église nombreuse, et d'autant plus puissante, qu'elle est environnée d'une réputation d'austérité et de probité. D'autres sociétés religieuses, telles que les jacobites, nommés *coptes* en Égypte, les nestoriens, les maronites, tirent quelque force de l'union qui règne dans le sein de chacune d'elles. Les Druses bravent de front le mahométisme. Les juifs fourmillent ici plus que dans aucun pays d'Europe. Toutes ces associations, à l'exception des Maronites et des Druses, étaient naguère privées de l'exercice libre de leur culte, soumises à des marques d'ignominie, livrées sans défense à l'injustice. Mais il y a quelques années, le sultan Mahmoud a publié un édit par lequel tous ses sujets, quelle que soit leur religion, sont déclarés égaux devant la loi.

L'*islamisme,* ainsi appelé du mot arabe *islam,* qui signifie *soumission à Dieu,* a pour fondateur, ainsi que tout le monde le sait, Mahomet : d'où lui vient aussi le nom de *mahométisme*. Cette religion prit naissance vers l'an 611 de notre ère. Les principaux préceptes sont la *purification,* la *prière,* le *jeûne* du mois de Ramazan, mois pendant lequel on doit s'abstenir durant le jour de tout aliment, et qui est suivi de la fête du *Beyram,* pendant laquelle il est permis aux fidèles de se dédommager des abstinences précédentes; l'*aumône légale* qui, se distinguant des charités recommandées pour chaque moment, consiste à donner tous les ans aux pauvres le 40e de ses biens mobiliers; enfin le pèlerinage de la Mekke que tout musulman, libre et en bonne santé, est obligé de faire au moins une fois en sa vie.

La prière a lieu cinq fois par jour; le vendredi est férié par les mahomé-

tans comme le dimanche par les chrétiens. Le mahométisme a conservé des anciens Arabes la pratique de la circoncision ; il interdit le vin et toute boisson enivrante, mais il permet d'épouser quatre femmes à la fois, et autorise le mahométan à faire de ses esclaves femelles autant de concubines. Au reste, l'islamisme ôte à l'homme presque toute liberté, en lui persuadant que tout ce qui lui arrive, le bien comme le mal, est déterminé d'avance d'une manière invariable : c'est la doctrine du fatalisme.

L'islamisme a de tout temps été divisé en un grand nombre de sectes qui ont donné lieu à des guerres terribles. La division commença immédiatement après Mahomet. Le prophète en mourant ne laissait qu'une fille, mariée à son cousin Ali, et il négligea de faire reconnaître celui-ci pour son successeur. Ses compagnons ayant successivement élevé au pouvoir Abou-Bekr, Omar et Osman, il y eut, dès cette époque, des musulmans qui crièrent à l'injustice, et qui refusèrent de reconnaître d'autre souverain légitime qu'Ali. Plus tard, lorsque celui-ci eut été nommé calife, plusieurs musulmans du parti contraire se soulevèrent contre lui, et la guerre civile ensanglanta les contrées soumises à la nouvelle religion. Telle est l'origine des deux principales sectes qui partagent encore les musulmans, et qu'on nomme *sunnites* et *schiites.*

Les premiers admettent la succession de califes, telle qu'elle eut lieu en effet, regardant comme également saints tous les compagnons du prophète qui furent fidèles à sa loi ; ils reconnaissent comme légales les explications théologiques et les décisions de ces divers personnages ; de là leur nom dérivé du mot arabe *sunna* (tradition). Les *schiites* ont été ainsi nommés d'un autre mot arabe qui signifie *sectaires,* par suite de leur amour exclusif pour Ali.

Les sunnites se subdivisent en quatre rites nommés *hanbalites, schaféites, malékites* et *hanéfites*, du nom de leurs fondateurs, Hanbal, Schaféi, Malek et Abou-Hanifa. Quant aux schiites, leurs sectes sont aussi fort nombreuses. Les uns reconnaissent comme souverains légitimes les descendants d'Ali, jusqu'au dernier de tous qui, ayant disparu à l'âge de 12 ans, passa pour s'être caché dans quelque lieu inconnu, pour reparaître un jour sur la terre et y faire triompher la bonne cause. Ces personnages, au nombre de 12, furent nommés les *imans,* c'est-à dire les chefs par excellence ; et le dernier, dont le retour est attendu, est surnommé le *mahdi* ou le *dirigé.* D'autres sectaires considèrent Ali comme un être divin : tels sont les *nossairis* ou les *métoualis.* D'autres *schiites* admettent les six premiers imans, mais prétendent qu'au lieu du septième appelé *Moussa,* il aurait

fallu proclamer un de ses frères, nommé *Ismaël* : de là, la secte des *ismaéliens*.

Enfin il existe encore deux sectes très différentes des sunnites et des schiites : ce sont les *yézidis*, qui, tout en conservant un mélange de croyances chrétiennes et musulmanes, paraissent être formés des débris des sectes de mages, de manichéens et de sabéens ; ce sont enfin les *wahabys* ou *wahabites*, qui admettent l'islamisme réduit à sa plus grande simplicité, reconnaissent un Dieu unique, mais qui ont Mahomet en horreur.

« La funeste influence de l'islamisme, a dit M. de Chateaubriand dans son « *Itinéraire*, s'étend même sur la constitution physique des musulmans, « puisque la défense de boire du vin a mis en vogue chez les uns l'abus secret « des liqueurs spiritueuses, et chez les autres l'usage funeste de l'opium. « Le précepte des ablutions fréquentes engage les riches à construire beau- « coup de fontaines publiques. Les cimetières turcs plaisent à l'homme reli- « gieux ; les fleurs soigneusement entretenues sur les tombeaux, les cyprès « qui les ombragent, les familles qui viennent y célébrer la mémoire des « défunts, tout ce mélange de deuil, de désolation et d'agréments champêtres « surprend et étonne agréablement le cœur sensible. »

Les *dervis* ou *derviches* sont des moines qui se livrent à des actes religieux tout à fait bizarres, consistant principalement en des marches circulaires et en des tournoiements convulsifs.

Les *imans* ou *imams*, c'est-à-dire les desservants des églises turques, appelées *meiged*, *metchet* ou mosquées, ne partagent en aucune manière le crédit et la puissance, dont jouit le corps des *oulémas* ou des docteurs.

L'absence des lumières savantes influe toujours sur l'état des arts utiles. Quoique les Turcs, surtout ceux d'Asie, ne soient pas dépourvus de goût pour l'agriculture, ce premier des arts languit dans toute l'étendue de l'Empire ottoman. L'industrie manufacturière se conserve dans quelques villes, parmi lesquelles, outre la capitale, on distingue Salonique, Andrinople et Roustchouck. Les principaux produits des fabriques sont des tapis, des maroquins, quelques soieries, du fil, des armes blanches. Le commerce s'alimente principalement par l'exportation des matières premières, telles que laines, soies, cotons, cuirs, tabacs, quelques métaux, surtout du cuivre ; les vins, les huiles, les figues, dattes, amandes, raisin de Corinthe et autres fruits, fournissent également de grands articles de commerce. Enfin nous tirons encore de ces contrées de la garance, de la noix de galle, de l'alun, et diverses terres particulières, entre autres

celle appelée terre sigillée, et la substance argileuse et magnésienne nommée écume de mer.

Les musulmans s'occupent peu de commerce ; mais il y a parmi eux des agriculteurs instruits, et ils montrent une grande habileté comme fabricants de draps, comme armuriers et comme tanneurs ; leurs ouvrages en acier et en cuivre, ainsi que leurs teintures, surpassent ou égalent tout ce que l'industrie européenne offre de plus parfait en ces genres. Ils ont aussi des tailleurs et des cordonniers plus intelligents que les nôtres. Les Grecs, étant en si grand nombre, se mêlent nécessairement de tous les arts, de tous les métiers ; c'est parmi eux qu'on trouve les meilleurs marins de l'Empire ottoman. Les Arméniens sont ceux qui, dans l'Empire, font le plus grand commerce. Patients, économes, infatigables, ils voyagent dans l'intérieur de l'Asie et dans l'Inde ; ils ont des magasins et des correspondants partout. La plupart exercent des arts mécaniques ; ils sont en même temps banquiers, fournisseurs et hommes d'affaires des pachas et autres grands personnages. Les juifs se présentent ici sous des couleurs bien plus défavorables qu'en Europe ; tout commerce pour eux est bon, s'il donne un bénéfice. Les riches font l'usure, et les douaniers turcs se servent des juifs pauvres pour évaluer les marchandises et en percevoir les droits.

Le gouvernement de la Turquie est une monarchie absolue dans la forme, mais tempérée dans la réalité, d'abord par les institutions et par les conditions mêmes de la souveraineté ; ensuite, par les mœurs qui, là, plus que partout ailleurs, modifient et limitent même jusqu'à un certain point l'action du pouvoir. Le souverain prend le titre d'empereur, *Padichah,* des Ottomans. Chef et gardien de la loi, mais placé au-dessous d'elle, il est chargé seul de la faire exécuter, et il peut même la modifier dans ses parties, pourvu qu'il n'en altère pas le caractère essentiel, fondamental. Il exerce ce double pouvoir, soit directement, soit par l'intermédiaire de son lieutenant ou premier ministre. Ce premier ministre est le *sadri azam,* ou visir, le *portefaix* de l'empire, comme son nom l'indique, fonction instituée l'an 132 de l'hégire (750 de J.-C.), par le khalife Abd'Ullah. Le visir est le chef suprême du pouvoir exécutif ; mais ce pouvoir, il ne l'exerce que comme délégué et au nom du sultan. A côté du visir et sur la même ligne, mais suivant un autre ordre d'idées, se place le *cheik-ul-islam* (le chef ou *l'ancien* de l'islam), ou *mufti.* L'attribution propre, essentielle du cheik-ul-islam, c'est l'interprétation de la loi : attribution considérable là où la loi est tout. Chef de l'*ulèma,* ou corps à la fois judiciaire et religieux, mais n'étant lui-même ni prêtre ni magistrat, sauf quelques cas particuliers, il

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

remplit dans l'État une fonction analogue à celle du ministre de la justice et des cultes en France : il participe de plus à l'exercice de la puissance législative en ce sens que son *fetva*, ou sanction, est nécessaire pour valider toute ordonnance, tout acte émané de l'autorité souveraine. Le cheik-ul-islam occupe le même rang dans la hiérarchie que le visir qui lui fait une visite publique chaque année, le 26 de ramadan.

Viennent ensuite les ministres d'Etat, au nombre de dix, et décorés du titre de *muchirs* (conseillers du souverain), qui, avec le visir et le cheik-ul-islam, et assistés de deux fonctionnaires du degré supérieur, forment le Conseil privé (*medjlici khass*). Ce conseil qui se réunit deux fois par semaine à la Sublime-Porte, sous la présidence du visir, délibère sur toutes les mesures d'intérêt général, principalement en ce qui concerne la politique extérieure. Ses décisions, rendues à la pluralité des voix, sont soumises à l'approbation du sultan et revêtues du fetva du mufti, qui leur donne force de loi. Une fois tous les ans, le 1er de *moharrem* (premier jour de l'année chez les Musulmans), le sultan s'y rend en personne, soit seul, soit en cérémonie, et, s'y fait rendre un compte exact de la situation des affaires. Il arrive aussi, quelquefois, en raison de l'urgence et de la gravité des circonstances, que le visir, le ser-asker (ministre de la guerre), et le capitan-pacha (ministre de la marine), se forment séparément en conseil secret, afin d'accélérer, en la resserrant, l'action du pouvoir. Mais il est rare que l'on connaisse d'avance le jour ni le lieu où se tiennent ces conférences, auxquelles le sultan assiste le plus souvent, et qui sont toujours enveloppées de mystère.

Les autres conseils de l'Empire ottoman, au nombre de dix, et participant plus ou moins à l'action gouvernementale, sont :

Le Conseil d'État et de justice, *Medjlici valaï ahkiami adliiè,* appelé aussi Conseil Suprême; dont les attributions ont beaucoup de rapport avec celles du conseil d'État en France.

Le Conseil ou commission de l'instruction publique, *Medjlici me'arifi'ou moumiiè.*

Le Conseil ou comité supérieur de la guerre, *Dari chouraï 'askeri.*

Le Conseil de l'intendance de l'artillerie, *Medjlici tophanèi amirè.*

Le Conseil de l'amirauté, *Medjlici bahriiè.*

La Cour des comptes, *Medjlici maliiè.*

Le Conseil de l'agriculture, *Medjlici zira'at.*

Le Conseil des mines, *Medjlici me'adin.*

Le Conseil de la police, *Medjlici zabthyè.*

Enfin le Conseil des fabriques militaires, *Medjlici 'ymalati harbiiè.*

Tous ces Conseils, à l'exception du Conseil d'Etat, qui est par sa nature un pouvoir politique, placés auprès des différents ministères pour éclairer l'administration et proposer la solution des questions qu'elle doit résoudre, aboutissent en dernier ressort au visir, dans la personne duquel tous les pouvoirs viennent se concentrer.

En dehors de ces conseils se place le divan ou chancellerie d'État, qui comprend la généralité des emplois supérieurs et inférieurs, connus sous le nom de *Qalemiiè* (emplois de la plume). Il se compose de cinq rangs de fonctionnaires, dont le plus élevé est assimilé dans l'ordre militaire, fondement de toute hiérarchie en Turquie, au grade de *férik* (général de division). Le premier et le second rangs renferment chacun deux classes.

Le territoire de l'Empire ottoman est divisé en 35 *eyalets* ou gouvernements généraux dont les administrateurs portent, selon l'importance des localités, le titre de *vali* (vice-roi) ou bien celui de *mutessarif* (gouverneur général. Ces eyalets sont subdivisés en 142 *livahs* (provinces), à la tête desquels sont des *kaïmakams* (lieutenants-gouverneurs) ou des *mohassils* (préfets).

Les livahs se partagent en 1,320 *cazas* (districts); les cazas en *nahiyès* (villages ou communes).

Le *mohassil* (préfet), assisté du commandant militaire, surveille le recrutement et le recensement quinquennal. Il forme, avec les membres du tribunal de justice civile (*molla, mufti,* etc.), et ceux du *medjli* (conseil de province), le tribunal correctionnel de la province, et préside à l'assiette de l'impôt, qui est confiée à une commission particulière nommée annuellement par les municipalités. Le medjli se réunit quatre fois par semaine, à jour fixe; il est composé du gouverneur du livah, du délégué des finances, *mal-mudiri* (receveur particulier; de l'évêque grec, arménien, ou même du rabbin juif, suivant la localité; du *kodja-bachi,* délégué des municipalités chrétiennes; enfin, des députés (*vudjouhs*), nommés par les habitants, d'après le chiffre de la population. Outre la force militaire qu'il peut requérir, le mohassil a directement sous ses ordres une compagnie de troupes de *zabtiyè* (troupes de police), composée de 20 *kavass* (archers), 20 *seymens* (chasseurs) et 20 *suvaris* (cavaliers).

L'administration des *cazas* est confiée à un *mudir* (sous-préfet), ou, comme dans certaines parties éloignées de l'Empire, à un *mutesellim* (préposé), qui, avec les notables (*vudjouhs*), veille à la rentrée des contributions.

Les différents *nahiyès* (communes) de chaque caza sont administrés par un *moukhtar* ou *kodja-bachi*, élu par les habitants et faisant l'office de maire.

Pour ce qui concerne l'administration financière, chaque eyalet a un *defterdar* (littéralement, *teneur de livres*), correspondant à nos receveurs généraux, et chaque livah un *mal-mudiri* (receveur particulier), lequel a aussi dans ses attributions la surveillance de certaines recettes spéciales, telles que douanes, postes, péages, droits de quarantaine, capitation, passe-ports, salines, pêcheries.

La Turquie est divisée, sous le rapport de l'administration de la justice :

1° En une haute cour de justice et d'appel (*Arzodassi*), divisée en deux présidences (*soudour*) ou chambres, celles de Roumelie et d'Anatolie, jugeant en dernier ressort. A la tête de la première, se trouve le *sadri roumili* ou *roumili qazi askeri* (littéralement, *juge de l'armée*), assisté de dix grands juges honoraires ou assesseurs, et qui occupe le premier rang de la magistrature, après le cheïk-ul-Islam ; la seconde est présidée par le *sadri anatholi* ou *anatholi qazi askeri*, dont le tribunal, composé de sept assesseurs, est le second de l'Empire. Les deux cazi-askers sont les chefs de la magistrature, l'un en Europe, l'autre en Asie, et nomment, sous la sanction du cheïk-ul Islam, à tous les offices vacants dans leurs départements respectifs.

2° En *Mevleviet* (*offices de mollas*), grands ressorts judiciaires, correspondant à nos cours d'appel, à la tête desquels est placé un *molla* (grand juge), et dont chacun embrasse un ou plusieurs eyalets. Il y a vingt-deux mevleviets, sans y comprendre les provinces tributaires de l'Europe.

3° En cent seize *qazas* ou tribunaux ordinaires, composés du juge (*molla* ou *cadi*) ; du *mufti*, sorte d'avocat général, élu par la province ; d'un *naïb*, juge suppléant ; d'un *ayak-naib* (lieutenant civil), et d'un greffier (*bach-kiatib*).

Ils jugent au civil en première instance et se forment en tribunal correctionnel, en s'adjoignant le gouverneur du livah et les membres du conseil de province.

4° En tribunaux inférieurs, à la tête desquels sont les *naïbs* (substituts), qui font l'office de juges de paix dans les districts et dans les communes.

A côté de l'ancien enseignement, qui est resté entre les mains de l'ulêma, s'élève aujourd'hui la nouvelle université, créée par l'État, et qui se divise en enseignement primaire, enseignement secondaire et enseignement supérieur. Aux anciennes écoles spéciales fondées par Selim et par Mahmoud,

et qui ont reçu plus d'extension, s'en sont ajoutées d'autres, telles que l'école d'agriculture, l'école vétérinaire, etc., destinées à combler les lacunes qui existaient dans l'enseignement professionnel.

La presse périodique a été introduite dans l'Empire. Constantinople compte aujourd'hui treize journaux ou recueils périodiques en diverses langues, au lieu du seul *Moniteur ottoman* qui se publiait sous le sultan Mahmoud. En outre, le gouvernement publie depuis 1847, à l'exemple des autres États de l'Europe, un annuaire officiel présentant chaque année le tableau de l'administration générale de l'Empire.

Les finances, quoique insuffisantes pour les besoins de l'État, ont plus que doublé depuis douze années. Le budget actuel de la Turquie, de 730 millions de piastres (167 millions de francs) dépasse de 430 millions celui de 1838. On calcule qu'avec les réformes projetées, le revenu de la Turquie sera porté aisément à 1,100 millions de piastres.

Les forces militaires de l'Empire ottoman, sans compter la réserve *(redif)*, sont divisées en six corps ou *ordous*, formant un effectif de 138,000 hommes. Chaque ordou, avec son quartier général, *merkez*, est disposé en dix parties et composé de six brigades militaires, *livah*. L'ordou de la garde impériale seul n'est divisé qu'en cinq parties.

La marine compte 74 bâtiments, dont 16 de haut-bord, et 14 bâtiments à vapeur.

Il y a de plus une brigade à Tripoli d'Afrique, sans compter les troupes des eyalets de Bosnie, de Servie, de Valachie, de Moldavie, d'Égypte et du liva de Skenderyè (Montenegro), dont les contingents ne sont pas compris dans les six armées.

Les ordous sont commandés par des *muchirs* (feld-maréchaux), ayant sous leurs ordres des *mouhacebedjis* (intendants militaires). Chaque ordou a de plus une commission ou conseil militaire, composée d'un général de division, président, d'un mufti (docteur de la loi), et de quatre ou cinq membres.

L'ancien abus de l'altération des monnaies a disparu. Une nouvelle monnaie, d'un titre égal à celui des monnaies européennes, a été frappée depuis 1844, et le gouvernement a institué une banque impériale, destinée à imprimer une sécurité plus grande aux transactions commerciales, en maintenant à un taux fixe le change sur l'Europe.

Enfin, pour terminer ce tableau des grandes réformes qui viennent de placer la Turquie au rang des puissances européennes éclairées, nous dirons que la qualification jadis si aimée de *raïa* (infidèles) a été abolie. La

loi ne reconnaît que des sujets (*tebah*) égaux en droits, quelle que soit la religion qu'ils professent. L'agriculture et le commerce prennent chaque jour plus d'extension. Des routes s'établissent; les postes, dont l'établissement remonte à peine à dix années, fonctionnent avec une grande régularité; des lignes nombreuses de bateaux à vapeur établissent une communication journalière entre Constantinople et les principales villes commerçantes de différents États. L'Europe ne peut qu'applaudir à ce gouvernement régénérateur, depuis si longtemps désiré, mais dont quelques esprits chagrins croyaient la réalisation impossible.

TABLEAUX STATISTIQUES DE LA TURQUIE D'EUROPE.

Tableau des anciennes divisions de la Turquie d'Europe, d'après HADGI-KHALFA et HISAR-FENN comparés à RICAUT et MARSIGLI.

SANDJAKS [1].	DIVISIONS CORRESPONDANTES.	NOMS DES VILLES.
	A. PROVINCES IMMEDIATES.	
	I. EYALET DE ROUM-ILI. (Pays des Romains).	
ISTAMBOUL et ÉDRÉNEH, capitales.	Thrace ou Romanie.	Istamboul (Constantinople). Edreneh (Andrinople).
1. VISA.	*Idem* partie est.	Visa.
2. KIRKILISSA.	*idem*, *id*.	Kirkilissa. Borgas.
3. SILISTRIA.	Bulgarie, Dobroudcha, etc.. . .	Silistrie. Braïlow. Choumla.
4. NICOPOLI.	Bulgarie centrale.	Nicopoli. Routschouk.
5. VIDIN.	Bulgarie occidentale.	Vidin. . . . .
6. SOFIA.	Sud de Bulgarie et Thrace occidentale.	Sophia. Filibe (Philippopolis). Eski-Sagra Nischa (Nissa).
7. TCHIRMEN.	Thrace, partie nord.	Tchirmen. Ieni-Sagra.
8. KOSTENDIL.	Macédoine, nord-est.	Giustendil ou Kostendil. Ostroindsch Vrania.
9. OUSCOUB.	*Idem*. nord-ouest.	Ouskoub.
10. SALONIK.	*Idem* centre.	Salonique. Karaf ria. Vodina. Sirus (Sérés).
11. TIRHALA.	Thessalie.	Trikala. Ienischer (Larissa).
12. JANINA.	Epire.	Janina. Narda (Arta).
13 DÉLONIA.	*Idem*.	Delonia (Delvino).
14. AULONA.	*Idem* avec l'Albanie moyenne.	Aulona. Tebelen Berat (Arnaouth-Belgrad).
15. OCHRIDA.	Macédonie intérieure.	Ochrida. Aleso ou Alassio.
16. ILBESSAN, ...	Albanie moyenne.	Elbessan. Duradsch ou Dourasso.

[1] *Sandjak* ou *sangiak* veut dire *drapeau*. Le titre de *pacha* est indépendant des fonctions spéciales; de là l'incertitude des limites des pachaliks, qui varient selon les circonstances et la puissance militaire de chacun d'eux.

SANDJAKS.	DVISIONS CORRESPONDANTES.	NOMS DES VILLES.
17. ISKENDBRIE.	Haute-Albanie.	Iskenderie (Scutari, Scodra). Olgun (Dulcigno). Bar (Antivari).
18. DOUKAGÏN:	*Idem*.	Doukagïn. Ipek (Pekia).
19. PERSERÏN.	*Idem*.	Perserïn (Prisrendi ou Prisren).
20. VELDSCHTERÏN.	Haute-Servie, ouest.	Veldschterïn. Pristina. Novo-Berdo.
21. ALADSCHA-HISSAR. . . .	*Idem*, est.	Aladscha-Hissar. Orkoub (Precop).
22. SEMENDRA.	Basse-Servie.	Belgrade. Semendra. Oujitza.
	II. EYALET BOSNA. (Pays de Bosnie).	
23. BANYALOUKA.	Croatie turque.	Banyalouka. Bosna-Seraï.
24. TRAVNIK.	Bosnie centrale.	Travnik.
25. SREBERNIK.	Bosnie occidentale.	Srebernitza.
26. ISVORNIK.	Bosnie nord-est.	Isvornik (Zwornik).
27. IENIBAZAR.	Rascie.	Ienibazar (Novi-Bazar).
28. HERSEK.	Dalmatie turque.	Mostar. Trebigne [1].
	III. EYALET MORAH. (Pays de Morée).	
29. TRIPOLITZA.	Péloponèse, centre, nord et est.	Tripolitza. Anaboli (Napoil de Romanie). Badradgik (Patras).
30. MISTRA.	La Laconie avec la Messénie.	Misitra. Korun. Mengesche (Monembasie).
	IV. EYALET DJEZAYR. (Pays des îles et des côtes).	
31. GALIBOLI.	Thrace méridionale.	Galiboli (Gallipoli). Rodostchik (Rodostus).
32. EGRIBOS.	Eubée avec la Béotie, la Phocide, etc.	Egribos ou Negrepont. Isdin (Zeitoun). Istifa (Thèbes). Atina [2].
33. AINABACHT.	Hellade occidentale.	Ainabachti (Lépante). Missolonghi.
34. *Midillii*.	Mitylène, etc.	Midillu (Castro).
a IL MIDILLII.	Lesbos ou Mitylène.	
b Groupe MUSKONISI. . . .	Hecalonesi.	
c TASCHOS.	Thasos	Même nom.
d SAMADREK.	Samothrace.	*Idem*.
e IMBUS.	Imbros.	*Idem*.
f LIMYE.	Lemnos.	Lemno Cochino.
g SKOPELO.	Skopelos.	Même nom.
h SCHKIRI.	Scyros.	*Idem*.
35. *Andra*.	Les Cyclades du nord. . . .	
a ANDRA.	Andros.	Arna.
b INSTENDIL.	Tine.	S. Nicolo.
c MYCONI.	Mycone	Même nom.
d ILEGI.	Délos	
e SYRA.	Même nom.	Asprana.
f THERMIA.	Même nom.	Même nom.
g MORTED.	Ceos ou Zia.	Zia.
h DIAMUDSI.	Hydrea.	Hydra.
36. *Nakscha*.	Les Cyclades du sud.	
a NAKSCHA.	Naxos.	Nakscha.
b BARA.	Paros.	Parichia.
c AMORGO.	Amorgos.	Amorgo.
d ISTAMPOLIE.	Astypolæa	P. Saint-André.
e NANFI.	Namphi.	
f DGIRMENLIK.	Santorini.	Megalo-Chorio. . . . . Pyrgos. . . . .

[1] Il règne une extrême incertitude sur les limites des sangiaks de Bosnie. Hadgi-Khalfa ajoute aux six sangiaks réels les deux de *Klis* et *Kirka*, comprenant la Dalmatie autrichienne; les sangiaks sont des pachas *in partibus infidelium;* le beylerbey de Bosnie a lui-même le titre de beylerbey de *Bude* en Hongrie.

[2] Athènes était un fief particulier attaché à la place du chef des eunuques, mais sous la protection militaire du sangiak d'Egribos.

SANDJAKS.	DIVISIONS CORRESPONDANTES.	NOMS DES VILLES.
g NIO.	Nios.	Nio.
h SIKINO.	Siegnus.	
i POLIKANDRO.	Polycandros.	
k MILO.	Melos.	Milo.
l KIMOLI.	Cimolis.	Argentiera (chez les Francs).
m SIPHNO.	Siphnus.	
n SERF.	Seriphus.	

V. EYALET KIRID OU KANDIA. (Pays de Crête).

		Kandia.
37. KANDIA.	Le centre et l'est.	Setia.
		Sphakia.
38. RETIMO.	L'ouest.	Retimo.
		Canea.
39. KANÉA.	*Idem.*	Suda.
		Kissamo.

B. PROVINCES MÉDIATES.

I. LA VALACHIE. a. *Grande Valachie.*	SUBDIVISIONS EN ZINUTZ.	VILLES (en valaque).
	Ilfowul.	Boukharescht.
	Ialomitza.	Slobosja.
1. ZARA DE SCHOSS. (Terre d'en-bas).	Slam-Rimnik.	Fokschan.
	Busco	Busco.
	Sekuriani.	Valeni.
	Braowa.	Ployest
	Dumbowitza.	Tirgowist.
	Vlascha.	
2. ZARA DE SUSS (Terre d'en-haut).	Telcoman.	Ruschy de Wede.
	Mustchiel.	Kimpolung.
	Ardschis.	Kurte de Ardschisch.
	Oltul.	Slatina.
b. *Petite Valachie.*		
	Dolschi ou Schiul de Schoss.	Krayova.
	Romunazi.	Islas.
	Wultscha.	Rimnik.
	Gorzy ou Schiul de Suss	
	Mchedinz.	
II. MOLDAVIE.		
	Iassi	Même nom.
	Karligaturi.	Turgul-Pormos.
	Roman	Même nom.
	Waslui.	*Idem.*
1. ZARA DE S	Falschi.	*Idem.*
	Kohuslui.	Galatch.
	Tekutsch.	Même nom.
	Putna.	
	Tutow.	
	Dorohoe.	Même nom.
	Botoschani.	*Idem.*
2. ZARA DE SUSS.	Harlew.	*Idem.*
	Niamts.	*Idem.*
	Bakæu.	*Idem.*

Tableau de la superficie et de la population de la Turquie d'Europe [1].

	SUPERFICIE en lieues géographiques.	POPULATION ABSOLUE.		POPULATION par lieue carrée.	
Povinces immédiates.	13,000	Thrace. . 1,800,000 Bulgarie. . 4,000,000 Bosnie. . . 1,400,000 Roumelie. 2,600,000 Iles. . . . 700,000	10,500,000	807	775
Provinces médiates. Servie. .	1 500	. . . .	1,000,000	666	
Provinces médiates. Valachie. .	3,400	. . . .	2,600,000	764	
Provinces médiates. Moldavie. .	2,100	. . . .	1,400,000	666	
	20,000		15,500,000		

[1] Ce tableau ainsi que ceux qui suivent sont extraits du livre de M. A. Ubicini ; *Lettres sur la Turquie*, in-12, 1851.

Tableau des divisions les plus récentes de la Turquie d'Europe.

15 *Eyalets*. — 42 *Livahs*. — 376 *Cazas*.

EYALETS OU GOUVERNEMENTS GÉNÉRAUX.	CHEFS-LIEUX D'EYALETS.	LIVAHS OU PROVINCES [2].
Edirnè (Thrace, *Tchirmen*).	Edirnè (Andrinople).	Edirnè — Livah des quatre villes [3]. — Tekir daghi — Gueliboli (Gallipoli). — Filibé (Philippopoli). — Islimié.
Silistré.	Silistré (Silestrie).	Silistré. — Varna.
Boghdan [1] (Moldavie).	Jassi (Jassy).	
Eflak (Valachie).	Boukouresti (Boukharest).	
Vidin.	Vidin.	Vidin — Tirnovi (Tirnova).
Nich.	Sophia.	Nich. — Sophia. — Samaquos. — Kustendil.
Uskup.	Uskup.	Uskup. — Prezrine. — Prichtina.
Syrp (Servie).		
Belgrade (la Forteresse).		
Bosna (Bosnie et Croatie).	Bosna-Seraï.	Bosna. — Zvornik. — Kliss — Hersek.
Roumeli (Albanie et Macédonie).	Monastir.	Monastir. Skenderyé (Montenegro). — Okhri. — Kesrié.
Yania (Epire).	Yania (Janina).	Yania (Janina). — Berat (Aulona). — Arghiri (Delvino) — Prevza.
Selanik (Macédonie et Thessalie).	Selanik (Salonique).	Selanik. — Terhalé (Tricala). — Siroz (Serès). — Drama.
Djizaïr (Iles de l'Archipel).	Rodos (Rhodes).	Rodos. — Bozdja-Ada (Ténédos). — Limni (Lemnos). — Midilli (Mitylène). — Sakyz (Chio). — Qybrys (Chypre).
Cryt (Crète).	Candie.	Hania (la Canée). — Bethmo (Betimo). Candia (Candie).

[1] La Moldavie est ainsi appelée par les Turcs du nom d'un de ses anciens princes, celui qui reconnut le premier la suzeraineté ottomane.

[2] Les livahs ont généralement des capitales du même nom.

[3] Ces quatre villes situées à peu de distance de Constantinople, sont : *Tchataldjé*, *Buyuk-Tchekmedjé*, *Kutchuk-Tchekmedjé* et *Derkos*. Pour ce qui est de la capitale même, bien que comprise dans l'éyalet d'Edirnè, elle forme un district séparé ayant son administration propre.

Tableau de la population de l'Empire Ottoman par races.

RACES.	EN EUROPE.	EN ASIE.	EN AFRIQUE.	TOTAUX.
Ottomans	1,100,000	10,700,000		11,800,000
Slaves [1]	7,200,000			7,200,000
Roumains	4,000,000			4,000,000
Arnautes	1,500,000			1,500,000
Grecs	1,000,000	1,000,000		2,000,000
Arméniens	400,000	2,000,000		2,400,000
Juifs	70,000	100,000		170,000
Tartares	230,000			230,000
Arabes [2]		900,000	3,800,000	4,700,000
Syriens et Chaldéens [3]		235,000		235,000
Druses		25,000		25,000
Kurdes		1,000,000		1,000,000
Turkomans		90,000		90,000
	15 500,000	16,050,000	3,800,000	35,350,000

[1] Les Slaves de la Turquie se composent des :

Bulgares	4,000,000
Serbes de la principauté	1,000,000
Raïas ottomans	500,000
Bosniaques	1,000,000
Herzovingiens	400,000
Montenégrins, Piperi, Hazes, Vaskovikis, Biciopawlskis	300,000
	7,000,000

[2] En y comprenant les populations africaines (Egypte, etc.), dont le fond est arabe.

[3] Syriens { Maronites. 140,000 ; Jacobites. 70,000 }		210,000
Chaldéens (16 tribus)		25,000
		235,000

Tableau de la population de l'Empire Ottoman par religions.

RELIGIONS.	EN EUROPE.	EN ASIE.	EN AFRIQUE.	TOTAUX.
Musulmans	3.800,000	12,950,000	3,800,000	20,550,000
Grecs [1]	11,370,000	2,350,000		13,730,000
Catholiques [2]	260,000	640,000		900,000
Juifs	70,000	100,000		170,000
	15,500 000	16,050,000	3,800,000	35,350,000

[1] Y compris les Arméniens, qui appartiennent au schisme grec d'Eutychès.

[2] Nous comprenons dans ce chiffre toutes les églises orientales reconnaissant l'autorité du saint-siége, quoique de rites différents. Ce sont :

1° Les *Latins*, ou catholiques suivant la liturgie romaine. Ils ont un patriarche résidant à Jérusalem depuis 1847, et se composent, outre les Bosniaques et les Albanais catholiques, de Grecs, d'Arméniens, d'Alepins, de Bulgares, de Croates, etc., au nombre de. 640,000

2° Les *Grecs-unis* ou *Melkites*, qui ont un patriarche résidant à Damas, et huit siéges suffragants. . . 25,000

3° Les *Arméniens-unis*, dont le patriarche, résidant à Bezoummar, dans le Mont-Liban, a avec lui sept archevêques *in partibus*, et pour suffragants les évêques d'Alep, Mardin et Amasia-Tekar. 75,000

4° Les *Syriens* et *Chaldéens-unis* (patriarches à Mossoul et Alep; quinze suffragants). 20,000

5° Les *Maronites* (patriarche à Canobin, dans le Liban; sept évêques suffragants). 140,000

900,000

Tableaux des forces militaires de l'Empire Ottoman.

Armée régulière. . .	active. . . .	138,680 hommes.	— (Voir le tableau qui suit).	
	reserve. . . .	138,680	—	
Troupes irrégulières.		61,500	—	Volontaires. 50,000
				La gendarmerie à pied (kavars), à cheval (seymen). 6,000
				Tartars et Cosaques du Don émigrés. 5,500
Contingents auxiliaires.		110,000	—	Servie. 20,000
				Bosnie. 30,000
				Egypte. 40,000
				Haute Albanie. 10,000
				Tripoli et Tunis. 10,000
Total.		448,860 hommes.		

Armée régulière.

ARME.	RÉGIMENTS.	CADRES.	EFFECTIF.
Infanterie.	36	117,360 homm.	100,800 homm.
Cavalerie.	24	22,416	17,2 0 homm.
Artillerie de campagne.	7 (1,600 pièces).	9,100	9,100
Artillerie des détroits.	3	3,900	3,900
Génie.	2	1,600	1,600
Corps détachés.	2	6,000	6,000
	74	160,376 homm.	138,680 homm.

Divisions militaires.

CORPS D'ARMÉE. (*Ordous* [1]).	QUARTIER GÉNÉRAL. (*Merkez*).	RÉSIDENCES OU LIEUX DE GARNISON.
Garde impériale. (Khâssa).	Scutari d'Asie.	Smyrne. — Magnésie — Kuhutaia. — Isparta. Kara-Hissar.
Armée de Constantinople. (Derise'Adet).	Constantinople.	Koniah — Juzghât. — Qustamouni. — Andrinople. — Uskrup. — Choulma. — Badadhagny. — Tirnova. — Keuprali. — Crête.
Armée de Roumélie. (Roumili).	Monastir.	Scodra (Scutari d'Albanie). — Berat. — Okbri. Yania. — Narda (Arta) et Preveza. — Yenicheher Fanar. — Sophia. — Nich. — Belgrade. — Silistré.
Armée d'Anatolie. (Anatholi).	Kharberout.	Diarbekir. — Mardin. — Erzeroum. — Bitlis. — Cars. — Sivas. — Malatia — Hysni-Mansour. — Sivrek. — Pestik-Djezireh.
Armée d'Arabie. (Arabistan).	Damas.	Alep — Beyrout. — Deir-el-Qamer. — Tripoli de Syrie. — Latakié. — Homs — Saint-Jean-d'Acre. — Saïda. — Houran. — Mossoul.
Armée de l'Irak.	Bagdad.	Ce corps d'armée, nouvellement institué, est composé de 35,000 hommes.

Les troupes de Bosnie, Servie, Valachie, Moldavie, Egypte, Skenderyé (Montenégro) et Tripoli, ne sont pas comprises dans ces six armées.

[1] L'effectif de chaque *ordou* est de 20,980 hommes, savoir : six régiments d'infanterie, à 2,700 hommes ; quatre régiments de cavalerie, à 720 hommes, et un régiment d'artillerie de 720 hommes ; l'ordou est commandé par un *muchir* (maréchal), ayant sous ses ordres deux ou trois *ferik* (généraux de division).

Marine.

NOMBRE de bâtiments.	ESPÈCES.	NOMBRE de canons.	ÉQUIPAGES.	ÉTAT-MAJOR.
2	Vaisseaux de 1er rang à 130 canons et 900 hommes d'équipage.	260	1,800 homm.	5 amiraux. 3 vice-amiraux. 8 contre-amiraux
1	Vaisseau de 1er rang à 120 canons et 900 hommes d'équipage.	120	900	
5	Vaisseaux de 2e rang à 90 canons et 800 hommes d'équipage.	450	4,000	
3	Vaisseaux de 2e rang à 80 canons et 700 hommes d'équipage.	240	2.100	
4	Vaisseaux de 2e rang à 76 canons et 700 hommes d'équipage.	304	2,800	
1	Vaisseau de 2e rang à 74 canons et 600 hommes d'équipage.	74	600	
3	Frégates de 64 canons et 500 hommes d'équipage.	192	1,500	
6	Frégates de 56 canons et 400 hommes d'équipage.	336	2,400	
5	Frégates de 52 canons et 300 hommes d'équipage.	260	1.500	
30	Bâtiments de 1re classe, ayant. . .	2,236	17 600 homm.	
12	Corvettes de 18 à 44 canons, ayant 150 à 200 hommes d'équipage.			
4	Bricks de 12 à 18 canons, ayant 100 à 150 hommes d'équipage.			
14	Cutters, goëlettes, etc.			
6	Frégates à vapeur.			
8	Corvettes et autres petits bâtiments.			
Total. . 74	Bâtiments de diverses grandeurs, ayant près de 4,000 canons, et montés par 15,000 hommes d'équipage.			

Tableau des finances de l'Empire Ottoman

RECETTES.

Piastres.	Francs.	
220,000,000	50,600,000	dîmes,
200,000,000	46,000,000	impôt foncier,
40,000,000	9,200,000	» personnel (capitation, haradj),
86,000,000	19,760,000	douanes,
150,000,000	34,500,000	impôts indirects,
30,000,000	6,900,000	tribut de l'Égypte,
2,000,000	460,000	» » la Valachie,
1,000,000	230,000	» » la Moldavie,
2,000,000	460,000	» » la Serbie.
731,000,000	168,110,000	total.

En 1850, le déficit s'est élevé de 250 à 300 millions de piastres, par suite de l'état de la Bosnie où les recettes ont été nulles, ainsi que par suite des campagnes d'Omer-Pacha.

Piastres.	Francs.	DÉPENSES.
75,000,000	17,250,000	liste civile du sultan,
8,400,000	1,932,000	idem de la sultane-mère et des sœurs mariées du sultan,
300,000,000	69,000,000	armée,
37,500,000	8,625,000	marine,
30,000,000	6,900,000	matériel de guerre, artillerie et forteresses,
195,000,000	44,850,000	traitements des employés dans toutes les branches de l'administration.
10,000,000	2,300,000	affaires étrangères, ambassades et consulats,
10,000,000	2,300,000	dotation du trésor appelée Karinéœnafia, pour dépenses d'utilité publique, routes, passages, encouragement à l'agriculture,
12,500,000	2,875,000	subvention à l'administration des établissements religieux (vacoufs),
9,000,000	2,070,000	service de l'intérêt à 6 pour cent des bons du trésor sans échéance fixe nommés : Kaijmès,
4,000,000	920,000	service des arrérages des rentes viagères : Schim,
40,000,000	9,200,000	rente viagère payée par le trésor en compensation des anciens fiefs (timars raïmès, etc.) aux propriétaires qu'il en a dépossédés.
731,400,000	168,222,000	total.

TABLEAU statistique des principautés Danubiennes en 1850

VALACHIE.

SUPERFICIE en lieues geog.	POPULATION.	REVENUS.	DÉPENSES.	ARMÉE.
3,400	2.324,484 en 1840 2,600,000 en 1850?	16,544,755 piast.	14,493,158 piast	2 régiments d'infanterie 1 *Id* de cavalerie. En tout 4 665 hommes. Plus 4,515 hom. de milice.

Tableau des divisions de la Valachie.

	DISTRICTS.	CHEFS-LIEUX.	POPULATION.
PAYS-HAUT.	Rômnic-Sarat	Rômnic-Sarat	111,342
	Bouzeo	Bouzeo	137,645
	Sacineni	Bucovu	121 230
	Pracova	Ploiesci	130,434
	Dambovitza	Turguvici	116,987
	Muscelu	Campuluugu	123,438
	Arges	Pitesci	137,753
	Rômnic-Vâlcea	Rômnic	126,928
	Gordji	Turgudjilu	148,7 8
	Méhédinti	Cernetz	187,850
PAYS-BAS.	Dolgji	Craïova	136,819
	Romanati	Caracala	1[illegible]8,432
	Oltu	Slatina	115,917
	Tele-orman	Zimnicea	116,4[illegible]3
	Vlasca	Giorgevo	102,310
	Jalomiça	Calaras	111,612
	Ilfovu	Bucharest	175,000
	Ibraïla	Ibraïla	95,606
			2,324,484

MOLDAVIE.

SUPERFICIE en lieues géog.	POPULATION.	REVENUS.	DÉPENSES.	ARMÉE.
2,100	2,254,447 en 1840 1,400,000 en 1850?	9,388,763 piast.	7,718,126 piast.	1 régiment d'infanterie. 1 *Id.* de cavalerie. En tout 2,280 hommes. Plus 15,904 hom. de milice.

TABLEAU des divisions de la Moldavie.

	DISTRICTS.	CHEFS-LIEUX.	POPULATION.
PAYS-HAUT	Nëemts	Piatra	90,219
	Dorohoï	Mihaïlin	80,[illegible]22
	Suciava	Falticeni	71,044
	Roman	Roman	80,6[illegible]7
	Botoshani	Botoshani	146,351
	Jassy	Jassy	128,566
PAYS-BAS.	Bakou	Bakeou	13[illegible],234
	Putna	Fockschani	1[illegible]1,217
	Cocarlen	Galatz	67,293
	Tacutsi	Tacutsi	86,5[illegible]5
	Vaslui	Vaslui	84,703
	Tutova	Burlatu	83,674
	Falsu	Us	78,722
			1,254,447

TABLEAU des positions géographiques de la Turquie et de la Grèce.

VILLES.	LATITUDE	LONGITUDE.	VILLES.	LATITUDE.	LONGITUDE.
TURQUIE.			GRÈCE ET ILES IONIENNES.		
	deg. min. sec.	deg. min. sec.		deg. min. sec.	deg. min. sec.
Constantinople	41 0 46 N.	26 38 50 E.	Athènes (Parthenon)	37 58 8 N.	21 23 30 E.
Andrinople	41 41 26 N.	24 15 19 E.	Pirée (le)	37 56 15 N.	21 17 41 E.
Salonique	40 38 47 N.	20 35 58 E.	Spetzia (île)	37 15 16 N.	20 48 22 E.
Gallipoli	40 25 33 N.	24 17 1[illegible] E.	Thèbes	38 19 16 N.	20 58 58 E.
Janina	39 47 0 N.	18 41 0 E.	Sparte ruines	37 4 47 N.	20 5 20 E.
Scutari	41 53 0 N.	17 53 45 E.	Nauplie	37 33 39 N.	20 27 34 E.
Varna	43 12 3 N.	25 37 10 E.	Patras	38 14 32 N.	19 24 25 E.
Rouschouck	43 30 37 N.	23 36 17 E.	Tripolitza	3[illegible] 35 0 N.	20 0 0 E.
Viddin	43 59 25 N.	20 3[illegible] 27 E.	Navarin	36 54 34 N.	19 21 41 E.
Silistria	44 10 0 N.	25 16 0 E.	Taygète pic St-Élie	36 57 1 N.	20 0 54 E.
Nicopoli	38 15 0 N.	35 30 0 E.	Parnasse	38 31 57 N.	20 17 14 E.
Arta	39 28 0 N.	19 0 0 E.	Lépante	38 23 34 N.	19 29 35 E.
Aulona	40 27 15 N.	17 6 5 E.	Corinthe	37 54 15 N.	20 32 45 E.
Belgrade	44 47 [illegible]7 N.	18 7 50 E.	Négrepont	38 27 45 N.	21 14 53 E.
Brailow	45 16 11 N.	25 37 49 E.	Andro	37 50 N.	22 30 7 E.
Boukharest	44 25 59 N.	23 45 0 E.	Paro	37 2 46 N.	22 51 11 E.
Jassy	47 10 24 N.	25 14 21 E.	Amorgo	36 36 55 N.	23 22 19 E.
Galacz	45 26 12 N.	25 42 34 E.	Corfou	39 38 20 N.	17 35 45 E.
Candie (ville)	35 21 0 N.	22 47 45 E.	Cerigo	36 13 17 N.	20 44 34 E.
Canee (la)	35 28 40 N.	21 40 10 E.	Zante	37 47 17 N.	18 34 27 E.

LIVRE CENT TRENTE NEUVIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Russie européenne. — Généralités physiques.

Les contrées du sud-est de l'Europe ont passé sous nos yeux ; il faut nous élancer dans ces immenses plaines où depuis les Carpathes jusqu'à l'Oural, sur une ligne de 500 lieues, aucune montagne ne coupe l'horizon uniforme, ni n'oppose une barrière aux vents. Toute cette moitié de l'Europe n'est que la partie européenne de l'*Empire russe*. Généraliser les faits physiques pour une aussi grande étendue de pays, ce serait, sous certains rapports, revenir sur ce que nous avons déjà dit dans notre Introduction à l'Europe, et dans le tableau comparé des dix-sept régions physiques dont la Russie européenne embrasse huit.

Toutefois, en évitant les répétitions, nous pouvons, dans un aperçu rapide, offrir quelques-uns des principaux traits qui distinguent ce pays du reste de l'Europe.

La Russie européenne s'étend du nord au sud de l'Océan glacial arctique jusqu'à la crête du Caucase, et de l'est à l'ouest depuis les monts Ourals jusqu'à la mer Baltique. On estime sa superficie à 270,000 lieues carrées, c'est-à-dire à plus de la moitié de la superficie de l'Europe[1]. Les contours profondément découpés que présentent les côtes de la Russie forment dans les mers qui la baignent plusieurs golfes importants dont nous ne citerons que les principaux. Dans la mer Noire, le *Liman*, ou l'estuaire du Dnieper, est un golfe de 20 lieues de longueur sur 3 dans sa moyenne largeur; celui de *Pérékop*, long de 25 lieues et large de 15 à son entrée, est formé par les terres qui s'étendent au sud de l'embouchure du Dnieper et par la presqu'île de Crimée ; à l'est de celle-ci la *mer d'Azof* peut être considérée comme un grand golfe : elle a 84 lieues de longueur, 48 dans sa plus grande largeur, et 10 à 12 mètres de profondeur. Vers le nord-est elle se termine par la baie de Taganrok, longue de 36 lieues. Cette petite mer, ou ce grand golfe, communique à la mer Noire, par le

[1] M. Tegoborski, dans son livre : *Etudes sur les forces productives de la Russie*, in-8°, 1851, évalue la superficie de la Russie d'Europe à 99,275 milles carrés allemands, ou 275,763 lieues géographiques carrées et M. Arsenieff à 95,760 milles carrés, ou 266,000 lieues géographiques carrées non comprise la Nouvelle-Zemble.

détroit de Taman ou d'*Iénikalé,* que l'on nomme aussi *détroit de Kéfa* ou de *Caffa* et quelquefois de *Kertch*; c'est le Bosphore cimmérien des anciens; sa longueur est de 9 lieues; vers le milieu il en a 8 de largeur, et à peine une dans ses extrémités. Les principaux golfes de la mer Caspienne se trouvent sur les côtes de l'Asie; sur celles de l'Europe nous ne citerons que celui d'*Agrakhan* près de l'embouchure du Térek: il a environ 7 lieues de longueur sur 3 dans sa plus grande largeur. Dans l'Océan glacial arctique deux grands golfes ont reçu le nom de mers : le plus oriental est la *mer de Kara,* en russe *Karskoé-Moré,* qui baigne à la fois l'Europe et l'Asie : il a 150 lieues de longeueur du sud-ouest au nord-ouest; les glaces l'encombrent presque continuellement vers son entrée septentrionale. Le plus occidental est la *mer Blanche* (*Beloé-Moré*) : sa longueur est égale à celle de la précédente; sa moyenne largeur de 20 à 25 lieues; elle se divise en quatre golfes considérables : celui de Mezen, celui de Dvina, et celui d'Onéga, qui portent le nom des principaux cours d'eau qui s'y jettent, et celui de Kandalaskaia qui communique avec le lac Kovdorezo par la rivière de Kovda. Entre ces deux mers on remarque encore deux grands golfes : celui de *Tchesk*, en russe *Tcheskaïa*, séparé de la mer Blanche par la presqu'île de Kanin, ou Chemokhonskiva, et à l'est de ce golfe l'estuaire de la Petchora. Le plus considérable des golfes de la mer Baltique, celui de *Bothnie,* baigne une partie des côtes occidentales de la Russie: il a de 20 à 50 brasses de profondeur, 50 lieues de largeur et 150 de profondeur ; mais celui de Finlande et celui de Livonie s'enfoncent au milieu de cet Empire. Le premier, long d'environ 100 lieues et large de 10 à 25, varie beaucoup dans sa profondeur : elle diminue à mesure que l'on avance vers son extrémité; d'abord de 50 à 60 brasses à son entrée, elle se réduit graduellement à 10 et même à 4; enfin, près de Cronstadt, elle n'est plus que de 2 brasses. Le second, long de 40 lieues et large de 25, renferme des bancs de sable qui en rendent la navigation fort dangereuse.

Les presqu'îles et les caps que forme le territoire russe en Europe sont en très-grand nombre, ainsi qu'on doit s'y attendre. Dans la mer Noire on remarque celle de *Kinbourn* qui circonscrit une partie de l'estuaire du Dnieper; la *Crimée* ou *Krimée*, par son étendue, mérite une description spéciale que nous donnerons plus tard : du reste, cette mer n'offre sur les côtes d'Europe aucun cap qui mérite notre attention : il en est de même de la mer Caspienne. Dans l'Océan glacial s'avance à 15 minutes au nord du 68e parallèle le cap *Kanin,* qui forme la pointe la plus septentrionale de la presqu'île de ce nom; mais la langue de terre la plus septentrionale

est le cap *Sviatoï* (*Saint*) sous le 69e degré de latitude. Dans la mer Blanche le cap *Voronof* s'avance jusque sous le cercle polaire.

Parmi les îles qui bordent les côtes de la Russie il en est plusieurs d'une grande importance par leur position ou leur étendue : nous ne parlerons pas de *Tendra* dans la mer Noire, ni des innombrables îles des bouches du Volga, et qui garnissent les côtes au sud et au nord de ce fleuve depuis l'embouchure de la Kouma jusqu'à celle de l'Oural ; c'est au nord de la Russie que nous trouvons les plus considérables. Telle est dans l'Océan glacial arctique l'île de *Waïgatch* ou *Vaïgatz* de 20 lieues de longueur sur 15 de largeur ; telle est encore au nord de celle-ci la Nouvelle-Zemble que l'on devrait peut-être appeler Nouvelle-Zemlie, puisque son nom *Novaïa-Zemlia* signifie *Nouvelle-Terre.* Celle-ci est composée de deux parties qui en font deux îles séparées par un canal étroit, auquel on a donné le nom du navigateur russe *Matochkine* qui le découvrit.

La Nouvelle-Zemble a 250 lieues de longueur sur 150 de largeur et 800 de circonférence : elle est traversée du sud au nord par un prolongement des monts Ouraliens. Dans sa partie septentrionale elle est entourée de tous côtés par des montagnes de glaces. Son intérieur est rempli de lacs parmi lesquels il s'en trouve un d'eau salée ; quelques petites rivières sillonnent son sol couvert de rochers arides et dépourvu de bois : à peine y trouve-t-on un petit nombre d'arbustes rabougris et quelques plantes des régions polaires. Elle est peuplée de rennes, d'ours blancs, de renards et de diverses espèces d'oiseaux aquatiques et marins. Ses parages sont fréquentés par des morses et autres espèces d'animaux amphibies. Aussi, chaque année, sert-elle de rendez-vous à des chasseurs et à des pêcheurs russes, qui sont obligés de se vêtir à la manière des Samoïèdes pour pouvoir résister au froid extrême qui y règne la plus grande partie de l'année. Les vents du nord y soufflent presque constamment ; ceux de l'ouest et du sud y amènent de la neige et de la pluie. Pendant trois mois une nuit obscure s'étend sur la Nouvelle-Zemble. C'est vers le 16 novembre que l'on perd ordinairement de vue le soleil ; on l'aperçoit ensuite vers la fin de janvier, après un crépuscule de quatorze jours. Les aurores boréales diminuent la tristesse de ces longues nuits. Pendant l'obscurité complète qui dure quelquefois plus de huit jours de suite, d'effroyables tempêtes, accompagnées de pluies violentes, et plus souvent d'une neige fine et épaisse, empêchent les pauvres pêcheurs de sortir de leurs cabanes enfumées dans la crainte de ne pouvoir plus les retrouver.

Au nord de la presqu'île de Kanin et à 20 lieues de ses côtes on aper-

çoit l'île de *Kalgouef,* montueuse vers le centre et arrosée par quatre rivières dont deux peuvent être remontées assez haut par de grosses barques. Elle a environ 20 lieues de longueur sur 14 de largeur. Son sol est couvert de marais et garni de mousses et d'arbustes. On y trouve des renards, des isatis et une grande quantité d'oies sauvages, de cygnes et d'autres oiseaux aquatiques, dont le duvet et même la chair forment une branche considérable de commerce pour le petit nombre de Samoïèdes qui l'habitent.

Dans la mer Blanche, à l'entrée du golfe Onéga, l'île de *Solovetzkoï* ou de *Solvki* (île des Rossignols), longue de 6 lieues et large de 4, paraît être le résultat d'un soulèvement du sol granitique. On y recueille des lames de mica pour l'entretien des vaisseaux et les lanternes marines.

La mer Baltique renferme plusieurs îles importantes pour la Russie. L'archipel d'*Abo* n'est qu'un assemblage de 80 îlots : *Nagu* seule est une île de 2 lieues et demie de long sur 2 de large ; mais l'archipel d'*Aland,* dont le nom signifie *pays des rivières,* comprend une île du même nom beaucoup plus considérable : elle a 9 lieues de longueur sur 7 de largeur. Son intérieur est hérissé de collines calcaires, et arrosé par plusieurs petites rivières. Ses côtes sont profondément découpées et offrent plusieurs ports excellents. Son sol est fertile, garni de forêts de sapins et de bouleaux, et couvert çà et là d'excellents pâturages. Il y existe un filon de minerai de fer. Les plaines y sont peuplées de lièvres, et les bois de renards, de lynx, et même de quelques ours, tandis que les plages y sont fréquentées par un grand nombre d'oiseaux de mer, et les côtes par des phoques dont la pêche est très-productive.

Au sud-est de ces îles, on en remarque deux beaucoup plus considérables à l'entrée du golfe de Livonie. La plus septentrionale est celle de *Dago*, séparée du continent par un détroit large de 5 lieues. Elle a 12 lieues et demie dans sa plus grande largeur. Ses côtes extrêmement découpées, sont entourées d'écueils dangereux. Son sol est sablonneux et calcaire, peu fertile, et cependant couvert de bons pâturages. Ses bois sont remplis de gibier, de loups et de canards. En hiver on pêche près de ses côtes un grand nombre de phoques. La seconde île, appelée *Œsel,* et en esthonien *Kure-Saar* ou *Saarma,* est située à la côte d'Esthonie ; c'est une des plus considérables de la Baltique : elle a 20 lieues de longueur sur 10 dans sa plus grande largeur. Ses côtes, très-découpées et élevées, forment vers le sud une presqu'île qui s'avance à 10 lieues dans la mer. Son sol est hérissé de petites collines calcaires et arrosé par un grand nombre de

ruisseaux, de sources et de petits lacs; il est fertile en blé et en chanvre, et couvert de forêts considérables; ses pâturages nourrissent une grande quantité de bestiaux et de bêtes à laine. Son climat, plus doux que les parties du continent qui en sont le plus près, est généralement tempéré. Le gibier y est peu commun, mais ses côtes sont très-poissonneuses.

Examinons maintenant le sol de la Russie. Toute sa superficie ne présente qu'une immense plaine ondulée, bornée à l'est par les monts Ourals, au sud par les montagnes de la Tauride et le Caucase, et au nord par les montagnes de la Finlande et de la Laponie. Au centre on ne trouve guère que des collines qui forment des plateaux plutôt que des chaînes, et auxquelles on donne improprement le nom de montagnes : telles sont les collines de *Valdaï*, celles que plusieurs géographes désignent sous le nom de *Chemockonski*, celles qui séparent le cours inférieur du Don de celui du Volga; ce n'est qu'au nord du lac Onéga que ces collines prennent le rang de montagnes sous le nom de monts *Olonetz* et de monts *Maanselka;* mais elles n'ont qu'une faible élévation, jusqu'au point où elles se réunissent aux dernières ramifications de la chaîne des Dofrines. Dans la presqu'île de Crimée, les plus hautes cimes sont celles de Tchatir-dagh et du Temirdji, qui ont environ 2,200 mètres d'élévation. Nous renvoyons nos lecteurs à ce que nous avons dit en décrivant l'Asie, relativement aux détails qui concernent les monts Ourals et le Caucase.

La constitution géologique de la Russie d'Europe ne paraît pas très-compliquée; elle offre des terrains composés de dépôts d'alluvions et de sédiment supérieur traversés par des bandes de roches schisteuses et cristallines, qui annoncent que la richesse minérale y est peu importante : c'est en Asie que se trouvent les plus considérables dépôts métallifères. La Russie d'Europe ne possède des mines de fer que dans les collines de Valdaï; le cuivre abonde dans le gouvernement d'Olonetz, au sein des montagnes qui entourent à l'est et au nord le lac Onéga. Les gouvernements de Saratof, de Simbirsk, de Perm, de Novgorod, et la Tauride, fournissent annuellement plus de 2 millions de quintaux métriques de sel; les lacs d'Ielton et d'Ilmen sont surtout très-importants sous ce rapport; la houille se trouve dans plusieurs des terrains que nous avons indiqués, ainsi que l'ardoise et le gypse; le carbonate de chaux, propre à faire d'excellente chaux vive, est très-commun, surtout dans les provinces centrales. La Tauride fournit de l'argile propre à dégraisser les draps et à fabriquer la faïence; le pétrole et le naphte découlent des dépôts de sédiments récents de l'extrémité orientale de la Crimée, de la presqu'île de Taman, et des

pentes du Caucase; les côtes de la mer Baltique et le sol des forêts de la Lithuanie recèlent de l'ambre et du succin; enfin les montagnes de la Finlande et celles du gouvernement d'Olonetz fournissent des granites, des syénites et des marbres d'une grande beauté.

Les pâturages sont rares dans la Russie en général; leur augmentation, en permettant d'entretenir plus de bétail, offrirait le moyen de donner plus d'engrais aux champs. Ils ne sont considérables qu'en Livonie et en Courlande, où ils forment la sixième partie de la surface. Les forêts, au contraire, couvrent d'immenses étendues, quoique très-inégalement; car, tandis que le plateau du nord est hérissé de forêts, la Petite-Russie en manque, et le bois, en général, commence à devenir cher dans la Russie d'Europe. En somme, on trouve toujours 1 hectare de bois sur 2 $\frac{5}{9}$ qui en sont dépourvus; proportion assez forte et n'attestant pas une fertilité extraordinaire.

Le blé forme la principale richesse du sol russe : presque toutes les provinces en récoltent plus qu'il ne leur en faut pour leur consommation. Il n'y a que les gouvernements de Pétersbourg et de Moscou, à cause de leur population, ceux d'Arkhangel et de Vologda, par la rigueur de la température, et celui de Perm, où l'on s'occupe surtout de l'exploitation des mines, qui consomment beaucoup plus qu'ils ne produisent. Les gouvernements d'Orel, de Kazan, de Nijni-Novgorod, de Penza, de Tambof et de Koursk, sont ceux dont la récolte en blé est la plus abondante. Les grains que l'on cultive le plus généralement en Russie, sont le seigle et l'avoine: on en évalue le produit à près de 585 millions de francs. On y récolte aussi près de 30 millions de kilogrammes de tabac : c'est principalement en Ukraine qu'on le cultive, et en général dans toutes les provinces méridionales. Le chanvre et le lin forment deux branches de culture remarquables: le premier se trouve en abondance aux environs de Novgorod, de Tver et de Riga; il croît même naturellement sur les bords du Volga, du Térek et de l'Oural. Le second est d'une excellente qualité dans toute la Russie centrale et dans les provinces baltiques : celui des bords de la Kama est le plus estimé pour sa longueur. Le houblon croît dans une foule d'endroits sans culture : une grande partie est exportée.

Les vignes sont bien plus rares, et leur première plantation ne date guère que d'un siècle. On estime surtout les raisins d'Astrakhan. pour leur grosseur et leur goût savoureux; on les conserve tout l'hiver. Comme fruit, ils forment un article de commerce; mais ils ne sont point propres à donner du vin. Les vins de la Crimée et ceux du Caucase sont d'une qualité très-médiocre; aussi ne les boit-on que mêlés avec des vins étrangers ou avec

de l'eau-de-vie. Des vignerons étrangers ont été appelés en Russie pour perfectionner la préparation du vin. En attendant, les Cosaques du Don préparent leur *vino marozka* ou vin gelé, avec des raisins, toutes sortes de baies et de l'eau-de-vie, ingrédient essentiel de toute bonne boisson chez les Russes et leurs voisins.

L'influence de deux grandes villes a fait perfectionner la culture des légumes dans les gouvernements de Pétersbourg et de Moscou. Dans celui de Iaroslavl, les environs de Rostof sont renommés sous ce rapport : on en expédie des légumes, et surtout des primeurs, pour les contrées les plus éloignées de l'Empire. Les jardiniers de Rostof jouissent d'une grande réputation : ils vont exercer leur industrie dans différentes provinces, et surtout en Pologne. A l'exception des *choux*, qui forment la nourriture habituelle du peuple, la plupart des légumes sont généralement d'un prix assez élevé. Les *navets* diffèrent des nôtres par un goût plus exquis et une saveur plus sucrée. Les ognons de Borovsk, dans le gouvernement de Kalouga, sont renommés pour leur grosseur.

Les fruits sont moins rares que les légumes, quoiqu'on en tire pour des sommes immenses des pays étrangers. La Russie produit des cerisiers, des pruniers et des pommiers sauvages; les fruits des mêmes arbres sont cultivés au centre et à l'est de l'Empire, où, toutefois, les espèces européennes ne sont connues encore que par le commerce. Celles qui y viennent sont toutes originaires de l'Asie. Les pommes de Kirevsk sont remarquables par leur énorme grosseur : un seul de ces fruits pèse quelquefois jusqu'à 2 kilogrammes. Les pommes *nalivniè,* c'est-à-dire remplies d'un suc transparent, des gouvernements de Moscou et de Vladimir, sont très-estimées : on les croirait artificielles. Les pommes de Kalouga et de Rostof, et les cerises de Vladimir, sont particulièrement connues. On fabrique en quantité du cidre et du vin de cerises; ce dernier surtout dans les steppes. Mais le fruit le plus commun en Russie, et dont la consommation passe toute croyance, ce sont les noisettes. Les provinces méridionales produisent des fruits du sud : le melon, l'arbouse et le melon d'eau, dont il se fait aussi une grande consommation en été, y viennent en abondance.

Le pays d'Astrakhan fournit du *coton* et de la *garance*. Cette plante tinctoriale croît aussi dans la Tauride et sur les bords du Volga et de l'Oka. Le poivre croît sur les rives de la Samara.

Il reste à parler des *forêts,* source de richesses qui restera longtemps inépuisable, et qui le serait à un plus haut degré, si elles étaient entretenues d'une manière plus méthodique et plus soignée. Toutefois, depuis

1802, année où fut publié un règlement forestier, cette branche de l'économie rurale a fait de grands progrès. Soixante-dix millions d'arpents russes, ou *dessaitines* (76 millions d'hectares), sont encore absolument couverts de pins, de sapins et d'autres arbres à aiguilles, sans compter les chênes, les érables, les hêtres, les peupliers et les charmes, qui tous ne sont pas rares dans les latitudes qui ne dépassent pas le 52e degré, et les bouleaux, qui viennent encore dans les contrées les plus boréales. Les pins, les sapins, les tilleuls et les bouleaux, sont les arbres les plus communs; ces derniers dominent jusqu'au 55e degré de latitude, au-dessus duquel on trouve encore de vastes forêts de pins et de sapins. Le gouvernement de Novgorod et celui de Tver sont surtout couverts de forêts; la forêt de Volkhonski, qui s'étend jusque vers les collines de Valdaï, est une des plus vastes que l'on connaisse. Dans le gouvernement de Perm, sur 19 millions d'hectares, 18 millions sont couverts de forêts. Ces bois immenses sont un grand bienfait pour un pays situé sous un ciel si inclément, ils le défendent en partie contre les vents des mers glaciales. Les provinces situées vers le sud n'ont pas le même besoin; aussi sont-elles dépourvues de bois au point qu'on y brûle de l'herbe et de la fiente.

Le règne animal offre à la Russie européenne des ressources importantes. Les rennes sont les animaux les plus utiles de la zone arctique; un riche habitant de ces contrées en possède quelquefois des troupeaux de 20,000 à 50,000. Le cheval y forme la richesse du paysan, et le principal objet de luxe du seigneur russe ou tatare. Le plus pauvre villageois possède au moins un de ces animaux; un khan nomade en a souvent jusqu'à 10,000. La race la plus commune se distingue par la laideur de ses formes, mais elle est sobre, agile, infatigable; les plus belles se trouvent chez les Kirghiz, les Kalmouks et les Bachkirs. L'âne est un animal très-répandu dans la Tauride; la même contrée possède une espèce voisine appelée le *djiguetai,* ou mulet sauvage, et le chameau à une ou deux bosses. Le bœuf russe est généralement d'une petite taille; néanmoins ceux l'Ukraine, de la Podolie et de la Volhynie sont d'une très-belle race; les plus estimés sont ceux du gouvernement d'Arkhangel, et les veaux de Kholmogori pèsent quelquefois jusqu'à six quintaux. Le mouton russe n'est couvert que d'une laine dure et grossière; mais la race commence à s'en améliorer depuis l'introduction des mérinos et des moutons de Saxe. On estime que le nombre des bêtes à laine s'élève en Russie à près de 60,000,000; plusieurs riches particuliers en possèdent des troupeaux de près de 50,000. Toute l'Europe occidentale connaît cette jolie fourrure que l'on obtient en dépouillant les

jeunes agneaux de la Tauride. Le cochon se trouve aussi en grande quantité, surtout vers le nord; ses soies forment un objet majeur d'exportation. Les chèvres de toute espèce sont communes chez les peuples nomades, où des particuliers en possèdent des troupeaux de 1,000 têtes et au delà. La chèvre tachetée des Kirghiz, à poil fort long, est sans cornes, et sa figure est singulièrement laide; celle de la Grousinie se recommande par la finesse de son poil. La *kaberga,* ou chèvre sauvage de la Tauride, vit sur les hautes montagnes.

Parlons maintenant des animaux sauvages. La chasse, qui se fait par bandes nombreuses, est le plaisir de la noblesse russe; le cerf, le daim, l'élan, l'ours, le loup, le lynx et le lièvre sont poursuivis avec ardeur dans ces sortes d'expéditions. Les belettes, les fouines, les renards, les marmottes, les martes, les rats-taupes et les hamsters, sont communs en Russie; on trouve, jusque dans les régions centrales, le lièvre hybride, qui blanchit en hiver, mais incomplètement. Les bords de l'Oural nourrissent des loutres, et ceux du Volga et de la Kama le desman (*mygale moscovitica*), la gerboise naine (*dipus minutus*), et deux espèces de campagnols.

La Russie possède aussi un grand nombre de volatiles : tels que la perdrix, la gélinotte, le coq de bruyère, la bécasse, la bécassine, l'oie, le canard sauvage et l'outarde. Les côtes septentrionales, et principalement celles de la Nouvelle-Zemble, nourrissent une multitude de canards de l'espèce appelée *anas mollissima,* qui fournit l'édredon. Quelques espèces, comme le pigeon et le corbeau, y sont plus nombreuses que dans les autres contrées de l'Europe, parce que, chez le peuple des campagnes et même des villes, le premier est un objet de vénération, comme le symbole de l'Esprit-Saint, et que le second passe pour purifier l'air en se nourrissant des substances animales en putréfaction. Il serait trop long de citer tous les oiseaux de passage ou particuliers à la Russie; il suffit de dire que les oiseaux remarquables par leur chant, à l'exception du rossignol, sont les seuls qui n'y soient pas en grand nombre.

Dans les rivières et les lacs, on pêche une quantité prodigieuse de poissons, qui, dans de vastes contrées, sont presque la seule nourriture de toute la population, et qui, pendant les longs carêmes, tiennent partout lieu de viande, dont l'Église interdit l'usage. La pêche du Volga et celle de l'Oka sont surtout productives. Sans parler des carpes, des brochets, des truites, des harengs, surtout de ceux qu'on nomme *reipouchki,* et des sardines (*strœmlinge*), nous citerons les esturgeons et les belougues, ainsi que les saumons, les lamproies marinées et les maquereaux de la Crimée. Le sterlet du

Volga n'est qu'une nuance de l'esturgeon ; ses œufs, ainsi que ceux de la belougue, donnent le caviar, dont la consommation est immense en Russie. Un seul sterlet en donne de 5 à 15 kilogrammes ; et, d'une seule belougue, on peut en recueillir, dit-on, jusqu'à 60 kilogrammes. Ce sont les Cosaques de l'Oural qui font le meilleur caviar. La pêche de l'esturgeon est en général d'un grand rapport. Les côtes, visitées par des cachalots, des baleines et d'autres cétacés, et où l'on recueille beaucoup d'huîtres et de moules perlières, fournissent encore des morues et une abondance de harengs, dont la plus grande pêche se fait dans la mer de Kamtchatka. Toutes ces pêcheries russes donnent annuellement un produit net de plus de 10,000,000 de roubles.

Parmi les insectes utiles qui vivent sur le sol russe, nous n'en citerons que trois espèces : l'abeille donne une quantité prodigieuse de cire et de miel, substances d'un grand usage dans un pays où le culte des images est répandu dans toutes les classes, et où l'hydromel remplace le vin chez le peuple. Le ver à soie est une richesse pour les provinces voisines du Caucase. Le *coccus polonorum*, qui vit en Ukraine sur une plante nommée *polygonum minus*, donne une belle couleur cramoisie, et remplace la cochenille. On ne connaît cet insecte que depuis peu d'années, mais il donne un produit considérable.

Terminons cet aperçu physique par quelques mots sur le système hydrographique de la Russie européenne. Son sol est si légèrement ondulé, que ce serait abuser de la valeur des mots que de considérer comme de véritables bassins les espaces que parcourent les fleuves de cette contrée, bien qu'elle renferme cependant les plus importants cours d'eau de l'Europe. Il ne serait peut-être pas plus exact de donner le nom de bassins à la mer Noire et à la mer Caspienne, à l'Océan glacial et à la Baltique, où ces fleuves vont porter leurs eaux ; nous préférons désigner par la dénomination de *versants* les pentes du sol qui s'inclinent vers ces mers, et nous les nommerons versants *taurique*, *caspien*, *glacial* et *baltique*. Le *versant taurique*, que nous désignons ainsi parce que tous les cours d'eau qui y descendent ont leurs embouchures autour de la presqu'île de la Tauride, est arrosé par le *Dniester*, le *Dnieper*, le *Boug* et le *Don* ; le *versant caspien*, dont les eaux se jettent dans la mer Caspienne, est sillonné par le *Térek*, le *Volga*, l'*Oural* ; le *versant glacial*, formé des terrains inclinés vers la mer Blanche et l'Océan glacial, est arrosé par la *Petchora*, le *Mezen* et la *Dvina du nord* ; enfin le *versant baltique* comprend tous les cours d'eau qui descendent dans la Baltique, dont les plus importants sont le *Torneo*, ou le

Tornea, la *Néva*, qui sort du lac Ladoga, la *Dvina du sud*, ou la *Duna*, et le *Niemen*.

Un vaste système de canalisation, dont la conception est due au génie de Pierre I[er], embrasse la plupart des grands cours d'eau de la Russie. Il existe trois communications entre la mer Caspienne et la mer Baltique : au sud, elle se fait par le canal de *Vouichni-Volotchok*, au moyen de la Tvertsa, au milieu par le canal de *Tikhvine* et la Mologa ; au nord, par le canal de *Marie* et les eaux de la Chexna.

Le canal de *Vouichni-Volotchok* joint, au moyen de la Tsna et de la Chlina, la Tvertsa au Msta. Celle-ci se jette dans le lac Ilmen, d'où sort le Volkhof, rivière navigable qui se jette dans le lac Ladoga. Ce canal a trois quarts de lieue de long et trois écluses. Le canal de *Tikhvine*, commencé et achevé sous le règne d'Alexandre, unit la Tikhvinka à la Somina. Le canal de *Marie*, achevé en 1808, joint la mer Caspienne au golfe de Finlande à la mer Blanche, par l'intermédiaire du lac Onéga. Il unit le Kovja et la Vouitegra. Le canal de *Ladoga*, commencé en 1718, et ouvert en 1731, forme le point de réunion des trois systèmes exposés ci-dessus : 16 écluses y conduisent les eaux de plusieurs rivières ; 16 autres servent à faire écouler dans le Ladoga les eaux superflues ; 25,000 transports de toute espèce, portant une valeur de 200 millions de francs, franchissent annuellement sa principale écluse, celle de Schlusselbourg. Le canal de *Novgorod* ou de *Sievers*, achevé en 1802, est destiné à faciliter la communication ouverte par celui de Vouichni-Volotchok. Sa longueur est d'environ 2 lieues ; il fait éviter la navigation, souvent dangereuse, du lac Ilmen. Le canal de *Svir* en a 10 de longueur : il se rattache au système de celui de Marie. Le canal de *Siass* est entre celui de Ladoga et celui de Svir. Celui de *Koubensk*, ou du *duc Alexandre de Wurtemberg*, joint la Chexna au lac de Koubensk, et en réunissant le Volga, la Néva et la Dvina, il ouvre une communication entre la mer Baltique, la mer Blanche et la mer Caspienne. Le canal du *Nord* (*Severo Iekaterinski*), commencé sous Catherine I[re], et terminé en 1820, a presque le même but que le précédent : en réunissant la Keltma au Dgouritch, il ouvre une route par eau entre Arkhangel et l'intérieur de l'Empire.

D'autres canaux forment un autre système de communication de *Fellin* en ouvre une entre le golfe de Riga et celui de Finlande, en rendant l'Embach navigable ; le canal de *Verro* joint de même l'Aa et la Touda ; le canal de *Veliki-Louki* unit aussi la Dvina et la Néva ; le Dnieper et la Dvina entrent en rapport par le canal de la *Bérésina* ou du *Lepel* ; le canal

d'*Oginski* joint la Baltique et la mer Noire, en réunissant le Dnieper et le Niemen par le Chtchara et le Pripetz : il a 11 lieues de longueur et 10 écluses; le canal de *Courlande* unit le Niemen à la Dvina; celui du *duc Jacques* joint le Niemen à la Vindau; on évite les cascatelles de cette rivière en suivant celui de *Goldingen;* le canal *Royal* joint le Boug au système du Dnieper, au moyen du Pripetz et du Styr. Enfin, on termine en ce moment un canal d'une grande importance commerciale pour la Finlande, c'est celui de *Saïma,* qui doit unir le lac Saïma au golfe de Finlande; ce canal a environ 50 kilomètres de longueur, sa pente qui, du lac au golfe, est de 100 mètres, est rachetée par 28 écluses, il vient aboutir près de Wiborg[1].

LIVRE CENT QUARANTIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Russie d'Europe. — Première section. — Russie méridionale.

La *Russie méridionale,* que nous allons maintenant parcourir, correspond à l'ancienne région des *plaines Scythiques.*

Prenons pour guides les fleuves. Le *Dniester* ou *Dniestr* et *Dnestr* se présente le premier. Sorti d'un lac au pied des Carpathes, il descend de la Galicie, roule avec impétuosité ses eaux jaunâtres à travers des bancs de rochers, et forme près de Iampol une cascade que les bateaux ne peuvent remonter. Plus bas il prend une marche tranquille, et se termine dans le large lac d'*Ovidovo,* ou des Brebis. Au sud du Dniester s'étend le nouveau *gouvernement* russe *de Bessarabie,* formé de la contrée de ce nom, plus de la partie de la Moldavie à l'est du Pruth ou Prouth.

La Moldavie orientale présente dans sa partie septentrionale une suite de collines boisées couvertes de chênes, de hêtres, de tilleuls, entremêlées de champs de maïs, d'orge et de millet, ainsi que de vignobles et de vergers; à mesure que l'on descend le long des deux fleuves, les collines s'abaissent, les forêts diminuent, mais la contrée conserve toujours sa physionomie agréable. Les *Moldovény's* composent la presque totalité des habitants; cette nation, qui respire ici sous un sceptre chrétien, commence à se civiliser, à quitter ses habitudes d'ivrognerie et de paresse, à cultiver

[1] Il ne sera livré à la circulation qu'en 1854. Voyez les *Notes sur le voyage en Finlande;* par M. le prince *Em. Galitzin.* 2 vol. in-8°, 1852.

son fertile territoire, que, sous la double tyrannie des hospodars et des musulmans, elle abandonnait en grande partie aux troupeaux. Les corvées ont été extrêmement réduites. Le culte grec oriental rapproche les Moldovény's du peuple russe; leur dialecte valaque, ou daco-romain, ne diffère guère de celui de la Moldavie occidentale.

Parmi les villes nous devons remarquer *Khotine,* ou, d'après l'orthographe polonaise, *Choczym,* que l'on prononce *Khotchime,* jadis la forteresse la plus septentrionale de l'Empire ottoman, dont elle était censée un des boulevards; elle renfermait près de 20,000 habitants, dont aujourd'hui il ne reste pas un dixième; la citadelle a été construite par des ingénieurs français. Malgré sa faible population, cette cité n'en est pas moins une place d'armes encore importante. *Kichenau* ou *Kichenev,* ou mieux *Kichenef,* siége des autorités civiles et ecclésiastiques du gouvernement de Bessarabie, occupe un espace immense, avec plusieurs collines, par la largeur démesurée de ses rues et par les jardins qui entourent chaque maison. Les masures en terre sont très-nombreuses dans les anciens quartiers; mais les quartiers neufs, bâtis en pierre et en argile, offrent un aspect élégant. Cette ville passe pour avoir environ 40,000 habitants. *Orhey* ou *Orkey,* près d'un lac orné d'une jolie île, n'est qu'une petite cité où se tiennent plusieurs foires; *Soroka,* non loin d'une abondante carrière de salpêtre, sur la rive droite du Dniester, n'est à proprement parler qu'un misérable bourg. Les habitants de la forêt de *Kigiesch,* sur les anciennes limites de la Bessarabie et de la Moldavie, se nomment *Kodrènes;* ils parlent le moldave.

La *Bessarabie* n'est, dans le sens physique, que le bas pays de la Moldavie. Plus d'arbres; à peine quelques buissons le long des rivières; d'immenses amas de roseaux couvrant les lacs et les marais; entre ces bas-fonds aquatiques, des pâturages verdoyants, où le bœuf, le buffle et le *bison* errent parmi des herbes plus élevées que leurs cornes; ensuite des terrains labourables, où le millet donne le centième grain, l'orge le soixantième; près d'un lieu nommé *Babahda,* les plus belles pêches de l'Europe; près d'*Ismaïl,* d'excellents abricots; dans l'été une chaleur desséchante, qui fait disparaître les rivières intermédiaires entre les deux grands fleuves, et réduit les habitants à boire l'eau de leurs fontaines, jadis creusées et entretenues par les Tatars avec des soins religieux; dans l'automne, des pluies non interrompues, qui font naître un grand nombre de petites rivières, de marais et d'étangs. Si nous ajoutons à ces traits que le safran et la garance y croissent sans culture; que le cheval et le mouton y existent dans l'état

sauvage, et que les cerfs, les chamois, les loups et les lièvres y abondent ; que les *limans* ou *limanes*, golfes situés à l'embouchure des fleuves, nourrissent des *sterlets*, des *belouga's* ou *trigles*, des carpes énormes et d'autres poissons ; que les tribus volatiles et nomades des cigognes et des grues semblent avoir ici un de leurs grands rendez-vous, nous aurons tracé le tableau physique de cette contrée.

Parmi les endroits remarquables de la Bessarabie, nous nommerons *Bender*, en russe *Bendery*, en moldave *Tighin*. Cette ville qui gardera longtemps le souvenir de Charles XII, compte environ 2,000 habitants. Elle est divisée en deux parties distinctes : la citadelle et la cité. Le Dniester coule au pied de Bender entre des berges très-profondes. C'est près de cette ville que le célèbre Patiomkine (Potemkin) rendit le dernier soupir. *Varnitza*, où Charles XII, avec une poignée de ses fidèles, défendit sa maison royale contre des milliers de Turcs ; *Akerman* ou *Bielgorodok*, l'antique *Tyras*, ayant quelques bons édifices, un port formé par le *liman* du Dniester, 4,000 habitants, grecs, arméniens et juifs, qui font, entre autres, le commerce du sel ; le bourg de *Tabak-Bolgrad* ; *Kilia* ou *Kiliia*, ville commerçante sur la rive gauche de la principale branche du Danube, et que sa situation peut rendre un jour très florissante ; enfin *Ismaïl* ou *Izmaïl*, forteresse qui comptait, en 1789, près de 30,000 habitants, presque tous massacrés dans la terrible journée où Souvarow l'ayant prise d'assaut, changea ses 17 mosquées et ses bazars en un amas de cendres et de ruines. Cette ville, qui compte aujourd'hui 22,000 âmes, et dont les Russes entretiennent avec soin les fortifications, est un point militaire important.

La Bessarabie, habitée anciennement par les Scythes, les Sarmates, les Gètes, les Bastarnes, paraît avoir été quelquefois l'objet de l'intelligente ambition des Romains. On attribue à ce peuple une muraille gigantesque, dont les restes s'étendent depuis Kichenef jusque dans la Tauride : c'est, disent les habitants actuels, un ouvrage des génies ; elle paraît avoir été destinée à défendre les villes maritimes et commerciales contre les peuples nomades. Elle doit son nom à un chef de la tribu des *Comans*, appelé Bessarab ; les habitants sont désignés, pour la première fois, sous le nom de *Bessarabeni*, dans un passage relatif à l'année 1259, par l'archidiacre anonyme de Gnesen, qui écrivit sa chronique en 1395.

Le *Dnieper*, ou *Dniepr* et *Dnepr*, le *Borysthène* des anciens, arrose trois gouvernements russes, Iekaterinoslaf, Kherson et la Tauride, formés de la ci-devant Petite-Tatarie. La géographie physique ne voit ici que deux régions, la plaine continentale et la presqu'île de Tauride ou de la Crimée.

La première est limitée au nord par une enceinte de collines granitiques et schisteuses, semées de blocs de granit, enceinte qui paraît marquer la dernière terrasse du plateau central de Russie, dont la pente vers la mer Noire, depuis les environs de Moscou, de Kalouga et de Toula, est évaluée à 5 ou 600 mètres.

C'est en serpentant entre des blocs de granit, de roches feldspathiques et des bancs de calcaire ancien, que le Dnieper forme ses cataractes et ses tourbillons, parmi lesquels il y en a treize de remarquables ; tous disparaissent au printemps pendant les hautes eaux, et on peut alors, avec quelques efforts, remonter le fleuve en canot. Le Dnieper, qui sort d'un marais au pied du plateau de Valdaï, reçoit à droite la Bérésina et le Pripetz, à gauche la Sozna, la Dezna, le Psiol et une foule de moindres rivières. Il est le courant central d'un très-grand et très-fertile bassin ; il communique par des canaux avec les bassins de la Duna et du Niemen ; mais ses chutes, le peu de profondeur de quelques-uns de ses affluents, le nombre de moulins flottants dont il est encombré, les glaces qui le couvrent au nord de Kief, du 1er novembre au 1er avril, et plus bas depuis le milieu du mois de décembre jusqu'au 1er mars, par-dessus tout le défaut d'industrie et de soins, diminuent son importance commerciale. Ses eaux, comme celles de beaucoup de ses affluents, passant par des bancs de craie et par des marécages, manquent de douceur et de limpidité ; mais les esturgeons, les carpes, les aloses, les brochets et d'autres poissons aiment ses flots troubles. Toutes les îles du Dnieper que les hautes eaux ne couvrent pas fourmillent de serpents. Ces îles produisent des raisins nommés *birioussa*, de la même grosseur que ceux de Corinthe ; sont-ils de la même qualité? Les chats, devenus sauvages, y poursuivent une espèce de musaraigne, le *sorex moschatus*. Les Cosaques Zaporogues avaient établi leurs asiles militaires dans les îles qui s'étendent depuis les chutes (*porogues*) jusqu'au confluent du Bazoulouk, où était leur *setcha*, ou camp principal.

Le *gouvernement de Kherson* offre, en général, un sol argileux, entremêlé de sable, tout à la fois fertile en pâturages et en céréales ; sa fertilité cesse vers l'embouchure des rivières, où le terrain est presque partout marécageux, et près de la côte, où il est à la fois couvert de sables arides ou de marais fangeux. Ce pays est un peu boisé ; ce n'est que vers le nord, dans les environs d'Élisabethgrad, que l'on trouve quelques forêts considérables. Partout ailleurs on voit çà et là s'étendre de vastes espaces dépourvus d'arbres, mais où se développe une belle végétation, quelquefois même trop active. On y récolte de bons melons et une grande quan-

tité de grains; les exportations en céréales que fait Odessa en sont la preuve la plus convaincante.

Le *gouvernement d'Iekaterinoslaf* présente un sol analogue à celui de Kherson : même rareté de bois, même fertilité, même richesse de pâturage, même douceur de température. On n'y trouve quelques forêts que sur les bords de la Samara et du Kalmious. La richesse du pays consiste principalement en brebis, en chevaux et en abeilles; il est souvent ravagé par des nuées de sauterelles.

Parcourons le gouvernement d'Iekaterinoslaf. Chef-lieu de gouvernement, siége d'un évêque dont le diocèse comprend aussi les gouvernements de Kherson et de Tauride, la ville d'*Iekaterinoslaf*, peuplée aujourd'hui de 15,000 âmes, doit sa fondation à Catherine II, qui posa la première pierre de la cathédrale en présence de l'empereur Joseph II. C'est près de cette ville que commencent les cataractes du Dnieper, qui s'étendent sur une longueur de 18 lieues. A 7 lieues au nord-est d'Iekaterinoslaf, *Novo-Moskovsk*, ou *Novo-Moskofsk*, chef-lieu de district, renferme une église avec 8 à 10,000 habitants. Une grande route conduit de cette ville à celle de *Pavlograd*, où l'on ne trouve qu'une église et quelques maisons. La même route passe à *Bakhmout*, qui fut fondée, en 1708, à l'occasion des sources salines qu'on y découvrit; mais l'acquisition que le gouvernement russe fit de Kinbourn et de la Crimée, fit abandonner cette branche d'industrie par la facilité que l'on eut de se procurer du sel à meilleur prix dans ces nouvelles possessions. Bakhmout est bâtie sur la petite rivière du même nom qui se jette dans le Donetz; elle est à environ 60 lieues d'Iekaterinoslaf. On a découvert dans ses environs une houillère fort riche qui fournit aux besoins des habitants et à l'entretien d'une mine de fer, d'une mine de cuivre et d'une fonderie de canons très-considérable. Cette ville a 5 églises et 4,000 habitants.

Dans la partie méridionale du gouvernement, on voit le fort d'*Alexandrovsk*, qui, depuis 1776, est devenu une douane importante et une petite ville de commerce. Plus loin, sur la rive droite du Dnieper, s'élève *Nikopol*, bâtie à l'endroit où les Cosaques Zaporogues entretenaient un bac; ils la nommèrent Nikitine-Rog. Enfin *Marioupol*, à l'embouchure du Kalmious, dans la mer d'Azof, renferme deux églises et 3,500 habitants. On y fabrique du maroquin rouge; son petit port fait un grand commerce de blé; elle est peuplée de Grecs que Catherine II fit transporter de Crimée en 1784.

Entrons dans le gouvernement de *Kherson*. La ville de ce nom occup

une grande étendue sur la rive droite et près de l'embouchure du Dnieper, qui se développe sur une largeur d'une lieue et demie. Elle est divisée en quatre quartiers : la forteresse, l'amirauté, le faubourg grec et celui des marins. Les cendres de son fondateur, Potemkin, favori de Catherine II, reposent dans les caveaux de sa cathédrale. Depuis qu'Odessa a pris un grand accroissement, Kherson a vu diminuer d'année en année ses chances de prospérité. Son port est moins fréquenté, et son commerce est bien diminué; elle compte 29,000 âmes et elle est le siége d'un évêché catholique.

Oczacof ou *Otchakof,* forteresse jadis importante pour la Turquie, n'est plus remarquable que comme l'endroit où les grands bâtiments s'arrêtent; de même que le fort de *Kinbourn,* situé vis-à-vis Otchakof, elle a perdu ce grand intérêt qui jadis anima l'éloquence de Pitt et de Fox au sein du parlement britannique.

La ville la plus importante de la Russie méridionale est *Odessa,* brillante création des circonstances, aidées par l'habileté du duc de Richelieu. Cette grande ville, qui doit surtout sa prospérité à la franchise de son port, compte 72,000 habitants, en y comprenant ceux des deux villages qui composent sa *régence urbaine.* Elle exporte les blés, les bois, les cires, les peaux de l'Ukraine, et en général toutes les marchandises qui descendent le Dniester et le Bug ou Boug; elle importe les vins et les fruits de la Méditerranée, les cuirs et les soieries du Levant, et les autres articles permis de luxe étranger. Elle est bâtie sur un terrain incliné au bas duquel est le port, construit de manière à pouvoir recevoir jusqu'à 300 navires. Entre la ville formée de maisons en pierres et le port, une rangée de belles casernes lui donne un aspect imposant. Ses rues sont droites et bien pavées, ornées de trottoirs et de deux rangées d'arbres. Sa principale église, l'amirauté, la douane, la bourse, le théâtre, le lazaret, l'hôpital civil et le lycée, sont de beaux édifices. Sur l'esplanade qui domine la baie on a élevé une statue en bronze à la mémoire du duc de Richelieu, et de la base de ce monument un magnifique escalier de 200 marches en pierre descend jusque sur la plage. Parmi les principaux établissements d'instruction dont cette ville est pourvue, on doit citer le lycée Richelieu, fondé en 1818, et considéré comme une des meilleures écoles de l'Europe; une école d'horticulture avec un immense jardin botanique; une bibliothèque de 25,000 volumes, un musée où l'on a rassemblé tous les objets d'antiquité qui ont été trouvés, soit en creusant le port d'Odessa, soit aux environs de Nikolaïef près de *Stomoghil,* à l'endroit où fut fondée, 655 ans avant notre ère, Olbie, colonie des

Milesiens; une école de langues orientales. Les édifices de cette ville sont nombreux : elle renferme 28 églises, 7 casernes, 3 hôpitaux. L'industrie y compte plusieurs établissements importants, tels que des distilleries de grains, des brasseries et des manufactures d'étoffes de laine, de soieries, de savon, etc. Le commerce surtout y prend un accroissement considérable : la valeur des exportations est annuellement de 50,000,000 de francs, et celle des importations de 30,000,000 de francs; elle est en rapport direct avec Constantinople par une ligne de paquebots à vapeur.

Dans l'intérieur, nous remarquerons *Ielisavetgrad* ou Elisabethgrad, dans une plaine riante sur l'Ingoul, ville florissante avec 10,500 habitants, dont beaucoup d'origine servienne et la plupart *roskolnicki,* ou attachés à l'ancien rite de l'Eglise gréco-russe.

Sur le confluent du Boug et de l'Ingoul, s'élève la nouvelle ville de *Nikolaïef,* arsenal maritime, siége d'une amirauté, ornée de beaux édifices, mais mal pourvue d'eau et de bois. Cette ville, de 30,000 âmes, possède de vastes chantiers pour la marine impériale; son port sert de station à une partie de la flotte de la mer Noire.

Le pays entre le Dniester et le Dnieper forme deux régions distinctes : dans celle du nord s'étendent encore quelques collines couvertes en partie de superbes forêts de chênes, de tilleuls et de peupliers; dans celle du sud, quoique offrant un terreau grisâtre et favorable au blé, la plaine dépourvue d'arbres, et souvent desséchée par les vents brûlants, reste encore presque inculte et abandonnée aux troupeaux. Le sol, au moment où on le défriche, paraît complétement imprégné de salpêtre; mais dès que cette substance nuisible à la végétation a diminué, le froment *arnaute,* le millet, les melons-arbouses, y réussissent à merveille. Le fruit farineux du *cratœgus aria* remplace le froment pour la classe indigente. Les peupliers de Grèce ornent les bords des fleuves. Les jardins, fréquents aux environs des villes, produisent des fruits de toute sorte et en bonne qualité; mais la vigne, quoique fournissant sept espèces de raisins, ne donne encore qu'un vin bien aigre.

Diverses espèces de rats et de souris, entre autres le *myoxus,* le *souslik,* ou *mus citillus,* la marmotte russe (*arctomys*), la marte-tigre (*mustela sarmatica*) · l'antilope saïga, des essaims de perdrix, de cailles, de bécasses, habitent les broussailles des steppes. Les sauterelles dévorent souvent la récolte, lorsque les hirondelles de mer ne réussissent pas à les détruire. Le froid atteint dans des moments 24 degrés, tandis que la chaleur des étés dessèche les rivières.

Tout ce que nous venons de dire convient à la contrée située entre le Dnieper et la mer d'Azof ; seulement le pays des collines boisées forme une lisière plus étroite ; les steppes s'étendent davantage et présentent un sol moins fertile aux colons disséminés de loin en loin. Les eaux saumâtres, les marécages et les landes sablonneuses se multiplient devant les regards fatigués.

Traversons la steppe de Marioupol, et arrivons à *Taganrog*, sur la côte d'une presqu'île dans la mer d'Azof. Cette ville, bâtie sur un promontoire dans une position salubre, reçoit 13 à 1400 petits bâtiments dans son port ; elle exporte à peu près les mêmes objets qu'Odessa, plus les pelleteries de la Russie orientale. Célèbre par un caprice de Pierre le Grand, qui voulait en faire une de ses capitales, elle l'est encore davantage par la mort d'Alexandre Ier, qui, jaloux de visiter ses provinces, y fut atteint de la fièvre de Crimée. Un monument en bronze consacre le souvenir de cet événement. Taganrog est défendue par une forteresse, quelques bastions et des fossés mal entretenus. Son marché est grand et pourvu de nombreuses boutiques en bois. Sa population est de près de 12,600 âmes. Le port de Taganrog est d'une nécessité absolue pour la Russie, à ne pas même le considérer sous le rapport des avantages commerciaux. Ce n'est que là que l'on peut se procurer les mâts, les fers et autres objets de construction pour la flotte. On y livre les fers de Sibérie, les bois de construction que le Don et le Volga servent à transporter de ce lieu par des bâtiments à Kherson, Nikolaïef, Odessa et Sévastopol. On en exporte aussi le charbon de terre que l'on exploite autour de la source de Cryncka et du Severnoï-Donetz, à 30 lieues de la ville. La navigation est interrompue ici dans les mois d'hiver, parce qu'à cette époque la route de Kertche et une grande partie de la mer d'Azof sont gelées. La mer gèle communément en décembre et reste dans cet état jusqu'au mois de mars, mais le charriage des glaces dans le Bosphore empêche toutefois plus tard la navigation. La plus grande profondeur de la mer d'Azof, qui se réduit de jour en jour aux dimensions d'un lac, ne dépasse pas 12 à 15 mètres. Sa profondeur moyenne est de 2 mètres.

Un district dépendant du gouvernement de Iekaterinoslaf, mais isolé au milieu des terres des Cosaques, renferme la florissante ville arménienne de *Nakhitchevane* ou *Nakhcivan*, ville de 9,000 habitants, occupés de manufactures de soie, de coton et autres. Environnée d'une forêt de mûriers, cette ville, bâtie à l'orientale, se présente avec agrément, mais les environs sont fiévreux. Un archevêque arménien réside dans un couvent, près

de la ville. De nombreux bazars font de Nakhitchevane un riche entrepôt qui inonde, dans l'occasion, toutes les foires du pays.

Rostof, chef-lieu de district, est bâtie sur le bord d'un très-beau lac que les Mordouans appelaient anciennement *Caova.* On ignore quand et par qui elle fut fondée ; jadis elle était la capitale d'un petit État que formaient les Méris, ou Tchouds, dans cette contrée. Elle est entourée d'un rempart de terre et d'un fossé rempli d'eau. La ville renferme 24 églises et 8,000 habitants. Les jardiniers de Rostof sont renommés pour leur habileté, et les femmes pour leur beauté. *Azof* voit tomber ses fortifications et se multiplier ses jardins fruitiers. Son nom, qu'elle donne à la mer voisine, on prétend qu'elle le doit à un prince Polovtzien nommé Azouf.

Toute cette étendue de pays, avec la Tauride, a été quelquefois comprise sous le nom de *Nouvelle-Russie.* C'est une acquisition de la bravoure et de l'industrie sur les Tatars et sur la nature. Les Russes y sont les plus nombreux ; et la population abondante de la Petite-Russie s'y répand surtout le long du Dnieper. Mais le gouvernement impérial a appelé des colonies de toutes les nations. Un ramas de Serviens, d'Arnautes ou Albanais, de Valaques et de Moldaves, peuple, depuis 1754, le district entre le Dnieper et l'Ingoul ; mais, à présent, ces colons sont fondus en grande partie dans la population russe. Quelques Polonais ont cherché un asile dans les environs d'Odessa. Dans la steppe de Nogaïs, les colonies sont clair-semées. Les Grecs se sont multipliés sur les bords de la Berda, qui roule des grenats parmi ses sables. Plus au sud-est, les *Doukhoborzes,* espèce de quakers russes, habitent une dizaine de villages. Au milieu de ces établissements européens, 300,000 *Tatars Nogaïs*, après avoir brûlé leurs voitures nomades, se sont fixés dans 73 villages.

C'est une chose bien intéressante pour le voyageur philosophe, que de voir quelques-uns de ces colons modernes, dépourvus de bois de construction, s'emparer des anciens tertres funéraires qui abondent dans ces contrées, pour s'y loger, en faisant servir les voûtes de ces tombeaux comme de toits aux cavernes qu'ils creusent dessous. Ces *tumulus*, nommés en tatar *khourghan's*, extrêmement fréquents dans toute la Nouvelle-Russie, appartiennent aux divers peuples qui ont temporairement fixé leur demeure dans ces contrées. On y a trouvé des ustensiles semblables à ceux des Hongrois ; d'autres *khourghan's* sont formés de dalles de pierre à l'instar des tombeaux scandinaves. D'autres monuments, surtout de nombreuses inscriptions enfouies sous des ruines, signalent l'existence des colonies grecques, depuis le Danube jusqu'au Borysthène. Ces traces se

multiplient encore davantage sur les rivages de la péninsule taurique, où nous allons pénétrer.

Un golfe de la mer Noire et un autre de la mer d'Azof, en laissant entre eux un isthme très-étroit, limitent du côté septentrional la péninsule de la *Crimée* ou *Krimée* (*krim adassi*) la *Chersonèse Taurique* des anciens, aujourd'hui la Tauride; la mer d'Azof en baigne la partie orientale, que le détroit de Ienikaleh, jadis le Bosphore Cimmérien, sépare d'une partie de l'Asie. Les côtes méridionales et occidentales sont baignées par la mer Noire. La partie située au nord du cours d'eau ou torrent appelé Salghir, offre à l'œil une plaine sans bornes, un peu sablonneuse dans l'extrémité occidentale, surchargée de sel et remplie de marais salants dans sa partie septentrionale, vers l'isthme de Pérékop, labourable et même fertile vers le sud. Le golfe oriental, nommé *Sivach*, ou la mer *Putride* (*Gniloï-More*) reçoit les eaux de la mer d'Azof par une étroite ouverture lorsque les vents soufflent d'est; mais, dans le cas contraire, ce marais découvre jusqu'à la distance de 10 kilomètres la fange hideuse qui recouvre son fond; ses exhalaisons se répandent au delà de Pérékop. Les salines, les troupeaux de moutons à large queue, le froment arnaute sont les richesses de cette plaine, où l'air empreint d'exhalaisons impures, menace de fièvres dangereuses les nouveaux colons.

Un spectacle bien différent se présente dans le midi, où une petite chaîne de montagnes borde la mer Noire. Le plus haut sommet est situé au sud-est de Symphéropol; sa forme ressemble parfaitement à celle d'une tente, ce qui l'a fait nommer par les anciens Grecs *Trapezos*, par les Tatars *Tchatir-dagh*, et par les Russes *Palath-Gora*. Il faut trois grandes heures de marche pour parvenir à son sommet, mais on est amplement dédommagé des fatigues du chemin par la vue magnifique dont on jouit de tous côtés. Quel beau coup d'œil *autrefois*, lorsque, sous la domination des Tatars, elle était remplie de villes florissantes! On y remarque très-distinctement, vers le nord, Pérékop; vers l'ouest et le sud, l'œil plane sur la mer Noire; on découvre, dans le lointain et vers l'est, la mer d'Azof. Sa plus grande élévation est de 1,540 mètres. Ce sont les sources qui sortent des cavités de ces rochers qui donnent naissance au *Salghir*, et qui alimentent une infinité de ruisseaux que l'on voit serpenter de tous côtés. Ces cours d'eau, avant d'arriver au pied de la montagne, forment un très grand nombre de petites cascades. Les cavernes ne manquent pas dans ces montagnes calcaires; celles de *Bobatagh* ont servi d'asile aux anciens habitants.

De tout l'Empire russe, la partie la plus tempérée et la plus fertile est

cette suite de belles vallées demi-circulaires, et disposées en amphithéâtre au pied méridional de la Tauride, le long des côtes de la mer Noire. Dans les montagnes, on voit réussir les pommes, les poires, les cerises; dans les jardins de la côte méridionale, on cultive le pêcher, le figuier, même le grenadier; mais l'olivier reste abandonné à la nature; la seule plantation de mûriers se trouve près de Straroï-Krim, et les quatorze espèces de raisin que possède la Tauride sont plus employées comme dessert que pour produire du vin. Cependant le vin de Soudak est assez estimé. Depuis longtemps les grands seigneurs russes achètent des terres sur cette côte, et y font des essais de culture, dans l'espoir de boire du bourgogne de leur propre cru, et de manger des oranges de leurs propres bosquets; mais le climat, dans son ensemble, avec ses gelées printanières et ses chaleurs dévorantes, offre des difficultés qu'une longue civilisation peut seule surmonter.

Pérékop, en tatar *Or-Kapou*, qui signifie *porte royale*, donne une triste idée des villes de la Crimée. Son ancien nom est *Taphros* ou *Taphræ*, c'est-à-dire *fossé*, parce que depuis les temps les plus reculés il n'a cessé d'y exister un fossé qui règne sur l'isthme d'une mer à l'autre. Ce fossé a 7 kilomètres de longueur sur environ 20 mètres de largeur. Lorsqu'on a passé le pont qui le traverse, on se trouve dans une rue que sa largeur pourrait faire nommer une place. A droite et à gauche, vous pouvez voir des maisons assez nombreuses, fort séparées les unes des autres, et dont la plus apparente n'excède pas la hauteur d'un rez-de-chaussée couvert de son toit de planches ou de joncs. Cependant, malgré sa physionomie triste et misérable, Pérékop doit à sa position géographique une importance toute particulière. Elle est la porte du gouvernement de la Tauride, le retranchement qui ferme et qui isole la presqu'île; elle est aussi un chef-lieu de douane, et le centre d'une immense exportation des sels enlevés à la mer voisine et aux lacs de la péninsule.

De Pérékop, en s'avançant rapidement à travers la steppe dans la direction du sud, on trouve bientôt un bourg considérable, *Armianshoï-Bazar*, qui, comme l'indique son nom, est un marché tenu par des Arméniens. Tous les objets utiles aux voituriers qui viennent chercher le sel, tous les ustensiles qui dépendent de l'attelage et du charronnage, se trouvent réunis dans cet industrieux entrepôt. Ce lieu dépassé, on se retrouve dans la steppe jusqu'aux environs de la capitale actuelle de la Crimée, l'*Akh-Metcheth* des Tatars, le *Symphéropol* des Russes. Cette ville en forme réellement deux : l'ancienne, située dans la partie la plus haute, la ville

tatare dont le nom signifie *Blanche-Mosquée ;* les rues en sont étroites avec de hautes murailles, comme dans la plupart des cités asiatiques ; la ville nouvelle ou Symphéropol, habitée par des Russes et des juifs : une large rue est principalement réservée à ceux-ci ; une place immense est destinée aux marchés qui se tiennent tous les vendredis. Au milieu d'une autre place s'élève la cathédrale, seul monument important de la ville. Autour de la place on voit un vaste hôpital, le palais de justice et les archives. L'hôtel du gouvernement s'élève dans une rue formée par quelques jolies maisons et une promenade qui borde le Salghir. Un pont de pierre qui traverse cette rivière forme l'extrémité orientale de la ville, tandis qu'à l'extrémité opposée s'étend un vaste cimetière.

La population de Symphéropol est de 8,000 habitants, parmi lesquels se trouvent 5,000 Tatars.

Au fond d'une longue et profonde vallée qui sépare deux grandes montagnes, ou pour mieux dire au fond d'une déchirure qui coupe en deux parties un vaste plateau, et sur le ruisseau de Djourouk-son *(Eau-fétide)*, qui se jette dans la Katcha, est encore assise l'ancienne capitale de la Crimée, *Baghtcheh-Saraï*, ville intéressante par son industrie tatare, surtout en coutellerie et en maroquin, animée par un trafic actif, remplie de vergers, ornée d'un grand nombre de fontaines et d'un vaste palais des anciens khans, mais qui, malgré ses avantages, ne compte que 14,000 habitants, parmi lesquels se trouvent plus de 12,000 Tatars. Les principaux édifices sont les mosquées, dont la plupart sont construites en pierres de taille, une église pour les Grecs, une synagogue, trois écoles mahométanes ou *médresséhs*, deux bains tatars, dix khans ou karavan-saraï, où descendent les voyageurs, plusieurs mausolées remarquables aux portes de la ville, et le palais de l'ancien khan.

Cet édifice, situé presque à l'extrémité de la ville, tout près de la rivière, consiste en différents bâtiments construits dans le goût oriental, autour de plusieurs cours. Il a été fondé en 1519 par le khan de Crimée, Adèl-Sahab-Ghéraï. On y arrive de la rue principale de la ville par un pont de pierre construit sur le Djourouk-son. Le gouvernement russe fait entretenir ce palais avec soin, en conservant les ameublements. Il est encore tel qu'il était à l'époque où le dernier khan cessa de régner. Ce sont des salles, des cabinets, rarement de plain pied, qui se suivent et se correspondent par un plan bizarre et désordonné. Faiblement éclairés par des vitraux de couleur, ces élégants réduits sont tout brillants de vernis, tout chatoyants de nacre, de cristaux, d'étoffes et d'argent, ornés de meubles rares, parfumés de

vapeurs embaumées. Mais qui pourrait énumérer tous les détours de ce labyrinthe, ses nombreuses et secrètes issues, ses bains de marbre, discrets témoins de ces sensualités asiatiques du harem, que l'Europe invente, mais qu'elle ne connaît pas? Ce palais des jardins aurait bien pu être appelé le *Palais des Fontaines:* l'eau courante y est partout; elle circule dans les murs, dans les vestibules, dans les jardins et jusque dans l'étroit cimetière où sont entassés les tombeaux des khans et de tous les membres de leur famille.

A une demi-lieue de Baghtcheh-Saraï on voit la petite ville de *Tchiou-fout-Kaleh,* dont le nom signifie le *Fort des Juifs;* elle est située sur le sommet d'un rocher de 150 mètres d'élévation. Ces Israélites sont de la secte appelée *koraïme* ou *koraïte,* qui, fidèle à la lettre seule de l'Ecriture, n'adopte ni l'autorité du Talmud ni les interprétations des rabbins. Mais ce qui les distingue principalement, c'est la haute réputation de probité dont ils jouissent, partout où ils sont établis.

Cette ville se compose de plus de 300 maisons formant des rues étroites et tortueuses qui ont le roc vif pour pavé. Une muraille et deux portes qui se ferment chaque soir, peuvent servir au besoin à l'isoler du reste de la contrée. On est obligé d'apporter de l'eau dans ce nid d'aigle.

Sur la côte occidentale, nous remarquerons *Kozlof,* dont l'ancien nom tatar est *Ghenzlev* ou *Gouzlov,* et qui depuis la conquête de la Crimée, a reçu celui d'*Eupatoria* ou *Evpatoria,* en mémoire d'une cité du même nom, qui, au temps de Mithridate-Eupator, s'élevait sur la limite de la péninsule héracléotique, non loin de Sévastopol. Le port de Kozlof est l'un des plus commerçants de la Crimée, bien qu'il y manque un môle propre à assurer l'ancrage des navires. La ville, autrefois très-peuplée, ne compte plus que 8,000 habitants, la plupart tatars, qui fabriquent des feutres, des maroquins, et cette bière musulmane appelée *bouza.*

Vers la pointe occidentale est le porte de *Sevastopol* ou *Sebastopol,* grand arsenal maritime et station de la flotte russe, qui n'y redoute que le taret, espèce de ver destructeur, appelé *teredo navalis,* mais qui de ce point avancé peut fondre en 24 heures sur le Bosphore. Bâtie en 1786 sur l'emplacement d'un village tatar appelé *Ak-Tiar* (*Blanc Rocher*), cette ville a pris en peu de temps un accroissement considérable : on évalue sa population à 40,000 âmes, mais en y comprenant sans doute la garnison et les équipages. Ses rues sont très-escarpées, mais bien alignées et garnies de maisons couvertes en tuiles. Ses principaux édifices sont une cathédrale, l'amirauté, l'arsenal, les casernes et les hôpitaux. Son port est sûr et sa

rade spacieuse : l'entrée de celle-ci est défendue par des batteries qui portent plus de 600 pièces de canon. On connait peu de havres en Europe aussi complétement appropriés aux besoins d'une grande flotte. C'est une baie qui pénètre dans les terres jusqu'à la distance de deux lieues. Point de rochers dangereux, point d'écueils dans ce magnifique bassin. La côte méridionale de la baie présente quatre anses spacieuses d'un abri sûr et d'un abord si facile, que l'une d'elles, appelée la *Baie des Vaisseaux* (*Corabelnaya Boukhta*), permet aux navires de guerre à trois ponts de venir mouiller sans danger à quelques mètres de la côte. La *Baie du Carénage* est plus remarquable encore par les travaux gigantesques dont elle est le théâtre. On l'a agrandie en rasant des collines, et l'on en a fait un vaste bassin dans lequel s'ouvrent cinq formes de carénage : trois de ces formes doivent recevoir des vaisseaux, les deux autres des frégates. Et comme la mer Noire est presque sans marée, ces bassins sont alimentés au besoin par les eaux d'une petite rivière qui passe à quelques lieues de la ville. Ce qui donne surtout un grand avantage au port de Sévastopol, c'est que le vent d'est y règne presque constamment depuis le lever du soleil jusqu'à midi, et est remplacé ensuite par le vent d'ouest, en sorte qu'une flotte peut facilement en sortir le matin et y rentrer le soir.

Tournons le cap Chersonèse et celui que les anciens nommèrent Parthénion, et les Génois cap Fiorente; nous passons devant le monastère de Saint-George, placé de la manière la plus pittoresque sur la pente d'une falaise escarpée. S'il faut en croire la tradition et la présence de quelques débris méconnaissables qui passent pour antiques, ce monastère qui fournit presque tous les aumôniers de la flotte de la mer Noire, occupe une partie de l'emplacement où s'élevait le temple de Diane Tauropolitaine, célèbre par le souvenir d'Oreste et d'Iphigénie.

Un peu plus loin nous découvrons avec peine, au milieu des rochers qui la cachent, l'étroite entrée du port de *Balaklava*, où une colonie de 2,000 Grecs Arnautes, qui forment un bataillon de gardes-côtes, s'occupe de culture et de pêche, faute de pouvoir se livrer à la navigation et au commerce, attendu que ce port, après avoir été longtemps un repaire de contrebandiers et de pirates est fermé aux navires, excepté à ceux qui cherchent un refuge contre la tempête. Bolaklava est le *port des signaux*, le *symbolon limen* de Strabon. Les Génois qui comprenaient l'avantage que pouvait leur offrir un port si bien tracé, si bien défendu par la nature, élevèrent sur l'un des mamelons qui forment l'entrée une vaste forteresse dont les ruines sont encore imposantes. On prétend que c'est de cette époque que

date le nom moderne de cette petite ville que les Génois appelèrent *Belle-Clef* (*Bella-Chiava*). Aujourd'hui Balaklava se compose d'un amas de maisons délabrées, d'où l'on est étonné de voir sortir des dames vêtues avec une certaine élégance; d'enclos mal défendus par des murs à moitié renversés; d'une rue principale garnie de boutiques désertes, d'une église et d'un corps-de-garde.

Toute la côte rocailleuse et escarpée, depuis le cap *Aïa* jusqu'au cap *Aï-Todor*, forme, dans notre opinion, le *Front du Bélier*, le *Criou-Metopon* des anciens. C'est au nord de cette muraille blanche que s'étend la vaste et pittoresque vallée du Baïdar, où s'élèvent çà et là, au milieu des prairies, de jolis villages tatars. Sur les collines arrondies qui descendent de cette muraille jusqu'à la mer, se succèdent de riches vignobles, tels que *Layn, Phoros, Kikinëis* et *Simeis*. Près du village appelé *Koutchouk-Koï*, se trouve le passage de l'échelle qui fut appelé par les Génois *Scala*, et que les Tatars nomment *Merdven*. Cet escalier, taillé dans la montagne, est l'un des chemins qui conduit de la côte à la vallée du Baïdar : il est praticable pour les cavaliers. Un peu plus loin, *Aloupka*, joli village tatar qui se cache au milieu des arbres, se fait remarquer par sa blanche mosquée à coupole, et surtout par le palais grisâtre que le comte Woronzoff a fait bâtir dans le style byzantin, avec une roche d'origine ignée, appelée *dolérite*, qui forme des masses pittoresques au milieu de son immense propriété.

Au nord est du cap Aï-Todor, la jolie petite ville d'*Yalta* dominée par une élégante église russe, borde une partie du golfe qui s'étend au pied des dernières pentes de la haute cime appelée *Stillé-Bogas*. Un peu plus loin c'est le cap *Nikita*, au-dessus duquel s'élève en amphithéâtre le petit village qui porte le même nom, et qui est important par son jardin botanique impérial, et ses immenses pépinières où l'on cultive les meilleurs plants de vignes, dans le but de les distribuer *gratis* aux propriétaires de vignobles.

Plus loin encore, au pied des dernières pentes de Tchatir-Dagh et du Demirdji, *Alouchta*, qui ressemble plutôt à un village qu'à une ville, se fait remarquer par ses trois grandes tours qui s'élèvent au-dessus des maisons tatares et qui firent partie du château que l'empereur Justinien construisit l'an 465 de notre ère pour protéger le pays contre les Huns.

En suivant la côte pendant une dizaine de lieues dans la direction de l'est, on arrive au golfe de *Sou-Dagh*, où une vingtaine de maisons de campagne, une église et un relais de poste, constituent le village de ce nom, depuis long-temps célèbre par ses riches vignobles dont une partie dépend du domaine impérial. La récolte annuelle s'élève à environ 12,000

à 15,000 hectolitres. Sou Dagh présente encore les restes imposants d'une vaste forteresse génoise.

A l'endroit où finissent les montagnes, nous trouvons *Caffa* ou *Keffa*, l'ancienne *Theodosia*, nommée par les Russes *Féodocia*, qui sous les Génois était parvenue à une telle prospérité, qu'on l'appelait le *petit Constantinople* ou bien le *Constantinople de la Crimée* (*Krim Stamboul*). C'était le débouché de toutes les marchandises de la Tatarie d'alors, c'est-à-dire de la Russie orientale et méridionale d'aujourd'hui ; on portait le nombre des maisons à 41,000, mais les ruines n'indiquent pas une enceinte proportionnée à ce nombre. Mahomet II, maître du Bosphore, la conquit en 1475. Sous les Tatars, la ville fut encore florissante, mais les Russes ont vu fuir ici, comme ailleurs, la population entière ; à peine Caffa compte-t-elle 4,500 habitants. Son port est vaste, mais peu sûr. La soldatesque russe, à l'époque de la conquête, a démoli ou mutilé une foule de monuments génois et tatars ; Caffa possède aujourd'hui un musée d'antiquités, une belle collection de médailles en bronze et en argent, formant une riche suite des princes du Bosphore. La partie moderne qui est habitée par les Grecs et les Arméniens, offre quelques rues assez régulières et des maisons d'une assez belle apparence.

La péninsule orientale, formée de collines, renferme *kertch*, grande ville de 20,000 âmes, qui est aujourd'hui la mieux bâtie de toute la Crimée, et qui occupe la place de l'ancienne *Panticapœum*, capitale du petit royaume de Bosphore, et *Yeni-Kaleh*, ancienne forteresse construite par les Turcs et les Génois, qui domine le Bosphore Cimmérien ; les Russes l'entretiennent avec soin.

Près des bords de la mer à l'entrée de la forteresse, on remarque un sarcophage grec antique en marbre blanc qui sert de bassin à une fontaine turque.

Les Tatars de la Crimée (aujourd'hui émigrés en grande partie) paraissent être un mélange de Turcs, de Gréco-Scythes et de Nogaïs de la grande horde, qui avaient établi le khanat de Kaptchak.

Ils sont divisés en plusieurs classes, mais il n'y a point de serfs parmi eux. Les nobles font cultiver leurs terres par des fermiers ou par des mercenaires, qu'ils traitent fort bien ; les nobles ont seuls le droit de posséder des terres. Chaque village est encore gouverné par son *mursa*, ou chef électif, qui exerce la justice ordinaire et la police locale. Les habitations des Tatars rappellent la simplicité des premiers âges : des poutres, ou plus souvent des branches d'arbres, placées d'une manière assez irrégulière les

unes sur les autres, et dont chaque intervalle est rempli de mousse; des toits couverts en paille ou en bois, et sur lesquels sont étendues des pierres destinées à les contenir, voilà ce qui compose la demeure des paysans. Celles des nobles sont également des bâtiments très-légers et d'un seul étage; quelques colonnes sveltes en bois, et peintes de vert, de rouge et de jaune, voilà tous les ornements extérieurs. Dans l'intérieur, l'on ne voit ni tables, ni chaises, ni aucun meuble de bois. De larges coussins sont disposés autour des appartements pour s'y asseoir ou s'y appuyer; mais ce qu'il y a de très-commode, c'est un grand espace qu'on laisse derrière les lambris, de manière que dans un petit appartement, où l'on ne voit que des coussins, on trouve tout ce qui peut être nécessaire. Comme tous les voisins et tous les sujets de la Russie, les Tatars n'aiment guère ni les manières des Russes, ni leur façon de penser; par conséquent ils ne se soucient pas beaucoup d'apprendre la langue russe. Au reste, tous ceux qui ont vu ce pays font le plus grand éloge de leurs qualités morales.

Avant de décrire le pays des Cosaques, ou Kosaks, du Don et de la mer Noire, nous résumerons l'histoire de ces peuples et de leurs migrations; car bien que le pays appartenant aujourd'hui exclusivement aux Cosaques comprenne un espace de plus de 4,600 milles géographiques carrés, ou environ de 12,800 lieues carrées, il offre si peu d'objets à la topographie, que cet article n'est pas susceptible d'un intérêt géographique. La Petite-Russie est la souche des Cosaques. Dès leur origine, les Slaves de Kiew formaient une colonie séparée de ceux de Novogorod : leur état politique et la différence de leur sort les ont toujours divisés, et lorsqu'après une séparation de trois siècles ils ont été réunis, leur langage, leurs mœurs, leur constitution en formaient un peuple très-différent. Cette diversité existe encore maintenant. Les *Malo-Russes,* ou habitants de la Petite-Russie, sont établis dans l'Ukraine, ou les gouvernements actuels de Kiew, de Tchernigof, de Poltava, de Koursk, Orel et Tambof. On nomme généralement Cosaques tous les paysans miliciens de ce pays, quoique dans les derniers siècles ce nom désignât spécialement une classe de guerriers associés sous une constitution particulière. Le nom de Cosaques passe pour être tatar, et signifie un homme armé. Sans doute il fut transmis des Tatars aux Russes, lorsque ceux-ci vinrent habiter les lieux que les premiers avaient possédés avant leur destruction, et lorsqu'ils embrassèrent le même genre de vie. Constantin Porphyrogenète fait déjà mention d'un pays nommé *Kasachia,* entre la mer Noire et la mer Caspienne, au pied du mont Caucase. Suivant les annales russes, Mistislaf, fils du grand Vladi-

mir, et prince de Tmoutarakhan, a combattu, en 1021, un peuple nommé *Kosaki*. Il paraît que cette nation est la même dont parle l'empereur grec, il est très-vraisemblable que c'était une nation tatare. Elle peut avoir pris son nom de sa manière de combattre, comme les Kirghiz-Kaïsaks l'ont pris de leurs armes légères. Les annales russes parlent souvent des Tatars Cosaques, surtout sous le règne d'Ivan Ier. A cette époque on distingue des *Cosaques Ordinski* (de la grande Orda, ou horde, la résidence principale des Tatars sur le Volga), et des *Cosaques d'Azof*. On doit regarder ces deux branches comme les derniers débris de la domination tatare en Russie : elles ont été en partie détruites pas les Russes, ou se sont dispersées d'elles-mêmes et réunies à d'autres peuples tatars.

C'est à l'époque de la conquête de Kiew, par Gedemin, grand-duc de Lithuanie, en 1320, qu'on rapporte généralement l'origine des *Cosaques de la Petite-Russie*. La crainte qu'inspirait ce conquérant fit naître, suivant toute apparence, cette république militaire. Des essaims de fuyards abandonnèrent leur patrie, se réunirent près de l'embouchure du Dnieper, et commencèrent bientôt à former un petit État. Partout le voisinage des Lithuaniens et des Tatars les força à se donner une constitution guerrière. Leur nombre s'accrut considérablement lorsque Kiew fut une seconde fois ravagée par les Tatars, en 1415, et encore plus à l'époque où cette grande principauté fut entièrement réunie avec la Lithuanie à la Pologne. La nouvelle colonie, qui avait pris le nom de Petite Russie pour se distinguer du grand empire de Russie, s'étendit peu à peu jusqu'au Bug et au Dniester; elle s'établit dans tout le pays qui est entre ces fleuves et le Dnieper. Les Cosaques construisirent des villes et des bourgs qu'ils habitaient l'hiver avec leurs familles, tandis que vers l'été ceux qui étaient en état de porter les armes se dispersaient dans les steppes, où, à l'instar des chevaliers de Saint Jean-de-Jérusalem, ils étaient continuellement en guerre avec les Turcs et les Tatars; et, comme ils servaient de boulevard à la Pologne contre ces deux redoutables ennemis, les Polonais, bien loin d'arrêter les progrès de cette république naissante, les favorisèrent. En 1540, le roi Sigismond céda à perpétuité aux Cosaques les pays situés au-dessus des cataractes du Dnieper. Étienne Bathory les mit sur un pied militaire, leur donna un hetman, ou grand-capitaine, et leur fit des concessions de terrains considérables. Ses successeurs n'agirent pas avec la même sagesse; ils défendirent aux Cosaques leurs incursions contre les Turcs, sans penser qu'ils affaiblissaient par là les bases de cet État militaire. Les Polonais s'introduisirent dans le pays et s'emparèrent des premiers emplois ; le clergé

grec fut forcé de renoncer au patriarche de Constantinople et de reconnaître la suprématie du pape. Après une longue guerre, les Cosaques secouèrent le joug et se soumirent aux tsars de Russie. Cet événement arriva en 1654, environ trois siècles et demi après la première séparation des Cosaques du grand corps de la nation russe.

Pendant les guerres entre les Cosaques et la Pologne, des troupes nombreuses des premiers avaient abandonné les rives occidentales du Dnieper pour se retirer sur la rive opposée dans les provinces méridionales de la Russie. Là ils conservèrent leur constitution militaire, et s'établirent dans des lieux fertiles, mais inhabités. Telle est l'origine des *Cosaques des Slobodes* ou de l'*Ukraine russe*. Leur pays avait autrefois appartenu au grand-duché de Kiew ; mais depuis la première invasion des Tatars, il était resté inculte et dépeuplé.

La branche des *Zaporogues* est beaucoup plus ancienne que celle des *Slobodes;* c'est la plus remarquable de toutes. Pour mieux préserver les Cosaques de l'Ukraine de l'invasion des Tatars, on avait réglé qu'une partie des jeunes gens qui n'étaient pas encore mariés occuperaient les frontières méridionales dans l'endroit où le Dnieper se jette dans la mer Noire. Ce pays devint bientôt un lieu de rassemblement pour la jeunesse guerrière, et fut regardé comme une école militaire. Bientôt la grande liberté dont jouissaient ces Cosaques les attacha tellement à ce pays, qu'ils ne voulurent pas le quitter, quoiqu'il fût très-exposé aux incursions des ennemis. Leur nombre s'accrut peu à peu par l'arrivée des Cosaques qui fuyaient l'oppression des Polonais et vinrent les rejoindre.

Ce fut à peu près vers le commencement du dix-septième siècle qu'ils se séparèrent entièrement des Cosaques de la Petite-Russie, dont ils avaient reconnu l'hetman jusqu'alors. Ils formèrent un État militaire particulier, et s'élurent un chef qu'ils nommèrent *kochevoi-ataman*, c'est-à-dire *commandant du camp* ou *hetman;* ils appelaient *setcha* leur principal domicile, qui consistait en un camp fortifié ; et, quoiqu'ils changeassent souvent de place, ils restèrent toujours près des cataractes du Dnieper, d'où ils prirent leur surnom.

La constitution de ce petit État militaire était très-extraordinaire. La guerre était l'unique but de leur association ; ils négligeaient l'agriculture et le soin des bestiaux, et ne regardèrent jamais la chasse ou la pêche que comme un amusement. Le célibat était une des lois fondamentales. Pour satisfaire aux désirs de la nature, ils enlevaient les femmes de leurs voisins, mais elles devaient toujours être éloignées de la setcha. Afin que leur nombre

ne diminuât pas, non-seulement ils emmenaient des enfants partout où ils pouvaient en trouver, mais ils recevaient encore parmi eux les criminels et les vagabonds de toutes les nations. Il y avait peu de langues européennes qui ne fussent parlées chez eux.

L'hetman était élu annuellement, et rentrait dans l'état de cosaque quand il quittait la dignité dont il était revêtu ; tous les membres de la République avaient les mêmes droits à l'exercice des emplois. Ils n'avaient pas de lois écrites, l'usage leur en tenait lieu, et la justice n'en souffrait guère : les criminels étaient jugés avec impartialité, et punis avec une sévérité peu commune. Un Cosaque qui tuait un de ses camarades était enterré vif avec celui qu'il avait fait périr. Un voleur devait être pendant trois jours au carcan, ensuite il était battu, souvent jusqu'à mort. Ces Cosaques avaient toutes les vertus et tous les vices d'un peuple de brigands. Ils étaient braves et barbares, hospitaliers et avides, actifs et sobres dans leurs expéditions, paresseux et débauchés chez eux. Le nombre de ceux qui étaient en état de porter les armes montait quelquefois à 40,000.

Ces Cosaques ont souvent changé de domination, si toutefois l'on peut nommer ainsi l'état de ce peuple indomptable, relativement à la Pologne, aux Tatars, à la Porte, et enfin à la Russie. Pierre le Grand détruisit leur *setcha*, quand ils prirent part au soulèvement de Mazeppa, hetman des Cosaques de l'Ukraine : ils se réunirent depuis sous la protection du khan de Crimée, et, en 1737, ils furent admis au nombre des vassaux de la Russie. Leur seule obligation envers l'Empire était de paraître en campagne quand ils en étaient requis ; alors ils étaient traités et soldés comme les autres Cosaques. Dans la guerre contre les Turcs, qui fut terminée en 1774, ils se rendirent coupables de plus d'une trahison ; ils décélèrent même le projet de se rendre indépendants. Lorsqu'on établit des colonies dans les pays reconquis sur les rives du Dnieper (connus alors sous le nom de *Nouvelle-Servie*), ils soutinrent que ces contrées étaient leur propriété, ils inquiétèrent les colons, et, soit par force, soit par adresse, ils asservirent près de 50,000 habitants. Un tel acte de révolte décida l'impératrice à anéantir ce petit État, qui, dans des circonstances plus favorables, serait peut-être devenu une seconde Lacédémone. En 1775, un corps de troupes russes les enveloppa et les désarma ; on leur présenta un manifeste qui leur laissait le choix, ou d'adopter un autre genre de vie, ou de sortir de l'Empire. Une partie resta et se livra aux travaux de la campagne ; l'autre se retira en foule chez les Turcs et les Tatars.

Les descendants de ces mêmes Cosaques Zaporogues existent cependant

encore sous un autre nom, et dans un autre pays. Par un ukase du 30 juin 1792, Catherine II céda aux Zaporogues qui s'étaient distingués dans la dernière guerre contre les Turcs, la presqu'île de Taman, et toutes les contrées situées entre le Kouban et la mer d'Azof, jusqu'aux fleuves Feïa et Laba : l'étendue de ce territoire est de 1,017 milles géographiques carrés, ou 2,825 lieues carrées. On leur donna le nom de *Cosaques de la mer Noire* (*Tchernomorskoï*), et ils eurent le droit de choisir un hetman, ainsi que la permission de recruter jusqu'à 15,000 hommes dans la Petite Russie. Mais ils ont renoncé volontairement à leur ancienne manière de vivre ; ils se sont mariés, et se livrent avec succès à l'agriculture. Ils fournissent à la couronne six régiments disciplinés, formant un total d'environ 3,000 hommes. C'est un poste avancé contre les peuples du Caucase.

Leur pays confine avec la Circassie au sud et avec les steppes d'Astrakhan à l'est. Le sol est susceptible de toute sorte de culture ; les eaux et la verdure y abondent. L'air est sain, excepté sur les bords du Kouban, qui, vers son embouchure, est obstrué par un si grand nombre de roseaux que ses bords forment des marécages nuisibles à la santé, surtout lorsqu'en été une partie des eaux se dessèchent : c'est précisément sur ses rives que les Tchernomorskoï se sont établis ; c'est là qu'ils ont bâti leur chef-lieu *Iekaterinodar*, au milieu de riches pâturages, couverts de brouillards fiévreux. Cette ville, sur la rive droite du fleuve, est la résidence de leur hetman : elle occupe un espace considérable, parce que ses maisons sont entourées de jardins ; ses rues, dont quelques-unes ne sont encore que tracées, sont droites et larges, mais sans pavés. Fondée par Catherine II en 1792, elle reçut le nom de cette princesse en commémoration du don qu'elle fit du territoire du Kouban aux Cosaques de la mer Noire. Sa population ne s'élève qu'à environ 3,000 âmes.

Le *Kouban*, que Strabon appelait *Hypanis*, et Ptolémée *Vardanes*, prend sa source sur le versant septentrional du Caucase, près du mont Elbrouz. Jusqu'à son embouchure dans la baie de son nom, formée par la mer Noire, son cours est d'environ 130 lieues. En approchant du terme de sa course, il se divise en plusieurs branches : ce sont les Tatars qui lui ont donné le nom de Kouban : les Abases l'appellent *Koubin*, et les Tcherkesses *Psisshé*, mot qui signifie *fleuve ancien*.

Dans la péninsule de Taman, que les inondations du Kouban transforment temporairement en île, et qui reste presque toujours couverte d'un brouillard sec, nous devons remarquer plusieurs éruptions fangeuses, improprement nommées *volcans de boue*. Sur l'emplacement de l'ancienne

Phanagoria, nous voyons la ville de *Taman,* à laquelle les Russes ont fait reprendre le nom russe de *Tmoutaracane,* qu'elle portait au moyen âge, comme siége d'un petit royaume. Près de celle-ci s'élève la forteresse de *Phanagorinskaïa.*

La seconde branche principale des Cosaques est celle du *Don.* Ils ne tirent pas leur origine des Russes de Novogorod et de Moscou, comme le suppose Muller, car leur idiome est celui des Petits-Russes. Ils paraissent avoir succédé peu à peu aux Tatars chassés de ces contrées. Les habitations et le genre de vie de cette nouvelle colonie lui ont fait donner, suivant toute apparence, le nom tatar de Cosaques, et la même organisation militaire a fait ensuite appeler ainsi ceux de la Petite Russie. Vraisemblablement les nouveaux colons russes trouvèrent encore dans ces contrées quelques Tatars, auxquels ils s'unirent, et qui adoptèrent la religion grecque et la langue russe. Cette conjecture est appuyée sur le prompt accroissement de cette république, et sur le mélange qu'on remarque autant dans la langue que dans les traits des Cosaques du Don. Peu de temps après son origine, cette colonie forma un État considérable. Une foule de jeunes gens, fuyant l'esclavage qui s'introduisit alors en Russie, contribuèrent beaucoup à augmenter le nombre des Cosaques du Don. Les Tatars retournèrent en foule dans leur ancien domicile. Enfin la politique décida les Cosaques à accorder le droit de cité à leurs prisonniers de guerre. En 1570, après la campagne des Turcs contre Astrakhan, ils établirent leur capitale à *Tcherkask,* qui n'est qu'à 60 verstes de la forteresse d'Azof, et d'où ils prirent le nom de *Tcherkaski.* Ils servirent alors véritablement de boulevard à la Russie : les souverains de cet Empire firent pour eux ce que les rois de Pologne avaient fait pour ceux de la Petite-Russie ; ils favorisèrent leur accroissement, leur assignèrent, sur la frontière, des terres exemptes de toute imposition, mais cherchèrent à les maintenir dans une sorte de vasselage militaire. L'an 1579, on vit pour la première fois des Cosaques du Don dans les armées russes. Depuis cette époque, ils ont été très-utiles à la Russie par leur bravoure; cependant leur amour pour l'indépendance et l'espoir du pillage les ont quelquefois portés à se révolter.

Les *Cosaques du Don* habitent maintenant les plaines qui avoisinent ce fleuve, entre les gouvernements de Saratow, d'Astrakhan, de Voroneje et d'Iekatherinoslaw jusqu à la mer d'Azof. Leur territoire est encore de 3,600 milles géographiques carrés, qui font 10,000 lieues carrées. Il était autrefois beaucoup plus étendu ; mais, en 1708, après leur soulèvement, une partie fut réunie aux provinces voisines. Ces Cosaques ayant conservé

l'organisation qui leur était propre, leur constitution militaire diffère entièrement de celle des autres gouvernements. On porte leur nombre à 500,000, y compris un corps de 35,000 hommes de cavalerie légère, toujours prêt à marcher.

Le pays des Cosaques du Don présente une plaine immense sans la moindre colline. Il renferme quelques terrains aussi fertiles que l'Ukraine; mais, en général, le sol est maigre. Les habitants ne cultivent que depuis peu les arts utiles, et l'agriculture est négligée à tel point, qu'il n'y a pas même de limites fixes entre les villages. De vastes terrains incultes les séparent; le premier venu peut s'en mettre en possession; les prairies seules ont été partagées. Le bétail fournit à l'indolent et fier Cosaque les premiers besoins de la vie. La pêche est, après le bétail, sa principale ressource; il exporte pour 500,000 roubles de poisson et de caviar. Il abandonne souvent les travaux rustiques aux paysans russes et autres, qu'il loue à bon marché. Tous ses soins sont réservés pour son cheval. Les *tabounes,* ou troupeaux des Cosaques riches, se composent de 500 à 1,000 têtes; les seuls chevaux de selle sont abrités pendant l'hiver. Le cheval cosaque est d'une race petite, maigre, mais très-rapide à la course et presque infatigable. A chaque réunion un peu nombreuse, les courses de chevaux forment le principal amusement. Les femmes cosaques fabriquent de la toile, du drap, des bas; elles font des pelisses et des manteaux. Ce sont elles qui soignent les jardins, les vergers, même les vignobles, plus nombreux ici que dans aucune autre province russe. Leur taille est plus ramassée que celle des hommes; mais elles ont pour la plupart le teint frais, de grands yeux noirs et des traits assez agréables. Dans les jours de fêtes, leurs robes, qui sont faites d'étoffes de soie ou de coton et qui leur descendent jusqu'à la cheville, sont boutonnées jusqu'aux hanches, qu'entoure une ceinture élégamment ornée et pourvue d'une agrafe; sous cette robe, elles portent de larges pantalons et souvent des bottes jaunes. Les femmes mariées ont des bonnets ornés d'or et de perles; les filles, au contraire, laissent tomber leurs cheveux noirs en boucles sur leurs épaules et entourent leur tête d'un mouchoir.

Les habitations des Cosaques ont un air de propreté et d'aisance que l'on chercherait en vain dans la plus grande partie de la Russie proprement dite. Une maison blanche, pourvue de cheminées et de fenêtres, invite l'étranger à y entrer et à jouir de l'hospitalité qui s'est conservée ici dans toute sa latitude. Déjà les Cosaques riches commencent à se meubler avec un certain luxe; en même temps ils cherchent à se procurer de nouvelles

connaissances, et envoient quelquefois leurs enfants à Pétersbourg pour y être élevés. Ils ont, à *Novo Tcherkask* ou au *Nouveau-Tcherkask*, une école normale très-fréquentée. L'église principale de cette ville est décorée d'un grand nombre de drapeaux et d'autres trophées ramassés dans toute l'Europe; les Cosaques y déposent leurs trésors.

Ce peuple jouit d'une très-grande liberté civile et même politique; il est exempt des monopoles de la couronne. Les Cosaques fabriquent et débitent la quantité d'eau-de-vie qu'il leur plait. Ils ne sont assujettis ni à la gabelle, ni à la capitation, ni aux recrutements. Lorsque la couronne les requiert, ils sont obligés de marcher en masse; c'est pour eux plutôt une jouissance qu'un devoir. Jamais un Cosaque n'est plus heureux que lorsqu'il est sur son cheval : les combats et le pillage, voilà son élément. Le gouvernement russe, ou pour mieux dire le département de la guerre, adresse ses ordres à la chancellerie de l'*ataman*, ou *hetman :* c'est le chef ou général de cette nation de soldats. Celui-ci notifie au peuple les propositions du gouvernement; on décide à la pluralité des votes si et comment on les mettra à exécution. Il y a des exemples où la majorité s'est opposée aux vues du gouvernement. Quelquefois la Russie a cédé, et, dans d'autres circonstances, elle traite toute opposition de révolte. Son but constant est de procurer aux familles les plus riches une influence aristocratique, de composer de *starischins* une espèce de noblesse, et de se l'attacher par des bienfaits et des distinctions honorifiques. C'est ainsi qu'on cherche peu à peu à réduire l'esprit démocratique de ce peuple au niveau de celui des autres Russes.

Les villages des Cosaques s'appellent *stanitzes*, ils renferment depuis 150 jusqu'à 400 maisons; chaque *stanitze* a son magistrat électif et forme une compagnie militaire. Très-peu d'endroits méritent par leur grandeur le nom de ville, et ceux-là même ont plutôt l'aspect de grands villages. *Storoï-Tcherkask*, l'ancienne capitale est bâtie sur des pieux, dans un marais, aux bords du Don, et entourée par la petite rivière de Vassilterka, qui, sortant d'un bras du fleuve nommé Aksaï, va se réunir de nouveau non loin de la ville, ce qui fait que celle-ci est en quelque façon sur une île; aussi est-elle malsaine, parce que le fleuve déborde tous les ans, au commencement d'avril, et inonde toute la ville, à l'exception de l'emplacement qu'occupe la cathédrale; alors on ne communique d'une maison à l'autre qu'en bateau. Cette inondation dure jusqu'à la fin de juin. Les Cosaques en aiment le séjour, quoique malsain, et ne s'établissent que lentement à *Novo-Tcherkask*, capitale officiellement désignée. Celle-ci est

bâtie depuis l'année 1816; elle est à environ 4 lieues de la précédente, sur la rive droite de l'Aksaï et sur les bords de la petite rivière de la Tourlof, qui s'y jette. Sa population n'est encore que de 15,000 habitants; ses maisons sont très-éloignées les unes des autres; presque toutes sont en bois. C'est une très-grande ville qui couvre de ses maisons blanches une colline avancée en promontoire sur la plaine; ses rues d'une largeur démesurée, et son sol aride couvert d'une poussière qui aveugle, font de cette capitale un séjour désagréable. Il y a un fort bel hôpital avec 120 lits, et une pharmacie impériale. Toutes les autorités, les administrations, ainsi que l'arsenal y ont été transférés; aussi le vieux Tcherkask, qui renfermait plus de 10,000 habitants, ne sera-t-il plus bientôt qu'un bourg sans importance. *Tzymlianskaia* a des vignobles dont le produit est comparé au bourgogne rouge par les patriotes du pays. Les autres vins cosaques sont généralement blancs, dont quelques uns mousseux; ils fournissent aux besoins des habitants. *Ouroupinskaïa* et *Louganskaïa* ont des foires très-fréquentées et très-animées. *Lougana*, ou *Louganskoë*, sur la rive droite du Lougan, est le siége d'une usine impériale, fondée dans le but de fournir aux places fortes de la Russie méridionale et à la flotte de la mer Noire les projectiles, les canons et les autres objets en fonte qui leur sont nécessaires.

Le pays des Cosaques est arrosé par le Don [1] et ses affluents: parmi ces derniers, le *Donetz* ou *Danaetz*, c'est-à-dire *petit Don*, est le plus considérable, et il a même été regardé comme répondant plus particulièrement au Tanaïs des anciens; mais il est plus probable qu'une confusion du Volga avec le Tanaïs a fondé l'idée que les anciens se formaient de ce dernier. Sorti du lac Ivanof, le Don coule d'abord par un pays de collines fertiles jusqu'à Voronech ou *Voroneje;* de là jusqu'au confluent du Donetz, il a des falaises de craie à gauche, et plus bas il entre dans une plaine monotone; ni chutes ni rochers n'interrompent son cours; mais quoi qu'il ait dans l'hiver plus de 2 mètres de profondeur, il couvre à peine en été les bancs sablonneux de 68 centimètres; il est donc de peu d'utilité aux bateaux, et de même que ses affluents, il roule des eaux à peine potables pour les indigènes mêmes. On a essayé de le réunir au Volga par le *Medveditza* ou *Medviedilza*, ou plutôt par l'*Ilvata;* mais cette communication pour des bateaux serait gênée par le peu d'abondance des eaux du Don, et par la différence du niveau qui, du côté du Don, est

[1] *Duna* en tatare, *Tongoul* en kalmouk. *Don* ou *doun* est le nom général de l'eau, en *ossele*, dialecte persan.

de 16 mètres plus haut que celui du Volga. Le Don reçoit de la steppe caspienne le *Manytch*, dont les eaux sont presque stagnantes.

C'est surtout le long des rivières du Manytch et de la Kouma, que l'on trouve des plaines entièrement arides ou faiblement imprégnées d'eau saumâtre, beaucoup de coquillages, et un sol très-peu élevé au-dessus du niveau des deux mers voisines. C'est donc en suivant les lits de ces deux rivières qu'on pourrait retrouver les traces de cet *ancien détroit* que plusieurs savants supposent avoir jadis uni la mer Caspienne aux Palus-Méotides.

La mer d'Azof, plus justement appelée par les anciens les *Palus-Méotides*, n'est qu'un lac marécageux formé par les eaux du Don et quelques autres rivières, sur un bas-fond sablonneux et en quelques endroits fangeux. Ses eaux troubles et saumâtres, mais non pas salées, nourrissent beaucoup de poissons et ne renferment aucun rocher; mais elles sont basses à une grande distance du rivage; les joncs s'y étendent très-loin. Le niveau s'élève de 35 centimètres au printemps. Nous connaissons déjà le bras de ce lac surnommé la mer Putride.

A l'est du pays des Cosaques du Don, et en quelque sorte sous leur suzeraineté, une horde de *Kalmouks*, de la branche des Derbets, occupe les steppes qui séparent les eaux de la mer d'Azof de celles de la mer Caspienne. Le territoire des Kalmouks se termine au Manytch et à la Kouma; il est arrosé dans sa partie orientale par la *Sarpa*, petite rivière tributaire du Volga, mais qui, par une bizarrerie digne de remarque, coule en sens opposé à son fleuve principal. La chaîne des collines qui sépare le bassin du Don de celui du Volga continue à travers la steppe. Le revers de ces collines est rapide vers le Volga, tandis qu'un large plateau descend doucement vers le Don. La steppe ne présente qu'un tapis de verdure, interrompue vers l'est par des plaines stériles; quelques chênes, ormes et saules y élèvent par-ci par-là leurs têtes languissantes. Les loups, les renards, les rats et des souris de diverses espèces, les *felis chaus*, ou chat sauvage des marais, la marte-tigre, les cerfs, les lièvres, un grand nombre de variétés du canard, enfin l'araignée-scorpion, dangereuse même pour l'homme, tels sont les animaux sauvages de la steppe. On fait du vin doux sur les bords de la Kouma. Ces Kalmouks sont au nombre de 50,000 et demeuraient entre le Volga et le Iaïk (ou Oural); ils faisaient partie de cette horde qui, en 1770, s'enfuit jusque dans la Tatarie chinoise, pour se soustraire aux vexations de l'administration russe. Le reste, fidèle, fut engagé à passer le Volga.

Élevons-nous jusqu'aux cimes du Caucase, que l'on doit considérer comme les limites naturelles de l'Europe et de l'Asie ; visitons la province de *Ciscaucasie* qui comprend l'ancien pays du Caucase, la Circassie et le Daghestan. Cette province s'étend des bords de la Kouma et du Manytch à la chaîne du Caucase. Elle est principalement arrosée par les eaux du *Kouban* et du *Térek* qui, coulant en sens opposé vont se jeter, le premier dans la mer Noire et le second dans la mer Caspienne. L'extrémité d'un rameau du Caucase d'où partent ces deux rivières comprend ses principales montagnes ; ailleurs des collines sablonneuses s'élèvent seules au milieu de ses plaines basses et marécageuses. Des pâturages considérables et les bords fertiles des rivières fournissent aux Kalmouks, aux Turcomans et aux Nogaïs qui peuplent cette contrée, leur subsistance et leurs moyens d'échange, auxquels ils ajoutent le produit des lacs salés qui approvisionnent de sel les gouvernements voisins. Si elle n'était tempérée par la brise de mer, la chaleur y serait insupportable pendant la plus grande partie de l'année ; l'été le thermomètre s'y élève à 20 degrés ; l'hiver il s'abaisse un peu au-dessous du point de congélation. La vigne et le mûrier sont cultivés dans les districts de Mozdok et de Kisliar ; les montagnes et les bords du Térek et de la Kouma sont bien boisés ; ailleurs le bois est rare, et la tourbe sert de combustible. De nombreux troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres, de porcs et de buffles couvrent les pâturages ; on y élève aussi le cheval et le chameau à deux bosses. Les bois et même les steppes sont peuplés de sangliers, de daims, d'antilopes et d'ânes sauvages ; mais les seules bêtes féroces que les animaux aient à craindre sont l'ours et le loup.

Les principales villes de la province sont Stavropol, Gheorghievsk, Mozdok et Kisliar. *Stavropol* le chef-lieu, est bâtie sur la rive gauche de la Tachla, qui se jette dans le Kalaous. C'est une forteresse qui renferme trois églises, quelques vastes édifices, tels que le séminaire, l'hôtel-de-ville et celui de la police, des maisons régulièrement bâties, des magasins considérables et 7,000 habitants, non compris la garnison. Le faubourg se compose de 400 maisons en bois. La culture du tabac est une des branches d'industrie des habitants de cette petite ville. *Gheorghiefsk*, ville de 4000 âmes, entourée d'arbres fruitiers, sur la rive gauche de la Podkoumka, est petite, assez bien fortifiée, et bâtie avec plus de régularité que de solidité : ses maisons résistent rarement aux vents violents qui viennent de la grande steppe. La vue du Caucase, dont les hautes cimes sont couvertes de neiges éternelles, présente de ses murs un aspect magnifique. *Mozdok,* autre for-

teresse, s'élève sur la rive gauche de Térek ; elle est environnée de plantations de vignes et de mûriers. On y élève beaucoup de vers à soie. Le climat de cette ville, qui compte 5,600 habitants, est malsain, inconvénient qu'elle doit aux marécages qui l'environnent. *Kishar* est la plus peuplée de la province : elle renferme plus de 10,000 habitants, sans compter la garnison. Elle est située sur la rive gauche du Térek, à 15 lieues de son embouchure. Exposée aux inondations de cette rivière, le climat y est humide et malsain. Elle se compose de maisons en briques et en bois ; elle renferme un grand nombre de distilleries et fait un bon commerce en eau-de-vie, en vin, en étoffes de laine et de soie. A 7 lieues au sud-ouest de Gheorghiefsk, près de la limite de la province, s'élève le fort de *Konstantinogorsk,* sur la rive gauche du Podkoumok. La découverte que l'on a faite dans ses environs, de plusieurs sources sulfureuses chaudes et de sources gazeuses, y a provoqué la fondation d'un village appelé *Alexandersbad,* où se réunissent tous les ans un assez grand nombre de baigneurs et de buveurs. *Jakaterinodar,* sur le Kouban, est une place forte de 6,000 habitants, importante par une grande foire qui s'y tient annuellement.

Les autres villes importantes sont : *Vladekavkas,* près des bords du Térek, qui n'est guère qu'une espèce de village. *Andreeva,* ou *Endery,* sur la rive droite de l'Aktach ; c'est la plus considérable de la contrée. Elle se compose de 3,000 maisons ; plusieurs princes koumouks y résident ; c'est dans ses marchés que les Lesghis vont vendre les fruits de leurs brigandages.

La ville de *Khoundsakh*, appelée aussi *Avar,* ou *Aouar,* a, dit-on, 1,000 maisons. Elle est sur la rive gauche de l'Atala. C'est la résidence du khan des Awares, ou Avar, qui prend le titre de *Noutzahl,* ou seigneur de Khoundsakh ; son palais est le seul de la contrée qui ait des vitres et des meubles à l'européenne. On fabrique dans cette ville, avec la laine des moutons du Caucase, des châles de la plus grande finesse. Près de la rive droite du Koïsou, *Chakhar,* ou *Koumouk,* qui se compose de 4,000 maisons, est le lieu où réside le Khanboutaï, ou Sourkhaï, khan des Kasi-Koumouks.

Toutes ces terres basses qui s'étendent à l'est du pays des Cosaques Tchernomorskoï, et au nord du Kouban et du Térek, sont habitées par diverses tribus de Cosaques et de Tatars-Nogaïs. Ces derniers, obligés de se traîner de lande en lande, vivent en hordes, sous la protection des Russes ; ils se nourrissent du produit de leur bétail, et d'un peu de millet. Les Cosaques forment le peuple dominateur ; leur principale tribu porte le surnom de *Grebenski ;* une autre se distingue sous celui de *Seymen.*

En passant le Kouban ou le Térek, nous trouvons, sur les flancs septentrionaux du mont Caucase, la fameuse nation des *Circassiens*, dont le véritable nom est *Tcherkesses*. On peut les diviser en deux classes, les Circassiens du Kouban, et les Circassiens du *Kabardah*, ou de la Kabardie, appelés quelquefois Kabardiniens.

La plus remarquable des tribus circassiennes du Kouban est, sans doute, celle des *Temirgoï;* ils habitent plus de 40 villages fortifiés, et peuvent mettre 2,000 hommes sur pied. Vers l'orient des Temirgoï, séjournent les *Beslenié,* horde qui vit dans l'aisance. On porte leur nombre à 1,500 familles; leurs princes sont parents des Kabardiens; ils s'unissent avec ceux-ci et les Nogaïs pour se livrer à leurs brigandages. Ils vendent dans les montagnes les prisonniers qu'ils font sur les Russes, et ne gardent que les enfants. La plupart sont riches en bestiaux, et surtout en moutons En hiver, ils tiennent leur bétail près de leurs habitations, sur le bord de la Laba, dans des enclos fermés de claies. Au printemps et en automne, ils mènent paître leurs troupeaux sur les rives de l'Ouroup et du lac salé de Kasma. Ils ont pour voisins les *Mouchoks,* bons agriculteurs, qui élèvent du bétail, et qui profitent de la pêche que leur offrent de nombreuses rivières. Les *Schagacki,* au-dessous de la forteresse turque d'Anapa, ont un prince qui, jadis, tenait des vaisseaux dans la mer Noire. Les Circassiens de la *Kabardie* méritent le nom d'une nation à demi civilisée. Ils habitent un pays fertile, situé vers le milieu du Caucase, sur les flancs septentrionaux de cette chaîne; le cours du *Térek* en forme la limite au nord; le pays des *Kistes-Tchetchentzi* l'avoisine à l'est: on divise ce pays en grande et petite Kabardie.

Les Circassiens de la Kabardie se distinguent de tous les peuples du Caucase par leur beauté et leurs grâces. Les hommes sont d'une taille d'Hercule: ils ont le pied petit et le poignet fort; ils dirigent merveilleusement un coup de sabre. Les femmes ont les formes délicates et voluptueuses; une peau blanche, des cheveux châtains ou noirs, une figure régulière, une taille svelte, un beau sein, et cette propreté qui donne un si grand relief à la beauté.

Le prince ou gentilhomme circassien, c'est-à-dire, quiconque n'est pas serf, et possède un cheval, a toujours sur lui un poignard et des pistolets, et sort rarement sans son sabre et son carquois. Le ceinturon du sabre est attaché sur le ventre; un casque et une cuirasse lui couvrent la tête et la poitrine. C'est l'image fidèle d'un chevalier du dixième ou onzième siècle. La Kabardie entière peut mettre sur pied 1,500 gentilshommes appelés

usden, et 10,000 paysans ou serfs en état de combattre. Mais les princes kabardiniens s'affaiblissent entre eux par des hostilités continuelles.

Le sol de la Kabardie est excellent et très-propre à l'agriculture; les hivers y sont rudes, mais courts, et la chaleur de l'été n'y est pas excessive. Les habitants négligent les dons de la nature : ils ne tirent aucun avantage des belles forêts de chênes, d'ormes et d'aunes qui couvrent leurs collines; ils pourraient exploiter des métaux plus précieux que le fer et le cuivre, dont ils se servent pour la fabrication de leurs armes.

Les Circassiens construisent leurs maisons d'une mince charpente et de claies de buissons peintes en blanc; ils savent y amener, avec beaucoup d'adresse, au moyen d'un canal, les eaux de l'un des ruisseaux les plus voisins. Les auberges sont recommandables par leur propreté. Les paysans ou serfs, et les prisonniers de guerre réduits en esclavage, sont chargés des soins de l'agriculture et de la garde du bétail. De grandes charrues, auxquelles sont attelés six à huit bœufs, sillonnent un sol fertile; le chanvre y vient sans être semé. Un grand nombre de chèvres, de brebis, de bœufs et de chevaux augmentent les richesses des Circassiens. Ils vendent de la laine et de la cire. Les chevaux se distinguent par la beauté, la force, et surtout par l'agilité. Chaque prince ou gentilhomme marque ses poulains de bonne race avec un fer chaud; celui qui profane cette marque, ou qui la met à un cheval commun, est puni de mort.

Leur système féodal est aussi très-remarquable. Le sujet, qui appartient au prince en toute propriété, quoique cependant on ne le vende pas, est obligé à toute sorte de services personnels; mais il ne paye pas de contributions. Le gentilhomme maintient l'ordre parmi le peuple, et rend des services militaires au prince. Celui-ci tient table ouverte, et chacun de ceux qui possèdent des troupeaux contribue pour sa part aux frais de la consommation. Les mariages se font selon les richesses et la naissance; le simple gentilhomme qui enlève une princesse, encourt la peine de mort. Au moment de la naissance d'un prince ou d'une princesse, il se présente un noble qui se charge de son éducation. Le père et la mère bannissent leurs enfants de leur présence, jusqu'à l'époque où le rejeton mâle est en état de combattre, et la fille prête à recevoir un époux. C'est sous la surveillance de son maître que le garçon s'exerce à la chasse et à la guerre; pour récompense, il lui voue une partie de son butin; ce fut ainsi que jadis le centaure Chiron éleva le jeune Achille. Des aliments simples et légers conservent à la fille de condition cette taille svelte qui convient à une princesse, et on lui apprend à broder, à coudre, à tresser de la paille, et à en

faire de petites corbeilles. Les nouveaux mariés se voient en secret pendant un an; la femme reçoit son époux dans l'ombre de la nuit, et le fait entrer par la fenêtre. Ils ne se montrent à leurs parents que lorsqu'il existe un gage de leur union. Ces traits de ressemblance entre les femmes circassiennes et les Amazones, se rattachent à l'ancienne tradition des Circassiens sur les liaisons qu'ils eurent avec une nation nommée *Emmetch* (nom d'où les Grecs ont pu faire *Amazon*); de là cette hypothèse ingénieuse, d'après laquelle les Circassiens seraient les Sarmates, descendants d'un mélange de Scythes et d'Amazones.

Les princes et les nobles circassiens parlent une langue particulière, inintelligible au peuple. N'est-ce qu'une institution politique, ou serait-ce la preuve d'une origine différente? Il existe parmi les Circassiens un droit d'hospitalité qu'il nomment *kunadi*. Heureux l'étranger qui l'obtient! son hôte le recommande à tous ses parents; et fût-il chargé du plus grand crime, il est néanmoins en sûreté, parce que son hôte en répond sur sa tête. Les Circassiens tirent une vengeance éclatante de ceux qu'ils croient coupables de la mort de leurs parents. La famille entière du criminel partage son forfait; et si la vengeance du sang n'est pas éteinte par une indemnité pécuniaire, elle se transmet par le mariage.

Autrefois chrétiens presque sans culte, ces peuples sont à présent des mahométans peu scrupuleux et peu zélés. Les mausolées circassiens sont construits avec des pierres de taille, et entourés de colonnades. On sait combien les femmes de la Circassie sont recherchées pour les sérails de l'Orient. Malgré la surveillance des Russes, la cupidité trouve encore le moyen de vendre en Turquie un assez grand nombre d'esclaves circassiennes.

La Petite Abasie s'étend entre le Kouban et la Malka, sur le revers septentrional du Caucase. Le sol en est fertile et bien arrosé; les habitants sont plutôt pasteurs qu'agriculteurs; ils forment environ 5,000 familles, et sont gouvernés par des nobles et des chefs de tribus.

Les *Abasekhs* ou *Abasekhi* s'étendent jusque sur les cimes du Caucase, près des sources du *Laba*, rivière de 60 lieues de cours qui se jette dans le Kouban. Ils forment environ 15,000 familles d'origine circassienne, qui se divisent en trois principales tribus : les *Eminoks*, les *Antchoks* et les *Jedeghis*. Autrefois ils ne vivaient que de brigandages; aujourd'hui ils se distinguent par la douceur de leurs mœurs, par leur haute stature et leur robuste constitution.

Les *Kisilbekhs*, Abases d'origine, ne se composent que de 200 familles,

près des sources du Laba. Les *Temirgoïs,* vingt fois plus nombreux, sont fixés au nord des Abasekhs. Les *Atikoïs,* peuple de 400 familles, sont voisins des précédents. Les *Sapchiks,* qui forment 10,000 familles, occupent une partie de la plaine traversée par le Kouban.

Nous ne nommerons point vingt autres peuplades, plus ou moins nombreuses, telles que celle des *Basians,* celle des *Tchégèms,* celle des *Balkars* et celle des *Karatchas* ou *Karatchiaghi.* Ces derniers méritent pourtant quelque attention. Ils sont généralement beaux, et ressemblent plutôt aux Géorgiens qu'aux Tatars; ils sont moins pillards et moins grossiers que leurs voisins les autres Abases et que les Tcherkesses; leurs femmes sont jolies et bien faites. Dans leurs cérémonies funèbres les hommes se donnent de grands coups à la tête; les femmes s'arrachent les cheveux; tous poussent des hurlements affreux, et, après l'enterrement, ils se réunissent dans un festin où chacun s'enivre à l'envi. Ils élèvent de nombreux troupeaux de moutons, de chevaux, d'ânes et de mulets. Leur industrie se borne à la fabrication de quelques étoffes qui leur servent de vêtements, et leur commerce à l'exportation du tabac qu'ils cultivent, et des fourrures qu'ils se procurent par la chasse; objets qu'ils échangent contre de la quincaillerie, des pipes, des aiguilles, des soieries et des armes que leur procurent les Iméréthiens. Ils ont quelques indices du christianisme; on assure que dans leur pays on voit une église ancienne, encore bien conservée; un chemin frayé à travers les rochers, et garni de bras de fer des deux côtés, y conduit en serpentant, et l'intérieur du bâtiment renferme un Évangile et des rituels en langue grecque.

Ces peuples ont des troupeaux de bœufs assez considérables; on vante également leurs mulets; ils cultivent du millet et de l'avoine; ils tirent du plomb des mines du *Kargatchin-Tau,* c'est à-dire le mont de plomb; ils préparent du salpêtre et vendent de la poudre.

On a observé dans ces contrées beaucoup d'objets intéressants pour l'histoire naturelle : plusieurs vallées sont remplies d'exhalaisons sulfureuses, et la foudre y tombe plus fréquemment qu'ailleurs. Près de la rivière de *Jetchick,* qui se jette dans le Kouban, il y a des sources chaudes d'une âcreté si mordante, qu'elles causent des enflures à la bouche. Dans les environs du mont Elbours ou Elbrouz, il y a une colline composée entièrement, d'un gravier de mica doré si peu cohérent, que les hommes et les chevaux s'y enfoncent comme dans de l'eau. On trouve dans les hautes montagnes vers les sources du Térek, des colonnades de basalte en prismes de trois, de cinq, de huit et de neuf pans.

Dans la proximité de l'*Elbours*, dernière sommité du Caucase, habitent les *Suanèles* ou *Souanes*. Ces peuples, dont le nom signifie dan leur langue *habitants des hautes montagnes*, sont à demi indépendants, et n'ont de liaisons avec les Géorgiens que sous le rapport du dialecte. Rien n'égale leur malpropreté, leur rapacité, et leur aptitude en fait d'armes. Les femmes enveloppent leur tête dans un mouchoir de lin de couleur rouge, de manière qu'on ne leur voit qu'un œil. De là vient peut-être la fable géographique d'une nation de borgnes ou *monommati*. On peut aussi regarder les *Phtirophages*, c'est-à-dire les mangeurs de vermine, qui, selon Strabon, habitaient cette contrée, comme les anciens parents des Souanes. Des montagnes d'ardoise presque inaccessibles, qui séparent la Mingrelie du pays des Abases et des Basians, et qui s'étendent jusqu'aux confins de ce dernier, mettent les Souanes à l'abri de tout danger; ils y demeurent au nombre de 5,000 familles, sans chef et sans prince. Redoutés déjà de l'Empire byzantin, ils se font encore une renommée par leur valeur sauvage; une taille haute et avantageuse contribue à les faire craindre. Ils savent manier le fusil, composer la poudre, et fabriquer toutes sortes d'armes; leurs mines fournissent les matériaux nécessaires. On a trouvé chez eux du plomb, du cuivre, des vases et des chaînes d'or et d'argent.

Les *Ossètes* habitent à l'est des Basians. Ils sont voisins des *Mouzoriens*. En voyant leur vêtement, leurs cheveux d'un châtain clair et leur barbe rousse, on dirait que ce sont des paysans de la Russie septentrionale. Ils se donnent eux mêmes le nom d'*Irones*, et appellent leur pays *Ironistan;* leur langage a quelques rapports avec la langue allemande, avec l'esclavon, et surtout avec le persan. Le pays des Ossètes domine les communications avec la Géorgie; il s'étend depuis les sources du Térek jusque sur la cime du Caucase; dans ces montagnes escarpées, séjour de l'hiver, toutes les rivières coulent avec une rapidité étonnante. Les mœurs des Ossètes sont d'une simplicité caractéristique; leur manière de saluer consiste dans un attouchement de la poitrine pour les hommes, ou du sein pour les femmes. Dans les funérailles d'un Ossète, il règne une ostentation de douleur très-bruyante; les femmes se déchirent le sein, et menacent de se précipiter du haut d'un rocher; puis on boit et on mange en l'honneur du défunt pendant trois jours. Les maisons des Ossètes sont autant de petits chateaux forts; quoique vassaux de la Russie, ils vivent dans une sauvage indépendance.

On prétend avoir rencontré dans cette partie du Caucase un grand oiseau d'un plumage bigarré très-beau, qui ressemble à un faisan; les Ossètes le

nomment *sym*. Il vit dans une sorte d'alliance avec les bouquetins qui partagent sa solitude; à l'approche d'un chasseur, il fait partir un sifflet aigu qui devient un avertissement pour le quadrupède poursuivi. On trouve encore dans le canton des Ossètes des milliers de cavernes taillées dans des rochers escarpés, sur des montagnes inaccessibles, ordinairement d'une hauteur de dix brasses; elles sont abandonnées, mais on y reconnait des vestiges d'anciens habitants. Le fort de *Dariela* est situé aux frontières orientales de l'Ossétie; il ne faut, pour rendre imprenable ce passage, que des fortifications légères et une faible garnison. On a agrandi le défilé qu'il commandait, et l'on a construit une nouvelle forteresse pour remplacer l'ancien fort, maintenant en ruine.

La tribu la plus considérable des Ossètes est celle des *Dugores*, qui se compose d'environ 3,000 familles. On prétend qu'ils sont tributaires des *Badilles*, espèce de chevaliers domiciliés dans les plus hautes montagnes, et qu'une petite rivière sépare d'une autre tribu inconnue, celle des *Niligures;* ce dernier nom paraît hunnique. Les *Tcherkessates* ont des bois sacrés, divisés en plusieurs sections, suivant le nombre de leurs familles. Tous les ans, ils célèbrent des fêtes qui durent huit jours, et qui ressemblent à celle des tabernacles parmi les juifs; les voyageurs et les passants sont libéralement invités d'y prendre part, et l'une des familles se charge du soin de les régaler. Les *Dimfars,* peuplade républicaine, combattent et bravent les Dugores. On trouve dans leur canton une caverne de *Saint-Nicolas*, indice de leur ancienne religion. Ce saint russe est censé y paraître sous la forme d'un aigle, pour recevoir la viande qui lui est offerte; on s'imagine bien qu'il ne manque pas d'oiseaux de proie qui, à cet égard, remplacent parfaitement le saint.

La contrée montagneuse qui s'étend à l'est de l'Ossétie, au nord, entre les fleuves Soundja et Aksaï, est nommée *Kistie*, ou *Kistetie*, par les voyageurs et les géographes russes. C'est, comme la Kabardie, un pays de forêts et de pâturages, avec des cantons très-propres à l'agriculture. Les diverses tribus sauvages qui y demeurent sont connues sous plusieurs noms généraux. Les Géorgiens les appellent *Kistes,* les Tatars *Mizshegis;* leur tribu principale prend le nom d'*Ingouches,* ou *Intousches*. On distingue encore les *Tchetchentzes,* ou *Tetentzes,* les *Karaboulaks* et les *Tousches*. Ils parlent tous une langue particulière, qui semble remonter aux temps les plus reculés. Dans les combats, ils portent un bouclier, et cet usage antique les distingue de tous les autres habitants du Caucase.

Parmi les *Ingouches,* on remarque des traces d'idées chrétiennes; ils

adorent un seul dieu, qu'ils nomment *Dœle,* et consacrent le dimanche au repos, mais ne rendent ce jour là aucun culte à la Divinité. Ni la naissance, ni la mort ne sont accompagnées chez eux de cérémonies religieuses. Un solitaire, appelé le *Zannistag,* vivant dans le célibat, et demeurant à côté d'une église antique, remplit les fonctions de prêtre; devant une assemblée nombreuse, sur un autel de pierre, il immole une quantité de brebis blanches, que les familles les plus riches et les plus distinguées fournissent. Cette église ancienne, située sur le territoire des Ingouches, porte une inscription gothique, et renferme des livres latins ornés de caractères dorés, bleus et noirs, livres révérés comme des reliques. Trente petites demeures d'ermites sont établies dans la proximité de ce sanctuaire, asile respecté au milieu des guerres éternelles qui divisent ces barbares.

Les *Ingouches* ont une physionomie caractéristique, et une prononciation si dure, que l'on croirait qu'ils roulent des cailloux dans la bouche. Ils forment environ 800 familles. Chez ce peuple, les femmes se livrent aux soins du ménage, à la fabrication des vêtements et aux travaux de l'agriculture, tandis que les hommes s'occupent par goût de la guerre et de la chasse. Cependant, depuis quelques années, ils s'adonnent aux occupations agricoles, et sont parfaitement soumis au gouvernement russe. Ce sont eux qui arrêtent les brigandages des Tchetchentzes. Il existe, au milieu des montagnes, d'autres Ingouches appelés *Dalni,* c'est-à-dire éloignés, qui ont conservé leur caractère féroce, et qui ont peu de relations avec les Russes.

Les *Karaboulaks* méritent l'attention à cause de leur idiome, qui semble être celui des fameux Alains, car la ville de Théodosia, en Tauride, était désignée par le mot alanique *Ardauda,* qui signifie *sept dieux;* or, ce terme a encore la même signification chez les Karaboulaks.

Les *Tchetchentzes,* ou *Tetentzes,* demeurent dans sept grands villages, au milieu d'immenses forêts. Ces peuples étendent au loin leur brigandage, parce que leurs montagnes inaccessibles les mettent à l'abri des poursuites des Cosaques.

Du côté du sud est, on trouve les *Tousches,* c'est-à-dire les *rêveurs,* nom qu'ils doivent à leur superstition. Le nombre de leurs familles est d'environ 5,000. Ils ont en vénération les chats. On dit que le père donne à son fils, à l'âge de six à sept ans, une jeune fille adulte pour épouse, et que, jusqu'à la puberté du jeune homme, il remplit les fonctions maritales; les enfants qui naissent de cette union sont élevés comme faisant partie de la famille. Cette singulière coutume existait, il y a peu de temps, dans la

Russie d'Europe. On prétend avoir remarqué chez les Tousches l'accouplement de l'âne et de la vache, et l'on dit qu'il en résulte la naissance d'un mulet petit, mais très fort.

Toutes ces tribus, et plusieurs autres moins connues, sont gouvernées par des princes, que des inimitiés particulières ou l'amour du pillage arment souvent les uns contre les autres. La Russie se contente d'une suprématie nominale sur elles, et se trouve souvent dans la nécessité de leur faire une guerre coûteuse et sans grands avantages pour elle-même ; elle n'exige que quelques impôts qui ne sont jamais régulièrement payés.

Nous arrivons à la partie orientale du Caucase, ou l'ancienne Albanie, divisée en cantons innombrables que la géographie moderne range sous deux dénominations, le *Daghestan,* comprenant toutes les pentes du Caucase vers la mer Caspienne, et le *Lesghistan,* composé des vallées les plus élevées, soit du côté du pays des Kistes, soit de celui de la Géorgie.

Le versant oriental de la chaîne du Caucase comprend, sur le bord de la mer Caspienne, la province de Daghestan, dont le nom signifie *pays de montagnes*. Ce pays est, en effet, très-montagneux, hérissé de sommets élevés, que séparent de profondes vallées couvertes de lacs et sillonnées par des rivières et des torrents. Les côtes en sont peu découpées et n'offrent, conséquemment, aucun havre sûr et profond ; elles sont très-poissonneuses, mais les habitants négligent les avantages qu'ils pourraient retirer de la pêche. En vain possèdent-ils un sol d'une grande fertilité, favorisé, dans les plaines et les vallées, par le climat le plus doux, qui devient tempéré dans les montagnes, et qui n'est âpre que près des sommets couverts de neiges éternelles ; le voisinage des Lesghis nomades arrête l'essor que pourraient prendre chez eux l'industrie et l'agriculture. Ces tribus errantes franchissent les montagnes, pillent les campagnes, et souvent enlèvent les moissonneurs avec les récoltes.

Les *Lesghiens* ou *Lesghis,* qui paraissent être les *Legæ* des anciens, se font redouter par leurs brigandages perpétuels ; ils enlèvent les hommes, les troupeaux, et tout ce qui se trouve dans les régions circonvoisines ; ils emportent le butin sur des coursiers agiles, et rompent derrière eux les ponts de glace et de neige qui couvrent les précipices du Caucase. Accoutumés à supporter la faim et la soif, ils n'emportent dans leurs courses qu'une petite provision de vivres, renfermée dans des outres ou des peaux de chèvres ; mais, réduits à toute extrémité, ils tirent au sort entre eux, et celui que le hasard désigne est dévoré par ses camarades. Leur genre de vie et l'air pur qu'ils respirent sur leurs montagnes, prolongent leurs jours

l'une manière extraordinaire. Peu d'instants avant sa mort, le vieux Lesghien, si toutefois il ne succombe pas au champ de bataille, fait venir ses parents et ses héritiers, leur indique l'endroit qui renferme son or, son argent et ses pierreries, et meurt ensuite en riant. Cette nation possède quelques mines. Dans le Daghestan, on voit les Lesghiens conduire paisiblement leurs troupeaux loin des montagnes, et payer une contribution pour le pâturage. Leurs femmes, renommées pour leur beauté, se distinguent encore par leur valeur et leur intrépidité. Plusieurs tribus lesghiennes suivent la religion mahométane; on s'est aussi aperçu de quelques traces de christianisme; mais les moins civilisés adorent encore le soleil, la lune, les arbres et les fleuves. Leur langue n'a de rapport qu'avec celle que parlent les habitants de la Finlande; mais la diversité des dialectes lesghiens est fort grande.

On a cherché à réduire tous les idiomes du Lesghistan au nombre de huit dialectes. Les *Awares* ou *Avares* et les quatorze tribus qui leur ressemblent, domiciliés dans la partie septentrionale du Lesghistan, parlent le premier dialecte. Le district d'*Awar* ou *Aor*, le reste de *Aorses* et la souche des fameux Awares, porte aussi le nom de *Chunsag*, ce qui signifie empire des *Chunes* ou Huns. Environ 1,500 familles mahométanes vivent ici paisiblement, gouvernées par un khan, qui passe pour un des princes les plus puissants du Caucase, et dont la maison, de préférence à toutes les autres, a des fenêtres et des vitres.

Les tribus de *Dido* et d'*Unso* parlent le second dialecte; elles demeurent dans les montagnes près des sources du Samour, font paître leurs brebis dans le Kacheti, et vivent dans une indolence heureuse.

Le troisième dialecte est celui des *Kaboutches*, qui passent pour demeurer près des Didos, du côté de l'orient, et le quatrième est en usage parmi les *Andys*, qui, selon Guldenstedt, habitent une contrée située à une branche du fleuve Koïsou.

Les *Akouches*, les *Kouvesches* et les *Zoudacars*, trois tribus dont les demeures s'étendent le long de la frontière du Daghestan, ou même dans cette province, parlent le cinquième dialecte.

Les Kouvesches ou *Koubasches* méritent le plus notre attention : jouissant d'une certaine aisance, ils sont appliqués, sobres, honnêtes et loyaux; on dit qu'ils se nomment eux-mêmes *Frenks*, et qu'ils se croient originaires de l'Europe. Leur territoire est situé dans les montagnes entre les sources du *Bougam* et du *Chary*. Ils forment une peuplade particulière soumise à une organisation démocratique : ils choisissent chaque année un conseil

chargé de toutes les affaires publiques ; tous ont voix dans cette élection. On pourrait supposer qu'ils sont les descendants des Vénitiens ou des Génois qui, dans le quinzième siècle, visitèrent la côte de la mer Noire, si des recherches ultérieures n'eussent prouvé que leur langue est semblable à celle des Lesghiens. On croit cependant que cette peuplade est d'origine allemande, parce que plusieurs mots de leur idiome dérivent de l'allemand : leurs mœurs, leur ameublement, la coiffure des femmes, et quelques-unes de leurs lois pénales tendent à confirmer cette opinion. Suivant une tradition accréditée dans le pays, il paraîtrait qu'à une époque reculée, un schah de Perse envoya à un roi de France une ambassade pour lui demander des ouvriers en différents genres, et surtout des armuriers. A l'arrivée de ceux-ci sur les frontières de la Perse, l'entrée leur en fut refusée, parce que le schah était en guerre avec les Indiens. Ces ouvriers, au nombre de 40 familles, s'établirent dans le lieu qu'ils occupent aujourd'hui ; ils embrassèrent l'islamisme, mais conservèrent une partie des usages de leurs ancêtres. Les Koubasches sont les courtiers du commerce qui se fait entre la Perse et la Russie ; ils apportent à Kisliar des quantités considérables de coton. Chez eux ils emploient leur temps à fabriquer des ouvrages de fer, d'or et d'argent, à forger des cuirasses, et à faire des mouchoirs fins, des manteaux de feutre et des tapis. Leurs femmes, habiles, spirituelles, et même instruites, s'occupent aussi à broder. Les Koubasches bannissent de leur présence les paresseux, les fainéants et les mendiants ; leur intégrité et leur probité sont si généralement reconnues, que les princes des Lesghiens déposent chez eux les trésors qu'ils ont amassés, et que les peuplades voisines les choisissent pour arbitres. Ils sont mahométans, mais n'épousent qu'une femme ; douze de leurs doyens gardent un trésor qui est le produit de leurs travaux communs.

Les *Kasi-Koumouks*, ou *Kasi-Koumyks*, pasteurs et brigands, qui demeurent sur un bras du fleuve Koïsou, parlent le sixième dialecte lesghien. Leur khan est un des plus puissants du Caucase oriental.

Le septième dialecte est en usage parmi les *Kaïdaks* ou *Kaïtaks*, et les *Karakaïdaks* ou *Karakaïtaks*, qui habitent les districts situés entre le Manas et le ruisseau de Darback. Ces peuples, légers à la course, manient supérieurement le fusil et le sabre. Les fertiles vallées des Kaïdaks sont parsemées de villages superbes. Le prince des Kaïdaks se nomme l'*Ouzmey;* son fils, à ce qu'on prétend, est allaité par toutes les femmes du pays ; on croit vraisemblablement leur inspirer par ce moyen de l'amour et de l'attachement pour leur futur souverain.

Les *Karaëles,* qui occupent quelques villages à côté du district de *Tabasseran,* parlent le huitième dialecte lesghien, qui est aussi commun, à ce qu'on croit, aux habitants de ce district florissant, et gouverné par un prince particulier.

Le Caucase oriental nourrit encore deux nations tatares. Les *Koumouks* ou *Koumouiks* demeurent dans le nord du Daghestan, sur les bords de la mer Caspienne. Leur pays s'étend depuis les bords du Térek jusqu'à ceux du Koïsou, et comprend le golfe et la péninsule d'*Agrachansk.* Environ 1,200 familles qui obéissent à des beys, habitent ici dans des cabanes de claies d'osier. On remarque sur la route de la Perse leur village de *Kaziourte,* près duquel les Russes ont établi un poste militaire. Les *Truchmènes* s'étendent sur toute la côte orientale du Caucase, mais principalement dans le Daghestan méridional, et dans toute la province asiatique du Chirvan. Ces nomades parlent le dialecte turc de la langue tatare.

Les villes du Daghestan sont *Tarkou* ou *Tarki,* bâtie en amphithéâtre sur le bord de la mer, et chef-lieu du khanat de Chamkhal; plus au sud, *Karaboudak* est un grand village auquel on donne 15,000 habitants. Au centre du khanat d'Ouzmeï, *Bachly* est la résidence du prince. C'est un bourg de 1,200 familles, au milieu duquel s'élève le château fort d'Ahmed-Kend. Dans le khanat d'Otemich, *Koubetchi* occupe une vallée étroite formée par deux montagnes escarpées. C'est plutôt une bourgade qu'une ville: les maisons sont crénelées, et ont chacune un escalier extérieur; elles communiquent entre elles par des chemins étroits. Sa population est de 6,000 individus, tous mahométans; on y compte 12 mosquées.

L'Akoucha est une petite contrée qui occupe le penchant oriental d'un chaînon du Caucase; elle est habitée par des Lesghis, qui composent 18,000 familles réparties dans 34 villages. Les Akouches sont organisés en une république fédérative composée de 12 cantons: chaque village a son chef particulier, qui est toujours le plus âgé des habitants. Ils s'occupent peu de la culture des terres, mais ils élèvent un grand nombre de moutons, dont la laine est employée à fabriquer des draps. Le principal village est *Akoucha,* qui renferme 4 à 5,000 habitants.

Dans le Daghestan méridional, nous verrons *Koura,* chef-lieu d'un des plus considérables khanats des Lesghis sédentaires. Cette ville est sur la rive gauche d'une petite rivière du même nom. Le khan, prince héréditaire vassal de la Russie, étend sa domination jusqu'à la mer Caspienne, où la rivière de *Samour,* probablement l'Albanus des anciens, décharge ses eaux abondantes par dix ou douze embouchures. *Kouba,* la plus forte ville

d'un khanat peuplé de Turcomans, est située sur la rive droite du Koudialtchaï. Elle est entourée de murs flanqués de tours, et renferme un château où réside le khan. On n'y compte que 4 à 500 maisons; un faubourg assez considérable est habité par des Juifs; hors de la ville, s'élèvent un grand nombre de cabanes où logent des Arméniens. A 10 lieues au sud-est de Kouba, la petite ville de *Chabran*, qui, selon l'opinion commune, a été construite par les Hébreux, sous le nom de *Samaria*, et selon d'autres, par Nadir-schah, est aujourd'hui en ruine. Il y demeure encore quelques Juifs qui se distinguent par un beau physique et une certaine aisance. Elle donne son nom à un district fertile au nord, mais stérile au sud, et habité par des *Paddars* ou réfugiés persans. *Tabasseran*, *Akhouti* ou *Akhouta*, sont des chefs-lieux de petites souverainetés dans les montagnes.

Dirigeons-nous vers la capitale du Daghestan : *Derbend*, resserrée entre les montagnes et la mer, compte environ 10,000 âmes; ses murs épais et élevés étonnent le voyageur, mais n'arrêtent point les armées; son port, peu sûr, n'est que le siége d'un faible commerce. Elle est fermée, du côté du nord, par une ancienne porte de fer, qui lui a valu le nom turc de *Demir-capou*. Ses rues sont étroites et irrégulières, et ses maisons basses et à toits plats, à la manière orientale. D'Anville la regarde avec raison comme l'antique *Albana*. Selon les habitants, elle aurait été fondée par Alexandre le Grand.

C'est dans cette province que commence à se faire sentir l'influence d'un climat plus doux. Les territoires de Derbend, de Koura et de Kouba sont au nombre des contrées les plus délicieuses. C'est ici que, selon Strabon, les habitants recueillaient le cinquantième grain, et voyaient ces riches récoltes se renouveler deux ou trois fois l'année. Encore de nos jours, le sol est parfois si gras, qu'on a coutume d'atteler à la charrue six à huit bœufs. On exporte beaucoup de froment, d'orge, de safran, de coton et divers fruits. Le territoire de Kouba a été surnommé, par les Persans, *le Paradis des Roses*. Il y a des endroits où, de chaque fente des rochers, on voit sortir un cep de vigne. Mais ces belles régions éprouvent une trop grande humidité; elles sont, en plusieurs endroits, infestées de reptiles et d'insectes nuisibles.

Nous voilà arrivés sur les rivages du Volga, qui s'écoule ici dans la mer Caspienne. Né comme un ruisseau dans les forêts du plateau de Valdaï, près Volchino-Verchovie, il traverse les lacs Oselok, Piana et Volga, reçoit les eaux du lac Seligher, et devient navigable près Rjef, où il a 30 mètres de largeur.

Il coule ensuite dans une direction orientale vers Kazan où, grossi de la *Kama,* qu'on peut considérer comme un second Volga, il se tourne vers le sud et semble chercher la mer d'Azof; mais, au grand détriment de la Russie, il est forcé par la chaîne de collines volgaïques de se jeter dans la mer Caspienne. Avant d'avoir reçu la Kama, il a près de 200 mètres de large, et ensuite jusqu'à 400 aux environs de Saratof. Près d'Astrakhan, où il embrasse beaucoup d'îles, sa largeur dans les hautes eaux, atteint presque 5 lieues, ou 20 verstes. Sa chute n'est que de 15 centimètres par 4 verstes, et les lacs qui forment ses sources ne sont que de 100 mètres plus élevés que ses embouchures. Celles-ci, au nombre de 70, sont formées par huit bras principaux. La profondeur de son chenal de navigation varie de 2 à 5 mètres. Ses eaux, qui sont de qualité médiocre, nourrissent une immense quantité de poissons, entre autres des esturgeons, des husons, des sterlets. La vallée du Volga depuis Ostakhof est un bas-fond continuel d'une verste à 20 de largeur, bordé de collines de 5 à 20 mètres de haut, qui montrent à découvert les couches d'argile, de marne, de gypse, de grès, de houille dont les plateaux voisins se composent. Près Nijni-Novgorod, le fleuve a miné son rivage, et les éboulements y entraînent même des édifices considérables. Mais son cours général est régulier et calme. Il s'enfle par les pluies et la fonte des neiges avec tant de promptitude, que ses eaux, en pénétrant dans le lit des rivières affluentes, les font retourner en arrière. Les glaces le couvrent dans toute son étendue, mais, vers le sud, il reste toujours des ouvertures fumantes par lesquelles le fleuve semble en quelque sorte respirer; ces *poloumna,* en changeant de place, mettent les voyageurs en danger.

Pendant deux mois, le Volga est un chemin de voitures, et pendant les deux mois opposés un canal de navigation. Plus de 5,000 barques, construites dans les pays boisés du nord de la Russie, descendent ce fleuve chargées de toutes sortes de productions; mais comme elles remontent plus difficilement, elles sont en très-grande partie vendues à Astrakhan; de là l'épuisement des forêts que le gouvernement cherche à arrêter. Comme le Volga entoure circulairement le plateau central de la Russie, et qu'il reçoit le tribut des eaux de l'Oka, rivière principale de cette région fertile; comme dans sa partie supérieure le Volga communique par le canal de *Vouichni-Volotchok* avec le lac Ladoga et la Néva; comme enfin la Kama lui apporte toutes les eaux de la Russie orientale, ce grand fleuve est la principale route commerciale intérieure de l'Empire : la ville d'Astrakhan est pour ainsi dire l'Alexandrie de ce Nil de la Scythie; mais ce débouché est placé

sur une mer intérieure sans communication avec l'Océan, et bordée par des nations peu civilisées ou peu hospitalières. Le Volga, comme le Danube, ne remplit pas les grandes destinées que son cours imposant semblait lui promettre.

Le gouvernement d'Astrakhan est bien loin de devoir aux inondations du Volga ce que la basse Égypte doit à celles du Nil; elles n'y apportent pas un limon fertile ni des eaux fécondantes. Le terrain qui n'est pas inondé par le Volga consiste en landes qui, pour n'être pas absolument stériles, sont néanmoins peu propres à l'agriculture. L'absence ordinaire de toute pluie est cause que même sur les bords du fleuve l'on est obligé d'arroser artificiellement chaque coin de terre qu'on veut cultiver. Ces bruyères sèches et brûlantes se couvrent cependant au commencement du printemps de belles fleurs, d'excellentes herbes, d'asperges, de câpres, de raiforts, de poireaux et de réglisse. La tige de cette dernière plante s'élève quelquefois à 1 mètre 25 centimètres de hauteur; les racines, si utiles dans la médecine, deviennent de la grosseur du bras d'un homme robuste, cependant le jus n'est pas d'une très-bonne qualité. Les espèces de salsola, dont on tire la soude, viennent également en abondance; la qualité en est aussi bonne que l'on doit l'attendre dans un sol aussi imprégné de sel. Dans les lacs d'*Elsen,* de *Bagd* et plusieurs autres, le sel forme au fond un amas de cristaux. La montagne de *Bogdo-oola* porte sur son sommet une colline de sel. Il y a deux steppes ou landes semblables, l'une entre le Don, le Volga et le Caucase, appelée proprement *steppe astrakhanskaïa;* l'autre, entre le Volga et l'Oural, porte le nom de *steppe kalmoutzkaïa,* parce que les Kalmouks autrefois y demeuraient. Selon Pallas, l'une et l'autre de ces immenses landes ont dû être autrefois couvertes par la mer Caspienne. Dans la steppe orientale, un long plateau sablonneux, mais verdoyant, nommé *Naryn* en kalmouk et *Rynpeski* en russe, s'élève au-dessus de la plaine formée d'un limon argileux et salin. Parmi les animaux qui errent dans ces landes, nous remarquons l'*antilope saïga,* dont les cornes sont transparentes, et qui surpasse à la course les meilleurs chiens, les lièvres-terriers, les outardes, les faisans et autres oiseaux, entre autres les *remiz* ou mésanges; enfin la tarentule.

La partie fertile de ce gouvernement est extrêmement bornée, et ne comprend guère que les terrains bas qui se trouvent le long des fleuves Volga, Oural et Térek. Ces contrées produisent des herbes d'une grandeur démesurée, des arbouses, des citrouilles et des concombres, ceux-ci jusqu'à la longueur de 60 centimètres; des racines et légumes de toute espèce;

des pommes, poires, pêches, abricots, prunes, cerises, mûres et d'autres fruits; enfin du raisin rouge et blanc. Tous ces végétaux viennent d'une grosseur extraordinaire, parce qu'on leur prodigue des arrosements artificiels, que le sol est imprégné de matières salines et bitumineuses, enfin parce que la chaleur pendant deux mois est extrême. On voit en effet, quelquefois, le thermomètre monter jusqu'à 40 degrés centigrades. L'air est malsain dans une grande partie de ce gouvernement, à cause des exhalaisons salines dont il est constamment chargé. Les vents du nord apportent quelquefois un vent si vif, que le thermomètre descend au delà de 30 degrés au-dessous de zéro. Le principal bras du Volga, large de 730 mètres, gèle en hiver jusqu'à porter des traîneaux chargés; la glace dure ordinairement deux mois. C'est, comme on voit, le climat des extrêmes.

La ville d'*Astrakhan,* capitale du gouvernement du même nom, résidence d'un archevêque russe et d'un archevêque arménien, est, par son commerce et son industrie, l'une des principales cités de l'Empire. Son port possède des chantiers pour la marine impériale. Cette ville, dont la population de 40,000 habitants s'élève quelquefois, dans le temps des pêcheries, à 60,000, est construite dans une des îles formées par le Volga, et figure assez bien du dehors avec ses nombreuses églises, ses vergers et ses vignobles, ses grands faubourgs, sa citadelle ruinée, bâtie en briques; mais ce n'est pas une belle ville : les maisons de bois y fourmillent; les rues, boueuses et sans pavé, concourent, avec la fange et les poissons croupissants que les inondations du printemps laissent sur les rivages, à y rendre l'air malsain. Le commerce avec la Perse et l'Inde fleurit, ainsi que l'industrie, dont le principal objet est le coton et le maroquin. Parmi les habitants on trouve, outre les Russes, des Arméniens, des Tatars, des Indiens, des Persans, des Juifs, des Grecs, des Allemands et des Écossais. Les sectateurs de Brahma vivent en communauté de célibataires, dans un grand édifice en bois, sans fenêtres; la propreté règne dans leurs réfectoires communs, bien fournis en fruits et en pâtisseries; leur principal métier est l'usure. Les Tatars, livrés au petit commerce, sont toujours débiteurs des Indiens, au point de leur remettre en gage et en usufruit leurs propres femmes; de ce commerce descendent les Tatars *Achrichanshi.*

Les autres villes du gouvernement sont sur le Volga, comme la capitale. En remontant ce fleuve, nous verrons *Krasnoïar,* petite ville dont les habitants s'occupent de la pêche : on y remarque encore les restes de murailles et de tours en bois qui lui servaient jadis de fortifications; l'ancienne ville,

ruinée, de *Saraie* ou *Sélitrenoï-Gorodok,* c'est-à-dire *petite ville de salpêtre,* que les Tatars détruisirent, il y a plusieurs siècles, après un siége de huit ans. Des ruines immenses attestent l'importance que dut avoir cette capitale des Khans de la Grande Horde. *Ienotaevsk,* groupe de maisons qui entourent un petit fort où l'on entretient une garnison; enfin *Tchernoïarsk* ou *Tchernoïar,* ville de 2,600 habitants, que défendent des fortifications régulières et bien entretenues.

Franchissons la steppe qui sépare le Volga de l'Oural, et nous sommes dans le pays des *Cosaques de l'Oural.* C'est une longue et étroite bande de terrains sablonneux et marécageux qui borde le cours du fleuve Oural. Descendu des montagnes dont, par ordre de Catherine II, il porte aujourd'hui le nom, ce fleuve roule ses eaux médiocrement limpides, mais extrêmement poissonneuses, dans un lit sans écueils et assez profond pour des barques; ses solitaires rivages, couverts d'une forêt de roseaux, ne retentissent plus du fracas du commerce, depuis que la ville tatare de Saraïtchik (le Saracanco des voyageurs) a été détruite. La pêche seule y assemble les Cosaques à plusieurs époques fixes. Celle de la pêche sous la glace offre un des spectacles les plus singuliers : un essaim de quelques milliers de pêcheurs y arrive en traîneaux, chacun muni d'une fourche, de plusieurs perches et d'autres instruments; ils se rangent dans une ligne immense, et celui qui oserait devancer les autres verrait sur-le-champ ses instruments brisés par les gardes. Les pêcheurs frémissent d'impatience, et ce sentiment paraît être partagé par leurs chevaux, dressés à ces courses. Au moment où « l'*hetman* de la pêche » part dans son traîneau, tous s'envolent avec la rapidité du vent, choisissent une place sur le fleuve glacé, y taillent une ouverture, y enfoncent leurs fourches; une forêt de perches s'élève sur le fleuve; les marchands, accourus jusque de l'intérieur de la Russie, achètent le poisson avant même qu'il soit tiré hors de l'eau; bientôt les esturgeons, les husons, les *sevruga,* palpitent sur la glace, et les courriers de la « *grande armée ouralienne* » partent comme un éclair avec les prémices de la pêche pour les déposer aux pieds de la cour de Pétersbourg.

Enrichis par la vente de leur pêche, de leurs bestiaux, de leurs laines, de leurs chevaux et de leurs moutons, dont ils exportent annuellement plus de 150,000, les Cosaques de l'Oural vivent dans la plus grande aisance; leurs maisons offrent de la propreté et de la commodité; les étrangers y sont reçus avec la plus grande hospitalité; eux-mêmes s'habillent à l'asiatique, en étoffes de coton et de soie; la *soroka*, ou bonnet

de leurs femmes, est ornée de perles fines et d'un mouchoir de soie persane. Comme ils sont de la secte des *roskolnihi*, ils abhorrent le tabac, et conservent la barbe.

Leur ville principale est *Ouralsk*, située au confluent de l'Oural et Tchagan ; elle ne renferme que des rues étroites et peu régulières ; sa population est de 4,500 habitants. Les Cosaques qui l'habitent sont au nombre de 3,600 hommes répartis en 7 stanitzes ou régiments ; ils sont régis par leur propre chancellerie, divisée en deux départements, dont un pour la partie militaire, et l'autre pour les affaires civiles, le tout présidé par l'hetman des troupes, sous la surveillance cependant du gouverneur général d'Orenbourg. *Gourief*, sur la rive droite du bras le plus oriental de l'Oural, à deux ou trois lieues de la mer Caspienne, est encore une ville de Cosaques. Elle contient 400 maisons et 3 églises. Les marais salants qui l'environnent, et qui sont inondés au printemps, en rendent l'air très-malsain dans cette saison ; mais sa forteresse est la mieux construite de toutes celles qui s'élèvent sur l'Oural.

Ce peuple, aujourd'hui paisible, a eu une histoire orageuse. Sorti des Cosaques du Don, ils s'établirent en brigands sur tout le cours du bas Volga, voyageurs, marchands, ambassadeurs, tout tombait sous leurs coups. Ivan II envoya une armée contre eux. Ceux qu'on put saisir périrent dans d'horribles tourments, suspendus par les côtes à des crocs de fer. Chassés du Volga ; ils pillèrent les bords de la mer Caspienne, et ayant pris Saraïtchik, non seulement ils y massacrèrent tous les vivants, mais ils tirèrent les morts de leurs cercueils pour les dépouiller et les outrager. Leur république indépendante, fondée sur les bords de l'Oural, alors nommé *Jaïk*, se soumit à la protection de la Russie, en conservant ses libertés. Mais la révolte de Pougatschef fut une occasion trop séduisante pour leur esprit remuant ; ils se mirent sous les ordres de cet homme cruel, et vaincus par les troupes russes, ils furent privés de leurs assemblées nationales et de leur artillerie. Leur population s'élève aujourd'hui à 30,000 individus des deux sexes.

LIVRE CENT QUARANTE-UNIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Russie d'Europe orientale. — Coup d'œil sur les peuples finno-hunniques ou ouraliens.

Avant d'entrer dans la description géographique de l'est et du nord de la Russie d'Europe, jetons un coup d'œil sur l'antique race qui jadis paraît avoir habité cette région tout entière, où l'on en trouve encore des restes considérables.

Les *Lapons*, les *Finnois*, les *Estoniens*, les *Permiens* ou *Biarmiens*, les *Votiaks*, les *Vogouls*, les *Ostiaks d'Obi*, les *Tchouvaches*, les *Tchérémisses*, et quelques autres peuplades, descendent tous ensemble d'une seule souche; langage, mœurs et physionomie, tout prouve suffisamment leur parenté : mais des traces de différence qu'on ne saurait non plus nier, prouvent aussi que l'histoire de cette race nous cache quelques secrets qu'il nous sera toujours impossible de deviner.

Les Finnois s'étendaient, du temps de Tacite et de Strabon, jusqu'au milieu de la Pologne, sous les noms identiques de *Fenni* et de *Zoumi;* les traces de leur séjour se manifestent encore dans la langue lithuanienne. Les *Viatitches*, anciens habitants du gouvernement d'Orel, étaient finnois d'après Nestor. Nous verrons que les puissantes et nombreuses tribus des *Hongrois*, dont les seules migrations historiquement connues se retracent dans la Russie centrale par Souzdal, la rivière d'Ougra, la ville de Lebédian, parlaient et parlent encore une langue affiliée aux langues finnoises. Divers noms géographiques prouvent la grande extension des peuples finnois : le mot *ioug*, qui dénote une rivière, se retrouve jusque parmi les affluents du Don; les monts Ouraliens portent aussi le nom finnois de *poyas*, c'est-à-dire la *ceinture*. Il paraît même probable que la première civilisation des Finnois a commencé sur les bords de la mer Noire ou de la mer Caspienne. Mais, quoiqu'il soit démontré que des peuples de la race finnoise s'étendaient sur toute la Russie septentrionale, orientale et méridionale, à une époque très ancienne, il ne s'ensuit pas qu'ils occupaient seuls cet espace, ni même qu'ils y dominaient.

La race finnoise est aujourd'hui dispersée depuis la Scandinavie jusqu'au nord de l'Asie, et de là jusqu'au Volga et jusqu'à la mer Caspienne.

Les cheveux roux ou jaune brun, l'occiput grand, les os des pommettes saillants, les joues enfoncées, la barbe rare, le teint brun-sale, semblent être les traits caractéristiques de leur physionomie; mais les Vogouls et quelques Lapons offrent des cheveux noirs et durs, avec le nez enfoncé. Les lieux marécageux, les forêts, ont été de tous temps leur séjour favori; la chasse et la pêche, leur occupation principale. Les Russes semblent les avoir toujours compris sous le nom général de *Tchoudes,* c'est-à-dire étrangers; les Scandinaves ou Goths, sous celui de *Finne,* qui peut venir de *Fiende,* ennemi, ou de *Fen*, marais. Quoique le nom de *Fenni* soit très-ancien, puisqu'il était connu de Tacite, il est tout-à-fait ignoré parmi eux. La dénomination générale primitive des peuples finnois est inconnue; peut-être n'en avaient-ils point. Ils se nomment aujourd'hui assez généralement *Sami, Souomi,* ou *Souomi-Lainen,* c'est-à dire les gens du pays. Les premiers événements de leur histoire sont enveloppés de la même obscurité. Excepté les Huns et les Madjiars, ou Hongrois, qui paraissent se rattacher à la race finnoise, aucune de ces nations, quoique nombreuses, très-anciennes et très répandues, n'a joué un rôle sur la terre; aucune n'a acquis une force durable, ou vu sortir de son sein un conquérant; mais dans tous les temps où l'on peut se fier à l'histoire, on voit qu'elles ont été la proie de leurs voisins plus actifs et plus puissants. Ces nations n'ont point d'annales particulières, et l'on ne trouve leur histoire que dans celle de leurs vainqueurs, des Scandinaves-Goths et des Russes.

Depuis le neuvième et le dixième siècle, les monuments russes et scandinaves, les *Saga's* et Nestor font mention des Finnois, des Permiens, des Lapons, et de quelques autres peuples qui n'existent plus ou qu'on ne connaît plus sous le même nom. Les nations d'origine finnoise, établies sur le Volga et dans la Sibérie, ont été découvertes lors des conquêtes que les Russes ont faites dans ces contrées. L'*Edda* semble avoir eu ces peuples en vue lorsqu'elle parle des nains qui habitaient sous terre, qui exerçaient la métallurgie, la magie, et dont la haine rusée chicanait souvent les dieux d'Asgard. Il paraît que les nations finnoises avaient des idées religieuses et mythologiques plus grossières que celles de l'odinisme. Tout objet naturel devenait idole ou fétiche pour leur crédulité. *Joumala* était le nom qu'ils donnaient à l'Être suprême; mais, comme les Germains, ils n'avaient d'autres lieux consacrés que les forêts et les montagnes. Les Permiens seuls avaient un grand temple, ou du moins une enceinte sacrée, ornée d'autels. Les historiens d'Islande leur donnent le nom de *Biarmiens,* et les Russes les appellent *Permaki.* Il paraît que, dans le moyen âge, les cor-

saires scandinaves ont nommé Permie tout le pays entre la mer Blanche et l'Oural. Other, en partant de l'Helgeland, province de la Norvége, découvrit les Permiens sur la Dvina dans le neuvième siècle. Le temple de Ioumala est l'objet des pirateries des Scandinaves et de leurs descriptions poétiques, probablement très-exagérées. Tous les ans on y faisait des expéditions de l'Helgeland. Plusieurs rois de Norvége vinrent piller la Permie et s'en retournèrent chargés d'un riche butin ; mais on voit aussi que des navigateurs scandinaves ont parcouru ce pays pour y faire le commerce, et non pour se livrer à la piraterie.

Les ruines de plusieurs villes prouvent encore l'état florissant et la civilisation de ce peuple, qui commerçait avec l'Inde et la Perse. La ville de *Bolgar*, ancienne capitale des Bulgares, était visitée par des caravanes marchandes de Persans, d'Arméniens et d'autres peuples asiatiques, ainsi que le prouvent les monnaies et les inscriptions funéraires arabes qu'on y a découvertes. Les expéditions des Norvégiens dans la Permie cessèrent vers l'an 1217 ; mais déjà avant cette époque (probablement dans les onzième et douzième siècles) la république de Novgorod s'était emparée de ce pays, et y avait envoyé des colonies russes pour maintenir les habitants dans sa dépendance. En 1372, l'évêque Étienne introduisit la religion chrétienne dans la Permie. A la fin de ce siècle ou au commencement du suivant, il s'éleva des querelles pour la possession de ce pays entre la ville de Novgorod et le grand-duc Vasili Dmitrivitch ; il fut décidé que les habitants de Novgorod renonceraient à toutes leurs prétentions. Les Permiens conservèrent pendant quelque temps la liberté d'élire leurs propres magistrats. En 1543, le czar Ivan leur donna le premier un gouverneur ; les habitants du pays les plus distingués lui étaient adjoints pour l'administration. Maintenant les descendants de cette nation célèbre, nombreuse et puissante, ne forment qu'une petite peuplade qui a perdu en grande partie son caractère national, et même sa langue, par son mélange avec les Russes. Les *Siriaines*, habitants du gouvernement de Vologda, ne diffèrent en rien des Permiaques, et se donnent, comme ceux-ci, le nom de *Komi*. On doit comprendre dans la même classe avec ces deux peuplades celle des *Votiaki*, anciennement nommés *Voti* par les Novgorodiens. Voilà les trois branches des *Finnois Ouraliens*.

A l'est, ou plutôt au nord-est des Finnois Ouraliens, demeurent déjà sur les confins de l'Asie les *Vogouls*, qui, à cause de leur langue remplie de mots hongrois, ont été considérés comme les ancêtres des Hongrois. Ils se distinguent par la laideur particulière de leur physionomie,

et ne sont probablement qu'une peuplade kalmouque, anciennement subjuguée par les Hongrois, et à laquelle ceux-ci auront imposé de force leur langue, ainsi que les Hanovriens ont fait à l'égard des Wendes de Dannenberg. Les *Ostiaks d'Obi* sont une semblable peuplade, sans histoire connue, et qui n'a que son idiome pour réclamer un degré de parenté avec les Finnois en général et avec les Hongrois en particulier.

La deuxième branche des peuples finnois est celle des *Finnois Baltiques* ou occidentaux; elle a été successivement découverte par les expéditions des Suédois et des Danois, depuis le neuvième jusqu'au douzième siècle. Ses tribus principales, les *Quaines*, ou Cayaniens, les *Ymis*, *Iémes*, ou *Haimes*, les *Vesses*, les *Kyriales*, les *Esthes*, les *Lives*, paraissent avoir été alors moins civilisés que les Permiens; ils avaient cependant un culte, des chants nationaux, peut être une écriture runique. Non-seulement par leurs relations avec les Suédois, les Danois et les Allemands, mais encore par leurs rapports plus anciens avec les Goths, ils ont reçu un certain nombre de mots gothiques, et peut-être même quelques idées mythologiques et quelques usages civils. De plus, cette branche des Finnois, quoique tourmentée et en grande partie subjuguée par les Scandinaves, a échappé, grâce à sa position, au joug plus humiliant, plus écrasant des Tatars Mongols, et à l'influence des conquérants russes. Aussi, malgré toutes les traces d'une influence gothique et germanique, c'est encore ici qu'on retrouve le plus de traits caractéristiques de la race finnoise. Les nations et tribus qui composent aujourd'hui cette branche sont les *Lives*, restes des anciens habitants de la Livonie; les *Esthes*, dans l'Esthonie; les *Ischores*, dans l'Ingrie; les *Finlandais* ou *Finnois* propres, dans le pays auquel ils donnent leur nom; les *Quaines* ou *Cayaniens*, qui ne sont qu'une subdivision septentrionale des Finlandais, répandue aujourd'hui jusque sur les rivages de la Laponie norvégienne; les *Karéliens* ou *Kyriales*, dont le nom, selon nous, veut dire les Finnois soumis à un roi, et qui s'étendent jusqu'à Olonetz, se liant sans doute anciennement aux Votiakes et aux Siriaines.

Au nord de toute la race finnoise-baltique, le regard de l'observateur découvre dans l'extrême nord de l'Europe une peuplade de pygmées, mêlée de quelques familles d'une taille élevée, mais au sein de laquelle la laideur caractéristique des Vogouls prédomine, et où se conserve aussi un idiome plus rapproché du hongrois que la plupart des dialectes finnois-baltiques.

Les *Finnois du Volga*, ou, si l'on veut, les *Finnois Bulgares*, forment

le troisième grand groupe de cette race. Ce sont les restes des habitants primitifs, c'est-à-dire des habitants les plus anciennement connus des régions qu'arrose le grand fleuve de Russie; ils ont été opprimés de bonne heure par les Huns, par les Roxolans (qui peut-être étaient de race gothique), par les Hongrois, leurs frères, par les Comans ou Koumans, branche des Hongrois, par les Petchenègues ou Patzinakites; les Bulgares et les Chazares ou Khazares ont établi dans ces lieux des empires mal connus, quoique fameux et puissants; enfin, des essaims de Tatars Mongols s'y sont fixés, et, sur cet amas confus de nations, les Czars russes ont étendu leur domination et leur système de colonisation slave. Faut-il s'étonner si le caractère physique et moral des peuples dans une région aussi agitée a subi la loi éternelle des changements et de mélanges? Les Finnois du Volga paraissent surtout avoir pris un caractère tatar, mais ils conservent des traces d'influences plus anciennes. Leurs branches sont les *Tchérémisses,* qui se nomment eux-mêmes *Mari*, et qui demeurent dans le gouvernement de Kazan: leur idiome est très-mêlé de tatar; les *Tchouvaches,* ou, selon d'anciens voyageurs, les *Souïaches* qui adoraient le dieu scandinave Thor, et les *Mordouins* qui, comme les précédents, demeurent dans les gouvernements de Nijegorod et de Kazan, divisés en deux tribus, avec des idiomes distincts, quoique aujourd'hui fortement mêlés, l'une se nommant les *Mokchads,* l'autre les *Ersads* (en russe *Erseniè*). Les *Mechtcheriaques,* mélange de Turcs et de Finnois, ont généralement perdu le caractère finnois; les *Teptiaires*, autre mélange de Finnois et de Tatars ou de Turcs, dans le gouvernement d'Orenbourg, peuvent encore être considérés comme une branche finnoise.

Toutes les nations finnoises actuellement existantes en Russie, forment un total de près de 3 millions d'individus, dont 1,800,000 appartiennent au groupe des Finnois Baltiques, 220,000 aux Finnois Ouraliens, et 900,000 aux Finnois du Volga.

Après avoir jeté ce coup d'œil général sur les nations de la Russie orientale, occupons-nous de la description du pays. Les gouvernements forment encore de si grandes masses, que nous pouvons presque les considérer comme des régions ou sous-régions physiques.

Le vaste *gouvernement d'Orenbourg*, autrefois d'*Oufa*, égale et surpasse même en étendue la monarchie prussienne; mais sa population, qui n'est que de 1,893,500 habitants, y laisse encore de grands espaces déserts. Il est situé en partie en Europe et en partie en Asie. La *Belaïa,* rivière tributaire de la Kama, en arrose la partie intérieure et septentrionale; elle

roule ses eaux blanchâtres, troubles et dures, sur un lit de marne, d'abord entre de hauts rochers calcaires, remplis de cavernes, et plus loin, entre des collines calcaires et argileuses, où les inondations et les éboulements font découvrir des os d'éléphants-mammouths : elle a peu d'eau en été, et ne sert pas à la navigation. Son cours est d'environ 220 lieues. Parmi les fleuves de son bassin, le *Sim,* coulant également dans un pays calcaire, s'absorbe tout entier dans une caverne pendant l'été ; mais, au printemps, un bras de cette rivière conserve un cours patent, et reçoit de nouveau les eaux absorbées par un cours souterrain d'une verste et demie. Nous connaissons déjà le fleuve Oural, qui baigne les parties méridionales et extérieures du gouvernement ; les chaînes les plus méridionales du grand massif des *Monts-Ourals* en couvrent la partie septentrionale : elles fournissent du minerai à un grand nombre de forges de fer et d'usines de cuivre. En s'abaissant peu à peu depuis le sommet appelé *Pavdinskoï Kamen,* élevé de 2,125 mètres au-dessus du niveau de la mer Caspienne, l'Oural bachkirien forme à l'ouest du fleuve Oural un long plateau à collines ondulées, sans aucun sommet distinct, et dont les hauteurs, faiblement couvertes de terres maigres et de quelques petits bois de bouleaux, d'aunes et de trembles, descendent d'un côté vers le lit de l'Oural, de l'autre vers la grande vallée du Volga. Ce plateau n'a d'autre nom qu'*Obchtcheï-Siert,* qui signifie montagne commune, en opposition aux districts de l'Oural, où les forêts sont réservées pour le besoin des mines ; il se termine par les collines de sable nommées *Rynpeski.*

Chaque bassin, chaque massif mériterait une description spéciale dans une géographie-physique détaillée ; mais nous devons nous borner aux traits les plus frappants. Près de la rivière de *Dioma,* dont le cours est d'environ 60 lieues, une série de collines présente le phénomène de masses isolées, d'un granit fin et compacte, s'élevant comme des cristaux énormes, et que les ouvriers des mines appellent *ostrovi,* les *îles.* Dans le bassin de l'*Ik,* où domine le grès avec le calcaire et l'albâtre, les grottes et les éboulements de terre sont communs ; cette rivière a 80 lieues de longueur. Mais le bassin du *Sok* qui s'étend aussi dans le gouvernement de Simbirsk et qui coule sur une longueur de plus de 50 lieues, attire surtout notre attention. Une chaîne de collines nommées *Socolo-Gori,* ou *Monts-Faucons,* accompagne cette rivière jusqu'au Volga, il en jaillit des sources imprégnées de soufre et de naphte. Elles ne gèlent jamais, et déposent une matière sulfureuse si abondante, qu'on y avait autrefois établi des exploitations de soufre. A 5 verstes du village d'*Ichtulkina,* dans un pro-

fond bassin qu'entourent d'arides rochers calcaires, une source abondante forme et nourrit le *Lac de soufre* (*Sernoïè-Ozero*), dont les eaux limpides laissent apercevoir des couches de soufre jaune et olivâtre, tandis que l'atmosphère, à 2 verstes de distance, est infectée d'une puanteur insupportable. Un ruisseau, sortant du lac, roule des eaux tellement troubles et blanches, que les Tatars en ont peint l'aspect en le nommant *Uiran-Ly*, c'est-à-dire lait caillé; les Russes l'appellent *Molochnaïa reka*, ruisseau de lait. Près Semenovo, il jaillit une forte source d'asphalte liquide; plus bas, vers Sergievsk, on a exploité un puits d'asphalte, et près de Kostitchi, les falaises du Volga présentent une roche calcaire tellement imprégnée de bitume, qu'on en fabrique de la cire à cacheter. Les mêmes falaises, à Sernoï-Gorodok, offrent des cristaux de soufre, d'une transparence égale à celle de l'ambre jaune. Toute cette région appelle les recherches des savants.

Parmi les villes de ce gouvernement, *Orenbourg* seule est d'une haute importance; c'est un des grands points de contact entre l'Asie et l'Europe. Cette ville, de 12,000 habitants, entourée de fortifications qui en font le rempart de l'Empire contre les Tatars indépendants, est le rendez-vous des caravanes russes qui se rendent dans la Boukharie, et des caravanes boukhares qui apportent en Russie les marchandises d'Asie. Quelques Arméniens et quelques juifs y prennent part. Les Boukhares traversent en caravanes presque toute l'Asie d'un bout à l'autre; la Chine, la Perse, les Indes et la Russie sont les termes de leurs courses. Ils apportent en Russie de la poudre d'or, des monnaies d'or de Perse, du lapis lazuli, rarement pur et presque toujours marbré; des rubis, des béryls, des rubis-balais, et autres pierreries tirées de l'Inde; du coton écru en fil et travaillé, de mauvaises étoffes de soie, des peaux de brebis et d'agneaux à laine frisée, des peaux de tigres et de chats tigrés. Les Boukhares voyagent quelquefois par caravanes de vingt à trente marchands, dont chacun mène depuis cinq jusqu'à dix chameaux chargés de marchandises; mais ils se réunissent actuellement en grandes caravanes de trois à quatre cents chameaux. Obligés de passer sur le territoire des Kirghiz Cosaques, ils payent à ceux-ci deux ducats par chameau, et en reçoivent en revanche une escorte de cavalerie, qui ne les préserve pas toujours du pillage. Les caravanes de Khiva apportent également du coton écru.

Les Kirghiz (que les Russes honorent un peu gratuitement du nom de sujets) amènent à Orenbourg environ soixante mille moutons et dix mille chevaux, mais de peu de valeur. On exporte des draps de différentes quali-

tés, teints en rouge ordinaire et en écarlate, de petits velours, des toiles blanches et des toiles bleues, toutes sortes de plaques en fer-blanc pour la parure des femmes, des aiguilles, de la verroterie, des grains de corail, et d'autres objets frivoles qui servent à orner les habillements des Kirghiz et les équipements de leurs chevaux.

Une autre branche singulière de commerce, c'est celle des aigles. Ces oiseaux sont fort recherchés par les Kirghiz, qui les dressent pour la chasse du loup, du renard et de la gazelle. D'après certaines marques particulières et certains mouvements de cet oiseau de proie, les Kirghiz jugent de sa bonté et de ses dispositions à être dressé pour la chasse. Ils ne sont pas tous susceptibles d'instruction ; un Kirghiz donne quelquefois un bon cheval en échange de tel de ces aigles, tandis qu'il ne donnerait pas un mouton pour tel autre.

La ville d'*Oufa,* qui compte environ 6,000 habitants, a été la capitale du gouvernement, dont elle occupe presque le centre. On a prétendu qu'elle est sur l'emplacement d'une grande cité tatare. Deux mosquées construites en briques et plusieurs pierres sépulcrales que l'on remarque dans ses environs, attestent en effet que le pays où elle se trouve fut jadis florissant ; mais plusieurs inscriptions, les unes arabes et les autres en caractères koufiques, prouvent que le peuple qui l'occupait était d'une autre origine que la nation bachkire. Cette ville est la résidence d'un archevêque qui porte le titre d'archevêque d'Orenbourg et d'Oufa.

Près de la frontière septentrionale du gouvernement, *Menzelinsk,* sur les bords de la Menzela, est assez bien bâtie ; ses habitants vivent dans une grande aisance, qu'ils doivent à la fertilité de ses environs. *Troïtsk,* rendez-vous commercial de la horde moyenne des Kirghiz ; *Tchéliabinsk,* avec 500 maisons ; *Kargala,* bourgade commerciale des Tatars de Kazan, méritent encore d'être remarquées.

La moitié de la population de ce gouvernement est russe, tandis que l'autre suit le culte mahométan et a adopté les mœurs tatares. Cependant, au milieu de l'uniformité qui en résulte, les *Bachkirs* offrent quelques traits particuliers. Ils ont le visage un peu plat, la poitrine et les épaules larges, et joignent à une grande force physique beaucoup de hardiesse et d'opiniâtreté. Malgré leur extérieur rude et sauvage, ils sont gais et hospitaliers, mais enclins au pillage ; doués de bon sens et de pénétration, le défaut d'instruction arrête seul chez eux les progrès de la civilisation. On se borne dans leurs écoles à l'enseignement de la lecture et de quelques préceptes religieux. Descendants d'un mélange de Hongrois et de Tatars,

ils conservent à côté des cérémonies musulmanes quelques restes d'un culte naturel; ils offrent des prémices au soleil, et suspendent auprès de leurs ruches une tête de cheval. Leur fête de la charrue rappelle une cérémonie chinoise. Le mollah, en unissant un couple d'époux, présente au mari une flèche, avec ces mots : « Sois brave et protége ta femme. » Malheureusement ils ont perdu leur idiome, et parlent un mauvais dialecte. Les bestiaux, les chevaux, les abeilles, font toutes leurs richesses. Les moins aisés possèdent une cinquantaine de chevaux, les plus riches 500 à 2,000, et quelquefois plus. Ils sont divisés en trente-quatre hordes, dont chacune a son chef parmi les plus âgés. Ils ne payent pas d'impôts, mais le gouvernement les oblige à se fournir de sel dans les magasins de la couronne. La chair des chevaux constitue leur principale nourriture. Ils vivent dans l'hiver de viandes, de galettes et de miel. La grande outre de *koumis* ou lait de jument fermenté, principal ornement de leurs sales huttes, est pour eux une source de joie; au printemps, le suc de bouleau épure et ranime leur corps; avec le beau temps et la verdure des pâturages, eux et leurs troupeaux reprennent de l'embonpoint, le lait frais devient alors leur nourriture, les jours se passent en jeux et en occupations pastorales. Les ours, grands amateurs de miel, payent souvent de la vie ce goût qui les entraîne dans les piéges ingénieux dont le Bachkir environne ses innombrables ruches. Les troupes de cavalerie que cette peuplade fournit aux Russes s'arment d'un arc, d'une lance, d'un casque et d'une cotte de mailles.

Les *Metchériatks*, venus, dans le quatorzième siècle, des environs de l'embouchure de l'Oka, près Nijni-Novgorod, vivent en petit nombre parmi les Bachkirs; ils s'habillent en peaux de cheval dont la crinière, flottant sur leur dos, leur donne un aspect tout à fait singulier. Les *Teptiaires* sont un ramas de Tatars, de Finnois-Volgaïques et de Bachkirs, né lors de la destruction du royaume tatar de Kazan; ils font des corvées pour la couronne, mais ne payent aucun tribut.

Les Tatars d'Oufa sont alliés de ceux de Kazan; ils forment un corps considérable, surtout dans le canton situé entre la Bêlaïa et l'Ik, qui se jette dans la Kama. Ces peuples sont de tous les habitants de la province d'Orenbourg les cultivateurs les plus laborieux et les plus vigilants; la plupart sont très-aisés. Leur travail, joint à leur grande économie, doit être récompensé dans des contrées fertiles, douées des plus beaux pâturages, abondantes en forêts, propres à l'éducation des abeilles, et très-avantageuses pour la chasse et la pêche. Ces Tatars sont assez propres dans leur

ménage. Les riches ont à côté de leurs maisons un petit bâtiment composé d'une seule pièce, qui leur sert de salon d'été et pour recevoir leurs convives. Presque tous les villages ont des *abisses* ou maîtres d'école pour l'éducation de la jeunesse. La plupart de ces Tatars n'ont qu'une femme; quelques-uns en ont deux, mais rarement davantage. L'habillement de celles-ci diffère beaucoup de celui des femmes des Tatars de Kazan. L'habillement ordinaire est, ainsi que celui des Tchouvaches et des Bachkirs, de grosse toile cousue à points de poignets autour du cou et sur les bords des manches. Les femmes et les filles ne se montrent qu'avec leurs plus belles parures.

Nous allons décrire les pays qu'arrose le Volga dans sa courbure la plus orientale, sur les confins de la Russie ouralienne et de la Russie centrale. Le gouvernement de *Saratov* comprend deux contrées distinctes; la partie à l'est du Volga est un commencement de la steppe saline et sablonneuse du gouvernement d'Astrakhan que nous avons déjà dépeinte; on y exploite le lac salé d'*Ielton,* qui fournit annuellement plus de 9 millions de *pouds* de sel : la partie occidentale ressemble au reste de la Russie centrale; elle produit du seigle, du tabac, mais la vigne n'y réussit guère. De nombreuses colonies d'Allemands, établies le long du Volga, ont changé la face jadis déserte de ce pays; la population allemande, évaluée à 120,000 individus, conserve généralement la religion évangélique.

Saratov ou *Saratof,* sur le Volga, ville très-commerçante, et ayant le dépôt du sel d'Ielton, compte 42,237 habitants.

Au sud de Saratov, en descendant le Volga, nous verrons *Kamychin* ou *Kamychine,* petite ville fermée, qui était anciennement une forteresse nommée *Dmitrievsk;* à 80 lieues plus bas, *Tsaritsine* ou Czaritzine, dont les habitants élèvent des bestiaux et cultivent le pêcher, la vigne et des melons d'eau, qui sont en grande réputation. Près de ce lieu s'est élevée la fabrique de soierie d'Akhtoubinskoï-Zavod.

Sarepta, colonie de frères moraves, offre un aspect riant; les principales rues et la place du marché sont plantées de peupliers d'Italie; au milieu de cette place on voit une fontaine jaillissante. Dans cette ville de 5,000 âmes, l'édifice le plus remarquable est l'oratoire bâti en pierre. Tout est artisan ou boutiquier; on y fabrique du velours de coton, des soieries, des toiles, des bas, des bonnets, du cuir à l'anglaise, du tabac renommé; les peuplades kalmouques s'y fournissent de tous les petits objets domestiques. On remarque dans ses environs des plantations de tabac d'un très-grand rapport, et des vignes dont on obtient un bon vin blanc qui

ressemble beaucoup à celui de Champagne. La population s'accroît avec rapidité.

Une grande route qui se dirige vers l'ouest, conduit de Saratov à la petite ville d'*Atkarsk;* puis longeant la rive gauche du Khoper, passe à *Balachef* ou *Balachof*, dont les habitants sont presque tous cultivateurs. De Saratov on va aussi à *Petrovsk,* que Pierre le Grand fit bâtir en 1697, à l'époque de son expédition d'Azof.

Le gouvernement de *Simbirsk* ressemble beaucoup au précédent sous les rapports géologique et physique; seulement le climat devient plus froid : la vigne a disparu, l'arbouse ne mûrit pas toujours; mais les grains, les foins, le chanvre, les pommiers, abondent; la température, plus égale, favorise la santé de l'homme, et une population plus compacte jouit des avantages d'une civilisation plus avancée. On exporte des grains et des fruits. Les blés, réunis en grandes meules, sont d'ordinaire séchés sur un feu lent. Souvent les vergers semblent former une forêt autour des villages. La pittoresque *Simbirsk* avec 18,000 habitants, et *Syzran* ou *Syzrane* avec 9,000, sont les villes les plus remarquables. Entre ces deux cités s'élèvent, sur les bords du Volga, *Sineguilef*, et plus bas *Stavropol,* où résident les chefs de 15,000 Kalmouks, qui dans les environs mènent la vie de pasteurs. C'est à *Samara* ou *Samera* que les Tatars de Kasimov vendent les peaux d'agneau si recherchées qu'ils tirent des Kirghiz. Non loin de cette ville s'élève un ancien *tumulus,* ou colline funéraire, qui, selon la tradition, couvre les cendres d'un monarque tatar très-puissant, mais dont le nom est oublié; des serpents longs de plus de 2 mètres se montrent souvent parmi les vieux arbres qui en couronnent la cime; ces reptiles paraissent avoir établi leur demeure dans les cercueils royaux. Les Russes nomment cette colline *Zaref-Khourghane.* Par un ukase du 6 (18) décembre 1850, Samara est devenue la capitale d'un nouveau gouvernement qui porte son nom, et qui se compose de trois districts du gouvernement d'Orenbourg, de deux districts du gouvernement de Saratov, d'un district et de deux portions de district du gouvernement de Simbirsk.

A l'ouest du Volga, *Karsoun* est remarquable par une foire annuelle assez considérable qui commence à la Pentecôte et dure 10 à 15 jours.

Au confluent du Volga et de la Kama, le gouvernement de *Kazan* étend ses plaines fertiles en seigle, en orge, en blé sarrasin, en millet et en chanvre. Les forêts à l'ouest et au sud du Volga renferment encore beaucoup de chênes, dont le *cœur* n'est pas toujours sain; passez le

fleuve, et vous vous trouvez environné de pins et de bouleaux. Le lin souffre déjà de la rigueur du climat, et les vergers ne donnent que des pommes et des cerises communes; vous êtes entré dans la Russie septentrionale, mais ce n'est pas l'excès des froids qui vous en fait ressouvenir, c'est plutôt leur durée ainsi que la fraîcheur des printemps et le retour fréquent de la gelée matinale.

Kazan, c'est-à-dire le Chaudron en tatar, *Kozan* en tchouvache, et *Oson* en tchérémisse, sont les noms d'une ville des plus importantes de l'Empire russe, et qui renferme 41,304 habitants. Elle est située sur le bord de la Kazanka. Son *Kremlin* et les nombreux clochers de ses églises et de ses couvents, se présentent d'une manière imposante du haut des collines sur lesquelles la plus grande partie de la ville est bâtie. Sa circonférence est de 3 lieues. Les flots débordés du Volga couvrent au printemps les prairies qui la limitent de trois côtés; elle semble alors nager dans une mer. Le Kremlin situé sur la partie la plus élevée, renferme le palais du gouverneur, celui de l'archevêque, l'antique cathédrale bâtie par Ivan IV et surmontée d'une belle coupole dorée, la chancellerie et les casernes, et de jolies maisons nouvellement construites. La partie de la ville qui s'élève en amphithéâtre sur la pente des collines est bâtie en pierres et en briques, et composée de rues régulières. La partie située dans la plaine offre des maisons de bois, des rues pavées en bois, et tous les défauts ordinaires des villes russes; mais il y règne beaucoup d'industrie. La fabrication des cuirs de Russie, de peaux de bouc *maroquinées* et de savon, enrichit, ainsi que le commerce de Sibérie, la bourgeoisie russe et tatare. Un excellent esprit anime l'université, qui a fait entreprendre plusieurs voyages scientifiques dans l'intérieur de la Russie. Cet établissement a été fondé en 1803 : il possède une bibliothèque de 26,000 volumes, un grand nombre de manuscrits tatars et mongols, un observatoire, un laboratoire de chimie, des collections d'instruments de physique, de médailles et de minéralogie. L'arsenal de la marine est un des principaux de la Russie. Dans le couvent de Silandovo, un séminaire forme des missionnaires et des prêtres parmi les enfants tatars, tchérémisses, mordouins et autres. Kazan, séjour animé et brillant pendant l'hiver, rivalise avec Moscou pour le luxe de la table et l'éclat des fêtes. Cette ancienne capitale d'un royaume tatar fut prise par les Russes en 1552.

Les autres villes du gouvernement ont peu d'importance. Au sud de Kazan, *Spask* et *Tétiouchi*; à l'est, *Sviajsk*, autrement *Sviejsk* ou *Sviagesk*, qui se présente favorablement à peu de distance et sur la rive droite

du Volga : à 34 lieues plus loin, *Tchéboksar*, qui renferme une cathédrale, plusieurs églises et un couvent de moines ; et en remontant encore le fleuve, *Kouzmodemiansk*, comptent chacune environ 4 à 5,000 habitants. *Laïchaf*, sur la Kama, est une petite ville où les bateliers qui descendent le Volga se fournissent de chevaux, et où il se tient tous les ans une foire qui n'est fréquentée que par eux seuls. Selon Busching, c'est encore sur le territoire de cette province qu'on trouve les ruines étendues de *Briaikhimova*, ancienne capitale de la grande Bulgarie, et plus connue sous le nom de *Bolgari*. Les inscriptions arabes et arméniennes, les monnaies koufiques, et d'autres restes de sa splendeur ancienne, ont été l'objet des recherches de plusieurs savants.

Arrêtons-nous ici pour jeter un coup d'œil sur les peuples *non russes*, dont ces trois gouvernements forment la principale demeure. Les *Tchouvaches* ou *Souïaches*, ont les cheveux noirs, la barbe très-mince et formant une pointe vers le bas du menton, la physionomie tatare avec les pommettes plus saillantes, les yeux enfoncés, l'air stupide ; enfin ils n'ont que peu de mots finnois dans leur idiome qui diffère également du tatar, et renferme probablement les restes de l'ancienne langue hunnique. Le trait historique le plus important que nous offre cette peuplade, c'est qu'elle nomme sa divinité suprême *Tor* ou *Tora*, nom identique avec celui du dieu du tonnerre chez les Scandinaves.

Les usages civils des Tchouvaches n'offrent pas de traits particulièrement frappants ; les filles se vendent et deviennent esclaves de leurs maris ; les propriétaires de champs très-étendus appellent tous les voisins à les aider à la moisson, et les régalent ensuite dans un grand repas. Les veuves et orphelins reçoivent gratuitement cette assistance fraternelle.

Les *Tchérémisses*, habitants des gouvernements de Simbrisk, de Kazan, de Viatka et de Nijegorod, ressemblent, pour les traits physiques, aux Tchouvaches, quoique avec des nuances plus agréables ; ils ont aussi conservé plus de traces de la langue finnoise. Ils s'appellent eux-mêmes *Mari* (les hommes), et donnent aux Tchoutvaches le nom de *Kourk-Mari* (les hommes du haut-pays). Ce sont eux qui ont invité les Russes à la conquête du royaume tatar de Kazan. Ils sont cependant en grande partie restés fidèles au culte mahométan, et exercent encore leur privilége d'épouser quatre femmes à la fois. Quelques cérémonies païennes devant l'idole ou le fétiche de famille précèdent encore le mariage, même chez les Tchérémisses chrétiens. Ceux qui restent ouvertement païens adorent la divinité finnoise *Iouma* et son épouse *Ioumonava ;* ils lui font offrande

de pâtes frites à la poêle ; le dieu des blés, *Aquebarem*, est honoré particulièrement dans une de leurs trois grandes fêtes. Ils immolent un cheval alezan dans la fête du printemps, et un cheval blanc sur la tombe des hommes considérés ou riches. Leurs prêtres, ou magiciens, s'appellent *moukchan ;* leurs places de culte, ou *kérémet*, ne sont que des aires de terre nettoyée, quelquefois battue, au sein des forêts, surtout au milieu des pins blancs. Resserrés par les colons russes dans des limites plus étroites, les Tchérémisses ont renoncé à la vie nomade ; devenus d'excellents agriculteurs, ils abondent en grains et en bestiaux. Les hommes ont adopté le costume des paysans russes, mais ils se rasent la tête ; les femmes tiennent encore à leur énorme bonnet cylindrique, décoré de pièces de monnaie, de verroteries et de franges. En été, elles ne portent que des chemises très-courtes par dessus un caleçon, et les nombreuses breloques, qui surchargent ce vêtement léger, annoncent de loin leur approche. Les Tchérémisses commencent leur année dans le mois de mars. Ils ne connaissent aujourd'hui aucune espèce d'écriture (si ce n'est quelques marques de souvenir taillées dans un bâton), et pourtant ils assurent avoir jadis possédé des livres écrits « que personne ne comprenait, et qui ont « été dévorés par la *grande-vache*. »

Nous ne devons pas séparer de ces deux peuplades celle des *Mordouins* ou *Mordouans*, quoique celle-ci demeure en plus grand nombre dans les gouvernements de Penza et de Nijni Novgorod que dans les gouvernements du Volga oriental. Elle est d'origine finnoise, mais fortement mêlée de Russes ; elle se compose de trois tribus : les *Mokchanis*, les *Erzanis* et les *Karataï ;* cette dernière est extrêmement faible ; leur langue dérive du finnois, mais elle est mêlée de mots et de locutions tatars. La seule différence entre les deux tribus, des Erzanis, ou Mordouins proprement dits, et des Mokchanis, semble se réduire à ceci : les Erzanis, parmi lesquels les cheveux roux et jaune-roux sont plus fréquents, conservent aussi plus de traits sauvages, et en général plus d'originalité que les Mokchanis, dont un grand nombre est converti à la religion chrétienne-grecque. Probablement les Mordouins sont le reste des *Mordens*, vassaux des Goths sous Hermanarik, selon Jornandès : ils ont occupé une plus grande étendue de pays, et la ville de Mourom, sur l'Oka, était, selon Nestor, la résidence de leurs princes. Ils offrent au soleil et à la lune nouvelle des sacrifices de brebis et de volailles. Leur habillement consiste en une tunique et un jupon de toile, bordés en laine rouge et bleue, liés par une ceinture de laquelle pend par derrière un tablier de peau, bordé aussi en laine de couleur, et orné de

franges, de grains de verre, de coraux et de grelots. Ces vêtements sont recouverts d'une autre tunique de toile jaune, à manches courtes et larges attachées sur la poitrine par une grande agrafe, à laquelle sont suspendus différents ornements de corail et de cuivre. Leur coiffure est un bonnet très-élevé brodé et orné comme le reste du costume. Parmi leurs usages, on remarque celui d'emmener de force la nouvelle mariée dans la chambre nuptiale, où ses conducteurs la remettent à l'époux avec ces mots : « Tiens, loup, voici la brebis. »

Voilà ce qui nous a paru le plus important à dire sur les *Finnois Volgaïques*. Les mœurs des Tatars, ou pour parler plus exactement avec Klaproth, des *Turks* de Kazan, se rapprochent infiniment plus de la civilisation européenne. Industrieux, riche, sobre et plein de vertus domestiques, ce peuple vaincu nous semble presque supérieur aux Russes, ses vainqueurs. Une physionomie noble et fine, des yeux noirs et perçants, une longue barbe, leur donnent un air imposant, quoiqu'ils soient généralement d'une taille peu élevée. Leur exactitude aux cérémonies et aux abstinences religieuses n'exclut pas les sentiments d'une tolérance hospitalière envers les chrétiens, et leurs femmes ne craignent pas de se montrer. Le costume des hommes réunit le caractère oriental aux modifications raisonnablement motivées par le climat ; dans celui des femmes, le luxe des perles et des franges se marie à des caprices de mode et de coquetterie. Cependant les mœurs sont austères : la famille est une monarchie patriarcale ; l'homme commande en maître, et la loi lui permet la polygamie ; toutefois, par un effet naturel de la civilisation, peu de Tatars épousent plusieurs femmes à la fois ; seulement, si la première épouse a vieilli, une autre plus jeune partage la couche du maître, mais non pas les honneurs domestiques de la maîtresse. Les Tatars parlent très-purement leur langue natale, la turque, et savent souvent le russe et le boukharo-persan. Les écoles fréquentées, les mosquées bien tenues, une grande activité dans les fabriques et dans les ateliers domestiques, tout place cette nation turque à un haut rang parmi les peuples de ces régions.

Reprenons notre voyage, et remontons de Kazan, le long de la rivière de Kama, vers les monts Ourals. Les deux vastes *gouvernements de Viatka* et de *Perm* forment la partie septentrionale la plus élevée, la plus froide, mais non pas la plus stérile de notre *région ouralienne centrale*. Dans le premier de ces gouvernements, une grande plaine, composée de terrains argileux, s'incline doucement depuis le nord-est vers le sud-ouest, en n'offrant d'autres inégalités que celles que produisent les vallées des fleuves et

leurs bords quelquefois escarpés. Le seigle et l'orge, le lin et le chanvre réussissent parfaitement dans les districts méridionaux; on y voit encore quelques pommiers; mais vers les sources des deux rivières, toutes les cultures se ressentent des obstacles qu'un climat rigoureux leur oppose. Là, dans les mauvaises années, l'écorce du sapin et de l'orme, réduite en pâte, sert à allonger la provision de farine. On y mêle aussi des glands. Une partie de la population de ce gouvernement, qui s'élève à environ 1,696,000 individus, émigre temporairement pour servir sur les bateaux du Volga.

La capitale, *Viatka,* ville de 11,000 habitants, exporte des grains et d'autres produits du sol pour Arkhangel, par la Dvina, tandis que *Sarapol*, sur la Kama, envoie ses barques jusqu'à Astrakhan, et commerce de l'autre côté avec les pays samoïèdes situés sur la Petchora. On construit dans cette ville d'énormes radeaux appelés *nassadys*, longs de 40 mètres, larges de 15 et hauts de 4. Vingt-cinq mariniers en forment l'équipage. C'est au moyen de ces radeaux qu'on fait descendre le bois de chauffage et de construction jusqu'aux bouches du Volga. En temps ordinaire, Sarapol n'a que 4 à 5,000 habitants, mais elle renferme jusqu'à 20,000 individus dans la saison où les bateliers y arrivent. Elle a été érigée en ville vers l'année 1780. A *Slobodskoï,* ville commerçante de 5,000 âmes, on fabrique des ustensiles en fer et en cuivre. *Kotelnitch,* au bord de la Viatka, est bâtie sur l'emplacement de Kokcheref, ville tchérémisse que les Novgorodiens détruisirent vers la fin du douzième siècle. *Malmyge* ou *Malmyche,* bien que située sur le bord de la Khochma, ne fait aucun commerce; ses habitants s'occupent principalement d'agriculture.

Le gouvernement de Viatka renferme plusieurs ruines d'anciennes villes finnoises; les plus fameuses sont les murailles en briques dans le district de *Ielabouga*, que le peuple nomme *Tchortova-Govodechte,* ou ville du diable.

Les *Votiaikes* ou *Votiaks,* tribu finnoise peu mélangée, habitent pour la plupart dans le gouvernement de Viatka. Faibles et laids, avec des cheveux roux ou jaunes et la barbe rare, ces Finnois ressemblent tant aux paysans de la Finlande, qu'on paraît fondé à les regarder comme identiques avec les *Votes,* qui habitaient autrefois plus à l'ouest sous la domination de la république de Novgorod. Leur idiome ressemble au permiaike, avec un mélange du tchérémisse, du vogoul, et quelques mots gothiques. Ils se nomment eux-mêmes *Oudy* ou *Out-Murt,* c'est-à-dire les hommes hospitaliers, et reçoivent des Tatars le nom d'*Ari,* c'est-à-dire éloignés. Leurs

habitations commencent non loin du Tanyp, affluent de la Belaïa, dans le gouvernement d'Orenbourg, et s'étendent de là vers Sarapol.

La ville d'Arsk, dans le gouvernement de Kazan, a été la résidence des princes de la nation votiake, qui était même distinguée en noblesse et en peuple ; une commune misère a effacé ces distinctions. Outre l'agriculture, le soin des abeilles occupe cette peuplade paisible ; l'industrie des femmes procure à toute la famille les objets nécessaires en feutre, en drap grossier, en toile d'ortie ou de chanvre ; elles préparent aussi les peaux ; les hommes font des ouvrages au tour qu'ils savent endurcir par un vernis particulier. Ils ont rarement plus de deux femmes ; ils les achètent ; mais l'amant pauvre enlève souvent une fille, la viole en présence de témoins, et l'obtient alors à bon marché ; si le ravisseur est surpris avant la consommation, il reçoit force coups de bâton, et la belle devient de nouveau un objet de commerce. Les noms des divinités ne ressemblent point à ceux des dieux des autres Finnois ; l'Être suprême est appelé *In-Mar;* ce qui nous paraît signifier « l'homme dans le ciel. » *Mouma-Kaltsina*, mère de ce dieu, est le principe de la fécondité universelle, et son épouse, *Chounda-Mouma*, c'est-à-dire mère du soleil, est la souche des divinités inférieures, ainsi que des astres. Leurs fêtes, leurs sacrifices, leurs prêtres ou *touna,* leurs lieux saints ou *kérémet*, diffèrent peu de ceux des Finnois Volgaïques ; mais on cite des traits de leur croyance qui rappellent les idées des Kalmouks et des autres peuples soumis au lamaïsme. Tandis que, selon les Tchouvaches, les damnés errent après la mort, comme squelettes, dans un désert glacial dépourvu de vivres, l'imagination des Votiaks les fait cuire dans des chaudrons pleins de goudron. Ils célèbrent aussi des repas funéraires annuels sur les tombeaux de leurs parents. Dans leurs sacrifices, l'estomac, le sang, les entrailles sont brûlés au profit des dieux infernaux, censés se nourrir de la fumée.

Le *gouvernement de Permie* ou de Perm, est à moitié en Asie ; la partie européenne embrasse les pays que la Kama baigne dans la partie supérieure de son cours ; mais les plaines élevées du gouvernement de Viatka y continuent jusque vers Tcherdyn, Solikamsk et Krasno-Oufimsk. C'est sur cette ligne que commencent les promontoires des monts Ourals, pour la plupart en pente douce ou en forme de collines. La première véritable chaîne, ou plutôt le gradin occidental du système de l'Oural, se compose d'un calcaire écailleux, avec peu de pétrifications. Entre cette chaîne et celle des sommets granitiques formant la crête de l'Oural, se trouvent les montagnes métallifères, composées de roches amphiboliques, de schistes

argileux, de gneiss ou de roches moins quartzeuses. C'est là que s'étendent ces riches dépôts de minerai de fer, qui occupent 60,000 maîtres ouvriers, et qui fournissent à la Russie plus de fer qu'elle ne saurait en employer. Le cuivre est moins abondant; pourtant on en retire, par an, jusqu'à 2,500,000 kilogrammes. Les lavages de poudre d'or ont singulièrement augmenté dans ces dernières années, mais ils appartiennent à la partie asiatique. Le sel est une richesse plus importante; on en retire 80 ou 96,000,000 de kilogrammes. Les marais salants sont tous dans le voisinage des montagnes calcaires et gypseuses, renfermant de grandes couches de calcaire coquillier, et recouvertes de dépôts diluviens, contenant des débris fossiles d'éléphants [1]. Plus de 15,000 ouvriers bateliers s'occupent de l'exportation du sel. Les forêts du gouvernement de Perm, tant en Europe qu'en Asie, couvrent 18,000,000 d'hectares, tandis que les champs labourés n'en occupent que près de 2 millions; aussi la température déjà froide et humide en raison de la latitude, le devient-elle encore davantage par l'épaisseur des ombrages, par l'abondance des sources, par les masses de glaces et de neiges éternellement accumulées dans les cavernes ou dans les ravins. Les rivières près de Solikamsk se gèlent à la fin d'octobre ou au commencement de novembre; l'emploi du traîneau et du patin y dure six mois pleins. Les coteaux exposés au midi, dans le sud du gouvernement, sont au contraire frappés par les vents brûlants des steppes caspiennes. La végétation varie considérablement. Dans le haut pays, les bouleaux dominent dans les forêts; après eux, les pins et les sapins; on rencontre moins fréquemment les mélèzes et les cèdres de Sibérie; dans les plaines et sur les collines, on voit les ormes, les tilleuls, les érables, les sorbiers et les pruniers. Dans le nord du gouvernement, à peine les céréales réussissent-elles; et comme, outre le pain, il faut de l'eau-de-vie de grain, on y introduit jusqu'à 25,000 hectolitres de cette boisson. En descendant vers le sud, on voit quelques pommiers, quelques cerisiers, et même, du côté asiatique de l'Oural, des melons et des arbouses.

Comme l'industrie de ce gouvernement est concentrée dans les *savodes* ou villages de mines, dans les forges et dans les usines, les villes ne sont que la demeure de la classe proprement commerçante, et ne renferment ni de grandes populations, ni rien de remarquable. *Perm,* ville principale, le chef-lieu, n'a que 13,000 habitants; c'était, jusqu'en 1781, un village qui portait le nom d'*Iagouchikha*, lorsque le gouvernement russe l'érigea en

[1] Voyez les *Études sur les forces productives de la Russie*, par L. de Tegoborski. Paris, in-8°, 1852.

ville. Elle est petite, mais bâtie avec régularité, et ornée de quelques beaux édifices, le palais épiscopal est assez bien construit. *Koungour,* avec quelques tanneries et savonneries, compte 8,000 habitants, et l'antique ville de *Solikamsk,* centre du commerce de sel, en possède 3 à 4,000. *Krasno-Oufimsk,* qui n'en a que moitié de ce nombre, est entourée d'un mur en bois, et de tours qui la garantissent d'un coup de main de la part des Bachkirs. *Tcherdyn* ou *Tcherdyne,* à 20 lieues au nord de Solikamsk, est le lieu le plus anciennement habité de la contrée. Au quatorzième siècle, elle était riche et puissante, et son commerce s'étendait depuis la mer Caspienne jusqu'à l'Océan glacial; aujourd'hui elle ne renferme que 4,000 habitants, qui s'occupent d'agriculture, et qui payent en peaux de renne leur redevance à la couronne.

Les deux anciennes peuplades des *Permiaiques* ou *Permiens* et des *Siriaines,* ne forment au fond qu'une seule tribu; car les traits, les mœurs, l'idiome, se confondent; seulement les premiers habitent plus à l'est sur la Kama et dans l'Oural, tandis que les seconds demeurent plus au nord et s'étendent jusque sur les bords de la Vitchegda et du Mezen, dans le gouvernement de Vologda, district d'Oustioug-Veliki, et dans le gouvernement d'Arkhangel. Les uns et les autres s'appellent *Komi-Murt,* « gens de la nation, » ou bien « gens des bords de la Kama, » nommée Kouma dans leur idiome, qui ne diffère que peu de celui des Votiaks. Les Permiens se donnent quelquefois le nom de *Suda.* Ils sont en grande partie assimilés aux Russes, et leur idiome est sur le point de se perdre; leurs traditions historiques et mythologiques n'existent guère que dans les souvenirs confus. De nombreuses ruines et quelques documents d'archives prouvent que jadis il a existé un royaume de Permie ou Biarmie, embrassant peut-être tous les pays sur la mer Blanche, dans l'Oural et le long de l'Obi. Mais on ignore à quelle époque florissait cette monarchie finnoise, ce *Tchoudskoï-Tzarstvo,* comme les érudits russes le nomment. L'histoire certaine commence avec l'apôtre des Permiens, saint Étienne de Perm, qui, en 1375, inventa un *alphabet permien,* s'en servit pour écrire plusieurs livres, convertit un grand nombre de païens et établit dans le couvent *Oust-Vymsk* le premier siége épiscopal de Permie. Saint Étienne mourut en 1396, et l'année suivante le moine Épiphane écrivit sa biographie, dont on possède des extraits en russe. Mais l'incurie des moines a laissé disparaître les ouvrages de saint Étienne et jusqu'aux dernières traces de son alphabet, qui ressemblait probablement à celui de Cyrille. On a trouvé dans les archives de Tcherdyne d'anciens documents russes, qui accusaient jusqu'à quatorze

noms de princes et de princesses de la Grande-Permie ; tous sont chrétiens, et la dynastie mâle, en s'éteignant, paraît avoir laissé la succession aux femmes. Tcherdyne était, selon quelques documents, identique avec la ville ancienne de Grand-Perm ; mais, selon d'autres, l'ancien Perm étiat situé plus au nord et à l'ouest sur le confluent de la Vitchegda et du Vym.

Les forêts de la Permie recèlent peut-être quelques monuments d'un culte ancien commun aux peuples finno-ouraliens. On y a reconnu divers *kérémet*, ou enceintes sacrées. Les anciens habitants de la Biarmie reconnaissaient un Être suprême qu'ils représentaient sous la forme d'une idole de bois, et qu'ils nommaient *Jomala*. Ils ne lui élevaient point de temple; ils le plaçaient en plein air au milieu de leurs cimetières. Outre cette divinité ils adoraient le dieu *Voïtehel-Baba* et *Zolotnaïa* ou la vieille femme d'or. Elle était représentée sous les traits d'une vieille avec deux petits enfants, l'un dans ses bras et l'aut e à côté d'elle : celui-ci était son petit-fils. On la consultait pour connaître l'avenir.

LIVRE CENT QUARANTE-DEUXIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Russie d'Europe. — Troisième section. — Russie boréale, ou pays autour de la mer Blanche.

En descendant des monts Ourals vers la mer Blanche, nous voyons une nature sévère et inhospitalière prendre un empire si absolu, qu'à peine l'industrie de l'homme peut-elle, au prix d'une lutte pénible, se procurer les moyens d'une existence peu agréable, et quelquefois précaire. Le principe vivifiant de la chaleur diminue à chaque pas; les épis nourriciers se flétrissent; la prairie marécageuse ne nourrit que des joncs et des mousses; dans la plaine stérile les arbres disparaissent, les racines même deviennent plus petites; tout ressent le voisinage du pôle, et c'est en vain que pendant des jours d'une longueur immense les rayons trop obliques du soleil frappent un sol pénétré d'eaux glaciales. Peut-on penser ici à des divisions administratives, à des arrangements politiques? La nature doit dominer nos descriptions. Les gouvernements de *Vologda*, d'*Arkhangel* et d'*Olonetz* embrassent la sphère des régions que nous allons décrire; mais nous nous guiderons principalement par les mers et les fleuves. Les pays à l'est et au

sud de la mer Blanche forment ce que nous avons appelé la *région ouralienne maritime;* ceux qui sont à l'ouest entrent pour la plupart dans notre *région de la Laponie* [1]. Nous pouvons commodément classer et combiner sous ces deux sections naturelles les aperçus topographiques que nous tirons des statistiques russes.

Le pays à l'est de la mer Blanche est une grande plaine qui s'incline depuis les sources des rivières de Petchora, Mezen, Vitchegda, Dvina et Onéga, vers cette mer, sans autre interruption que celle qu'occasionnent les hauteurs de terre peu considérables par lesquelles les cours des rivières sont déterminés. Les sources de la Petchora et de la Vitchegda sont à peu près à 400 mètres d'élévation; celle du Mezen, à 200, et celle de l'Onéga, à 100. La partie méridionale de tous ces bassins offre quelques collines; la partie septentrionale ne présente qu'une vaste étendue de champs, de marécages, parsemés de quelques rochers. Mais à l'est cette plaine est terminée par une chaîne de l'Oural, nommée spécialement *Kamennoï-Poyas'* et qui nous paraît n'être que la continuation de la chaîne de calcaire primitif de l'Oural, qui se maintient à découvert, tandis que les autres chaînes collatérales de l'Oural se plongent sous la terre. Elle n'atteint que 1,200 mètres d'élevation, et n'a que 12 kilomètres dans sa plus grande largeur; elle s'abaisse et disparaît vers les sources de l'Ousa.

La *Petchora,* le *Mezen* et la *Dvina* sont les trois grandes rivières des pays à l'est de la mer Blanche. La première, quoique peu célèbre en Europe, n'est pas inférieure à la Loire pour la longueur de son cours, mais elle coule à travers les déserts les plus solitaires de la Russie même; rarement un chasseur se risque-t-il dans les forêts qui ombragent sa source; rarement une famille samoyède y conduit-elle ses rennes. Le Kamennoï-Poyas suit pendant quelque temps son rivage oriental; les falaises calcaires qu'il forme sont hérissées de ravins et de cavernes [2]; mais, depuis sa réunion avec l'Ousa, il ne coule qu'à travers des tourbières immenses. Ses flots limpides nourrissent peu de poissons; probablement deux promontoires très-saillants empêchent les poissons de la mer Glaciale de remonter dans le lit de ce fleuve. Le *Mezen* offre peu de curiosités; il donne son nom à un golfe de la mer Blanche. La *Dvina,* c'est-à-dire la *Double,* que l'on croit être le *Carambucis* des anciens, se forme par la réunion de la *Soukhona,* débouchée du lac de *Kouban,* et de l'*Ioug,* près Oustioug-Veliki; du moins

[1] Voyez *Tableau des régions physiques de l'Europe,* à la page 205 de ce volume.

[2] *Petchora,* caverne en russe. De là le nom du fleuve. Il y a un couvent nommé *Petchori* dans le gouvernement de Pskof.

c'est là qu'elle commence à porter son nom. Mais c'est sa réunion avec la Vitchegda, venant de l'est, en direction opposée à la Soukhona, qui achève d'en faire un grand fleuve. Son lit, navigable et poissonneux, qui a jusqu'à 200 mètres de large, se divise près de Kholmogory en plusieurs bras; les glaces le couvrent depuis le commencement de novembre jusque vers la fin d'avril; au printemps elle déborde et inonde une grande étendue de pays. Le limon qui encombre les bouches de ce fleuve est un obstacle à la navigation des grands bâtiments. L'*Onéga* sort de plusieurs lacs voisins, mais indépendants du lac Onéga. Ses nombreuses chutes entravent sa navigation ; cependant, au printemps, lorsque ses eaux sont hautes, il devient flottable pour les trains de bois, et quelques barques se hasardent à le descendre. Tous ces noms de rivières sont russes, et par conséquent postérieurs au douzième siècle, peut-être même au treizième siècle. Les noms de *Vaga*, affluent occidental de la Dvina, de *Vig* et de *Sig*, qui se rendent à la mer Blanche, paraissent scandinaves, et celui de *vinur*, ou *vin*, paraît désigner la Dvina.

Le climat de cette région est d'une richesse uniforme. Au sud, les forêts humides, au nord, une mer longtemps glacée, partout l'exposition boréale, concourent à rendre le froid très-vif et très-durable. Dans les longues journées d'été, la chaleur devient momentanément insupportable; mais il suffit d'un coup de vent du nord pour produire un froid si sensible que l'ouvrier qui, l'instant précédent, était en chemise, se voit obligé d'endosser la pelisse. Les matinées de juin sont rarement exemptes de gelées; elles recommencent en septembre. Passé le 67e parallèle, on trouve toujours de la glace à près de 1 mètre au-dessous de la surface du sol. Cependant, les exemples les plus fameux d'une extrême intensité de froid nous viennent de Vologda et d'Oustioug-Veliki.

On pourrait diviser toute cette région en forêts, en tourbières et en rochers, tant le pays cultivé, et même les prairies naturelles, y occupent peu d'espace. Les forêts de la couronne forment dans les trois gouvernements un total de 75 millions d'hectares; les pins, les sapins, les mélèzes y dominent; ces derniers fournissent le bois dont les vaisseaux de ligne d'Arkhangel sont construits. On exporte des douves, des planches, du goudron. Le sol, rempli de marais, est peu propre à l'agriculture; cependant on y sème un peu d'orge, et quelquefois on en récolte. Les pommes de terre ne forment que de petites racines. Le produit des céréales ne suffit pas à la consommation, et on supplée à la farine par les lichens, par les racines de la *calla palustris*, et par l'écorce du sapin. Près de Vologda et

d'Olonetz le seigle réussit encore, mais la gelée d'une seule nuit suffit pour le détruire. Les pâturages sont abondants. Rien n'est comparable à la bonté et à la délicatesse des veaux d'Arkhangel, dont la chair tendre et succulente est recherchée à Pétersbourg; mais en général ils sont trop gras. Les chevaux du pays sont très-vigoureux, et les bêtes à cornes d'une bonne taille. Les moutons ne valent rien à manger, et leur laine est mauvaise, quoique les paysans en fabriquent ce drap grossier connu en Scandinavie sous le nom de *wadmal*.

On exporte de Vologda beaucoup de gibier de venaison, de coqs de bruyère, des bartavelles, espèce de perdrix rouges, des gelinottes, des *rischikes*, sorte de mousserons ou d'agarics que l'on mange comme une friandise en guise de salade lorsqu'ils sont petits. On a trouvé des indices de métaux, mais peu abondants. Il y a des salines à *Sol-Vytchegotskaïa*, à *Segora*, mais surtout dans les environs de *Totma*, sur les rivières de Kouda et de Lesenga. Les bords de la rivière de Vym sont remplis de couches de coquillages pétrifiés, et la Petchora met souvent à découvert des ossements d'éléphants.

Les arbustes qui portent des baies succulentes semblent être destinés par la nature à soulager la misère des contrées dépourvues de tout autre arbre fruitier. Le *chamæmorus* norvégien, en russe *klouikva*. est un puissant antiscorbutique et d'un suc très-rafraîchissant; les airelles rouges et noires, les cerises sauvages, les groseilles et autres fruits semblables, sont très-communs. On cultive avec succès le raifort, le navet, le chou blanc, l'ognon et l'ail.

Deux villes méritent notre attention : ce sont *Vologda* et *Veliki-Oustioug*. La première, située sur une rivière du même nom et peuplée de 16,000 habitants, est une des villes les plus commerçantes et les plus industrieuses de la Russie. C'est l'industrie et le commerce de l'ancienne Novgorod qui se sont réfugiés ici. C'est l'entrepôt de tous les objets qui de Pétersbourg vont en Sibérie, à Viatka et à Perm, ou sont exportés pour le port d'Arkhangel; c'est aussi le dépôt des pelleteries de Sibérie, des thés et nankins apportés de Kiakhta; les négociants de Vologda font eux-mêmes des excursions en Sibérie, d'où ils rapportent ces objets; ils ont des liaisons directes avec la Chine.

Veliki Oustioug, ville d'environ 10,000 habitants, est une colonie de Vologda. Placée sur la rivière de Soukhona et sur la grande route d'Arkhangel en Sibérie, elle est le dépôt de toutes les marchandises exportées dans cette contrée, soit d'Arkhangel, soit de Vologda et de Pétersbourg.

Le commerce cependant n'est pas le seul moyen de subsistance qu'aient les habitants; on y trouve de nombreuses fabriques. Les commerçants de Vologda et de Veliki-Oustioug conservent dans toute leur pureté les anciennes mœurs de famille. Sous le nom de *Gosti* ou hôtes, ils jouissent de certains droits réciproques dans les villes qu'ils visitent.

Les autres villes sont de peu d'importance, mais elles offrent quelques traits topographiques. Entre Vologda et Veliki Oustioug, *Tolma*, renfermant 4,000 habitants, fait un commerce actif avec la Sibérie. Le couvent de Spass-Oumorine y est devenu célèbre par le corps de saint Théodose de Totma qu'on y a découvert dans ces dernières années et qui attire un grand nombre de pèlerins. *Nikolsk* voit terminer dans ses environs la végétation des tilleuls, et *Iarensk* celle des mélèzes, tandis que le dernier noisetier fleurit à *Olischef* sous 58° 30'. Dans le couvent de Prelouk près Vologda, on voit un chêne cultivé. *Oustsyssolsk*, ville de 2,000 âmes, avec des foires très-marchandes, surtout en fourrures, est dans une contrée où il ne croît que le *pinus cimbra;* par conséquent le climat est celui des montagnes rapprochées des neiges éternelles.

Le centre du commerce extérieur de ces régions est *Arkhangel* ou *Arkhangelsk*, en russe proprement *Gorod Arkhangelskoï*, la ville du couvent de l'archange saint Michel. Cette ville, située sur les bords de la Dvina, à 90 verstes de la mer Blanche, a cinq quarts de lieue de long, sur une demie de large. Elle est en grande partie bâtie en bois, à l'exception de la cour de commerce et de quelques édifices, qui sont construits en briques et en pierres. On y remarque un grand édifice en pierres destiné à mettre les marchandises à l'abri des incendies qui sont très-fréquents. Les Anglais y établirent un commerce avantageux dans le seizième siècle; on peut regarder le passage des bâtiments britanniques dans la mer Blanche, depuis 1553, comme une *découverte*, tant ces parages étaient inconnus auparavant aux nations commerçantes. Les Hollandais et les Hambourgeois suivirent les traces des Anglais. Enfin, la ville d'Arkhangel fut bâtie en 1584; il n'y avait auparavant qu'un couvent dédié au *saint archange :* cette place fut longtemps le seul port que la Russie possédât. Mais son commerce souffrit une ruine presque totale, lorsque Pierre I[er] jugea à propos de faire de Pétersbourg le principal port de l'Empire; cependant il est encore considérable, parce qu'Arkhangel est l'entrepôt des marchandises qui passent en Sibérie, et de Sibérie en Europe.

[1] Mémoires statistiques sur Vologda, dans les *Nouvelles Ephémérides géographiques*, XII, p. 15; et dans *Storch*, Materialien, I, p. 305.

Les marchandises que les bâtiments étrangers chargent à Arkhangel, consistent principalement en graine de lin, huile de poisson, mâts et planches de sapin, goudron, chandelles de suif blanc, cire, miel, nattes, pelleteries, linge de table et autres toiles, fer en barres, duvet d'édredon et dents de cheval marin. L'exportation s'est élevée jusqu'à la valeur de 6 millions de roubles. Cette ville est le siége d'un département de la marine russe. Comme il n'y a dans les environs ni agriculteurs ni bestiaux on est obligé de faire venir des vivres de loin. Le peuple se nourrit de poissons, qui y sont en abondance, surtout du *tresca* salé (merlue), et de *pallus* ou poisson séché à l'air. La pêche des vaches marines ou des morses, au Spitzberg et à la Nouvelle-Zemble, et celle des harengs dans la mer Blanche, occupent tous les ans plusieurs vaisseaux. Quelquefois ces vaisseaux hivernent au Spitzberg. Le voyageur hollandais Bacstrom, a visité les Russes dans leur quartier d'hiver. C'était une maison en bois, construite à la manière russe; ils ne paraissaient manquer de rien; ils se procuraient des vivres par la chasse qu'ils faisaient aux ours blancs, aux rennes et aux renards bleus; en été ils recherchent de l'édredon. Comme il ne croît point de bois dans ces îles, les pêcheurs périraient de froid, si la mer n'en jetait sur les côtes; on y trouve même quelquefois des poutres qui peuvent servir à la construction d'une maison. Le scorbut n'est point dangereux pour les Russes, grâce à l'exercice que la chasse leur procure. Storch dit qu'ils s'abstiennent d'eau-de-vie et ne boivent que du kvas [1], ce qui se trouve contredit par le témoignage de Bacstrom. Quelquefois ils ont près de leur cabane un bain de vapeurs. Outre qu'ils se servent des plantes anti-scorbutiques qui croissent en abondance sur les côtes, ils se munissent ordinairement d'une certaine quantité de *kouikva*, et font usage d'une boisson de pommes de pin ou de genièvre, qu'ils trouvent salutaire. Ils boivent aussi du sang de renne chaud, remède qu'ils ont vraisemblablement adopté des Samoïèdes.

Onéga ou *Oneg*, dans le gouvernement d'Arkhangel, exporte du bois; *Kholmogory*, ancienne capitale de la contrée de la Dvina et de la Biarmie, nous paraît être le *Holmgard* des Islandais, capitale d'un État des Varègues ou Scandinaves; elle est bâtie sur une île (*holm*), dans la rivière. *Mezen* est le chef-lieu d'un arrondissement immense dont une partie s'appelait *Udorie*.

Dans les régions désertes, le long de la Petchora, l'on a observé un grand nombre de cavernes dont l'entrée naturelle, arrangée pour recevoir

[1] Boisson fermentée composée d'eau et de farine d'avoine.

une porte, indique qu'elles ont servi d'habitation ; on y a même trouvé de vieux chaudrons et d'autres ustensiles, ainsi que des ossements humains. C'est une tradition parmi les Samoïèdes, que des hommes d'une haute taille habitaient ce pays avant eux, et qu'une grande peste les extermina. Tous ces indices coïncident singulièrement avec le tableau que les anciens poëmes eddaïques nous ont tracé de la race des *Ioles*, nommés aussi *Iettes*, ou géants, et souvent liés dans le même récit avec les *Rises*, les *Thusses*, les *Trolles* et autres races informes, de taille gigantesque et de mœurs féroces. Le *Iotun-Heim*, ou patrie des Iotes, ainsi que Schiæning l'a démontré, est généralement indiqué à l'est et au nord-est de la Scandinavie ou du pays des Ases.

Nous voilà au milieu du pays des *Samoïèdes*, c'est-à-dire des hommes qui se mangent les uns les autres. Comment une dénomination semblable a-t-elle pu être donnée à une innocente peuplade qui ne mange que de la chair de renne, et qui tout au plus pouvait mériter d'être qualifiée de *Syroiedzi*, mangeurs de viandes crues? Les Samoïèdes sont aujourd'hui reconnus comme une race particulière, répandue en plusieurs tribus, depuis les sources de l'Iénisëi jusqu'à la mer Glaciale, et, le long de cette mer, depuis la rivière Anabara dans l'est, jusqu'au Mezen dans l'ouest. Ils se donnent eux-mêmes le nom de *Khasova*. La tribu la plus méridionale que l'on connaisse est celle des *Ouronykhaï*, ou *Soyotes*, demeurant dans les monts Saghaliens sous la souveraineté de la Chine ; ce sont sans contredit les *Oranghez* de Rubruquis, fameux comme chasseurs à patins. La chaîne des tribus samoïèdes est interrompue vers le milieu du cours de l'Ieniseï. Ceux qui demeurent en Europe s'appellent eux-mêmes *Ninetz* et *Chasovo*, c'est-à-dire les hommes. Ils se divisent en plusieurs tribus, dont la principale, celle des *Vanoïta* ou des *Vanoites*, habite les bords de la Petchora, de l'Ousa, de la Korotaïcha et de la Kara. Les *Tysia-Igoleï* occupent l'intérieur du gouvernement d'Arkhangel. Le pays, à l'est de la Petchora, est appelé par eux *Arka-Ia*, c'est-à-dire grande terre. Il règne beaucoup d'incertitude sur le nombre et les subdivisions de cette fraction européenne de la nation samoïède.

Les rennes forment leur principale richesse. Il y en a qui en possèdent jusqu'à 1,000 ; les plus pauvres n'en ont que 10. Le prix d'un renne excellent varie de 5 à 10 roubles. La chasse a pour objet les animaux des forêts ou des montagnes, tels que les ours, les loups, les renards, les écureuils, les hermines, les martres ; les animaux des marais, tels que les lièvres, les *isatis*, les rennes sauvages ; enfin divers oiseaux, tels

les cygnes, les oies; les canards, les *larus-parasiticus*, le *hæmatopus ostrilegus*, ou ramasseur d'huîtres. La pêche s'étend sur les fleuves et sur la mer, mais celle-ci est extrêmement bornée. Les poissons les plus remarquables sont le *salmo migratorius*, le *salmo ne'euco*, le *cyprinus rutilus*, diverses sortes d'aloses et des perches. Les fleuves ne sont ouverts que deux à trois mois; le dégel a lieu au milieu de mai. La Petchora se couvre de glace au commencement d'octobre, l'Ousa au commencement de septembre. Les bords de l'Ousa présentent néanmoins des sapins, beaucoup de bouleaux et d'aunes, des broussailles de saule et des sorbiers. Près Poustosersk, il croît des *klouikva* ou *chamæmorus*, des épines-vinettes et de l'airelle rouge.

Les Samoïèdes d'Europe sont pour la plupart de taille moyenne; il y en a cependant qui ont jusqu'à près de 2 mètres. Ils ont les jambes courtes, le visage plat, des yeux petits et longs, le nez si enfoncé, que le bout en est presque de niveau avec la mâchoire supérieure. Ajoutez à ces traits des mâchoires fortes et relevées, la bouche grande, les lèvres minces; les cheveux noirs, rudes, luisants, qui leur pendent comme des chandelles sur les épaules; les oreilles grandes et élevées, le teint basané, et ni barbe ni poil : voilà le portrait d'un Samoïède, quant au physique. Leurs femmes se marient à l'âge de dix ans; elles cessent d'être fécondes à l'âge de trente. La polygamie est permise. Ordinairement le Samoïède se contente de deux femmes; il les achète des parents, et une fille coûte souvent 100 à 150 rennes. Les hommes ne sont pas sans jalousie, ni les femmes sans pudeur; mais leur malpropreté est extrême; de leur propre aveu, ils ne se baignent ni ne se lavent qu'à l'extrême nécessité et quand leur saleté les menace d'une maladie. On est surpris d'apprendre qu'ils sont exempts de scorbut; les fièvres chaudes sont pour eux le fléau le plus redoutable. L'eau-de-vie offre au Samoïède des charmes irrésistibles; plusieurs d'entre eux meurent de combustion spontanée, causée par cette boisson perfide. Ils mangent la chair de renne ou de poisson toute crue; le sang de renne tout chaud est leur boisson favorite. Comme la chasse et la pêche forment leurs seules occupations, ils sont naturellement bons coureurs et excellents tireurs d'arc ou de fusil. Les sens de l'ouïe et de la vue étant constamment exercés par ce genre de vie, ils les ont parfaits. Leurs demeures sont des tentes de forme pyramidale, faites d'écorce d'arbres et couvertes de peaux de rennes; en moins d'une demi-heure, les femmes abattent ou relèvent une hutte semblable. Tous les travaux de l'économie domestique accablent le sexe le plus faible, auquel encore diverses superstitions imposent des purifications

extraordinaires. Ils croient à l'existence de deux principes : ils n'adorent pas le bon être, parce qu'ils croient qu'il leur fera du bien sans qu'on l'en prie ; ils n'adorent pas non plus le mauvais esprit, parce qu'il ne s'adoucit guère par les lamentations des hommes. L'immortalité de l'âme est, selon eux, une espèce de métempsycose. Malgré une croyance si simple, ils n'ont pu être exempts du joug des devins. Ils ont leurs *kedesnicks*, ou, selon d'autres, leurs *sadibeïs,* qui sont en relation suivie avec le mauvais principe ; ils les consultent seulement lorsque des malheurs leur rappellent l'existence de l'esprit malfaisant. Ils n'ont point de lois, seulement quelques coutumes; comme, par exemple, de ne point contracter de mariages avec les individus de la même famille. Ils paient sans résistance le tribut des pelleteries que les Russes leur ont imposé, et qui forme le seul lien de soumission entre eux et l'Empire.

La *Nouvelle-Zemble* (*Nouvelle-Zemblie*), fait partie du gouvernement d'Arkhangel, mais nous l'avons suffisamment fait connaître en la décrivant sous le point de vue physique. L'île de *Waïgatch*, ou *Vaigatz*, ne mérite point de nous arrêter. Passons maintenant dans une direction opposée.

L'arrondissement de *Kémi* (oriental), qui borde la côte occidentale de la mer Blanche, renferme plusieurs rivières considérables, dont les eaux jaunies et même brunies par la décomposition du *sphagnum palustre* et d'autres plantes de tourbière, se précipitent en écume dorée par-dessus les falaises de granit. Mais les bois prennent ici une apparence languissante ; l'orge même ne réussit guère dans ce sol glacial, et les Lapons, avec leurs rennes, en occupent une grande partie. Sous le même parallèle que l'Ostrobothnie, cette province éprouve un climat aussi rigoureux que la Laponie centrale. *Kem,* chef-lieu de district dans une petite île, à l'embouchure de la rivière du même nom, est entourée de montagnes et de marais. La pêche et la chasse sont les principales occupations de ses 1,500 habitants.

Parmi les îles que renferme cette partie de la mer Blanche, celle de *Solovetzkoï,* ou *Solovki,* renferme une bourgade avec un couvent, fameux par les pèlerinages dont il est le but, et par le siége de quatre ans qu'il soutint contre un corps de Strélitz. Il est entouré d'une forte muraille en pierres, qui forme une enceinte d'environ 1,000 mètres, et est flanquée de tours et garnie d'artillerie. Tous les souverains de la Russie se sont plu à l'enrichir. Il y existe une bibliothèque qui renferme un grand nombre de manuscrits et de livres anciens. Les corps de ses fondateurs, que l'on conserve avec soin dans ce couvent, y attirent tous les ans une foule de pèlerins. Cette île appartient au gouvernement d'Arkhangel.

Le cercle de Kola formait jadis, avec la partie septentrionale du Kémi oriental, la *Laponie russe;* mais par les traités récents, deux grands districts, autrefois suédois, tout le *Lapmark* de Kémi occidental et une grande partie de celui de Tornéo sont devenus russes; ainsi, les deux tiers à peu près des régions occupées par les Lapons dépendent de la couronne de Russie; et c'est ici que nous devons tracer l'ensemble de la peinture de ce pays et de ce peuple singulier. La Laponie, à partir du Nordland ou Helgeland norvégien, est un plateau couronné seulement sur son bord occidental d'une chaîne de montagnes, qui forme l'extrémité des Alpes scandinaves, et s'abaisse depuis le Sulitielma, haut de 3,000 mètres, jusqu'aux montagnes du Finmark norvégien, qui n'ont que 1,200 mètres sur la côte continentale, et 1,035 dans quelques îles. Tout l'intérieur est un plateau sillonné par des ravins et des vallées, ayant généralement de 5 à 600 mètres d'élévation dans les plaines les plus hautes, baissant constamment vers l'est et vers le sud; de ce plateau il ne se détache que des rochers et des collines d'une élévation généralement très-faible, encore ces collines rocheuses ne forment-elles pas une chaîne continue, mais des groupes isolés ou de petits chaînons. Le partage des eaux entre la mer du Nord et le golfe de Bothnie, entre le golfe d'Alten et Tornéo, se fait à 20 lieues au sud de ces hauteurs, au pied du rocher Salvas-vado, dans un niveau de 1,220 mètres. Les métaux abondent dans la Laponie occidentale; des montagnes entières, dans la partie encore suédoise, sont composées de minerais de fer, souvent très-riches; il y a aussi des indices de cuivre et d'argent; mais en avançant sur le plateau vers la mer Blanche, tous ces indices deviennent moins brillants. Le fer limoneux abonde toujours dans les terres marécageuses; mais où n'abonde-t-il pas? Le défaut de bras, la rareté du bois, la difficulté des transports, paralysent l'exploitation des minéraux dans la partie intérieure et orientale de ce pays. Les Lapons s'en réjouissent; ils craindraient d'être forcés au travail des mines. La Laponie a fourni de beaux et grands cristaux de roche, parmi lesquels on en a qualifié quelques-uns d'améthystes et de topazes.

Parmi les fleuves de la Laponie, l'*Alten* ou *Alata*, qui traverse de cataracte en cataracte la chaîne des montagnes du Finmark, appartient à la Norvége, tandis que le *Tornéo,* avec le *Muonio,* forme la limite de la Suède. Mais le *Kémi* de Bothnie coule tout entier sur le sol russe; il forme, parmi d'autres cataractes imposantes et terribles, celle de *Taival-koski,* chute du ciel, la seule qui arrête les hardis navigateurs riverains. La *Tana,* fameuse par l'excellence de ses saumons, fait en partie la limite entre la Russie et

la Norvége. Son cours paraît circonscrire à l'est la chaîne maritime de Finmark. Le *Passe* (le Saint) est le débouché du grand lac *Enara*, semé d'îlots rocailleux. La *Touloma* forme une grande chute avant de baigner la ville russe de *Kola*. Cette ville est à 125 lieues au nord-ouest d'Arkhangel : c'est la plus septentrionale de la Russie d'Europe. La Touloma s'y jette dans la Kola. Sa population n'est que de 1,200 habitants, mais il s'y fait un commerce important de fourrures, de poisson salé et d'huile de baleine. Son petit port sert de mouillage aux navires qui vont à la pêche de la morue et de la baleine.

On connaît peu le cours du *Ponoï*, qui parcourt toute la pente orientale du cercle de Kola. Le grand lac *Imandra* s'écoule dans le golfe de Kandalasaia, mais il est plus élevé de 130 mètres. Toutes ces rivières, tous ces lacs, relégués dans une contrée froide et déserte, étalent en vain leurs cascades écumeuses, leurs rivages escarpés ou découpés en mille formes bizarres, leurs îles couvertes de bouleaux ou de pins ; rarement un voyageur y vient se reposer aux rayons du soleil de midi sur la blanche et élastique mousse qui, semblable à un tapis de neige, s'étend sur leurs bords silencieux entre les longues ombres des forêts et des rochers. Le lapon riche y mène rarement ses mille rennes, qui aiment mieux étancher leur soif aux ruisseaux et aux sources des montagnes ; mais le pauvre, qui n'a point de troupeaux, y vient chercher sa nourriture. Le jour il veille aux filets qui traversent les rivières, et qui n'arrêtent pas toujours l'agile saumon ; la nuit (lorsque ce pays a des nuits) il fait reluire ses torches de pin, et frappe de son trident les poissons qu'attire à la surface des eaux cette lueur trompeuse.

La superstition des Lapons attache des idées de sainteté aux cascades, aux rivières, aux lacs, à chaque pointe de rocher un peu remarquable. Les forces de la nature paraissent plus mystérieuses dans les lieux où elles règnent seules. Mais, sans s'arrêter à ces idées, l'industrieux et hardi Finnois, sous le nom de *Quæne*, colon toujours avançant, déjà bien supérieur en nombre aux Lapons, essaie de dompter ces courants sauvages, fait descendre ses barques à travers la plupart des cascades, et rouler à travers leurs précipices les arbres enlevés aux forêts les plus reculées. Le persévérant Suédois établit au pied des cataractes, sur les dernières pentes du haut pays, ses maisons simples, mais propres, ses cultures trop souvent compromises par les gelées : au sortir du pays des nomades, des chasseurs et des pêcheurs, le voyageur voit tout à coup apparaître la civilisation : la fumée s'élève des usines, l'enclume retentit dans les forges, les planches

crient sous la scie des moulins, et les cloches annoncent le culte des chrétiens. Tel est l'aspect de *Tornéo,* petite ville de 1,000 à 1,200 habitants. Mais, du côté de la mer Blanche, les contrastes sont peu marqués ; le désert atteint presque partout le rivage, et quelque hameaux russes, avec leurs jardins de choux et avec leurs magasins de pelleteries, animent peu l'embouchure des fleuves.

Le climat de la Laponie a obtenu une célébrité fâcheuse, parce qu'il est le plus froid où parvenaient les voyageurs de l'Europe occidentale. Aucun pays cependant, à latitude égale, n'a une température moins rigoureuse. Comparez-le seulement au pays des Samoïèdes et à tous les rivages de la Sibérie qui, plus méridionaux de deux ou trois degrés, ne sont jamais complètement dégagés de glace avant la fin de juillet, tandis que les ports de la Laponie ou du Finmark sont libres à la fin de mai. La mer ouverte et toujours en mouvement, qui procure cet avantage aux côtes septentrionales de la Laponie, les enveloppe, il est vrai, dans des brouillards humides; et ce n'est que dans l'intérieur des golfes, à l'abri des vents maritimes, et jusqu'à 2 ou 300 mètres d'élévation, que réussit la culture des céréales, et qu'on éprouve toute la chaleur accumulée pendant un jour perpétuel de six semaines. Ce climat maritime se détériore aussitôt qu'on a tourné le cap Nord, et les ports de la côte orientale de la Laponie restent encombrés de glace jusqu'au milieu de juin.

Mais c'est le plateau central qui doit surtout nous intéresser. C'est de toutes les régions polaires, à latitude égale, la mieux observée; c'est aussi la plus habitable. Pendant soixante-six jours qui sont, il est vrai, de vingt-quatre heures, on voit le seigle et l'orge se lever, jaunir, mûrir, et tomber sous la faux du moissonneur. Il ne manque à ce rapide été ni des fleurs ni des chants d'oiseaux ; mais il manque la fraîcheur de nos soirées, le repos de nos nuits; et les insectes bourdonnants qui obscurcissent l'air deviennent extrêmement incommodes dans les bois ou sur les bords des marais. Un hiver rigoureux de huit mois offre en compensation de ces moments de chaleur quelques extrêmes degrés de froid, et le mercure gèle assez fréquemment en plein air; mais si les Lapons en souffrent dans leurs tentes, l'industrie des Quænes sait très-bien s'en mettre à l'abri dans leurs *pœrrtes* ou cabanes à four. L'hiver paraît à peine aussi rigoureux à *Enontakis,* village russe sur la rive gauche du Muonio, qu'à Arkhangel. Ce qui effraie le voyageur sur le plateau central, c'est surtout la violence excessive des vents, et le désordre produit par le dégel des fleuves qui sillonnent les vallées.

La végétation de la Laponie norvégienne et suédoise nous offre, parmi

les arbres, le sapin, le pin, le bouleau nain, le saule, qui s'échelonnent selon les hauteurs et ne dépassent pas certaines latitudes.

Si la flore de la Laponie offre un nombre très-borné d'espèces, c'est l'isolement du pays qui en est la cause; peu de végétaux de la zone tempérée de notre continent remontent à une latitude aussi élevée. Nous n'affirmerons pas même que le petit nombre de plantes particulières à la Laponie, telles que le *rubus arcticus,* le *salix laponica,* les *ranunculus laponica* et *hyperboreus,* la *diapensia laponica,* l'*andromeda cœrulea,* le *pedicularis laponica,* l'*orchis hyperborea* et autres, ne pourraient pas, à la suite de nouvelles recherches, se trouver ailleurs. Mais les espèces sont assez nombreuses en individus, et la végétation de la Laponie est très-supérieure à celle de toutes les autres contrées autour de la mer Glaciale. Les mousses et les lichens, surtout le lichen à renne, couvrent les rochers et les plaines élevées au-dessus de 325 mètres; elles y forment en été un tapis si épais, que le voyageur croirait marcher sur une toison de laine. D'une teinte jaunâtre, le lichen à renne passe, en séchant, à un blanc de neige qui produirait une illusion complète, sans les buissons verdoyants et les touffes d'arbres qui en interrompent l'uniformité. Il prospère mieux auprès des sapins qu'auprès des bouleaux; peut-être faudrait-il dire qu'il réussit mieux à comprimer la propagation de ce dernier arbre. Une plaine à fond de roche, couverte de cette mousse, est une prairie de Laponie; même les vaches s'y accoutument comme nourriture d'hiver; on peut aussi tirer de ce lichen une farine un peu amère, mais saine et nourrissante. La sagacité instinctive de l'ours a enseigné aux Lapons l'usage de la mousse d'ours (*muscus polytricum*), qui, en s'étendant sur les prairies, y étouffe toute autre végétation, mais qui fournit une couche aussi molle, aussi propre que la mousse des rennes, et plus durable. On enlève de terre le tissu cohérent des racines avec la mousse même, et, par une légère secousse, on en dégage jusqu'à la moindre parcelle de terre; on en forme ainsi des matelas et des couvertures, que plus d'un voyageur a préférés aux lits d'auberge des pays civilisés. L'industrie tirerait parti de substances colorantes, surtout jaunes et brunes, que contiennent beaucoup de lichens très-abondants en Laponie.

En quittant les terrains de roche, on sort de l'empire des cryptogames. Dans les prairies, les laiches (*carex*) dominent avec leurs feuilles aiguës et sèches, qui, récoltées en été, servent de doublure aux pelisses. Les marécages, très-étendus, se couvrent surtout de *rubus chamæmorus* et de *vaccinium myrtillus.* Peu de plantes aquatiques naissent dans les eaux gla-

ciales des lacs et des rivières. Les meilleurs pâturages pour les bêtes a cornes sont couverts de plantes alpines. Les racines de l'angélique servent à la nourriture, ainsi que les tiges du *fungus*. L'orge est, comme de raison, le grain qui réussit le mieux, mais la pomme de terre est d'une récolte plus sûre, et qui, plus répandue, pourrait nourrir toute la population. Les choux et les raves réussissent, et nous devons aux paysans russes et finnois de Kola, et même de Ponoï, la justice de vanter leur industrie persévérante dans ces cultures. Mais ce sont les arbustes à baies qui forment l'orgueil du règne végétal laponique. Les fruits du *rubus articus* flattent le plus immédiatement le goût; mais ceux du *rubus chamæmorus*, qui couvrent peut-être 400 à 500 lieues carrées, surtout dans les îles, réunissent encore à une saveur agréable, une vertu antiscorbutique; le fruit de l'airelle canneberge (*vaccinium oxycoccus*) et d'autres espèces voisines, se perfectionne même dans ce climat, où toutes les jouissances de ce genre semblaient bannies.

Parmi les animaux, le renne (*cervus tarandus*) tient le premier rang par son importance. Sans lui toutes les peuplades polaires vivraient dans la misère. C'est à la fois le cerf, le cheval et la vache de ces contrées. Son tempérament robuste qui le rend insensible au froid, son industrie à chercher en été des herbes, des baies, des champignons qu'il aime beaucoup et à déterrer sous les neiges même profondes sa mousse chérie; l'excellence de son lait, si gras ou plutôt si glutineux, qu'on est obligé de le délayer dans de l'eau; sa chair succulente et fort supérieure à celle du mouton, sa peau solide et douce, tout rend précieuse la possession de cet animal. Mais il est comme tous les biens de ce monde, et peut-être plus encore que nos bêtes à cornes, une possession très-précaire et très-difficile à soigner. Le troupeau vagabond et récalcitrant se disperse souvent dans les bois, n'obéit pas toujours aux chiens et aux bergers fatigués de le surveiller, se laisse difficilement traire, et ne donne son lait qu'en très-petites quantités [1]. Aussi, pour se nourrir abondamment, soit de lait, soit de viande, le Lapon a-t-il besoin d'un troupeau très-nombreux et de pâturages très-étendus, très-variés. Forcément nomade, il cherche tantôt la fraîcheur des montagnes, et tantôt un asile contre le vent glacial. Le renne n'appartient

[1] L'une des principales causes de dispersion pour les troupeaux de rennes, c'est l'attaque du taon, et surtout de l'œstre, insecte parasite qui dépose ses œufs dans la peau de l'animal, où ses larves se logent et multiplient à l'infini des foyers de suppuration. Cet insecte est tellement redoutable pour les rennes, qu'à son apparition des troupeaux entiers deviennent furieux, et, sourds à la voix du maître et de ses chiens, se dispersent au loin dans les montagnes. J. HUOT.

proprement qu'au plateau central de la Laponie ; il languit en été sur les côtes du golfe de Bothnie, et en hiver dans les îles nébuleuses du Finmark. Il est sujet à de nombreuses maladies qui souvent détruisent dans peu de jours les richesses patriarcales du Lapon le plus heureux et le plus indépendant. Alors ce roi pasteur descend du haut pays vers les bords de la mer, et comptant sur les produits hasardeux de ses filets, il languit parmi ces tribus de pêcheurs que naguère il dédaignait. Le plus grand danger auquel les pasteurs de rennes sont exposés résulte des dégels universels, mais momentanés, suivis d'une nouvelle gelée subite qui recouvre la neige d'une croûte trop forte pour que le renne puisse, en la perçant, s'ouvrir l'accès aux lichens nécessaires à son existence. Ce sont là les seuls mais redoutables moments de famine. Le renne vit d'ordinaire quinze ans. On abuse de cet animal en l'attelant à des traineaux qu'il emporte, il est vrai, avec une vélocité étonnante pendant sept à huit heures, au bout desquelles il tombe dans un épuisement extrême. Le Lapon donne au renne autant de noms que l'Arabe au cheval ; le mâle se nomme généralement *polso* et la femelle *vaiea*.

Les colons finnois, suédois, norvégiens et russes, ont introduit en Laponie quelques chevaux, des bœufs et des moutons ; ces derniers réussissent. Les bœufs perdent leurs cornes, et les vaches deviennent blanches. L'élan est devenu rare dans les forêts, comme le castor sur les rivières ; mais l'ours, le glouton, le loup et d'autres animaux carnivores y poursuivent les écureuils, les martes, les lièvres, et ces singuliers *rats-lemming*, qui veulent, dit-on, avancer toujours en ligne droite du sud au nord, sans égard aux lacs et aux fleuves qu'ils rencontrent, et où ils se noient par milliers plutôt que d'abandonner leur direction.

Les forêts, les broussailles, les arbustes à baies qui remplissent les solitudes de la Laponie, offrent le plus agréable asile aux oiseaux à migration ; tous les étés ils y arrivent par bandes. Les îles se couvrent littéralement d'œufs d'oiseaux aquatiques ; l'intérieur se peuple de diverses espèces du genre des gallinacées, tels que le coq de bruyères du Nord, la poule de neige, les perdrix blanches, les gélinottes et d'autres objets de l'avidité des chasseurs comme de celle des gourmands. La Laponie possède un remplaçant de notre rossignol, la sylvie à gorge bleue, à laquelle ses accents mélodieux ont fait donner en finnois le nom de *satakiélinen*, « celle aux cent voix. » Se nourrissant des insectes de la Laponie, ce chantre des déserts, orné d'un collier de plumes d'azur, ne saurait vivre longtemps hors de son pays natal.

Les diverses espèces de saumons enrichissent les rivières; mais du 14 juillet au 14 août des essaims d'insectes aussi incommodes ici, sur des rivages à peine dégelés, que sous la zone torride, poursuivent non-seulement le renne, mais le voyageur, de leur bruyante mordacité, et, mourant le jour de leur naissance, semblent engraisser le sol de l'immense amas de leurs cadavres.

Nous nous sommes arrêté avec plaisir au tableau physique d'un pays que les Linné, les Buch, les Walhenberg ont parcouru le flambeau des sciences à la main, parce que ce tableau sert à jeter du jour sur toutes les contrées à l'est de la mer Blanche, observées seulement par des voyageurs russes. La même raison nous engage à étudier avec soin les relations les plus authentiques sur les Lapons, peuple qui peut être considéré comme le type de tous les nomades polaires.

Les Lapons s'appellent eux-mêmes *Sabme*, *Same* ou *Soms*, noms auxquels ils ajoutent le mot *lads* ou *lain*, gens, habitants. Ils ont d'abord été connus des nations scandinaves sous le nom de *Finn;* mais dès le douzième siècle, Saxo les nomme *Lappes*, et les annales russes ne les connaissent que sous le nom de *Lepori*, probablement tiré de quelque mot aujourd'hui oublié de la langue finnoise. Une petite taille, ordinairement de 1 mètre 45 centimètres, un visage large, des joues creuses, un menton pointu, la barbe peu épaisse et en touffes éparses, les cheveux raides et noirs, la peau généralement jaunâtre, rembrunie par la fumée, tel est le signalement général des Lapons. La stature plus élevée, la peau plus blanche, les cheveux de diverses couleurs semblent des exceptions ou des traces de mélanges. Endurcis par leur rude climat, les Lapons acquièrent une extrême agilité et une grande force passive; jeunes, ils atteignent sur leurs patins à neige les loups et les renards à la course; hommes faits, l'arc fléchit sous leurs bras nerveux; vieux, ils traversent les fleuves à la nage, et portent des fardeaux considérables; mais la longévité n'est pas constatée chez eux par des exemples certains; au contraire, ils ne paraissent généralement atteindre qu'à l'âge de 50 à 60 ans, et quoique très-propres dans leurs vêtements, leurs habitations et leur nourriture, ils éprouvent beaucoup de maladies. Très-passionnés, ils sont aussi très-craintifs; un regard les met en colère, une feuille qui tombe les inquiète. Tout voyageur étranger est un espion chargé de découvrir l'état de leur fortune et de les soumettre à un impôt plus élevé. Rejetant le papier-monnaie, ils recélaient autrefois dans le creux des rochers de l'or et de l'argent monnayé que souvent le père oubliait d'indiquer à ses fils. Cette défiance

a pour compagne une avarice et un égoïsme extrêmes; le commerce n'est pour eux qu'une tromperie perpétuelle. Sans pitié, ils abandonnent leurs compatriotes malheureux; sans honneur, ils rampent devant la richesse, bien ou mal acquise; les mariages, conclus par calcul et intérêt de famille, font rarement naître des sentiments propres à adoucir les ennuis d'une vie solitaire; les parents et alliés ne s'accordent entre eux qu'une hospitalité intéressée; et le talisman qui ouvre au voyageur la hutte ou la tente du Lapon, c'est la bouteille d'eau-de-vie.

Ce n'est que depuis un demi-siècle que le paganisme a disparu, du moins ostensiblement, de chez cette nation longtemps dégradée par un culte superstitieux, et aujourd'hui l'administration a le tort de laisser introduire une trop grande quantité d'eau-de-vie: le Lapon pêcheur y emploie la moitié de son revenu, et même les Lapons pasteurs, accourus devant la boutique du marchand, y boivent souvent sans interruption une journée entière, jusqu'à ce que tous restent étendus par terre dans le sommeil de l'ivresse, d'où quelques-uns passent au sommeil de la mort.

Nous venons de distinguer deux classes parmi les Lapons. Celle des pasteurs de rennes offre dans sa manière de vivre quelques traits plus aimables et quelques scènes patriarcales. Le soin de conduire et de protéger le troupeau se partage entre tous les membres de la famille ; chacun a ses chiens particuliers, qui ne reconnaissent que sa voix. Les rennes, divisés en classes, portent à leurs oreilles une marque qui distingue ceux qui sont destinés à fournir du lait, à traîner des fardeaux, à nourrir des petits ou à être engraissés pour la boucherie. Le soir c'est un spectacle très-animé que de voir une famille occupée à ramener les rennes dans l'enceinte ; les garçons ou les valets les retiennent par une corde enlacée autour des bois, les jeunes filles en jouant soutirent à ces animaux un lait glutineux qui sort quelquefois goutte à goutte. Les migrations fréquentes des Lapons sont déterminées par la promptitude avec laquelle les rennes épuisent leurs pâturages ; souvent dans l'hiver un mois suffit pour rendre le changement indispensable. Les pasteurs vivent sous des tentes formées par un faisceau pyramidal de pieux, que recouvre une pièce d'étoffe grossière et épaisse. Une ouverture dans le haut laisse échapper la fumée; des chaînes de fer, descendues de cette ouverture, tiennent les chaudrons et les pots suspendus au-dessus du foyer. Tout autour, des peaux de rennes, étendues sur une couche de branches de bouleau, offrent le jour des siéges, et la nuit des lits à une vingtaine d'individus. C'est là que les Lapons, assis sur le talon, à la manière des Orientaux, passent dans la béatitude d'un repos

parfait le temps que ne demandent pas leurs occupations pastorales ; c'est là que dorment les pères et mères à leur place d'honneur, les enfants, les chiens, et, lorsqu'il y en a, les valets et les hôtes étrangers. La tente, ou *kota* [1], est entourée de petits réservoirs suspendus sur des pieux et qui contiennent diverses provisions ; on voit aussi des coffres posés autour, et qui, étant placés sur les replis de la toile qui couvre la tente, servent à maintenir celle-ci contre les coups de vent auxquels elle ne résiste pas toujours.

Le traîneau du Lapon ressemble à une nacelle, de sorte que la personne assise dedans doit savoir maintenir elle-même l'équilibre. Les rennes, tirant avec le front seul, font quelquefois vingt de nos lieues avec un traîneau chargé ; mais souvent aussi ils s'arrêtent haletants, ou quittent la direction pour chercher la mousse, et, au bout de trois jours, le meilleur de ces coursiers est hors de service. Une famille laponne voyage dans une longue suite de traîneaux, divisés par séries ou *raid;* le père, la mère, chaque enfant dirige la sienne. C'est ainsi que les marchandises des négociants sont transportées par les Lapons les plus pauvres. A la chasse, ou en voyageant seul pendant l'hiver, le Lapon glisse avec une rapidité et une hardiesse étonnantes sur ses longs patins à neige. En été, il voyage à pied, et ne charge les rennes que de ses paquets. Grâce à la nature particulière du pays, il se sert aussi en été d'une frêle nacelle qu'il transporte sur des rouleaux d'un lac à l'autre ; comme les lacs se suivent à peu de distance, c'est la manière la plus sûre d'avancer sur certaines parties du plateau. Le voyage dans l'intérieur, au milieu de l'été, pendant le jour perpétuel, présente d'innomblables inconvénients : transports plus difficiles, interruption causée par les fleuves, morsures des insectes, fatigue occasionnée par la chaleur ; on peut y ajouter le danger de rencontrer des incendies de forêts.

Les Lapons s'habillent en pelisses de rennes plus ou moins précieuses ; ils portent des culottes et des bottes de peau de renne, préparée de plusieurs manières, selon les saisons. Les femmes mettent en hiver des culottes de drap. La chaleur de l'été fait ordinairement quitter ces vêtements à l'un et à l'autre sexe pour se couvrir d'une longue blouse de toile ou d'étoffe. L'industrie des femmes remplace l'art des tailleurs. Elles savent mettre une sorte de luxe sauvage dans leurs bonnets, qui varient beaucoup d'un canton à l'autre ; elles y ajoutent toutes sortes d'ornements en fil d'étain qu'elles font elles-mêmes. Une ceinture, décorée de plaques d'étain ou d'argent,

[1] *Gamma* et *Koya* sont des dénominations norvégienne et suédoise.

fait partie du costume lapon ; une bourse, qui y est suspendue, contient du tabac, de l'argent, un couteau, des aiguilles, des ciseaux, des bracelets de laiton, des chaînes d'argent ou d'étain ; mais des anneaux surtout décorent l'un et l'autre sexe. Les Lapons savent encore faire du fil très-fin avec des nerfs et des boyaux de rennes, des cordes solides avec des racines, de jolies cuillères en corne, ainsi que des tabatières qu'on recherche en Suède. Les traîneaux sont ornés de sculptures en bois qui mériteraient l'attention des archéologues.

La table du Lapon pasteur n'est nullement à dédaigner. A la succulente soupe et à l'excellent rôti que lui fournit le renne, il peut souvent joindre un jambon d'ours, un boudin de renne et du *kappatialme,* c'est-à-dire de la crème confite avec toutes sortes de baies délicieuses. Il est singulier que le fromage de renne réunisse toutes les qualités des espèces les plus renommées, tandis que le lait de renne ne fournit qu'un beurre qui a le goût du suif. Depuis que le christianisme règne parmi les Lapons, les femmes, jadis censées immondes, ont été chargées de fonctions de cuisine qui étaient réservées aux hommes.

La vie des Lapons pêcheurs diffère sur beaucoup de points de celle des pasteurs. Ils sont même tellement mêlés de *Finnois-Quœnes*, qu'on n'entend presque plus parmi eux l'idiome lapon, et qu'ils vont avant peu devenir une tribu distincte des véritables Lapons. Ils demeurent dans des huttes de bois et dans des cabanes de terre placées dans les divers endroits où ils font leur pêche. Leurs bateaux, formés de planches très-frêles, sont liés avec des cordes faites de racines ; ils s'en servent avec beaucoup de hardiesse ; mais ni les filets qu'ils tendent à travers les fleuves pour arrêter le saumon, ni les hameçons imparfaits avec lesquels ils poursuivent les merlus dans les golfes, n'indiquent une grande industrie. Ils se voient souvent réduits à manger dans l'hiver une pâte d'écorce de pin, mêlée de suif de renne ; ils ne savent pas en faire du pain, et ils répugnent à employer la mousse des rennes. Dans le Finmark, les femmes se livrent à la fabrication des rubans de laine.

Tous les Lapons aiment à se réunir pour manger et boire jusqu'à ce que leurs provisions soient épuisées. Le *puolem vine,* ou eau-de-vie, apporté de Flensbourg, circule abondamment dans ces festins. La loquacité la plus bruyante s'y marie aux facéties les plus gaies, les deux sexes y entonnent des *joila*, ou chansons, sur des airs sauvages et peu mélodieux. Les cartes à jouer ne leur manquent pas ; elles sont faites d'écorce d'arbres et coloriées avec du sang de renne. Lors d'un mariage, on voit souvent une tribu

entiere se réunir. Les enfants sont élevés sans peine ; on donne à chacun, lors de sa naissance, un ou plusieurs rennes qui lui appartiennent en propre, outre sa part à la succession.

L'idiome des Lapons est un dialecte finnois, mais tellement rempli de mots particuliers, que les deux nations ont besoin d'un interprète. Les diverses tribus de Lapons ne s'entendent même que très-difficilement; aussi les grammaires et les vocabulaires dus aux missionnaires danois et suédois ne s'accordent-ils que sur l'identité des mots essentiels et sur le caractère général de la langue. Des cas très-nombreux, une grande richesse de formes pour les noms et les verbes dérivés, l'usage d'exprimer les pronoms par des affixes, jointes aux verbes, les conjugaisons négatives, voilà les traits communs du finlandais, de l'esthonien et du lapon. Mais le trait le plus important que nous présente la langue laponne, c'est que ses mots essentiels offrent moins de ressemblance avec les langues de la haute Asie qu'aucun autre dialecte finnois. On dirait que c'est un reste des idiomes les plus sauvages, les plus antiques des peuplades primitives de l'Europe orientale, et que son origine se perd dans ces temps obscurs, mais intéressants, où notre continent était, comme l'ont été plus tard l'Amérique et l'Afrique, parcouru dans tous les sens par des tribus nomades.

Un fétichisme général qui adore tous les éléments, combiné avec un panthéisme par lequel toute la nature est divinisée, paraît avoir été autrefois l'essence des idées religieuses des Lapons, dégagées de faux détails dont des marchands,et même des missionnaires peu judicieux, ont chargé leurs relations.

Le culte d'un peuple de pauvres nomades ne saurait reproduire toutes les idées de ses législateurs religieux ; celui des Lapons, depuis qu'on le connaît, se partageait entre les bons et les mauvais génies, dont le pouvoir était censé influer le plus immédiatement sur le bien-être de l'homme. *Tiermes,* protecteur de la nature vivante, recevait un culte d'amour près de la hutte ou de la tente ; le grand *Seite,* chef des mauvais esprits, était l'objet d'un culte de terreur dans les forêts les plus solitaires, sur des rochers presque inaccessibles. *Baiwe,* déesse du soleil, avait sa table sacrée près des habitations; mais tandis que l'on sacrifiait à Tiermes des rennes mâles et adultes, à Seite les mêmes offrandes avec des chats, des chiens et des poules; tandis que les autels de ces divinités étaient ornés de bois de rennes à larges rameaux, la déesse de la lumière n'agréait pour offrande que de jeunes rennes femelles, et, au lieu des cornes, les os de la victime étaient posés en cercle sur la table sacrée.

Les navigateurs du seizième et du dix-huitième siècle racontaient bien des merveilles sur la magie des *Finns* ou *Finn-Lappes,* qui leur vendaient du vent renfermé dans une corde à trois nœuds ; si on déliait le premier, le vent devenait favorable ; avec le second nœud, la voile s'enflait davantage ; mais si on dénouait le troisième, on s'exposait à une tempête. Les Lapons de l'intérieur avaient leur *tyre* ou boulettes légères et élastiques, formées d'une laine jaunâtre, et leur *gan* ou figures semblables à des mouches ; ils croyaient que les sorciers pouvaient lancer ces instruments magiques à travers les airs sur celui auquel il leur plaisait d'infliger une maladie ou même la mort. Mais l'instrument le plus fameux des magiciens lapons était le tambour, nommé *quobdas* ou *gobodes,* et quelquefois *kannus* (peut-être plus exactement *ganusch*), sur lequel on faisait sautiller, aux coups d'un marteau, l'*arpa* (ou faisceau d'anneaux) qui, en s'arrêtant sur une des images dont le tambour était décoré, annonçait les événements futurs et la volonté des dieux. Souvent le magicien tombe par terre comme mort ; son visage se décolore, sa respiration cesse ; son esprit est censé voyager dans des contrées lointaines ou même dans l'autre monde ; lorsque, après une longue absence, l'âme revient dans le corps, une histoire adroitement composée apprend aux assistants quels lieux le sorcier a visités, et ce qu'il vient d'y apprendre ; il prescrit des remèdes, commande des sacrifices, et donne des conseils sur toutes sortes d'affaires. Ne sont-ce pas évidemment les *chamans* de l'Asie centrale avec leur tambour et avec leurs extases prophétiques ? Les sorciers de Laponie ont exécuté de ces tours de force devant des Suédois pleins d'instruction et de sang-froid, avec un tel degré d'habileté, que ces juges sévères ont avoué l'impossibilité de tout expliquer.

Aujourd'hui la religion chrétienne évangélique, adoptée par tous les Lapons norvégiens et suédois, a relégué les anciennes superstitions parmi les objets dont ce peuple ne parle qu'avec honte ; mais les Lapons de l'ancien territoire russe, faiblement instruits des vérités divines par les prêtres du rite grec, en conservent encore quelques restes.

Notre voyage autour de la mer Blanche est terminé ; suivons maintenant une direction opposée. Le *gouvernement d'Olonetz*, qui s'avance dans le sud jusqu'à la latitude de Pétersbourg, se prolonge au nord jusqu'à douze lieues de la mer Blanche, de manière à couper de la masse du gouvernement d'Arkhangel le cercle de Kola ou la Laponie. Il fait partie de notre *Région des grands lacs.* Des rochers granitiques, élevés de 100 à 170 mètres, forment ce qu'on appelle les *monts Olonetz.* Ces petits chaînons

ne sont que des saillies d'un plateau granitique qui paraît occuper tout l'espace entre la mer Blanche et les golfes de la mer Baltique. On compte 1,998 lacs dans ce gouvernement, et les chutes d'eau à travers lesquelles leurs eaux se jettent, soit dans les lacs Onéga et Ladoga, soit dans la mer Blanche, se trouvent toutes dans le granit. Des masses de trapp, de serpentine et de schiste, couvrent le granit. Dans une de ces masses superposées, un *gneiss* quartzeux contient les fameuses veines d'or de *Voitz*, découvertes par un paysan et maintenant abandonnées. L'or était pur et d'une couleur très-vive. Le minerai de cuivre, quoique très-fréquent, n'abonde nulle part assez pour être exploité. Le fer est plus productif, et on en tire plus de 3,200,000 kilogrammes. Les carrières de marbre fournissent au luxe élégant de Pétersbourg. Dans une île du lac de *Pouch*, on trouve une couche de trapp schisteux dans un état semblable à la craie, et pénétré de vitriol. Le chêne et le hêtre ne réussissent pas, mais dans le cercle de Cargopol, les mélèzes et les sapins atteignent encore une élévation de 35 mètres.

Sur la rive occidentale du lac Onéga, *Petrozavodsk*, chef-lieu du gouvernement, est une ville de 7,000 habitants, avec des usines impériales et une fonderie de canons. *Olonetz* est remarquable comme un des premiers chantiers où Pierre le Grand essaya de construire des bâtiments de guerre. *Ladeïnoe Polé* n'est peuplée que de charpentiers et de forgerons employés à la construction de différents navires : c'est de ses chantiers que sortirent les premiers vaisseaux que les Russes lancèrent dans la Baltique. *Cargopol*, autre petite ville, fait un commerce actif ; elle est assez bien bâtie, et renferme 2,000 habitants ; l'époque de sa fondation paraît être fort ancienne : elle a longtemps servi de lieu d'exil à plusieurs célèbres personnages russes. Dans le district de *Povenetz*, où il croît du chanvre excellent, on trouve beaucoup de *Roskolnicki* ou Russes de l'ancien rit ; ils y ont plusieurs couvents de moines qui ne se rasent jamais. C'est près de cette misérable petite ville que les eaux du lac Onéga baignent la petite île de *Porovolnoï*, où Pierre le Grand aborda après avoir été surpris par une terrible tempête.

La population du gouvernement d'Olonetz, que l'on peut évaluer à 268,000 âmes, se compose principalement de Finnois de la Carélie, ancienne contrée répartie entre la Finlande et les gouvernements d'Arkhangel et d'Olonetz. Son langage, mêlé avec la langue russe, a produit un idiome bizarre.

LIVRE CENT QUARANTE-TROISIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Russie d'Europe. — Quatrième section. — Provinces autour de la mer Baltique.

A peine sortons-nous des solitudes polaires, et déjà nous sommes aux portes de la capitale moderne de l'Empire russe ; nous pouvons y arriver par-dessus des lacs glacés sans sortir de notre traîneau, sans dételer nos rennes, et sans quitter notre pelisse laponne. Les provinces russes autour de la mer Baltique, conquises sur les peuplades finnoises à demi sauvages par des Goths et par des Germains, enlevées à ceux-ci par la puissance colossale de la Russie, conservent encore leur ciel âpre et leur sol agreste : mais du sein de ces marais s'élèvent des palais et des temples ; derrière ces rochers mouillent des flottes marchandes et des escadres formidables ; au milieu de ces frimats et de ces brouillards une cour superbe combine ses vastes desseins politiques, et commande jusque sur les rivages du Danube et jusqu'au centre de l'Asie.

Ces contrées se subdivisent naturellement par la Néva et le golfe de Finlande. Occupons-nous d'abord de la partie septentrionale. Le *Grand-Duché* actuel de la *Finlande,* qui, outre la province ci-devant suédoise de ce nom, embrasse le gouvernement de Viborg ou Vibourg, ou l'ancienne Finlande russe, forme presque une division naturelle ; c'est le tiers nord-ouest, le tiers le plus fortement caractérisé de cette remarquable *région des grands lacs* que nous avons déjà signalée à l'attention de nos lecteurs.

La *Finlande*, en russe *Finlandia,* et dans la langue des naturels *Suomi, Suomenma* ou *Suomen Saari,* occupe presque toute la largeur de cette espèce d'isthme formé par la mer Blanche et la mer Baltique, isthme qui lie la Scandinavie à la Russie, mais que sa constitution physique distingue de l'un et de l'autre de ces pays. Le système des montagnes scandinaves se termine dans le nord de la Norvége, et l'on ne voit dans la Finlande que des hauteurs peu considérables et sans aucune direction ni liaison, qui présentent un massif de granit, des bancs calcaires et des carrières de marbre. Tout le milieu de la Finlande est un plateau, élevé de 120 à 200 mètres au-dessus de la mer, rempli de lacs, couvert de rochers, qui ne forment nulle part des chaînes élevées, et qui sont généralement composés

d'un granit rouge, nommé *rapakiwi* en finnois, qui se décompose avec une rapidité étonnante.

Les recherches les plus multipliées ont démontré que, sauf quelques mines de fer, la Finlande est aussi dénuée de métaux que la Scandinavie en est abondamment pourvue.

La Finlande est coupée d'une infinité de lacs qui donnent naissance à beaucoup de rivières, mais dont le cours est très-borné; telles sont l'*Uléa* et le *Koumo,* qui se jettent dans le golfe de Bothnie: la première sert d'écoulement au lac *Uléa Trœsk;* le *Kymmène,* qui, à travers plusieurs cataractes, s'écoule dans le golfe de Finlande, et le large *Voxen,* qui grossit le lac Ladoga. Le lac le plus central de la Finlande est celui de *Payana* ou *Paijani* ou encore *Pæjjæne,* c'est à dire le paisible; il a 29 lieues de longueur sur 5 de largeur, et la rivière de Kymmène en tire son origine. Le lac de *Saïma,* à l'est, est encore plus considérable, mais il est encombré d'îles; avec ses baies et ses communications, il peut être évalué à 60 lieues en longueur sur 8 à 9 dans sa plus grande largeur; il s'écoule dans celui de Ladoga par la rivière de Voxen, après avoir formé six cataractes, dont celle d'Imatra est la plus pittoresque [1].

Les côtes de la Finlande, surtout celles du midi, sont bornées d'une ceinture de rochers innombrables, peu élevés au-dessus du niveau de la mer, mais souvent pointus ou taillés à pic, et tantôt réunis en groupes, tantôt rangés en chaînes. Diverses variétés de granit et de calcaire composent ces récifs, dont à peine les plans topographiques mêmes peuvent donner une idée. Les petits canaux sans nombre, les passages dangereux, les courants tumultueux et écumants, les abris où règne un calme parfait, les masses nues et déchirées, les touffes de pins et de sapins qui couronnent quelques-uns de ces îlots, les arbustes qui garnissent les flancs des autres, tout contribue à faire de ce labyrinthe une des merveilles de la géographie physique.

Le climat de la Finlande méridionale est d'une inconstance extrême; en général, il est rigoureux, on y éprouve des froids de 30 à 32 degrés, et en été la récolte est exposée à des sécheresses dévorantes. Le nord de l'Ostrobothnie participe au climat de la Laponie. Aux environs d'Uléaborg, où le sol est en général sablonneux, le grain est quelquefois semé et moissonné dans l'espace de six semaines, ce qui est dû à la beauté des nuits et

[1] Voyez l'ouvrage de M. le prince Emmanuel Galitzin des Sociétés géographiques de Paris et de Saint-Pétersbourg, intitulé *la Finlande, notes recueillies en 1848, etc.;* 2 vol. in-8°. 1852. V-A. M-B.

à la continuelle présence du soleil. Dans l'Ostrobothnie, les gelées durent sept mois : elles commencent en octobre et continuent jusqu'à la fin d'avril : il n'y a pas, pour ainsi dire, de printemps. L'été commence en juin et dure trois mois ; l'automne, le reste de l'année. L'abondance des pluies en septembre, et le dégel en mai et en juin, rendent presque tout voyage impossible dans ces temps de l'année.

Le climat du plateau intérieur serait peut-être le plus tolérable si les lacs et les marais n'y répandaient pas des brouillards très-froids et quelquefois malsains. Ils sont rares les moments où un ciel sans nuages éclaire l'admirable mélange de rochers rougeâtres, de pierres mousseuses, de lacs bleuâtres, de cascades cristallines et de prairies d'un vert d'émeraude, qui forment les paysages de la Finlande centrale ; trop souvent un jour mélancolique enveloppe toutes ces vues pittoresques ; la vivacité des teintes s'efface, le lac s'est rembruni, les prairies ont pâli, et de tant de contrastes, il ne reste que le bruit de la tempête, et le silence du désert.

Le sol de la Finlande, composé en grande partie de terre végétale, offre généralement plus d'endroits fertiles que le sol rocailleux de la Suède. Le seigle des environs de Vasa, à 63 degrés de latitude, est d'une qualité supérieure. Le blé sarrasin réussit surtout dans la Tavastie et le Savolax. On cultive partout l'orge et l'avoine. Après les céréales, les principales productions sont le lin, le chanvre, le tabac et le houblon. Les légumes et les plantes potagères réussissent dans quelques parties.

Le bétail est petit et mal soigné ; le suif et le beurre sont moins bons qu'en Suède ; mais il y règne quelquefois une épizootie particulière qui est accompagnée d'épidémie. Les chevaux de la Carélie sont plus vigoureux et plus robustes que ceux de la Suède ; mais la race mélangée résiste mal au climat. Partout les forêts immenses peuplées de pins, de sapins, de hêtres, d'ormes, de peupliers, de genévriers, et d'un petit nombre de frênes et de chênes, recèlent une grande quantité de gibier, des élans, des cerfs, des rennes, des renards, surtout beaucoup d'oiseaux ; mais les ours et les loups y abondent aussi. Les rivières voient sur leurs bords les castors bâtir leurs habitations, et la loutre se plonger dans leurs eaux, qui produisent des poissons délicieux, surtout des saumons. Dans ce labyrinthe d'îlots et de rochers qui environnent les côtes de la Finlande, on pêche de petits harengs et des chiens de mer. Les phoques vivent aussi dans le lac Lagoda et dans celui de Saïma. Les ruisseaux de l'Ostrobothnie fournissent de très-belles perles.

Les forêts, quoique dévastées, fournissent encore en abondance du goudron, de la résine, de la potasse, beaucoup de bois de construction, et surtout du bois de chauffage. Les paysans finlandais fabriquent eux-mêmes une immense quantité d'ustensiles en bois, qui se vendent dans le Nord. Chaque village a son genre de fabrication à part.

Le climat de la Finlande ne se refuse pas tout-à-fait à la culture des arbres fruitiers, mais c'est aux environs d'Abo que l'on récolte les meilleurs fruits. On a vu les cerisiers et les pommes mûrir à Vasa et à Iakobstadt en Ostrobothnie. Les pommiers sauvages croissent jusqu'aux montagnes qui séparent la Tavastie de l'Ostrobothnie. Le chêne et le noisetier ne dépassent le 60e parallèle que dans des situations privilégiées. Le frêne s'étend jusqu'au 62e. Le lin de Finlande n'est ni assez long ni assez pur, mais il égale en force celui de la Russie. Les ruches étaient autrefois en plus grand nombre.

Cette province bien plus fertile qu'on ne le supposerait d'après sa position astronomique, pourrait un jour nourrir 2,000,000 d'habitants, mais il y a des obstacles naturels que l'industrie humaine ne saurait faire entièrement disparaître ; cependant, sa population est aujourd'hui de 1,533,000 âmes. Les gelées subites détruisent souvent les blés naissants ; une espèce de ver, nommé dans le pays *turila*, dévore les moissons au moment où elles vont récompenser les soins du laboureur. Les anciennes litanies finlandaises imploraient la miséricorde divine contre ce ver destructeur. L'humidité de l'air oblige les cultivateurs à sécher tous leurs grains dans des fours semblables à ceux qu'on emploie dans le reste de la Russie. Grâce à cette opération, on conserve en Finlande les grains jusqu'à la quinzième ou même jusqu'à la dix-huitième année.

Les rivières de la Finlande, remplies de cataractes et de bas-fonds, n'offrent que peu d'avantages à la navigation ; d'un autre côté elles débordent souvent et causent des dommages considérables, en inondant les champs. La Suède avait de bonnes raisons pour ne pas étendre à toute la Finlande son excellent système de grandes routes. Ainsi, le défaut de communications et de débouchés retarde les progrès de la culture dans toutes les parties intérieures de la Finlande. Les paysans ont, à la vérité, le droit d'exporter eux-mêmes les produits de leur sol, et ils possèdent un grand nombre de bateaux de transport. Mais il faut encore considérer la courte durée, le poids et la grosseur des objets que la Finlande exporte, les longs hivers qui arrêtent les navires dans les ports ; enfin les distances qui séparent les habitants de l'intérieur des villes marchandes établies sur

la côte. Les Caréliens du nord ont 40 à 50 lieues jusqu'à la ville la plus prochaine. Ces circonstances locales forcent les paysans finlandais à fabriquer eux-mêmes les ustensiles, les meubles, et en partie les étoffes dont ils ont besoin. Il y a des cantons dont les habitants ne se rendent à la ville que pour s'y procurer du sel et de l'argent comptant. Dans cette indépendance patriarcale, le Finlandais, sans besoins et sans désirs, voit s'écouler sa vie monotone loin des arts, loin du commerce, quoiqu'il soit aux portes d'une grande ville où le luxe de l'Europe se marie à celui de l'Asie. Mais la réunion à l'Empire russe, en ouvrant à la Finlande un marché avantageux, y réveille déjà l'industrie. Les canaux de *Telataipolski*, de *Koukontaipolski*, de *Noutvelentaipolski*, de *Kiakinski*, facilitent les communications intérieures. Celui du Saima à Viborg, sur le golfe de Finlande, est surtout appelé à rendre de grands services à ce pays, en évitant la navigation quelquefois dangereuse des précédents, et en offrant un débouché plus facile aux bois de construction dont les forêts abondent.

Nous allons parcourir les provinces et les villes remarquables. La préfecture de *Viborg* ou *Vybourg* (divisée en huit *hærad* ou juridictions), répond à la presque totalité de la *Carélie* ou *Kyriala*, ancienne principauté finnoise. C'est un pays rempli de sables et de marais, et dont les habitants subsistent par la pêche du saumon, la chasse et la coupe des bois. Cependant on vante les perles de la rivière de *Jananus* et les marbres du district de Serdopol; celui de Rouslalk est gris cendré avec des veines vertes et jaunes. Soumeria fournit un beau granit rouge. *Vybourg* a été bâti en 1293, par les Suédois, à la place de *Soleminde* ou *Souomen-Linna*, capitale des Caréliens: les Finlandais lui donnent encore ces deux derniers noms: c'était jadis un des boulevards de la Suède. Cette ville de 6,000 âmes est entourée de fortifications, et sert de port à de petits navires du commerce. Bâtie irrégulièrement sur un terrain inégal, elle se compose de la cité, de deux faubourgs et d'un vieux château placé sur une île qui communique à la ville par un pont de bois.

Fredrikshamm, forteresse plus moderne, a également perdu son importance militaire; entourée de trois faubourgs et peuplée de 2,200 habitants, elle est sur une petite presqu'île au bord du golfe de Finlande. Elle remplace Vehelax, que les Russes brûlèrent en 1712. C'est dans ses murs que fut signé, en 1809, le traité par lequel la Suède céda la Finlande à la Russie. *Serdopol*, appelée aussi *Sordœvala* ou *Sordavall*, est petite, et fait le commerce de fourrures. Ses 2,000 habitants sont sujets au goître. *Vilmanstrand* (en finnois *Lapperanda*), *Nychlot* ou *Nyslott* (en finnois

Savolinna), *Kexholm*, et d'autres points fortifiés, n'ont dû un peu de célébrité qu'à leur position sur l'ancienne frontière.

Rotschensalm, ou *Rotsinsalm,* entre les deux embouchures de la Kymmène, mérite l'attention. C'est un port fortifié où reste toute la flotte des galères, où 40 vaisseaux de ligne peuvent mouiller; et parmi les édifices qui s'y élèvent, on voit des casernes pour 14,000 hommes. Cet établissement, commencé en 1791 sur l'extrême frontière d'alors, devait punir les Suédois d'avoir osé faire retentir leur canon jusqu'aux environs de Pétersbourg. L'utilité d'une flotte entière de canonnières à cale plate ne s'étend qu'à ces labyrinthes de rochers qui couvrent en partie la Suède et la Finlande. Coupée en mille petits détroits et bassins, la mer présente ici des vagues écumantes qui se brisent contre les rochers avancés; là, une surface calme où la voile inutile appelle en vain les vents interceptés par les îlots... Quelle est donc la flotte, composée de grands bâtiments tirant beaucoup d'eau, qui oserait pénétrer parmi ces rochers, où, à chaque pas, elle rencontrerait un bas-fond, où chaque pointe d'ilot peut cacher une chaloupe armée d'une pièce de 24 ou de 36, lançant son boulet à fleur d'eau?

Au nord de la province de Vybourg, nous voyons celle de *Kuopio,* qui comprend à l'orient la Carélie septentrionale, et à l'ouest le *Savolax* ou *Savo-mâ* septentrional, pays de lacs, de forêts, et surtout de landes sablonneuses, où les ours, les loups, les élans, et même les rennes sauvages, se maintiennent encore en grand nombre. Les plateaux élevés qui séparent les eaux de cette province de la Kaïana ou de la Cayanie conservent la neige pendant dix mois. Les pois ne réussissent plus dans la Carélie septentrionale; mais on y élève encore des bestiaux; on exporte du beurre, et les habitants récoltent suffisamment d'orge, de seigle et de navets. On y fait de la potasse et du goudron. La Carélie renferme des roches calcaires et de la pierre ollaire; le Savolax, du minerai de fer limoneux plus abondant que dans le reste de la Finlande, surtout près de la forge de Stromsdal. Les villes, entre autres *Kuopio,* sont dans l'enfance. On remarque le village de *Taipali,* dans la paroisse de Tibelitz, dont les habitants, avec le culte grec, ont adopté l'industrie des Russes. Deux longues suites de lacs marquent ici deux bassins : celui de la Carélie septentrionale contient du nord au sud le *Pielis-jærvi,* le limpide *Hoytiainen* et l'*Oro-Vesi,* qui versent leurs eaux dans *Puru-Vesi* ou lac de Bouillie, golfe du lac Saïmen; celui de Savolax présente principalement le *Kala-Vesi* et le *Hauki-Vesi,* qui s'écoulent également dans le Saïma : ces bassins ne sont pas séparés par des hauteurs contiguës, mais par des langues de terre sablonneuses et

pierreuses. Souvent, dans l'intérieur des bassins, deux lacs sont séparés par des espèces de digues naturelles si étroites, qu'à peine un homme peut y passer à cheval.

Le Savolax inférieur et une lisière orientale de la Nylande forment la préfecture de *Heinola* ou de *Kymmènegard*. Dans la première partie, le sol est sablonneux et marécageux : en descendant le long de la rivière de Kymmène et en s'approchant du golfe de la Finlande, les terres fertiles prennent plus d'étendue. Les grains que l'on y cultive sont les mêmes qui réussissent dans le reste de la Finlande. On exporte toutes les années du seigle ; on vend aussi du beurre. La culture du lin et du chanvre fait des progrès, surtout la première. *Heinola,* le chef-lieu, est petite, mais régulièrement bâtie ; *Lovisa,* avec sa citadelle *Svartholm,* est maintenant sans importance militaire ; mais l'ancienne et triste ville de *Borgo,* avec un mauvais port, a quelques manufactures et un bon collége.

Les préfectures de *Nylande* et de *Tavastéhus,* renferment la plus grande partie de la *Nylande* et de la *Tavastie.* La première de ces provinces se nomme en finnois *Uhsi-mâ,* la dernière *Haime-mâ;* c'est la portion la plus fertile de la Finlande. La Nylande est, généralement parlant, un pays plat ; cependant l'intérieur s'élève brusquement comme une terrasse ; le lac *Loppis* est à 110 mètres au-dessus du niveau du golfe de Finlande. Il y a beaucoup de rochers, mais en même temps de bonnes terres labourables et de belles prairies, d'excellents pâturages, de belles forêts, quelques bois de chênes, des lacs et des fleuves poissonneux. On a découvert des mines de fer et de cuivre ; les carrières de chaux ne manquent pas. Le houblon y vient en abondance. Les habitants se nourrissent de l'agriculture, de l'entretien du bétail et de la pêche ; ils commercent en grains, plantes, toiles et poisson. Ils ont quelques manufactures. La Tavastie, dans la partie méridionale surtout, est un pays fertile, uni et bien situé ; des fleuves et des lacs poissonneux l'entrecoupent partout ; elle renferme d'utiles forêts, de bonnes terres, de grasses prairies ; mais très-négligemment cultivée, elle est toujours le séjour de la pauvreté. Le lac *Paijani* ou *Païjane,* et encore *Pæjjæne,* cause des dommages par ses inondations, et les chutes d'eau du fleuve Kymmène rendent inutile ce seul débouché de la province. Quelquefois aussi les grands froids nuisent aux grains. La Tavastie septentrionale est plus montagneuse et plus couverte de forêts, mais elle appartient en partie à la préfecture de Vasa. Les lacs occidentaux de la Tavastie réunissent leurs eaux vers l'endroit nommé *Tammersfors,* et s'écoulent par le *Koumo* dans le golfe de Bothnie.

Dans l'intérieur, nous ne remarquerons que *Tavastéhus,* autrefois nommé *Kroneberg,* en finnois *Hœme-Kaupungi,* près de la petite forteresse de *Tavastebourg.* Il y a cependant plusieurs endroits remarquables sur les bords du golfe de Finlande. *Hango-Udd* ou *Hangoud,* en russe *Gangout,* ou le promontoire de Hango, est la pointe méridionale du continent de la Finlande. Pierre le Grand y remporta, le 28 juillet 1714, une victoire signalée sur la flotte suédoise. Les îlots qui l'environnent sont encore plus méridionaux : le phare qui signale l'entrée du golfe de Finlande est sous 59 degrés 45 minutes 58 secondes de latitude ; il y a un port excellent avec une petite forteresse, nommée *Gustafs-værn,* position militaire très-importante pour la Russie, très-menaçante pour la Suède. L'île de *Hango* est un point maritime d'où l'on peut observer les mouvements d'une flotte dans les golfes de Finlande, de Riga et de Bothnie.

Dans la préfecture de Nyland, *Helsingfors,* ville de commerce très-agréablement située dans une péninsule fertile, ayant un port sûr et profond, et une population toujours croissante d'environ 16,000 habitants, jouit aujourd'hui du rang de capitale de toute la principauté, rang que sa position lui assure pour toujours. Cette cité a été rebâtie régulièrement depuis 1815 ; deux forts, celui de Braberg et celui d'Ulricaborg la défendent ; pour placer son port au rang des meilleurs de la Baltique, on y a creusé dans le roc un bassin de 40 mètres de longueur, 15 de largeur et 4 de profondeur. Depuis l'incendie qui ravagea Abo en 1827, l'université de cette dernière a été transférée à Helsingfors.

A une petite lieue au sud de cette ville se trouve la forteresse de *Svéaborg,* objet éternel des regrets de la Suède et principal trophée des Russes. C'est l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture militaire moderne. C'est proprement un assemblage de sept îlots inaccessibles et fortifiés qui dominent un magnifique port. Il y a des parties où des remparts taillés dans le roc vif présentent une seule masse de pierre de 14 mètres de hauteur : tout est cependant recouvert de gazon, pour amortir les coups de ricochets et l'effet des éclats de bombe. Les voyageurs anglais, qui affectent de ne rien admirer sur le continent, n'ont pu s'empêcher d'être frappés de la grandeur romaine de ces ouvrages dus au génie d'Ehrenswœrd. Ce Gibraltar de la Finlande a été enlevé presque sans résistance ; quelques batteries de glace, élevées sur la mer glacée, y lancèrent des bombes, et Svéaborg capitula.

La préfecture d'*Abo,* ou la Finlande propre, occupe la partie la plus occidentale de la principauté ; c'est la partie la plus anciennement con-

quise et civilisée par les Suédois ; aussi réunit-elle la culture la plus soignée à la population la plus concentrée. *Abo,* que l'on prononce *Obo,* en finnois *Tourkou,* sur les bords de l'*Aura,* qui sort du lac *Pyha* (le saint), a longtemps dû à sa proximité de la Suède l'avantage d'être la capitale de la Finlande entière ; c'est encore la ville la plus agréable et la plus industrieuse, malgré les incendies qui l'ont souvent désolée. Depuis 1640, elle possédait une université, fondée par la reine Christine. Avec peu de moyens, et reléguée dans un climat sauvage, cette école a pourtant su se faire une réputation très-honorable ; elle a compté parmi ses élèves le chimiste Gadolin, le poète Franzen et l'érudit évêque Portham, qui, dans une série de dissertations, a éclairci l'histoire de la Finlande ; mais depuis le dernier incendie d'Abo, cette université a, nous le répétons, été transférée à Helsingfors. Abo a 15 000 habitants ; le bas peuple seul parle le finnois : cette ville a des chantiers, des manufactures de soie, de laine, de tabac, des raffineries de sucre, et un commerce considérable.

Parmi les nombreuses îles de l'archipel d'Abo, nous distinguerons *Runsala,* couverte de chênes et de noisetiers, située à une demi-lieue d'Abo. Beaucoup d'iles de la Finlande sont remarquables à cause de l'extrême variété de beaux points de vue qu'elles présentent ; et, dans ce genre, Runsala peut être opposée à tous les jardins chinois et anglais. *Nystad,* ville maritime avec un bon port, exporte des ustensiles en bois, des toiles et des grains ; on y fabrique aussi des étoffes de laine et des bas. Dans la contrée de *Satacunda,* nous remarquerons *Raumo,* avec un bon port : on y fait des dentelles estimées ; mais les forêts qui l'entourent fournissent à des exportations considérables de bois ; *Biorneborg,* ou la ville des Ours, qui aurait plus de commerce si la grande rivière de Koumo, venant de la Tavastie, pouvait être rendue navigable. On remarque une pêcherie de perles à *Sastmola,* vers la limite septentrionale du canton du Bas-Satacunda.

Devant Abo, nous voyons un petit archipel qui forme la saillie la plus avancée vers l'ouest de l'Empire russe. Ce sont les *îles Aland,* nommées en finnois *Ahvenan-mâ,* le pays des perches. Le détroit nommé *Alands-Haf* sépare cet archipel de la Suède. L'île d'*Aland* proprement dite, celles de *Lemland,* de *Lumparland* à l'est, d'*Ekeroe* à l'ouest, de *Kumlinge,* de *Vardoe* et de *Brandoe,* sont les plus remarquables. Tout le groupe contient 11 milles carrés suédois, et environ 14,000 habitants. Le climat y est assez doux. Une agriculture bien entendue y fait naître des grains en abondance. On y sème du seigle et de l'orge ; on récolte en général le septième

grain. Les forêts sont composées de sapins, de bouleaux et d'aunes. La flore particulière de ces îles compte 680 espèces, parmi lesquelles 180 plantes cryptogames. Les quadrupèdes y sont en petit nombre; il n'y a plus ni ours ni élans, les loups seuls se sont accrus d'une manière effrayante. Dans un groupe d'îlots, détachés au midi et formant la paroisse de *Fogloe,* on prépare un excellent fromage, qui se vend sous le nom de *fromage d'Aland.* La pêche du chien de mer est tantôt très-abondante, et tantôt de peu de rapport; les insulaires mangent la chair de ces animaux. Les innombrables rochers qui entourent les grandes îles servent d'asile à des peuplades d'oiseaux de mer; leurs œufs, leur plumage, leur chair même, sont des objets recherchés. Les poissons y abondent; on sale 6,000 tonnes de harengs par année, qui sont l'objet d'un grand commerce d'exportation.

Les Alandais demeurent dans des villages composés de maisons en bois, propres et agréables. Leurs vêtements annoncent une certaine aisance. Hardis navigateurs, ils font le cabotage entre la Suède et la Russie. Suédois par leur idiome, ils le sont encore par leur manière de vivre et par leurs vertus antiques.

En remontant le golfe de Bothnie, nous voyons se dérouler les plaines de l'*Ostrobothnie*, nommée en finnois *Pohian-mâ*, terre septentrionale, ou *Kainu-mâ,* terre basse. L'intérieur ressemble à la partie septentrionale du Savolax et de la Tavastie. Les loups et les ours y errent au sein de vastes forêts ou parmi des lacs sans nombre. La partie occidentale, surtout vers le golfe de Bothnie, a généralement le sol uni et sablonneux. Dans la partie méridionale ou la préfecture de Vasa, les grains mûrissent rapidement; on en exporte surtout du seigle qui est très-recherché, ainsi que du beurre et du fromage. On y trouve de la mine de fer limoneuse. Les forges de cette préfecture produisent 2,300 *pouds* de fer en barre, année commune. Le goudron de Vasa est plus estimé que celui d'Uléa. Nous remarquerons parmi les rivières le grand *Kyro-Ioky,* et parmi les villes, *Christinestad,* avec un bon port et cinq places de débarquement; *Kaska* ou *Kaskoe,* située sur une presqu'île du golfe de Bothnie, avec un port encore meilleur; *Vasa,* avec 4,000 habitants : elle fut fondée par Charles IX; la place Gustave, entourée de bâtiments symétriques, plantée d'arbres, offre une jolie promenade; il y a dans la ville quelques établissements d'industrie, entre autres des tanneries; enfin, les deux *Karleby,* le vieux et le nouveau, c'est-à-dire *Gamla-Karleby* et *Ny-Karleby,* avec *Iakobstad*, qui exportent beaucoup de goudron, et sont habités par une race de hardis marins.

La partie septentrionale de l'Ostrobothnie forme aujourd'hui la préfecture d'*Uléaborg*. Le voisinage du cercle polaire, joint à une exposition boréale et à la nature humide d'un sol argileux, ne laisse à la partie septentrionale de l'Ostrobothnie qu'un été de peu de durée. Les mauvaises années sont fréquentes, et les gelées d'été sont d'autant plus nuisibles, que les semailles ne peuvent se faire que vers la fin du mois de mai et au commencement de juin. En revanche, les terres défrichées au moyen du feu produisent des récoltes très-abondantes. Les forêts, les marais, les rochers couverts de mousse, occupent la plus grande partie du terrain. Cependant le bétail, quoique de petite race, donne plus de beurre et de fromage que les habitants n'en consomment. On tire de ce pays une immense quantité de goudron; la seule ville d'Uléaborg en exporte 27 à 29,000 tonnes par an; et, pour produire cette quantité, il faut 2,160,000 sapins; on peut en conclure quelle doit être l'étendue des forêts. Les cataractes de Pyha et de Taival offrent de belles horreurs. Les forêts sont remplies d'écureuils, que les paysans prennent au moyen de chiens dressés à ce genre de chasse. Un chien de cette espèce est considéré, dans les partages de successions, comme l'équivalent d'une vache à lait. Plus on monte au nord, meilleure est la qualité des saumons, et plus les fruits des arbustes sauvages ont de saveur et d'arome.

La ville d'*Uléaborg*, peuplée de 7,000 âmes, est une des plus riches de la Finlande; elle a des fabriques, des chantiers; elle exporte du goudron, du beurre, du saumon, et ses navigateurs vont jusqu'en Sardaigne chercher du sel par échange. *Kaïana* n'a que 7 à 800 habitants. *Brahestad* conserve le nom du comte Brahé, à qui la Finlande dut ses premiers éléments de prospérité. Dans ces villes, soumises à l'empire d'un hiver de neuf mois, règnent les mœurs les plus aimables, les plus hospitalières, et même un goût vif pour les plaisirs. Leur population est suédoise, mais celle des campagnes est finnoise. En remontant le fleuve *Uléa*, un voyageur foulerait des terres peu connues; il verrait se déployer le beau bassin du lac d'Uléa, où se rendent du nord-est et du sud-est deux longues séries de lacs, unis par des rivières qui bondissent de cascade en cascade à travers des forêts vierges. Ces déserts renferment quelques métairies isolées, éloignées quelquefois l'une de l'autre de 14 à 15 lieues de France. Dans la paroisse de Paldamo, qui a 80 lieues de long, on voit les ruines du château de *Hysis*, taillé dans un rocher, et dont les escaliers gigantesques figureraient bien dans un roman.

Les habitants de l'Ostrobothnie ont un caractère franc, hospitalier et

laborieux. Les jeunes filles, avant de se marier, se font elles-mêmes une telle quantité d'habits et de linge, qu'elles en ont assez pour toute leur vie. On peut en conclure que les modes ne changent guère dans ce pays. Les Ostrobothniens jouissent de la réputation d'être les meilleurs constructeurs de petits navires qu'il y ait en Suède; autrefois ils voyageaient pour exercer leur art. Il n'y a que les habitants des bords de la mer qui parlent suédois; les autres sont finnois.

La préfecture d'Uléaborg embrasse dans le sens administratif une partie de la *Laponie*. Ici, par les efforts des colons finnois, l'agriculture s'est étendue au delà du cercle polaire, comme sur les côtes de la Laponie norvégienne. Ces colonies font disparaître la population nomade des Lapons. D'un autre côté, les troupeaux de rennes s'étendent, dans l'Ostrobothnie intérieure, jusqu'aux monts Maanselka, où ils trouvent encore cette espèce de mousse nécessaire à leur subsistance. Il arrive quelquefois aux paysans d'Uléaborg de manquer de farine, et les plus pauvres mangent souvent du pain fait avec l'écorce de sapin, de hêtre et de bouleau.

Le grand duché de Finlande, que nous venons de décrire, ne répond probablement pas au pays de *Fenni* de Tacite. On ne sait rien de certain sur l'époque où les premiers Finnois sont entrés dans la Finlande. Dans les dixième, onzième et douzième siècles, trois nations étaient connues dans cette région, les *Quaines* ou habitants du pays bas, au nord, les *Kyriales* ou Caréliens au sud-est, et les *Ymes* ou *Iemes* au sud-ouest. Au milieu de ces tribus sédentaires, erraient encore des Lapons pasteurs, comme le prouvent divers noms, surtout dans la partie orientale.

La république commerçante de Novgorod et la belliqueuse Suède se disputèrent, de 1156 à 1293, l'influence prépondérante sur ces peuples simples et même un peu barbares, qui vivaient moins d'agriculture que de la chasse, de la pêche et des produits de leurs troupeaux. Cependant les chefs de famille exerçaient une autorité despotique; les femmes vivaient dans un dur esclavage. A peine les Finnois connaissaient-ils cette agriculture imparfaite qui s'est perpétuée chez eux jusqu'à nos jours. Ils possédaient quelques arts mécaniques, et entre autres celui de travailler les métaux.

La religion et la mythologie des Finnois de Finlande avaient certainement beaucoup de rapports avec les croyances des Lapons et des Biarmiens; mais leurs traditions n'ont été recueillies que lorsque déjà les missionnaires catholiques les avaient, sinon convertis, du moins baptisés. Leur Être suprême était *Rawa,* le vieux, né du sein de la nature. A

l'époque où ces croyances ont été inventées, le peuple était chasseur, et il vivait plus au midi dans un climat favorable aux abeilles; c'est ce que prouvent les traditions suivantes. *Tapio* protège les abeilles, guérit les blessures, et veille sur les troupeaux; il guide aussi les chasseurs dans l'épaisseur des forêts, tandis que sa sœur ou son épouse, *Tapiolan-Emenda,* préside à la chasse aux oiseaux. Mais pour réussir dans la chasse aux bêtes féroces, il faut encore la faveur de *Hysis,* géant sombre et redoutable, dompteur des ours et des loups. On adorait encore de petites divinités qui présidaient à la chasse aux lièvres et aux écureuils. Les Caréliens avaient des divinités pour le seigle, l'orge et l'avoine; mais le protecteur général de l'agriculture est *Kekki,* dont le nom signifie *coucou.* Est-ce une allusion au printemps, ou les divinités finnoises avaient-elles la figure d'animaux?

Outre plusieurs divinités, dont les principales étaient *Rawa* et ses deux fils, *Wainamoinen* et *Ilmarainen,* ils admettaient l'existence de géants, d'esprits, d'êtres surnaturels, qui, semblables aux gnomes, animaient tous les déserts, murmuraient dans les cascades, rugissaient dans les orages, et sous mille formes illusoires, se jouaient du voyageur et du chasseur.

La langue finnoise est une des plus sonores et des plus propres à la musique qu'il y ait au monde; elle offre beaucoup de ressemblance avec le hongrois. Tous les mots se terminent en voyelles, et il se trouve rarement deux consonnes de suite. Cette langue ne connaît ni le *b,* ni le *d,* ni l'*f,* ni le *g;* cependant les Finnois emploient quelques mots étrangers où les trois dernières de ces consonnes sont conservées. L'évêque d'Abo, Michael Agricola, est le premier étranger qui ait écrit en finnois; il publia une traduction finnoise de la sainte Écriture en 1558.

Il y a trois dialectes finlandais, celui de Savolax et de Carélie, celui d'Ostrobothnie et celui de la Finlande proprement dite; ils répondent aux trois tribus des Kyriales, des Quaines et des Ymes. Les Esthoniens et les Finlandais s'entendent mutuellement.

Les Finlandais d'aujourd'hui se distinguent par plusieurs bonnes et mauvaises qualités. Ils sont sérieux, intrépides, infatigables; ils supportent toutes les privations, toutes les peines; ils ont une persévérance qui dégénère quelquefois en une obstination sauvage. Extrêmement attachés à leur nom national, à leur langue, à leurs usages, ils apprécient peu les bienfaits de la civilisation que les Suédois cherchaient à répandre parmi eux; il ont signalé leur ingratitude envers Gustave III, qui, sans leur trahison, se serait rendu maître de Pétersbourg. Ils ont une certaine sym-

pathie de caractère avec les Russes; cependant quelques-uns préféreraient à la domination russe un gouvernement indépendant qui sût tirer parti des avantages naturels du pays. Ils en ont obtenu en quelque sorte l'image. Le grand-duché de Finlande est censé une principauté distincte de la Russie, quoique inséparable. On a nommé à toutes les places des Finlandais. Un *sénat* de Finlande veille sur l'administration et sur la justice, toutes les deux réglées par les lois suédoises, traduites en langue finnoise.

L'instruction publique fut longtemps négligée. Les lumières, plus généralement répandues en Suède que dans beaucoup d'autres pays de l'Europe, ne pouvaient pas pénétrer parmi les Finlandais à cause de la différence des langues; mais, depuis 1806, on a établi et on continue d'établir des écoles primaires finnoises; on importe beaucoup de livres, surtout suédois. Partout où la population est mêlée de Finnois et de Suédois, le culte divin est alternativement célébré dans les deux langues; un archevêque luthérien préside au clergé, et le rite grec ne fait aucun progrès.

Dans leurs relations particulières, les Finlandais montrent de l'hospitalité, de la charité, de la franchise et de la bonhomie; cependant les habitants des côtes méridionales ont contracté les habitudes de la mauvaise foi et de l'égoïsme. On reproche à tous les Finlandais (d'origine finnoise) d'aimer trop la vengeance, d'ignorer le pardon des offenses; et ce reproche est malheureurement confirmé par le grand nombre d'assassinats qui se commettent dans les campagnes; mais il est en même temps affaibli par l'observation que ces crimes tiennent à la haine nationale du paysan finnois contre les cultivateurs suédois.

C'est une chose bien remarquable que cette disposition innée que les Finlandais montrent pour la poésie et pour la musique. Souvent, dans l'intérieur de la Finlande, un village misérable, caché au fond des bois et des marais, voit naître dans son sein un poëte populaire dont les chants rustiques, mais pleins de verve, de sentiment et d'esprit, font autant de plaisir à ses auditeurs que nos poëtes académiques nous causent d'ennui. Ces chantres s'accompagnent d'une espèce de harpe nommée *kandela*. La versification des Finnois a pour règle principale la répétition de la même lettre au commencement des mots d'un vers; c'est une bizarrerie commune à beaucoup de langues, entre autres à la langue scandinave ancienne et à celle des Romains.

Les paysans finlandais habitent dans des cabanes nommées *pœrti*, et qui ne sont point divisées en chambres. Un grand poêle, accolé au mur,

échauffe cette demeure misérable ; la fumée sort quelquefois par une ouverture dans le toit ; d'autres fois on la laisse passer, comme l'occasion se trouve, par la porte et par la fenêtre. En hiver, on éclaire la cabane par de longs éclats de bois de sapin. Dans ces antres noirs et enfumés, on s'étonne de voir des habits et du linge entretenus avec beaucoup de propreté. Les bains de vapeur sont un des plaisirs chéris du peuple finlandais, et c'est évidemment des Finnois établis jadis dans la Russie centrale que les Slaves en ont appris l'usage. Les étuves sont peu spacieuses ; plusieurs rangs de bancs en pierre s'y élèvent en forme d'escalier. On les chauffe jusqu'à 70 ou même 80 degrés centigrades ; ensuite on verse sans interruption de l'eau sur des pierres chauffées au rouge ; en peu de temps l'étuve se remplit de vapeur ; le baigneur, qui descend de banc en banc, est bientôt couvert d'une abondante sueur. Ensuite tout son corps est lavé d'eau tiède, frotté et fouetté doucement avec des branches de bouleau en feuilles. Ce sont des femmes qui font ce service auprès des hommes. Avant de se rhabiller, le Finlandais se roule dans la neige, ou, pendant l'été, sur le gazon. Il se trouve comme régénéré par ces bains.

LIVRE CENT QUARANTE-QUATRIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Russie d'Europe. — Quatrième section. — Provinces Baltiques.

Au midi de la Finlande, nous voyons une des combinaisons les plus remarquables dans la géographie physique de l'Europe. Le lac Onéga, rapproché de la mer Blanche, verse ses eaux par le *Svir* dans le grand lac *Ladoga*, qui s'écoule, par une sorte de bosphore d'eau douce, par la large *Néva*, dans le long et étroit *golfe de Finlande*. Si l'on suppose le niveau de ce golfe plus élevé seulement de 200 mètres, il s'étendrait sans interruption jusque dans le lac Onéga, et peut-être même joindrait-il la mer Blanche, car on ne connaît entre ces deux bassins aucune colline qui présente l'apparence d'une élévation plus grande. Le fond du golfe de Finlande est une roche calcaire, tantôt compacte et tantôt remplie de coquilles, qui forme aussi le fond de l'Ingrie et une partie du bassin du Ladoga et de celui de l'Onéga ; mais des pointes de granit percent partout à travers ces masses calcaires. L'eau, faiblement salée, n'est pas profonde, surtout

le long des côtes méridionales, qui sont en pente douce; des phares nombreux éclairent le chenal du milieu. L'extrémité orientale du golfe forme la *baie de Cronstadt,* qui n'est au fond que l'embouchure de la Néva; car ses eaux, douces et potables jusqu'à Cronstadt, coulent, comme le fleuve, vers l'occident en temps calme; de grands amas de joncs et des bancs de sables la remplissent; le chenal navigable finit par n'avoir que deux brasses d'eau; les grands navires de commerce ont besoin d'alléges, et les vaisseaux de ligne ne sortent des chantiers de Pétersbourg qu'à l'aide de bâtiments nommés *chameaux*. Plusieurs fois un terrible vent d'ouest, poussant la masse d'eau du golfe dans cette baie, a fait refluer la Néva dans les rues de Pétersbourg jusqu'à la hauteur des premiers étages; on a vu des navires jetés sur les quais de la ville; les flots soulevés ont assailli les escaliers de marbre des palais impériaux, et rien ne garantit du retour de désastres semblables. A ces circonstances, si fâcheuses pour la capitale, il faut ajouter que la baie gèle tous les ans. La Néva roule des eaux limpides qui ne sont jamais couvertes par les glaces avant le 29 octobre, et ne dégèlent pas avant le 25 mars. Le lac *Ladoga* baigne au nord des rivages calcaires, renfermant des carrières de beau marbre; ses autres bords sont bas et sablonneux; le fond du bassin est de gravier en général; les eaux sont claires et poissonneuses. Tous les ans il se couvre d'une croûte épaisse de glaces, au grand avantage des pêcheurs; dans quelques-unes de ses îles, s'élèvent des monastères isolés. Le lac *Onéga* présente les mêmes caractères physiques, seulement ses rivages ont plus d'inégalités; quelques-uns de ses affluents roulent des eaux jaunâtres à travers des cascades, tandis que d'autres serpentent, dans un état de stagnation, sur un sol tourbeux.

La petite rivière d'*Ijora* ou *Ischora,* nommée en suédois *Inger,* a donné son nom à la province d'*Ingrie* ou *Ingermanland,* que les Russes appellent *Ijorskaïa-Zemlia* ou *Terre d'Ijora,* et qui, conquise par les Suédois en 1617, fut rendue à la Russie en 1721 : elle forme la plus grande partie du *gouvernement de Pétersbourg*. La partie occidentale se nommait jadis *Iama*, et la tribu finnoise des *Votes* ou *Votialainen,* habitait le long des rivages occidentaux du lac Ladoga. Les *Ischores* ou *Ijortzys,* autre tribu finnoise, peuplent le pays au sud de la Néva. C'est une contrée basse, couverte en partie de bois et en partie de marais, d'un sol ingrat, froid et humide, où, à l'exception des jardins maraîchers, des maisons de plaisance, des parcs de luxe et des établissements industriels dépendants de la capitale, on aperçoit partout la stérilité, la tristesse et la misère. Le seigle même y est d'une culture difficile; hors des jardins de luxe, il mûrit à peine quelques cerises,

et les ruches d'abeilles sont un objet de curiosité. Mais les arbustes à baies, les oiseaux sauvages et les poissons de la Finlande et de la Laponie y abondent. L'année moyenne offre 162 jours d'hiver ou de gelée constante; 59 jours de printemps, pendant lesquels il gèle pourtant le matin et le soir; 144 jours d'été, c'est-à-dire où il ne gèle pas. Le *maximun* moyen du froid a été, en dix-sept ans, de 31 degrés centigrades. Il est rare que le thermomètre centigrade ne descende pas chaque hiver, pendant deux ou trois jours, à 30 et même 35 degrés. La chaleur monte souvent à 34 degrés. La gelée commence ordinairement vers la fin d'octobre, et finit vers le 27 avril. Mais il n'est pas rare de voir l'hiver durer sept mois; et même, dans les quatre ou cinq mois restants, il n'est pas sans exemple qu'on ait eu de la neige et de la gelée.

C'est au milieu de ces marais glacés, dans ces îles exposées à des inondations, sur ce port peu profond et gelé pendant trois ou quatre mois, sous ce climat sévère et peu salubre, que Pierre I[er] fonda la nouvelle capitale de la Russie. *Pétersbourg* n'était d'abord destiné qu'à être un port militaire et une place d'armes; mais dans la suite ses vues s'étendirent plus loin: il crut avoir trouvé ici l'emplacement le plus favorable pour la flotte qu'il désirait entretenir dans la mer Baltique, et le port le plus avantageusement situé pour attirer le commerce étranger en Russie; enfin, il alla jusqu'à y transférer le siége du gouvernement: on peut fixer l'époque de cette translation à l'an 1721. Il n'y avait pas, dans toute la Russie habitée, d'emplacement moins convenable pour la capitale de son empire. Quant au commerce, le czar aurait probablement préféré Riga, s'il avait été libre dans son choix : il n'espérait peut-être pas en devenir maître.

Les grands seigneurs russes montrèrent d'abord beaucoup de répugnance à bâtir des palais qu'il fallait établir sur pilotis; ils leur parurent longtemps des lieux d'exil. Mais Pierre I[er] le voulait, et sa volonté énergique triompha de la nature et de l'opinion nationale. Pétersbourg existe, et malgré les désavantages de son site, c'est une des capitales les plus brillantes de l'Europe; c'est certainement la plus régulière, et à beaucoup d'égards la plus imposante par la masse de ses édifices, par la grandeur de ses places, la largeur de ses rues et des canaux qui en séparent les parties hétérogènes. Nous allons distinguer quelques-uns de ses quartiers.

L'*île de Saint-Pétersbourg*, proprement dite, comprend une citadelle hexagone, absolument inutile comme poste militaire, mais qui pourrait contenir une multitude révoltée. Cette forteresse ne sert plus que de prison d'état, et ses canons annoncent les fêtes nationales et religieuses, les

inondations et les débâcles de la Néva. On y trouve l'église cathédrale de Saint-Pierre et de Saint-Paul, où l'on enterre les empereurs, et la maisonnette en bois qu'habitait Pierre Ier lorsqu'il jeta les fondements de sa ville. L'église est dominée par un clocher doré qui s'élance avec une grande hardiesse à environ 80 mètres de hauteur, en y comprenant la lanterne, la flèche et la croix. Au reste, l'île de Saint-Pétersbourg, coupée aujourd'hui en plusieurs îles, ne contient que le quartier le plus mal bâti de toute la ville. On y remarque les bâtiments du collége de médecine. L'île des Apothicaires renferme le jardin botanique.

Le *Vassilei-Ostrof,* ou *l'île de Basile,* est la plus grande de toutes : elle est située vers l'ouest. C'est là que Pierre le Grand voulut fonder sa ville, et qu'ont été construites les premières maisons; aujourd'hui elle est en grande partie habitée par des négociants. On y trouve des rues très-longues et très-larges, tirées au cordeau ; on les appelle lignes ou perspectives. Les points de vue de ces rues sont beaux ou du moins étendus. Les principaux bâtiments sont la nouvelle douane, avec de vastes magasins à l'abri des inondations de la Néva; la bourse, terminée sous le règne d'Alexandre; le magasin de chanvre, le bâtiment des douze colléges, le premier corps des cadets, vaste édifice qui occupe une demi lieue carrée de superficie, près duquel se voit l'obélisque de Romantzof; le corps des cadets de la marine, l'observatoire, l'hôtel des mines, l'académie impériale des sciences et celle des beaux-arts. A l'extrémité de l'île Vassilei-Ostrof, est le port des galères.

Le *côté de l'Amirauté* est le plus beau quartier de la ville; c'est la résidence de la cour, de la noblesse, du corps diplomatique. C'est une île au sud des deux précédentes, entourée par la Néva et la Fontanka, coupée en trois parties par la Moïka et le canal de Catherine. C'est là que se trouvent l'amirauté, le palais impérial ou palais d'hiver, avec l'ermitage, le palais et le jardin d'été, le palais de marbre, celui de Saint-Michel, celui du sénat, l'hôtel du gouvernement, ceux des ministres des affaires étrangères, des finances et de l'intérieur, celui de l'ambassadeur de France et celui de la poste; la salle d'exercice du palais, le superbe manége des gardes à cheval et leur caserne; les écuries impériales, les théâtres, l'hospice des enfants trouvés, le mont-de-piété, l'hôtel-de-ville et la banque des assignats; les superbes églises d'Isaac et de Notre-Dame de Kazan : celle-ci est sur place attenante à la Perspective de la Néva, qui a 3 verstes de long. Deux superbes quais embellissent encore le quartier de l'Amirauté: ce sont le quai Anglais et celui de la Cour, qui embrassent toute la rive gauche de

la rivière depuis la fonderie jusqu'au chantier des galères. Si l'hôtel de l'amirauté ne les séparait pas, ils n'en formeraient qu'un seul. Il est impossible de rien voir de plus beau que ces quais: le revêtement de la rive, le parapet qui s'élève au-dessus, les escaliers par lesquels on descend au bord de l'eau, les trottoirs, tout est en granit. Les maisons qui les bordent sont d'une belle architecture. Le chantier des galères est une des extrémités du quai Anglais. L'autre côté aboutit au pont qui communique au Vassilei-Ostrof, et à une place vis-à-vis du sénat, au milieu de laquelle s'élève la statue équestre en bronze de Pierre le Grand, érigée par Catherine II, et exécutée par le célèbre sculpteur français Falconet. Le cheval est (comme cela arrive souvent) la plus belle partie de l'ouvrage; le législateur russe est représenté montant au galop au haut d'un rocher; le groupe ne pose que sur les pieds de derrière et la queue du cheval, qui foule aux pieds un serpent. Le rocher est un immense bloc de granit qui a été trouvé dans un marais de la Finlande, à 5 lieues de Pétersbourg: il pesait 3 millions de livres; on l'a taillé, ce qui anéantit tout l'effet qu'un piédestal d'un genre si neuf aurait dû produire; il pèse 850,000 kilogrammes. Le monument a dans son ensemble près de 18 mètres de hauteur.

De l'autre côté de la place et au bord de la Néva, s'élève l'amirauté, bâtiment en forme de parallélogramme, dont l'immense enceinte comprend un chantier pour la construction des vaisseaux de ligne, et le riche musée de la marine. On voit au milieu de cet édifice une tour couverte de cuivre doré, et surmontée d'une flèche à laquelle aboutissent les principales rues de cette partie de la ville, et qui, par cette raison, peut servir de guide à un étranger. L'empereur Alexandre a fait entourer l'amirauté par une magnifique promenade plantée de tilleuls qui joint le quai Anglais et celui de la Cour. Le palais impérial, édifice de 140 mètres de longueur sur 120 de largeur, est situé à l'extrémité de ce dernier quai. On y voit des appartements magnifiques, une belle chapelle, un escalier en marbre par lequel les ambassadeurs passent lorsqu'ils ont des audiences solennelles, et le dépôt des insignes impériaux parmi lesquels se trouve le fameux diamant de 194 carats qui orne le sceptre.

Le même quartier comprend la superbe place appelée autrefois Csaritzynskoe-Louga, c'est-à-dire le Pré de la Czarine, et aujourd'hui le Champ-de-Mars. Elle est bordée de deux côtés par des maisons magnifiques, et des deux autres par le jardin d'été et le canal de la Moïka, qui coule en cet endroit devant le jardin du palais du grand-duc Michel. Cet

édifice, d'une élégante construction, renferme une riche collection d'armes de presque tous les peuples anciens et modernes. L'extrémité de la place; du côté de la Néva, est ornée d'une statue de Souvarof, représenté dans une attitude menaçante, couvrant de son bouclier trois couronnes. En face de cette statue, on remarque sur la Néva le pont de Troïtzky, l'un des plus beaux ponts de bateaux qui existent en Europe, tant par sa longueur que par sa construction. Les autres ponts, sur la Grande-Néva, sont celui d'Isaac et celui de Voskresenié. La place qui s'étend vis-à-vis du palais du grand-duc est décorée d'un beau *square*. L'architecte qui a construit ce palais a imité la colonnade du Louvre. Non loin de là est le château de Saint-Michel, bâti par l'architecte Brena, d'après les ordres de Paul Ier, qui le fit entourer de fossés et garnir de canons, et qui, malgré ces précautions, y fut assassiné. Alexandre, son fils, en fit raser les fortifications, et y plaça l'école du génie. La place qui aboutit à ce palais est ornée d'une statue de Pierre le Grand, érigée par Paul Ier.

Le palais d'hiver, édifice immense, deux fois plus grand que le Louvre, mais d'une architecture massive et irrégulière, surchargée d'ornements, communique à l'Ermitage, séjour chéri de Catherine II, mais qui n'a d'ermitage que le nom, et dans lequel se trouvent une bibliothèque de 10,000 volumes en langue russe, celle de Voltaire, de précieuses collections de monnaies et de médailles nationales, de tableaux, d'instruments de physique, d'histoire naturelle, et un jardin suspendu sur des voûtes qui couvrent une vaste cour.

Vis-à-vis le palais d'hiver, s'élève la colonne Alexandrine, taillée dans un seul bloc de syénite, et haute d'environ 23 mètres. Elle a été érigée sous la direction de l'ingénieur français Montferrand, et peut avoir, le piédestal, le chapiteau et la statue qui la surmonte, près de 45 mètres.

Vis-à-vis de cette colonne, qui surpasse ce que les anciens et les modernes ont fait dans le même genre, s'élève le superbe bâtiment circulaire de l'état-major, qui fait face au palais d'hiver; une belle rue s'ouvre au centre sous un arc fort élevé que surmonte une victoire sur un char attelé de six chevaux. Mais l'un des plus magnifiques édifices de cette capitale est le théâtre d'Alexandre, nouvellement construit; il est situé sur la perspective de Newsky, entre le palais d'Anitschkoff et la façade latérale de la bibliothèque impériale publique, et termine une superbe place ornée d'un beau *square*.

L'ancien palais d'été, qui n'était qu'une sorte de pied-à-terre que Pierre le Grand fit construire sur la rive gauche de la Néva, n'a de remarquable

que les souvenirs qui s'y rattachent. Il est enfermé dans le jardin d'été, dont on ne peut citer que la grille sur le quai de la Néva.

L'hôtel de l'académie des beaux-arts a longtemps été le seul édifice de Pétersbourg qui réunît les suffrages des connaisseurs ; mais aujourd'hui la cathédrale ou l'église de Kazan, et surtout celle d'Isaac, paraissent égaler tout ce que l'Europe moderne offre de plus beau dans le genre d'architecture dominé par les besoins du culte chrétien et par les usages de l'Église grecque. Le premier de ces temples est une imitation de Saint-Pierre de Rome. La principale porte d'entrée est en bronze ; c'est une copie parfaite des fameuses portes de la cathédrale de Florence. Ce qui est remarquable dans la construction de ce beau monument, c'est que tous les matériaux que l'on y a employés sont des productions de l'Empire, et que presque tous les artistes qui y ont travaillé, architectes, peintres et sculpteurs, sont également nationaux. La famille impériale a fait à cette église des dons magnifiques en pierres précieuses, en or, en argent et en vases sacrés. Sous ses voûtes magnifiques sont réunis en orgueilleux trophées les tristes débris ramassés à la suite de l'armée française, pendant les désastres de 1812.

Le *quartier*, ou mieux l'arrondissement de *Vybourg*, s'étend sur la rive droite de la Néva. Les établissements remarquables qu'on y trouve sont le Grand-Hôpital militaire, fondé par Pierre le Grand ; le chantier pour les vaisseaux marchands ; les ateliers et la place d'exercice pour l'artillerie.

La *Liteinaïa* ou le *quartier de la Fonderie,* ainsi nommé de la grande fonderie de canons que Pierre Ier y établit, comprend toute la partie de la ville qui s'étend depuis le beau canal de la Fontanka jusqu'à celui de Ligof. Le canal de la Fontanka est le plus important de la capitale, qu'il traverse en décrivant un demi-cercle, depuis l'extrémité du jardin d'été jusqu'au golfe de Finlande. Ses bords sont garnis, sur toute sa longueur, de parapets en granit, de rampes en fer et de trottoirs. On le traverse sur trois ponts en pierre et deux ponts suspendus en fer. Les édifices les plus remarquables de ce quartier sont : l'institut de Sainte-Catherine, destiné à l'éducation des jeunes demoiselles nobles ; la fonderie de canons, l'arsenal, la manufacture de tapis de haute-lice ; le palais de la Tauride, remarquable par son élégante architecture, ses galeries et son jardin, et qui fut bâti par le prince Potemkine, pour donner une fête à Catherine II ; l'hôpital des aliénés, la caserne des Chevaliers-Gardes, et plusieurs autres fort belles.

La Liteinaïa donne son nom à l'une des rues de Pétersbourg les plus remarquables par leur longueur et leur largeur ; nous citerons encore la

Bolchaïa-Sadovaïa, dont le principal ornement est la Banque des assignats, bel édifice avec une façade décorée de colonnes et de statues ; et surtout la magnifique perspective de Nevsky, ornée de beaux arbres dans la moitié de sa longueur, et embellie par de nombreux édifices, tels que le grand-bazar (*Gastinoïa-dvor*), immense bâtiment couvert en tôle, et contenant environ 340 boutiques; le palais Danitschkof, construit à l'italienne, résidence habituelle de l'empereur Nicolas, avant qu'il ne montât sur le trône, et qu'il s'est réservé, et l'église catholique qui renferme la tombe de Moreau. Cette rue aboutit d'un côté à l'Amirauté et de l'autre au célèbre couvent de Saint-Alexandre-Nevski, résidence de l'archevêque métropolitain, vaste château carré, entouré d'une muraille en pierre, qui comprend les églises de la Sainte-Trinité, de l'Annonciation et de Saint Lazare. Dans une chapelle de la première, on conserve, sous une chasse d'argent massif, les restes du grand prince que l'Église russe révère comme un saint, et qui dut le surnom de Nevski à la victoire éclatante qu'il remporta, en 1239, près des bords de la Néva, sur une armée combinée de Suédois, de Danois et de chevaliers de l'ordre Teutonique. La sacristie renferme le lit de repos sur lequel Paul Ier rendit le dernier soupir. Dans les églises de l'Annonciation et de Saint-Lazare reposent les cendres de plusieurs personnages célèbres, tels que le comte Panine, Souvarof et le poëte Lomonossof.

Au nombre des principaux établissements d'instruction que renferme Pétersbourg, nous citerons l'école des mines, qui possède des galeries souterraines dans lesquelles on a représenté la suite des terrains et des couches qui distinguent les principales mines exploitées sur le territoire russe; l'école de la marine marchande, fondée par l'empereur Nicolas; le musée ethnographique où l'on a réuni tout ce qui peut servir à l'histoire de la civilisation chez les différentes nations de la terre; enfin le jardin botanique, dont nous avons parlé plus haut, digne surtout de fixer l'attention par l'étendue et la beauté de ses serres.

Après ce tableau des principaux édifices de Pétersbourg, tableau qui ne pourrait être plus complet qu'en devenant fatigant, prendrons-nous parti entre ceux qui vantent la ville de Pierre le Grand comme une des plus belles du monde, et ceux qui la décrient comme un assemblage bizarre de monuments sans goût? Plusieurs de ces monuments ont été construits dans le goût italien, et sous l'empire des caprices personnels des souverains; de ces deux causes il est résulté des fautes évidentes. Cependant nous devons dire que la fondation récente de la capitale russe la fait jouir des avantages des villes modernes, et surtout des améliorations que les lumières ont

apportées dans l'art de bâtir. Ainsi, point de rues tortueuses, privées d'air et de lumière; point de maisons dont l'excessive hauteur annonce l'entassement dangereux d'une grande population : partout des rues bien alignées, bien bâties et garnies de trottoirs, un pavé formé de dalles en granit de Finlande dont le grain dur et serré est uni sans être glissant.

Mais ce qu'on ne saurait ôter à la cité de Pierre le Grand, c'est le pittoresque mélange de tant de grands édifices rapprochés sous des points de vue très-variés, c'est la largeur des rues bordées de tant de façades ornées, c'est l'imposante solidité des quais; c'est la profusion extérieure et intérieure de porphyres et de marbres précieux; c'est surtout ce spectacle animé d'un beau fleuve et d'un commerce maritime. La Néva y est large de 150 à 450 mètres, et assez profonde pour recevoir des navires d'un tonnage considérable : avantage qui place Pétersbourg au premier rang parmi les grandes places de commerce de l'Europe.

Pétersbourg est d'une forme ovale; sa circonférence est de 5 lieues; sa superficie totale occupe 74 verstes carrées; mais les édifices n'en couvrent qu'un treizième. On y compte 11 arrondissements, 55 quartiers, 6 grands ponts et 24 petits, 450 édifices publics, 8,600 maisons, et près de 480,000 habitants. Mais le nombre des femmes y est moindre que celui des hommes, dans la proportion de 5 hommes pour 3 femmes. Cette disproportion ne s'explique pas complétement par la présence d'une garnison de 40 à 50,000 hommes, et de 36,000 étrangers; car il y a parmi cette dernière classe beaucoup de domiciliés et de mariés. Le culte divin se célèbre en quinze langues. On évalue la population évangélique-luthérienne à 25,000 et les catholiques romains sont peut-être plus nombreux.

Pétersbourg concentre plus de la moitié du commerce de la Russie; ses importations se sont élevées dans ces dernières années de 130 à 150,000,000 de roubles, et ses exportations à près de 120,000,000. L'industrie et les arts ont aussi fait des progrès; le luxe de la cour soutient les fabriques de haute-lice, de bronzes dorés, de porcelaine et de glaces; la ville renferme beaucoup d'ouvriers habiles, tant russes qu'étrangers, en bijouterie, orfévrerie, carrosserie, et quelques autres branches. Pétersbourg entretient des liaisons avec toute l'Europe littéraire et savante; c'est le siége d'un grand nombre d'établissements scientifiques. On y compte aussi plusieurs dépôts précieux pour les sciences, et la plus belle collection qu'il y ait de livres chinois, japonais et mongols. Les théâtres, les jardins publics et d'autres établissements de plaisirs, reproduisent ici la vie commune des capitales européennes; le climat favorise les courses en traîneaux et les

véritables *montagnes russes* en glace. Tous les raffinements de la civilisation se sont introduits à Pétersbourg, toutes les jouissances s'y rencontrent à peu de frais. Depuis 1851 cette ville est unie à Moscou par un chemin de fer de 750 kilomètres de parcours, qui passe par Tver, et met les deux capitales de la Russie à vingt heures l'une de l'autre.

Les environs immédiats sont couverts de maisons de campagne, ainsi que de jardins maraîchers, tenus surtout par les habiles paysans de Rostof, qui savent produire toutes sortes de primeurs.

Au sommet d'une des collines de la Néva, à *Poulkova*, où résida Pierre le Grand, s'élèvent les tours d'un gigantesque observatoire qui a été terminé en 1839. Il est formé de trois grands pavillons réunis par des corps de bâtiments qui présentent avec les constructions accessoires un développement de 290 mètres. Chacun de ces pavillons est surmonté d'une tour haute de 7 à 8 mètres, reposant sur une voie de fer, où elle tourne au moyen d'un mécanisme ingénieux, et avec la plus grande facilité dans la direction de l'est à l'ouest ou dans la direction opposée. Dans la grande tour mobile du centre on remarque une des plus grandes lunettes qui aient été faites : son diamètre est de 35 centimètres, et sa longueur de 7 mètres. On peut regarder cet observatoire comme le plus remarquable de tous ceux qui existent.

Parmi les châteaux impériaux, nous signalerons *Tsarkoë-Sélo*, le *Versailles russe*, réuni aujourd'hui à la métropole par un chemin de fer de 22 kilomètres de long, le premier que l'on ait construit en Russie. Le parc, dans le style anglais, est d'une grande beauté, et nulle part on n'a peut-être réuni à une grande simplicité d'architecture une plus grande richesse d'ameublement; l'on y voit une salle revêtue en lapis-lazuli, et une autre en ambre jaune. N'oublions pas *Péterhof*, avec de vastes jardins, de belles eaux et la maison hollandaise de Pierre Ier; *Pavlofsk*, embelli par le goût de la bienfaisante mère d'Alexandre; *Strelna*, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur Cronstadt et Pétersbourg; la jolie résidence d'*Ielaguine ;* le château de *Kammenoï-Ostrof*, et le théâtre d'été, construit en bois dans l'île de ce nom (l'île des pierres) que baigne la Néva, près de la capitale; le château d'*Oranienbaum*, qui se fait remarquer par son élégance, et près duquel s'élève, sur le bord du golfe de Cronstadt, une petite ville du même nom; enfin, le château de *Gatchina*, que l'on peut regarder comme un des plus beaux palais impériaux de la Russie. Il est entouré d'habitations qui furent érigées en ville par Paul Ier; l'église, dite de Malte, possède un morceau de la vraie croix, la main droite de

saint Jean-Baptiste, et l'image miraculeuse de Notre-Dame de Filerme, transportée de Rhodes à Malte par le grand-maître de l'Isle-Adam ; tous ces objets vénérés des Russes furent apportés, après la prise de Malte en 1798, par le baron de Hompesch, grand-maître de l'ordre. La ville renferme 10,000 habitants et quelques fabriques.

Parmi les villes de l'Ingrie, nous nommerons *Cronstadt*, place fortifiée dans l'île de *Retousari*, en finnois *Kodloï-Ostrof*, avec 30,000 habitants fixes, trois ports et une rade, où les gros vaisseaux, chargés pour Pétersbourg, s'arrêtent pour envoyer leur cargaison par des allèges. En été, sa population est de plus de 50,000 individus. Ses rues sont alignées et pavées ; mais la plupart de ses maisons sont en bois recouvert d'une espèce de stuc. Son port est divisé en trois parties : celle de l'ouest, ou le port marchand, peut contenir 600 navires ; celle du milieu est destinée à l'armement et au désarmement des vaisseaux de guerre ; celle de l'est est le port militaire, station d'une grande division de la flotte de la Baltique. La forteresse, avec le petit fort de *Cronchlot*, est censée défendre l'entrée du golfe et les approches de la capitale, qui en est éloignée de 47 verstes, ou 11 lieues. *Schlusselbourg* est une petite forteresse à l'endroit où la Néva sort du lac Ladoga. Elle sert de prison d'État, et Ivan III y a vu finir sa jeunesse infortunée.

La ville de *Narva*, naturellement située en Esthonie, fait partie du gouvernement de Pétersbourg ; fondée ou fortifiée en 1223 par Valdemar II, roi de Danemark, elle devint bientôt une ville hanséatique ; aussi les Allemands forment-ils encore la plus grande partie de ses 6,000 habitants. On retrouve ici l'architecture gothique des anciennes villes allemandes, mais aussi l'antique loyauté des mœurs. Un peu au-dessus de la ville, la Narova forme une chute d'eau de 4 mètres, qui, surtout dans ce pays plat, présente un point de vue très pittoresque.

A 5 lieues à l'est de Narva, *Iambourg*, qui, en 1383, fut bâtie en pierre par les Novgorodiens en 33 jours, renferme une belle rue qui aboutit à une place octogone, sur laquelle s'élève un obélisque.

Nous entrons maintenant dans trois provinces qui, moins encore par leur nature que par leur histoire, par leur état normal et politique, forment une section très-distincte de l'Empire russe ; ce sont les provinces communément nommées *allemandes*, savoir : l'*Esthonie*, la *Livonie* et la *Courlande*. Dans le moyen âge, ces pays étaient occupés par les tribus finnoises, telles que les Esthes, les Lives, les Krivines, et par des tribus wendolettones, telles que les Lettons proprement dits, les Koures et les Semigalles.

Cette différence de race entretenait des luttes perpétuelles entre ces faibles peuplades. Au milieu de tant de discordes, les nations voisines trouvèrent ici une carrière ouverte à des entreprises et à des aventures.

Cinq nations ont successivement conquis et dominé ces provinces, en tout et en partie; il en reste des colonies plus ou moins nombreuses, selon le temps qu'elles sont restées en possession tranquille. Mais Russes, Polonais, Danois et Suédois ensemble, ne forment pas ici une masse égale à celle des *Allemands*. La classe commerçante, dans les villes, est originaire des villes hanséatiques. La noblesse possessionnée est presque en totalité originaire de l'Allemagne septentrionale, surtout de la Westphalie; elle se croit bien au-dessus des Russes qu'elle a admis dans son sein. Voilà pourquoi, dans ces provinces, tous les individus libres, de quelque nation qu'ils soient, sont appelés *deutsche,* c'est-à dire Allemands; les paysans, naguère les serfs, sont *un-deutsche,* c'est à-dire non Allemands. Ces dénominations singulières ont pris leur origine dans les temps où l'ordre Teutonique régnait sur ces provinces.

C'est aux Brémois qu'on doit les premières notions certaines sur la Livonie. Ce fut en 1158 qu'un bâtiment brémois allant à Wisby, ville de l'île de Gothland, fut poussé par une tempête dans le golfe de Livonie et vers l'embouchure de la Dvina. Ils trouvèrent le pays habité par les *Lives;* cette nation demi-sauvage leur permit d'y faire le commerce. C'est à la colonie que les Brémois y fondèrent que la ville de Riga doit son origine. En 1186, un ecclésiastique de Holstein commença à y prêcher le christianisme. Cependant les Scandinaves, longtemps auparavant, avaient visité ces contrées, tantôt en amis, tantôt en ennemis, c'est-à-dire en pirates. Ils les connaissaient sous le nom d'*Austur-Rike,* royaume d'Orient, ou *Austurveg,* le chemin d'Est, nom auquel ils joignaient celui de *Grikia,* ou Grecs, à cause des Russes chrétiens du rite grec, qui également avaient commencé de bonne heure à y faire des conquêtes et à y lever des tributs. Les Suédois durent naturellement être les premiers dans cette carrière à cause de la proximité; mais le document le plus ancien est la lettre sur parchemin du roi Erik de Danemark, de 1093, conservée dans les archives de la noblesse d'Esthonie. En 1196, Canut VI, roi de Danemark, après avoir subjugué les Wendes de la Poméranie, fit une expédition pour soumettre de nouveau l'Esthonie. Il paraît que son grand général, l'archevêque Absalon, donna son nom à la ville d'*Habsal.* Canut VI ne conquit que les îles et une partie des côtes. Son frère et successeur Valdemar II, surnommé *le Victorieux,* résolut de lier ses conquêtes à celles qu'il avait faites en

Poméranie. Il prétexta le désir de convertir les Livoniens à la religion chrétienne; le pape lui envoya le célèbre drapeau rouge et blanc, dit *danebrog*, qui devint ensuite le palladium du Danemark; en un mot, ce fut une véritable *croisade*. Une flotte de quatorze cents bâtiments transporta l'armée danoise; les plus grands navires portaient 120 hommes, et les plus petits 14. La bataille gagnée près de Volmar, en 1220, mit toute la Livonie aux pieds du vainqueur. On convertit les Livoniens, c'est-à-dire on les força à se laisser baptiser. Les Prussiens furent ensuite convertis de la même manière. Valdemar fonda les villes de Narva, de Reval et autres. Mais lors de la captivité triennale où tomba ce conquérant, les pays conquis se remirent en liberté; ceci arriva vers les années 1227 à 1230. Cependant les Danois conservèrent encore quelques possessions dans ces contrées; l'Esthonie leur resta fidèle, du moins les villes; la partie qu'ils abandonnèrent la dernière fut l'île d'Œsel, cédée à la Suède en 1625.

Presque en même temps que les Danois, les Allemands cherchaient à subjuguer ces peuples sauvages en les forçant d'accepter la religion chrétienne; déjà en 1201 se forma l'*ordre des chevaliers du Christ*, qui eut d'abord les mêmes statuts que celui des Templiers, et qui reconnaissait l'évêque de Riga pour chef. Tant que dura la fortune de Valdemar, ces chevaliers n'ont pu être regardés que comme auxiliaires des Danois; cependant, déjà en 1206, l'évêque de Riga, Albert, leur avait donné le tiers de la Livonie (qu'il ne possédait pas), et, en 1210, le pape avait confirmé cette donation singulière. Le premier grand-maître de l'ordre fut Winno; il donna à ses chevaliers le nom de *frères du glaive*, ce qu'on rend communément par *ensiferi*, ou *porte-glaives;* il s'appelèrent dans la suite *chevaliers de la Croix*. Comme, dès 1238, ils se réunirent solennellement à l'*ordre Teutonique,* et qu'ils en adoptèrent tous les statuts, les historiens confondent souvent ces deux associations, qui, l'une et l'autre, avaient transporté des bords du Jourdain sur ceux de la Baltique l'esprit de la chevalerie et le système des croisades. Ce fut alors qu'une partie des plaines sablonneuses de la Livonie reçut le nom d'*Idumæa,* par allusion aux peuples voisins de la Palestine.

Ces chevaliers soumirent d'abord la Livonie et la Courlande, entre l'an 1230 et 1240. Valdemar III, roi de Danemark, leur rendit l'Esthonie en 1346. En 1551, le grand-maître Walther de Plettenberg acheta du grand-maître Teutonique, en Prusse, la souveraineté; par ce contrat, l'ordre des chevaliers porte-glaives devint indépendant, et fut mis au nombre des États de l'Empire. Vers ce temps, la réformation de Luther commença à

pénétrer en Livonie. Sans doute la désunion que les nouvelles opinions religieuses causèrent a dû contribuer à renverser la puissance de ces chevaliers. Du moins le czar Ivan Vassilievitch Ier crut l'occasion favorable, et tenta en 1550 de conquérir ces contrées. Pressés par les Russes, les habitants de Reval et de Narva se mirent sous la protection de la Suède; le grand-maître Gothard Kettler céda la Livonie aux Polonais, résigna son titre de grand-maître, et devint, en 1561, premier duc de la Courlande, après avoir prêté foi et hommage à la Pologne. Ainsi finit le petit Empire fondé par les chevaliers porte-glaives, après avoir civilisé les Lettons et les Esthoniens, si l'on doit appeler *civilisation* l'établissement d'une caste privilégiée, et la réduction de la nation primitive à l'esclavage le plus affreux.

Cependant les plus grands malheurs de ces pays ne commencèrent que de l'anéantissement de l'ordre des chevaliers porte-glaives. Leurs dépouilles devinrent une pomme de discorde entre la Russie (alors Moscovie), la Suède et la Pologne. Après cent ans de guerres presque continuelles, le traité d'Oliva, en 1660, rendit la Suède maîtresse de l'Esthonie et de la Livonie; la Courlande resta soumise à la suzeraineté de la Pologne.

Le dix-huitième siècle rappela de nouveau toutes les horreurs de la guerre dans le sein de ces provinces; elles furent presque entièrement dévastées par les Russes, qui en restèrent les maîtres par la paix de Neustadt, en 1721. La domination suédoise avait duré soixante-une années; elle a laissé des traces profondes dans l'organisation du pays, et quoique Charles XI ait tyrannisé la classe aristocratique, on peut dire qu'après l'influence de la religion évangélique luthérienne, et après celle de la littérature allemande, c'est l'esprit politique suédois qui a formé le caractère de la noblesse. La Russie, après avoir longtemps, par ses invasions, été la terreur de ces pays, les a gouvernés avec beaucoup de douceur; les priviléges politiques de la noblesse ont été généralement respectés, si ce n'est à l'égard du recrutement; le commerce d'exploitation, favorisé par la situation, a enrichi les villes; l'éducation supérieure que reçoit la noblesse de ces provinces lui a ouvert un accès facile à toutes les places dans le ministère et le gouvernement russes, auxquels elle a fourni des diplomates, des généraux et des administrateurs. Enfin, éclairée par d'excellentes études, soutenue par l'esprit philanthropique d'Alexandre Ier, la noblesse des trois duchés d'Esthonie, de Livonie et de Courlande, a successivement pris les mesures législatives les plus sages et les plus humaines pour amener la classe des paysans serfs à la liberté civile, à l'état de propriétaire et à cette

amélioration morale sans laquelle toute liberté reste sans résultats bienfaisants.

Ces trois provinces ont en général le même sol, le même climat, les mêmes productions ; seulement l'Esthonie et le nord de la Livonie participent plus de la nature aquatique et rocailleuse de notre *région des grands lacs,* tandis que la Courlande et le midi de la Livonie partagent les caractères des *plaines sarmatiques,* plus sablonneuses et argileuses. Considérées dans leur ensemble, ces provinces sont un pays plat, formé de terrains que la géologie nomme *alluvions*, et qui ont été plus récemment abandonnés par l'ancien Océan. Aucune élévation ne dépasse le niveau de 400 mètres, qui est celui de *Wesenberg,* près le lac de Deven ; celui de *Munna-Meggi* n'est que de 330 mètres, et les autres collines mesurées n'en ont pas même la moitié ; le *Huningberg,* en Courlande, en a 225. Le fameux *Blauberg,* qui domine une vue immense sur les plaines de la Livonie, et qui était une des montagnes saintes des Lives, n'a que 100 mètres au-dessus de la mer. Cependant on trouve quelques parties pittoresques, même des grottes et des chutes d'eau ; mais l'aspect général est celui d'une plaine monotone ou d'une forêt épaisse. Les roches calcaires semblent former une couche très-étendue sous tout le pays. Le climat, bien moins rigoureux que celui de Pétersbourg et de Novgorod, n'admet guère de froids supérieurs à 17 degrés centigrades ; mais les rivières ne dégèlent pourtant pas avant le mois d'avril ; la température du mois de mai est encore froide ; on y voit quelquefois de la neige, et même des gelées ; ces symptômes de l'hiver reparaissent quelquefois en septembre ; il est rare que même dans le court été il n'y ait pas des vents froids et nébuleux.

Les pins, les sapins, les bouleaux, dominent dans les forêts humides ; l'aune blanc, le frêne, l'orme, l'érable, prospèrent dans les bons terrains ; mais on voit rarement le chêne, et le 58^{e} parallèle paraît limiter ici la venue naturelle de cet arbre. Le tilleul ne devient arbre que dans la Courlande ; le hêtre y est rare ; le sureau, l'aubépine, le noyer et le châtaignier n'y sont pas connus ; on y trouve beaucoup d'espèces de saules. Le printemps tardif ne manque pas de fleurs éclatantes, mais les herbes naturelles des prairies sont des espèces grossières, des *carex,* des *agrostis ;* la triste mousse y domine beaucoup trop. Les *vaccinium* abondent et fournissent des confitures excellentes ; les groseilles, les fraises, réussissent parfaitement, mais les cerises manquent souvent, et les pommes, quoique assez abondantes, sont de qualité médiocre ; il y en a de transparentes comme dans les environs de Moscou, d'où elles sont probablement venues. Le seigle, le chanvre,

le lin, sont d'une très-bonne qualité. Les abeilles sont rares, les basses-cours peu fournies, et le paysan ne connaît que peu le jardinage.

Les forêts et les broussailles fourmillent de lièvres, de renards, d'ours, et surtout de loups; les ravages de ceux-ci surpassent toute idée. L'élan se montre encore fréquemment dans les cantons boisés et déserts. Le coq des bois, le coq de bruyères, la gelinotte, la bécasse, attirent le chasseur. La pêche du saumon est la plus importante; et, après elle, celle d'une petite espèce de hareng, nommé *koullo-strœmling*, et particulier à la Baltique. Le grand lac *Peïpus*, qui forme une des limites naturelles du pays, abonde en brèmes et en *salmo-marœnula*. Ce lac, qui a 30 lieues de long sur 15 de large, n'offre qu'un aspect monotone; ses flots tranquilles expirent contre des rivages sablonneux. Le lac de *Verzierw* est le second en grandeur; ceux de *Fehsten* et *Marienbourg* ont des bords très-pittoresques. Les rivières sont généralement petites; l'*Aa*, qui traverse presque toute la Livonie, porte, outre ce nom scandinave commun à d'autres rivières, la dénomination indigène de *Goya;* nous avons déjà parlé de la Narova et de sa cataracte; la *Vindau*, en Courlande, en fait une de 7 mètres, nommée la *Romel*, et où les poissons, lancés en l'air, retombent dans des corbeilles disposées pour les recevoir. Mais la *Duna*, en russe *Dvina occidentale*, en lettonien *Drugowa*, est le seul grand fleuve; son cours, de près de 180 lieues, depuis sa source dans un lac du gouvernement de Tver, sur les hauteurs de Volkhonski, jusqu'à son embouchure au-dessous de Riga, est malheureusement embarrassé par des roches calcaires qui gênent beaucoup les *struses* ou barques-radeaux avec lesquelles les paysans de la Russie Blanche descendent, mais ne remontent pas le fleuve. Ses eaux, comme celles de toutes les rivières du pays, tirent des herbes qui y pourrissent une teinte brunâtre.

Passons maintenant aux détails topographiques. Le duché d'*Esthonie* forme un gouvernement dont la population actuelle, approximativement estimée à 317,000 individus, se compose pour les cinq sixièmes d'*Esthes*, presque tous paysans.

Le sol n'est pas très-fertile; il est dans la plus grande partie ou léger et sablonneux, ou pierreux et marécageux; cependant il produit beaucoup de seigle et d'orge, du chauvre et du lin. La situation de ce pays est avantageuse pour le commerce, surtout pour celui d'importation, et même, dit-on, de contrebande.

Remarquons dans l'ancien canton de *Harrie* la ville fortifiée de *Revel* ou *Reval*, fondée en 1218 par les Danois, sous le règne de Valdemar le Victo-

rieux [1]. Elle figurait autrefois parmi les villes hanséatiques. Son commerce, alors très-considérable, est encore florissant : elle reçoit un grand nombre de vaisseaux étrangers dans son port, qui est beau, quoique d'un accès difficile, et qui contient une grande division de la flotte russe. On y trouve plusieurs églises luthériennes et russes, environ 24,000 habitants, une manufacture de glaces, une fonderie de cloches et de canons, mais surtout de nombreuses distilleries d'eau-de-vie. La cathédrale gothique commande une vue très-étendue. Sur le bord de la mer est le jardin impérial d'*Ekatarinendal,* avec une maison de plaisance; *Baltisch-Port,* originairement *Rogerwick,* présente à l'œil un vaste et superbe port de mer, mais l'ouverture est trop grande : il y faudrait une digue immense. Les travaux de fortifications, commencés sous Pierre Ier, en 1719, continués sous Élisabeth et Catherine II, ont été abandonnés en 1769; aujourd'hui la Russie n'a plus besoin de cette station. *Habsal* ou *Hapsal,* et quelquefois *Gapsal,* petite ville avec un bon port, rappelle le nom du fameux archevêque danois Absalon, qui y bâtit la cathédrale (aujourd'hui détruite) de l'évêché d'Œsel. Elle ne prit le titre et le rang de cité qu'en 1279, par les soins de l'évêque Herman.

Dans l'intérieur des terres, nous verrons *Weisenstein,* avec une quarantaine de maisons et un château ruiné. A 20 lieues à l'est de Reval, *Wesenberg* ou *Veissenberg*, renferme environ 4,000 habitants, presque tous allemands.

Le gouvernement de *Livonie* comprend la plus grande partie de l'ancien duché de ce nom. Sa population actuelle est de 830,000. Le sol est plus varié sous les rapports économiques que dans l'Esthonie; il y a plus de marais, mais aussi plus de plaines. L'exportation, vu l'étendue du pays, est moindre que dans l'Esthonie; la population est plus compacte. Les distilleries d'eau-de-vie, plus nombreuses et plus lucratives, absorbent beaucoup de grains. On exporte encore du chanvre et du lin. Le houblon ne suffit pas. Une circonstance fatale à l'agriculture, c'est que les prairies sont presque toutes couvertes d'eau pendant l'hiver, ce qui rend mauvaise la qualité du foin.

Riga, en lettonien *Righo*, et en esthonien *Riolin,* est la capitale de la Livonie, ville bien fortifiée, et située sur la rive septentrionale de la Dvina, à trois lieues et demie de son embouchure. Sa population est aujourd'hui d'environ 60,000 âmes. Riga possède un hôtel-de-ville d'une belle archi-

[1] *Revel,* le récif, en danois; *Dani-Lin* ou *Tallin,* ville des Danois, en esthonien; *Kolyvan,* en russe; *Dannu Pills,* château danois, en lettonien.

tecture, construit en 1750 ; un palais impérial ; des églises imposantes ; un port grand et sûr, quoique peu profond; deux arsenaux entretenus, l'un par la ville et l'autre par l'État : plusieurs sociétés savantes, un lycée, un observatoire, une bibliothèque riche en manuscrits rares, et le musée de Himmsel qui mérite d'être vu ; mais les rues sont étroites. Il y a sur la Dvina un beau pont de bateaux, auquel les Russes donnent le nom de *pont vivant*. Le port de Riga est le second de la Russie. Il y aborde annuellement plus de 1,000 vaisseaux. Les arsenaux sont vastes et pourvus de tout ce qui est nécessaire à la marine. L'exportation consiste principalement en seigle, en un peu d'orge et de froment, en chanvre, lin, potasse, cire et miel, mâts, planches et autres sortes de bois. Le commerce se fait presque en totalité sur des vaisseaux étrangers. Il y a même beaucoup de maisons étrangères établies dans la ville. L'importation est aujourd'hui peu considérable; mais elle le deviendrait bientôt, si l'on exécutait le projet de réunir par un canal la Dvina et le Volga, ce qui mettrait Riga en communication directe avec la Russie centrale. Cette ville a peu d'industrie manufacturière: mœurs, lois, coutumes, tout y rappelle une ville allemande et une république hanséatique. La bourgeoisie a part au produit des douanes; elle entretient une centaine de soldats, un corps d'artillerie et quelques ingénieurs ; elle a son arsenal particulier, et jouit de plusieurs autres distinctions honorifiques. La situation de la ville l'expose à des inondations; l'eau de la rivière est trouble et malsaine; les environs ne sont que des sables et des marais. Cette place est regardée comme un des boulevards de l'Empire russe.

Parmi les autres villes, nous nommerons, sur les bords de l'Aa, *Venden*, l'ancien siége des grands-maîtres provinciaux de l'ordre Teutonique. *Volmar* dont le nom vient de celui de Valdemar II, roi de Danemark, qui, en 1220, remporta près de cette ville une grande victoire sur les Livoniens, *Valk*, où il se tient trois grands marchés par an ; *Verro*, sur le bord de la Tonda, et près d'un lac, est dominée par les restes d'un vieux château qui la défendait jadis. Mais, après Riga, la ville la plus importante est *Derpt* ou *Dorpat*, ville autrefois hanséatique très-considérable, qui contient aujourd'hui 12,000 habitants ; Gustave-Adolphe y a fondé une université allemande, rétablie par Paul I^{er} pour les trois provinces de Livonie, d'Esthonie et de Courlande, véritable colonie avancée de la civilisation allemande. Plus loin est *Pernau*, en esthonien *Pernaline*, c'est-à-dire *la ville des tilleuls*, avec un petit port, où il arrive par an une centaine de bâtiments ; on y charge surtout du seigle ; sa citadelle est en bon état. *Arensbourg*, dans

l'île d'Œsel, a un port commode, mais peu profond, et un château bien bâti en pierres de taille.

Le gouvernement de *Kourlande* ou *Courlande* forme une lisière au sud de la Dvina et du golfe de Riga. Son extrémité occidentale s'avance, comme un promontoire, entre le golfe de Livonie et la mer Baltique; c'est proprement cette partie qui s'appelle *Courlande*, c'est-à-dire pays des *Coures* ou *Koures*. La partie intérieure porte le nom de *Semigalle*.

La Courlande est la plus agréable et la plus peuplée des trois provinces; le climat y est encore rude et sujet à des passages subits du chaud au froid; on y a souvent des brouillards. Le froid commence en septembre, mais il ne devient intense que vers le mois de janvier; le dégel a lieu en avril; le reste du printemps et l'été sont assez généralement pluvieux et brumeux. Aux environs de Mittau, le terrain est plat; partout ailleurs on trouve des collines, et même des montagnes. Les deux cinquièmes du pays sont garnis de forêts, en y comprenant aussi les parties couvertes de broussailles. On y compte plus de 300 lacs et de 118 ruisseaux, dont 42 se jettent dans l'Aa, 35 dans le Vindau, 6 dans la Dvina et 33 dans la mer. Le plus grand de ces lacs est celui de l'*Usmaiten*, qui a 10 lieues de circonférence, et renferme quatre îles dont l'une porte le nom d'île Maurice, parce que le célèbre Maurice de Saxe s'y retrancha, en 1727, pour se défendre contre les Russes.

Le lac *Sauken*, situé dans la paroisse de Iacobstadt, a deux milles géographiques de long et plus d'un demi de large; on prétend qu'il doit son origine à un écroulement de terre qui aurait englouti tous les environs, avec les habitations. Quoiqu'on n'ait pas conservé la date de cette révolution, elle ne paraît pas douteuse; les pêcheurs trouvent quelquefois dans leurs filets des morceaux de bois équarris qui ont dû appartenir à des maisons; et d'ailleurs qu'est-ce qu'un semblable événement aurait d'étonnant dans un pays où, comme dans la Livonie et la Lithuanie, les marais se couvrent souvent d'une croûte de tourbe, qui, épaissie et durcie, finit par prêter aux demeures de l'homme, un appui temporaire?

Le terroir est en général léger et sablonneux, principalement dans les environs de Vindau et de Goldingen; dans quelques endroits il est gras et argileux, mais partout il est plus ou moins fertile. La culture du chanvre et du lin est celle qui réussit le mieux; les autres productions sont l'orge, le seigle et l'avoine; quant à l'agriculture, on remarque une différence sensible entre cette province et la Livonie; les paysans de Cour-

lande, depuis longtemps moins malheureux, cultivent leurs terres avec plus d'intelligence; ils dessèchent depuis longtemps des marais qu'ils cultivent trois années de suite, et qu'ils laissent ensuite pendant trois autres années en repos. La population qui est de 564,000 habitants, est considérablement plus compacte que dans la Livonie; elle se compose presque en totalité des *Koures*, qui sont cultivateurs; les bourgeois et les nobles sont presque tous Allemands. Plus de 360,000 individus suivent la religion évangélique; le reste moins civilisé professe le catholicisme.

Nous devons distinguer quelques villes. Sur la rivière de l'*Aa*, qui, vers son embouchure, s'appelle *Bulder-Aa*, mais en langue lithuanienne *Lela-Uppe*, la grande eau, nous voyons *Mitau* ou *Mittau*, capitale du pays, et autrefois résidence du duc; elle a été bâtie par les Allemands: les anciennes chroniques l'appellent *Mylowe* et les Lettoniens *Ielgawa*. Cette ville peuplée de 24,000 habitants, est d'une grande étendue, mais remplie de jardins et de terrains vides. Son château, fondé tout près de la ville par le duc Ernest-Jean, a été pendant quelque temps l'asile de Louis XVIII. Au sud-est se trouve la petite cité de *Bauske*. Sur la frontière orientale du gouvernement, *Iacobstadt* est peuplée d'habitants pauvres, dont un grand nombre, parmi le peuple, n'ont d'autre industrie que de promener, dans les foires de l'Allemagne et de la Pologne, des ours qu'ils apprivoisent et font danser. Ils ont ici une sorte d'académie. Sur le bord de la mer nous verrons *Vindau*, à l'embouchure de la rivière de ce nom, ville de 1,500 habitants, qui, avec *Goldingen* sur la même rivière, passe pour la plus ancienne de la Courlande. *Pilten*, entre ces deux cités, est encore moins considérable. Sur les bords de la mer nous trouvons *Libau*, ville commerçante, peuplée de 7,000 âmes, avec un port peu profond: les maisons sont en bois et d'un seul étage, mais l'église luthérienne est jolie.

Avant de quitter la Courlande, nous devons remarquer le promontoire de *Domesnes*, qui s'avance entre le golfe de Livonie et la mer Baltique; il forme la pointe septentrionale de la province. Près de ce cap il existe un banc de sable qui s'avance à 4 lieues en mer, et près de ce banc un gouffre très-profond, très-dangereux pour les vaisseaux qui vont à Riga. Le cap est muni d'un double phare.

Au nord de ce promontoire s'étend un groupe d'îles qui, d'après la race la plus nombreuse qui l'habite, mérite le nom d'*archipel esthonien*, quoiqu'une partie appartienne politiquement à la Livonie. Ce groupe qui s'appelle *Sarrima*, pays des îles en esthonien, jouit, ainsi que nous l'avons

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

Impr. Chardon aîné et fils, r. Hautefeuille, 30, Paris.   Rouargue frères del. et sc.

PAYSAN RUSSE   FEMMES TARTARE ET FINLANDAISE

dit, d'un climat moins froid que le continent ; grâce aux coups de vent, un ciel serein n'y est pas un phénomène aussi rare que sur les côtes voisines ; l'automne y a plus d'agréments, le chêne prospère davantage, et la laine des moutons est plus fine. *Runo* ou *Rouno*, rocher calcaire couvert de terre végétale, se présente d'abord en partant du cap Domesnes ; il est habité par une petite tribu de Suédois ou d'anciens Scandinaves qui conservent un dialecte particulier. *Œsel*, en esthonien *Kurri-Saar*, c'est-à-dire île des grues, est, après la Séeland, la plus grande île de la mer Baltique ; la roche qui en compose le fond est en quelques endroits recouverte de grès ; de belles forêts, des lacs et des ruisseaux en diversifient la surface. Le peuple actif, mais un peu sauvage, joint aux diverses cultures la pêche aux chiens marins et la recherche des objets provenant des naufrages : les pêcheurs, très-habiles à nager et à plonger, ne respectent pas scrupuleusement le droit de propriété. *Arensbourg*, chef-lieu, a 1,800 habitants. La petite île de *Mœn*, presque homonyme avec une île du Danemark, est dépourvue d'arbres : les Esthoniens l'appellent *Mucho-ma*. Plus au nord, nous voyons l'île de *Dago* ou *Dag-o*, nommée en esthonien *Hioma*, riche en bois, avec un sol sablonneux à l'ouest, mais avec des champs fertiles, d'excellentes prairies, quelques vergers et jardins dans la partie orientale. Il y demeure quelques Suédois, cultivateurs et libres ; mais parmi la population esthonienne, qui est la plus nombreuse, il règne, en dépit d'une longue servitude, un goût très-vif pour les arts et métiers : on y trouve des carrossiers, des horlogers, des bijoutiers habiles, sans parler des constructeurs de bateaux. L'île de *Worms* est peuplée de Suédois qui ont un dialecte particulier. La flore de ces îles mériterait quelque attention. La population totale de l'archipel approche, à présent, de 60,000 individus.

Les mœurs des nations qui habitent ces trois duchés présentent naturellement les contrastes les plus frappants selon leur origine et leur condition. La noblesse qui, à peu d'exceptions près, est allemande et de religion évangélique, participe à toutes les idées et à toutes les connaissances répandues dans le nord de l'Allemagne. Peu favorisés par la fortune, les jeunes nobles cherchent dans d'excellentes études la supériorité de mérite qui les distingue dans tous les services publics ; ceux qui restent dans leurs terres luttent, à force d'une économie éclairée, contre les désavantages d'un climat rigoureux ; leurs modestes châteaux, leurs parcs élégants s'embellissent d'année en année ; l'hospitalité la plus cordiale anime encore ces demeures où jadis l'orgie bruyante réunissait les chevaliers teutoniques ;

aujourd'hui, au lieu de guerriers ignares et licencieux, la société s'y compose souvent d'hommes très-lettrés et très-instruits; la bibliothèque ne reste ni négligée ni oisive dans ces solitudes, et les nobles Livoniens se dédommagent par l'exercice des beaux-arts de la privation des jouissances du luxe. Nous n'avons jamais entendu la langue allemande résonner avec plus de douceur ni avec plus de pureté que dans la bouche des dames livoniennes. Ajoutons à cela une taille svelte, une chevelure blonde, des yeux bleus, des manières plus gracieuses que celles des Anglaises; joignons-y encore des qualités plus essentielles, un caractère noble et tendre comme celui des Suédoises, un penchant vers l'enthousiasme, et une véritable piété, et nous aurons complété l'heureux tableau que présente la noblesse des trois provinces que nous venons de parcourir.

La bourgeoisie de Riga, de Revel et de quelques autres villes ne se montre pas l'émule indigne de la race des chevaliers. Si la noblesse livonienne représente le modèle d'une caste aristocratique, les villes, malgré tous les genres de contrariétés qu'elles ont éprouvées, reproduisent encore les sages institutions, les mœurs domestiques, les habitudes laborieuses, le patriotisme municipal de ces anciennes *villes impériales* qui méritent l'estime profonde des amis de la véritable liberté. L'esprit d'économie et d'industrie n'y repousse pas la politesse des manières ni le perfectionnement de l'éducation; nous y remarquons nombre d'établissements de bienfaisance et d'utilité.

Il nous reste une troisième classe d'habitants : c'est la race indigène des cultivateurs, soit du sang finnois, soit de l'origine lithuanienne; car les paysans suédois, peu nombreux, circonscrits dans quelques îles, se séparent de la masse par la liberté personnelle dont ils jouissent, ainsi que par la propreté et l'aisance qui règnent dans leurs habitations. Nos regards s'attristent en s'abaissant sur ces peuples finnois et wendes, jadis maîtres de leur sol natal, aujourd'hui courbés sous le poids de six siècles d'une dure servitude, et qui ne relèvent que lentement vers le ciel, patrie de la liberté, leurs yeux si longtemps plongés sur leurs chaînes. Occupons-nous d'abord des Esthoniens qui peuplent, outre la province à laquelle ils ont donné leur nom, toute la moitié septentrionale de la Livonie, ainsi que les îles.

Le nom d'Estiens ou d'Estes, d'où nous avons fait Esthoniens, s'étendait autrefois plus au midi; c'est le même que celui des *Æstiï* chez Tacite, des *Esti* chez Jornandès, et du pays d'*Estum* dans les voyages scandinaves, racontés par le roi Alfred. Repoussés vers le nord, ces peuples finnois

subirent de bonne heure les incursions des Scandinaves, qui y répandirent le culte de Thor; les envahissements des Lettons, qui y introduisirent leur idiome wende, et enfin les invasions plus durables des Allemands, qui renversèrent leurs arbres sacrés, leurs autels de pierres et leurs idoles de bois. Obstiné comme tous les Finnois, l'Esthonien a résisté à tant d'influences étrangères avec un rare succès : il conserve ses cheveux roux-jaunes et les autres traits caractéristiques de sa race. Les paysannes, peu sévères envers leurs compatriotes, ne se laissent que bien rarement séduire par un Allemand; celles qui cèdent à la puissance de l'or sont bannies de la société de leurs villages; mais le soldat russe a nui à la pureté des mœurs et du sang. La haine d'une caste esclave contre une caste dominante n'est pas la seule barrière entre les Allemands et les Esthoniens; une autre, non moins puissante, est la langue qui ne diffère du finnois que comme un dialecte de l'autre.

La langue esthonienne embrasse les idiomes de Revel ou de la Harrie, celui de Dorpat ou de l'Ungannie, et celui de l'île d'Œsel ou Kurri-Saar. Elle possède des chants populaires, versifiés à la manière finnoise, c'est-à-dire par le mètre et l'*allitération*. Harmonieuse à force de voyelles sonores et bien distribuées, la langue esthonienne est aujourd'hui assujettie à une prosodie plaintive et traînante; ce n'est peut-être que l'accent de l'oppression. Les Esthoniens furent toujours sensibles aux charmes de la musique. Dans le treizième siècle, une de leurs armées, qui assiégeait un château fort, cessa les hostilités, aux sons d'une harpe qu'un prêtre chrétien fit entendre du haut des remparts.

Beaucoup d'anciens usages pleins de charmes se sont conservés dans les mariages et les funérailles. Mais dans les anciennes croyances, comme dans les superstitions encore conservées, il est bien difficile de distinguer ce qui est indigène de ce qui peut y avoir été introduit. Un ruisseau, nommé *Wohhanda*, fut encore dans le siècle dernier l'objet d'un culte idolâtre; sa source, fraîche et limpide, était entourée d'une haie sacrée; aucune main sacrilége n'osait en troubler les eaux; la hache n'approchait jamais des bois qui l'ombrageaient. Ce ruisseau, grossi de quelques autres, prenait enfin le nom de *Pœha-Ioggi*, l'eau sainte; troubler ou suspendre son cours, c'était appeler tous les fléaux sur le pays. Un seigneur ayant voulu établir un moulin sur cette rivière sacrée, une insurrection éclata dans tout le canton, les paysans démolirent l'édifice profane, et la force militaire eut de la peine à faire cesser les troubles. Aujourd'hui, les traditions catholiques sont mêlées aux souvenirs obscurs du paganisme. La fête de Saint-Jean

est toujours célébrée par des danses et des festins; c'est probablement autour des ruines de quelques chapelles de ce saint que l'on a surpris des assemblées nocturnes de paysans se livrant à des prières, des danses et des sacrifices; car il est peu probable que ces ruines fussent celles d'un temple païen. On voit encore des offrandes déposées en secret et dans les ténèbres sur certaines pierres sacrées. Dans beaucoup de cantons, le paysan, en dépit des exhortations de son pasteur, place encore sur les tombeaux des aliments et quelques brins d'arbrisseaux pour aider les morts à faire du feu.

Le célèbre Herder, qui a vécu dans ces pays, et qui en a recueilli les chants populaires, rapporte le trait suivant sur la puissance de la superstition : Une jeune villageoise se vit transportée en songe au pays des morts (*Jabmen-Aimo*); elle retrouva les âmes de ses parents, et se sentit si heureuse dans leur société, qu'elle désira vivement y rester toujours. Une des *âmes* lui conseilla de quitter la société des hommes, de se retirer au fond d'une forêt, et d'y rester sans nourriture ni boisson, en s'appuyant contre un arbre; alors, sans éprouver les angoisses du trépas, elle verrait son vœu rempli et vivrait éternellement avec les morts. Cette fille continua son rêve, tout éveillée, et eut encore des visions semblables dans la solitude où elle gardait son troupeau; elle en parla, elle annonça l'intention de suivre le conseil réitéré que les *âmes* lui donnaient. On l'enferma, elle s'échappa, et après un laps de plusieurs jours, on la retrouva dans une forêt épaisse, appuyée contre un arbre; sa tête était profondément penchée; ses bras pendaient immobiles, ses yeux étaient fermés, la pâleur de la mort couvrait son visage; mais ses traits n'avaient pas changé. On la ramena, on la força par des traitements durs à recevoir de la nourrirure; elle reprit même l'usage de la parole, mais c'était pour mieux tromper ses gardiens. Échappée de nouveau, elle pénètre jusqu'à deux lieues de la maison paternelle, elle se cache dans une partie à peine accessible de la forêt; on la retrouve enfin dans la position que les *âmes* lui avaient prescrite; mais comme elle était desséchée, on la touche, elle éprouve un faible mouvement, tombe expirante dans les bras de son frère, et passe ainsi dans cet autre monde où l'appelaient ses vœux.

Parmi les lieux saints encore connus, nous devons remarquer l'ancienne citadelle d'*Oden-Pæh*, c'est-à-dire « le sanctuaire de l'ours, » la rivière d'Embach ou *Emma-Ioggi*, c'est-à-dire « la mère des eaux » et une foule de lacs, de sources, de collines, de cavernes, toujours objets d'une sorte de vénération. Entre autres, la montagne des Œufs, près d'Oden-Pæh,

conserve encore la réputation de prédire les changements de temps, par les brouillards qui sortent d'une source située sur sa pente orientale.

Il reste des monuments curieux du temps du paganisme, mais appartiennent-ils aux Esthoniens? Tels sont les anciens châteaux forts, ou plutôt les massifs sur lesquels ils se réunissaient pour se défendre contre les chevaliers teutoniques. Celui de *Varbola*, entre autres, a été décrit avec soin par un savant livonien; il consiste en un rempart énorme, formé de masses granitiques, posées les unes sur les autres sans aucun mélange de chaux ni aucune trace de maçonnerie. L'enceinte, qui a deux ouvertures (peut-être modernes) forme un ovale irrégulier de 800 pas de circonférence et de 200 à 250 de diamètre. Le rempart a de 10 à 12 mètres d'épaisseur, et de 6 à 10 d'élévation; il suit les accidents du terrain. On trouve au milieu quelques traces d'un puits. Ce poste fortifié n'est pas loin de la mer; d'autres semblables se trouvent dans l'île d'Œsel. On n'en indique aucun du côté de la frontière orientale contre les Russes, ni sur la frontière méridionale contre les Lettons. Cette circonstance topographique ne semble-t-elle pas indiquer l'origine scandinave de ces monuments. Les expéditions des Suédois et des Danois des temps héroïques avaient probablement été précédées de bien d'autres invasions dans les siècles fabuleux. Peut-être même les Goths, avant d'entrer en Scandinavie, avaient-ils demeuré sur ces rivages. L'impuissance des Esthoniens à élever des masses semblables paraît résulter de ce qu'on sait positivement des Lettons, leurs voisins et ennemis. Ces peuples, dans le douzième siècle, n'élevaient que des fortifications de terre, et avaient si peu d'idées sur les murs solides, qu'ils se flattaient d'entraîner, par des cordes, un château bâti par les chevaliers.

Passons maintenant à l'état physique et civil des Esthoniens; qu'il nous suffise de dire que cette race vigoureuse, quoique d'une taille moyenne, obstinée, patiente, soutenue par une humeur joviale, mais jusqu'ici avilie par tous les vices inhérents à la servitude, avait pourtant conservé une fierté personnelle, une aversion pour les insultes et les châtiments arbitraires, une tendance aux révoltes et aux vengeances qui prouvaient un fond de sentiments élevés, sentiments qui aujourd'hui, sous des lois protectrices, sous des maîtres humains, sous des institutions bienfaisantes, et à l'aide d'une instruction publique améliorée, se développent au gré des vœux éclairés du gouvernement.

Les Lettons, ainsi que les restes des Koures, des Semigalles et d'autres tribus, appartiennent à l'ensemble de la race *vendo-lithuanienne*, qui, sous

le rapport des idiomes, des croyances, des monuments, doit être soigneusement distinguée de la race finno-hunnique. Aussi nous renverrons ce que nous en avons à dire à une autre section de cette description; nous retracerons seulement ici l'état civil et moral de ce peuple qui occupe aujourd'hui le sud de la Livonie.

L'esclavage, le défaut de civilisation et le dénûment des choses les plus nécessaires à la vie, sont gravés sur leur figure en traits lisibles. Les Lettons sont en général d'une très-petite taille, les femmes surtout; il y en a qu'on prendrait pour des naines. Ils auraient de l'embonpoint s'ils étaient bien nourris. Les paysans lettons ont rarement autant de force que les Allemands, surtout pour lever et porter; au reste, ils résistent à de grandes fatigues, au froid, à la chaleur, à l'humidité; ils prennent peu de repos. Les Lettons font usage de bains chauds, comme les Russes, et passent de la chaleur la plus excessive à l'air extérieur; ils sont peu sujets aux rhumatismes, aux refroidissements et aux douleurs de dents. En général, les Lettons ont peu de maladies dominantes; ils supportent également bien les excès et la disette; leurs dents sont fermes et ordinairement très-blanches jusqu'à un âge avancé. L'usage immodéré des liqueurs fortes paraît peu nuisible à leur santé.

L'opinion unanime sur l'infériorité morale des Lettons, sur leur servilité abjecte et sur leur peu de capacité pour la civilisation, a cependant aujourd'hui besoin de quelques modifications. Un clergé plus attentif à l'instruction religieuse, un système d'écoles plus complet, et surtout l'amélioration du sort civil du paysan letton, le font aujourd'hui monter peu à peu à un rang moins humble dans l'échelle de la civilisation. Les Courlandais actuels sont presque tous de race lettonne, et ils ne cèdent en rien aux Esthoniens. Les superstitions du paysan letton sont très-curieuses; elles reposeront un moment notre attention. Au retour du printemps, le Letton se garde bien de s'exposer à entendre pour la première fois le chant du coucou, lorsqu'il est à jeun ou qu'il n'a point d'argent dans sa poche. Si cela lui arrivait, il se croirait menacé de la disette ou du besoin pour le reste de l'année. C'est ce qu'il appelle être ensorcelé par le coucou. Il a donc grand soin, à cette époque, de prendre de l'argent et de la nourriture de très bon matin avant de sortir de chez lui. Il a les mêmes craintes et prend les mêmes précautions à l'arrivée des premières huppes. Un lièvre ou un renard traverse-t-il la route sur laquelle le paysan lettonien chemine, il y voit un mauvais augure; mais si c'est un loup, l'augure est favorable. Le Letton a-t-il pris son fusil pour aller à la chasse, si, en sortant de sa maison, la première personne

qu'il rencontre est une femme ou une fille, c'est mauvais signe, la chasse ne sera point heureuse; il rentre donc et ne se met en route que lorsqu'étant sorti de nouveau, c'est un homme ou un garçon qui le premier s'est offert à sa vue. Les Danois et les Suédois ont eu cette même superstition : le savant Tycho-Brahé y était asservi. Si un Letton veut aller à la pêche, il ne fait part à personne de son projet, cela lui porterait malheur. Ce n'est que lorsqu'ils sont deux qu'un troisième peut l'apprendre sans inconvénient. S'il pêche à la ligne, et qu'ayant posé sa ligne à terre, quelqu'un marche dessus, il est convaincu dès lors qu'il ne prendra plus rien avec cette ligne-là. Le paysan ne souffre point qu'on admire ou qu'on loue à outrance ce qu'il a chez lui, particulièrement ses troupeaux, sa volaille, ses provisions de grains ou autres. Il croit que tout ce qu'on a préconisé de cette manière, doit dépérir. C'est la même idée, que celle des Grecs, sur Némésis.

Quand les paysans veulent bâtir une maison, ils observent attentivement quelle est l'espèce de fourmi qui s'y montre la première et paraît être domiciliée dans le voisinage. Si c'est la grande fourmi fauve ordinaire (*formica rufa*, Linn.) ou la fourmi noire, ils bâtissent sans difficulté; mais si c'est la petite fourmi rouge (*formica rubra*, Linn.) ils cherchent une autre place. Ces traditions mériteraient un examen.

LIVRE CENT QUARANTE-CINQUIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Russie d'Europe. — Cinquième section. — Provinces centrales : Grande-Russie.

Le midi, l'est et le nord de la Russie d'Europe nous ont successivement présenté une grande variété de scènes: villes superbes et déserts affreux, palais de marbre et cabanes de terre, activité ambitieuse des capitales, calme silencieux des provinces à peine connues; nous avons vu les tribus les plus diverses, depuis le Tatar assis sous les vignes de la Crimée, jusqu'au Lapon accroupi sous la neige; mais nous n'avons vu les Russes que dans la qualité de dominateurs, en quelque sorte étrangers à leur propre Empire; nous allons entrer dans les contrées vraiment russes, dans ces contrées centrales où la véritable nation est réunie; ce noyau de l'Empire où règnent, aujourd'hui du moins, la langue, les mœurs et les physiono-

mies russes. Les gouvernements de *Novgorod*, de *Tver*, de *Pskof*, de *Vitebsk* et de *Smolensk*, groupés autour du plateau de *Valdaï*; ceux d'*Iaroslavl*, de *Vladimir*, de *Kostroma* et de *Nijni-Novgorod*, situés le long du Volga; ceux de *Moskva* ou *Moscou*, de *Kalouga*, de *Toula*, d'*Orel*, de *Riaisan*, de *Tambof* et de *Pennza*, qui comprennent les sources de l'Oka, du Don et de la Desna ou Dezna; enfin, ceux de *Koursk* et de *Voronech* ou *Voroneje*, qui se confondent peu à peu avec les plaines de l'Oukraine : voilà la masse que nous décrirons ici sous la classification générale de Russie centrale : c'est une superficie de 50,720 lieues carrées et de près de 30,000,000 d'habitants. Les quatre gouvernements de la Petite-Russie, peuplés d'une variété de races particulières, et jouissant d'un climat généralement plus doux, peuvent plus commodément être décrits dans une section à part.

Réunissons d'abord les faits généraux communs à toute la région centrale. Elle présente, soit du côté de la mer Baltique et de la Pologne russe, soit du côté de la mer Noire et de la mer Caspienne, une plaine élevée au-dessus d'autres plaines ; les collines volgaïques dans le gouvernement de Saratof, les chutes du Dniester, les hauteurs de Smolensk et les collines de Valdaï marquent cette élévation dans les quatre directions que nous venons de nommer, mais on est encore loin de posséder les matériaux nécessaires pour tracer une circonspection complète et exacte du plateau, et même pour en déterminer les points culminants. Les hauteurs de la *Forêt Volkhonski*, près les sources du Volga et de la Dvina, entre Ostaschkof et Toropetz, passent pour avoir 416 mètres d'élévation absolue : elles n'offrent aucun escarpement extérieur et ne présentent à l'œil qu'un plan doucement incliné; aussi les indigènes désignent-ils cette contrée sous le nom de Plaine-Haute. Mais les rivières et les lacs profondément encaissés, ont des bords escarpés, formés de couches de calcaire coquillier, d'ardoise et de gypse. Dans la direction d'Orel, le sol prend la forme de collines calcaires : ces petites chaînes, à peine marquées, semblent continuer vers les sources de l'Oka, du Don, de la Soura, du Choper, et se confondre près Samarskoï-Loug avec la série des collines du Volga. Plus au midi on voit de petits bancs de craie s'élever comme de petites îles, et se terminer en promontoires escarpés d'environ 100 mètres de hauteur.

Si nous voulons maintenant partir du plateau de Volkhonski pour les contrées septentrionales, c'est la même absence de bons matériaux. A Valdaï, les collines de calcaire coquillier, semées de blocs de granit, n'ont que 116 mètres de haut : une si faible hauteur sépare le bassin du Ladoga du

bassin du Volga. Mais, en portant nos regards au nord-est vers la région où s'étendent les lacs de Bielo-Ozero (*lac Blanc*) et de Koubenskoï, nous trouvons un plateau plus élevé et qui, d'après les observations faites il y a quelques années, doit offrir plusieurs points qui s'élèvent 333 mètres et au delà. Cette plaine élevée continue jusqu'au pied de l'Oural, et nous avons déjà vu que la Kama et la Viatka y prennent leurs sources. Ce dos de pays[1] au nord de Iaroslavl, est généralement couvert de marais; il répond par l'élévation et la nature du sol aux plaines élevées des gouvernements de Moscou et de Vladimir, ainsi que de Kalouga et de Toula. La vallée du Volga moyen, qui sépare ces deux plateaux, est dans cette partie de 1,000 à 1,300 mètres au-dessus de la mer Caspienne. L'Oka, principale rivière de ce plateau moscovien, n'a dans son long cours aucune descente rapide, et même dans le gouvernement de Riazan, où elle serpente entre des collines agréables et variées, son cours tranquille finit par ne baigner que des plaines très-basses. Mais, à la droite de cette rivière, depuis Mourome, le terrain s'élève visiblement, et la petite rivière de Telscha le prouve par sa grande rapidité. Ce plateau particulier, qui occupe le midi du gouvernement de Nijni-Novgorod, celui de Penza et à l'ouest celui de Simbirsk, est limité au nord-est, à l'est et au sud-est par la grande courbure orientale du Volga: ce qu'on appelle improprement la *chaîne volgaïque* n'est au fond que l'escarpement de ce plateau formé de couches de schiste, de calcaire, de gypse, d'albâtre, d'argile et de marne sablonneuse. Les plus hautes de ces collines n'ont que 100 mètres au-dessus du Volga. Le mouvement assez lent de la *Soura* et le cours presque stagnant de la *Zna* (gouvernement de Tambof), prouvent que la région des sources de ces rivières est aussi une plaine peu élevée. Voilà ce que nous avons pu recueillir de plus certain sur la circonscription et la configuration de la Russie centrale.

Le climat de ces plaines peut être considéré sous quatre divisions principales: 1° Les gouvernements de Novgorod, de Tver, de Pskof, de Vitebsk et de Smolensk, doivent à la plus grande élévation de leur sol un climat bien plus rigoureux que les provinces livoniennes; les fleuves restent d'ordinaire couverts de glaces depuis le 20 novembre jusque vers le 1er avril. L'hiver de 1812, qui concourut à détruire les restes de l'armée française, déjà désorganisée par le manque de vivres et des combats meurtriers, n'était point du tout un phénomène extraordinaire. 2° Les gouvernements d'Iaroslavl, de Vladimir, de Kostroma et de Nijni-Novgorod, grâce au niveau inférieur de leur sol, jouissent d'une température bien plus douce, quoi-

[1] *Uvalli*, en russe au pluriel.

qu'en partie sous la même latitude septentrionale que les cinq gouvernements du plateau Volkhonskien; cependant cette différence consiste plus dans la chaleur plus forte des étés que dans une moindre durée des gelées. Les fleuves restent aussi longtemps enchaînés par la glace; les printemps et les automnes, plus humides et plus variables, ne sont pas sans quelques inconvénients, surtout pour la santé, mais ils favorisent peut-être la culture des pommes, du chanvre et du lin, propre à cette région. 3° La grande masse centrale du plateau, comprenant les gouvernements de Moskva, de Toula, de Kalouga, d'Orel (partie du nord), de Riazan, de Tambof et de Penza, semble jouir d'un climat un peu plus doux, mais aussi plus variable et plus humide que les deux zones précédentes. Les froids de 30, et même de 27 degrés, sont des phénomènes rares à Moscou; les chaleurs excessives le sont de même. Des temps orageux interrompent quelquefois l'hiver quinze jours, ainsi qu'à Pétersbourg; mais en prenant les années entières, on y compte presque autant de jours où le thermomètre descend au-dessous de zéro. Les époques du dégel des rivières prouvent la progression du froid vers l'est, circonstance qui empêche Riazan, Penza et Tambof de jouir des avantages que leur latitude plus méridionale semblait promettre. 4° Les gouvernements d'Orel (partie sud), de Koursk et de Voroneje, éprouvent enfin un adoucissement sensible dans l'apparition plus hâtive du printemps et dans la température plus constante de l'été; mais ces provinces mêmes, sous le 50e parallèle, ont à redouter une courte invasion de l'hiver de Moscou; les plaines, sans abri, y ouvrent un accès libre aux vents glacés des monts Ouraliens. C'est à Koursk et plus encore à Voroneje, que la végétation change d'aspect; les arbres conifères cessent de dominer; le feuillage des chênes remplace les aiguilles des pins; les herbes, plus succulentes, couvrent les prairies émaillées de fleurs, où une race plus forte de bêtes à cornes, annonce une nature plus vigoureuse.

Gardons-nous bien de réunir ici trop de généralités sur la géographie physique, car ce serait enlever de l'intérêt aux descriptions spéciales des gouvernements, sans que nous puissions cependant, avec nos matériaux incomplets, composer un tableau général satisfaisant. En comparant les statistiques particulières, il nous paraît que, jusqu'au 57e parallèle, les pins, les sapins et les autres arbres conifères dominent dans les forêts. Jusqu'au 55e ou 54e, ce sont les bouleaux et les peupliers-trembles; à cette latitude, le tilleul forme des forêts considérables. Les chênes clair-semés sur le plateau central, prospèrent vers les 52e et 51e parallèles; mais

dans la vallée du Volga, ils sont déjà beaux et nombreux sous le 55e. Les chênes de Russie ressemblent trop souvent à ceux du Canada par le peu de solidité du noyau. Dans la région où prospère cet arbre, les forêts offrent aussi en masse l'*acer tataricum*, ou érable de Russie, le peuplier blanc et le charme ; mais le hêtre, connu en Livonie, ne monte pas jusqu'à Smolensk et ne dépasse guère les plaines de la Petite-Russie ; le châtaignier et le noyer ne viennent pas non plus sur le plateau central.

L'exploitation des bois pour la marine est très-active dans les parties nord-ouest de la Russie centrale ; plus loin, les beaux sapins et les mélèzes deviennent moins communs. Au sud de Moscou, et surtout à Orel, à Koursk, les forêts sont en général moins belles, et en quelques endroits, épuisées. Outre l'exploitation des bois de construction et de chauffage, les paysans tirent de la térébenthine, du goudron et du noir de fumée des pins et des autres arbres résineux. L'écorce du bouleau fournit du tan, et on en fait aussi des boîtes rondes, dans lesquelles on conserve du caviar, du beurre, des fruits. Les feuilles sont employées à teindre en jaune ; l'eau qu'on tire du bouleau au printemps est une boisson saine, acidulée et nullement désagréable. Après le bouleau, le tilleul est l'arbre le plus commun. On l'emploie plus utilement en Russie qu'ailleurs ; l'écorce sert à faire des corbeilles, des coffres, à couvrir des maisons, et celle des jeunes tilleuls fournit des millions de souliers tressés pour les paysans ; on scie le bois en planches ; on en fait des bateaux, et on le brûle, pour en tirer de la potasse ; les fleurs du tilleul sont une excellente nourriture, pour les abeilles.

Le seigle d'hiver occupe les cultivateurs sur le plateau, de préférence aux autres céréales. L'orge d'été et l'avoine sont les grains les plus abondants après le seigle. Le froment non-seulement redoute les gelées nocturnes du printemps, mais encore la rouille ; la seule variété nommée *ledianka*, ou froment de glace, convient parfaitement au climat. Jusqu'aux limites du gouvernement de Moscou, la fâcheuse application du système des essartements ou de *kyttis* à la manière finnoise, atteste la maigreur du sol et la rigueur du climat ; plus au midi, on emploie peu la charrue, qui exige les vigoureux efforts du bœuf, et beaucoup l'araire, qui effleure seulement la terre, mais à laquelle un seul mauvais cheval suffit. Cet usage qui tient au manque de bestiaux, est pourtant en beaucoup d'endroits, justifié par la légèreté du sol. Quand on accuse les paysans de la Grande-Russie de ne pas aimer l'agriculture, il faut se rappeler que la servitude n'aime pas à produire pour des exportations dont les maîtres seuls profitent.

Une chose, dans l'agriculture russe, a été jugée digne de l'attention et même de l'imitation des peuples civilisés du Nord, c'est la manière dont on sèche et conserve les blés. Les fours à blé (en russe *ovin*) sont des cabanes de bois, formées de poutres jointes ensemble; on y pratique des ouvertures qui peuvent se fermer à volonté, et on place différentes traverses dans l'intérieur. On construit dans la terre, immédiatement à côté de la cabane, un poêle en maçonnerie, dont les soupiraux s'ouvrent dans la cabane. Quand on veut faire sécher le grain, on suspend des gerbes aux traverses, et on entretient un feu doux dans le poêle, afin que la fumée entre dans la cabane, ce qui fait suer les gerbes; on fait sortir la vapeur par les ouvertures extérieures, que l'on peut ouvrir à volonté. La construction de ces fours varie selon les provinces, mais l'usage est toujours le même. Il est d'une grande utilité; le blé devient à la vérité plus petit en se séchant, mais cette opération le préserve de charançons, et il se conserve mieux en magasin. La culture du chanvre est la plus productive et la mieux entendue de toutes celles de la Russie centrale; celle du mûrier blanc ne réussit guère au delà du 53e parallèle.

Quoique le luxe des capitales demande l'importation des fruits étrangers, même des pommes, la Russie centrale pourrait s'en passer. Entre les fruits cultivés dans la Russie centrale, les pommes et les cerises sont les plus communs, et ce sont aussi presque les seuls dont on ait soigné la culture. Les différentes espèces de pommes que l'on voit dans la Russie centrale, viennent d'Astrakhan, de la Perse et de la Kabardie: on voit rarement les espèces européennes. On remarque surtout les pommes de Kirevsk, grosses comme la tête d'un enfant, et dont une seule pèse jusqu'à deux kilogrammes; elles ont un goût vineux très-agréable. Dans les gouvernements de Vladimir et de Moscou, on trouve une espèce de pommes transparentes, qui vient de la Chine selon les uns, de la Crimée selon les autres; on les nomme *nalivniè iabloki*, c'est-à-dire *pommes transparentes;* quand on les présente au jour, on peut compter les pepins. Les pommes de Riazan et de Kalouga sont aussi recherchées. La fabrication du cidre et le débit des pommes sont une branche d'industrie très intéressante; dans les villes de Kalouga et de Simbirsk, il y a de grands marchés annuels pour l'exportation dans les provinces méridionales. Malgré cette abondance locale, les gouvernements situés au nord, reçoivent par la mer Baltique une quantité de poires et de pommes fraîches ou sechées; on en importe dans certaines années à Pétersbourg pour plus de 122,000 roubles. Les forêts de pommiers sauvages ne dépassent guère le 49e parallèle, et c'est par conséquent l'in-

dustrie qui a produit les immenses vergers sur les bords de l'Oka et du moyen Volga; mais comme on n'y cultive pas les espèces européennes connues dans la Petite-Russie, ce ne sont pas les grands Russes, dans leur propagation du sud-ouest au nord-ouest, qui en ont été les créateurs; ce sont des peuples finnois et plus encore des peuples tatars, qui y ont transplanté les fruits de l'Asie. Aujourd'hui leurs descendants sont fondus dans la masse des grands Russes. Le cerisier et le prunier sauvages viennent spontanément, mais isolément, jusqu'au 55e parallèle; le premier forme même des bois entiers dans le gouvernement de Voroneje. Dans quelques lieux de la Russie centrale, la culture de ce fruit est un des principaux moyens de subsister qu'aient les habitants; dans le gouvernement de Vladimir, on voit des forêts entières de cerisiers. Cependant on s'est peu occupé de perfectionner l'espèce, et on n'en tire que deux sortes qui ne sont guère plus grosses que les cerises des bois. Quoique les choux abondent partout, et les asperges près de Moscou, le jardinage est généralement négligé dans la Russie centrale. Par une exception singulière, les jardiniers de Rostof, dans le gouvernement de Iaroslavl, sont peut-être les plus habiles de l'Europe dans leur art; car, dépourvus de science, de ressources, luttant avec un climat rigoureux, ils fournissent Pétersbourg et Moscou de toutes sortes de primeurs. C'est probablement une colonie étrangère. Le vrai peuple russe aime avant tout les champignons, et la nature complaisante lui en fournit en abondance.

Le régime animal de la Russie centrale n'a pas plus que la végétation un caractère distinct. Au nord le renne, au midi le chameau, touchent à l'extrême lisière de cette région, mais n'y entrent pas. Les autres animaux des régions voisines lui sont communs. L'ours, le loup, le glouton, l'écureuil, le lièvre et le chevreuil, nous paraissent les espèces dominantes dans les forêts. Le daim ne s'y montre pas, ou du moins y est très-rare. L'élan y trouve bien son climat, mais il fuit le chasseur jusque dans les retraites les plus inaccessibles. L'*urus*, ou l'aurochs, en a disparu; le cerf a diminué en nombre. A l'orient de l'Oka et du Voroneje, où les plaines incultes s'accroissent, on voit le sol creusé par le *sorex moschatus*, le *mus decumanus*, la marmotte russe, le *mus circetus*, et d'autres animaux rongeurs. Les animaux domestiques ne sont pas d'une belle race. Le bœuf est plus maigre et plus osseux que celui de la Petite-Russie. Le mouton russe, simple variété de notre espèce commune, porte une laine grossière; mais la peau des agneaux, immolés quelquefois avant de naître, fournit une fourrure délicate. On ignore l'usage du lait de brebis. Nous avons remar-

qué la vélocité des courriers cosaques et la robuste patience des chevaux finnois; ces qualités sont réunies dans un moindre degré dans le cheval russe proprement dit. C'est la race animale dominante et chérie dans la Russie centrale. Il est étonnant à quel point les chevaux russes se ressemblent, malgré la différence du climat, de la nourriture, de la manière dont on les élève, et dont on en prend soin. Ils ont presque tous la tête du bélier, l'encolure longue et sèche, la poitrine large, le reste du corps est assez bien proportionné. Ils sont infatigables et durent longtemps, mais souvent ils sont extrêmement capricieux et timides.

Nous allons parcourir les gouvernements. Celui de *Novgorod* ressemble beaucoup à l'Ingrie, tant par le froid que par la stérilité. Dans sa vaste extension au nord-est, il confond ses déserts avec ceux de Vologda et d'Olonetz. A Belozersk et Kyrilof, l'hiver commence quinze jours plus tôt qu'à Pétersbourg. Même les environs de Novgorod ne sont ni fertiles ni bien cultivés. Le seigle, le chanvre, le lin, fournissent pourtant un excédant; mais les forêts, qui occupent un cinquième de ce vaste territoire, sont, avec la pêche, la principale ressource de près de 926,000 habitants, dont un neuvième de Finnois-Ischores.

La ville de *Novgorod*, avec le surnom *Veliki*, la grande, est un débris historique. Elle présente encore une vaste enceinte sur les deux bords du Volkhof. La partie située sur la gauche de la rivière s'appelle *côté de Sophie* (*Sophiis-Kaïa*), du nom de l'église principale, laquelle, ainsi que le palais de l'archevêque et le quartier des soldats, se trouve dans une espèce de citadelle appelée le *Kremlin*, qui fut bâtie en 1044 par le grand-duc Vladimir Iaroslavitch, et restaurée en 1490 par le czar Ivan Vassilievitch. La cathédrale possède les corps de plusieurs saints et les tombeaux de quelques princes russes. On voit, à côté du Kremlin, de vieilles maisons en petit nombre. La partie située sur la droite de la rivière contient les habitations des principaux négociants et les boutiques: on l'appelle *côté du commerce (Torgovaïa)*. On y remarque le vieux palais des czars, maintenant occupé par le gouverneur. Un pont réunit les deux parties. La ville renferme 15,000 âmes.

La cathédrale de Sainte-Sophie se compose de deux bâtiments, l'église d'hiver et l'église d'été. Cette dernière est peut-être la plus ancienne de la Russie; elle fut construite en bois en 992, et en pierre en 1051, sur le modèle de Sainte-Sophie de Constantinople. Novgorod était, dans les douzième et treizième siècles, le centre d'une république riche et puissante; son territoire s'étendait sur la mer Blanche et jusqu'au fleuve Obi; elle

disputait la Finlande aux Suédois. Son origine remonte au delà des temps historiques ; elle avait peut-être des liaisons avec les peuples du Nord, dans les premiers siècles de l'ère vulgaire. Les historiens russes assurent qu'elle existait longtemps avant l'arrivée des Slaves dans ces contrées. Il est certain que dès le neuvième siècle, elle fut la résidence de princes qui dépendaient des grands-ducs de la Russie. En 988 elle reçut son premier évêque. En 1135, il s'y fit une révolution qui suppose une civilisation avancée. On rendit la couronne élective, et on introduisit une forme de gouvernement mixte. En 1276, les villes hanséatiques y établirent un de leurs quatre grands comptoirs ; tout le commerce de la Russie s'y concentrait. Quelques auteurs prétendent que la seule ville de Novgorod renfermait alors 400,000 habitants ; nous pensons qu'il faut entendre ce chiffre de la population de tout son territoire immédiat. Le quinzième siècle vit déjà la république de Novgorod déchoir de sa grandeur, et en 1578 le grand-duc Ivan Vassilievitch la soumit entièrement. La fondation de Pétersbourg lui ôta le peu d'importance qui lui restait. Elle ne subsiste aujourd'hui que par le commerce d'expédition entre Pétersbourg et Moscou.

Parmi les autres villes nous distinguerons au sud du lac Ilmen *Staraïa roussa*, moins à cause de ses salines et de ses 12,000 habitants, que parce qu'elle est considérée (ainsi que le nom l'indique), comme la plus ancienne capitale des Russes-Varègues. Sur la route de Pétersbourg à Moscou par Novgorod, *Krestzi* est une petite ville renfermant deux églises et un palais impérial, où le souverain s'arrête quelquefois, lorsqu'il se rend dans la capitale de l'Empire. *Valdai,* sur une île du lac de ce nom, appartint jusqu'en 1764 au couvent d'*Iverskoï*, qui renferme, dit-on, une bibliothèque riche en livres rares. Les habitants de *Borovitchi,* sur la Msta, s'occupent de la pêche et de l'agriculture. *Oustioujèna*, au milieu d'une plaine nommée le *champ de fer*, parce qu'elle est imprégnée de fer limoneux. A *Tcherepovetz*, siége d'un évêché, il se tient chaque année trois grands marchés. Parmi les arts et métiers qu'on exerce à *Kirilof,* chef-lieu de district, et à *Belozersk*, sur le lac Blanc (*Bielo-Ozero*) la peinture des images de saints est encore très-lucrative. *Tikhvine*, à 53 lieues au nord-est de Novgorod, est célèbre par une image miraculeuse de la Vierge, qui attire dans un couvent de moines un grand nombre de pèlerins.

Les deux gouvernements de *Pleskof* ou de *Pskof* et de *Vitebsk* se ressemblent absolument sous les rapports physiques : ce sont les terrasses

septentrionale, occidentale et méridionale du plateau de Volkhonski, qui en forment l'intérieur. Aux environs de Veliki-Louki et d'Opotscha, le terrain est élevé d'environ 275 mètres, parsemé de blocs de granit, et pour ainsi dire criblé de petits lacs où fourmille le *salmo eperlanus*. De ces hautes plaines on descend vers la Dvina, au sud-ouest, et vers le grand lac Peïpus ou Tchoudskoïe-Ozero, par des pentes très-douces; le sable et les marais remplacent le sol argileux ou calcaire-coquillier des hauteurs. La fougère et le garou tapissent les marais. Un ciel nébuleux couvre ce pays maigre et peu fertile, qui pourtant, grâce à sa faible population, exporte de grandes quantités de grains, surtout du seigle. La culture la plus lucrative est celle du chanvre et du lin. A peine voit-on un chêne, un pommier; mais le *prunus padus* abonde; les ruches d'abeilles sont des troncs d'arbres creux; tout est sauvage, mais non pas sans quelques parties pittoresques. L'eau des lacs, extrêmement limpide, montre le fond à découvert. L'écureuil volant anime les forêts qui fournissent des mâts, des poutres, des planches. La *Velikaïa-Reka*, c'est-à-dire la grande rivière, coule avec rapidité vers le lac Pleskof, qui forme une partie de celui de Peïpus, et le *Lovat,* qui descend vers le lac *Ilmen*, rencontre plusieurs rochers.

La population est très-mêlée. A l'ouest de la Velikaïa, surtout dans l'ancienne Livonie polonaise, les paysans sont lettons; la noblesse est allemande ou polonaise. Dans la majeure partie du gouvernement de Pskof, les habitants de toutes les classes sont russes, distingués désavantageusement de leurs autres compatriotes par leur paresse et leur défaut de vivacité; il y a quelques colonies de Finnois-Ingriens, d'Esthoniens et d'Allemands-Livoniens. Mais le long de la Dvina, dans la plus grande partie du Vitebsk, ainsi que de Mohilef, on trouve, outre la noblesse, qui est polonaise, une race particulière, nommée les *Rousniaques* ou les *Biélo-Roussi* (Russes-Blancs), et qui se distingue tant par son idiome ancien que par ses qualités physiques. Ils ont pour la plupart le cou très-long, et leur tête éprouve un balancement continuel. Leur idiome tient le milieu entre le grand-russe et le polonais, mais il offre un caractère particulier de douceur; c'est aussi le dialecte de Mohilef, et, par conséquent, de toute la ci-devant *Russie-Blanche*. On doit y voir un très-ancien dialecte slavon, et nullement un mélange moderne. Ils portent un bonnet gris de feutre, semblable à un pot renversé, et des pantoufles d'écorce de bouleau, au lieu de souliers.

Dans le gouvernement de *Vitebsk*, dont la population est évaluée à 805,000 âmes, nous remarquons, en allant du nord au sud, sur la rive

droite de la Dvina, *Dunaboury* ou *Dinabourg*, ancien chef-lieu de la Livonie polonaise, assez importante par ses fortifications. Cette petite ville de 7,000 âmes tire son nom de la Dvina ou Duna. Une grande route conduit de cette cité à une autre plus petite que l'on nomme indifféremment *Rejitza*, *Rzezica* ou *Retchitzy*. Elle est sur la rive gauche de la *Rejitza;* et paraît avoir été plus considérable au temps des chevaliers teutoniques, lorsqu'elle faisait partie de la Pologne. Plus loin, dans la direction du nord-est, *Lucyn* ou *Loutsine*, est agréablement située entre deux lacs et sur la rivière de Louja. De Dunabourg une autre autre route conduit à *Polock* ou *Polotsk*, ville de 4,000 habitants, anciennement capitale d'un petit royaume scandinave, et ensuite, depuis le dixième siècle jusqu'au treizième, d'un grand duché russe fondé par Isiaslav, fils de Vladimir le Grand; enfin nous arrivons à *Vitebsk*, qui compte 18,000 habitants, et fait un commerce très-actif avec Riga; la Dvina se divise en deux parties; on y trouve une douzaine de couvents; elle offre des constructions antiques, des rues étroites, de vieilles murailles hérissées de tours, et pour toute industrie beaucoup de tanneries; mais elle possède, comme toutes les autres villes de la province, une surabondance d'Israélites qui, grâce à leur habileté usurière, tiennent dans leur dépendance toutes les classes, mais principalement les légers et frivoles Polonais.

Comme ancienne province russe, le gouvernement de *Pskof* qui renferme aujourd'hui 791,000 âmes, est libre de ce fléau, mais il a longtemps souffert par les guerres. La ville du même nom, située sur la Velikaïa, est partagée en trois villes, environnées chacune d'un mur de briques: le Kremlin, la ville du centre et la grande ville. Elle possède aussi un faubourg considérable. On y compte 60 églises bâties en pierre, et seulement 12,000 habitants. Dans la cathédrale de Sainte-Sophie, remarquable par la richesse de ses ornements, on voit le tombeau de saint Timothée, guerrier fameux chez les Pskofiens sous le nom de prince Domante ou Dormante, et qui fut au treizième siècle le chef de la république de Pskof. Jusqu'en 1509 cette ville jouissait d'une sorte d'indépendance: elle était unie avec les villes hanséatiques; son commerce était florissant; plus restreint aujourd'hui, il consiste en exportations de suif, de cuirs, de goudron, de chanvre et de lin: celui-ci est très-renommé pour sa beauté et sa finesse. L'ancienne *Isborsk*, petite ville sur un lac, servait en 862 de résidence au prince russo-varègue Trouvor, frère de Rourik. *Opolchka*, dont on ne connaît pas l'origine, est renommée pour la beauté de son lin. *Veliki-Louki* a été longtemps une des places frontières de la Russie; on

y compte plusieurs fabriques de cuirs estimés. La ville la plus populeuse et la plus commerçante de la province, après le chef-lieu, est *Toropetz*, avec 9,000 habitants, sur la Toropa ; elle exporte les produits du pays par la Dvina ; il s'y tient un grand marché pendant le mois de juillet.

En passant la Dvina, nous nous trouvons sur un plateau non moins élevé, mais moins humide et moins marécageux, qu'occupe le gouvernement de *Smolensk*. L'hiver y est long et très-rigoureux, mais les vives chaleurs de l'été développent une végétation vigoureuse. Les forêts fournissent de beaux mâts à Riga, du bois de construction et de chauffage à Kief. Le chanvre, le lin, la cire, le suif, les chevaux, les bœufs, les cochons et autres articles d'exportation enrichissent les campagnes malgré la servitude. L'industrie des simples villageoises produit du drap, des toiles, et surtout des tapis recherchés. On se sert ici des bœufs pour traîner les charrues plus fortes que l'araire russe. Les villages, quoique bâtis à la russe, ont l'air plus riant, et quelques plantations d'arbres ombragent du moins les cabanes. La population de ce gouvernement est de 1,194,000 âmes. Sa capitale, *Smolensk*, antique boulevard de l'Empire russe, jouit d'une réputation populaire de sainteté peu inférieure à celle de Moscou. Bâtie en amphithéâtre sur les bords du Dnieper, cette ville se présente avec avantage ; ses murailles, hautes de 10 mètres, et surtout les tours qui les garnissent, offrent dans les détails de leur construction, entre autres dans celle des machicoulis, ainsi que dans la manière dont elles se flanquent et se défilent, un problème très-curieux aux historiens des sciences militaires. Cette ville épiscopale fut prise par les Français en 1812, et incendiée en partie, elle s'est complétement remise de ce désastre, et compte aujourd'hui plus de 15,000 âmes. Elle possède des manufactures de toiles et de soieries, et il s'y tient une grande foire annuelle, où l'on vend beaucoup de chevaux. *Dorogobouje* ou *Dorohobouje*, bâtie en grande partie en pierre, compte 5,000 habitants ; mais *Viazma*, qui en a 10,000, dans des maisons de bois, fait un commerce plus considérable. Les pains d'épice qu'on y fabrique jouissent d'une grande réputation en Russie. Le *pristan*, ou port et entrepôt commercial de *Gjatsk*, sert aux exportations de grains, de chanvre, de lin, de cire et de miel pour Pétersbourg, par les affluents du Volga.

Nous venons de suivre la grande route qui conduit à Moscou, et nous voyons le village de *Borodino*, près duquel se livra la célèbre bataille de la Moskwa, gagnée par les Français, mais dans laquelle on perdit de chaque côté 30 à 40,000 hommes. Si nous prenons les routes transversales, nous

verrons *Poretchié*, avec 3,000 habitants, qui font le commerce entre Smolensk et Riga par la rivière de la Kaspla, qui se jette dans la Dvina. *Doukhovstchina*, qui n'a que 1,500 habitants, jouit d'une grande activité commerciale; *Beloï*, ou *Bieloyé*, est un entrepôt important de blé; *Sytchvsk* ou *Sytchevska*, renferme des tanneries et des brasseries. A 10 lieues au sud-ouest de Smolensk, *Krasnoï*, rappelle une des scènes de désastres éprouvés par les Français à la retraite de Moscou. *Roslavl*, peuplée de 4,500 habitants, est traversée par la Glazomoïka et la Stonovoï, qui y font tourner plusieurs moulins.

En suivant les affluents du Volga, nous passons dans le gouvernement de *Tver*, dont la population est de 1,354,000 âmes. Le Volga lui-même y naît, et en sortant de son lac natal, n'étant encore qu'un ruisseau de quelques décimètres de large, il roule avec bruit et avec rapidité. C'est vers l'occident une contrée très-élevée, froide et peu fertile, mais remplie de forêts superbes. La partie la plus orientale, plus basse, jouit d'un climat plus tempéré, et les canaux qui lient la navigation du Volga à celle de la Néva, en passant par cette province, y répandent une grande activité commerciale.

Tver, avec des rues larges, de grandes places publiques, un obélisque en l'honneur de Catherine II, des fabriques de cordages, de toiles, et 21,000 habitants, compte parmi les villes importantes de l'Empire et parmi les plus régulièrement bâties; son enceinte en terre renferme un palais impérial, une cathédrale, un grand nombre d'églises, et un seminaire de 700 jeunes gens établi dans un ancien couvent appelé *Otrotch Ouspenskii*. On voit à Tver des centaines de barques réunies pour passer du Volga dans le canal de *Vouichni-Volotchok*. La ville de ce nom est aussi très-vivante, comme étant le passage de toutes les barques qui montent ou qui descendent; il y passe chaque année plus de 2,000 embarcations destinées pour Pétersbourg. *Torjok*, ville riante située entre les deux précédentes, participe de cette activité; elle compte 12,000 habitants, et ses fabriques de marocain brodé ont un grand débit. Vers l'ouest, *Ostachkof* est le chef lieu d'un arrondissement où les grands lacs et marais imprègnent l'air de vapeurs désagréables, mais peu nuisibles; la construction des barques est une ressource pour ses 8,000 habitants. *Rjef-Vladimirof*, ville de 9,000 âmes, est le rendez-vous des bateliers et autres gens vivant de la navigation. Les villes à l'est ont peu d'importance; on vante cependant le fard rouge de *Kachin* ou *Kachine*, et les instruments d'agriculture de *Bejetsk* ou *Biejetzk*. Les campagnes sont en grande partie peuplées de Finnois Caréliens.

Zoubtzof devrait, par sa situation à l'embouchure d'une rivière navigable dans le Volga, être plus florissante qu'elle ne l'est; le nombre des habitants n'est que de 1,900. *Staritsa,* plus peuplée, renferme sept églises, des tribunaux, un couvent, une école et deux maisons de charité. *Kaliazin* ou *Kaliazine,* doit sa prospérité à sa position au bord du Volga; les habitants sont presque tous commerçants ou pilotes. *Krasnoï-Kholin* est une petite ville de marché. A *Vessiegonsk*, sur la Mologa, il se tient deux foires annuelles, auxquelles viennent des marchands de presque toutes les parties de la Russie.

Nous voilà arrivé dans le noyau de l'Empire russe, dans la province centrale, une des mieux peuplées (1,402,000 habitants) des mieux cultivées mais surtout des plus industrielles : le gouvernement de *Moscou.* Le sol argileux ou sablonneux n'y est pas des plus fertiles; il est en partie couvert de bruyères et de marais. Les arrondissements du nord et de l'est sont bien pourvus de bois. Les autres parties sont cultivées en seigle, en orge, en froment d'été; mais, prise dans son ensemble, la province a besoin de grains et de bestiaux. Les asperges, les prunes, les pommes *nalivniè* de Moscou ont de la réputation. L'industrie manufacturière, répandue depuis la capitale jusque dans les bourgades et les villages, embrasse les draps communs, les soieries, les indiennes, les toiles communes, les toiles à voiles, le linge de table, les chapeaux, les cuirs, le maroquin, les papiers, l'eau-de-vie, la poterie commune, la porcelaine, les ouvrages en quincaillerie, le suif, les chandelles, et toutes les autres sortes de produits naturels du pays. Outre les grandes fabriques, chaque famille a sa petite industrie domestique. La ville de Moscou fait un immense commerce intérieur, commerce plus solide peut-être et surtout plus national que celui de Pétersbourg. Les maisons russes de Moscou exploitent tout ce vaste Empire jusqu'à Kiakhta, et leurs opérations directes atteignent en même temps Peking et Londres, Samarkande et Hambourg.

Contemplons cette fameuse cité, qu'un patriotisme barbare osa immoler comme une grande hécatombe sur l'autel de l'honneur national, mais qui bientôt se releva de ses cendres, plus fraîche et sans avoir pourtant perdu son caractère original. *Moskva* (car c'est son nom véritable) est située assez agréablement sur la rivière du même nom et sur la Iaousa, dans un terrain ondulé, au pied des hauteurs appelées les *Collines aux moineaux.* L'historien russe Tatischeff dit, en parlant de la rivière qui l'arrose, que *Moskva* est un mot sarmate qui signifie sinueuse; un autre historien prétend qu'avant de porter ce nom, elle s'appelait *Smorodina.* Ceux qui recu-

Rouargue Frères del. et sc.

MOSCOU.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

lent le plus l'origine de *Moscou*, lui donnent pour fondateur Oleg, qui régnait en 882, pendant la minorité d'Igor, fils de Rurik; ceux qui ne rapportent son origine qu'à une époque bien constatée, ne la font remonter qu'au temps du prince Youri-Vladimirovitch Dolgorouki. L'emplacement qu'elle occupe faisait partie, en 1147, du domaine d'un certain Koutchko, *tissiatchnik*, ou commandant de 1,000 hommes, qui déplaisait au prince par son arrogance. Celui-ci le fit mettre à mort, et trouvant agréable la situation des villages de Koutchko, il fit entourer d'une palissade le lieu où l'on voit aujourd'hui le Kremlin, et en fit un bourg qu'on nomma Moscou, du nom de la rivière sur le bord de laquelle il se trouvait.

Cette ancienne capitale de l'Empire jouit encore de la préséance sur toutes les autres villes russes : les empereurs viennent toujours s'y faire couronner: elle est aussi la résidence des familles les plus anciennes et les plus riches de la noblesse, d'une section du saint synode et d'un sénat, du grand commissariat de guerre, d'une université et de plusieurs sociétés académiques. Elle est, après Constantinople, la plus grande ville de l'Europe, puisque son enceinte est de 40 verstes, qui font 10 lieues géographiques. Mais cette étendue ne vient que de la manière dont la ville est bâtie : des maisons à un seul étage, souvent de véritables cabanes; quelques palais, avec des jardins immenses; de nombreuses chapelles et églises, voilà le bizarre mélange qui compose cette ville. Toutes les églises ont leurs nombreuses coupoles, les unes peintes en rouge ou en vert, les autres couvertes de fer-blanc ou de cuivre doré avec beaucoup de soin : ces coupoles, au nombre de plus de 1,200, sont surmontées d'une croix avec un croissant. Qu'on se figure le spectacle singulier que doit offrir cet amas de constructions si disparates, lorsque le soleil du matin darde ses rayons sur les groupes qu'elles forment !

On compte à Moscou plus de 300 églises affectées aux différents cultes, 15 à 20 couvents ou communautés religieuses et 360,000 habitants. Toutes les traces de son grand désastre sont aujourd'hui disparues.

Moscou est toujours composée de quatre principales parties : le *Kreml* ou *Kremlin* ou la citadelle, avec le *Kitaïgorod;* le *Beloïgorod;* le *Zemlenoï-gorod* et les *slobodes* ou faubourgs. Chacun de ces grands quartiers a une enceinte particulière, de telle sorte que le Kremlin et le Kitaïgord forment un centre autour duquel les autres parties et les faubourgs s'étendent en zones. Toutes ces parties se divisent en arrondissements dont le nombre total est de vingt.

Le *Kremlin* [1] est un polygone régulier, entouré de murailles hautes et épaisses, garnies de créneaux et flanquées d'une tour à chaque angle. Ces murailles étaient tombées en ruines lorsqu'elles furent relevées en 1485, par les architectes Marco et Pietro Antonio, que le prince Ivan Vassilievitch avait fait venir d'Italie. Ces constructions rappellent plus le style gothique que tout autre. Derrière cette enceinte sombre, ruinée en partie par les ordres de Napoléon, on trouve l'ancien palais des czars, il touche au palais impérial, et ces deux édifices, réunis au palais anguleux (*granovitaïa palata*) forment un ensemble de l'effet le plus pittoresque. D'autres palais s'élèvent dans l'enceinte du Kremlin : celui des menus-plaisirs (*piteschnoï dvoretz*) fut bâti sous le règne du czar Alexis Mikhaïlovitch, qui s'y faisait donner des concerts et des spectacles: son architecture est une imitation du gothique moderne. Le palais du sénat construit sous le règne de Catherine est un bâtiment assez vaste pour contenir l'administration du saint synode, les archives et les caisses du gouvernement, l'école de Constantin, celle d'architecture et le dépôt des vivres. Vis-à-vis de ce bâtiment se trouve l'arsenal; il fut construit sous Pierre le Grand, mais il eut beaucoup à souffrir de l'explosion de 1812; on a rangé devant sa façade principale les canons abandonnés par les Français, pendant la retraite de Moscou. Leur nombre s'élève à 365. On y remarque aussi une énorme pièce de 1,980 kilogrammes de calibre, et pesant 39,600 kilogrammes; elle fut fondue en 1586, par l'ordre du czar Féodor Ivanovitch.

C'est dans l'arsenal que l'on conserve le trésor du Kremlin, qui se compose des joyaux de la couronne et d'une innombrable quantité d'objets précieux par leur valeur ou par les souvenirs qu'ils retracent.

Le palais du patriarche, autrefois le palais de la croix, renferme le trésor des anciens métropolitains et des patriarches; la bibliothèque de ce palais est entièrement composée de manuscrits grecs et slavons, abandonnés aux vers et à la poussière. Une dépendance de ce palais est l'église des douze apôtres.

Le *Kremlin* renferme trois basiliques. L'*Assomption* ou l'*Ouspenskoï*, sert à sacrer, à couronner, à marier les souverains. C'est dans cette église que se trouve la célèbre image de la vierge de Vladimir, attribuée à l'évangéliste saint Luc, et dont les ornements sont évalués à 200,000 roubles. L'église de l'Archange-Michel servait de sépulture aux czars; Pierre II est le dernier qui y ait été inhumé. Dans celle de la Vierge ou de l'Annon-

[1] On croit que ce nom vient du mot tatar *kremle*, qui signifie *pierre* ou *forteresse*.

ciation (*Blagovestchenskoï*), dont les neuf coupoles et la toiture sont presque entièrement dorées, et dont le plancher est carrelé en agates, tandis que les murs sont couverts de peintures à fresque, on conserve quatre croix dont l'une a appartenu à l'empereur Constantin. L'église du Sauveur dans les bois (*Spass na boron*) est la plus ancienne de Moscou: elle a été fondée en 1330. La même enceinte renferme encore d'autres églises, remarquables par leurs dorures et plus encore par leurs cloches, dont une entre autres, qui se voit près du clocher d'*Ivan Velikoï* ou de *Jean le Grand*, est d'une grosseur énorme; on la fondit en 1654, sous le règne d'Alexis Mikhaïlovitch. Elle pesait 8,000 pouds; la tour où elle était placée ayant été réduite en cendres, en 1701, l'impératrice Anna Ivanovna fit refondre cette même cloche, en ajoutant 2,000 pouds de plus et lui donna son nom: elle pèse donc 10,000 pouds ou 163,720 kilogrammes. L'incendie de 1737 ayant détruit le clocher pour lequel elle était destinée, on ne jugea pas à propos de replacer Anna Ivanovna, qui est restée enfoncée dans la terre jusqu'en 1836, que par les soins de M. de Montferrand, architecte français, elle fut placée sur un piédestal destins à la recevoir. Sa hauteur est d'environ 6 mètres et son diamètre de 6 mètres 70 centimètres. Les ornements, les portraits et les moulures en sont très-soignés.

Le clocher d'Ivan Vélikoï est isolé des trois cathédrales du Kremlin. C'est un des monuments les plus remarquables et des plus vénérés de Moscou; il domine toute la ville, et la vue dont on jouit du haut de la galerie de cette tour est vraiment admirable. L'œil planant sur le vaste amphithéâtre qui se déroule devant lui, erre au hasard sur cette forêt de brillantes aiguilles, et ne sait où se fixer, au milieu de cette éclatante mosaïque de toits peints dont le soleil anime les couleurs. On prétend que ce monument fut destiné à perpétuer le souvenir d'une famine qui désola Moscou vers l'an 1600. Sa forme est octogone; sa coupole est couverte en or de ducats, et la croix révérée qui la surmontait, emportée par l'armée française en 1812, mais abandonnée avec les bagages lors de la retraite, a été remplacée par une croix en bois revêtue de feuilles de cuivre doré. On compte 32 cloches dans cette tour, et c'est là que fut transporté le fameux beffroi de Novgorod. Le clocher d'Ivan Vélikoï ayant été en partie ruiné par l'explosion de la mine qui fut placée sous le Kremlin en 1812, on le reconstruisit, et on l'éleva un peu plus que l'ancien, de manière qu'on masqua en partie la belle vue dont on jouit de la galerie du clocher. Sa hauteur est de 81 mètres, et celle de la coupole de plus de 10 mètres.

Les anciens fossés du Kremlin ont été remplacés par trois jardins qui s'étendent depuis la porte *Voskressenskoï* jusqu'à celle de *Troïskoï*, de celle-ci à la porte *Borovitskoï*, et de cette dernière au quai qui borde la Moskva. Les deux extrémités de ces jardins qui se communiquent, sont fermées par de magnifiques grilles : ils sont dessinés à l'anglaise ; les murs et les tours du Kremlin jettent sur leur ensemble un effet pittoresque qui en fait la principale beauté ; une grotte d'une agréable fraîcheur, un restaurant placé non loin de là, un monticule gazonné d'où l'on découvre une belle vue, rendent cette promenade, pendant l'été, la plus agréable de Moscou.

Nous venons de nommer trois des portes du Kremlin, on en compte cinq : les deux autres sont la porte de *Nikolskoï* et celle de *Spaskoï*. Cette dernière est remarquable par un ancien usage qui veut que tous ceux qui la traversent se découvrent. L'origine de ce devoir est restée incertaine.

Le *Kitaïgorod,* c'est-à dire la *ville chinoise*, tire son nom de ce que les caravanes chinoises y venaient jadis faire le commerce. Il forme un polygone irrégulier autour d'une moitié du Kremlin, et constitue avec lui l'arrondissement de la cité (*Gorodskaïa*). Une muraille l'entoure, excepté du côté où il est contigu au Kremlin ; six portes ouvrent des communications entre son enceinte et les diverses autres parties de la ville. Ce quartier souffrit beaucoup en 1812. Il offre l'aspect d'une foire permanente ; les boutiques sont sous des arcades qui décorent le frontispice des bâtiments. Les bazars sont plus riches que ceux même de Pétersbourg. On trouve encore dans le Kitaïgorod la douane et la fameuse église de la Protection de la sainte Vierge, basilique appelée vulgairement *Vassili-Blagennoï*, d'où le patriarche commençait son entrée triomphante, monté sur un cheval que le czar lui-même conduisait.

Sur la place qui décore cette église s'élèvent, à l'extrémité opposée, les bâtiments gothiques où siégent les tribunaux, et au centre le *Monument*, beau groupe en bronze représentant le patriote russe Minine engageant le prince Pojarski à marcher pour la défense de son pays.

Le *Beloïgorod* ou la *Ville-Blanche* appelée aussi Ville-du-Czar, environne les deux quartiers précédents, et tire son nom des murs qui l'entouraient, et que remplace aujourd'hui une belle ceinture de boulevards, dont les deux extrémités aboutissent à la Moskva. Elle se divise en deux arrondissements. Presque entièrement consumée en 1812, elle est sortie plus belle de ses cendres. On y trouve le dépôt de l'artillerie, les édifices

de l'université, le gymnase du gouvernement, la maison impériale des enfants trouvés, la plus vaste et la plus belle, la mieux tenue peut-être qui existe en Europe; la pension des nobles, le seminaire du district, l'école des Arméniens, et l'académie médico-chirurgicale; l'hôtel du gouvernement civil, celui du grand-maître de police, celui du gouverneur général, la direction des mines et le dépôt du matériel des incendies.

Le *Kemlanoïgorod*, ou la *ville de terre,* environne le quartier précédent. Il est ainsi appelé des remparts en terre qui l'entouraient. Il avait autrefois 34 portes en bois et 2 en pierre; ces dernières seules existent. On trouve ici 96 églises, la manufacture de draps de la couronne et l'école de commerce.

Les *sloboles,* ou faubourgs compris dans l'enceinte de la ville, renferment plusieurs beaux édifices et les principaux établissements, soit militaires, soit d'instruction publique ou de bienfaisance. L'enceinte de ces faubourgs est formée par un fossé. Cinq ponts traversent la Moskva, et cinq autres la Iaousa; l'eau de ces rivières étant souvent trouble, on apportait autrefois du dehors celle qu'on y buvait. Catherine II avait commencé un grand aqueduc; mais le gouvernement a fait construire 16 fontaines qui coulent sans cesse.

Parmi les sociétés savantes moscovites, se trouvent celle d'histoire et d'antiquités russes, celle des amis de la littérature russe, celle d'agriculture, la société physico-musicale et la société impériale des naturalistes de Moscou.

L'aspect de Moscou rappelle celui que présentent les cités asiatiques: son vaste bazar ressemble aussi à ceux d'Asie; il se compose de 27 galeries et comprend 5,000 boutiques. Moscou est une des villes les plus commerçantes et les plus industrieuses de l'Empire.

Moscou ne manque d'aucun de ces établissements que l'amour du plaisir multiplie dans les capitales : les théâtres, les concerts, les bals, les clubs ou *casino,* les jardins publics, les montagnes russes, tant en bois qu'en glaces, tout ce qui amuse les Russes se trouve ici réuni; mais comme on ne pense guère aux étrangers, les auberges sont médiocrement tenues. Cette ville est aujourd'hui réunie à Saint-Pétersbourg par un chemin de fer de 750 kilomètres qui passe par les villes les plus importantes des gouvernements de la Grande-Russie. Ce chemin de fer qui met les deux capitales à vingt heures l'une de l'autre, doit se relier à celui de Saint-Pétersbourg à Varsovie actuellement (1853) en construction; de telle sorte que dans un avenir prochain, on pourra se rendre de Paris à Moscou, sans quitter la voie ferrée.

Le climat de Moscou est plus sain que celui de la plupart des autres capitales de l'Europe : cette ville étant située sur un plateau assez élevé, et la largeur des rues offrant, ainsi que le peu d'élévation des maisons, une libre circulation à l'air, les vents enlèvent facilement les miasmes qui peuvent s'en exhaler. La police veille d'ailleurs avec beaucoup de soin à l'entretien de la propreté dans la ville, et n'y permet point le long séjour des immondices. Il n'existe point à Moscou de maladies endémiques, et celles qu'on pourrait considérer comme telles ne sont qu'un effet du climat ou une suite du genre de vie des habitants. Dans le *Kitaïgorod,* qui est le quartier marchand, le terrain est très-ménagé, tandis que dans les autres parties de la ville les maisons sont très-espacées et possèdent presque toutes une cour, et souvent même un jardin. La plupart des maisons n'ont qu'un étage, et plusieurs même n'ont que le rez-de-chaussée ; et cela tient à ce que la plupart du temps elles sont bâties par des propriétaires qui veulent en faire leur demeure, plutôt que par des spéculateurs qui voudraient multiplier les loyers : il en résulte pour Moscou un luxe de terrain et un air de richesse qui ne se remarquent pas dans les villes où la population est entassée. On est étonné de la grandeur de plusieurs édifices qui ornent Moscou, quand on considère la rareté des matériaux qui sont à sa disposition, et sans lesquels il semble qu'il soit difficile de faire des constructions d'une solidité à l'épreuve des siècles. Presque toutes les bâtisses se font en briques, et pour fondements on emploie une pierre calcaire et molle qui vient de Metchkova, situé à quelques lieues de la capitale, ou une pierre grisâtre et siliceuse qu'on retire, à dix verstes de Moscou, des carrières de Tartarova, qui sont à peu près épuisées. Le pavé est un cailloutage qui exige de fréquentes réparations, et c'est le lit de la Moskva qui fournit en grande partie les pierres qu'on y emploie. Telle est la vraie capitale de la nation russe, la ville sainte de Moskva, la « nouvelle Jérusalem terrestre » de l'Eglise gréco-russe.

Quelques villes et bourgades du gouvernement de Moscou méritent d'être nommées ; de ce nombre sont *Dmitrof,* avec de nombreuses fabriques et 5,000 habitants qui ne remplissent pas sa grande enceinte, comprenant des jardins et des champs ; *Verbitz,* avec une fabrique de porcelaine qui occupe 200 ouvriers ; *Kolomna,* ville de 6,000 âmes, bâtie sur une hauteur baignée par la Moskva, renommée par ses grandes fonderies de suif, ainsi que par sa *postilla* ou gelée de pomme : elle est entourée d'une haute muraille en briques, flanquée de 14 tours. On y amène annuellement plus de 25,000 bœufs dont on prépare la chair pour l'expédier salée à Moscou

et à Pétersbourg. *Serpouhkof,* jolie petite ville, sur la rive gauche de la Nara, possède des manufactures de toiles à voiles et 8 tanneries ; *Véréia,* qui renferme 5,000 habitants, fait un commerce étendu ; *Mojaïsk,* ville détruite en 1812 par suite de la bataille de la Moskva, s'est relevée plus jolie ; sa forteresse a été reconstruite. On doit surtout remarquer le célèbre monastère appelé *Troïtskoie-Monastire,* et que l'on nomme ordinairement *Sviato-Troïtskaïa, Sergueiéva-Lavra,* c'est-à-dire *le Ldurier* ou *la Couronne de saint Serge, sous l'invocation de la Sainte-Trinité.* Il est éloigné de Moscou d'environ 60 verstes, au nord. C'est un des lieux de pèlerinage les plus célèbres de la Russie : en tout temps il est fréquenté.

Les autres villes que l'on pourrait citer sont : au sud de Moscou, *Bronnitsy,* où la couronne entretient un haras ; *Podol* ou *Podolsk,* où l'on voit une fabrique de soieries ; à l'ouest, *Zvenigorod,* dominée par une sorte de kremlin ; *Rouza,* défendue par une forteresse ; au nord-est, *Volokolamsk,* où l'on trouve une cathédrale et des tribunaux ; et au nord la petite cité de *Klin* ou *Kline,* chef-lieu de district sur la route de Moscou à Pétersbourg.

Le gouvernement de *Vladimir,* à l'est de celui de Moscou, présente à peu près le même sol, le même climat, les mêmes productions ; sa population est de 1,271,000 âmes ; il fournit des grains et du poisson à la capitale. Le jardinage y fleurit, et cependant le peuple vit en plusieurs endroits de champignons, qu'il fait sécher et saler pour l'hiver. Les rivières de *Kliazma* et d'*Oka* traversent cette province, et la mettent en communication avec le Volga. L'Oka charrie des paillettes d'or et d'autres métaux.

Vladimir ou *Volodimir,* ville autrefois très-considérable, qui, pendant quelque temps, eut ses grands ducs particuliers, fondateurs de Moscou même, est maintenant fort déchue, malgré son archevêché et ses vingt-cinq églises. Les principaux édifices qu'elle renferme sont la cathédrale, dans laquelle on conserve des armures du treizième siècle ; la porte d'or, ainsi nommée on ne sait pourquoi, puisqu'elle est en pierre de taille ; et le palais archiépiscopal, dont l'intérieur renferme un séminaire pour plus de 150 élèves. Les habitants, dont on porte le nombre à 12,000, ne tirent que peu d'avantages de leurs manufactures de cuir ; ils cultivent beaucoup de cerises et de concombres pour Moscou. A 6 verstes de cette ville, est un ruisseau appelé *Svoungir;* il charrie beaucoup de cailloux et de pierres, parmi lesquels on rencontre de fausses topazes et des boules d'un jaspe argenté. *Souzdal,* résidence des souverains avant Vladimir, possède encore un vieux *kreml* ou château-fort qui tombe en ruines. Il y a des fabriques de toiles et de draps. On parle dans la ville et les environs un dialecte

mêlé de beaucoup de mots d'une langue inconnue. Ses environs sont couverts de vergers qui produisent d'excellentes cerises, en si grand nombre, qu'elles forment une branche de commerce considérable. *Pereslavl*, dit *Zaleskoï*, c'est-à-dire *au delà des bois*, ville de 2,500 habitants, avec des fabriques de toiles, de soieries et de cuirs, est située sur le lac *Plestchieïvo*, où Pierre le Grand entretenait deux frégates pour s'exercer à la navigation. *Mourom* ou *Mourome*, sur l'Oka, ancienne résidence des princes des Mordouins, compte 5,000 habitants et possède des manufactures de cuirs et de toiles et plusieurs savonneries. A 25 verstes de Mourome, on trouve de riches mines de fer, et à 60 verstes on rencontre de puissants filons d'albâtre, qui s'étendent jusqu'à Nijni-Novgorod. Le canton de *Dratchevo* comprend 16 grandes verreries et plusieurs autres fabriques. Sur la route de Vladimir, *Soudogda*, qui n'a que 1,100 habitants, est remarquable par la belle église que Catherine II y fit bâtir à ses frais. A l'ouest du chef-lieu, on voit *Pokrof*, qui ne subsiste que par la dépense qu'y font les voyageurs qui parcourent la route de Moscou ; *Alexandrof* possède un haras impérial. Au nord-est et à l'est, la misérable ville de *Kovrof* est entourée de forêts ; *Chouïa* fournit un grand nombre de marchands-colporteurs qui parcourent tout l'Empire ; *Viaznjki* est une jolie petite ville où l'on fabrique beaucoup de toiles ; à *Gorokhovetz*, les femmes font un fil que l'on estime autant que celui que l'on apporte de Hollande.

Ce gouvernement renferme des forges et des usines, mais l'agriculture n'y fleurit guère. Deux vaches ou bœufs, un ou deux petits chevaux, six à huit brebis, voilà ordinairement toute la fortune d'un paysan de la noblesse ; les serfs de la couronne ont quelquefois le double. Les écuries sont en si mauvais état, que souvent, lorsque la vache ou la jument a mis bas, le paysan se voit obligé de loger la mère avec le poulain ou le veau dans sa propre et unique chambre. L'usage que l'on fait dans les environs de Mourome, et jusqu'à Arzamas, de la centaurée de Sibérie, est très-remarquable. On choisit les feuilles les plus larges de cette plante, et on les fait sécher : dès qu'on reçoit une blessure, on bat ces feuilles, revêtues d'un tissu cotonneux, jusqu'à ce que l'intérieur en soit aplati ; alors on applique la feuille sur la plaie, qu'elle cicatrise et guérit en peu de temps.

La situation plus septentrionale du gouvernement d'*Iaroslavl* y rend le climat plus rigoureux que dans la province précédente. Le sol, qui n'est que d'une fertilité médiocre, ne donne pas des récoltes abondantes en grains ; le lin y réussit mieux, et l'art du jardinage, poussé très-loin, four-

nit à l'exportation ; mais on en expédie annuellement pour 30,000 roubles de poisson à Pétersbourg et à Moscou. Les habitants de la campagne s'entretiennent par leur industrie domestique en faisant des bas, des bonnets et d'autres objets en laine et en lin. Beaucoup d'individus émigrent temporairement dans d'autres provinces, où ils servent comme jardiniers, voituriers, bateliers, ou comme ouvriers. On évalue néanmoins à 1,028,000 la population de ce gouvernement.

Iaroslav ou *Iaroslavl*, sur le Volga, est une des villes les plus industrieuses de l'Empire ; elle compte 6,800 maisons, 64 églises, dont 44 en pierre, et 38,000 habitants. Elle est le siége d'un archevêché ; l'un de ses trois couvents, le *Syraskoi*, conserve les corps du prince Fœdor Koteslavitch-le-Noir et de ses deux fils, dont le premier a été canonisé. Les manufactures de toiles, de soieries et de cuirs maroquinés, sont très-florissantes. Un seul établissement où l'on fabrique du linge de table occupe plus de 5,000 ouvriers. Il s'y tient deux foires annuelles. Le commerce d'Iaroslavl consiste en toiles, cuirs, huile de chènevis et autres objets qu'on exporte pour Pétersbourg. Ses environs sont couverts de jardins qui produisent d'excellents légumes. L'école des sciences, fondée et richement dotée par un des illustres Demidoff, jouit de l'égalité de rang avec les universités.

Rostof, sur le lac du même nom [1], où Pierre le Grand préludait à ses victoires navales, possède, avec des fabriques de toiles, de vitriol, de minium et autres, une foire annuelle où il se fait de grandes affaires ; il a près de 8,000 habitants. Ce fut longtemps la capitale d'un grand-duché particulier. Le couvent de Saint-Jacques y attire de fort loin un grand nombre de dévots. *Ouglich*, sur le Volga, avec 10,000 habitants, des fabriques de cuirs, de savon et de papier, fait encore un grand commerce. *Rybinsk* a des fonderies de suif, des fabriques de toiles et de cuirs. *Romanof-Borissoglebsk* fait beaucoup d'ouvrages en fer, surtout des chaudrons. *Veliki-Sélo*, ou *le grand village*, produit des papiers de tenture ; on y compte cependant plus de 50 manufactures en différents genres et 32 tanneries.

Cette industrie active diminue dès qu'on entre dans les belles forêts du gouvernement de *Kostroma*, où le tilleul prospère le long des bords de la Vetlouga, tandis que les pins et les bouleaux ombragent les rives un peu plus sauvages de l'*Ounja*. Le climat éprouve un refroidissement notable lorsqu'on s'avance vers l'est. La population, que l'on évalue à 1,076,000 âmes, y exerce les mêmes genres d'industrie domestique que dans le gouvernement d'Iaroslavl, mais l'émigration est plus forte.

[1] Il s'appelle aussi *Nero*, mot qui en grec moderne qui signifie *eau*.

Les habitants de *Mychkine,* ou *Mouichekine,* sur les bords du Volga, doivent leur aisance au commerce que leur procure la navigation du fleuve. Il en est de même de ceux de *Mologa.* Les femmes et les enfants cultivent les terres des absents. *Kostroma,* entourée de remparts de terre qui ont été depuis peu convertis en promenades, fait de bons cuirs maroquinés, du savon et des toiles. Cette ville compte 12,000 habitants, si l'on y comprend plus de 3,000 ouvriers employés dans 13 manufactures de toiles et 12 fabriques de cuirs. On distingue encore *Galitch,* sur un lac du même nom, avec 5,000 habitants, et *Varnavine,* entourée de forêts, qui fabrique et exporte une grande quantité de vaisselle de bois; l'industrie qui la distingue rivalise avec celle de *Vetlouga.*

Nous arrivons dans une des plus belles provinces de la Russie, celle peut-être que la nature destine, plus encore que Moscou, à devenir le centre de l'Empire. Des collines agréablement variées, des saisons régulières et assez tempérées, un sol fertile quoique sablonneux, de belles forêts de chênes et de tilleuls, des récoltes suffisantes, du blé, de bon bétail, du poisson, du gibier, des volailles estimées, des abeilles, des salines, quelques carrières de plâtre et de marbre, une industrie très-active qui entretient plus de 300 manufactures, une position heureuse pour le commerce intérieur, voilà les avantages par lesquels se distingue le gouvernement de *Nijni-Novgorod.* L'Oka, qui nourrit les *sterlets* les plus gros de toute la Russie, se réunit ici au Volga. A la gauche du fleuve, une chaîne de collines littorales porte le nom de *Balaklanova-Gora;* elle est boisée et cultivée jusqu'au sommet, qui n'a que 166 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les environs de la rivière de *Piana* offrent des roches calcaires remplies de cavernes assez grandes; la rivière elle-même répond à son nom, qui signifie *ivre,* par des mouvements irréguliers qui paraissent résulter de la disparition des eaux dans les cavités des roches calcaires. Le lac *Tilenina* est souvent absorbé dans un abîme; mais les objets qu'on y jette reparaissent dans le ruisseau de *Vad.* Dans le lac *Mandevskoï,* les poissons disparaissent souvent à l'approche des filets et se cachent probablement dans des cavernes.

Arrêtons-nous à la position pittoresque de *Nije-Gorod,* plus complétement *Nijni-Novgorod,* c'est-à-dire *basse-nouvelle-ville,* pour la distinguer de l'ancienne Novgorod, qui est aussi connue sous l'épithète de *veliki,* ou grande. Lorsque de cette dernière ville on va à Nijni-Novgorod, il faut descendre le Volga; voilà l'origine du nom. Cette ville renferme 35,000 habitants. C'est un des principaux entrepôts du commerce intérieur; sa

position centrale entre le nord et le midi de la Russie d'Europe, le voisinage des mines de Permie, la navigation sur le Volga et l'Oka, qui y confondent leurs eaux, attirent ici les négociants. On y trouve des corderies, des fonderies de suif, des brasseries, et beaucoup d'ouvriers en fer et en cuivre. Il y arrive annuellement 3,000 barques, montées par 70,000 *bourlaki*, ou bateliers. Le kremlin de cette ville renfermait deux cathédrales dans lesquelles étaient inhumés les anciens souverains du pays.

Ce qui donne surtout à cette ville une grande importance, c'est la foire qui s'y tient depuis l'an 1817, époque à laquelle Makarief, où elle était établie depuis 1524, s'en trouva privée par suite d'un incendie. Cette foire, qui commence le 1er juillet et se termine le 1er août, a pour emplacement une presqu'île formée par l'Oka, le Volga et le lac Mechtchers-koié ; on y compte 2,500 boutiques, et il s'y rassemble plus de 200,000 individus ; il s'y vend pour plus de 140,000,000 de francs de marchandises russes et de divers pays de l'Europe, ainsi que de produits de la Chine, de la Boukharie, de l'Arménie, de la Perse, etc., et surtout de denrées coloniales.

La seconde ville du gouvernement est *Arzamas,* avec 9,000 âmes. Quoique sale et mal bâtie, elle se distingue par l'industrie et l'aisance de ses habitants ; elle n'est presque entièrement habitée que par des fabricants de savon, des teinturiers en bleu et des cordonniers. On y voit une fabrique de potasse appartenant à la couronne. Parmi les autres villes, on peut remarquer, à 50 lieues au sud du chef-lieu, *Potchinki,* que l'on prononce *Potchineki,* ville très-industrieuse, de 8,000 habitants, et, à 6 lieues au nord, *Balakhna,* avec des sources salées qui fournissent à plus de 50 chaudières. Mais nous devons distinguer comme plus curieux encore *Pavlova,* sur l'Oka, village de 6,000 habitants, presque tous forgerons. Ils font en fer tout ce qu'on peut nommer : ciseaux, couteaux, sabres, fusils à vent, limes, rabots, mais surtout des serrures, ou cadenas d'une petite dimension et d'une finesse extrême ; on les exporte en Asie, où ils se vendent un rouble la pièce. *Pogost,* autre village, compte 3,000 habitants, tous adonnés à la fabrication des armes.

Sergatch, *Loukoïanof*, *Ardatof*, *Gorbatof*, *Sèménof* et *Percevoz*, sont six petites villes sans industrie : leurs habitants se livrent seulement à l'agriculture. *Kniaginine*, ville de 2,000 âmes, renferme des tanneries.

Le gouvernement de *Penza*, arrosé par la Soura et la Mokcha, renferme beaucoup de terrains fertiles, mais peu d'objets remarquables. Le sol est généralement noir et gras. Les chênes et les noisetiers peuplent les forêts.

L'agriculture est la principale occupation des habitants, qui forment un total de 1,109,000, sur lequel il y a 50,000 Mordouins et 30,000 Tatars. L'industrie consiste surtout en tanneries, verreries, fabriques de potasse et distilleries d'eau-de-vie. Il y a aussi des haras considérables; une variété de chevaux à poil blanc très-fin, porte pendant l'hiver presque autant de laine que les moutons. Les femmes mordouines savent teindre les étoffes en couleurs solides, tirées de plantes indigènes, entre autres la garance sauvage, le genêt et la sarrette qu'on emploie contre les hernies.

A *Insara*, on fabrique plus de 100,000 kilogrammes de chaudrons de fer destinés à l'usage des Kalmouks, des Tatars et des habitants de la Petite-Russie. Le minerai abonde encore dans d'autres parties du gouvernement. La manufacture de tapisseries de haute-lice à *Issa* ou *Ista* donne des produits au-dessus du commun. La ville de *Penza* se présente très-bien sur une hauteur baignée par la Soura; ses habitants, éminemment commerçants, sont au nombre de 12,000, et leurs boutiques, bien garnies, annonçent un trafic lucratif; mais les maisons et les édifices sont en bois, jusqu'au palais du gouverneur et à celui des tribunaux. Dès qu'on a passé la Soura, en allant vers l'est, on traverse d'épaisses forêts où la *brassica oleracea* croît spontanément sur les rives sablonneuses du fleuve. Dans le nord du gouvernement on distingue *Saranks*, avec 10,000 habitants, fabricants de savon ou tanneurs, et *Krasno-Slobodsk*, avec d'immenses distilleries d'eau-de-vie. Les autres villes que nous pouvons nommer sont *Kerensk*, dans une contrée fertile; *Nijnei-Lamof*, où il se tient tous les ans une grande foire le 8 juillet, jour de la fête de Notre-Dame de Kazan; à 3 lieues au sud ouest, *Verkhni-Lamof*, ville de 6,000 âmes, et à l'est *Mokchansk*, de la même population.

Dans le gouvernement de *Tambof*, la partie méridionale a le sol gras, des bois de chênes et de frênes, de bons pâturages, tandis que vers le nord, le sol, plus maigre, se couvre de pins, de bouleaux, d'aulnes et de tilleuls. La pente générale de ces plaines ouvertes étant vers le nord, la température est plus froide que la latitude ne le promettait. Les fièvres, assez fréquentes, sont attribuées à la consommation prématurée des melons d'eau. Les récoltes suffisent, et on exporte des bœufs gras; mais divers produits naturels restent négligés, entre autres le kermès (ou cochenille polonaise), commun sur les chênes, et les mouches cantharides, qui abondent sur les frênes. Sur une population de 1,786,000 individus, la province compte plus de 350,000 *odnodvorzi* ou cultivateurs libres, propriétaires de leurs fermes. Il y a ici des Petits Russes, des Mordouins et des

Tatars; ces derniers se distinguent par leurs bonnes mœurs, leurs lumières et leur aisance relative. L'industrie manufacturière fournit des eaux-de-vie, des draps communs, des toiles et divers objets en fer. On exporte des farines, des bestiaux, des peaux, de la cire, des barques pour la navigation des rivières. La principale et la plus commerciale est la *Mokcha*, qui vient de Penza, et qui reçoit la *Tzna*, venant des steppes au sud de Tambof; leurs eaux réunies s'écoulent dans l'Oka.

Tambof ou *Tambow*, quoique peuplée de 26,000 habitants, n'est pas très-commerçante. Elle expédie des laines, des cuirs, du suif et de la viande à Moscou et à Pétersbourg; on y a établi, dans ces derniers temps, une manufacture de draps. Au sud de cette ville s'étend une *steppe* ou plaine non cultivée, où fourmillent des espèces de marmottes. *Kozlof*, avec 16,000 habitants, a plus de manufactures et de commerce; il ne faut pas confondre cette ville avec le Kozlof, autrement l'Eupatorie de la Crimée; elle est située sur le Voroneje, affluent du Don, qui a un cours assez rapide, indice de l'abaissement du plateau. Mais les provinces plus méridionales, telles que celle de Tambof, ont peu besoin de ses produits. *Morchansk*, sur la Tzna, et *Ielatma* ou *Ielatom*, sur l'Oka, sont les deux principales places de commerce du côté du nord.

Temnikof, avec 8,000 habitants, fait le commerce des blés; *Chatsk*, dont les anciennes fortifications ont été élevées pour la protéger contre les Tatars, est plus peuplée. *Spask* est sans aucune importance. A l'est de Tambof, *Kirsanof* est peuplée de cultivateurs; au sud-ouest, *Ousman*, que l'on prononce *Ousmane*, au bord d'une petite rivière du même nom, qui en tatar signifie *beauté*, est sur un territoire qui renferme des mines de fer. Enfin, au sud de Tambof, *Borissoylebsk* n'est qu'une petite ville de 2,000 âmes. On a établi à *Lebediane*, petite ville où se tiennent annuellement quatre foires de bestiaux, une société pour la course des chevaux. *Lipetzk* ou *Lipetsk*, peuplée de 8,000 âmes, a dans ses environs des sources thermales très-fréquentées.

L'uniformité des plaines centrales cesse un peu dans le gouvernement de *Riaizan;* pourtant les districts situés au sud de la capitale offrent dans leur sol fertile en grains peu de variétés pittoresques. Les collines agréables, les coteaux ombragés, les vallées abritées, ne commencent que sur les bords de l'Oka. Plus au nord, la contrée prend un caractère agreste; de vastes forêts entourent les lacs nombreux et en partie considérables du district de *Iegoriefsk*, et dont la rivière de *Pra* conduit les eaux dans l'Oka. L'agriculture, principale ressource, produit un excédant de céréales. Parmi

les grains cultivés, on nomme l'orge d'Égypte. C'est dans la partie du milieu que fleurit la culture des pommes et des cerisiers. Le jardinage est soigné, et les paysans exportent pour Moscou des têtes de choux pesant près de 20 kilogrammes. Le houblon, les concombres, la cire, entrent dans les exportations rurales. Les paysans fabriquent chez eux des draps, des toiles, des bas pour leur usage, et même pour celui des provinces voisines. On prend dans l'automne une énorme quantité de cailles qui, étant salées, sont exportées dans des tonneaux. Dans le nord de la province, le chanvre et le lin prospèrent; on voit des villages entiers occupés à faire du fil et des toiles.

Sur une population d'environ 1,393,000 individus, on ne trouve que 170,000 paysans libres; mais les paysans serfs vivent dans une aisance relative. On trouve quelques Mordouins et 3 à 4,000 Tatars, dont les plus riches, au nombre de 600, demeurent à *Kacimof,* ancienne capitale d'une principauté tatare, aujourd'hui ville commerçante de 8,000 âmes. Les Tatars occupent la ville haute, où ils ont une mosquée; ils font surtout le commerce de pelleterie. La montagne sur laquelle est située Kacimof est calcaire, ainsi que les bords de l'Oka; cependant toute la ville est bâtie en bois et pavée en troncs d'arbres. Les anciens Tatars avaient mieux profité des avantages que présente le sol; on y voit les restes de plusieurs édifices en pierre, tels que le palais des rois, une tour qui servait de beffroi, une mosquée. Le cimetière renferme un grand mausolée élevé à la mémoire du terrible Khan Chagali, mort en 1520. Cette ville se nommait anciennement Gorodetz : ce fut un prince tatar, appelé Kacim, qui lui donna son nom et en fit la capitale de son petit royaume.

Riazan ou *Riaizan,* quoique capitale et ancienne résidence d'une dynastie de grands-ducs, n'a rien de distingué; c'est une ville mal bâtie, de 10,000 habitants; mais aussi l'on n'est pas sûr que l'ancien Riaizan, détruit par les Tatars, ait été situé au même endroit. La forteresse, dont il reste encore un rempart de terre, renferme trois cathédrales, deux couvents, trois églises en pierre et le palais archiépiscopal, qui est l'ancien palais des princes de Riaizan. Hors de la forteresse, on voit plusieurs autres églises, et un séminaire qui renferme une bibliothèque et une belle horloge. L'Oka coule à une verste de Riaizan, et au printemps, lorsqu'elle se déborde, elle monte jusqu'à la forteresse, où elle se réunit au Troubije, qui n'est qu'un de ses bras.

Les autres villes du gouvernement, à l'exception de *Iegoriefsk*, passent pour considérables : *Zaraïsk,* avec son kremlin qui subsiste encore, ren-

ferme 7,000 habitants : une image miraculeuse de saint Nicolas y attire beaucoup de pèlerins; *Mikhaïlof*, un peu plus peuplée, conserve quelques restes de la muraille de bois qui entourait la ville; *Pronsk* est environnée de faubourgs peuplés de vieux soldats; à *Skopine* on travaille parfaitement le cuir maroquin, appelé *iouft* ou cuir de Russie; *Sapajok* possède une manufacture de draps; toutes ces villes ont à peu près la même population, mais *Riajsk* et *Oranienbourg*, appelée aussi *Ranienbourg*, n'ont que 2 à 3,000 âmes.

C'est dans une plaine uniforme que s'étend le gouvernement de *Toula;* et cette plaine, pour faire excuser son aspect monotone, n'a pas même le mérite d'une grande fertilité; car lorsque nous aurons dit qu'il y vient beaucoup de seigle, de blé sarrasin, de millet, un peu de froment; que le jardinage produit des pommes, des cerises, des choux, des pois-goulus, des concombres; que les forêts contiennent tous les arbres communs à la Russie centrale, mais en faible quantité; que les abeilles, nourries de la fleur de tilleul et de sarrasin, donnent du bon miel; que les oiseaux chantants sont apprivoisés, instruits et exportés en assez grand nombre; enfin, que la chasse et la pêche sont peu productives, nous n'aurons rien omis de ce qu'il y a de plus remarquable dans ce petit royaume. Cette plaine monotone est cultivée avec beaucoup d'assiduité, et même avec beaucoup de soin, par une population nombreuse de serfs laborieux, dociles et obéissants, tant qu'ils sentent le joug peser sur leurs épaules, mais qui sont portés à une résistance violente, et même à des rébellions, s'ils ont affaire à des maîtres doux et humains, dont la bonté leur paraît faiblesse. On reconnaît à ces traits les restes d'une race finnoise qui a peuplé au moins la partie méridionale de ce gouvernement. Nous pensons que c'est une branche des *Viœtiches,* peuples finnois, dont le principal établissement était dans le gouvernement de Koursk, mais s'étendait aussi à travers celui d'Orel jusque vers Toula. Cette nation, en la supposant même peu avancée en civilisation, a dû cependant compter près d'un million d'individus. L'État souverain qu'elle formait fut subjugué par les Russes de Kief, qui forcèrent les habitants indigènes à adopter la langue russe.

La vue de *Toula,* de dehors, est une des plus agréables de la Russie; ses nombreux dômes, ses édifices de craie, les arbres qui les ombragent, forment un ensemble animé; et, lorsqu'on entend le bruit des manufactures, on sent qu'on va entrer dans une ville active et industrielle; mais les rues courbes, mal pavées, garnies de maisons en bois, diminuent cette impression. Cependant c'est une des plus belles villes de la Russie centrale.

Pierre Ier y établit une manufacture d'armes, que l'on peut regarder comme l'une des plus considérables de l'Europe. A cet établissement on a réuni un arsenal pour l'armement de plus de 100,000 hommes. On compte à Toula 56,000 habitants ; il y a un théâtre, et les rues sont éclairées le soir. On y trouve tous les grands établissements qui sont inséparables des grandes villes. Le commerce consiste en partie dans l'importation des vins grecs et des productions du Levant dans le nord de la Russie. On y fait des cuirs *ioufti*, des toiles, des lainages, du bleu de Prusse. Les ouvrages en serrurerie et quincaillerie sont estimés.

Il existe dans le voisinage des mines de fer : le minerai s'y présente presque à la surface de la terre, parmi le sable et la terre végétale. Il est si riche qu'il donne jusqu'à 70 pour 100. *Dougna* est la forge la plus considérable ; elle donne le meilleur fer de la Russie.

Les autres endroits un peu remarquables sont *Bielef*, sur l'Oka, ville de 5,000 habitants, avec diverses fabriques : ses couteaux ont de la réputation en Russie ; *Vienef*, avec 5,000 habitants ; *Titava*, village avec 150 métiers de soierie. *Mtsensk* compte environ 5,000 habitants, et *Kachira*, sur la limite septentrionale, renferme une population égale, mais qui s'adonne à l'agriculture.

Ce gouvernement, dont on évalue la population à 1,251,500 habitants, ne compte pas beaucoup de paysans libres ; mais il y a 1,800 familles nobles : c'est plus que dans toute la Suède ; 105 parmi elles portent le titre de *princes ;* 8 seulement celui de comtes. Il en est de même dans le gouvernement limitrophe de Kalouga, où l'on compte 61 familles de princes, 36 de comtes, et 1,717 de simples nobles. Celui d'Orel est dans le même cas, mais on n'en a pas de tableaux. Cette surabondauce de noblesse provient, à ce qu'il paraît, des anciennes familles russes-kiefiennes qui s'établirent ici lors de la conquête, ainsi que des familles finnoises distinguées qui ne furent pas réduites en servitude.

Dans le gouvernement de *Kalouga,* le sol, le climat, les productions sont les mêmes que dans celui de Toula ; s'il y a quelque différence, c'est un peu moins de fertilité, mais une population relative plus considérable ; on l'évalue à 1,026,500 âmes ; c'est aussi la même industrie : on y trouve des fabriques de toiles fines, de toiles à voiles, de cuirs, de papier, de verrerie, répandues jusque dans les petits endroits. Parmi les forges, on remarque *Ougodka*, l'une des plus vastes qu'il y ait en Russie. On y fond des ustensiles et des canons ; mais le fer y est d'une qualité médiocre.

Kalouga, ville de 36,000 habitants, est située sur l'Oka. Elle a 10

verstes de circonférence; mais elle est mal bâtie. La manufacture de toiles à voiles occupe 1,400 ouvriers. On y fabrique aussi de bonnes selles de cavalerie, de jolis carreaux de poterie, et toutes sortes de vases en bois marqueté. Le caviar de cette ville est fort renommé. *Kozeslk*, avec 6,000 habitants, est une ville régulière, ayant des rues larges et droites depuis l'incendie qui la consuma en 1777; *Borovzk*, presque toute en bois, est la plus importante après Kalouga; elle a 7,000 habitants et possède de grandes fabriques de toiles. On cultive dans ses environs des oignons renommés, que l'on exporte à Moscou. C'est à *Maloïaroslavetz* et au village de *Taroutino*, que la fougueuse marche des Français, en 1812, commença à éprouver des obstacles insurmontables. *Taroussa*, sur les bords de l'Oka; *Medyn* ou *Medynsk*, sur la gauche de la route de Moscou; *Jizdra* et *Mestchovsk*, au sud-est de Kalouga, et *Peremouichle*, au sud, sont des villes peu importantes; cependant cette dernière possède une grande fabrique de toiles à voiles.

L'uniformité des plaines centrales cesse un peu dans le gouvernement d'*Orel;* des collines calcaires y forment des vallées profondes. Le sol est plus productif, et la culture n'est pas moins active que dans les deux gouvernements précédents: aussi est-ce une des provinces les plus fertiles, et elle produit bien au delà de sa consommation; la farine de froment ou de seigle est le principal article d'exportation. Tout le monde est livré aux soins de l'agriculture et des bestiaux; l'industrie manufacturière, resserrée par la manière de vivre simple et frugale des habitants, fournit cependant à l'exportation des verreries, des chandelles, de l'eau-de-vie de grain et des objets en fer; les tanneries et les fabriques en cuir ne travaillent guère que pour la consommation. Les forêts sur les bords de la Desna contiennent beaucoup de chênes. Le nom d'*Orel* est prononcé *Oriol* ou *Ariol* et signifie un aigle; le génitif pluriel *orelova* a fourni l'adjectif *orlovskaia*; de là l'étonnement des voyageurs qui trouvent à ce gouvernement une foule de noms.

Orel est une ville de 35,000 âmes, bâtie à la russe sur l'Oka qui serait déjà navigable ici sans un moulin appartenant au comte Golovnin, qui intercepte le cours d'eau, inconvénient commun en Russie. Cette ville est entourée de palissades, défendue par une vieille forteresse, et divisée en trois quartiers; ses maisons sont en bois, ses rues étroites et sans pavés. Elle est le dépôt des blés de la Petite-Russie qui vont à Pétersbourg. *Eletz* ou *Ieletz*, avec 10,000 habitants, et *Briansk* avec 7,000, font le commerce de blés et de bestiaux. Cette dernière a un comptoir de l'amirauté pour les

bois de construction qui croissent dans son district. *Sievsk* ou *Sevsk*, avec 6,000 habitants, a des fabriques de couleurs et de vert-de-gris ; mais la ville la plus importante est *Bolkhof*, qui compte 45,000 habitants, et dont les cuirs noirs, ainsi que les bas de laine tricotés par les paysannes, ont quelque réputation.

Mtsensk, à 8 lieues de Bolkhof, est peuplée de 10,000 âmes, et située dans un pays fertile en blé et en chanvre; *Karatchef*, également peuplée, est entièrement bâtie en bois, et fait le commerce de cordages et de graines de pavots. La population du gouvernement d'Orel est de 1,533,000 habitants.

Dans le gouvernement de *Koursk*, le changement du climat et des productions devient sensible. L'hiver n'a que 4 mois; les arbouses et les melons mûrissent, mais non pas le fruit du noyer; outre les pommes et les cerises, on a des prunes en abondance, mais seulement des poiriers sauvages dont le fruit sert à la confiture. Les seigles et les froments donnent jusqu'au neuvième grain, et ne sont pas séchés dans des fours; au lieu de granges, on a des *silos*, où les blés se conservent de six à dix ans. Cependant la rouille détruit souvent le froment d'hiver. Les prairies n'étant pas couvertes d'eau, donnent des pâturages excellents, et le bœuf robuste traîne la pesante charrue. Le produit des abeilles est une des principales branches d'exportation. Tout est changé. La population plus compacte, plus heureuse, compte, sur 1,714,000 habitants, 400,000 *odnodvorzi;* ces paysans libres sont tous de Petits-Russes. Le plus grand inconvénient de ce gouvernement, comme du précédent, c'est de n'avoir pas une rivière bien navigable. Le *Seim* ou *Sem*, paraît grand sur la carte, ainsi que la *Desna*, dans laquelle il tombe ; mais les eaux n'en sont pas toujours assez profondes, et les nombreux moulins y empêchent la navigation en beaucoup d'endroits. La mauvaise qualité des eaux expose l'homme au *tænia*, et les animaux à la *fascia hepatica*.

La ville de *Koursk*, dont les fortifications ont été transformées en jardins et en promenades, compte environ 32,000 habitants, et exporte du chanvre du miel, de la cire, du suif, des bestiaux, des fourrures et des cuirs pour Pétersbourg et Moscou ; mais elle tire son bois de chauffage d'Orel. Ses rues sont étroites, tortueuses et mal pavées ; deux d'entre elles sont garnies de maisons en pierre; les autres sont toutes en bois. Les environs produisent les pommes d'Aral. *Korennaia Poustyn*, ermitage avec une image miraculeuse de la Vierge, a une foire annuelle où l'on fait pour 5,000,000 de roubles d'affaires, surtout en chevaux. Sur les bords de la Svapa, on voit les ruines considérables d'une ville environnée de *khour-*

khans, ou collines funéraires. *Poutivl,* ville agréable, ornée de quelques belles constructions et peuplée de 10,000 habitants est la seconde du gouvernement. A *Glouchkova,* dans ce district, est une grande manufacture de draps. *Belgorod* ou *Bielgorod* était autrefois le chef-lieu du gouvernement, mais ce n'est pas la ville du même nom que bâtit Vladimir en 900, et qui porte aujourd'hui le nom de Belgorodka et est voisine de Kief. *Oboïane,* ville de 7,000 âmes, fait un grand commerce de bétail; *Staroï-Oskol* et *Soudja* sont célèbres par les fruits de leurs vergers.

Dans l'arrondissement on manque entièrement de bois de chauffage; il est remplacé par la fiente de vache séchée au soleil.

Il ne nous reste plus à décrire qu'un seul gouvernement de la Grande-Russie, celui de *Voronèje;* encore est-il peuplé de Petits-Russes dans toute sa moitié méridionale. Sur 1,691,000 habitants, il y a près de 650,000 *odnodvorzi,* et il y a en général peu de noblesse. Le climat a tout à-fait la douceur, l'humidité et l'instabilité de celui du pays des Cosaques Doniens. Des orages fréquents rafraîchissent l'atmosphère dans l'été. On voit quelquefois des tourbillons de sable qui enlèvent tout ce qu'ils rencontrent. Les blés abondent; la vigne ne porte des fruits mûrs que dans les années très-chaudes. Les prunes, les arbouses, les citrouilles prospèrent. On cultive le safran, le tabac et le *capsicum annuum.* L'asperge sauvage pousse des jets de la grosseur d'un doigt.

Il y a dans ce gouvernement quelques terrains extrêmement fertiles et de belles forêts de chênes, qu'on cherche à mettre en meilleur état pour le service de la marine de la mer Noire. Mais la médiocre qualité des eaux balance en quelques endroits tous les avantages d'un sol si fertile, elles sont en général dures, à cause des terrains calcaires qu'elles baignent. Le *Don* traverse toute cette contrée; il reçoit le *Voronèje,* qui, en hiver, pourrait porter des vaisseaux de 70 canons, tandis qu'en été il n'a pas assez d'eau pour un bateau.

Parmi les maladies dominantes, on peut compter la syphilis, qui y est plus commune encore que dans les autres provinces russes; mais on la guérit par un remède *héroïque,* savoir, par du sublimé de mercure dissous dans de l'eau-de-vie double.

Voronèje, sur la rivière du même nom, ville de 45,000 habitants, possède une cinquantaine de fabriques, parmi lesquelles on remarque celles de draps, de cuirs, de vitriol et de savon. En 1697, Pierre le Grand établit dans cette ville le premier chantier de construction que l'on ait vu en Russie. La race ziguenne ou bohémienne y est si nombreuse, qu'aux yeux

d'un voyageur anglais elle a paru dominer. Les autres villes du gouvernement sont peu dignes d'attention; les plus fortes sont *Ostrogogesk* ou *Ostrogojsk,* avec 6,000 habitants, parmi lesquels beaucoup sont d'origine allemande.

Bobrof, ville de 2,500 âmes, doit son nom à la quantité de castors, nommés *bobry,* qu'on trouvait autrefois dans ses environs. *Pavlowsk,* autrefois *Osséred,* dut à Pierre le Grand son nouveau nom, sa forteresse, un palais, des casernes, et une prospérité qui dura à peine vingt ans : en 1728, le Don y déborda, détruisit tout un quartier, et le remplaça par un lac qu'on voit encore; en 1737, une épidémie enleva la moitié de ses habitants; enfin, en 1744, en 1754 et en 1793, de violents incendies la ravagèrent : aujourd'hui sa population ne dépasse pas 5,000 âmes.

Près de l'embouchure de la Sosna, la rive droite du Don est bordée de collines de craie présentant des formes très-remarquables, entre autres celles de colonnes ou de piliers; on les nomme *Divni Gori,* « montagnes singulières. » Dans l'intérieur de ces collines et dans les intervalles des colonnes, les anciens moines du monastère *Dwingorskoï* ont creusé des grottes et des chapelles.

A 30 verstes de Voronèje et sur le Don, se trouve une grande quantité d'os d'éléphants dispersés, tels que des dents, des mâchoires, des côtes, des vertèbres, des os pubis, des os de la hanche, des tibia. Ces os sont en partie dans leur état naturel et en partie décomposés par le temps.

LIVRE CENT QUARANTE-SIXIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Sixième section. — Provinces de la Petite-Russie. — Mœurs de la nation russe.

Nous venons de terminer la description topographique de la Grande-Russie, travail un peu aride à cause de l'uniformité du pays : un autre travail, qui n'est guère moins fastidieux, doit nous occuper; c'est la description de la *Petite-Russie* ou des quatre gouvernements de *Kief* ou *Kiovie,* de *Tchernigof,* de *Poltava* et de *Kharkof* ou des *Slobodes* d'*Ukraine,* auxquels nous joindrons ceux de *Podolie* et de *Volhynie,* provinces autrefois polonaises, mais où l'immense majorité des habitants est de la race des Petits-Russes et de la religion grecque; circonstance très-importante,

car c'est elle qui a tant facilité les invasions des Russes sur le territoire de l'ancienne république de Pologne, composé en grande partie des conquêtes faites sur la nation russe, et spécialement sur les grands-ducs de Galitch ou Halicz, de Vladimir-Volynsky, de Polotzk, et surtout de Kiovie, par Boleslas le Victorieux et Casimir le Grand, rois de Pologne, et par Gedimin, grand-duc de Lithuanie. Les paysans, étant tous des Rousniaques ou des Petits-Russes d'origine et de langage, abandonnèrent sans peine leurs seigneurs, qui étaient Polonais, et reçurent sans trop de répugnance des armées qui parlaient à peu près leur idiome. L'intolérance du clergé catholique, en dépit des constitutions de la diète polonaise, opprimait les cultes dissidents qui étaient ceux de la majorité dans les provinces russes. Ainsi, la noblesse resta seule pour défendre des acquisitions très-anciennes, il est vrai, mais qui n'étaient pas plus nationalisées que le jour de la conquête. Le partage de la Pologne fut, à certains égards, de la part de la Russie, bien moins un envahissement qu'une reprise sur d'anciens envahisseurs. Si les manifestes russes, en 1772, avaient développé ce grand fait historique, la pitié de l'Europe, pour la Pologne, se serait probablement un peu refroidie.

La Petite-Russie et l'Ukraine polonaise forment ensemble une masse de 17,850 milles carrés (48,583 lieues carrées), avec une population de 8 à 9,000,000 d'habitants, presque également distribués sur les deux rives du Dnieper. Plus basse que le plateau central de la Russie et que les promontoires des Carpathes, qui la bornent à l'est et à l'ouest, l'Ukraine présente dans son ensemble une grande plaine ondulée, variée seulement par de faibles accidents de terrain. Le Dnieper, qui en marque la ligne la plus basse, la partage en deux. Le rivage oriental de ce fleuve est généralement très-bas et marécageux. Les deux gouvernements de *Tchernigof* et de *Poltava,* et la moitié occidentale de celui de *Kharkof*, forment ensemble une plaine inclinée qui s'élève peu à peu des bords du Dnieper jusqu'à ce qu'elle joigne le plateau central de la Russie; la ligne où se termine la pente, et où commence le plateau, n'est pas encore bien fixée dans son ensemble; on sait seulement qu'elle traverse les bassins au lieu de les circonscrire. A l'exception de quelques bandes de sable ou de craie dans le Tchernigof, toute cette contrée est couverte d'une couche de sol noir et gras. La moitié orientale de Kharkof forme une extrémité du plateau central, et présente en général l'image d'une steppe, mais avec une pente très-légère vers le bassin du Don; le sol argileux et sablonneux participe moins de la fertilité générale. Sur la rive ci-devant polonaise du Dnieper,

la configuration du sol est bien plus variée; des collines de 30 à 50 mètres bordent en partie le cours du fleuve dans le gouvernement de *Kief*, qui, sans cesser d'être une plaine, présente partout de petits points de vue pittoresques. Les collines venant des cataractes du Dnieper traversent le midi de la province, et partagent les eaux et les terrains. Au sud, la steppe commence à paraître avec sa nudité uniforme. Près de Tcherkassy (ancienne capitale des Cosaques), les rivières de Rosse, Moszyne et Tiasmine, enferment entre leurs bras, unis par quelques lacs, une espèce de delta, long de plus de 25 lieues et large de 4 à 5; les îles qui le forment ont le sol très-uni et couvert d'herbages superbes; c'est le point le plus bas de toute l'Ukraine. Les collines de *Nedoborschetz*, dans la *Podolie*, ont 100 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer Noire, elles sont une ramification du plateau de *Biecziad*, qui s'étend à l'orient de Lemberg, à travers la ci-devant Russie-Rouge. D'autres chaînes de collines, également liées aux monts Biecziad, s'avançent dans la *Volhynie*, mais n'y forment aucune élévation au-dessus de 100 mètres. Le pays de collines, surtout en Podolie, renferme même de jolies cascades et des parties tout à fait romantiques. Ces trois gouvernements ont, dans les bas-fonds comme sur les hauts terrains, une couche de terreau noir, très-gras, sur un sol argileux en Podolie, plus sablonneux en Volhynie; mais le nord de cette dernière province fait partie des marais immenses de la ci-devant Podlésie.

Les fleuves et rivières des deux Ukraines appartiennent presque tous au système du Dnieper. A la gauche, ou du côté russe, la *Desna*, qui entraîne le *Sem* et traverse tout le Tchernigof; la *Soula*, dont les eaux sont malsaines; le *Psiol* ou le *Psla*, qui prend sa source dans le gouvernement de Koursk; le *Vorskla*, qui baigne Poltava et la partie ouest de Kharkof; l'*Oriel*, rivière dont le cours lent marque la frontière de Poltava à la droite ou du côté polonais; le *Pripetz* ou *Pripet*, débouché de tous les marais de la Podlésie; le *Teliref* et le *Rosse* s'écoulent tous dans le grand fleuve central, dont malheureusement les chutes interrompent la navigation. Les rivières de la Podolie se jettent dans le Boug et le Dniester.

Les deux Ukraines jouissent à peu près du même climat, à l'exception de l'est de Kharkof et du nord de Tchernigof, qui ressemblent au gouvernement de Koursk. Les rivières ne gèlent qu'au mois de décembre, et se débarrassent de leurs chaînes à la fin de février; cependant le vent du nord-est, et quelquefois celui de l'ouest, amènent des froids rigoureux, d'autant plus désagréables qu'ils ne durent pas. La chaleur de l'été, jointe à l'absence des pluies, dessèche quelquefois les rivières, dont les eaux,

devenues stagnantes, causent des maladies. Alors des essaims de sauterelles se répandent le long de la vallée du Dnieper et jusque dans la Volhynie. Toutes les céréales prospèrent à merveille sous ce climat. Les champs destinés aux blés ne reçoivent aucun engrais. La culture n'emploie que la charrue. Même fécondité pour l'herbe des prairies; le trèfle et la luzerne prédominent ici, et les bœufs de l'Ukraine n'ont besoin que d'être nommés. Les chevaux sont aussi plus grands et plus beaux que dans les autres provinces de la Russie. Les arbres fruitiers, tels que les pommiers, poiriers, cerisiers et pruniers, abondent, et leurs produits, bruts ou transformés en confitures et en boissons spiritueuses, font une branche considérable d'exportation. Il en est de même du tabac, de la cire et du miel. Les beaux chênes de l'Ukraine sont recherchés pour la marine; mais il n'y en a pas partout et des parties de Poltava et de Kharkof manquent de bois. Le mûrier réussit dans de petites plantations; mais la vigne ne produit que des raisins trop acides pour être mangés.

Sous l'empire d'une nature aussi propice, l'homme ne serait-il pas heureux! Il l'est dans l'Ukraine russe sous beaucoup de rapports. Les Malo-Rosses ou Petits-Russes, formant la masse du peuple, jouissent de la liberté personnelle; ils sont ou *odnodvorzi*, petits propriétaires, ou *posadki*, fermiers libres. Gais, francs, hospitaliers, amis de la musique et de la danse, ils passent leur vie sans souci et dans une aisance proportionnée à leur travail. Les nobles sont ou polonais, ou grands-russes, ou enfin indigènes; n'ayant pas d'esclaves, ils ont dans un plus haut degré les bonnes qualités de leur caste, avec un moindre mélange de vices. Les bourgeois, parmi lesquels ce qu'il y a de plus actif est grand-russe ou étranger, n'ont point à lutter avec le peuple d'Abraham, dont les lois du pays ne favorisent guère l'établissement. Tout est différent dans l'Ukraine ci-devant polonaise. Là, le paysan malo-rosse, tout en conservant sa joviale vivacité, possède peu d'aisance, habite dans de sales demeures, se couvre de guenilles, enfin il est serf, sinon au même degré que le Grand-Russe, du moins assez pour se courber vers la terre. La petite noblesse, toute polonaise, s'élève peu au-dessus du paysan. Les grands propriétaires sont souvent des riches malaisés.

Commençons la description de ces gouvernements par la ville qui, sous le rapport géographique comme sous le rapport moral et civil, est le point central des Ukraines.

Jadis foyer de la domination russe, longtemps le Panthéon des divinités slavonnes, plus tard une des cités sacrées de la religion chrétienne

grecque, *Kiev* ou *Kief*, que les Grands-Russes prononcent *Kiof*, reste encore une des villes les plus remarquables de l'Empire. Située sur la rive droite du Dnieper, elle s'élève de colline en colline, et embrasse dans une quadruple enceinte quatre parties distinctes. *Podol*, ou la ville basse, occupe les bords mêmes du fleuve; un palais impérial et quelques édifices publics ornent ce quartier commerçant, où l'on remarque aussi les vastes bâtiments de l'université, desservie par des professeurs-moines qui font vœu de ne jamais manger de viande. Cette université, dont le nom latin est un des plus longs que l'on connaisse[1], compte plus de 1,500 élèves. La ville haute, ou le Vieux-Kief, embrasse la cathédrale de Sainte-Sophie, l'une des plus belles et des plus riches de la Russie, avec le monastère où réside le métropolitain de Kief, de Halicz et de la Petite-Russie. On y trouve encore le couvent de Saint-Michel, qui possède les reliques de sainte Barbe, et plusieurs églises remarquables. La citadelle, nommée Petchersk, et qui est régulièrement fortifiée, domine tout le reste, excepté quelques points de l'enceinte de la ville haute; là se trouvent réunis les édifices de l'administration, les casernes et le fameux monastère de Petscherskoï, avec ses catacombes, où l'on conserve dans un état de dessiccation près de cent cinquante corps de martyrs et même de simples moines, ce qui est dû à la porosité de la roche sablonneuse dont le terrain est formé, et qui a la propriété de dessécher les corps sans les corrompre. Les souterrains qui traversent la montagne forment un véritable labyrinthe : on y voit de vastes salles et des chapelles. Le couvent est bâti au-dessus d'une caverne (*petchera*) que l'on dit avoir été creusée par saint Antoine, qui, après l'avoir habitée seul, y réunit par la suite douze disciples. Ce vaste édifice sert de résidence au métropolitain de Kief; on y remarque une bibliothèque de 10,000 volumes. Près du Petchersk s'étend un vaste faubourg, dans lequel s'élève un palais impérial. Ce couvent possède la plupart des maisons formant la *slobode* qui s'étend au pied de la citadelle. La ville peut avoir environ 50,000 habitants. Au mois de novembre 1833, le gouvernement a fondé à Kief une université destinée à remplacer celle de Vilna : elle porte le nom d'Université de Saint-Vladimir.

En passant le Dnieper, nous trouvons dans le gouvernement de *Kief* très-peu de villes dignes d'être remarquées, après le chef-lieu.

Ouman, avec le magnifique château des Potocki, et *Tcherkassy*, ancien chef-lieu des Cosaques, n'ont pas au delà de 6,000 habitants. Le gros de la noblesse habite des châteaux fort médiocres, et les villages se composent

[1] *Academia orthodoxa Kiovo-Mohilœano-Zabo romskiana.*

de maisons de branches et d'argile, quoique agréablement peintes et blanchies avec soin. Les juifs, maîtres des auberges et des boutiques, ont des demeures plus solidement construites. *Radomouisl*, *Vassilkof*, *Bogouslaf*, *Taratcha* et *Zvenigorod* ou *Zvenigorodka*, bien que chefs-lieux de districts, n'offrent rien de remarquable.

Parmi les trois gouvernements à l'est du Dnieper, celui de *Kharkof* ou des *Slobodes d'Ukraine* (*Slobodsko Oukraïnskaïa*) referme plusieurs villes populeuses, telles que le chef-lieu *Kharkof*, avec 30,000 habitants. On y remarque un couvent de moines où l'on enseigne la théologie, la philosophie, l'éloquence et les langues latine et allemande; une université fondée en 1805, et à laquelle l'empereur Alexandre attacha une bibliothèque de 21,000 volumes, un cabinet d'histoire naturelle et un jardin botanique; un gymnase, deux imprimeries, une maison de charité et un hôpital. Les femmes y fabriquent de très beaux tapis qui passent souvent à l'étranger pour des produits de la Turquie et de la Perse. Fondée en 1650 par le czar Alexis Mikhaïlovitch pour arrêter les excursions des Tatars de Crimée, elle eut pour habitants les Cosaques qui abandonnèrent la rive droite du Dnieper. *Akhtyrka* et *Soumy* sont presque aussi importantes que le chef-lieu; *Tchougouïef*, *Lébédine* et *Belo-polié* viennent ensuite; *Nedrigaïlof*, *Krasno-Koutsk* et *Valki* ont 9 à 10,000 habitants. L'industrie de ces villes consiste principalement en distilleries d'eau-de-vie et en tanneries; on y fait aussi divers tissus de laine. Le mûrier réussit aux environs de Kharkof; la plupart des fruits réussissent dans les vergers de *Bohodoukhof* ou de *Bogodoukhof*. *Tchogouïef* est renommée pour ses vignobles. Les jardins d'*Isioum* donnent une espèce de petits raisins d'un goût acide et sans grains.

Le sol uniformément plat du gouvernement de *Poltava* fatigue le géographe; que pourraient-ils dire sur ces plaines couvertes de toutes sortes de récoltes, soit en blé, soit en fruits, et où peut-être même le vin pourrait réussir, mais où à peine un bois interrompt l'horizon? Quand on a nommé le *girka*, espèce de froment d'été sans barbe, le miel blanc de tilleul; l'oie bleue caspienne, le canard de Perse, parmi les volailles de basse-cour; le pélican, le canard rouge, l'*ardea virgo*, parmi les oiseaux sauvages; la châtaigne d'eau, qu'on tire du Dnieper, et la cochenille de Pologne, qui abonde sur les chênes, on a épuisé la liste des productions du pays. La population s'élevant presque à 1,819,500 âmes, c'est le gouvernement le plus peuplé de l'Empire après ceux de Kalouga et de Koursk; elle est principalement malo-rosse et agricole.

Les villes ne sont pas importantes. Celle de *Poltava* ou *Pultava* compte près de 16,000 habitants et renferme un beau monument en l'honneur de Pierre le Grand et de la victoire qui commença la grandeur militaire de la Russie. Sur le champ de bataille même, quelques pierres marquent le tombeau des Suédois. On y fait chaque année un service funèbre en commémoration de cette victoire. *Pereïaslav* ou *Pereïaslavl*, avec 8,000 habitants, a été la résidence de quelques princes russes. *Krementchoug*, où commencent déjà les plaines sablonneuses couvertes d'*herniaria glabra*, possède diverses fabriques, entre autres de liqueurs. Cette ville, de 18 à 20,000 âmes, est la plus peuplée et la plus industrieuse de tout le gouvernement.

Les villages riants et entourés de petits bois ne suffisent pas au logement de la population nombreuse, dont une partie demeure dans des chariots et dans des cabanes de terre.

Plus varié, plus inégal, plus entremêlé de terrains sablonneux, le gouvernement de *Tchernigof* produit en général les mêmes céréales, les mêmes fruits, les mêmes pâturages que celui de Poltava; les forêts, plus abondantes, renferment un mélange d'arbres conifères et à feuillage changeant. Les cerisiers, surtout l'espèce à grande tige, nommée *tcherascnut* (ou *kerasous*, au génitif), donnent des fruits remarquables par leur douceur. On tire d'une autre espèce la liqueur nommée *vischnovska*. Le miel et la cire forment un article d'exportation. *Tchernigof*, ancien chef-lieu d'un duché et ville archiépiscopale, compte 12,000 habitants; elle renferme un gymnase. *Niegin* ou *Nejine*, avec 15,000 habitants, avec des fabriques de soieries, de parfumeries, de liqueurs, de confitures, avec un grand commerce en vins de Grèce, sel de Crimée, soie maroquin, et d'autres objets venant de l'Asie et de l'Archipel, tient le premier rang parmi les places commerciales de cette province. Les foires de Nejine attirent des négociants de toute la Russie et de la Pologne. *Gloukhof* avec 12,000 habitants, et *Novgoro-Severskoï* avec 7,000, n'ont rien de remarquable.

Dans la partie septentrionale du gouvernement, nous voyons encore *Mgline* qui renferme quatre églises; *Starodoub*, où l'on trouve des fonderies de cuivre et quelques tanneries; et dans la partie méridionale *Sosnitza* qui commerce en blé et en bestiaux; *Konotop*, dans un terrain bas et marécageux, et *Oster*, qui était florissante sous le gouvernement polonais. Ces villes n'ont que 4 à 5,000 habitants. *Krolevetz* passe pour en avoir 15,000, mais en y comprenant les petits villages qui l'entourent.

La *Podolie* est toujours la province la plus fertile de toute l'Ukraine polonaise. On lui donne encore le nom de *Kamenetz-Podolsk*. Il en sort

des troupeaux nombreux de bœufs gras; et, comme toutes sortes de céréales donnent des récoltes abondantes, la province a encore tous les ans tant de blé à exporter, que souvent elle ne sait comment s'en débarrasser. Les forêts, riches en chênes, cessent vers une ligne tirée de Rachkof, sur le Dnieper, à Ouman. Le terrain, varié par les vallons où coulent les rivières, présente quelques grottes, quelques chutes d'eau et des paysages romantiques. On y découvre des couches d'albâtre, de gypse et d'argile schisteuse. La flore de ce pays réunit les caractères de celles de l'Allemagne, de la Hongrie, de la Crimée et du Caucase. La vigne en espaliers orne les vergers et les jardins potagers. Les abeilles et les poissons donnent un produit considérable. Le tabac de Polodie est d'excellente qualité, et fournit un commerce en fraude très-considérable. Les antilopes-saïga, les rats-souslik, les cigognes sont en grand nombre.

Kamieniec ou *Kamenetz-Podolskoï,* avec son château bâti sur un rocher, figure encore comme forteresse, quoiqu'elle ait perdu son importance depuis que Choczim et Bender sont devenues des villes russes; elle n'a pas plus de 18,000 habitants, mais elle conserve le siége des autorités. Sa population est composée de Polonais, d'Arméniens et de juifs. Sans être régulière, elle est assez bien bâtie. *Mohilev* ou *Mohilef*, et *Tsargrod,* se partagent le commerce et l'industrie. *Bar* et *Targoviez* ont acquis une triste célébrité dans l'histoire de Pologne, comme ayant été les siéges de deux confédérations. Non loin de la source du Boug était *Iskorest*, capitale des *Drewliens*, peuple slave. Sur la même rivière, *Braçlav* ou *Bratslaf* a été surnommée la ville de Saint-Pierre, parce qu'elle en porte l'image dans ses armes; *Vinniça* ou *Vinnitza* renferme un collége et plusieurs couvents. *Proskurov* ou *Proscourof* n'a été érigée en ville que depuis peu d'années. Près des bords du Dniester, *Iampol* est peu importante; à l'est du fleuve, *Balta* est assez bien bâtie, et *Olgopol* est entourée de sapêtrières et de distilleries considérables.

Au nord de la Podolie s'étend la *Volhynie* ou *Volhinie*, province qui n'est guère moins fertile, et qui, grâce à son niveau peu élevé, jouit d'un climat très-doux, que l'on a comparé à celui de la Souabe et de la Franconie, quoique la vigne n'y réussisse pas. Son terrain crayeux produit en abondance du millet, du seigle et le froment le plus pesant, le plus farineux de toute la Pologne. On y exploite du fer limoneux, des pierres meulières, de la terre de faïence et du salpêtre; il se trouve dans des argiles, près de Doubno, un peu d'ambre jaune. Des forêts très-considérables ombragent les collines et les marais qui, s'étendant vers le nord, laissent aux bœufs

des pâturages abondants. Le romarin, les asperges sauvages, le houblon, y viennent spontanément et de bonne qualité.

Les villes de la Volhynie sont généralement mal bâties; la plus grande s'appelle *Berdyczew* ou *Berditchef;* elle compte jusqu'à 36,000 habitants; mais ce sont pour la plupart des juifs : leurs habitations offrent l'aspect le plus sale; quelques maisons de commerce allemandes et russes y amassent des richesses, quoique également sous un extérieur misérable. Il y a aussi un monastère de carmélites bien fortifié, possédant une image miraculeuse de la Vierge qui y attire un grand nombre de pèlerins. *Dubno* ou *Doubno*, avec 12 à 15,000 habitants, est le rendez-vous de la noblesse polonaise de l'Ukraine, qui y vient conclure ses contrats, c'est-à-dire toutes ses affaires de commerce. *Zytomierz* ou *Jitomir,* chef-lieu actuel, n'a pas 15,000 habitants : le gouvernement l'a fait embellir. *Wladzimierz,* en russe *Vladimir*, peuplé aujourd'hui de juifs, a donné son nom « au royaume de *Lodomirie,* » réclamé en 1772 par l'Autriche, mais qui ne figure plus que parmi les titres de l'empereur. *Ostrog,* sur la Gorinia, ville archiépiscopale, est le chef-lieu des terres assignées à la langue russe de l'ordre de Malte; c'est une des plus grandes masses de terres substituées qui existent en Europe. La noblesse polonaise en Volhynie est estimée à 70,000 individus, et celle de la Podolie à 100,000.

Nous avons terminé la revue topographique de la Grande et de la Petite-Russie, non pas sans crainte d'avoir quelquefois fatigué l'attention de nos lecteurs par la répétition presque inévitable de détails qui se ressemblent. Une tâche plus agréable nous appelle; nous devons tracer le tableau moral et civil de la nation russe.

Les *Petits-Russes*, plus anciennement établis dans le pays, ont mieux conservé la physionomie nationale que les *Grands-Russes*, avec lesquels ils tendent chaque jour à se confondre ; leurs yeux, presque généralement noirs ou châtains, leurs cheveux bouclés, leurs traits plus beaux, leur taille plus élevée, leur langue plus musicale, les distinguent au premier coup d'œil. Le Grand-Russe, en se répandant sur une immense étendue de contrées occupées par les Finnois et les Huns, s'est nécessairement fondu avec ces races, essentiellement différentes des Slaves; de là ces cheveux roux ou jaune-brun, ces physionomies sauvages et tant soit peu hébétées qui se rencontrent parmi les paysans de la Grande-Russie. Le caractère moral diffère aussi : le Grand-Russe, avide, intéressé, astucieux, n'a ni foi ni probité dans ses transactions avec les étrangers; il est tout entier aux ruses de son commerce ou de son métier; et Pierre le Grand disait

avec raison que, s'il défendait aux Israélites l'entrée de son Empire, c'était pour leur propre intérêt, et afin de les empêcher d'être dupés par ses sujets; au contraire, le Petit-Russe, indolent, confiant, généreux, ne pense guère au lendemain, et jouissant des douceurs de son climat, ne retourne au travail que lorsque la nécessité l'y oblige; il s'en rapporte pour son commerce aux talents des Juifs, des Grecs et des Grands-Russes, toujours prêts à exploiter sa bonne foi. La liberté personnelle donne à tous les Petits-Russes une démarche franche, un regard assuré, un maintien décent qui ne manque pas même tout-à-fait aux paysans de l'Ukraine polonaise, quoique si longtemps opprimés par les Polonais; c'est du sein des Petits-Russes qu'est sortie originairement la libre et fière nation des Cosaques, quoiqu'en partie modifiée par des mélanges. Le Grand-Russe semble, au contraire, par le laps des siècles et par son mélange avec les Finnois, façonné au joug de l'esclavage, auquel il oppose cependant quelquefois une indocilité obstinée et même sauvage.

Les paysans russes possèdent en commun une constitution corporelle qui supporte longtemps beaucoup de fatigues; mais ils n'ont pas cette intensité de forces que l'on remarque chez plusieurs peuples du Nord. Le dénûment des paysans, les marches longues et pénibles des armées, la rigueur des punitions corporelles, fournissent des exemples presque incroyables de ce qu'un Russe peut supporter. Il est étonnant cependant que les Russes, qui possèdent une si grande force passive, si l'on peut s'exprimer ainsi, ne soient pas doués d'une force active extraordinaire, du moins dans le Nord. Pour ébranler un fardeau ou le porter dans un autre lieu, on emploiera toujours en Russie beaucoup plus de bras qu'ailleurs. Les Russes sont, en général, plutôt petits que grands. Quoique leurs proportions soient rarement belles, il est peu commun d'en voir de contrefaits; ce qui provient non-seulement de l'ampleur de leur habillement et de ce qu'ils font beaucoup d'exercice, mais en partie aussi de ce que les enfants disgraciés par la nature ne peuvent guère résister à l'éducation dure qu'ils reçoivent.

Les traits caractéristiques varient, mais peut-être trouve-t-on partout les dents blanches, des petits yeux peu vifs, le front étroit; la forme du nez est très-variée : en général, il est petit et un peu retroussé dans le Nord; plus fort, plus arrondi dans la Petite-Russie. La barbe est presque toujours très-forte; la couleur des cheveux est de toutes les nuances, depuis le brun foncé jusqu'à la couleur rousse, mais il est rare qu'ils soient tout-à-fait noirs, roides et lisses : cette variété désagréable nous paraît appartenir aux

descendants de la race hunnique, laponne et vogoule. Nous engageons les observateurs indigènes à vérifier cette remarque. Les Russes ont l'ouïe fine ; les autres sens sont plus ou moins émoussés, suivant la manière de vivre et la rigueur du climat. Ils ont souvent la vue faible, à cause des neiges. La marche et les mouvements du corps ont une vivacité caractéristique et souvent passionnée : les gens même de la campagne ont une certaine souplesse.

La peau fine et un teint frais, voilà, selon les Russes, tout ce qui constitue la beauté d'une femme. Dans le fait, les femmes russes ont la peau d'un plus vif incarnat que dans beaucoup d'autres pays, et cependant on n'emploie nulle part le fard avec autant de profusion qu'en Russie, même dans la dernière classe du peuple. Comme la taille des femmes n'est gênée ni par des corps, ni par des lacets, elle excède les dimensions que les Européens ont fixées pour marquer une belle proportion. La plupart des jeunes filles ont atteint l'âge de puberté à douze ou treize ans ; ce que l'on ne peut attribuer, dans un climat aussi froid, qu'au fréquent usage des bains de vapeurs, qui accélèrent sans doute le développement du corps, mais le flétrissent aussi plus tôt. Il est rare que les femmes mariées conservent leur fraîcheur et les attraits de la jeunesse après leurs premières couches. L'usage du bain, le fard et l'état de dépendance où les tiennent leurs maris, effacent bientôt le peu de beauté passagère que la nature leur a accordée, à une époque où l'homme a atteint à peine son entier développement.

Les cérémonies pompeuses et les abstinences rigoureuses de l'Église grecque partagent la vie du peuple russe, et même celle des classes supérieures. Au carême le plus triste succède tout-à-coup la fête de la Résurrection, et les voyageurs ne sauraient peindre en termes assez magnifiques le spectacle à la fois majestueux et animé qu'offre cette fête. Le bruit des cloches, semblable au roulement d'un tonnerre lointain, l'éclat des milliers de cierges, la richesse éblouissante des costumes, le joyeux enthousiasme des assistants, tout contribue à faire de cette fête populaire une des plus mémorables du monde chrétien. *Christos voskress!* le Christ est ressuscité ! Ce cri retentit dans tout l'Empire russe, et partout il est le signal de la joie. Chacun visite ses parents et ses amis, et c'est en s'embrassant et en se répétant ces paroles qu'on s'offre réciproquement un œuf rouge ; les riches y ont substitué des présents, comme ceux que chez nous on se fait au jour de l'an. L'Église grecque s'accommode au goût d'une nation sensuelle, et adoucit les privations d'un climat rigoureux. On excusera

moins facilement le relâchement qui règne dans la discipline ecclésiastique. Les popes accordent à tout venant l'absolution ; quelques-uns participent même aux vices grossiers du peuple. Les Russes, même ceux d'un haut rang, portent sur eux des croix bénites et d'autres amulettes, qu'ils appellent vulgairement leur *bog*, leur dieu. Enfin, la superstition tient généralement la place d'une véritable piété.

L'habillement du paysan dans la Petite-Russie est le même que celui des Polonais ; c'est une *kourtka* avec des *chiravari's* ou pantalons très-larges. Dans la Grande-Russie, c'est pendant l'hiver une peau de mouton qui descend jusqu'au milieu de la jambe ; l'été, un surtout de drap, lié avec une ceinture. Leurs bas, en hiver, sont une bande de drap qui fait plusieurs tours ; leur chaussure, un soulier d'écorce, lié avec des cordes de même matière ; un chapeau rond l'été ; un bonnet fourré l'hiver. Jamais rien autour du cou ; ce qui paraît inconcevable dans un climat si rigoureux, mais ce qui, selon nous, est extrêmement salubre. Enfin, ils ont toujours leur hache et leur couteau à la ceinture.

Les femmes, tour à tour battues comme esclaves et adorées comme souveraines [1], trouvent toujours moyen de varier, d'embellir et d'orner leur costume. Le *sarafan*, ou robe étroite et boutonnée, en forme la principale pièce ; une belle pelisse, présent du jour des noces, en est l'ornement obligé. Mais c'est dans la coiffure qu'éclatent l'art et le luxe. Dans les gouvernements des environs de Novgorod, les femmes portent une bande en travers du front (kakochnick), garnie de perles et de grains de différentes couleurs, qui ressemble à une tiare ou à une couronne ouverte. Les filles portent leurs longs cheveux divisés en deux tresses ornées de rubans. Les paysannes des gouvernements occidentaux se couvrent, au contraire, d'un filet, à la manière des Espagnols, mais toujours orné de tresses, de perles et de fausses pierres. La coiffure fondamentale de la nation slave pour le sexe nous paraît être un bonnet avec un bord, semblable à un chapeau, mais de diverses formes ; aux environs de Moscou, de Kalouga et de Iaroslavl, ces bonnets-chapeaux sont rabattus par-devant comme ceux des jockeys ; les tresses et les guirlandes de perles varient selon le goût et la richesse. Elles attachent par-dessus un voile de soie avec un cordon d'or ou d'argent, qui sert à le tenir rejeté en arrière, à la manière des femmes tatares. Près de l'Oka, et surtout aux environs de Mourome et de Kasimof, les bonnets ont la forme d'un croissant qui s'élève perpendiculaire-

[1] *Biou kak choubou, i loublou kak douchou.* « Je te bats comme ma pelisse, et je t'aime comme mon cœur. »

ment. Le costume des femmes de la Petite-Russie, depuis Voroneje jusque dans la Kiovie et la Volhynie, a un caractère particulier : ce sont des tresses qui prennent juste à la tête, et qui sont entremêlées de rubans sans nombre et de fleurs naturelles ; un collier et une chaîne formée de monnaies ornent le cou ; le jupon rouge est accompagné de bottines de la même couleur. Il y a bien des paysannes en France et en Italie qui consentiraient à être un peu battues dans le cours de la semaine pour pouvoir étaler le dimanche un luxe aussi bigarré ; mais ce qui est particulier aux belles Russes, ce qui est fâcheux pour leur goût, c'est l'usage universel du fard. Elles sont peintes comme des dames de l'ancienne cour de Versailles ; les compositions minérales dont elles se servent ont été apportées de l'Orient et de la Grèce. Toutefois les paysannes pauvres restent forcément assujetties à l'usage des sucs innocents tirés des herbes des champs.

Les maisons des paysans russes sont toutes construites sur le même modèle : la cour intérieure forme un carré long entouré de hangars ; le magasin de foin est ordinairement au fond, ainsi qu'un petit jardin potager ; c'est aussi là qu'ils mettent leurs bestiaux. Ces maisons sont toujours construites avec des arbres posés en travers l'un sur l'autre, ayant de la mousse dans les intervalles, et jamais avec l'écorce. La chambre du paysan est quelquefois au rez-de-chaussée, plus souvent au premier étage, où l'on monte par un escalier ou par une échelle. Un four occupe presque un quart de la chambre ; dessus est une plate-forme où couchent la famille et les étrangers, le tout pêle-mêle, hommes, femmes et enfants. Dans ces chambres, longues et larges de 5 à 7 mètres, hautes de 2 à 3, il règne constamment une chaleur de 22 à 32 degrés centigrades.

Les meubles, les vases, les cuillers, sont la plupart en bois, les pots en terre ; il est difficile de nommer un peuple qui en ait de plus mauvais ou qui se contente de moins. Un lit, c'est-à-dire un mauvais grabat avec un matelas et une couverture, voilà un signe d'aisance, et que l'on ne trouve que rarement chez les paysans de la noblesse ; ceux de la couronne sont, en général, un peu plus à leur aise. Les images des saints ornent la dernière cabane et le palais le plus somptueux ; les Russes les saluent à leur entrée dans une chambre ; ils leur adressent des prières le soir et le matin avec beaucoup de signes de croix ; généralement ils se prosternent et baisent la terre.

Les aliments du peuple russe, simples, mais abondants, ne conviennent guère à des estomacs faibles ; le porc, le poisson, la soupe aigre aux choux, les champignons et le piment, qui en constituent les parties dominantes,

ont besoin de quelques verres d'eau-de-vie pour être digérés. Il paraît pourtant que des viandes plus saines, beaucoup de lait et d'œufs, une quantité considérable de fruits, contribuent à varier la cuisine russe. L'usage abondant du *kvas* et des divers jus de baies antiscorbutiques balancent tous les inconvénients de l'abus des liqueurs fortes. Le *braga* ou bière blanche, et le *vymorosli* ou vin aigrelet, fermenté et gelé, le jus petillant que l'on obtient de la sève fermentée du bouleau, ne produisent qu'une ivresse momentanée ; mais une variété de liqueurs sucrées offre aux Russes des poisons habituels.

Les bains publics sont ordinairement établis dans de mauvaises maisons de bois, situées, autant qu'il est possible, près d'une eau courante. Quelques bains sont précédés d'une chambre pour s'habiller et se déshabiller, et le plus souvent d'une cour où l'on a placé des banquettes. La chaleur ordinaire des chambres de bain est de 40 à 50 degrés centigrades; on peut l'augmenter bien davantage, en versant de l'eau, de cinq minutes en cinq minutes, sur les pierres du poêle. Quelquefois sur le dernier gradin la chaleur est de 44 degrés. Beaucoup de gens, au sortir de ces bains, se précipitent dans la rivière voisine, semblables aux jeunes Romains, qui se plongeaient dans un étang après l'exercice de la lutte ; d'autres se roulent dans la neige par un froid de 10 degrés et au delà.

Les dispositions du peuple russe à la gaieté bruyante, et son goût pour tout ce qui est parade, restent toujours les mêmes. Personne en Europe, pas même le Français, ne chante et ne danse autant que le Russe ; mais ses danses sont un peu licencieuses. Les jeux de gymnastique, et entre autres l'escarpolette, sont poussés à une grande perfection. Les montagnes russes, longtemps admirées de loin, ont été naturalisées en Europe : mais dans leur patrie elles conservent une supériorité incomparable ; la course, mieux assurée sur la glace, est aussi plus rapide. Un exercice plus dangereux, c'est de descendre la montagne en patins. Ce spectacle effraie réellement ceux qui n'ont pas vu les patineurs norvégiens; ceux-ci ont beaucoup plus d'adresse, et font des voyages très-longs sur des patins, sans le moindre accident. Les montagnes de glace à Pétersbourg et à Moskou sont très-multipliées pendant le carnaval; elles sont entourées de boutiques, où l'on vend du café et des liqueurs, où l'on joue des farces, où l'on donne à manger, et surtout à boire, et devant lesquelles les Russes dansent en plein air, à un froid de 18 à 25 degrés quelquefois.

Naturellement imitateur, le paysan russe est encore forcé, dans beaucoup d'endroits, à tout faire par lui-même : charrues, voitures, ustensiles

de toute espèce, souliers, bottes, bonnets, étoffes de laine et de toile, bas et gants, tout est le produit de l'industrie domestique et particulière dans la plupart des gouvernements de la Russie centrale. Les seigneurs savent profiter de cette aptitude mécanique du peuple; ils disent à l'un : sois maçon ; à l'autre, tu seras tailleur ; à un troisième, fais-toi peintre ; et tout va, tout marche par le magnifique effet de la volonté souveraine, aidée du knout et du petit verre d'eau-de-vie.

Dans ce tableau général de la manière de vivre du peuple russe, que de nuances produites par les différences de l'état civil! Deux grandes divisions légales partagent le gros de la nation : les paysans libres et les serfs; mais les lois y ont encore introduit des nuances. Les *odnodvorzi*, ou possesseurs d'une métairie héréditaire, et qui achètent eux-mêmes des serfs sous un nom emprunté, mais qui par abus se sont vus exposés à être transportés arbitrairement d'une province à l'autre; les *poçadski,* ou fermiers libres, mais sans propriété foncière; les affranchis, qui en partie restent soumis à des corvées, à des services personnels, à des redevances, selon les contrats légaux qui leur ont été accordés : voilà les principales classes libres; leur aisance est variée comme leur industrie; nulle part ils n'éprouvent la misère. On peut ranger à côté d'eux les serfs de la couronne, subdivisés en serfs de l'Empire, des domaines, des économats, des postes ; ils ne font point de corvées, et payent l'*obrok* (capitation); selon les diverses déterminations légales, plus ou moins douces, mais fixes. Le sort des paysans attachés aux mines se rapproche beaucoup de celui des paysans de la couronne. Tous ils jouissent d'une existence physique tranquille et aisée, les besoins intellectuels leur sont peu connus, et la couronne les traite avec une indulgence paternelle. Mais ils peuvent redouter à chaque instant d'être cédés pour un temps à des particuliers, par des contrats qu'on nomme *arenda;* et, quoique des lois récentes déterminent les règles d'après lesquelles ils doivent être traités, l'arbitraire prévaut encore sur la loi. Le serf est exposé à des châtiments personnels souvent cruels; il ne travaille que pour les besoins du seigneur; ses filles sont livrées aux caprices libidineux des maîtres; et son sort, sous un seigneur avide et barbare, ressemble à celui du nègre. Il est vrai que l'humeur du maître peut aussi rendre leur condition douce et même heureuse.

Il est une classe de la nation russe dont nous dirons peu de chose, parce qne nous n'en savons presque rien : c'est la bourgeoisie vraiment moscovite. Peu de voyageurs étrangers fréquentent les familles bourgeoises; il est même plus facile d'être admis plus intimement dans les cercles frivoles

de la noblesse. Actifs, ardents au gain, sobres dans leur intérieur, les bourgeois russes de toutes les classes conservent les mœurs domestiques sévères qu'ils ont apprises, il y a bien des siècles, des Arméniens, des Chinois et des habitants des villes hanséatiques; même assiduité au travail, mêmes soins minutieux dans les comptes; mais une éducation resserrée dans des bornes plus étroites, une activité infatigable pour les affaires commerciales, nulle idée politique ni morale. Par leurs habitations, leur nourriture et leurs vêtements, ils ressemblaient, il y a peu d'années, aux paysans aisés, et la seule différence était un beau cafetan à pelisse et l'usage habituel du thé, surtout parmi les dames, qui se distinguent par leur embonpoint et la blancheur de leur peau. A l'époque des grandes fêtes, on voit les femmes des négociants de Moscou se promener en *droschki,* étalant sur elles des richesses qui ont frappé d'étonnement même un voyageur anglais: leurs bonnets sont chargés de cordons de perles fines; elles portent les blus beaux châles turcs et persans, ainsi que des boucles d'oreilles de diamants. Avec le châle, tombant en plis légers jusqu'aux pieds, ou sans ce vêtement asiatique, avec le féredja en dentelles fines, le costume des dames bourgeoises de Moscou réunit un caractère national à beaucoup de grâce et de goût. Les voyageurs anciens et modernes ont accumulé des traits satiriques sur la mauvaise foi et les fraudes insignes des négociants russes; mais nous nous garderons bien d'ajouter entièrement foi à leurs rapports, que rien ne nous a paru justifier.

C'est du milieu des paysans et des bourgeois que sortent les ecclésiastiques; aussi les voyageurs accablent-ils les popes du reproche d'ignorance, d'ivrognerie et de bassesse. Ces reproches sont en partie exagérés, en partie mal appliqués. Les habitudes de l'Église grecque favorisent sans doute l'ignorance et la superstition; mais les mœurs du clergé ont plusieurs côtés estimables.

Le clergé russe est un ordre tout à fait différent du clergé dans les États catholiques; il est même essentiellement différent du clergé protestant. C'est une position sociale toute particulière et très-digne d'attention. Le mariage est non-seulement permis aux prêtres, mais il leur est ordonné par la discipline de l'Église, comme une condition *sine quâ non*. L'Église russe prend dans le sens vrai et littéral le fameux passage de saint Paul, que l'Église romaine interprète avec plus ou moins d'art. Aucun prêtre russe ne peut recevoir l'ordination s'il ne vit actuellement en mariage. Il ne peut épouser une veuve ni une personne qui aurait commis quelque faute notoire. Lorsque sa femme meurt, il est obligé d'offrir sa démission; son

évêque peut, dans des cas très-rares, l'autoriser à continuer ses fonctions; mais régulièrement il doit les cesser. Le prêtre séculier, ainsi privé de sa cure, entre ordinairement dans un couvent en qualité de *hiéro-monaque*, c'est dans ces retraites austères qu'on choisit les évêques et les archevêques. Les prêtres ou popes, très-respectés, vénérés même du peuple des campagnes dans l'exercice de leur ministère, y exercent une influence d'autant plus importante qu'eux seuls lisent quelquefois les journaux littéraires et scientifiques publiés en Russie; et, par conséquent, c'est par eux seuls que des idées nouvelles peuvent pénétrer dans la masse de ce peuple. Comme pères de famille, les popes ont des intérêts mondains auxquels le clergé catholique (d'après l'esprit de son institution) doit rester étranger. De l'autre côté, le mélange avec un clergé monacal imprime même au clergé séculier un caractère plus sacré aux yeux du peuple. Les mœurs patriarcales de plus d'un archevêque sont citées comme un modèle de simplicité et d'austérité. L'ambition du haut clergé russe le porte à acquérir des talents et des lumières, et il trouve des imitateurs dans les rangs inférieurs. La plus grande partie de cette classe est déjà loin du tableau qu'en tracent d'anciens voyageurs, et elle s'améliore de jour en jour.

Parlerai-je des mœurs de la noblesse russe? Que de traits humiliants, que d'anecdotes scandaleuses, quelle masse de jugements défavorables les voyageurs anciens et modernes n'ont-ils pas accumulés contre cette classe! Tous repètent si exactement les mêmes horreurs, qu'un écrivain honnête se sent involontairement entraîné à des doutes, surtout en remarquant leurs contradictions frappantes. L'un accuse les nobles russes « d'être des filous et des escrocs, » l'autre se moque de « leur crédulité et de leur simplicité; celui ci voit dans leurs mœurs « de la férocité scythique, » l'autre y retrouve « de la bassesse napolitaine; » et de tous ces contrastes il se forme un tableau hideux, mais auquel il manque de la vraisemblance. On peut rapporter les vices de la nation russe à deux causes : elle vit sous un joug despotique, et elle-même exerce ce despotisme et un pouvoir arbitraire; la noblesse est à la merci de l'Empereur, et elle-même exerce sur les serfs un pouvoir absolu. De là une insouciance naturelle qui jette le noble dans l'abus de tous les plaisirs, et l'esclave dans celui de tous les vices.

La noblesse russe, objet de tant de préventions injustes, saura s'en justifier. Déjà tout ce qu'on dit de la manière de vivre des Russes, de leur passion pour le gros jeu, de leur conversation frivole et aride, de leur habitude de passer le jour à dormir, a cessé d'être vrai à l'égard de tous ceux

qui ont pu se procurer de plus utiles occupations; déjà même les nobles qui ne sortent pas de leur province ont renoncé aux habitudes brutales qu'on reprochait à quelques-uns d'entre eux; on ne les voit ni accabler leurs serfs de punitions aujourd'hui légalement défendues, ni se dégrader au niveau du peuple par une ivrognerie dégoûtante. Le beau sexe exerce de plus en plus une influence bienfaisante en épurant les plaisirs sociaux. Sans doute la danse et la toilette occupent un plus grand espace dans la vie d'une nation vive et sensuelle comme le sont les Slavons, que dans la vie contemplative d'un Allemand. L'hospitalité sans bornes des Russes est qualifiée de *barbare* par l'ingratitude des voyageurs; mais pour qui connait un peu le climat et les localités, elle prouve plus qu'une magnificence prodigue; elle est la preuve d'habitudes sociales et bienveillantes.

La noblesse russe est divisée par classes, au nombre de quatorze : elles sont toutes assimilées à un grade militaire; la quatorzième correspond au grade d'enseigne, et l'on remonte ainsi jusqu'au rang de feld-maréchal, qui forme la première. Les femmes ont le même rang que leurs maris, mais c'est une erreur de croire qu'à la cour les demoiselles d'honneur ont le rang de capitaine : elles ont le titre d'Excellence; elles jouissent de certains droits de préséance, mais sans aucune attribution de grade.

Nous avons remarqué avec étonnement en France la facilité, la grâce d'élocution des Russes dans un idiome étranger. L'étonnement cesse quand on a vu de près leur système d'éducation. Dès l'âge le plus tendre, les enfants entendent parler français. A peine sont-ils en état de se livrer à quelques études, qu'ils sont confiés à un *outchitel* (précepteur) français; c'est notre langue qui leur sert à exprimer leurs premières idées, c'est avec nos grands écrivains qu'elles se développent, et nécessairement elles en reçoivent une empreinte que rien ne saurait effacer. La langue russe, d'ailleurs, mélange agréable de douceur et de force, donne à l'organe de la parole une flexibilité qui lui permet de se familiariser promptement avec toutes les consonnances; aussi les Russes prononcent-ils sans difficulté l'allemand et l'anglais, qu'ils apprennent également dès l'enfance. Mais ces idiomes, qu'ils possèdent parfaitement, sont pour eux d'un usage moins habituel que le nôtre; c'est le luxe de l'instruction; la langue française est un besoin.

Les Slavons de Kiovie et ceux de Novgorod, répandus très-rapidement sur un immense espace, n'eurent pas le temps de former un grand nombre de dialectes. Du moins nous n'en connaissons pas d'autres avec précision que ceux qui ont pris le nom de ces deux villes, et plus tard celui de *veliki-*

rosse et de *malo-rosse;* ils ne diffèrent que par la prononciation et par quelques particularités grammaticales peu importantes. Le dialecte de Moscou s'est formé par l'adoucissement de celui de Novgorod, et est devenu la langue de la littérature russe, aujourd'hui enrichie d'un grand nombre d'ouvrages d'éloquence, de poésie et de morale, et qui chaque jour fait de très-grands progrès dans les sciences.

LIVRE CENT QUARANTE-SEPTIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Russie d'Europe. — Septième section. — Provinces lithuaniennes.

De tout l'Empire de Russie, il ne nous reste à décrire que les provinces ci-devant lithuaniennes ; elles forment une petite sphère à part ; leurs habitants constituaient, avec les *Pruczi* anciens, une branche des Wendes dont la religion et l'idiome offrent un caractère si particulier, qu'on les a longtemps pris pour une race distincte.

Occupons-nous ici de l'origine du *grand-duché de Lithuanie*. Les traditions lithuanienne et russe semblent se contredire, ou plutôt elles ne remontent l'une et l'autre qu'à une époque très-postérieure à celle de l'origine de ce peuple. Kwialowiez, l'historien des Lithuaniens, prétend que vers l'an 900 il aborda sur les côtes une colonie d'Italiens qui introduisirent dans ce pays une certaine civilisation, et en même temps cette foule de mots latins qui se font remarquer dans le langage lithuanien. Ces illustres fugitifs s'appelaient Palæmon Libo, Julien Dorsprungo, Prosper et César Colonna, Hector et Ursin Rosa. De ces familles italiennes sortirent plusieurs dynasties souveraines qui gouvernèrent la Lithuanie proprement dite et la Samogitie. L'un d'eux, Ziwibund, dévasta, en 1089, la Russie. Un siècle plus tard, un autre prince du même nom battit les Polonais. Enfin, en 1240, Ringold mourut souverain de la Lithuanie, de Mazovie, de la Podlésie, de la Czernigovie et d'autres provinces russes, de la Samogitie et de la Courlande. Selon les chroniques russes, les Lithuaniens étaient anciennement restreints dans la Courlande, la Samogitie, et dans un coin de terre assez étroit à l'est de cette dernière province; tout le reste de ce qui a composé dans la suite le grand-duché appartenait à la Russie.

Nestor, le plus ancien historien de la Russie, met *Littwa* au nombre des provinces de cet Empire, et *Poloçk* ou *Polotsk* dans celui des villes russes que le grand prince Oleg, en 907, affranchit d'un tribut qu'elles payaient aux « empereurs grecs. » Dans les dernières années du dixième siècle, *Poloçk* était la résidence du prince Rogvold, dont la fille Rogneda fut recherchée en mariage par le grand prince de Russie Vladimir le Grand. Cette princesse n'ayant pas voulu y consentir, Vladimir fit la guerre à son père, s'empara de sa capitale, le tua lui et ses deux fils, et se trouva maître de Rogneda. Il en eut plusieurs enfants; ensuite il se sépara d'elle, mais auparavant il fit bâtir Poloçk, où il la renvoya avec son fils aîné Isaslav, en lui cédant et la ville et les pays qui en dépendaient, comme une principauté à part, qui avait Poloçk pour capitale, et comprenait toute la Lithuanie jusqu'à la rivière de Niemen ou Memel, et une grande partie de la Livonie. Isaslav et ses descendants la possédèrent jusqu'à l'extinction de la race dans le treizième siècle, où se forma le grand-duché de Lithuanie, dont Ringold prit le premier titre, en 1236. Les annales généalogiques de Russie (Rodoslovie) font descendre ce Ringold des anciens princes de Poloçk, mais elles n'en fournissent pas de preuves. Les grands-ducs de Lithuanie se rendirent dans la suite maîtres de Poloçk et de toutes les villes russes de cette contrée.

Quoi qu'il en soit de ces faits obscurs, les deux traditions deviennent d'accord depuis l'époque où le grand-duc Ringold étendait au loin la puissance et la gloire des Lithuaniens.

Vers la fin du treizième siècle, Vittenes, originaire de la Samogitie, après diverses révolutions, obtint le titre de grand-duc, et laissa le gouvernement à son fils et successeur Gedemin, qui bâtit Vilna, dont il fit sa résidence. Il vainquit Stanislas, grand prince de Russie, auprès de Kief; et s'étant rendu maître de cette capitale, il fut, selon Nestor, nommé grand prince de Russie. Jabellon, son petit-fils, connu sous le nom de Jagellon, offrit sa main à Hedvige, déjà couronnée reine et fille unique de Louis, roi de Pologne et de Hongrie; Jagellon s'engagea en même temps à embrasser le christianisme avec tout son peuple, à réunir la Lithuanie à la Pologne, et à reconquérir les provinces démembrées de la couronne. Des offres si généreuses durent plaire aux Polonais; ils envoyèrent une ambassade solennelle au grand-duc. Jagellon vint à Cracovie, en 1386, fut baptisé et nommé Vladislas, et, après son mariage avec Hedvige, il fut également couronné roi. L'année suivante, ce prince retourna en Lithuanie, y abolit les anciennes superstitions, fit convertir plusieurs milliers de ses sujets à la

religion chrétienne, fonda l'évêché de Vilna, et régla la discipline ecclésiastique. En 1392, il fit grand-duc de Lithuanie son cousin Alexandre, ou Vitold, mais sans préjudice à la réunion de cette province avec la Pologne, et en s'en réservant la souveraineté. En 1401, cette réunion fut confirmée par un acte formel, dressé dans une diète provinciale à Vilna. En 1408, le grand-duc enleva la Samogitie à l'ordre Teutonique. Dans une autre diète provinciale, tenue en 1413 dans la petite ville de Horodlo, les Lithuaniens furent déclarés égaux aux Polonais, à l'égard des charges et des lois; beaucoup de familles lithuaniennes s'allièrent par des mariages à des familles polonaises; enfin les armes des deux nations furent réunies. On y régla encore que les Lithuaniens recevraient leur grand-duc de la main du roi de Pologne, et que ce dernier venant à mourir sans enfants ni descendants habiles à lui succéder, les Polonais n'éliraient un nouveau roi que conjointement avec les Lithuaniens. L'alliance conclue en 1413 fut renouvelée en 1499, et on y ajouta, par forme d'éclaircissement, que les Lithuaniens n'éliraient point leur grand-duc sans l'agrément des Polonais, ni les Polonais leur roi sans le concours des Lithuaniens. En 1561, les chevaliers porte-glaives se soumirent, eux et la partie qui leur restait encore de la Livonie, à la domination du roi de Pologne, comme grand-duc de Lithuanie; le nouveau duc de Courlande en devint également feudataire. En 1569, les Polonais et les Lithuaniens tinrent à Lublin une diète, où le grand-duché fut réuni au royaume de Pologne, de manière qu'ils ne fissent plus ensemble qu'un même corps, soumis à un seul prince qui devait être élu conjointement par les deux nations, sous le double titre de roi de Pologne et de grand-duc de Lithuanie. On y convint aussi que les deux peuples auraient le même sénat, la même chambre pour leurs nonces ou députés; qu'enfin les alliances, les troupes auxiliaires et toutes choses seraient communes entre eux. Dans les lois de 1673, 1677 et 1685, il fut réglé que chaque troisième diète se tiendrait en Lithuanie, à Grodno; on excepta cependant de cette règle les diètes de convocation, d'élection et de couronnement. En 1697, les lois polonaises et lithuaniennes reçurent une force et une autorité égales.

Ce n'est que par une semblable suite de tentatives que les grands princes de la dynastie jagellonique achevèrent l'ouvrage de cette réunion entre deux nations également fières, également intraitables. Mais la Lithuanie, incorporée à la Pologne, conserva toujours un caractère étranger; la noblesse seule prit les mœurs et l'idiome polonais; le gros de la nation garda son langage très-distinct, surtout dans la Samogitie, où de plus le paysan resta

libre de sa personne. Dans les woïwodats de Vitebsk, de Mohilef, de Meislaw, de Minsk, de Novogrodek et de Brzesc, formant la *Russie lithuanienne*, les paysans conservent encore la langue rousniaque et la religion grecque. Aussi les divers partages de la Pologne trouvèrent en partie le peuple de ces provinces très-disposé à se séparer d'un corps de nation avec lequel il ne s'était pas encore identifié; on le vit également refuser de participer à l'insurrection de 1812 en faveur de la France. Cependant celle de 1830 les trouva dans des dispositions plus favorables à la Pologne.

Les divisions officielles, à l'exception de Vitebsk déjà décrit, sont : 1° le gouvernement de *Mohilef*, comprenant le sud de la *Russie-Blanche*; 2° le gouvernement de *Minsk*, embrassant l'ouest de la Russie-Blanche, le sud-est de la *Russie-Noire*, et la majeure partie de la *Polésie*, ou la woïwodie de *Brzesc*; 3° le gouvernement de *Grodno*, contenant le reste de la Polésie et de la Russie-Noire avec le sud de la Lithuanie ou de la woïwodie de *Troki*; 4° le district de *Bialystok* ou l'ancienne *Podlachie*; 5° le gouvernement de *Vilna*, ou le nord de la Lithuanie et la Samogitie.

Il y a si peu d'objets intéressants dans ces gouvernements, hormi les peuples, que nous prendrons pour base de notre coup d'œil les anciennes provinces et les différences nationales. La *Samogitie*, appelée *Szamaïte* ou *pays bas* par les indigènes, et *Zmudz* en Polonais, est une petite contrée couverte de bois, qui comprend la partie septentrionale de la Lithuanie, et qui est enclavée dans le gouvernement de Wilna ou Vilna. Les anciens Polonais l'appelaient *Jmoud*. Elle est comprise entre la mer Baltique, la Courlande, la Lithuanie proprement dite et le Niemen. Le terrain, composé principalement d'argile, donne d'immenses récoltes de lin et de chanvre. Nulle part ces deux plantes ne prennent un plus grand accroissement. Les abeilles, qui fourmillent dans toutes les forêts, y produisent le miel le plus doux et la cire la plus blanche que l'on connaisse. Les élans et les *aurochs* (*urus*) y erraient autrefois par troupes; il y a encore assez et trop d'ours, de loups et d'autres animaux sauvages. Les grandes couleuvres qu'on trouve dans les forêts étaient adorées par les anciens Samogitiens, et l'on croit qu'il reste encore quelques traces de cette superstition.

Les Samogitiens n'ont que de petits chevaux, et leurs bœufs ne sont pas non plus d'une grande taille; mais ces animaux sont robustes et en grand nombre. Les cultivateurs s'obstinent à se servir d'une charrue, ou plutôt d'un araire, entièrement composé de bois; ils prétendaient même autrefois qu'une charrue munie de fer porterait malheur à leurs terres. Aussi

manquent-ils souvent de blés, et sont-ils réduits à manger des raves qui deviennent ici d'une grosseur énorme. Ils ne commencent guère les semailles que trois semaines après la Pentecôte; mais les très-fortes chaleurs de l'été font mûrir les grains en six ou sept semaines.

Les villes de Samogitie méritent à peine d'être nommées. Les plus grandes, telles que *Miednıki* ou *Midnik*, appelée aussi *Worny* et *Roissény* ou *Rossiéna*, n'ont guère que 1,500 à 2,500 habitants. *Kieydany* seule, chef-lieu d'une principauté des Radziwill, en compte 4,000. La première était autrefois la capitale de la Samogitie; elle est encore la résidence d'un évêque catholique qui prend le titre d'évêque de Samogitie. Les habitations des Samogitiens sont des cabanes plus longues que larges, construites avec des troncs d'arbres unis ensemble par de la mousse, de l'écorce ou de la paille. Le toit se termine en une seule pointe, qui, par une ouverture, laisse échapper la fumée. Le feu est placé au milieu de cette demeure étroite : les hommes et les femmes en occupent une des extrémités; l'autre est laissée aux bœufs, chevaux, porcs, chèvres, brebis et chiens. Quelquefois l'aimable familiarité qu'un long voisinage inspire, enhardit ces animaux à venir manger dans la marmite réservée aux habitants bipèdes. La même simplicité règne dans l'habillement, la chaussure, les ustensiles et les voitures de ce peuple. Leurs souliers sont faits de l'écorce des arbres; leurs charrettes sont sans le moindre clou de fer, et comme ils n'en graissent pas les essieux, on entend de loin l'arrivée d'une charrette par l'espèce de cri aigu qui résulte du frottement du bois.

Il semble y avoir deux races d'hommes en Samogitie : une de haute stature, qui descend des Goths ou des Wendes, qui ont occupé ces contrées à des époques très-anciennes; l'autre, petite et trapue, mais dure et robuste comme les Lettoniens. Les jeunes filles, en Samogitie, ne se marient qu'entre vingt-quatre et trente ans, tandis que dans la Russie-Blanche lithuanienne elles sont nubiles à dix ans et même plus tôt si nous voulons en croire un ancien voyageur. Les Samogitiennes et les Lithuaniennes sont aussi chastes, dit-on, que les Russes le sont peu. Elles portaient jadis une petite clochette pour avertir les parents de leur sortie et de l'endroit où elles se trouvaient. Les cérémonies pour les mariages usitées jadis en Samogitie, en Courlande, en Lithuanie et chez les anciens Prussiens, offrent des traits de ressemblance avec les usages des Grecs et des Romains. La future épouse est, en apparence, enlevée par force de la maison paternelle, non pas par le prétendu, mais par deux de ses amis. Au jour des noces, on conduit la nouvelle épousée trois fois autour du foyer de la mai-

son de l'époux ; on lui lave les pieds, et de la même eau on asperge les meubles, le lit nuptial et tous les conviés ; puis on lui met du miel sur les lèvres, sans doute pour l'inviter à ne pas trop quereller son mari ; on lui couvre les yeux d'un voile nuptial, et on la mène près de chaque porte de la maison ; elle y frappe du pied droit, et au même instant on répand autour d'elle du froment, du seigle, de l'avoine, de l'orge, des pois, des fèves et des pavots. Celui qui répand ces signes d'abondance dit, en s'adressant à l'épousée : « Si tu restes fidèle à la religion et prends soin de ton ménage, « il ne te manquera rien. » Ces mots dits, on lui ôte le voile, et on la fait asseoir à la table du festin. Le soir, les jeunes filles lui coupent adroitement la chevelure pendant qu'elle danse, et la conduisent au lit nuptial en la battant.

Par leur longue résistance aux chevaliers Teutoniques, les Samogitiens ont mérité de conserver la liberté personnelle. Ils n'adoptèrent le christianisme qu'avec beaucoup de répugnance, et ils ont continué, jusque dans le seizième siècle, de mêler aux rites chrétiens plusieurs restes de leur ancien culte païen.

La *Lithuanie* proprement dite, en polonais *Litwa,* est un pays très-plat, généralement sablonneux et coupé de vastes marais ou tourbières. On trouve dans ces tourbières une ocre ferrugineuse qui donne 40 pour 100 d'un assez bon fer. On y trouve aussi des pyrites ou du fer sulfuré, et beaucoup de pétrifications en agate noire, toutes ressemblantes à des racines de pin. Dans les terrains sablonneux, on rencontre partout des granits rouges ou gris, en gros et petits blocs, ainsi que des *pouddings* ou masses conglomérées de diverses espèces de roches, contenant des cristaux de quartz blancs, rouges, et d'autres couleurs imitant les pierres-gemmes. Il s'y trouve beaucoup de débris de corps organisés marins, tels que des madrépores, et ce corail si rare, dit de Gottland. Enfin, on y découvre de très-gros morceaux d'ambre jaune.

Le climat de la Lithuanie, essentiellement humide, est assujetti à de fortes chaleurs et à des froids extrêmes, mais peu durables. Ce fut une semblable invasion de l'hiver qui, en trois ou quatre jours, détruisit l'armée française, épuisée par de glorieux combats, par l'incendie de Moscou et par des privations de toute nature. Le pays est encore couvert d'immenses forêts, où les ours, les loups, les sangliers, les canards et les gelinottes se trouvent par milliers. Les *urus* paraissent non-seulement diminuer en nombre, mais même dégénérer en grandeur et en force. Les arbres les plus communs sont le pin résineux, le chêne commun et l'orme. On en

tire une immense quantité de potasse. Le miel s'y recueille en très-grande abondance; on en fait des boissons agréables, comme l'hydromel et le *lipiecz-maliniecz*. Les pâturages sont excellents, le bétail de meilleure race qu'en Russie; les brebis ont la laine assez fine. Il y a beaucoup de terrains propres à la culture des céréales: le seigle, l'orge, le froment, l'avoine et le blé sarrasin, s'y récoltent en quantité prodigieuse. Telles sont les richesses naturelles de cette province; mais l'activité des habitants ne répond guère à la libéralité de la nature. Les meilleures terres restent en friche; le foin se gâte dans les prairies, et, par la négligence des gardiens, des forêts entières sont consumées par des incendies. Les juifs se sont attachés à cette province d'une manière impitoyable; voilà peut-être pourquoi l'argent y est à un intérêt très élevé, tandis que tous les objets de consommation y sont à bon marché: ils y exercent toutes les branches du commerce; ils achètent même la récolte encore en herbe; mais avec toute leur industrie ils restent pauvres à cause de leur grand nombre : sur 900,000 habitants du gouvernement de Vilna, il y a près de 70,000 juifs; ils vivent sous la juridiction de leurs propres *kahals* ou tribunaux.

Un grand obstacle au commerce de la Lithuanie, c'est que le *Niemen* ou *Nieman*, appelé *Memel* par les Prussiens, le fleuve le plus considérable du pays, fleuve profond, tranquille et navigable, a son embouchure sur un territoire étranger, de sorte que les exportations sont soumises à des droits gênants. La *Vilia* ou *Viliia*, en lithuanien *Neris*, seconde rivière, se jette dans le Niemen. La *Sczara* et la *Dubissa* sont deux autres rivières considérables qui grossissent le même fleuve. Une petite rivière de 25 à 30 lieues de cours s'y jette aussi sous le nom de *Bérésina*. Mais la rivière de ce nom, célèbre par le désastreux passage des Français pendant leur retraite de Moscou, va se jeter dans le Dnieper après un cours de 85 lieues.

La noblesse, ci-devant polonaise, compte quelques grandes et puissantes familles, les Radziwil, les Sapieha, les Oginski, les Paç, originaires de Toscane; leurs palais isolés sont semés au milieu de cabanes misérables. Les paysans lithuaniens ressemblent pour leur manière de vivre aux Samogitiens, ou plutôt c'est le même peuple sous des noms différents; seulement les premiers se sont plus mêlés avec les peuples proprement slavons.

Les paysans de la Lithuanie se couvrent d'une grossière chemise, d'un caleçon et d'un manteau de laine, quelquefois simplement d'une peau de mouton. Leurs souliers sont faits d'écorce d'arbre; leurs charrettes sont entièrement de bois d'orme, sans un morceau de fer, et même les brides et

les harnais de leurs chevaux sont souvent faits avec les branches d'arbres les plus flexibles.

La langue lithuanienne, en usage spécialement dans les anciens palatinats de Vilna, de Troki et de Grodno, dans la Samogitie et dans la partie de la Prusse orientale, depuis Memel jusqu'à Gumbinnen et à Insterbourg, est un monument historique fort curieux. Cet idiome était probablement une très-ancienne forme du slavon, rapproché à quelques égards du gothique ; nous l'appellerons le *proto-wende*, pour le distinguer du wende introduit sur les bords de l'Oder et de l'Elbe au dixième siècle, par les peuples slaves. Elle nous paraît présenter les racines slaves sous des formes plus simples, plus mélodieuses, débarrassées des sons sifflants et des consonnes accumulées du polonais, terminées par des finales douces et sonores, à la manière du grec et du latin ; elle offre à côté de ce fond particulier une masse considérable de racines que l'on peut regarder comme gothiques ou scandinaves, puisqu'elles s'y rapportent immédiatement, mais qui peut-être ne tiennent qu'à la souche commune de toutes les langues dites indo-germaniques, et qui, dans l'une et l'autre hypothèse, fournissent des points de comparaison très-instructifs, surtout avec l'islandais et avec le mésogothique d'Ulphilas. Telle est cette langue mémorable, considérée sous le rapport de ses éléments mêmes. Ses formes grammaticales excitent encore une curiosité non moins vive ; elles reproduisent une image des articles et des déclinaisons de la langue grecque, une partie des conjugaisons des langues slavonnes, et plusieurs particularités du pronom russe ; elle a la même facilité à former des mots composés, des diminutifs et des *verba prægnantia*. Sa mélodie la rend aussi propre que le russe à la poésie, dans laquelle elle imite facilement les mètres des anciens.

Jetons un coup d'œil sur les villes de cette province. La capitale est *Vilna* ou *Wilna*, en polonais *Wilno*, au confluent de la rivière Vilia et de la Vilenka. C'est une ville très-grande, surtout en y comprenant ses faubourgs. Ils sont bâtis partie en bois et partie en briques et s'étendent au loin. Le dernier est situé dans une position délicieuse. On y remarque la magnifique église de Saint-Pierre, fondée par la famille des Paç. La population s'élève à 55,000 habitants parmi lesquels se trouvent 25,000 juifs. La ville est entourée de monticules qui rendent sa position très-pittoresque. Elle est le chef-lieu du gouvernement de *Vilna*. On y trouve une mosquée, une synagogue, trois églises russes, une luthérienne, une calviniste et trente-deux catholiques. Toutes ces sectes vivent en paix entre elles ; le commerce y absorbe l'attention des habitants. Sa célèbre université fondée

en 1587, a été transférée à Kief, en 1833, par l'empereur Nicolas. Il ne reste plus à Vilna qu'un seminaire théologique pour les Grecs et une académie médico-chirurgicale, à laquelle sont affectés le jardin botanique et les autres collections de l'ancienne université.

On garde dans la cathédrale dédiée à saint Stanislas un trésor considérable. La belle chapelle en marbre de Saint-Casimir renferme le tombeau en argent de ce personnage révéré : il pèse 1,650 kilogrammes. L'hôtel de ville au centre de Vilna passe pour un monument magnifique. Depuis 1820 les embellissements deviennent de plus en plus fréquents dans cette ville. Les établissements d'instruction et de bienfaisance y sont entretenus avec beaucoup de soins. Elle est appelée à une grande importance commerciale, comme station intermédiaire du chemin de fer de Pétersbourg à Varsovie.

En sortant de Vilna, nous pouvons voir au sud-est la petite ville ou plutôt le bourg d'*Oszmiana,* où, pendant la retraite de Moscou, Napoléon fut sur le point d'être pris par les Cosaques. *Kiernov*, sur la Vilia, fut, avant Vilna, la capitale de la Lithuanie. *Smorgoni* ou *Smorgonié* est connue par son académie des ours. Ce fut en cet endroit que, pendant la retraite de Moscou, Napoléon quitta l'armée pour rentrer en France.

On doit encore remarquer *Kovno,* ville de 3,000 âmes, située au confluent de la Vilia et du Niemen ; elle commerce en blé, en lin, en miel et en hydromel ; *Troki*, près du marais de Bressule, qui ne gèle jamais, ville qui depuis qu'elle a été brûlée par les Russes en 1655, porte le nom de *Nouveau Troki*, et qui possède une image de la Vierge qui y attire un grand nombre de pèlerins. Le *Vieux-Troki* n'est qu'un village. A l'extrémité nord-est du gouvernement de Vilna, la ville de *Braçlav* ou *Braslaf,* sur les frontières de la Sémigalle, a un château qui passait anciennement pour une forteresse. Le mont appelé *Friedensberg* (montagne de paix), est situé à un mille et demi de Kovno, dans une forêt au bord de la Vilia : il y a sur son sommet un couvent occupé d'abord par les camaldules et aujourd'hui par les moines russes. Ce magnifique couvent a été construit en 1674 par Christophe Paç, grand chancelier de Lithuanie, descendant des Pazzi de Florence [1] ; le marbre y est prodigué ; les voûtes et la coupole de l'église sont ornées d'excellentes peintures à fresque et de tableaux originaux des plus grands maîtres.

[1] Voyez le *Tableau de la Pologne ancienne et moderne* par Malte-Brun, première édition en 1 vol in-8° ; deuxième édition, revue par M. Léonard Chodzko, en 2 vol. in-8°.

Dans la partie de la Lithuanie incorporée aujourd'hui à la nouvelle Prusse orientale, habite une peuplade de *Tatars* qui ont leur mosquée à *Viskupié.* La république de Pologne leur avait donné en propriété deux starosties de 10,000 florins de revenu chacune, et leur avait confirmé à perpétuité le libre exercice de leur culte.

La *Russie lithuanienne* comprenait une partie des conquêtes que les grands ducs de Lithuanie avaient faites sur les Russes dans les treizième et quatorzième siècles. Les palatinats de *Polotsk*, de *Vitebsk*, de *Mstislavl*, et de *Minsk*, composaient ce qu'on nommait *Russie-Blanche.* Le palatinat de *Novogrodek* s'appelait *Russie-Noire.* L'origine de ces dénominations n'est pas certaine : quelques auteurs assurent que les habitants de l'une de ces provinces s'habillent en blanc, tandis que ceux de l'autre donnent une préférence exclusive à la couleur noire. D'après cette étymologie, le nom de *Russie-Noire* aurait dû s'entendre de toutes les provinces connues sous le nom de Petite-Russie, Ukraine, Volhynie et Russie-Rouge. Selon une autre explication plus admissible, les mots *blanc* et *noir* sont ici employés comme dans les langues tatare, turque et autres, pour dénoter *libre* et *vassal* [1] ; la Russie-Noire aurait été la partie la plus anciennement conquise par les Lithuaniens, et les provinces comprises sous le nom de Russie-Blanche auraient conservé cette appellation, même après avoir subi le joug. D'autres encore expliquent ce nom, par des raisons physiques, telles que l'abondance des forêts, des neiges et autres circonstances semblables.

Quoi qu'il en soit, ces vastes provinces offrent en général des marais, et des forêts encore plus étendues que la Lithuanie. Le roi Sigismond Ier, dans sa marche sur Smolensk, fut obligé de construire 340 ponts ou chaussées de troncs d'arbres pendant l'espace de 24 lieues. L'état de ces contrées n'a que très-peu changé ; les voyageurs modernes évitent encore la route de Polotsk ; quant à celle de Smolensk à Minsk, voici le portrait qu'un auteur français en a tracé il y a quelques années : « Les routes sont dans le plus mauvais état : les villages, le peuple, tout offre ici le spectacle de la plus grande misère ; toutes les habitations, ou au moins la majeure partie, sont occupées par des juifs, dont la malpropreté ne peut être comparée à rien. Presque partout, hommes, femmes, enfants, bestiaux, volailles, tous sont sous le même toit ; nous avons été plusieurs fois forcé de nous arrêter et de partager l'unique appartement de la maison avec cette société nom-

[1] On nomme quelquefois l'empereur de Russie le *czar blanc.*

breuse et choisie. On trouve partout de l'eau-de-vie, quelquefois du vin, qui n'est pas exorbitamment cher, mais rien à manger absolument si ce n'est dans les villes, qui sont extrêmement rares; plusieurs sont décorées de ce nom, qui passeraient ailleurs pour de misérables villages. »

Les terres cultivées de la Russie-Blanche produisent en abondance du seigle, de l'orge, de l'avoine, un peu de froment, beaucoup de pois, de pois chiches et de navets. Le chanvre et le lin y viennent bien. Les forêts sont remplies d'excellents bois de construction, et peuplées d'ours, d'élans et d'autres animaux. Le poisson fourmille dans les nombreuses eaux stagnantes ou courantes. Malgré la rigueur du climat, les abeilles y fournissent beaucoup de miel et de cire.

Le peuple croupit dans une ignorance et une misère qui le rapprochent des sauvages. Un auteur moderne a vu des paysans de la Russie-Blanche arriver à Riga, couverts de peaux de mouton, et exténués par la faim, quoiqu'ils conduisissent des bateaux chargés de blés pour le compte de leurs seigneurs; ces pauvres esclaves couchaient sur le rivage, sous de vieux bateaux ou dans des cabanes construites de débris de planches liées ensemble avec de l'écorce; après avoir vendu leurs cargaisons et même leurs bateaux, ils s'en retournaient en chantant, aussi misérables qu'ils étaient venus, et rapportaient fidèlement à leurs seigneurs ou aux intendants de ces seigneurs de grandes sommes d'argent comptant, sans s'en approprier la moindre partie.

Les villes de ce pays sont en petit nombre; il n'y en a qu'une seule assez considérable, c'est *Moghilef*, ou *Mohilew*, chef-lieu d'un gouvernement et résidence du seul archevêque catholique romain que possède la Russie. On y remarque une grande place octogone entourée de beaux édifices; elle compte 25,000 habitants; sa situation sur le Dnieper et ses fabriques de cuir la rendent très-commerçante; elle est remplie de juifs, et partage avec Vitebsk le commerce de la Russie-Blanche. L'une de ces villes commerce avec Riga, l'autre avec Kherson et Odessa; leurs communications ont été rendues plus faciles par le canal de la Bérésina, qui unit la rivière de ce nom, l'un des affluents du Dnieper, avec la Dvina, et par conséquent la mer Baltique avec la mer Noire. Moghilef est désignée comme le quartier général central de l'armée russe dite *de l'ouest*. On y remarque un bel établissement d'instruction appelé gymnase, qui dépend de Pétersbourg. *Mstislavl*, avec 5,000 habitants, et *Doubrovna*, avec la même population, une grande manufacture d'étoffe et une d'horlogerie, se trouvent dans le même

gouvernement : il y demeure un reste de Finnois. A Ouschatky, près la ville de *Tcherikof,* aux environs de Mstislavl et de *Propaïsk,* une colonie de Moldaves ou de Valaques, rejetée dans ces régions par quelque événement inconnu, parle encore un valaque mêlé de mots slavons et lithuaniens.

Minsk, que l'on prononce *Minnsk,* chef-lieu d'un gouvernement, est, après Vilna, la ville la plus considérable de la Lithuanie. Sa population est évaluée à 22,000 individus, dont la plupart sont juifs ; on y compte 10 églises catholiques, parmi lesquelles la cathédrale présente un beau coup d'œil ; la salle de spectacle est grande et belle. « Le jour de la Saint-« Joseph, qui est celui où se règlent entre les nobles leurs affaires parti-« culières (*kontrakty*), attire à Minsk une réunion brillante ; on y vient « des environs et même de contrées éloignées. » C'est à *Borissof* ou *Borizow,* à 15 lieues de Minsk, que les voyageurs traversent la Bérésina. Ici nous voyons le village de *Studianka,* fameux par le passage de la Bérésina, où les débris de l'armée française s'ouvrirent une route étroite à travers les forces ennemies. *Bobrouisk,* sur la rive droite de la rivière, est depuis 1812 une forteresse redoutable.

Parmi les villes de la Russie-Noire, nous remarquerons *Slouck,* ou *Sloutsk,* chef-lieu d'un duché long de 50 lieues de France, et qui, après avoir eu ses ducs presque souverains, quoique feudataires, est venu à la maison de Radziwil, qui le possède. Cette maison considère le château et le duché de *Nieswitz* comme son lieu d'origine.

Les autres villes que nous citerons dans la Russie-Noire appartiennent au gouvernement de *Grodno. Slonim,* jadis capitale, avec ses 4,500 habitants, nous montre son ancien château, qui rappelle qu'on y tenait quelquefois la diète générale de Lithuanie. Sur la rive droite du Niemen, *Grodno,* jadis connue par son industrie, est tristement célèbre aux yeux des Polonais ; ce fut dans cette ville que les soldats russes forcèrent les députés de la Pologne à signer le traité de partage de 1793. Située en partie sur une montagne et en partie dans une vallée, elle est bâtie avec irrégularité. Ses rues présentent un mélange de maisons en pierre et de maisons en bois ; à l'exception de deux ou trois qui sont assez propres, les autres sont sales et sans pavés. On y voit encore le palais d'Auguste III, dans lequel Stanislas abdiqua en 1795, l'édifice de l'ancienne chancellerie, le palais Radziwil et celui du prince Sapieha. L'école de médecine est un bel établissement.

Au midi de la Russie-Noire s'étend l'ancienne province de *Polésie,* pays

dont le sol est en grande partie caché sous l'ombrage des forêts et sous l'eau des étangs, des marais et des rivières. C'est une contrée presque inaccessible pendant la plus grande partie de l'année. Les marais dont elle est inondée ressemblent à une mer, et c'est ce qui lui a fait donner le nom de *Polésie*. Le poisson y abonde ; on en exporte beaucoup de fer ; le miel n'y est pas moins abondant. Si l'on joignait la rivière de *Muchawieç* (Moughavietz), qui tombe dans le Boug, avec la *Pina*, qui se jette dans le Pripetz, par le moyen d'un canal qui ne serait pas long, on pourrait naviguer de la Vistule dans le Dnieper, et il en résulterait une communication entre la mer Baltique et la mer Noire qui serait d'un grand avantage pour le pays. Mais déjà le comte Oginski a réuni ces deux mers par un canal qui joint la *Szçzara* (Chtchara), rivière qui se jette dans le Niemen, au *Pripetz* (Pripeçz), qui tombe dans le Dnieper. Ce canal sert en même temps à dessécher les vastes marais du district de Pinsk. Il commence à huit milles polonais de la ville de Slonim dans la Szçzara, traverse le lac de *Svizniça*, et se termine dans la rivière de *Iasiolda*, qui tombe dans le Pripetz à sept milles de la ville de Pinsk ; ainsi la longueur est de huit milles, et tout cet espace se trouve sur les terres de la maison Oginski. Aujourd'hui ce canal s'est rempli de sable et ne sert plus maintenant au commerce, mais seulement au dessèchement des marais.

Brest, ou *Brzesc*, surnommée *Litevski*, ou de Lithuanie, pour la distinguer d'une ville de Pologne qui porte le même nom, est moins connue par son château fortifié, assis sur un rocher qui domine le Boug, que par son académie juive, fréquentée par les Israélites de toutes les contrées d'Europe. Elle est bâtie sur un terrain marécageux, entourée de murailles et défendue par un château situé sur un roc escarpé. Au nord de cette petite cité se trouve le domaine de *Sichnieviçze*, célèbre pour avoir vu naître l'immortel Kosciuszko.

C'est en s'enfonçant dans des marais plus considérables encore que ceux de Brzesc que l'on arrive à *Pinsk*, que l'on prononce *Pinnsk*, la meilleure ville de toute la Polésie. Elle n'a que 4,000 habitants, et fait partie du gouvernement de Minsk ; les juifs y ont une synagogue. Le cuir de Russie qui s'y fabrique passe pour le meilleur de toute la Pologne.

Le vaste Empire de Russie se termine à l'ouest par la province de *Bialystok*, qui répond en partie à l'ancienne *Podlakhie* ou *Podlaquie*, pays fertile en blé, et, dans le moyen âge, siége du peuple des *Iatwinges*, ou *Iadzwingues*, que l'on considère, peut-être à tort, comme une branche des Jazyges. Ce pays, jadis hérissé de forêts immenses, est encore assez boisé pour fournir

d'excellent bois de construction ; ses pâturages nourrissent de beaux bestiaux et de très-bons chevaux. Le sol livré à la culture est léger, sablonneux et cependant fertile ; on y exploite de la pierre à chaux, de l'argile et de la pierre à bâtir ; les habitants fabriquent des toiles et des cuirs. Trop peu considérable pour former un gouvernement, ce pays conserve le titre de province ; on y compte 30 villes, 3 bourgs et plus de 500 villages. La ville de *Bialystok*, ornée d'un élégant château et de jolies maisons, est la ville la plus moderne entre Varsovie et Pétersbourg ; elle compte 10,000 habitants. Les habitations y sont presque toutes en bois ; mais les rues sont larges et régulières.

LIVRE CENT QUARANTE-HUITIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Suite de la Description de la Russie. — Coup d'œil sur l'origine et l'agrandissement de l'Empire de Russie. — Superficie, population et division de l'Empire. — Gouvernement, administration. — Forces militaires. — Tableaux statistiques.

Nous allons maintenant examiner rapidement comment l'Empire russe est parvenu à réunir sous son sceptre une moitié de l'Europe et le tiers de l'Asie.

Les agrandissements de la Russie, quoi qu'en aient dit les historiens ordinaires, n'ont rien de subit, de moderne, d'éphémère ; c'est l'ouvrage des siècles et de la nature ; sa grandeur commence dans les ténèbres qui enveloppent les origines de la race slavonne ; cette race se multipliait sur les monts Carpathes dans des temps aussi reculés que ceux qui virent les Grecs, encore sauvages, s'assembler aux sons de la lyre d'Orphée. Cette immense population slave, née dans les forêts de la Sarmatie, presque à l'insu des Grecs et des Romains, paraît enfin, aux yeux de l'Europe méridionale, sous les drapeaux des Goths, ses maîtres, sous l'étendard des Huns, ses conquérants ; elle prend une grande part à toutes les migrations

des peuples longtemps avant d'être nommée par l'histoire. Bientôt, affranchis de ce double joug, les Slavons ou Slovènes (*Slovenis*) se montrent sous leur propre nom, jusqu'alors ignoré. Depuis l'Elbe jusqu'au Borysthène, ils forment une masse de peuplades presque homogènes ; quelques-unes de ces branches se multiplient sur leur sol natal ou sont comprimées par la race germanique ; mais la branche la plus orientale, celle des Antes ou des Russes, s'étend sans cesse vers l'Orient, où elle se fortifie des restes des anciens *Roxolani ;* elle envahit les forêts incultes habitées par les Finnois et d'autres restes des nations scythiques ; elle fonde *Slavensk,* Kief, Novgorod, Sousdal, Vladimir, Moscou ; elle peuple et cultive toutes les fertiles plaines, jusqu'au Don et au Volga. Mais c'était d'abord une impulsion étrangère qui les poussait dans la carrière des conquêtes, et ce fut le génie audacieux des Varègues-Scandinaves qui révéla aux Slavons-Russes la grandeur de leurs destinées.

Depuis on ne sait combien de siècles, la Scandinavie, agitée par de petites guerres intérieures, ne cessait d'envoyer au-dehors de petites colonies guerrières, moins redoutables par le nombre que par l'audace et les habitudes guerrières. C'étaient les aventuriers les plus hardis qui, proscrits à cause des crimes ou des excès auxquels ils s'étaient livrés, venaient chercher un asile, ou plutôt un nouveau théâtre pour leurs exploits, dans les pays incultes du nord et de l'est de la Russie. Ils se réunissaient souvent sous la conduite de chefs dignes d'un semblable essaim ; c'étaient les jeunes princes, fils des souverains des petits royaumes dans lesquels la Scandinavie était divisée ; une querelle domestique, une poursuite amoureuse, un duel malheureux, les entraînaient souvent dans un exil plus ou moins lointain. De tels chefs, de tels soldats, ne s'arrêtaient devant aucun obstacle, et n'en trouvaient réellement pas dans les tribus slavonnes, nombreuses, mais sans organisation, sans pouvoir central, disséminées sur un vaste territoire. Les *Varègues* ou guerriers établirent donc aisément des trônes militaires à Holmgard-l'Ancienne, qui nous semble être Kholmogory, sur la Dvina ; à Holmgard-la-Nouvelle, qui est Novgorod ; à Aldeiguborg, sur le Ladoga ; à Izborsk, à Pleskow, à Polotsk, et probablement en bien d'autres endroits. Réunis sous ces chefs belliqueux, les Slaves orientaux, et plus particulièrement les Russes, apprirent à connaître leurs forces et à en régulariser l'usage. Armés de bonnes cuirasses et d'épées tranchantes, ils soumettaient sans peine les Slaves de l'intérieur, couverts d'un bouclier de bois. Leurs flottes de bateaux, trait caractéristique d'un peuple semi-scandinave, se précipitèrent sur Kief et Constantinople.

Arrêtés sur le Bosphore par l'épuisement de leurs armées, ils s'ouvrent de nouvelles routes sur le Volga et sur les grandes rivières qui en sont tributaires; ici, ce furent surtout les peuplades finnoises et hunniques qui subirent la loi des Varègues, successivement transformés en Russes, comme les Normands-Scandinaves l'avaient été en Normands-Français. Ce fut ainsi que, longtemps avant l'invasion des Tatars-Mongols, la nation russe forma déjà dans la Russie centrale un nombre de puissants royaumes, sous le titre modeste de *grands-duchés* ou de principautés, outre les républiques de Novgorod et de Pleskof.

L'invasion des asiatiques ressembla plutôt à une occupation militaire: elle n'opéra pas de métamorphoses nationales, seulement elle effaça les traces de la démocratie scandinave, et fonda des dynasties despotiques. Au sortir du vasselage tatar, la Russie n'eut qu'à se réunir de nouveau pour présenter promptement une masse très-considérable, et c'est toujours ce vrai peuple russe, depuis Lemberg, Halicz et Kiovie, jusqu'à Vologda et Voronèje, qui constitue le noyau de l'Empire.

Les rapides agrandissements de la Russie sous les deux Ivan ne sont pas tous dus à des conquêtes, mais plutôt à des reprises sur les Tatars: elles étaient faciles; car ce n'est ni le sol ni le nom du maître, c'est la fraternité de langue, de mœurs, d'institutions, qui fait les nations et les patries. La dernière reprise fut exercée de nos jours sur les Polonais, car l'Ukraine, la Podolie, la Volhynie, étaient d'anciennes contrées russes; et les Autrichiens savent bien que la Gallicie orientale n'est qu'un autre nom de la Russie-Rouge. C'est par des reprises que l'Empire russe a le plus gagné en population; ses conquêtes ne lui ont valu que du terrain.

Cette distinction entre le noyau de la nation russe, uni par la nature elle-même, et les conquêtes extérieures, successivement soumises à l'Empire, est la base de tout raisonnement politique sur la Russie.

Dans le noyau de la Russie, unité et centralité à un degré bien plus haut qu'en Allemagne, qu'en France; population assez compacte pour la nature du pays; industrie peu avancée, mais toute nationale.

Dans les conquêtes extérieures, diversité d'intérêts, défaut de population, peu de ressources naturelles, grands établissements d'industrie étrangère, esprit de colonie ou d'Etats vassaux.

Mais les conquêtes extérieures, toutes dans les convenances militaires, géographiques et commerciales de l'Empire, sont aussi toutes dominées par la masse centrale.

On peut d'ailleurs fixer par des chiffres la marche des agrandissements de l'Empire russe :

ÉPOQUES.	TERRAIN en milles carrés d'Allemagne.	POPULATION approximative.
Sous Ivan III Vassielievitch, en 1462.	18,200	6 000,000
A sa mort, en 1505. (Réunion de Novgorod, Permie, Tchernigof, Sévérie, etc.)	37,137	10,000,000
A la mort d'Ivan IV, en 1584. (Conquête de Kazan, d'Astrakhan, de la Sibérie.)	125,465	12,000,000
A la mort de Michel Ier, en 1645 (Conquêtes en Sibérie. Cessions à la Pologne.)	254,361	12,500 000
A l'avénement de Pierre Ier, en 1689. (Reprise de la Kiovie, etc.)	263,900	15,000,000
A la mort de Pierre Ier, en 1725. (Conquêtes sur la Baltique, en Perse, etc.)	273,815	20,000,000
A l'avénement de Catherine II, en 1763. (Conquêtes en Asie.)	319,538	25,000,000
A sa mort, en 1796. (Conquêtes sur les Turcs. Reprises et conquêtes en Pologne.)	325,810	36,000,000
A la mort d'Alexandre, en 1825. (Conquêtes en Pologne, Finlande, Moldavie et Perse.)	355,494	53,000,000
Sous le règne de Nicolas, de 1829 à 1850. (Conquêtes sur la Perse et sur la Turquie. Traités de 1828 et 1829. Provinces d'Erivan et d'Akhaltzikh.	359,310[1]	68,000,000

La superficie de l'Empire russe est donc en 1851 de 359,310 milles géographiques carrés, ou 998,062 lieues carrées, et sa population d'environ 68,000,000 d'habitants, répartis en Europe (62,088 000), en Asie (5,200,000), et en Amérique (61,000). Cet immense Empire se partage aujourd'hui en 53 *gouvernements,* subdivisés en districts. A ces grandes divisions, il faut ajouter le *royaume de Pologne,* divisé en 5 gouvernements; le *grand-duché de Finlande,* qui en compte 8; la province de *Bessarabie;* celle du *Caucase* et celle de *Iakoutsk;* les quatre districts gouvernementaux d'*Ismaïl,* d'*Odessa,* de *Tangarog* et de *Kertsch;* le pays des *Cosaques du Don, de l'Oural, de la mer d'Azof* et *de la mer Noire;* les districts administratifs d'*Okhostk* et du *Kamtchatka.* Il faudrait y ajouter encore les pays vassaux de nom ou de fait et des peuples réellement indépendants dans la région du *Caucase,* dans la *Sibérie,* sur les confins du Turkestan et en Amérique (les *Ossètes,* les *Abasses,* les *Mingreliens,* les les *Esquimaux,* les *Tchoukchis,* les *Kirghiz,* les *Koluches,* etc., etc.

Une seule volonté souveraine et légalement illimitée gouverne tous ces peuples d'origine, de mœurs, de religion, de langage différents, et plus particulièrement la Russie européenne. La qualification de *Samoderjetz,* que se donne le souverain, et qui est la traduction du mot *autocrator*

[1] M. Tegoborski, dans son livre des *Forces productives de la Russie,* évalue cette superficie totale à 367,000 milles géographiques carrés; et M. Arsénief, dans sa *Statistique générale,* à 367,200 milles géographiques carrés.

(autocrate), par lequel se désignaient les empereurs de Byzance, indique qu'il tient son autorité de Dieu seul. Chacun a le droit d'adresser directement des pétitions à l'empereur; elles sont transmises à une commission spéciale qui en fait un rapport, et qui adresse la réponse du souverain aux pétitionnaires.

Afin de ne pas changer au hasard les lois ni l'administration, trois grands corps ont été placés au sommet de l'échelle administrative.

Un conseil de l'Empire, présidé par l'empereur, délibère régulièrement sur toutes les affaires importantes, autres que celles de la politique extérieure, réservées au cabinet du souverain. Il se compose d'un nombre illimité de membres, parmi lesquels les ministres sont toujours compris; d'un secrétaire de l'Empire et d'un président. Il se divise en cinq sections ou départements : la législation, la guerre, les affaires civiles et religieuses, l'administration et les finances, les affaires de la Pologne.

Le premier corps de l'État, le sénat dirigeant, ou le tribunal suprême, est le gardien des lois et veille à leur exécution : il surveille la conduite et la gestion de tous les hauts fonctionnaires; il promulgue les édits et les lois rendus par l'empereur; il nomme à un grand nombre d'emplois; il juge souverainement toutes les causes, à l'exception d'un petit nombre de cas, où il a recours à la clémence du monarque. Le sénat est divisé en huit sections, dont trois résident à Moscou et cinq à Pétersbourg.

Le Saint-Synode, autorité suprême de l'Église grecque, présente à tous les emplois ecclésiastiques, surveille les droits de la religion nationale, mais seulement au nom de l'empereur. L'Église évangélique catholique a les mêmes droits dans la Finlande, l'Esthonie, la Livonie et la Courlande. Tous les autres cultes sont libres. Telle est l'organisation du pouvoir central.

L'Empire est principalement divisé en gouvernements; l'administration et la police de chacun d'eux appartiennent à des fonctionnaires civils et militaires, appelés gouverneurs, et à une régence. Une chambre des finances y correspond avec le ministre des finances et avec les receveurs des districts. La justice y est rendue par une cour civile et criminelle, dont une partie des membres est éligible, et par une cour d'appel, dont les membres sont inamovibles. Il y existe aussi un conseil de salubrité, un comité de bienfaisance, des consistoires grecs, catholiques ou protestants. Un maréchal de la noblesse, élu par celle-ci, préside à différentes époques une assemblée composée de députés élus par les nobles; il a sous ses ordres les maréchaux de districts.

Il faut mesurer le degré de liberté qui convient à un peuple d'après les besoins que les lumières de la civilisation y ont fait naître : la Russie ne doit donc point être placée, sous le rapport de l'organisation sociale, sur la même ligne que les États de l'Europe occidentale. Cependant on s'en fait une fausse idée lorsqu'on la représente livrée sans garantie à un régime de despotisme, d'esclavage et d'oppression. Le pays est divisé en cantons, comprenant environ 3,000 individus ; chaque canton se subdivise en communes. Dans chaque commune, il n'y a ni journaliers ni pauvres : chacun reçoit le morceau de terre qu'il doit cultiver. Les habitants de la commune s'assemblent à certaines époques pour élire un chef et deux députés, qui, avec le secrétaire, forment une régence chargée de surveiller tous les travaux, et exerçant une sorte de juridiction inférieure. Dans chaque village les habitants choisissent pour magistrat un des anciens, *staroste*, et en outre pour 10 habitants un *déçatnik*, qui est chargé de la petite police ; mais dans chaque canton, ils désignent 30 surveillants pour maintenir la police. Les redevances individuelles sont réparties par l'assemblée de la commune. Il y a des lois qui protègent les paysans contre l'oppression des seigneurs : l'exécution de ces lois est confiée au gouvernement et au maréchal de la noblesse, nommé dans chaque district.

La police et l'instruction des affaires sont du ressort des tribunaux de chaque district ; le juge de paix et les assesseurs qui exercent cette juridiction sont élus pour trois ans par la noblesse ; il y a aussi des assesseurs qui sont élus par les paysans. Le tribunal de district juge en première instance au civil et au criminel ; un avocat impérial est chargé de protéger les paysans de la couronne.

La police des villes est exercée par un *gorodnicht*, qui n'a jamais le droit de pénétrer dans le domicile d'un citoyen sans l'assistance d'un officier municipal. Le premier magistrat d'une ville, ou le prévôt des marchands, *golova*, n'est point nommé par le gouvernement ; il est élu par la commune, et il ne peut être destitué sans jugement. C'est le chef de toute la bourgeoisie : il préside le conseil municipal ; il est assisté de six assesseurs ou adjoints, qui forment un conseil chargé de régler et de répartir les contributions, et d'administrer les revenus communaux.

Les droits des marchands et des bourgeois sont réglés en première instance par un magistrat, assisté de maîtres de la bourgeoisie et de conseillers électifs.

Telle est l'organisation municipale qui protège en Russie les habitants de toutes les classes. On y distingue trois sortes de juridictions : 1° les

communes rurales ; 2° les communes urbaines, toutes soumises au régime électif ; 3° l'administration du plat pays, confiée aux délégués de la noblesse héréditaire.

La population se divise en un grand nombre de classes. La plus importante, par son rang, par son influence et comme centre de la civilisation, c'est la noblesse. Elle paraît offrir plus d'exemples de relâchement de mœurs que celle des autres contrées de l'Europe. Cependant elle a fait bien des progrès sous le double rapport moral et intellectuel depuis la fin du siècle dernier. Le nombre des nobles est d'environ 400,000.

Le nombre des ecclésiastiques est évalué à près de 250,000 de toutes les classes : plus de 223,000 appartiennent au culte grec-orthodoxe, 8,000 aux grecs-unis, environ 8,000 au culte catholique, 8,000 à la religion de Mahomet, 500 au christianisme réformé, et le reste aux autres religions. Les membres du clergé catholique sont les seuls qui ne soient pas mariés ; aussi porte-t-on à près de 225,000 le nombre des pères de familles appartenant au clergé, et à environ 900,000 le total des individus de tout âge et de tout sexe qui composent cette classe.

Les deux classes précédentes sont exemptes de tout impôt ; c'est donc sur la seule classe productive que repose le fardeau des principales charges de l'État. Celle-ci, que l'on peut évaluer à près de 60 millions d'individus, se divise en hommes libres et en serfs.

Les hommes libres se distinguent en bourgeois (*mechtchanine*) et en individus de différentes classes (*raznotchinni*).

Les bourgeois jouissent de tous les droits attachés ailleurs au titre de citoyen ; ils ne peuvent en être privés que par une sentence judiciaire. Ils ont des tribunaux particuliers où leurs pairs prononcent sur leur sort ; ils sont dispensés de toute corvée imposée par la couronne. Les villes ont chacune un sceau accordé par l'empereur, une municipalité et une caisse.

Tous les habitants des villes ne sont pas compris sous la dénomination de bourgeois : on distingue parmi ceux-ci les bourgeois notables qui forment la classe la plus élevée. Ce titre est accordé à ceux qui se distinguent par leur savoir ou par les fonctions qu'ils remplissent, ou encore par leurs richesses. A la troisième génération, tout individu de la classe des notables peut obtenir des titres de noblesse.

Les marchands des trois *guildes* ou classes viennent immédiatement après les notables. Ils sont exempts, eux et leur famille, du recrutement et de tout autre impôt que celui que l'on prélève sur le capital qu'ils déclarent ; lorsqu'ils sont traduits devant les tribunaux, des assesseurs de leur

classe sont adjoints aux juges. Pour être inscrit dans la première guilde, il faut posséder un capital de 50,000 roubles ; dans la seconde 20,000, et dans la troisième 8,000. Outre ces trois classes de marchands, il y en a encore une quatrième, c'est celle des marchands étrangers (*inostrannii* ou *inorgorodnii-gost*). Ils jouissent aussi de certains priviléges.

La classe des artisans de tribus (*tsekhovyié*) forme la grande masse de la bourgeoisie : on porte leur nombre à plus de 850,000. Mais dans les grandes villes les artisans d'origine étrangère forment des corporations distinctes.

Parmi les hommes libres on distingue, nous le répétons, les *Raznotchinni*, qui comprennent tous ceux qui ne peuvent pas être rangés dans les classes précédentes, et qui cependant n'appartiennent pas aux suivantes. Ils ne payent pas d'impôts en numéraire, mais ils sont en partie soumis au recrutement : on porte leur nombre à plus de 5 millions.

Les *Poçadski*, ou habitants des bourgs et des faubourgs, sont ou des gens complètement libres ou des paysans de la couronne et des apanages. Ils exercent les métiers d'ouvriers, d'aubergistes, de petits marchands, ou de fermiers. Les paysans de la couronne ou de l'État doivent être considérés comme tout à fait libres : ils payent la capitation commune, et de plus une redevance qui varie selon les catégories auxquelles ils appartiennent.

Les *Odnodvortsi*, ou propriétaires d'une seule ferme, sont des paysans libres qui, possédant la terre qu'ils cultivent, peuvent aussi se livrer à d'autres occupations et se faire inscrire dans une classe supérieure. Ils sont soumis au recrutement et à la capitation. Ils passaient autrefois pour nobles et jouissent encore de priviléges spéciaux.

Les *Iamtchiks* forment une corporation libre d'impôt personnel, et possèdent plusieurs autres priviléges, entre autres celui d'être admis par députation devant l'empereur dans les occasions solennelles. On en compte plus de 100,000.

Les militaires retirés du service, et qui sont devenus cultivateurs, les serfs émancipés par le gouvernement ou par leurs maîtres, et qui se livrent au métier de colporteur, aux travaux publics, au service domestique, à l'agriculture ou aux professions sédentaires, forment la dernière classe des hommes libres ; on peut encore y joindre les différentes peuplades soumises à la Russie et même les juifs. Cette classe compte plus de 2 millions et demi d'individus mâles. Ainsi, la Russie, qu'on se représente comme entièrement peuplée d'esclaves, parce qu'on a souvent confondu, par erreur, l'esclavage domestique qui pèse sur un million et demi d'individus,

avec l'esclavage politique, comprend, dans la partie européenne seulement, plus de 30 millions d'individus libres.

Une classe intermédiaire entre les hommes libres et les serfs est celle des paysans censitaires, c'est-à-dire payant un cens annuel pour jouir de la faculté de disposer librement de leur temps et de leur personne. Leur nombre s'élève à 16 millions d'individus.

La dernière classe est celle des paysans attachés à la glèbe ; aux yeux de la loi, ils ne sont plus la propriété de leurs maîtres ; mais les dispositions du législateur sont facilement éludées par la faculté qu'a le maître de louer à un autre, pour un terme quelconque, le serf que la loi ne lui permet plus de vendre. La plupart des serfs sont soumis, aux termes de la loi, à trois jours de corvées par semaine. Il est à remarquer que, sous le rapport de la vie animale, comme leurs seigneurs sont tenus de les entretenir, leur sort est, à vrai dire, préférable à celui des paysans de l'Europe libre.

Nous avons vu que le terme moyen de la population effectivement russe est concentré dans la zone du milieu ; elle augmente rapidement dans son extension orientale jusque vers Irkoutsk, ainsi que dans les provinces méridionales. Les peuples soumis diminuent plutôt qu'ils ne s'accroissent, et c'est à la population russe qu'appartient le demi-million que l'Empire est censé gagner au moins tous les ans. Cet accroissement d'un pour cent par année commune n'a rien d'extraordinaire dans un pays où les terres en friche, susceptibles de culture, sont encore partout très-étendues, et où les forêts, la pêche et la chasse, ainsi que les arts et métiers communs, présentent encore tant de moyens de subsistance facile et sûre. Toutefois, des recherches de statistique plus exactes prouveraient probablement qu'une partie de l'accroissement total provient des transmigrations, si communes entre les gouvernements. La Russie renferme au moins 200,000 lieues carrées de terrain, susceptible d'être cultivé à l'égal de l'Allemagne et de nourrir environ 160 millions d'habitants. Peut-on vouloir encore conquérir quand on voit naître des empires sous ses pieds et sans sortir de chez soi?

La nation russe possède toutes les qualités pour arriver à un degré de civilisation qui la place au même rang que les nations les plus éclairées de l'Europe. A l'époque où elle parut sur la scène du monde, elle possédait déjà depuis longtemps des établissements d'instruction qui, bien qu'ils fussent ignorés dans la plus grande partie de l'Europe, n'en étaient pas moins des foyers de lumières assez actifs pour un peuple qui avait à peine eu le temps de profiter de celles du christianisme qu'il avait reçues des

apôtres grecs avec les caractères de l'alphabet. Kherson fut d'abord le point central de cette civilisation naissante; dès le onzième siècle, il existait à Novgorod une école de langue slavonne; dans le douzième, on enseignait à Smolensk le grec et le latin; Vladimir possédait des bibliothèques; mais le joug que des peuplades tatares firent peser sur la Russie arrêta cet essor salutaire, et imprima le sceau honteux de la servitude sur le caractère de la nation. Les lettres et les sciences trouvèrent, comme à une autre époque dans l'Europe occidentale, un refuge sacré dans quelques couvents : c'est du fond d'un cloître que Nestor, le plus ancien historien russe, écrivit ses précieuses chroniques. Isolée du reste de l'Europe, c'était de l'étranger que la Russie devait recevoir les arts et les lumières. Au quatorzième siècle, des artistes italiens furent appelés à Moscou pour y construire des temples, et dans le siècle suivant de nombreux exilés y portèrent de Constantinople les arts, les lettres et les sciences. Mais les souverains russes donnèrent la plus favorable impulsion aux lumières en introduisant l'imprimerie dans leurs États. La première presse fut établie à Kief, et il en sortit, en 1551, le psautier in-4° regardé comme le plus ancien monument de la typographie russe. Bientôt des écoles furent fondées dans plusieurs villes; en 1588, Kief possédait une académie de théologie. La maison des Romanof, en montant sur le trône, attira en Russie une foule d'Allemands, d'Anglais et de Français, qui donnèrent une nouvelle direction à l'industrie et lui firent faire des pas rapides dans la voie des perfectionnements. En 1650, le patriarche Nikon ouvrit des écoles grecques et latines, et trente ans plus tard une académie slavo-gréco-latine fut établie à Moscou dans le couvent de Za-Ikonoo-Spass. Enfin Pierre le Grand monta sur le trône, et parvint, par la seule influence de son génie, à placer la nation russe au rang des peuples les plus civilisés. L'accueil qu'il fit aux savants, les honneurs dont il les entoura, l'exemple qu'il donna de la pratique de plusieurs arts utiles, attirèrent dans sa nouvelle capitale des hommes marquants dans tous les genres. Sous son règne, l'imprimerie fut perfectionnée; on vit paraître Lomonossof, le créateur de la littérature russe, et le goût des lettres passa des ecclésiastiques dans les hautes classes de la société. En 1714 parut à Pétersbourg la première gazette russe, et, douze ans après, Catherine II ouvrit cette académie des sciences qu'illustrèrent Euler, Pallas, Müller, Fræhn, A. Schüber et d'autres savants. Pierre Ier avait laissé en mourant 51 écoles primaires, 56 écoles de garnisons et 26 petits séminaires pour les fils des prêtres; Elisabeth fonda, en 1755, à Moscou, la première université russe ainsi

que deux gymnases. Ses successeurs fondèrent un grand nombre d'écoles primaires et secondaires, et sous le règne de l'empereur Nicolas, on vit s'ouvrir un grand nombre d'autres établissements d'instruction, de telle sorte qu'en 1850 on comptait dans l'Empire, outre l'institut pédagogique de Pétersbourg, 6 universités, 3 lycées, avec un total de 4,000 élèves; 2,149 établissements secondaires avec 18,000 élèves, non comprises les 1,561 écoles répandues en Pologne.

Indépendamment de ces écoles publiques, on compte en Russie 15 sociétés scientifiques et littéraires, dépendant du ministère de l'instruction publique, et 5 reçoivent une subvention du gouvernement; à la tête de ces sociétés figure l'*Académie impériale des sciences*, de Saint-Pétersbourg, dont les travaux sont aujourd'hui fort estimés du monde savant.

Nous devons aussi une mention toute particulière à la *Société impériale de géographie russe*, créée il y a à peine quelques années, et qui déjà a su prendre un rang important parmi les sociétés de ce genre. Elle est destinée, par ses utiles publications, à nous faire réellement connaître ce vaste Empire.

Bien que la médecine et la chirurgie soient enseignées dans les universités, elles le sont encore d'une manière particulière à l'académie chirurgico médicale de Pétersbourg, et à celle de Moscou. L'école normale, établie à Pétersbourg sous le titre d'Institut central pédagogique, fournit un grand nombre de jeunes professeurs qui en sortent après six années d'études.

Plus de 6,000 jeunes gens reçoivent encore une éducation spéciale dans les corps de cadets, des troupes de terre et de mer, les écoles militaires, l'école des ponts et chaussées, celles des pilotes, celles de mines et celles de l'art forestier, dont l'une est établie à Pétersbourg et l'autre à Kalouga. L'enseignement des langues orientales se donne à une école spéciale établie dans la capitale, à l'école arménienne de Moscou et à celle d'Orenbourg. Ceux qui se destinent au commerce peuvent acquérir toutes les connaissances nécessaires à l'école du commerce de Pétersbourg, à l'académie pratique de commerce de Moscou, au gymnase commercial de Taganrog et à sept autres écoles semblables. Pétersbourg possède encore un institut de technologie pratique destiné à former de bons ouvriers et d'habiles fabricants; les élèves sont choisis parmi les orphelins. Les sciences agronomiques sont enseignées à l'école impériale d'agriculture de Pétersbourg, et à celle que la comtesse Strogonof a ouverte en 1824 dans le même but. Pétersbourg, Moscou et Loubny possèdent des écoles vétérinaires.

La presse périodique est un des moyens les plus efficaces de développer les lumières. Depuis Pierre le Grand, elle n'a cessé de s'accroître et d'exer-

cer en Russie son heureuse influence. Aujourd'hui, il se publie dans tout l'Empire plus de 100 journaux ou écrits périodiques, parmi lesquels se trouve une douzaine de recueils scientifiques et littéraires. Il est vrai que ces écrits, ainsi que tous les livres qu'on y imprime ou qu'on y importe, sont soumis à une double censure.

Les produits de l'industrie de tous les genres sont très difficiles à évaluer à cause de l'immense étendue de l'Empire. Il est impossible que les tableaux de statistique, même tenus avec le plus de soins, en représentent autre chose que des résultats approximatifs. Les considérations générales sur une masse de provinces si différentes par leur position géographique, manquent nécessairement de justesse, à moins d'être réduites à un petit nombre de points. Cependant essayons de faire voir ce que la nature a fait pour la Russie sous le rapport de la richesse du sol et les progrès rapides que l'administration a fait faire à l'industrie.

Le peuple russe est essentiellement agricole : sur 66 millions d'individus, 50 millions se livrent à l'agriculture. C'est à un sol tout particulier que le plus grand Empire du monde doit la plus grande fertilité que l'on puisse imaginer. On ne connaît dans l'univers que deux points sur lesquels la nature ait déposé une immense et épaisse couche d'*humus* décomposé, entièrement formé de débris végétaux ; ces deux points sont l'Hindoustan septentrional et la Russie méridionale. Cette principale base de la richesse agricole de la Russie s'étend depuis le nord de la Volhynie coupant près de Kief le système du Dnieper, s'élevant de ce point jusque vers Orel, de là à Kalouga, puis au sud de Riaizan, et va couper le système du Volga entre Nijni-Novgorod et Kazan, pour se terminer au sud du Viatka et près de Perm, au pied de la chaîne de l'Oural. Le même sol se prolonge d'un côté, depuis cette ligne jusqu'à la mer Noire ; de l'autre, depuis Perm jusqu'à Orenbourg, et de là près de la mer Caspienne. Il circonscrit la région que M. de Humboldt a reconnue être au niveau de l'Océan, depuis Orenbourg jusqu'à Saratof, et qui s'abaisse jusqu'à Tsaritisyne, et de là jusqu'à Kizliar, sur le Terek, où elle se termine en demi-cercle, formant un bassin jadis occupé par la mer, et dont le niveau est dans quelques endroits, comme aux environs d'Astrakhan, à 30 mètres au-dessous de l'Océan. Ces vastes plaines, au-dessous ou au niveau des mers, forment une superficie de 18,800 lieues carrées; mais tout l'immense espace que nous avons décrit, comme un centre de fertilité, présente une superficie de plus de 65,000 lieues géographiques carrées, c'est-à-dire plus grande que la France, l'Espagne et toute la Prusse réunies en

une seule masse. Il est couvert d'une couche de 1 mètre à 1 mètre et demi d'épaisseur de ce précieux *humus* végétal décomposé qui forme la base de la richesse agricole de la Russie, et qui est doué d'une telle fécondité, qu'il ne supporte pas le moindre engrais. Cette richesse se manifeste dans deux genres de produits : les céréales et les bestiaux ; elle fournit en grains à la presque totalité de la consommation de toute la partie du territoire russe qui s'étend au nord du 61e degré de latitude ; elle rétablit l'équilibre entre la production et la consommation de la région située entre le 54e et le 60e degré de latitude, région où les récoltes ne suffisent pas toujours à la nourriture des habitants ; enfin c'est elle qui déverse sur le reste de l'Europe, par la mer Noire et la Baltique, pour une valeur de plus de 100 millions de francs de céréales dès que le besoin s'en fait sentir. Les points principaux de ce commerce sont, pour le froment, Tsaritsyne sur le Volga, Ieletz près du Don, et pour l'exportation Odessa, Riga et Pétersbourg.

Cette couche d'humus, si remarquable par le luxe de ses récoltes, n'est cependant qu'en partie employée à la culture des céréales, parce que la population ne s'y est point encore assez multipliée. Peuplée seulement comme la Belgique, elle pourrait nourrir plus de 124 millions d'individus ; mais sa plus grande superficie est encore couverte de pâturages que l'on nomme *steppes,* et qui donnent les moyens de nourrir presque sans aucun frais une innombrable quantité de bestiaux. Cette ligne de steppes, comprise dans la région précédente, s'étend depuis la distance de 25 lieues au sud de Kief, jusqu'à Pavlosk au bord du Don, de là jusqu'à Saratof sur le Volga, et va toucher la ville d'Orenbourg, d'où elle comprend encore dans son domaine la région basse et jadis sous-marine qui entoure la mer Caspienne. La partie élevée nourrit des bœufs, des moutons et des chevaux, et la partie basse, généralement sablonneuse et imprégnée de sels, des bœufs, des moutons, des chevaux et des chameaux. Ces steppes au milieu desquelles on trouve deux grandes oasis, qui sont le pays des Petits-Russiens et celui des Cosaques, sont presque entièrement destinées par la nature à la propagation des bestiaux. Parmi les matières animales domine le suif, dont on exporte pour plus de 50 millions de francs, et dont on consomme pour 26 millions dans le pays. Ce suif est principalement fourni par les millions de moutons nourris dans les prairies qui circonscrivent la mer Caspienne, et qui sont répandus au milieu de terrains sablonneux imprégnés de sel.

Les mines ont été exploitées très-anciennement, surtout celles des monts Ourals ; mais elles n'ont été reprises avec vigueur par les Russes que dans les temps modernes. L'or, l'argent, le cuivre, le fer, abondent plus dans

les gouvernements asiatiques, le long des dernières terrasses de ce qu'on appelle encore le grand plateau central ; le Pérou de la Russie s'étend depuis Perm jusqu'au delà d'Irkoutsk. Le fer, la plus solide de ces richesses, est plus abondant, ou du moins plus exploité du côté européen, depuis Perm et Orenbourg jusqu'à Viatka et Vladimir, ensuite depuis Nijni-Novgorod jusqu'à Toula et Tambof. Les besoins des provinces les plus peuplées et la proximité des débouchés multiplient ces exploitations [1].

D'après les documents les plus récents, le produit total des mines de cuivre est de plus de 500,000 *pouds* (à 16 kilogrammes 372 grammes) ; celui des mines de fer de 12,766,000 *pouds* ; celui de plomb de 60,000 *pouds* ; celui du platine de 1,200 à 1,500 marcs; celui de l'or à 39,000 kilogrammes, et celui de l'argent à 100,000 kilogrammes. La Russie possède encore un trésor dans les nombreux lacs ou marais salants qui remplissent les steppes au nord de la mer Caspienne et dans la Sibérie. La production dans tout l'Empire a été, dans ces dernières années, de 30 millions de *pouds*, et elle s'accroît indéfiniment avec la population.

La chasse et la pêche, extrêmement productives, contribuent également à l'exportation ; les pelleteries entrent dans la liste des produits qui enrichissent le commerce pour près de 12 millions de francs, dont plus de 8 millions sont expédiés à l'étranger ; mais, bien qu'ils soient consommés pour la plus grande partie dans l'intérieur, les produits de la pêche, montant à la valeur de 20 millions, méritent le premier rang. La pêche du Volga et de la mer Caspienne en fournit seule la moitié, et occupe plus de 250,000 individus. L'exportation de la colle de poisson s'élève à 4 millions de francs.

Les forêts, vues en général, sont inépuisables, quoique plusieurs pro-

[1] Les mines de fer de la couronne produisent année moyenne :
2,000,000 pouds, 32 à 33,000,000 kilogrammes.
Id. des particuliers : 11,088,000 pouds, 181,621,000 kilogrammes.

Voici le tableau de la production des mines de fer, en 1850, dans les :

Gouvernement de Perm.	7,836,000	128,354,000
d'Orenbourg.	1,712,000	28,043,000
Kalouga.	870,000	14,251,000
Viatka.	860,000	14,037,000
Nijni-Novgorod.	766,000	12,547,000
Tambov.	189,000	3,096,000
Autres gouvernements.	533,000	8,779,000
	12,766,000	209,107,000

Depuis une quinzaine d'années la production de la Russie tant en fonte qu'en fer forgé a beaucoup augmenté.

vinces manquent de bois. Cependant depuis que l'exploitation des mines a pris un grand développement, il a été fait une telle consommation de bois pour alimenter les fonderies et les usines, que le gouvernement a dû se préoccuper de l'importante question de la conservation des forêts.

N'oublions pas deux plantes essentiellement utiles : le lin et le chanvre qui fournissent à l'exportation pour une valeur de 55 millions, année commune. Enfin nous devons rappeler encore une branche de commerce considérable, celle du suif. On en exporte annuellement pour 40 millions de francs.

A cet aperçu des richesses naturelles de l'Empire russe, il faut joindre celui des principales fabriques. Nous connaissons déjà l'industrie domestique du paysan et de son aptitude à tout imiter; le gouvernement en a facilité l'application en rendant les arts et métiers aussi libres dans la campagne que dans les villes, et en n'établissant aucune espèce de monopole pour les fabriques : il n'en existe que sur le sel, l'eau-de-vie et les cartes à jouer. Il en résulte une activité immense; mais comme le peuple est très-avide d'un gain prompt, peu de manufactures sont portées à un degré de perfection qui en rende les produits susceptibles d'être comparés à ceux de l'étranger. L'industrie russe est remarquable par les progrès rapides qu'elle a faits; ces progrès ont été révélés à l'Europe étonnée lors de la dernière *Exposition universelle* de Londres en 1851. Cependant nous devons constater que l'industrie russe est encore plus remarquable au point de vue de son extension rapide, qu'à celui de la perfection de ses produits.

La préparation des cuirs et surtout du *ioufte*, la bijouterie, la carrosserie, la fabrication des cordes et des toiles à voile, celle des savons et des chandelles, des huiles, sont aujourd'hui parvenues à une haute perfection; et si, dans les autres branches, la Russie est moins avancée, au moins elle consomme une si grande quantité de produits de ses propres fabriques, que l'importation des objets étrangers, grâce aux droits énormes et conséquemment prohibitifs dont ils sont frappés à l'entrée, pèse un peu dans la balance du commerce. La plus considérable de toutes, et (oserons-nous l'ajouter ?) la plus utile pour le fisc et pour l'habitant, c'est la distillation d'eau-de-vie de grain; car elle remplace, à peu de frais et par une production indigène, les boissons étrangères, dont 50 millions de paysans et d'ouvriers auraient besoin dans ce climat rigoureux. La fabrication de cette boisson a commencé à se perfectionner au point qu'on en exporte. On en distille annuellement pour 380 millions de roubles, sur lesquels le

gouvernement prélève un droit de plus de 100 millions. Les diverses espèces de bières en partie excellentes, entre autres le *braga* (dont le nom prouve l'origine scandinave et mythologique) diminuent, pour la Russie, l'introduction des eaux-de-vie et des vins étrangers, qui monte à 15 millions de roubles.

Parmi les branches de l'industrie qu'on n'apprécie pas assez, nous signalerons la fabrication d'armes et d'ustensiles en fer ; elle est très-ancienne, et Toula en a toujours été le siége. L'empereur Alexandre a attiré de Solingen toute une colonie d'ouvriers qui fabriquent annuellement à Zlatooust 5,000 armes blanches de la plus belle qualité. On tire peu de parti du cuivre. La Russie fabrique elle-même de la poudre et de la verrerie.

La fabrication des tissus doit être regardée comme une des branches les plus importantes de la richesse industrielle d'un pays : la Russie a fait de grands progrès sous ce rapport. Elle n'est plus tributaire de l'Angleterre, et fabrique elle même ses cotonnades ; on estime leur valeur à 120 millions de francs. L'industrie séricole a pris aussi un grand développement. On compte, dans le seul gouvernement de Moscou, 20,000 métiers, dont 7,000 à la Jacquart. Les pays transcaucasiens, dont on tire la soie brute en quantité, deviendont un jour une source de richesses pour ce genre d'industrie.

En 1822, la Russie n'exportait que pour 240,000 roubles de tissus de laine ; en 1832, les exportations de ces tissus avaient quintuplé et aujourd'hui elle est plus que décuplée. La fourniture seule de l'armée forme un produit d'environ 50,000,000 de roubles. (Le rouble vaut 4 francs de notre monnaie).

On sait quelle immense quantité de lin et de chanvre la plupart des États européens tirent du Nord : la Russie exporte pour plus de 37,500,000 roubles de ces deux matières brutes, et pour environ 6,700,000 de ces mêmes matières ouvrées. Elle importe, il est vrai, pour plus de 10 millions de toiles peintes, mais seulement pour 2 millions de draps fins, et pour près de 10 millions de soie et soieries.

Le produit des tanneries est d'environ 98,000,000 de roubles, et celui des exportations de ces produits s'élève à 8 ou 10,000,000 de roubles.

On évalue le produit des manufactures et des usines de la Russie à près de 600,000,000 de roubles, la valeur des exportations à plus de 258,000,000, et celle des importations à plus de 234,000,000 de roubles.

Enfin, au lieu d'énumérer minutieusement des objets qui varient de jour en jour, disons plutôt que les efforts étonnants de la Russie pour étendre et

perfectionner ses manufactures sont couronnés du plus complet succès, et qu'ils le doivent surtout au génie national, éminemment propre à l'industrie, et surtout à ce que celle-ci n'a jamais été soumise en Russie au régime des maîtrises. L'abolition des monopoles, à l'exception du sel et de l'eau-de-vie; la liberté de l'industrie et du commerce, liberté légèrement modifiée par une longue gradation de diverses classes de négociants et de fabricants; un système de tarifs et de prohibitions très-étendu, mais d'une exécution très-difficile, tels sont les moyens que le gouvernement a employés jusqu'à présent avec succès. Par la création d'un *Conseil des manufactures*, par celle des expositions publiques, il a prouvé tout l'intérêt qu'il portait aux progrès de l'industrie.

Pour encourager les efforts que les propriétaires de bergeries font pour le perfectionnement des laines, le gouvernement a augmenté le droit d'entrée sur les laines étrangères, et diminué celui de sortie sur les laines russes. La publication d'un *Journal des Manufactures* contribue à propager les connaissances utiles à l'industrie. Quant aux soieries, dont nous avons déjà parlé, les fabriques établies à Pétersbourg et à Moscou ont atteint un certain degré de perfection, surtout dans la fabrication des étoffes unies. Enfin le commerce d'exportation a été encouragé par la suppression de l'impôt sur la navigation, par la diminution de diverses autres redevances, et par les avantages accordés à la marine marchande indigène. Les affaires de la Compagnie russe-américaine marchent aussi avec un plein succès.

Les soins que le gouvernement met à ouvrir de nouveaux moyens de communication en traçant des routes, en creusant des canaux, et en établissant des chemins de fer de Pétersbourg à Moscou et à Varsovie destinés à être les artères principales d'un vaste réseau qui reliera entre elles toutes les grandes villes de l'Empire, auront nécessairement une action immense sur l'industrie.

Si l'on ne jugeait le budget de la Russie que sur l'apparence, aucun État de l'Europe ne serait administré, si ce n'est avec autant d'économie, du moins avec si peu de frais; mais, ainsi que quelques auteurs l'ont fait remarquer, non-seulement les éléments du revenu public de ce pays sont peu connus, mais encore plusieurs charges qui, dans d'autres États, devraient figurer, soit en recettes, soit en dépenses, ne sont portées sur aucun compte, parce qu'elles sont supportées en nature par plusieurs classes d'habitants, ou servent à couvrir certaines dépenses sans entrer dans les caisses du trésor.

Les revenus de l'État sont évalués à plus de 460,000,000 de roubles

papier, ou à plus de 506,000,000 de francs; mais dans le fait c'est, du moins en partie, un secret de l'administration. Les principales branches du revenu public sont :

1° La capitation, à laquelle sont assujettis les bourgeois, tous les paysans russes et différentes tribus; 2° la taxe sur le capital des marchands; mais ils ne payent pas de capitation; 3° les terres du domaine, dont le revenu est très-varié et très-important; 4° les droits des douanes de terre et de mer; 5° le papier timbré et le droit sur la vente des propriétés immobilières; 6° le monopole de la vente des liqueurs spiritueuses dans les cabarets : c'est le plus important des revenus de l'État; 7° le monopole du sel : la couronne règle le prix de cette denrée de première nécessité; 8° le droit régalien des mines : il s'accroît de jour en jour par le lavage des terrains d'alluvion aurifères et platinifères de l'Oural; 9° le bénéfice sur la monnaie; 10° l'impôt par lequel les marchands se rachètent du recrutement; 11° les amendes pécuniaires auxquelles sont condamnés les contrebandiers et les contrevenants aux règlements de police; 12° le produit des pêcheries, des moulins, des places, des bains et des autres propriétés de la couronne; 13° le bénéfice des fabriques impériales; 14° la poste aux lettres, et autres moindres droits; 15° le iassac, ou le tribut en pelleterie, payé par les hordes nomades.

Les dépenses, aussi peu authentiquement connues que le sont les revenus, paraissent généralement dépasser les recettes en temps de paix; mais l'Empire ne saurait faire une guerre considérable sans des sacrifices extraordinaires ou sans des emprunts. La dette publique se composait en 1849 : de 37 millions de roubles argent en dettes extérieures à terme, de 56 millions de roubles en dettes intérieures à terme, et de 234 millions en dette consolidée; c'est-à-dire environ 328 millions de roubles, ce qui, en comptant le rouble à 4 francs, donne 1,312 millions de francs.

Les forces de terre sont estimées à 730,000 hommes armés; mais, sur cette masse, on ne compte qu'un peu plus de 600,000 hommes de troupes parfaitement régulières, et plus de 29,000 de troupes d'élite formant la garde; en temps de guerre l'armée est portée, par les réserves, à près de 1 million d'hommes. Si l'on considère l'étendue des frontières du côté de l'Europe, les distances et les points susceptibles d'être attaqués, enfin la population de l'Empire, on ne trouvera pas cet état militaire plus fort que celui des autres monarchies continentales.

La marine russe est organisée sur un pied respectable; elle compte 45 vaisseaux de ligne, 30 frégates et plus de 250 bâtiments inférieurs

qui, pour la plupart, sont des chaloupes canonnières propres à défendre les côtes de la Baltique. La flotte est partagée en cinq escadres comprenant chacune 9 vaisseaux de ligne, 6 frégates à voiles ou à vapeur et des petits bâtiments. Les première, deuxième et troisième escadres se trouvent sur la mer Baltique ; les quatrième et cinquième, sur la mer Noire. Des flottilles naviguent, en outre, sur la mer Caspienne et la mer d'Okhotsk. Toute la flotte porte au moins 6,000 bouches à feu et plus de 33,000 hommes. Les côtes et les récifs de la Finlande et de l'Esthonie lui donnent de nombreux et d'habiles matelots, surtout pour la petite guerre ; mais elle n'est destinée qu'à dominer la mer Baltique et la mer Noire ; plus loin, elle serait inférieure aux marines plus exercées et aux équipages accoutumés à la grande mer.

L'état-major de l'armée se compose de trois feld-maréchaux et d'un grand nombre de généraux en chef, de généraux de division ou de lieutenants-généraux, de généraux de brigade ou de généraux-majors, et de colonels ou commandants de régiments qui reçoivent souvent le titre de général-major.

L'armée se recrute à certains intervalles, ordinairement tous les trois ans. Le recrutement frappe indistinctement tous les artisans et les paysans, mariés ou garçons, qui ont moins de 40 ans. Dans les temps ordinaires, cette sorte de conscription atteint un individu sur 500 mâles, et en temps de guerre deux. Mais comme plusieurs tribus, telles que les Lapons, les Samoïèdes, les Kamtchadales, les Tchoutchis, les Koriaks, les Tchérémisses, les Mordouins, les Ostiaks, les Iakoutes, les Tchouvaches, les Boukhares, les Mandchoux et les Bouriaites, sont exemptes de recrutement, ainsi que la plupart des Allemands et les classes privilégiées ; comme les seigneurs de la Lithuanie, de la Courlande, de la Finlande, du gouvernement de Kief et de douze autres gouvernements formés des provinces polonaises réunies à l'Empire, obtiennent pour chacun de leurs serfs l'exemption moyennant 1,500 à 2,000 francs par tête, il en résulte que ce n'est que sur environ 25 millions d'individus que porte la levée de 2 hommes sur 500, ce qui donne près de 100,000 hommes. Il est vrai que les Cosaques ne sont point soumis au recrutement, et que d'après les traités ils sont tenus de fournir proportionnellement un plus grand nombre de troupes.

La durée du service militaire est beaucoup plus longue en Russie que dans le reste de l'Europe : d'après l'ukase de 1827, elle a été fixée à 20 ans dans la garde et à 22 ans dans la ligne ; avant ce décret, elle était plus considérable encore : aussi est-il bien rare qu'un soldat revoie le toit paternel.

Le recrutement de la marine se fait en même temps que celui de l'armée de terre; la durée du service est la même; son entretien n'est pas plus coûteux [1].

Telles sont le gouvernement, l'administration, l'organisation sociale et les ressources de ce grand Empire. On a souvent fait de la Russie un épouvantail pour la liberté de l'Europe. La Russie n'a aucun intérêt à faire de nouvelles conquêtes qui l'affaibliraient, plutôt que d'augmenter sa puissance, en disséminant sur un espace plus grand encore l'élément russe qui fait seul la force de la nation. Il n'est point de puissance en Europe qui ait, au contraire, plus à espérer de la paix, sûre qu'elle est de voir doubler la richesse de son sol, les progrès de son industrie d'ici à la fin du siècle. Nous n'en voulons pour témoignage que le pas immense qu'elle a fait dans la voie du progrès dans ces vingt-cinq dernières années.

TABLEAUX de la statistique générale et particulière de L'EMPIRE DE RUSSIE.

SUPERFICIE [1]			POPULATION.	POPULATION par lieue carrée.	FINANCES [2].	FORCES MILITAIRES.
	en mill. carrées allem.	en lieues géog. carrées.				
En Europe. .	99,275	275,764	62,088,000	226	*Recettes:*	*Armée*
En Asie. . . .	242,535	673.708	5,139,000	8		*de terre* [3].
En Amérique	17,500	48,600	61,000	1	Dom. de la cour. 162,000,000 f.	
					Rev. des douan. 128,000,000	800,000 hom.
Superf. totale.	359,310	998 072 ,	67,288,000	67	*Dette publique.*	*Flotte,*
					Dette extérieure. 128 000,000	45 vaisseaux.
					Cons. et à terme. 1.600,000,000	30 fregates.
						290 bât. inf.
					1,728,000,000 f.	45,000 marins

[1] D'après le livre de M. Tegoborski : *Des forces productives de l'Empire de Russie*, 2 vol. in-8°, 1852.

[2] Approximativement.

[3] *Idem.*

[1] Voyez pour plus amples développements · *La Statistique* et *l'Itinéraire de la Russie*, par M. *J.-H. Schitzler*; la *Statistique de la Russie*, par M. *Arsenief;* enfin le remarquable ouvrage de M. *Tegoborski* sur les *Forces productives de la Russie*. J. Renouard; 1852-1853.

TALLEAU statistique de la Russie Européenne [1].

GRANDES DIVISIONS.	GOUVERNEMENTS.	SUPERFICIE en mille car. allem. [2].	POPULATION en 1850.	CHEF-LIEU.	SA POPULATION.	DISTANCE du chef lieu en werstes [3]: à St-Pétersbourg.	à Moscou.	RANG que chaque département occupe en: fertilité.	industrie.	commerce	PEUPLES DE CHAQUE GOUVERNEMENT.
Prov. Balt.	SAINT-PÉTERSBOURG.	970	991,000	ST-PÉTERSBOURG.	473,437	»	598	42	5	2	Russes, Finnois, Izores, Allemands.
	GRAND-DUCHÉ DE FINLANDE * [4].	6,873	1,539,000	*Helsingfors.*	16,000	413	1 111	44	37	42	Finnois, Suédois, Caréliens, Lapons.
	ESTHONIE *.	376	317,000	*Revel*	23,000	359	1,057	43	44	21	Esthoniens, Allemands, Russes.
	LIVONIE *.	853	830,000	*Riga.*	59,960	565	1,069	40	39	4	Lettons, Esthoniens, Allemands, Russes.
	COURLANDE *.	496	564,000	*Mittau.*	23,000	607	1,111	41	4	22	Lettons, Allemands, Juifs.
Grande-Russie.	MOSCOU.	589	1,402,000	MOSCOU.	349,068	698	»	28	1	1	Russes et étrangers.
	SMOLENSK.	1,019	1,194,000	*Smolensk.*	15,000	700	382	17	26	13	Russes, Polonais.
	PSKOF.	809	791,000	*Pskof*	13 000	330	721	27	14	14	Russes, Allemands.
	TWER.	1,223	1,354,000	*Twer.*	17,000	537	161	22	32	3	Russes, Caréliens.
	NOWGOROD.	2,213	925,000	*Novgorod-Véliki.*	15,000	182	515	36	51	15	Russes, Caréliens.
	OLONETZ.	2,784	268,000	*Petrosavodsk.*	7,000	459	1,106	48	36	37	Russes, Finnois, Lapons.
	ARKHANGELSK (avec la Nouvel.-Zemble).	15.519	258,000	*Arkhangelsk.*	10 500	1,137	1,218	49	33	39	Russes, Lapons, Samoïèdes.
	WOLOGDA.	6,967	839,000	*Vologda*	16,000	710	428	39	40	34	Russes, Finois, Samoëdes.
	IAROSLAVL.	660	1,028,0 0	*Iarostavl.*	34 943	741	241	29	13	11	Russes.
	KOSTROMA.	1,496	1,076,000	*Kostroma.*	12,000	825	325	31	25	26	Russes.
	WLADIMIR.	862	1 271,000	*Vladimir.*	12,000	870	172	25	2	8	Russes.
	NIJEGOROD.	877	1,202,000	*Nijni-Novgorod*	31,921	1,139	441	15	3	23	Russes, Mordouins, Tchouvaches, Tchérémisses.
	TAMBOF.	1,202	1,786.000	*Tambow.*	25,000	1,157	459	2	31	12	Russes, Tatars.
	RIAZAN.	766	791,000	*Riaizan.*	20,000	888	190	12	15	16	Russes, Tatars.
	TOULA.	555	1,251,500	*Toula*	54,735	873	175	6	20	10	Russes.
	KALOUGA.	573	1,026.500	*Kalouga.*	35,290	866	168	35	26	7	Russes.
	OREL.	859	1.513,000	*Orel.*	32,600	1,054	355	4	8	6	Russes, Cosaques.
	KURSK.	818	1,714,000	*Koursk.*	30,469	1,204	506	3	6	9	Russes, Cosaques.
	WORONÈJE.	1,209	1,691,000	*Voronèje.*	43,800	1,196	493	7	22	19	Russes, Cosaques, Bohémiens.

[1] Ce tableau a été dressé avec des documents officiels et les renseignements les plus récents, on a fait usage du livre de M. Tegoborski : *Les forces productives de la Russie*, et de la *Statistique* de M. Arsenieff. Le nouveau gouvernement de Samara a été créé en décembre 1850, aux dépens des trois gouvernements voisins de Simbirsk, Saratow et Orenbourg. — Toutes les fois qu'un gouvernement avait pour capitale une ville du même nom, c'est avec intention que nous avons donné deux orthographes. — *Koursk* et *Kursk*; *Kharkhof* et *Karkhow*; *Wilna* et *Vilna*; Riazan et Riaizan, pour rappeler qu'elles étaient toutes deux en usage.

V.A. M-B.

[2] Le mille carré allemand de 15 au dégré, vaut 2,77 lieues géographiques carrées ou bien 56,004 kil. car.

[3] Le werste vaut 1,0671 kilom.

[4] Ce signe indique les gouvernements régis par des lois particulières.

GRANDES DIVISIONS.	GOUVERNEMENTS.	SUPERFICIE en mille car. allem.	POPULATION en 1850.	CHEF-LIEU.	SA POPULATION.	DISTANCE du chef-lieu en Werstes. à St.-Pétersbourg.	à Moscou.	RANG que chaque département occupe en fertilité.	industrie.	commerce.	PEUPLES DE CHAQUE GOUVERNEMENT.
Petite-R.	Kief.	9 4	1,6 8,000	*Kiew.*	47,42	1,251	888	»	17	46	Russes, Polonais.
	Tschernigof *.	1,0 0	1,459,000	*Tschernigow.*	11,000	1, 4	811	30	18	18	Russes.
	Poltawa *.	897	1,819,500	*Poltawa*	15,000	1,337	844	5	41	30	Russes.
	Kharkof (Slobodes d'Ukraine).	985	1,497,000	*Kharkhow.*	9,395	1,40	707	20	43	41	Russes, Cosaques.
Russie Méridionale.	Ekaterinoslaf avec Taganrog, et les Cosaques d'Azof.	1,206	886,000	*Ekatherinoslaw*	15,000	1,60	921	34	49	28	Russes, Cosaques, Valaques, Grecs et mélange d'autres peuples.
				Taganrog.	12,600	1,8 6	1, 23				
				Azof.	1,000	1,792	1,094				
	Kherson et Odessa.	1,332	859,000	*Kherson*	29,000	1,787	1,297	38	39	29	Russes, Cosaques. Valaques, Grecs et autres peuples.
				Nikolaew.	28,6 4	1, 8	1,238				
				Odessa.	60,055	1,8 1	1,3 9				
	Tauride et Kertch.	1,163	584,000	Sevastopol.	41,1 5	2,0 9	1,5 7	47	48	43	Tatars de Crimée, Nogaïs, Russes, Allemands, Cosaques.
				Symphéropol	9,000	2, 67	1,485				
				Kertsch-Enikolks.	20,000	2,269	1,687				
	Pays des Cosaques du Don.	2,943	718,000	*Novoï Tscherask*	15,000	1, 20	1,022	»	»	»	Cosaques, Tatars, Kalmouks.
	Bessarabie avec Ismaïl	858	808, 00	*Kischnew.*	42,633	1,691	1,419	»	»	»	Valaques, Cosaques, Grecs, Russes, Allemands, Polonais.
				Akermann.	25,339	1,810	1,58				
				Ismaïl.	1,300	1,877	1,603				
Russie Occidentale.	Wilna *	768	898,000	*Vilna.*	54,499	787	8 4	19	16	48	Lithuaniens, Juifs, Polonais, Russes.
	Grodno * et province de Bialystok *.	692	925,000	*Grodno.*	16,000	889	1,032	24	42	50	Rusniaks, Lithuaniens, Juifs, Polonais.
				Bialystok.	11,000	1,063	1,105				
	Witebsk *.	810	805,000	*Witebsk*	18,000	627	476	26	47	35	Rusniaks, Lithuaniens, Russes, Polonais, Juifs.
	Mohilef *.	885	950,000	*Mohilew.*	23,000	786	563	16	35	47	Rusniaks, Russes, Juifs, Polonais.
	Minsk *.	1,622	1,06 ,000	*Minsk.*	24,000	911	670	23	38	44	Rusniaks, Lithuaniens, Juifs, Polonais.
	Wolhynie *.	1,296	1,474,000	*Jitomir.*	17,000	1,248	1,040	14	11	38	Rusniaks, Polonais, Juifs
				Berditchew.	35,592	1,297	1,087				
	Podolie *.	774	1,737,000	*Kamenietz*	15,000	1,523	1,314	10	30	33	Rusniaks, Polonais, Juifs
Russie Orientale.	Perm.	6,073	1,670,500	*Perm*	13,000	2,093	1,395	33	10	34	Russes, Permiaks, Mordouins, Tchouvaches
	Penza.	690	1,109,000	*Penza.*	20,000	1,397	609	1	19	36	Russes, Permiaks, Mordouins, Tchouvaches.
	Astrakhan.	3,310	[illegible]8,000	*Astrakhan.*	45,938	2,100	1,402	51	9	20	Cosaques, Tatars, Kalmouks, Indous.
	Kazan.	1,128	1,370,000	*Kazan.*	41,304	1,519	821	13	7	17	Russes, Mordouins, Tchérémisses, Tchouvaches et Votiaks.
	Wiatka.	2,500	1,606,000	*Wiatka.*	11,000	1,460	1,002	21	34	32	
	Simbirsk.	838	1,0 0,000	*Simbirsk*	18,000	1,448	750	9	12	25	
	Samara.	2,438	1,118,000	*Samara.*	10,038	1,654	956	8	4	7	Russes, Cosaques, Tatars.
	Orenbourg avec le pays des Cosaques de l'Oural.	4,570 5,762	1,472,000	Oufa.	6,000	2,043	1,345	18	50	27	Russes, Cosaques, Bachkirs, Tchérémisses, Tépairs.
				Orenbourg	12,000	2,068	1,359				
	Saratof.	2,125	1, 07,000	*Saratow*	42,237	1,598	898	8	4	7	Russes, Cosaques, Allemands, Tatars,
	Royaume de Pologne.	2,294	5,008,000	Varsovie.	140,171	»	»	»	»	»	Polonais, Juifs.
	Ciscaucasie.	2,650	537,000	Stauropol	7,500	»	»	»	»	»	Tcherkesses, Cabardiens, Abases, Ossètes.

Tableau de la population de l'Empire de Russie par races.
(Approximativement).

Russes (de la Grande-Russie)	33,000,000
Idem (de la Petite-Russie)	11,200,000
Idem (de la Russie-Blanche)	3,600,000
Lithuaniens et Polonais	7,000,000
Finnois et Lettoniens	3,300,000
Tartares et Mahométans	2,400,000
Allemands	600,000
Grusiens et Arméniens	2,000,000
Juifs	1,500,000
Appartenant aux races de l'Oural	600,000
Total	65,200,000

Tableau de la population de l'Empire de Russie par religions.
(Approximativement).

Appartenant à l'Église orthodoxe, russe orientale	49,000,000
» » » catholique romaine	7,300,000
» » » protestante	3,500,000
» « l'islamisme	2,400,000
» au judaïsme	1,200,000
» arméniens catholiques et arméniens grégoriens	1,000,000
Idolâtres	600,000
Total	65,000,000

Tableau des diocèses de l'Église orthodoxe russe.

MÉTROPOLES OU DIOCÈSES DE PREMIÈRE CLASSE.

Moscou. — Pétersbourg. — Kief. — Novgorod.

ARCHEVÊCHÉS OU DIOCÈSES DE DEUXIÈME CLASSE.

Kazan. — Astrakhan. — Tobolsk. — Iaroslavl. — Pskov. — Riazan. — Twer. — Iekaterinoslav. — Mohilev. — Tschernigov. — Minsk. — Podolie. — Kichenev.

ÉVÊCHÉS OU DIOCÈSES DE TROISIÈME CLASSE.

Kalouga. — Smolensk. — Nijni-Novgorod. — Koursk. — Vladimir. — Vologda. — Toula. — Viatka. — Voronèje. — Kostroma. — Irkoutsk. — Arkhangel. — Tambov. — Orel. — Poltava. — Perm. — Pennza. — Slobodes d'Ukraine. — Volhynie. — Orenbourg.

Tableau des finances de l'Empire russe.

RECETTES.

Produit du domaine de la couronne en 1849. (Officiel.)

	roubles
Capitation, tailles, impôts sur la fabrication des spiritueux, impôt pour les frais d'administration, revenu des terres et forêts de la couronne (le rouble vaut 4 fr.)	30,021,801,93
Contributions rurales	4,411,743,85
Contributions communales	4,689,165,60
Contributions établies pour le service de l'aliénation publique	445,027,61
Remboursement de dettes, timbre, enregistrement, amendes	302,222,03
Produit des terres affectées à diverses institutions	419,393,83
Total en roubles	40,289,354,85

Revenu des douanes en 1850. (Officiel.)

Droits de douane proprement dits	29,662,000,54
Accise sur les sels de la Crimée	256,771,21
Droits d'entrepôt et d'emmagasinage	204,321,24
Au profit de différentes villes	567,525,37
Pour la construction d'un pont sur la Neva	314,016,03
Produit du frêt des marchandises et du passage des voyageurs sur les paquebots d'Odessa à Constantinople	54,136,93
Produits divers	70,629,66
Total en roubles	31,129,400,98

Sur ces revenus il a été payé en primes, frais d'administration, etc., etc., environ 7,000,000 de roubles.

DETTE PUBLIQUE.

Au 1er *janvier* 1852. (Officiel.)

		florins holl.
Dettes extérieures.	Quote-part de la Russie dans l'ancien emprunt hollandais	33,600,000
	Deuxième emprunt de Hollande	25,304,000
	Total	58,904,000

Dettes intérieures à terme:		105,631,264 roubles d'argent.
Dettes consolidée :	à l'intérieur	226,499,093
	à l'extérieur	68,537,442
	Total	400,667,799

TABLEAU du commerce et navigation en 1850. (Officiel.)

		roubles argt.		roubles argt.
Commerce avec les puissances de l'Europe,	exportation	83,133,948	importation	76,107,446
Commerce avec l'Asie.	id.	11,222,954	id.	15,744,430
Commerce avec le royaume de Pologne	id.	2,311,350	id.	1,275,580
Commerce avec la Finlande. . . .	id.	1,779,920	id.	790,568
Total. . . .		98,448,172		93,913,924

Navires entrés dans les ports de la Baltique. . . .	3,423	sortis	3,545
Id. id. id. de la mer Blanche. . .	547	id.	541
Id. id. id. de la mer Noire. . . .	2,590	id.	2,480
Id. id. id. de la mer Caspienne. .	220	id.	235
Total du mouvement de la navigation en 1850. .	6,780	sortis	6,801

Le tonnage de tous ces navires formait à l'arrivée 626,375 lastes; au départ 576,077 lastes.

TABLEAU des forces militaires de l'Empire russe.

Composition de l'armée de terre en temps ordinaire.

Garde impériale.	8 régiments de 3 bataillons de 800 hommes chacun.	19,200	29,200
	2 bataillons de sapeurs et l'artillerie à pied. . . .	2,000	
	8 régiments de cavalerie de 800 hommes chacun, formant en tout 53 escadrons.	6,400	
	3 escadrons de Cosaques et Tatars.	800	
	Pionniers et artillerie à cheval.	800	
Infanterie de ligne.	127 régiments de ligne de 3 bataillons et de 2,400 hommes.	304,800	381,800
	36 bataillons des garnisons de l'intérieur.	77,000	
Cavalerie régulière et irrégulière.	16 régiments de cuirassiers chacun de 5 escadrons de 1,000 hommes.	16,000	168,000
	52 régiments de dragons, de hussards, de houlans et de chasseurs.	52,000	
	38 régiments de Cosaques réguliers chacun de 5 *sotnes*, ou 500 hommes.	19,000	
	18 régiments de Cosaques du Don, chacun de 1,000 hommes.	18,000	
	10 régiments de Cosaques de la mer Noire.	10,000	
	10 régiments de Cosaques de l'Oural.	10,000	
	3 régiments de Cosaques du Volga.	3,000	
	Cosaques de Sibérie, Kalmouks, Tatars, Bachkirs et Caucasiens.	40,000	
	A reporter.		579,000

	Report.		579,000
Artillerie de ligne.	60 compagnies d'artillerie de siége de 200 hommes. .	12,000	44,300
	60 compagnies d'artillerie de campagne.	12,000	
	22 *commandes* d'artillerie à cheval.	4,400	
	12 compagnies de pionniers *idem*.	2,400	
	10 compagnies de pontonniers *idem*.	2,000	
	12 compagnies de 62 commandes d'artillerie des garnisons de l'intérieur.	11,500	
Troupes formant ce qu'on nomme les *extra*-corps.			27,000
Officiers de tous grades.			20,000
	Total de toutes les forces de terre. . . .		670,300[1]

État général militaire de l'armée de terre en 1850.

17	corps d'armée.	325 ½	batteries.
104	districts militaires ou subdivisions.	1469	escadrons.
74	divisions.	4900	compagnies.
241 ½	brigades.	18	arsenaux.
322	régiments.	7	fabriques.
889	bataillons.	50 ½	parcs.

Distribution des corps d'armée en 1850.

1° Grande armée mobile d'opérations d'Europe	386,000 hom.	79,720 chev.	1,200 canons.
2° Armée de réserve d'Europe.	182,000 »	17,920 »	472 »
3° Armée du Caucase [2].	150,000 »		
4° Corps d'armée de Finlande.	13,000 »		
5° Les corps d'armée d'Orenbourg.	36,000 »		
6° Les corps d'armée de Sibérie.	16,000 «		
7° Les corps irréguliers de Cosaques. . . .	50,000 »		
	833,000 hommes.		

MARINE.

État de la flotte en 1850.

45 vaisseaux de ligne. .	Partagés en 3 divisions :	1re escadre.	Mer Baltique.
30 frégates.	1° Pavillon *blanc*.	2e escadre.	
15 corvettes.	2° Pavillon *rouge*.	3e escadre.	
10 bricks.	3° Pavillon *bleu*.	4e escadre.	Mer Noire.
265 bâtiments inférieurs.	ou bien en	5e escadre.	
		Flottille de la mer Caspienne.	
		Flottille de la mer d'Okhotsk.	

Total : 365 bâtiments à voile et à vapeur.

Chaque escadre compte 9 vaisseaux de ligne, 6 frégates à voile et à vapeur et quelques petits bâtiments.

État du personnel :

Artilleurs.	12,000	45,000 hommes.
Soldats.	5,000	
Marins.	28,000	

[1] Ce chiffre représente la composition de l'armée en 1826.

[2] Chacune de ces trois armées comprend plusieurs corps.

TABLEAU des positions géographiques de la Russie d'Europe.

Extrait de la Connaissance des temps pour 1853.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE SEPTENTRIONALE			LONGITUDE.			AUTORITÉS.
	deg.	min.	sec.	dég.	min.	sec.	
Abo (Observatoire)	60	26	58	19	56	45 E.	1836.
Akerman	46	11	51	28	1	28	Manganari (1847).
Arkhangel (la Trinité)	64	32	8	38	13	8	Wisniewsky, 1843.
Arensbourg	58	15	9	20	7	15	Grischow-Méchain. Fl. 427.
Astrakhan	46	21	12	45	45	0	Wisniewsky, 1846.
Bender	46	50	32	27	16	0	Islaniev (1847).
Bogoslowsk	59	44	36	57	42	24	Humboldt, 1846.
Caffa ou Théodosia (Hôtel-de-Ville)	45	1	37	33	3	13	Gautier, 1824. 322.
Cajaneborg (Kaïane)	64	13	30	25	23	3	Plauman, 1847.
Chersonèse, phare, f. tourn.	44	33	45	31	2	54	Knorre. S. IX.
Christinestad	62	16	9	18	57	50	Nicander. Fl. 376.
Dagerort, phare	58	54	59	19	51	30	Schubert, 1840.
Dorpat (Observatoire)	58	22	47	24	23	13	1836.
Ekaterinenbourg	56	48	57	58	15	30	Humboldt, 1846.
Ekaterinoslav (la Trinité)	48	27	50	32	45	29	Wisniewsky, 1847.
Ekholm, phare	59	41	8	23	27	55	Schubert, 1840.
Elisavetgrad	48	30	23	29	57	3	Wisniewsky, 1847.
Gloukhow (la Trinité)	51	50	39	31	36	18	*Idem.*
Graoharum (fanal)	60	6	18	22	38	29	Schubert, 1840.
Grodno	53	40	44	21	29	57	Wisniewsky, 1847.
Hango-Udd	59	45	56	20	37	50	Schulten, 1847.
Helsingfors (Observatoire)	60	9	42	22	37	30	Argelander, 1839.
Hochland, phare supér.	60	5	41	24	37	9	Struve, 1836.
Iacobstad	56	30	5	23	31	12	*Idem.*
Iarosla	57	37	33	37	50	0	Inokhodtsov, 1847.
Ienikale (le phare)	45	23	7	34	19	18	Manganari, S. IX.
Ismaïl (la cathédrale)	45	20	30	26	27	26	1847.
Jitomir (les Bernardins)	50	15	26	26	20	21	Wisniewsky, 1847.
Kalouga (184m)	54	30	27	33	56	57	*Idem.*
Kamenetz-Podolsky	48	40	30	24	14	25	*Idem.*
Kamyshin	50	5	6	43	4	0	Inokhodtsov, 1847.
Kandalakcha	67	7	44	30	5	39	Reineck, 1843.
Kaninn (cap)	68	39	12	41	12	10	*Idem.*
Kasan (Observatoire.) (58m)	55	47	30	46	46	10	1836.
Kemm	64	56	33	32	18	23	Reineck, 1843.
Kertch	45	21	6	34	9	30	Manganari, S. IX.
Kharkov	49	59	27	33	56	46	Wisniewsky, 1847.
Kherson	46	37	46	30	17	32	*Idem*, S III, 330.
Kiev	50	26	53	28	13	21	Wisniewsky, 1847.
Klin	56	20	18	34	27	51	Goldbach, 1847.
Kola	68	52	48	30	40	17	Reineck, 1847.
Korskar, phare	59	42	0	22	41	19	Schubert, 1840.
Koslov ou Eupatoria	45	11	45	31	1	52	Knorre, S. IX.
Kostroma	57	45	52	38	36	2	Wisniewsky, 1847.
Krementchouk (97m)	49	4	4	31	5	56	*Idem.*
Kronstadt (cathédrale)	59	59	46	27	26	14	Schubert, 1840.
Kursk	51	43	41	33	54	11	Wisnieswky, 1847.
Liban	56	30	47	18	40	5	*Idem.*
Lubni	50	0	53	30	41	49	*Idem.*
Mariopol	47	5	35	35	15	0	Manganari, S. IX.
Mezene (égl. de l'Epiph.	65	50	18	41	56	36	Wisniewsky, 1843.
Miask	54	59	0	57	48	15	Humboldt, 1846.
Minsk (Hôtel-de-Ville.	53	54	9	25	13	48	Wisniewsky, 1847.
Mitan	56	39	4	21	23	15	Pauker, 1836.
Mohilev	53	53	49	28	0	0	Wisniewsky, 1847.
Mosdok	43	43	51	42	21	20	*Idem.*
Moskou (Ivan-Veliki (147m)	55	45	13	35	17	30	S VII, 284, 1846.
Narva (Hôtel-de-Ville)	59	22	46	25	51	35	Schubert, 1847.
Nejine	51	2	48	29	35	10	Winsniewsky, 1847.
Nicolaïef (Observatoire)	46	58	21	29	38	24	Wurm, S. VI, 306, 1836.
Idem, la ville (maison de l'amiral Greig)	46	58	42	29	39	16	*Idem.*
Nijnei-Novgorod	56	19	43	41	40	34	Wisniewsky, 1847.
Norgou ou Nargen, phare	59	36	22	22	10	40	Schubert, 1840.
Novgorod	58	31	23	28	56	13	O. Struve, 1847.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE SEPTENTRIONALE			LONGITUDE.			AUTORITÉS.
	dég.	min.	sec.	dég.	min.	sec.	
Odensholm, phare	59	18	19	21	1	35 E.	Schubert, 1840.
Odessa (cathédrale)	46	28	55	28	23	50	Knorre, S. IX.
Onega (Saint-Michel)	63	53	35	35	48	2	Reineck, 1843.
Orel	52	57	58	33	46	29	Wisniewsky, 1847.
Orenbourg	51	45	28	52	46	14	Hansteen, S. IX, 111.
Orrengrund (Île), feu	60	16	35	24	6	55	Wisniewsky, 1847.
Ostaschoff	57	9	40	30	52	0	Goldbach, 1847.
Otchakoff	46	36	31	29	13	10	Knorre, S. IX.
Outa	54	42	34	53	39	14	Wisniewsky, 1847.
Ouralsk	51	11	49	49	2	15	Humboldt, 1846.
Pensa	53	11	0	42	41	33	Hansteen, S. IX. 111.
Perekop	46	8	43	31	21	39	Wisniewsky, 1847.
Perm	58	1	13	54	6	15	Schubert.
Petersbourg (Saint-) (Observatoire.)	59	56	31	27	58	34	1836.
Idem. (Observatoire de Poulkova)	59	46	20	27	59	52	1839.
Petrozawodsk	61	47	24	32	4	8	Wisniewsky, 1847.
Polotz	55	29	16	26	25	23	*Idem.*
Poltava (la Purific. (114^{m})	49	35	4	32	16	22	*Idem.*
Ponoï	67	4	30	38	47	9	Mallet, 1847.
Porkala-Udd, phare	59	56	10	22	3	25	Schubert, 1840.
Pskov. (cathédrale)	57	49	18	25	59	27	*Idem*, 1837.
Revel (cathédrale)	59	26	20	22	24	16	*Idem*, 1840.
Riasan (cathédrale)	54	38	9	37	24	16	O. Struve, 1847.
Riga	56	57	10	21	45	31	1836.
Rotskär, phare	59	58	10	24	20	33	Schubert, 1840.
Samara ou Novomoskovsk	48	29	35	33	0	0	Chr. Euler, 1847.
Saransk	54	10	57	42	52	57	Hansteen, S. IX. 111.
Saratov	51	31	12	43	46	18	Humboldt, 1846.
Sarepta	48	30	28	42	16	26	*Idem.*
Sevastopol (cathédrale)	44	36	51	31	11	9	Knorre, S. IX.
Simbirk	54	19	7	46	5	35	Simonoff, 1841.
Simferopol (cathédrale)	44	56	59	31	46	8	Wisniewsky, 1847.
Sishar ou Ses skär, phare	60	2	9	26	1	33	Schubert, 1840.
Smolensk (cathédrale) (260^{m})	54	47	15	20	43	5	Wisniewsky, 1847.
Sommers, phare	60	12	25	25	18	17	Schubert, 1840.
Stavropol	45	3	9	39	39	30	Wurm, S. III, 319.
Surop, phare	59	27	55	22	2	45	Schubert, 1840.
Swatterort, phare	57	54	35	19	44	51	*Idem.*
Syzran (l'Assomption)	53	9	12	46	8	41	Wisniewsky, 1847.
Taganrok (Saint-Michel)	47	12	21	36	36	18	Manganari, S. IX.
Taguilsk (Nijnei)	57	54	57	57	40	6	Humboldt, 1846.
Taman	45	12	58	34	23	46	Manganari, S. IX.
Tambov	52	43	12	39	8	54	Wisniewsky, 1847.
Tarchankut, phare	45	20	42	30	9	0	Knorre, S. IX.
Tavastehus	61	0	18	22	10	47	Hallstrom, 1847.
Tcherkask (Novo),) cathédrale	47	24	35	37	46	30	Ssawitch. Sabler, 1843.
Tchernigov (cathédrale) (153^{m})	51	29	25	28	59	23	Wisniewsky, 1847.
Tolbuchin, phare	60	2	35	27	12	49	Schubert, 1840.
Torjock	57	2	9	32	43	0	Goldbach, 1847.
Tornea	65	50	50	21	53	30	Enke, 1847.
Totma	59	58	12	40	26	17	Wisniewsky, 1847.
Tschernoï-Jarr	48	4	13	43	53	40	Hansteen, S. IX, 111.
Tula	54	11	45	35	16	32	Struve, 1847.
Twer	56	51	44	33	37	8	Goldbach, 1847.
Tzaritzyn (cathédrale)	48	41	59	42	12	40	Wisniewsky, 1847.
Umba	66	44	30	31	52	45	Pictet, 1789, 328.
Uto (Île), feu	59	46	27	19	1	15	Schulten, 1847.
Varsovie (Observatoire)	52	13	5	18	41	45	Baranovsky, 1846, 30.
Vibourg	60	42	42	26	25	50	Thesleff, 1847.
Vilna (Observatoire.) (122^{m})	54	41	0	22	57	36	S. VIII, 96, 1836, 1841.
Vitebsk (les Jésuites.) (140^{m})	55	11	35	27	52	22	Wisniewsky, 1847.
Valdimir (cathédrale.) (168^{m})	56	7	38	38	4	56	*Idem.*
Vologda (l'Assomption.) (136^{m})	59	13	35	37	33	23	*Idem.*
Voroueje	51	39	23	36	51	44	O. Struve, 1847.
Wushneï-Wolotschok	57	35	12	32	20	45	Goldbach.

LIVRE CENT QUARANTE-NEUVIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Fin de la description de la Russie d'Europe. — Royaume de Pologne.

L'Europe a pu effacer le nom de la Pologne sur les cartes éphémères de la statistique, mais ce nom survit toujours dans la véritable géographie, fondée sur les divisions naturelles et nationales. Nous croyons donc, par respect pour ce malheureux pays, devoir lui consacrer un livre particulier. Mais la Pologne que nous allons décrire n'est plus celle de Boleslas, de Sigismond ou de Casimir le Grand; ce n'est plus ce vaste royaume qui comptait encore en 1772, quoique déjà affaibli au moment de son premier démembrement, 38,000 lieues carrées et 24 millions d'habitants. La Russie lui a depuis longtemps repris la Lithuanie et l'Ukraine; la Prusse le grand duché de Posen et les deux provinces de Prusse-Orientale et de Prusse-Occidentale; enfin l'Autriche, le royaume de Galicie, auquel elle a réuni, en 1846, et contre la foi des traités, le territoire de la république de Cracovie.

Le nom de la Pologne (*Polska*) dérive d'un mot qui signifie *champ, plaine* (*polé, rownina,* plaine). Comme tant d'autres, la nation polonaise a pris dans la nature du pays qu'elle habitait le motif de la dénomination particulière par laquelle elle se distingue des autres branches de la grande race slavonne. On saurait d'autant moins révoquer en doute cette étymologie, que les noms des autres tribus slavonnes en présentent des exemples; ainsi le nom de Croates, ou probablement Chrobates, signifie montagnards; celui de Poméraniens, ou *Pomorzanie,* indique des peuples voisins de la mer.

En effet, la plus grande partie de l'ancienne Pologne s'étend comme une plaine immense des bords de la Baltique aux rivages du Pont-Euxin, ou du moins jusqu'aux petites chaînes de collines qui, au sud de la Volynie, traversent le bassin du Dnieper, et qui au sud de Lemberg s'unissent aux premières terrasses des monts Carpathes. Ces terrasses, quoique bien abaissées, se reproduisent encore vers Zamosc dans la région entre le Bog (Bug) et le San, et vers Kielce et Konskié dans la région entre la Vistule

et la Piliça. Au nord de cette limite, on ne trouve dans toute cette vaste contrée que des collines et des mondrains.

La Lithuanie, la Courlande, les Russies Blanche et Noire, la Polésie et la Podlaquie, presque toute la Grande-Pologne, la Pomérélie ou petite Poméranie et même toute la Prusse sont couvertes d'un sable profond qui occupe les plaines et les hauteurs voisines des eaux courantes. Ce sable est blanchâtre dans l'intérieur, noir et rougeâtre sur les bords de la mer. Mais cette bande sablonneuse est comme parsemée de petits plateaux de terre glaiseuse ou marécageuse. Un plateau de glaise se montre en Samogitie; un autre, plus montagneux et entrecoupé de lacs, forme la petite Lithuanie ou le coin sud-est de la Prusse ducale. Le terrain de l'intérieur de la Courlande est fort, gras et argileux. La même nature de terrain, la même succession de plaines, de collines, de tourbières et de lacs sans nombre, la même variation du sable à l'argile, règnent aussi en Poméranie, en Brandebourg, en Basse-Saxe, et dans une partie du Danemark. Ces plaines sarmatiques et germano-cimbriques présentent un immense terrain de transport. Dans un grand nombre de localités, le sol est recouvert d'un terrain d'alluvion et de transport qui renferme des débris fossiles, soit d'animaux étrangers au sol polonais, soit d'animaux qui ne vivent plus sur le globe. C'est de ce terrain qu'ont été retirés ces ossements de baleines que l'on voit encore suspendus sur les tours de quelques vieux châteaux : près d'Olyka, de Lachwa et de Nieswicz, on trouve des mâchoires de bison d'une grandeur énorme; sur les bords de la Vistule près de Varsovie et jusque dans le faubourg de Praga, on a découvert des ossements de mastodontes, de mammouths et de rhinocéros.

On reconnaît aussi une identité complète entre la manière dont il se forme des enfoncements circulaires près de Birze, en Lithuauie. et l'éboulement qui donna naissance au lac d'Arend dans le Brandebourg, circonstance qui, jointe à la forme particulière de tous ces lacs, indique une origine semblable pour tous. Les îles flottantes sont ici un phénomène assez commun; les Polonais les appellent *pliques de lacs*, et ce sont en effet des tissus de racines et d'herbes, semblables à la plique des cheveux. Quelques-unes de ces îles paraissent et disparaissent périodiquement avec une certaine régularité.

Parmi les lacs de la Haute-Pologne, il en existe qui passent pour être d'une profondeur incommensurable : tels sont ceux de *Dusviaty*, au nord de la Lithuanie, de *Hrycyzn*, au sud de cette province, de *Smolno*, dans la Poznanie, de *Tukum*, près de Dantzig, et enfin celui de *Goplo*, célèbre

dans les fastes de la Pologne. Tous ces lacs ne s'élèvent que de 5 à 7 mètres au-dessus des eaux de la Baltique, tandis qu'il est probable qu'ils ont jusqu'à plus de 100 mètres de profondeur.

Ces grandes plaines aquatiques, à l'est et au sud de la même mer Baltique, atteignent et dépassent même les points qui marquent le partage des eaux entre les diverses mers. Ce partage n'offre dans sa plus grande étendue que des marais et des étangs. Tel est l'état de la Polésie et de la Russie-Noire et d'une grande partie de la Russie-Blanche, ou des woïwodies de Novogrodeck, de Minsk et de Poloçk. Une tradition populaire veut que ces contrées marécageuses aient anciennement formé une petite méditerranée à l'est de la Pologne, au sud de la Lithuanie et au nord de la Volhynie; on ajoute même qu'un ancien roi de Kiovie en fit écouler les eaux. Mais il n'existe point de montagnes qui aient pu servir de digue à une semblable mer. Il suffit de dire que les grands fleuves de la Pologne, quoiqu'ils s'écoulent vers deux mers différentes, communiquent dans les grandes pluies par quelques-unes de leurs rivières tributaires, et confondent ensemble leurs eaux. Aussi quelques coups de pelle suffisent-ils pour former des canaux entre toutes les petites rivières depuis Wlodawa en Pologne jusqu'au delà de Sloutzk en Russie. Mais comme des terres un peu fermes manquent pour arrêter les sables, ces communications disparaissent presque aussitôt qu'elles sont formées. C'est surtout le *Pripecz*, affluent du Dnieper, qui communique avec le Bog et le Niemen, au printemps et à l'automne, par les inondations qui font alors un lac de toute la Polésie.

Les inégalités du sol, qui séparent les terrains crayeux de la Volhynie des riches plaines de la Podolie, deviennent vers Lemberg une chaîne de montagnes, ou plutôt un plateau très-élevé. Le *Boug*, ainsi que nous l'avons déjà décrit, prend sa source au midi de ce plateau; le *Dniester* prend naissance sur le plateau même au pied des monts Carpathes. Ces rivières, qui l'une et l'autre s'écoulent vers le Pont-Euxin, sont profondément encaissées et bordées de rochers calcaires tendres qui servent de support à une couche épaisse de terre noire et grasse.

Sur les revers septentrionaux de cette même crête naît le *Bog* (*Bug*), affluent de la Vistule, qu'il ne faut pas confondre avec le Boug, affluent du Dnieper. Il roule des eaux noirâtres, et perd son nom en se mêlant avec la *Narew*, qui vient des plaines de la Podlaquie, et dont les eaux sont, dit-on, mortelles pour les serpents. Les cartes maintiennent le nom de Bog après sa réunion à la Narew, à Sierock; mais cette dernière rivière a

la plus grande masse d'eau. La *Vistule*, descendue des montagnes carpathiennes, entraîne une cinquantaine de rivières telles que le San, la Piliça, la Narew, etc. Une de celles-ci, le San, prend naissance, à ce qu'on assure, près des racines d'un énorme chêne qui ombrage également les sources du Dniester et de la Theiss; mais cette tradition ne peut s'appliquer qu'à la rivière de Stry, qui peut-être était regardée alors comme la principale source du Dniester. La *Vartha*, roulant, comme la Vistule, dans un lit large et mal encaissé, ravage souvent les champs voisins, et après avoir pris l'aspect d'un grand fleuve, finit cependant par porter à l'Oder le tribut de ses eaux.

Les fleuves polonais, dans leurs débordements, déposent quelquefois un limon fertile qui engraisse les prairies inondées. Nous ne faisons mention du *Niemen*, qui limite le royaume actuel de Pologne, que pour observer que seul parmi les fleuves polonais, ce cours d'eau que les anciens nommaient *Chronus*, et que les Prussiens appellent *Memel*, roule paisiblement dans son lit cylindrique; ses eaux tranquilles ne minent point leurs bords et n'entraînent point les forêts déracinées.

Pour se former une idée du climat de la Pologne proprement dite, il faut nécessairement se rappeler qu'elle est placée entre deux régions d'un froid considérable : à l'est et au nord, le plateau central de la Russie; au sud, les monts Carpathes, où, à cause de l'élévation du sol, il règne un hiver perpétuel, ou du moins fort long. L'influence de ce dernier climat de montagnes se fait sentir dans les contrées qui en sont les plus rapprochées; ainsi, l'on a eu à Lemberg et à Cracovie des froids de 25 et 27 degrés centigrades. En 1654, une gelée subite brûla tous les blés aux environs de Cracovie, le jour même de la Pentecôte. La grêle ravage fréquemment les contrées situées aux pieds des Carpathes.

Si maintenant nous considérons le reste de la Pologne en masse, c'est le vent d'est qui y apporte les plus fortes gelées; il souffle de dessus le plateau de la Russie et les monts Oural. Le vent du nord est moins froid et plus humide. A Varsovie, du moins, les vents occidentaux apportent un air pluvieux, épais et malsain; ils y soufflent les trois quarts de l'année. Comme les vents du midi passent par-dessus les Carpathes, ils ne peuvent que doubler l'effet du froid.

L'hiver polonais est donc effectivement aussi rigoureux que celui de la Suède centrale, malgré une différence de 10 degrés de latitude.

La végétation indique peut-être mieux que le thermomètre la température. A Varsovie, le noisetier et le *daphné-mezereum* poussent des fleurs

vers l'équinoxe du printemps, c'est-à-dire cinq semaines plus tard qu'à Paris. Les peupliers blancs ne fleurissent qu'au mois de mars. C'est dans le mois suivant que s'épanouissent les fleurs du genévrier, du saule, de l'aune, du bouleau, du frêne commun ; dans le mois de mai fleurissent le hêtre, le sureau à grappes, le poirier sauvage et le *berberis*. Le mois de juin offre la fleuraison du noyer, du sureau commun, de la ronce commune, de l'asperge et du chanvre ; le *datura stramonia* fleurit au mois de juillet.

Au surplus, le climat de la Pologne est très-capricieux. On a vu en l'an 974, selon Dlugosz, toutes les rivières rester prises depuis la fin d'octobre jusqu'à l'équinoxe du printemps. On vit une autre fois la Baltique gelée, de sorte qu'on allait de Dantzig à Lubeck sur la glace. Quelquefois les mois d'hiver présentent le phénomène d'une seconde végétation, provoquée par la douceur de la température. En 1568, on vit à Dantzig tous les rosiers fleurir de nouveau vers la fin d'octobre ; la même chose eut lieu en 1588, au mois de décembre ; en 1659, la douceur de l'hiver fit sortir les abeilles par essaims. Nous devons comparer avec ces données celles que fournit la Lithuanie, quoique politiquement étrangère à la Pologne. L'historien de la Lithuanie, Koïalovicz, donne des détails curieux sur les hivers de 1414 et de 1492 ; on vit sous le cinquante-cinquième degré de latitude les champs se couvrir de fleurs au mois de janvier ; les choux poussaient en tête, les blés levaient et formaient des épis ; les oiseaux faisaient retentir partout leur gazouillement et construisaient des nids. Le mois de mars amena tout-à-coup les froids les plus rigoureux. En une seule nuit toutes les richesses de cet été précoce furent anéanties ; et dans le cours de l'année, la nature épuisée ne put donner que de chétives productions.

Les globes de feu, les parhélies, les étoiles tombantes, l'aurore boréale et d'autres phénomènes phosphoriques ou électriques paraissent être fréquents en Pologne. Parmi les phénomènes cités par les auteurs polonais, il suffit de rappeler ce globe de feu qui parut se détacher du corps même de la lune. Autant qu'on peut le deviner, d'après un recit confus, le roi Vladislas Jagellon paraît avoir été enveloppé, une fois, en rase campagne, lui et toute sa suite, dans un nuage électrique, comme l'a été depuis M. de Saussure.

L'atmosphère de la Pologne réunit en général l'humidité et le froid à un assez fort mélange d'exhalaisons impures qui s'élèvent du fond des sombres forêts et de la surface des marais. Aussi, quoique les indigènes ne trouvent pas l'air malsain, il a toujours eu une influence très-funeste sur les étran-

gers. L'insalubrité naturelle d'un air humide et froid est fort diminuée par la violence des vents qui parcourent sans obstacle ces plaines immenses, en ravageant très-souvent les plus grandes forêts, et qui, sur les bords de la Baltique, ont assez de force, pour soulever de grandes quantités de sable, en former des collines et souvent en couvrir des fermes entières.

Les pluies tombent tantôt avec une abondance, tantôt avec une violence extrêmes, accompagnées de tonnerres et d'éclairs, qui présentent souvent un spectacle aussi terrible que magnifique. Un de ces orages mémorables eut lieu le 30 juin 1813, après le passage du Niémen par Napoléon sur une immense étendue de pays.

Les qualités de l'air et du sol influent sans doute puissamment sur ces phénomènes de corruption que les Polonais ont plusieurs fois remarqués dans les eaux de leur pays, soit courantes soit stagnantes. Tantôt les eaux du Dniester ou de la Vistule ont pris une couleur rougeâtre, tantôt des lacs se sont couverts d'un matière verdâtre. Il y a aussi dans les monts Carpathes des sources auxquelles on attribue la naissance des goîtres chez ceux qui en boivent.

Des minéraux se trouvent en très-petite quantité dans cette grande plaine sablonneuse qui occupe le nord et le milieu de la Pologne. Comme dans toute la partie septentrionale de notre globe, la terre y est pour ainsi dire encroûtée d'un dépôt ferrugineux. Tous les marais, toutes les prairies contiennent du fer limoneux en plus ou moins grande abondance. En plusieurs endroits, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les pétrifications marines fourmillent, et cette substance nommée *succin* par les savants, et *ambre jaune* par le vulgaire, et qui ne paraît être qu'une gomme végétale fossile, s'y trouve souvent en gros morceaux sur plusieurs points de l'intérieur du pays et aux pieds des Carpathes. Dans les mains d'un peuple industrieux, les blocs de granit et d'autres roches qui couvrent les plaines serviraient à construire des édifices et des monuments durables. A l'exception des nitrières, près d'Inowraclaw, ces plaines ne semblent contenir aucune substance saline, tandis que tout le long des monts Carpathes, il s'étend une immense couche de sel fossile, qui suffirait pour fournir le monde entier. Une seule région du royaume actuel de Pologne offre des dépôts considérables de minéraux; c'est celle qui sépare la Vistule de la Piliça. On doit à l'infortuné roi Stanislas Leczinski l'exploration de ces collines.

Les environs de Cracovie possèdent diverses espèces de marbres et des

mines assez considérables de charbon de terre ; au nord-ouest de cette cité se présente d'abord Olkusz, ville aujourd'hui misérable, autrefois florissante par ses mines. Les couches se suivent dans l'ordre que voici : de la marne, de la brèche, de l'ardoise, du plomb argentifère avec un peu de fer et de calamine ; ensuite la pierre calcaire. A Ligots, on exploite une mine de calamine. Les marbres des environs de Czerna sont pénétrés de plomb. On y trouve un mélange assez curieux ; c'est du plomb blanc spathique, combiné et pour ainsi dire fondu avec du sable. Ce minerai donne cinquante-quatre pour cent de plomb. Les mines les plus communes de cette contrée sont celles de fer. A Drzewica, on tirait jusqu'à soixante dix quintaux de fer brut par semaine, d'un minerai qui se trouve dans du grès sablonneux. En d'autres endroits, la mine de fer limoneuse abonde comme aux environs de Konskie. Au village de Suchedniow, à Jedrov, à Samsonow, il y a des hauts-fourneaux et des forges. Le fer de Brin près Vochoc, serait excellent, si par suite d'une mauvaise préparation, on n'y laissait une portion de cuivre. On croit avoir trouvé à Miedziana Gora un morceau de fer natif. Il est plus sûr qu'on a rencontré, dans ce même endroit, de la pyrite de fer, du cuivre azuré, de la malachite, du sulfure de fer et du plomb argentifère. Cette dernière substance paraît abonder ici.

Les métaux ne forment pas la seule richesse de cette intéressante contrée. On trouve des pierres meulières très-bonnes à Mniow. A Chencyn, un filon perpendiculaire de cuivre pyriteux traverse une colline composée de marbre. De ce filon de cuivre, on a tiré de la lazulithe [1], et le palatin Bindzinski a même offert au pape Innocent IX une table de cette matière précieuse. A Miedzianka, il y a du cuivre carbonaté vert, disséminé par petits nids dans du calcaire. Près d'Ostrowiec et de Gorna-Vola, les champs sont couverts d'une efflorescence de sulfate de fer et d'alun. En général, toute cette contrée paraît ne contenir que des terrains d'*alluvion* et de *transport*.

Le royaume actuel de la Pologne ne participe pas sans restriction à l'immense fertilité de l'Ukraine, et peut-être n'atteint-il pas celle que la Lithuanie doit à un sol plus mélangé d'argile. Le Polonais voit néanmoins toutes sortes de blés et de grains, depuis le froment jusqu'au millet et au blé sarrasin, prospérer dans ses plaines sablonneuses, entremêlées d'un terreau léger. Le sol devient plus fertile lorsqu'on remonte la Vistule au sud de la Piliça, vers Sandomir et Cracovie ; mais les moyens d'exportation deviennent aussi plus dispendieux. Les terres des particuliers, étant d'une

[1] Ne serait-ce pas plutôt de l'azurite ou cuivre carbonaté bleu? J. Huot.

dimension trop grande pour être cultivées avec soin, sont souvent dépourvues du nombre nécessaire de cultivateurs; car le paysan libre de sa personne trouve plus d'avantage à se fixer sur les terres de la couronne, où plus d'un tiers de la population est concentré aujourd'hui.

D'immenses forêts couvrent une portion de la Masovie. Parmi les autres provinces, il y en a peu qui en manquent. Les pins de toutes les variétés occupent les plaines sablonneuses; le sapin et le hêtre aiment les montagnes; le chêne vient partout où il trouve un sol fort. Les mélèzes, les tilleuls, l'orme et le frêne, mêlant ensemble leur ombre hospitalière, donnent à plusieurs forêts de la Pologne un aspect agréablement varié; le mélèze réussit particulièrement aux environs de Rawa, de Sandomir, comme aussi sur les monts Biecziad en Galicie. La plus belle forêt de bouleaux est près de Varka en Masovie, et les plus grands tilleuls ombragent Prenn sur le Niemen. Cependant, quoique les forêts de la Pologne comptent au delà de cent espèces d'arbres, elles en possèdent peu qui soient propres à la construction. Dans l'état actuel et dans les contrées situées entre les 52e et 57e degrés de latitude, les plus utiles sont le pin, le sapin, le chêne, l'orme, le charme, le frêne, l'érable, l'aune, le bouleau et le peuplier; et dans les contrées situées entre les 47e et 52e degrés de latitude, le sapin noir, le mélèze, ainsi que le hêtre. Le mélèze a presque disparu dans les provinces du nord, mais il se trouve en abondance dans celles du midi.

Les abeilles fourmillent tellement, que dans plusieurs forêts, non-seulement les troncs des vieux arbres en sont remplis, mais le sol même est couvert de leurs ruches. Elles choisissent de préférence le sapin, le *pinus picea,* le tilleul et le chêne. On nous parle aussi de cuves immenses où les anciens Polonais conservaient l'hydromel, leur boisson chérie, et qui étaient d'une telle dimension que l'on vit des hommes s'y noyer. Les anciens historiens scandinaves rapportent des traits précisément semblables sur l'abondance de l'hydromel chez les Danois. Quelques écrivains grecs attestent enfin que plusieurs contrées au nord du Danube étaient inhabitables, à cause des innombrables essaims d'abeilles qui en chassaient les hommes.

La Pologne ne manque pas de poissons; toutes les rivières et les lacs en sont peuplés; et l'on assure que dans celle du Pripet ou Pripecz ils semblent se trouver quelquefois à l'étroit: mais dans la haute Pologne on a, comme dans la Galicie, creusé de très-grands étangs ou viviers. Dans les lacs, on pêche des brochets, des perches, des brèmes, des tanches, des

anguilles; dans les viviers, on élève surtout des carpes; les rivières fournissent des truites, des barbeaux, des lamproies, des saumons, des esturgeons, et beaucoup d'autres espèces dont nous ne saurions rendre les noms polonais.

Les oiseaux les plus communs sont : l'aigle, le faucon, le vautour, la grue, la perdrix, la caille, l'étourneau, etc. ; les grives sont plus rares. On voit arriver et disparaître avec la neige un petit oiseau nommé en polonais *sniégula* ou ortolan de neige *(passerina nivalis)* : on le recherche comme un mets délicieux ; il se montre surtout aux environs de Lowicz.

Parmi les quadrupèdes, la Pologne peut encore vanter ses bœufs, quoique inférieurs à ceux de la Podolie et de l'Ukraine. Les chevaux polonais sont bien faits, de moyenne taille, vigoureux, sûrs de pied et légers à la course. Longtemps les brebis, qui sont très nombreuses, ne portèrent qu'une laine grossière ; mais depuis plusieurs années l'amélioration de la race ovine a été poussée à un haut point de perfection, et l'on fabrique de très-beaux draps avec la laine indigène. Les animaux sauvages trouvent encore un vaste asile dans les forêts de la Pologne, et surtout de la Lithuanie. Les cerfs et les daims sont devenus rares ; les sangliers sont communs, ainsi que les renards, les loups cerviers, les écureuils, les lièvres, les lapins et les castors, qui construisent leurs cases isolément. L'animal le plus destructeur de la Pologne, c'est le loup, et après lui le glouton.

Quelques Polonais, mais surtout des Lithuaniens, font métier de donner à l'ours une sorte d'éducation ; ils le mènent prisonnier de ville en ville, et à force de mauvais traitements, obligent cet animal moins stupide, et surtout moins féroce qu'on ne le pense communément, à faire des sauts et des simagrées propres à amuser la populace. On assure, mais cela nous paraît douteux, que l'ours, pris jeune, et élevé en domesticité, se montre très-docile, et qu'on lui apprend même à servir à table, ou du moins à apporter les objets qu'on lui désigne, comme le font nos caniches ; mais avec l'âge son humeur sauvage se développe, et l'on ne garde pas longtemps cette singulière sorte de page.

En décrivant la Pologne, les auteurs ont beaucoup disputé sur l'existence d'un animal sauvage du même genre que le taureau, et nommé tantôt *urus,* tantôt *bison ;* les uns ont regardé ces noms comme synonymes, les autres en ont fait deux espèces diverses ; ensuite il s'est élevé des discussions pour savoir si l'une ou l'autre espèce était identique avec celle de nos bœufs. Mais il semble résulter de nouvelles informations plus précises que c'est décidément au *bison* que se rapporte le bœuf polonais. Il passe

l'été et une partie de l'automne dans les lieux humides et ombragés; pendant les autres saisons, il cherche des lieux plus découverts. Il se frotte volontiers aux arbres et s'enduit par là d'une croûte résineuse. On voit ces bisons se promener par troupes de trente ou quarante; mais les vieux s'isolent davantage et ne marchent ordinairement qu'au nombre de trois ou quatre. Leur cri de ralliement est semblable à celui des porcs.

Jetons maintenant un coup d'œil sur le peuple de la Pologne. En général, les véritables Polonais sont grands, forts, et ont beaucoup d'embonpoint: leur physionomie est ouverte et douce; leur taille est bien proportionnée; ils ont seulement le cou plus gros que ne l'ont ordinairement les autres nations européennes. Les cheveux blonds ou châtains ne sont pas très-rares, et prouvent, ainsi que la langue, le fréquent mélange des races gothique et slave. Les hommes de tous les états portent des moustaches. La beauté des femmes les a rendues célèbres dans le Nord; elles surpassent du moins celles de Russie pour la noblesse des formes, et celles d'Allemagne pour le teint. Elles ont la taille svelte, le pied petit et joli, et de beaux cheveux; leurs manières sont plus agréables et plus animées que celles des dames de Russie.

Outre la force et la vigueur naturelles aux Polonais, l'éducation et la manière de vivre du peuple ont dû encore nécessairement l'endurcir: cependant cette nation est proportionnellement exposée à bien plus de maladies que ses voisins. Elles sont occasionnées, soit par la qualité de l'air, que de vastes et nombreux marais rendent malsain, soit par la disette d'eau bonne à boire, ou la manière de vivre malpropre de la plus grande partie des habitants. Il ne faut pas attribuer à d'autre cause cette dégoûtante maladie du cuir chevelu, connue sous le nom de *plique*, et qui est particulière à la Pologne. C'est un fait très-étonnant de voir la Pologne attaquée de plusieurs maladies vives et malignes qu'on ne connaît point en Russie, quoique la majeure partie de cet Empire soit située plus au nord: on remarque encore que les maladies communes aux deux peuples sont plus contagieuses et plus dangereuses en Pologne.

Les maladies épidémiques sont peu fréquentes: celle qui fait le plus de ravages est la petite vérole; ce qu'on doit attribuer au mauvais traitement et au mauvais régime, ainsi qu'à la négligence générale du peuple.

Après avoir esquissé le tableau physique de la Pologne, consacrons quelques mots à son histoire.

La nation polonaise descend des *Léchites* ou Leches, peuple slave qui occupait les bords de la Vistule; son histoire, depuis les temps les plus

reculés jusqu'au neuvième et dixième siècles, est remplie d'obscurité et de traditions incertaines. Boleslas le Grand, fils de Mieczislas peut être regardé comme le véritable fondateur de la monarchie polonaise ; il vivait vers l'an 1000, et déjà les Polonais avaient embrassé le christianisme. C'est sous son règne glorieux que Cracovie devint la capitale du royaume de Pologne, il fit la conquête de la Silésie, de la Chrobatie, de la Moravie, de la Lusace, de la Bohême et de la Russie elle-même qui n'était alors qu'un État à peine naissant. Sous ses successeurs, la Pologne s'accrut encore, mais elle fut un instant envahie par les Mongols, et elle dut perdre une partie de ses conquêtes. Les hordes asiatiques ayant été chassées, on vit commencer une période de splendeur et de gloire, dont ce royaume devait jouir pendant plus de deux cent cinquante ans. Casimir le Grand, 1330, fut le législateur des Polonais; il fit la conquête de la Galicie, et trois fois il campa sous les murs de Moscou. Il avait désigné Louis d'Anjou, son neveu, pour lui succéder; après la mort de celui-ci, sa fille Edwige, en épousant Jagellon grand-duc de Lithuanie, donna le trône de Pologne à une nouvelle dynastie dont le règne fut pour ce pays une époque de gloire et de puissance (1386). Par leurs victoires successives sur les Prussiens, les Russes, les Tatars, les Polonais établirent au loin la renommée militaire de leur belliqueuse nation qui dominait alors sur la Lithuanie, la Prusse, la Livonie, la Samogitie, la Courlande, la Podolie et la Galicie. La Pologne fut pendant longtemps le principal boulevard de la chretienté contre les Turcs-Ottomans. Mais en 1572, à l'extinction de la dynastie jagellonne, le trône de Pologne devint électif; déjà les nobles, très-nombreux et constituant à eux seuls toute la nation, car le reste de la population était soumis à un dur servage, avaient commencé leurs insurrections constitutionnelles connues sous le nom de *Rokoss*; l'anarchie la plus complète fut amenée par leurs empiètements sur le pouvoir royal : une partie de leurs anciennes conquêtes, la Prusse, la Livonie, la Courlande, etc., fut perdue, et la ruine de la Pologne commença. En vain Étienne Bathori, en 1575, et Jean Sobieski, en 1674, essayèrent-ils de replacer la nation à la hauteur de son passé, malgré leurs victoires, ils ne purent sauver la Pologne. La Russie avait grandi à l'occident; au nord, la Prusse venait subitement de se révéler à l'Europe comme puissance militaire; l'Autriche ne redoutait plus les Turcs, et avait tout à craindre de la turbulence polonaise. Catherine II, Frédéric II, et Marie-Thérèse, profitant des embarras suscités au dernier roi, Stanislas Poniatowski, par l'insubordination des nobles et les querelles religieuses, intervinrent en 1772 dans les affaires de ce malheureux pays. Alors eut

lieu le *premier partage* : les palatinats de Livonie, de Poletsk, de Vitebsk, de Miecislav et de Minsk furent transformés en lieutenances moscovites ; l'Autriche eut pour sa part la Galicie et la Lodomerie, et la Prusse une partie de la Grande-Pologne, de la Poméranie et de la Warmie. Une seconde intervention, suivie d'un *second partage* eut lieu en 1793; enfin en 1794, malgré les efforts héroïques de Koskiusko, qui tombait dangereusement blessé à la bataille de Macijovice en s'écriant : *Finis Poloniæ!* avait lieu un *troisième et dernier partage* qui effaçait de la carte d'Europe le nom de la belliqueuse Pologne. L'empereur Napoléon essaya de lui rendre en partie sa nationalité en créant en 1807 le *grand-duché de Varsovie*; mais la durée de ce nouvel État fut éphemère, et il suivit la fortune de son fondateur. En 1815, les puissances coalisées rendant hommage à l'opinion publique, pressées d'ailleurs par les circonstances politiques, créèrent, le 20 juin 1815, un nouveau *royaume de Pologne* d'une partie de l'ancien grand-duché de Varsovie, en le plaçant sous la surveillance de la Russie. Le congrès reconnaissait aussi l'existence de la *république de Cracovie*, république neutre dont la liberté était garantie par les traités. Mais en 1830, les Polonais trompés par leur ardent amour de la liberté, entraînés par la révolution qui venait de s'accomplir en France, se soulevèrent contre la Russie qui, dégagée par les Polonais eux-mêmes des entraves que les traités de Vienne apportaient à sa domination définitive sur la Pologne, y rétablit, après de sanglants combats, son autorité absolue. Imitant l'exemple que lui donnait la Russie, l'Autriche achevait de consommer ce grand acte de spoliation d'une nationalité tout entière, en déclarant en 1846 que la république de Cracovie avait cessé d'exister, et que désormais son territoire était annexé à celui de la Galicie. Telle est l'histoire de ce peuple qui a toujours excité en Europe de si grandes sympathies, mais qui, il faut bien le reconnaître, a été le principal instrument de sa propre ruine par sa turbulence anarchique, et par les défauts de sa constitution politique.

Le royaume de Pologne fait aujourd'hui partie intégrante de l'Empire russe ; mais, ainsi que le grand-duché de Finlande, il a son administration particulière. Il est limité au nord et à l'ouest par les provinces de Prusse, de Posen et de Silésie, qui dépendent de la monarchie prussienne ; au sud par la province autrichienne de Galicie, et à l'est par les gouvernements russes de Vilna, de Grodno et de Bialystok. La superficie de la Pologne est de 6,372 lieues géographiques carrées, et sa population était en 1850 de 5,008,000 habitants. Elle se divisait autrefois en 8 palatinats ou woï-

wodies ; aujourd'hui elle forme 5 *gubherniums*, ou gouvernements, qui sont ceux : de *Varsovie* (anciennes woïwodies de Masovie et de Kalisch) de *Radom* (Kielce et Sandomir) ; de *Lublin* (Podlaquie et Lublin) ; d'*Augustowno* et de *Plock*. La ville de Varsovie constitue à elle seule un gouvernement particulier.

Nous allons maintenant visiter les principales villes, et nous commencerons notre tournée topographique par la capitale.

Varsovie, en polonais *Warszawa*, sur la rive gauche de la Vistule, au milieu d'une vaste plaine sablonneuse, est une ville qui, malgré ses désastres, renferme 163,304 habitants, parmi lesquels on compte plus de 27,000 juifs. Elle est assez ancienne, puisque son origine paraît remonter vers la fin du douzième siècle, et qu'un diplôme de Conrad Ier, duc de Masovie, est daté de Varsovie 1224. Mais à cette époque la résidence ducale était partagée entre Czersk et Ploçk : elle n'a pris un rang éminent qu'après la réunion de la Pologne et de la Lithuanie ; sa position en fit alors le rendez-vous naturel de deux nations également fières, et dont aucune ne voulut céder à l'autre la gloire de donner une capitale à la commune patrie. Ce fut le roi Sigismond III qui le premier établit ici sa résidence, et ses successeurs ont continué à y demeurer. Pour favoriser les Lithuaniens, on y transféra la diète en 1569. L'an 1655, la ville fut occupée par les Suédois, qui y entassèrent le riche butin qu'ils avaient fait en Pologne. Les Polonais la reprirent en 1656. Alors Varsovie ne comprenait que la partie appelée encore aujourd'hui *Staremiasto* (la vieille ville). Les autres quartiers se nomment *Novoliptie*, *Nowemiasto* (la nouvelle ville), *Nowy-swiat* (le nouveau monde), *Leszno*, *Grzybow*, *Marszalkowskie* (le quartier des maréchaux), *Solec*, *Marieville*, et *Krakowskie-Przedmiecie*, (faubourg de Cracovie). L'étendue de Varsovie, y compris ses remparts, est de 13 kilomètres, en suivant la rive gauche de la Vistule, tandis que le faubourg de *Praga* sur la rive opposée forme un autre demi-cercle de 3,700 mètres. Ce faubourg, qui communique avec la ville par un pont de bateaux long de 520 mètres, peut être regardé comme une ville.

La ville proprement dite, c'est-à-dire l'ancienne ville, se compose de rues étroites et sombres, de maisons pauvres et mal bâties ; mais les faubourgs sont grands et beaux, assez bien pavés ; leurs rues sont larges et bien alignées ; ils offrent des places spacieuses et bien décorées ; sur la place du roi Sigismond, on remarque une statue de Copernic et une colonne de huit mètres, surmontée de la statue en bronze de Sigismond III.

Les édifices les plus remarquables de cette capitale sont : le château royal, ou *Zamek Krolewski*, que le roi Sigismond fit bâtir dans le faubourg de Cracovie. Le palais *Lazienski*, maison de plaisance de Stanislas Auguste, construction admirable par son élégance, les jardins qui l'accompagnent et ses pièces d'eau ; on y voit la statue équestre de Jean Sobieski foulant aux pieds les musulmans ; le palais du *Belveder*, le palais du gouvernement, dit de *Krasinski*, le plus magnifique édifice de Varsovie, et le *Palais de Saxe*, dont le jardin sert de promenade publique ; l'hôtel-de-ville, l'hôtel du ministère de l'intérieur, celui du ministère des finances ; la monnaie, le théâtre et les deux hôpitaux, civil et militaire méritent aussi d'être mentionnés. Plusieurs palais appartenant à des particuliers, tels que ceux d'Ostrowski, de Pac, de Potoki, d'Oginski, de Bielinski et de Czartoryski, rivalisent de beauté et d'élégance. Les édifices religieux ne doivent pas être oubliés ; les principaux sont : la cathédrale de Saint-Jean, l'église de Sainte-Croix et l'église des Dominicains. Varsovie s'enorgueillissait jadis du nombre et de la splendeur de ses établissements scientifiques et littéraires ; mais aujourd'hui elle les a perdus pour la plupart, ainsi que son université, par suite des vicissitudes de la guerre. C'est cependant encore le centre littéraire et artistique de toute la Pologne, et la ville la plus industrieuse et la plus commerçante de ce malheureux pays. Il y a quelques manufactures de draps, de toiles, de bas, de chapeaux, de tapis et de savon noir ; elle est renommée en Russie pour sa carrosserie et sa sellerie. Varsovie est le siége de la résidence du *Namieznik* ou vice-roi, et de l'archevêque primat de Pologne. C'est aujourd'hui la troisième ville de l'Empire de Russie ; elle sera, dans un avenir prochain, unie à Saint-Pétersbourg et à Moscou par un chemin de fer qui se dirigera vers Bialystock et Vilna ; déjà elle communique avec les chemins de fer de l'Europe centrale par la ligne de Cracovie. Elle a été formidablement fortifiée par les Russes ; sa citadelle et sa tête de pont de Praga en font la clef de la ligne stratégique de la Vistule ; son arsenal et ses casernes sont dignes de son importance militaire.

Les autres villes de la *Masovie* sont peu importantes. A 8 lieues au-dessus de Varsovie, *Czersk*, longtemps la résidence des ducs souverains de Masovie, est réduite à moins de 600 habitants. Elle a un château bâti sur un rocher ; ses environs étaient jadis plantés de vignes. *Brzesc*, chef-lieu de l'obwodie de *Kuiavie*, ne renferme pas plus de 2,000 individus, quoiqu'elle conserve ses vieilles fortifications. *Stanislawow*, bâtie par Stanislas, dernier duc de Masovie, est totalement déchue de son ancienne

splendeur. Les meilleures villes, et les seules où il y ait un peu d'industrie, sont *Lowicz*, avec 5,000 habitants, capitale d'une ancienne principauté, et *Kutno*, avec 3,500, dont 1,500 juifs. *Warka*, sur la Piliça, renferme sept églises : dans celle des Dominicains on voit les tombeaux de plusieurs ducs de Masovie. En 1656, le célèbre guerrier Étienne Czarniecki y défit les Suédois. *Rawa* possède quatre églises, une fabrique de draps, une brasserie et une distillerie : c'était autrefois une forteresse ; on y remarque un ancien château. *Sochaczew* fait commerce de mercerie. *Gostynine*, sur la rive droite de la Skrwa, avait autrefois une forteresse dans laquelle le czar Démétrius Szuyski fut enfermé jusqu'à sa mort. Près Sochaczew, les voyageurs visitent le château de *Nieborow*, appartenant à la maison Radziwil, où une bibliothèque de 20,000 volumes et la charmante retraite nommée *Arcadie* attestent le goût délicat des propriétaires. La petite ville de *Tomaskow*, fondée il y a trente ans par le comte Ostrowski, doit son rapide accroissement à ses fabriques de draps fort estimés et en usage dans le pays ; on évalue à trois millions de francs la valeur de sa fabrication annuelle.

Dans l'ancienne woïwodie de *Kalisch* ou *Kalisz*, la ville du même nom présente en général des édifices solides, des rues bien pavées, des avenues plantées d'arbres, ce qui, avec son école militaire, son théâtre, ses dix églises, son beau jardin public, son palais, ses fabriques de draps et de toiles, ses tanneries, ses foires renommées, en fait une des villes les plus importantes du royaume. La Prosna, qui en baigne les murs, parcourt une vallée riche en vues pittoresques.

La contrée entre la Prosna et la Wartha renferme plusieurs petites villes de fabriques, parmi lesquelles *Peisern* ou *Pyzdry* a un peu plus de 2,400 habitants, en y comprenant 800 juifs. *Petrikau* ou *Piotrkow*, siége d'une cour d'appel du royaume, se rendit célèbre par les diètes qui s'y tinrent sous les Jagellons, et par les grands tribunaux qui distribuaient la justice à toute la Grande-Pologne. Ses murailles furent construites par ordre de Casimir le Grand. On voit encore près de son enceinte un vieux château où résidèrent les rois de Pologne. Il s'y tient six foires chaque année. *Sieradz*, dans un pays agréable, mais marécageux, s'élève au bord de la Wartha ; elle est entourée de fossés et de murs en ruines ; mais elle est intéressante par ses fabriques de draps, de toiles, de chapeaux, de bas, de gants, et ses tanneries. A *Wolborz*, on visite le château où résidait l'évêque de Kuiavie. *Czenstochowa* se divise en deux villes : l'ancienne, qui fut brûlée en 1771, renferme environ 280 maisons, et s'élève sur la

rive gauche de la Wartha : la nouvelle est séparée de la précédente par le mont *Jasno-Gora* ou *Klarenberg*, au sommet duquel s'élève un couvent fortifié, fameux par les siéges qu'il a soutenus et par son image miraculeuse de la sainte Vierge, qui attire un grand nombre de pèlerins. Les remparts qui défendaient la ville ont été détruits par les Russes en 1813.

Le gouvernement de *Ploçk* répond exactement à l'ancien département prussien du même nom ; les terres cultivées forment 2,122,000 hectares et les forêts, landes, marais et lacs, 1,697,560 hectares. Dans la partie occidentale les forêts de chênes sont très-belles. Son sol, entrecoupé de bois et de marais, est uni et forme une superficie d'environ 805 lieues carrées ; il est arrosé par un grand nombre de cours d'eau ; nous ne citerons que les plus importants : la Narew baigne sa partie orientale, et la Wkra le centre ; la Vistule et le Bog (Bug) tracent sa limite méridionale, la Skrwa celle du nord-est, et la Drewenz celle du nord-ouest.

La ville de *Ploçk*, sur une colline, et peuplée de 10,000 âmes, est agréablement située au milieu de vergers ; la Vistule coule au pied de ses murs : ce large fleuve est animé tantôt par des bateaux marchands qui portent vers Dantzig les moissons de la Pologne, tantôt par les nacelles des pêcheurs qui y poursuivent le saumon, la truite et d'autres poissons délicieux. Il y a maintenant un théâtre polonais, un jardin public et un journal officiel. Outre des écoles palatinales, cette cité possède une société littéraire d'une ancienne fondation, mais renouvelée en 1820. Grâce à sa position, Ploçk doit devenir une des premières villes de commerce du royaume. Depuis 1818 les habitants se sont occupés à relever les monuments érigés à la mémoire des rois Vladislas-Herman et Boleslas-Bouche-de-travers, qui y firent leur résidence. L'église cathédrale de Saint Sigismond date de l'an 968 ; elle mérite d'être visitée. Les tribunaux siégent dans le palais épiscopal. Ploçk est entourée de murailles et se divise en nouvelle et vieille ville : de ses 25 places la plus belle est dans cette dernière.

Nous remarquerons, le long de la rivière de Narew et de celle du Bog, *Modlyne*, la principale forteresse de la Pologne, après celles de Zamosc e de Varsovie ; elle a été construite depuis 1807. *Ostrolenka*, auprès d'une immense lande, couverte de quelques bois sauvages, et nommée le désert d'*Ostrolenka*, est célèbre par la bataille livrée le 30 mars 1831 entre les Polonais et les Russes. *Pultusk* ou *Poultowsk*, bien qu'étant la plus grande de ces villes, n'a pourtant pas 4,000 habitants ; mais elle est agréablement située au milieu de vergers et de jardins ; la Narew l'entoure presque, et le château, placé sur un rocher, jouit d'une vue très-étendue.

Dans l'obwodie de *Mlava,* la rivière d'*Orzik* cache son cours sous terre pendant l'espace d'une demi-lieue. Les deux *Dobrzyne,* l'un sur la rive droite de la Vistule, l'autre sur la rive gauche de la Drewenz, n'offrent rien de remarquable. Cette dernière paraît avoir été au dixième et au onzième siècle une ville très-commerçante, si l'on en juge par la découverte qui y fut faite dans ces derniers temps d'un grand nombre de monnaies d'Allemagne, de Bohême et d'Angleterre, appartenant à ces deux siècles.

Le gouvernement d'*Augustow* comprend en partie le petit reste de la Lithuanie, encore réuni au royaume, comme il l'avait été au grand-duché de Varsovie, d'après les vues militaires et administratives qui avaient présidé aux divers partages. Elle est bornée au nord et à l'est par les possessions russes, au sud-ouest par la woïwodie de Ploçz, et à l'ouest par le territoire prussien. Elle renferme de vastes forêts, un grand nombre de marais et les plus grands lacs du royaume: tels que le Duzia, le Metelle, l'Obelia, le Paserey et Wigry. La seule rivière un peu importante qui la traverse est la Narew. Toute cette espèce de langue de terre que borde le territoire de Prusse du côté de l'ouest et le cours du Niemen à l'est et au nord, offre des champs et des vallées fertiles, et même le long du fleuve des aspects très-agréables. *Suwalki*, avec 4 à 5,000 habitants, est aujourd'hui chef-lieu de la woïwodie. C'est une ville bâtie avec assez de régularité. *Lozma*, *Mowemiasto* et *Kalwary* sont les principales cités qui viennent ensuite. La seconde appelée en allemand *Neustadt,* renferme de vieilles maisons en mauvais état, des brasseries, des distilleries de grains, et ouvre chaque année plusieurs foires très-fréquentées. La seconde compte 1.600 juifs parmi ses 2,700 habitants: elle est bien bâtie, mais ses rues ne sont pas pavées. *Augustow*, qui donne son nom au gouvernement, se compose de maisons en bois, propres et régulières. Située entre le lac Neczka et celui de Seyno, elle doit son nom à Sigismond-Auguste qui la fonda en 1560. Ses marchés de bœufs et de chevaux sont très-fréquentés. Le monastère de *Seyny* est un pèlerinage que visitent annuellement plus de 10,000 individus. Un autre monastère, celui de *Wigry,* élève, du milieu d'un lac du même nom, ses bâtiments imposants entourés d'une muraille colossale.

La fertile mais sauvage woïwodie de *Siedlec* ou de *Podlaquie*, qui dépend du gouvernement actuel de Lublin, renferme dans les obwodies ou arrondissements de Biala et de Radzyn une masse de lacs, de marais et de forêts humides qui séparent le cours du Bog de celui du Wieprz. On y récolte beaucoup de blé; la nourriture des bestiaux et l'éducation des abeilles

forment deux branches importantes de l'industrie agricole. L'ancien palatinat de Podlaquie ou Podlasie s'étendait de l'est à l'ouest depuis la Masovie jusqu'à la Lithuanie, borné au nord par la Prusse ducale et au midi par le palatinat de Lublin. C'était la patrie des Iadzwingues, descendants des Sarmates, et connus aussi sous le nom de Iazyges ou Jazygues. Les anciens historiens polonais les nomment *Polexianiens* ou *Polésianiens*, c'est-à-dire habitants des forêts. Ces peuples avaient toujours été distincts des Samogitiens et même des Masoviens lorsque Boleslas le Grand réunit la Podlaquie à ses États. Plus tard ce pays passa alternativement sous la domination des ducs russiens, des Lithuaniens, des Masoviens, des Polonais et des chevaliers teutoniques.

En parcourant les villes de la Podlaquie, nous verrons d'abord *Lukow* bordée d'un côté par un marais et de l'autre par un rempart. C'est près de ses murs que les Polonais remportèrent le 14 février 1831 un premier avantage sur l'armée russe. A *Biala* on voit un beau château ; *Radzyne* est un lieu où se tiennent des foires renommées. Drohiczyn, dans le gouvernement russe de Bialystok, était autrefois la capitale du palatinat de Podlaquie : aujourd'hui c'est *Siedlec* qui est le chef-lieu de cette woïwodie. C'est une ville bâtie avec régularité, qui renferme un château et un gymnase : dans la guerre de 1831, les Polonais et les Russes l'ont successivement occupée à diverses reprises, et les derniers y ont eu longtemps leur quartier-général. Elle est vantée pour son pain et son eau-de-vie : dans le fait le premier égale ce qu'il y a de bon ailleurs, et la seconde est la moins détestable de la Pologne.

Passons la Vistule : les montagnes disparaissent dans la woïwodie de *Lublin* qui, avec celle que nous venons de décrire, forme aujourd'hui le gouvernement de Lublin. Elle est arrosée par le *Wieprz*, et le Bog la sépare de la Russie. C'est une province riche en blé, en bois et en bétail. Le seigle y est remarquable par sa pellicule mince et par la quantité de farine qu'il contient. Ce pays a 43 lieues de longueur sur 30 dans sa plus grande largeur. Il appartient au bassin de la Vistule qui le borde à l'orient. Il renferme des forêts considérables et beaucoup de pâturages : on y remarque plusieurs petits lacs formés par les rivières.

La ville de *Lublin*, la seconde du royaume, puisqu'elle compte environ 15,000 habitants, présente divers objets remarquables. Nous devons d'abord dire que, construite en partie sur une hauteur, et en partie sur le bord de la Byztrzyca, elle est dans une position charmante. L'acte d'union de la Lithuanie avec la couronne de Pologne y fut signé en 1659 : pour perpétuer

e souvenir de cet événement on y a achevé dans ces dernières années un monument en fer. L'ancien palais de Radziwil, dans lequel le roi Sigismond-Auguste reçut l'hommage de son vassal le duc de Prusse est aujourd'hui un hôpital militaire. Son hôtel-de-ville est construit dans un beau style; on y remarque encore les restes du château de Casimir le Grand, le palais de Sobieski, quelques belles églises, enfin un palais épiscopal, un séminaire et la plus grande synagogue du royaume. Elle renferme aussi un théâtre et plusieurs établissements littéraires et de bienfaisance. Ses foires annuelles, qui durent chacune un mois, réunissent des négociants allemands, russes, arméniens, grecs et turcs. Les juifs qui l'habitent ne peuvent résider que dans la ville basse.

Zamosc, une des principales forteresses de la Pologne, est bâtie à l'italienne avec des arcades autour des maisons; mais les envahissements des fortifications ont diminué le nombre des habitations et celui des habitants; on porte ce dernier à 5,000. Sur les bords de la Vistule, s'élève la jolie ville de *Pulawy*, dont les maisons sont entourées de jardins, et dont l'église est d'une belle construction. Ce qui doit attirer surtout notre attention dans cette cité, c'est la magnifique résidence des Czartoryski, que la poésie et les beaux-arts ont à l'envi immortalisée. A *Konskowola*, à une lieue de Pulawy, les monuments funéraires du général Orlowki et du poëte Kniaznyn satisferaient le goût le plus difficile. On cite encore dans cette province le magnifique château de *Klemenzow*, appartenant aux Zamoïski. Il est vrai que les palais isolés au milieu de hameaux misérables ne présentent pas l'image d'un bonheur général; mais rendons néanmoins un juste hommage aux sentiments et aux intentions de ceux qui font un si noble emploi de leurs richesses. *Krasnistow*, au bord d'un petit lac, sur la rive gauche du Wieprz, est entourée d'une muraille, et renferme un château dans lequel l'archiduc Maximilien d'Autriche fut détenu, après avoir été battu par Zamoïski.

Le commerce des vins de Hongrie et la fabrication des diverses espèces d'hydromel enrichissent *Rubieszow* et *Tomassew*, villes frontières. *Tarnogrod*, près les limites de la Galicie, compte 5,000 habitants.

L'ancien palatinat de Sandomir, qui aujourd'hui dépend du gouvernement de *Radom*, offre des plaines généralement sablonneuses, couvertes de vastes forêts, de marais et d'étangs dans toute sa partie septentrionale et occidentale; au sud le sol est d'une grande fertilité : c'est aussi dans la région méridionale que le pays se montre riche en métaux : on y travaille le fer, le cuivre, le plomb et le zinc. La première ville que nous visiterons

est *Opoczno* ou *Opotschno* dont les foires ne sont pas sans importance; *Konskie* et *Radoszyce* sont peu considérables; *Opatow*, entièrement bâtie en bois, est le centre d'un grand commerce en vins de Hongrie; la manufacture de draps de Fiedler lui donne encore de l'importance. *Sandomir* ou *Sangomierz*, sur la rive gauche de la Vistule qui la sépare de la Galicie, était en 1807 chef-lieu du département de Radom dans le grand-duché de Varsovie; cette ville est aujourd'hui le siége d'un évêché : ce n'est qu'une réunion de misérables maisons en bois. Casimir le Grand l'entoura de murailles; les Autrichiens la fortifièrent en 1809, ce qui ne l'empêcha pas d'être prise d'assaut par les Polonais. Elle est environnée d'un mur et d'un fossé. A 11 lieues à l'ouest de Sandomir, *Rakow* a mérité le surnom d'*Athènes sarmate*. Fondée en 1569 par le castellan Sieninski, cette ville fut le refuge des savants, et particulièrement celui de la secte des ariens ou *sociniens* : son imprimerie, une des plus actives, y donna le jour à plusieurs ouvrages importants. Aujourd'hui Rakow ne renferme que 700 habitants. *Radom*, sur la Radomka, petite rivière de 10 lieues de cours, est la capitale du gouvernement du même nom; elle possède un collége de Piaristes et un gymnase et compte 7,000 habitants.

En entrant dans l'ancienne woïwodie de Kielce, qui dépend aussi du nouveau gouvernement de *Radom*, on voit le sol devenir montueux. Vers le nord ouest les terrains sont bas et marécageux. On y trouve cependant de belles prairies et plusieurs forêts. Le plateau qui remplit la contrée entre la Piliça et la Vistule, est composé de grès sablonneux et de roches calcaires; nous en avons décrit les mines. Les vallées tournées vers la Vistule, surtout celles qu'arrose le Nida, offrent une contrée aussi fertile que pittoresque. Les environs de Pinczow et de Busko, consacrés à la culture de l'anis, sont un des pays les plus riants. Mais sur la route de Konskie à Malogosz, et même jusqu'à Olkusz, le voyageur n'aperçoit que des images de stérilité et de misère. Ce plateau par une suite de hauteurs entrecoupées de vallées offre au premier abord l'aspect de montagnes assez escarpées; mais quand on monte jusqu'au sommet de la montagne de la *Sainte Croix*, nommée aussi *Lysa-Gora* en polonais, on s'aperçoit que c'est plutôt une longue élévation aplatie par le haut. La montagne de la Sainte-Croix, qui, semblable à un promontoire, termine le plateau de la Petite Pologne au nord-ouest de la ville de Sandomir, est principalement composée de grès quartzeux, d'un grain serré et dur. Visible à plus de quinze lieues, elle domine toute la Haute-Pologne. Sa hauteur est estimée à environ 650 mètres. Sur son sommet s'élèvent majestueusement l'église de Sainte-Croix qui lui donne son

nom, et un couvent de bénédictins, d'où la vue s'étend de tous côtés sur les sites les plus romantiques. Ces deux édifices sont dus à la munificence de Boleslas le Grand. De nombreuses fontaines jaillissent des arides rochers, où le monastère fameux par des miracles rassemble fréquemment la pieuse multitude de contrées même très-éloignées. Une ceinture de nuages enveloppe souvent le milieu de cette hauteur isolée; on la regarde comme la source des pluies subites et abondantes, qui ravagent les pays adjacents.

Miechow, bâtie au sommet d'une colline sur le plan, dit-on, de Jérusalem, par le polonais Gripsius Jaxa, qui avait fait un pèlerinage à cette ville, compte parmi ses 1,800 habitants un grand nombre de juifs. *Olkusz*, chétive cité dont les environs renferment de mines de plomb argentifère et de cuivre, jadis fort riches et qui viennent d'être remises en exploitation; *Slobnica*, qui n'a pas 1,500 habitants; *Slawkow*, sur le penchant d'une montagne où l'on exploite des mines de zinc et de plomb; *Drombowa*, avec ses riches mines de charbon de terre : telles sont, après Kielce, les principales villes que nous avons à mentionner. *Kielce*, chef-lieu de l'ancienne woïwodie du même nom avec 6,000 habitants, un évêché et une académie des mines, est la plus remarquable de la province. Elle fut fondée en 1173. Sa construction est régulière; outre un palais épiscopal, elle possède 4 églises, un seminaire, un couvent de femmes, un lycée ou école palatinale avec une bibliothèque et plusieurs collections, deux écoles, un palais de justice et un théâtre. L'importance de ses mines de fer, de cuivre et d'argent y ont fait placer la direction générale des mines du royaume. C'est l'entrepôt d'un commerce considérable de blé et d'ustensiles en fer.

Nous avons dit que les juifs étaient très-nombreux en Pologne. On en comptait en effet en 1847 plus de 560,000. Voici quelques détails sur leur caractère et leurs habitudes. Toujours unis entre eux, régis par les anciens de leur culte et par des chefs que la loi ne reconnaît pas, les juifs, dans leur état actuel, font de la moindre contestation entre un juif et un chrétien une affaire nationale à laquelle la communauté entière prend part.

Leur gouvernement est établi sur des bases fixes; chaque ville a ses juges; chaque district, un rabbin; chaque province, un *morenum* (savant entre les rabbins); chaque partie de la Pologne, soumise à un souverain particulier, a son *rabhi-moïain* (seigneur des savants).

Tous les juifs de l'ancienne Pologne sont soumis à un seul chef qui dépend du chef général, résidant en Asie, lequel porte le titre de *prince*

de l'esclavage, mais à qui la politique ou la loi ordonne d'errer continuellement de lieu en lieu.

Ils ont trois anathèmes épouvantables: *niddony, gherem* et *schamatha;* leur serment est aussi un genre d'anathème contre les parjures : l'effet de ce serment est nul lorsqu'il s'agit des chrétiens. Enfants encore quand ils se marient, ils sont pères de famille fort jeunes, et voient en très-peu de temps de nouvelles générations.

On a fait beaucoup de calculs pour connaître exactement leur population ; mais à cet égard on n'a rien pu obtenir d'exact: leur religion et leur intérêt s'y opposent également; la plupart ne possédant aucune propriété foncière, ils ont pu facilement se soustraire aux yeux de l'administration et de la police, et il est très présumable que la moitié de leur population est à peine portée sur les rôles actuels de la Pologne.

L'habillement des juifs polonais consiste dans une robe noire ou d'une couleur qui en approche, agrafée depuis le cou jusqu'à la ceinture, et dans un large manteau semblable à un froc; ils ont les cheveux courts ou même rasés sur le sommet de la tête, qu'ils couvrent d'une calotte; mais de côté ils les laissent croître en longues touffes (*peysy*); ils portent la barbe longue et des chapeaux à larges ailes ou des bonnets à poil, même en été. Ils sont toujours en pantoufles. Ce costume est uniforme dans toute l'étendue de la Pologne; cependant quelques-uns commencent à s'habiller à l'allemande. La misère dans laquelle vivent la plupart des juifs répand sur leur visage une teinte pâle et livide qui, jointe à l'extrême malpropreté de leur extérieur, rend leur aspect dégoûtant.

Nous avons dit que la Pologne formait une division de l'Empire russe, dont l'administration était séparée de celle de la Russie proprement dite. L'empereur de Russie, qui prend le titre de roi de Pologne, est représenté dans le pays par un vice-roi, Namieznik, il est assisté d'un conseil d'administration composé de sept membres et de trois directeurs généraux de l'intérieur, des finances et de la justice; tout le gouvernement dépend d'un ministre spécial à Saint-Pétersbourg. Tous les cultes sont libres, mais le culte catholique reconnu comme celui de la majorité des habitants, est sous la protection spéciale du gouvernement. La liberté individuelle et la propriété sont garanties; la confiscation n'est maintenue que pour les cas de haute trahison. La liberté de la presse est limitée en ce qui concerne les matières politiques et religieuses, et les attaques contre la société et les particuliers. Le royaume contribue proportionnellement au budget de l'Empire, et le trésor national est indépendant de celui du reste de la

Russie. L'armée polonaise est incorporée dans l'armée russe, et la noblesse polonaise est depuis le mois de mai 1852 tenue à prendre du service dans les armées du czar. Le code français pour la justice civile et commerciale, le code prussien pour la justice criminelle, sont les bases de la législation du pays; il y a une cour suprême à Varsovie, 4 cours criminelles et des tribunaux civils et correctionnels dans chaque gouvernement. Pour l'administration des cultes il y a un archevêque à Varsovie et 7 évêchés dans les villes de Kalisch, Kielce, Sandomir, Siedlec, Lublin, Augustowno et Plock. Varsovie est aussi la résidence d'un archimandrite grec-russe et d'un grand-rabbin juif; enfin un évêque grec-uni réside à Heline. L'instruction publique est, depuis 1840, organisée sur le même pied qu'en Russie. On compte en Pologne environ 4 lycées, 10 gymnases, 22 écoles de district, et près de 1,200 écoles élémentaires. Le gouvernement russe tend chaque année à effacer les différences qui séparent les deux nations. En 1851, la ligne de douanes qui jusqu'alors avait séparé la Pologne de la Russie, a été supprimée, et quelques mois après, un oukase de l'empereur établissait deux *guildes* ou classes de marchands privilégiés en Pologne, en attendant l'institution d'une troisième guilde, conformément aux lois en vigueur en Russie. Malgré la résistance patriotique des Polonais, et l'abstention systématique de leur noblesse, à mesure que le temps marche, on voit la domination russe s'affermir dans ce pays, en dépit de tous les obstacles qu'ils lui opposent.

Tel est le royaume actuel de Pologne. Une surface d'environ 6,372 lieues carrées, avec 5,008,000 habitants, voilà ce qui reste des conquêtes de Boleslas dans la Russie-Rouge et la Moravie, des réunions de la Volhynie et de la Kiovie sous les Jagellons, des envahissements momentanés de Moscou, de Smolensk, de la Moldavie, de la Livonie, de la Prusse. C'est ainsi que l'ambition des souverains envahit des provinces que leurs fils ou petits-fils doivent perdre de rechef! C'est ainsi que les peuples, tour à tour conquis et conquérants, élèvent des empires dont la chute doit les écraser eux-mêmes! Envain les Polonais avaient-ils encore en 1772 conservé de leurs possessions un espace de 38,000 lieues carrées et plus de 14,000,000 d'habitants. La Pologne a disparu, et San-Marino subsiste! tant le destin se plaît à confondre l'orgueil des mortels!

TABLEAUX statistiques du royaume de Pologne en 1850.

SUPERFICIE EN LIEUES CARRÉES.	POPULATION ABSOLUE.	POPULATION RELATIVE.
6,372	Hommes. . . . . . 2,437 083 Femmes. . . . . . 2,570,917 Total. 5,008,000	785

TABLEAU des divisions administratives les plus récentes du royaume de Pologne.

NOMS DES GOUVERNEMENTS. (Gubernium).	SUPERFICIE en mil e c. g [1].	POPULATION en 1852.	ANCIENS PALATINATS OU WOÏWODIES qui les composent.	NOMBRE DES OBODIES OU CANTONS.	VILLES PRINCIPALES ET LEUR POPULATION.
VARSOVIE (ville de).	»	163,304			VARSOVIE, 163,304.
VARSOVIE.	646	1,669,332	Masovie.	7	*Varsovie*, 163,304. — Lowicz, 5,600. — Lenczyc, 6.000. — Rawa, 4 500. — Dombrowice. 3 000.
			Kalisch.	5	*Kalisch*, 12,000. — Konine, 4.000 — Sieradz, 2.200 — Petrikau, 6,000.—Wieluu, 3,500.
RADOM.	439	1,112,000	Kielce.	4	*Kielce*, 5,000. — Olkusz, 1.400. — Stobniça, 2.500, Miechow. 1,800. — Pilica, 3,800. — Pinczow, 5.000.
			Sandomir.	4	*Radom*, 7,000. — Gpoczno, 4,0 0. — Sandomir, 3,500. — Opatow, 3,000. — Konskie, 4,000.
LUBLIN.	564	1,113,780	Lublin.	4	*Lublin*, 15.000. — Zamosc, 5 000. —Rubieszow, 5,000, — Krasnystaw, 4,000.
			Podlaquie.	4	*Siedlec*, 6.500. — Biala, 4.000. — Lukow, 3.500. — Radzyne, 2,500. — Wengrow, 4.500.
PLOCK.	303	556,000	Plock.	6	*Plock*, 10,000. — Lipnow, 3.600. — Pultusk. 4,500. — Ostrolenka, 3.000. — Przasznic, 4,000.
AUGUSTOWO.	342	556,888	Augustowo.	5	*Suwalky*, 3,000. — Augustow, 6,000 — Lomza, 3,500 — Kalwary, 7,200. — Marianpol, 3,000.
	2,294	5,171,304			[1] Le mille géograph. carré vaut 2 et 7/9 lieues geogreph. carré.

TABLEAU de la population par cultes en 1847.

Culte catholique romain.	3,781,297
Id. grec-russe.	4,305
Grecs-unis.	239,101
A reporter. . .	4,024,703

Report. . .	4,024,703
Luthériens et réformés.	266,517
Mennonites.	1,037
Frères Moraves.	435
De l'ancien rit grec.	394
Schismatiques.	3,843
Juifs.	560,363
Mahométans.	280
Bohémiens.	128
Total en 1847.	4,857,700

Mouvement du commerce en 1849.

Commerce intérieur : 6,872,877 roubles [1] ou 27,489,508 francs.

		roubles			roubles
Importations en	Russie. . . .	2,740,849	Exportations en	Russie. . . .	1,125,828
	Autriche. . .	1,266,748		Autriche. . .	349,961
	Prusse. . . .	4,295,965		Prusse. . . .	6,208,428
	Total. . . .	8,303,562		Total. . . .	7,684,217

LIVRE CENT CINQUANTIÈME.

Suite de la description de l'Europe. — Description de la Péninsule Scandinave, comprenant la monarchie Suèdo-Norvégienne. — Première section. — Royaume de la Suède.

Aux extrémités septentrionales de l'Europe, dans les régions où l'hiver, caractérisé par de longues et belles gelées, perdant la teinte grisâtre qu'il offre dans les climats tempérés, couvre la terre d'un éclatant tapis de neige et se pare souvent des feux éblouissants de l'aurore boréale; où les longs jours de l'été, plus chauds même que sous le ciel de l'Italie, doivent aux rayons brûlants du soleil les bienfaits d'une végétation qui se développe avec une surprenante rapidité, vivait, dès la plus haute antiquité, un peuple qui conserva longtemps les lois et les mœurs de ses ancêtres. C'était le

[1] Le rouble-argent vaut 4 fr. — Le revenu total de l'Etat s'était élevé en 1849 à près de 15 millions de roubles.

peuple scandinave. Les Scandinaves tiraient leur nom de la *Scandia insula* ou *Scandinavia,* qu'ils habitaient. L'origine de cette dénomination vient de ce que les Romains, au temps de Pline, ne connaissaient de toute la contrée et seulement par le rapport de quelques Germains, que le pays appelé *Skane* ou *Skone;* c'est l'ancienne province de *Scanie*, la plus méridionale de la Suède.

Le peuple scandinave qui est partagé en trois autres : Suédois, Norvégiens et Danois, conserva jusqu'au huitième siècle le même idiome qui n'en faisait qu'une seule et grande famille; c'est dans cet idiome que furent composés les chants consacrés aux mystères et aux croyances mythologiques des Scandinaves. Les brillantes fictions qui animent encore notre poésie classique paraissent avoir été sinon enfantées, du moins colorées avec goût sous le beau ciel de la Grèce; cependant on trouve une partie de leur éclat dans l'ancienne Edda, le plus précieux recueil des poëmes scaldes. Le géant *Ymer* y crée le monde; *Odin,* le dieu de la Lumière, vient le régulariser et l'embellir; pour le peupler il crée l'homme et la femme d'un tronc d'arbre, rejeté sur le rivage par la tempête. L'*Asagard* est l'olympe scandinave et le séjour des bienheureux; c'est là que s'élève, au milieu des nuages, le *Valhalla* ou le palais d'Odin; il y est entouré de *Freya*, la Vénus scandinave qui, sous le nom de *Vanadis,* est la déesse de l'Espérance; de *Frigga,* sa chaste épouse; de *Thor,* son fils aîné, le dieu de la Guerre, qui de sa massue effraie la race maudite des géants; de *Bragor,* le dieu des Arts et de l'Harmonie, et de plusieurs dieux secondaires, dont les attributs ont de nombreux rapports avec ceux des demi-dieux de l'olympe des Grecs; enfin, c'est dans le *Nastrod*, enfer glacé, que résident *Hela,* déesse de la Mort; *Surtur,* le génie du Feu; le terrible serpent *Jormun-Gandur,* et le vorace loup *Feuris,* qui doit un jour dévorer Odin.

Il est difficile de ne pas reconnaître la frappante ressemblance qui existe entre le *normano-gothique,* la langue des Scaldes, celle dans laquelle est écrit le poëme d'Edda, et le sanscrit; l'alphabet *runique,* qui rappelle les caractères phéniciens et ceux des antiques inscriptions de Persépolis, était en usage dans le Nord depuis une époque immémoriale [1]. Cependant nous ne conclurons pas de cette similitude, ainsi que l'ont fait quelques savants,

[1] Les caractères *runiques* sont ainsi appelés du vieux mot latin *runa* (javelot), parce qu'ils sont en forme de pointes; l'écriture persépolitaine est formée de lettres que l'on désigne sous le nom de *cunéiformes,* à cause de leur ressemblance avec un coin, un fer de flèche.

Les caractères runiques, qui ressemblent aussi à ceux des Samaritains, des anciens Grecs et des Celtibériens, sont au nombre de seize.

que la nation scandinave n'est pas descendue d'une race primitive et indigène des contrées qu'elle habite encore, et que le conquérant qui, sous le nom d'Odin, fut divinisé dans les régions humides et glacées de la Scandinavie, où il fonda une croyance et un nouvel Empire, était sorti de la Tatarie.

Les peuples scandinaves s'adonnaient beaucoup plus à la chasse et à la pêche qu'à l'agriculture. Ces occupations étaient les principales garanties de leur indépendance. C'est chez eux que semble être né le gouvernement représentatif. Ils obéissaient à des chefs ou rois qui étaient à la fois juges et grands pontifes, et dont le pouvoir était limité par des assemblées nationales composées par des hommes libres; l'autorité souveraine était en partie héréditaire et en partie élective : cette organisation mixte s'est même longtemps conservée en Suède. Ils n'avaient que des habitations éparses : pour eux comme pour les Germains, l'enceinte d'une ville n'eût été qu'une insupportable prison. Leurs mœurs étaient sévères : chez eux l'hospitalité était le premier des devoirs; la lâcheté et l'adultère étaient les deux plus grands crimes. Ils inhumaient leurs guerriers sur les plages alternativement couvertes et abandonnées par les flots. Ces peuples s'étaient imaginé que les ombres des héros devaient préférer le bruit majestueux des vagues au repos silencieux d'un vallon ou d'une plaine, et que leur spectre s'élevant dans les nuages du soir, aimerait à contempler les fils d'Odin revenir de leurs expéditions lointaines en répétant les chansons guerrières qu'ils avaient inspirées.

L'estime qu'ils avaient pour leurs femmes était portée beaucoup plus loin encore que chez les Celtes et les Germains. Dans les festins, dans les réunions publiques, dans les fêtes, les femmes occupaient toujours la place d'honneur. Celles-ci se rendaient dignes du respect des hommes par leurs vertus et par leur attachement pour leurs époux. Le respect sévère que les Scandinaves avaient pour la chasteté était la première sauvegarde des mœurs; les femmes ne vivaient pas séquestrées des hommes; les jeunes filles pouvaient recevoir dans leur chambre leurs parents et même leurs prétendus. Lorsque dans les voyages deux individus de sexes différents, non mariés, étaient obligés de reposer sur la même couche, l'homme plaçait son épée nue entre la femme et lui : c'était une barrière plus sûre que les verroux des modernes. L'éducation que recevaient les filles d'un rang distingué prouve aussi le respect que les mœurs leur assuraient. Elles apprenaient à lire et à graver les caractères runiques, connaissance interdite aux esclaves; elles s'exerçaient à la musique et à la poésie : les *Saga's*,

anciennes relations historiques, citent un grand nombre de princesses qui aspiraient au titre de poëte. Les femmes seules exerçaient la médecine et la chirurgie ; c'étaient elles qui pansaient les blessés : elles excellaient aussi dans l'art d'expliquer les songes, de prédire l'avenir, et de reconnaître le caractère des individus d'après l'ensemble des traits et la physionomie. Cependant cette éducation brillante n'excluait pas les occupations domestiques : les reines mêmes savaient coudre, broder, faire le pain et la bière.

L'homme donnait aux parents de la femme un présent considérable, par lequel il était censé l'acheter ; c'était une sorte de garantie contre le divorce, c'était un frein mis à la polygamie. Souvent des femmes d'un haut rang obligeaient ceux qui les demandaient en mariage à renoncer solennellement au droit d'en épouser d'autres. Les noces étaient célébrées avec beaucoup de pompe, et, dans la règle, précédées de fiançailles non moins solennelles. On invoquait les dieux et les déesses, surtout *Vara,* la gardienne des serments. La future restait le premier jour couverte d'un voile ; mais devenue épouse, elle portait plusieurs clefs attachées à sa ceinture, comme symbole de son autorité domestique. La dot de la femme était restituée à sa famille en cas de répudiation du mari. Ordinairement la femme possédait une sorte de pécule ou de trousseau dont elle pouvait disposer à son gré. Souveraine dans son ménage, elle était légalement exclue de toute affaire civile ou politique; mais l'adresse, l'amabilité ou l'audace n'en donnaient pas moins à un grand nombre de femmes l'influence la plus marquée sur les résolutions de leurs époux. Les *Saga's,* qui, généralement parlant, sont des mémoires de familles remplis des détails les plus minutieux, parlent rarement de ménages malheureux. On y voit les femmes prendre d'assez grandes libertés envers leurs époux, leur donner des avis impérieux, même, dans un accès de jalousie, leur adresser devant toute la compagnie des chansons satiriques qu'elles improvisaient. Il s'y trouve aussi des exemples touchants de femmes qui marchaient au combat à côté de leurs époux, ou qui, après leur mort, rassemblaient des troupes pour les venger. On en vit même s'immoler sur le bûcher de leur époux après sa mort, mais cet usage ne fut jamais universel dans le Nord, quoi qu'en aient dit plusieurs savants danois et suédois.

Nous bornerons à ces quelques lignes le tableau de la religion et des mœurs des anciens Scandinaves; de plus grands détails nous éloigneraient d'ailleurs de notre sujet principal.

Reprenons donc notre course géographique à travers l'Europe, et décrivons l'état actuel de la Scandinavie.

La péninsule scandinave s'étend entre l'Océan glacial, la mer du Nord et la Baltique, sur une longueur de 450 lieues et une largeur de 90 à 100 lieues. Cette vaste contrée, dont on peut évaluer la superficie à 38,000 lieues carrées, se soude à l'Europe continentale par les plaines toujours glacées de la Laponie et de la Finlande. Elle est partagée en deux parties inégales par les montagnes que nous avons désignées[1] par le nom de système scandinavique (monts Kœlen ou Kiolen). Ces montagnes divisent non-seulement la presqu'île en deux régions physiques distinctes, mais encore en deux parties qui diffèrent sous le rapport politique; elles séparent, en effet, la Suède de la Norvége, aujourd'hui réunies sous un même sceptre.

Nous suivrons, dans la description de la *monarchie Suédo-Norvégienne*, l'ordre qui nous est naturellement tracé par cette double division physique et politique; nous commencerons par la description du *royaume de Suède*.

La Suède occupe la plus grande partie de la péninsule scandinavique, la distance des monts Kiölen à la mer est beaucoup plus grande qu'en Norvége, les terrains y ont moins de pente, les cours d'eau y sont plus considérables, et les lacs plus nombreux et plus étendus. Le plus important de ses fleuves est la *Tornéa*, dont le cours inférieur sépare la Suède de la Finlande. Il sort du lac du même nom, situé au pied des monts Kiolen, et qui, parmi les rivières qu'il reçoit, compte le *Muonio*, barrière naturelle qui complète celle que forme la Tornéa. Celle-ci parcourt une longueur de 140 lieues. La *Luléa*, qui se jette comme la précédente dans le golfe de Bothnie, n'a que 80 lieues de cours, et l'*Uméa* n'en a que 75. En avançant toujours vers le sud nous verrons le *Dal* qui, formé de deux torrents impétueux, l'Œster-Dal et le Wester-Dal, a, jusqu'à son embouchure dans le golfe de Bothnie près de laquelle il forme une belle cascade, 110 lieues d'étendue. Enfin, la *Gola* ou *Göta-elf*, qui, avant d'entrer dans le lac Wenern, porte le nom de Klar, tombe dans le Cattégat après un cours d'environ 120 lieues, et en se frayant un chemin au milieu des rochers escarpés qui forment des cataractes effrayantes. Toutes ces rivières, et beaucoup d'autres que nous ne nommerons point, traversent des lacs d'une grande superficie; les quatre plus importants de ces lacs sont, dans l'ordre de leur grandeur, le *Wenern*[2], le *Mälarn*[3], le *Weltern*[4], et le *Hielmar*[5]; ils sont tous quatre situés dans la Suède méridionale; le premier est le

[1] Livre CXXXII, page 176.
[2] Le *Wenern* long de 35 lieues sur 20 de largeur.
[3] Le *Mälarn* a 25 lieues de long sur 9 à 18 de large.
[4] Le *Weltern* de 24 lieues de long sur 6 à 7 de large.
[5] Le *Hielmar* a 16 lieues de long sur 4 de large.

plus grand de l'Europe, après ceux de Ladoga et d'Onéga dans l'Empire russe.

Aucun pays n'était plus facile à canaliser que la Suède ; aussi, dès le règne de Charles XI, le gouvernement suédois n'a-t-il cessé de profiter de la disposition du sol pour multiplier les moyens de communication par eau. Le canal d'*Hielmar* ou d'*Arboga* conduit les eaux de cette rivière du lac Hielmar dans celui de Malarn ; le canal de *Södertlege*, terminé depuis 1819, réunit les eaux du Mœlar à celles de la Baltique ; le canal de *Wædda* abrège la navigation du golfe de Bothnie avec la Baltique, en évitant le dangereux bras de mer situé entre la Suède et les îles d'Aland ; celui d'*Almare-Stök*, terminé en 1823, établit une communication facile entre Upsal et Stockholm ; celui d'*Aher* ouvre de nouveaux débouchés pour l'approvisionnement de la capitale. Un canal, long de 35,860 mètres, unit le lac Wenern au lac Wiken, plus élevé de 49 mètres ; un autre de 22,146 mètres, joint le lac Boren au lac Roxen. Le canal de *Trollhatta*, avec ses quatorze écluses percées dans des rochers d'une hauteur de 40 mètres, réunit l'Océan atlantique au lac Wenern ; mais le plus important est le canal de *Gota*, qui, à l'aide de plusieurs petits lacs, ouvre un passage facile entre le Wettern et la mer Baltique, sur une étendue de 188,000 mètres.

La Suède possède dans la Baltique deux îles importantes : *Oland* et *Gottland*.

La première est séparée de la terre ferme par le détroit de Calmar ; elle est longue de 30 lieues et large de 3 à 5 ; son sol est composé de roches schisteuses, siliceuses et calcaires ; ses vallées sont agréables et bien arrosées ; elle est riche en pâturages et en prairies ; elles nourrit un grand nombre de bestiaux et une population nombreuse.

La seconde, beaucoup plus considérable, puisqu'elle a 25 lieues de long sur 10 de large, est un plateau calcaire et sablonneux de 50 à 60 mètres de hauteur, sur lequel s'élèvent des collines, dont les sommets nus et arides ont à peu près la même élévation ; l'une de ces collines, appelée le *Hoborg* ou *Hoburg*, renferme un grand nombre de cavernes. L'île est arrosée par des lacs et plusieurs rivières ; l'une d'elles, appelée le *Lummelund*, sort du petit lac de *Martebo*, coule pendant quelque temps dans un canal souterrain, et reparaît par une ouverture large de 4 mètres, pour se jeter dans la mer. Le climat de Gottland est beaucoup moins rigoureux que celui des parties de la Suède situées à la même latitude. L'île est riche en forêts et en gibier, en terres labourables et en bestiaux ; les mérinos y sont parfaite-

ment acclimatés; les chèvres y atteignent une très-haute taille. L'agriculture y est susceptible de grandes améliorations; mais comme l'île ne nourrit point de familles nobles et que les propriétés y sont très-divisées, l'habitant y est dans l'aisance et se procure des denrées coloniales, du vin et d'autres objets de première nécessité, en échange de ses bois, de son goudron, de ses marbres, de ses poissons, de ses bestiaux et des excellents navets qu'il cultive.

Une petite île remarquable sous d'autres rapports est celle d'*Hven*, dans le Sund; sa circonférence est de 2 lieues. Elle fut donnée au célèbre Tycho-Brahé par le roi de Danemark, Frédéric II, qui y fit construire un édifice magnifique nommé *Uranienbourg*, c'est à-dire palais d'Uranie. On voit encore les ruines de ces intéressantes constructions. Dans ces dernières années, on a fait, sur l'emplacement qu'elles occupent, des fouilles qui ont eu pour résultat la découverte d'un édifice antique.

La constitution physique de la Suède a été le sujet des observations de plusieurs naturalistes distingués. Le *gneiss* et le *granite* dominent dans les montagnes que nous considérons comme formant le système *scandinavique*. Partout où l'on aperçoit ces deux sortes de roches, elles alternent ensemble. Le gneiss renferme les plus importants filons de fer, de cuivre et de plomb argentifère exploités en Suède. Dans les plaines on rencontre les terrains à débris organiques; la Scanie, par exemple, offre des terrains houillers et le calcaire à coquille de l'ancienne mer.

Un mot nous suffirait pour donner une idée de la richesse des mines de fer de la Suède : on les exploite à ciel ouvert comme des carrières de pierres, et l'on a calculé qu'elles pourraient à peine être épuisées dans quinze siècles. Cependant pour en faire apprécier plus exactement l'importance, nous donnerons le produit annuel moyen des principales substances minérales que la Suède tire de son sol :

Or.	2	kilogrammes.	Plomb. . . .	600	quintaux métriq.
Argent.. . .	1,500	quintaux métriq.	Zinc. . . .	2,000	*id.*
Cuivre. . . .	10,500	*id.*	Alun. . . .	15,000	*id.*
Fer.	850,000	*id.*	Soufre. . . .	1,000	*id.*
Étain. . . .	180,000	*id.*	Sulfate de fer.	2,800	*id.*
Cobalt.. . .	300	*id.*	Houille. . .	300,000	*id.*
Manganèse. .	1,300	*id.*			

La valeur totale de toutes les substances minérales exploitées en Suède s'élève à la somme de 36,000,000 de francs.

Les montagnes de la Suède ont leurs premières pentes couvertes de

magnifiques forêts de sapins; les collines se couvrent de différentes familles de saxifrages et d'une multitude de plantes arborescentes, telles que l'azalée et l'andromède. Le bouleau, l'érable, le sapin forment l'essence principale des forêts. L'arbousier, le cerisier, le pommier se montrent dans les jardins. Dans le Gottland on cultive même le pêcher, l'abricotier et le melon. Nous ajouterons que la primevère, qu'on voit fleurir dans nos bois dès les premiers jours du printemps, se montre communément en Scanie; que l'humble asaret rampe à la surface du sol dans les terrains sablonneux; que le millepertuis se fait reconnaître par sa fleur jaune dans les sables de Bleking; que le saule amandier multiplie dans les lieux humides ses flexibles rameaux, et voit croître à ses pieds la myosotide vivace, aux fleurs du plus joli bleu. Vers le 62^{e} et le 63^{e} degré, les arbres fruitiers cessent de prospérer; le cerisier n'est plus qu'un chétif arbrisseau. Mais la nature a multiplié depuis cette latitude jusqu'aux extrémités septentrionales de la Suède, avec plusieurs ronces connues dans le reste de l'Europe, deux espèces, dont les fruits délicieux seraient goûtés avec plaisir même dans nos climats. L'une est le *rubus arcticus;* sa baie rafraîchissante, sucrée, aromatique, tient le milieu entre la fraise et la framboise. On a vainement cherché à l'acclimater dans la Suède méridionale; on dirait qu'elle a été donnée à la Bothnie septentrionale pour la dédommager des arbres fruitiers qui lui manquent. L'autre, plus répandue, le *rubus chamœrorus*, descend jusqu'au 60^{e} degré; elle fournit aux Suédois une espèce de limonade aussi saine qu'agréable. L'abondance de ses baies et la nécessité de les utiliser en ont multiplié l'usage à l'infini. La mousse des rennes est non-seulement la nourriture de ces animaux, mais on la donne aussi aux vaches et aux autres bêtes à cornes; elle rend le lait et le beurre plus gras. Les habitants en mangent quelquefois, et le docteur Clarke dit qu'elle est croquante et agréable. Le *rocella tinctoria,* qui abonde aux environs de Gottenbourg et dans d'autres parties de la Suède, est un objet de commerce et même d'exportation pour la teinture écarlate qu'elle fournit. Le *lycopodium complanatum* est employé par les habitants à teindre la laine. Enfin, les feuilles des arbres, à mesure qu'elles tombent, sont soigneusement ramassées pour augmenter la provision de nourriture pour le bétail.

Toute la partie de la Suède comprise entre le détroit du Sund et le cours du Dal, a fait, depuis trente ans, de grands progrès en agriculture; elle produit du froment, du seigle, de l'orge, de l'avoine et des légumes farineux en assez grande abondance. La Gothie produit assez de fèves, de

pois, de pommes de terre, de lin et de tabac pour la consommation de ses habitants; cependant un petit nombre de cantons seulement fournissent assez de grains, et tous les ans il y a des importations. Dans la Da écarlie, la Jemptie et l'Angermanie, on cultive partout le lin, le chanvre et la pomme de terre; mais, au nord de ces provinces, l'insuffisance des récoltes oblige quelquefois, comme en Norvége, l'habitant à mêler avec le grain l'écorce du *pinus silvestris*, pour se procurer une nourriture plus abondante. Le défrichement et la consolidation des sables mouvants se poursuivent avec activité dans certaines provinces. Divers encouragements ont été donnés à l'amélioration des races de brebis suédoises; une bergerie de mérinos a été établie aux frais du roi, et l'introduction des brebis de Saxe promet un succès complet.

Le sommet et la pente des montagnes sont couverts de verdure; les fermes sont situées sur une série d'éminences aplaties; les troupeaux de bétail paissent tout autour depuis le sommet jusqu'aux pieds et quelquefois en des endroits tellement escarpés qu'on s'étonne comment ils peuvent s'y tenir. En quelques endroits l'élévation de ces fermes est si extraordinaire, que les maisons et les troupeaux paraissent au-dessus des nuages, à la limite des neiges perpétuelles.

La propriété foncière, en Suède, est généralement divisée en domaines d'une médiocre étendue. Les plus grandes fermes excèdent rarement 80 hectares. Les bâtiments d'exploitation et d'habitation sont presque toujours construits en bois et recouverts en chaume.

Les maisons des paysans suédois sont en bois; sur la couverture, habituellement en planches, on étend de l'écorce de bouleau en guise de toiles, et sur cette écorce une couche de gazon assez épaisse pour que l'herbe y croisse aussi vigoureusement que dans une prairie naturelle. Les murs sont souvent peints en rouge. Ces habitations sont généralement très-petites.

La race dominante en Suède est l'*indo-germaine,* à laquelle appartiennent les Suédois proprement dits; celle qui est ensuite la plus nombreuse est la race *hyperboréenne,* dans laquelle on range les Lapons; quant aux individus de la *race finnoise,* ils sont en petit nombre en Suède depuis que la Finlande est devenue une province russe.

On se représente les Lapons comme des hommes d'une très-petite stature, d'une couleur basanée ou jaunâtre, et d'une physionomie désagréable : rien n'est moins exact que l'idée qu'on s'en fait. Dans le nord de la Laponie norvégienne et suédoise, ils sont plus grands que dans

le sud ; cependant leur taille ne dépasse pas 1 mètre 68 centimètres (5 pieds 2 pouces) ; leur teint cuivré est plutôt le résultat d'un séjour habituel dans des huttes enfumées qu'un caractère de race. Les Lapons montagnards, qui vivent presque toujours à l'air, ont la peau très-peu basanée ; la plupart de leurs femmes sont même assez blanches ; chez les deux sexes on remarque des figures aussi agréables que chez les autres peuples.

Dans la *Westro-Bothnie*, disent les voyageurs, la force physique et la beauté distinguent l'un et l'autre sexe ; une hospitalité sans bornes envers l'étranger, une humeur gaie, un caractère entreprenant, sont des qualités communes à toute la population qui s'étend jusqu'au cercle polaire.

Le peuple de la *Jemptie* a la taille svelte, le corps agile, et la chevelure blonde des Norvégiens.

L'*Helsingien* est brave : il attaque l'ours avec autant d'intrépidité que le montagnard de la Norvége ; on a même vu souvent la jeune bergère défendre avec succès, contre un de ces animaux, le troupeau confié à sa garde : il est vrai que, suivant une vieille superstition, l'ours ne peut rien contre une vierge.

Dans les provinces d'*Upland,* de *Westmannie* et de *Dalécarlie,* la population, renommée par sa bravoure, conserve encore les caractères physiques des habitants les plus septentrionaux : des cheveux noirs, des yeux enfoncés, un regard un peu farouche, quoique rempli d'expression et de vivacité ; des muscles fortement prononcés, des os saillants, une taille presque gigantesque.

C'est en *Westro-Gothie,* et surtout en *Gothie,* que l'on voit dominer les cheveux blonds, les yeux bleus, les tailles moyennes, sveltes et élancées. Les habitants des autres provinces participent de ces diverses qualités physiques.

Le climat de la Suède, généralement moins rude que celui de la Norvége, est toujours un sujet d'étonnement pour l'étranger. En Gothie, la douceur de la température et la fertilité du sol ont tellement favorisé la reproduction, que, bien que cette province soit à peine égale au quart de tout le royaume, sa population en forme à peu près les deux tiers. A Stockholm, l'Allemand des bords de la Baltique ne retrouve point ces brouillards qui s'étendent sur une grande partie de l'Allemagne ; le Français n'y regrette point le climat du nord de la France, il n'y éprouve même pas ces changements brusques et fréquents qui nuisent à l'agrément du séjour de Paris.

Dans la capitale du royaume, les plus longs jours et les plus longues nuits sont de 18 heures et demie, et les plus courts de 5 heures 54 minutes; à Lund, le plus long jour est de 17 heures 18 minutes, et le plus court de 6 heures 56 minutes; à Torneo le plus long jour est de 21 heures et demie, et le plus court de 2 heures et demie; enfin, près d'Ober-Torneo on peut voir le soleil pendant la nuit de la Saint-Jean.

La Laponie suédoise (*Lap mark*) présente un climat qui étonne le voyageur parti des régions tempérées. L'été comprend ce qu'en d'autres pays on nomme le printemps et l'automne; il se compose de 56 jours qui présentent les caractères suivants :

Juin, le 23, la neige fond.

Juillet, le 1er, la neige a disparu.

— le 9, les champs sont couverts de verdure.

— le 17, les plantes naturelles, semées ou cultivées, sont en pleine croissance.

— le 25, elles sont en floraison complète.

Août, le 2, les fruits sont mûrs.

— le 10, les plantes laissent échapper leurs graines.

— le 18, la neige commence à tomber; et depuis cette époque jusqu'au 23 juin de l'année suivante, le sol est partout couvert de neige et les eaux de glace.

A Œfver-Kalix, près la frontière du nord, l'hiver dure 9 mois, et l'été 3 mois qui se terminent avec celui de septembre; le soleil ne quitte pas l'horizon dans la saison des plus longs jours, et ne se montre point dans celle des plus longues nuits.

En général, on respire en Suède un air pur, et l'on n'y éprouve jamais les ravages des maladies contagieuses. La beauté d'un été chaud et sec, qui, dans sa courte durée, voit les frimas disparaître tout à coup, et, presque d'heure en heure, les plantes se parer de feuilles et de fleurs, fait oublier que le printemps y est inconnu. L'Europe méridionale, ainsi qu'on l'a dit avec justesse, ne connaît pas cette douce clarté d'une matinée ou d'une soirée du Nord, cette lente disparition des rayons du soleil réfléchis dans un océan de nuages pourprés, et ces nuits encore embellies par la faible lueur du crépuscule, au moment où l'aube matinale se montre à l'orient.

Parcourons maintenant la Suède dans toute sa longueur, visitons les villes, esquissons les mœurs des principales provinces, et lorsque nous serons arrivés à l'extrémité méridionale de la péninsule scandinave, nous

examinerons son gouvernement, ses institutions, son industrie et son commerce.

La superficie de la Suède est d'environ 22,400 lieues carrées, et sa population s'élève à 3,316,536 habitants. Elle se divise en trois grandes régions : la plus septentrionale est le *Nordland*, en suédois *Norrland*, ou *Pays du Nord;* au centre c'est le *Svealand* ou la *Suède*, et au sud le *Gottland* ou la *Gothie*. Mais au point de vue administratif et politique, ces trois régions se partagent en 24 *län* ou préfectures, outre la ville de Stockholm qui forme un district particulier.

Les villes suédoises sont en général très-peu peuplées; il ne faut point s'en étonner : on ne connaît pas dans ce pays cette foule d'oisifs qui viennent consommer au sein des cités leurs pensions ou les revenus de leurs terres; le propriétaire, le noble même, jouissent à la campagne et au sein de leur famille de toutes les douceurs de la vie domestique et des occupations agricoles, laissant aux fabricants et aux négociants à peupler les villes et les ports de mer.

Entrons dans la préfecture de *Piteå*, pays couvert de forêts, surtout dans la partie voisine de la mer. *Luleå* ou *Luleo* est une petite ville de 1,800 habitants au plus, dont le port, à l'embouchure de la rivière du même nom, fait quelque commerce avec les Lapons. Les alluvions de la rivière ont fait abandonner l'ancienne Luleå, ou *Gamla-Luleå*, maintenant trop éloignée de la mer. Le bourg de *Gellivara*, à 43 lieues au nord de Luleå, renferme 1,200 habitants, population occupée dans des forges importantes et dans de riches mines de fer. Quoique chef-lieu de préfecture, *Piteå* est encore moins importante; elle occupe une langue de terre qui s'avance dans le golfe de Bothnie.

Chef-lieu de la *préfecture de Umeå*, la ville de ce nom, avec 1,500 habitants, entretient une société d'agriculture et une école; elle est, comme les précédentes, à l'embouchure d'une rivière dont elle porte le nom. Cette ville est assez bien bâtie; sa fondation date de 1620.

Pendant l'été, ces deux provinces, qui formaient autrefois la Bothnie septentrionale et la Bothnie occidentale, sont exposées à une sorte de fléau; c'est l'abondance d'une espèce de mouche fort incommode et qui forme des essaims tellement nombreux que l'air en est obscurci. Souvent ces mouches donnent la mort à de chétifs bestiaux en leur suçant le sang jusqu'à la dernière goutte.

Les parties de la Suède septentrionale que nous venons de parcourir sont peuplées de Lapons, de Finlandais et de Suédois. On y distingue

quatre classes de Lapons : ceux des montagnes, ceux des forêts, les pêcheurs et les prolétaires. Les premiers vivent du produit de leurs troupeaux de rennes; ils se tiennent l'été dans les montagnes et l'hiver dans les plaines; leur vie nomade les oblige à transporter avec eux leurs familles, leurs animaux et leurs cabanes ou leurs tentes lorsque le défaut de pâturages ou la saison les force à changer de demeure. Les seconds sont sédentaires; leurs troupeaux de rennes sont moins considérables; ils les conduisent dans les forêts ou bien ils les laissent paître en liberté, et s'occupent de la culture de leurs terres. Les Lapons pêcheurs ont encore moins d'animaux que les précédents; ils les confient à leurs compatriotes des forêts, ou bien, pendant qu'ils exploitent les lacs les uns après les autres, ils envoient leurs femmes et leurs enfants garder les troupeaux dans les montagnes. Les Lapons prolétaires vivent d'aumônes où se mettent au service des paysans suédois; d'autres, après avoir vu périr leurs troupeaux par les attaques des loups ou par quelque autre accident, fabriquent des paniers et des corbeilles en osier, taillent en bois et en corne des plats, des vases et des cuillères. Dans quelques districts ils construisent des bateaux. Les femmes laponnes savent préparer les peaux des rennes et d'autres animaux; elles font aussi une espèce de matelas de laine et une toile grossière qui sert de doublure à l'habit de peau que porte le mari. C'est aux hommes à faire la cuisine, qui est très-simple : elle consiste en lait, fromage, poisson séché avec de l'huile de poisson, et en viandes de rennes assaisonnées de diverses sortes de baies sauvages. Les Lapons sont d'une égalité d'humeur parfaite; jamais leur gaieté ne se dément; leur probité est à toute épreuve; le vol et l'assassinat sont presque inconnus parmi eux; ils sont généralement laborieux et sobres, mais ils résistent difficilement à la tentation de boire des liqueurs fortes. La rigueur du climat, la misère qui atteint fréquemment les Lapons, le peu de fécondité de leurs femmes, s'opposent à l'accroissement de leur population. Les Finlandais ont conservé dans la Bothnie septentrionale les mêmes mœurs qu'en Finlande; seulement ils n'observent pas la même tempérance dans leurs repas de fête. Aux noces on invite souvent jusqu'à 200 ou 300 hôtes qui restent réunis pendant huit jours. Les mariés portent en signe d'union une chaîne autour du cou. La boisson ordinaire du paysan est de l'eau avec du lait ou du petit-lait. Le Westrobothnien et les autres Suédois habitants des mêmes régions, animés de l'amour du travail, unis par la plus franche cordialité, vivent heureux dans leurs ménages, où règnent l'ordre et la propreté. Leurs femmes relèvent leurs charmes naturels par une sorte

d'élégance dans leurs vêtements. Ces provinces septentrionales renferment peu de nobles et de négociants; le clergé seul forme la classe la plus respectée, la plus influente et la plus heureuse, parce qu'elle ne doit sa considération qu'à la reconnaissance que les habitants ont pour ses bienfaits.

Suivant le voyageur Schubert, on peut considérer un voyage dans l'ancienne province d'Angermanie, qui forme aujourd'hui la *préfecture de Hernösand*, comme une promenade dans un beau jardin. Ce n'est qu'une variété continuelle de vallées et de bois, de rivières et de lacs, de bocages riants où l'on entend chanter le merle-mauvis (*turcus iliacus*) qui a mérité le nom de rossignol du Nord. Sans les golfes qui coupent çà et là ce pays, on se croirait transporté dans les plus belles parties de la Suisse : ce sont des sites aussi pittoresques, d'aussi belles forêts, et jusqu'au bétail qui semble être de la même espèce. C'est une des parties les mieux cultivées de la Suède, quoiqu'on n'y récolte pas autant de grains que l'exigent les besoins de la population. Les soins de l'agriculture empêchent le paysan de se livrer avec succès au commerce; mais l'habitant des côtes ne néglige pas la pêche, dont les produits considérables consistent principalement en harengs. L'exploitation des forêts présente aussi de grands avantages.

Le chef-lieu de cette préfecture est *Hernosand;* c'est la plus considérable des cités du Nord; elle a 2,200 habitants, et elle porte le nom de la petite île d'*Hernö,* sur laquelle elle est située. Sa position à l'entrée d'un golfe donne de l'importance à son port; elle est le siége d'un évêché; sa construction est régulière; elle renferme plusieurs fabriques d'eau-de-vie de grains, d'huile et de toile, et possède un collége, un jardin botanique et une imprimerie qui publie des ouvrages en langue laponne. La plupart de ses maisons sont en bois, ainsi que l'hôtel-de-ville, qui est cependant d'une très-belle apparence. Les rues, à l'exception de quelques-unes, sont pavées.

La préfecture de *Ostersund,* qui se termine à l'ouest par la chaîne de montagnes qui sépare la Suède de la Norvége, est hérissée de sommités couvertes de neiges éternelles et de forêts magnifiques peuplées d'élans, de rennes, d'ours, de lynx, d'écureuils, et même de castors. Le défaut de rivières navigables et de bonnes routes y est un obstacle à la prospérité du commerce. Son chef-lieu, son plus important marché, est la petite ville d'*Ostersund,* sur la rive orientale du lac Storsiön si l'on peut donner le nom de ville à une réunion de quelques habitations qui ne renferment pas

300 individus. A 30 lieues au sud-ouest, *Liusnedahl* est une paroisse de 150 habitants dont la plupart sont employés à une forge qui livre annuellement 1,500 quintaux de fer au commerce.

Les anciennes provinces de *Gestricie* et d'*Helsingie* forment la *préfecture de Gefleborg*, où l'on trouve sur plusieurs points d'immenses forêts de pins et de sapins, une multitude innombrable de lacs, qui, communiquant entre eux par mille canaux naturels, la rendent en grande partie marécageuse. Bien que le pays soit peuplé, les récoltes en grains ne suffisent pas à la consommation des habitants; mais l'avoine, l'orge et la pomme de terre y sont cultivées avec succès; le lin y forme aussi une branche importante de culture. Les habitants élèvent avec soin des bêtes à cornes qui donnent un laitage excellent et des chevaux d'une belle espèce. Les forêts renferment des loups, des ours et d'autres animaux sauvages; les rivières nourrissent des saumons, des esturgeons et d'autres poissons délicats. L'Helsingien, à force de travail et de soins, a su rendre le pays qu'il habite un des plus heureux de l'Europe. Ses troupeaux lui fournissent en abondance du beurre et des fromages excellents; ses exportations en fer et en chanvre sont considérables. Ses habitations sont commodes, solides et garnies de tout ce qui est nécessaire; chez les riches, une chambre est ordinairement remplie de plus de linge et d'habits que la famille n'en pourrait user dans un siècle. L'ordre et la prévoyance sont les vertus caractéristiques de ce peuple.

Le chef-lieu de la préfecture de Gefleborg est *Gefle*, ou *Gevalie*, à l'embouchure d'une petite rivière appelée Gefle-an. Cette ville épiscopale, qui renferme 8,200 habitants, a des maisons proprement bâties, partie en pierre et partie en bois; des rues irrégulières, mais larges et bien pavées; un assez bon port, deux chantiers de construction, des manufactures, plusieurs écoles et un gymnase renommé. La rivière dont elle porte le nom est divisée en deux moitiés et y forme de petites cascades; près du rivage, sont situés des jardins qui rendent l'aspect de cette ville charmant. Gefle est une des villes de Suède les mieux situées pour le commerce.

La *préfecture de Falun* se compose de l'ancienne province de Dalécarlie, pays montagneux, riche en mines de cuivre et de fer, et arrosé par le Dal, qui coule au milieu de cette vaste vallée dans laquelle s'étend le lac Siljan, dont la surface irrégulière est parsemée d'îlots et dont les bords sont entourés de prairies et de belles forêts de sapins. A *Falun*, ou *Fahlun*, son chef-lieu, ville de 4,000 âmes, située dans une vallée et divisée en deux parties par une petite rivière qui unit le lac *Varpan* et celui de *Rums*, on

fabrique des toiles, des rubans, des pipes; des manufactures de produits chimiques et des filatures de coton et de laine y sont aussi établies; son école de mineurs a de la réputation. C'est dans les environs de cette ville que se trouvent les mines de cuivre les plus considérables du royaume, ainsi que quelques mines d'or et d'argent; on évalue à 500 le nombre d'ouvriers qui y sont employés. En suivant la pente de la rivière, nous verrons sur ses bords *Hedemora,* ou *Hedmora,* située entre deux petits lacs, ville ancienne, mal bâtie et peu peuplée; plus bas, le bourg d'*Avestad*, avec 800 habitants occupés aux travaux de trois fonderies de cuivre, d'une forge pour le fer et d'une scierie.

Le Dalécarlien a de grandes relations de commerce avec le Norvégien; c'est au plus fort de l'hiver qu'il franchit les montagnes pour porter ses produits aux marchés de Drontheim. Ces voyages se font par caravanes de 300 à 400 hommes, et de plus de 1,000 chevaux. C'est un spectacle singulier que celui de ces paysans faisant retentir les airs de leurs chants joyeux, montés dans de légers traîneaux glissant avec la rapidité du vent sur la neige ou sur la surface des lacs solidifiés par le froid.

Dans la *préfecture de Westerås*, ou *Westerœs*, formée de l'ancienne province de Westmannie, nous verrons *Arboga*, petite ville arrosée par la rivière dont elle porte le nom. C'est l'entrepôt du fer et du cuivre exploités dans le pays; on y fabrique des tissus de laine et des objets de sellerie. Ses environs sont intéressants par un bois réputé sacré chez les anciens Scandinaves, des tertres qui paraissent avoir servi de tombeaux, et d'autres restes d'antiquités. Près de *Kœping,* qui commerce en tabac et en fer, on voit aussi le tombeau d'un héros scandinave. *Westerås,* le chef-lieu de la préfecture, est située à l'embouchure du Svart-elf, dans le lac Mälar. Elle est le siége d'un évêché; sa cathédrale, assez belle, renferme le tombeau élevé par Gustave III à Érik XIV. Elle possède une bibliothèque peu considérable, mais qui renferme des manuscrits précieux. La petite ville de *Sala* est bâtie avec régularité; on continue à exploiter dans ses environs une mine d'argent qui était autrefois fort riche, mais dont les produits couvrent à peine aujourd'hui les frais d'exploitation.

En approchant d'*Upsal,* ou d'*Upsala*, chef-lieu de la *préfecture* qui porte son nom, et siége de l'archevêché primatial de Suède, on aperçoit, sur une hauteur, un château qui fut bâti par Gustave Ier. Cette ville, qui compte aujourd'hui 6,000 âmes, était appelée jadis *Öster-Aros;* elle est arrosée par la petite rivière de la Fyrisa, que l'on traverse sur des ponts en pierre. Upsal est célèbre par son université, où l'on compte 60 professeurs et plus

de 800 élèves. Sa situation dans une plaine fertile, à 15 lieues de Stockholm, est favorable à un établissement de ce genre, qui, autant qu'il est possible, doit être placé loin des objets de tentation que renferme toujours une capitale. Linné, Kronstedt, Bergmann, Wallerius et plusieurs autres grands hommes, y ont occupé des chaires. Les bâtiments réservés à cette université sont sans contredit les plus beaux de la ville. L'académie gustavienne, que Gustave-Adolphe fit construire, renferme une bibliothèque de 80,000 volumes ; on y remarque aussi une belle collection de manuscrits ; mais le plus précieux qu'elle renferme est sans contredit celui qui est connu sous le nom de *Codex argenteus*, le manuscrit d'argent. Il contient une traduction en langue gothique d'une portion de la Bible. Cette traduction a été faite au quatrième siècle par un évêque arien, le goth Ulphilas, pour ceux de ses frères qui habitaient la Mésie. C'est le plus ancien monument des langues du Nord. Cet Ulphilas inventa un alphabet qui était une altération de l'alphabet grec. Il inventa même une sorte de procédé typographique pour tracer les caractères. En effet, sur un fond violet se détachent en relief les caractères d'un aspect ordinairement argenté. Les initiales des chapitres et quelques passages sont en or, et également en relief. Cette disposition donnerait à penser que les lettres en or ont été évidées avec un emporte-pièce, et appliquées ensuite sur le fond violet qui les porte. L'histoire de ce manuscrit est curieuse. Découvert en 1597 dans une abbaye de Westphalie, il fut transporté à Prague. Prague ayant été prise par les Suédois en 1648, il fut trouvé dans le butin et envoyé à Christine ; mais ses aventures ne se bornent pas là. Après avoir été volé par un soldat, il était dans sa destinée de l'être par un savant ; du moins c'est ce dont on a accusé le docte Vossius. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après sa mort le manuscrit fut racheté de ses héritiers par un grand seigneur suédois, Magnus de La Gardie, et donné à l'université d'Upsal. On le conserve soigneusement dans une boîte fermée à clef. Le même édifice contient l'amphithéâtre d'anatomie ; à l'observatoire, parfaitement situé, est jointe une bibliothèque considérable, composée d'ouvrages sur l'astronomie. Le laboratoire de chimie et de physique, le musée d'histoire naturelle et le nouveau jardin botanique sont des collections d'une grande richesse. La ville compte encore d'autres établissements utiles. Tels sont l'*Académie de Charles*, ou le consistoire académique ; la Société des sciences, fondée en 1712 par Eric Berzélius, d'abord bibliothécaire et qui devint archevêque d'Upsal ; l'école cathédrale, espèce d'école secondaire où l'on enseigne la littérature et les sciences ; enfin un hôtel des invalides, dont une partie sert de maison de correction.

Les maisons d'Upsal sont bâties les unes en pierre et les autres en bois, les plus belles ont des jardins d'où la vue s'étend au loin dans la campagne: ses rues sont larges et droites, principalement celles qui aboutissent à sa grande et superbe place. Sa cathédrale, couverte en lames de cuivre, est la plus vaste et la plus magnifique église de la monarchie suédoise : elle rappelle par sa construction celle de Notre-Dame de Paris. Elle fut commencée en 1258 et terminée en 1435. L'intérieur de cet édifice est rempli de tombeaux et d'autres objets du plus grand intérêt. Upsal renferme une seconde église, située en face du palais archiépiscopal ; elle est d'une grandeur moyenne, l'architecture en est très-belle et l'intérieur richement décoré.

Les relations sociales sont agréables à Upsal ; dans la haute société on trouve plus d'instruction, plus d'aisance, plus de familiarité que dans les autres cités de la Suède : ce que l'on doit attribuer à l'influence de l'esprit universitaire. La ville possède plusieurs réunions artistiques et littéraires qui sont fort fréquentées, surtout pendant l'hiver.

Trois foires se tiennent chaque année à Upsal ; c'est à celle de Distings que la ville est le plus animée. Cette foire a lieu en février, et attire de tous les points de la Suède un grand concours de curieux et d'acheteurs. Son origine remonte à une époque très-reculée. On sait que les Scandinaves tenaient de grandes assemblées à Upsal au renouvellement de l'année, qui était annoncé par la pleine lune après la seconde nouvelle lune du solstice d'hiver; c'est encore ainsi que l'on calcule l'époque de cette foire.

Les environs de cette ville méritent de fixer l'attention par les monuments historiques qu'ils renferment. A une demi-lieue de son enceinte se trouve le petit village de *Gamla-Upsala* (*l'ancien Upsal*), qui était jadis le siége du culte d'Odin. Ici s'élevait un temple magnifique avec un bois sacré qui n'existe plus; là résidait le souverain, à la fois pontife suprême. Dans les murailles de l'église de Gamla-Upsala on reconnaît encore quelques restes du temple antique. Cette église a été fondée au douzième siècle par Érik IX; elle conserva le rang de cathédrale jusqu'en 1273, que le siége de l'archevêché fut transféré au nouvel Upsal. Le temple d'Odin était tombé en ruines depuis l'an 1080.

Non loin de la ville se voient les célèbres *hogar* (*hauteurs*), tombeaux des anciens rois. Trois de ces *hogar* sont très-escarpés et de forme cylindrique; un quatrième, qui se termine par une plate-forme allongée, se nomme *Tings-hog* (*hauteur de la justice*): c'est là qu'à l'époque du paganisme et dans les premiers temps de l'établissement du christianisme, lors-

que les rois scandinaves résidaient à l'ancien Upsal, se tenait le tribunal de *Disa*, la déesse de la Justice. Gustave Ier lui-même tint un lit de justice sur cette plate-forme pour le gouvernement d'Upland. Le *Disating* ou tribunal suprême s'assemblait au commencement de chaque année. Il ne s'occupait que des affaires publiques ; le roi était assis sur un trône : en face siégeaient le gouverneur de l'Upland et les autres grands dignitaires ; derrière eux le peuple en armes formait le cercle. Les séances de cette assemblée étaient précédées de sacrifices et suivies de banquets et d'une foire qui durait une semaine : c'est la même que celle qui porte aujourd'hui le nom de Distings.

Les pierres appelées *mora* appartiennent à une époque moins ancienne ; elles sont situées dans la vaste prairie de Mora, qui dépend de la paroisse de *Lagga*, à un mille au sud-est d'Upsal. Depuis l'établissement du christianisme en Suède, ce fut dans cette plaine que l'on commença à élire les rois, suivant un ancien usage qui se pratiquait ailleurs dans la Scandinavie. Ce n'est qu'à la mort du roi Stenkill, arrivée vers le milieu du onzième siècle, que la Suède devint un royaume électif : le peuple s'assemblait autour d'une croix dans la plaine de Mora, comme au temps du paganisme autour du marteau de Thor. Assis sur des pierres, les juges de la province, assistés de douze assesseurs, procédaient à l'élection sous la présidence du magistrat de l'Upland. Celui qui avait réuni les suffrages était proclamé roi de Suède et de Gothie, et placé par la noblesse sur la plus grande des pierres ou *pierre du roi,* du haut de laquelle il prêtait serment. Depuis l'union de Calmar, la cérémonie de l'élection fut remplacée par celle de la prestation d'hommage au souverain, et celle-ci même ne tarda pas à tomber en désuétude. Sur la grande pierre de Mora s'élève aujourd'hui la statue d'un des anciens rois de Suède.

A 9 lieues au sud d'Upsal, *Enkoping* fait un grand commerce de métaux avec Stockholm ; à 9 lieues au nord, *Danmora* ou *Dannemora* est un village qui renferme la mine de fer la plus riche de toute la Suède. Cette mine fut d'abord exploitée comme mine d'argent, puis lorsque ce métal fut devenu rare on exploita le fer, qui est réputé aujourd'hui le meilleur de Suède. Les galeries sont à environ 100 mètres sous terre ; on fait sauter le minerai à l'aide de la poudre à canon, et il donne annuellement 4,000 tonnes de produits hors ligne. *Söderfors* est une des plus importantes forges du royaume. *Löfsta,* sur la rive gauche d'une rivière dont il porte le nom, est un bourg où sont établies des forges qui livrent annuellement au commerce 20,000 quintaux de fer en barres. A *Elfkarleby,* village

situé près de l'embouchure du Dal, il se tient tous les ans une foire considérable de chevaux et de bestiaux.

La nature, généreuse dans ses bienfaits, a réuni avec tant de prodigalité, aux environs de *Stockholm*, les sites les plus variés, que cette ville semble placée au milieu d'un grand et superbe jardin. D'un côté s'élèvent des montagnes majestueuses que garnit le sombre feuillage des pins, alternant avec les rameaux touffus de l'orme et du chêne, tandis que de l'autre s'ouvre une agréable vallée. Ici le lac Mälar étale sa surface irrégulièrement découpée par des golfes et des promontoires, et couverte d'une multitude de rochers granitiques, les uns escarpés et nus, les autres décorés de maisons de plaisance ou de touffes de bois ; là s'élève une forêt sur une pente garnie de verdure ; plus loin la vue se repose sur des coteaux ou sur des îles. Des châteaux, résidences d'été de la famille royale, des maisons de campagne et des jardins animent ce paysage. La capitale de la Suède est dans une situation singulière et romantique qui frappe d'étonnement tous ceux qui s'y présentent. Elle occupe deux presqu'îles et plusieurs îles baignées par le lac Mälar, au fond d'un golfe où il se décharge dans la mer Baltique ; aussi l'a-t-on, sous ce rapport, comparée à Venise. Mais les canaux qui dans la cité italienne sont l'ouvrage des hommes, sont formés ici par des bras de mer. Incessamment sillonnés par des bâteaux à vapeur, ils introduisent les navires jusqu'au cœur de la ville. La beauté de sa situation, et même quelques-uns de ses monuments, la placent au rang des plus agréables villes de l'Europe. Le *Norrmalm* et le *Södermalm*, ses deux grands faubourgs, occupent plusieurs îles, et sont en partie bâtis sur pilotis. Ainsi ses dix quartiers sont séparés par les divers bras du Mälar et par la mer ; ils communiquent entre eux par treize principaux ponts en pierre et plusieurs autres en bois. Beaucoup d'habitations sont entourées de jardins dont les murs s'élèvent au bord des eaux ; d'autres, comme dans le Södermalm, s'appuient sur des rochers qui, plus hauts que les toits, s'élèvent comme des murailles au milieu de ces îles. La ville proprement dite ou la cité (*Staden*) n'est qu'une île d'une médiocre étendue : c'est l'ancienne Stockholm dont on attribue la fondation à Birger-Jarl vers le treizième siècle. Dans l'origine ce n'était qu'une forteresse, construite à l'entrée du lac Mälar pour protéger les approches d'Upsal, alors capitale du royaume.

Stockholm est bâtie sans régularité ; la plupart des maisons sont en pierres et en briques, plusieurs sont en bois, peintes en rouge, mais le plus généralement en blanc ; leurs façades présentent de belles croisées

doubles, destinées à garantir les appartements contre les rigueurs de l'hiver. Ces croisées sont garnies de grands carreaux. Les boutiques n'ont point de devantures élégantes et riches comme dans les régions tempérées : ce sont des appartements bien clos où l'on est garanti des grands froids de l'hiver. Les rues, toutes parfaitement propres, ne sont pavées que des galets que la mer fournit en abondance. Les vingt places publiques sont petites et sans noblesse. C'est dans le Norrmalm que se trouvent les plus larges et les plus belles rues : la plus longue est la *Drottning-gatan*, que décorent les façades de plusieurs palais. Le port, défendu par deux forts, est d'une entrée difficile, mais son enceinte est vaste et sûre ; l'eau en est limpide comme le cristal, et si profonde que les grands navires peuvent aborder jusqu'à son extrémité au centre de la ville, et débarquer leurs marchandises sur le quai, bordé par de belles maisons et de vastes magasins. Plusieurs rues de la cité s'élèvent alentour, l'une au-dessus de l'autre, sur la pente d'une colline, et forment un bel amphithéâtre couronné par le palais du roi. Cet édifice, depuis son origine jusqu'au seizième siècle, ne fut qu'une forteresse ; reconstruit plusieurs fois depuis, ce que l'on en voit aujourd'hui date de l'année 1753 ; mais le roi Charles-Jean l'a fait remettre entièrement à neuf, et y a ajouté du côté du nord une belle terrasse. C'est un bâtiment carré, flanqué de deux ailes, bâti dans un très-beau style, et rempli de meubles précieux et de collections d'un si grand prix qu'on peut le comparer aux plus belles résidences royales de l'Europe. La chapelle est d'une grande richesse : c'est là que le 20 décembre de chaque année on célèbre une fête en l'honneur de Gustave-Adolphe, pour rappeler la noble persévérance avec laquelle il combattit pour la liberté de la communion protestante. La bibliothèque du roi renferme 40,000 volumes, ainsi que de nombreux manuscrits, et possède le livre d'heures de l'empereur Ferdinand, l'un des trophées de Gustave-Adolphe pendant la guerre de 30 ans, et l'exemplaire de la Bible selon la Vulgate, sur lequel Luther écrivit des notes relatives à son plan de réformation. La collection de tableaux se compose de différents ouvrages des grands maîtres de l'école italienne et des meilleurs peintres suédois. Le musée des antiques est riche en statues grecques et en médailles. Au bas de la plate-forme qu'occupe le château, s'élèvent, sur la place de *Slottsbacken*, la statue de Gustave III, érigée par la bourgeoisie de Stockholm, et l'obélisque en granit élevé par les États à la mémoire de ce souverain. Sur la place de l'Hôtel-des-Chevaliers, une statue en bronze représente Gustave Wasa. La place de Gustave-Adolphe est décorée de la statue équestre et en bronze de ce prince. Le

palais de la princesse Sophie-Albertine, le théâtre et d'autres élégants édifices environnent cette place. C'est sur l'emplacement de l'ancien jardin royal que Charles-Jean a fait construire la magnifique place de Charles XIII que décore la statue de ce prince, qui fut fondue à Paris en 1821.

La belle église des chevaliers (*Riddarholmen*), dans l'île de ce nom, est remarquable par son architecture ogivale et par son aiguille. Elle renferme les cendres de la plupart des rois depuis Gustave Wasa et des généraux les plus célèbres de la Suède; elle est décorée de 5,000 étendards étrangers. La grande église ou la cathédrale, appelée *Storkyrkan*, est la plus ancienne : elle sert au couronnement des rois depuis que cette cérémonie ne se fait plus à Upsal. Joignez à ces édifices le magnifique bâtiment de la bourse, la salle de l'Opéra, l'hôtel-de-ville, celui de la monnaie, l'immense bâtiment où l'on emmagasine le fer, le parc d'artillerie, les chantiers et l'amirauté, et à l'extrémité septentrionale de la Drottning-gatan, sur un rocher isolé, le beau bâtiment de l'observatoire, et vous aurez une idée de la capitale de la Suède. Nous ne dirons rien de l'institut central vétérinaire, de l'institut forestier, destinés à former des élèves habiles, des collections scientifiques, des sociétés savantes, telles que l'académie des sciences et celle des belles-lettres, les écoles de médecine, des mines et d'autres non moins utiles. Parmi les établissements philanthropiques soutenus par la sagesse du gouvernement et par le zèle des particuliers, nous ne citerons que la société *Pro-Patria*, qui encourage les vertus dans toutes les classes en distribuant des médailles d'argent pour récompenser les longs et pénibles services des maîtres des écoles primaires, ceux des sages-femmes, la bonne conduite des ouvriers et des serviteurs fidèles, le zèle des paysans à perfectionner l'agriculture.

Dans la capitale de la Suède, on montre beaucoup de goût pour les sciences et les arts; les sociétés scientifiques et littéraires n'en offrent pas seules la preuve : la plupart des cercles sont des réunions qui tournent au profit des arts et de la littérature, parce qu'ils y sont le sujet de presque tous les entretiens; les concerts sont aussi très-fréquents, et le théâtre royal est parfaitement dirigé. Les plaisirs mêmes sont non-seulement un encouragement pour les arts, mais un moyen de pratiquer la philanthropie. Il faut voir Stockholm pendant les fêtes de Noël, si l'on veut avoir une idée de la gaieté et du mouvement qui règnent alors dans cette capitale ; c'est la veille de la fête que commence, le soir, la célèbre foire de Noël, qui, par ses innombrables flambeaux, présente un spectacle si singulier ; les parties de patins et de traîneaux viennent ensuite, et se prolongent tout le

Rouargue del & sc.

STOCKHOLM.

RF

IMP. CHARDON AINÉ ET FILS, 30, R. HAUTEFEUILLE, PARIS.

temps de l'hiver. La population de cette grande ville est aujourd'hui évaluée à environ 90,000 âmes.

Si la vie sociale offre beaucoup d'agréments à Stockholm, ce n'est point aux dépens de tout sentiment moral et religieux. Les temples y sont très-fréquentés : ils sont tellement remplis les dimanches, que la foule se presse jusque sur le seuil de la porte. Dans quelques familles on a coutume, le samedi, de consacrer quelques heures à des exercices religieux ; la prière du soir est généralement en usage.

Le commerce de Stockholm est d'une grande importance. C'est par son port que se font la plupart des importations et des exportations du royaume. Ceci explique l'aisance dont jouissent la plupart des négociants qui y sont établis. Mais dans aucun pays les familles qui se livrent aux spéculations commerciales ne font un plus noble emploi de leurs richesses : une grande quantité de fondations philanthropiques en fournissent la preuve. Cette capitale possède des fabriques dans tous les genres. Les plus importantes sont celles de tabac, celles de draps et de soieries, et les raffineries de sucre. Stockholm, abritée contre le souffle des vents, semblerait devoir être saine ; cependant la mortalité y est plus considérable, proportion gardée avec sa population, que dans les autres capitales de l'Europe : la cause ne peut en être attribuée qu'aux exhalaisons des eaux et des terrains marécageux qui l'entourent.

Nous avons parlé des châteaux royaux que l'on aperçoit en approchant des murs de la ville : celui de *Drottningholm* (*Ile de la Reine*) est le plus beau ; il offre en petit quelque ressemblance avec celui de Versailles ; mais sa position sur la pointe septentrionale de l'île de Lofoë, dans le lac Mälar, la beauté de ses jardins, l'abondance de ses eaux, le rendent bien plus remarquable ; *Karlsberg*, sur les bords du lac, fut longtemps habitation royale, mais depuis le commencement de ce siècle ce château a été transformé en une école militaire qui renferme 200 élèves ; quatre pièces de canon destinées aux exercices sont placées en batterie sur la façade du château qui borde le rivage ; *Haga*, petit pavillon entouré de sites enchanteurs, est le séjour du roi pendant la belle saison. La belle résidence de *Kosendal*, appelée aussi la *Villa-Botanique*, est celle où le prince invite de préférence les personnes qui lui sont présentées. Le château d'*Ulricksdal*, qui s'élève sur les bords d'un petit lac qui communique avec la Baltique, est un bel édifice qui, depuis peu d'années, a été affecté au logement des invalides. On voit dans l'arsenal le chapeau dont Charles XII était couvert lorsqu'il fut tué dans la tranchée de Friderikshall, et l'épée sur laquelle

il porta la main en se sentant frappé. On y montre aussi la chemise sanglante du grand Gustave-Adolphe, lorsqu'il fut tué dans les champs de Lutzen. Le château de *Rosersberg* passe pour l'un des plus beaux de la Suède; celui de *Strömsholm* est remarquable par le charme de sa position; *Svartsjö*, par ses magnifiques jardins et par le séjour qu'y fit la reine Louise-Ulrique; enfin *Gripsholm*, par les souvenirs historiques qui s'y rattachent: c'est dans ce château qu'Erik XIV et Gustave IV furent enfermés après avoir été précipités du trône.

A 13 lieues au nord-ouest de Stockholm se trouve *Norrtelge*, peu éloignée de la mer; on y voit une fabrique de drap, et dans ses environs une manufacture d'armes; le cabotage et la pêche donnent de l'activité à son port. *Södertelge*, à 7 lieues au sud-ouest de la capitale, sur une baie du lac Mälar, appelée le *Sådra-Riärk-förden*, est une petite ville assez bien bâtie, qui renferme un lazaret, des filatures de coton, des fabriques de bas, une manufacture de tabac et deux tuileries; *Wexholm* est un petit port où les navires de commerce relâchent avant d'arriver à Stockholm.

Près des côtes de la préfecture de Stockholm s'étend un archipel composé d'un grand nombre de petites îles, dont les plus considérables, qui n'ont pas plus d'une lieue de longueur, sont *Biörkö*, *Windö*, *Sandhamm*, où l'on voit un port défendu par des bastions, *Norsundö*, *Utö* et *Torö*.

La *préfecture de Nyköping* est formée de la plus grande partie de l'ancienne province de Sudermanie. Elle est arrosée au nord par le lac Mälar, à l'ouest par le lac Hielmar, au centre par des lacs et des marais, et au sud par la mer Baltique. C'est au fond d'une baie, et à l'embouchure d'une petite rivière dont elle porte le nom, que se trouve dans la plus belle situation la petite ville de *Nyköping*, l'une des plus jolies de la Suède. Ancienne capitale de la Sudermanie, elle est aujourd'hui chef-lieu de la préfecture. La vase qui remplit son port jusqu'à la hauteur de 2 à 3 mètres, est la principale cause de son peu d'importance sous le rapport du commerce maritime. On y remarque particulièrement des fabriques de draps, de bas, de papier, d'aiguilles et de tabac. Elle exporte des canons et des boulets. C'est dans son vieux château, dont une partie sert de prison, que le roi Birger, qui gouverna en prince habile, mais dont les talents ne sauraient faire pardonner les crimes, fit enfermer en 1318 deux de ses frères, et les laissa mourir de faim. Le suédois le plus pur se parle à Nyköping et dans ses environs.

Sur le bord du lac Mälar, une autre petite ville mérite d'être remarquée: *Strengnäs*, résidence d'un évêque, renferme une belle cathédrale, et un

gymnase où Gustave Wasa fit ses premières études ; *Eskilstuna,* à 2 lieues au sud du lac, renferme des usines et des fabriques de poterie.

En entrant dans la *préfecture d'Örebro,* nous serons frappés du progrès qu'y a faits l'agriculture : on y connaît l'usage des assolements et des prairies artificielles. Les récoltes y sont abondantes, et l'on y élève beaucoup de bestiaux. Cette partie de la Suède centrale se compose de plaines ondulées, bornées à l'est par le lac Hielmar, et au sud par le lac Wettern. Dans l'intérieur se trouvent les lacs Afvern, Tisaren, Sottern, Tolten, Mosiön, etc.

Örebro, près de l'extrémité occidentale du Hielmar, peut passer pour une ville de quelque importance, puisqu'elle a près de 5,000 habitants. Elle renferme plusieurs rues larges et bien pavées en granit, des maisons assez bien bâties, quoiqu'elles soient en bois et peintes en rouge. On y remarque une école normale, une société d'agriculture, un vieux château entouré de fossés et de jolies promenades. Örebro est l'entrepôt de fer de toute la préfecture ; au moyen des lacs Hielmar et Mälar, et du canal d'Arboga, son commerce avec Stockholm a beaucoup d'activité.

Sur la rive septentrionale du lac Wettern, *Askersund* fait aussi le commerce de fer et des denrées de ses environs ; il en est de même de la jolie ville de *Nora,* sur le bord d'un petit lac de ce nom, à 8 lieues d'Örebro.

Entrons dans la *préfecture de Karlstad,* la seule qui nous reste à voir dans la Suède centrale. Elle est arrosée par plusieurs rivières, qui toutes se jettent au sud dans le lac Wenern. Son sol, léger et sablonneux, n'est pas dénué de fertilité : on y récolte, dans la partie orientale et méridionale, assez de froment pour la consommation des habitants ; les terres de l'ouest et du nord ne donnent que du seigle et de l'avoine, mais la pomme de terre est cultivée partout avec succès. Les mines qu'elle renferme fournissent annuellement 300,000 quintaux de fer en barres.

Dans une vallée romantique entourée de mines de fer en pleine exploitation et d'importantes usines, se trouve *Philipstad.* Au bord du lac Wenern, *Karlstad,* chef-lieu de la préfecture, renferme, comme la plupart des cités de la Suède, plus d'établissements d'instruction qu'on n'en voit dans des villes de France plus considérables. Outre plusieurs écoles, elle possède un gymnase, un observatoire, un cabinet d'histoire naturelle et une société d'agriculture. Il s'y tient trois foires annuelles. Cette ville fut fondée en 1584 par Charles, duc de Sudermanie, qui devint roi sous le nom de Charles IX : aussi est-elle construite avec régularité, mais comme ses maisons sont en bois, elle a été souvent ravagée par les incendies. A 8 lieues

à l'est de Karlstad, *Christineham* possède une belle place, et fait un grand commerce de fer, de mercerie, et d'objets d'arts mécaniques.

Nous allons parcourir maintenant la *Gothie*, ou la Suède méridionale. La *préfecture de Linköping* est formée de l'ancienne province d'Ostro-Gothie. C'est un pays montueux et boisé, que ses vallées, ses lacs et ses rivières rendent extrêmement pittoresque. Il est borné à l'ouest par les bords occidentaux du lac Wettern, et à l'est par la Baltique. *Linköping*, au milieu d'une des plaines les plus fertiles de l'Ostro-Gothie, est une ville très-ancienne, mais bâtie avec régularité ; il s'y tient plusieurs foires très-fréquentées ; son gymnase a la jouissance d'une belle bibliothèque et d'un musée d'histoire naturelle et d'antiquités. Sa cathédrale est, après celle d'Upsal, la plus grande et la plus belle du royaume. Le château est un lourd et vaste édifice dont la construction remonte à une époque assez reculée. Près de la cathédrale, le palais de l'évêché se fait remarquer par sa belle construction : il possède un beau jardin d'où l'on jouit d'une vue ravissante sur le lac de Roxen et les environs. Au milieu des habitations en bois que renferme cette ville, s'élève majestueusement la maison des francs-maçons, bâtiment à trois étages construit avec beaucoup d'élégance et de goût. Ses seuls établissements sont des tanneries, des tisseranderies, une fabrique de draps et une de bonneterie. Son commerce a pris un peu plus d'activité depuis la construction du canal de Göta, qui joint le lac Wettern à la Baltique.

A 8 lieues au nord-est de Linköping, s'élève, au fond d'un long golfe de la Baltique, *Norrköping*, la troisième ville de la Suède. Ses rues sont larges, bien bâties et bien pavées; ses places sont grandes et régulières. Elle renferme trois églises, deux maisons de charité, un grand nombre de fabriques de toile de lin, de mousseline, de tabac, de papier, d'ouvrages en fer forgé et en fonte, une manufacture d'armes à feu, des raffineries de sucre, des tanneries, des filatures de laine et vingt fabriques de draps. Elle a vu naître le célèbre jurisconsulte Laurent Benck. Sa situation est avantageuse pour le commerce ; au moyen de la petite rivière appelée Motala, qui forme des cascades dans la ville même, les navires y arrivent jusqu'au quai. On évalue la population de ce chef-lieu à 13,000 âmes. *Söderköping*, à 10 lieues à l'est, et *Wadstena*, à la même distance à l'ouest du chef-lieu, n'offrent rien de remarquable. Le simple bourg de *Motala*, sur la rivière du même nom, est important par ses deux foires annuelles, par ses belles usines et son immense fonderie, d'où sortent un assez grand nombre de machines à vapeur, d'instruments et d'ustensiles perfectionnés.

Il y a dans le Linköping plusieurs sources minérales : on cite entre autres celle du village de *Medewi*, près du lac Wettern. Elles sont depuis longtemps en grande réputation en Suède, comme fort efficaces contre la goutte, les rhumatismes, les paralysies et d'autres maladies chroniques.

L'ancienne province de Smöland forme les trois préfectures de Iönköping, Calmar et Wexiö, que nous allons successivement visiter.

Dans la première, on voit cultiver les fruits de nos régions tempérées ; des forêts considérables, composées de hêtres, de tilleuls et de sapins, couvrent une partie du sol ; des bêtes à cornes et à laine, des porcs et des volailles y sont engraissés avec succès ; des mines d'argent, de cuivre, et surtout de fer, forment une de ses principales richesses : on y voit même la seule mine d'or que possède la Suède : celle d'*Ödelfors*, qui, ouverte il y a environ un siècle, fut d'abord très-productive, et qui ne donne plus aujourd'hui que 3 à 4 marcs par an. A l'extrémité méridionale du lac Wettern, *Iönköping*, le chef-lieu, est une jolie ville industrieuse qui renferme quelques édifices en pierre, au nombre desquels on remarque l'hôtel-de-ville et le palais de justice. En 1790, elle fut presque entièrement détruite par un incendie ; en 1809, la Suède et le Danemark y conclurent un traité. A 10 lieues à l'est de Iönköping l'ancienne *Eksjö*, petite ville de 1,500 habitants, renferme une manufacture de tabac estimé.

La *préfecture de Calmar* est fertile en forêts, en mines, en bétail, et possède des pêcheries très-productives sur ses côtes, de 45 lieues de longueur, découpées par un grand nombre de baies. L'île d'*Åland*, qui forme avec la côte un détroit long de 30 lieues et large de 2 à 5, renferme *Borgholm*, qui n'a le titre de ville que depuis 1816. Dans la partie septentrionale du long territoire de la préfecture de Calmar, *Westervik* possède un bon port, deux manufactures de drap, une église et un hôpital.

Au bord du détroit formé par l'île d'Åland et la terre ferme, *Calmar*, s'élève sur la petite île de Quarnholm, qui, par un pont de bateaux, communique avec le continent où s'étend son faubourg. Des tours, des remparts et des bastions, aujourd'hui mal entretenus, la défendaient autrefois. Elle est régulièrement bâtie, quoique la plupart de ses maisons soient en bois ; son plus bel édifice est la cathédrale, construite au centre d'une grande place, et dont la voûte hardie se soutient sans piliers. Son vieux château, situé dans le faubourg, passait autrefois pour une des clefs du royaume ; il est célèbre dans l'histoire de Suède par l'assemblée du 20 juillet 1397, dans laquelle fut conclu le funeste acte d'union qui mit la couronne de Danemark en possession de la Suède et de la Norvége. La

ville, dont on évalue la population à 600 âmes, a plusieurs manufactures de drap et des tanneries; mais elle jouissait autrefois d'un commerce plus considérable qu'aujourd'hui. Son port, petit et sûr, est abrité au sud par le cap Stensiö, où Gustave Wasa aborda en 1520 pour délivrer sa patrie d'un joug tyrannique. Louis XVIII, pendant son exil, se fixa quelque temps à Calmar.

La *préfecture de Vexïö,* qui renferme de vastes forêts, est assez fertile pour fournir tout le grain et le fruit nécessaires à sa consommation. On y élève beaucoup de bestiaux, de moutons et de porcs, et ses mines fournissent 10,000 quintaux de fer; *Vexïö,* son chef-lieu, est une jolie petite ville qui possède deux églises, un gymnase et une bibliothèque.

La *préfecture de Carlskrona* est une des plus petites de la Suède; son sol, bas et humide, forme une grande vallée entrecoupée par quelques collines et parsemée de petits lacs; la mer Baltique baigne toute sa partie méridionale; le climat y est tempéré. Le sol, léger et fertile, ne produit pas cependant assez de grains pour la consommation des habitants; mais ses pâturages nourrissent les chevaux les plus estimés de la Suède. Ses principales villes sont sur le bord de la mer. *Carlskrona,* son chef-lieu, qui renferme 14,000 âmes, est située sur cinq petites îles et sur des rochers de la mer Baltique; son extérieur est agréable; grâce aux carrières de ses environs, elle renferme plus de maisons en pierre que la plupart des autres villes de la Suède, après la capitale; ses rues sont larges, mais montueuses; on y remarque deux grands marchés. Son port, que protègent de redoutables fortifications, est le seul port militaire de la Suède et l'un des plus importants de l'Europe; plus de 100 vaisseaux peuvent y mouiller à la fois en sûreté, il possède de nombreux chantiers, et un arsenal important dans les bâtiments de l'amirauté.

A 10 lieues à l'ouest de Carlskrona, *Carlshamn* ouvre au fond d'une petite baie son port peu important, mais sûr, qui fait une pêche fort active. Elle est bâtie avec irrégularité; sa population n'est que de 3 à 4,000 âmes, mais elle renferme des manufactures considérables de tabac, de toile à voile, de lainage, et construit des navires marchands. Outre ces branches d'industrie, un grand nombre d'usines s'élèvent dans ses environs, ce qui explique l'activité de son mouvement commercial.

Nous avons à parler d'une île importante située au sein de la mer Baltique, entre les côtes de la Suède et celles de la Russie. Cette île est Gottland; elle forme la *préfecture de Wisby,* et a pour chef-lieu la ville de ce nom, la seule qu'elle renferme, dont toute l'industrie consiste en fabriques

d'ouvrages en marbre, et dont toute la marine marchande se compose de quelques petits navires. Plusieurs antiquités, trouvées dans ses environs et sur quelques autres points de l'île, donnent lieu de croire qu'elle fut habitée par ces Goths belliqueux, qui se rendirent maîtres des plus belles provinces de l'Empire romain, et qui, fixés aussi dans la Gothie ou la Suède méridionale, envoyèrent ces colonies armées qui fondèrent plusieurs royaumes dans le midi de l'Europe. Le climat de l'île est beaucoup moins rigoureux que celui de la Suède sous la même latitude ; l'éducation des bestiaux et des moutons forme une des principales occupations des habitants. Ils y élèvent aussi une espèce de chèvre d'une grande taille, ainsi que des chevaux ; ces derniers sont même tellement nombreux, qu'ils peuplent les forêts de l'île.

Retournons sur le continent, et visitons l'extrémite méridionale de la Suède, c'est-à dire la *préfecture de Malmöhus*, qui, avec celle de Christianstad, composait l'ancienne province de Scanie. Le Malmöhus forme une plaine ou s'élèvent çà et là quelques collines ; son sol se compose d'une terre végétale tellement abondante, qu'il surpasse en fertilité celui des plus riches parties du royaume. Ses pâturages nourrissent les meilleurs bœufs de la Suède ; enfin, la vigne même y réussit assez bien pour que les raisins y parviennent à l'état de maturité. *Malmö,* son chef-lieu, est située sur le bord du Sund, vis-à-vis la petite île de Hven, qu'habita Tycho-Brahé. Sa population est évaluée à 10,000 âmes ; son port est peu spacieux et ne peut recevoir que de petits navires, mais sa rade offre un abri sûr aux bâtiments d'un fort tonnage. Ses rues et ses places sont larges, mais ses maisons sont irrégulières. Elle a deux faubourgs que domine un château-fort. L'importance de son commerce ne l'empêche point de se livrer à l'industrie manufacturière : on y fabrique du tabac, des draps, des tapisseries, des chapeaux, et l'on y raffine le sucre.

Ystad est un autre petit port sur la mer Baltique, où l'on entretient avec Stralsund des communications continuelles qui n'exigent que cinq à six heures de navigation par un vent favorable. Nous ne pouvons nous dispenser de visiter *Lund,* à 4 lieues au nord-est de Malmö. C'est à la fois le siége d'un évêché et une ville universitaire. Elle renferme des tanneries et des manufactures de tabac. Sa cathédrale est la plus grande église de la Suède. L'université, qui contient une bibliothèque de 40,000 volumes et d'importantes collections scientifiques, est fréquentée par 600 étudiants. C'est sur la colline de Lybers, située près de cette ville, qu'étaient élus les anciens rois de Scanie. A 8 lieues au nord de Malmö, *Landskrona* pos-

sède un port vaste et sûr. Cette ville est traversée par trois canaux et défendue par une citadelle.

Plus loin, *Helsingborg* s'élève au bord de la partie la plus étroite du Sund. Cette ville fabrique de la poterie grossière, des chapeaux et des armes. Elle est adossée à une colline dominée par une vieille tour d'où l'on jouit d'une perspective admirable ; de la base de cette colline s'échappe une source d'eau minérale. Son port est fermé par un môle en granit large de 6 à 7 mètres, qui s'avance à une grande distance dans la mer, et que défend une forte batterie.

La *préfecture de Christianstad* est hérissée de petites montagnes qui bordent une grande vallée. Le climat y est tempéré, le sol fertile, et l'habitant porté plutôt vers l'agriculture que vers l'industrie. Elle a des côtes qui, à l'est, bordent la Baltique, à l'ouest le Cattégat. Sur le bord de la première, nous ne citerons le petit port de *Kimbrishamn* que pour faire remarquer que le nom de cette petite ville annonce une ancienne origine : elle doit avoir été bâtie par des Cimbres. *Christianstad,* chef-lieu de la préfecture, est située à 3 lieues de la mer, dans une plaine marécageuse, sur la rive gauche de l'Helge-an, que l'on traverse sur un pont de 485 mètres de longueur. C'est une petite place forte qui fut bâtie en 1614 par Christian IV, roi de Danemark. Elle est régulière ; ses principaux édifices sont la grande église, l'hôtel du gouverneur et les casernes, la maison des francs-maçons, un hospice civil et militaire et un hôpital pour les fous. Une partie de ces constructions est due aux souscriptions de ses habitants, qui apprirent avec joie la réunion de la Norvége à la Suède. Au fond d'un golfe du Cattégat, *Engelholm* n'a qu'une seule rue, une place, une église et une centaine de maisons.

L'ancienne province de Halland forme la *préfecture d'Halmstad,* pays situé sur le bord du Cattégat. Il ne produit pas assez de grains pour la consommation des habitants ; l'industrie de ceux-ci consiste principalement à engraisser des bestiaux et des moutons, à tirer tout le parti possible de la pêche qu'ils font sur leurs côtes, et à fabriquer de grosses étoffes de laine. Avant d'arriver au chef-lieu, nous traverserons la petite ville de *Laholm,* qui compte à peine 1,200 habitants, et qui donne son nom à une baie. A *Halmstad,* la pêche du saumon est l'objet d'un commerce important ; on y remarque l'hôtel de la préfecture. *Warberg* possède un petit port sûr et commode, à l'entrée duquel on voit un vieux château qui sert de prison. *Kongsbacka,* qui passe pour être très-ancienne, n'est qu'une petite ville maritime d'environ 600 habitants.

Nous allons parcourir deux anciennes provinces qui forment aujourd'hui trois préfectures. Celle de *Wenersborg*, composée du Dalsland et d'une partie du Wester-götland, est parsemée d'un grand nombre de lacs, dont les plus considérables sont le Miörn et l'Anten. Le sol de la partie septentrionale est pierreux et aride ; celui de la partie méridionale est composé d'une terre noire et fertile. Elle renferme aussi des mines de fer et de cuivre, et des carrières de pierres et d'ardoises. Son chef-lieu est *Wenersborg*, à l'extrémité méridionale du lac Wenern : c'est le principal entrepôt du fer que l'on exploite dans la préfecture de Carlstad, et que l'on expédie à Göteborg. *Böros* ou *Boras*, sur la Viska, fabrique des lainages, des toiles et de la coutellerie, que la plupart de ses habitants colportent dans tout le royaume. Il s'y tient aussi de grands marchés de bœufs et de chevaux. *Amal* ou *Omol* fait le commerce de bois de construction, de planches, de goudron, d'ardoises et de bétail.

Entre les lacs Wenern et Wettern s'étend la *préfecture de Mariestad*, où l'on voit quelques montagnes, dont la plus élevée est le Kinnekulle ; plusieurs lacs, tels que le Skagern, l'Imsen, l'Hornborga, l'Osten, l'Unden et le Wiken ; un grand nombre de rivières, dont les principales sont le Noss-an, le Sid-an et le Tid-an, qui se jettent dans le lac Wenern. Son sol est riche en forêts et en pâturages. *Mariestad*, située au bord du lac Wenern, est son chef-lieu ; c'est une petite ville de 1,200 habitants, dont les rues sont larges et régulières, qui renferme un palais royal où réside le gouverneur. *Lidköping*, sur le bord du même lac, au fond de la baie de Kinne, renferme 4 à 500 habitants de plus que la précédente. *Skara*, siége d'un évêché, possède une assez belle cathédrale, un gymnase, une école vétérinaire et un jardin botanique. Près de la ville s'élèvent les ruines d'un ancien château. *Falköping* est célèbre dans l'histoire par la bataille qui se livra, en 1388, entre Marguerite, reine de Danemark et de Norvége, et le roi Albert de Suède, qui y fut complétement défait.

La *préfecture de Göteborg*, qui comprend la partie occidentale du Wester-Gotland et la petite province de Bohus, s'étend depuis la Norvége jusqu'au cours du Göta. Son sol est sablonneux, pierreux, et conséquemment peu fertile ; ses montagnes se couvrent d'une grande quantité de lichen, qui forme une branche importante d'exportation ; ses côtes, profondément découpées et garnies d'une multitude d'îles, fournissent une pêche abondante, bien que le hareng ait cessé de fréquenter ces parages. *Göteborg*, que l'on nomme aussi *Gottembourg*, fondée au commencement du dix-septième siècle, est sa principale ville, et la plus considérable de la Suède

après Stockholm, puisque sa population est de plus de 20,000 âmes. Elle s'élève en partie sur un rocher et en partie dans une plaine marécageuse, près de l'embouchure du Göta dans le Cattégat, et sur la Möladal qui y forme plusieurs canaux bordés d'arbres et traversés par vingt-un ponts. Cette ville est le siége d'un évêché et la résidence du gouverneur ou préfet. Ses anciennes fortifications ont été détruites; elle est maintenant ouverte. Elle se compose de quatre quartiers et de quatre faubourgs; les plus belles rues sont dans la partie basse, mais la ville haute offre un aspect plus imposant par ses maisons élevées en amphithéâtre. Il ne manque à Göteborg que d'être pavée pour être placée au rang des belles cités. L'une de ses trois églises, celle de Gustave, est réellement magnifique; consacrée en 1815, elle remplace la cathédrale qui, en 1802, fut détruite par le feu. Cette ville est intéressante par le nombre d'établissements d'instruction et de bienfaisance, et par les sociétés savantes et philanthropiques qu'elle renferme. On y compte un grand nombre de manufactures dans tous les genres; après Stockholm, c'est la principale ville de commerce de la Suède. Son port est excellent et peut recevoir des vaisseaux de guerre; il expédie tous les ans des bâtiments pour la pêche de la baleine. Le fort Nya-Elfsborg, situé sur une île, au milieu du Gota-elf, en défend l'entrée.

A 3 lieues au sud-ouest de Göteborg, s'élève la petite île de *Känsö* ou *Styrsö*, qui possède un port vaste et commode; son sommet le plus élevé est surmonté d'une tour gothique. Les sources qui y jaillissent à chaque pas, la végétation dont elle est couverte, en font un séjour agréable; le gouverneur suédois y a fait construire un lazaret digne de l'importance commerciale de Göteborg.

Après ce que nous venons de dire de ce chef-lieu et des principales îles qui l'avoisinent, les autres villes de la préfecture nous paraîtront fort peu intéressantes. *Marstrand*, à 7 lieues au nord-ouest de Göteborg, est située sur une île près de la côte; cette petite ville, bâtie en bois et sans régularité, est fortifiée et ne subsiste que par l'activité de sa pêche. En nous approchant des côtes de la Norvége, nous verrons *Uddewalla*, rebâtie avec régularité depuis l'incendie qui la détruisit en 1806. Enfin, à 4 lieues du golfe de Christiania, les habitants de *Strönstad* possèdent un bon port très-avantageusement située pour la pêche.

Notre excursion en Suède est terminée. En décrivant ses provinces, nous n'avons pas négligé de faire ressortir les traits saillants des mœurs de chaque peuple; cependant il nous reste encore à présenter quelques considérations d'autant plus importantes, que la nation suédoise est une

des nations de l'Europe qui mérite le mieux d'être connue. Nous examinerons ensuite son gouvernement, son administration et ses ressources politiques.

Le philosophe génevois a dit qu'il fallait visiter le midi pendant l'été et le nord pendant l'hiver. La capitale de la Suède offre, durant cette saison, une activité difficile à décrire ; nous avons déjà vu que c'est à l'époque des glaces que les habitants de l'intérieur de la péninsule scandinave se rassemblent momentanément dans les villes. La société de Stockholm, toujours animée par la politesse la plus cordiale et par la plus franche gaieté, mais ordinairement peu nombreuse, le devient lorsque les longs frimas ont repris leur empire. Les fêtes et les parties de plaisir s'y succèdent chaque jour ; les bords du lac Mälar se couvrent de traîneaux, que des courses lointaines dispersent en longues files sur les flots glacés ou sur la neige qui blanchit la campagne ; une musique militaire accompagne ces joyeuses caravanes qui, après le dîner, rentrent à la ville à la lueur des flambeaux. Le soir, la foule se porte au théâtre pour assister à la représentation de quelque comédie nationale. Le 1er mai, l'étranger voit avec étonnement les promenades extérieures de la capitale se couvrir d'une triple rangée de brillants équipages, qui rappellent l'affluence qui règne pendant trois jours de la semaine sainte sur la route de Longchamps à Paris. Dans l'été, une société choisie se rassemble aux eaux de *Ramlosa,* en Scanie, et à celles de *Medewi,* en Ostro-Gothie ; ou bien l'attrait d'un spectacle militaire, attrait puissant chez un peuple naturellement guerrier, attire les curieux près des camps d'exercice des régiments nationaux. Ces réunions ne ressemblent à aucune de celles qui se font dans nos climats. Des dîners sous la tente et des bals en plein air succèdent aux évolutions militaires, dit un témoin de ces fêtes ; le son du violon se mêle au roulement du tambour ; la valeur et la beauté se partagent l'empire.

Le peuple, en Suède, est très-attaché à sa religion ; il ne néglige aucun acte du culte, et regarde avec mépris ceux qui affectent les airs d'esprit fort. Il y avait autrefois dans chaque église de Suède un inspecteur chargé de veiller à ce que chacun écoutât avec attention et en silence le sermon, quelquefois un peu long ; si quelqu'un s'endormait, l'inspecteur le touchait avec une longue hallebarde dont il était muni.

Dans les provinces les moins peuplées, il règne encore des superstitions qui remontent au temps du paganisme. On croit les montagnes remplies de pygmées industrieux, bienveillants et possesseurs de beaucoup d'or et d'argent ; on croit entendre la harpe que fait résonner, dans le silence de

la nuit, le génie du fleuve ; on voit danser des fées, à la clarté de l'aurore boréale, sur la prairie émaillée de fleurs.

C'est dans les provinces les plus isolées que l'hospitalité suédoise se montre dans le plus beau jour. Le voyageur qui sait parler la langue du pays et se conformer à ses usages, n'éprouve nulle part plus de plaisir que dans les hautes vallées de la Suède septentrionale. Les curés, qui souvent jouissent d'une grande aisance, les nobles et les propriétaires des mines, s'empressent de recevoir l'étranger honnête. Ils éprouvent un noble orgueil en lui faisant remarquer, soit les beautés majestueuses de la nature, soit les travaux audacieux de l'homme ; en peu de jours, il est comme membre de la famille, il partage les jeux de la jeunesse ; les femmes se disputent à qui l'aura pour danseur ; les vieillards discutent avec lui les intérêts de l'Europe et ceux de leur patrie. On l'empêche de partir ; et si on ne peut plus le retenir, on le fait conduire ou même on l'accompagne jusqu'à l'endroit voisin où, sur la seule recommandation de son premier hôte, il trouve une réception non moins amicale. Dans les villes, dans les contrées maritimes et le long des routes les plus fréquentées, cette simplicité patriarcale n'existe plus. On y essuie, comme ailleurs, des tromperies, des exactions, de la malveillance ; on y voit, de temps à autre, un postillon insolent, un hôte malhonnête ; mais, au total, la Suède est, avec la Norvége, le pays de l'Europe où l'on voyage avec le plus d'agrément et de sûreté. On peut confier sa malle à un postillon, à un batelier dont on ignore le nom, sans craindre de la perdre.

Quoique dans les grandes villes on trouve beaucoup d'individus à qui la langue française ou anglaise est familière, il est certain qu'un voyageur ne saurait apprécier les Suédois s'il ne parle pas leur langue. Il lui sera du moins très-utile d'exprimer hautement les regrets qu'il éprouve de ne pas savoir parler suédois. Cette brave nation regarde avec raison sa langue, sa littérature, ses poëtes et ses orateurs comme la portion la plus sacrée de ses propriétés nationales. Les Suédois mêmes qui, dans leurs voyages en France et en Italie, ont paru le plus faire abnégation de ce sentiment national, y reviennent dès qu'ils respirent de nouveau l'air de leur patrie.

Un Italien ou un Français du midi peut, avec quelque raison, redouter le froid rigoureux de la Suède, la rareté des fruits, la cherté extrême des vins, des denrées coloniales, et de tout ce qui est nécessaire à la vie d'un gourmand. Il faut savoir s'accommoder aux circonstances locales du pays où l'on peut vivre. On ne trouve en Suède ni l'*aria cattiva* (le mauvais air), ni les auberges sales, ni les tarentules, ni les lazzaroni de la belle

Italie. La promptitude avec laquelle le voyageur est servi en Suède, la beauté des routes, les précautions ingénieuses qu'on prend contre les intempéries de l'air, la bienveillance avec laquelle on est reçu, les aspects pittoresques, imposants, extraordinaires dont on est environné, tout concourt à faire oublier au voyageur les rigueurs de la saison ou la simplicité des aliments.

Le gouvernement de la Suède est une monarchie constitutionnelle héréditaire en ligne masculine, dont la base est la Constitution de 1809. Le pouvoir exécutif appartient au roi, qui doit être luthérien et dont la personne est inviolable ; ses ministres, au nombre de sept, sont seuls responsables. Le roi nomme à tous les emplois civils et militaires, fait les traités avec l'étranger, déclare la guerre et signe la paix. Les princes du sang sont exclus de tous les emplois civils. Le titre du souverain est : *roi de Suède et de Norvége, des Wendes et des Goths*. La Norvége n'a de commun avec la Suède, ainsi que nous le dirons au livre suivant, que le souverain, la direction de la politique extérieure et le personnel diplomatique. Le roi partage le pouvoir exécutif avec l'Assemblée des états. Celle-ci se compose de quatre Chambres, dont les membres sont les représentants des quatre ordres : de la noblesse, du clergé, de la bourgeoisie et des paysans. L'archevêque d'Upsal est le président-né de cette assemblée nationale ; le roi nomme les présidents de chacune des quatre Chambres. L'Assemblée se réunit tous les cinq ans ; aucun impôt ne peut être introduit sans son concours. Le roi est assisté d'un Conseil d'État de dix membres, parmi lesquels figurent les sept ministres.

Le territoire est divisé administrativement en 24 *län*, subdivisés en 117 *fögderi*, qui comprennent chacun un certain nombre de paroisses. Stockholm forme à elle seule une province particulière dite *Lieutenance-Générale*. Pour l'administration de la justice, il y a à Stockholm une cour suprême de douze membres présidés par le ministre de la justice. Puis viennent trois cours royales d'appel à Stockholm, à Jonköping et à Christianstad. A ces cours ressortissent seize tribunaux provinciaux et deux cent soixante-quatre tribunaux de première instance. La Suède possède cinq maisons de correction et neuf maisons de détention établies dans les forteresses. Le culte luthérien est la religion de l'État ; son administration est confiée à un archevêque, celui d'Upsal, et à onze évêques ; les évêchés (*stift*) se subdivisent en 172 doyennés et 2,490 paroisses ou communes, dont 129 urbaines. Les ecclésiastiques sont au nombre de 3,000 environ. Le haut clergé est nommé par le roi, et les simples prêtres par le peuple.

Les Israélites ont des synagogues à Stockholm, à Göteborg, à Norrkoping et à Carlskrona. Il est peu de pays où l'instruction soit aussi répandue qu'en Suède : il y a deux Universités à Upsal (1476) et à Lund (1668), un grand nombre de gymnases, d'écoles cathédrales (séminaires) et d'écoles bourgeoises. Les écoles spéciales sont : la haute École militaire et navale de Stockholm, l'École des mines de Fahlun, les Écoles de technologie, vétérinaire, forestière, l'Académie royale des beaux-arts. Les sociétés savantes sont aussi très-nombreuses; nous citerons à leur tête les Académies royales des sciences, des belles-lettres, des beaux-arts de Stockholm, l'Académie royale des sciences d'Upsal, et l'Académie des sciences militaires.

La Suède a toujours été un pays militaire; l'organisation de son armée est remarquable; elle se compose de trois corps : la *vörvfade,* armée permanente, réunie par les enrôlements volontaires, composée des corps spéciaux qui font le service des garnisons, des forteresses et de la cour (8 à 10,000 hommes); l'*indelta,* formée au sein du pays comme une sorte de colonisation militaire, recevant à titre d'usufruit un domaine (*bostölle*) à cultiver ou à faire valoir, et pouvant être employée aux travaux publics (30 à 35,000 hommes); la troisième partie de l'armée est la *bevörine,* levée par le moyen de la conscription, qui peut atteindre de 100 à 120,000 hommes; elle n'est pas permanente, c'est une sorte de landwehr prussienne, elle ne reçoit de solde que sous les armes. La Suède est divisée en 6 districts militaires, dont chacun contribue à la formation de l'indelta.

La marine militaire suédoise tient un rang important en Europe. Ce pays possède le fer, une partie du bois et du chanvre qui lui est nécessaire pour les constructions. Le système de construction adopté dans la marine suédoise est très-savamment combiné. Carlskrona, Stockholm et Gottembourg sont les stations de la flotte, qui ne compte pas moins de 10 vaisseaux, 8 frégates, 8 bricks et corvettes, 12 vapeurs et 86 bâtiments inférieurs ou de transport. La partie la plus soignée du système maritime de ce pays, c'est la flottille, ce sont les chaloupes canonnières qui tirant très-peu d'eau sont parfaitement appropriées à la défense de rivages parsemés d'îles. Le nombre de ces chaloupes est de 256. La marine militaire peut se recruter dans la marine marchande. Malgré le développement qu'elle a donné à sa marine, la Suède ne possède que la colonie de Saint-Barthélemy dans les Antilles. On évaluait en 1851, dans le projet du comité des finances, les revenus de la Suède à 10,974,580 de riksdalers ou 61,487,648 francs, et les dépenses à 12,229,460 de riksdalers ou 68,484,976 francs. La Suède n'a pas

de dette ; le déficit est comblé chaque année par le comptoir des arrérages, avec l'épargne des années précédentes, et par la banque qui est le trésor de l'État.

La principale industrie de la Suède est celle du fer, qui jouit d'une réputation européenne méritée. Chaque jour, en effet, les procédés de la fabrication du fer se perfectionnent dans ce pays si admirablement doué en minerai et en charbon de bois ; la production augmente et le prix de revient diminue. L'exportation du bois est une autre source de richesses pour ce pays ; l'Europe méridionale lui achète ses sapins pour les constructions navales. Les céréales viennent en troisième ligne dans l'appréciation de ses ressources commerciales. Les mouvements de l'importation et de l'exportation ont fait des progrès considérables ; depuis vingt-cinq ans ils ont plus que doublé. En 1850 l'exportation était évaluée à près de 64 millions de francs, et l'importation à 62 millions de francs.

On peut voir, par ce qui précède, que la Suède occupe en Europe une place honorable et active, et qu'elle tire de son sol ingrat tout ce qu'il est possible d'attendre d'une population industrieuse et énergique.

Nous terminerons cette description par un aperçu historique de la Suède. La péninsule scandinave paraît avoir été dès la plus haute antiquité peuplée par une race que l'on a appelée *indo-germaine*, et qui a produit ces nations conquérantes connues sous les noms de Goths, de Normands, de Vandales, etc. L'histoire manque de documents précis sur les antiques rois de la Suède, sur les limites de leurs États et sur les conquêtes que leurs peuples ont dû faire à une époque très-reculée. L'introduction du christianisme en Suède par Ansgarens ou Anschaire, évêque de Brême et de Hambourg en 829 est la première époque certaine de ce pays ; mais cette histoire, qui commence comme partout par des meurtres et des dévastations, ne devient intéressante que vers le milieu du quatorzième siècle. On voit le pays divisé par les querelles des prélats et des nobles, en proie aux irruptions des Danois jusqu'en 1276 que Magnus Ladulos ou Ladelus fut couronné roi de Suède sous le nom de Magnus Ier. Il réussit à humilier la noblesse et à s'attacher la nation ; mais ses successeurs ne comprirent point le plan qu'il s'était tracé, et les divisions intestines jetèrent l'état dans un tel désordre ; qu'en 1385, Marguerite, fille de Waldemar, roi de Danemark, et veuve de Haquin, roi de Norvége, étant parvenue à placer ces deux couronnes sur sa tête, réussit par la force des armes et par l'intrigue, à y joindre en 1394 celle de Suède. Par le traité d'union conclu à Calmar, les trois royaumes devaient, à l'avenir, être gouvernés par un même souverain que chaque

royaume devait élire à son tour, et qui devait alternativement établir sa résidence dans chacun d'eux.

Après plusieurs révolutions faites dans le but de rendre la Suède indépendante du Danemark, Christiern ou Christian II fut le dernier roi danois qui ait possédé le trône de Suède en vertu de l'union de Calmar. La politique barbare de ce prince amena sa perte, et changea pour jamais la situation de la Suède. Pour assurer son autorité dans le royaume, il fit massacrer les principaux membres de la noblesse (1520). Mais Gustave Wasa, dernier rejeton des anciens rois suédois, qui s'était longtemps caché parmi les mineurs de la Dalécarlie, en s'associant à leurs travaux, délivra sa patrie du joug de l'étranger, et fut proclamé roi de Suède (1525). Le massacre ordonné par Christian avait délivré Wasa de l'opposition turbulente d'une noblesse ennemie de tout gouvernement régulier; l'établissement de la réforme le délivra de celle d'un clergé non moins ennemi des libertés publiques.

Après avoir occupé le trône pendant trente neuf ans, Gustave mourut regretté des Suédois qui virent en lui le protecteur de l'industrie, du commerce, des arts et des lettres, et le créateur de la prépondérance politique que la Suède acquit et conserva dans les siècles suivants. Aux règnes de son fils Erik XIV qui fut déposé en 1566; de Jean III qui entreprit une guerre ruineuse contre la Russie; de Sigismond qui fut élu roi de Pologne, et qui essaya vainement de rétablir le catholicisme en Suède; de Charles IX qui fut continuellement en guerre avec la Russie, succède le glorieux règne de Gustave-Adolphe qui, sans la mort qu'il trouva dans les plaines de Lutzen où la victoire lui fut encore fidèle (1632), serait parvenu à mettre un terme aux envahissements de la maison d'Autriche. Il forma plusieurs généraux qui soutinrent la réputation des armes suédoises par leur valeur et leurs succès : tels sont le duc Bernard de Saxe-Weimar, Banner, Tortenson, Wrangel et plusieurs autres. Il sut deviner les talents d'Oxenstiern, son chancelier, qui, pendant la minorité de Christine, conduisit les affaires de la Suède avec tant de succès, qu'il contribua à dicter en 1648 la paix de Westphalie qui amena de si grands changements dans le système politique de l'Europe.

Christine n'avait que six ans lorsque son père fut tué. Elle reçut une éducation digne d'une princesse; mais son génie prit une tournure tout-à fait extraordinaire et romanesque. Elle s'entoura de philosophes, de savants et d'artistes, passant dans de savantes dissertations le temps qu'elle n'accordait pas à ses favoris et à ses plaisirs, et soutenant néanmoins

l'honneur de la couronne de Suède. Enfin fatiguée du pouvoir suprême, elle céde le trône en 1654 à son cousin, Charles-Gustave, fils du duc de Deux-Ponts; elle se fait catholique à Inspruck; elle va ensanglanter le palais de Fontainebleau par l'assassinat de son favori Monaldeschi, et retirée à Rome, elle y termine ses jours en 1689.

Charles-Gustave, qui ne régna que six ans, eut quelques succès militaires. Son fils Charles XI fut moins heureux; il vit se former contre lui en Allemagne une ligue redoutable; mais ses revers furent réparés par la médiation de la France, qui parvint à faire conclure à Saint-Germain, en 1678, un traité par lequel tout ce que les chances de la guerre avaient fait perdre à la Suède lui fut restitué. Charles employa les dernières années de son règne à rendre son autorité despotique, son armée formidable et à faire fleurir en Suède les arts et la paix.

L'ardeur militaire irréfléchie de Charles XII, son successeur, opéra de grands changements dans la politique européenne, et attira les plus grands maux sur son pays. Après avoir dicté aux Danois la paix de Travendahl, donné le trône de Pologne au roi Stanislas, il répandit tellement au loin la terreur de son nom, que toutes les puissances de l'Europe recherchèrent son alliance. Mais il se heurta contre le czar Pierre le Grand. Vaincu par lui à Poltava, il se réfugie à Bender, en Turquie, bat les Turcs, rentre dans ses États, et infatigable dans sa vie aventureuse, vient tomber en 1718, à trente-six ans, atteint d'une balle, sous les murs du petit château de Fredrikshald, au moment où il allait entreprendre la conquête de la Norvége.

A Charles XII succéda sa sœur Ulrique-Éléonore, épouse de Frédéric de Hesse. Ce fut sous leur règne qui dura trente-trois ans, que l'assemblée des États recouvra son indépendance. Ils n'avaient point d'enfants, ils adoptèrent pour héritier Adolphe Frédéric, évêque de Lubeck, et oncle du duc de Holstein. Ce prince fut élu en 1743; il épousa la princesse Ulrique, sœur du roi de Prusse, et monta sur le trône en 1751. Ami des sciences et des lettres, il eut beaucoup à souffrir du conflit des factions en Suède, et mourut en 1771,

Son fils Gustave III lui succéda; mais après avoir juré de respecter les priviléges des États, il s'attacha l'armée, et changea totalement la constitution. Pour arrêter les intrigues de la Russie, il fait à cette puissance une guerre de trois ans (1787 à 1790). Enfin, ayant à repousser l'ennemi au dehors, et à faire tête au mécontentement des grands à l'intérieur, il succombe en 1792 et meurt assassiné à la sortie d'un bal masqué. Son fils, âgé de quatorze ans, lui succède, sous le nom de Gustave-Adolphe IV,

mais, entraîné dans une guerre malheureuse contre la Russie, qui fit sur la Suède la conquête de la Finlande, ce prince abdique en 1808; son oncle le duc de Sundermanie, lui succéda, l'année suivante, sous le nom de Charles XIII. Comme il n'avait pas d'enfants, il adopta, avec le consentement des États, Bernadotte, maréchal de France, prince de Ponte-Corvo, qui lui succéda en 1820, sous le nom de Charles XIV. Ce prince, en s'identifiant aux intérêts de ses nouveaux sujets, et en adoptant la politique des puissances du Nord vis-à-vis de Napoléon, sut consolider sa nouvelle dynastie. Il rétablit le gouvernement représentatif qui n'existait plus que de nom, et 1814 vit les puissances coalisées joindre à sa couronne celle de Norvége qui appartenait au Danemark dernier allié sacrifié de la France, comme compensation de la Finlande que la Russie voulait conserver. A sa mort, arrivé en 1844, il a pu léguer la couronne à son fils Oscar Ier, dont la jeunesse laborieuse et les qualités morales promettaient depuis longtemps d'assurer le bonheur des Suédois.

LIVRE CENT CINQUANTE-UNIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Péninsule Scandinave, comprenant la monarchie Suèdo-Norvégienne. — Deuxième section. — Royaume de Norvége.

Malgré les idées vagues que les anciens avaient sur les contrées septentrionales de l'Europe, on ne peut douter que le pays que Pline appelle *Nérigon* ne soit la Norvége. Plusieurs géographes ont répété que ce nom signifie *chemin du Nord*[1]; mais sa véritable étymologie est *Nor-Rije*, royaume du Nord, ou mieux peut-être, en prenant le mot *nor* comme signifiant *golfe, royaume des Golfes,* parce qu'en effet ses côtes sont beaucoup plus découpées que celles de la Suède. On voit par cette explication que le nom de *Nérigon* a beaucoup plus d'analogie avec celui de *Norrige* qu'avec celui de *Norweg,* qui au premier abord paraîtrait devoir être l'origine du nom moderne.

Jetons d'abord un coup d'œil sur la constitution physique de la Norvége. Les montagnes qui traversent ce royaume et la Suède forment un seul système, que nous avons déjà désigné sous le nom de *scandinavique*, et qui se divise en trois groupes. Celui des *Kiölen*, le plus considérable par

[1] De *nord* et de *weg* (chemin), *Norweg.*

sa longueur, s'étend depuis l'extrémité septentrionale de la Laponie jusqu'à son embranchement avec les *monts Dover*, près du *Slytfield* ou *Syltfjallet*, dont le sommet s'élève à 1,976 mètres. Ce n'est rigoureusement qu'une grande chaîne; mais les rameaux qu'il dirige à droite et à gauche, les montueuses îles de Lofoden, qui ne sont que les sommets de quelques-unes de ses branches, les montagnes qui se terminent près du lac Enara, dans la Laponie russe, lui méritent le nom de groupe. Celui du *Dover*, ou le *Dovrefield*, appelé improprement par les géographes les *Dofrines*, peut être considéré comme formant un second groupe avec le mont *Sneehætten*[1] à l'ouest, et avec les *monts Seveberg* et *Svucku*, qui se terminent en plateaux dans la Suède méridionale; il coupe toute la Norvége en deux grandes moitiés appelées *Nordenfields* et *Söndenfields*. Enfin ce groupe est séparé par le cours du Vog de celui qui se compose des monts *Lang-field*, *Sogne-field*, ou *Sunnam-field*, et *Hardanger-field*, et des rameaux qu'ils dirigent à l'ouest, à l'est et au sud. Ce dernier occupe toute la partie méridionale de la Norvége[2]. Le système entier couvre une étendue d'environ 350 lieues de longueur.

Les montagnes du nord et de l'ouest sont les plus froides et les plus stériles. De celles-ci surtout se précipitent pendant l'été des masses de neiges et de rochers qui causent de terribles ravages; la chute de ces avalanches détermine souvent des crevasses qui sillonnent tout-à-coup le flanc des montagnes et ouvrent des précipices dans lesquels le voyageur imprudent trouve une mort inévitable.

Sur les plateaux qui descendent en étage de ces montagnes, et dans les plaines qui s'étendent à leurs pieds, se trouvent un grand nombre de lacs. Les plus considérables sont le *Miösen*, que traverse le Vernen, affluent du Glommen; il a 23 lieues de longueur sur 3 dans sa plus grande largeur; le *Kandsfiorden*, de 14 lieues de longueur sur une de largeur, dont les eaux s'écoulent dans le Beinaelf; le *Mios-vand*, long de 8 lieues sur une demi-lieue de largeur, qui communique avec le *Tindsöe;* le *Nord-Söe*, un peu moins grand, dont les eaux se déchargent dans le Skager-rack; le *Nisser-vand*, de la même grandeur, d'où sort le Nid-eld; et l'*Ægeren-Söe*, de 9 lieues de longueur sur une de largeur, traversé par le Glommen.

[1] Le mont *Snée-hætten*, haut de 2,376 mètres a long-temps été regardé comme le point le plus élevé des Dofrines; mais on sait aujourd'hui que le *Nor-Ungerne*, sur la route de Bergen à Stockholm, a près de 150 mètres de plus.

[2] Voyez pour la hauteur des principaux sommets des montagnes de la Norvége, page 183 de ce volume.

La distance moyenne de la crête des monts Kiölen aux côtes de la Norvége n'étant que d'une vingtaine de lieues, ils ne peuvent envoyer dans la mer du Nord à l'océan Atlantique et à l'océan Glacial arctique que des cours d'eau d'une faible étendue. Commençons par le nord : la *Tana,* formée de plusieurs rivières qui descendent d'une chaîne des monts Kiölen, appelée Maanselka, se jette dans le golfe de Tana, après un cours de 50 lieues ; l'*Alten,* qui sort de la même chaîne, n'a pas plus de 30 lieues ; le *Mals,* ou *Mals-elf,* qui a son embouchure dans le golfe appelé Malunger-fiord, parcourt une trentaine de lieues ; le *Salten,* ou *Salten-elf*[1] en a 40 de longueur. Dans le Saltens-fiord, golfe où il se jette, règne un courant très-violent qui forme de nombreux tourbillons où les navires courent le risque de s'engloutir. Le *Wessen,* qui porte ses eaux dans l'océan Atlantique, n'arrose qu'une étendue de 30 lieues. Le plus important de tous ceux qui portent leurs eaux dans cet Océan, est le *Namsen,* qui depuis sa sortie du lac Maumsvandet, qui lui donne naissance, n'a pas plus de 30 lieues. C'est par cette rivière que les côtes septentrionales sont approvisionnées de bois de construction exploité sur ses rives. A son embouchure dans le golfe de Namsen-fiord, on remarque une chute d'eau de 38 mètres de hauteur. D'autres rivières plus considérables descendent des monts Dovre-field et Sunan-field ; ce sont : le *Glommen,* le *Drammen-elf* et le *Lougen ;* ils se jettent dans le détroit de *Skager-rack,* qui sépare le Danemark de la Norvége. Le Glommen est un fleuve de 120 lieues de longueur, dont le principal affluent le *Vormen-elf,* n'a pas moins de 50 lieues de cours. A la fonte des neiges, ou après les grandes pluies, il acquiert une effrayante rapidité, et ses débordements ravagent les campagnes. Ce fleuve forme un grand nombre de chutes, dont la plus considérable est celle de *Sarp,* ou *Sarpen,* que l'on nomme aussi *Sarpefos.* On entend d'une très-grande distance le bruit qu'elle produit. C'est une masse d'eau de plus de 30 mètres de largeur, se frayant un chemin entre des rochers nus sur lesquels s'élèvent des habitations, et tombant de la hauteur de 20 mètres. Relativement à son étendue, c'est une des plus considérables de la Norvége ; autrefois les criminels condamnés à mort y étaient précipités. Suivant une ancienne coutume, la veille de la Saint-Jean, époque à laquelle elle atteint son plus grand développement, on y fait rouler à la chute du jour un tonneau entouré de paille enflammée, qui, lancé de la distance de 2 kilomètres, va s'éteindre au milieu des flots du fleuve en offrant un

[1] *Elf,* en langue scandinave, signifie *rivière,* de même que les mots *o, œf, flod* et *strœm.*

spectacle très-singulier. Les plus importantes chutes d'eau sont celles de *Feiumfos,* près de Lister, de 195 mètres de hauteur, et celle de *Rœgenfos,* dans la province de Tallemark; on lui donne 270 mètres d'élévation.

Le sol de la Norvége est, en général, composé de rochers appartenant aux terrains de cristallisation, à l'époque granitique, et aux plus anciens dépôts de sédiment.

Toutes les montagnes, et principalement celles du midi, recèlent un grand nombre de minéraux recherchés dans les collections, et de métaux utilisés par l'homme; les environs de Drontheim, au pied des monts Kiölen, et ceux de Rœraas, à la base des monts Dovre-field, renferment le cuivre le plus estimé : l'une de ces mines fournit annuellement environ 8,000 quintaux de ce métal; les meilleures mines de fer s'exploitent dans le district d'Arendal. L'abondance de ces métaux dédommage la Norvége du peu de richesse des mines d'argent de Kongsberg, dont l'exploitation a cependant été reprise depuis 1815. Dans d'autres localités on trouve du plomb, du cobalt et de la plombagine. La plus importante mine de sel est celle de Walöe, qui donne par an 200,000 quintaux. On tire des flancs de plusieurs montagnes des granits, des porphyres, et, principalement aux environs de Bergen, diverses espèces de marbres, dont quelques-uns sont employés dans les arts.

La quantité moyenne des principales substances minérales exploitées annuellement en Norvége peut être évaluée comme nous le faisons ci-après :

Argent. . .	3,680	kilogrammes.	Cobalt. . . .	1,000	quintaux métriques.
Cuivre.. . .	10,000	quintaux métriques.	Manganèse.	500	*id.*
Fer.	150,000	*id.*	Plomb.. . .	200	*id.*

On estime la valeur de tous les produits que la Norvége tire du sein de la terre à environ 8 à 9 millions de francs.

Dans la Norvége méridionale les montagnes sont souvent surmontées de sommités arrondies, couronnées par des bois; dans le nord, au contraire, les montagnes, quoique moins élevées, sont presque toujours couvertes de neige, et par conséquent dépouillées de végétation ; mais les collines, le plus souvent composées de sables, donnent naissance à plusieurs végétaux cryptogames. Celles dont la superficie est formée de terre végétale se couvrent de diverses espèces de saxifrages, et d'autres plantes dispersées çà et là : ici le *diapensia laponica* forme des touffes toujours vertes; là l'élégante andromède (*andromeda cœrulea*, Linn.) s'élève en petits buissons à côté de l'azalée (*azalea procumbens*) dont les rameaux

rampants conservent leur fraîcheur au milieu des rigueurs de l'hiver. Au pied de ces collines, un arbre dont la sève recueillie par le Norvégien lui sert à faire une boisson qui ressemble au vin blanc mousseux, le bouleau, balance dans les airs ses branches légères et flexibles, et forme souvent avec l'érable, le pin et le sapin, des forêts d'une immense étendue. La forme pyramidale de ces végétaux résineux est en harmonie avec les rochers aigus qui leur servent de base, et avec les glaçons qui pendant plusieurs mois chargent leurs branches d'élégantes stalactites. Le sapin atteint une hauteur de 30 mètres ; il est recherché pour la mâture et la charpente. Après l'avoir coupé, on le précipite du haut des sommets escarpés dans les petites rivières qui descendent des montagnes jusqu'à la mer. Entraîné par ces cours d'eau rapides, il franchit les cataractes et ne s'arrête qu'aux rangées de pieux fixés à peu de distance des criques ou petites baies où il est livré au commerce. Les plus grandes exportations de bois se font pour le compte de l'Angleterre et de la Hollande. L'exploitation des forêts forme la principale industrie des habitans de l'intérieur, et alimente les comptoirs des villes commerçantes du sud et de l'ouest de la Norvége. Dans les terrains bas l'arbousier traînant, la camarine à fleur écarlate (*impetrum nigrum*), et le bouleau nain, dont la gelinote blanche cherche, pendant l'hiver, les graines cachées sous la neige, s'élèvent au milieu des lichens qui servent de nourriture aux rennes. Dans les régions moyennes, la végétation du tremble est vigoureuse ; aux environs de Drontheim, au delà du 63e degré de latitude, le chêne commence à paraître ; près de Christiania, on le voit prospérer ; mais ce n'est que dans la région méridionale que cet arbre forme de belles forêts. Dans la même région les pommes de terre et les cerises parviennent à une parfaite maturité ; près de Drontheim elles ne mûrissent plus, mais la douce influence de la mer, que nous avons eu déjà l'occasion de faire remarquer, se fait tellement sentir dans l'île de Touterö, à 2 degrés 1/2 du cercle polaire, que ces fruits y atteignent sans peine leur maturité. Dans quelques jardins de la région méridionale on cultive le pêcher, l'abricotier et le melon, qui réussissent parfaitement ; il est même probable que, lorsque l'horticulture aura fait quelques progrès chez les paysans, ils finiront par acclimater dans leurs champs beaucoup de plantes de nos régions tempérées. Jusqu'à présent celles qu'ils cultivent avec le plus de soin et de succès sont le lin, le chanvre et le houblon ; déjà la culture de la pomme de terre a prouvé qu'il serait toujours facile à la Norvége d'éviter le fléau de la disette, en multipliant ce végétal, qui peut remplacer les céréales.

Le blé ne vient qu'en petite quantité ; l'orge est plus abondante ; l'avoine est, de toutes les sortes de grains, celle qui réussit le mieux dans ce pays où l'agriculture a mille obstacles à surmonter, où les terrains bas sont fréquemment exposés aux inondations, et dont les hauteurs sont tour à tour rendues stériles par le froid et par la chaleur.

L'industrie des Norvégiens les porte à approprier presque chaque chose à quelque objet utile. Le pin sauvage leur fournit des matériaux pour la construction de leurs maisons, de leurs églises et de leurs ponts, pour toutes les parties de leur ameublement domestique, enfin pour la construction des traîneaux, des charrettes et des bateaux, outre le combustible de leurs foyers. Avec les feuilles du sapin élégant, ils jonchent leurs planchers, et ensuite ils les brûlent et en recueillent les cendres pour les employer comme engrais. Le bouleau fournit, par ses feuilles et ses jeunes pousses, une nourriture agréable pour le bétail, et par son écorce des matériaux pour couvrir leurs maisons. L'écorce de l'orme réduite en poudre, et que l'on fait bouillir avec d'autres substances, sert à engraisser les porcs ; quelquefois, mais rarement, les habitants la font entrer dans la composition de leur pain. Les fleurs du *hœg-ber* (*cornus mascula*) donnent de la saveur à leurs liqueurs distillées. La mousse, comme substitut du mortier, est employée à calfeutrer les interstices de leurs murailles. Le gazon couvre leurs toits.

Souvent l'arrivée subite de l'hiver oblige de couper le blé avant sa maturité : c'est ce que quelques voyageurs ont remarqué en octobre. A cette époque, près de Christiania, la moisson était suspendue sur des perches et des râteliers pour sécher, au-dessus des champs couverts de glace et de neige.

L'augmentation du nombre d'habitants a causé en Norvége la diminution de celui des animaux sauvages ; on ne rencontre plus l'élan que très-rarement ; mais l'ours est encore très-commun : dressé sur ses pattes de derrière, il attaque le chasseur qui l'attend armé de son couteau ; le loup est toujours la terreur des troupeaux ; mais tandis que le premier se réfugie dans les montagnes boisées, le second semble craindre les bois et les haies ; il s'établit dans les plaines découvertes, et quelquefois même sur la glace. Diverses espèces de renards habitent les rivages baignés par l'océan Glacial, et le lemming descend en troupes des montagnes de Kiölen, et, dans sa marche en colonne serrée, ravage les champs cultivés.

Une foule d'oiseaux habitent les côtes de l'Océan : les mouettes indiquent l'approche d'un orage, lorsqu'on les voit quitter la surface des flots

pour voler du côté des habitations ; l'aigle pygargue (*falco albicilla*), qui se nourrit de charognes et de poisson, s'établit souvent dans les forêts éloignées de la plage, où il cherche sa nourriture. C'est la Norvége qui fournit la plus grande partie de l'édredon sur lequel nous reposons avec volupté. Rien n'est plus périlleux que la manière dont le Norvégien va recueillir, sur les rochers qui bordent la mer, ce duvet recherché par mollesse : suspendu au-dessus des flots, il se hisse à l'aide d'une corde pour atteindre les fentes et les cavités où le canard eider (*anas mollissima*) fait son nid. Si la corde casse, si le bâton sur lequel il s'appuie se brise, le malheureux chasseur, précipité du haut des rochers, trouve au milieu des écueils une mort affreuse. Les nids des eiders sont pour les habitants des côtes une sorte de propriété ; chacun jouit en paix du produit de ceux qui sont placés sur son terrain ; chacun aussi fait ce qu'il peut pour y attirer les couples de ces oiseaux. Un seul homme, surtout si son habitation est sur un des rochers les plus éloignés de la terre, peut amasser en un an depuis cinquante jusqu'à cent livres de duvet, dont chacune se vend environ dix rixdales (57 fr. 50 c.). Le gouvernement prend un grand soin pour la conservation de ces oiseaux précieux ; une loi condamne à une forte amende quiconque en tue un ; cependant, malgré cette rigueur, on en détruit en grand nombre tous les ans.

Le Norvégien nourrit dans ses vallées de nombreux troupeaux : ses chevaux sont petits, mais vifs et d'un pied sûr, comme tous ceux des contrées montueuses ; ses bêtes à cornes paissent en liberté dans les îles qui bordent la côte occidentale : souvent elles y deviennent tellement sauvages qu'on est réduit à les tuer à coups de fusil. Les propriétaires sont obligés, non-seulement d'engraisser fortement leurs petits terrains et d'y donner tous leurs soins pour en retirer une plus grande quantité de foin, mais encore d'avoir recours aux autres substances que le pays leur fournit. Ainsi ils ramassent les feuilles des arbres touffus et les mousses qui leur tiennent lieu de fourrages ; d'autres trouvent encore le moyen de nourrir leurs bestiaux avec des plantes marines ou même avec du poisson. Les habitants de l'intérieur envoient pendant l'été leurs troupeaux dans des pâturages appelés *Söters*. Ce sont de petites places vertes situées entre les rochers ou au fond des vallées.

Le poisson abonde dans les mers, les lacs et les rivières, l'intrépide Norvégien tire de la pêche un produit considérable. L'insuffisance des récoltes est un fléau qui menace souvent l'habitant de l'intérieur ; mais celui des côtes trouve dans des pêches abondantes une ressource cons-

tante contre la famine. Elle est pour lui non-seulement un moyen d'existence, mais un objet de commerce qui enrichit tout le pays.

Les paysans de la Norvége habitent des chaumières en bois pour y être plus à l'abri du froid des longs hivers, car la pierre ne manque pas dans ce pays montueux. Ces chaumières sont couvertes d'écorce de bouleau et de gazon. Sur quelques toits, le docteur Clarke vit des moutons pâturer, et sur une maison il remarqua une excellente récolte de navets. Les galeries qui entourent les chaumières rappellent au voyageur les châlets suisses.

Les habitations des gens de la campagne ne sont pas réunies en villages, comme dans la plupart des autres pays, mais chacun est sur sa ferme, quelque petite qu'elle soit. Ils ont conséquemment peu de rapports avec les étrangers, sauf en hiver, qu'ils fréquentent des foires jusqu'à la distance de plus de 200 lieues, soit pour placer leurs produits, soit pour acheter des objets d'habillement.

En Norvége, comme en Finlande, les routes sont formées de troncs d'arbres, couchés en travers, laissés à nu ou recouverts de terre.

Le climat de la Norvége offre plus de variété qu'on ne le croit généralement : il n'est pas partout également froid et rude ; c'est vers l'est et dans l'intérieur que l'hiver a le plus de durée et le froid la plus grande intensité. Cette saison est la plus favorable aux communications des habitants et à leurs rapports commerciaux ; c'est aussi la saison de ces parties de plaisir si peu connues dans les climats plus doux. Alors se succèdent, aux environs des villes, de brillantes courses sur la neige, où l'élégance et la richesse des traîneaux, le luxe des attelages, la beauté des chevaux, qui, rapides comme le vent, font retentir l'air du bruit argentin de leurs sonnettes, surpassent par leur éclat et leur mouvement les brillantes réunions d'équipages de Paris, de Vienne et de Londres. Le printemps ne s'annonce que par les ravages de débâcles aussi terribles que subites ; pendant le mois d'avril et la plus grande partie de mai, le pays est impraticable ; on ne peut même voyager dans les montagnes que vers le mois de septembre, parce que les neiges qui les couvrent sont en grande partie fondues, et que les chaleurs de l'été ont perdu de leur force. La température moyenne de l'année est, à Christiania, de 5,4 degrés du thermomètre centigrade ; elle n'est que de 3,5 à Pétersbourg, sous la même latitude. Près des côtes méridionales, la température permet de faire dans certains cantons deux récoltes de grains, on en fait même trois dans les années chaudes. Généralement le climat est salubre ; mais vers les côtes occidentales le pays

prend un autre aspect : les exhalaisons salines de la mer nuisent à la végétation ; les golfes n'y gèlent jamais ; le froid ne s'y fait sentir que lorsque règne le vent d'est qui traverse les hautes montagnes, ou celui du nord qui vient de l'océan Glacial ; les brouillards, les pluies et les tempêtes étendent leur nuisible influence, dont l'un des effets est de favoriser les ravages du scorbut.

Voici les remarques que l'on peut faire sur l'intensité du froid dans les contrées de la Norvége. La partie orientale, couverte de montagnes, est beaucoup plus froide que l'occidentale. Le froid commence à être rigoureux en octobre ; quelques jours sont à peine écoulés que tout est engourdi, toutes les eaux sont gelées, une neige épaisse couvre la cime des monts et le fond des vallées ; souvent un vent violent ramasse en tournoyant la neige mouvante, et en forme des nuages épais qui, poussés rapidement, renversent tout ce qui se trouve sur leur passage. Ailleurs la neige acquiert la dureté d'un roc. Au printemps, qui commence vers le mois de mai, ces neiges produisent par leur chute de terribles avalanches, et font naître en se fondant une grande quantité de ruisseaux.

Les diverses parties de la Norvége éprouvent une grande différence dans la longueur du jour, selon leur situation plus ou moins rapprochée des régions glaciales. Dans la Norvége méridionale, le plus long jour est de dix heures et demie, et le plus court de cinq heures et demie ; au centre, le plus long est de vingt-une heures, et le plus court de trois seulement. Mais dans la partie la plus septentrionale, le soleil reste en été sur l'horizon pendant plusieurs semaines, et est invisible en hiver pendant un égal espace de temps. Les plus longues nuits de l'été sont d'une, de deux et de trois heures, et les plus longs jours de l'hiver sont de la même durée. Si, au commencement de l'année, la longueur des jours croît rapidement, leur diminution est tout aussi rapide à l'entrée de l'hiver. Les nuits d'hiver de Norvége septentrionale sont éclairées ou par la lune, dont la lumière se réfléchit sur la neige éblouissante de blancheur, ou par l'éclat resplendissant des aurores boréales.

On voit par cet exposé que, située entre le 58e et le 71e degré de latitude, et longue de plus de 400 lieues sur une largeur d'environ 20 lieues au nord du 64e degré et de 80 au sud, la Norvége doit présenter les aspects les plus riants et les plus sauvages. Ici de sombres forêts d'arbres résineux s'élèvent au bord de ravins effrayants par leur profondeur ; des glaciers éternels les dominent, et l'aquilon mugissant interrompt seul le silence du désert. Là des habitations couvertes en tuiles rouges et placées sur le

flancs des collines, des clochers isolés qui se reflètent sur la surface des lacs ; des usines et des moulins suspendus au-dessus des torrents, annoncent un pays où la civilisation et l'industrie marchent sans obstacles dans la route des améliorations. Sur les côtes, les golfes entourés d'écueils se succèdent avec la plus triste monotonie. Mais si l'on pénètre dans l'intérieur de ceux-ci, la scène change tout à coup en offrant au fond de ces baies et de ces anses, dont l'étroite et sombre entrée est souvent dangereuse, des villes d'un aspect agréable.

La population de la Norvége appartient à trois races distinctes : le Norvégien proprement dit, ou l'habitant des régions méridionale et centrale, fait partie de la race *indo-germaine*, caractérisée par des cheveux blonds, des yeux bleus, une taille élevée, un corps robuste ; les habitants de la région septentrionale sont, les uns de race *finnoise*, et les autres de race *hyperboréenne* : ces derniers sont les Lapons. Nous reviendrons sur les uns et les autres en parlant de la Finlande et de la Suède.

L'accroissement de la population du royaume ne laisse pas que d'être assez rapide : le recensement de 1815 la portait à 835,000 âmes, celui de 1825 à 1,000,000, elle est aujourd'hui, d'après le recensement de 1845, de 1,328,471 habitants. On attribue cette progression croissante, avec quelque raison, à l'influence d'un gouvernement constitutionnel.

La Norvége, dont on peut évaluer la superficie à environ 16,125 lieues géographiques carrées, se divise en trois régions physiques : le *Södenfields*, c'est-à-dire *au sud des montagnes*, le *Nordenfields*, ou la partie *au nord des montagnes*, le *Nordlandens*, ou *pays du Nord*. Elle comprend cinq gouvernements ou diocèses (*stifts*), qui se divisent en dix-sept préfectures (*amts*[1]), comprenant 46 districts ruraux (*fogderies*). Le Södenfields et le Nordenfields forment chacun deux diocèses, et le Nordland un seul.

Le plus méridional des *diocèses* est celui de *Christiansand*, dans la région au sud des montagnes ; sa longueur, de l'est à l'ouest, est de 63 lieues ; sa largeur, du sud au nord, de 57 ; sa superficie de 1,832 lieues, et sa population de 184,500 âmes. Le Nid-elf et le Mandalt-elf, ses principales rivières, n'ont pas plus de 20 à 30 lieues de cours. L'habitant supplée à l'insuffisance des grains par la culture de la pomme de terre. On y élève des bestiaux ; on y exploite d'abondantes mines de fer ; la pêche y est très-productive ; les principales branches de commerce sont le goudron, les bestiaux, le poisson sec et le bois en poutres et en planches.

De ses sept villes, nous ne citerons que les suivantes, considérées

[1] L'amt de Jarlsberg et Laurvig comprend les deux comtés de ce nom.

comme les plus importantes relativement à la Norvége, car toutes sont petites, bien qu'elles soient très-commerçantes. La capitale elle-même, *Christiansand*, qui compte 8,349 habitants, est la sixième cité du royaume; fondée en 1641 par Christian IV, roi de Danemark, qui voulut en faire la principale station de la marine, elle est située au fond d'une baie de la côte méridionale. Les Anglais la ruinèrent en 1807. Son port a été restauré; il est profond, sûr et bien fortifié. Les dédaigneux habitants de l'Europe tempérée seraient tout étonnés de l'étendue de ce port, qui pourrait contenir les vaisseaux de toutes les puissances maritimes du Nord. C'est le principal refuge des navires qui ont éprouvé des avaries pendant la dangereuse traversée du Cattegat; elle est la résidence d'un évêque et d'un bailli; son plus bel édifice est la cathédrale. A une demi-lieue de la côte, on a élevé sur une île un établissement de quarantaine.

Sur la côte orientale, que baigne le Skager-rack, nous apercevons *Arendal*, petite ville de 3,562 âmes, bâtie sur pilotis au milieu des rochers. Les petits navires pénètrent dans l'intérieur de la ville par les canaux dont elle est entrecoupée; son port est protégé par l'île Tromö; on y fait un commerce important en fer et en bois, que l'on exploite dans ses environs. La jolie petite ville de *Skien*, peuplée de 3,677 habitants, possède un grand nombre de moulins à scie. *Porsgrund*, dont le port sert à la précédente, est aussi bien bâtie; on y fait un commerce considérable de planches; elle a 2,214 âmes. *Mandal* est une ville de 2,304 habitants.

Dans la mer du Nord s'élève, à l'entrée du golfe de Bukke, la ville de *Stavanger*, l'une des plus anciennes de la Norvége. On croit qu'elle fut fondée au onzième siècle; jusqu'en 1682, elle fut chef-lieu de bailliage et siége d'un évêché. A cette époque, elle était déjà considérable; aujourd'hui elle est la quatrième ville de la Norvége et renferme 8,646 habitants. Son ancienne cathédrale passe pour le plus beau monument gothique du royaume.

Sur les restes de la côte, les lieux habités possèdent des ports; presque tous les paysans construisent des navires. Dans l'intérieur du diocèse, on ne trouve pas un seul lieu qui mérite le nom de ville.

Passons dans le diocèse d'*Akershuus* ou de *Christiania*, le plus considérable et le plus peuplé de la Norvége; sa superficie est de 265 lieues, et sa population de près de 580,000 individus; situé au nord-est du précédent, il est beaucoup plus montagneux et sous l'influence d'un climat rigoureux. Dès le mois de novembre, le long golfe de Christiania, qui s'enfonce à 22 lieues dans les terres, est fermé par les glaces jusqu'au mois d'avril; il est

arrosé par le Glommen, le Laven, Lauven ou Loven, et plusieurs autres grands cours d'eau. Les mines forment les plus importantes sources d'industrie de ce diocèse. On y cite plusieurs mines de fer, trois de cuivre, une d'argent, une de cobalt, une saline et une alunière ; outre les nombreuses usines qu'elles alimentent, et dont l'une, celle de Barum, fournit annuellement 150,000 kilogrammes de fer en barres, on compte cinq verreries et une tannerie. Le Glommen fait mouvoir de nombreuses scieries.

Laurvig, chef-lieu d'un comté du même nom, est une des deux villes les plus méridionales du diocèse; elle est située entre deux rochers à l'embouchure du Laven, dans une petite baie formée par le Skager-rack, et compte 4,012 habitants; on y voit un château, une église et un hôpital. Des fabriques de tabac, des bois expédiés de ses environs, des fers tirés de l'importante forge de Fritzoer, où l'on coule aussi des canons, alimentent son commerce, qui doit une partie de son activité à ses deux ports, dont l'un est assez vaste pour servir de station à la marine royale. A un mille au sud, s'élève le fort de Frideriksvörn.

A l'est de l'embouchure du Glommen, près des frontières de la Suède, *Friderikshald*, dont le port peut contenir des vaisseaux de haut bord, a joint à son ancien nom de *Halden* celui de Frédéric, que lui donna, en 1665, Frédéric III, pour sa courageuse défense contre les Suédois. Cette ville est sous la même latitude que Laurvig, sur la côte opposée du golfe de Christiania ; elle a 5,790 habitants. La forteresse de Frideriksteen, qui la protége, est placée à 100 ou 130 mètres au-dessus de la mer, et domine, à l'exception d'une seule, les montagnes environnantes; elle se compose de plusieurs forts bâtis en pierre sur des rochers nus et isolés ; à ses pieds on voit les casernes et le logement du gouverneur, ainsi que deux forts détachés entre lesquels s'élève une tour. Entre les constructions qui constituent la forteresse et les ouvrages extérieurs, s'étendent des prairies et des allées d'arbres. On ne saurait décrire la beauté du point de vue dont on jouit du haut des remparts. Ici s'offrent la ville, avec son port rempli de vaisseaux, ainsi que la baie d'Idde, ou l'Iddefiord, parsemée d'îles; là s'élèvent de hauts rochers ornés d'habitations ; plus loin la vallée de l'Idde, bornée par des rochers couverts de beaux arbres, et celle de Tistedal, encore plus jolie et arrosée par la belle rivière de Tistedals-elf. C'est au pied de la forteresse que Charles XII fut atteint d'une balle mortelle, le 11 décembre 1718. En 1814, les Suédois ont fait élever une pyramide sur la place même où ce grand homme expira.

Friderikstad, petite ville de 2,716 âmes, à l'embouchure du Glommen,

fait un commerce considérable en bois de construction ; des batteries élevées sur plusieurs îles, et deux forts qui communiquent par un passage souterrain défendent l'entrée de son port. C'est la seule ville de Norvége qui soit bâtie en pierre, grâce à l'incendie qui la détruisit en 1765.

Le golfe de Christiania, dans lequel nous allons entrer, se divise en plusieurs baies sur une longueur de 22 lieues du sud au nord ; sa plus grande largeur est de 5 lieues, sa partie la plus étroite n'en a pas plus d'une demie. Il est entouré de hautes montagnes et parsemé d'iles, dont quelques-unes sont assez considérables. Plusieurs petites villes s'élèvent sur ses bords, entre autres celle de *Moss*, peuplée de 4,023 habitants, où fut conclue, le 14 août 1814, la convention qui a préparé la réunion de la Suède avec la Norvége. Cette petite ville est traversée par un ruisseau qui fait mouvoir plus de 30 moulins à scie et les marteaux d'une usine qui fournit annuellement plus de 10,000 quintaux de fer fondu ou en barres.

C'est à l'extrémité du golfe que l'on voit *Christiania*, qui est non-seulement le chef-lieu du diocèse, mais la capitale du royaume et sa plus importante ville ; ses maisons et ses jardins, groupés en cercle autour du port, semblent s'appuyer sur un amphithéâtre de rochers et de forêts. L'aspect de cette cité est agréable autant que majestueux ; ses rues sont larges, régulières et bien pavées. Si elle renfermait moins de maisons en bois, elle serait une des plus belles villes du Nord. Ses faubourgs sont considérables ; l'un d'eux, appelé le *vieux Opslo*, est tout ce qui reste de l'ancienne capitale de la Norvége, fondée en 1060 par Harald aux beaux cheveux, et détruite en 1624 par un incendie. L'évêque d'Akershuus réside dans ce faubourg, au palais épiscopal que l'on a fait restaurer. L'ancienne forteresse d'Akershuus, située à l'embouchure de l'Agger, dans le golfe de Christiania, a donné son nom à l'évêché ; c'est plutôt aujourd'hui un arsenal qu'un fort propre à défendre la ville, puisqu'il est dominé par les montagnes environnantes. La moderne capitale porte le nom de Christian IV, son fondateur. Ses constructions régulières s'augmentent de jour en jour avec sa population, qui était en 1845, d'après le dernier récensement, de 31,703 habitants. Ses plus beaux édifices sont la cathédrale, le palais du gouvernement, le nouvel hôtel-de-ville, l'école militaire, la nouvelle bourse et le grand collége. C'est dans le réfectoire de cet établissement que se tiennent annuellement les séances de l'assemblée constitutionnelle appelée le *storthing*. Depuis 1813, il existe à Christiania une université dont la bibliothèque renferme 130,000 volumes, et qui possède un beau cabinet de physique, un observatoire, un jardin botanique et une collection

d'histoire naturelle; 17 professeurs y sont attachés; 6 à 700 jeunes gens y suivent les cours. Cette ville a de plus un collége, où l'on voit deux bibliothèques et un cabinet d'histoire naturelle et de physique; une école bourgeoise; une des dimanches pour les ouvriers, une de dessin et d'architecture, et une de commerce et de navigation. On trouve à Christiania des institutions scientifiques et industrielles, telles que la société militaire, celle de géologie, celle du bien public et celle d'encouragement pour l'industrie; plusieurs établissements de bienfaisance, entre autres deux maisons d'orphelins: l'une pour ceux qui sont nés dans la ville, et l'autre, appelée la maison d'*Anker,* pour ceux de tout le royaume. Ce dernier, le plus important de tous, distribue des secours aux pauvres honteux, aux familles indigentes, et fait instruire à ses frais les enfants que leurs parents n'ont pas le moyen d'élever. On publie, dans la capitale de la Norvége plusieurs journaux politiques et scientifiques.

A 8 lieues au sud-ouest de Christiania, s'étend la triple ville de *Drammen* sur le bord de la rivière de ce nom : elle se compose de la réunion de *Bragenœs,* de *Strœmös* et de *Tangen,* et fait le commerce de bois le plus considérable de toute la Norvége. C'est la cinquième ville pour la population de toute la Norvége; elle a 8,376 habitants. *Kongsberg,* dans une vallée profonde et sauvage, où coule le Lauven, est située au pied de l'*Ionsknuden,* montagne très-élevée. Elle est peuplée de 4,136 âmes; c'est le siége d'une direction des mines; elle renferme un hôtel des monnaies, une école des mines, une maison d'orphelins, un hôpital, des filatures de coton, des fabriques de jouets d'enfants, une importante manufacture d'armes, et une fonderie pour l'argent que l'on exploite dans ses environs. Sur le bord du golfe de Christiania, *Tönsberg* passe pour la plus ancienne ville de la Norvége. Elle est mal bâtie, sur une langue de terre qui s'avance entre les îles de *Netteröe* et de *Tromöe.* Sa population est évaluée à 2,245 âmes.

Les monts Lang-field et Sogne-field divisent en deux parties le *diocèse de Bergen,* situé au nord des deux précédents. Son sol est incliné vers l'océan Atlantique; ses côtes, profondément échancrées, sont garnies d'une grande quantité d'îles et d'îlots; les plus hautes cimes de ses montagnes ne s'élèvent pas à plus de 680 mètres au-dessus de l'Océan; cependant les inondations, en été, et les avalanches, en hiver, ravagent les campagnes. Les forêts y sont tellement rares que les habitants n'ont pas d'autre combustible que la tourbe, réservant le bois pour l'exploitation des minse, àlaquelle même il ne suffit point. On y utilise quelques carrières de

beau marbre. Son sol nourrit une grande quantité de bestiaux, et plusieurs parties fournissent une abondante récolte de grains. Sa superficie est de 275,000 habitants.

Bergen est la seule ville que renferme ce diocèse et la seconde pour la population de tout le royaume; elle n'a pas moins de 23,529 habitants. Située au milieu d'une longue baie hérissée d'écueils et bordée de rochers, cette cité fait un grand commerce de bois de construction, de vergues, de cuirs, et surtout de poissons secs et salés. Sept montagnes s'élèvent en demi-cercle autour de son enceinte; celle-ci est défendue par plusieurs fortifications et par de hautes murailles; le vieux château, bâti l'an 1070 par le roi Olaf Kyrre, servit de résidence aux souverains de la Norvége, jusqu'à l'époque célèbre de l'union de Calmar, vers la fin du quatorzième siècle; il sert aujourd'hui de prison, de magasin d'approvisionnement et d'habitation pour le commandant de la place. Bergen est bâtie irrégulièrement, mais parmi ses 3,000 maisons, qui sont presque toutes à un seul étage et peintes en dehors, on en voit plusieurs en pierre. On y compte 4 églises, plusieurs écoles et des établissements de bienfaisance. Elle est la patrie d'Eric Pontoppidan, qui en devint l'évêque et qui fonda son collége, ainsi que de Louis Holberg, écrivain distingué comme historien et comme auteur de comédies. Au moyen âge, Bergen était un comptoir de la ligue anséatique; son port est vaste et bien fortifié.

Le *diocèse de Drontheim*, ou *Trondhjem*, comprend une longueur de 130 lieues en se dirigeant vers le nord-est, depuis les limites de celui de Bergen jusqu'à celui de Nordland, une largeur de 55 lieues et une superficie de 2,760; sa population est d'environ 160,000 âmes. Les montagnes qui le séparent de la Suède sont les plus hautes de la chaîne des Doverfield : plusieurs sommets y atteignent 2,000 et 2,500 mètres. De nombreux lacs occupent sa superficie. Si les récoltes en blé y sont insuffisantes pour les besoins de la population, par compensation, la pomme de terre, le houblon, le lin et le chanvre y réussissent assez bien; ses mines et ses forêts donnent d'importants produits.

La première ville que nous verrons est *Molde*, à l'entrée du golfe qui s'étend à 12 lieues dans les terres. Elle est peu importante, n'a que 1,182 habitants, mais elle fait un commerce considérable de poisson, de bois et de goudron. A 12 lieues au nord-ouest, *Christiansund*, sous un certain rapport, présente en petit l'image de Venise. Elle occupe, dans un golfe, trois îles et une pointe de la terre ferme, entourées de rochers et d'écueils : aussi, comme à Venise, on y voit fort peu de rues; c'est par des canaux et

sur des barques que l'on communique d'un lieu à un autre. Les trois îles et la terre ferme forment une baie dans laquelle la plus grande flotte peut, non-seulement jeter l'ancre, mais naviguer sans danger, par différents canaux, entre les îles et les rochers ; c'est ce qui explique pourquoi ce port est si fréquenté. Les habitants, au nombre de 3,163, s'occupent de la pêche, qui constitue leur principal commerce avec celui des bois.

Drontheim ou *Trondhjem*, est située au fond d'un golfe d'une grande étendue; ses murailles et ses deux forts tombent en ruines : ils doivent même être rasés. Elle est construite en bois, mais les fréquents incendies dont elle fut victime ont fait remplacer de vieilles habitations par des maisons construites avec goût, et des ruelles tortueuses par des rues larges et droites; c'est la troisième ville de la Norvége pour la population, on y compte 14,778 habitants, dont la plupart se livrent au commerce. Elle fut fondée en 997 par Olaf Trygwason, sur l'emplacement de la cité scandinave de *Nidaros*. A une demi-lieue de son enceinte, l'église de *Hlade* remplace le temple de Thor et d'Odin que détruisit Olaf. Elle fut longtemps la résidence des rois ; on voit encore leur trône antique dans le palais qui sert aujourd'hui d'arsenal. Elle possédait autrefois une magnifique cathédrale que les Norvégiens comparaient à la basilique de Saint-Pierre de Rome, et qui possédait le corps de saint Olaf, enfermé dans un magnifique cercueil en argent orné d'or et de pierreries. En 1719, un affreux incendie la détruisit. Elle a été remplacée par une église moins magnifique, mais dont les ornements, les statues, les colonnes en marbre et l'étendue, sont cependant remarquables. D'après le traité d'union, elle jouit, comme la précédente, du privilége d'être le temple où l'on couronne les rois. Après cet édifice, les plus considérables sont l'hôtel du gouvernement et celui de la société des sciences, qui renferme une belle bibliothèque et un cabinet d'histoire naturelle. Les environs de Drontheim sont d'un aspect riant : de jolies maisons de plaisance s'élèvent çà et là dans la campagne et sur les bords du golfe; ils sont embellis encore par deux belles chutes d'eau appelées le grand et le petit *Leerfos*, formées par le Nid-elf.

A 10 lieues des frontières de la Suède s'élève, au milieu des montagnes les plus hautes de la Norvége, et sur la rive gauche du Glommen, qui reçoit l'Hitten, la ville de *Röraas*. Sa position élevée la rend l'une des plus froides du royaume. Nous avons déjà parlé de ses mines de cuivre qui occupent 5 à 600 ouvriers.

Le cinquième et le plus septentrional *diocèse* de la Norvége est celui de

Finmark. Il a 225 lieues de longueur, 25 de largeur et 5,550 de superficie. Sa population est d'environ 110,000 individus. Sous le rapport politique, ce diocèse se divise en deux bailliages : celui du Nordland et celui de du Finmark; sous le rapport de l'administration civile, il ne forme, avec celui de Drontheim, qu'un seul arrondissement sous la juridiction du chef de ce bailliage. Pendant longtemps ce pays resta dépourvu de villes : celles que nous y citerons sont tout-à-fait dénuées d'importance. *Bodö,* située à l'extrémité d'une petite presqu'île, à l'entrée du golfe de Salten, a été, en 1816, élevée au rang de ville : elle se compose d'une église et de quelques maisons, qui renferment 258 habitants. *Hundholm*, près et au nord de la précédente, n'est formée que de quelques maisons en bois, de vastes magasins et de hangars : son port a été établi depuis peu d'années pour faciliter la pêche et le commerce du hareng et celui des îles Lofoden : aussi, plusieurs riches négociants s'y sont-ils établis.

Passons maintenant dans les îles de la Norvége.

Ces îles peuvent être comprises sous la dénomination d'*archipel norvégien* [1], que nous diviserons en cinq groupes : celui de Christiansund, celui de Bergen, baignés par la mer du Nord; celui de Drontheim et celui des Helgeland, dans l'océan Atlantique, et celui de Lofoden dans l'océan Glacial. Le premier occupe au sud le golfe appelé Bukkefiord : sa principale île est *Carmö,* peuplée 7,000 âmes; le second comprend *Bommelö*, *Tysnæsö* et *Fidje,* où l'on dit que le premier roi de Norvége, Harald, fixa longtemps sa résidence.

Dans le groupe de *Drontheim,* quatre îles se font remarquer par leur étendue : *Averö, Smölen*, *Frojen* et *Hitteren*, la plus grande des quatre : elle a 10 lieues de longueur, 4 à 5 de largeur et 4,000 habitants ; mais les plus célèbres sont les petites îles *Vigten*, d'où partit, pour la conquête de la Normandie, le norvégien ou normand Rolf, plus connu sous le nom de Rou ou de Rollon.

Le groupe des *Helgeland* comprend *Dönnaö*, qui n'est habitée que par des pêcheurs, et *Alstenö* ou *Belsvaag,* résidence de l'évêque du Nordland.

Le groupe des *Loffoden* ou *Lofoden,* qui se compose des îles de ce nom et des îles Tromsen, occupe une longueur de 160 lieues. Les plus considérables sont la longue *Andöen,* l'irrégulière *Langöen,* qui a 13 lieues de longueur et environ 1,000 habitants; *Hindöen,* la plus importante de toutes, puisqu'elle a 18 lieues de longueur et 10 de largeur ; *West-Waa-*

[1] M. *A. Balbi* a proposé le premier cette dénomination que nous adoptons.

gen longue de 10 à 12 lieues, et *Ost-Waagen*, le point central de l'importante expédition qui, chaque année, pendant les mois de février et mars, rassemble dans ces parages plus de 5,000 barques et de 20,000 pêcheurs. Chaque barque rapporte de cette pêche 8 à 10,000 poissons.

C'est entre *Værö* et *Moskenösö* que se trouve le dangereux gouffre de *Malström*, si redouté des navigateurs. Son nom signifie *courant qui moud;* il offre cela de particulier que, pendant six heures, sa direction est du nord au sud, et en sens contraire pendant six autres heures. Son mouvement est opposé à celui de la marée. On a cru longtemps que ce gouffre avait dans son centre un abîme, tandis que sa plus grande profondeur est d'une vingtaine de brasses, et que son fond est tapissé de rochers et de sable. Il n'est nullement effrayant, si ce n'est lorsque le vent du nord-ouest souffle en opposition avec le reflux : alors il attire les navires et les engloutit. Il entraîne aussi les baleines qui se confient à leur masse et à leur force, et les ours qui se hasardent à le traverser à la nage. Le fracas qu'il produit s'étend à plusieurs lieues au large. En été, comme les vents ont une autre direction, il est peu redoutable; les navigateurs peuvent même le traverser sans danger.

Dans les îles de *Tromsen* nous remarquerons *Senjen*, longue de 16 lieues, large de 10, et couverte de montagnes dont une a 1,000 mètres de hauteur. Pendant l'été elle devient le rendez-vous d'un grand nombre de Finnois qui y font pâturer leurs troupeaux de rennes. La petite île de *Tromsö* renferme une ville du même nom, que l'on peut regarder comme une des principales places de commerce de la Norvége septentrionale : on y trafique de poisson, de pelleteries, d'édredon et d'huile de poisson. *Ringvadö*, longue de 8 lieues et large de 6, est très-montagneuse et très-peuplée. *Arenö* renferme un village avec un bon port. *Qvalö*, ou l'*île des baleines*, présente une circonférence de 25 lieues; son sol inégal est aride; jadis elle était couverte de forêts : on n'y trouve plus que le bouleau nain; ce changement dans la végétation est attribué à un abaissement graduel qui se fait remarquer dans sa température. Cette île renferme la ville de *Hammerfest*, la plus septentrionale de l'Europe, elle est sous le 70e parallèle, et construite de telle manière qu'on ne peut communiquer d'un quartier à l'autre qu'en bateau. Le ruisseau qui l'arrose jouit d'un avantage bien grand à cette latitude, c'est celui de ne geler jamais. A l'ouest de celle-ci se trouve l'île de *Sœrö*, profondément découpée par un grand nombre de golfes. Au sud-ouest, *Seiland*, où l'on voit un pic de 1,590 mètres d'élévation. La plus septentrionale est *Mageró*, où se trouve le cap Nord; enfin,

à l'entrée du golfe Warenger, la petite île de *Wardo* [1] où s'élève la forteresse de *Wardöehuus*.

Dans un pays où l'homme semble avoir toujours joui de ses droits et conservé l'exercice de sa dignité; où le paysan, loin d'être soumis à l'espèce de nullité politique et morale sous laquelle il est partout courbé, vit libre, et se fait représenter par des députés aux assemblées nationales; où le riche propriétaire n'est, pour ainsi dire, qu'un riche paysan: où l'institution de la noblesse est presque inconnue; où les châteaux et les grands propriétaires sont plus rares que dans aucune autre contrée, l'époque de la réformation religieuse dut être une ère qui semblait amener la consolidation des institutions chères à une population jalouse de sa liberté: aussi le protestantisme y fut-il facilement établi dès l'an 1525.

Le clergé norvégien, non moins charitable et vertueux que celui des divers pays de la chretienté, surpasse les autres en lumières. C'est dans cette classe respectable que l'habitant de la campagne trouve des instituteurs éclairés, des censeurs indulgents, des consolateurs zélés et des modèles de conduite. Tout ce qui touche à l'intérêt général, à l'utilité publique, à la prospérité du pays, trouve de sages appréciateurs dans les plus simples curés de village; aussi est-ce à leurs conseils et à leur influence que l'administration s'empresse avec raison de recourir, lorsqu'il s'agit d'élever des greniers d'abondance, de réparer les ponts et les chemins, ou de faire adopter dans les campagnes quelque nouveau genre de culture. Il est rare de ne pas trouver, parmi les ecclésiastiques, des minéralogistes, des économistes, des botanistes et des agriculteurs instruits. On en a vu plusieurs assez habiles en astronomie pour se faire un plaisir de répandre la connaissance de cette science, et assez zélés pour faire construire des observatoires munis de tous les instruments nécessaires; on en a vu enfin introduire chez leurs paroissiens l'art de fabriquer des montres et des horloges.

On reconnaît encore, en parcourant la Norvége, ce que nous avons dit du goût des Scandinaves pour les habitations isolées; un village est souvent composé de maisons éparses çà et là, et formant une seule paroisse sur un espace de plusieurs lieues. Le dimanche on voit les chemins couverts de légères carrioles qui portent le paysan avec toute sa famille en habits de

[1] Pour plus de détails sur la topographie de la Suède et de la Norvége, consultez la *Description de la Péninsule scandinavé*, par B. Skoldberg; Stockolm, 1846, en suédois, et pour l'économie politique de ce pays, le livre de M. Knut-Bonde, *La Suède et son commerce*, Paris, 1852, en français. V.A. M-B.

fête, et se rendant à l'église pour assister au service divin ; les temples, quoique vastes, peuvent rarement contenir la foule, empressée d'entendre la voix de son pasteur. Après le sermon, toute la population se livre au plaisir de la danse, à des joutes et à divers exercices gymnastiques. Souvent les jeunes gens se réunissent pour exécuter des manœuvres militaires. Tous les ans, à une époque fixe, cette jeunesse, qui conserve les inclinations guerrières de ses ancêtres, enrôlée volontairement dans la milice, se rassemble, sous le commandement de ses officiers, et forme des camps d'instruction, où elle s'exerce au maniement des armes et aux évolutions.

Le travail et la frugalité, sources des vertus civiles, sont un des traits caractéristiques de la population norvégienne ; les lumières et l'éducation, en cimentant chez elle ces qualités précieuses, la mettent à l'abri de la corruption et entretiennent dans tous les cœurs le feu sacré de l'amour pour l'indépendance. La veille de la Saint-Jean et les fêtes de Noël sont les seules époques de l'année où des festins et quelques réunions de famille font dévier le Norvégien de ses habitudes simples et frugales. C'est aussi vers les approches de Noël, et pendant la durée du mois de janvier que l'habitant de la campagne, s'abandonnant à la rapidité de son traîneau, se dirige vers les villes pour y échanger, contre le produit de ses récoltes, les outils et les autres objets fabriqués, propres à satisfaire ses besoins et ses goûts. Son aptitude à tout imiter est telle, que dans les longues soirées d'hiver, on voit dans chaque famille, réunie autour du foyer, les hommes faire eux-mêmes leurs couteaux, leurs cuillers, leurs souliers et les boutons de leurs habits ; les femmes fabriquer des étoffes de lin et de laine dont elles se vêtent, même les teindre avec les lichens colorants dont le pays est si riche. Aussi l'adresse qui distingue cette population a-t-elle, dans certains cantons, transformé chaque habitation en une petite manufacture, dont les produits s'exportent dans les cantons moins industrieux.

En Norvége on voit peu de grands propriétaires, mais aussi l'extrême pauvreté y est inconnue ; rien n'est plus rare que la rencontre d'un mendiant. Si l'âge ou les infirmités mettent un malheureux dans l'impossibilité de travailler, il trouve des secours et des soins généreux au sein de sa famille ou de sa paroisse. La compassion envers l'indigence et l'infortune est, chez le Norvégien, une vertu antique plutôt que l'effet de la charité chrétienne. Il en est de même de l'hospitalité : c'est pour lui un devoir sacré. A ces qualités personnelles il joint une grande aptitude d'esprit, un

caractère vif et franc, une loyauté qui ne se dément jamais ; il aime sa patrie et son souverain avec enthousiasme, respecte ses supérieurs, mais leur refuse un hommage servile. Ses manières sont douces, polies, affectueuses ; sa manière de saluer est de présenter la main ; lui adresse-t-on un compliment, il vous serre la main avec l'expression de la plus franche cordialité ; son port est noble, sa démarche aisée, ses habillements toujours propres. Le costume des femmes est sans recherche, mais gracieux ; dans l'intérieur de leur ménage, elles portent une simple jupe avec une chemise de toile d'une blancheur éclatante, plissée autour du cou et retenue par un collier. Un teint de lis et de rose, une belle chevelure blonde, une taille élevée et svelte, leur donnent une grâce particulière que l'étranger serait tenté de prendre pour de la coquetterie, si la pudeur et la fierté scandinaves ne se décelaient jusque dans leur regard et leur maintien. Quelques cantons situés dans les montagnes, comme celui de Valgers, où l'on ne voit plus les habitants, d'après une antique coutume, se battre à coups de couteau après s'être attachés mutuellement par le bout de la ceinture ; celui de Tellemark, où la confiance et la loyauté laissent ignorer l'usage des serrures ; les vallées enfin où quelques familles de paysans, qui ne s'allient qu'entre elles, prétendent descendre des anciens rois du pays, ont conservé des restes du costume scandinave, dont une large et forte ceinture constituait la partie la plus distinctive.

Telles sont les mœurs des habitants de la campagne. Ceux des villes en ont, il est vrai, de moins respectables et de moins pures ; quelques germes de corruption s'y font déjà remarquer, mais sans rappeler en rien la dépravation que nous remarquons dans les cités des autres contrées de l'Europe. Dans la haute société, serrer la main est un usage reçu chez les hommes comme chez les femmes, lorsqu'on se présente dans une maison, ou qu'on se retire après un repas. Le subordonné même presse la main de son supérieur. Une dame ne laisse point baiser sa main, mais elle presse ou se laisse presser la main. Les personnes de connaissance s'embrassent, les hommes même embrassent les femmes. Dans la conversation on ne fait plus usage des titres de noblesse ; ils sont presque tombés dans l'oubli ; aussi la constitution norvégienne interdit-elle au roi le droit de conférer ces titres.

Le climat âpre et froid de la Norvége exige une nourriture plus abondante et plus substantielle que dans les pays tempérés. L'usage est de faire cinq repas : deux déjeuners avant midi ; le dîner à cette dernière heure, le goûter et enfin le souper. A la fin du déjeuner et du dîner, on

sert le café et le thé. Ces repas sont simples, quoique, suivant l'usage des Anglais, les mets soient fortement épicés. Après s'être mis à table, chacun fait la prière en silence.

Nous avons dit que les principales fêtes sont celles de la Saint-Jean et de Noël. Essayons d'en donner une idée, et d'abord faisons remarquer que l'un des principaux plaisirs des Norvégiens est la danse ; riches et pauvres, tous s'y livrent avec ardeur. Le 23 juin, veille de la Saint-Jean, les maisons se parent de guirlandes ; dès six heures du soir, les paysans se rassemblent autour de barils élevés et de mâts parés de fleurs, et l'on prend part en dansant à ce qu'on appelle le Jeu de la Saint-Jean. Le lendemain n'est férié que par la cessation du travail ; cependant l'usage, dans quelques parties de la Norvége, est de fêter le jour plutôt que la veille de la Saint-Jean. Les fêtes de Noël commencent le 24 décembre après midi, et se terminent le 6 janvier. Ces quatorze jours s'écoulent au milieu des plaisirs et des fêtes ; on ne célèbre religieusement que le jour de Noël et le premier de l'an. Dans les campagnes, ces fêtes commencent à quatre heures du soir par des bains chauds que chacun prend séparément dans une cuve ; après le bain on sert l'eau-de-vie, la bière et le pain de Noël ; puis un repas aussi splendide que permet la fortune de chaque famille, réunit tous les domestiques, qui vont ensuite remercier le chef de la maison. Tout le monde se couche alors, et la chandelle de Noël brûle. Pendant que les domestiques dorment encore, les maîtres sont déjà debout pour leur servir de l'eau-de-vie et du pain. Les domestiques se lèvent alors, font un repas solide, et se rendent à dix heures à l'église. Le reste du jour se passe, ainsi que les jours suivants, en visites, en divertissements de tous genres, en danses et en mascarades. C'est aussi l'époque où chacun se fait des présents. Le dernier jour de l'année est célébré par des repas splendides, mais on ne se baigne pas comme le jour de Noël. Tout le temps que durent ces fêtes, la table est dressée dans chaque maison et couverte d'un grand gâteau que l'on ne mange que le 6 janvier, jour de l'Épiphanie.

Les habitants de Finmark sont loin d'avoir une existence aussi facile. Pour donner une idée de la vie misérable qu'ils mènent, il suffit de dire que, dans la partie la plus méridionale de ce pays, on récolte très-peu de grains, et que lorsqu'ils manquent, ce qui arrive assez fréquemment, un pain d'écorce remplace le pain de seigle. Ce pain est fait avec l'écorce tendre et intérieure des jeunes pins, que l'on fait sécher, que l'on casse, et que l'on broie ensuite sous la meule. Souvent on y ajoute des pointes

d'épis battus, des graines de mousse et un peu de farine de froment. On en fait des gâteaux larges et épais. C'est une nourriture aussi amère que peu substantielle et malsaine : on attribue à l'usage de ce pain les plaies aux jambes et les faiblesses de corps auxquelles sont sujets les habitants du Finmark. Le pain de mousse, au contraire, n'a pas ces inconvénients : il se fait avec de la mousse d'Islande que l'on écrase. Le meilleur pain du pays est celui que l'on obtient en broyant le grain d'une espèce d'avoine (*elymus arenarius*) qui croît dans les endroits sablonneux.

Le fléau de la disette n'est pas le seul qui afflige de temps à autre la Norvége : deux maladies terribles y font souvent de funestes ravages. Ce sont deux sortes de lèpres, dont l'une, appelée dans le pays *spedalskhed*, s'annonce par l'enflure des jambes, et produit des pustules ou tubercules qui finissent par couvrir en entier le corps du malade. Cette affreuse maladie est regardée comme incurable; mais elle n'est pas contagieuse. Bergen renferme un hôpital destiné à ceux qui en sont affectés.

L'autre maladie est le *radesyge*, qu'il ne faut pas confondre avec la précédente; ses symptômes sont aussi variés que dégoûtants, et nous n'affligerons pas nos lecteurs de leur description. La première est en effet particulière aux côtes occidentales de la Norvége ; la seconde s'étend principalement dans la partie méridionale ; mais les autres régions n'en sont pas toujours exemptes.

Malgré sa situation aux extrémités de l'Europe, la Norvége n'en avance pas moins dans la voie des améliorations. Elle possède même une masse de lumières beaucoup plus grande que certaines contrées européennes les plus favorisées par la nature du climat, par la variété et l'abondance des productions. L'université de Christiania compte des professeurs distingués et des collections scientifiques du plus grand prix. Sur les fonds de l'instruction publique, le gouvernement a fait exécuter, dans le royaume et au dehors, des voyages dans l'intérêt des sciences ; à Christiania et à Drontheim, on a organisé des écoles d'enseignement mutuel destinées à répandre ce mode d'instruction : déja il est mis en pratique à Bergen, à Christiansand, à Kongsberg, à Laurvig, à Friderikshall, à Osterrisœr, à Friderikstad et à Drammen; ainsi, sur une population d'un million d'individus, on compte environ 165,000 écoliers. L'instruction publique en France est loin de présenter un résultat aussi satisfaisant. Dix élèves de la classe des paysans sont élevés aux frais de l'État dans l'école royale d'agriculture. La société patriotique, établie de la capitale, distribue chaque année des prix à ceux qui introduisent ou répandent les améliorations les

plus utiles dans toutes les branches de l'exploitation rurale. Christiania possède depuis peu d'années une école militaire pour le génie et l'artillerie. A Drontheim, on a fondé une institution pour les sourds-muets. On s'occupe d'améliorer le sort des aliénés ; des caisses d'épargnes ont été fondées à Christiania, à Drontheim, à Bergen, à Christiansand, à Drammen, à Arendal, à Moss et à Tœnsberg. On a organisé entre les villes des côtes, et entre le royaume et l'étranger, un service de bateaux à vapeur ; celui de la poste a été établi dans plusieurs diocèses, et même dans le Finmark. Conformément à un vœu exprimé dans le storthing, les mines de fer de Kongsberg, et plusieurs manufactures de toiles et d'étoffes de laines, ont cessé d'être exploitées pour le compte de l'État ; le levé trigonométrique de la superficie du royaume est aujourd'hui terminé, et celui des côtes se poursuit avec activité ; enfin, des traités de commerce sont conclus avec la Grande-Bretagne et le Danemark, et avec la Prusse, la Russie et les États-Unis.

On publie en Norvége 30 journaux politiques ou spéciaux ; deux ou trois seulement sont quotidiens.

La principale branche d'industrie norvégienne est certainement la pêche : les exportations annuelles que fait le royaume en harengs et en morue sont évaluées à 6 ou 7 millions de francs. En 1827, il vendit à l'Angleterre plus de 1,100,000 homards. Le négociant de Bergen approvisionne l'Espagne et l'Italie de cette immense quantité de poissons qu'on y consomme pendant le carême ; l'hiver, le Norvégien nourrit même ses bestiaux avec des entrailles de poissons ; par la vente de ses fers, il s'approvisionne, dans les ports de la mer Baltique, de la quantité de blé nécessaire à sa consommation ; le commerçant anglais recherche les mâts et les planches de Christiania ; les sapins de Drontheim, moins estimés, sont enlevés par l'Irlandais. Avec ces matières premières et beaucoup d'autres d'une moindre importance, l'habitant de la Norvége se procure les douceurs de la vie et même les jouissances du luxe : les femmes des vallées les plus reculées portent sur leur cou des mouchoirs de Masulipatam ; dans les monts Dovrefield, les hôpitaux sont toujours abondamment pourvus de thé, de sucre et de café ; les riches couvrent leurs tables de flacons de Bordeaux et de Chypre, d'oranges de Malte et de raisins de Corinthe ; enfin, dans ce pays que l'on ne cite point pour sa richesse, les meubles d'acajou, les porcelaines précieuses et les mets recherchés ne sont pas plus rares sous le toit hospitalier du négociant de Bergen et de Christiania, que chez le riche marchand de Londres, ou que chez le brillant banquier de Paris.

Nous terminons notre description de la Norvége par quelques lignes sur son histoire, son gouvernement et son administration.

Les petits souverains qui se partageaient la Norvége étaient, depuis les temps les plus reculés, restés indépendants, en reconnaissant toutefois une sorte de suprématie aux rois de Suède et de Danemark, lorsque vers l'an 940, Harald *aux beaux cheveux* parvint, après de longs combats, à former un seul royaume de toutes ces principautés. Olaf Trywason, connu aussi sous le nom d'Olaüs, dont les aventures hardies étonnèrent le Nord, possesseur du trône de Norvége en 991, essaya, par la violence et la cruauté, d'extirper le culte d'Odin de ses nouveaux États. Cependant un autre Olaf, au commencement du onzième siècle, surpassa le précédent en zèle et en tyrannie: l'Église en fit un saint; à Constantinople on lui éleva des temples, et son tombeau fut visité par les pèlerins du Nord, et même de l'Europe entière. Jusqu'au quatorzième siècle, plusieurs rois, dont nous ne retracerons ni les vices ni les vertus, se succédèrent au milieu des orages politiques. En 1397, la Norvége, le Danemark et la Suède furent réunis sur la même tête par le traité de Calmar; cependant, quinze années plus tard, Eric XIII, arrière-neveu de Marguerite, veuve de Hakon, ou Haquin VIII, de Norvége et héritier de cette grande reine, mais non de ses talents, perdit successivement, par sa tyrannie et son incapacité, les trois couronnes qu'elle avait su réunir et conserver. Après dix années de lutte entre les Suédois et les Danois, lutte qui avait pour objet de remettre sur la tête d'un prince de l'une ou l'autre nation les trois couronnes de Suède, de Danemark et de Norvége, ces deux derniers royaumes demeurèrent sous le même sceptre jusqu'en 1812. A cette époque l'Angleterre venait de déterminer une rupture entre la Russie et la France; voulant s'assurer l'alliance de la Suède, et la Russie étant déterminée à ne pas restituer à cette dernière la Finlande qu'elle s'était fait céder en 1809, l'Angleterre, disons-nous, proposa d'indemniser la Suède en annexant à ce royaume celui de Norvége. Les revers de la France assurèrent l'exécution de ce traité, et le 14 janvier 1814, un corps nombreux de Suédois dirigé contre le Holstein, força le roi de Danemark à accepter l'échange de la Norvége contre la Poméranie suédoise et l'île de Rugen. Sur ces entrefaites, les Norvégiens, indignés de cet échange conclu par la force, se soulevèrent, se déclarèrent indépendants, prirent les armes et élurent pour roi Christian-Frédéric, prince héréditaire de Danemark; cependant obligé de céder aux efforts réunis de la Suède et de l'Angleterre, le nouveau roi remit la couronne entre les mains de la diète de Norvége, qui

décida que ce royaume serait désormais gouverné par le même prince que la Suède, mais comme État séparé et indépendant.

Mais, dans le court intervalle de son indépendance, la Norvége s'était donné une constitution, dont le roi de Suède dut ratifier les principales dispositions. Cette constitution, très-voisine de la démocratie, reconnaissait la religion luthérienne pour religion de l'État. Le roi est irresponsable comme en Suède ; il est tenu de prêter serment à la constitution norvégienne et de passer quelque temps, chaque année, en Norvége. Il nomme en son absence un vice-roi ou gouverneur qui administre, avec l'aide du conseil, et durant son séjour en Suède ; le roi a toujours auprès de lui un ministre d'État de Norvége et deux membres du conseil norvégien. Le trésor public doit rester en Norvége, et les revenus ne peuvent être employés qu'aux besoins de la Norvége seule. La société norvégienne prend l'égalité civile pour principe ; elle reconnaît au roi le droit de conférer des ordres de chevalerie, mais non celui de donner d'autre rang et d'autre titre que celui qui est attaché à chaque emploi. Tous les citoyens sont admissibles aux emplois. Il ne peut être accordé à personne de prérogative héréditaire personnelle ou mixte. Les troupes norvégiennes ne sortent point de la Norvége en temps de paix, et les troupes suédoises n'y stationnent point. L'armée et la flotte ne peuvent être employées à une guerre offensive sans le consentement de la diète. La Norvége conserve d'ailleurs sa banque, sa monnaie et son pavillon de commerce.

La diète, ou *storthing*, est divisée en deux chambres : le *lagthing*, ou chambre des hommes de loi, et l'*odelsthing*, ou chambre des propriétaires fonciers ; cette dernière est composée d'un nombre de membres triple de la première. Les deux chambres nomment le président et votent séparément. La diète possède toutes les attributions législatives ; le veto du roi n'est que suspensif. Dans le cas de vacance du trône, l'héritier doit être désigné par les diètes de Suède et de Norvége séparément. Si leur choix tombe sur une même personne, la question est décidée ; dans le cas contraire, des commissaires des deux diètes s'assemblent à Carlstadt, ville peu éloignée des frontières norvégiennes, et à une égale distance des deux capitales, et ces deux comités forment une nouvelle diète dont le vote est alors décisif.

L'administration intérieure de la Norvége est fort simple ; elle est partagée en sept départements ministériels. Les décisions des ministres assemblés en conseil d'État sont soumises à l'approbation du roi et du conseil norvégien qui l'assiste en Suède.

L'armée norvégienne se divise en deux parties, les troupes permanentes

qui forment un effectif de 14,000 hommes, et l'armée de défense, ou *Landvœr*, qui s'élève à environ 9,000 hommes. Il existe en outre en Norvége des gardes bourgeoises dans les villes. L'armée permanente est divisée en 7 brigades et la landvœr en compagnies de 200 hommes. Les principales forteresses sont celles de Frédriksteen, près de Frédrikshald, la ville forte de Fredrikstadt, la forteresse de Kongsvinger sur la frontière de la Suède et le port de Horten.

La marine norvégienne n'a pas de vaisseaux de haut-bord ; elle compte deux frégates, 3 corvettes, 1 brick, 5 schoners, 4 bateaux à vapeur, et 132 chaloupes canonnières ; elle est montée par 1,100 marins. Le principal port militaire et le grand arsenal est Horten ; les stations de la flottille sont à Fredriksvœrn, Christiansad, Bergen et Drontheim. Le budget de la Norvége a été évalué en 1851 à 3,200,000 riksdalers, ou 18,000,000 de francs. Les deux tiers de cette somme ont été produits par les douanes, et le reste par les ressources ordinaires. Les dépenses compensent généralement les recettes. Les finances de la Norvége sont dans une situation prospère qu'envierait plus d'un État de premier ordre de l'Europe ; l'actif de la caisse de l'État était, en 1849, de 5,600,000 riksdalers, et son passif n'était évalué qu'à 4,061,000 riksdalers. Enfin la Norvége est regardée, même sous le point de vue commercial, comme un État séparé de la Suède ; les deux pays sont liés ensemble par un traité de commerce, et dans les statistiques commerciales suédoises, la Norvége figure toujours comme à titre de pays étranger.

Telle est la constitution et l'administration de la Norvége. On peut voir qu'elles diffèrent entièrement de celles de la Suède, et qu'elles sont aussi libérales que celles de cette dernière sont aristocratiques.

Tableaux Statistiques de la monarchie Suédo-Norvégienne.

Superficie totale de la Monarchie, 38,860 lieues géographiques carrées.
Population totale, 4,645,007 habitants.

I° Suède. — Statistique générale.

SUPERFICIE.	POPULATION absolue.	POPULATION relative.	FINANCES	COMMERCE.	ARMÉE ET MARINE.
22,735 lieues carrées ou 3,868 milles carrés de Suède.	En 1845. 3,316,536. En 1850. 3,433,803.	149 par lieue carrée. 887 par mille de Suède.	En 1851. *Revenus.* 61,457,648 fr. *Dépenses.* 68,484,976 fr.	En 1850. *Importation* 62,000,000 fr. *Exportation* 64,000,000 fr.	*Armée de terre.* Indelta. . . 34,363 hommes Værfveda.. 9,000 » Baværing. . 95,411 » *Flotte.* 10 vaisseaux; 8 frég. à vapeur; 8 brick et corv; 256 chal. canon.; 24,000 marins.

Tableau statistique des divisions administratives de la Suède.

RÉGIONS.	PRÉFECTURES OU LÄN.	SUPERFICIE en m. c. suéd.[1]	POPULATION en 1845.	VILLES PRINCIPALES[2].
Gottland.	Malmö. . . .	40,5	234,207	*Malmö*, 10,000. — Helsingborg, 4,500.
	Christianstad. .	55,3	177,767	*Christianstad*, 7,500. — Kimbriohamn, 800.
	Halmstads. . .	43,2	100,419	*Halmstad*, 1,800. — Warberg, 1,600.
	Karlskrona. .	25,8	102,342	*Karlskrona*, 13,000. — Carlshamn, 3,700.
	Wexiö. . . .	86,1	129,186	*Wexiö*, 1,400.
	Jönköping. . .	97,6	156,988	*Jönköping* †, 3,200. — Ekeszö, 1,300.
	Calmar. . . .	96,8	196,116	*Kalmar* †, 6,000. — Wertervik, 3,600.
	Linköping. . .	96,7	214,628	*Linköping* †, 3 500. — Norrköping, 13,000.
	Mariestad. . .	75,4	189,106	*Mariestad*, 1,500. — Skara †, 1,200. — Falkopign, 600.
	Wenersborg. .	114,5	233,125	*Wenersborg*, 1,500. — Amal, 950.
	Göteborg. . .	43,3	176,696	*Göteborg* †, 20,060. — Uddewalla, 4,500.
	Wisby. . . .	27,9	43,268	*Wisby*, 4,400.
Svéland.	Stockholm. . .	66,2	113,310	Stockholm, 88,242. — Södertelge, 1,500.
	Upsala. . . .	47,5	87,700	*Upsal* ††, 5,000. — Löfsta, 1,600.
	Westeræ. . .	60,5	94,850	*Westeras* †, 3,600. — Sala, 2,000.
	Nyköping. . .	57	118,664	*Nyköping*, 3,200. — Strengnös †, 1,200.
	Örebro. . . .	74,2	131,722	*Orebro*, 4,200. — Norageo, 900. — Akersund. 900.
	Carlstad. . .	157,9	209,596	*Karlstad* †, 2,500. — Christineham, 2,200.
	Falun. . . .	278,7	145,333	*Falun*, 4,000. — Hademora, 1,000.
	Gefleborg. . .	171,9	119,175	*Gefleborg*, 8,200. — Söderhamn, 1,800.
Nordland.	Hernösand. . .	216	93,775	*Hernösand* †, 2,100. — Sundswall, 1,600.
	Östersund. . .	435	49,077	*Östersund*, 350. — Liusnedal, 200.
	Umeå. . . .	668	60,654	*Umeå*, 1,500.
	Piteå. . . .	751	50,590	*Piteå*, 1,200. — Lulea, 1,500.
	Les Lacs. . .	81	—	
		3868	3,316,536	

[1] Le mille carré suédois vaut 6 1/4 lieues géographiques carrées.

[2] Les évêchés et les archevêchés sont indiqués par les signes † et ††. — En 1851 la population de Stockholm était de 93,070 habitants.

II° Norvége. — Statistique générale.

SUPERFICIE.	POPULATION absolue.	POPULATION relative.	FINANCES.	COMMERCE.	ÉTAT MILITAIRE.
16,125 lieues carrées ou 2,774 milles carrés de Suède.	En déc. 1845. 1,328,471	82 par lieue carrée. 478 par mille suéd. carr.	*Revenus.* 18,000,000 fr.	*Exportation* 26,000,000 fr.	*Armée de terre.* Armée active 14,324 hommes. Landvæhr. . 9,160 » — 23,484 » *Flotte* au 1er décemb. 1851. 2 frég.; 4 corvett.; 1 brick; 5 schoners; 4 vapeurs; 136 chaloupes canonnièr.; 6,000 marins.

Tableau statistique des divisions administratives de la Norvége.

STIFTS ou DIOCÈSES.	AMTS ou PRÉFECTURES.	FOGDERIES ou DISTRICTS RURAUX.	Superficie de chaque *amt* en milles carrés de 60 au degré.	Population totale de chaque *amt*.	VILLES PRINCIPALES.
Christiania.	Akershuus..	Aker et Folloug. Nedre Romerike. Övre Romerike.	43,15	109,432	Christiania †, 31,703. — Dröbak 1,350.
	Smaalehnenes.	Mosse. Idde et Marker. Rakkestad.	35,71	73,422	*Frédrikshald* 5,790. — Moss, 4,023. — Frédrikstatd, 2,716.
	Hedemark.	Soloer et Odal. Österdal. Hedemark.	216,87	87,118	Hoff, 6,000? — Kongsvinger, 400.
	Christians.	Tothen. Gudbrandsdal. Valder Land et Herdeland.	214,64	102,730	Lessö?
	Buskerud.	Ringerige et Hallingdal. Nummedal et Sandsver. Buskerud.	109,09	83,918	*Kongsberg*, 4,136. — Modum, 4,500. — Drammen, 8,376.
	Jarlsberg et Laurvig.	Jarlsberg. Laurvig.	19,32	63,070	*Laurig*, 4,012. — Frédérikvœrn, 700. — Tönsberg, 2,245. — Holmestrand, 1,708.
	Bratsberg.	Bamble. Nedre-Tellemark. Övre-Tellemark.	126,72	72,891	*Skien*, 3,677. — Porsgrand, 2,214. — Kragerö, 2,740. — Brevig, 1,455.
Christiansand.	Nedenæs et Robygdelaget.	Nedenæs. Robygdelaget.	97	53,932	*Arendal*, 3,562. — Osterrie-Söer, 2,008.
	Lister et Mandal.	Mandal. Lister.	46,53	61,918	Mandal, 2,304. — *Christiansand* †, 8,349. — Farsund, 1,095.
	Stavanger.	Jæderen et Dalerne. Ryfylke.	86,72	78,210	*Stavanger*, 8,646. — Ekersund, 1,231.
Bergen.	Söndre-Bergenhaus.	Söndhordland et Hardange. Nordhordland et Bosse.	143,23	116,989	*Bergen* †, 23,529.
	Nordre-Bergenhaus.	Yttre et Indre Sogn. Nord et Sandefjord.	171,26	77,978	Indvig, 3,900. — Leganger, 3,200.
	Romsdal.	Söndmöre. Romsdal. Nordmore.	135,24	81,314	*Christiansund*, 3,163. — Molde, 1,183.
Trondhjem ou Drontheim.	Söndre-Trondhjem.	Orke et Guldal. Strinde et Sælbo. Fos.	161,66	89,329	*Drontheim* ou *Trondhjem* †, 14,778. — Böraas, 1,856.
	Nordre-Trondhjem.	Stor et Verdal. Indero. Namdal.	197,55	66,570	*Levanger*, 350. — Stördelen, 1,200. — Skogn, 3,600.
Finmark.	Nordland.	Helgeland. Salten. Lofoten et Vesteraal. Seujen et Tromsö.	143	65,512	*Belsvaac* †, 300. — Bodö, 258. — Hundholm, 200. *Tromsö*, 2,011. — Altengard, 2,000. — Hammersfest, 927.
	Finmark.	Alten. Hammerfest. Öst-Finmark.	626	43,938	Wardöhuus, 293. — Vadrö, 388.
			927,55	1,328,471	

LIVRE CENT CINQUANTE-DEUXIÈME.

Suite de la Description de l'Europe. — Description du royaume de Danemark et de ses dépendances. — Péninsule et îles danoises; duchés de Holstein et de Lauenbourg : îles Fœröe.

Que de grands souvenirs se rattachent à l'histoire de cette petite péninsule qui, baignée à l'occident par la mer du Nord, à l'orient par le détroit de Cattégat, et au nord par celui de Skager-Rack, flanquée à l'est par des îles considérables, et à l'ouest par un petit archipel, s'avance entre la Suède et la Norvége! Berceau des redoutables *Kimri* ou *Cimbri*, les anciens l'appelèrent *Chersonèse cimbrique*. C'est de cette contrée que sortirent, environ cent ans avant notre ère, ces peuples qui, joints à plusieurs nations des bords de la Baltique, ravagèrent les Gaules et l'Helvétie, firent trembler l'Italie, battirent plusieurs fois les Romains, et furent enfin défaits par Marius. Ce sont ces mêmes peuples qui, sous le nom de *Jutes* et d'*Angli*, envahirent l'Angleterre, et qui, hardis navigateurs, grossirent cet essaim de pirates sortis de la Norvége et de la Suède que le moyen âge confondit sous le nom de Normands, et qui furent pendant plusieurs siècles l'effroi du reste de l'Europe [1].

Le *Jutland,* qui comprend toute la péninsule qu'habitaient les *Jutes*, dont elle porte le nom ; le duché de *Schleswig*, isthme qui, ainsi que le *Holstein* et le duché de *Lauenbourg* auxquels il se joint, était peuplé par les *Angli* ; les îles de *Fionie,* de *Séeland,* de *Laaland,* et plusieurs autres moins importantes, forment le royaume de Danemark, et présentent un développement de plus de 1,500 lieues de côtes.

A la vue de ces terres que séparent plusieurs détroits dangereux par leurs écueils et leur faible largeur, tels que ceux du *Sund*, du *Grand-Belt* et du *Petit-Belt*, on est tenté d'aborder une question plus d'une fois agitée et dont la solution divise des savants estimables, qui habitant les bords de la Baltique, sont favorablement placés pour vérifier les faits connus et pour faire des observations nouvelles. L'abaissement du niveau

[1] Au IXe siècle on ajoutait aux litanies ces mots : *a furore Normannorum libera nos, Domine.*

de cette mer est-il certain? Olaf Dalin dit qu'elle perd annuellement trois millimètres du côté de la Suède; André Celsius a calculé que sa diminution est de douze centimètres par siècle; l'évêque Pontoppidan a fait la même observation sur les côtes du Danemark; Bergman regardait le fait comme incontestable. Vérifié avec soin, on croit avoir acquis la certitude que cet abaissement est fort inégal; que dans le golfe de Bothnie il peut être évalué à 1 mètre 40 centimètres par siècle; qu'il n'est que de 70 centimètres sur la côte de Calmar, et bien moindre encore sur celle du Danemark. Les habitants des îlots du nord de la mer Baltique, persuadés de ce changement de niveau, l'attribuent, non à l'abaissement des eaux, mais à l'élévation du sol. Beaucoup de faits géologiques prouvent, il est vrai, que les roches anciennes ont été soulevées à une époque fort reculée, par une force agissant du centre vers la surface de la terre; mais il n'est guère probable que de tels soulèvements aient lieu aujourd'hui sans secousses. Au surplus, quoiqu'il soit naturel de penser que les dépouilles des animaux marins et d'autres causes également lentes doivent contribuer à diminuer, par une longue accumulation de siècles, la profondeur des mers, l'abaissement de la Baltique, mer sans flux ni reflux, pourrait bien n'être qu'une illusion. Les alluvions que les fleuves et les rivières y charrient reculent, comme dans les autres mers, ses limites sur quelques points; le balancement de ses eaux, soulevées par la violence des vents, favorise encore l'idée de son abaissement. Ici des villes, jadis sur ses bords, en sont éloignées aujourd'hui; là plusieurs rochers, baignés dans les eaux les plus hautes, vus à d'autres époques, paraissent confirmer un changement de niveau, mais d'autant moins probable, qu'il est faux, malgré l'opinion de quelques anciens observateurs, que les eaux soient plus élevées que celles de l'Océan.

Le Danemark n'est que le prolongement des vastes plaines qui, à l'est et au sud bordent cette mer. Les plus hautes inégalités du sol dans le duché de Holstein, et dans celui de Schleswig ne dépassent pas 340 mètres; il en est de même des îles qui en font partie: les montagnes de Fionie et celles du centre de Séeland ne sont que des collines. Le sol n'est composé, jusqu'à une assez grande profondeur, que de sable et d'argile, dépôts d'alluvions qui recouvrent partout un sédiment crayeux. L'argile supporte le sable: dans la première, qui est ordinairement bleuâtre, on trouve un grand nombre de coquilles marines qui ont conservé en partie leurs couleurs primitives, et dont plusieurs ont leurs analogues dans la mer, comme pour prouver à l'observateur que cette argile est l'une des formations les

plus récentes de celles que l'on distingue en géologie. Sur quelques points de la côte, ce terrain renferme accidentellement des troncs d'arbres à moitié décomposés, et non seulement des empreintes, mais des couches entières de végétaux de la famille des *aroïdées*, dont plusieurs individus ressemblent parfaitement au *zostera marina*. Le sable supérieur est quelquefois mêlé d'argile rougeâtre ; on y a trouvé des débris de plantes qui sembleraient avoir été carbonisés. Ce qui prouve que ce sable appartient à une autre époque que l'argile qu'il recouvre, c'est que, lors même que celle-ci affecte une disposition irrégulière ou ondulée, le sable est toujours dans une position horizontale. Dans le *Vindsyssel,* ce dernier dépôt est remplacé par des couches de tourbe d'une grande étendue, qui, sur les bords de la mer, sont couvertes par le sable des dunes. L'île de Fionie présente la même organisation géologique que le Danemark continental; on y trouve la craie, l'argile, le calcaire grossier propre aux constructions, et la tourbe. Dans l'île Séeland, le terrain crayeux paraît avoir été remanié par les eaux depuis sa formation. L'île de Bornholm, beaucoup plus près de la Suède que du Danemark, se distingue de ce pays et des îles qui en font partie : des roches granitiques y supportent des dépôts de différentes époques, jusqu'à ceux qui commencent à appartenir à la formation crayeuse.

D'après l'idée que nous venons de donner de la constitution géologique du Danemark, on ne sera pas étonné d'apprendre qu'il ne renferme pas de métaux en quantité suffisante pour être exploités.

Nous avons dit que les détroits qui séparent les îles de ce royaume offrent une navigation difficile; les bas-fonds, les courants rapides, les vagues courtes et précipitées, concourent à rendre très-dangereux les autres parages, et surtout ceux du Jutland. Les rivières de cette contrée et des duchés de Schleswig et de Holstein sont peu considérables; mais le pays est dédommagé de ce désavantage par des baies étroites qui pénètrent à une grande distance dans les terres, et qui rendent plus commodes les ports qui y sont établis. Les Danois les appellent *Fiords :* le plus important était, il y a quelques années, le *Lym-Fiord*, dans la partie septentrionale du Jutland ; il avait son entrée dans le Cattégat, et était long de 34 lieues; il se terminait à une langue de terre baignée par la mer du Nord ; mais cet isthme étroit n'a pu résister à la fureur des vagues; il s'est rompu dans le courant de février 1825, et le Lym-Fiord, qui vers l'ouest, prend la forme d'un grand lac au milieu duquel s'élève l'île de *Mors,* maintenant ouvert à l'est et à l'ouest, a transformé l'extrémité septentrionale du Jutland en une

île longue et irrégulière. L'issue qu'il s'est faite n'est malheureusement d'aucun avantage pour le commerce : elle n'est pas navigable, et probablement elle ne le sera jamais, parce qu'il faudrait faire une dépense trop considérable pour achever ce que la nature a commencé. Les plus importantes des autres baies sont le *Ringkiœbink-Fiord* et le *Nissum-Fiord*, sur la côte occidentale de la péninsule ; le *Flensborg-Fiord* et le *Schley*, sur la côte orientale du Schleswig ; l'*Odensée-Fiord* , au nord de Fionie; enfin l'*Ise-Fiord* et le *Rœskilde-Fiord,* au nord de Séeland. Nous n'énumérerons pas toutes les rivières du Danemark continental : les Danois désignent ces cours d'eau sous le nom d'*aae,* qui devient la terminaison commune. Le *Guden-aae* est le plus considérable du Jutland ; sa course sinueuse est d'environ 32 lieues ; il se jette dans le Randers-Fiord ou golfe de Randers formé par le Cattégat. Le *Stor-aae* a 15 à 20 lieues. Entre le Schleswig et le Holstein, coule l'*Eyder* ou l'Eider, qui, sorti d'un petit lac de ce dernier pays, est navigable pendant 15 lieues et se jette dans la mer du Nord après avoir parcouru une étendue de 22 lieues. Le *Stor*, la principale rivière du Holstein, a 16 lieues de cours ; enfin la *Trave,* qui se jette dans la mer Baltique, n'en a que 12 à 15.

Un grand nombre de lacs s'étendent sur le Danemark continental et sur ses îles : le Jutland en renferme 25, le Schleswig 1, et le Holstein 3 ; dans l'île de Séeland, on en compte plus de 12, et l'on en voit aussi plusieurs sur celle de Fionie. On a calculé que les lacs et les marais couvrent la vingt-unième partie de la superficie du Danemark , que la soixante-dix-huitième partie est occupée par le cours des rivières , en sorte que , sans compter les baies, les golfes et les canaux, les eaux forment la seizième partie de la surface du royaume évaluée à 2,840 lieues, dont 2,210 appartiennent au continent et 630 aux îles.

Les trois principaux canaux du Danemark sont d'abord celui d'*Odensée,* qui, malgré son peu d'étendue, est important pour le commerce de cette ville, puisqu'il lui ouvre une communication avec le Grand-Belt ; celui de la *Steckenitz*, qui, par la réunion de cet affluent de la Trave avec le Delvenau, affluent de l'Elbe, joint ce fleuve à la mer Baltique ; le canal de *Schleswig-Holstein* ou de Rendsbourg, le plus grand des trois, qui, portant les eaux de l'Eider au golfe de Kiel, réunit la mer du Nord à la Baltique. D'autres canaux sont projetés dans l'intérêt des relations commerciales du royaume.

La longueur de ses provinces continentales, depuis le cours de l'Elbe, qui trace en partie la limite méridionale des duchés de Holstein et de

Lauenbourg, jusqu'au cap Skagen au nord, qui sépare le Cattégat du détroit de Skager-Rack, est de 107 lieues géographiques; leur plus grande largeur est de 38 lieues, et leur plus petite de 11. Dans la partie la plus large de la péninsule danoise, il n'est pas un seul endroit qui soit éloigné de plus de 14 lieues de la mer; de là vient que malgré sa situation à l'extrémité septentrionale de la zone tempérée boréale, le Danemark est exposé à un climat moins froid que ne l'annonce sa latitude.

L'abondance des eaux et la proximité de la mer couvrent le pays de vapeurs et de brouillards humides; pendant l'hiver le thermomètre descend à 3 degrés au moins et à 11 degrés au plus; pendant l'été il s'élève de 12 à 18 degrés; les vents, dont la force n'est arrêtée par aucune montagne, dissipent ordinairement les exhalaisons et les nuages. Sous ce ciel brumeux, le printemps ne se pare point de ces charmes qui, dans les régions plus tempérées, annoncent le réveil de la nature : l'humidité alterne avec les vents et la gelée. L'été, presque toujours très-variable, ne dure que depuis juin jusqu'au milieu d'août : à la chaleur du jour, dont le plus long est de dix-sept heures, succède la fraîcheur des nuits. L'automne est la plus belle des saisons, mais sa durée est courte : le froid reprend en octobre, et le mois de novembre se passe en pluies froides et en tempêtes. L'hiver, neigeux et pluvieux, surtout en janvier et en février, voit rarement les côtes se couvrir de glaçons; le jour le plus court y dure environ sept heures.

Le terrain du Danemark est uni, et à l'exception des rochers de Moen et de Stevens en Séeland et de toute l'île de Bornholm, on ne trouve aucune élévation considérable. Les îles ont presque partout le sol mamelonné, argileux et très-fertile; entrecoupées de mille canaux resplendissants, elles présentent souvent les vues les plus pittoresques. Le célèbre Algarotti s'extasia à la vue des bords du Sund, et crut y revoir Venise, sa patrie. Mais le milieu de la Fionie et de la Séeland, où passe la grande route, n'offre que des plaines monotones. Les côtes orientales du Jutland, surtout depuis Aarhuus, Schleswig, et jusqu'au Holstein, consistent en presqu'îles boisées et en collines fertiles; mais les hauteurs qui parcourent ces trois provinces du nord au sud ne présentent que de tristes landes, couvertes de broussailles; le terrain y est bientôt graveleux; bientôt il offre un sable rougeâtre et absolument stérile. Les côtes occidentales de la presqu'île comprennent deux parties très-différentes : l'une qui s'étend depuis Skagen jusqu'à Ringkiobing, comprend des terrains d'une fertilité moyenne pour l'agriculture, entremêlés d'excellents pâturages, mais bordés par une chaîne de collines, dont le sable mouvant cause des dommages infinis;

l'autre partie, depuis Ringkiobing, mais surtout depuis Ribes, offre un sol gras et limoneux, un air humide et malsain ; elle est en grande partie gardée par des digues contre la mer qui menace souvent de reconquérir sur l'industrie humaine son ancien domaine. On appelle ces districts les *marsches*. Ces pays, prodigieusement fertiles, mais peu agréables, s'agrandissent par le limon que la mer dépose sur les rivages. On a vu aussi des îles et des districts entiers périr dans les flots lorsque les digues sont venues à se rompre. En 1634, on compta plus de 15,000 habitants engloutis dans la mer.

La constante humidité de l'atmosphère favorise la végétation dans le Danemark ; cependant la violence des tempêtes s'oppose à la prospérité des forêts : un vent du nord-ouest, appelé *skai*, dont le souffle pernicieux se fait sentir en mai et en juin, dessèche le sommet des arbres, tandis que le vent d'ouest est assez fréquent pour leur imprimer une inclinaison très-marquée. Les sombres forêts qui, vers le dixième et le onzième siècle, couvraient la péninsule du Jutland, ne forment plus que de longues bandes sur toute sa partie orientale ; le Holstein n'en conserve plus que des lambeaux au milieu de ses bruyères ; le Lauenbourg, au sud du Holstein, renferme celle du Sachsenwald, jadis beaucoup plus considérable. Dans ces trois contrées les bois se composent de frênes, d'aunes, de chênes, et surtout de bouleaux ; le pin et le sapin y sont rares. L'île de Fionie est entrecoupée de petits bois ; le nord-est de Séeland, près des bords du Sund, est la partie qui en possède encore ; l'île de Falster en renferme plusieurs, et dans celle de Bornholm on voit des forêts de bouleaux. La totalité des bois du Danemark forme une superficie de 120 lieues carrées. Leur imprévoyante destruction a livré certains rivages aux envahissements des dunes.

Sur les côtes croissent la soude commune, le genévrier, le myrtile ; la ronce et quelques autres buissons à baies bordent les chemins et la lisière des bois ; une plante que les Danois nomment manne (*festuca fluitans*, Linn.) pousse spontanément ses utiles rameaux sur plusieurs îles, et surtout dans celle de Laaland : sa graine donne un très-bon gruau. Plusieurs autres végétaux indigènes sont utilisés par la médecine comme médicaments, et par l'industrie pour la teinture. Les prairies du Danemark offrent une verdure aussi fraîche que celles de l'Angleterre : depuis longtemps le cultivateur en agrandit le domaine en desséchant les marais et en multipliant les prairies artificielles. Il y a cependant sur les côtes occidentales du Jutland méridional et du Holstein des pâturages naturellement si gras et si fertiles, qu'ils rendent toute culture superflue. Dans le Holstein, le Schles-

wig et le Jutland, on cultive du lin et du chanvre; mais quoique les terrains soient propres à ces végétaux, ils y sont très-négligés. Dans le Jutland on plante aussi du tabac et l'on sème beaucoup de sarrasin. Les céréales réussissent partout; leur récolte, évaluée à 7 millions de tonnes ou à 1,300,000,000 de kilogrammes, excède les besoins de la population : on estime surtout l'avoine de Bornholm, le seigle du Jutland, le froment de Laaland, et l'orge de Séeland, du Schleswig et du Holstein. La pomme de terre, le cumin, la moutarde, ainsi que d'autres plantes économiques, sont l'objet des soins du cultivateur; les potagers abondent en artichauts, en choux-fleurs, en asperges et en melons, d'une excellente qualité. Ces végétaux se cultivent aussi dans les champs, mais ils y sont moins répandus qu'en France et qu'en Allemagne. Le raisin ne peut mûrir que dans les serres; mais dans les vergers, si les pêchers et les abricotiers sont plus rares qu'en France, l'habitant trouve une ample compensation dans la culture du prunier, du cerisier, du poirier, et surtout du pommier : les pommes de Gravenstein en Schleswig ont une grande réputation. La récolte des fruits forme un article d'exportation considérable : on les expédie en Suède et en Russie.

En perdant leurs vastes forêts, le territoire danois et ses îles ont vu s'éteindre les races de grands animaux sauvages : le loup, qui désolait jadis cette contrée, paraît avoir entièrement disparu; le sanglier est devenu très-rare; le cerf et le daim n'existent plus que dans les parcs; le renard, la martre, la fouine, le rat et quelques autres petits quadrupèdes sont les seuls qui causent des dommages dans les propriétés, parce qu'ils sont en très-grand nombre. Le gibier est abondant, surtout sur les côtes du Jutland : les lièvres y ont de la réputation pour la saveur de leur chair; les oies et les canards sauvages, les perdrix, les bécassines et les grives peuplent les marais et les champs; les cygnes vivent en liberté dans le golfe de Lym-Fiord et sur les îles d'Amack et de Bornholm, qu'ils ne quittent que lorsque la rigueur du froid les y contraint; le canard, connu sous le nom d'édredon, tapisse de son moelleux duvet les nids qu'il fait dans les anfractuosités des rochers et des falaises : on en trouve beaucoup l'hiver sur les bords du Grand-Belt; l'aigle et les autres grands oiseaux de proie se montrent rarement : ils semblent dédaigner une contrée qui n'offre point de sommets assez élevés où ils puissent choisir une demeure.

Les animaux domestiques forment la principale richesse du Danemark : les oies et les autres volatiles donnent un profit considérable au cultivateur. Les chevaux danois appartiennent à deux races : l'une, petite et

vigoureuse, est répandue dans les îles; l'autre, grande, forte et taillée avec élégance, est particulière au Jutland et au Holstein, et recherchée par les étrangers. Les bêtes à cornes sont aussi plus petites dans les îles que sur le continent; leur grand nombre, ainsi que celui des moutons dont les races ont éprouvé d'importantes améliorations depuis vingt ans par leur croisement avec des bêtes d'Espagne et d'Angleterre, attestent l'avancement de l'agriculture; les porcs du Jutland, envoyés par bandes considérables dans le Holstein, sont, pour ce duché, une double branche d'industrie: on les y engraisse et l'on sale leur chair pour les exportations maritimes. Enfin le Danemark a fourni longtemps au continent cette race de chiens appelés danois, renommés par leur force et leur fidélité.

Quoique moins poissonneuses que celle de la Norvége, les mers qui baignent le Danemark récompensent le pêcheur de son activité. Elles fournissent à la nourriture de la plupart des habitants et même à l'exportation : la plie, que l'on prend dans les parages du cap Skagen, est achetée sèche par le Lubecquois, qui l'emballe élégamment et l'envoie jusqu'en Italie; la côte occidentale du Schleswig et du Jutland est garnie de bancs d'huîtres; sur les bords du Cattégat on pêche une grande quantité de homards; les marsouins et les chiens de mer se prennent souvent dans les filets qu'ils endommagent: la petite rivière de Slie en Schleswig fournit une sorte de hareng estimée; celle de Guden-aae, un excellent saumon.

Le Danois trouve donc un moyen assuré d'existence dans les produits du sol, dans les bestiaux qu'il nourrit, et dans le poisson de ses étangs, de ses cours d'eau et de ses mers. Il exporte des grains, du fromage, des laines, des viandes salées, du suif, des peaux de chevaux et de bœufs, du duvet et du poisson; son industrie livre de plus au commerce de la poterie grossière, de la bonneterie, de la dentelle et des tissus de coton; mais la plupart de ces exportations ont diminué depuis plusieurs années: ce qu'il faut attribuer en partie aux entraves que les douanes mettent au commerce et à celles que les contributions indirectes mettent au développement de l'industrie. Le gouvernement devrait encourager la culture du houblon, du pastel et des plantes oléagineuses, l'éducation des abeilles, le perfectionnement des laines et la fabrication des fromages. L'emploi des os comme engrais offre une nouvelle branche de commerce : on en évalue les exportations à environ 150 à 200,000 riksdalers par an. On y emploie cinquante à soixante navires. C'est avec l'Angleterre que ce commerce est le plus actif.

A l'exception de quelques milliers de juifs, la plupart établis à Altona

et à Copenhague, les habitants du Danemark descendent, ainsi que nous l'avons dit, de l'une de ces nations antiques dont la réunion forme la source germanique. L'idiome que l'on parle dans le Jutland, le Schleswig et l'archipel danois, est un dialecte de la langue des Scaldes ou Scandinaves; celui du Holstein et celui du petit archipel situé près des côtes occidentales du Schleswig sont deux dialectes de l'ancien saxon. C'est dans ces idiomes que l'on trouve la signification des noms que portent les îles et les provinces qui forment le *Danemark*: ce nom signifie *champs bas* [1]; Fionie [2], *joli pays;* Laaland, *pays bas;* Séeland, *pays entouré d'eau* [3], Belt désigne une *ceinture;* et, en effet, les deux Belt sont longs et étroits. Le nom de Jutland ne paraît être qu'une corruption du mot *Gothland:* c'était encore un pays de Goths. Le Holstein, que les chroniques islandaises appellent *Holsaturland*, est l'Holsatie ou la *Saxe boisée* [4]. La langue danoise, chez les personnes de la bonne société, est douce et harmonieuse; ce qui la distingue principalement du suédois, c'est la substitution de l'*e* à l'*a* dans la plupart des mots.

Les peuples soumis au sceptre danois sont proprement de deux races. Les Danois des îles, les Jutlandais et les Islandais descendent de la grande nation des Goths, qui vint avec Odin peupler et cultiver la Scandinavie, jusqu'alors déserte ou occupée par quelques Lapons nomades et leurs troupeaux. Mais les Frisons dans les îles de Schleswig, les Angles près Flensborg, les Holsatiens, appartiennent sans doute à la Germanie. Parlons d'abord de cette minorité.

Les Frisons furent, dans les dixième et onzième siècles, un peuple très-puissant. On prétend que leur pays a été submergé en grande partie dans l'inondation de 1300. Cette révolution physique fut probablement bornée à un petit nombre d'îles. Leur établissement dans les îles du duché de Schleswig, dans l'Eydersted et quelques autres districts voisins, remonte à une époque beaucoup plus reculée. La langue frisonne est un de ces anciens idiomes de la Germanie, qui, pour la plupart, furent obligés de céder à la langue saxonne. Les Angles habitèrent entre les golfes de Slie et de Flensborg. On sait qu'ils sont venus, dans le premier siècle, de l'Allemagne, et qu'ils quittèrent de nouveau ces contrées dans le cinquième siècle, pour secourir les Bretons contre les Pictes. Il doit rester des traces

[1] De *daun*, en bas, et *mark*, champs.

[2] En danois *Fyen*.

[3] L'ancien nom de cette île était *Sia-Lund*, qui voulait dire *forêt dans la mer:* de *sia*, mer, et *lund*, forêt.

[4] *Holz* signifie bois.

de leur langue, mais nous n'avons pas de notions exactes sur ce point. Les Holsatiens sont incontestablement Saxons, à l'exception de la Wagrie, où les Vandales et les Slaves se sont répandus, et la Ditmarsche qui est habitée par des descendants des Frisons.

Les Danois, Norvégiens et Suédois, parlèrent anciennement une seule langue. On se trompe en regardant cette langue scandinavienne ou gothique comme dérivée de l'allemand. Cette opinion a été répandue en Europe par les Allemands qui se sont longtemps obstinés à regarder toutes les nations du nord comme colonies allemandes.

Le danois, comme le parlent les gens bien élevés, est une langue très-harmonieuse à laquelle on ne peut guère reprocher que d'être trop douce. Elle n'a pas, comme la langue allemande, cet amas de consonnes dures qui tuent toute éloquence et toute poésie.

La différence entre les langues danoise et suédoise consiste, pour la plupart, en ce que celle-ci met *a* où celle-là met *è*; c'est exactement comme les dialectes ionique et dorique chez les Grecs. La prononciation des Norvégiens est plus mâle que celle des Danois, et se rapproche davantage de celle des Suédois.

Le climat du Danemark n'est pas nuisible à la santé des habitants, ainsi que le prouve le rapport entre la population et la superficie de ce pays. Il se pourrait cependant que l'humidité de l'atmosphère et la quantité de viande et de poisson salé dont se nourrit le Danois contribuassent à rendre son caractère lourd, patient, difficile à émouvoir. Autrefois conquérant insatiable, aujourd'hui brave, mais pacifique; peu entreprenant, mais laborieux et persévérant; modeste et orgueilleux, hospitalier, mais non pas officieux; gai et franc avec ses compatriotes, mais un peu froid et cérémonieux envers les étrangers; aimant ses aises plus que le faste; plus économe qu'industrieux, quelquefois par vanité ou par paresse; imitateur des autres peuples, observateur judicieux, penseur profond, mais lent et minutieux; doué d'une imagination plus forte que riche; constant, romanesque et jaloux dans ses affections; capable d'un grand enthousiasme, mais rarement de ces saillies d'esprit, de ces finesses qui surprennent le succès ou l'admiration; très-attaché à son sol natal et aux intérêts de sa patrie, trop peu soigneux de la gloire nationale; accoutumé au calme de la monarchie, mais ennemi de la servitude et du pouvoir arbitraire : tel est le portrait du Danois.

Le Holsténois ne se reconnaîtrait pas dans ce portrait : c'est qu'en effet l'habitant du Holstein diffère sous beaucoup de rapports de celui du Dane-

mark : il est économe et industrieux comme le Hollandais, et non moins hardi dans ses conceptions commerciales. Le Danois est généralement d'une taille moyenne, bien fait, blond, et d'une physionomie douce et agréable ; le Holstenois a rarement dans ses traits la noblesse et la finesse des visages septentrionaux.

Il est rare de trouver dans le Nord de ces brunes piquantes, que le chaud soleil de la France et de l'Italie a colorées de ses feux. Mais les longs cheveux blonds, mais les teints de lis et de rose, mais des yeux bleus, grands, languissants, voilà les charmes dont le sexe s'enorgueillit dans le Nord. Ajoutez à cela une figure ovale, et plus de régularité que de finesse dans les traits, et vous aurez un portrait général des femmes du Nord. Leur teint devient dans la Norvége tellement éblouissant, qu'un habitant du Midi en attribuerait les vives nuances à l'usage du blanc et du rouge ; mais l'usage de ces moyens de gâter la nature est presque inconnu en Danemark, même à Copenhague, où cependant l'exemple de la cour l'avait autrefois autorisé.

En Danemark, des vertus privées, des mœurs plus sévères en réalité qu'en apparence, des manières polies plutôt que recherchées, distinguent les classes élevées ; dans les basses classes, l'amour de l'ordre n'est pas une qualité rare, excepté chez le matelot, qui, par son genre de vie, est poussé à prendre la plupart des vices des diverses nations. Le paysan est laborieux ; il s'habille avec propreté ; il aime à chanter et à danser, et paraît être plus heureux que dans le reste de l'Europe, et même qu'en France. Il est devenu propriétaire, comme dans ce dernier pays, par l'avantage qu'offre à ceux qui les possèdent la vente des terres seigneuriales par petites portions. Les corvées auxquelles il était assujetti sont depuis longtemps abolies, ou remplacées par une rétribution annuelle ; beaucoup de fermes sont louées à titre de bail héréditaire, ce qui n'a pas peu contribué à l'avancement de l'agriculture.

Il y a beaucoup plus d'instruction en Danemark qu'en France : il est rare de rencontrer un paysan ou un autre homme du peuple qui ne sache pas lire. D'après des renseignements récents le nombre des jeunes gens qui ne savent pas lire est à peine de 8 sur 1,000. L'éducation des jeunes soldats n'est pas non plus négligée : les exercices gymnastiques font partie de l'instruction militaire. Les écoles spéciales fournissent d'excellents officiers. Les écoles élémentaires d'enseignement mutuel sont très-nombreuses, on en compte aujourd'hui plus de 5,000 ; peu de paroisses possèdent moins de deux écoles. Ces progrès sont dus au zèle de la *Société de*

l'enseignement élémentaire, établie à Copenhague. En Danemark, cet enseignement ne se borne pas, comme en France, à la lecture, à l'écriture, au calcul et à l'instruction religieuse : il comprend encore la langue nationale, l'histoire du pays, la géographie et l'histoire naturelle. Les hautes études jouissent de la même faveur que l'enseignement primaire. Les principaux établissements d'instruction supérieure sont : l'université de Copenhague, fondée en 1478 par Christian Ier, l'université de Kiel, avec son école polytechnique. Les écoles spéciales sont au nombre de sept, dont six à Copenhague : l'école vétérinaire, l'école polytechnique de Copenhague, l'académie de Soroë, l'école forestière de Kiel, le seminaire théologique, l'école des cadets de la marine, l'école militaire préparatoire, l'école militaire de perfectionnement ; l'académie royale des beaux-arts, placée sous la protection spéciale du roi, et l'institut agricole. A cette nomenclature, il faut ajouter 33 écoles classiques, 20 écoles polytechniques élémentaires, 7 écoles normales d'instituteurs primaires, et de nombreuses académies ou sociétés savantes.

Des écrivains et des savants distingués ont honoré la nation danoise. *Holberg*, auteur comique, a enrichi la littérature nationale d'un poëme héroï-comique, regardé comme classique par ses compatriotes ; ses comédies lui ont mérité le surnom de Plaute du Nord ; *Pram* et *Nordal-Brun* se sont fait connaître par quelques bonnes tragédies ; *Thormodus-Torfœus, Jacques Langebeck, Schjonning* et quelques autres, ont porté dans l'étude de l'histoire et des antiquités du Nord les lumières d'une vaste érudition ; *Malling,* parmi les historiens, s'est fait remarquer par l'élégance du style. On doit plusieurs traités de philosophie à *Gamborg* et à *Treschow,* qui a réfuté les opinions de Kant. Parmi les hommes qui ont cultivé avec succès les sciences physiques et naturelles, *Laurensberg* et *Sténon* ont laissé des ouvrages estimés sur la minéralogie ; *Erasme Bartholin* découvrit la double réfraction de la chaux carbonatée appelée *spath d'Islande ; Pontoppidan,* évêque de Bergen, a fait connaître les minéraux du Danemark et de la Norvége. *Brünnich* composa le premier en danois un manuel de minéralogie ; *Abildgaard,* savant médecin, écrivit sur les minéraux et les animaux ; *Winslow* passe pour le créateur de l'anatomie descriptive ; *Borichius,* à la fois médecin, chimiste et philologue, a laissé de nombreux écrits ; *Thomas Bartholin,* auteur d'une foule d'ouvrages, fut considéré comme le premier médecin de son siècle ; *Fabricius,* si célèbre comme entomologiste, a porté dans plusieurs questions d'histoire naturelle et d'économie politique le flambeau de son génie ; *Niebuhr* s'illustra par ses

voyages. Si tant de noms distingués ne suffisaient pas à la gloire du Danemark, rappelons que celui de *Tycho-Brahé* seul est un titre d'illustration pour ce pays. Le poëte *Œlenschläger*, dans ces derniers temps, s'est placé au rang des grands auteurs dramatiques de l'Europe. Il est moins riche en artistes célèbres, conséquence naturelle du petit nombre de grandes fortunes dans cette contrée; cependant, plus sensibles à la gloire qu'aux faveurs de Plutus, plusieurs Danois se sont fait une réputation dans la peinture, la gravure et la sculpture; et, dans ce dernier art, nous citerons *Thorwaldsen* qui a su prendre un rang distingué parmi les plus grands sculpteurs de notre époque.

Nous venons de faire connaître le Danemark dans son ensemble et sous le rapport de sa géographie physique, nous allons maintenant l'examiner au point de vue politique; puis nous étudierons chacune de ses parties en détail, en visitant les principales villes.

La superficie totale du Danemark est de 2,840 lieues géographiques carrées, et sa population est de 2,296,597 habitants. Il se compose de deux parties distinctes, le *Danemark* et les *Duchés*. Le Danemark, dont la superficie est de 1,900 lieues carrées, et la population de 1,407,747 habitants, se subdivise lui-même en *Danemark, proprement dit*, c'est-à-dire les îles de Séeland, Fionie, Laaland, Falster, Bornholm, Langeland et Mön, avec 803,222 habitants, et en *Jutland*, avec 604,525 habitants.

Les *duchés* sont ceux de *Schleswig*, de *Holstein* et de *Lauenbourg;* leur superficie est de 940 lieues géographiques carrées, et leur population d'au moins 888,850 habitants, car depuis 1845 on n'a pu faire de recensement régulier dans ces contrées, à cause de la guerre qui les a désolées.

Chacune des cinq provinces qui composent le royaume de Danemark se subdivise en *amt* ou préfectures, et celles-ci en districts. Depuis le 25 mai 1848, le royaume forme une monarchie constitutionnelle limitée, et les duchés ont une administration distincte du Danemark propre.

Nous allons d'abord visiter le Danemark proprement dit.

Autant les côtes de la Suède sont arides et sauvages, autant celles du Danemark sont riantes et bien cultivées: leurs bosquets touffus, les pentes adoucies de leurs collines, les prairies qui descendent mollement jusqu'au bord de la mer, et le vert d'émeraude qui, pendant la belle saison, forme la teinte générale de ce riant tableau, produisent un coup d'œil enchanteur.

Séeland, en danois *Siælland*, est la plus grande île du Danemark proprement dit. A l'est, le détroit du Sund la sépare des côtes de la Suède, et

à l'ouest, le Grand-Belt occupe l'espace situé entre ses côtes et celles de Fionie. Au nord, elle est baignée par le Cattégat, et au sud par la mer Baltique. Sa longueur du nord au sud est d'environ 30 lieues, sa plus grande largeur de 24 à 25, sa circonférence d'à peu près 70 lieues, et sa superficie de 350 lieues. Elle est peuplée de 494,853 habitants. Ses côtes sont découpées, surtout dans sa partie septentrionale, par des golfes profonds dont le plus considérable est l'*Ise-Fiord*. Son sol, bas, uni et bien arrosé, offre des paysages agréables et variés; ses côtes crayeuses s'élèvent en falaises abruptes. Le climat de Séeland est doux, humide et favorable à la végétation; les champs sont bien cultivés et produisent assez d'orge pour que l'on en exporte annuellement une assez grande quantité, surtout en Norvége. Les pâturages nourrissent un grand nombre de bestiaux et des chevaux estimés.

La capitale du Danemark, appelée en danois *Kiöebenhavn*, que l'on prononce *Jeu-hennhhauvn,* occupe, dans le Sund, le fond d'un golfe de l'île de Séeland, ainsi qu'une partie de l'extrémité septentrionale de la petite île d'*Amack* ou d'*Amager*. Depuis sa fondation, que l'on attribue à l'évêque Axel, qui, en 1168, obtint du roi de Danemark la concession d'un petit territoire, occupé par un hameau de pêcheurs, et qui protégea ce territoire par des travaux de fortifications, elle fut en moins d'un siècle assez considérable pour obtenir les priviléges de cité. Dans le quatorzième siècle, elle devint la résidence de la cour ; ses constructions en bois, détruites en 1728, en 1794 et 1795, par de violents incendies, furent remplacées par des habitations élégantes et des rues régulières. Elle était regardée comme une des plus belles villes de l'Europe, lorsqu'en 1807, surprise en pleine paix par une escadre anglaise, elle essuya un terrible bombardement qui détruisit sa cathédrale, une partie de son université, et mutila plusieurs de ses principaux édifices. Sa flotte et la plupart des munitions de tous genres, accumulées dans ses magasins et ses arsenaux, furent emmenées en Angleterre. Ce fut ainsi qu'elle paya le refus que le Danemark avait fait d'entrer dans la coalition contre la France. Le 18 novembre 1824, un terrible ouragan éleva les eaux de la mer jusque dans la ville et causa de grands ravages. Ces désastres furent promptement réparés. *Copenhague,* défendue par 24 bastions, par des fossés remplis d'eau, et par une forte citadelle, est encore une des plus belles capitales de l'Europe : on y compte 10 places publiques et 5 marchés, 3 palais royaux, 9 églises paroissiales, une chapelle catholique, 3 couvents, une maison de réunion pour le culte des dissidents appelés *hernhutes*, ou *frères moraves,* 5 synagogues, 1 hos-

pice d'enfants trouvés, 13 hôpitaux et 30 maisons pour les pauvres. Vue de l'étroite entrée du port, qui peut recevoir 500 navires marchands et les vaisseaux de la marine royale du royaume, elle présente un aspect magnifique; ses trois quartiers, la vieille ville, la nouvelle ville et la partie appelée Christianshavn, qui portaient autrefois le caractère de leur origine plus ou moins ancienne, doivent à des réparations contemporaines leur moderne élégance.

La vieille ville, ou la cité proprement dite, séparée de la nouvelle par le nouveau canal, ne le cède point à celle-ci; elle est même plus populeuse et plus grande: ses maisons, quoique bâties en briques et en bois, ont une belle apparence: on y voit la vaste place du nouveau marché, dont l'irrégularité disparaît presque devant les constructions qui la décorent, telles que le palais de Charlottenbourg, jadis résidence de la cour, et maintenant occupé par l'académie des Beaux-Arts et par une superbe galerie de tableaux; le dépôt d'artillerie; le théâtre et la statue équestre de Christian V. Du côté du port se trouvent la bourse et la banque.

La cité renferme encore le palais du prince Frédérik : l'arsenal, où l'on voit la bibliothèque royale composée de 260,000 volumes, les manuscrits arabes de Niebuhr et plus de 80,000 estampes; l'université, qui possède une belle bibliothèque, plusieurs collections scientifiques, un jardin botanique et un observatoire établi dans une tour qui, par sa singulière construction, attire l'attention des étrangers : on peut y monter en voiture presque jusqu'au sommet; c'est au génie mathématique de Longomontan que l'on doit ce monument.

La plus belle partie de la nouvelle ville est celle que l'on appelle Friedrickstadt. L'ancien château royal de Rosenbourg, qui renferme une belle collection d'antiquités, et la magnifique salle dans laquelle le roi ouvre les séances de la haute cour de justice, et dont le jardin sert de promenade publique; l'Amalienbourg, construction composée de quatre palais distincts; celui du roi, celui de son fils, celui de son frère, et l'école de la marine, rangés autour d'une place octogone, dont le centre est occupé par la statue équestre de Frédérik V, sont les deux principaux édifices de ce quartier.

Le magnifique château de Christiansborg, édifice moderne, est remarquable par ses dimensions autant que par son architecture. On y admire une chapelle ornée de bas-reliefs et d'arabesques sculptés par Thorvaldsen. Il renferme aussi une galerie de tableaux, la bibliothèque du roi et un riche musée d'antiquités nationales.

Dans l'île d'*Amack,* le Christianshavn, qui porte le nom de Christian IV, son fondateur, offre des rues régulières et bien bâties : ses places sont belles et vastes ; il comprend les chantiers de constructions, le grand magasin de la compagnie des Indes, le port pour les vaisseaux de guerre, et l'église du Sauveur, la plus belle de Copenhague : celle de la Trinité, dont le dôme contient la bibliothèque universitaire, qui se compose de 70,000 volumes, et le grand globe de Tycho-Brahé, ne peut, malgré sa beauté, lui être comparée.

Parmi les principales églises de Copenhague, nous devons citer encore celle de Notre-Dame qui fut terminée en 1829, et qui renferme treize statues colossales de Thorvaldsen représentant Jésus-Christ et ses apôtres.

Copenhague possède un grand nombre d'établissements littéraires et de sociétés académiques ; les plus importantes de celles-ci sont : la société royale des sciences ; celles d'histoire naturelle, de médecine, des langues orientales, et celle de la littérature scandinave, dont une partie réside à Reikiawik en Islande.

Le musée royal ethnographique de Copenhague est un des plus intéressants que l'on connaisse. Il appartient au roi, qui en a confié la direction à la société des antiquaires, dont il est membre protecteur. Il est établi au château royal de Christiansborg, où le local qu'il occupe ne sera bientôt plus assez spacieux pour contenir toutes les acquisitions dont il s'enrichit journellement. Il se compose de six salles consacrées chacune à une époque.

Les Anglais et les Américains ont, par leur rivalité, porté un coup mortel à ses relations commerciales avec les Indes : elle est maintenant réduite au seul commerce de consommation ; toutes les affaires du Danemark se sont concentrées à Altona, dont le port jouit depuis longtemps d'une complète franchise. La population de Copenhague est de 129,695 âmes, elle est unie à la petite ville de Roeskilde par un chemin de fer.

Les mœurs de la capitale danoise n'ont ni la platitude grossière de certaines autres villes commerçantes du Nord, ni la politesse soignée dans laquelle Stockholm prétend avoir heureusement imité Versailles ; il faut distinguer à Copenhague la cour et le corps diplomatique de la masse des citoyens riches ou aisés. A la cour, le germanisme a longtemps été tellement dominant que l'on dédaigne même de parler danois ; mais les augustes individus qui composent aujourd'hui la famille royale ont banni loin d'eux cet esprit anti-patriotique ; ils ont adouci la rigueur du cérémonial, et adopté cette noble aisance qui distingua la France dans les der-

niers temps, en sorte qu'il y a aujourd'hui peu de cours plus nationales et plus aimables que celle de Copenhague. Mais, comme l'économie la plus sévère préside à toutes les dépenses de l'État, on ne voit guère ici cet éclat, cette pompe que les esprits bornés regardent comme nécessaires à l'autorité suprême; on peut, depuis la destruction du magnifique château de Christiansborg, dire avec raison que la cour de Danemark n'est que la première parmi les bonnes maisons de Copenhague.

La première noblesse, les ministres, ainsi que les ambassadeurs étrangers, se conforment naturellement au goût qui règne à la cour. On a reproché aux hauts cercles de donner au jeu et au dîner une place trop importante parmi leurs amusements, ce qui ne prouve pas que l'esprit y est plus rare que dans les cercles du même rang en France, mais qu'on est plus gêné par l'étiquette et par la pénurie d'amusements publics.

La classe moyenne, composée de plusieurs fonctionnaires publics, des officiers, surtout de la marine et de l'artillerie, ainsi que de quelques gens de lettres, est ici, comme partout, la partie la plus aimable de la nation. Il n'y a, dans tout le Nord, aucune capitale où cette classe ait plus d'instruction et d'honnêteté. Mais la sociabilité domestique est d'abord rétrécie par cette réserve qui fait partie du caractère national, et qui empêche ou du moins rend plus rares ces réunions à la française, sans gêne et sans cérémonie; ensuite les hommes de quelques talents ou de quelque amabilité sont absorbés par les clubs, c'est-à-dire par une vingtaine de réunions, semblables aux lycées, où l'on joue, converse, mange, boit, lit les gazettes, etc., et où les femmes ne sont admises que les jours où la musique et la danse viennent chasser de ces salons la politique. Il est vrai que ces fêtes sont ordinairement très-brillantes, surtout le jour de la naissance du roi; mais elles sont uniformes et monotones. Chaque club a son esprit, son ton et ses habitués; ces coteries, ordinairement scrupuleuses dans le choix des membres perpétuels, donnent aux voyageurs qui ne font que passer un accès facile. En revanche, un étranger, qui ne parle pas la langue du pays, pénètre difficilement dans l'intérieur des familles, y déplaît et s'y ennuie.

Cette organisation de la vie sociale est vraiment gênante pour celui qui vient à Copenhague sans s'être procuré une foule de recommandations très-particulières; car il ne trouve qu'un seul théâtre, point de fêtes publiques, et les lieux de réunion ouverts à tout le monde y sont généralement abandonnés à la mauvaise compagnie. Les cafés et les restaurateurs ne s'élèvent qu'à la médiocrité, et encore le plus souvent restent en deçà.

Il faut cependant observer que dans le milieu de l'été, un parc royal,

distant de 3 lieues de Copenhague, devient pour quinze jours le séjour des plaisirs et le point de réunion pour toutes les classes de la société, qui s'y rendent sous prétexte de boire de l'eau d'une fontaine renommée. Le jour d'ouverture est le Longchamp de Copenhague. Les belles soupirent après un *tour* à cette fontaine, qui, à ce qu'on dit, est quelquefois la fontaine de l'amour.

La police de cette capitale est sous la surveillance d'une direction spéciale; la sûreté publique y est confiée à la garnison et à la garde nationale; des compagnies de pompiers sont réparties dans les différents quartiers; une commission de médecins et de chirurgiens est chargée de veiller à la police sanitaire, surveillance d'autant plus nécessaire que l'air y est humide et malsain, que l'eau y est mauvaise, et que la mortalité y est plus grande que dans les autres villes du royaume.

L'île d'*Amack*, ou d'*Amager*, large d'une lieue, longue de deux, plate et bien cultivée, est le jardin potager de Copenhague; elle est peuplée, à l'une de ses extrémités, par une colonie hollandaise établie en 1516 par Christian II, et qui forme aujourd'hui une population de 6,000 âmes. Ces habitants conservent en partie le costume et l'idiome de leurs ancêtres.

Entre cette île et l'îlot inhabité de *Saltholm*, où les habitants d'Amack font pâturer leurs bestiaux pendant l'été, est le passage nommé *Drogden*, le seul par lequel les vaisseaux de ligne peuvent définitivement entrer dans la Baltique; car le Flintrende, ou le canal entre Saltholm et la Scanie, n'a pas assez de profondeur. Le passage entre Amack et Saltholm, est long de deux lieues; il commence vis-à-vis la rade de Copenhague, et là, il consiste en deux canaux divisés par un banc. Le canal intérieur, nommé Kongedyb (passe royale), est dominé par le canon de Copenhague. Plus bas, les deux canaux se réunissent en un seul, dont la partie navigable n'est large que d'un quart de lieue, et où tout vaisseau de plus de 74 canons est obligé de débarquer une partie de son artillerie, tant l'eau est peu profonde.

Parmi les lieux les plus remarquables des environs de Copenhague, *Frédériksberg,* magnifique château, résidence habituelle du roi pendant l'été, est bâti sur une hauteur; de ses beaux jardins, ouverts au public, on jouit d'une vue magnifique; on y remarque une belle galerie de tableaux; dans ses dépendances, on entretient un haras aux frais du gouvernement. Sur la lisière d'une forêt peu éloignée du Sund, on voit, au bourg d'*Hirscholm,* un beau château royal qui fut la résidence de la reine Mathilde. *Frédériksborg,* autre château royal, flanqué de tours et environné de fossés, est un beau monument du moyen âge; la salle des chevaliers est digne de fixer

l'attention. C'est dans la chapelle de ce château que l'on couronne les rois de Danemark. Il est situé à *Hilleröd*, petite ville de 1,200 habitants qui s'élève au bord d'un petit lac à 7 lieues au nord de Copenhague. *Röskilde*, ou *Rothschild*, peuplée de 3,805 âmes, est à présent déchue de sa grandeur ancienne. C'était la capitale de Séeland, le siége d'un évêché et la résidence des rois de Danemark; aujourd'hui ce n'est qu'après leur mort qu'ils vont y demeurer; quelques-uns de leurs sarcophages sont magnifiques; l'église qui les renferme est très-belle; le château royal est digne de quelque attention. Depuis la réformation, l'évêché de Röskilde n'existe plus, et les monastères qu'elle renfermait ont disparu avec lui; on n'y voit plus qu'un couvent de demoiselles nobles. Cette petite ville possède encore un hôpital, une école supérieure et des distilleries d'eau-de-vie. Près de cette ville, on voit un hôpital très-remarquable appelé *Bidstrupgard*. Röskilde est réunie à Copenhague par un chemin de fer. *Jœgers-Preis* est encore une résidence royale où reposent les cendres des anciens héros du Nord et de plusieurs hommes célèbres; son parc est orné de plusieurs monuments remarquables, entre autres celui du grand Bernstorf et celui de Tycho-Brahé.

Elseneur, en danois *Helsingör*, ville de 8,111 âmes, est située sur la côte, à 9 lieues au nord de Copenhague; sa construction est assez régulière. C'est à tort que plusieurs géographes parlent de son port; elle n'a qu'une petite rade où les navigateurs qui passent le Sund jettent l'ancre pour s'approvisionner et pour payer le droit auquel tous sont assujettis, et qui s'élève à un pour cent de la valeur des marchandises pour les nations privilégiées, et un et quart pour les autres, et même pour les Danois. Près de la ville, s'élève sur la côte la forteresse de *Kronborg*, ou de *Kronenbourg*, dans laquelle fut enfermée l'infortunée reine de Danemark, Caroline-Mathilde, victime des intrigues et de la calomnie.

Le célèbre détroit du Sund est faussement regardé comme l'entrée définitive de la Baltique, à moins qu'on ne veuille comprendre sous la dénomination générale de Sund ces deux passages d'Amack et de Saltholm dont nous venons de parler, et toute la Manche, entre l'île de Séeland et la Scanie; mais l'usage a restreint, quoique injustement, l'appellation de Sund au passage entre Elseneur et Helsingborg, en Suède. Ce passage n'a presque aucune longueur, et il est large de 4,548 mètres; sa plus grande profondeur est à 2,924 mètres du rivage danois et à 1,624 des côtes suédoises. Ainsi la forteresse de Kronborg ne domine pas le détroit, comme les géographes se l'imaginent.

On ne peut voir le détroit du Sund, couvert de bâtiments de toutes les nations, soumis à un droit qui rapporte 3 à 4,000,000 de francs à la couronne de Danemark, sans s'étonner qu'une puissance de cinquième ordre soit parvenue à rendre tributaires toutes les nations qui commercent dans la mer Baltique. On ignore l'époque qui a vu naître cet impôt; au quinzième siècle, il reposait déjà sur une coutume très-ancienne. Il est probable qu'il a pour origine la dépense pour la construction et l'entretien de plusieurs fanaux que le Danemark fit placer sur la côte dans l'intérêt des navigateurs, et que, d'après des stipulations oubliées aujourd'hui, ceux-ci consentirent à en faire les frais par un péage auquel chaque navire fut soumis.

Nyekiöbing, sur la côte occidentale de l'Ise-Fiord, est peu importante. *Holbek*, au fond du même golfe possède un bon havre, et exporte une grande quantité de céréales. Sa population est de 2,638 habitants. *Kallundborg*, sur la côte, a une maison de ville, une église, 2,000 habitants, et un vieux château en ruines qui fut construit au commencement du douzième siècle pour repousser les attaques des pirates. *Slagelse* possède une école littéraire et un riche hôpital. *Soröe*, à 3 lieues au nord-est, sur un lac du même nom, renferme une académie célèbre qui compte 200 élèves, et une église collégiale qui renferme le tombeau d'Holberg, le Plaute du Danemark et le fondateur de l'académie. A quelques lieues à l'est de cette ville, *Ringsted*, ou *Ringstaed*, occupe le centre de l'île. Elle a quatre rues et une grande église qui renferme les tombeaux de plusieurs rois danois. C'est une des plus anciennes villes du Danemark. *Korsoer* ou *Korsör*, sur une pointe de terre qui s'avance dans le Grand-Belt, a un vieux château-fort et un bon port, d'où l'on expédie des paquebots à Copenhague deux fois par semaine. *Skielskör*, sur le Grand-Belt, a un port spacieux et 900 habitants qui s'adonnent à la pêche. *Nestved*, ville de 2,735 habitants, où deux foires se tiennent chaque année, est célèbre dans les annales du Danemark par une sanglante bataille qui, en 1259, se livra entre les enfants de Waldemar II. *Wordingborg*, entouré de champs fertiles, n'offre rien de remarquable; nous en dirons autant de *Præstöe*, petite ville de 951 habitants.

L'île de *Bornholm*, située à 32 lieues à l'est de celle de Séeland, dans la mer Baltique, est peuplée de 27,927 habitants; on y compte 7 villes et 21 paroisses. Elle offre une physionomie toute particulière : la nature y déploie plus de force, de grandeur et de variété que dans les îles danoises. En même temps le climat y est moins humide et moins variable; les côtes presque inaccessibles et le caractère guerrier des habitants ont préservé

cette île du joug suédois, à l'époque où le Danemark fut obligé de céder les provinces de Scanie, de Bleking et de Halland. La capitale de l'île est *Ronne,* qui renferme 4,717 habitants; elle est connue par ses poteries et son horlogerie : elle exporte annuellement pour 13,000 riksdalers de pendules et de montres; son port est fortifié mais peu profond. Sur la côte orientale, *Nexöe,* ville de 1,800 habitants, possède un hospice, des manufactures de draps, des distilleries de grains, des brasseries et un bon port. On exploite dans ses environs des carrières de grès et de pierre meulière. Au nord, *Allinge* n'est qu'un petit bourg de 600 âmes.

Les rochers qui bordent les côtes de Bornholm s'étendent d'un côté dans l'intérieur et dans l'autre sous les eaux, où ils forment des écueils. Un groupe d'îlots appelé *Ertholmer,* ou *Christians-öe,* du nom du plus considérable, est à environ 5 lieues au nord-est de Bornholm. Christians-öe possède un port très-fréquenté par les bateaux pêcheurs et par les navires qui naviguent sur la Baltique. On y voit aussi un phare et un château-fort construit en 1684, qui sert quelquefois de prison. Ce point, le plus oriental du Danemark, est très-important par sa prison militaire; c'est un port avancé dans la Baltique, et lorsque la garnison a des vivres, il est presque imprenable.

La petite île de *Moen,* à l'extrémité septentrionale de Séeland, renfermant 13,607 habitants, a pour chef-lieu *Steege,* dont le seul établissement industriel est une tannerie. Les montagnes de craie dont cette île est composée offrent, par leurs grandes masses nues et singulières, entremêlées de verdure et d'arbres, un spectacle très-pittoresque; mais il faut les voir de quelque distance en mer. Le rocher le plus éminent a le nom et la forme d'un antique siége royal. Son sol est renommé par sa fertilité.

Entre les côtes du Jutland et celles de Séeland, s'élève l'île de *Samsöe,* longue de 6 lieues et large de 2, dont le sol, presque dépourvu de bois, est ondulé et fertile. Son principal lieu est *Nordbye,* où l'on compte 400 habitants.

L'île de *Fionie,* en danois *Fyen,* entre le Schleswig et Séeland, a 18 lieues de longueur, 12 dans sa largeur moyenne, 154 de superficie, et 170,450 habitants. On peut la considérer comme une des plus fertiles et des mieux cultivées du Danemark. La partie septentrionale, que traverse la grande route, est une plaine assez monotone; mais vers le sud-est, des forêts, des lacs, des villages riants, des châteaux nombreux et magnifiques, charment les regards du voyageur qui a le loisir d'y faire une excursion. *Odensée,* sa capitale, se nommait dans l'origine *Othins-ei,* c'est-à-dire le *domaine*

d'Odin. Elle est située à 2 lieues du golfe profond auquel elle donne son nom, et sur le bord d'un canal, au milieu d'une grande plaine. On y fabrique des gants, du savon et des draps; mais la mégisserie et la tannerie sont ses deux principales branches d'industrie. C'est le siége d'un évêché; elle a un collége, deux bibliothèques et sept églises. Sa cathédrale renferme les tombeaux de Canut-le-Saint et de plusieurs autres rois danois. Trois places publiques et des rues régulières la mettent au rang des plus jolies villes du Danemark. Sa population est de 11,122 habitants. Le canal d'Odensée a près d'une lieue de longueur, 16 mètres de largeur et 4 de profondeur.

Kierteminde, à 4 lieues d'Odensée, sur une petite baie formée par le Grand-Belt, où elle a un bon port d'où l'on exporte beaucoup de blé, et *Middelfarth*, sur la côte opposée, à l'entrée du Petit-Belt, sont deux villes de peu d'importance. A 7 lieues au sud-est de celle-ci, *Assens* renferme des distilleries d'eau-de-vie, et fait un grand commerce de céréales. C'est de son port que l'on fait le trajet pour le Schleswig ou pour le Jutland. Nous traverserons rapidement la petite ville maritime de *Faaborg*, située au milieu d'un territoire fertile quoique marécageux, et celle de *Svendborg*, d'où l'on exporte une quantité considérable de seigle, et qui est à l'extrémité méridionale de l'île de Fionie; elle compte 4,556 habitants. *Nyborg* ou *Nyeborg*, ville de 3,059 âmes, sur la côte orientale, est un peu plus importante; elle est défendue par une bonne citadelle; on y voit les restes d'un palais où naquit Christian II; son port est vaste, profond et sûr; tous les navires qui traversent le Grand-Belt y payent un droit au Danemark.

L'île de *Langeland*, qui signifie *terre longue*, s'étend du sud-est au nord-ouest, entre la précédente et celle de Laaland. Elle a 11 à 12 lieues de longueur; on y compte 17,368 habitants; *Rudhiöbing*, sa principale ville, entourée de murs et de fossés, exporte aussi des céréales; son port ne peut recevoir que de petits bâtiments. La petite île de *Taasinge*, qui ne renferme aucun lieu remarquable, appartient, avec celles qui l'entourent, au diocèse de Fionie.

Laaland ou *Lolland* est peuplée de plus de 55,768 âmes. Sa longueur est de 13 lieues, sa largeur de 5 et sa superficie de 60 lieues carrées. Son sol est tellement bas que la mer en inonde souvent les côtes profondément découpées. Dans sa partie centrale, le lac de Marieböe forme par son écoulement la plus grande rivière de l'île. Son sol, composé d'un terreau noir, est le plus fertile de tout le Danemark : aussi produit-il en abondance des céréales, du chanvre, du houblon, des fruits, des légumes et les meilleurs

pois du Danemark. Les terrains qui ne sont pas employés à la culture sont couverts d'épaisses forêts de chênes qui fournissent des bois de construction et dont les glands servent à engraisser un grand nombre de porcs. Elle a pour chef-lieu *Marieböe* qu'enrichit son commerce de grains. *Nyested* et *Rödbye,* sur la côte méridionale, ne sont que des petites villes de 8 à 900 habitants; *Naskskov* ou *Naskow* est la plus commerçante de l'île. Elle est au fond d'une baie de la côte occidentale; il s'y tient une foire considérable de chevaux. Un mur forme son enceinte, elle a 2,955 habitants et renferme deux hospices.

L'île de *Falster*, à l'est de la précédente, compte 23,249 habitants, bien qu'elle n'ait que 23 lieues de superficie. Elle est unie, peu élevée, bien boisée et fertile. On l'a surnommée le verger du Danemark. Il n'y a pas de vue plus riante que celle dont on jouit en passant entre cette île et celle de Séeland; mais les vaisseaux évitent ordinairement d'entrer dans le labyrinthe d'îlots qui l'entourent. *Nykiöbing* ou *Nyekiœbing*, son chef-lieu, est dans une position magnifique; la cour y possède un beau château qui était autrefois le séjour des reines douairières du Danemark. *Fayöe*, qui a une lieue de longueur et 1,000 habitants; *Fanoe*, qui est encore plus petite, et un grand nombre d'îlots qui entourent Laaland, font partie du même diocèse. Nous parlerons des autres îles en décrivant les provinces auxquelles elles appartiennent.

Dans la péninsule danoise ou Jutland, que nous allons parcourir en commençant par le nord, nous visiterons d'abord *Skagen* ou *Skavn*, bourg situé sur la pointe la plus septentrionale du Danemark continental, pointe appelée cap Skagen (en danois *Skagens-horn*, c'est-à-dire *la corne de Skagen*). Il est dominé par un phare nécessaire pour les navigateurs. Ce phare correspond avec plusieurs autres, parmi lesquels celui de l'île d'Anholt est un des plus remarquables. *Hiörring*, autrefois siége d'un évêché, *Fladstrand* ou *Fréderikshavn*, dont le port, qui peut contenir 100 navires, s'ouvre près d'un banc d'huîtres estimées, et *Sæbye*, petite paroisse, sont des lieux peu importants. A quatre lieues de la côte, dans la direction de l'est, l'île de *Læssöe*, qui possède d'importantes salines, renferme 2,500 habitants.

Aalborg, la cinquième ville du Danemark, compte 7,745 habitants, siége d'un évêché; c'est une ville entourée de fossés, qui renferme des savonneries, un séminaire, des écoles et des bibliothèques, un hôpital et deux hospices, et dont le port, dans le Lym-fiord, reçoit annuellement 500 navires qui en exportent des grains et des harengs. *Nibe* renferme 1,500

habitants, occupés principalement de pêche et de navigation ; *Logstör* est une ville maritime qui n'a pas plus de 600 habitants : il s'y tient chaque année une foire importante. *Thisted*, sur la côte occidentale, fait, malgré son mauvais port, un commerce considérable ; sur la côte orientale de l'île de Mors, *Nykiöbing* possède un bon port.

En approchant de la petite ville de *Skive*, nous entrons dans le territoire qui forme le *diocèse de Viborg*, et nous apercevons les landes centrales, où des sommes considérables furent dépensées pour établir des colonies de paysans allemands, entreprise qui n'a pas réussi parce que le plan en était vicieux. *Viborg*, l'une des plus anciennes villes du Danemark, fut autrefois plus importante qu'aujourd'hui : il s'y tient, vers la fin de juin, une foire qui attire un grand nombre d'étrangers. Elle a 4,049 habitants.

Dans un golfe de la côte orientale, *Aarhuus*, chef-lieu d'un diocèse, a des manufactures de tabac, des fabriques de tissus de laine et de coton, un petit port d'où l'on exporte des grains et du bétail. Sa cathédrale, monument gothique, passe pour la plus haute du Danemark. Cette ville compte 7,886 âmes. Parmi les villes de ce diocèse, nous citerons au nord du chef-lieu *Hobröe*, peuplée de 700 habitants; *Mariager*, qui en compte 546, et dont le port sert au petit cabotage; *Green-aae*, d'où l'on exporte beaucoup de grains; *Ebeltoft*, petite ville maritime et commerçante ; *Skanderborg*, située sur un lac du même nom, et *Horsens*, l'une des cités les plus florissantes du Jutland par ses fabriques de chapeaux et de lainage. Le commerce y est actif, quoique les vaisseaux ne puissent pas remonter jusqu'à la ville. *Randers*, sur le Guden-aae, ville de 7,738 habitants, s'occupe de la même industrie que le chef-lieu. Les plus beaux chevaux et le meilleur bétail du Danemark viennent des environs de cette ville. Trois îles appartiennent à ce diocèse : ce sont *Endelave*, *Thun* et *Samsöe*. Cette dernière, la plus grande des trois, offre une superficie de six lieues. *Nordbye* en est le lieu principal.

Ribes ou *Ripen*, à l'embouchure du Nibs, sur la côte occidentale, fait un grand commerce de toile. Son port s'est tellement encombré, que les vaisseaux ne peuvent plus s'en approcher; ses rues, au nombre de 33, sont bâties dans un goût gothique; sa cathédrale est un édifice imposant. Jadis cette ville, à laquelle on accorde aujourd'hui 2,984 habitants, l'une des plus anciennes du Danemark, jouissait de grands priviléges. Elle fut pendant longtemps florissante. Son évêché est non-seulement le plus ancien du Danemark, mais de tous ceux de la Suède et de la Norvége. Elle possède une école latine et deux écoles danoises. Bien que Ribes soit située

dans la province qui porte le nom de duché de Schleswig, elle est le chef-lieu d'un diocèse du Jutland, où l'on voit au nord *Holstebröe,* petite ville qui a chaque année huit marchés considérables de chevaux et de bestiaux; *Ring-köbing,* sur le bord oriental d'un golfe auquel elle donne son nom et au milieu duquel s'élève la petite île d'*Holmsland; Veyle,* jolie petite ville dans une situation romantique; *Varde,* cité industrieuse, sur une rivière dont elle prend le nom. *Fredéricia,* à laquelle il manque un bon port pour être importante, est sur un promontoire qui commande l'entrée septentrionale du Petit-Belt; on y perçoit un droit sur tous les bâtiments qui traversent ce détroit. Elle a 4,326 habitants. *Kolding,* ville de 2,805 âmes, qui prend aussi le nom de la petite rivière qui l'arrose, s'élève entre deux collines, à quelques lieues de la précédente. Elle est entourée de murailles; son hôtel-de-ville renferme des archives où l'on conserve des chartes de plusieurs rois de Danemark, ainsi que d'autres documents historiques. Son commerce était considérable avant que son port ne fût encombré de vase. Il s'y tient annuellement six foires pour la mercerie et les bestiaux, et un grand marché où se rassemblent tous les ans les domestiques des deux sexes qui cherchent une condition. On perçoit dans cette ville, sur diverses marchandises, un droit qui produit chaque année environ 100,000 florins.

Vis-à-vis de Ribes, l'île de *Fanöe,* longue de 3 lieues et demie, et peuplée de 3,500 habitants qui vivent de la pêche et de la construction de petits bâtiments marchands, n'offre qu'un sol sablonneux tout couvert de broussailles. Elle n'est séparée des côtes du Jutland, auquel elle appartient que par un canal large d'une demi-lieue.

Visitons maintenant les villes des duchés. Le duché de Schleswig occupe le Jutland méridional; il doit son nom au bras de mer nommé *Schley.* Sa capitale, qui porte le même nom, s'élève en amphithéâtre au bord de ce golfe profond. Elle est irrégulièrement bâtie. Le plus beau de ses édifices est le château de *Gottorp,* qui était la résidence du gouverneur général de ce duché et de celui de Holstein, et le berceau de la branche de la maison de Holstein qui occupe le trône de Russie. Ce château, avec son parc et ses dépendances, forme un quartier de la ville; le *Lollfuss* ne consiste qu'en une seule longue rue; le *Fridrichsberg* occupe un monticule; l'*Altstadt* ou la *vieille ville*, est située au centre. Le port, qui n'a que 3 mètres de profondeur, est facilement encombré par le sable et la vase; mais des travaux importants l'ont rendu à la navigation. La population de ce chef-lieu est de 12,000 âmes.

Flensbourg ou *Flensborg,* à 6 lieues au nord, est propre et bien bâtie;

ses places publiques sont ornées de fontaines ; l'hôtel-de-ville, la bourse et le théâtre sont de jolis édifices. C'est la ville la plus florissante du Jutland ; elle renferme des raffineries de sucre, des savonneries, des moulins à huile, des manufactures de tabac, 4 églises, un hôpital, un hospice, 9 maisons de charité, un collége, une école de navigation, une bibliothèque et une imprimerie. Hors de ses murs mal entretenus, on voit une fonderie de cuivre et des tuileries considérables ; son port situé à l'extrémité occidentale du *Flensborg-fiord,* est fréquenté annuellement par plus de 800 bâtiments, dont 250 appartiennent à cette place. On y voit aussi 3 chantiers de construction pour les navires marchands. Sa population est d'environ 16,000 âmes. Le territoire compris entre son enceinte et celle de Schleswig porte encore le nom d'*Angeln :* il faut croire que c'était une partie du pays des Angli, peuple qui joue un rôle si important dans l'histoire, mais qui, suivant le savant *Weddegen,* constituait seulement une peuplade des *Angrivarii*, qui occupaient le Holstein et une partie de la Westphalie.

Friederichstadt, entourée de fossés et bâtie dans le goût hollandais, sur le bord de l'Eider ; *Garding*, sur une colline entourée de marais, à l'extrémité de la presqu'île d'Eiderstedt ; l'industrieuse *Husum,* à l'embouchure de l'Hever ; le bourg de *Bredstedt*, sur le bord de la mer ; *Tondern*, sur la Widau, sont des lieux dont la description ne pourrait être que monotone.

Les îles appartenant au duché de Schleswig, dans la mer du Nord, consistent en grande partie en terrains bas, entourés de digues : il arrive donc parfois que la mer en engloutit quelques-unes. *Nordstrand*, par exemple, était une île extrêmement fertile vis-à-vis la ville de Husum. En 1634, la mer, qui en avait déjà absorbé quelques parties, rompit les digues. En moins d'une heure, l'île n'était plus, et 6,408 personnes avaient trouvé la mort dans les vagues ; 50,000 pièces de bétail périrent également. La même inondation étendit ses ravages à la contrée d'Eiderstedt ; 2,107 hommes, 6,000 bêtes à cornes, et 6,738 moutons et porcs y périrent. Aujourd'hui les digues sont dans un si bon état, qu'il n'y a pas beaucoup à craindre ; cependant le danger existe toujours.

L'île de Nordstrand, à peu près de forme ronde et d'à peine deux lieues de diamètre, est fertile et peuplée de 4 à 5,000 habitants. Elle possède une excellente race de bêtes à cornes : ses vaches donnent par jour jusqu'à vingt-deux pintes de lait. *Pelworm*, sans les fortes digues qui la protègent, serait engloutie par la mer. Les îlots qui l'entourent appelés

Nordstrandisch-Moor, *Pohns-Hallig* et *Hambourger-Hallig*, sont, ainsi que cette île, les débris qui ont été arrachés à l'île de Nordstand par le désastre de 1634.

Suderoog et *Norderoog* n'ont qu'une demi-lieue à une lieue de longueur: celle-ci sert de retraite à une immense quantité de *sternes*, oiseaux de l'ordre des palmipèdes, qui s'y établissent chaque année au printemps. A cette époque, on en évalue le nombre à plus d'un million d'individus. Leurs œufs forment une partie de la nourriture des habitants des îles voisines. *Fœhr*, dont la superficie est d'environ 12 lieues, et la population de 7,000 âmes, est fréquentée pour ses bains de mer, appelés bains de Wilhelmine, et possède un banc d'huîtres dont on fait une grande exportation pour Hambourg. Elle est le rendez-vous d'un si grand nombre de canards sauvages, qu'on évalue à plus de 50,000 ceux que l'on prend chaque année. Sa partie orientale appartient au duché de Schelswig, et l'autre partie au Jutland. *Wick* en est le chef-lieu. La petite île d'*Amrom*, qui dépend aussi du Jutland, renferme trois petits villages et 2,000 habitants; la longue et étroite *Sylt* est peuplée de cultivateurs et de marins; le tiers de sa longueur fait partie du Jutland, et le reste dépend du Schleswig; *Röm* ou *Romöe*, qui renferme 1,500 habitants, est partagée de même entre ces deux provinces. La petite île de *Man* ou *Manöe* [1] n'est peuplée que de quelques centaines de pêcheurs.

Quittons ces îles et reprenons notre excursion sur le continent. *Christiansfeld*, vers l'extrémité septentrionale du Schleswig, est petite et peu peuplée, mais assez bien bâtie: elle fut fondée en 1773 par une colonie de frères moraves; ses environs sont fertiles et bien cultivés. *Hadersleben*, sur un golfe ou bras de mer formé par le Petit-Belt, se soutient par les fréquentes communications qu'elle entretient avec la Fionie, quoique son port, aujourd'hui comblé, ne puisse recevoir que des barques. On lui donne environ 6,000 habitants. *Apenrade*, situé au fond d'un golfe, fait un bon commerce; le bourg de *Gravenstein*, sur le bord du Flensborg-fiord, a plus de 2,500 habitants; *Kappeln*, sur le golfe de Schley, à 6 lieues de Schleswig, subsiste de la pêche maritime; *Eckernförde* s'élève au fond d'un petit golfe de la Baltique; son port est un des meilleurs que le Danemark possède sur cette mer: il y entre annuellement 2 à 300 bâtiments; on y construit de petits navires. La ville renferme l'hospice des enfants trouvés de Copenhague.

[1] La terminaison *öe*, en danois, signifie *île*.

Les îles qui s'élèvent entre le continent et celles de Fionie et de Laaland font partie du duché de Schleswig.

Alsen, longue de 7 lieues et large de 2, est, par ses forêts, ses petits lacs et sa culture, l'une des plus agréables îles de la Baltique : sa population est d'environ 20,000 âmes ; *Sonderbourg*, son chef-lieu, possède un château royal, un bon port et un gymnase. *Æröe* couverte de terrains fertiles en grains et en plantes potagères, nourrit près de 10,000 habitants : elle renferme une petite ville de 1,500 âmes, appelée *Aröeskiöbind*. *Femern*, non moins riche que la précédente, est un peu plus peuplée : ses habitants ont conservé des mœurs antiques et simples ; *Burg*, ancienne cité qui occupe son centre, est un chef-lieu de bailliage. Sous le rapport physique, cette île devrait faire partie du Holstein, d'abord parce qu'elle est à une demi-lieue de la côte de cette province, et puis parce que dans les guerres que les rois de Danemark soutinrent contre les princes du Holstein, elle fut entièrement dépeuplée, et repeuplée ensuite de familles holsténoises.

Le Schleswig est un pays plat sur lequel s'élèvent quelques collines, et s'étendent un grand nombre de petits lacs marécageux. Son sol produit assez de céréales pour la consommation des habitants, et quelquefois même pour l'exportation. Le bois y est rare, mais d'abondantes tourbières fournissent le combustible nécessaire à la population. De vastes pâturages nourrissent des chevaux de la même race que ceux du Holstein, des bêtes à cornes qui sont d'une grande ressource pour le pays, et des moutons qui donnent une laine estimée.

Le *duché de Holstein* est partagé en plusieurs subdivisions : le Holstein proprement dit, le *Dithmarschen*, le comté de *Pinneberg*, celui de *Rantzau*, les cinq districts nobles, la *Stormarie* et la *Wagrie*.

La capitale de cet assemblage féodal est *Gluckstadt*, ville de 6,000 âmes. Elle est régulièrement bâtie sur la rive droite de l'Elbe, près de l'embouchure de ce fleuve. Plusieurs canaux la traversent, mais l'eau potable y est tellement rare, que l'on est obligé de recueillir celle de la pluie dans des citernes. Elle fut fondée en 1617, par Christian II. On y voit une douane, un arsenal, une école de marine. Son port a été déclaré *port franc*. Cette ville est dans la partie du Holstein appelée Stormarie. A 2 lieues au nord de la capitale, *Krempe* qui n'a que 1,200 habitants, possède une maison de charité ; un peu plus loin, *Itzehöe*, qui se divise en vieille et nouvelle ville, renferme une église dans laquelle on voit des monuments remarquables ; elle a 5,500 habitants, et sert de point de réunion aux *États* des duchés. Le

bourg de *Wilster* a des brasseries et des distilleries ; à *Heide*, il se tient chaque année plusieurs marchés considérables de bestiaux et de grains.

Rendsbourg, qui compte 10,000 âmes, peut passer pour la ville la mieux bâtie du Holstein ; elle est sur le bord du canal de Schleswig qui, par le cours de l'Eider, joint la navigation de la Baltique à celle de la mer du Nord. Elle est importante par son arsenal, ses magasins d'approvisionnement, ses casernes et ses fortifications : c'est la principale forteresse du Danemark, depuis que les bastions de Gluckstadt ont été rasés. *Kiel*, jolie ville de 13,000 âmes, entourée de sites charmants, est importante par ses établissements d'instruction et de bienfaisance. La bibliothèque de son université possède 60,000 volumes. Cette université compte 26 professeurs et 250 étudiants. Kiel est bâtie sur une langue de terre, à l'extrémité du golfe de la mer Baltique ; son port est sûr et très-commerçant : il y entre annuellement plus de 500 navires. Sur une colline des environs de la ville, on voit un joli château royal que les habitants ont fait construire. Kiel, Rendsbourg et Gluckstadt sont aujourd'hui unies à Altona et à Hambourg par des lignes de chemins de fer ; elles communiquent par Hambourg avec les différentes capitales de l'Europe. Celui de Rendsbourg doit être continué jusqu'à Flensbourg et Fredericia par Schleswig ; ce qui abrégera encore le trajet de Hambourg à Copenhague. *Lütgenborg*, que l'on écrit *Lütgenburg, Preetz, Oldenburg*, que l'on prononce *Oldenbourg*, sont de petites villes sur lesquelles nous n'avons rien d'intéressant à dire. *Poln* ou *Polen*, placée sur le bord de deux lacs, renferme des écoles et plusieurs établissements de bienfaisance. On y remarque un beau château gothique, ancienne résidence des ducs de Holstein-Ploen. La petite ville de *Segeberg*, sur la rive gauche de la Trave, fait un commerce important de chaux de l'Alberg, montagne crayeuse au pied de laquelle elle est située. *Oldesloe* ou *Oldeslohe* est, malgré sa faible population, intéressante pour ses établissements industriels : une saline royale y fournit annuellement 40,000 quintaux de sel ; il y existe aussi des usines pour le cuivre et le laiton. *Pinneberg*, patrie du poëte Rist, n'est qu'un village de 400 habitants ; mais *Altona*, sur la rive droite de l'Elbe, avec un port franc, est la plus grande ville du royaume après Copenhague, et la seule dont le commerce soit florissant ; c'est aussi celle qui renferme le plus de manufactures. On y trouve tous les établissements d'utilité et de plaisir qui distinguent les riches cités ; elle fait d'importantes expéditions pour la pêche du hareng et de la baleine.

Le duché de Holstein, en danois *Holstéen*, a environ 35 lieues de longueur de l'est à l'ouest, et 20 de largeur. Sa superficie est de 425 lieues. Il

est traversé du sud au nord par une chaîne de collines basses, arides et sablonneuses, qui servent en partie de point de partage entre les eaux qui coulent dans la Baltique et celles qui se jettent dans la mer du Nord. La partie orientale offre des sites pittoresques, tandis qu'à l'opposé, le terrain est bas, d'un aspect monotone, et que les côtes sont exposées aux envahissements de la mer.

Ce pays, après avoir été ravagé par Charlemagne, appartint aux ducs de Saxe jusqu'au commencement du douzième siècle, que sous le titre de comté il fut cédé à la maison de Schauenbourg, qui, pour le repeupler, y appela des Flamands, des Frisons et des Westphaliens. Il devint en 1459 une dépendance du Danemark, à l'exception de la principauté de Pinneberg; au seizième siècle, il fut divisé en deux parties, dont l'une resta sous le nom de Holstein-Gluckstadt à la branche régnante, et l'autre à la branche cadette, sous celui de Holstein-Gottrop. Ces deux branches avaient voix et séance à la diète germanique. En 1640, par la mort du dernier comte de Schauenbourg, le roi de Danemark et le duc de Holstein-Gottorp héritèrent de la seigneurie de Pinneberg. Enfin, en 1773, le Danemark donna les comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst en échange de la partie ducale du Holstein. En 1806, par suite de l'organisation de la confédération du Rhin, dont Napoléon était le protecteur, le Holstein cessa de faire partie du corps germanique: dès lors les lois allemandes firent place aux lois danoises; mais en 1815 le traité de Vienne comprit de nouveau ce pays dans la confédération germanique.

Le territoire du petit *duché de Lauenbourg* forme deux bailliages; il est partagé dans toute sa longueur par le canal de Steckenitz, alimenté par la petite rivière de Wackenitz, et qui, sur une étendue de 12 lieues, communique de la Trave à l'Ebe. *Ratzeburg* ou *Ratzebourg* est la première ville que nous traverserons; elle est située dans une île, sur un lac auquel elle donne son nom. La petite rivière de la Wackenitz établit une communication active entre cette ville et le port de Lubeck. Mais ce que Ratzebourg offre de particulier, c'est que ses deux quartiers, appelés le *Domholt* et le *Palmberg*, appartiennent au grand lac de Mecklenbourg-Strelitz, et font partie de la principauté de Ratzebourg, l'un des domaines de cette maison. La capitale du duché est *Lauenbourg*; elle compte 3,000 âmes; c'est la ville la plus méridionale du Danemark. Elle s'élève sur la rive droite de l'Elbe, au point de jonction de ce fleuve et du canal de Steckenitz. Elle renferme des savonneries, des brasseries et des fabriques de faïence commune: le péage établi sur l'Elbe lui rap-

porte seul 75,000 florins par an. Ce chef-lieu de bailliage tire son nom d'un vieux château dont on voit encore les restes, et qui, en l'honneur de Henri le Lion qui le fit bâtir, reçut celui de *Lœvenburg* (fort du Lion).

Le duché de Lauenbourg présente le même aspect que celui de Holstein : il forme une grande plaine ondulée, longue de 12 lieues, large de 6, et de 55 de superficie. Il fut anciennement habité par des Wendes, puis conquis par Henri le Lion ; et enfin, en 1689, il passa à la maison de Hanovre. En 1805, il fut envahi, ainsi que ce dernier pays, par les Français, et en 1814, il fut réuni au duché de Brunswick-Lunebourg ; mais par le traité de 1815, il échut à la Prusse, qui le céda au Danemark contre la Poméranie suédoise, qui avait été donnée à cette puissance par la Suède, en échange de la Norvége.

Quittons le continent, et portons-nous au sein de l'océan Atlantique, à 230 lieues des côtes septentrionales du Danemark. Situées entre les îles britanniques, l'archipel des Shetland et l'Islande, les îles *Færöe* dépendent du gouvernement de cette dernière. Cependant ce petit archipel appartient à l'Europe, tandis que l'Islande, considérée sous le rapport physique, est une dépendance du Groënland, terre qui fait partie de l'Amérique. Les îles *Færöe* ou *Faröer* furent découvertes pendant le neuvième siècle par des Norvégiens qui s'y fixèrent. Ils leur donnèrent le nom de *Faröer*, du mot *faar*, qui, en langue scandinave, signifie *mouton*, parce que cet animal y était seul maître du sol. Elles sont au nombre de 35, dont 17 sont habitées. Leur superficie est évaluée à environ 110 lieues carrées, et leur population totale à 8,150 âmes.

Il est probable que ces îles ont été formées par l'action des feux souterrains. Les rochers sont tous d'origine ignée. Les côtes sont si escarpées, que les habitants sont obligés de descendre et de monter par le moyen de cables. Ce ne sont partout que des rochers affreux, recouverts çà et là d'une légère couche de terre végétale.

On ne cultive que l'orge. L'herbe croît avec une abondance étonnante. Plusieurs sortes de jardinage réussissent fort bien. Les habitants emploient aussi, dans leur nourriture, diverses racines antiscorbutiques que la nature y a semées avec profusion ; mais les exhalaisons de la mer empêchent les arbres de croître. Le climat est aussi tempéré que celui du Danemark ; les pluies et les brouillards sont fréquents, les gelées courtes, l'air venteux et la chaleur de l'été égale et modérée. On trouve dans ces îles, ainsi que dans l'Islande, une espèce de grande moule dont les habitants se nourrissent ; l'écaille de cette moule donne une chaux excellente.

Les montagnes qui couvrent ces îles s'élèvent de 6 à 800 mètres au-dessus du niveau de l'Océan ; la composition des roches dont elles sont formées produit une terre graveleuse et noirâtre qui se couvre de pâturages et qu'arrosent plusieurs ruisseaux ; mais on ne voit aucun arbre ni dans les plaines ni dans les vallées. Des baies profondément découpées entourent ces îles et augmentent les dangers qu'offrent leurs parages remplis d'écueils et de courants rapides : quelquefois il faut attendre des mois entiers pour pouvoir traverser d'une île à l'autre. Leur climat est moins froid que ne l'indique leur latitude ; les gelées n'y durent pas plus d'un mois, et le froid y est rarement assez rigoureux pour que les baies se couvrent de glaces, et pour qu'il soit nécessaire de mettre les moutons à l'abri : ils passent l'hiver en plein air. L'été ne dure que les deux mois de juillet et d'août. Par une de ces compensations qu'offre la sagesse de la nature, les tempêtes furieuses qui désolent ces îles purifient l'air en chassant au loin les miasmes pestilentiels. Rarement le blé y mûrit, mais l'orge, le seigle et les légumes y réussissent parfaitement. Au surplus l'éducation des bestiaux y est beaucoup plus soignée que l'agriculture. Le cheval, le bœuf et les autres animaux domestiques y sont d'une bonne race et d'une petite taille ; les moutons y sont couverts d'une toison assez fine. La pêche de la baleine et du hareng et la chasse aux oiseaux aquatiques, produisent de grands bénéfices aux habitants ; après ce genre d'industrie, celui qui leur en procure le plus est le tricotage des bas de laine ; ils en exportent environ 120,000 paires par an. La population est pauvre, et ne fournit pas en impôts les sommes nécessaires pour couvrir les dépenses que ces îles occasionnent au gouvernement danois.

La plus grande des Fœröe est *Strömöe* ; elle a 13 lieues de long sur 5 de large ; la montagne de *Skölinsfield*, haute de 650 mètres, y forme un phare naturel qui la fait reconnaître de loin aux navigateurs. *Osteröe*, à l'ouest, *Suderöe*, au sud, sont ensuite les plus importantes ; les autres, telles que *Sandö, Waargö, Bordöe, Windeöre*, diminuent graduellement de grandeur et sont entourées de 28 plus petites dont quelques-unes même n'ont pas une lieue carrée. Suderöe renferme une mine de houille dont on évalue la masse à 48 millions de tonneaux ; mais les frais de transport et les dangers de la navigation empêchent les spéculateurs de l'exploiter, pour en transporter le charbon en Danemark, ce qui fait négliger cette richesse minérale.

Les Fœröe sont divisées en 6 *syssels* ou districts, et subdivisées en 17 paroisses, dont le gouvernement est confié à un bailli qui réside à *Thors*

havn ou *Thorshaven*, la seule ville qu'elles renferment. Elle est située sur la côte orientale de l'île Stromöe et se compose d'une centaine d'habitations construites en bois et revêtues de gazon ; un petit fort la défend ; une église, un gymase, avec une bibliothèque de 2,000 volumes, une école latine et un hôpital sont ses principaux édifices. *Fréderikswaag* est un petit port qui a quelques relations avec l'Écosse.

Ces îles sont habitées par des hommes doux, honnêtes et laborieux qui vivent de la pêche et de la chasse aux oiseaux. Ces bons insulaires ont conservé une innocence vraiment patriarcale. Il y a dans les relations des deux sexes une liberté si chaste, une confiance si pleine d'abandon et de réserve, qu'elle rappelle les premiers âges du monde. Toutes les femmes assistent au déshabiller et à la toilette de leurs commensaux, et les aident à se lever et à se coucher. On s'embrasse le soir en se quittant, le matin en se revoyant, avant et après chaque repas. Ces femmes en apparence si faciles, sont cependant d'une vertu exemplaire. Les domestiques des deux sexes couchent dans la même chambre, dans le même lit, sans qu'il en résulte de naissances illégitimes.

Tel est le tableau qu'offre aujourd'hui la topographie des différents pays qui composent la monarchie danoise. Avant de nous étendre sur le gouvernement, l'administration et les ressources de ce royaume, jetons un coup d'œil sur son histoire.

La Scandinavie comptait autrefois autant de rois que de vallées, de montagnes et de golfes ; chaque riche paysan, chaque possesseur d'un nombreux troupeau s'appelait *Konung*, et fut reconnu comme chef et protecteur par ses voisins plus faibles. Ceux, parmi ces rois, qui avaient un vaisseau, allaient pendant l'été piller tout ce qu'ils rencontraient en mer ; cela était regardé comme un métier héroïque, et ces rois corsaires conservèrent longtemps une haute considération dans la Scandinavie.

Ils adoraient depuis longtemps un dieu qu'ils nommaient Odin, lorsque vers le commencement de notre ère, une colonie, asiatique sans doute, vint s'établir en Scandinavie. A sa tête se trouvait un homme extraordinaire; il s'annonça comme le roi des bons génies, le puissant Odin. Ses compagnons qui brillaient aux yeux des pauvres Scandinaves du prestige que leur savoir et leur civilisation leur donnaient, parurent comme autant de dieux. Sous leur énergique impulsion des États se formèrent, et alors parut Skjold, fils de l'Odin-homme, qui fut le premier roi de Danemark et le fondateur de la dynastie des *Skjoldunger*. Les plus remarquables de ses successeurs sont Haral II, qui fut battu par l'empereur Othon le Grand

et forcé d'embrasser le christianisme (965), Suénon Ier, qui fit la conquête de l'Angleterre en 1014, et surtout son fils, Canut le Grand, qui vainquit les Suédois et conquit la Norvége. Suénon Esthrithson, comte de Danemark, et vice-roi de ce pays, fut, à l'extinction de la première dynastie, le chef de celle des *Esthrithides* (1044); il essaya en vain d'arracher le trône à Guillaume le Conquérant. Waldemar le Grand (1157), Waldemar II le Victorieux, étendirent au loin leurs conquêtes; ce dernier avait reçu du pape un drapeau consacré, le *Dannebrog*, qui fut longtemps conservé comme une espèce de palladium. Vers la fin de son règne, la guerre civile et une irruption de la mer qui engloutit une partie du Schleswig, vinrent arrêter la prospérité du Danemark. La période la plus glorieuse de l'histoire du Danemark fut le règne de Marguerite, fille de Waldemar IV. Cette princesse, que l'on a surnommée la *Sémiramis du Nord*, parvint, grâce à son habileté, sa popularité et son courage, à opérer, en 1397, l'union de Calmar, qui plaça sur sa tête et sur celle de son neveu Éric la triple couronne de Danemark, de Suède et de Norvége. Mais un siècle s'était à peine écoulé depuis cette union si désirable pour les intérêts de la race scandinave, que, soulevée par les exactions et la tyrannie de Christiern II d'Oldenbourg, que l'on a nommé à juste titre le *Néron du Nord*, la Suède trouvait un libérateur dans Gustave Wasa, et s'affranchissait du joug danois. Tandis que la Suède, conduite à la victoire par plusieurs rois guerriers, s'élevait à l'apogée de sa puissance, le Danemark, qui avait en 1527, sous le règne de Fréderic Ier le Pacifique, embrassé le christianisme, prenait, sous celui de Christian IV, une part active à la guerre de trente ans (1625-1629), mais c'était pour y perdre sa marine et ses provinces suédoises. Tant de désastres déterminèrent le peuple danois à rendre la royauté héréditaire et absolue, pour concentrer dans les mains du roi tous les pouvoirs, menacés par la noblesse. Au moment de la grande révolution qui agita ce siècle, le Danemark resta constant dans son alliance avec la France. Cette fidélité lui coûta cher, car la tyrannique Angleterre, jalouse d'ailleurs de l'extension que prenait la marine danoise et des relations commerciales qu'elle établissait dans les principaux marchés du monde, après avoir fait attaquer Copenhague en 1801, revenait, en pleine paix, du 2 au 5 septembre 1807, bombarder cette capitale et incendier la flotte danoise. Ce n'était pas assez encore; en 1814, les puissances coalisées lui enlevaient la Norvége, pour la donner à la Suède, afin que la Russie pût conserver la Finlande. Le Danemark recevait, il est vrai, en échange la Poméranie suédoise; mais bientôt, sur les réclamations de la Prusse, cette

possession lui était retirée, et on lui donnait en échange le petit duché de Lauenbourg.

Nous avons vu qu'au gouvernement électif avait succédé, au XVIIe siècle, le gouvernement monarchique le plus absolu. Cependant les révolutions politiques qui avaient agité l'Europe devaient nécessairement avoir leur contrecoup sur les bords du Sund. Les vieilles royautés avaient pour ainsi dire composé avec les tendances libérales des peuples, et de cette association était né le gouvernement constitutionnel. Les rois de Danemark résistèrent, autant qu'ils le purent, à ce mouvement de transformation; mais ils durent céder, et le 15 mai 1834, le gouvernement représentatif fut établi. Le roi Frédéric VI dut accorder des libertés provinciales; après lui Frédéric VII, fils et successeur de Christian VIII, prévenant les vœux ardents de son peuple, témoin d'ailleurs de la fièvre révolutionnaire qui agitait l'Europe, fit voter, le 25 mai 1848, et sanctionna, le 5 juin suivant, une constitution plus libérale encore que celle de 1834. La monarchie danoise est une monarchie limitée; la royauté se réserve les mêmes priviléges que possédait la royauté française dans la charte de 1830. La diète est composée de deux chambres, toutes deux électives: l'une prend le nom de *folkething*, ou chambre du peuple, l'autre celui de *landsthing*, ou chambre des provinces. Le nombre des membres de la chambre des provinces est égal à la moitié des membres de la chambre populaire. Les premiers sont nommés pour huit ans; ils se renouvellent tous les quatre ans par moitié. Les membres de chacune des deux chambres ont droit à une indemnité. Les conditions d'électorat à la chambre populaire sont d'être danois, âgé d'au moins trente ans, et d'avoir une année de résidence dans la ville, au moment de l'élection. Pour être éligible à la même chambre, il suffit d'avoir accompli sa vingt-cinquième année, tout en remplissant les autres conditions de l'électorat. La chambre des provinces repose sur le principe du suffrage à deux degrés. L'éligibilité fixée à quarante ans, est au prix d'une condition de cens ou de propriété. Pour être éligible, il faut payer, l'année de l'élection, une contribution directe de 200 écus ou riksdalers, (le riksdaler danois vaut 2 fr. 80 c.) ou jouir d'un revenu annuel de 1,200 riksdalers.

La constitution danoise reconnaît la liberté religieuse, la liberté individuelle, l'inviolabilité du domicile et de la propriété, le droit à l'assistance, l'enseignement primaire et gratuit pour les enfants pauvres. La liberté de la presse, le droit d'association sans permission préalable, complètent cet ensemble des droits du citoyen. En un mot la nouvelle constitution danoise

laisse à la royauté toutes les attributions compatibles avec le système parlementaire, tout en faisant une large place à l'élément démocratique ; elle fait d'un État auparavant absolu un des États les plus libres de l'Europe. Au moment de la révolution de février, les duchés prétextant d'abord les difficultés relativement à l'importante question de la succession au trône de Danemark, puis allant beaucoup plus loin, prétendirent que leur nationalité allemande devait les séparer à tout jamais de la Scandinavie. Ils se soulevèrent, aidés par l'Allemagne révolutionnaire, et le Danemark eut, pendant trois ans, à soutenir à la fois, avec de faibles ressources, et la guerre civile et la guerre étrangère. Il le fit avec le plus grand honneur pour ses armes. Les duchés resteront danois, mais ils auront une administration particulière dont voici les principales dispositions qui furent adoptées le 28 janvier 1852. Les duchés de Schleswig et de Holstein Lauenbourg (ces deux derniers sont réunis depuis quelque temps) ont deux ministres dirigeants responsables envers le roi seulement ; les deux duchés ont chacun une représentation d'États avec voix délibérative. Il y a égalité parfaite de droits entre les deux nationalités danoise et allemande. Le système douanier devient commun à toute la monarchie, et dans ce but, la ligne de douanes de l'Eider est supprimée. Le roi de Danemark continue de faire partie de la confédération germanique comme duc de Holstein et de Lauenbourg.

Le roi est secondé dans l'administration des affaires de l'État par un conseil d'État composé de tous les ministres, qui sont ceux des affaires étrangères, de la justice, de l'intérieur, des finances, de la guerre, de la marine, de l'instruction publique et des cultes. Avant la guerre du Schleswig-Holstein, les finances du Danemark étaient dans un état très-prospère; elles se présentaient en 1847 avec un revenu d'environ 48 millions de francs, tandis que les dépenses, y compris 11 millions pour les intérêts et l'amortissement de la dette de l'État, n'atteignaient que 47 millions de francs. A la suite des charges extraordinaires que le trésor a eu à supporter de 1848 à 1851, le budget de l'année financière 1852 1853 se présente avec un déficit de 5,849,500 francs ; car les recettes n'atteignent qu'à 42,761,195 fr., tandis que les dépenses s'élèvent à 48,610,695 fr.; mais ce budget embrasse seulement le Danemark proprement dit, et comme le chapitre des dépenses embrasse tous les besoins de la monarchie, il y a donc lieu d'espérer que les revenus des duchés rentrés définitivement sous l'autorité du roi, revenus que l'on peut en moyenne évaluer à près de 15 millions de francs, couvriront, et bien au delà, le déficit.

Dans les chiffres que nous donnons pour les recettes, les droits du Sund sont portés pour plus de 6 millions de francs. La dette de l'État se compose : 1° de la dette intérieure qui est de 192,080,000 de francs ; 2° de la dette étrangère qui est de 140,280,000 francs. Les intérêts exigibles en 1853 sont de 11,827,200 francs.

Grâce à l'organisation de l'assistance publique, la mendicité est un phénomène inconnu en Danemark ; le population y est sage, religieuse, et se livre avec ardeur à l'agriculture.

Sous le rapport de l'industrie, le Danemark est en général peu avancé ; on y fabrique des draps et des toiles pour la consommation des habitants ; ses produits, qui sont propres à l'industrie, sont exportés bruts, et y rentrent manufacturés. Les produits agricoles du pays ont seuls quelque importance et pèsent de quelque poids dans la balance de son commerce. La production du blé, l'élève des bêtes à cornes et des chevaux, la culture du trèfle et des prairies artificielles y sont dans un état de prospérité incontestable. Mais il est tributaire des pays étrangers pour la plupart des objets de luxe et les produits de la grande industrie. Cela donne une grande importance à son commerce de commission qui est fait sur une grande échelle. Enfin la pêche de la baleine, du hareng, de la morue, occupe un grand nombre de navires marchands. On évaluait, en 1851, les importations à 78,519,170 francs et les exportations à 48,650,823 francs.

L'armée danoise était, avant la guerre, y compris les recrues des duchés, de 25,000 hommes, sur le pied de paix, et de 75,000 hommes, sur le pied de guerre. Elle s'est élevée en 1849 et 1850 à 35,000 hommes, les duchés non compris.

La marine est l'une des principales forces et l'une des conditions essentielles de l'existence du Danemark. Elle comprend, en bâtiments à voiles, 4 vaisseaux de ligne, 6 frégates, 3 corvettes, 4 bricks, 24 chaloupes canonnières, 18 yoles canonnières et plusieurs petits bâtiments ; en bâtiments à vapeur : 2 frégates de 3 à 400 chevaux, 4 corvettes de 2 à 300, 2 bâtiments de 150 à 200, 2 autres de 180 à 150 ; enfin plusieurs bâtiments de transport.

Le bon sens et la droiture que le Danemark a toujours montrés sont pour lui un titre très-puissant à l'estime des autres peuples. Il a fait voir dans ces derniers temps quelle était sa mission dans la question du maintien de l'équilibre européen : c'est de former une barrière aux envahissements de l'Allemagne vers la mer du Nord, tandis que la Suède en oppose une aux envahissements de la Russie vers la Baltique. Les deux

États scandinaves ne peuvent d'ailleurs conserver leur indépendance qu'à ce prix, et la communauté des intérêts, autant que le lien du sang leur impose le devoir de faire cause commune, pour maintenir à tout jamais dans son intégrité le sol scandinave.

Tableaux statistiques du royaume de Danemark.

Statistique générale.

SUPERFICIE.	POPULATION en 1850.	POPULATION par lieues carr.	FINANCES.	COMMERCE en 1851.	ARMÉE.
2,840 lieues géographiques carr.	2,236,597	809	*Budget de 1852-53* [1]. *Recettes.* 42,761,195 fr *Dépenses.* 48,610.695 fr *Dette de l'État.* 332 360,000 f.	*Importation* 78 519,170 fr *Exportation* 48,650,823 fr.	*Sur le pied de paix.* 25 000 hommes. *Sur le pied de guerre.* 75,000 hommes. *Flotte.* A voiles, 4 vaisseaux ; 6 frég. ; 50 bâtiments inferieurs. A vapeur, 2 frég. ; 4 corvet. ; 5 bâtiments inferieurs.

[1] Ne sont pas compris dans ce chiffre, les revenus des duchés.

Statistique particulière.

1° DANEMARK.

NOMS DES DIOCÈSES OU STIFTER [1].	SUPERFICIE en lieues g. c.	POPULATION en 1850.	VILLES PRINCIPALES ET LEUR POPULATION [2].
SÉELAND et	371	508,460	COPENHAGUE, 129 695. — Roeskilde. 3.805. — *Elseneur*, 8 111. — *Holbek*, 2,638. — *Prestöe*, 951. — *Korsoer*, 1 600 — Soroë, 901.
BORNHOLM.	28	27,927	Rönne, 4.717. — Nexoë. 1 600.
FIONIE.	170	187,818	*Odensée*, 1.,122. — Assens, 2 800. — *Svendborg*, 4,556. — Nyeborg, 3,059
LAALAND.	84	79,01	*Marieboë*, 1,200. — Naskow, 2,955. — Nyested, 1,000. — Nykiöbing, 1.500
JUTLAND.	1,247	604,525	*Aalborg*, 7,745. — Nibe, 1,200. — *Hiörring*, 700 — *Thisted*, 600. — *Aarhuus*, 7,886 — Horsens, 5.827 — *Randers*, 7,73. — Mariager, 546 — *Viborg*, 4 049. — Skive, 700. — *Ringkiöbing*. 1.200. — *Veile*, 3,300 — Fridericia, 4,326. Kolding, 2,805. — *Ribe*, 2,934 — Varde, 600.

[1] Les diocèses ou *stifter* de Séeland, de Fionie, de Laaland et de Jutland sont ici indiqués y compris la superficie et la population des îles qui en dépendent.
[2] Les villes en *italique* sont les chefs-lieux de bailliage.

2° DUCHÉS.

NOMS DES DUCHÉS ET DES DIOCÈSES.	SUPERFICIE en lieue g. c.	POPULATION en 1845.	VILLES PRINCIPALES ET LEUR POPULATION.
SCHLESWIG.	452	363,000	SCHLESWIG, 12,000 — Cappeln, 1,600. — *Hadersfeben*, 4,000. — *Apenrade*, 3,200 — *Lügumkloster*, 4,200, — *Tondern*, 3,000 — Gravenstein, 2,200 — *Bredstedt*, 1,800. — *Flensborg*, 16,000. — *Sonderbourg*, 3,200 — *Husum*, 4,500. — *Friderickstadt*, 3,500. — *Tonningen*, 4,000.
HOLSTEIN.	435	479,364	GLUCKSTADT, 6,000. — Wandsbeek, 3,000. — *Neustadt*, 1,700 — Heyde, 5,500. — Meldorf, 2,200. — *Kiel* 13,000 — *Neumunster*, 1,800. — *Oldenbourg*, 2,500. — *Ploen*, 1,400 — *Reinfeld*, 400. — Rendsbourg, 9,500. — *Segeberg*, 2,200. — *Traventhal*. — *Barnesfedt*, 800. — *Itzehoe*, 4,000 — Preelz, 3,500. — *Uetersen*, 3,500. — *Altona*, 30,000. — Pinneberg, 500.
LAUENBOURG.	53	46,486	*Lauenbourg*, 3,500. — *Ratzebourg*, 2,200. — *Schwarzenbeck*, 600.

Iles de l'archipel Danois et leur population approximative en 1851.

		habitants
Dans le diocèse de	*Seeland*. . . .	484,000
	Amack. . . .	8,000
	Bornholm.. .	27,927
	Saltholm. . .	1,200
	Möen.	12,000
	Samsöe. . . .	4,000
Dans le diocèse de	*Fionie*. . . .	170,450
	Langeland. .	17,000
	Taasinge. . .	7,000
Dans le diocèse de	*Laaland*. . .	557,687
	Falster. . . .	23,000

		habitants
Dans le diocèse de	Jutland. . . .	
	Anholt. . . .	800
	Toessöe. . . .	2,200
	Mors.	11,000
	Fanöe.	2,800
	Man.	300
	Rom.	1,000
	Sylt.	6,500
	Fœhr.	8,000
	Pelworm. . .	3,500
	Nordstrand. .	3,000
	Alsen.	18,000
	Aröe.	12,000
	Femen.	10,000

COLONIES DANOISES.

	Superficie en lieues g. c.	Population en 1850.	Renvois.
Iles Faröo.	45	8,150	Voir tome VI, page 684.
Islande.	3,908	60,000	Voir tome V, page 44.
Grönland.	520?	9,400	Voir tome V, page 38.
Indes orientales. . . { Sainte-Croix. . Saint-Thomas. Saint-Jean. . . }	16	39,614	Voir tome V, page 564.
Indes occidentales.	6	5,000	Voir tome IV, page 31.

Marine en 1852.

MATÉRIEL.

3 vaiss. de ligne de	84 canons	252 canons.	
1 — —	80 —	80 —	
1 — —	66 —	66 —	
1 frégate.	60 —	60 —	
1 id.	48 —	48 —	
4 id.	46 —	184 —	
2 id.	40 —	80 —	
1 sur les chantiers	44 —	44 —	
1 corvette.	28 —	28 —	
3 corvettes.	20 —	60 —	
1 barque.	14 —	14 —	
2 bricks.	16 —	32 —	
2 —	12 —	24 —	
1 schooner.	8 —	8 —	
2 schooners. . . .	1 —	2 —	
		982 canons.	
1 cutter. . à 6	Fauconn.		
1 — . 2	Fauconn.		

FLOTTILLE A RAMES.

23 chaloupes canonnières à mortiers.
40 chaloupes canonnières ordinaires.
17 barques canonnières.
6 bateaux à vapeur ayant ensemble une force de 860 chevaux.
1 sur les chantiers ayant 12 canons et une force de 260 chevaux.

PERSONNEL.

1 vice-amiral.
2 contre-amiraux.
8 commandants.
8 capitaines-commandants.
17 capitaines.
26 capitaines-lieutenants.
41 premiers-lieutenants.
36 seconds-lieutenants.
2 capitaines commandeurs à la suite.
10 capitaines et capit.-lieuts. à la suite.

Un corps de cadets.

Commerce en 1851.

	IMPORTATION.	EXPORTATION.
	Rikdaler [1].	Rikdaler.
Angleterre.	5,788764	8,458896
Suède et Norvége.	3,399101	4,906405
Lubeck.	3,970061	565247
Amérique.	2,568246	254396
Russie.	2,130851	187408
Islande, Grœnland et Færoe.	1,743951	200886
Possessions danoises aux Indes occidentales. . . .	1,228788	597458
Hambourg.	1,568395	192835
Transit par Kiel	1,407766	146268
Belgique et Hollande.	170573	—
France.	1,067685	437659
Prusse.	835966	526767
Port de la Méditerranée.	613058	48893
Altona.	512748	40795
Indes orientales, Chine et Guinée.	282842	197404
Hanovre et Brême.	403823	35332
Mecklenbourg.	248579	80074
Autres sans désignation spéciale.	101394	498571
	28,042561	17,375294

[1] Le rikdaler danois vaut 2 fr. 80 c.

TABLEAU des positions géographiques de la Suède, de la Norvége et du Danemark.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE SEPTENTRIONALE	LONGITUDE.
	deg. min. sec	dég. min. sec.
Aalborg.	57 2 46	7 35 16 E
Aarhus (cathédrale). .	56 9 27	7 52 22
Agerö (fort).	59 1 46	8 33 53
Ahus.	55 55 30	11 57 3
Altengaard.	69 55 0	20 44 0
Altona (Observat.). .	53 32 45	7 36 8
Anholt (fanal). . . .	56 44 17	9 18 46
Apenrade.	55 2 46	7 4 48
Arendal.	58 27 0	6 30 10
Arholma, tour. . . .	59 50 58	16 46 58
Asp-oë.	61 13 20	2 25 40
Baagoë (fanal). . . .	55 17 42	7 27 40
Bergen	60 24 0	2 57 39 E.
Bessested (Islande). .	64 6 9	24 18 40 O
Blom-oë	60 31 55	2 34 30 E.
Bornholm, feu. . . .	55 16 53	12 25 23
Calmar.	56 40 0	14 0 36
Cap-Nord.	71 10 0	23 30 0
Carlscrona (tour de l'horloge).	56 9 31	13 14 49
Carlshamm.	56 10 40	12 31 33
Christiania (n. Obs.)	59 54 42	8 23 7
Christiansand. . . .	58 8 5	5 42 58
Christiansfeld. . . .	55 21 19	7 8 33
Christians-oë phare) f. tour.	55 19 19	12 51 16
Christianstad. . . .	56 1 15	11 49 15
Cimbritshamm (égl.).	55 33 40	11 59 19
Copenhague (Obs. ou Tour-Ronde) . . .	55 40 53	10 14 20
Corsoer (feux). . . .	55 20 19	8 47 20
Cronborg, feu. . . .	56 2 20	10 17 6
Djursten, feu	60 21 50	16 3 30
Drontheim ou Trondhiem	63 25 50	8 3 15
Egersund.	58 26 10	3 36 45
Engelholm.	56 14 9	10 31 50
Fakkebierb (phare).	54 44 25	8 21 42
Falkenberg.	56 54 3	10 9 25
Falsterbo (fanal). . .	55 23 8	10 29 2
Flekkeroe.	58 5 0	5 40 45
Flensbourg	54 46 56	7 5 45
Fœrder (le grand). fa.	59 3 28	8 16 25
Frederikshavn (fan.).	57 26 12	8 12 40
Gefle.	60 39 45	14 47 40
Gjedser Odde (phare).	54 33 50	9 37 41
Gluckstadt	53 47 42	7 6 8
Goteborg (faubourg Mayorna)	57 41 18	9 34 9
Idem. Milieu de la v.	57 42 0	9 36 15
Grenaœe.	56 24 50	8 32 16
Gronskar (fanal). . .	59 17 3	16 41 50
Hadersleben.	55 14 57	7 8 58
Hadringe.	58 35 40	14 57 35
Hallands-Vader-oë (pointe N.).	56 27 4	10 12 17
Halmstad (château) .	56 40 24	10 31 15
Hammerfest (Fugleness).	70 40 7	21 25 19
Hanoe (île), mais. du pilote.	56 1 2	12 28 25
Haradskar.	58 8 4	14 38 25
Helsingoer (Elseneur)	56 2 11	10 16 25
Helsingborg	56 2 54	10 21 49
Hernosand (île) . . .	62 38 0	15 32 57
Hessel-oë.	56 11 44	9 21 54 E.
Hiöring.	57 27 33	7 33 59
Hoborg (cap)	56 55 9	15 47 33 E
Hola (Islande). . . .	65 44 0	21 27 0 O
Hudwiks-Vall. . . .	61 43 45	14 47 45 E.
Huiddings-oë (fanal).	59 3 54	3 5 0
Husum.	54 28 48	6 43 17
Kallundborg (cl. du mil.).	55 40 54	8 45 8
Kiel (Saint-Nicolas).	54 19 24	7 48 5
Kongelf.	57 51 45	9 38 45
Kongsbacke.	57 27 0	9 46 45
Kongswinger	60 12 11	9 37 45
Krageroë.	58 51 35	7 10 27
Kullen (fanal). . . .	56 18 3	10 6 54
Kyholm (fanal) . . .	55 56 3	8 20 8
Laholm	56 32 38	10 39 35
Lambhuus (Islande).	64 6 17	24 19 21
Landscrona.	55 52 23	10 29 36
Landsort, phare. . .	48 44 28	15 32 23
Linderness (Derneuss), phare. . .	57 58 0	4 43 0
Lund.	58 27 10	4 15 51
Lunden (milieu des deux tours). . . .	55 42 16	10 51 17
Malmoë (église). . . .	55 36 6	10 39 40
Mandal	58 0 42	5 8 30
Marien Leuchte (ph.)	4 29 41	8 51 53
Markoë (tour	57 59 10	4 39 0
Marstrand (fan.), f. t.	57 53 11	9 14 25
Morup-Tange, ou cap Morup.	56 55 57	10 1 30
Nakkchoved, le feu orient)	56 7 5	10 1 8
Niddingen, feu. . . .	57 18 12	9 33 53
Norburg.	55 3 29	7 24 9
Norrköping.	58 35 0	13 50 45
Norr-Telje.	59 45 45	16 18 45
Nyköping.	58 45 24	14 41 6
Oeland (île), cap N. .	57 22 20	14 46 15
Idem (phare, cap S.).	56 11 50	14 4 28
Oerebro.	59 17 12	12 53 5
Oeregrund	60 20 0	16 6 15
Oestergarnsholm, fe.	57 26 30	16 40 30
Orskier, feu.	60 30 40	16 2 0
Österrisoer	58 42 33	6 59 40
Osthammar.	60 14 30	16 3 15 E.
Patrixfiord (Islande).	65 35 45	26 21 0 O.
Pello.	66 48 16	21 38 15 E
Portland (Islande). .	63 23 0	21 28 0 O.
Randers (la plus h. t.)	56 27 37	7 42 17 E.
Reikianess (Islande).	63 48 15	25 3 5 O.
Reikiaviig (Islande).	64 8 25	24 15 40 O.
Rendsbourg	54 18 40	7 19 38 E.
Rœskilde (clocher) .	55 38 22	9 44 32
Rondoë, feu.	62 24 35	3 15 25
Rübe ou Rypen (cat.).	55 19 57	6 25 55
Saeby	57 19 51	8 11 44
Saeloë (balise). . . .	58 21 0	8 55 15
Samsoë (pointe S.-O.)	55 45 57	8 17 6
Schlesvig (St-Michel).	54 31 9	7 13 39
Seieroë (l'église). .	55 52 55	8 49 0
Sirevaag	58 29 40	3 24 0
Skagen (le fanal). . .	57 43 47	8 16 4
Skanor (eglise) . . .	55 25 13	10 30 56

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE SEPTENTRIONALE deg	min.	sec.	LONGITUDE. deg	min.	sec.	
Skudenæss, feu . . .	59	8	45	2	59	0	E.
Sneefield jocckul (Is-							O.
lande)	64	47	40	26	4	30	E
Soderarms (phare). .	59	45	15	17	4	50	
Soderhamm.	61	17	47	14	45	15	
Sönderberg (cloch.)	54	54	39	7	26	55	
Stockholm (Observ.).	59	20	34	15	43	20	
Stromstadt (clocher).	58	55	33	8	51	45	
Sundsvall.	62	22	30	14	56	15	
Svartklubb, feu . . .	60	9	50	16	29	30	
Torvestad	59	22	40	2	54	50	
Thun-oë, feu	55	56	58	8	6	36	
Tondern	54	56	30	6	32	27	
Tonningen.	54	19	25	6	38	30	
Trelleborg	55	22	14	10	50	15	

NOMS DES LIEUX.	LATITUDE SEPTENTRIONALE deg.	min.	sec.	LONGITUDE. deg.	min	sec.	
Trindelen, feu flott.	57	25	39	8	55	29	E.
Uddevalla.	58	21	15	9	36	15	
Umea.	63	49	0	17	57	7	
Upsal.	59	51	50	15	18	19	
Uranibourg.	55	54	26	10	21	32	
Utklippar (p.), f. t. .	55	56	35	13	19	51	
Vardöhuus.	70	22	36	28	45	20	
Warberg château) .	57	6	22	9	54	9	
Westerskar signal. .	59	35	35	16	49	17	
Westervik.	57	44	50	14	20	0	
Wiborg	56	27	0	7	4	55	
Wingoe (pyramide).	57	37	56	9	15	49	
Wisby (la g.-église). .	57	38	50	15	56	21	
Ystad.	55	25	31	11	28	15	

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE SIXIÈME VOLUME.

Pages

LIVRE CENT VINGT-SIXIEME —Suite de la Description de l'Océanie. — Malaisie. — Description des îles Philippines et des îles Soulou. 1
Les îles Philippines. — Chaînes de montagnes. — Volcans. — Minéraux. *Ibid.*
Nature du sol. — Climat. — Végétaux. — Animaux. — Habitants. 2
Population. — Gouvernement. — Industrie. — Principales îles, division par provinces. 6
Les Tagales et les Bissayas. 7
Description de l'île de Luçon. — Manille. — Cavite, Santa-Cruz, Bocolor, Soubi. *Ibid.*
Les îles Bissayes. — Mindoro, Paragoa, Calamines, Masbate, Panay et Zebu. 9
Description de l'île de Mindanao, divisions, villes indigènes. 10
Archipel Soulou ou Holo. — Groupes de Basilan, de Soulou, de Tawi-Tawi et de Cagayan. — Peuples, gouvernements. — Bawan, capitale. 12

LIVRE CENT VINGT SEPTIEME. — Suite de la Description de l'Océanie. — Malaisie. — Description des Célèbes et des îles Moluques. 14
Description de l'île Célèbes. — Baies, caps, côtes, cours d'eau. 15
Végétation, animaux, minéraux, montagnes, constitution géologique. *Ibid.*
Divisions. — Partie hollandaise, gouvernement de Macassar, Goa, Bonthain, Boni, Maros. 17
Résidence de Mandano. — Manado, Kema, Gorontalo. 18
Partie indépendante. — États indigènes de Bony, de Vaju, de Loukou, de Macassar, de Sopeng. — Tanette et Palou. *Ibid.*
Habitants de Célèbes — Les Bonys ou Bouguis, les Alfourous, etc. 19
Époque de l'établissement des Portugais et des Hollandais à Célèbes. 20
Ile Sanghir, Talauste, Boutan, Xulla, Taliabo et autres. *Ibid.*
Les Moluques. — Leur division. — Volcans, végétation, animaux. 21
Établissement successif des Portugais et des Hollandais dans ces îles. 22
Gilolo. — Ternate. — Tidor. — Motir. — Misol et Bourou. 23
Description de Céram et d'Amboine. 25
Iles voisines d'Amboine et de Céram. — Ile Banda. 28
La mer des Moluques. 29
Tableaux statistiques de la Malaisie. 30
Tableau statistique des Indes Néerlandaises en 1850. 31
Tableau statistique des Indes Espagnoles. *Ibid.*

LIVRE CENT VINGT-HUITIÈME.—Suite de la Description de l'Océanie. — Description de la Mélanésie. 32
Description de la Nouvelle-Hollande ou Australie. — Dimensions, golfe de Carpentarie, côtes. *Ibid.*
Côte orientale. — Montagnes Bleues, nature du sol. — Rivières et lac. 33
Saisons, climat. — Végétaux. — Animaux. — Habitants. 35
Mœurs, coutumes, religion, nourriture, habitations. 38
Traits caractéristiques, particuliers à quelques tribus. 44
Population. — Divisions anglaises de l'Australie. *Ibid.*
Description de la Nouvelle-Galles-Méridionale. — Botany-Bay, Port-Jackson, Sydney. — Paramatta. — Liverpool. 45

Pages
Bathurst. — Les mines d'or des Conobolas. — Port Macquarie. 48
Industrie, commerce, population et gouvernement de la Nouvelle-Galles-Méridionale. 50
Description de la côte orientale de l'Australie, du cap York au promontoire Wilson. 51
Terre de Grent, terre de Flinders ou terre Baudin et terre Napoléon. 52
Description de la province de Victoria ou d'Australia-Felix. *Ibid.*
Melbourne, Geelong, Campbell. — Gisements aurifères du mont Alexander près de Melbourne. *Ibid.*
Description de la colonie de l'Australie méridionale. — Adelaïde, Glenelg. — L'île des Kanguroos, Kingscote. *Ibid.*
Terre de Flinders, terre de Nuyts. — Iles de l'Investigator, de Nuyts, de la Recherche. 54
Description de la colonie de l'Australie occidentale. — Rivière des Cygnes, Perth, Albany, Freemantle, Augusta, Australind. 55
Terre d'Edels. — Terre d'Endracht. — Terre de Witt. — Archipel Dampier. — Archipel Bonaparte. — Iles Bathurst et Melville. — Presqu'île Cobourg, Port-Essington. *Ibid.*
Terre de Van-Diemen. — Terre d'Arnheim. — Terre de Carpentarie. 57
L'intérieur de l'Australie encore inconnu. *Ibid.*
Groupe de Van-Diemen ou Dieménie. 58
Aspect du sol de la Tasmanie. — Principales productions. — Végétaux. — Animaux. — Climat. — Habitants. 59
La Diemenie ou île de Van-Diemen, lieu de déportation. — Population. — Division. 61
George-Tow, Launceston, Hobarts-Town, Sorrel-Town, Port-Arthur. *Ibid.*
Administration, gouvernement de la colonie. 62
Iles du groupe de Diemen. — Furneaux, Maria, Sarah, Schouten, Norfolk. 63
Description de la Nouvelle-Calcédonie. — Dimensions, montagnes, végétaux, mouillage, habitants, population. 64
Iles de l'Observatoire, Beaupré, Loyatly. — Volcan de l'île Mathew. 66
Description des Nouvelles-Hébrides. — Iles, habitants, mœurs et coutumes. 67
Description de l'archipel de Viti ou Fidji. — Habitants, mœurs, coutumes. 72
Ile Rotouma. — Fertilité, habitants, population, mœurs, coutumes. 74
Archipel Santa-Cruz. — Archipel La Pérouse, Vanikoro. — Archipel Salomon. 75
Iles Mortlock, Pitt, Stewart, Carteret, Langlan, Rennel. 81
Description de l'archipel de la Louisiade. 82
Description de l'archipel de la Nouvelle-Bretagne. — Iles de la Nouvelle-Bretagne, de la Nouvelle-Irlande, de la Nouvelle-Hanovre. 83
Description de la Papouasie ou Nouvelle-Guinée. — Caps et golfes. — Détroits, côtes. — Végétaux, animaux, habitants, mœurs, coutumes. 86
Iles Schouten, d'Urville, Waigiou, Rouib, Vayag. 91
Iles Salvatty, Couronne, Rich, Longue. — Archipel d'Arrou. — Ile Saint-David. 92
Tableau statistique de la Mélanésie. 93

LIVRE CENT VINGT-NEUVIÈME. — Suite de la Description de l'Océanie. — Description de l'Océanie orientale ou de la Polynésie. 94
Description de la Nouvelle-Zélande ou Tasmanie. — Différents noms. *Ibid.*
Dimensions. — Climat. — Aspect du sol. — Montagnes. — Volcans. — Caps. 95
Rivières. — Culture. — Animaux. — Baies. 97
Possessions anglaises. 98
Habitants, leur caractère physique. — Mœurs, coutumes, tribus, gouvernement. 99
La Tasmanie du sud. — La Tasmanie du nord, villages. — Population. 102
Des pâs ou villages fortifiés des Néo-Zélandais. — Ils sont anthropophages. — Religion, sépulture, médecine. *Ibid.*
Culte du Tabou ou Tapou, enchantements — Mariages, cérémonies, habillement, etc. 108
Conservation et commerce des têtes embaumées. 111

Pages

Iles qui bordent les côtes de la Nouvelle-Zélande. 112
Iles Campbell et Macquarie. — Iles de lord Auckland. — Iles Broughton. *Ibid.*
Description de l'archipel des Amis. 113
Tonga-Tabou. — Climat, végétation, animaux, population. — Villages. 114
Caractère des habitants, mœurs, religion. — Usage du Tabou. — Funérailles. 116
Langue. — Meubles, nourriture. — Ornements, ustensiles, pirogues. 119
Iles Eoua, Anamouka, Tafoua, Vavao, Pystaar, etc. 120
Archipel des Navigateurs. — Habitants. — Oyolava. 121
Archipel des îles Wallis. 123
Description des îles de la Société ou de l'archipel Taïti. *Ibid.*
Otaïti ou Taïti. — Montagnes. — Climat. — Végétation. *Ibid.*
Caractère physique des habitants, mœurs, usages, langue. 125
Protectorat français. — Papeïti. — Pari, Matawae, Papaoa. *Ibid.*
Autres îles de la Société. — Huaheine, Raiatéa, Otaha, Eiméo et Tethuroa. 126
Sporades australes. — Ile de Pâques. — Monuments de l'île de Pâques. 127
Archipel Dangereux ou des Iles-Basses. — Ile de la Perle. — Groupe de Lazareff, du Désappointement, des Mouches. — Iles Gambier. 128
Iles Marquises. — Tahoubata, Vaitahu. — Noukahiva, fort Collet. *Ibid.*
Habitants, climat, végétation. 129
Description des îles Sandwich. — Superficie, population. 130
Caractère physique des habitants, costume, nourriture, habitations. 131
Industrie. — Arts et Sciences. — Commerce. — Langue. — Gouvernement. 132
Climat, productions. — Owhyhi ou Hawaii. — Mowi. 134
Oahou ou Woahou, Honorourou ou Honolulu. — Autres îles. 135
Etat de la civilisation des îles Sandwich. 136
Tableau statistique de la Polynésie. 137

LIVRE CENT TRENTIEME. — Suite et fin de la Description de l'Océanie. — Description de l'Océanie septentrionale, de la Micronésie. *Ibid.*

Iles Pelew ou Palaos. — Habitants. — Gouvernement. — Productions. — Nourriture. — Industrie. — Principales îles. 138
Iles Mariannes. — Mœurs des habitants. — Introduction du christianisme. — Qualités qu'offrent leurs petits navires. — Ile de Guam. — Ile Tinian. — Iles Aguitan et Rotta. 139
Autres îles. — Archipel de Magellan. 143
Iles Carolines. — Mœurs et religion des Carolins. *Ibid.*
Ile Oualang ou Stromg. — Habitants. — Végétation. — Groupe d'Hogoleu. 145
Caractère physique et mœurs des habitants. — Fertilité du sol. 147
Groupe Siniavine. — Groupe Duperrey. — Iles Farrouelap. — Groupe de Lougounor. 151
Atolles de Monteverde. — Iles Lamoursek. — Normoliaour et autres. 152
Archipel Central ou îles Marshall et Gilbert. 153
Tableau statistique de la Micronésie. 154

LIVRE CENT TRENTE-UNIÈME. — Terres Antarctiques ou Australes. *Ibid.*

Terre d'Enderby. — Terre de Kemp. — Terre Sabrina. 155
Côte Clarie. — Terre Adélie, de la Découverte. — Pointe Géologie. *Ibid.*
Terre Victoria, le mont Erebus. 156
Iles Pierre et Alexandre I[er]. — Terre Palmer. — Terre de la Trinité. — Terre de Graham. — Iles Biscoë et Adelaïde. *Ibid.*
Shetland-Austral. — Iles de l'Eléphant, de Clarence, de Barrow, du roi George, de Livinsgton, de Déception et de Bridgeman. 157
Terre Louis-Philippe. — Iles Joinville. — Iles Daussy et Dumoulin. *Ibid.*

Pages
Orcades australes ou îles Powell. 157
Terre Sandwich. — Caractère général de ces terres. 158
Tableau des positions géographiques de l'Océanie et des terres Antarctiques. *Ibid.*

LIVRE CENT TRENTE-DEUXIÈME. — Description de l'Europe. — Introduction générale. — Considérations sur la géographie physique de cette partie du monde. — Mers, lacs, rivières et montagnes. 165

Limites de l'Europe. — Superficie. — Dimensions. — Point central. *Ibid.*
Mers et Golfes. — Superficie des mers, des golfes et des détroits. 168
Superficie des lacs. — Masse des principales eaux courantes. 174
Systèmes de montagnes. 176
Tableau des fleuves et des principales rivières de l'Europe, divisé par bassins. 181
Tableau de la surface de quelques bassins. 183
Tableau de l'élévation absolue des principales montagnes de l'Europe. *Ibid.*
Tableau des lacs les plus élevés de l'Europe. 188
Hauteur des principales chutes d'eau de l'Europe. 189

LIVRE CENT TRENTE-TROISIÈME. — Description de l'Europe. — Introduction générale. — Climats généraux. — Distribution des végétaux et des animaux. *Ibid.*

Causes qui influent sur les caractères des trois climats généraux de l'Europe. 190
Humidité de l'atmosphère. — Nombre de jours pluvieux. 195
Régions végétales. 196
Animaux de l'Europe. 203
Tableau des régions physiques de l'Europe. 205

LIVRE CENT TRENTE-QUATRIÈME. — Suite de la Description de l'Europe. — Considérations générales sur la géographie politique de l'Europe. — Nations classées par langues et par religions. — Divisions politiques, gouvernements, populations, etc. 209

Nations anciennes. — Grecs. — Albanais. — Turcs. — Tatars. — Slaves. — Finnois. 210
Slavons. — Orientaux — Russes. — Rousniaques. — Slavons danubiens. — Esclavons. — Croates. — Wendes d'Autriche. — Slavons occidentaux. — Polonais. — Bohêmes. — Slovaques. — Sorabes. — Slavons septentrionaux — Wendes germaniques. — Prussiens. — Lithuaniens. — Valaques. — Bulgares. — Finnois. — Lapons. — Esthes. — Permiens. — Hongrois. 212
Samoïèdes. — Siriaines. — Tchérémisses. — Mordoins. — Allemands. — Suédois. — Goths. — Norvégiens. — Danois. — Jutlandais. — Anglais. — Basques. — Celtes. — Belges. 213
Langues européennes. 214
Religions. — Gouvernements. 216
Rapports politiques des nations de l'Europe. 218
Population de l'Europe. *Ibid.*
Rapport de la population des États à la superficie. 219
Accroissement de la population. 220
Répartition des contributions de chaque État par tête. 223
Comparaison entre le nombre d'habitants et celui des soldats dans les différents États de l'Europe. 224

LIVRE CENT TRENTE-CINQUIÈME. — Suite de la Description de l'Europe. — Description physique générale de la Péninsule orientale ou Hellénique, comprenant la Turquie d'Europe et la Grèce. 225

Pages

Montagnes. 226
Mers — Bassins, fleuves, rivières. 228
Ravages des feux souterrains. — Cavernes. 232
Climat. 235
Végétation et culture. 238
Animaux. 240
Productions minérales. 241

LIVRE CENT TRENTE-SIXIÈME. — Suite de la Description de l'Europe. — Description du royaume de Grèce et de la république des îles Ioniennes. 243

Limites, superficie, îles, divisions physiques du royaume de Grèce. *Ibid.*
Végétation. — Montagnes, minéraux. 244
Description de l'Hellada.— Climat, productions. 246
Missolonghi, Lépante, Livadie, Thèbes, Athènes, Porto-Leone, Corinthe. 247
Description de la Morée. — Colonna, Patras, Nauplie, Argo, Coron. 248
Modon, Navarin, Calamata, Sparte, Tripolitza, etc. 250
Habitants de la Grèce, caractère physique et moral, langue, costume, religion. *Ibid.*
Tribu des Maïnotes, des Cacovouniotes, des Baniotes. 251
Description des Cyclades. — Naxos. — Amorgo. — Stampalia. 252
Namphi. — Santorin. — Paros. — Ios. — Milo. — Seripho. 253
Salamine. — Hydra. — Septzia. — Syra. — Delos. 254
Negropointe. — Skyra. — Scopélo. — Skiatho. 255
Gouvernement, superficie cultivée, population. 256
Division politique. — Administration. — Finances. — Commerce. — Armée. — Marine. *Ibid.*
Description de la république des îles Ioniennes. *Ibid.*
Corfou. — Paxo. — Sainte-Maure. — Céphalonie. — Theaki. — Zante. — Cerigo. 257
Gouvernement. — Administration. — Finances. 259
Tableau statistique du royaume de Grèce. *Ibid.*
Tableau statistique des îles Ioniennes. 260

LIVRE CENT TRENTE-SEPTIÈME. — Suite de la Description de l'Europe. — Description spéciale de la Turquie d'Europe. — Coup d'œil historique. — Divisions générales de l'Empire Ottoman. — Partie Européenne, première division. — Description des provinces immédiates de l'Empire. 261

Coup d'œil historique. *Ibid.*
Superficie, population et divisions de l'Empire Ottoman, et particulièrement de la Turquie d'Europe. 263
Descriptions des provinces immédiates, Roumélie et Thrace. 264
Constantinople. — Péra. — Galata. — Scutari. *Ibid.*
Rives du Bosphore, environs de Constantinople. 267
Andrinople, Philippopolis, Tatar-Bazardgik, etc., etc. 268
Soulou-Derbend, Demir-Kapou, Eski-Sagra, Bourgas. 269
Selimbria, Rodosto, Gallipoli, Dimotika, etc., etc. 270
Description de la Bulgarie. — Origine et histoire des Bulgares. *Ibid.*
Caractères des habitants. — Productions du pays. 271
Sophia, Choulma, Nicopoli, Tirnava, Routschouck, Silistrie. 272
Babadagh, Bazardjik, Varna, etc., etc. 273
Description de la Macédoine. — Montagnes, fleuves, mines, productions. *Ibid.*
Salonique. 274

Page

Péninsule chalcidique, le mont Athos, Drama, Gioustendil, Ouskoup, Istib, Monastir. 275
Les Yeurouks ou Koniarides. — Description de la Thessalie. 276
Larisse, Zagora, Tricala, Sataldjé, Volo, Trikeri. 277
Monts Acrocérauniens. — Description de l'Albanie. *Ibid.*
Janina, Narda, Salagora, Ambracia. 279
Souli, Parga. — Les Philates, les Chinariotes. 280
Konitza, Premithi, Klissoura, Tepelen. *Ibid.*
Berat, Ilbassan, Durazzo. — Les Myrdites. 281
Prisren, Scutari, Dulcigno, Antivari. 282
Les Albanais. — Caractère, mœurs, coutumes. 283
Le Montenegro, Cettigne. — Description de la Dalmatie, Mostanlivno. 286
Description de la Bosnie. — Productions, mines, climat, fleuves. 287
Bosna-Seraï, Trawnick, Banialouka, Isvornik. 290
Les Bosniaques. — Langue, caractère. 292
Iles dépendant de la Turquie. — Crète, Tasso, Lemno, etc., etc. 293

LIVRE CENT TRENTE-HUITIÈME. — Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Turquie d'Europe. — Deuxième division. — Provinces médiates, Servie, Valachie et la Moldavie. — Réformes, gouvernement, administration, tableaux statistiques de l'Empire Ottoman. 295

Description de la Servie ou Serbie. — Montagnes, animaux, productions, habitants. *Ibid.*
Belgarde, Semendria, Krouchovatz, Oujitza, Orkoup. 296
Description de la Valachie. — Coup d'œil historique sur les Valaques. — Gouvernement de la Valachie. — Commerce, productions, population, armée, revenus. 303
Bukharest, Fokschani, Giovijevo, Brailow. 304
Description de la Moldavie. — Climat, productions, etc., etc. 306
Botochani. — Roman. — Jassy. — Galacz, etc., etc. 309
Administration. — Population, etc., etc. 311
Les Moldaves, leur caractère. *Ibid.*
Les Zigueunes ou Tsiganes. 312
Mœurs des Turcs. — Religion. — Gouvernement. — Le Tanzimât. — Administration. — Instruction. — Presse. — Finances. — Forces militaires. 314
Tableau des anciennes divisions de la Turquie d'Europe. 325
Tableau de la superficie et de la population de la Turquie d'Europe. 328
Tableau des divisions modernes de la Turquie d'Europe. *Ibid.*
Tableau de la population de l'Empire Ottoman par races. 329
Tableau de la population de l'Empire Ottoman par religions. *Ibid.*
Tableaux des forces militaires de l'Empire Ottoman. 330
Tableau des finances de l'Empire Ottoman. 331
Tableaux statistiques de la Valachie et de la Moldavie. 332
Tableau des positions géographiques de la Turquie et de la Grèce. 333

LIVRE CENT TRENTE-NEUVIÈME. — Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Russie européenne. — Généralités physiques. 334

Étendue de la Russie d'Europe. — Golfes. *Ibid.*
Presqu'îles et caps. — Iles. — Nouvelle-Zemble. — Kalgouef. — Solovetzkoï. 335
Archipels d'Abo et d'Aland. — Dago. — OEsel. 337
Sol de la Russie. — Collines et montagnes. — Constitution géologique. — Richesse minérale. — Richesse agricole. — Céréales. — Vignes. — Légumes. — Fruits. — Forêts. 338

Pages
Règne animal. — Animaux sauvages. — Oiseaux. — Poissons. — Insectes. 341
Versants. — Canaux. 343

LIVRE CENT QUARANTIÈME. — Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Russie d'Europe. — Première section. — Russie méridionale. 345

Gouvernement de Bessarabie. — Khotine. — Kichenau. — Orhey. — Description physique de la Bessarabie. — Bender, Varnitza, Akkermane, Kilia, Ismaïl. *Ibid.*
Coup d'œil historique sur la Bessarabie. — Dnieper. 347
Gouvernement de Kherson et d'Iekaterinoslaf. — Pavlograd, Backhmout. — Nikopol, Marioupol, Kherson, Otchakof. 348
Odessa. — Ielisavetgrad, Nicolaïef. 350
Description physique du pays entre le Dniester et le Dnieper. 351
Taganrog, Narhitchevane, Rostof. — Azof. — *Doukhoborzes*. — Tatars Nogaïs, Kurgan's. 352
Crimée. — Mer Putride. — Montagnes. — Cours d'eau, cavernes, vallées, vignobles de la Tauride. 354
Pérékop. Symféropol. — Bagth-cheh-Saraï, Tchoufout-Kali, Kazlof, Eupatorie. — Sevastopol, Balaklava. — Ioursovf, Kaffa, Kertch, Iénikalé. 355
Tatars de la Crimée. 360
Cosaques. — Cosaques Zaporogues. — Cosaques de la mer Noire. — Limites de leur pays. — Iekaterinodar. — Kouban. — Péninsule de Taman. 361
Cosaques du Don. — Pays des Cosaques du Don. — Novo-Tcherkask. — Organisation civile et militaire des Cosaques du Don. 366
Villages des Cosaques. — Staroï-Tcherkask, Tzymlianskaïa, Ouroupinskaïa, Louganskaïa, le Donetz, le Medveditza. — Le Manytch, la mer d'Azof. — Kalmouks. 368
Gouvernement de Ciscaucasie. — Stavropol, Gheorghievsk, Mozdok, Kisliar, Konstantinogorsk, Alexandersbad. — Plaines au bord du Manytch et de la Kouma. — Cosaques et Tatars. — Nogaïs. 371
Circassiens ou Tcherkesses, Temirgoï, Beslenié, Mouchoks, Schagacki, Kistes-Tchetchentzi. 373
Caractères physiques des peuples de la Kabardie et de leur sol. — Mœurs des Circassiens. *Ibid.*
Petite Abasie. — Abasekhs. Kisilbekhs, Temirgoïs et autres peuples. 375
Suanètes ou Souanes, Ossètes — Kisti ou Kistétie. — Ingouches. — Caractères physiques des Ingouches. — Karaboulaks. — Tetentzes. — Tousches. 377
Daghestan. — Lesghistan. — Peuples. — Awares. — Tribus de Dido et d'Unso. — Kabouches. — Andys. — Akouches, Kouvesches, Zoudacars. — Kasi-Koumouks, Truchmènes. 380
Villes. — Tarkou, Karaboudak, Bachli, Koubetchi, Aloucha, Koura, Kouba, Chabran, Tabasseran, Akhouti, Derbend. 383
Le Volga. — Navigation de ce fleuve. 384
Gouvernement d'Astrakhan. — Description physique. 386
Villes. — Astrakhan, Krasnoïar, Sélitrenoï-Gorodok, Tchernoïar. 387
Cosaques Ouraliens. — Ouralsk, Gourief. — Coup d'œil historique sur les Cosaques Ouraliens. 388

LIVRE CENT QUARANTE-UNIÈME. — Suite de la Description de l'Europe. — Deuxième section. — Description de la Russie d'Europe orientale.— Coup d'œil sur les peuples finno-hunniques ou ouraliens. 390

Coup d'œil historique sur les Finnois. — Permiens. — Siriaines. — Vogouls, Ostiaks. Finnois Baltiques. — Finnois du Volga. *Ibid.*
Gouvernement d'Orenbourg. — Description physique de ce gouvernement. 394
Orenbourg. — Oufa, Menzelinsk, Troïtsk, Tchéliabinsk, Kargala. 396
Bachkirs. — Metchériatks. — Teptiaires. — Tatars d'Oufa. 397

Pages

Gouvernement de Saratof. — Saratof, Kamychine, Tsaritsine, Sarepta, Balachef. 399
Gouvernement de Simbirsk. — Simbirsk, Syzrane, Sineguilef, Stavropol. 400
Gouvernement de Samara. — Samara. *Ibid.*
Gouvernement de Kazan. — Kazan, Spask, Tetiouchi, Sviajsk, Tcheboksar, Kouzmodemiansk, Laïchef, Briaikhimova. *Ibid.*
Tchouvaches. — Tchérémisses. — Mordouins. 402
Tatars ou Turcs de Kazan. 404
Région ouralienne centrale. — Gouvernement de Viatka. — Viatka, Sarapoul, Slobodskoï, Malmyge, Votiaks. *Ibid.*
Gouvernement de Permie ou de Perm. — Perm, Koungour, Solikamsk, Krasno-Oufimsk, Tcherdyne, Permiaiques, Siriaines. — Forêts de Permie. 406

LIVRE CENT QUARANTE DEUXIÈME. — Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Russie d'Europe. — Troisième section. — Russie boréale, ou pays autour de la mer Blanche. 409

Région ouralienne maritime. — Région de la Laponie. — Pays à l'est de la mer Blanche. — Gouvernements de Vologda et d'Arkhangelsk. *Ibid.*
Fleuves. — Climat. — Forêts — Pâturages. — Produits du sol. — Gibier. 410
Villes. — Vologda, Veliki-Oustioug, Totma, Nikolsk, Iarensk, Olischef, Oustsisolsk, Arkhangel, Onéga, Kholmogory, Mezen. 412
Samoïèdes. 415
Nouvelle-Zemble, Waïgatch. — Kemi oriental. — Ile Solovetzkoï. 417
Cercle de Kola ou Laponie russe. — Fleuves de la Laponie. — Climat de la Laponie. — Végétation de la Laponie. — Animaux de la Laponie. 418
Caractères et mœurs des Lapons. — Idiome des Lapons. — Croyances des Lapons. 424
Gouvernement d'Olonetz. — Petrozavodsk, Olonetz, Ladeïnoe-Polé, Kargopol, Povenetz. 429

LIVRE CENT QUARANTE-TROISIEME. — Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Russie d'Europe. — Quatrième section — Provinces autour de la mer Baltique. 431

Finlande. — Sa description physique. — Lacs. — Côtes. — Climat. — Produits du sol. *Ibid.*
Préfecture de Vybourg. — Villes de Vybourg, Serdopol, Vilmanstrand, etc. 435
Gouvernements de Kuopio, de Kymmènegard, de Tavastéhous, de Nyland. 436
Gouvernement d'Abo. — Archipel d'Abo. 438
Préfecture de Vasa. — Préfecture d'Uléaborg. 440
Peuples de la Finlande. — Anciennes croyances. — Langue finnoise. — Caractère des Finlandais. — Administration. — Civilisation. — Paysans finlandais. 442

LIVRE CENT QUARANTE-QUATRIEME. — Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Russie d'Europe. — Quatrieme section. — Provinces Baltiques. 445

Golfe de Finlande. — Baie de Cronstadt. — Lac Ladoga. *Ibid.*
Gouvernement de Pétersbourg. — Climat de Pétersbourg. 446
Description de cette ville. — Son commerce. — Industrie. — Etablissements scientifiques. — Théâtres, plaisirs. 447
Environs de Pétersbourg. — Tsarkoïe-Sélo. — Péterhof, Pavlofsk, Strelna, etc., etc. — Cronstadt. — Narva. 454
Coup d'œil historique sur l'Esthonie, la Livonie et la Courlande. 455
Description physique de ces provinces. 459
Gouvernement d'Esthonie. — Revel, Baltische-Port, Habsal, etc. 460
Gouvernement de Livonie. — Riga, Venden, Volmar, Valk, Verro, Dorpat, Fellin, Pernau, Arensbourg. 461
Gouvernement de Courlande. — Produit du sol. — Population. 468

Pages

Mittau, Bauske, Iakobstadt, Vindau, Goldingen, Libau, etc. — Archipel esthonien. 464

Mœurs des habitants de l'Esthonie, de la Livonie et de la Courlande. — Caractères physiques des habitants. 465

LIVRE CENT QUARANTE-CINQUIEME. — Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Russie d'Europe. — Cinquième section. — Provinces centrales : Grande-Russie ou Moscovie. 471

Caractères physiques de cette région. — Produit du sol. — Règne animal. *Ibid.*

Gouvernement de Novgorod. — Ville de Novgorod, Staraïa roussa, Krestzi. — Valdaï, Tcherepovetz, Kirilof, Tikhvine. 478

Gouvernement de Vitebsk. 479

Gouvernement de Pskof. — Ville de Pskof, Petchory, Isborsk. — Porkhof, etc. — Novorjef, Ostrof, etc. — Toropetz. 481

Gouvernement de Smolensk. — Smolensk, Dorogobouje, Viazma. — Borodino, Poretchié, etc. 482

Gouvernement de Tver. — Ville de Tver. — Torjok, Ostachkof, etc. 483

Gouvernement de Moscou. — Description de Moscou. 484

Autres villes du gouvernement de Moscou. 490

Gouvernement de Vladimir. — Vladimir. — Pereslavl. — Zaleskoï. — Mourome. 491

Gouvernement d'Iaroslavl. — Ville de ce nom. — Rostof, Ouglich, etc. 492

Gouvernement de Kostroma. — Mychkine ou Mouichekine, Mologa, Kostroma, etc. 493

Gouvernement de Nijni-Novgorod. — Nijni-Novgorod, Arzamas, Potchinki, Balakhna, Pavlova, etc. 494

Gouvernement de Pennza. — Insara, Pennza, etc. 495

Gouvernement de Tambof. — Tambof, Kaslof, etc. — Temnikof, Spask, etc. 496

Gouvernement de Riaizan. — Kassimof, Riaizan. — Iegoriefsk, Zaraïsk, Mikhaïlof, etc. 497

Gouvernement de Toula. — Toula, Bielef, etc. 499

Gouvernement de Kalouga. — Kozelsk, Borovsk. 500

Gouvernement d'Orel. — Orel, Ieletz, etc. 501

Gouvernement de Koursk. — Ville de Koursk, Mikhaïlovka, Poutivl, etc. 502

Gouvernement de Voronèje. — Voronèje, Ostrogojsk, Korotoïak, Bobrof, etc. 503

LIVRE CENT QUARANTE-SIXIEME. — Suite de la Description de l'Europe. — Sixième section. — Provinces de la Petite-Russie. — Mœurs de la nation russe. 504

Description physique de cette région. *Ibid.*

Gouvernement de Kief. — Kief, Ouman, Tcherkassy. 507

Slobodes d'Ukraine ou gouvernement de Kharkof. — Villes d'Akhtyrka, de Soumy. 509

Gouvernement de Poltava. — Poltava, Pereïaslavl, Krementchoug, etc. *Ibid.*

Gouvernement de Tchernigof. — Tchernigof, Nejine, Gloukhof, etc 510

Podolie. — Kamenetz-Podolskoï, etc. — Vinniça, Proskourof, etc. *Ibid.*

Volhynie. — Berditchef, Dubno, Jitomir, etc. 511

Tableau moral et civil de la nation russe. 512

LIVRE CENT QUARANTE-SEPTIEME. — Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Russie d'Europe. — Septième section. — Provinces lithuaniennes. 522

Origine du grand-duché de Lithuanie. *Ibid.*

Samogitie. — Samogitiens. — Villes. — Mœurs des Samogitiens. 525

Description physique de la Lithuanie. 527

Ancienne noblesse polonaise. — Paysans lithuaniens. — Langue lithuanienne. 528

Description de Vilna. — Kovno, Troki, etc. 529

Pages

Russie-Blanche. — Agriculture. — Peuple. — Mohilef, Mstislavl, etc. — Minsk, Borissof, etc. 531
Gouvernements de Grodno, Slonim. — Grodno. 533
Polésie. — Brest-Litevski, Pinsk. *Ibid.*
Province de Bialystok. 534

LIVRE CENT QUARANTE-HUITIEME. — Suite de la Description de l'Europe. — Suite de la Description de la Russie. — Coup d'œil sur l'origine, l'agrandissement de l'empire de Russie. — Superficie, population et division de l'Empire. — Gouvernement et administration. — Forces militaires. — Tableaux statistiques. 535

Agrandissements de la Russie. *Ibid.*
Division, superficie, population. 538
Gouvernement et administration. 539
Différentes classes de population. 541
Instruction publique. Sociétés savantes, presse. 543
Agriculture, couche d'humus végétal. — Produit des mines. — Industrie et commerce. 546
Budget, ressources financières. 551
Armée et marine. 552
Tableaux de la statistique générale et particulière de la Russie. 554
Tableaux de la population par races et par religions. 557
Tableau des diocèses de l'Eglise russe. *Ibid.*
Tableau des finances de l'Empire russe. 558
Tableau du commerce et de la navigation. 559
Tableau des forces militaires de terre et de mer. 560
Tableau des positions géographiques de la Russie d'Europe. 561

LIVRE CENT QUARANTE-NEUVIEME. — Suite de la Description de l'Europe. — Fin de la Description de la Russie d'Europe. — Description du royaume de Pologne. 563

Origine du nom de Pologne. *Ibid.*
Description physique de la Pologne. — Lacs. — Cours d'eau. — Climat. *Ibid.*
Richesse minérale. — Richesse agricole. — Forêts. — Règne animal. 568
Peuple polonais. — Maladie polonaise. 572
Histoire de Pologne. *Ibid.*
Divisions politiques actuelles de la Pologne. 574
Varsovie. 575
Gouvernement de Varsovie. — Czersk, Brzesc, Lowicz, Kalisch, Petrikau, etc. 576
Gouvernement de Plock. — Plock, Ostrolenka, Pultusk, etc. 578
Gouvernement d'Augustowno. — Suwalki, Lozma, Augustow. 579
Gouvernement de Lublin. — Lukow, Biala, Siedlec, Lublin, Zamosc, Pulawy. *Ibid.*
Gouvernement de Radom. — Opoczno, Sandomir, Rakow, Radom, Miechow, Kielce. 581
Les juifs polonais. 583
Gouvernement et administration de la Pologne. — Superficie, population, armée, etc. 584
Tableaux statistiques du royaume de Pologne. 586
Population par cultes en 1847. *Ibid.*
Mouvement du commerce en 1849. 587

LIVRE CENT CINQUANTIÈME. — Suite de la Description de l'Europe. — Description de la Péninsule scandinave, comprenant la monarchie suédo-norvégienne. — Première section. — Royaume de la Suède. 587

Pages

Anciens peuples scandinaves. — Leur religion. — Leurs mœurs, leurs coutumes. 587
Description physique de la Suède. — Montagnes, rivières, lacs, canaux. 591
Iles. — Constitution géologique, minéraux, végétaux, habitants, climat. 593
Superficie de la Suède. — Population, division. 597
Préfecture de Piteå et de Umeå. — Luleå, Umeå. — Les Lapons suédois. 598
Préfecture d'Hernosand. — Hernosand. — Préfecture d'Ostersund. — Ostersund. — Linsnedall. 600
Préfecture de Gefleborg. — Gefle. — Préfecture de Falun. — Falun, Hedemora. 601
Préfecture de Westeras. — Arboga, Westeras. 602
Préfecture d'Upsal. — Upsal. — Les hogar. — Eukoping, Dannemora, Soderfors, Elfkarleby. *Ibid.*
Préfecture de Stockholm. — Stockholm. — Environs de cette ville. — Norrtlge, Södertelge, Wexholm. 606
Préfecture de Nyköping. — Nyköping, Strengnös, Eskilstuna. 610
Préfecture d'Örebro. — Örebro, Askersund, Nora. — Préfecture de Karlstad. — Philipstad, Karlstad, Christineham. 611
Préfecture de Linköping. — Linköping, Norrköping, Soderköping, Motela. 612
Préfectures de Iönköping, de Calmar et de Wexio. — Iönköping, Eksjo, Borgholm, Calmar, Wexiö, Helsingborge. 613
Préfecture de Christianstad. — Kinbrishamm, Christianstad, Engelholm. 616
Préfecture d'Halmstadt. — Laholm, Halmstadt, Warberg, Kongsbacha. *Ibid.*
Préfecture de Wenersborg. — Wenersborg, Boras, Amal. — Préfecture de Mariestad. — Mariestad, Lidköping, Shara, Falköping. — Préfecture de Goteborg. — Göteborg, Kansö, etc., etc. 617
Mœurs et coutumes des Suédois. — Gouvernement. — Administration. — Divisions politiques et religieuses. 618
Organisation de l'armée. — Marine. Industrie. — Commerce. 622
Aperçu historique de la Suède. 623

LIVRE CENT CINQUANTE UNIÈME. — Suite de la Description de l'Europe — Description de la Péninsule scandinave, comprenant la monarchie suédo-norvégienne. — Deuxieme section. — Royaume de Norvége. 626

Étymologie du nom de la Norvége. *Ibid.*
Description physique de la Norvége. — Montagnes, lacs, rivières, chutes d'eau. 627
Nature géologique du sol, minéraux, végétaux, animaux. — Habitations. 629
Climat de la Norvége. — Population. — Superficie. — Division. 635
Diocèse de Christiansand. — Christiansand, Arendal, Skien, Porsgrund, Mandal, Stavanger. *Ibid.*
Diocèse d'Akershuus ou de Christiania. — Laurvig, Friderikshald, Friderikstad, Moss. 636
Christiania. — Drammen, Kongsberg, Töngsberg, Netteröe, Tromöe. 638
Diocèse de Bergen. — Bergen. — Diocèse de Drontheim. — Molde, Christiansund, Drontheim, Röraas. 639
Diocèse de Finmark. — Bodö, Hundholm. 641
Archipel norvégien. — Groupes Drontheim, Helgeland, Loffoden, Tromsen. 642
Mœurs et coutumes des Norvégiens. — Fêtes. — Existence des habitants du Finmack. 644
Instruction publique. — Industrie. — Commerce. 648
Aperçu historique sur la Norvége. 650
Gouvernement. — Administration. — Armée. — Marine. — Finances. 651
Tableaux statistiques de la monarchie suédo-norvégienne. 652

LIVRE CENT CINQUANTE-DEUXIÈME. — Suite de la Description

Pages

de l'Europe. — Description du royaume de Danemarck et de ses dépendances. — Peninsule et îles danoises ; duchés de Holstein et de Lauenbourg ; îles Fœroë. 655

Anciens peuples du Danemark. — Examen de l'abaissement du niveau de la Baltique. *Ibid.*
Constitution géologique du Danemark. — Détroits. — Lacs. — Canaux. — Climat. 656
Productions. — Végétaux, animaux. — Industrie. 659
Signification de plusieurs noms des pays danois. 663
Races. — Danois et Frisons. — Langue. — Caractères physiques des Danois. *Ibid.*
Instruction. — Hommes célèbres. 665
Superficie. — Population. — Divisions politiques du Danemark. 667
Description du Danemark proprement dit. — Ile de Séeland. — Copenhague. *Ibid.*
Ile d'Amager. — Frédériksberg, Hirscholm, Frédériksborg, Hilleröd, Roskilde, Elseneur. Kronborg, Nyekiobing, Holbek, Kallundborg, Slagelse, Soröe, Nestved, etc. 672
Ile de Bornholm. — Rönne. Nexoe. — Ile de Moen, Steege. — Ile de Samsöe, Nordbye. 674
Ile de Fionie. — Odensée, Assens, Swendborg, Nyborg. — Iles de Langeland, de Laland, de Falster. 675
Description du Jutland. — Skagen, Aalborg, Thisted, Viborg, Aarhuus, Banders, Ribes, Fredéricia, etc., etc., etc. 677
Description du duché de Schleswig — Schleswig, Flensborg, Friederichstadt, Husum, Bredsted, Tondern. 679
Iles de Nordstrand, de Suderoog et de Norderoog et autres qui dépendent du Schleswig. 680
Christiansfeld, Apenrade, Kappeln, Eckernförde. — Ile d'Alsen. Sonderbourg. 681
Description du duché de Holstein. — Gluckstadt, Itzhoe, Rendsbourg, Kiel, Oldenbourg, Palen, Oldeslœ, Altona. — État physique du duché, historique. 683
Description du duché de Lauenbourg. — Ratzebourg, Lauenbourg. — Historique. 684
Description des îles Faroe. *Ibid.*
Aperçu historique sur le Danemark. 687
Nouvelle constitution danoise de 1848. 689
Revenus. — Industrie. — Commerce. — Armée. — Marine. 690
Tableaux statistiques du royaume de Danemark. 692
Tableau des positions géographiques de la Suède, de la Norvége et du Danemark. 695

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

Paris. — Typographie de E. et V. PENAUD frères, 10, rue du Faubourg-Montmartre.

G [illegible]

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE